LA REVUE DE PARIS

[illegible]

LA

REVUE DE PARIS

CINQUIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1898

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1898

JUDITH RENAUDIN

AVANT-PROPOS

Dans l'île d'Oleron, à l'extrémité d'une petite ville ignorée, il est une très vieille et silencieuse demeure blanche, blanche comme un logis arabe sous des couches de chaux que les siècles ont épaissies. Elle a des auvents peints en vert, et un grand portail cintré. Peu d'ouvertures sur la rue déserte; toute la façade, garnie de treilles anciennes, se développe sur une cour intérieure, où jaunissent au soleil quelques arbres centenaires, des amandiers, des grenadiers, un peu mourants et à bout de sève. Après la cour, un long jardin; après encore, une petite vigne et un petit bois, confinant à la campagne, — à cette campagne de l'île, partout sablonneuse et plate, avec, à l'horizon, l'océan, qui roule lourdement ses volutes sur des plages immenses et qui toutes les nuits fait entendre sa voix profonde.

C'est de cette maison que sont partis pour l'exil, une nuit d'il y a deux siècles passés, mes ancêtres protestants.

Les grands-pères, les grand'mères d'alors, trop âgés pour entreprendre de fuir, restaient sombrement au logis, mais tous

les jeunes s'en allaient. Là, dans un salon aux modestes boiseries de chêne, qui n'ont pas été renouvelées, — là, après une lecture faite en commun dans une bible familiale que je possède encore, les exilés qui s'embarquaient nuitamment pour la Hollande ont échangé leurs adieux éternels avec les anciens qui devaient rester au pays et y mourir... A l'entrée du petit bois, au bout de la vigne, quelques pierres tombales, aujourd'hui presque enfoncées dans la terre, marquent vaguement les places où dorment ces ancêtres privés de leurs enfants et exclus après la mort des cimetières catholiques.

Les lettres des exilés, les « lettres de Hollande », comme on les appelait jadis avec vénération dans ma famille, ont habité pendant un siècle et demi dans les placards du vieux salon boisé; elles fascinaient mon enfance huguenote; une aïeule, de temps à autre, m'en lisait des passages le soir.

Pauvres nobles lettres, aux écritures d'un autre âge, aux encres jaunies sur des papiers rudes ou des parchemins, je les possède aujourd'hui par héritage, et je les touche comme des choses sacrées. Entre autres, il en est de signées par cette Judith Renaudin qui fut l'une de mes arrière-grand'-tantes — et tout à coup je me reproche comme une impiété d'avoir livré son nom, bien que je lui aie donné un rôle infiniment pur, tel autrefois son rôle dans la vie.

Pauvres nobles lettres! si pleines de courage, de confiance en Dieu, de résignation sublime! Pas une plainte, en face du danger suprême, pas un murmure...

Elles m'ont inspiré ce drame, et je les aurais donc bien mal comprises, si j'en avais fait une œuvre d'excitation et de violence!... Je me crois assuré, au contraire, de n'avoir pas écrit un mot dont un catholique ait à souffrir. Quand l'idée m'est venue de composer cette pièce, il y a plus de deux ans, j'ignorais d'ailleurs en quels tristes jours elle serait représentée, et je déplore la coïncidence que je n'avais point prévue. Quant à des allusions aux événements de l'heure qui passe, — on m'a prévenu que, pour des esprits agités, il peut s'en trouver dans mon œuvre, — je proteste hautement que je n'en ai fait aucune: ce que disent [mes personnages contre

certains dragons de Louis XIV, en bonne conscience, cela peut-il viser notre armée?... Non, je me fais trop honneur d'avoir été militaire pendant le plus beau temps de ma vie, et même de l'être encore.

PIERRE LOTI

PERSONNAGES

JUDITH RENAUDIN, jeune fille protestante.

L'AÏEULE

LA BENOÎTE, servante du curé.

NANETTE, servante des Renaudin.

JEANNE, jeune fille protestante.

RAYMOND D'ESTELAN, capitaine des dragons.

SAMUEL RENAUDIN, père de Judith.

L'ABBÉ PIERRE BAUDRY.

PHILIPPE DE FLERS, lieutenant de dragons.

DANIEL ROBERT, cousin de Judith.

FRANÇOIS, sous-officier de dragons.

THIBAUD, fermier des Renaudin.

NADAUD, fermier des Renaudin.

MATHIEU, serviteur des Renaudin.

HUBERT, serviteur de Raymond.

LE PETIT HENRI, neveu de Judith.

LE PETIT DANIEL, neveu de Judith.

DRAGONS, HOMMES DU PEUPLE, CATHOLIQUES ET PROTESTANTS

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Un carrefour dans la petite ville de Saint-Pierre, en l'île d'Oleron. — C'est le matin, au commencement de l'automne, en l'an 1685. — Au milieu de la scène, le « Poteau de l'île », où vient d'être affiché le texte de la Révocation de l'édit de Nantes. Au fond, la maison des Renaudin, les principaux bourgeois de l'île et protestants: un grand porche s'ouvrant dans un mur blanchi à la chaux; de chaque côté du porche, des bancs de pierre, sur lesquels sont assis des paysans malades ou blessés, avec des bras en écharpe, des mains enveloppées de guenilles; tous ces gens sont immobiles et semblent attendre. — Çà et là, par terre, de petits étalages de fruits ou de légumes, près desquels se tiennent assises les vendeuses en grande coiffe blanche. Des paysans vont et viennent, apportant des provisions à la ville. D'autres amènent des ânes, chargés de mannequins de vendange. Autour du poteau, un attroupement s'est formé, de gens qui cherchent à lire le nouvel Édit du roi.

Entre Pierre Baudry, le curé de Saint-Pierre d'Oleron.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CURÉ, Les Paysans.

PREMIER PAYSAN, *au Curé.* — Ah! c'est le bon Dieu qui vous amène, monsieur le curé, car nous ne sommes guère savants, nous autres, pour lire. Quoique nous soyons des protestants, vous ne refuserez pas de nous dire tout au long ce qu'il y a là, n'est-ce pas, car vous n'êtes pas un méchant homme, vous, pour sûr!

LE CURÉ, *s'approchant et assujettissant ses lunettes.* — Tout au long, tout au long, ça ne vous servirait guère, mes pauvres amis, car je crois qu'il y a beaucoup de considérants pour commencer... *(Il parcourt, à demi-voix, en bredouillant; on distingue ces mots :)* « A présent, ayant fait la Trêve avec tous les Princes de l'Europe, il s'est entièrement appliqué à travailler avec succès à la réunion de ses sujets de la Religion prétendue Réformée à l'Église Catholique... » *(Quelques mots bredouillés, puis, s'adressant aux paysans :)* Oui, beaucoup de considérants; mais quant à l'Ordonnance elle-même, je vois qu'elle est bien telle, hélas! qu'on vous l'avait annoncée et que vous la redoutiez. *(Il reprend sa lecture; encore quelques mots inintelligibles, bredouillés très vite.)* Hum! Hum! « ... Que Dieu lui ayant fait grâce d'y réussir, puisque la meilleure et la plus grande partie de ses sujets de ladite Religion ont embrassé la Catholique, ces édits de Nantes et de Nîmes, et les autres donnés en conséquence demeurent entièrement inutiles... » Hum! Hum!... « Supprime et révoque dans toute leur étendue.., ordonne que tous les temples qui se trouvent encore dans son royaume seront incessamment démolis... »

(Murmures et gémissements dans le groupe, qui s'augmente toujours autour du prêtre.)

DEUXIÈME PAYSAN PROTESTANT, *avec anxiété.* — Et nos enfants, monsieur le curé? Est-ce la vérité, ce qu'on annonçait pour nos enfants?

LE CURÉ, *parcourant des yeux l'Édit.* — Hélas! oui, mon pauvre Mathurin, et voici le passage... Hum!... « Il défend l'instruction des enfants dans la Religion prétendue Réformée, et il ordonne que ceux qui naîtront à l'avenir seront baptisés dans la Religion Catholique, enjoignant aux pères et mères... etc... à peine de cinq cents livres d'amende... » Hum! « Défense itérative à tous ses sujets de ladite Religion de sortir hors du Royaume... sous peine des galères!... » *(Murmures consternés dans la foule. — Le prêtre, les bras au ciel, en un geste de désespoir.)* Hélas! hélas!... Oui, il y a bien tout, tout ce qu'on vous avait annoncé de terrible, mes pauvres amis! — Et, avant de l'avoir lu, j'y pouvais à peine croire. *(Il serre soigneusement*

ses lunettes.) Que Notre Seigneur Jésus ait pitié de vous tous! Qu'il ait pitié aussi de notre Prince, que de mauvais conseillers ont pu jeter dans un égarement à ce point inconcevable! *(A quelques-uns des protestants qui l'entourent, il tend la main, que ceux-ci pressent avec effusion.)* Allons, je m'en vais dire ma messe, moi, puisqu'il est l'heure, et aujourd'hui ce n'est pas pour mes paroissiens que je prierai, ce sera pour vous autres,... oui, pour vous autres...

(Il sort.)

UN HOMME CATHOLIQUE, *à l'un des hommes protestants.* — Donc, qu'allez-vous faire, mon brave Libaud, qu'allez-vous devenir? — Mon Dieu! nous vivions si tranquilles et en si bonne intelligence, dans Oleron, malgré nos idées différentes, n'est-ce pas?... Au cas où nous pourrions vous servir, nous, vos voisins catholiques, rappelez-vous que nous y sommes tout prêts... Car enfin, dites-moi, qu'allez-vous faire?

L'HOMME PROTESTANT. — Eh! j'ai des enfants, moi, il faudra bien que je les emmène, que voulez-vous, pour qu'on ne me les prenne pas? Je ramasserai mon petit avoir, et je tâcherai de me sauver avec eux... En Hollande, c'est là qu'on nous accueille le mieux, paraît-il, nous, les protestants de France... Mais c'est un voyage long, plein de périls.... et le temps nous presse, puisque déjà les dragons du roi ont débarqué dans notre île... Que Dieu nous ait en sa précieuse garde!

L'HOMME CATHOLIQUE, *à un autre homme protestant.* — Et vous, Jean Thierry?

JEAN THIERRY. — Ah! j'abjurerai, s'il le faut! Que diable, nous ne sommes pas des riches comme Libaud, nous autres, pour faire de pareilles navigations... La vie est déjà assez dure à gagner ici, sans courir le risque de crever la faim là-bas!... Oui, j'abjurerai, moi! Dame! quand on est forcé, n'est-ce pas? Dans le fond, on peut continuer de penser comme l'on veut...

L'HOMME CATHOLIQUE. — Veillez à vos paroles, mes amis!... Les voici, les dragons du roi, leur capitaine et leur lieutenant... Veillez!

SCÈNE II

LES MÊMES, RAYMOND D'ESTELAN, capitaine des dragons, PHILIPPE DE FLERS, son lieutenant.

Raymond et Philippe entrent en se donnant le bras.

UN AUTRE HOMME CATHOLIQUE. — Oh!... Et la demoiselle Judith!... Sûr qu'elle n'abjurera pas, celle-là, tenez!... alors, nous allons la perdre!... Elle va s'enfuir en Hollande, ça ne peut pas manquer!...

UN AUTRE HOMME. — Elle s'en ira, vous croyez, la demoiselle Judith?

UN AUTRE ENCORE. — La demoiselle Judith?... Eh bien, ce sera notre Providence à tous que nous perdrons, si elle nous quitte, celle-là, par exemple?

RAYMOND, *à Philippe.* — Qui ça donc, leur demoiselle Judith? Quelque vieille fée en béguin, j'imagine, pour être leur Providence, à tous ces manants!...

PHILIPPE, *à Raymond.* — Oh! celle-ci, quand tu l'auras vue, tu m'en diras des nouvelles, hein, mon capitaine!... Mais c'est justement pour te la montrer, que je t'amène ici, innocent que tu es!... Et si tu n'étais pas débarqué d'hier, tu en serais déjà féru comme ton serviteur, de ses grands yeux, à cette fille!... Patience! Ils l'attendent, tous ces truands assis à sa porte, et c'est l'heure de la voir paraître...

SCÈNE III

LES MÊMES, LA BENOITE, NANETTE, puis JUDITH

La Benoîte, servante de M. le Curé, et la vieille Nanette, servante des Renaudin, chacune un panier de provisions au bras entrent en se disputant.

LA BENOÎTE. — Si c'est pas une honte, faire monter comme ça les prix du marché!... Ah! on voit bien que vous êtes toujours les richards, vous autres, les protestants, et qu'il y en a, de l'argent de reste, chez vos maîtres!... Pas trop tôt qu'ils soient venus, ces messieurs les dragons, pour vous secouer un peu!... Car enfin elle était à moi, cette demi-livre de beurre, il n'y a pas à dire, si mademoiselle que voici n'était pas venue en offrir deux liards de plus!

(Pendant ce dialogue des deux servantes, le grand portail rond de la maison des Renaudin s'ouvre, et Judith apparaît sur le seuil. Robe de laine grise, élégante et très simple. Cheveux disposés en boucles retombantes. Elle apporte différents petits paquets de linge blanc, et, derrière elle, une servante en grande coiffe blanche tient sur un plateau des fioles de remèdes. Tous les mendiants et les estropiés qui attendaient sur les bancs de pierre se lèvent et l'entourent. Philippe tire par le bras Raymond et lui montre Judith.)

PHILIPPE, *à Raymond.* — Hein, qu'en penses-tu? Que t'en semble, mon cher? *(Raymond ne répond rien et contemple Judith.)*

NANETTE, *répondant à la Benoîte.* — Dirait-on pas qu'il faudrait tous les jours à présent laisser les meilleurs morceaux à la servante de M. le curé!... Ah! je ne suis pas inquiète, non, de sa mangeaille, à ce cher homme!... Sûr et certain qu'on ne se soigne pas mal au presbytère. L'argent des messes n'est point là pour rien, pas vrai, la

belle?... *(Des petits garçons, des petites fille entourent, en sautant et en riant, les deux vieilles qui se disputent. Judith distribue aux pauvres attroupés sur le seuil les paquets de linge qu'elle avait préparés pour eux. Puis, elle se dispose à laver, avec le contenu d'une fiole, une plaie au bras qu'un mendiant lui présente.)*

LA BENOÎTE. — Mon Dieu! mon Dieu! si l'on peut dire!... Un saint homme qui ne mange ni ne boit son content, pour donner tout aux pauvres de sa paroisse!... Fais-le donc voir plutôt, fais voir, tout ce que tu emportes de fin dans ton panier, pour tes goulus de maîtres!...

NANETTE, *tout en rentrant chez les Renaudin.* — Fi! la malapprise!... Veux-tu t'aller coucher, la bigote!...

LA BENOÎTE, *continuant sa route et traversant la scène pour sortir.* — Et toi, le diable te brûle la langue, parpaillotte de malheur! *(Elle sort. La Nanette est montée sur les marches du portail et reste debout derrière Judith qui continue ses pansements et ses aumônes.)*

PHILIPPE, *à Raymond.* — Tous les jours de marché, mon ami, la belle fille que tu vois là se consacre, une heure durant, aux estropiés d'alentour, et je ne les trouve guère à plaindre, ceux qu'elle panse de ses jolies mains. Ah! quand le moment viendra de nous montrer, ce sera, à mon avis, une protestante point désagréable à convertir; qu'en dis-tu?... Mais tu ne dis rien.

RAYMOND, *qui contemple Judith avidement.* — Souffre que je la regarde, mon cher, avant de parler.

PHILIPPE. — Mais j'y pense!... Tu as un moyen, heureux mortel, de faire connaissance tout de suite. Ta blessure, la blessure de ton dernier duel, ton estafilade au bras, va-t'en la prier d'y poser un bandage. Tu vaux bien les manants qui l'entourent, je suppose... Allons, vas-y... Et, galamment tourné comme tu es, je m'étonnerais fort si... Voyons, tente l'aventure, mon capitaine...

RAYMOND. — Tu plaisantes, Philippe!... Sérieusement, tu sens bien que ce n'est pas possible!...

(Pendant cette scène, les gens attroupés autour du poteau se dispersent en causant à voix basse, et peu à peu le théâtre se vide.)

PHILIPPE. — Possible et facile comme tout, mon cher!... Et puis en vérité, hésiter devant une petite bourgeoise, et une bourgeoise protestante encore!...

RAYMOND. — Tu crois?...

PHILIPPE. — Si je crois, parbleu!,..

RAYMOND, *à Judith, après s'être avancé avec des hésitations et des temps d'arrêt.* — Vous oserai-je demander, mademoiselle, pour une

blessure que je reçus naguère au poignet gauche, et qui parfois saigne encore, les secours de votre science...

NANETTE, *derrière Judith.* — Rentrez, mademoiselle !

JUDITH, *sans peur et très simplement, après avoir dévisagé Raymond.* — Oh ! je n'entends rien à la médecine, monsieur le capitaine. Seulement nous nous transmettons dans la famille, depuis déjà bien des années, le secret d'une eau vulnéraire qui guérit quelquefois. Et c'est l'usage de mes aïeules, que j'ai continué, de consacrer une heure les jours de marché à soigner les blessés de notre île. Mais vous me voudrez bien excuser, car ma science est presque nulle, et je craindrais d'en faire sur vous l'application.

RAYMOND, *relevant sa manchette de dentelle et montrant son poignet, qu'enveloppe un bandage.* — Pourtant, si je vous en prie avec instances, mademoiselle...

JUDITH. — Alors, monsieur, si vous m'en priez ainsi, je ne vous saurais refuser... *(à Nanette.)* Prépare, Nanette, un linge blanc, et verse dans ce bol le contenu d'un des flacons. *(Elle commence de détacher le bandage dont le poignet de Raymond est enveloppé.)*

PHILIPPE, *raillant, derrière Raymond.* — Pansé par d'aussi jolis doigts, tu guériras promptement, mon capitaine, et j'espère que tu ne te feras pas faute de baiser la main qui met tant de grâce à délier le bandage de ta plaie...

RAYMOND, *à Philippe.* — Tu supposes bien, mon cher, que je n'y saurais manquer. *(Il prend la main de Judith dans les siennes, et la baise longuement.)*

JUDITH, *avec effroi, tout à coup se retournant pour appeler.* — Père ! *(Aussitôt paraissent derrière elle, dans l'ouverture de la porte, son père, Samuel Renaudin, — presque un vieillard, — et Daniel Robert, son fiancé, un pâle jeune homme qui, en tremblant, dégage la main que Raymond tenait encore.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, S. RENAUDIN, DANIEL ROBERT.

S. RENAUDIN, *très digne, sans violence.* — Les persécutions ne commencent que dans un délai de trois jours, monsieur le dragon du roi, et d'ici là, nos filles nous appartiennent encore. Souffrez que la mienne rentre en son logis. *(Il attire Judith à l'intérieur, la soutenant par la taille, et, sans peur comme sans hâte, referme la porte. Les deux dragons, restés dehors, se regardent.)*

PHILIPPE, *éclatant de rire.* — Le fiancé, sans doute, ce grand niais qui tremblait si fort !

RAYMOND, *sombre et mécontent de lui-même.* — Ah! non, ce n'est guère d'un gentilhomme, ce que tu m'as poussé à faire là, Philippe!

PHILIPPE. — Allons donc, mon cher!... Est-ce que ça compte, ce monde-là? Des bourgeois!... Des protestants!...

Le théâtre change à vue.

DEUXIÈME TABLEAU

Chez les Renaudin. — Boiseries grises au mur. Grand lit à colonnes, avec rideaux de serge verte. — Ensemble sévère et simple.

SCÈNE PREMIÈRE

S. RENAUDIN, JUDITH, L'AIEULE, DANIEL ROBERT, NANETTE, puis LE CURÉ.

Auprès de JUDITH, ses deux frères ISAAC et SAMUEL, avec leurs enfants, quatre petits de six à huit ans; dans un fauteuil, l'aïeule aveugle et NANETTE à ses côtés; debout contre la cheminée, DANIEL ROBERT. — JUDITH, son père et ses frères sont assis, dans des attitudes d'attente consternée; le père est au milieu, accoudé sur une table où une grande bible est ouverte.

S. RENAUDIN, *lisant.* — « Du fond de l'abîme, j'ai crié vers toi, Seigneur, Seigneur, écoute ma voix!... »

(Nanette ouvre une porte au fond, et le curé de Saint-Pierre entre précipitamment.)

LE CURÉ. — Oh! mes chers amis!... *(Il va prendre et serrer avec effusion la main de S. Renaudin).* — Pardonnez-moi d'être entré ainsi... C'est vrai, que nous nous connaissons à peine... Mais, depuis trente ans, nous vivions voisins les uns des autres, dans une estime réciproque, n'est-ce pas? Alors j'ai éprouvé le besoin d'accourir chez vous... pour vous dire quoi... je ne le sais pas bien moi-même... car je ne puis rien hélas! contre l'égarement des princes... mais pour vous témoigner au moins que notre sainte religion, dont vous vous êtes séparés, ne commande point, ne peut point commander de pareilles choses... et que celui qui a fait cela, fût-il le roi de France, est un bien grand coupable devant notre Dieu à tous!

L'AÏEULE, *à la vieille Nanette qui lui arrange ses coussins.* — Qui est là, ma bonne Nanette? Qui parle ainsi, ma fille? Est-ce pas M. le curé, ma bonne, que j'entends?

NANETTE. — Oui, notre dame.

S. RENAUDIN. — Merci, monsieur le curé... Oh! nous le pensions bien, allez, que vous n'étiez point avec nos persécuteurs. *(Il le fait asseoir près de lui.)* Voyez, nous lisions la Bible... C'est notre force, à nous

les huguenots... Et permettez, puisque notre Dieu est le vôtre, que nous finissions ensemble ce psaume commencé, qui nous donnait du courage. *(Il reprend sa lecture; l'aïeule aveugle joint les mains, avance la tête en tendant l'oreille; le curé se signe; tous écoutent avec recueillement.)*... « Du fond de l'abîme j'ai crié vers toi, Seigneur, Seigneur, écoute ma voix. Si tu observes exactement, Seigneur, nos iniquités, qui subsistera devant toi... Mais tu es plein de miséricorde, et, à cause des promesses de ta loi, j'espère en toi, Seigneur! » *(La lecture faite, le père ferme la grosse bible familiale, ôte ses lunettes, les essuie avec son mouchoir et regarde le prêtre.)*

LE CURÉ. — Et qu'allez-vous faire, mes pauvres amis? A quel parti vous résignerez-vous?

S. RENAUDIN. — Nous étions depuis longtemps préparés, vous vous en doutez bien, au coup qui nous frappe aujourd'hui, et l'édit affiché ce matin n'est que la confirmation de nos longues craintes. Depuis que la dernière supplique des protestants de France, soumise au roi par notre pasteur Jean-Claude, a été si durement repoussée, nous nous attendions à tout, et nos plans étaient faits... Il paraît qu'on laissera les vieux comme moi tranquilles au pays; le bailli, hier encore, m'en donnait l'assurance; d'ailleurs *(il désigne l'aïeule aveugle)* ma place est ici, auprès de ma mère infirme, qui va sur ses quatre-vingt-huit ans et, bien que ma charge de procureur vienne de m'être enlevée, ainsi que vous l'avez dû apprendre, bien que toutes mes terres soient sur le point d'être saisies par ordonnance Royale, il nous restera encore du pain, je l'espère, à peu près de quoi vivre, pour elle et pour moi... Mais les jeunes, tous nos chers enfants, — je vous le dis à vous, monsieur le curé, sachant bien que vous êtes loyal et ne nous trahirez jamais, — tous nos enfants tenteront de partir. La semaine prochaine, par l'un de ces vaisseaux qui passent la nuit devant la grand'côte, emmenant chaque fois plusieurs de nos frères de La Rochelle et d'ici, ils tenteront de prendre la route de l'exil, la route de la Hollande, où se trouvent déjà tant de Français réfugiés... Et l'alternative est bien terrible, car, si Dieu permet qu'ils réussissent, nous ne les reverrons sans doute jamais, jamais plus en ce monde... Si au contraire ils échouent, c'est alors pour eux la peine... je n'ose presque prononcer ce nom épouvantable... la peine des galères...

LE CURÉ. — Ah! je joindrai mes prières aux vôtres, mes chers voisins, pour que notre Dieu protège leur fuite.

S. RENAUDIN, *après un silence.* — Tenez, monsieur le curé, nous étions réunis aujourd'hui pour régler, après avoir ensemble lu la Bible, des choses bien graves, qui doivent être décidées le plus tôt possible, à la veille de ce grand départ. Et, si vous le permettez, nous en causerons pendant que vous êtes là; car, bien que nouveau venu en notre

maison, vous n'êtes point de trop dans notre réunion de famille; votre présence, au contraire, donnera plus de solennité aux déclarations suprêmes que je souhaite entendre ici de la bouche de deux de nos enfants. *(A Daniel Robert.)* Allons, Daniel, approche-toi, mon cher neveu, et répète à ta cousine Judith ce que tu me disais ce matin ; parle-lui, devant nous tous, de ces projets que tu m'as confiés et dont je souhaite du fond du cœur la réalisation heureuse.

DANIEL, *avec crainte s'approchant de Judith.*—Judith se doute déjà depuis longtemps, mon oncle, j'en suis convaincu, de ce que je vais lui demander en tremblant, et je ne sais pourquoi un pressentiment mauvais me fait plus que jamais, aujourd'hui, redouter sa réponse... *(A Judith, qui vient de se lever et s'appuie, les yeux baissés, à la table où la Bible est posée.)* Judith, avec patience et bonté, écoute, je t'en prie, ce que je vais te dire... et ce que certainement tu sais déjà... J'ai toujours été un irrésolu, moi, je le confesse ; mon courage et ma foi ont besoin qu'on les soutienne. Veux-tu, à cette heure de dure épreuve, me donner ta parole tant désirée de devenir ma femme, là-bas en exil, et alors sans défaillance, je te le jure, je partirai...

S. RENAUDIN. — Réponds ! réponds-lui, ma chère Judith !... Aussi anxieusement que lui-même, je t'assure, j'attends, nous attendons tous ce que tu vas nous dire...

JUDITH, *très douce, mais hésitante et triste.* — En effet, mon cher Daniel, j'avais depuis longtemps soupçonné ce vœu que tu formais pour nos communes destinées... Mais je suis une irrésolue, moi aussi, vois-tu, — non point, Dieu merci, pour les choses qui touchent notre foi et notre céleste espérance, mais pour les choses de la terre... Je me sens touchée et je te remercie... Mais, je te le demande, laisse-moi réfléchir encore...

S. RENAUDIN, *qui a pris la main de l'un et de l'autre et tente de les rapprocher doucement.* — Voyons, Judith !... Voyons, ma fille... Que nous ayons au moins cette consolation, de vous bénir tous deux ensemble, avant que vous nous quittiez à jamais. *(Judith, toujours appuyée à la table, dont elle tourmente le tapis avec sa main libre, continue de baisser la tête, indécise et troublée, sans répondre encore. Brusquement, la porte du fond s'ouvre, et deux domestiques apparaissent, épouvantés.)*

L'UN DES DOMESTIQUES, *s'adressant à S. Renaudin.* — On vient, notre maître !... Ce sont eux !... Les voici, les voici, les dragons du roi, avec le bailli de la ville !... Ils frappent au portail !

S. RENAUDIN. — Ah ! oui, c'est pour nous signifier l'édit ! Je les attendais ! Qu'ils entrent ! *(Mouvements de tous. Le curé se lève précipitamment pour partir. Les domestiques disparaissent pour aller*

ouvrir la porte aux dragons. S. Renaudin, au curé :) Mais restez, monsieur le curé, nous vous en prions!

LE CURÉ. — Mon cher voisin, permettez que je vous quitte... du moins lorsqu'ils m'auront vu, car j'aimerai, par ma présence ici, à cette heure de péril, témoigner de ma profonde estime pour vous tous... Mais, sitôt qu'ils m'auront vu, souffrez que je ne demeure pas davantage, car il m'est pénible, comme chrétien et comme catholique, de me rencontrer avec ces hommes... et, ce qu'ils ont à vous dire, je préfère ne le point entendre... *(Il se dirige vers la porte du fond, par laquelle entrent Raymond d'Estelan, Philippe de Flers, le bailli de la ville et quelques dragons armés, qui le regardent avec étonnement. Et, après des saluts échangés avec eux, il sort, en serrant la main du père.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, moins LE CURÉ, RAYMOND et PHILIPPE.

RAYMOND, *après s'être découvert.* — Le sieur Samuel Renaudin s'il vous plaît?

S. RENAUDIN. — C'est moi, monsieur le capitaine!

RAYMOND. — Alors, c'est à vous, monsieur, à vous, chef de cette famille et de cette maison, que je dois notifier le nouvel édit Royal annulant ceux qui furent donnés jadis, à Nantes et à Nîmes, en faveur des membres de l'Église prétendue Réformée. Vous le connaissez, sans nul doute, cet édit affiché depuis ce matin au poteau de la grand'place : en voici, d'ailleurs, le texte écrit, afin que vous le puissiez méditer à loisir. *(Il remet au père un grand feuillet imprimé.)* Sachez enfin que notre prince, dans sa paternelle bienveillance, vous accorde, pour réfléchir et vous soumettre, un délai de trois jours, pendant lequel il ne vous sera porté aucun dommage. *(Nanette s'est agenouillée auprès de l'aïeule aveugle, qui tend les mains contre ses oreilles et avance la tête pour entendre.)*

S. RENAUDIN, *solennellement.* — Les trois jours sont inutiles, monsieur le capitaine. Dans cet instant même, en mon nom, au nom de mes enfants, de mes petits-enfants, de mes serviteurs et tous ceux de ma maison, je jure que nous resterons fidèles à la foi protestante... Et maintenant, faites, monsieur le capitaine, ce que vous croyez de votre devoir de faire.

RAYMOND. — J'ai de terribles répressions à exercer contre les rebelles, monsieur, et je n'y saurai point faillir quand le moment sera venu. *(Il se rapproche insensiblement de Judith, qui le regarde.)* Mais le roi ne m'a pas commandé l'insolence envers les femmes...

Et, ce matin, dans une minute d'oubli que je regrette, j'ai gravement manqué à la demoiselle Judith votre fille... J'ignorais alors à qui je m'adressais... Pénétré maintenant du respect que cette maison m'inspire, je m'en excuse auprès d'elle comme auprès de vous. *(Judith et son père répondent par une légère inclinaison de tête.)* Et devant ce jeune homme aussi... *(Il désigne Daniel Robert, avec une nuance de dédain pourtant.)*... devant lui aussi, il convient de m'excuser... *(Il se dirige vers la porte, suivi de tous ceux qui sont entrés avec lui.)* Mes devoirs contre les insoumis, je les remplirai sans hésiter jamais; cependant je ne les veux point outrepasser, ainsi que ne craignaient pas de le faire ces capitaines qui, dans le Poitou et dans les Cévennes, ont conduit les dragonnades sanglantes... J'ai tenu à déclarer cela devant tous, avant de quitter cette maison... où je souhaiterais ardemment, monsieur, veuillez le croire, que vous ne me forciez point à reparaître bientôt en justicier. *(Il sort, et Judith le suit des yeux. — Un silence.)*

S. RENAUDIN, *quand ils sont tous partis.* — Justicier! justicier!... Vous l'entendez, il ose parler de justice!... *(La main menaçante vers la porte qui vient de se refermer sur Raymond.)* Ah! c'est persécuteur que tu devrais plutôt dire, c'est persécuteur et bourreau!...

JUDITH. — Il s'est excusé auprès de nous tous, mon père... Et j'ai rencontré son regard qui était loyal et grave... Peut-être sera-t-il pour nous moins cruel que vous ne le semblez redouter.

LE PÈRE, *avec un demi-sourire.* — Ah! les voilà bien, les jeunes filles : pour une phrase gentiment dite, pour un regard, tout de suite indulgentes, tout de suite conquises. *(Âprement.)* Les ruinés aux jeux de Versailles, les déconsidérés, les tarés, les pillards, c'est parmi ceux-là qu'on les recrute, ces gens sans cœur, pour les dragonnades du roi!... Les autres vont à l'ennemi, vont à la guerre, mais refuseraient de s'employer à de telles besognes... Cependant, ce n'est point l'heure pour nous de murmurer. Mais que la volonté de Dieu s'accomplisse, et non la nôtre. *(Il reprend la main de Judith et celle de Daniel, et de nouveau essaie doucement de les rapprocher.)* Allons, mon fils et ma fille... Allons, Judith, maintenant que j'ai prononcé, pour vous et pour nous tous, la confession solennelle qui nous livre aux persécuteurs, consens à donner ta main à Daniel; que j'aie la joie de vous bénir ensemble, avant de vous perdre pour toujours sur cette terre; qu'au moins nous connaissions, ta vieille grand'mère et moi, l'homme avec lequel, là-bas, en exil, tu fonderas une famille nouvelle que nous ne verrons jamais. *(Judith demeure encore tête baissée, sans répondre.)*

L'AÏEULE AVEUGLE, *qui écoutait attentivement, à Nanette.* — Aide-moi, Nanette, à me soulever, je te prie... *(Nanette l'aide à se mettre*

debout.) Aide-moi à marcher, maintenant : je veux aller près d'eux. *(Elle fait quelques vers ses enfants, appuyée au bras de Nanette, une main tendue en avant, à la manière des aveugles.)*

JUDITH, *la voyant venir, avec une sorte d'effroi.* — Oh ! mon Dieu ! vous venez à moi, grand'mère ! Vous aussi, vous venez pour me prier.

L'AÏEULE, *qui a pris la main de Judith.* — Tu ne réponds pas, Judith, et cela me fait peur ! Car elle n'a point répondu, n'est-ce pas ?... Ce ne sont pas mes pauvres oreilles qui m'ont fait défaut. Il me semble bien qu'elle n'a rien dit ? *(Judith reste muette, les yeux détournés.)* Oh ! quelle plus dure épreuve le Seigneur me réservait pour la fin de ma vie !... Être devenue si âgée pour voir échouer le projet qui avait été ma consolation dans ma nuit de pauvre vieille aveugle : les unir l'un à l'autre, ces petits-enfants que mes yeux ne connaissent plus !

DANIEL, *avec un mouvement de recul, dégageant sa main.* — Ah ! je ne m'y étais pas trompé, hélas ! Je le sentais bien... qu'aujourd'hui Judith... tout à coup... était plus loin de moi que jamais...

S. RENAUDIN, *à Judith.* — Laisse-moi te dire encore une chose, mon enfant, une chose qui te décidera peut-être... Rappelle-toi l'aveu qu'il vient de nous faire !... Sa foi, — c'est lui-même qui le confesse, — a besoin d'être raffermie et soutenue. Et c'est de toi seule, je le crains bien, de toi seule, tu m'entends, qu'un secours salutaire lui peut venir...

L'AÏEULE. — Eh ! oui... cela encore, c'est ma grande terreur, que mon petit-fils, l'aîné de mes petits-fils, ne faiblisse au moment de la lutte !... *(Sa voix, chevrotante au début, s'affermit, dans une exaltation religieuse.)* Voici deux ans, je le sais, qu'il se détourne de la Sainte Table... Que notre Dieu m'épargne cette épreuve dernière, de voir l'un des miens manquer au céleste appel... Judith, j'avais arrangé cela dans ma pauvre tête; pour le ramener, je comptais sur toi... *(Daniel se tient à l'écart sombrement.)*

S. RENAUDIN. — Tu as bien compris, n'est-ce pas, ma chère Judith, ce que vient de dire ta grand'mère, qui, pour te conjurer, unit sa vénérable prière à la mienne... Songe que tu as presque charge d'âme avec Daniel, et que, si tu l'abandonnes...

JUDITH, *non plus hésitante, mais résolue tout à coup, allant prendre la main de Daniel dans les siennes.* — Daniel ne faiblira pas, mon père, je m'en porte garante... Dans l'exil où je suis certaine qu'il nous suivra, où je saurai bien l'entraîner, je veillerai sur lui comme une sœur... Tu m'entends, Daniel, comme une sœur, toujours attentive et toujours affectueuse. Cela, j'en prends devant vous l'engagement solennel ; cela, je vous le jure à tous ! Mais ce mariage,

non, je ne pourrais pas... Laissez-moi rester libre... Pardonne-moi, mon cher Daniel... Tous, pardonnez-moi... Non, je ne pourrais pas... *(Elle revient s'incliner devant l'aïeule et reste ainsi, la tête appuyée contre ses vieilles mains.)*

ACTE DEUXIÈME

Chez les Renaudin. — Une sorte de cour intérieure, jardin plutôt. — Des bordures de buis. — Des amandiers, des grenadiers et des myrtes. — Au fond, le mur blanchi à la chaux qui sépare cette cour de la rue, avec, au milieu, le grand portail rond du premier tableau, mais vu par en dedans. — A gauche, des communs. — A droite, la maison, avec des marches devant la porte. — Des pampres, jaunis par l'automne, enguirlandent tous les murs. — C'est le soir. — Il y a sur la maison des rayons rouges de soleil couchant qui, peu à peu, montent vers les toits et s'éteignent. — Près du perron, dans un grand fauteuil, une haute chaufferette sous les pieds, L'AIEULE *s'occupe à filer avec une quenouille et des fuseaux. Sur un banc de pierre, à gauche,* JUDITH, *un livre à la main et son amie,* JEANNE BERTHIER, *jeune fille protestante du voisinage. —* NANETTE *va et vient, chassant avec un rateau les feuilles mortes par terre, et il en tombe toujours des arbres.*

SCÈNE PREMIÈRE

JUDITH, JEANNE, L'AIEULE, LES ENFANTS,
puis le PETIT HENRI et le PETIT DANIEL.

JUDITH. — Vraiment, Jeanne?... Oh! une jeune fille a pu faire cela?... Je suis surprise et comme inquiète de ce qu'une telle chose ait été osée par une jeune fille, et une jeune fille de notre religion, une de nos sœurs en Jésus-Christ.

JEANNE. — Elle s'appelait Blanche de Prémontal, et son père était bailli de la ville de Châtellerault... Seule, elle est allée l'affronter, le chef des dragons du roi, qui n'a pu résister à sa prière. Pour elle et pour les siens, pour une trentaine de protestants du diocèse, elle a obtenu la permission de fuir... Tous les détails, je les sais; mon oncle qui revient du Poitou, me les a contés, et je puis, si tu veux, te les redire.

JUDITH. — Oui, redis-les-moi... Si craintive je suis, que les récits des actions audacieuses me charment, comme autrefois les contes d'enfant où paraissaient des magiciens et des fées.. Après tout, elle a bien agi, et j'aurais aimé la connaître, cette jeune fille... Son nom, répète-le, son nom, je te prie.

JEANNE. — Blanche de Prémontal, la fille du bailli de Châtellerault.

L'AÏEULE, *tendant l'oreille, la main en auvent.* — Qu'est-ce que vous racontez comme ça, mes petites filles, en confidence dans votre coin ?

JUDITH. — Rien, grand'mère... Nous parlions... nous parlions des dragonnades en Poitou... Jeanne me donnait des détails que lui a rapportés son oncle, revenu ces jours-ci de Châtellerault.

L'AÏEULE. — Des dragonnades, vous parliez?... Mais pourquoi causer si bas alors? Je n'aime pas, moi, quand vous avez l'air de comploter toutes deux, de faire des mystères, ou de vous monter la tête.

JUDITH, *souriant.* — Nous avons fini tout de suite, grand'mère, nos petites histoires. *(A Jeanne.)* Mais comment est-il possible, cependant, quand on y songe? Les dragons, pour agir, ont des ordres de notre prince... M. d'Estelan, par exemple, ce n'est pas de lui-même qu'il nous persécute... Alors ils peuvent, les dragons, enfreindre les consignes royales, et à volonté faire grâce? Jeanne, je ne comprends pas...

JEANNE. — Tiens, s'ils le peuvent! D'une façon générale, évidemment non, tu penses bien... Mais dans certains cas particuliers, rien de plus aisé pour eux que de détourner un moment la tête et de ne pas voir les exilés partir... Le roi n'en fait point le compte lui-même, va, des renégats qui lui restent, ou des fuyards qui lui échappent... Ainsi M. d'Estelan, — M. d'Estelan, tu m'entends bien, — *(Elle regarde Judith profondément.)* qui sait?... si l'une de nous, à l'exemple de cette courageuse fille, osait l'aller trouver...

JUDITH, *interrompant.* — Laissons M. d'Estelan, dis. Ne parlons plus de lui.

JEANNE. — Mais c'est toi, Judith, qui la première en parlais tout à l'heure... et de qui parlerions-nous, du reste, sinon de lui, qui tient en ses mains nos existences à tous... Car enfin, s'il le voulait...

L'AÏEULE, *interrompant.* — Eh bien, ça doit être fini, à présent, mes petites filles... Venez un peu à côté de moi, s'il vous plaît...

JUDITH, *en riant.* — Oui, grand'mère, c'est fini.

JEANNE. — Et nous voilà! *(Elles viennent toutes les deux, en se tenant par la main comme des enfants, l'une entraînant l'autre, à droite, sur les marches du perron, près de l'Aïeule, dont elles arrangent les coussins. — Le portail du fond s'ouvre brusquement et les neveux de Judith, les deux fils de son frère, suivis par le vieux serviteur Mathieu, entrent avec des sauts et des gambades, jetant comme choses perdues des cartons d'écoliers qu'ils portaient sous le bras.)*

LE PETIT HENRI, *l'aîné, courant à Judith.* — Finie l'école ! Et fermée pour tout à fait, tu sais, tante Judith... C'est les messieurs dragons qui sont venus la faire fermer comme ça, et alors on ne la rouvrira plus jamais, qu'ils ont dit !

LE PETIT DANIEL. — Oh ! si tu les avais vus, tante Judith, les messieurs dragons, et le capitaine, avec tant de belles plumes à son chapeau !

LE PETIT HENRI. — Et ils l'ont emmené en prison, tu sais, notre maître, le père Moinard ! Ils l'ont emmené, tante Judith, je te dis ! *(Il saute de joie et jette en l'air ses derniers cahiers.)*

JUDITH. — Voyons, voyons, mon petit Henri !... Oh !... t'entendre parler ainsi !... que tu me fais de peine !

LE PETIT HENRI. — Quoi ! pour notre maître d'école, j'irais me mettre en souci !... Ah ! bien par exemple !...

JUDITH. — Tais-toi, mon cher petit... Cela ne te ressemble guère, cette joie-là... *(Elle l'embrasse.)* D'habitude, tu as un bon petit cœur, pourtant... Allons !... et votre grand'mère, à qui vous n'avez pas dit bonsoir en entrant.

LES DEUX PETITS. — Ah ! c'est vrai ! *(Ils vont gentiment devant l'aïeule et lui font des révérences.)* Bonsoir, bonne grand' grand ! *(Ils lui saisissent la main pour l'embrasser, et le fuseau roule à terre.)*

L'AÏEULE, *prenant à tâtons les deux petites têtes et les baisant avec tendresse, l'une après l'autre.* — Qu'est-ce qu'ils disent, Judith, ma fille ? On les ferme par ordre du roi, nos écoles protestantes ?... C'est bien cela, pas vrai ?... c'est bien cela, qu'ils racontent ?

NANETTE, *s'arrêtant de ratisser, et levant les yeux au ciel.* — Seigneur Jésus !

JUDITH. — Hélas, oui, grand'mère !... Mais nous n'étions point sans nous y attendre, n'est-ce pas ?... Mon père, qui avait tenu à envoyer les enfants jusqu'à la fin, pensait bien que ce serait aujourd'hui le dernier jour... Ce n'est rien de nouveau, grand'mère ; l'édit royal reçoit son exécution prévue, et voilà tout... *(Regardant tout à coup les mains des petits, qui sont pleines d'encre.)* Oh ! quelle honte ! Mais vous en avez jusqu'au coude, de l'encre, aujourd'hui !... Jamais vous ne vous en étiez mis tant que ça, mes pauvres petits !

LE PETIT HENRI. — Dame, tante Judith, puisqu'on te dit que c'est le dernier jour !... *(Judith et Jeanne échangent un regard et sourient.)*

JUDITH, *à Mathieu.* — Je vous prie, mon bon Mathieu, accompagnez-les, et qu'ils se lavent ; surveillez vous-même.

MATHIEU, *souriant aussi et prenant les petits par la main pour les emmener dans la maison.* — Oui, notre demoiselle.

JUDITH, *au petit Daniel.* — Daniel, avant de t'en aller, ramasse le fuseau de grand'mère, mon petit. *(Le petit Daniel ramasse le fuseau qui avait roulé à terre et le remet à l'aïeule, après une grande révérence. Puis il va prendre la main de Mathieu, qui l'emmène avec le petit Henri dans la maison, Au même moment, le portail de la rue s'ouvre encore, et Samuel Renaudin, le père de Judith, entre suivi de quatre paysans.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, S. RENAUDIN, LES PAYSANS.

LE PÈRE, *aux paysans.* — Entrez, mes braves amis, entrez !... Oh ! combien je suis touché de ce que vous faites aujourd'hui pour votre vieux maître... Dieu soit loué ! Protestants ou catholiques, il y a encore d'honnêtes cœurs en ce monde.

NADAUD, *l'un des paysans, avec simplicité.* — C'est le moins que nous puissions faire, notre maître. Et, lorsque Jean Thibaud que voici nous en a communiqué la première idée, nous avons de suite été tous consentants, n'est-ce pas ?

LES TROIS AUTRES. — Mais oui, bien sûr !

S. RENAUDIN, *à l'aïeule.* — Ma mère, les braves gens que je vous amène !... Thibaud, Bertet, Texier et Nadaud, nos sauniers, qui veulent se hâter, avant que l'on m'ait confisqué mes biens, de payer les mois de fermage échus à la date de ce jour.

LES QUATRE FERMIERS, *s'inclinant devant l'aïeule.* — Vos serviteurs, notre dame !

L'AÏEULE. — Dieu vous garde, mes amis ! *(A S. Renaudin.)* C'est leur devoir, mon fils, leur strict devoir, à ce qu'il me semble... Mais c'est égal, il en est si peu d'hommes, en ces tristes jours, qui agissent suivant leur conscience !... Oh ! moi aussi, mon fils, je suis, comme toi, bien touchée, et je les remercie !

L'UN DES FERMIERS. — Nous avons pensé, notre maître...

LE PÈRE. — « Votre maître »... Mes pauvres amis, demain je ne le serai plus, votre maître, puisqu'on me dépouille de tout.

LE FERMIER. — Nous avons pensé... Nous savions bien que vous ne seriez point avec ceux qui se soumettent par la peur... Alors nous avons pensé, voyez-vous, qu'en ce moment-ci vous pourriez avoir besoin de tout votre argent... pour quelque départ, peut-être pour quelque grand voyage... on ne sait pas... *(S. Renaudin fait un geste de dénégation.)* Ah ! ça ne nous regarde point, bien sûr, et nous ne vous demandons point vos secrets... quoique... vous pourriez bien nous les confier, allez ! tout catholiques que nous sommes, nous ne vous

saurions trahir... Enfin voilà, nous vous apportons votre dû, dans nos sacoches, en monnaie d'or, pour qu'à l'étranger vous ayez plus de commodité... C'est une pitié tout de même, de se dire que ces beaux écus s'en iront de France... En vous les donnant, notre maître, il n'y a que cette pensée qui nous chagrine.

THIBAUD, *la tête basse.* — Et moi, j'ai une confession à faire, que je veux que notre dame entende aussi, pour ma mortification plus grande. *(Il élève la voix pour être entendu de l'aïeule.)* L'an dernier, je vous trompai sur le prix du sel de mer, au marché de La Rochelle; la livre en valait dix liards, et je vous la comptai pour neuf; j'étais à court, par rapport à la grêle de mars qui avait couché mes blés, mais j'espérais me rattraper cette année et vous remettre votre dû sans vous faire de tort. Et la différence était de deux cents pistoles *(il présente une bourse à son maître)* que voici, avec les fermages de l'an de grâce où nous sommes.

L'AÏEULE. — Oh! c'est Jean Thibaud qui parle ainsi?... C'est bien la voix de Jean Thibaud, n'est-ce pas?

THIBAUD, *humblement.* — Oui, notre dame, c'est lui-même.

L'AÏEULE. — Oh! si braves et si honnêtes, je les avais toujours connus de père en fils, depuis quatre-vingts ans passés, tous ces Thibaud!... Quoi! mon enfant, c'est toi qui as pu faire une chose pareille!...

S. RENAUDIN.— Pardonnez-lui, ma mère, je vous prie, pour la franchise de son aveu. Il n'est point un trompeur bien endurci, allez, cela se voit, et, avec ses nouveaux maîtres, je me porterais bien garant qu'il ne recommencera plus. *(Pendant cette phrase du père, les trois autres fermiers lui ont remis aussi leurs sacoches pleines d'écus d'or.)*

NADAUD. — Voulez-vous vérifier, notre maître, et que nous vous présentions nos livres de compte?

S. RENAUDIN. — Vérifier, mes pauvres amis? Et vérifier quoi, mon Dieu?... Est-ce que j'ai l'habitude de les regarder, vos livres? Oh! non, je suis trop sûr avec vous que mon dû est là jusqu'au dernier sol. Et d'ailleurs, vous auriez bien pu ne rien m'apporter, si vous n'étiez les braves gens que vous êtes, — car me voici hors la loi, maintenant; je n'ai plus aucun recours... Et demain, vous le savez, je n'aurai plus de terres... Allons, merci à tous; que Dieu te pardonne, à toi, Jean Thibaud, et qu'il vous bénisse tous quatre et vos enfants, pour ce que vous avez fait! *(Il leur serre à tous la main.)*

NADAUD, *à Judith.* — Et vous, mademoiselle Judith, je devine bien que nous ne vous reverrons plus..,

JUDITH, *avec embarras.* — Mais si!... Mais pourquoi donc?...

LE FERMIER. — Oh! pas la peine de vous cacher avec nous, allez... D'ailleurs où sont-ils ceux du pays qui vous souhaiteraient du mal, à vous?... Dans notre île d'Oleron, il n'y a qu'une voix pour vous bénir... Enfin, en cas, s'il vous plaît... en cas que nous ne vous reverrions jamais, permettez à vos serviteurs de serrer votre main ce soir, voulez-vous?

JUDITH. — Cela, avec joie, mes chers amis. *(Elle leur tend la main à tous quatre. Les fermiers saluent et s'en vont.)*

NADAUD, *se retournant encore vers Judith.* — Et Dieu vous le rende, là-bas où vous irez, notre demoiselle, Dieu vous le rende, tout le bien que vous aurez fait aux malades et aux malheureux... Allons, bonsoir à tous.

S. RENAUDIN. — A vous aussi, mes amis, bonsoir... Maintenant, nous autres, rentrons au logis, et toi, ma bonne Nanette, tu commanderas, je te prie, qu'on allume dans la grande salle une flambée de branches, pour notre triste veillée.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins les paysans.

NANETTE, *quittant à regret son rateau.* — Oui, notre monsieur... Oh! la satanée saison! C'est qu'il en tombe toujours, des feuilles!

LE PÈRE. — Venez, ma mère... Ces beaux temps de novembre, vous savez bien, sont trompeurs pour les vieilles gens, et vous prendriez froid dehors. Vous, Jeanne, rentrez aussi un moment vous chauffer vous savez bien, et, quand la nuit sera tombée, un de nos serviteurs vous ira reconduire.

JUDITH. — Mon père, souffrez que je reste encore dans le jardin avec elle, pour finir ce beau soir, et qu'ensuite je l'aille reconduire à son logis, par le champ fruitier et le petit bois. A l'heure qu'il est, nul ne nous verra passer par ce chemin-là... C'est qu'on dirait un vrai soir d'été, regardez... et je n'en aurai plus jamais, jamais, hélas, des soirs d'été, dans notre vieux jardin, mon père!... *(Pendant cette réplique de Judith, le père et Nanette ont aidé l'aïeule à se soulever de son fauteuil, et lui font lentement gravir les marches du perron pour rentrer, la soutenant chacun par un bras.)*

L'AÏEULE, *se retournant sur les marches, d'une voix tout à coup exaltée.* — Mon Dieu!... Et moi, l'aïeule bientôt sans enfants, dire que, avant de mourir, je verrai peut-être encore passer un été, — deux étés, qui sait, — dans cette maison et dans ce jardin vides, où je n'entendrai plus jamais ta voix, ma Judith, plus jamais la voix de mes chers petits... Seuls! mon fils, nous serons seuls!... Plus rien...

Le silence autour de nous, comme la nuit dans mes pauvres yeux... Oh! les misérables!... Les misérables qui nous font cela, mon fils... *(Elle brandit sa quenouille d'une main tremblante, en menace de pauvre vieille égarée, tandis qu'on la fait rentrer. Dans la maison, on entend encore sa voix.)* Les misérables!...

SCÈNE IV

JUDITH, JEANNE, LE CAPITAINE RAYMOND D'ESTELAN.

Judith et Jeanne, restées seules dans le jardin, où le soleil rouge n'éclaire plus que les toits de la maison, s'enlacent par la taille et commencent de faire les cent pas.

Court silence.

JUDITH, *bas et lentement.* — Pauvre grand'mère!... Plus le moment approche, plus cette Hollande m'épouvante et me glace!... Et pourtant notre seule patrie est là aujourd'hui, notre seul espoir est là... Et il faut se dire que, si nous ne l'atteignons pas cette Hollande, les prisons du roi nous restent... Oh! Jeanne, les prisons!... N'y songes-tu pas comme moi, durant les anxieuses nuits sans sommeil?... Mais tu es plus courageuse que je ne suis, je le vois bien.

JEANNE. — Plus courageuse, non, ma Judith. Seulement je ne laisse pas derrière moi, comme tu vas le faire, un père et une aïeule, puisque tous ensemble nous tentons de fuir. Et d'ailleurs mon enfance a été, de ville en ville, un peu errante; alors je ne me suis pas, comme toi, attachée à une demeure familiale... Les prisons!... Je ne sais pourquoi cette pensée ne me poursuit point, comme si j'avais quelque sûr pressentiment que nous y échapperons tous... Non, mais, je t'avoue, c'est la pensée d'être pauvre qui m'est terriblement pénible... Oh! Judith, être pauvre... travailler pour vivre!... Et quoi, que faudra-t-il faire?... à quelle humble besogne me verrai-je condamnée là-bas?...

JUDITH. — Ah! que m'importe à moi, travailler!... Tout ce qu'on voudra, vois-tu!... Fille du peuple et pauvresse, je le deviendrai s'il le faut!... Mais, ne plus les voir, eux, qui viennent de rentrer là, tiens. *(Elle désigne la maison où viennent de rentrer son père et sa grand'mère).* Oh! ne plus les voir, me brise le cœur. *(On frappe, au portail d'entrée qui est au fond de la scène, les deux jeunes filles regardent instinctivement de ce côté, mais continuent leur causerie.)* Et puis, Jeanne, tout ce qui est ici m'est cher, cette maison de mon enfance, ce vieux jardin, ces arbres... Oh! Jeanne, combien l'exil me sera affreux!... *(On frappe encore au portail et les deux jeunes filles se retournent.)* Mais, que font donc nos gens ce soir, pourquoi n'ouvrent-ils pas?... C'est quelque étran-

ger, sans doute, pour se servir ainsi du heurtoir au lieu d'entrer tout simplement... En ces jours de détresse, chaque fois que je l'entends résonner, ce heurtoir, cela me fait peur. *(Mathieu sort des communs de gauche et se précipite vers la porte, qu'il ouvre ; le capitaine des dragons paraît sur le seuil.)*

SCÈNE V

Les Mêmes, puis RAYMOND, puis le PETIT HENRI et le PETIT DANIEL, puis DANIEL ROBERT.

RAYMOND, *entrant d'un pas délibéré dans le jardin où le crépuscule tombe.* — Le sieur Samuel Renaudin ?... *(Il aperçoit les jeunes filles, s'arrête et se découvre.)*

JUDITH, *très troublée, au domestique.* — Mathieu, avertissez mon père. *(A Raymond.)* Veuillez entrer, monsieur le capitaine, mon père est au logis.

RAYMOND, *hautain et triste.* — Entrer ?... Eh ! mon Dieu, pourquoi faire ? Merci, mademoiselle... Dans cette maison, voyez-vous, je ne suis point de ceux que l'on reçoit et que l'on fait asseoir. Ici, je représente l'ennemi, moi, hélas !.. Je viens pour adresser au maître de céans une sommation dernière, à laquelle il résistera sans nul doute... Qu'il veuille bien paraître ici même, nous causerons debout et dehors : il convient mieux qu'il en soit ainsi, entre adversaires qui sûrement, pas plus l'un que l'autre, ne céderont jamais.

Pendant cette dernière phrase, les petits écoliers de tout à l'heure reparaissent, rieurs, sur le perron, montrant leurs deux paires de mains qu'on a lavées et qui sont blanches.

LE PETIT HENRI. — Ah ! elles sont nettes à présent, tante Judith, nos mains, tu vois ! *(Ils s'arrêtent court, en apercevant Raymond.)*

JUDITH, *au domestique qui a ouvert la porte à Raymond.* — Mathieu, priez mon père de descendre. Dites-lui que M. le capitaine des dragons du roi l'attend ici au jardin... pour une communication que j'ignore. *(Les deux jeunes filles restent un peu à l'écart, appuyées au mur de la maison, sur la droite. Raymond est seul au milieu de la scène, debout et toujours découvert. Le petit Henri s'approche lentement de lui, comme fasciné. Le petit Daniel vient se jeter sur la robe de Judith.)*

LE PETIT DANIEL, *à Judith.* — C'est lui, tu sais, petite tante Judith, que je te disais tout à l'heure, c'est lui qui l'a envoyé en prison, le mauvais vieux de l'école, le monsieur Moinard.

JUDITH, *lui cachant la tête dans les plis de sa robe.* — Chut ! mon petit... Tais-toi, de grâce.

LE PETIT HENRI, *tout près de Raymond, admirant son épée.* — On peut la toucher, votre belle épée, dites, monsieur le capitaine?

RAYMOND, *souriant et tout à coup très doux.* — Oui, mon petit ami, on peut. Tant que tu voudras, touche-la. *(Il la lui présente. Le petit Daniel s'échappe de la robe de Judith et s'approche aussi.)*

JUDITH, *effarée.* — Henri! Daniel!... Comment osez-vous?... Revenez ici, de suite, mes pauvres petits innocents.

RAYMOND. — Qu'il vous plaise de les laisser près de moi, mademoiselle, je vous en prie. Si vous saviez combien je suis heureux et calmé, au contraire, une fois par hasard, de n'être plus traité comme un épouvantail!... *(Il caresse les deux petites têtes. Le portail d'entrée s'ouvre encore, sans qu'on ait frappé, cette fois, et Daniel Robert entre, puis s'arrête à distance et se dissimule derrière des arbustes, contemplant tour à tour les jeunes filles et le groupe imprévu de Raymond et des enfants.)*

LE PETIT DANIEL, *s'enhardissant.* — Et ton chapeau, monsieur le capitaine, on pourrait le toucher aussi, ton chapeau?

RAYMOND, *enfant, avec un rire très jeune.* — Mon chapeau?... Tiens!... *(Il coiffe le petit Daniel de son grand feutre à plumes. Samuel Renaudin, le père de Judith, apparaît sur le seuil et s'arrête interdit, voyant les enfants près de Raymond.)*

SCÈNE VI

LES MÊMES, S. RENAUDIN.

S. RENAUDIN, *à Judith.* — Judith!... Comment as-tu toléré, mon enfant?..,

JUDITH. — Pardonnez-moi, mon père.

S. RENAUDIN *s'approche lentement, prend les petits par le bras, arrachant au petit Daniel le feutre emplumé qu'il remet au capitaine, et, presque dur.* — Allez!... Rentrez, mes pauvres petits! *(Les deux petits vont s'abriter contre Judith.)*

RAYMOND, *amèrement.* — Ah! c'est vrai, je suis le maudit, moi, avec qui les enfants ne doivent point jouer, n'est-ce pas? *(A part.)* C'est étrange, pourtant, combien ici, dans cette maison, il me serait facile et doux de l'oublier. *(Aux petits.)* Mais oui, garez-vous de moi, mes petits. Il a raison, votre grand-père : je suis le maudit, vous entendez, et le bourreau!

S. RENAUDIN. — Je ne me permettrai point de vous dire qui vous êtes, monsieur, mais il me paraît que...

JUDITH, *l'arrêtant.* — Oh!... père!

RAYMOND, *contenu.* — Eh bien, le tort est cependant à vous, je vous assure, de le prendre avec cette hauteur, car c'est par déférence que je suis venu moi-même, au lieu de vous envoyer quelqu'un de mes hommes, plus rude que moi.

S. RENAUDIN. — Je vous remercie... Mais qu'y a-t-il encore?... Veuillez m'apprendre ce qui vous ramène ici, quand nous nous étions dit, il me semble, lors de vos deux premières visites, tout ce que nous avions à nous dire.

RAYMOND. — Il y a que, par ordre du roi, vous devrez à l'avenir envoyer chaque jour chez les moines Bénédictins, qui prendront soin de les instruire et de les baptiser, tous les enfants de cette maison, tant ceux de vos serviteurs que les vôtres, qui tout à l'heure jouaient avec moi... Afin que je ne me voie pas contraint d'user de mesures violentes, voudrez-vous simplement y consentir?

S. RENAUDIN. — Des mesures violentes?.., Quelles mesures, monsieur?... Quoi?... Dites-le, qu'oserez-vous faire? *(Judith, tenant les deux petits contre sa robe, s'est avancée, silencieuse, vers Raymond, et le regarde en face.)*

RAYMOND. — Ce que j'oserai faire!.., *(Il recule devant Judith et se trouble soudainement.)* Ce que j'oserai faire, vous le savez!... Le texte est là, le texte de l'Édit...

S. RENAUDIN. — Non, mais posez nettement vos conditions et qu'au moins je sache... Il prête à des applications diverses, le texte de l'Édit, suivant la cruauté de l'exécuteur... Ne faisons pas languir l'entretien terrible, parlez vite!... Nous les prendre de force, n'est-ce pas? C'est ça? Nous les enlever?

RAYMOND. — Mon Dieu, monsieur, en effet, j'ai des dragons pour exécuter ces besognes, et tels sont les ordres que j'ai reçus contre les rebelles qui, comme vous, s'obstinent... Choisissez!

S. RENAUDIN, *se prenant à deux mains le front.* — Ah! dans quelles tenailles affreuses vous venez serrer ma pauvre tête grise!... Eh bien, non! je n'y consentirai pas... Enlevez-les-moi, monsieur... si vous en avez le pouvoir et si vous vous en sentez l'audace... Vous m'entendez, je n'y consentirai pas... *(Radouci et tremblant.)* Cependant, écoutez encore... Ce soir, mon fils n'est pas là, — mon fils, le père de ces petits — et en somme c'est à lui de décider du sort de ses enfants, plutôt qu'à moi... qui ne suis qu'un vieux grand-père dont les idées s'égarent... Monsieur le capitaine, nous accordez-vous jusqu'à demain?

RAYMOND, *plus doux aussi, regardant Judith qui s'est encore rapprochée.* — Jusqu'à demain?... Oh! oui, jusqu'à demain, je ne refuse pas.

JUDITH, *comme involontairement.* — Merci !

RAYMOND, *se dirigeant vers le portail pour sortir, en continuant de regarder Judith.* — Même jusqu'à la fin de la semaine qui commence, si vous voulez, j'attendrai. Et un de mes hommes, dimanche sur le soir, viendra prendre ici votre réponse,... car on ne me reverra plus, rassurez-vous, dans cette maison où j'aurais mieux fait de ne point rentrer. *(Il sort. Mathieu referme le portail et tire les grands verrous derrière lui.)*

S. RENAUDIN. — Dimanche sur le soir, a-t-il dit, n'est-ce pas?... Allons, Dieu, cette fois encore, est avec nous, puisque, selon nos prévisions humaines, d'après l'avis qui m'est arrivé tantôt du navire en partance pour la Hollande, dans cinq ou six jours, si tout va bien, dans cinq ou six jours, ô mes chers enfants, vous serez en sécurité sur la grande mer... en route, hélas ! pour votre patrie nouvelle...

JUDITH. — Dans cinq ou six jours!... Oh ! mon père, comme tout se précipite!... Mon pauvre courage n'était point préparé à si tôt partir !...

S. RENAUDIN, *la prenant dans ses bras.* — Eh ! oui, ma Judith bien-aimée, tout se précipite... Mais il le faut, et chaque jour passé, chaque heure perdue, aggrave autour de vous les périls de mort... Et maintenant, rentrez, mes petites filles; rentrons tous, sous le cher toit qui ne nous abritera plus longtemps ensemble... Vous voyez bien, si vous m'aviez écouté la première fois, vous ne vous seriez pas trouvées seules, là, tout à l'heure, avec ce bandit.

JUDITH. — Mais il s'en est allé, mon père, et maintenant la porte est barrée, il ne saurait revenir. Oh ! laissez-nous demeurer un peu dans le jardin, je vous en prie. Regardez le beau soir qu'il fait. *(Daniel Robert, qui est sorti de derrière les arbustes où il se dissimulait, s'est lentement approché d'eux.)*

DANIEL ROBERT. — Je vous en prie moi-même, laissez-nous encore. J'ai plusieurs choses à dire à Judith, et je lui parlerai mieux ici.

S. RENAUDIN. — Allons, soit! Restez un moment de plus... Ah ! les jeunes !... Tous pareils !... Allons, restez. *(Il rentre dans la maison.*

SCÈNE VII

JUDITH, JEANNE, DANIEL ROBERT.

JEANNE, *faisant un mouvement pour rentrer aussi.* — Vous avez à causer tous deux. Mais alors, moi...

DANIEL ROBERT. — Oh ! vous pouvez demeurer, Jeanne..., aussi bien ce n'est point d'amour que nous avons à causer, Judith et

moi. Vous êtes déjà sa confidente, à elle; vous serez un peu la mienne, et voilà tout. *(Un silence. Judith s'assied sur les marches du perron, la tête dans les mains.)*

JUDITH. — J'écoute, mon cher Daniel!

DANIEL. — Judith, tu sais, je ne crains rien tant que les scènes, les reproches, surtout de la part des vieilles gens que je vénère... Alors, charge-toi, veux-tu, d'annoncer à notre aïeule que je ne pars plus avec vous.

JUDITH, *sans relever la tête.* — Tu ne pars plus avec nous, Daniel?...

DANIEL, *avec un signe de dénégation.* — Je n'ai point de foi... et qu'irais-je alors faire dans cette Hollande, où je n'espère plus avoir une compagne pour partager mon exil?... Donc, charge-toi de ce message, Judith; c'est la dernière grâce que je te demanderai jamais... Peut-être, mon Dieu, étais-je venu ce soir, avec un peu d'espérance encore, et pour te dire autre chose que cela... Mais j'ai compris, vois-tu, ce qui achève de t'éloigner de moi, je l'ai plus que jamais compris, en observant le jeu involontaire de tes yeux... avec le beau bandit de tout à l'heure.

JUDITH, *relevant la tête.* — Daniel!...

DANIEL. — Oh! ne te défends pas! Et d'ailleurs, est-ce ta faute?

JUDITH. — Daniel!...

DANIEL. — Ah! lui aussi, va, est sous ton charme, et tu l'as dompté!... Car vraiment, je ne reconnaissais plus ici le soudard furieux de la rue... Je ne le reconnaissais plus, non, dans cet homme qui s'en allait tête basse, consentant à tout, reculant devant toi comme un taureau qui se dérobe... Peut-être, si tu l'avais vu quelques instants plus tôt, commandant sur la place la dragonnade du jour, peut-être t'eût-il causé plus d'horreur.

JUDITH, *se redressant devant Daniel.* — Quoi?... Qu'a-t-il fait?

DANIEL. — Tiens! Cela t'intéresse et t'inquiète? Eh bien, il ne ressemblait guère à l'homme d'ici, je t'assure, à l'homme qui daignait jouer avec les petits de la maison et accordait de si faciles délais, à la muette demande de tes yeux! Tu ne sais donc pas qu'elle est commencée ce soir, par son ordre, la persécution à outrance contre les enfants des nôtres! Sur ma route, pour venir, j'en ai croisé quelques-uns, de pauvres tout petits, que de grands diables de dragons emmenaient aux moines convertisseurs... Et lui-même, ton beau capitaine, je l'ai rencontré sur la place, entouré de ses soldats, jurant et sacrant comme les damnés, commandant je ne sais quelle agression révoltante contre la maison des Bernard...

JUDITH. — Oh! tu as vu cela, Daniel?... C'est singulier... Je ne

lui trouve point les yeux ni le visage du misérable que tu veux bien dire…

DANIEL, *avec une soudaine violence.* — Naturellement : tu l'aimes !

JUDITH, *debout et jetant les mains devant la bouche de Daniel.* — Tais-toi, Daniel, mon frère !… Tais-toi et va-t'en ! Tu en arriverais, vois-tu, à prononcer des mots irréparables, qui nous sépareraient à jamais… Ne pas savoir pardonner, tu te rappelles bien, est le défaut de mon âme hautaine… Alors, de grâce, ce soir tais-toi… Tais-toi… le calme te reviendra demain, pour m'entendre et me mieux juger… Va-t'en !

DANIEL. — Mais je ne t'insulte point, Judith…

JUDITH. — Oh ! si !… Moi, occupée de lui, de lui qui était là !… Oh ! tu me méconnais et tu m'outrages !

DANIEL. — Mais je veux seulement te mettre en garde contre un entraînement de ton imagination… Ces choses, avant que vous vous en soyez aperçues, vous, les jeunes filles, ces choses nous sautent aux yeux, à nous autres hommes.

JUDITH, *s'exaltant.* — Tais-toi ! (*Elle lui prend les deux mains et le pousse vers le portail.*) — Vous autres hommes, vous avez entre vous des haines, des rivalités, des jalousies qui vous égarent !… Va, ce soir, va-t'en ! Mais demain, quand j'aurai prié, quand, auprès de notre Dieu, je me serai longuement humiliée, reviens causer avec moi !… Oh ! tu nous suivras en Hollande, mon cher Daniel, tu ne renieras pas la foi de nos pères : j'ai répondu de ton âme devant notre commune aïeule… Ce soir, vois-tu, ce soir, tu n'es pas en état de m'entendre… ni moi peut-être de te bien parler… (*Le tenant toujours par les mains, elle continue de le pousser vers le portail.*) Mais je prierai… Oh ! tu te trompes, j'ai fait abnégation de tout dans la prière ; contre les pièges de Satan, je me sens bien armée… Et je suis encore l'exaltée et la petite voyante d'autrefois, celle que, dans notre enfance, tu appelais la Prophétesse… Je te ramènerai vers le Seigneur !… Demain, promets-le-moi, tu reviendras, ici, dans le jardin, écouter, avec un cœur apaisé et patient, écouter la prophétesse Judith… Va-t'en !

DANIEL. — Eh bien, oui, je tâcherai, là, de revenir et de t'entendre… Allons, adieu, Judith… et pardonne-moi… (*Il sort. — La nuit, de plus en plus, est tombée. Judith garde d'abord un silence haletant, après que le portail s'est refermé sur lui. Un hibou chante dans le lointain.*)

SCÈNE VIII

JUDITH et JEANNE.

JUDITH, *à Jeanne, la voix redevenue lente et calme.* — Retournons nous asseoir là-bas sur les marches de pierre, veux-tu, comme nous faisions au temps de notre enfance, durant les longs soirs de mai... Oh! la belle nuit douce qui vient, n'est-ce pas? Je n'espérais plus en avoir de pareilles, avant notre fuite, de pareilles nuits, dans notre vieux jardin... Cinq ou six jours, vient de dire mon père!... Quel effroi nouveau cela jette dans mon âme!...

JEANNE. — Et, au contraire, moi qui ai comme une hâte enfiévrée que ce départ soit un fait accompli! *(De nouveau, le hibou chante. Elles s'asseyent toutes deux sur les marches du perron, Jeanne plus bas que Judith et s'appuyant sur ses genoux. Une fenêtre, en haut de la maison, s'éclaire et on distingue, à travers les rideaux, une ombre qui semble bercer un enfant.)*

JUDITH. — Écoute! Même les hiboux du clocher, qui se trompent de saison et qui jettent leur cri des nuits d'été... Maintenant, Jeanne, reparle-moi de cette jeune fille, tu sais, de cette Blanche de Prémontal... Tiens, tu les entends chanter, les hiboux, tout comme durant le beau mois de juin?... *(Une voix de vieille femme, dans la chambre éclairée, commence une chanson à dormir.)*

JEANNE, *souriant.* — Ta vieille bonne aussi, chante...

LA VOIX, *chantant.* — « Passe, la Dormette, — passe vers chez nous, — pour endormir Samuel, — jusqu'au point du jour. »

JUDITH. — Oui, la chanson qui nous a bercés tous... Ce soir, c'est pour endormir le petit Samuel... et je l'entends peut-être ici pour la dernière fois de ma vie... Oh! Jeanne, je n'ai plus mon courage d'avant, je t'assure... Blanche de Prémontal, c'était bien cela, son nom, à cette jeune fille de Châtellerault?... Que lui a-t-elle dit, la noble fille, au chef des dragons, pour le fléchir?... Les détails que tu sais, répète-les-moi... et comment elle s'y est prise...

ACTE TROISIÈME

PREMIER TABLEAU

La sacristie de l'église. Vieux murs de pierre fruste. Voûte en arceaux. Porte au fond donnant sur le chœur; porte à droite donnant sur le préau. Bahuts pour les ornements religieux. Au milieu, contre un lourd pilier gothique, une grande table, sur laquelle est dressé un très modeste couvert d'enfants:

petites assiettes, petits gobelets d'étain et petites cuillers de bois. Une dizaine d'enfants huguenots, dont l'aîné peut avoir douze ans, sont là debout, muets, dans des attitudes craintives ou consternées. La BENOÎTE *achève, en bougonnant, de dresser ce couvert pour eux; puis elle prend un balai.*

SCÈNE PREMIÈRE

LA BENOITE, puis LE CURÉ.

LA BENOÎTE. — Seigneur! Ce que vous en faites de la saleté, partout, mes pauvres enfants! Une sacristie qui était si propre! *(Elle balaye avec humeur. La porte du fond s'ouvre, par laquelle on aperçoit l'église et les dorures de l'autel. Et le curé entre, revêtu de ses ornements baptismaux.)*

LE CURÉ. — Allons, viens m'accommoder, ma bonne Benoîte... Encore deux de ces baptêmes par force, devant des parents en larmes, comme j'en ai déjà tant fait durant ces funèbres jours... Ah! les « nouveaux catholiques »! De les baptiser, vois-tu, ma conscience, après, en demeure inquiète comme d'un crime... J'obéis parce que l'on me commande. Mais non, je ne puis croire qu'elle soit agréable à Dieu, l'œuvre de violence que l'on me fait accomplir là!... Et, ont-ils été sages, nos petits pensionnaires, hein? Pas trop de pleurs, au moins?

LA BENOÎTE, *d'un air grognon, aidant le prêtre à retirer son surplis blanc.* — Hum! sages? oui! Eh bien, ce serait du joli, s'ils n'étaient pas sages, après ce que vous faites pour eux. Mais par exemple, pour la propreté, vous devez comprendre... Regardez-moi un peu ce plancher, depuis deux jours seulement que ça loge ici, toute cette petite graine de huguenots! Mais regardez-moi un peu ce plancher!...

LE CURÉ. — Prends patience, ma Benoîte, ils ne sont pas pour longtemps chez nous, va, ces pauvres petits « huguenots », comme tu les appelles.

LA BENOÎTE. — Elle ne tient plus, votre dentelle, vous savez, monsieur le curé! Si je peux encore vous la laver et vous la raccommoder une fois, ce sera tout le bout du monde... Jésus Seigneur! c'est que vous l'avez encore déchirée!

LE CURÉ. — Déchirée? Et où ça donc, ma fille?

LA BENOÎTE. — A la même place que de coutume, pardi, au poignet, tenez!

LE CURÉ. — Ah! toujours ces petits clous autour de la nappe de l'autel, tu sais. Quand j'élève le bras, comprends-tu, ma manche s'accroche.

LA BENOÎTE. — S'accroche, s'accroche... Je ne dis pas qu'elle

ne s'accroche pas, moi, votre manche. Mais je ne peux pas suffire à tout, pourtant! Raccommoder la dentelle, faire la cuisine aux petit huguenots, les coucher, les laver, les amuser... car, Dieu me pardonne, vous voulez aussi qu'on les amuse!...

LE CURÉ. — Allons, la Benoîte, tu es meilleure que cela, d'habitude, ma brave fille. Calme-toi... Et que leur as-tu préparé pour souper, à mes petits huguenots?

LA BENOÎTE. — Oh! quant à cette fois, ils ne manqueront de rien, vous pouvez m'en croire: de la soupe aux choux, du gâteau de maïs et de la bouillie au lait. Mais si ça dure, je ne sais pas trop, les jours suivants, ce que je leur servirai, dame! D'ailleurs, tant de provisions au marché, tant de pain à la boulangerie, ça finira par donner l'éveil, oui! Et si nous sommes pris! Seigneur!... Tenez, il y a ce petit noiraud dans ce coin, ce qu'il mange à lui tout seul, celui-là, ce qu'il mange!

LE CURÉ, *doucement rieur, caressant ce petit noiraud.* — Un bon estomac, ma fille, est un don de Dieu.

LA BENOÎTE, *pliant et serrant les ornements baptismaux.* — C'est que ça nous ruine, monsieur le curé, toute cette mangeaille! Et finir l'année, et joindre les deux bouts, jamais vous n'y pensez, vous! Ça ne vous inquiète pas, non? Ça nous ruine, je vous dis, ça nous ruine!... *(S'excitant de plus en plus en rangeant les objets dans le bahut.)* Et puis, sans parler des galères ou de la prison que vous risquez à ce jeu-là pour vous et votre servante,... oui, même sans parler de toutes ces choses, vous croyez donc faire bien, monsieur le curé, sauf le respect que je vous dois, en protégeant ainsi les protestants?

LE CURÉ, *très patient, très doux.* — Allons, réfléchis toi-même, ma fille, avec ton bon sens et ton bon cœur. Oh! si j'avais pu, par mon faible enseignement, par ma faible parole les convertir à notre sainte religion catholique, je l'aurais préféré, tu peux m'en croire! Mais tu juges bien qu'avec leurs parents, à ces petits, un tel miracle, hélas, ne me serait pas possible, car, aussi bien que moi, tu les connais pour des protestants très convaincus et très obstinés, tous, les Texier de Saint-Pierre, les Nougé d'Arceau, les Massé et les Thénard. Et tu sais, n'est-ce pas, que, plutôt que de se soumettre, ils se cachent, au risque des galères ou de la peine de mort, ils se cachent depuis deux jours là-bas, dans les marais de Saint-Georges, attendant l'occasion favorable pour s'en aller au pays d'exil, où leurs frères du continent les ont devancés. Sans scrupule de conscience, va, je leur aurais donné asile à tous jusqu'à ce départ, si je l'avais pu. Faute de mieux, je loge leurs petits, pour leur éviter au moins le froid des nuits et la mouillure des averses. Est-ce toi, la Benoîte, qui me conseillerais de ne pas les garder avec soin, puisqu'ils me sont confiés?

LA BENOÎTE, *déjà radoucie.* — Et combien de temps ça durera-t-il, cette garde, mon Dieu Seigneur !... Mais il me semble, à moi, tout de même, qu'ici, dans cette sacristie, qui, pour tout dire, est bénite comme l'église, eh bien, que ce n'est pas une place pour loger des petits païens comme eux ! Sauf le respect que je vous dois, monsieur le curé, m'est avis que vous offensez la Sainte Vierge et le bon Dieu, en les logeant où nous sommes !... Seigneur Jésus, dans une sacristie !...

LE CURÉ, *toujours très calme et qui vient d'attirer deux autres enfants contre ses genoux.* — Et où veux-tu que je les mette, ma fille, où veux-tu que je les cache, les pauvres petits anges ? Déjà ma cure, tu le sais bien, est quasi suspecte aux dragons du roi, depuis que j'ai tenté d'y donner asile à des protestants. Ici, au moins, on n'entend pas le bruit qu'ils font, ni leurs petites voix quand ils pleurent. Où veux-tu que je les mette, dis-le !... Non, c'est bien ici la seule place qu'il me reste, vois-tu, pour les tenir en sûreté. D'ailleurs, tranquillise-toi, ils n'y sont plus pour longtemps. Et, je puis bien te le dire tout de suite, tu n'as pas besoin, ma fille, de te préoccuper de leur dîner pour demain soir !

LA BENOÎTE, *inquiète.* — Pas de dîner demain, vous dites ? Et pourquoi ?

LE CURÉ. — Parce que cette nuit, à dix heures, tu m'entends bien, les parents qui me les avaient confiés me les reprendront. Oui, ce soir, ils viendront les chercher, et, à la grand'côte, vers les minuit, ils tenteront de s'embarquer tous sur un vaisseau de Hollande, parti de La Rochelle ce matin pour les recueillir.

LA BENOÎTE, *tout à fait radoucie et serrant deux petits contre elle avec tendresse.* — Cette nuit ! à la grand'côte ! Oh ! les pauvres chers petits !

LE CURÉ, *désignant le plus grand de la bande.* — Pour celui-là, pour le petit Jean, qui n'est pas couvert, prépare un de mes vieux manteaux, ma bonne fille, car la nuit sera froide.

LA BENOÎTE. — Vos vieux manteaux ! Mais... la semaine dernière, vous ne vous rappelez donc pas ?... à ces protestants qui sont partis par une barque de Gascogne, vous les avez donnés tous deux, vos vieux manteaux.

LE CURÉ. — Eh bien, tu donneras le neuf, voilà tout.

LA BENOÎTE. — Attendez ! non ! j'ai mon grand châle à moi... ça irait aussi bien, me semble, pour l'envelopper, ce petit...

SCÈNE II

LES MÊMES, LE BEDEAU.

LE BEDEAU, *accourant par la porte de l'église.* — Le capitaine des dragons! Le capitaine des dragons, qui sort de la cure, voulant vous parler, monsieur le curé!

LA BENOÎTE. — Seigneur! Sainte Vierge Marie, ayez pitié de nous!

LE BEDEAU. — Et la vieille Suzette vous l'amène ici, trottant menu, grâce à Dieu! par la grand'rue. Et moi, qui entendais ça dans le jardin, j'ai sauté par-dessus la palissade du verger pour au moins vous avertir.

LA BENOÎTE, *affolée.* — Cachons-les, monsieur le curé! Oh! essayons encore, au moins, de les cacher ailleurs!

LE CURÉ, *égaré lui aussi.* — Et où ça, ma bonne fille? où ça, les cacher?

LA BENOÎTE. — Dans votre église, tiens! Derrière l'autel, dans le petit caveau sous l'autel, tous! On ne viendra pas les chercher jusque-là, peut-être!... Et puis, la Sainte Vierge en aura pitié à la fin!... D'ailleurs, pour les avoir, il faudra qu'on me passe sur le corps! *(Mouvement des petits, qui se jettent tous contre les jupes de la Benoîte.)*

LE CURÉ. — Allons, calme-toi. Pourtant j'aime mieux te voir ainsi, ma brave fille. Au moins, je te reconnais, à présent. Oui, c'est ça, sous l'autel, va, je te le permets. *(Au Bedeau.)* Cours au-devant de lui, toi, mon bon Sylvain. Dis-lui que cette porte-là *(désignant la porte sur l'église.)*, que cette porte... la clef en est perdue. Dis-lui que je suis ici à ses ordres, mais qu'il veuille bien faire le tour, par ce côté, par le préau. *(Il désigne la porte de droite.)* Va, cours vite! *(Le bedeau sort en courant.)* *(A la Benoîte, pendant qu'elle s'en va, effarée, avec les petits, par la porte du fond.)* Toi, ma bonne fille, c'est le ciel qui t'a inspiré cette idée. Oui, sans crainte de la profaner, cache-les dans mon église. Oh! mais n'aie pas tant de peur. Je m'étonnerais trop, vois-tu, que le capitaine d'Estelan fût venu pour... Cela ne lui ressemblerait pas. Non, c'est quelque autre chose qui l'amène. Allez sans crainte, mes chers petits. *(La porte du fond se referme sur les petits huguenots, qui ont disparu avec la Benoîte dans l'église. Le prêtre, resté seul, prie, les yeux levés.)* Daignez, Seigneur, daignez, Vierge Marie, m'éclairer! Si je viens de mal faire, punissez-moi, mais épargnez ces innocents qui m'étaient confiés. *(Très grave.)* Et faites, Seigneur, que sur leurs petites personnes, un nouveau crime ne soit pas commis au nom de votre sainte Église!...

SCÈNE III

LE CURÉ, RAYMOND.

Le Bedeau reparaît par la porte de droite, puis s'efface pour laisser passer Raymond d'Estelan, qui se découvre et s'incline.

RAYMOND, *très respectueux et grave.* — Je voulais m'ouvrir à vous, monsieur le curé, bien que je ne vous connaisse point encore. Mais sachez que je suis seul au monde : or les prêtres, d'ordinaire, ne refusent pas les conseils, et je viens prendre les vôtres, implorer votre secours... *(Regardant la table et le couvert des petits huguenots.)* D'abord, excusez, je vous prie, ma trop grande impatience... Votre repas, peut-être le troublé-je, en venant à cette heure?

LE CURÉ, *inquiet toujours.* — Mon repas? Non ! Oh ! ce n'est pas pour moi, ce couvert-là, c'est... c'est pour... c'est pour des petits pauvres de ma paroisse. *(Il lui offre une chaise.)* Remettez-vous, monsieur le capitaine. Et si vous désirez, mon cher enfant, que je vous entende comme au confessionnal, vous m'y voyez tout prêt.

RAYMOND. — Au confessionnal? Non, et, je vous l'avoue, depuis des années j'ai cessé de m'y agenouiller. Je ne sais même si je le pourrais faire encore. Mais ici nous sommes bien pour causer, ce me semble, si vous consentez à m'entendre.

LE CURÉ. — Parlez donc, mon fils, et, pour vous répondre, que Dieu m'inspire.

RAYMOND. — Vous me voyez tout novice encore, monsieur le curé, dans ce métier de convertisseur que les ordres du roi m'obligent à faire. Avant, je faisais partie de l'armée de Flandre... J'ai assisté à la prise de Valenciennes et de Cambrai... Je veux bien qu'ils soient des hérétiques endurcis et des conspirateurs dangereux, tous ces huguenots, je le veux bien. Mais c'est égal, contre des enfants et des femmes, la violence me répugne.

LE CURÉ. — Bien, cela mon fils ! Et, Dieu soit loué, vous êtes, vous au moins, un vrai gentilhomme de France.

RAYMOND, *d'une façon soudaine, après un silence.* — Mon père, vous connaissez les Renaudin, car vous sortiez de chez eux la première fois que j'y suis entré.

LE CURÉ. — Sans beaucoup les connaître, mon fils, je suis leur voisin, il est vrai, depuis des années. Je les tiens en haute estime, et, le jour où l'édit terrible fut affiché au poteau de la grand'place, je suis entré pour leur témoigner ma sympathie; voilà tout.

RAYMOND. — Ils sont parmi les plus obstinés, n'est-ce pas, des hérétiques de Saint-Pierre ?

LE CURÉ. — C'est-à-dire, ils sont, je crois, les chefs du parti protestant dans notre île.

RAYMOND. — Et leur fille Judith? Obstinée, elle aussi, vous pensez, contre notre sainte Église?

LE CURÉ. — Leur fille Judith? Que lui voulez-vous donc, mon fils, à leur fille Judith?...

RAYMOND. — Avec les parents, n'est-ce pas, ni l'intimidation ni la violence ne nous serviraient; mais la douceur peut-être, la persuasion de votre parole... Et si vous tentiez, monsieur le curé, de lui faire comprendre, à elle, que je suis bon gentilhomme, que j'ai là-bas, en Quercy, mon château et quelques terres, que si elle consentait à me suivre...

LE CURÉ, *interrompant*. — Que voulez-vous dire, mon fils, et où voulez-vous en venir?

RAYMOND. — Oh! pas ce que vous semblez supposer, monsieur le curé... Mais, de ma famille, je suis le dernier, le seul qui reste. Déroger pour elle me serait donc indifférent. Et je l'épouserais, mon père, ici dans votre église, et je vous demanderais pour nous deux la bénédiction sainte.

LE CURÉ, *lui prenant la main*. — Combien je me sens touché, mon cher enfant, de vous entendre parler avec cette loyauté!... Et dire qu'on vous avait dépeint à moi comme un homme sans pitié et sans cœur. Je le savais bien, moi, rien qu'à votre visage, rien qu'à vos yeux, qu'ils vous méconnaissaient, ceux qui avaient jugé ainsi. Et je voudrais tant vous servir! Mais, hélas! ce que vous me demandez là, voyez-vous, n'est pas en mon pouvoir.

RAYMOND. — Pas en votre pouvoir, mon père?... Quoi, si vous vouliez, d'une façon particulière et avec douceur, prêcher devant eux la vérité que vous enseignez aux paroissiens de votre église, vous ne les ramèneriez pas à notre sainte religion catholique, vous n'en feriez pas des chrétiens?

LE CURÉ. — Des chrétiens! Mais ils le sont déjà, mon fils, et peut-être même, quoi qu'il soit pénible à un prêtre d'en faire l'aveu, leur foi en Notre-Seigneur, avivée par tant de persécutions, est-elle en ce moment plus ardente que la nôtre. Ah! vous avez raison de vous dire novice dans ce rôle de convertisseur que le roi vous impose... Vous ne la connaissez pas, leur obstination aveugle, devant laquelle nos prédications les plus persuasives, nos paroles les plus saintes, viennent échouer toujours. Il n'y a rien à faire, croyez-moi; non, rien...

RAYMOND. — Oh! mon père, essayez pourtant, je vous en conjure. Puisque le Christ, au dire des prêtres, accomplit des miracles encore, priez-le pour moi, voulez-vous. A elle-même, tenez, à la demoiselle Judith, si vous lui parliez, si vous lui disiez que...

LE CURÉ. — A elle ! mon pauvre enfant ! Mais elle, justement, elle, la demoiselle Judith, je l'ai entendue au milieu des siens parler comme une illuminée. Il semblait que son hérésie fût sanctifiée par l'ardeur de sa foi, et j'ai vu son regard rayonner comme celui des jeunes martyres. Non seulement elle n'abjurerait jamais, jamais, vous m'entendez, mais de plus elle se refuserait sans doute toujours à épouser un catholique, quand même nous verrions revenir des temps plus calmes où ces tristes mariages seraient autorisés par l'Église. Renoncez donc avec courage, mon cher fils, à cette chimère que vous aviez caressée. Un abîme est creusé entre vous deux, ne gardez point d'espoir...

RAYMOND *se lève, marche un instant en silence, de long en large, agitant son chapeau, puis, la voix différente et plus sombre.* — C'est bien, monsieur le curé. Excusez-moi d'être venu vous troubler jusqu'ici... Vous ne pouvez, vous ne voulez rien faire pour moi, je m'en vais... Je m'en vais continuer de remplir mon devoir contre ces protestants de malheur !...

LE CURÉ, *lui prenant les deux mains et le retenant.* — Monsieur d'Estelan, vous étiez venu me demander un service, et je vous l'aurais rendu de tout mon cœur, allez, s'il eût été possible à mes faibles moyens... Eh bien ! avant de partir, laissez-moi vous adresser un conseil, le conseil d'un prêtre et d'un vieillard. *(Pendant que Raymond, qui écoute à peine, ouvre la porte pour s'en aller.)* Puisque vous l'aimez si noblement, cette jeune fille, soyez clément, à cause d'elle, envers ceux de sa religion. Soyez clément, monsieur le capitaine, soyez pitoyable !

RAYMOND, *se dégageant.* — Ah ! non, vous tombez mal aujourd'hui, monsieur le curé, pour m'attendrir. Non, laissez. Je ferai mon devoir, vous dis-je, et là peut-être trouverai-je le remède au mauvais enchantement qu'elle a jeté sur moi, le remède et l'oubli... *(Il sort.)*

SCÈNE IV

LE CURÉ, LA BENOITE, LES ENFANTS.

LE CURÉ, *aussitôt le départ de Raymond, barrant la porte du dehors et se hâtant de rouvrir la porte de l'église.* Allons, mes petits enfants, vite à table !... *(Frappant presque gaiement dans ses mains.)* Oui, oui, c'est bien vous que j'appelle. L'alerte est passée, rentrez tous ! Ramène-les, ma Benoîte, et hâte-toi de leur donner la soupe. *(Ils rentrent bruyamment, les aînés s'asseyent à table. La Benoîte assied les plus petits en les élevant sur des antiphonaires. Confusion d'un instant et tapage.*

LA BENOÎTE. — Ah ! dame, ça l'a fait froidir un peu, votre soupe aux choux, mes petits, vous pensez bien... Mais elle sera bonne tout de même, j'imagine... pas vrai?... surtout pour toi, mon petit goulu de noiraud, là-bas, hein?...

LE CURÉ. — Là, fais un peu de silence, ma brave Benoîte, à présent. Il faut qu'ils prient, ces pauvres enfants, avant de prendre leur dernier repas ici, dans cet asile de sécurité d'où ils vont sortir...

LA BENOÎTE. — Allons, joignez vos petites mains, tous, et suivez bien les paroles que M. le curé va dire pour vous. *(Les enfants joignent leurs mains et regardent le prêtre qui prie.)*

LE CURÉ. — « Seigneur Jésus, ayez pitié de nous tous qui allons partir pour le long voyage ; ayez pitié de nos parents dans le danger suprême. Enfin, Seigneur, nous vous prions aussi pour ce capitaine de dragons qui était là tout à l'heure, et qui nous persécute. » Et maintenant, nous allons répéter le Pater tous ensemble... car c'est la même chose, pas vrai, notre Pater ou le vôtre, mes enfants? *(Il se signe)*.

LA BENOÎTE. — Ah ! mais, j'y songe, c'est qu'ils le récitent en français, eux, monsieur le curé... et puis aussi... ils tutoient le bon Dieu, dans leur religion...

LE CURÉ. — Eh bien, que l'un de vous le dise ; voyons, toi, mon petit Jean qui me parais l'aîné de la bande, lève-toi et récite-la comme tu la sais, l'oraison dominicale... Allons, lève-toi. *(Le petit Jean, se levant avec quelque hésitation intimidée :)* « Notre père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que ta volonté... » *(La Benoîte se détourne, se mouche et pleure.)*

(Nuit sur le théâtre qui change.)

DEUXIÈME TABLEAU

A la grand'côte, par une nuit sombre. Des dunes et des broussailles. On aperçoit les volutes blanches des brisants ; au loin, sur l'océan gris, la silhouette d'un vaisseau sans voiles et sans feux. On entend le grand bruit de la mer.

SCÈNE PREMIÈRE

LA BENOITE, PAYSANS PROTESTANTS, ENFANTS.

En tête d'un cortège d'enfants et de grandes personnes, qui entre par la droite et chemine avec précaution sur le sable, la Benoîte s'avance, donnant la main d'un côté à une toute petite fille, de l'autre au petit Jean (celui qui tout à l'heure a dit la prière) ridiculement entortillé dans un châle de femme.

LA BENOÎTE, *à demi-voix répond en se retournant à l'un des deux hommes qui suivent.* — Mon châle? me le rendre mon châle?... Eh !

pourquoi ça? Non, non, vous le garderez au contraire; il lui servira de couverture pendant la traversée, à votre petit...

L'HOMME. — Brave fille! Ah! Comment vous dire merci! *(Il lui prend la main. Tout le cortège s'est arrêté, regardant la mer et le vaisseau lointain.)* Mais à présent, retournez, rentrez chez vous. Puisque, grâce à Dieu, nous voici au terme de notre course, hors de danger, quittez-nous. Dites-lui adieu, à notre petit Jean; rentrez à la cure prendre un peu de repos et de sommeil.

LA BENOÎTE. — Nenni! Je ne m'en irai point encore! Suis-je pas un peu leur bonne, à présent, à ces petits-là?... Quand la barque du vaisseau sera venue et que je vous verrai tous montés dedans, alors, oui, je m'en reviendrai tranquille et contente, à la petite fraîcheur du matin... Mes vieux os, à moi, ne craignent pas grand'chose, et les dragons du roi ne me conteront pas fleurette en chemin, allez!... *(Mettant la main devant ses yeux et regardant le large.)* D'ailleurs, me semble que je la vois venir, moi, cette barque, avec mes bons yeux de soixante ans!

L'HOMME, *à ceux qui suivent, tandis qu'une barque venant du vaisseau se dessine vaguement sur la mer.* — Dieu soit loué, voici la barque qui vient à nous, mes très chers frères! Tous ensemble, rendons grâce à l'Eternel.

SCÈNE II

LES MÊMES, RAYMOND ET LES DRAGONS.

De derrière les broussailles de gauche, les têtes des dragons, qui se tenaient là en embuscade, se dressent toutes à la fois et on entend leurs rires de triomphe.

RAYMOND, *sortant de derrière une broussaille de tamarins, le bras tendu et l'épée haute.* — Au nom du roi! *(Mouvement général des protestants pour fuir vers la droite avec des cris.)*

LE SOUS-OFFICIER FRANÇOIS, *apparaissant aussi, aux dragons qui le suivent.* — Feu sur les fuyards! Allons, feu!! *(Coups de feu. Quelques-uns des protestants s'affaissent sur le sable, entre autres le petit Jean, qui tombe frappé à la poitrine.)*

LE SOUS-OFFICIER FRANÇOIS, *aux dragons qui s'avancent derrière lui, portant des chaînes.* — Allons, les chaînes!... Entourez-les, cernez-les! *(Les protestants qui n'ont pas été frappés s'arrêtent dans leur mouvement de fuite et se jettent à genoux.)*

LA BENOÎTE, *qui a relevé dans ses bras le corps du petit Jean et qui se tient seule debout devant Raymond, dans une attitude de défi.* — Ah! c'est vous, monsieur d'Estelan!.. Ah! vous en faites de la jolie besogne, oui!... Ah! gueux et pendards que vous êtes!

LE SOUS-OFFICIER FRANÇOIS, *aux dragons, désignant la Benoîte.* — Empoignez-la !

LA BENOÎTE, *à Raymond.* — Je suis une catholique, moi ! et une servante de curé encore ! Et je vous le dis, oui, que vous êtes des gueux et des pendards !... Mais regardez donc ce que vous en avez fait, de ce petit ! Il priait pour vous tout à l'heure, vous savez ! Mais regardez-le donc !

LE SOUS-OFFICIER FRANÇOIS, *aux dragons hésitants.* — L'empoignerez-vous, à la fin, cette vieille folle !

RAYMOND, *reculant devant le cadavre plein de sang du petit huguenot que la Benoîte, empoignée par les dragons, lui présente encore.* — Oh ! non, à d'autres ce métier-là !... Je ne peux plus, moi ! *(Il jette à terre son grand feutre à plumes.)* Non, je ne peux plus, je ne peux plus !...

ACTE QUATRIÈME

La chambre de Raymond d'Estelan. — Les fenêtres sont ouvertes sur la campagne obscure et la nuit étoilée. — Des armes et une grande carte de l'île d'Oleron sont accrochées à la muraille.

SCÈNE PREMIÈRE

RAYMOND, PHILIPPE, TROIS LIEUTENANTS DE DRAGONS, puis FRANÇOIS, puis HUBERT.

Les officiers, assis autour d'une lampe où est posée une lampe, jouent aux dés. Des dragons leur servent à boire.

PREMIER LIEUTENANT, *qui a l'accent de Gascogne, à Philippe de Flers, en jetant les dés.* — Cinq et quatre neuf, et onze, vingt !... Dans le Poitou, mon cher, c'est pour rien, les terres !... Aux environs de Poitiers, en descendant jusqu'à Niort ou en tirant vers l'Angoumois, avec une livre d'or, tu m'entends, on achèterait une lieue de pays...

RAYMOND, *interrompant.* Oh ! Pourquoi ça ?

PREMIER LIEUTENANT. — Tiens, pourquoi !... Eh ! la contrée est à moitié vide, par là ; qu'est-ce que tu veux, c'était tout protestants dans la province ; alors, les uns échappés en Hollande, les autres, logés sur les galères du roi, leurs biens confisqués, ça se revend pour un mor-

ceau de pain... Avis à toi, d'Estelan, si le cœur t'en dit de devenir propriétaire en Poitou.

RAYMOND, *jetant les dés à son tour.* — Grand merci! D'abord, je n'ai pas perdu au jeu le bien de mes pères et il me suffit avec la solde du roi. Et puis, non, de tels bénéfices, à moi, ne me vont pas!

PREMIER LIEUTENANT. — Oh! toi, d'ailleurs, tu as des idées!... *(Il lui tourne le dos et continue à parler à Philippe.)* Le grand Louis de Sérignac, tu sais, qui s'était joliment ruiné aux jeux de Versailles, eh bien, mais il s'est refait une fortune là-bas. C'est sa cousine, madame de Sévigné, qui lui a écrit : « Va-t'en, va-t'en vite en Poitou... » Et il y est allé, au vrai moment et s'en est bien trouvé, tu peux m'en croire... *(Continuant de jouer aux dés ; à Raymond, qui est distrait.)* Sept! A toi, d'Estelan, à toi de jouer!... Il est un peu dans la lune, notre capitaine, depuis quelques jours! *(A Philippe.)* Mon ami, pour toi, vois-tu, qui as pas mal écorné ton avoir...

PHILIPPE, *riant.* — Oh! tu peux même dire écorné tout à fait, tu sais!

PREMIER LIEUTENANT. — C'était pour te ménager, mon cher. Enfin, bon! mettons tout à fait... Eh bien, pour toi, comme pour moi, comme pour tous les désargentés de la cour, je vois des coups superbes en ces temps-ci...

PHILIPPE. — Tu t'imagines bien, n'est-ce pas, que j'y ai déjà songé, hein!... *(Jetant les dés.)* Neuf!... Au Poitou, trop tard. Madame de Maintenon vient d'envoyer là un de ses protégés, un Montferrand, qui a raflé les dernières bonnes terres; le reste, les bourgeois de Niort ou de Poitiers sont en train de se les partager, et à bon prix. Plus rien que des lopins, trop minces pour les gens comme nous... Mais sans aller si loin, je te dirai qu'il y a ici, dans l'île, des biens considérables. C'est un pays de Cocagne, dans lequel on nous a logés, mon cher... Et croirait-on, hein, que jusqu'à présent ils étaient restés si tranquilles, les hérétiques, dans ce recoin-là!... Car avant notre arrivée, il n'y a pas à dire...

PREMIER LIEUTENANT. — La terre des Renaudin, par exemple, ne serait pas à dédaigner, tu sais... leurs vignes de Dolus et leurs marais de Saint-Georges, ça dépend du prix auquel ça montera, mais j'en ferais bien mon affaire.

PHILIPPE. — Et de leur fille aussi, pas vrai, si on te la prêtait par-dessus le marché! *(En jetant les dés, il chante galamment :)*

Au berger qui l'aime
La nymphe attendrie...

(Entre le sous-officier François, portant un papier à la main.)

TOUS, *sauf Raymond.* — Ah ! maître François ! Salut au grand convertisseur ! Combien de nouveaux catholiques? Voyons la liste !

FRANÇOIS. — Rien que dix-sept, mes capitaines... et encore on a eu du mal. Chez les Bonneau il a fallu recourir aux grands moyens. *(Tous rient, sauf Raymond.)* Le fouet aux filles, à peau nue, et la pendaison aux hommes... Ah? ça n'a pas marché tout seul, allez !

RAYMOND, *sombre.* — Qu'est-ce que je lui entends dire, à celui-là ?... Je l'avais interdite, ce me semble, la pendaison.

FRANÇOIS, *s'inclinant avec une obséquiosité presque narquoise.* — Oh ! par les pieds seulement, mon capitaine... et, avec un bon cordial après *(Il fait le geste de fouetter.)* pour rétablir la circulation du sang, les hérétiques n'en meurent point, croyez-le bien.

PHILIPPE. — A la bonne heure, mon vieux François, je vois que ça commence à chauffer ! *(Aux deux sous-lieutenants.)* Oh ! mes amis, c'est en Poitou que ça marchait ! *(Regardant Raymond.)* Pas de sensibilité pour un liard, notre capitaine d'alors, j'en réponds !... Non, ce qu'on les a secoués, les Réformés, dans ce pays-là !... et ce qu'on a bu, du vin de Huguenot ! *(Une grande lueur apparaît aux fenêtres.)*

PREMIER LIEUTENANT, *à François.* — Ah ! ça y est !... C'est chez les Pellier, n'est-ce pas ?

FRANÇOIS. — Tout juste, mon lieutenant !... C'est le sergent Valery qui y travaille avec dix hommes, comme vous l'aviez commandé... Aussi, ils étaient trop têtus, ceux-là, en vérité !

RAYMOND, *frappant la table du poing.* — Le feu à leur maison !.... Nom de Dieu ! Cela, je l'avais défendu, par exemple !

PHILIPPE. — Défendu, défendu, mon cher ! A la fin, tu nous fais faire une dragonnade à l'eau de roses, tu sais !... Eh bien, en voilà un pays que l'île d'Oleron ! Tous protestants, ici ! Le curé, protestant ! Le capitaine des dragons, protestant !... Non, c'est à mourir de rire, et je donne ma démission, moi !

RAYMOND, *en qui la colère monte.* — Protestant ! protestant ! Voici deux fois que vous me la faites, cette plaisanterie-là, et elle me déplaît, vous m'entendez ! *(Le sous-officier se retire cauteleusement.)*

PHILIPPE. — Dame, mon cher, tu en as l'air, toujours, si tu ne l'es pas.

RAYMOND. — L'air que j'ai n'importe qu'à moi seul. Mais c'est moi qui commande ici, et j'entends qu'on m'obéisse, voilà tout.

PHILIPPE, *persifleur.* — Oh ! on vous obéira, mon capitaine... Diable, tu nous le fais sentir, ton grade, et on s'aperçoit qu'il est nouveau ! Mais si nous parlons discipline, quand nous sommes ici entre camarades, oh ! alors... *(Le dragon Hubert qui est le serviteur*

de Raymond, entre brusquement, comme voulant parler à part à son maître pour quelque affaire grave.)

RAYMOND, *continuant sans prendre garde.* — Soit, laissons la question de discipline. Au surplus, je vous jure que dorénavant je saurai obtenir que vous m'obéissiez tous... Reste la question d'homme à homme que nous réglerons séance tenante, si vous voulez bien. *(Il se lève et tire son épée.)* Oui, il me déplaît d'être appelé protestant, et d'ailleurs, j'en ai assez de vos façons à tous depuis ce soir... en particulier des tiennes, Philippe !

PHILIPPE, *qui se lève et dégaine aussi, sans conviction cependant.* — A tes ordres, mon cher !

PREMIER LIEUTENANT, *pour apaiser.* — Allons, d'Estelan ! Allons, de Flers ! Voyons, que diable ! attendez à demain, par grâce.

HUBERT. — Mon capitaine, un mot à vous dire.

PREMIER LIEUTENANT. — Vraiment, vous n'y pensez pas, deux vieux compagnons d'armes, s'embrocher pour un rien comme ça... Attendez, réfléchissez, pour l'amour de Dieu !

HUBERT, *insistant.* — La demoiselle Judith Renaudin, qui est là en bas, qui demande à vous parler.

RAYMOND. — La demoiselle Judith !... Judith Renaudin !... Ah ! non, tu rêves. *(Dans le groupe des officiers, debout au fond de la scène, on continue à demi-voix avec agitation.)*

HUBERT. — Je la connais bien, parbleu !

RAYMOND, *à Hubert, sans prendre garde à ce qu'on lui dit de là-bas.* — Elle veut me parler, à moi ? Tu es sûr de ce que tu me contes, Hubert ?

HUBERT. — Oui, vous parler, et en particulier.

RAYMOND, *dans un trouble extrême.* — Oh ! en particulier, bien entendu ! Ce n'est pas devant tous ces moineaux-là que je vais la recevoir, tu peux le penser... Dis-lui... non, prie-la de patienter un instant... *(Montrant la gauche.)* De ce côté, dans la petite cour... ou plutôt, reste ici... attends, ça va être tout de suite fait.

PREMIER LIEUTENANT. — De Flers, d'Estelan, je vous en conjure, remettez l'épée au fourreau. Réfléchissez, mes amis, jusqu'à demain.

RAYMOND, *se rapprochant du groupe des officiers et jetant son épée sur la table.* — Eh bien ! oui, alors, à demain, j'y consens, comme il vous plaira. Attendons à demain... Mais à présent, je vous prie, messieurs, l'heure est bien tardive, retirez-vous. Et bonne nuit à tous !

PHILIPPE, *à demi-voix.* — Il s'imagine bien que nous n'allons pas coucher chez lui, après la petite scène qu'il vient de nous faire.

PREMIER LIEUTENANT, *à Raymond.* — Et, je suis convaincu, mon cher d'Estelan, n'est-ce pas, que demain vous serez le premier à reconnaître, pour une plaisanterie de camarades...

RAYMOND, *l'interrompant.* — Oui, c'est cela, demain à vos ordres, demain tout ce que vous voudrez... Mais, je vous en prie, brisons là.

(Tous se dirigent pour sortir vers la porte de gauche.)

RAYMOND, *se précipitant.* — Non, pas par ici ! Par l'autre porte, s'il vous plaît, par le jardin.

PHILIPPE, *rebroussant vers la porte du fond.* — Allons, bon, c'est de ce côté qu'on s'en va, à présent !

RAYMOND. — Oui, par le jardin, s'il vous plaît. Vous trouverez en bas un de nos hommes qui vous reconduira avec un falot. Allons, mes amis, bonsoir ! *(Il leur serre la main par distraction.)*

PHILIPPE, *s'éloignant.* — Ses amis, maintenant, il nous appelle ses amis ! Et il nous serre la main par-dessus le marché ! Il est un peu... *(Il fait signe que la tête de Raymond doit tourner.)* Oh ! oui, il l'est pas mal, ce cher d'Estelan. *(Ils sortent en murmurant.)*

PREMIER LIEUTENANT, — Quelque affaire galante, j'imagine.

RAYMOND, *à Hubert.* — Dans la cour, elle attend ? Et seule ?

HUBERT. — Oui, avec sa vieille servante.

RAYMOND, *quand les officiers sont tous partis..* — Ouf !... Et que le diable les... Allons, vite, Hubert, fais-la monter.

(Le dragon sort par la porte de gauche. Raymond rajuste son pourpoint, relève ses cheveux et se coiffe de son grand feutre à plumes.)

SCÈNE II

RAYMOND, JUDITH

Judith entre, amenée par le dragon, Raymond s'incline et se découvre.

JUDITH, *arrêtée à quelques pas de lui, le regard baissé, s'appuyant de la main à une table.* — Pardonnez, monsieur le capitaine, la tentative trop hardie d'une jeune fille... Seule, et sans l'aveu de mon père, c'est pour humblement vous prier que je suis venue : m'écouterez-vous ? *(De nouveau Raymond s'incline.)* Mais les paroles qui me semblaient faciles à dire... je ne les retrouve plus, maintenant que je suis ici...

RAYMOND, *très simplement.* — Je les écouterais pourtant avec respect, mademoiselle.

JUDITH, *avec trouble et exaltation.* — Oh ! nous sommes bien vaincus, allez, bien brisés et anéantis, nous, les protestants de l'Aunis et de la Saintonge... Ayez pitié des derniers qui restent ! Qu'importent,

au roi et à vous, quelques familles de moins ou de plus? Elle est close à présent, croyez-moi, la liste des conversions par la terreur; aucun nom ne s'ajoutera à ceux que l'on vient de vous apporter ce soir, ne l'espérez point. Nous nous connaissons tous, nous qui restons : les lâches, les incroyants, les tièdes ou les mondains sont éliminés d'entre nous. Dites-vous bien que vous n'avez plus dans Oleron qu'un petit groupe en constante prière, qui, jusqu'au martyre, demeurera fidèle à sa foi... Alors, maintenant, ayez pitié! Déjà tant de renégats, tant de prisonniers et tant de morts doivent bien suffire à contenter le roi et l'Église... Pour une fois, détournez vos yeux de notre fuite, entr'ouvrez le cercle de fer dont vous avez environné notre île... Monsieur d'Estelan, nous ne sommes plus que trente! Qu'est-ce que cela, trente personnes dans le royaume de France? rien, n'est-ce pas?... Laissez-nous partir... *(Raymond détourne et baisse la tête, frappant légèrement le sol du pied.)* Oh! pour moi seule, je ne vous implorerais point. Mais, dans notre famille, les enfants sont nombreux... Peut-être vous le rappelez-vous encore, puisque vous êtes entré plus d'une fois chez mon père?...

RAYMOND, *très songeur.* — En effet, je me souviens.

JUDITH, *infiniment douce et simple.* — Oui? Vous vous souvenez? Eh bien, vous les avez vus, alors, ils étaient là tous, les enfants de mes frères... *(Reprenant le ton d'avant.)* Dans les fuites de nuit, les petits sont les plus difficiles à emmener et à cacher. Or, c'est pour eux surtout que nous voulons fuir, c'est pour pouvoir au moins là-bas, en exil, les élever dans notre foi protestante; et la terreur d'être pris en route par vos soldats devient plus affreuse à cause d'eux. Car on nous les arracherait à tout jamais, vous le savez bien, pour les donner aux moines convertisseurs!... Elle n'enseigne point la pitié, paraît-il, la religion que vous servez, mais, au fond de votre cœur à vous, peut-être la retrouverai-je encore, la pitié sainte... car, malgré tout, on nous traite ici moins cruellement que nos frères du Poitou, de la Gascogne ou des Cévennes, et l'on dit que c'est à vous seul que nous le devons... On dit que, tout en restant, bien entendu, l'exécuteur des ordres du roi, souventes fois vous interdisez les cruautés inutiles que vos lieutenants commettraient; l'on dit que, tout au dedans de vous-même, vous n'êtes peut-être pas notre ennemi... et c'est la vérité, n'est-ce pas?

RAYMOND. — Mon Dieu, je ne sais... Dans mon esprit, il est vrai, parfois une lutte se livre... Oh! j'aimais mieux la guerre contre l'étranger, c'est incontestable... Mais je réfléchis et je comprends que je ne suis qu'un soldat sans grande connaissance; alors, sans discuter, j'obéis et j'obéirai. Par tous les moyens, je servirai jusqu'au bout notre sainte religion catholique, pour laquelle jadis mes pères ont combattu sous les murs de Jérusalem. Sans faiblesse, croyez-le

bien, et sans remords non plus, j'exécuterai à la lettre les commandements du roi... On vous a trompé, mademoiselle : si! je suis bien l'ennemi des protestants!... Mais je ne suis pas le vôtre et ma tâche devient plus dure, ma résolution chancelle, quand il s'agit de vous... Et, tenez!... *(Devant Judith toujours debout, il s'assied, très près d'elle, la tête dans les mains et continue à voix plus basse.)* Oh! à votre tour, écoutez-moi... La nuit dernière, avant cette échauffourée de la grand'plage qui a été tant désastreuse pour les vôtres, savez-vous où j'avais passé la soirée? Non loin de votre maison, chez le vieux prêtre de Saint-Pierre. Or, c'était votre souvenir qui m'y avait conduit, timide et presque suppliant...

JUDITH, *priant à voix basse, le regard en haut.* — Seigneur! daigne écarter de ma route le tentateur ténébreux.

RAYMOND. — Oui, j'étais allé lui confesser que... malgré l'abîme ouvert pour nous séparer l'un de l'autre, malgré ma volonté, malgré moi et malgré Dieu... je vous aime, mademoiselle Judith, et souhaiterais, envers et contre toutes choses, devenir votre époux... Comme un enfant qui prie, comme de ma vie je n'avais jamais supplié, je le suppliai de vous le dire... Alors c'est lui qui, au moment de cette répression à main armée dont on vous a fait le récit, c'est lui, ce prêtre, qui m'a rendu plus insensible et plus implacable, en me répondant que tout était inutile et que vous me refuseriez... Mon message pour vous, il n'a même pas voulu s'en charger, le repoussant comme une chose vaine et folle... Et, maintenant que j'ai parlé et que vous savez, répondez vous-même... après avoir songé que vos paroles sont pour moi redoutables et graves... Que j'entende de votre bouche si ce prêtre a dit vrai... et si, dans l'avenir même, je ne peux espérer rien... C'est chez vous, je le comprends, que j'aurais dû aller vous demander cela. Mais les temps sont terribles et nos moindres heures comptées : pour que vous ayez osé venir ici, c'est que peut-être vous allez fuir cette nuit, fuir demain, ou du moins tenter désespérément de fuir... Et mes dragons vous arrêteront, et je serai celui qui vous jettera dans les prisons du roi. *(Il se lève et marche.)* Oh! je le sais bien, je me suis conduit, la première fois que je vous ai vue, comme un brutal soudard... excusez-moi, voulez-vous, en vous disant que je n'ai pas eu de mère et que depuis dix années je vis dans les camps avec des soldats. Mais à présent, vous le voyez bien, je suis respectueux et je vous implore...

JUDITH, *le regard levé, et priant à voix basse, après avoir fait de la main un geste de refus.* — Seigneur! daigne écarter de moi le tentateur délicieux.

RAYMOND. — Attendez! Non! Écoutez encore!... Au moins, ne me répondez pas avant que j'aie fini de vous parler. Je peux quitter pour vous le service du roi, vous m'entendez, et mon harnais de dragon

qui est si exécré de vos frères... J'ai toujours, là-bas, en Quercy, mon bien paternel, mes terres... négligées, il est vrai, depuis que je suis parti pour courir l'aventure, mais qui nous assureraient la vie et même la richesse. Je suis marquis d'Estelan et de Valbayre. Mon château nous attend, tout au bord de la Corrèze, sur une colline au milieu de grands bois. Dans mon beau pays, où vous êtes inconnue, on ignorerait que vous avez abjuré pour moi l'hérésie protestante, et nous pourrions vivre heureux, isolés, respectés... Oh! jamais avant vous, sans vous, jamais je n'aurais entrevu cette possibilité d'habiter quelque part, paisible et fixé jusqu'à ma fin, comme ces hommes sages qui ne quittent point leur maison natale... Mais je sais bien que, pour vous, je laisserais sans hésitation et sans un regret mon métier de guerre... car vous m'avez tout changé... *(Judith, faisant de la main son même geste pour refuser, semble vouloir parler à Raymond; Raymond l'arrête.)* Non! écoutez encore! Avant de répondre, un moment de plus laissez-moi vous parler... Vos parents, n'est-ce pas? Je devine bien, c'est d'abord ce que vous allez me dire: votre père, vos frères, dans leur détresse présente, les abandonner! Mais, est-ce que, si vous vouliez, vous, si vous vouliez bien, ils ne finiraient pas par faire ce qu'il vous plairait de leur demander: j'ai vu et j'ai compris, allez, que, chez vous comme ailleurs, vous êtes la charmeuse et la reine à qui l'on obéit... Tant d'autres ont abjuré, qui d'abord s'étaient montrés plus qu'eux décidés et farouches... Ou encore, mon Dieu, s'il le fallait absolument, eh bien, peut-être leur procurerais-je le moyen de fuir. Enfin, je ne sais pas, moi, nous verrions, nous réfléchirions ensemble; je deviendrais, de votre père comme de vous-même, le serviteur fidèle, si seulement vous disiez un mot, un mot qui lie votre sort au mien... Tandis que, si vous me repoussez, oh! alors, seul dans la vie, je resterai soldat plus dur, persécuteur plus acharné de ceux que vous m'aurez fait davantage haïr, en me sacrifiant à leur hérésie maudite... Pardon de ce dernier mot, s'il vous blesse: mais je suis anxieux et troublé; vous le voyez, ma voix tremble et presque je pleure... *(Il se rassied et s'accoude, la tête cachée dans les mains.)* Et maintenant, je crois que j'ai dit tout ce que je pouvais... Allons, parlez à votre tour. Je suis résigné, j'attends... Répondez.

JUDITH, *lente et triste.* — Ce prêtre vous a déjà parlé pour moi, monsieur d'Estelan, et je n'ai rien à changer aux choses sages que je n'aurais sans doute pas si bien dites. Votre pensée, que je ne soupçonnais pas et dont je vous remercie, était folle en effet, car la réponse que notre Dieu me commande de vous faire est bien celle-ci: Non! jamais! jamais!

RAYMOND, *se relevant.* — Jamais! jamais! Ah!... vous savez le prononcer avec un accent inexorable, ce mot-là, et, cruellement vous

le répétez : Jamais ! Jamais !... Ah ! elle n'enseigne pas non plus la pitié, votre religion, car je vois que vous me brisez avec une tranquillité souveraine... Oui, sombres et obstinés, vous l'êtes tous, vous, les huguenots ; j'aurais dû le savoir, on m'en avait averti ! Excusez-moi donc encore ; je n'aurais pas dû heurter mon front à cette roche, à cette barre de fer que le triste Calvin vous a mise dans l'âme... Ah ! j'admire avec quel cœur paisible vous me désespérez, sans même trouver une parole pour me plaindre !

JUDITH. — Je vous plains, monsieur d'Estelan,... je vous plains de souffrir, je vous plains de vivre dans l'erreur héréditaire... et, du fond du cœur, je vous remercie.

RAYMOND. — En vérité, vous me plaignez !... Ah ! c'est vite et facilement dit. Votre pitié cependant ne va pas jusqu'à tenter un effort pour secouer cette obstination protestante, qui va faire mon malheur comme elle fait le vôtre à tous. Vous n'êtes pas fiancée, je le sais ; le prêtre me l'a dit, vous avez repoussé ce jeune homme qui espérait votre main ; vous êtes libre et l'obstacle n'est pas là ! Je vous ai parlé humblement, avec tout mon cœur, je ne puis pas vous avoir offensée... Et je ne suis pas si déplaisant aux femmes pour qu'on me rejette ainsi comme un épouvantail.., Non, mais c'est cette religion détestée contre laquelle je me brise !

JUDITH. — C'est la vraie foi chrétienne pour laquelle je suis prête à mourir.

RAYMOND. — C'est, dites plutôt, le rêve sacrilège de votre Calvin ou de votre Luther !

JUDITH. — C'est la foi des premiers siècles, celle qu'avaient les apôtres et les martyrs. Nous la puisons toute pure et toute simple à sa source même, dans ces Évangiles où l'on chercherait vainement vos dogmes papistes. C'est la religion d'amour et de pitié qui nous commande de nous aimer les uns les autres et au nom de laquelle vos princes, certains de vos évêques, soufflent la haine et versent du sang.

RAYMOND. — Oh ! je n'ignore pas que vous possédez, vous, les protestants, le secret des paroles qui entraînent et qui égarent. Déjà, j'ai entendu votre pasteur, arrêté par mes soldats, parler avec une séduction que le diable sans doute lui avait donnée. Et vous me troubleriez peut-être, si je continuais de vous écouter. Je ne suis point un abbé, moi, ni un docteur pour vous suivre dans des discussions religieuses ; je suis un capitaine des dragons du roi ; je ne sais et ne veux savoir qu'une chose, c'est que vos interprétations, vos idées, vos rêves ne peuvent rien être que mensonges auprès de l'autorité consacrée de notre très sainte et très glorieuse Église de Rome.

JUDITH, *comme une prophétesse.* — Ah ! oui, exaltez-la, votre Église de Rome, votre ville de Rome ! Glorifiez-la et servez-la bien,

celle que saint Jean, dans l'Apocalypse, avait ainsi flétrie : « Et je » vis une femme assise sur une bête qui avait sept têtes... Cette femme » était vêtue de pourpre et d'écarlate et à son front ces mots étaient » écrits : MYSTÈRE, BABYLONE LA GRANDE, LA MÈRE DES ABOMI- » NATIONS DU MONDE... Alors l'Ange me dit : Cette femme, c'est » la grande ville qui règne sur les rois de la terre, et les sept têtes de » la bête sont sept montagnes sur lesquelles la ville est assise. »

RAYMOND, *reculant devant Judith comme avec une crainte religieuse.* — Oui, je sais, la Bible, que vous lisez tous, en est remplie, m'a-t-on dit, de ces images ténébreuses et superbes, dont vous détournez le sens... Mais cessez, je vous prie, ces blasphèmes dont je suis offensé... Vous étiez venue pour me prier, je crois?

JUDITH, *la voix tout à coup tombée.* — En effet, monsieur le capitaine, et voici que je l'oublie ; je risque comme une insensée d'irriter encore l'exécuteur que je pensais fléchir. Mais on se lasse, à la fin, de courber la tête... Et qu'importe d'ailleurs, puisqu'il est inexorable, celui que j'ai eu la naïve folie d'implorer. *(Raymond, pendant le dialogue suivant, demeure sombre et immobile, battant le sol du pied, à demi assis sur la table où sont restés les verres, les cornets et les dés. Et la voix de Judith s'élève de nouveau, révoltée maintenant et hautaine.)* Alors, rien, n'est-ce pas, aucune grâce, aucune merci pour nous tous? Je n'obtiendrai pas une compassion de votre cœur fermé et dur ! Notre temple de Saint-Pierre-d'Oleron, où nous avons prié hier encore pour ce prince qui nous persécute, notre temple, c'est vrai que, par votre ordre, il sera incendié demain? Comme ce soir la maison des Pellier, de Bonnemie, qui tout à l'heure flambait rouge et éclairait ma route, quand, pour ma confusion, je venais ici ! C'est vrai, vous ferez cela?

RAYMOND, *battant toujours le sol du pied.* — Peut-être ! oui, il brûlera demain, votre temple !

JUDITH. — Et, comme devant, vous saccagerez et vous tuerez?

RAYMOND. — Oui ! Je le ferai.

JUDITH, *reculant devant lui.* — Et c'est vous qui arrêterez mon père, mes frères, pour les envoyer aux galères du roi?

RAYMOND. — Oui, je vous arrêterai tous, parce que tel est mon devoir, et vous-même comme les autres, vous m'entendez bien. *(Il s'avance vers Judith.)* vous-même, je vous arrêterai s'il le faut.

JUDITH, *reculant davantage vers la porte, mais hautaine toujours.* — Vous ne m'arrêterez pas ce soir, n'est-ce pas? Et je suis libre encore de sortir d'ici?

RAYMOND, *se jetant devant elle avec une angoisse suppliante tout à coup, voyant qu'elle va partir.* — Ne vous en allez pas, non! *(La voix tombée et redevenue douce.)* Vous arrêter ce soir, dites, vous?

Vous arrêter ici, chez moi, où vous êtes venue confiante et seule?... Oh! mademoiselle! Pour quelle sorte de bandit me prenez-vous donc? *(Un silence. Ils restent l'un devant l'autre, tremblants.)* Mais qui vous ramènera jusqu'à Saint-Pierre, à cette heure, par une nuit qui a l'air si noire?... Moi-même, je vais vous reconduire.

JUDITH, *refusant d'abord d'un signe de tête, reprend après un nouveau silence.* — Non, Nanette, avec sa lanterne, me suffira. *(Elle s'apaise par degrés, et sa voix, encore haletante, se fait aussi plus douce.)* De tous nos paysans, je suis connue et respectée. Veuillez seulement faire qu'aucun de vos dragons ne nous suive : à part ceux-là, nous n'avons point de malfaiteurs dans notre île. *(Elle ouvre la porte et appelle.)* Nanette, tu es là?

NANETTE, *paraissant, la lanterne à la main.* — Oui, demoiselle.

RAYMOND, *retenant encore Judith.* — Mademoiselle, excusez, n'est-ce pas, mes emportements de soldat, de même que je vous pardonne, moi, toutes vos paroles mauvaises. Et au moins ne me gardez pas de haine au fond de votre cœur. *(Sa voix se fait de plus en plus respectueuse et tendre.)* Vous m'avez tout refusé, mon nom, ma vie, tout... Avant que nous nous séparions pour jamais, me tendriez-vous votre main?... *(Il s'avance, comme pour prendre la main de Judith.)* Oh!... N'ayez pas peur.

JUDITH. — Oh! je n'ai pas peur, monsieur d'Estelan... Et si, je ne vous croyais pas loyal, malgré vos égarements et vos violences, est-ce que je serais venue?... Non, je n'ai pas peur et je n'ai pas de haine non plus... Ma main, la voici. *(Elle tend lentement la main à Raymond. Raymond s'incline et baise la main de Judith avec un grand respect, sans la retenir entre les siennes. — A Nanette.)* Nanette, n'as-tu pas là cette bible, celle que j'ai reçue l'autre jour de Hollande?... Tu sais, je t'avais priée de l'apporter...

NANETTE, *ouvrant avec une hésitation défiante un petit sac qu'elle porte suspendu à la ceinture.* — Oui, demoiselle.

JUDITH. — Eh bien, donne... pour monsieur d'Estelan.

NANETTE, *toujours arrêtée au seuil de la porte.* — Votre bible, demoiselle! pour lui?

JUDITH. — Oui, pour lui... donne *(Judith, comme un enfant et avec un sourire pour la première fois, présentant le livre à Raymond.)* Nous sommes grands donneurs de bibles, nous autres, voyez-vous... Un peu notre manie, vous savez bien... Tout à fait un livre de huguenot, regardez: c'est en Hollande qu'on sait imprimer si fin que cela... Nos frères, déjà exilés là-bas, font faire pour nous ces très petites bibles, qui peuvent être aisément cachées, emportées avec nous dans les fuites incertaines, aux mauvais jours où les dragons du roi nous poursuivent. *(Très grave maintenant.)* C'est dans ce livre que nous puisons notre

courage, nous, les protestants, devant l'exil et devant la mort... Je vous prie de garder celui-ci, qui était le mien, et d'essayer de le lire en mémoire de moi. Ouvrez-le vers la fin surtout, prenez ces évangiles de pardon que méconnaissent et oublient les hommes qui vous font agir! *(Elle pousse doucement Nanette au dehors.)* Va, Nanette... à présent, rentrons chez nous.

(Raymond a pris le livre sans répondre et il le baise comme il l'a fait tout à l'heure pour la main de Judith. Il les regarde fermer la porte, puis s'assied comme accablé, les coudes sur la table de jeu où la lampe est posée, la tête dans ses mains. Un silence, puis il ouvre la bible de Judith.

RAYMOND. — Allons... voyons-le, son livre. *(Il lit.)*

ACTE CINQUIÈME

Chez les Renaudin. Même salle qu'au premier acte, vaste et simple, avec le grand lit à colonnes dans le fond. C'est la nuit; une seule petite lampe brûle. Les portes sont ouvertes, les meubles en désordre, une chaise tombée. Des manteaux, des paquets, jetés çà et là et comme préparés pour une fuite.

SCÈNE PREMIÈRE

L'AIEULE, NANETTE, puis SAMUEL RENAUDIN, puis JUDITH

A sa même place dans son même fauteuil, l'aïeule aveugle, seule, inquiète et comme cherchant à se lever. La vieille Nanette entre.

L'AÏEULE. — Nanette! Enfin, c'est toi, ma fille?

NANETTE. — Oui, notre dame.

L'AÏEULE. — Pourquoi ne viens-tu pas me mettre au lit ce soir, ma fille? Et les enfants, pourquoi donc ne sont-ils pas venus m'embrasser?

NANETTE. — Ils vont venir, notre dame.

L'AÏEULE. — Comment ça, ils vont venir? Ils ne sont pas couchés alors, les enfants, et il va être dix heures! *(Un silence. Elle prend les mains de Nanette et essaye encore de se lever, puis retombe assise. D'une voix lente qui tremble de frayeur, elle continue).* Dis-moi la vérité, ma fille, il y a quelque chose, n'est-ce pas? Il y a quelque chose, ce soir, de plus que les autres jours... Qu'est-ce qu'il y a?

NANETTE, *égarée.* — Il n'y a rien, notre dame.

L'AÏEULE. — Où est Judith? Va me chercher Judith, alors, va... qu'elle vienne tout de suite... elle me le dira, elle! *(Entre Samuel*

Renaudin, qui vient s'agenouiller devant l'aïeule. L'aïeule touche sa tête, le reconnaît, étonnée.) Samuel, mon fils !...

S. RENAUDIN. — Allons, ma mère, ayez du courage et priez avec nous,... car il est venu, le soir terrible... Nous attendions pour vous le dire... Le vaisseau de La Rochelle a été signalé à la tombée du jour par nos veilleurs... Puis, un message nous est arrivé du commandant... Et ce sera pour cette nuit, si le vent nous est favorable... A une heure du matin, ils tenteront de s'embarquer, en passant par le bois de Bonnemie et la Cotinière... Avec l'aide de Dieu, on espère réussir, parce que les dragons du roi justement n'ont pas reçu d'ordre pour sortir avant demain... Eh oui, ils partent cette nuit, nos enfants, tous nos enfants, ma mère !... *(Il appuie, comme un enfant lui-même, sa tête blanche sur les genoux de l'aïeule, et ses épaules sont secouées de sanglots. L'aïeule se soulève presque droite, s'étayant des mains aux bras du fauteuil, et dans une pose roidie, son visage sans regards tourné vers le ciel, dit à demi-voix :)* Seigneur, notre Dieu !... *(Un silence, puis elle retient par la main son fils qui s'écartait d'elle.)* Samuel, mon fils, va me les chercher tous; qu'ils viennent tous autour de moi, que je puisse les toucher et les caresser tous, là, jusqu'à la fin... Va me les chercher !

S. RENAUDIN. — Oui, ma mère, ils vont venir... On avait couché les petits tout habillés sur leurs lits, vois-tu. Mais il se fait temps de les réveiller... car hélas ! l'heure approche. *(Pendant ces dernières phrases, Judith, arrivant du dehors, entre, un peu comme égarée, elle aussi. Elle dépose sur un fauteuil son manteau sombre).*

S. RENAUDIN, *à demi-voix, s'approchant d'elle.*— Oh ! j'étais inquiet de toi, ma fille ! Comme tu es restée longtemps dans cette course... tu m'as fait peur.

JUDITH. — J'ai voulu revoir les enfants de Jeanne Guillot, mon père... et puis je suis allée jusqu'à Bonnemie, embrasser la pauvre vieille Suzette Pellier, comme je lui en avais fait la promesse... Tant d'adieux à faire... car, ce départ, c'est comme pour mourir... Et je suis rentrée par le petit bois, pour être passée encore une fois là, au dernier soir de ma vie... Je voudrais être ici près de vous, je voudrais être ailleurs... Je ne sais plus, moi... mon cœur se brise et il me semble que le Seigneur m'abandonne...

S. RENAUDIN. — Oui, tu étais plus résignée et plus courageuse, il y a quelques jours, je le sens bien... Il faut prier davantage et tu retrouveras plus de paix. *(Il se rapproche de sa fille, et, plus bas, la voix plus hésitante.)* Dis-moi, ma chère Judith... il m'est bien dur pourtant de te faire un reproche, à ce suprême moment... mais dis-moi, est-ce vrai, ce que vient de me conter ton oncle Pierre, que tu serais allée l'autre jour chez le capitaine d'Estelan pour l'implorer ?

JUDITH, *humblement.* — C'est vrai, mon père. *(Elle se cache la tête dans les mains.)*

S. RENAUDIN. — Oh! ma pauvre enfant! tu as fait cela!... Vois-tu, sans doute, tu as compté encore sur ce charme qui t'a été donné et que tu connais trop, je le crains, et qui est un danger pour ton âme.

JUDITH, *s'humiliant.* — Peut-être, mon père .. pardonnez-moi.

S. RENAUDIN. — Songe, ma fille, combien la Bible condamne de tels moyens, qui furent ceux de Dalila... Et, d'ailleurs, tu as échoué, tu le vois...

JUDITH. — Oui, mon père.

S. RENAUDIN, *très tendrement, la prenant dans ses bras.* — Écoute, ma chère Judith, là-bas, en exil, défie-toi de cela, mon enfant : défie-toi de ce charme, puisque tu sais que tu le possèdes. Défie-toi aussi de ces élans que tu as et qui, parfois, te font accomplir des actions téméraires. Crains tous les pièges qui t'entourent là-bas. Grave bien dans ton cœur, ma fille, ces dernières recommandations, que, ce soir, ton vieux père t'aura faites... Et, regarde, qui sait si le capitaine ne t'aura pas arraché quelques mots d'indication sur nos projets de fuite, pour s'en servir contre nous... Tiens, je m'étonne tant que, précisément cette nuit, les dragons ne soient pas sortis pour leurs rondes habituelles... En y réfléchissant, je crains quelque guet-apens pour vous tous.

JUDITH. — Oh! mon père, lui, se servir contre nous de la confiance que je lui aurais témoignée!... D'abord, je ne lui ai rien dit. Et puis, non, il est franc et loyal...

S. RENAUDIN. — Une dernière chose, mon enfant, qui m'est plus pénible à te dire que tout. Depuis quelques jours, qu'as-tu? Qui t'a ainsi changée? Je ne reconnais plus ma courageuse et fière Judith, qui marchait droit sa route, sans défaillance, les yeux détachés de ce monde. J'ai peur, vois-tu, j'ai peur que ce d'Estelan... J'ai peur que ce soit lui qui ait jeté un charme d'enfer sur ma fille bien-aimée...

JUDITH, *plus bas, d'une voix lente et mystérieuse.* — Peut-être, mon père... *(Un silence. Tous deux demeurent tête basse, plus accablés.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, LE PETIT HENRI, LE PETIT DANIEL, MATHIEU, ETC.

Entrent lentement les enfants, avec les deux frères de Judith ; puis Daniel Robert et trois serviteurs protestants, en tenue de départ eux aussi, et le fusil à la main, jeunes hommes qui suivront leurs maîtres ; en exil puis le vieux

domestique Mathieu, tenant au cou le tout petit Samuel. Les domestiques restent debout près de la porte, les autres se groupent autour de l'aïeule.

S. RENAUDIN, *à l'aïeule.* — Les voici, ma mère, tous vos petits enfants, prêts à partir pour ce grand voyage, d'où sans doute ni vous, ni moi, ne les verrons plus revenir. Gardez-les là près de vous, pendant les suprêmes instants où ils nous restent encore... Non, nous ne devons plus espérer les retrouver sur cette terre : mais que le Seigneur, qui a jugé bon de si cruellement nous éprouver, nous donne le courage de les laisser partir...

L'AÏEULE, *qui a pris les mains des deux frères de Judith :* Jean!... Isaac! mes fils!... *(Elle tâte l'une après l'autre, avec sa libre, les trois petites têtes blondes qui se pressent autour d'elle, et, à mesure qu'elle les reconnaît, prononce leur nom) :* Daniel! Jeannette! Henri!,.. Et mon petit Samuel, où est-il, mon petit Samuel? *(Mathieu, qui tenait au cou ce plus petit à moitié endormi, le présente à l'aïeule.)*

S. RENAUDIN. — C'est Mathieu qui le tenait à son cou ; le voici.

L'AÏEULE. — Là, sur mes genoux, donnez-le-moi, mon bon Mathieu. Et Judith?... Je ne trouve pas Judith!...

JUDITH, *qui s'était placée derrière l'aïeule, accoudée à son fauteuil.* — Je suis tout près, derrière vous, grand'mère. *(Elle allonge le bras et joint sa main à celles de ses deux frères que tient l'aïeule.)*

S. RENAUDIN. — Daniel Robert est aussi là, ma mère ; Dieu soit loué, il a retrouvé la foi et il veut prendre le chemin de l'exil avec eux.

L'AÏEULE. — Ah! toi aussi, Daniel! Allons, c'est bien, mon enfant, c'est bien! Je bénis Dieu, dans ma détresse, de ce qu'au moins aucun des miens n'a failli à son devoir.

DANIEL. — Votre petite-fille Judith a su raffermir ma croyance qui faiblissait. Elle est la sainte qui a accompli sur moi ce miracle...

L'AÏEULE. — Et là-bas, qu'y a-t-il encore? J'entends du monde du côté de la porte.

S. RENAUDIN. — Il y a nos serviteurs, Bernard, Dominique et Jean, qui partent aussi sur le vaisseau de Hollande. Nous ne garderons que Nanette et notre vieux Mathieu, qui veulent rester avec nous tant que nous aurons un peu de pain à leur donner.

MATHIEU. — Oh! et de même après, notre maître, et toujours, tant que vous ne nous chasserez pas. *(Le maître serre la main à son domestique.)*

L'AÏEULE. — Mon fils, je veux leur serrer la main, à eux aussi, à Bernard, à Dominique et à Jean ; qu'ils s'approchent! *(Les trois serviteurs s'approchent sur un signe et touchent en s'inclinant la main de*

l'aïeule.) Allons, mes amis, que notre Dieu vous accompagne sur la terre d'exil... *(On entend au dehors le bruit d'une rafale de vent.)* C'est le vent que j'entends, mes fils? Mon Dieu, cela m'épouvante, d'entendre le vent souffler si fort... Tant de choses que j'aurais à vous dire, mes bien-aimés... Mais ce soir, ma tête n'y est plus. *(On entend encore la rafale au dehors.)* Oh! ce vent qui recommence! Mais la mer va être mauvaise... Mais ils ne partiront pas, dis-moi, mon fils? *(Elle serre les petits contre ses genoux.)*

S. RENAUDIN. — Oh! ce n'est qu'un grain d'orage, j'espère, qui se dissipera au coucher de la lune.

JUDITH, *allant vers son père.* — Mon père, je vous prie, quand nous partirons tout à l'heure, accompagnez-nous jusqu'au petit bois, jusqu'à l'allée de chênes... J'aimerais sortir à votre bras de la chère maison où je ne reviendrai jamais plus.

S. RENAUDIN, *attirant Judith sur sa poitrine.* — Je crois que je dois te refuser, ma Judith bien-aimée. Juge toi-même. Ma place, quand l'heure terrible sonnera, me semble plutôt ici, auprès de celle *(il désigne l'aïeule)* qui n'aura plus que moi au monde. Allons, reprends ton courage d'avant, sois plus détachée de la terre et songe aux demeures du ciel... Non, c'est ici même que je vous embrasserai tous pour la dernière fois, quand vous passerez le seuil de cette salle, où nous aurons prié ensemble... car nous allons prier, n'est-ce pas? *(Pendant cette phrase, une haute pendule murale enfermée dans une guérite, a commencé de sonner. Elle sonne dix coups.)* Dix heures! Tout est bien prêt, dites-moi? Et nous avons juste une heure, avant le moment favorable pour le départ. Asseyez-vous tous, une fois encore, à vos places accoutumées pour la prière du soir, et nous allons lire la parole de Dieu, afin qu'elle nous aide à passer cette veillée affreuse. *(Judith, ses deux frères et Daniel Robert s'asseyent en cercle autour de l'aïeule qui garde à ses pieds sur des tabourets les tout petits; Nanette, Mathieu et les trois jeunes serviteurs qui, doivent partir, s'asseyent à l'écart, sur les chaises qui sont le long des murs. Le père s'approche de la table où une Bible est posée; il prend ses lunettes, remonte la flamme de la lampe et s'assied pour lire.)*

S. RENAUDIN, *après un silence.* — Non, je ne peux pas... Je ne sais ce qu'ont mes pauvres yeux ce soir... Judith! viens prendre ma place, ma chère fille, et tu liras pour moi.

JUDITH *se lève et vient prendre la place de son père.* — Où lirai-je, mon père?

S. RENAUDIN. — Oh! où tu voudras, mon enfant. Tiens, ouvre le livre au hasard... Notre Dieu nous guidera ainsi dans le choix du passage que nous écouterons ensemble pour la dernière fois.

JUDITH *ouvre au hasard le livre et commence à lire :* Évangile selon saint Jean, au chapitre douze. « Ce que je vous commande, est de vous aimer les uns les autres. Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui ; mais parce que vous n'êtes point du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé... » *(Le vent qui mène grand bruit dehors, ouvre brusquement une fenêtre dont le rideau s'enrole au plafond. Un des serviteurs la referme sans rien dire. L'aïeule, qui a entendu, joint les mains dans une attitude d'angoisse, sans parler non plus. Aucun des assistants ne fait de réflexion sur cette menace du vent et de la mer. Et Judith reprend la lecture.)* « Je vous ai dit ces choses afin que vous ne soyez point troublés. Ils vous chasseront des temples et le temps vient où quiconque vous fera mourir croira faire une chose agréable à Dieu. Ils vous traiteront de la sorte parce qu'ils ne connaissent ni mon père, ni moi. Or je vous ai dit ces choses afin que, lorsque ce temps-là sera venu, vous vous souveniez que je vous les ai dites... » *(On frappe à la porte, Judith tressaille et s'arrête.)*

S. RENAUDIN. — Qui peut frapper à pareille heure ? Aucun des nôtres, puisque nous sommes tous là. *(Un des serviteurs instinctivement pousse le verrou de la porte.)* C'est quelqu'un du dehors assurément. Alors vous n'aviez pas mis les verrous du portail ? *(On frappe encore. Le père s'approche de la porte et demande.)* Qui va là ?

UNE VOIX *répond de l'extérieur.* — C'est moi, Pierre Baudry, le curé de Saint-Pierre.

S. RENAUDIN. — Monsieur le curé, au milieu de la nuit et à un tel moment ! Que nous veut-il donc ? *(Il tire le verrou et ouvre la porte. Le curé entre brusquement suivi de deux dragons armés.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, LE CURÉ, LES DRAGONS.

LE CURÉ. — Dieu soit loué ! nous arrivons à temps... ils sont encore là, nos fuyards ! *(Tous se lèvent, renversent des chaises dans leur surprise et leur effroi. Les serviteurs prennent leurs fusils, on entend un cri de détresse jeté par la vieille Nanette, et l'aïeule serre davantage les petits dans ses bras.)*

S. RENAUDIN. — Oh ! monsieur !... Monsieur le curé, vous, nous trahir, faire cause commune avec nos bourreaux !... *(Le curé s'avance au milieu de la salle, suivi des dragons du roi et, très grave, très doux.)*

LE CURÉ. — Non, mon cher voisin, il n'y a pas de traître ici, ni de bourreaux non plus... Il y a un pauvre serviteur de Dieu, que l'Église réprimandera sûrement, qui s'égare peut-être, mais qui, après bien des luttes, agit selon sa conscience et son cœur.

S. RENAUDIN. — Pas de traître, monsieur! mais alors, que font-ils ici, ces hommes? *(Haineux et violent tout à coup, désignant les dragons.)* Pourquoi sont-ils chez moi, et vous, pourquoi les avez-vous amenés? *(Aux serviteurs.)* Barrez la porte, vous autres, et assurez vos fusils! *(Il se prend la tête à deux mains.)* Oh! non, à la fin, c'en est trop! On ne pense point me les arracher, n'est-ce pas, tous les miens qui sont ici, sans qu'au moins je les défende! *(Tout à fait égaré, serrant Judith contre lui.)* Perdus, je le sais bien, que nous le sommes d'avance, perdus! Mais tant pis! Ceux-là, qui sont les bourreaux aux gages du roi, qui sont les maudits, malheur à eux! *(Les serviteurs ont apprêté leurs fusils. Le prêtre se met devant eux, les bras étendus. Les dragons restent immobiles, sans toucher leurs armes.)*

LE PRÊTRE, *toujours très doux.* — Allons, allons, mon cher voisin qui vous égarez, calmez-vous pour m'écouter... Vous arracher vos enfants... Oh! non, ce n'est point dans ce dessein que je vous les ai amenés...

S. RENAUDIN. — Mais quoi, alors? Que nous veulent-ils, eux qui sont là? Dites-le, que nous veulent-ils?

LE PRÊTRE. — Ce qu'ils veulent... Ah! mes chers amis, ce qu'ils veulent... les conduire par une autre route, — car vous alliez fuir, n'est-ce pas? — les conduire eux-mêmes à la grand'plage, par un chemin différent que vous ne savez point... Et il faut les suivre en hâte, vous m'entendez, partir une heure plus tôt, vous fier à eux... sans quoi vous êtes perdus... *(Toute cette fin doit marcher d'une façon rapide et haletante, dans la fièvre des minutes qui passent.)*

JUDITH, *effarée, allant dévisager l'un deux.* — Mais, celui-là... J'ai déjà vu cette figure!... C'est le serviteur de M. d'Estelan, celui-là, je le reconnais!...

LE PRÊTRE. — Oui, ma chère enfant, ses fidèles serviteurs, tous deux, qu'il a amenés de sa terre de Quercy, et dont il est sûr autant que de soi-même... C'est de sa part, entendez-moi bien, c'est de sa part qu'ils viennent vous chercher... Et lui, en personne, M. d'Estelan, il est là, dans le bois de Bonnemie, à vous attendre...

JUDITH. — Lui!... Lui, il est dans le bois, à nous attendre?...

LE PRÊTRE. — Oui, ma fille, lui!... Et, sur le vaisseau qui vous emportera, il veut réclamer sa place... pour partir avec vous...

JUDITH. — Pour partir avec nous!...

S. RENAUDIN. — Vous dites, monsieur le curé, cet homme, le

capitaine des dragons... avec mes enfants, il voudrait partir? *(Pendant cette scène, l'aïeule a retenu Nanette près d'elle pour un dialogue à voix basse qui ne s'entend pas, l'aïeule paraissant interroger anxieusement sur ce qui se passe, et Nanette, lui répondre à l'oreille.)*

LE PRÊTRE. — Oui, mes chers amis, vous ne rêvez pas, j'ai bien dit cela... Il veut partager le sort des vôtres, qui s'en vont là-bas, et c'est moi, que le Seigneur me le pardonne, c'est moi, prêtre catholique, qui vous l'amène!... Aussi bien ma tête se perd dans l'épouvante et l'horreur de cette guerre entre Français, et il me semblerait presque, en ces temps terribles, que le Christ est passé du côté des opprimés ..

S. RENAUDIN. — Mais quoi!... Il déserte à présent, cet homme? Il est déserteur?...

LE PRÊTRE. — Déserteur!... Ah! le voilà donc cruellement prononcé, ici, dans cette maison, et par vous, ce mot que je n'osais même point lui dire tout bas.,. Au moins n'est-ce pas devant l'ennemi qu'il déserte, vous m'accorderez bien cela... Écoutez-moi : à seize ans, il se battait déjà contre l'étranger, à l'armée de Flandre, et il ne marchandait point son sang, vous pouvez me croire, car j'ai vu sa poitrine labourée et, sous ses cheveux, plus d'une balafre... *(A voix basse.)* Mais les dragonnades, est-ce que c'est la guerre, ça... Est-ce que c'est le devoir?... On ne sait plus...

S. RENAUDIN, *encore méfiant et dédaigneux.* — Lui qui, si hautement, parlait de son obéissance aveugle à son roi!... Où donc est sa loyauté, alors?... où donc est sa conscience?...

LE PRÊTRE. — L'obéissance aveugle!... En effet, jadis il y mettait son point d'honneur de soldat... Mais depuis, voyez-vous, on lui a fait tuer des petits enfants et on lui a fait tuer des femmes... D'ailleurs, à la lecture de l'Évangile, une lumière soudaine s'est faite en lui sur l'horreur de la mission qu'il avait trop légèrement acceptée... Alors, que faire? quelle alternative affreuse!... Eh oui, il y aurait eu d'autres moyens peut-être, que cette fuite avec vos enfants, sur ce même vaisseau qui vous les emporte... Et, dans mon humble presbytère, où il est resté toute cette soirée, j'ai beaucoup lutté, je l'avoue, contre son dessein. Puis, vaincu par sa volonté ardente, j'ai fini par répondre : « C'est bien, mon fils, allez les rejoindre, et je consens à les avertir... »

L'AÏEULE, *tout à fait égarée maintenant et comme une pauvre vieille en enfance, à Nanette.* — Nanette, ma fille, qu'est-ce qu'il leur dit à présent, monsieur le Curé?... Est-ce qu'ils ne s'en vont plus?...

NANETTE. — Oh! si, notre dame, ils s'en vont toujours...

L'AÏEULE. — Mais il faut tout me dire, tu vois bien, il faut tout me dire...

NANETTE. — Oui, notre dame...

L'AÏEULE. — Je n'entends plus rien, moi, ce soir... *(Touchant ses oreilles).* Ça me bourdonne là...

S. RENAUDIN. — Mais alors... si j'ai bien compris, monsieur le curé, il embrasserait aussi nos croyances protestantes? Et vous l'absoudriez, vous, ce renégat?

LE PRÊTRE. — Ah! voici le point où ma conscience de prêtre est plus particulièrement troublée... Oui, voici le point terrible, vous y avez mis le doigt! Embrasser vos croyances, j'ai peur que tel ne soit le fond de son projet qu'il me cache... Vous ne l'y pousserez point, n'est-ce pas, mes chers amis, car ainsi vous feriez, de moi qui vous l'amène, un grand coupable devant l'Église... Pour prix de ce que je viens de faire, je vous le demande solennellement, à vous qui serez ses compagnons d'exil : ne le détournez point de la foi catholique. En somme, votre Christ est le nôtre ; apprenez-lui seulement à l'adorer comme vous savez l'adorer vous-mêmes. Mais laissez-lui nos dogmes, qui déjà ne sont que trop faciles à détruire dans sa jeune tête, hélas... car lui, jusqu'ici, c'était un homme de guerre, et vous n'ignorez point comment ils sont tous... Vous m'avez compris, n'est-ce pas? maintenant vous avez charge d'âme avec lui. Et je sais d'ailleurs à quelles mains je le confie... Ah! nous avions peur, voyez-vous, d'arriver trop tard : car, sa terrible décision prise, il a fallu qu'il change les ordres donnés à ses dragons pour la nuit. C'est à onze heures, n'est-ce pas, par le bois de Bonnemie, que vous deviez partir?

S. RENAUDIN. — Il le savait?

LE PRÊTRE. — S'il le savait!... Vous étiez vendus, mes pauvres amis, vos noms à tous, vos plans, votre parcours... Et à présent il faudra partir plus tôt, n'est-ce pas, mon brave Hubert, partir tout de suite... *(Le dragon fait oui, d'un signe de tête.)* Et par la route différente que ceux-ci vous indiqueront.

S. RENAUDIN. — Mon Dieu, monsieur le curé, mais ce que vous nous demandez là... De vous, non, oh! je ne me défie plus... Mais ces hommes, à leur merci, livrer nos enfants...

JUDITH. — Oh! ayez confiance, mon père!... Ayez confiance, puisqu'ils sont envoyés par lui...

S. RENAUDIN. *allant prendre la main du prêtre, qu'il serre avec une effusion subite.* — J'oubliais de vous demander pardon, moi, tenez, pour l'injure que tout à l'heure je vous faisais... Vous me pardonnez bien, dites?...

LE PRÊTRE, *lui serrant aussi les mains.* — Oh! si je vous pardonne!... Mon Dieu, mais l'heure passe... Mes chers amis, il faudrait partir.

JUDITH, *à voix basse, après s'être avancée vers le prêtre avec un effroi soudain.* — Monsieur le curé!... Oui, nous avons confiance, allez, nous avons toute confiance... Mais lui, partir avec nous!... A quelles conditions, dites-le-moi?... Qu'est-ce qu'il veut?... Qu'est-ce qu'il espère?...

LE CURÉ. — Ce qu'il espère, ma fille?... Ah! j'aurais préféré ne pas vous le dire encore : on l'a tant maudit, dans cette maison, le pauvre enfant!... Ce qu'il espère... Eh bien! oui, peut-être l'avez vous deviné!...

JUDITH, *reculant vers son père.* — Oh! non, alors... Non cela me fait peur!...

LE PRÊTRE. — Non!... Oh! ma chère enfant!... Pour vous, il va tout quitter, son grade dans l'armée du roi, ses terres du Quercy, sa patrie; volontairement il se fait pauvre et proscrit comme vous allez l'être vous-même; dans ce pays inconnu, il faudra qu'il travaille, qu'il fasse quelque métier dur ou vil pour gagner le pain du jour. Il le sait et il consent à tout dans la seule espérance de partager avec vous cette misère. Songez-y bien. Oh! ne le repoussez pas!...

JUDITH, *après s'être retournée, inquiète, pour chercher des yeux Daniel.* — Il est temps encore pour lui, monsieur le curé, de revenir sur son sacrifice... Non, je vous dis, cela me fait peur!.. Plutôt, qu'il me laisse accomplir seule ma destinée. *(Un silence.)* Ou bien... je ne sais pas, moi... s'il veut nous suivre sur la seule promesse qu'il sera des nôtres, que mes frères et moi-même ne l'abandonnerons pas, et que j'essaierai, dans notre ténébreux avenir, d'assurer sa foi en notre commun Sauveur, s'il veut cela, alors qu'il vienne... *(Daniel se rapproche lentement de Judith)*

LE CURÉ. — Ce que vous voudrez, mon enfant, tout ce que vous voudrez, d'avance je garantis bien qu'il est prêt à le faire, si seulement vous me dites, à moi, ce soir, que vous n'avez pas pour lui de l'éloignement, si seulement vous prononcez une parole qui laisse un peu d'espérance... Cela, le voulez-vous?

JUDITH, *toujours lente et grave.*— Oh! oui, cela, je le veux bien... et cette parole, monsieur le curé, m'est aisée à dire... D'ailleurs, nous sommes à une heure si grave que c'est un devoir pour nous tous, ici réunis, de dévoiler les pensées profondes de nos cœurs, comme on fait aux veilles de la mort... D'éloignement, non, je n'en ai pas, et même l'exil, s'il le partage, m'apparaît moins sombre. *(Elle va vers son père et se cache la tête contre sa poitrine).*

L'AÏEULE, *à Nanette.* — Nanette !... Me semble qu'on ne parle plus, hein ?... *(Avec terreur.)* Mais ils sont toujours là, au moins, dis ?... *(Elle fait le compte, avec ses mains, des petits autour d'elle.)*

NANETTE. — Oui, notre dame... C'est mademoiselle Judith qui parle bas avec monsieur le curé.

L'AÏEULE. — Alors, répète-moi à l'oreille... tout... Il ne faut pas me laisser comme... comme une pauvre vieille abandonnée....

S. RENAUDIN, *répondant à un regard que Judith lève vers lui.* — Moi ? ma Judith bien-aimée... Oh ! moi... voici que je n'ai plus de rancune contre ce jeune homme par qui vous allez être sauvés tous... D'ailleurs, tant de choses, depuis un instant, bouleversent nos pauvres raisons humaines !...

LE DRAGON HUBERT. — Mon Dieu ! l'heure passe !... Déjà nous devrions être en route... Dites leur, monsieur le curé... Plus nous tardons, plus le danger s'aggrave.

JUDITH, *au dragon, avec une sérénité d'illuminée.* — Mais nous sommes prêts, nous sommes prêts à vous suivre. *(Une lueur rouge éclaire les fenêtres.)*

S. RENAUDIN. — Quoi ?... Qu'est-ce que cela encore ?... Le feu ? ?...

LE PRÊTRE, *avec confusion et crainte.* — C'est votre temple qui brûle !... Ah ! il arrive mal, en ce moment, cet incendie allumé par son ordre... Pardonnez-lui cela encore....

JUDITH, *indifférente, comme dans les nuages.* — Ah ! c'est notre temple qui brûle... Ah !... notre temple ?... Il y a fait mettre le feu ?...

LE CURÉ. — Pardonnez-lui... De peur de donner l'éveil à ses lieutenants, il n'a pu changer ces consignes-là, voyez-vous... Un seul soupçon, vous comprenez...

JUDITH, *souriant presque à la lueur rouge du feu.* — Ah !... oui... Il n'a pas pu changer... *(Elle cherche encore des yeux Daniel.)*

DANIEL, *qui est maintenant tout près de Judith, avec un sourire.* — Oui, Judith, j'avais déjà remarqué tout à l'heure ton regard d'inquiétude tourné vers moi, — un bon regard, va, dont je suis touché... A cause de lui, n'est-ce pas, tu crains que ma résolution, de nouveau, ne chancelle, et que je ne parte plus ?... Sois rassurée, ma chère Judith... Tu as bien brisé mon cœur terrestre, mais tu m'as rendu ma foi, et je te bénis... Donc, n'aie pas peur, je pars toujours avec vous...

JUDITH, *serrant les mains de Daniel en baissant la tête.* — Cher Daniel !... *(La pendule sonne une demie).*

LE DRAGON HUBERT, *avec effroi.* — La demie de dix heures! Nous devrions être loin déjà!... De grâce, partons vite.

JUDITH, *comme tout à l'heure, sereine, dans une sorte d'extase.* — Mais nous voici... Mais nous vous suivons...

L'AÏEULE. — Mon fils!... (*Elle se soulève, en s'accrochant à Samuel Renaudin qui s'approche d'elle.*) Mon fils!... Mène-moi!... Je veux faire quelques pas de plus vers eux, tu comprends... Mène-moi... plus près... (*Elle traverse la salle, appuyée à son fils*)... de cette porte!... (*Elle se laisse tomber là sur un fauteuil, près de la porte par où ses enfants vont sortir*).

S. RENAUDIN, *tout à fait égaré, lui aussi, à présent, serrant dans ses bras ses deux fils Jean et Isaac.* — Allons, mes enfants, tous mes enfants, l'heure de la grande épouvante est sonnée. (*Indiquant la porte que les serviteurs ont ouverte et par où l'on n'aperçoit que du noir.*) Passez ce seuil, mes chers martyrs, passez ce seuil où commence entre nous la terrestre séparation, comme au tombeau. Passez-le, l'un après l'autre, en ordre comme pour des funérailles... Mes fils d'abord!... Oui, d'abord mes deux fils, allez!... (*Les deux frères, enveloppés de leurs manteaux, sortent et disparaissent dans le noir. Les serviteurs vont prendre aux pieds de l'aïeule les petits qu'ils enveloppent de manteaux et de couvertures. Ils enlèvent en hâte les différents paquets qui traînent çà et là sur les chaises et les tables. Nanette et le vieux Mathieu s'agenouillent, chacun d'un côté de cette porte par où tous les jeunes vont sortir. Judith a repris le manteau qu'elle avait jeté en arrivant.*)

S. RENAUDIN, *à Daniel.* — Daniel, à ton tour, mon enfant! (*Daniel sort.*)

LE PÈRE. — Et maintenant, toi Judith! (*Judith se dirige vers la porte, comme anesthésiée. Le père la rappelant avec angoisse*) : Judith, je crois que tu pars en oubliant de m'embrasser, mon enfant.

JUDITH, *revenant sur ses pas et lui jetant ses bras autour du cou.*) — Oh! père! (*Puis elle disparaît aussi dans le noir.*)

LE PÈRE, *s'exaltant peu à peu avec la violence d'un fou.* — A présent, les tout petits! Allez, emmenez-les! Partez tous! Faites la maison vide! C'est au nom du roi de France! (*Il frappe le sol du pied et se tient la tête à deux mains, les regardant partir avec l'air d'un fou. Les serviteurs sortent tête basse, emmenant les petits. Le serviteur Mathieu entraîne par la main le petit Daniel qui va sortir le dernier et qui se fait tirer, la tête retournée en arrière.*)

LE PETIT DANIEL, *s'échappant des mains du domestique et courant, les bras tendus vers son grand-père.* — Grand-père!

LE PÈRE, *l'enlevant furieusement dans ses bras et le couvrant de baisers.* — Va, mon petit Daniel! Va, mon bien-aimé! Va-t'en, cher ange, va-t'en, ma joie, va-t'en ma vie! *(Il le pousse vers le domestique qui l'entraîne.)* Va-t'en! va-t'en! *(Puis il se jette la tête contre le mur et pleure à grands sanglots. Maintenant ils sont tous sortis. Avec le père qui sanglote, le front appuyé à la muraille, il reste dans la salle Nanette et Mathieu, agenouillés de chaque côté de la porte, l'aïeule aveugle à demi-dressée dans son fauteuil et le visage levé vers le ciel, puis le curé, debout au milieu de la scène.)*

L'AÏEULE. — Seigneur, Seigneur, notre Dieu!

LE PRÊTRE, *faisant le signe de la croix.* — Oui, Seigneur, et vous, Vierge Marie, ayez pitié d'eux! Guidez-les, protégez-les! Et, de votre sainte lumière, Seigneur, pénétrez leurs âmes!...

Rideau

PIERRE LOTI

VINGT-HUIT ANS

DE

POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Depuis cinq ans, il s'est accompli dans l'histoire du monde des événements plus considérables, mettant en jeu plus d'acteurs, qu'on n'en avait vu dans les quinze années précédentes : entente franco-russe, guerre sino-japonaise avec ses conséquences en Extrême-Orient, crise de l'Empire Ottoman, guerre hispano-américaine, progrès du partage du continent africain.

De ces événements, quel profit la France a-t-elle tiré ? en sort-elle grandie ou diminuée ? quelle attitude son gouvernement a-t-il prise dans ces circonstances si particulièrement difficiles. En un mot, quelle était la situation internationale de la France il y a cinq ans ? quelle est-elle aujourd'hui ? C'est ce que nous voudrions examiner.



Cette situation était bonne, il y a cinq ans, ou plus exactement, il y a quatre ans et demi. La République, débarrassée du boulangisme et lasse des scandales de Panama, parais-

sait assez forte pour appeler tous les citoyens à s'unir et pour parler, au nom de l'opinion tout entière, un langage digne de la France dans le concert des nations. L'Orient était calme : il fallait la perspicacité de M. Pául Cambon pour pressentir la gravité des événements qui s'y préparaient, et dont il prédisait tout le développement à M. Casimir-Perier ; la guerre sino-japonaise n'avait pas encore éclaté.

La place occupée par la France en Europe et dans le monde avait été conquise — en dépit de certains écarts, — par vingt-trois années de sagesse, de confiance dans la grandeur du pays, d'attachement à certaines idées directrices. L'entente de diplomates, fidèles à des traditions qui font partie de notre patrimoine et passionnés pour leurs devoirs envers le pays, et d'hommes politiques intelligents et consciencieux, avait accompli, modestement, une œuvre difficile. La direction des relations internationales est en effet une tâche malaisée à un gouvernement parlementaire et républicain. Les crises ministérielles fréquentes paraissent enlever à notre politique extérieure la persévérance, la continuité qui est la force de toute diplomatie. Comment les ministres étrangers n'hésiteraient-ils pas à confier à des hommes d'État improvisés et éphémères des secrets dont le public — le vrai souverain — leur réclame curieusement la communication ? Quelle créance accorder aux engagements de gouvernements sujets à partager ou à suivre les émotions populaires ? Encore ne parlons-nous pas du discrédit qui — aux yeux des puissances monarchiques — atteint un gouvernement républicain, ni des craintes que leur inspire l'esprit de propagande attribué, à tort, à ce gouvernement.

Cette République, isolée dans l'Europe monarchique, isolée et suspecte, avait, après d'effroyables désastres, à reconstituer l'armée et les finances, à faire l'éducation du suffrage universel, à reconquérir le rang de la France dans une Europe où nos rivaux avaient grandi, à prendre sa part du développement économique et colonial, sans lequel une nation forcément dépérit.

Pour réussir, il fallait une coopération constante de tous les bons citoyens, une foi commune dans la vitalité du pays, l'acceptation de tous les sacrifices nécessaires à l'œuvre de

relèvement. Ceux qui conduisirent nos affaires extérieures eurent, à de très rares exceptions près, beaucoup de bonne volonté, de persévérance, de prudence et de désintéressement : présidents de la République, ministres, parlementaires, diplomates. Pendant les premières années, les partis politiques oublièrent, presque toujours, leurs divisions pour discuter les affaires extérieures et les questions militaires. Les chefs de notre diplomatie agirent librement, à peine interrogés, contrôlés presque uniquement par le chef de l'État qui, en ces matières, en dépit de la fiction de l'irresponsabilité, est le nécessaire gardien des traditions et des intérêts supérieurs et permanents de la patrie.

Notre politique eut, cependant, de 1870 à 1896, des variations, inspirées, soit par un instinct national senti plus ou moins confusément, soit par les préférences particulières des hommes dirigeants, préférences tempérées, d'ailleurs, par la prudente et très discrète intervention des Présidents de la République.

Immédiatement après cette guerre, qui, pour nous, restera « la Guerre », une pensée dominait toutes nos préoccupations : celle que le sentiment populaire appelait l'idée de la revanche. Plus modestes, sans renoncer au lointain espoir de reprendre nos provinces perdues, le gouvernement de la République avait l'immédiat et pressant souci de prévenir une attaque qui, pour arrêter la reconstitution de nos forces, nous eût accablés de nouveaux désastres. Le prince de Bismarck travaillait à former une coalition contre le vaincu, dont il connaissait et craignait la vitalité. Toutes les nations européennes admettaient plus ou moins l'hégémonie prussienne ; la Russie était l'alliée de l'Allemagne ; la question romaine entretenait les défiances de l'Italie contre nous ; en Orient, notre prestige avait profondément souffert du retentissement de nos défaites. Ceux qui ont vécu l'histoire de ces douloureuses années ont dit déjà la patience et la dignité qu'il fallut à nos diplomates. Représentant la France vaincue, et serviteurs d'un gouvernement qu'ils n'aimaient guère, mais qui tenait le drapeau, leurs noms, leur passé connu, garantissaient, pour ainsi dire, dans cette société internationale où les relations personnelles facilitent tant la tâche de l'homme d'État, l'honorabilité de la République ; leur

présence attestait l'union de tous les citoyens et témoignait que le gouvernement nouveau, prenant place dans la vieille Europe, n'y apporterait pas cet esprit révolutionnaire de désordre et de propagande.

L'alerte de 1875 (qu'on ait ou non raconté cet épisode avec une parfaite exactitude) montra que la loyauté de notre politique était reconnue par la Russie et par l'Angleterre. Elle nous laissa l'espérance que, le cas échéant, ces deux puissances pourraient empêcher l'Allemagne de nous attaquer sans motifs. Nous étions encore isolés, mais nous avions fait un pas dans la confiance de l'Europe.

Trois années plus tard, la guerre d'Orient, après avoir mis face à face, prêtes à s'entrechoquer, la Russie et l'Angleterre, rompait l'union intime des trois Empereurs. Au Congrès de Berlin, des groupements nouveaux se formèrent. La France, dans cette assemblée, se conduisit très bien. Elle sut participer à une revision équitable du traité de San-Stefano, sans blesser ni mécontenter la Russie, en s'inspirant des intérêts généraux de l'Europe. Fidèle à ses traditions, elle appuya toutes les idées généreuses; elle prit l'initiative de demander l'agrandissement de la Grèce, par souci de sa légitime popularité dans le Levant et par désir de maintenir l'équilibre entre les nationalités orientales. Elle fit reconnaître ses droits traditionnels sur les Lieux-Saints, affirmant ses précieux privilèges plus nettement qu'elle ne l'avait jamais fait. Dans la coulisse, enfin, elle se rapprochait de l'Angleterre, et, pour un avenir plus ou moins éloigné, obtenait la liberté de ses mouvements en Tunisie.

C'est, en somme, une belle page de notre histoire que celle qui fut écrite à Berlin, sept ans après le traité de Francfort, au moment où M. Waddington dirigeait notre diplomatie.

A la même date, l'Exposition de 1878 attestait notre renaissance. La joie nationale fut, cette année-là, sensible et profonde : elle était justifiée par l'œuvre accomplie en sept ans, en dépit des querelles intérieures. L'estime de l'Europe, sans nous permettre d'espérances, nous prémunissait contre une agression, et nos intérêts dans la Méditerranée avaient été sauvegardés.

Arrivé au pouvoir avec M. Grévy, le parti républicain

opportuniste continua les traditions des conservateurs et du centre-gauche. Cette période fut marquée par l'action de trois hommes surtout, Gambetta, J. Ferry, M. de Freycinet, qui eurent des idées contraires en plus d'un point, mais aussi des idées communes. Tous trois crurent que la France est un grand pays, une nation qui a des traditions glorieuses, des idées généreuses, et qui doit les garder. S'ils n'eurent pas la même conception de notre politique coloniale, tous trois crurent à la force d'expansion de la France.

La France, vaincue, démembrée et comprimée par l'Allemagne, devait chercher hors du continent un aliment à son activité; elle devait pratiquer une politique coloniale. Aux hommes et aux capitaux de France, les rivages de la Méditerranée offraient de merveilleux territoires d'exploitation : c'étaient, avec l'Algérie qui nous appartenait et la Tunisie qui allait nous échoir, les pays du Levant dont nous ne convoitions pas la conquête, mais où le développement de nos entreprises commerciales pouvait être favorisé par le maintien de nos relations séculaires avec notre clientèle catholique et par le progrès de nos œuvres civilisatrices. L'affermissement de notre autorité morale dans le Levant pouvait nous assurer une part dans l'héritage de « l'homme malade » si les autres puissances prenaient la leur.

Des régions plus lointaines s'ouvraient à l'expansion française.

Un essai d'entente franco-anglaise coïncide avec les premières tentatives de notre politique méditerranéenne. L'état de nos relations avec l'Allemagne nous imposait cette entente, si nous ne voulions pas avoir contre nous les deux puissances, en les inquiétant toutes deux. Il semblait que le monde fût assez vaste pour que l'Angleterre et la France s'accordassent sur un partage. Le gouvernement britannique ne s'émut pas, en effet, des débuts, assez timides, de nos entreprises coloniales en Afrique (1879-1882) : il ne parut pas entrer en désaccord avec le gouvernement français sur la question égyptienne; il nous laissa, de plus ou moins bonne grâce, occuper la Tunisie.

La conquête de la Tunisie nous aliéna, il est vrai, définitivement l'Italie, et l'entente de la France et de l'Angleterre, alors même qu'elle eût été plus intime, eût été insuffisante

contre la Triple-Alliance qui se formait alors. Mais les désaccords se marquaient entre ce nouveau groupement et la Russie; ce qui nous offrait, éloignée encore, la perspective d'une entente franco-russe, redoutée dès lors par l'Allemagne.

Mais il se produisit un événement grave : la crise égyptienne, en 1881 et en 1882, enferma le gouvernement français dans ce dilemme : aller avec l'Angleterre à Alexandrie, la laisser aller sans nous; dans l'un ou l'autre cas, la brouille était probable. Sans vouloir faire ici le départ des responsabilités, il est juste de rappeler que les plus graves incombent aux hommes qui, ameutant l'opinion contre l'intervention projetée, entraînèrent la Chambre à imposer au gouvernement français une déplorable abdication ; ils livraient l'Égypte aux Anglais. A peine commise, la faute apparut. Fermes dans nos revendications intransigeantes, nous réservâmes nos droits imprescriptibles pendant que les Anglais affermissaient leur situation en Égypte. Désormais la question d'Égypte se plaçait à côté de la question d'Alsace-Lorraine. Notre politique se compliquait horriblement ; nous avions à faire face de deux côtés, puisque nous ne voulions ni oublier Strasbourg, ni sacrifier Alexandrie.

Les vrais hommes d'État ont vu les dangers de cette situation : ils ont pensé que, pour les conjurer, il faudrait nous résigner soit à des sacrifices douloureux, soit à l'ajournement de quelques-unes de nos espérances. Mais tous ceux qui ont souhaité ou tenté de faire passer leur conception dans la politique pratique, ont échoué ou ont reculé devant un ennemi plus redoutable que la diplomatie britannique ou que les chancelleries de la Triple-Alliance ; ils ont été ou renversés ou terrifiés par les violences de quelques hommes trop connus, qui, au Parlement ou dans la presse, obéissaient à une étroite conception du patriotisme, et au parti-pris de la passion politique personnelle. Les injures et les calomnies ont décidé la plupart de nos gouvernants à éluder toute responsabilité. Pécher par omission leur parut moins dangereux que pécher par action.

L'exemple de Jules Ferry était bien fait pour affermir ses successeurs dans leurs résolutions de prudence personnelle.

Comprenant l'impossibilité où était la France de poursuivre contre l'Allemagne la « politique de la revanche », mais convaincu qu'il fallait occuper et employer à une grande œuvre nos forces renaissantes, il poursuivit le développement de nos possessions d'Afrique, mena presque à bonne fin la conquête du Tonkin, entama celle de Madagascar, organisa notre protectorat en Tunisie. Ce sont là de grandes œuvres, en dépit de certaines réserves nécessaires.

En Égypte, Jules Ferry défendit pied à pied les droits de la France. Pour faire plus, il aurait fallu avoir — c'est indiscutable — l'appui de l'Allemagne. Contre une coalition anglo-allemande, nous ne pouvions rien évidemment.

Jules Ferry, sans rien sacrifier des espérances qui lui étaient particulièrement chères, sans rien donner à l'Allemagne que des facilités pour acquérir quelques territoires africains, avait, à la faveur des circonstances, opéré une sorte de rapprochement avec l'Allemagne, qui favorisa singulièrement nos entreprises coloniales et infligea des échecs sensibles à l'Angleterre. N'était-ce pas faire entendre à cette puissance que, le cas échéant, nous serions peut-être en mesure d'associer les autres États à nos protestations contre l'occupation de l'Égypte? Limitée aux questions coloniales, l'entente franco-allemande avait une utilité au moins provisoire; elle donnait aux tiers une impression de force qui pouvait grandement nous servir.

J. Ferry succomba sous les coups de la même opposition qui est responsable de notre abdication en Égypte, et qui a exercé pendant des années une telle influence sur le gouvernement de ce pays. L'accord franco-allemand se trouva rompu, sans que la perte des résultats probables de ce rapprochement fût compensée par une entente avec l'Angleterre ou avec la Russie.

Chargé d'une tâche ingrate, M. de Freycinet poursuivit l'entreprise du Tonkin; il liquida celle de Madagascar par un traité qui, en somme, ajourna, mais rendit possible, la conquête de 1894; il réussit à empêcher des à-coup très violents du côté de l'Angleterre comme de l'Allemagne; par l'attitude qu'il prit à l'égard de la Grèce, il maintint notre politique traditionnelle à l'égard des populations chrétiennes d'Orient.

Puis survinrent les années tristes. Les ministres, trop occupés à défendre la République contre le boulangisme, durent se contenter de régler quelques incidents, dont la répétition semblait compromettre la paix. En 1887, deux fois, la guerre avec l'Allemagne fut évitée, mais l'année suivante l'établissement des passeports à la frontière d'Alsace-Lorraine créait une situation inquiétante : en Hongrie, le langage brutalement inconvenant de M. Tisza provoquait un nouvel incident ; puis le bombardement de Sagallo irritait la Russie. Une très vive querelle éclatait entre le gouvernement italien et nous, à l'occasion de l'établissement des Italiens à Massaouah, et M. Crispi paraissait, en cette circonstance, comme en d'autres qui suivirent, vouloir entraîner l'Italie dans une guerre qui n'avait aucune sérieuse raison d'être. L'incertitude de notre marche était visible. Le gouvernement n'osa prendre devant l'opinion surchauffée la responsabilité d'accepter, en Égypte, les offres, peu satisfaisantes, d'ailleurs de l'Angleterre; il se félicita même d'avoir fait échouer des demi-mesures qui eussent été cependant moins dangereuses que la prolongation du *statu quo*. Malgré son éclat, l'Exposition de 1889 marqua notre isolement : l'Europe monarchique n'y parut pas.

Néanmoins, la vitalité de la France, la victoire remportée sur le boulangisme par l'énergie de quelques hommes courageux, le noble caractère de M. Carnot devaient produire une grande impression dans le monde. L'Europe s'était habituée à nous et redoutait un peu la Triple-Alliance : notre attitude contrastait heureusement avec la brutalité de Crispi et de Bismarck.

L'année 1890 fut heureuse pour nos relations internationales : la chute de Bismarck, puis celle de Crispi, rassurèrent tous les amis de la paix; l'empereur Guillaume II et le chancelier de Caprivi en Allemagne, le marquis di Rudini en Italie, firent à la France des avances qui ne furent pas repoussées. Le voyage de Cronstadt, suivi de la visite de l'escadre à Portsmouth, consacra une « situation nouvelle ».

La France, garantie contre toute agression, pouvait garder la paix avec plus de fierté. L'entente franco-russe n'avait pas de sacrifices à nous imposer, même en Orient, où les deux gouvernements pouvaient s'unir pour calmer les passions de

leurs clients. L'entente conclue entre les deux pays en vue d'un danger commun les laissait, naturellement, sur le pied de l'égalité. L'un et l'autre, rassurés désormais, pouvaient poursuivre leur œuvre d'expansion. La France, en le faisant, n'était pas forcément entraînée à prendre une attitude hostile à l'Angleterre, qu'elle n'avait ni à craindre ni à provoquer : la visite à Portsmouth avait manifesté nos intentions amicales. D'autre part, l'Allemagne, rassurée par notre sagesse, ne paraissait pas disposée à se compromettre pour soutenir l'Angleterre en Égypte.

La solution amiable de la question d'Égypte pouvait sortir de la « situation nouvelle ». Le groupement franco-russe formait une masse capable de s'agréger, dans telle ou telle circonstance, une ou plusieurs autres puissances pour faire prévaloir des intérêts communs, ou plutôt les intérêts généraux de l'Europe. En Égypte, notamment, c'étaient ces intérêts généraux que nous défendions avant tout. Était-il téméraire de rêver une solution qui, satisfaisante pour l'Europe, et demandée par elle avec une fermeté courtoise, eût ménagé la dignité et les intérêts essentiels de l'Angleterre ?

La tranquillité et la modération dans la force, voilà ce que l'alliance russe pouvait nous donner. La consolider, ce fut, pendant les années qui suivirent la manifestation de Cronstadt, l'œuvre de MM. Ribot et Casimir-Perier.

En ce temps, il est vrai, plusieurs questions coloniales provoquèrent de vives discussions entre la France et l'Angleterre. Celles qui suivirent l'accord anglo-allemand de 1890, et les affaires du Siam en 1893, eurent une gravité exceptionnelle. Il semble qu'en quelques circonstances notre diplomatie ait suivi un peu complaisamment les directions de l'opinion, trop portée à se payer de mots, à exagérer la valeur des acquisitions faites, à préférer même des apparences à des réalités ; elle n'a peut-être pas toujours su assez vite ni avec assez de précision ce qu'elle voulait, et elle a eu parfois des apparences d'irrésolution qui ont encouragé les résistances et les excessives prétentions de l'Angleterre. La tâche lui était, il est vrai, rendue difficile par les criailleries de quelques personnalités et par le ton agressif des journaux d'outre-Manche. Les controverses se prolongèrent, et un état d'irri-

tation fut produit par ces constantes « frictions ». C'était un point noir ; néanmoins, quelques affaires avaient été réglées ; des négociations se poursuivaient ; les plus gros dangers avaient été conjurés sans que nous eussions à rien regretter.

Le ministère Casimir-Perier était fort et respecté à l'intérieur comme à l'extérieur ; son chef paraissait donner aux affaires une direction vigoureuse et vouloir aboutir à des résultats ; il avait resserré nos liens avec la Russie ; serait-il en mesure de résoudre les questions qui se posaient et dont le règlement ne pouvait, sans danger, être ajourné ? On se le demandait, quand un incident fortuit l'amena à se retirer.

La conclusion de l'accord anglo-congolais du 12 mai 1894 venait de marquer le début d'une nouvelle période du partage de l'Afrique ; presque aussitôt commençait la guerre sino-japonaise. On allait voir à l'œuvre, dans ces circonstances et dans les événements qui se précipitèrent, l'alliance franco-russe, l'instrument nouveau et délicat que devaient manier les mains du successeur de M. Casimir-Perier.



L'importance et la simultanéité des événements qui s'accomplirent ont rendu particulièrement difficile, depuis quatre ans et demi, la tâche de la diplomatie européenne. Et la diplomatie française a une moindre liberté d'allures que les autres. Une presse d'une violence extraordinaire ne lui permet de rechercher ni l'alliance de l'Angleterre ni celle de l'Allemagne. Elle entraîne l'opinion, non point à vouloir la guerre, mais à exiger des démonstrations éclatantes. Il s'est ainsi produit une sorte d'état d'esprit très dangereux qui réunit tous les inconvénients d'une politique pacifique et d'une politique belliqueuse, et consiste à pousser inconsciemment à la guerre en interdisant au gouvernement tout acte décisif, à lui faire mettre le poing sur la hanche pour reculer au moment des résolutions suprêmes, à concilier l'amour du panache à la crainte des coups. Mais n'est-il donc pas possible à nos hommes d'État de s'inspirer uniquement de leur conscience et des intérêts nationaux, sans risquer leur popularité ? Si, assurément, à condition qu'ils parlent à la

démocratie le langage de la raison et lui disent la vérité comme on la doit au vrai souverain.

Car si la tâche du ministre des Affaires étrangères a ses difficultés, elle a aussi, en France, des facilités particulières. A condition qu'il ne heurte pas certains sentiments par la direction générale de sa politique ou par des maladresses de langage, il n'a contre lui que quelques hommes violents. La majorité de la nation, la majorité des Chambres, si prompte à l'enthousiasme, sait aussi être prudente ; elle se fie volontiers à celui qui dirige notre politique extérieure. Il y a dans cette confiance une part d'indifférence, il y a aussi une part de patriotisme. Jamais on n'a provoqué le ministre des Affaires étrangères à donner des explications sur une affaire quand il a indiqué qu'on l'embarrasserait. Chacun s'est montré, quand il l'a fallu, sage et discret. Le gouvernement a donc, malgré les apparences, ses coudées franches ; il a la liberté de servir le pays, sans se préoccuper du bruit que font les tapageurs et les égarés.

Depuis quatre ans, notre gouvernement ne paraît pas avoir résisté autant qu'il l'aurait dû aux entraînements d'une opinion qu'il a laissé s'égarer. Si, dans les déclarations faites, dans les actes accomplis, on cherche ses idées générales, on est amené à croire qu'il a tout subordonné au maintien, disons, si l'on veut, au développement de l'alliance franco-russe. Mais cette alliance, ce ne peut être qu'un instrument, ce n'est pas un but. Quel était le but de notre gouvernement ? Voulait-il reconquérir la situation perdue en Égypte ? Voulait-il préparer une guerre de revanche ? Se résignait-il à sacrifier ces deux objets de notre politique et à chercher ailleurs, des compensations ? Tout démontre qu'il n'a eu aucune de ces trois politiques. A-t-il donc aimé l'alliance russe pour elle-même ? pour le prestige qu'elle lui donnait en France ? Voilà, si l'on répond par l'affirmative, une accusation très grave. Mais les faits semblent la justifier, à moins qu'on ne trouve à la conduite du gouvernement cette explication que, n'ayant aucune confiance en la force de notre pays, il a laissé oblitérer en lui le sentiment de la dignité de la France, que ses prédécesseurs avaient gardé. Certainement il a oublié que le pays au nom duquel il parlait a derrière lui

des siècles de grandeur et que. République ou monarchie, une grande place est due en Europe à sa force morale et militaire. Il a parlé de la France comme si elle était la Cendrillon de la famille, admise par grâce au banquet diplomatique; il a cru, il a dit que l'alliance russe nous sauvait. Il a montré dans la protection de la Russie notre seule garantie contre cette guerre dont il faisait un épouvantail à ceux-là mêmes qui, en acclamant la Russie, croyaient avoir beaucoup fait pour la revanche. M. Méline a été, de bonne foi, le grand prêtre de ce culte franco-russe; de bonne foi, car s'il avait été sceptique, il aurait été moins maladroit dans l'expression d'un enthousiasme qui, à la longue, a froissé le sentiment national. Louis-Philippe, accusé de vouloir la paix à tout prix, avait de plus nobles accents; il se sentait le représentant d'un grand peuple.

Cependant, échauffée par des manifestations répétées, l'opinion a exigé des succès diplomatiques. Quelle tentation pour le gouvernement de vanter les succès obtenus, de les exalter dans la presse, au risque de rendre odieuses aux gouvernements étrangers les concessions consenties par eux ! Quelle tentation même d'inventer des succès ! Le gouvernement n'y a pas résisté. La politique qu'il a suivie a été à peine consciente, peut-être ; elle semble l'avoir été assez cependant pour qu'on puisse en condamner les auteurs responsables, sans oublier que la France a eu, d'ailleurs, le tort grave de se désintéresser de la conduite de ses affaires extérieures.



En quelques lignes, dressons le bilan.

Ce qu'a été notre politique orientale, on l'a déjà dit ici même. La faute capitale, ç'a été de ne croire ni au prestige de la France libérale sur les populations d'Orient, ni à la valeur du protectorat catholique. On a méconnu ces deux grandes forces. On n'a pas cru, non plus, à la force matérielle de la France : à quoi bon, cependant, demander au pays tant de sacrifices, si notre armée et notre marine ne nous donnent pas le droit de parler haut? Ne les avons-nous que pour entretenir des généraux et des amiraux? A quoi bon aussi

une diplomatie, si elle ne parle pas au nom d'un grand peuple ayant ses traditions, ses intérêts, ses exigences?

Le gouvernement français s'est cru fort parce qu'il a été inaccessible aux sentiments généreux qui font la gloire de la France; les massacres d'Arménie et de Crète ne l'ont pas ému; il les a cachés tant qu'il a pu, comme s'il avait le droit de cacher des événements aussi graves; il a regretté qu'ils eussent été révélés; sa première pensée quand les réfugiés Arméniens sont arrivés à Marseille, ç'a été de demander s'il devait les livrer au Sultan massacreur.

Craignant toute démarche qui pût entraîner une responsabilité, le ministère a trouvé très simple de suivre la Russie d'abord, puis le « concert européen ». C'était oublier que la France avait des intérêts propres en Orient, des intérêts qui méritaient d'être défendus. Dans le concert, ou bien les discordances eurent pour résultat une impuissance générale, ou ce fut la puissance la plus entêtée qui donna le ton. Quant à nous, nous croyions avoir tout fait quand nous avions trouvé quelque formule à glisser dans une proposition faite par les autres : qu'importait à ceux-ci, puisqu'ils nous menaient, de donner cette satisfaction à notre vanité? En définitive, après avoir cru servir la Russie, nous avons contribué à assurer le succès de l'Allemagne, et la Russie l'a compris avant nous.

Les résultats, on les connaît : l'œuvre, poursuivie depuis toujours en Orient, compromise, sinon perdue; nos clients découragés; la Russie mécontente d'avoir été jouée avec nous; l'illusion, dangereuse, d'un triomphe de l'Islam; les intérêts financiers seuls défendus, sans l'être cependant efficacement, à Constantinople; la France, en un mot, réduite au rang de petite puissance en Orient : sa décadence attestée par les lenteurs de la procédure qui suivit le meurtre du P. Salvatore, par le refus du paiement des indemnités dues à nos protégés et inscrites au Livre jaune, par l'emploi de l'indemnité de guerre grecque au paiement des fournisseurs allemands, par le projet de création d'une légation ottomane au Vatican, par l'annonce du voyage de l'empereur Guillaume à Constantinople et à Jérusalem.

Comme contre-partie, quelques nobles démarches de nos représentants consulaires en Orient, quelques fières paroles

de M. Paul Cambon, l'attitude énergique de l'amiral Pottier en Crète : c'est beaucoup pour notre dignité, ce n'est pas assez pour nos intérêts.

Dans toute la péninsule des Balkans, le retentissement de notre chute a été grand. Alliés de la Russie, mais n'excitant pas les mêmes défiances qu'elle, sympathiques aux nationalités chrétiennes qui considèrent la France comme la gardienne des traditions libérales, nous pouvions exercer une action discrète, rendre service à la Russie, en lui ouvrant les yeux, sans abdiquer notre personnalité. C'est ainsi que nous nous employâmes à la réconcilier avec la Bulgarie. Mais notre politique dans les Balkans, après des hésitations, a subi une évolution plus ou moins inconsciente, et singulièrement défavorable à nos intérêts, et qui a été justement critiquée ici même.

En Extrême-Orient, notre politique a, dit-on, remporté d'éclatants succès. La question vaudrait la peine d'être examinée de près. Ce qui apparaîtrait clairement, c'est que, là aussi, nous nous sommes effacés.

Ce fut peut-être une grande pensée que d'intervenir après la paix de Simonosaki, en faveur de la Chine, d'accord avec la Russie et l'Allemagne; c'était, en tout cas, une aventure singulièrement périlleuse. Si l'événement n'a pas justifié les craintes qu'on eût pu concevoir, les résultats obtenus ne légitiment pas l'imprudence commise. La triple entente n'a pas eu de lendemain. La Russie en profita tout d'abord; nous eûmes quelques légers avantages, dont nous fîmes si grand bruit que l'Angleterre a réclamé des compensations ; elle, que nous avions dit avoir évincée, les a obtenues, et considérables. L'Allemagne, à qui on n'avait pas fait sa part, s'en est saisie. Le partage de la Chine, que nous avions prétendu empêcher et qui était contraire à nos intérêts, est commencé ; et dans cette même région que des journaux complaisants désignaient comme la sphère d'influence acquise à la France, c'est l'Angleterre qui a obtenu une vaste concession territoriale. Quant aux concessions de chemins de fer obtenues par nous, les unes semblent inexécutables, les autres favoriseraient des intérêts étrangers.

L'œuvre si vantée n'est qu'un simple château de cartes; dans ce pays où la Russie et l'Angleterre ont si considérablement agrandi leur situation, où l'Allemagne et la Belgique même s'installent, qu'avons-nous obtenu? Les louanges que les journaux français ont décernées à notre politique ont eu pour résultat de nous endormir et d'encourager les puissances rivales.

Partout la même tactique a été suivie. Dans la question de la Guyane contestée, le gouvernement français a été très faible vis-à-vis du Brésil; le traité d'arbitrage qui n'est qu'un pis-aller, a été vanté outre mesure. Les protocoles rétablissant les relations avec le Venezuela ont été rejetés par le Congrès de Caracas, et la presse officieuse a continué de citer la reprise des relations en ce pays comme un succès. C'est là peu de chose. Mais on est en droit de demander si le gouvernement français a été assez attentif aux progrès de la doctrine de Monroë, qui menacent de nous évincer de l'Amérique latine.

Est-ce au Siam qu'il faut chercher des succès? La convention franco-anglaise du 15 janvier 1896 ne méritait pas, assurément, toutes les critiques qu'on lui a adressées : mais comment a-t-elle été appliquée? Comment a été exécuté le traité passé avec le Siam? La cour de Bangkok nous a bafoués : elle accorde toute sa confiance à nos rivaux, persécute nos protégés et manque à tous ses engagements.

La revision des traités tunisiens est un succès louable. Mais partout ailleurs, notre politique coloniale, conduite d'un commun accord par les ministres des Affaires étrangères et des Colonies, a été incohérente.

Nous ne méconnaissons pas certains résultats obtenus en Afrique; la plupart des traités qui ont été conclus pour opérer la délimitation de nos possessions africaines sont satisfaisants. Mais, en cette matière, notre politique s'est montrée aussi intransigeante en apparence qu'accommodante en réalité. On eût dit que le ministère considérait ces affaires comme un moyen de plaire à la presse anglophobe; quelques paroles rogues étaient prononcées; puis l'opinion oubliait l'affaire, et, le moment venu de la régler, les arrangements ne répon-

daient pas à la vigueur du langage. Les concessions faites à l'Angleterre dans les affaires coloniales furent au moins aussi graves que sous les ministres accusés d'anglomanie. Mais on s'efforçait de sauver les apparences, dussent les intérêts réels en souffrir : l'examen de la plupart de nos litiges coloniaux le prouverait aisément. Nous avons presque tout sacrifié à la pensée d'avoir de vastes territoires de faible valeur, faisant, en échange, des concessions sur le terrain économique ; le dernier exemple de cette tactique, ç'a été la convention franco-anglaise du 14 juin 1898 qui, d'un trait de plume, a ouvert nos possessions à l'invasion des marchandises anglaises.

Au Maroc et dans le Sud-Algérien, notre politique n'a été ni méditée ni persévérante ; elle a donné une navrante impression de faiblesse et d'inconséquence. Il est scandaleux qu'il y ait encore une question du Touat. Le Sultan du Maroc n'écoute pas nos réclamations et nous a infligé des affronts restés impunis. L'influence des autres puissances a grandi, au contraire, dans ce pays qui est à nos portes.

En Abyssinie, qu'avons-nous fait ? Pas un renseignement n'a été fourni au public à ce sujet : il a dû se contenter de voir les ambassadeurs de Menelick. Nous n'avons pas profité des bonnes dispositions qu'on prête à ce prince ; mais nous lui avons donné le spectacle de rivalités fâcheuses entre Français ; nous avons laissé grandir chez lui des influences étrangères qui menacent de devenir dangereuses pour nous.

Quant à la question d'Égypte, on a annoncé qu'elle formait le pivot de la politique du cabinet. Qui s'en serait douté ? Les progrès de l'influence anglaise ont été plus rapides et plus audacieux en quatre ans qu'ils n'avaient jamais été ; le nombre des fonctionnaires français a diminué, les institutions ont subi des transformations profondes qui ont mis l'administration, plus fortement, en mains anglaises. Et le temps a marché, travaillant contre nous.

Nous ne saurions croire, avec quelques journaux français inspirés par des stratégistes en chambre, qu'un cabinet ait pu avoir l'intention de décider, par l'occupation de Fachoda, le gouvernement britannique à évacuer l'Égypte. C'est là une assertion contraire aux faits, tels qu'ils ressortent des documents aujourd'hui connus. M. Liotard et le commandant

Marchand n'avaient d'autre objet que d'assurer à notre colonie du Congo un débouché dans la vallée du Nil. Comment croire que des ministres aient pu s'imaginer que cent cinquante hommes attaqueraient et disperseraient les madhistes, et, nous ne savons en vertu de quel sortilège, effrayeraient, de Fachoda, les Anglais établis au Caire et à Alexandrie de manière à les décider à se rembarquer ! S'ils avaient attribué une importance si grande à la marche du commandant Marchand vers le Nil, les ministres qui ont organisé l'expédition ne lui auraient-ils pas donné une tout autre force? Ne lui auraient-ils pas envoyé des renforts considérables, de manière à le mettre en état de faire face à toutes les éventualités?



Nous sommes donc en défiance avec l'Angleterre, sans avoir cependant rien fait de sérieux contre elle en Égypte! En nous éloignant d'elle, nous sommes-nous rapprochés de l'Allemagne? C'est une autre politique, qui a ses dangers et, aussi, ses séductions. Nous avons paru parfois tentés de nous y engager; mais, chaque fois, — comme le jour où nous avons envoyé nos navires à Kiel, — nous avons voulu, timides devant l'opinion, nous couvrir de l'approbation de la Russie. Quel gré l'Allemagne pouvait-elle donc nous savoir de nos démarches? Nous en avons eu les inconvénients sans les avantages. Comme nous ne pouvions, dans ces conditions, entrer en conversation avec elle, et nous entendre pour faire prévaloir des intérêts communs, elle demeurait libre de se rapprocher de l'Angleterre, ou de s'entendre avec la Russie, en nous admettant peut-être dans la combinaison, mais au simple titre de subordonnés de notre alliée. C'est, dit-on, cette espèce de traité de Tilsit qu'en 1896 Guillaume II proposait à Nicolas II, à Breslau : les deux grands Empires s'accordant pour se partager l'influence prépondérante sur le monde, chacun d'eux conservant d'ailleurs ses liens, l'une avec la France, l'autre avec l'Autriche et l'Italie.

Le vice profond de notre situation apparaît dans les grandes combinaisons politiques : nous avons deux adversaires, l'Al-

lemagne et Angleterre, dont nous devons craindre l'union. Tout gouvernement qui ne saura pas s'entendre avec l'un ou avec l'autre fera courir au pays les plus graves dangers.

En somme, pendant ces dernières années, des sympathies précieuses ont été compromises ; des inimitiés se sont aigries. Des questions ont été mal engagées; presque aucune n'a été résolue. La France s'est, confusément, sentie diminuée ; elle a été déroutée par des équivoques. C'est là le défaut de toute politique qui n'est ni ferme ni sincère. Il est grand temps, mais il est temps encore, de revenir à la sincérité, à la fermeté, à la dignité. Un gouvernement qui, parlant clair, exposerait à ce pays l'impossibilité de tout faire à la fois et d'avoir en même temps de puissants ennemis sur terre et sur mer, la nécessité de limiter et de concentrer notre action, et de préférer des apparences vaines à des réalités, mènerait l'opinion, et recevrait d'elle une force considérable.



LE SANG DES RACES

I

LES BARBARES

On bâtissait l'Alger moderne.

La fièvre de construction, qui dure toujours, commençait à répandre dans les faubourgs tout un monde remuant et bariolé de travailleurs. On édifiait les voûtes du port et le boulevard de l'Impératrice. Les rues d'Isly et de Constantine s'ébauchaient, entraînant, comme deux grands canaux, le flot montant des populations neuves vers les ravins fleuris de Mustapha. Du côté des carrières de Bab-el-Oued, c'était un mouvement perpétuel de lourdes galères[1] chargées de matériaux. Les cris des charretiers s'élevaient sans cesse en inflexions rudes ou longuement modulées, parmi le claquement des fouets et les poussières aveuglantes soulevées des ornières par les pieds des bêtes et des hommes.

Ce samedi soir du mois de juin, un sirocco intense embrasait l'air : le grand eucalyptus qui se dresse à mi-côte, au-dessus des carrières, ne bougeait pas ; ses feuilles flétries pendaient, comme mortes, des rameaux brûlés. Il était à peu près sept heures. Une brume étincelante se déployait derrière

1. Chariot espagnol.

le promontoire de Matifou et des flammes rouges s'allongeaient sur les cimes de la Bouzaréa.

Suivant un des lacets qui viennent des carrières, trois casseurs de pierre descendaient vers le faubourg. Alertes, légers dans leurs espadrilles et leurs pantalons de toile collants, ils semblaient ne pas sentir la brûlure de l'air, ni les poussières qui picotaient leurs visages, enflammaient leurs paupières. Derrière eux, d'autres groupes apparurent, et bientôt toute une procession d'hommes se déroula aux flancs de la montagne. Des cris se propagèrent, des feux de cigarettes s'allumèrent d'une bande à l'autre.

Les trois jeunes gens marchaient en avant des groupes. Tout en arpentant de leur pas allègre, ils causaient peu, se contentaient de souffler la fumée de leurs cigarettes. Le plus petit, Ramón, d'une carrure déjà trapue, comme les paysans du sud de l'Espagne, essayait de couper le silence par des accès de loquacité; mais sa pétulance était gênée par la placidité de ses deux compagnons. Ceux-ci, deux grands diables osseux, avaient de petites figures décharnées aux yeux pâles et clignotants : l'aîné, *Cañete*, qu'on surnommait ainsi parce qu'il était long et mince comme un roseau; l'autre, Cinto, à peine moins haut sur ses jambes que son frère, mais dont les moustaches blondes plus épaisses animaient un peu le visage.

Tous trois étaient des « nouveaux débarqués », comme on disait. L'année d'avant, chassés par la famine, ils avaient quitté leur village de San-Vicente, auprès d'Alicante, avec des bandes entières de paysans de leur province. Malgré les malédictions des aïeules, ils étaient venus chercher le pain blanc et la joie sur cette terre d'Afrique, où la vieille haine de leur race appréhendait toujours les maléfices sacrilèges et les traîtrises du Maure. Ils s'y étaient établis comme chez eux, ils y avaient retrouvé leurs pays, ceux qui étaient nés sous les palmiers d'Elche, ou près des falaises de Carthagène, comme les laboureurs de la *huerta* de Valence et ceux qui élevaient les orangers dans le grand jardin humide de Murcie. La côte âpre et dure qui s'infléchit vers Cherchell, la plaine fumante de la Mitidja, les plateaux verdoyants du Sahel leur rendaient à tous la terre natale. Mais surtout ceux d'Alicante, dont les yeux d'enfants s'étaient brûlés aux blancheurs

rocheuses de Santa Barbara, étaient venus par grappes, comme les abeilles qui se collent aux trous des murs, se rassembler aux bords des carrières de Bab-el-Oued. L'éclat aveuglant des pierres, la poussière incandescente des routes, l'aridité morne et superbe de la montagne brûlée de soleil, leur plaisaient : c'était aussi tragique et aussi farouche que là-bas.

Le paysage de la montagne, du faubourg et de la mer était donc pour Ramón, Cañete et Cinto, une habitude très ancienne. Descendre de la carrière à la tombée de la nuit leur semblait une chose aussi nécessaire que, l'année d'avant, de ramener à pareille heure l'attelage paternel sur la route d'Alcoy ou de Muchamiel.

A l'endroit où se trouve aujourd'hui la cabane du marquage, ils joignirent une galère attardée qui se hâtait vers la ville. Ramón cria vers le charretier ; les trois jeunes gens le saluèrent.

Le charretier, pendu à la mécanique, leur répondit sans quitter le serre-frein ni tourner la tête :

— Vous avez de la chance, vous autres! d'aller manger la soupe: moi, quand est-ce que je vas rentrer? Je ne serai pas au lit avant les dix heures... Ah! *Maria purisima!*

Il y avait dans le jurement de l'homme une telle désolation et une telle lassitude, — l'accablement de cette journée interminable, le regret de la table et du lit, le désir de la femme attendant sur la porte, — que les trois compagnons se sentirent réjouis à l'idée qu'ils allaient manger tout à l'heure et se reposer le lendemain.

— Dis, Ramón, fit Cañete, tu soupes avec nous?...

Ramón n'aimait pas trop la compagnie de Cañete et de Cinto, trop pacifiques et trop sages pour son humeur de mauvais garçon qui se plaisait aux hâbleries et aux batailles. Il ne les fréquentait de temps en temps que parce qu'ils étaient du même village. Cependant l'idée d'aller souper à l'auberge, d'échapper à la tutelle du père, lui souriait. Il se sentait un grand appétit de plaisir, ce soir-là; mais, par convenance, il résistait.

— Qu'est-ce que la *vieille* va dire? objectait Ramón. Et le *vieux* donc, s'il ne me voit pas à table?...

— Allez, va! dit Cinto, pas tant de façons!... tu soupes

avec nous : moi et mon frère, nous allons prévenir la *tia* [1] Pepa.

On passa devant l'auberge où Cañete et Cinto prenaient pension : leurs parents étaient engagés dans une ferme du côté de Boufarik. Quant à ceux de Ramón, ils habitaient une des petites maisons basses, qui s'échelonnent un peu plus loin, le long du chemin des Fours-à-Chaux.

Selon la coutume, la *tia* Pepa, la mère de Ramón, était à prendre le frais devant sa porte, en compagnie de quelques commères. La *tia* Pepa, toute petite et toute noire, trônait sur sa chaise avec des airs de reine et faisait de grands gestes pompeux.

Du plus loin qu'elle aperçut son fils, elle se mit à l'injurier :

— Ah ! bandit ! assassin !... Qu'est-ce que tu as encore fait hier au soir !...

Et elle conta aux voisines que Ramón avait donné un coup de tête à Manolito, le fils à Dolorès ; que celui-ci était au lit, que la mère était venue se plaindre...

— Tiens ! qu'est-ce qu'il se mêle celui-là ? riposta Ramón, les dents serrées.

Et, avec un brusque éclat de colère :

— Pourquoi me dit-il que je ne suis pas un homme ?...

Cinto et Cañete s'efforcèrent d'apaiser la mère et le fils et, parmi le jabotage des femmes, représentèrent que ce Manolito était un garnement hargneux et couard, qui n'avait pas volé son coup de tête. Sous prétexte de calmer tout à fait Ramón, ils proposèrent de l'emmener souper avec eux. La *tia* Pepa se récria ; ils insistèrent.

— Enfin !... puisque c'est avec vous, je ne dis rien, — concéda la mère. — Ah ! si seulement il était comme vous deux, — soupira-t-elle. — ou comme son frère Juanete !

Les trois garçons se dirigèrent en hâte vers l'auberge : c'était une grande cambuse bâclée, moitié brique et moitié bois, qui s'élevait un peu avant d'arriver au petit pont de l'oued M'Kacel. Le sirocco était devenu plus lourd après le coucher du soleil. La route poudreuse était pleine d'enfants

1. *Tio, tia* (oncle, tante), appellation populaire, en Espagne, de toutes les personnes âgées.

qui se poursuivaient en piaillant ou qui, la veste en main, jouaient « aux taureaux ». Devant la porte de l'auberge, deux clients prenaient l'absinthe, assis autour d'une petite table verte. Ramón voulut absolument les imiter, afin de ne pas avoir l'air d' « un nouveau débarqué » et de faire comme les Français. Il offrit une absinthe à Cañete et à Cinto, qui désapprouvèrent cette débauche, et qui, en vrais buveurs d'eau, se contentèrent d'un sirop de limon. Des maçons retardataires arrivaient par bandes, le couffin du déjeuner à la main : ils secouaient sur le seuil leurs espadrilles blanches de poussière.

Lorsque Ramón et ses camarades entrèrent, la salle était déjà pleine. Un peu perdus dans la rumeur des paroles, le cliquetis des vaisselles, le mouvement houleux des têtes, ils cherchèrent des yeux des places libres; mais du fond de la salle, une main s'agita vers eux et une grosse voix cria :

— Ho! Ramón!... avance ici!

C'était son ami Pascualete le *Borrego*, un charretier mahonnais. A peu près du même âge, un même goût pour le plaisir et les batailles les avait liés. Ramón fut enchanté de la rencontre. A travers les bancs qui se touchaient presque, on gagna la table de Pascualete. Les convives, presque tous des charretiers espagnols, se serrèrent pour faire de la place aux nouveaux arrivants.

— Quelle chaleur, hé, Pascualete! dit Ramón en s'asseyant.

— Oui!... un bon temps pour faire pousser les enfants et les coups de couteau! — répondit le Borrego, dont les petits yeux sensuels luisaient sous les paupières bridées.

Les charretiers ne faisaient que commencer leur repas: chacun s'empressait de calmer sa faim, enseveli dans son assiette et sans s'occuper du voisin. Des mains lourdes se versaient des rasades jusqu'au bord du verre. De courtes phrases s'échangeaient entre deux bouchées. Mais les autres tables retentissaient de conversations et de rires. Des mots de toutes les langues méditerranéennes surgissaient parfois dans le tumulte, puis la rumeur grandissante couvrait tout, et un roulement continu grondait comme sur les galets des plages.

Il y avait là des hommes de toutes les nations[1]. — des terrassiers piémontais, les plus bruyants de tous, avec leurs faces roses de Gaulois aux longues moustaches blondes et leurs yeux bleus. Ils étalaient de grandes bottes et des pantalons de velours aussi larges que des jupes, à côté des cottes de toile bleue des charpentiers marseillais. Par-ci par-là, éclataient les *taillotes* multicolores des petits charretiers de la Camargue et de la vallée du Rhône, qui gesticulaient entre les larges épaules des Piémontais. Une blouse de Montélimar, déteinte par les lessives et dont les broderies noires s'effaçaient sous la poussière, se démenait avec des gestes amplifiés par les plis. Tous les patois sonores du Piémont et de la Provence depuis Turin jusqu'à Martigues se confondaient, parfois sur les mêmes lèvres. Tous se comprenaient, s'excitaient, s'enivraient de leurs propos, que les Piémontais martelaient de rudes accents toniques. Le vin coulait dans les verres, incendiait les visages et dilatait les yeux.

Plus pacifiques, les hommes du Nord se tenaient à l'écart : c'étaient presque tous des Alsaciens immigrés, des Badois de la Forêt-Noire. Quelques-uns, anciens zouaves ou chasseurs d'Afrique, se reconnaissaient à l'impériale de leur barbiche. Des maçons auvergnats se mêlaient à eux, avec leurs favoris noirs et leurs casquettes en peau de lapin, qu'ils conservaient malgré le soleil, par économie. Pour se distinguer, tous affectaient à l'auberge de ne parler que le français, ce qui faisait rire ceux de Marseille. Il y en avait qu'on interpellait des autres tables en singeant leur mauvais allemand :

— Hé! Schumacher!... Ou'sque t'as mis ton *schnaps*?

Et les petits charretiers de la Camargue répétaient sur tous les tons : *schnaps, brod, grumbeeren*, en contrefaisant les inflexions grasses et traînantes des Alsaciens.

Près des Espagnols, il y avait des tables entières de Maltais, de Napolitains, de Mahonnais, tous charretiers ou maçons, très à l'aise et parlant haut comme des gens qui sont chez eux. Les Maltais au teint mat et au visage gras caressaient de grosses moustaches à la Victor-Emmanuel. Plusieurs avaient des anneaux d'or à leurs oreilles. Mais au fond les

1. Gustave Flaubert, *Salammbô*, chap. I.

autres les méprisaient à cause de leur sang mélangé et de leur ressemblance avec les Maures et les Juifs. Les Napolitains les écrasaient de leur faconde, tout fiers de leurs chemises de laine rouge; et le Mahonnais, trapu et colossal, se carrait dans ses épaules, assénait de lourdes ripostes, qui inspiraient le respect.

Ils se divertissaient aux dépens d'un malheureux gitane, un tondeur de chevaux, que les charretiers avaient ramené de l'écurie. Comme il était sourd et muet, on lui hurlait d'énormes plaisanteries dans les oreilles. Quelques-uns, lui mettant les poings sous le nez, faisaient semblant de le vouloir battre. Le gitane ahuri, dépaysé au milieu de tout ce monde, avec son maigre visage, son teint jaune, ses accroche-cœurs plaqués aux tempes, regardait en face les mauvais plaisants, les pupilles dilatées et cherchant à comprendre :

— Dis, Gabriel? T'es toujours avec ta sœur?...

— *Qué*!... c'est la mode des gitanes: tous pêle-mêle!...

— Gabriel! tu es soûl, tu as pris la tasse!... Ta femme va te fiche une râclée...

Les injures et les brocards s'excitaient. Juan le Mahonnais lui versa une purée d'absinthe dans son verre, tandis que Pascualete, ayant pris une bouteille vide, lui claironnait dans les oreilles en soufflant de toutes ses forces. Comme le gitane n'entendait rien, les rires redoublaient. D'autres lui versaient du vin dans le cou, ce qui faisait retourner le malheureux, les mains levées et menaçantes.

Au milieu du tumulte, les charbonniers valenciens, qui besognaient dans les ravins du Frais-Vallon, se tenaient graves, presque sinistres, avec leurs visages glabres et enfumés et leurs petites blouses de lustrine noire. Ils assistaient d'un air de parfaite indifférence aux hurlements et aux rires, promenant leur regard tranquille des Piémontais batailleurs aux Mahonnais brutaux et féroces.

Or tous ces hommes se repaissaient des nourritures avec une sorte de fureur qui était belle à voir. Ils rompaient le jeûne des ancêtres, ils disaient adieu à la frugalité et à la misère des pays arides, ils s'épanouissaient à l'abondance et à la richesse venues du Nord. De petites servantes valenciennes circulaient avec d'énormes quartiers de bœuf bouilli

sur un lit de pommes de terre. D'autres emportaient des soupières à moitié pleines de potages au safran, où s'échevelaient des pâtes. Le patron — une espèce de ruffian d'Alicante en chemise rose et en pantalon de velours collant — se hâtait au milieu des groupes, la serviette sur l'épaule et des bouteilles aux mains. La fumée des cigarettes commençait à noyer la lueur des lampes à pétrole pendues aux solives. Des guitares décrochées des murs perçaient la rumeur des voix; et de toute cette foule montait une large odeur enveloppante, où se fondaient les émanations des lieux où ils vivaient. La senteur des mulets et des fourrages, celle des plâtres neufs et des poussières âpres des bâtisses, la fraîcheur saline des carrières, où filtrent des sources, envahissait la salle.

Ramón s'enthousiasmait. Il contemplait surtout avec admiration le rotondité de la patronne, une grosse Alsacienne blonde et lymphatique : la gorge qui tremblait sous la camisole, les joues tombantes et fanées par le maquillage disaient l'odyssée à travers les mauvais lieux de la haute ville.

Pascualete le Borrego regardait son camarade à la dérobée d'un air narquois :

— Quand est-ce que tu prends le fouet, Ramón? interrogeait-il en ricanant. Viens sur la route de Blida avec nous autres, tu en auras des *payses !*...

Au même instant Juan le Mahonnais, un colosse aux larges oreilles, chiffonnait la patronne au passage.

— Dites, madame Charles, vous vous en souvenez, des charretiers?...

Ces propos et ceux du Borrego enflammaient l'imagination de Ramón. Ce n'était pas l'envie qui lui en manquait, de faire la route de Blida; mais le père aurait voulu qu'il l'aidât avec ses frères dans son métier de charbonnier. Ramón l'avait déjà planté là pour se faire casseur de pierre : il ne lui restait plus qu'à quitter tout à fait la maison! Seule, la peur du *vieux* le retenait.

Tout à coup des cris d'enfants retentirent au dehors. C'était le cri du carnaval accompagnant les masques :

— Héou! héou!... à mort les juifs!...

Ramón se précipita vers la porte avec les autres. Une poussée se produisit. Toutes les énergies frémissantes, sur-

chauffées par cette journée de sirocco, fouettées par les nourritures et les boissons, avaient besoin de se détendre. C'était une aubaine. Les juifs ne s'aventuraient qu'en tremblant dans le faubourg, où on les assommait régulièrement et où la police n'osait guère se montrer.

Le crépuscule était venu. Protégés par le demi-jour, les juifs, deux jeunes gens, galopaient à toutes jambes vers la ville. Comme ils étaient travestis à l'européenne, les huées redoublèrent. Les enfants couraient derrière, lançant des cailloux. Des hommes ramassèrent des pierres plates tombées des galères. Les projectiles pleuvaient, s'effritant aux talons des juifs, qui couraient affolés. Quelques-uns essayèrent de les poursuivre, au milieu des cris devenus féroces : « A mort ! A mort les juifs !... » Mais les fuyards avaient trop d'avance pour être atteints. Ils disparurent derrière les fortifications, où veillaient des postes.

— Sale race ! dit le Borrego, en se rasseyant à table avec Ramón.

Les yeux de Juan le Mahonnais brillaient de colère. Il avait ramassé des pierres un des premiers.

— Si seulement on pouvait les tuer tous ! leur faire suer leur or, à ces boules de graisse !...

Mais Ramón n'écoutait pas. Encore tout agité de la poursuite, il venait de reconnaître parmi les hommes qui rentraient en désordre un maçon au visage bilieux, dont les moustaches semblaient deux petits rouleaux d'or posés sur ses lèvres : c'était Pepe Clari, un garçon de l'âge de Ramón, mais bien plus grand, très maigre et très étroit d'épaules.

Ramón le regarda fixement, les dents serrées.

— Qu'est-ce que tu as, Ramón ? dit Pascualete le Borrego.

— Rien !

Et après une pause :

— Il y en a un ici qui ne me plaît pas.

De sa main tendue, il désigna Pepe Clari, qui détourna la tête et affecta de causer tranquillement avec son voisin. Ramón, furieux, fit le geste de se lever ; mais le Borrego lui mit la main sur l'épaule et le força de rester assis :

— *Calla, Ramón, calla*[1] ! disait Cinto d'un ton paterne.

1. « Tais-toi, Ramon, tais-toi ! »

Quelques-uns, prévoyant du scandale, se réjouissaient déjà. Mais Pascualete, un moment, occupa Ramón par ses questions :

— Voyons!... Qu'est-ce qu'il t'a encore fait, cet homme-là? Tu es tout le temps à chercher des batailles!... Un jour ou l'autre, tu vas ramasser un soufflet...

— Lui?... Un soufflet!... D'un coup de tête, je lui casse les côtes!...

Ramón, que la colère reprenait, fit de nouveau mine de se lever. Pascualete le maintint et, baissant la voix, afin de ne pas attirer l'attention des autres tables :

— Il faut que tu sois bête, de te battre pour une fille! C'est à cause de la Rosa, hein?...

— Puisqu'il sait que je la *fréquente*, dit Ramón, qu'est-ce qu'il se mêle de lui courir après?... Oui, la *chica*[1] me l'a dit : il est tout le temps à rôder autour...

— Et si elle l'aime, la *chica*? insinua le Borrego.

— Elle l'aime?... Elle voudrait le voir au bout d'une fourche, oui!... L'autre soir, comme il était derrière nous, je lui ai dit qu'il fallait choisir et elle m'a dit : « C'est toi que je veux!... »

Cet aveu, dont il se parait, remplit Ramón d'un tel orgueil que, pour l'instant, il en oublia sa rancune.

On se levait, à ce moment, pour séparer deux Piémontais qui s'étaient pris de querelle en jouant à la *morra*. Pascualete profita de la diversion pour faire sortir Ramón.

Ils s'assirent devant une guinguette en planches, en face des bâtiments de la Compagnie. La nuit était tout à fait venue, une nuit torride et voilée de brume. L'air était aussi brûlant que dans la journée. Seulement des souffles étouffants soulevaient par intervalles la poussière de la route et se posaient comme un fer chaud sur les visages. Des jeunes gens descendaient vers la ville, en chantant au son des guitares : c'étaient les fiancés qui allaient chercher leurs fiancées. Presque toutes servantes chez les bourgeois de la ville, les garçons avaient coutume d'aller les prendre à la porte des maîtres pour les ramener chez leurs parents.

1. « La petite. »

Tandis que les autres remuaient leur café de caroube, Ramón, inquiet, sondait les ténèbres du regard. Tout à coup, il tendit la main vers l'angle des bâtiments, où s'embranche la route du Frais-Vallon :

— Tiens! je parie qu'il est là, ce grand *carnaval*, ce grand lâche!...

On distingua, en effet, des ombres qui disparurent très vite dans la direction de l'ancien cimetière juif.

— Je crois qu'ils sont trois, dit Pascualete le Borrego.

— Ah! *Cristo!* il n'ose pas s'aventurer tout seul : il lui faut une bande de *fours à chaux* comme lui pour qu'il se risque à sortir... Tiens! je te le jure, ce soir il faut que je lui mange le foie!

Et, se levant brusquement :

— Moi, je descends vers Alger, je vais chercher la *chica*...

— Nous t'accompagnons, Ramón! dit le Borrego.

Cañete et Cinto étaient très ennuyés de tout cela. Ils auraient préféré aller se coucher; mais, par pudeur, ils appuyèrent l'offre de Pascualete. Quant à Ramón, il déclara superbement qu'il n'avait pas besoin d'eux. Finalement, il consentit, car il avait peur de traverser tout seul le petit bois d'eucalyptus qui borde le chemin à l'approche des portes.

On se mit en route. Ramón ramassa de grosses pierres dont il bourra sa ceinture. Ses compagnons l'imitèrent. En arrivant aux eucalyptus, ils croisèrent une patrouille conduite par un agent. Néanmoins Ramón ne cessait pas de tourner la tête, explorant l'ombre, se méfiant toujours d'une embuscade derrière les arbres; mais rien ne s'apercevait.

Au delà des portes, ils rencontrèrent des chanteurs et des guitaristes, dont ils reconnurent plusieurs. Ils échangèrent des saluts. L'Esplanade, avec ses terrains vagues et ses tas de décombres, était encore un endroit suspect. Ils se hâtèrent d'arriver à la rue Bab-el-Oued, qui resplendissait des feux de ses cafés et de ses guinguettes. Les *bodegas* espagnoles, comme les « zincs » marseillais, regorgeaient de braillards, de buveurs et de joueurs. Des calèches passaient, emportant des mauresques et des militaires. Des filles circulaient sous les arcades, des appels retentissaient en des langues diverses, parmi le grincement des guitares et les ritournelles des man-

dolines. Alger était en fête. On devinait l'émoi de toutes les chairs au rire déchirant des femmes, qui tout à coup sonnait faux dans la nuit. Sur la Place du Gouvernement, on entendait ronfler les cuivres d'une musique militaire. Puis la place apparut avec son éclairage de décor, les hautes façades blanches des maisons, où luisaient les lettres d'or des enseignes, les palmiers de la Régence aux verts étranges qui semblaient des arbres de féerie. Tout au fond, les glaces des cafés populaires ouvraient des perspectives profondes, peuplées de têtes pâles et multipliant les lumières comme des illuminations. Les chaises et les tables des terrasses, toutes remuantes d'hommes et de femmes en cheveux, débordaient jusque sur la chaussée, où la foule tournait lentement, comme alourdie par l'air, autour des corricolos et des petits tramways aux couleurs violentes.

Ramón, pris par le mouvement de la foule, se sentit ressaisi de cette trépidation fébrile qui tout à l'heure exaltait les conversations et faisait luire les prunelles aux tables de l'auberge. L'énervement du sirocco s'y ajoutait. Plus que jamais il avait envie de se battre. Les propos d'amour de Pascualete le Borrego et de Juan le Mahonnais sonnaient de nouveau à ses oreilles : il souhaitait de tuer et de faire l'amour, éperdument.

— Laissez-moi là, vous autres!... et merci, hé! — dit Ramón en touchant la main à ses trois camarades.

Comme ceux-ci voulaient l'accompagner jusqu'au bout :

— Non, non!... je fais mes affaires tout seul!

La voix de Ramón était rauque et tremblante de colère contenue : la vantardise espagnole se mêlait dans ces mots à la jalousie farouche dont ceux de sa race entourent les choses de la volupté et du sang. Il voulait être seul avec sa fiancée.

Celle-ci était servante chez des boulangers, rue de Chartres.

Comme il craignait d'être en retard, Ramón, pressant le pas, s'engagea dans les ruelles arabes qui joignent la rue de Chartres à la rue Bab-Azoun. Les tambourins sonnaient continûment dans les cafés maures. Des chansons âpres et gutturales se traînant sur des airs d'église déchiraient la rumeur de la ville. Brusquement, la pénombre de la ruelle cessa et Ramón émergea à la lumière crue des restaurants et des cafés euro-

péens. La rue de Chartres apparut avec ses bars tout pleins d'hommes et de cris. L'air s'était encore alourdi des émanations fades des épiceries et des cuisines, de la moiteur fétide des respirations et des sueurs humaines. Tout à coup Ramón, qui marchait la tête basse, sentit une main se poser sur son bras :

— Bonsoir, Ramón!

C'était sa fiancée qui, lasse de l'attendre, s'était mise en chemin toute seule. La *chica* était une robuste fille à la taille mince et aux traits fortement accentués. Elle marchait avec ce balancement gracieux des hanches qu'ont toutes les Valenciennes. De larges cercles d'or pendaient à ses oreilles :

— Tu sais? dit-elle précipitamment, il est derrière nous! Il m'a parlé!...

— Qui?

— Lui! Pepe Clari, avec deux hommes.

Ramón se retourna, regarda le long des maisons, fouilla de l'œil dans les groupes qui stationnaient. Il ne vit rien.

— Il se cache, le grand lâche!... Tu es sûre que tu l'as vu?...

— Je te le jure, puisqu'il m'a parlé.

— C'est bon! il ne perdra pas pour attendre.

Ramón entraîna Rosa vers Bab-el-Oued. Ils marchaient l'un à côté de l'autre, comme deux hommes. Ramón ne disait rien. Sa fiancée se rapprochait de lui, balançant sa taille de son air de princesse et le dépassant un peu de la tête. Une angoisse pleine de délices la remuait, à l'idée que deux hommes allaient se battre pour elle.

Ils descendirent la rue en coup de vent, tenant le milieu de la chaussée, se défiant des piliers et des arcades. Quand ils se furent engagés au milieu des terrains vagues de l'Esplanade, soudain un coup de sifflet retentit, et ils virent se dresser trois hommes de derrière un tas de pierres.

— Va-t'en, dit Ramón ; il va y avoir des coups!... Passe les portes et appelle les soldats du poste, si tu crains...

Mais Rosa serra fortement le bras de Ramon :

— Si tu es tué, dit-elle, je veux qu'ils me tuent avec toi!

Les trois hommes, formant cercle, se rapprochaient. Pepe Clari avait tiré une *navaja* de sa ceinture :

— Les lâches! dit Ramón, ils ont le courage de tirer des couteaux!

Mais ils s'avançaient avec précaution, craignant la force herculéenne de Ramón et sachant que la *chica* lui prêterait main forte au besoin : ses larges mains valaient celles d'un homme. Ils virent à peine le geste de Ramón qui sortait une pierre de sa ceinture :

— Tiens! attrape ce pavé-là!

Pepe Clari s'abattit tout à coup en poussant un hurlement. A l'instant même, le trot d'une voiture s'annonçait dans la rue Bab-el-Oued. Les deux acolytes s'enfuirent à toutes jambes vers les rampes du Jardin Marengo. Ramón et Rosa se mirent à courir vers les portes. Celle-ci, affolée, avait pris le bras de son fiancé : comme la voiture s'était arrêtée, ils redoublèrent la hâte de leur course, craignant d'être pris. Puis, une fois sous les voûtes, ils affectèrent une allure plus calme pour passer devant le poste. Maintenant c'était fini, ils étaient hors d'Alger. Ramón, ivre de joie, se repaissait de son triomphe. Surexcités par l'émotion de tout à l'heure et fouettés par cette soirée ardente, tous ses nerfs vibraient. La pression de la main de Rosa, qu'il sentait pour la première fois contre sa chair, lui fit perdre la tête. Alors, emporté par le débordement de sa force et l'appel de sa luxure, soudain il eut envie de se jeter sur elle... On entendait tout proche la plainte de la mer sur les écueils.

— Viens! dit-il tout à coup.

— Où cela?

— Là-bas, viens!

Il l'entraînait vers la mer.

Rosa, extasiée par la force de son fiancé et toute troublée d'amour, cédait au bras de Ramón; mais elle s'arrêta, immobile, enracinée au sol comme une borne :

— Est-ce que tu es mon mari, pour me commander? lui dit-elle durement. Ramène-moi à la maison! Quand nous serons mariés, j'irai partout où tu voudras.

Ramón savait qu'il n'y avait pas à lutter contre elle. Il lui quitta le bras en la regardant avec des yeux mauvais, puis, sans se toucher, parallèlement, ils revinrent par le petit bois d'eucalyptus.

Ils marchaient silencieux vers le faubourg, lorsque, derrière eux, un bruit de pas et de guitares les fit se retourner :

— Ho! Ramón! cria une voix...

C'était Pascualete le Borrego, avec une bande de guitaristes qu'il avait rencontrés en chemin. Ils avaient vu un rassemblement autour de Pepe Clari et, se doutant que Ramón était en avant, ils avaient pressé le pas pour le rejoindre.

— Il en a un coup à la tête! dit le Borrego... On le portait chez le pharmacien comme nous passions. Il s'en souviendra, de celui-là!

A ces mots, Rosa leva les yeux vers Ramón avec un tel élan d'admiration et de reconnaissance que celui-ci en oublia le refus de tout à l'heure.

Les jeunes gens se mirent en marche, entourant le couple, par crainte d'un retour offensif des amis de Pepe Clari. Les guitares sonnèrent joyeusement. Alors un grand garçon pâle se mit à lancer d'une voix perçante une romance valencienne, dont le plain-chant guttural se traînait en longues modulations à la mode arabe. Ce chant barbare, aux caresses farouches, fit bondir le cœur de Ramón : c'étaient vraiment ses fiançailles. Comme les paranymphes de ses noces futures, le chanteur et les musiciens l'escortèrent jusqu'au seuil de sa fiancée.

Sur la porte elle se retourna et, sans lui toucher la main, elle lui dit avant d'entrer :

— Adieu, Ramón! viens demain à la maison parler à mon père.

Dans ces paroles tremblait tout son amour avec une joie cruelle d'être délivrée de Pepe Clari. Ramón le sentit et l'orgueil de son triomphe s'en accrut. L'idée de sa force l'enleva soudain, tel un grand vent venu de la mer. Son corps allégé lui semblait se dissoudre par la violence de son âme qui s'élançait éperdument avec une sorte de rage dévastatrice. Comme tout son sang brûlait, il se remit en marche dans la nuit avec Pascualete. Ils allèrent longtemps, une même fureur les poussait. L'ardeur de cette journée étouffante, l'exaltation du repas en commun dans la salle de l'auberge, tout cela, ayant couvé si longtemps, éclatait à cette heure et embrasait leurs veines. Ils montèrent précipitamment les rampes du Jardin Marengo, sans se rien dire, presque farouches, et ils ne

s'arrêtèrent qu'au sommet de la Casba sur la plate-forme qui domine la ville. Ils visitèrent l'un après l'autre tous les bouges. et Ramón s'y rompit le corps et l'âme jusqu'à l'aube.

Le lendemain, il fut exact au rendez-vous de la Rosa. Les parents le reçurent avec un embarras mal déguisé. Au fond ils étaient flattés de ce mariage : le père de Ramón passait pour avoir du bien en Espagne et celui-ci promettait d'être un rude ouvrier. Mais sa réputation de batailleur et de mauvais garçon les rendait hésitants.

Quand il fut parti, la mère de Rosa. scandalisée par les allures de Ramón, essaya de la dissuader :

— Comment est-ce que tu peux l'aimer, dit-elle, lui qui est si méchant?

— Eh bien! dit Rosa, plus il est méchant, plus je l'aime!

Elle rougit. tout étonnée elle-même de sa réponse.

A partir de ce jour, Ramón fut admis à « fréquenter». Ces assiduités soulevèrent d'abord une violente colère chez son père, qui rêvait d'un tout autre mariage. Ramón saisit ce prétexte pour quitter tout à fait la maison et, ayant trouvé un équipage, il se mit à faire la route de Blida avec Pascualete le Borrego. Quand il eut ramassé de quoi s'acheter un lit et une commode, il parla tout de suite de faire venir les papiers d'Espagne et de fixer la date du mariage.

Comme il gagnait beaucoup d'argent et qu'il était devenu plus sage depuis qu'il « fréquentait ». ses parents se radoucirent, ils donnèrent leur consentement et, petit à petit, la *tia* Pepa se prit d'affection pour sa future bru.

Ils se marièrent, un soir de mai les guitaristes furent aux noces de Ramón; et, dix mois après, il leur naquit un garçon qui s'appela Rafael, comme son père et son aïeul.

II

RAFAEL

Si loin qu'il remontât dans le passé, Rafael ne se souvenait point d'autre chose que d'avoir bercé dans ses bras ses

frères et ses sœurs. Se balançant sur un pied, il imitait le rythme des berceaux et, tout petit lui-même, ployant sous la charge trop lourde, il s'arrêtait souvent au milieu de sa berceuse pour raffermir son fardeau entre ses bras.

Peut-être se serait-il complu à ces soins, si sa mère n'eût interrompu trop souvent ses jeux pour l'en charger. Il se les rappelait comme une chose maussade, qu'il associait au souvenir de sa grand'mère, la *tia* Pepa. Celle-ci, avec sa petite figure de chouette, son fichu noir sur la tête et son châle de laine noire, avait été la terreur de son enfance. Elle le battait fréquemment et, le dimanche, elle le poussait à la messe, en lui donnant des coups du gros rosaire qu'elle portait enroulé à son poignet.

De là, sans doute, la répulsion instinctive de Rafael pour les vieilles gens. Il avait une véritable peur des vieux qui faisaient la partie avec son grand-père dans un petit cabaret borgne, tout proche de la maison : ces visages ridés, penchés sur les cartes, ces oreilles moussues, ces bouches noires trouées par la brèche des dents lui donnaient la même horreur que les cadavres.

Mais Rafael ne connut pas longtemps ses grands-parents. Un beau jour, se trouvant assez riches, ils retournèrent en Espagne, après avoir inutilement essayé d'emmener avec eux Ramón et son frère cadet. Ce jour-là, il y eut à la maison une terrible scène, qui ne sortit jamais de la mémoire de Rafael.

Le vieux rendait Ramón responsable de la désertion de son second fils, Pascual, qui, lui non plus, ne voulait pas quitter l'Afrique. Mais ce qui l'indignait surtout, c'est que Ramón eût formé la résolution de ne jamais revenir au pays natal. Ils échangèrent de dures paroles dans leur dialecte valencien aux intonations sauvages :

— Qu'est-ce que vous voulez que j'aille faire dans votre pays de misère? disait Ramón. Si vous êtes riches, moi, j'ai ma femme et mes enfants à nourrir...

— Écoute! Ramón, — disait le vieux, en adoucissant sa voix : — qui abandonne son pays renie son sang. Et le sang ne se renie pas, vois-tu, c'est plus fort que tout!...

Puis, s'exaltant soudain, les yeux farouches :

— Qui renie son sang, renie le Christ, et le Christ le maudira au jour du Jugement... Entends-tu, Ramón?

Celui-ci, sans lever les yeux vers son père, répondit simplement :

— Non!

Toute la force d'inertie de la race apparut dans ce seul mot : c'était la volonté indéracinable comme un roc.

Alors le vieux lui sauta au visage et, lui prenant les moustaches, il les secoua avec fureur :

— On ne porte pas de moustaches quand on n'est pas un homme! Non, tu n'es pas un homme, tu n'es pas un homme!...

Un éclair de haine passa dans les yeux de Ramón ; mais il se borna à croiser les bras :

— Vous pouvez me battre si vous voulez, puisque vous êtes mon père, dit-il; mais si c'était un autre, la main lui aurait tombé avant de toucher un poil de ma figure!

Il tendit la joue avec un air de défi. Le vieux lui détacha immédiatement un soufflet; puis, comme Ramón ne bougeait pas, il fondit en larmes. Son fils le laissa pleurer. Le vieux rentra ses pleurs avec effort :

— Que Dieu te le paie! dit-il, et il s'en alla.

Après le départ de son père, Ramón se sentit délivré d'un grand poids. Il entraîna son frère Pascual sur la route de Blida et se mit à faire le plus de «fourbi» qu'il put, avec cette âpreté au gain, cette endurance à la peine, des peuples et des races dont les énergies ont longtemps sommeillé. Cette Afrique à demi sauvage, tous ces Espagnols la considéraient comme leur conquête. Ceux de Mahon défrichaient les champs incultes, forçaient le sol aride à produire, tondaient les plaines d'alfa. Ceux de Valence et d'Alicante, avec des efforts surhumains, entraînaient de lourds chariots chargés de vivres et de matériaux à travers les sables mouvants du Sud. Tous rançonnaient l'Arabe et l'Européen, tous se volaient entre eux, comme ceux qui jadis partaient par bandes des ports de San-Lucar et de Palos, pour aller conquérir l'or du Mexique et du Pérou.

Vint l'insurrection de Kabylie : Ramón y gagna beaucoup d'argent. Au risque de se faire prendre et fusiller cent fois, il

fit passer de la poudre aux Arabes. Il est vrai que la plupart du temps il leur vendait du charbon pilé, que des amis du faubourg lui scellaient dans des boîtes de fer-blanc. Avec le bénéfice il se monta deux équipages pour le service des carrières, — ce qui était son rêve depuis longtemps. — Son frère Pascual, qui avait pris part au gain, se maria aussi et fut s'établir dans une guinguette aux environs de Cherchell.

Comme les bénéfices augmentaient, Ramón s'associa à un Français de Perpignan et bientôt il eut quatre équipages. Puis sa femme l'excita à reprendre l'auberge de madame Charles, que celle-ci voulait quitter, ayant fait fortune : lui, continua à s'occuper de ses galères et de ses bêtes, tandis que Rosa dirigeait l'auberge et le café.

Ramón était au comble de ses vœux : jamais il n'avait tant manié d'argent. Il lui sembla qu'il gagnerait tout ce qu'il voulait, qu'il était riche pour toujours. Alors un changement complet se fit dans ses habitudes. Entraîné par son ami Pascualete le Borrego, qui était assidu à la maison, il se mit à boire avec la frénésie des Espagnols, buveurs d'eau depuis des générations. Il porta une blouse à la française, il commença à rouler les cafés-concerts et à fréquenter les filles. Son caractère batailleur reprit le dessus : souvent on le ramena à la maison ivre-mort et couvert de blessures.

Quelquefois même il ne rentrait qu'après deux jours d'absence, et c'étaient des scènes avec la Rosa :

— Tu n'as pas honte, disait-elle, toi, un homme marié !... un père de famille !...

— Qu'est-ce que tu as à te plaindre ? ripostait Ramón. Est-ce que je ne te donne pas tout ce qu'il te faut ?... Dieu merci, tu n'as jamais manqué de rien, toi, ni les enfants : ils ont à boire et à manger, du linge blanc sur eux et des souliers aux pieds...

Et quand Rosa lui reprochait de gaspiller tout l'argent de la maison et de ne pas songer aux enfants :

— Est-ce qu'ils n'ont pas des bras comme moi ? disait Ramón. Ils travailleront comme leur père. Moi, mon père ne m'a rien laissé !...

Plus souvent ces querelles se terminaient par des batailles, où Ramón n'était pas toujours le plus fort. Une fois qu'il

était revenu ivre au logis, il avait envoyé un tel soufflet à Rafael, que le visage du petit en fut inondé de sang... A cette vue, Rosa indignée avait pris un couteau de cuisine et s'était précipitée sur lui en criant à l'assassin. Ramón, soudainement dégrisé, s'était mis à pleurer.

Plus d'une fois Rosa avait dû se rappeler les remontrances de sa mère : « Comment peux-tu l'épouser, lui qui est si méchant?... » Mais elle était restée fidèle à son serment de l'aimer quand même. Ses tristesses s'apaisaient sur le seuil de leur chambre. Elle et Ramón s'aimaient dans la force de leur chair et la beauté de leur sang. Elle enfantait avec une sorte de fureur, et, comme les grandes mères antiques, elle était fière de sa fécondité : des dix enfants qu'elle eut, plusieurs étaient morts au berceau, mais les petits cercueils blancs, qui franchissaient si souvent la porte de la maison, n'avaient point calmé son ardeur.

Rafael avait grandi au milieu de ces événements domestiques, sans presque les remarquer : comme son père, il fuyait le logis. Mais ce n'étaient pas tant les jeux qui l'attiraient, que la vie des carrières, la beauté des équipages et l'incessant va-et-vient des chariots et des bêtes.

Après sa première communion, Rosa parla tout de suite de lui faire apprendre un métier; Ramón aurait désiré qu'il continuât encore quelque temps à fréquenter l'école.

— Qu'est-ce que tu veux qu'il aille à l'école? disait la mère. Tu sais bien qu'il a la tête dure comme un caillou; c'est une *race d'Espagnol* comme nous autres; il n'apprendra jamais rien...

Rafael, enchanté de ces propos, flattait sa mère pour qu'elle obtînt de Ramón sa liberté. Celui-ci, obsédé par Rose, finit par se rendre. Un soir, pendant le souper, il interrogea solennellement son fils :

— Voyons! quel métier est-ce que tu veux faire?

— Charretier! dit fermement Rafael.

La mère se récria : un métier de galérien! Il ne savait pas la misère que c'était! Jamais! jamais! — Et Rosa lui déclara qu'elle lui couperait plutôt les mains que de lui voir prendre un fouet.

Elle venait de deviner que Rafael serait le même homme

que son père, le vrai fils de son sang; et, dans ce cri d'alarme, éclataient toutes les désillusions, toutes les souffrances et toutes les rancunes de son mariage.

Ramón, au contraire, était flatté de cette préférence de son fils pour son métier à lui. Mais la mère ajouta bien vite :

— Sois plutôt bourrelier ou charron... En voilà de jolis métiers! Tu gagneras de l'argent et tu pourras te reposer tous les dimanches...

L'idée que Rafael pourrait être patron, qu'il aurait un magasin et deviendrait presque un monsieur finit par séduire Ramón : il décida que l'enfant serait bourrelier. On le confia donc pour son apprentissage à un ami de la famille, qui avait un atelier au faubourg, à côté des écuries de la Compagnie.

Rafael prit le tablier de lustrine des apprentis et, selon la coutume, on l'employa tout de suite à cirer du fil et faire les commissions. Le changement de régime lui plut d'abord. Puis sa vocation contrariée se tourna en une espèce de culte pour les harnais : il maniait les brides et les colliers avec dévotion. Pendant les premiers jours, il s'arrêta cent fois dans son travail pour regarder le plus habile ouvrier achever une bride merveilleuse, destinée à un attelage de mules espagnoles et qui devait être un chef-d'œuvre. Elle était cousue de cuirs multicolores qui formaient des dessins éclatants et bizarres d'un travail compliqué et dont la bordure s'incrustait d'étoiles de nickel et de verroterie. Quand le harnachement complet fut exposé à la vitrine, Rafael se montra un des plus assidus à l'admirer. Il s'extasait surtout sur les colliers, que des pompons de soie, des guirlandes de fleurs en papier et de petits miroirs plantés entre les attelles décoraient d'un luxe puéril et précieux.

Mais ces admirations cessèrent vite d'amuser Rafael : tandis qu'il cirait son fil ou cardait son crin, son imagination voyageait derrière les chariots, parmi les chemins poudreux des carrières, les claquements des fouets, les jurons et les cris. Il reconnaissait les beaux équipages au son des grelots et même au pas des bêtes. L'oreille sans cesse dressée, — dès que l'un d'eux s'annonçait sur la route, il courait à la porte pour le voir passer, surtout quand c'était celui de Pascualete le

Borrego, l'ami de son père, qui avait quitté la route de Laghouat pour entrer dans une minoterie.

Au premier grincement des essieux, Rafael se levait précipitamment de son tabouret. Dans le flamboiement de la route, au milieu du tapage des roues, du tintement des grelots et du cliquetis des traits, la petite mule de volée apparaissait, balançant ses hanches, avec son époussette qui balayait le sol suivant le rythme de la marche et dont les clous de cuivre et les passementeries resplendissaient. Derrière elle, en file profonde, d'autres flammes s'allumaient dans les miroirs à la cime des colliers, dont les hautes cornes recourbées oscillaient comme les piques d'une armée. Les huit bêtes de l'équipage se déployaient avec lenteur devant le chariot où des piles de sacs tremblants sous les câbles montaient presque aussi haut que les maisons du faubourg.

Cette masse puissante qui s'avançait en ordre, ce gémissement des essieux, ce tapage guerrier des sonnailles et des claquements de fouet faisaient bondir le cœur de Rafael. Il nourrissait ses yeux de ce spectacle. Il contemplait surtout le Borrego qui passait superbe, le fouet levé et le feutre en arrière : celui-ci envoyait un salut joyeux au bourrelier, la petite mule se balançait en avant, puis les huit bêtes défilaient avec leurs hauts colliers, puis c'était l'énorme masse oscillante qui faisait gémir les essieux et craquer les cailloux; et peu à peu tout se confondait dans la poussière et la cohue des attelages. Le grand char avait disparu, continuant sa marche tranquille et indifférente vers la ville et la mer, vers les lointains horizons des montagnes et des plaines ; et comme ses yeux le cherchaient encore, Rafael sentait les larmes lui gonfler le cœur. Il restait sur le seuil tristement, regardant sa vie tout entière qui s'écroulait.

Ces allures déplaisaient fort à son patron, qui, dès le premier jour, le jugea un déplorable apprenti. De même que l'instituteur, il déclarait que Rafael avait la tête dure comme un caillou et n'était bon qu'à faire un charretier. De tels propos humiliaient Ramón et surtout sa femme; mais ni leurs remontrances ni leurs coups n'y pouvaient rien : il fallut retirer Rafael.

Alors commença pour lui un rude apprentissage.

— Puisque tu veux être charretier, lui dit son père, on va te montrer ce que c'est, mon ami! Seulement, ne t'avise pas de changer d'idée : autrement, je cale la roue avec ta tête!

Pendant les premiers jours, Rafael ne souffrit pas trop des rigueurs du métier. En plein épanouissement d'adolescence, le sang agile dans les veines, toute l'ivresse de sa jeune force au cerveau, il acceptait avec enthousiasme les dures corvées.

Ramón, dévoré par sa rage de travail, se levait avant les autres. Dès une heure du matin, il était debout, allait faire un tour à l'écurie, donnait des rations neuves aux bêtes, et, vers deux heures, il tirait Rafael de son lit. Méticuleux à l'excès, il l'obligeait à panser soigneusement toute une moitié de l'écurie, tandis que lui-même jouait de l'étrille à l'autre bout. Puis on partait pour les carrières. Rafael conduisait; et de s'enfoncer ainsi dans la nuit, de cheminer par les rues désertes et les routes silencieuses avait pour lui tout le mystère d'une initiation. On pénétrait au milieu des hautes roches encore toutes chaudes de soleil et, à de certains détours, des bouffées fraîches arrivaient avec le petit bruit des sources. On dételait, après avoir mis en place les galères vides, et on rattelait aussitôt les galères remplies la veille par les chargeurs. Rafael prenait plaisir à détacher les traits, à faire tourner les bêtes, à crier les commandements : toutes ces besognes viriles le grandissaient à ses propres yeux.

On redescendait ensuite vers le faubourg endormi. Ramón s'arrêtait chez le *tio* Chimo, un cabaretier du pays de son père, pour prendre un verre de café. La plupart du temps, cet homme n'était pas encore levé; Ramón faisait un vacarme, tapant aux volets avec le manche de son fouet, criant des quolibets et des gaillardises :

— Ho! *tio* Chimo, laissez la vieille tranquille!...

Le vieux, un mouchoir roulé autour de la tête, entre-bâillait la porte, et l'on entrait dans la salle obscure, chauffée comme un four, où les mouches, réveillées par la petite lampe à pétrole, s'envolaient soudain en se cognant contre les visages. Le *tio* Chimo allumait les réchauds pour le café, d'un air las, les yeux brouillés, et répondait d'une voix molle aux taquineries de Ramón. Les paroles résonnaient étrangement dans la salle vide et le silence de la nuit. Puis des charretiers pas-

saient, montant aux carrières. Ramón les appelait sur le pas de la porte. On trinquait ensemble devant le comptoir et, ravi d'avoir quelqu'un pour l'écouter, il recommençait d'éternelles plaisanteries sur le *tio* Chimo et les gens de Callosa, d'où il était : car ceux d'Alicante les tournent volontiers en ridicule.

— En voilà du café de Callosa! disait Ramón. Ah! le vieux voleur! il nous donne du jus de chapeau, et de chapeau d'Auvergnat encore!...

Les rires étaient faciles et, bien que la plaisanterie fût toujours la même, le *tio* Chimo ne manquait jamais de s'en fâcher. Alors Ramón, mis en éloquence, redoublait ses facéties, à la grande joie de l'auditoire. Rafael admirait son père, ainsi écouté par les hommes, et c'est avec un véritable orgueil qu'il obéissait quand celui-ci prenant son fouet lui disait :

— Allez, Rafaelete, en route maintenant!

L'aube montait alors. Soudain le grand lys du matin jaillissait à travers le ciel pâle ; et la coupole de Notre-Dame-d'Afrique, les toits roses du faubourg, les maisons de la Casba, la ville tout entière s'épanouissait dans la clarté. C'était pour Rafael un moment unique. Son sang coulait plus vif, ses membres s'allégeaient dans l'allégresse de l'heure. Après les fatigues de la nuit, il renaissait avec l'aurore.

Puis, c'était le déjeuner de sept heures, le pain et les poissons frits sortis du couffin et mangés sur le timon de la galère en marche; et, quand on ne pouvait pas rentrer pour midi, le dîner dans les auberges et la sieste jusqu'à deux heures, à l'ombre du chariot.

Ces plaisirs nouveaux trompèrent d'abord pour lui la lassitude des longues journées de travail. Mais, surmené par l'activité fébrile de son père, il fut bientôt excédé. Ce lever quotidien en pleine nuit était épuisant; et quand il remontait vers les carrières, le soleil de neuf heures tombait comme un plomb liquide sur ses épaules. La poussière enflammait ses paupières et troublait ses yeux. Il croyait voir vaciller et tournoyer autour de lui les collines et les pins. Défaillant aux côtés du chariot, il aurait voulu s'étendre, se coucher au milieu des ornières; le sol brûlait sous ses pas, tout semblait dévasté, et il n'avait pour rafraîchir ses yeux dans ces montées accablantes que les maigres verdures du petit cimetière d'El-

Kettar, dont les tombes brillaient en face parmi les figuiers et les eucalyptus.

Peu à peu sa paresse reprit le dessus; pendant le pansage, tandis que son père sommeillait sur le coffre à orge, il lui arrivait fréquemment de jeter l'étrille et d'aller se coucher dans la paille, où il ne tardait pas à s'endormir. Ramón, n'entendant plus râcler l'étrille, se réveillait bientôt. Il entrait dans des colères furieuses contre Rafael, et si l'enfant, rompu de fatigue, tardait à se lever, il prenait un « bois de trait » et lui frappait les côtes à les briser. Ces durs traitements n'excitaient aucune haine chez Rafael : c'était son père, il obéissait. En revanche, quand c'était sa mère qui essayait de le tirer du lit, elle l'aurait plutôt tué de coups que de le faire bouger. Son entêtement était invincible. Plus tard, se remémorant ces lointaines années, il ne se sentait plus qu'une grande reconnaissance pour son père, qui avait vaincu sa paresse.

Ce qui d'ailleurs étouffait en lui toute velléité de révolte, c'était l'admiration qu'il éprouvait pour Ramón : l'endurance et la force de son père, ses veilles et ses fatigues, la crainte qu'il inspirait aux autres, tout cela donnait à Rafael l'idée d'un être héroïque et extraordinaire.

Un jour que celui-ci avait eu le pouce écrasé par une pierre tombée du chariot, il fallut lui extraire l'ongle qui s'était fendu et décollé. Ramón s'adressa au perruquier du faubourg, qui était un peu chirurgien. Le perruquier — un petit homme maigre et pâle — n'avait pas l'habitude de ces opérations. Quand il vit Ramón assis tranquillement sur une chaise lui présenter son pouce et qu'il sentit le fil de son rasoir entrer dans la chair et qu'il vit le sang couler, il devint livide :

— Pique, va! dit Ramón, c'est du bon sang espagnol!

Mais l'homme, s'appuyant sur la table, avait posé le rasoir :

— Ramón, dit-il, je ne peux pas! va voir le médecin!

Alors Ramón, haussant les épaules, prit lui-même l'instrument et, levant son pouce bien au jour, il se mit à dégager l'ongle, tranchant dans la chair et rabotant la peau, d'un air aussi calme que s'il eût dégrossi une cheville avec son couteau. Quand ce fut fini, il se fit laver et bander le pouce

par le perruquier et il rentra à la maison fort content de lui. Raphael, qui avait assisté à la scène, la raconta à sa mère, qui le redit aux voisines, et ainsi l'histoire fit bientôt le tour des carrières ; on en parla longtemps dans les cafés et dans les écuries.

De tels exemples stimulaient la paresse de Rafael et le rendaient plus docile aux corrections de son père. Bientôt l'éveil de la puberté l'emplit d'une sorte d'enivrement et d'un besoin d'activité, de déploiement de force et de prouesses qui émerveilla Ramón. C'est vers ce temps-là qu'il se mit à « courir » avec son ami Pepico, un garçon de son âge qui était casseur de pierre aux carrières. Ils s'étaient connus presque dès le berceau et, à mesure qu'ils avaient grandi, l'amitié de Rafael et de Pepico était devenue plus étroite, celui-ci se laissant conduire aveuglément par l'autre, quand son entêtement de petit Mahonnais à la dure cervelle ne le poussait pas à d'inexplicables révoltes contre l'autorité de Rafael.

Le goût des cartes les prit d'abord et ils y apportèrent toute la passion des Arabes et des Espagnols. Le soir, après le souper, Ramón permettait à Rafael d'aller faire sa manille avec Pepico, dans un petit cabaret où se réunissaient tous les jeunes gens de leur âge. Mais il n'entendait pas que son fils se débauchât. Quand Rafael se levait de table, il tirait sa grosse montre d'argent :

— Tu entends? disait Ramón, tu as tout le temps pour t'amuser! Mais si tu n'es pas rentré à neuf heures, je vais te chercher au café et je te ramène à coups de trique !

Rafael imaginait mille mensonges pour prolonger sa partie. C'était un tour à faire à l'écurie, un collier ou une bride à porter chez le bourrelier ; et, comme ces défaites réussissaient souvent, son penchant à mentir s'en fortifiait.

Ce fut bien pis, quand Pepico l'eût emmené dans les ruelles arabes qui montent à la Casba. Tout fiers de l'appel des filles fumant des cigarettes sur le pas de leurs portes, ils rôdaient anxieusement, mais ils n'osaient pas entrer.

Cependant un soir que Rafael ramenait sa galère d'Hussein-Dey, en compagnie de son ami, une vieille mauresque surgit tout à coup des roseaux qui bordent la route, les conviant à l'amour. Comme la galère de Ramón était très loin en avant, il ne résista plus. Il jeta son fouet à Pepico

et, tandis que l'attelage ralentissait encore son pas, il se laissa emmener par la vieille.

Depuis cette aventure, Pepico et lui abandonnaient souvent la manille pour monter à la Casba. Quand ils n'avaient pas d'argent, ils volaient un pain à la maison. Ce pain, avec la jeunesse de leur sang et la joie orgueilleuse qu'elles allumaient dans leurs prunelles, payait les caresses misérables des pauvresses.

Avec Pepico pour complice, Rafael se serait certainement perdu sans la terreur que lui inspirait son père. Ramón le surveillait, le retenait à la maison, comme s'il se repentait maintenant d'avoir fui le logis et abandonné les siens. Mais Ramón mourut au moment où Rafael aurait eu le plus besoin de ses conseils.

Ce fut au commencement de l'hiver et de la saison des pluies. Un matin, il s'obstina à se laisser tremper jusqu'à midi, plutôt que d'envoyer Rafael chercher son caban. Comme il était épuisé de travail et de plaisir, la phtisie marcha très vite : après quinze jours de lit, il était méconnaissable : mais il gardait toujours l'énergie de sa volonté et sa fureur de vivre, s'occupant des comptes avec les entrepreneurs, donnant des ordres à son fils, s'impatientant à l'idée des écuries au pillage et des équipages en mauvaises mains. Le dernier soir, il s'assoupit malgré le terrible râle qui soulevait sa poitrine. Sa femme le veillait, faisant réchauffer les tisanes et préparant la soupe de Rafael qui n'était pas encore rentré. Tout à coup un bruit de grelots se fit entendre, puis une rumeur sourde d'essieux. Ramón, réveillé en sursaut, se dressa sur son séant :

— L'équipage de Pascualete!...

Ce cri parut jaillir du plus profond de son être avec une déchirante expression d'agonie et de désespoir. Ses yeux fixes s'éteignaient. Rosa, croyant qu'il voulait voir une dernière fois Pascualete, courut à la fenêtre, qu'elle ouvrit précipitamment, et cria vers le charretier. Mais quand elle se retourna vers le lit, Ramón était retombé. Elle lui prit ses mains en sueur, tandis que le pas lourd de Pascualete retentissait dans l'escalier. Ensemble ils soulevèrent le corps; mais déjà le corps se raidissait. Il était mort.

« Que Dieu te le paie ! » avait dit le père en s'en allant. La malédiction avait été entendue, pensait Rosa, puisque Ramón mourait ainsi dans toute sa force et quand la fortune commençait à lui venir. Cette pensée la fit sangloter plus fort. Elle eut peur pour elle-même, pour ses enfants, pour Rafael surtout.

Quand celui-ci rentra de l'écurie, il vit le cadavre de son père. Jamais il n'avait éprouvé une émotion pareille. Depuis, cette image resta vivante dans sa mémoire et il en garda longtemps une affreuse angoisse de la mort. A genoux au pied du lit, parmi les voisines qui récitaient des rosaires, il se mit à pleurer ; mais dans son cœur humilié naissait pour la première fois une tendresse qui redoublait ses larmes, et ce fut à partir de ce jour qu'il aima son père.

Dès lors, une vie nouvelle commençait pour la maison. Rosa était veuve, à trente-cinq ans, et des dix enfants qu'elle avaient eus il ne lui restait plus que trois garçons et une fille. Rafael, l'aîné, devenait, à seize ans, le chef de la famille.

Il était aussi peu préparé que possible pour ce rôle. Ce qu'il vit tout d'abord dans ce changement de fortune, ce fut la liberté de s'abandonner à sa paresse et à son appétit grandissant de plaisir. Pascualete le Borrego fut invité par Rosa à reprendre l'équipage de Ramón. Il s'intronisa dans la maison, se vit écouté comme homme d'expérience et devint patron en fait, car Rafael, qui l'aimait beaucoup, se laissait entièrement diriger par lui.

D'ailleurs, Pascualete lui témoignait une affection toute paternelle. Le jour où il consentait à se mettre au travail, comme il y apportait toute sa belle humeur de jeunesse et toute la fougue de son père, l'autre prenait plaisir à le former au métier. Il lui apprit à ferrer un mulet, à soigner une bête malade, à raccommoder les harnais et, pour qu'il n'eût peur de personne, il lui apprit aussi à se battre. C'est le matin à l'écurie, tandis que les bêtes garnies achevaient l'orge au fond des mangeoires, qu'il lui donnait ses leçons. Il lui enseigna ce fameux coup de tête qui lui avait valu le surnom de *Borrego*[1] et qui le rendait si redoutable dans les batailles.

1. Mouton, bélier.

En même temps, il excitait chez Rafael ce goût de la parure et du costume qu'ont naturellement tous les Espagnols. Il faisait son admiration avec les belles draperies de ses blouses provençales, amples, étoffées et luisantes comme des bliants de satin. Quand il marchait, le rythme des plis enchantait les yeux de Rafael. Le sens et la beauté des gestes grandissaient par l'ampleur des étoffes. Le frémissement du corps animait les lignes onduleuses de la toile. Soulevées par le labeur des muscles, ou frémissantes dans le vent de la marche, ces belles blouses émerveillaient l'adolescent.

Rafael s'empressa d'imiter le Borrego. Sa prestance avec la grâce de son costume lui valut des succès. Mais sa grande folie, en ce temps-là, ce fut une jeune femme de Malaga, qui était cigarière dans une fabrique du faubourg.

Cette *Malagueña* était très experte en caresses, et encore plus avide de la jeunesse de Rafael. Elle l'initia véritablement à tous les jeux de l'amour. L'un et l'autre y mirent un superbe emportement. Ils passaient ensemble des nuits et des journées entières et, quand le jeune homme se décidait à rentrer au logis, sa mère s'indignait de le voir ainsi pâle et défait, les paupières bleuies et se traînant à peine. Cette *Malagueña* devint le cauchemar de la *tia* Rosa. Elle l'invectiva même un jour, à la fontaine, devant ses voisines. Mais rien n'y faisait. Rafael était pris, et la mère, qui n'avait jamais eu beaucoup de tendresse pour son aîné, sentait son aversion s'accroître et se préciser tous les jours.

Etait-ce le mauvais exemple donné par Rafael, ou le seul entraînement de son ardente nature, toujours est-il qu'elle finit par s'éprendre du Borrego, qui d'ailleurs ne quittait pas la maison. Elle commença par lui ôter tout espoir de mariage par égard pour ses enfants, puis, très franchement, elle se consola avec lui de son veuvage.

A mesure que l'intimité s'établissait entre elle et Pascualete, elle se prenait à détester la mémoire de Ramón que cependant elle avait tant aimé. La haine qu'elle en éprouvait rejaillissait sur son fils en qui elle reconnaissait de plus en plus le portrait de son père. Ainsi Rafael qui sentait l'hostilité sourde de sa mère se désintéressait davantage des choses de la maison. Il continuait ses folies avec son ami Pepico et ne quit-

tait pas la *Malagueña*. De cette façon Pascualete restait le maître du café et des équipages. Comme il n'espérait plus épouser Rosa, il se mit à tirer de son côté, à voler sur les transports et sur les comptes du bourrelier et du charron. Rafael en faisait tout autant pour ses noces; et ainsi tout allait de mal en pis.

Au bout d'un an, ils eurent épuisé le crédit de Ramón, qui, d'ailleurs, n'avait pas laissé d'économies. Il fallut d'abord vendre le café, puis les équipages partirent l'un après l'autre. Rafael se vit obligé de gagner son pain et de nourrir sa mère, sa sœur et ses frères.

Alors il prit une grande résolution. Il partit pour la province de Constantine, où se construisait le chemin de fer de Biskra.

À peine arrivé, il regretta d'avoir quitté le faubourg. Tout lui déplaisait là-bas, les choses et les gens. Le plus grand nombre étaient des Piémontais et des Napolitains, et leur langue qu'il comprenait mal et qu'il entendait sans cesse l'irritait et lui rappelait cruellement son exil. Bientôt il s'abandonna : machinalement, comme les bêtes qu'il attelait, il conduisait sa galère du matin au soir et, la journée finie, quand il rentrait à la cantine, une cambuse perdue dans les sables, il s'accoudait sur la table, la tête entre ses mains, tandis que les autres riaient et chantaient; et il lui arrivait fréquemment de ne pas dire un mot de tout le repas. Il ne connaissait plus ses enthousiasmes d'autrefois, quand il accompagnait son père sur les routes des carrières. La fierté même de sa jeunesse s'en était allée. Il souffrait les caresses hideuses de sa patronne, une vieille Alsacienne édentée, dont il acceptait les services. Quelquefois, il prenait la diligence de Batna, où il allait faire la débauche avec des Piémontais et ce furent les seuls moments où il goûta un peu de joie.

Rafael s'enlizait dans cette vie stagnante. Sa paresse même reprenait le dessus et il aurait continué ainsi peut-être bien longtemps, lorsqu'un jour lui arriva une lettre de sa mère, qui lui apprenait la mort de son frère cadet et qui le suppliait de revenir.

Il revit donc le faubourg. Il visita la tombe de son frère, où il pleura : puis il chercha une place au plus vite, car sa mère

était dans un grand besoin, bien qu'elle se fût mise à faire des lessives et que sa sœur fût entrée comme cigarière dans une manufacture de tabacs. Rafael vit alors combien sa réputation était détestable. Personne ne voulait de lui. On lui disait partout : « Tu es mauvaise tête, comme ton père... Si seulement tu travaillais comme lui!... »

Ce reproche qu'on lui jetait au nom de son père devenait pour lui le plus cuisant des remords. Il eut honte de lui-même et sentit que le temps de son adolescence, où Ramón avait été pour lui un maître si dur, où il se levait à deux heures pour étriller ses bêtes, était celui où il avait vraiment vécu, où il fallait maintenant puiser le courage et l'exemple. Il avait fini par obtenir un tombereau d'un entrepreneur qui l'avait connu tout enfant. Alors, avec un grand élan de volonté, il se mit à l'œuvre, se rappelant les leçons de son père et celles de Pascualete. La fougue de son sang lui fit faire des prodiges, comme autrefois à Ramón. Il s'imposa à ses camarades et aux anciens du métier, si bien que les vieux charretiers disaient en le regardant : « Il a ça dans le sang, Rafaelete!... ce sera un *meneur de bêtes*, pour sûr!... »

Cependant il n'était pas heureux. L'inquiétude de son humeur, son grand besoin de vie errante le tourmentaient et le poussaient vers l'inconnu.

Des rouliers qui revenaient du Sud lui faisaient des récits dont s'éprenait son imagination. Ce n'était plus à Blida qu'ils s'arrêtaient. Ils allaient jusqu'à Laghouat, quelquefois même jusqu'à Ghardaïa. Des forts et des lignes télégraphiques se construisaient dans ces parages. Des charrettes montaient et descendaient sans cesse, portant les vivres et les matériaux. Les patrons gagnaient tout ce qu'ils voulaient, et les garçons, largement payés, faisaient encore du trafic pour leur compte. Ils revenaient bien vêtus, les visages épanouis, étalant les emplettes et les curiosités qu'ils rapportaient de leurs voyages. Ils dépensaient sans compter, ne se refusant rien pour leurs plaisirs ou leur parure. Les cafés se disputaient leur clientèle; jamais les marchands juifs de la rue Bab-Azoun n'avaient vendu tant de blouses de luxe ni de complets de velours.

Rafael, en voyant leur démarche conquérante, brûlait d'envie de s'en aller avec eux. Mais les craintes de sa mère, qui avait

peur de perdre son aîné après les autres, le retenaient au faubourg. Il avait ainsi des élans bientôt combattus par les paroles de sa mère. Son exaltation tombait, quand les charretiers étaient partis.

Souvent, le dimanche matin, quand il allait avec son ami Pepico pêcher des oursins aux rochers de Saint-Eugène, ils causaient de cette route de Laghouat si belle dans les récits des aînés et si émouvante pour leurs ardeurs de vingt ans. Assis sur un écueil, ils se redisaient les exploits de Juan le Mahonnais qui, dans le Sud, s'était fait une légende. Ils s'enflammaient tous deux par leurs paroles, et ils formaient des projets, en regardant la mer frissonnante et les grands navires qui passaient au large.

Un jour, un garçon d'écurie de l'Hôtel du Roulage apprit à Rafael que Pierangelo, un Piémontais qui possédait des équipages, cherchait un charretier pour la route de Laghouat : Pep'Andrès, un de ses hommes, venait d'avoir le bras cassé par un transport.

Il n'en demanda pas davantage. Sans même prévenir sa mère, il courut s'embaucher et, comme il fallait partir le soir même, il revint à la maison chercher du linge que la *tia* Rosa lui arrangea dans un sac en poussant des lamentations sans fin. Il s'acheta une paire d'espadrilles et un couteau neuf, puis, après avoir soupé une dernière fois au logis, il embrassa sa mère et, impatient de voir son équipage, il alla rejoindre Pierangelo.

III

LA ROUTE

Les trois chariots s'ébranlèrent vers deux heures du matin. Ils franchirent les portes avec un grand tapage et bientôt commença la montée interminable de la Colonne. Pierangelo ouvrait la marche, Rafael venait ensuite, puis un Marseillais nommé Victor, qui, comme lui, faisait la route pour la première fois. Sur le chariot de Pierangelo était couché Kadour, l'Arabe qui servait d'homme de peine.

C'était au commencement de juillet : la nuit était ardente et pleine de feux. Rafael, qui s'assurait de la tension des câbles, éprouva une volupté à toucher le fer de la *tarelle*, à l'avant du chariot. Mais que lui faisait l'humidité chaude de la nuit? Avec l'allégresse de la délivrance, un sentiment infini de liberté soulevait tout son être. Sa joie s'exaltait au bruit des grelots et au tumulte du char perdu dans les ténèbres et le silence. Les onze bêtes de l'équipage tendaient le jarret, déployant la file profonde des colliers étincelants. L'orgueil de dominer sur elle, de diriger cette masse énorme et gémissante qu'elles traînaient, l'illusion du départ vers ces pays inconnus du Sud, mais surtout la fierté d'être en marche pour s'en aller si loin, tout cela s'effrénait dans l'âme de Rafael et l'emportait d'un tel élan qu'il inquiéta Pierangelo en envoyant des coups de fouet au hasard, uniquement pour se sentir vivre et répandre en larges ondes sonores le débordement de sa force.

Au tournant du Bardo, à l'endroit où se dresse la croix de fer, soudain Alger éclata avec sa couronne de feux et les lueurs de ses phares. Rafael se détourna pour voir la ville une dernière fois. A ce moment même, une étoile filante sembla jaillir des profondeurs de la mer, et son ellipse radieuse s'infléchit magnifiquement vers les espaces, où elle se perdit dans le ruissellement des constellations. Mais l'équipage s'engageait dans le tournant : Rafael, les yeux éblouis, courut au cordeau.

L'instant d'après, il ne s'occupait plus que du grincement des moyeux, sans doute mal graissés par l'homme de peine. Il courut en avant demander des explications à Pierangelo, et, comme la montée était toute droite, ils cheminèrent côte à côte, en échangeant de rares paroles.

Les bruits du jour commençaient à renaître : des maraîchers attardés passaient à fond de train, se hâtant vers les halles. Des claquements de fouet et des roulements de chariots montaient des avenues de Mustapha et de Belcourt.

Rafael revint au cordeau pour le dernier tournant du Bois de Boulogne, puis on s'arrêta devant l'Auberge de la Colonne, au sommet de la côte. Deux chariots de vin étaient déjà garés devant la maison. Rafael retrouva devant le comptoir

deux camarades du faubourg, le verre de café en main. On trinqua ensemble. Ceux-ci le plaisantèrent sur son départ : « Qu'est-ce qu'il allait faire dans ces pays de sauvages, avec les chacals et les vipères à cornes?... »

Mais Rafael les traita de « jardiniers » et c'est très sérieusement qu'il ajouta d'un air de dédain superbe :

— Eh! vous autres, qu'est-ce que vous parlez, espèces de marins d'eau douce?... Vous n'êtes jamais seulement sortis de la carrière!...

Ce fut dit d'un ton si bravache que Pierangelo éclata de rire.

Quand ils sortirent, l'air frais les saisit. Le petit jour était venu. Annonçant le soleil, une large tache de sang flottait sur la mer, tout au bord de l'horizon.

Rafael songea à jeter son caban sur ses épaules. Mais cette fraîcheur du matin achevait d'alléger ses pensées. Pierangelo était déjà en marche. Alors Rafael commanda ses bêtes, et, levant son fouet avec un grand geste, l'esprit occupé de son ferme propos de ne plus croupir dans cette ville, où il avait vécu humilié, il affirma d'un claquement magnifique l'énergie de sa volonté. Le char s'ébranla vers la descente de Birmandreis et Alger disparut derrière la colline.

En route, Rafael fit connaissance avec ses compagnons.

Une ou deux fois, il avait rencontré Pierangelo dans les cabarets du faubourg, et c'est tout au plus si, avant de s'embaucher, il avait entendu son nom. Il se rappelait seulement sa grosse figure rougeaude marquée de petite vérole et les soies rudes de ses épaisses moustaches blondes. Pierangelo parlait peu et gardait volontiers son décorum de patron. De belles blouses d'Aix, toujours neuves, le distinguaient des autres. Il passait pour avoir des terres dans son pays, des maisons à Turin et, comme il n'était pas marié, qu'on lui connaissait un oncle riche à Alger, les charretiers s'émerveillaient de sa fortune. Durant les marches, son mutisme les intriguait. On le croyait absorbé par des calculs profonds et, quand ils le voyaient faire des gestes tout seul, camper son béret à droite, puis le recamper à gauche, ses garçons disaient : « Tiens, voilà Pierre qui est en train de *tirer des plans!*... » D'au-

tres singularités étaient pour eux un perpétuel prétexte à commentaires. Tout en nourrissant très bien ses hommes, Pierangelo était extrêmement sobre, ne buvait ni vin ni absinthe et ne mangeait que des choses extraordinaires et généralement répugnantes pour les autres, qu'il cuisinait ou triturait lui-même et gardait dans une boîte fermée à clef, tout au fond du caisson. Sa seule friandise était le chocolat : de temps en temps, il en grignotait un morceau et, à chaque départ d'Alger, il ne manquait jamais d'en emporter une provision.

Ces allures étranges et taciturnes contrarièrent un peu Rafael, qui était loquace, sinon pétulant, comme son père. Il crut d'abord qu'il s'entendrait mieux avec Victor, son nouveau camarade. Celui-ci était un petit homme aux chairs un peu grasses et trop roses, qui étalait un pantalon à pieds d'éléphant sur des bottines claquées déjà cagneuses. Malheureusement, la vantardise du Marseillais écarta tout de suite Rafael. Il n'avait à la bouche que les choses et les gens de Marseille, déblatérant contre l'Afrique et parlant sans cesse de la route d'Aubagne, où il avait travaillé pour un minotier.

Pierangelo était choqué des airs de supériorité que prenait le Marseillais et surtout de son flux de paroles :

— Ne parle pas tant, Victor!... on les connaît, les Marseillais! Tous faignants, bavards et menteurs!... Attends un peu que nous soyons aux *Gandoles* ou au Banc-de-Sable, on verra ce que tu sais faire...

Pierangelo, dont la figure se rembrunit, ajouta :

— Il faut que je sois fou pour être parti d'Alger avec deux apprentis comme vous autres, deux *nouveaux débarqués*!... Si la route est mauvaise comme la dernière fois, qu'est-ce que nous allons devenir? Le sable était pourri et la roue enfonçait jusqu'au moyeu... Heureusement qu'à Blida, je vais retrouver Salvador et les autres...

Ces paroles humilièrent Rafael, mais il ne dit rien, se promettant bien d'étonner Pierangelo.

Avec le soleil couchant, ils entrèrent dans Blida par la porte d'Alger.

Il y avait tant d'équipages dans la cour de l'auberge, que les nouveaux arrivants furent obligés de se garer dans la rue.

le long du trottoir. Un tumulte joyeux emplissait les écuries. C'était une allée et venue perpétuelle de garçons qui portaient des colliers, d'autres qui ramenaient de l'abreuvoir des rangées de mulets liés par des longes. Rafael reconnut des voisins du faubourg, d'anciens amis de son père qui venaient autrefois à la maison.

Quand il eut fini sa besogne, ceux-ci l'entraînèrent au Café de la Place, prendre l'absinthe en attendant le dîner.

Sous les arcades, il y avait déjà toute une bande de charretiers attablés. Parmi eux, Salvador le Valencien se distinguait par sa haute taille, par la pompe de ses gestes et l'exubérance de ses paroles. Un cercle l'écoutait. D'autres suivaient avec attention un compte que le vieux Vicente élaborait sur son calepin. Un peu en dehors de la bande, quelques-uns, étendus paresseusement sur leurs chaises, causaient tranquillement en se faisant cirer leurs bottines par de jeunes Arabes.

Du plus loin qu'on vit Rafael et ses compagnons, on les interpella, on les salua par leurs noms en français et en valencien : des plaisanteries et des rires accueillirent leur arrivée :

— Salut, Rafaelete! dit Salvador de sa voix de théâtre.

Rafael le connaissait, car le personnage était du même pays que sa mère. On se toucha la main, et le jeune homme fut fier de cet accueil fait par un ancien de la route.

Les autres, les coudes sur la table, le dévisageaient. Lui se trouvait un peu dépaysé au milieu de tous ces hommes, bien que ce fussent, comme lui, des Espagnols de Valence ou d'Alicante. Sans doute ils ressemblaient à ceux du faubourg, mais le métier leur avait tanné et desséché le visage, brûlé la peau, disloqué les doigts et les épaules. Ils avaient des figures de vieux routiers, semblables à celles des ouvriers de guerre que les condottieri d'autrefois traînaient par le monde.

Rafael examinait surtout le vieux Vicente (il n'était vieux qu'en apparence, car il avait à peine quarante-cinq ans). C'était un Mahonnais de haute taille, mais on aurait dit que le soleil et la fatigue avaient vidé son corps. Il était d'une maigreur superbe, ses larges épaules perçant sous la chemise, sa tête osseuse toute grisonnante, avec deux petits yeux aigus comme un oiseau de proie. Il avait eu le nez cassé par un coup de pied de mulet et une estafilade sillonnait sa joue droite,

souvenir des batailles d'autrefois. Tous les muscles de son visage bougeaient sous la peau brûlée de soleil, et quand il fixait ses prunelles, une flamme jaune comme l'or sortait de ses yeux avec une expression de volonté et de férocité terribles. Rafael, se sentant regardé par lui, baissa les yeux, et il vit sa main couverte d'écorchures et de croûtes, dont un doigt manquait, se crisper au bord de la table comme un grappin.

Les autres offraient plus ou moins les mêmes traits. Chez presque tous, les instincts de ruse et de bataille se révélaient dans le scintillement fauve des yeux sous les paupières clignotantes et dans la plissure des lèvres. Puis, lorsque l'attention faiblissait, lorsque la volonté semblait sommeiller dans le songe intérieur, à travers les traits tendus apparaissait une candeur d'enfant qui rajeunissait les visages.

Quand ils quittaient le valencien, leur langue était celle qui se parle au faubourg, mais avec quelque chose de plus prétentieux qui sentait le commis-voyageur. On y retrouvait les expressions boulevardières d'il y a dix ans, à côté des vieilles élégances de corps de garde apportées jadis par les troupiers de 1830. Des métaphores marseillaises se heurtaient à des dictons espagnols, des mots d'arabe ou de *sabir* bigarraient le français officiel appris à l'école des Frères. Et parfois, au milieu de ces phrases bâtardes, martelées avec les rudes intonations gutturales des Arabes, s'enlevait une belle image robuste et saine, sortie toute vive du riche terroir de Valence, ou étincelante et dure comme les roches d'Alicante, et que le mauvais français du faubourg laissait transparaître ainsi qu'une loque misérable.

Rafael avait assez battu le pavé d'Alger et il avait la langue assez prompte pour se mettre tout de suite à l'unisson. Salvador, dès le premier coup d'œil, parut lui témoigner une certaine déférence et se préoccupa visiblement de son approbation. Il le regardait avec des clins d'yeux, tandis qu'il accablait de ses brocards deux malheureux paysans de la banlieue de Blida, qui venaient donner des commissions pour des parents du faubourg. Comme disaient dédaigneusement les Espagnols d'Alger, c'étaient deux *pataouètes* débarqués de l'année d'avant et reconnaissables à leurs sombreros en pointe et à leurs petites blouses de lustrine noire. Rafael en avait

tant rencontré de semblables! C'étaient ces hommes à têtes de chien, qu'on voyait errer dans les rues d'Alger, avec des airs craintifs, chaque fois qu'un bateau arrivait de la côte d'Espagne!

Toutes les tables étaient en liesse des plaisanteries de Salvador. Quand on se leva pour aller dîner, les conversations s'échauffaient, les rires sonnaient haut et profond, un air de plaisir circulait dans les groupes.

Sur la place, s'alignaient des chaises pour la musique militaire. La nuit tombait lentement. Par delà les arbres de la grande avenue toute droite qui s'abaisse vers la gare, le ciel était d'or rouge. Des vapeurs ardentes montaient des plaines de la Mitidja comme l'haleine lumineuse des moissons. Une faible brise rafraîchissait l'air, et la grande douceur des nuits d'Afrique descendait sur les choses.

Maintenant les hommes retournaient à l'auberge. Ceux qui avaient eu le temps de se changer se déployaient en avant, en une large rangée qui occupait toute la rue, et le balancement étudié de leurs épaules entraînant leurs blouses rythmait les ondulations des plis. Mais sous le jeu de l'étoffe brillante, on sentait la force repliée et la violence perpétuelle de l'effort qui avait roidi les membres et desséché les chairs. Ils allaient dans la douceur de l'air et de la nuit. La rumeur de fête qui montait de la ville et de l'immense plaine les conquérait, leur donnait un besoin de plaisir et de caresses. Ils s'apercevaient maintenant dans la nudité de leur force. La poussière de la route ne souillait plus leurs visages, ne collait plus leurs yeux. Leurs pieds étaient délivrés des lourds souliers qui les rivaient au sol et les faisaient se traîner parmi les sables et les fondrières. Dans cet allègement d'une heure, dans cette trêve de l'incessant labeur, qu'ils savaient si brève, avec le rythme joli de leurs blouses fraîches, leurs bottines légères à talons hauts, ils se sentaient devenus des êtres précieux, des êtres de luxe, et ils triomphaient.

A l'auberge, devant la table servie, leur joie s'épanouit, plus brutale par le voisinage des choses du métier, — le bruit des mulets qui tiraient sur leurs chaînes, les jurons des hommes de peine, l'odeur des écuries qui envahissaient la salle. — Rafael, par déférence, s'était placé à côté de Pierangelo.

qui grignotait des olives, taciturne comme à son ordinaire. Il jouit de ce repas en commun, de la large table chargée de vins et de victuailles, de la rumeur des voix joyeuses attestant la fraternité de ces hommes devant le pain rompu ensemble et l'orgueil de cette abondance qu'avait gagnée leur force.

Bientôt, la voix de Salvador monta par-dessus les autres, Il parlait de l'Espagne avec emphase, du pays de son père, où il était allé tout enfant, de Valence et de ses jardins et des merveilles de sa *feria*. Ceux qui y étaient allés aussi confirmaient ses paroles et ils prenaient leur part de la considération qui entourait Salvador. Quand il raconta les courses de taureaux, tout le monde fit silence. Il ne tarissait pas sur la grandeur de la *Plaza*, la magnificence des attelages de mules, l'enthousiasme et la générosité du public. Quelqu'un lança le nom de Mazzantini ;

— *Qué?* Mazzantini? — riposta Salvador d'un ton de parfait dédain — Parle-nous de Fabrilo! En voilà, un homme!...

— C'est celui qui a *joué* au faubourg l'autre année, — interrompit un grand garçon aux yeux de velours et aux moustaches victorieuses; — moi, j'y étais...

L'interrupteur — un Arabe baptisé et vêtu à l'européenne — excita une violente colère chez Salvador :

— Qu'est-ce que tu parles?... Est-ce qu'un *bicot* comme toi sait seulement ce que c'est qu'un taureau? Il faut avoir vu ça en Espagne!... il ne faut pas venir nous comparer les taureaux d'Alger avec ceux de Valence, non!...

L'Arabe humilié baissa ses beaux yeux, tellement était grand le prestige de Salvador. Celui-ci, triomphant, continuait l'éloge de Fabrilo :

— C'est un homme du pays de mon père, le fils d'un meunier... où mon père portait de la farine...

Pendant ce temps, Pierangelo faisait une scène à Kadour, l'homme de peine, qui était venu s'asseoir au bout de la table :

— Depuis quand est-ce que les hommes de peine mangent avec les charretiers?... Une autre fois tu iras manger à la cuisine. En attendant, tâche moyen d'avaler vite ton morceau et de retourner à tes bêtes; il faut que dans dix minutes, j'entende râcler l'étrille...

Pierangelo fit le geste de tirer sa montre. Les anciens l'approuvèrent : « Au jour d'aujourd'hui, tout le monde voulait commander. Les hommes de peine se croyaient charretiers!... Et pourquoi pas? Maintenant, on ramassait un morveux dans la rue, on lui mettait un fouet dans la main, une culotte bleue aux jambes, un couteau à la ceinture... et voilà un charretier!... »

Les jeunes, qui se sentaient visés, se levèrent pour éviter une dispute. Toute une bande sortit d'un air majestueux, les deux mains dans les poches et le torse redressé, comme pour protester contre les paroles des anciens. Sur la porte, l'Arabe injurié par Salvador fredonnait un refrain de cantique, appris jadis chez les Pères Blancs :

Porte du ciel, ô Vierge Mère...

Il passa son bras sur l'épaule de Rafael avec un geste câlin :

— Rafael, tu viens faire un tour?...

Il clignait de l'œil malicieusement vers le quartier des mauresques.

Mais celui-ci avait besoin de se changer; puis il réfléchit qu'il n'avait pas d'argent.

Il rentra dans la salle, où Pierangelo continuait une discussion avec Vicente et Salvador :

— Dis? Pierre!... donne-moi cent sous; il faut que j'aille voir les *payses!*...

Pierangelo, sans s'interrompre, tira de dessous sa blouse sa grande bourse en cuir et avança l'argent à Rafael. L'Arabe l'attendait dans la cour. Ils allèrent ensemble au chariot, où Rafael prit son sac à linge. Il se lava dans l'abreuvoir, se passa un pantalon et une blouse propres, chaussa ses bottines et secoua son béret plein de poussière. Puis ils partirent vers la place en balançant leurs épaules, avec l'illusion d'occuper toute la rue à eux deux.

Rafael, à son tour, passa son bras autour du cou de son compagnon. Ce n'était pas qu'il se fût pris tout à coup d'amitié pour lui, c'était le hasard de la rencontre. Il avait aperçu quelquefois l'Arabe dans les guinguettes du faubourg et l'air et les façons de celui-ci lui plaisaient.

On l'appelait le *Papas*, d'un surnom que les musulmans donnent aux Arabes convertis. Il avait été baptisé par le cardinal Lavigerie pendant la grande famine, puis élevé par les Pères Blancs. Son nom chrétien était Charles, celui du cardinal son parrain. Il avait roulé toute l'Afrique, il avait même été jusqu'à Marseille et jusqu'à Cette, exerçant un peu tous les métiers, et il avait fini par revenir à Alger, où son astuce et sa souplesse réussissaient mieux. Tantôt il était portefaix, d'autres fois rempailleur de chaises, — un métier que lui avaient appris les Pères, — d'autres fois maçon, mais plus souvent charretier, car il se plaisait autour des équipages. Et quand il ne trouvait pas à employer ses talents, il se laissait inviter par des Anglaises amoureuses de couleur locale.

Il était, en effet, très beau. C'était, avec quelque chose de plus robuste, la beauté andalouse dans tout son épanouissement. Le torse fièrement jailli de la *taillole* rouge et drapé de la chemise d'un bleu sombre et luisant comme un acier, il formait avec Rafael un merveilleux couple d'hommes. Sur la place, les charretiers s'écartèrent pour les faire entrer dans la bande. La musique jouait. L'air était toujours très doux. Seulement, la chaleur des respirations et des sueurs humaines l'alourdissait un peu. On s'assit pour la forme au café, puis, gagnés par le mouvement de la foule, troublés par les valses sentimentales de l'orchestre, ils partirent en bombe pour le quartier des mauresques.

Avec la marche et les conversations, la fureur de plaisir s'exaspéra. Des cris brutaux, des rires s'élevèrent. Dans une petite rue, on croisa Pierangelo et le vieux Vicente, qui rasaient les murs d'un air mystérieux.

— Ho! Pierre! cria Rafael par besoin d'expansion.

Mais ceux-ci firent semblant de ne pas entendre.

— Laisse les patrons ensemble, va! dit le *Papas*... chacun de son côté!...

L'Arabe, baissant la voix, confia à Rafael que Vicente et Pierangelo connaissaient dans le quartier une Italienne qui, pour eux, valait à elle seule toutes les Mauresques et les Espagnoles.

Ils poussèrent ensemble un grand éclat de rire, puis ils

pressèrent le pas pour rejoindre les autres, tandis que le *Papas* lançait d'une voix claire le refrain de son cantique :

Porte du ciel, ô Vierge Mère...

Le lendemain, ils ne partirent qu'à six heures, car chacun était brisé de fatigue. Salvador s'était joint à eux avec le chariot qu'il avait fait charger à Blida. Alors, pour Rafael, les étonnements commencèrent.

Ce furent d'abord les gorges de la Chiffa et la fraîcheur des montagnes, où de minces filets d'eau formaient des cascades. La verdure des chênes-lièges et des pins qui descendaient jusqu'au fond des vallées rafraîchissait encore les yeux, quand les roches de la route, sous les rayons du soleil, renvoyaient des ondes de chaleur sèche. Quelque chose du nord y tempérait l'ardeur africaine. La couleur plus foncée du ciel, le profil sévère des hautes montagnes revêtues de plantes et d'arbustes augmentaient l'illusion. Puis, au coucher du soleil, apparut Médéa au milieu de ses jardins peuplés d'arbres de France. Des cerisiers encore chargés de fruits, des pêchers et des pruniers lui faisaient une ceinture, et, avec les bâtisses régulières de ses casernes, dominant les cimes et les vallées du Nador, elle avait l'air d'une petite sous-préfecture de France dans un pays perdu.

Cependant, à cette époque, Médéa offrait une animation particulière entretenue par le roulage. Les charrons et les bourreliers travaillaient sans cesse, les cabarets étaient nombreux et bruyants, il y avait des bals et des cafés-concerts, dont les charretiers plus que la troupe formaient la clientèle. Rafael, promené dans la ville par Salvador, y goûta une dernière impression de confort et de plaisir avant de s'enfoncer dans la sauvagerie du Sud : il y retrouvait quelque chose de la douceur et de la mollesse d'Alger. Le soir, au café, les toilettes des chanteuses l'enthousiasmèrent. Puis, avec toute la bande, il courut les petites maisons mauresques, où des juives vous accueillaient, accroupies sur des nattes, au fond d'un *patio* peint en bleu.

Après le joli village de Damiette, la solitude se fit plus grande, les vallées plus arides, les montagnes plus brûlées de

soleil. On pressentit l'haleine étouffante du Sud et la stérilité des sables. Sur les sommets sans ombre, entre les roches roses des vallées, la chaleur devint plus âpre. On traversa Berrouaghia, après y avoir couché, et le même paysage recommença.

Une somnolence semblait engourdir les équipages. Pierangelo boudait Victor et ne lui adressait la parole que pour le quereller. Salvador chantonnait sur son porte-faignant. Mais Rafael, tout à la joie de ce premier voyage, luttait contre la brûlure continue du soleil et l'aveuglement de la lumière. Il ouvrait sur tout des yeux avides, comme s'il eût voulu se nourrir de la force de ce pays où désormais il allait vivre.

Lorsque les équipages arrivèrent au sommet du Mongrono, à l'endroit où la route fait un coude brusque, il eut un moment de stupeur devant l'immensité de l'horizon. Des cimes ondulaient à perte de vue jusqu'à Boghar. Le soleil, qui se couchait derrière l'Atlas, déployait au-dessus des montagnes deux grandes cornes de lumière, dont l'envergure démesurée semblait reculer encore la profondeur du ciel. Rafael songea aux camarades rencontrés près de la Colonne, le jour de son départ; il vit ceux des carrières, toujours collés au cordeau dans les rues étroites d'Alger, sous l'œil du maître et de la police, et il en eut pitié. Éperdu par la liberté de l'espace, il aspira l'air à pleins poumons avec une véritable ivresse.

Après une nuit reposante au Camp-des-Zouaves, on vit enfin les bâtisses militaires de Boghar tout en haut de la montagne. Au-dessous, le rocher aride de Boghari s'ouvrait en une brèche farouche, comme la vraie porte du Sud. Par delà le village européen, les murs blancs du *ksar* luisaient au front de la colline, et, avec ses petites maisons aux fenêtres mystérieuses, il avait l'air antique comme la terre elle-même, lié pour jamais à la pierre sauvage, éternel comme le flamboiement de la lumière et l'effort figé des roches.

C'était le repaire des marchands juifs et des Ouled-Nayls, servantes d'amour. Depuis des siècles, sans doute, elles se tenaient là, sur cette porte du Sud, pour accueillir ceux qui s'en allaient vers les régions désertes. Immobiles sous leurs diadèmes de pièces d'or et leurs bracelets massifs comme des entraves, elles semblaient attendre éternellement celui qui passe.

Suivant la coutume, les charretiers, eux aussi, montèrent chez les Ouled-Nayls. Cette montée du *ksar* était pour eux comme un rite essentiel, une des obligations du voyage. Mais lorsque Rafael les vit pour la première fois accroupies sur le seuil de leurs portes, avec leurs joues teintes de carmin, leurs gros yeux stupides, et leurs lèvres voraces, allongées comme des bouches de vampires, il en éprouva un tel dégoût qu'il ne voulut pas subir leurs caresses. Salvador se moqua de lui, et, pour l'habituer, — disait-il, — il offrit immédiatement à une des femmes, qui désirait revoir son pays, de l'emmener sur son chariot jusqu'à Djelfa.

A la pointe du jour, elle parut dans la cour de l'auberge, enveloppée de ses voiles et traînant derrière elle une forte odeur de musc et de girofle. Salvador lui avait préparé à l'avant de son chariot ce qu'il appelait un *guitoun ;* il avait étendu un matelas sous la bâche et disposé celle-ci de manière à former une petite tente, comme celles qu'emploient les Arabes pour faire voyager leurs femmes à dos de chameau. La « mauresque » (c'est ainsi qu'on les appelle indistinctement) refusa toute aide pour grimper jusqu'à son nid. Elle escalada lestement les barils et les caisses en faisant tout un cliquetis de colliers et de plaques de métal : et déjà, rejetant son voile, elle s'installait sur le matelas, lorsque Pierangelo vint se camper devant le chariot, en la regardant de mauvaise humeur.

Salvador, un peu gêné, lui dit :

— J'emmène une *gazelle* jusqu'à Djelfa...

Pierre ne répondit pas et, fronçant les sourcils, il tourna les talons.

— Il est drôle, le patron ! dit Salvador à Rafael.

C'est en effet la coutume des rouliers du Sud d'emmener des mauresques avec eux. Les uns les prennent par intérêt, car souvent elles paient une rétribution ; les autres, par plaisir, et il est rare de rencontrer un convoi où il n'y en ait pas au moins une. Elles s'y prêtent, d'ailleurs, très volontiers, obéissant peut-être à une très ancienne tradition, comme ces femmes qui jadis suivaient les armées des mercenaires, confondues au milieu des goujats et des marchands de vivres.

En partant, on vit luire une dernière fois les murailles du *ksar* par une fente du rocher, et l'on entra dans un pays

étrange. Les équipages s'engagèrent dans ce long couloir qui mène à Bougzoul. Le soleil se levait. L'air était frais comme dans le voisinage des sources. Derrière les crêtes, la lumière indécise avait une suavité infinie. De grands voiles de vapeurs lilas revêtaient les contours tremblants des montagnes : ainsi, par les soirs limpides, le soleil se couchant sur le golfe d'Alger, des formes s'élèvent au-dessus des eaux. Aux flancs des roches arides, les violets et les mauves s'adoucissaient, les verts et les roses avaient une langueur d'Occident. Des sommets s'arrondissaient comme des seins. Trois autres, plus élancés, semblaient des coupoles de porcelaine peinte. Sous les voiles pâles du matin, la terre tout entière était d'or. Elle luisait ardemment à travers les vapeurs traînantes. Elle vibrait déjà au choc du soleil.

C'était la fin des cultures et des villes. Plus rien que les grands espaces blancs de lumière, où la vie semblait éteinte. Il faudrait attendre jusqu'à Djelfa pour retrouver les coutumes et les choses familières. Victor, à cette idée, se désespérait. Le soleil plus haut le criblait de ses brûlures; puis il l'enveloppa bientôt comme l'haleine d'une fournaise. Ses lèvres se gercèrent et une soif continue le dévora,

Mais Rafael, en entrant dans ce Sud depuis si longtemps désiré, éprouvait comme la joie d'une conquête. Sous les ondes de la chaleur, son énergie s'exaltait. Il triomphait de sentir ses veines plus ardentes que le soleil.

Lorsqu'au bout de la route il vit briller les puits de Bougzoul dans la splendeur des terres, il courut en avant pour toucher les margelles et, comme un enfant, se pencha par l'ouverture de la *kouba* pour voir la profondeur.

Avant de pénétrer dans la cour du premier caravansérail, Salvador lui montra, un peu plus loin, celui de Juan le Mahonnais, l'ancien ami de son père. C'était le type du caravansérail algérien, avec sa forme quadrangulaire, ses murs blanchis à la chaux et flanqués de tours rondes, ses étroites meurtrières et sa haute porte de forteresse. Rafael apprit qu'on s'y arrêterait en descendant de Laghouat.

Tandis qu'ils buvaient l'absinthe devant le comptoir de l'auberge, la petite vieille qui les servait jasait intarissablement avec Pierangelo, comme si elle déliait enfin sa langue,

après des semaines de silence. Elle portait une coiffe de dentelle, à la mode des femmes du Poitou, et ses petits yeux noirs brillaient comme des yeux d'oiseau. Montrant la maison vide, elle dit à Pierangelo :

— Ils sont partis pour Guelt-es-Stel!

Rafael entendait ce nom de Guest-es-Stel pour la première fois. Il sonna étrangement à ses oreilles. C'était, sans doute, un pays merveilleux, et il se réjouit d'y arriver.

Dehors, la houle de la lumière et de la chaleur les saisit et les baigna de nouveau. Le désert de Bougzoul commençait. Il était midi. Les terres se confondaient avec le ciel incandescent. Pas un arbre, rien que l'étendue brûlante, où le mirage faisait lever des vapeurs au-dessus de lagunes illusoires. Par delà les dunes d'El-Krechen et les montagnes de Guelt-es-Stel, on croyait voir la mer. Sur la droite de la route, à une faible distance, miroitait un étang où passaient des barques.

Peu à peu, l'attention se relâcha. Une surexcitation étrange, une sorte d'ivresse doubla l'acuité de leurs sens. Tout se mouvait autour d'eux. Les vibrations de la lumière emportaient la terre elle-même qui ondulait comme une vague. Le tourbillon brûlant les enveloppait, fondait le poids de leur chair, allumait leur sang. Leurs oreilles bourdonnaient d'un grand chant farouche, qui montait des choses avec le mouvement furieux de l'espace; et ce chant prenait une voix dans la mélodie aérienne des fils, qui, sur les poteaux du télégraphe, vibraient au choc de la chaleur, dominant de leurs modulations ténues la strideur incessante des sauterelles. C'était le rythme de la terre ardente. Il précipitait leurs pensées et les épanouissait en de prodigieux rêves.

Rafael sentait sa force grandir démesurément. Des pensées d'amour l'obsédaient. Il se rapprocha de Salvador.

Celui-ci, tout en marchant, improvisait des chansons et, de temps en temps, par un claquement de fouet, il marquait la mesure. Quand il vit Rafael à ses côtés, il quitta ses romances valenciennes et, pour l'éblouir, il commença des couplets en français :

— Écoute ça, Rafaelete!

La grand'route comme un ruban,
Tout au loin se déroule :

Gentil foulard, large caban,
Là-bas, le roulier roule...

Et il répétait le refrain avec complaisance :

— Entendez-vous l'essieu crier
Sur le gravier?
Entendez-vous l'essieu crier?...

— C'est un de Constantine qui me l'a apprise, ajouta Salvador pour achever d'étonner Rafael.

Les rouliers de la province de Constantine, presque tous Italiens ou Français, sont en effet, aux yeux de ceux d'Alger, les modèles de toutes les élégances, aussi bien pour les coupes des blouses que pour le tour des phrases; et le bagout des Marseillais, très nombreux là-bas, impose aux Espagnols.

Salvador se piquait de faire tout à la mode de Constantine. Sa vanité de Valencien beau garçon s'en était enflée monstrueusement. Prenant au pied de la lettre les phrases des romances, il s'efforçait naïvement d'en jouer le personnage. Il vivait tout entier dans ses chansons : avec ses allures romanesques il était devenu, parmi ses camarades, le type du roulier légendaire.

Sa mémoire était prodigieuse, d'autant plus qu'il ne savait ni lire ni écrire. Devant Rafael et Victor, qui était accouru, il ne se lassait pas de dérouler son répertoire. Il s'interrompait un instant pour crier un commandement aux bêtes et faire claquer son fouet : et derrière les chariots en marche les couplets s'envolaient.

Couvées par la chaleur, voici maintenant que les chansons obscènes lui revenaient en foule. Malgré la bassesse ignoble des paroles, ils s'y complaisaient tous, ils les redemandaient avidement. Seule, la brutalité du sens leur apparaissait, comme le cri de leur sang en tumulte, de l'ardeur de la terre et de la cruauté du soleil.

Soudain Salvador proposa d'aller faire une visite à la mauresque. Il tira brusquement la bâche, et la femme apparut accroupie sur le matelas, se regardant dans un petit miroir à monture de cuivre, qu'elle portait pendu à sa ceinture par une chaînette. Elle venait de s'éveiller et s'occupait à réparer

le désordre de sa toilette. A chacun de ses gestes, une odeur violente de musc se dégageait de ses vêtements :

— Elle va m'empoisonner le chariot pour quinze jours, dit Salvador. Pour sûr, je vais sentir le musc jusqu'à Alger...

La mauresque ne parut ni surprise ni contente de cette visite. Elle les regarda monter l'un après l'autre avec ses gros yeux inertes. Rafael se décida le dernier.

Il finit par s'assoupir auprès d'elle, accablé par la chaleur étouffante qui s'amassait sous la bâche. Vers trois heures, une petite brise imperceptible fit passer un peu de fraîcheur sur ses tempes : il ouvrit les yeux. La mauresque, assise sur ses talons, chantait une interminable et monotone mélopée, qui se perdait dans le grand chant de la terre.

Un cavalier passa très vite, son fusil en travers de la selle; au bord de la route, un berger chassait les troupeaux effrayés par les chariots, en levant ses bras maigres avec de grands gestes. Puis la plainte grêle d'une flûte et une rumeur de voix lointaines arrivèrent portées par la brise : c'étaient des moissonneurs arabes dans un champ de blé tout au bout de l'horizon. Cette rumeur de flûte qui passait à travers la plaine déserte et ces voix perdues à des lieues frappèrent étrangement Rafael et le réveillèrent comme en sursaut de son hébétude. Il sauta vivement du chariot. Les *Gandoles* commençaient et Pierangelo s'inquiétait déjà de ne pas le voir à côté de ses bêtes.

Ces Gandoles — la terreur des charretiers — sont des rigoles profondes creusées par les eaux de pluie, qu'elles amènent des hauteurs d'El-Krechen jusqu'à une vaste cuvette, où elles forment un lac. L'hiver, les équipages s'y embourbent jusqu'aux essieux. L'été, elles sont pleines de surprises : le sable mouvant se creuse tout à coup, l'équipage s'arrête, comme si un coup de frein immobilisait les roues ; souvent il faut batailler des heures entières pour se ravoir.

Cette fois, grâce à la grande sécheresse, on passa sans encombre. Néanmoins, la piste devenant de plus en plus mauvaise, il fallait guetter sans cesse les ornières possibles. Chacun ne s'occupa plus que de son équipage.

Ils marchaient encore, lorsque soudain le crépuscule tomba. Les montagnes bleues de Guelt-es-Stel se dessinèrent avec

une netteté splendide sur la limpidité du ciel pâli. L'horizon fuyait vers des lointains lumineux et l'on eût dit qu'un grondement de houle roulait à travers la steppe. Rafael sentait ses oreilles bourdonnantes comme un plongeur sous la vague. Puis il lui sembla entendre un fracas de tonnerre qui se perdait dans les solitudes illimitées. Un grand vent s'éleva tout à coup, et les choses entrèrent dans la nuit.

La bâche du chariot claquait au vent. Les bêtes rafraîchies hennissaient de plaisir. Les poitrines des hommes se dilataient au souffle venu du large. Comme balayées par lui, les profondeurs cristallines du ciel resplendissaient : on voyait toutes les étoiles.

Le chariot paraissait monter et grandir avec l'ombre. La masse sombre de la bâche s'élevait très haut et se détachait sur le vaste horizon comme le dos d'une bête gigantesque. Une lune de sang incendia le ciel et ce fut la pleine mer. Cette chose énorme en marche à travers les terres silencieuses en augmentait le vide et la désolation. Elle mit au cœur de Rafael une soudaine détresse, comme si brusquement tout l'abandonnait. Une sourde inquiétude l'obligea à tourner les yeux autour de lui, puis à lever la tête, et, pour la première fois de sa vie, il regarda le ciel.

Pierangelo l'aborda à ce moment même, et, lui prenant le bras, il lui montra dans le champ des constellations les sept pointes brillantes du Chariot, puis, par la ligne des roues, il conduisit son regard jusqu'à l'étoile du pôle.

— Si jamais, la nuit, tu perds le frayé, tu n'as qu'à chercher celle-là, dit Pierre, celle qui brille plus fort que les autres : c'est le nord, c'est le côté d'Alger !... là-bas, c'est Laghouat, Chellala, Bou-Saada...

De son bras étendu, il désigna les quatre points de l'espace.

Alors, Rafael, les yeux fixés sur le Char céleste, s'imagina voir un attelage prodigieux roulant au-dessus de leurs têtes dans l'étincellement des harnais et l'éclair du fouet brandi aux côtés des chevaux par le Charretier divin. Celui-là aussi, au milieu des solitudes du ciel, il semblait infléchir sa course vers quelque sud inaccessible : et Rafael, l'ayant contemplé un instant, sentit une obscure fraternité le lier à ce lointain conducteur qui menait le chariot des étoiles.

Ses yeux retombèrent aussitôt sur son équipage à lui, qui, en ce moment, gravissait la montée d'El-Krechen. On passait auprès d'écuries abandonnées. Le vent engouffrait dans les ruines ses grandes ondes sonores.

Puis on vit luire faiblement les murs blanchis de l'auberge. Elle était si misérable que Pierangelo préféra camper et faire la cuisine de ses hommes à quelques mètres plus loin. On se borna à attacher les bêtes dans les hangars, où elles seraient mieux pour se reposer.

Ce fut un cruel désappointement pour Victor, le Marseillais, qui attendait avec impatience l'arrivée de l'étape, et qui, au seul nom d'auberge, s'était ressouvenu de sa route d'Aubagne. Il venait de perdre une de ses petites bottines claquées dans un trou de boue vaseuse, et comme il n'avait pas d'autres chaussures, il avait dû accepter les espadrilles de Salvador.

La vue de la « casserole » où chacun plantait sa cuiller dans le riz au safran, lui ôta ses dernières illusions. Il regarda ses compagnons de route : ceux-ci paraissaient goûter fort cette épaisse nourriture. Décidément, il n'était pas « d'avec eux », il n'était ni de leur race ni de leur métier!

Quand il se coucha auprès du chariot, il eut presque peur du grand ciel clair, où des rafales passaient encore au-dessus de sa tête, et des terres pleines d'ombre qui, par une descente rapide, semblaient s'enfuir, comme une plage, vers des mers inconnues.

Le lendemain, quand on se fut engagé sur le plateau brûlant d'Aïn-Oussera, Victor, aveuglé par la lumière, les poumons brûlés par l'haleine des sables, sentit tout à coup sa volonté fléchir. Il se crut perdu. Il eut envie de laisser là son équipage, de se coucher n'importe où. Puis, se roidissant, il s'accrocha des deux mains à la mangeoire, qui ballottait à l'arrière du chariot, et il se fit traîner ainsi jusqu'au caravansérail. Maintenant, ses pieds saignaient dans ses espadrilles, où s'étaient glissées de petites pierres très dures. Il n'attendit même pas d'avoir dételé ses bêtes pour demander son compte à Pierangelo. Le soir même, il prit la diligence, et, deux jours après, il se rembarquait pour Marseille.

On parla longtemps de l'aventure du Marseillais. Ses bottines claquées furent célèbres : Salvador en fit une chanson.

Pierangelo, enchanté du départ de Victor, obligea Kadour à prendre son équipage, en attendant qu'il lui eût trouvé un remplaçant. Rafael se compara fièrement au Marseillais, et la certitude de sa force lui fit oublier sa fatigue.

D'ailleurs, la soirée fut moins accablante. Un orage, dans la région de Djelfa, avait rafraîchi l'air et, en arrivant à Bou-Cedraya, chez Patrocinio l'alfatier, on trouva, pour se réconforter, une excellente soupe aux *garbanzos*[1].

C'était un petit coin d'Espagne perdu dans ce Sud africain. Le patron, avec ses grandes bottes de cuir jaune, sa ceinture de chasse sanglant son ventre trop fort et son gigantesque sombrero, était un vrai type de Sancho Pança. A table, on rencontra des jeunes gens d'Alicante et de Carthagène, qui travaillaient à l'alfa. Ils lièrent tout de suite conversation avec les charretiers. Bientôt les guitares sonnèrent et l'on chanta des romances du pays. Des femmes, avec des enfants sur le bras, vinrent demander des nouvelles de leurs parents d'Alger.

Au lever du soleil, après la nuit passée sous le chariot, les toits en pisé des écuries resplendirent dans la lumière d'or du matin. Rafael but une eau glacée, que les Arabes venaient de tirer du puits, et l'on se remit en marche à travers l'alfa.

Dès sept heures, le rayonnement de la lumière redevint aveuglant et la chaleur accablante. On chemina, les yeux à terre, au bruit monotone des essieux et des grelots. Un Arabe à cheval, avec un enfant en croupe, s'approcha pour demander à boire. Puis on compta les jujubiers et les pistachiers, qui s'échelonnaient à de très grandes distances les uns des autres. Salvador, pour faire parade de sa mémoire, les annonçait longtemps d'avance à Rafael. Tout au bout de la steppe, d'une splendeur morne sous le ruissellement du soleil, les montagnes bleues de Guelt-es-Stel semblaient fumer à l'horizon dans une buée de vapeurs ardentes.

On y arriva enfin, après une matinée si torride, que l'étape avait paru double. C'était un couloir de roches, envahi par une coulée de blocs erratiques. Au fond, l'éternel caravansérail, avec ses murs blancs et ses étroites meurtrières.

1. Pois chiches.

Quelques cultures à l'entour, puis plus rien que des pierres. Rafael en fut secrètement déçu. Guelt-es-Stel s'éteignit dans son souvenir et il ne se rappela de son passage que d'étranges papillons noirs aux ailes lourdes comme du velours, qui se posaient sur les touffes d'alfa et jusque sur les colliers des bêtes.

En passant, Pierangelo embaucha un garçon d'écurie arabe, pour remplacer Kadour, qui se plaignait déjà de son surcroît de besogne; et, comme le trajet était fort court, on ne se pressa pas pour arriver au Puits Baba.

Par delà les Terres Rouges, soudain la plaine s'élargit comme un grand lac et de nouvelles montagnes apparurent à l'horizon, très loin. La *kouba* du puits commença à briller dans les sables. On distingua une petite maison blanche et quelques gourbis d'Arabes disséminés alentour. Des équipages étaient arrêtés auprès, que Salvador reconnut immédiatement pour ceux de Bacanete.

On vint se ranger à côté d'eux, à proximité d'une hutte en terre, habitée par un Espagnol de Carthagène, qui vendait de la paille et de l'orge aux charretiers et qui leur prêtait ses ustensiles et sa vaisselle pour leur repas.

Un des garçons de Bacanete, celui qu'on appelait le Grand Philippe, surveillait deux énormes chaudrons posés sur des pierres. La taille ceinte d'un sac en guise de tablier, il s'avança vers Pierangelo, une spatule de bois à la main, et il lui fit goûter un morceau du foie et du gésier de la volaille qui cuisait pour le souper. On prit l'absinthe avec ceux de Bacanete, puis on dételа les bêtes, on tendit les « hamacs » entre les timons, pour servir de mangeoires, et on musa longtemps à placer et à déplacer des caisses et à retendre les câbles. Il était nuit depuis longtemps quand on se décida à venir manger. On s'assit en cercle, autour du chaudron, sur des seaux renversés et des sacs de paille. Bacanete, un petit homme aux cheveux crépus et aux oreilles évasées, fit la joie des convives par ses plaisanteries et ses incongruités. C'était le loustic de la route. Il disait d'énormes sottises, faisait toute sorte de singeries, et les hommes riaient aux larmes, comme de grands enfants.

La nuit fut rayonnante et paisible. Rafael, roulé dans sa

couverture, se laissait aller à la douceur menteuse de la terre endormie. La blancheur du puits brillait vaguement sous les étoiles, et l'ombre transparente de la *kouba* faisait comme une oasis de fraîcheur et de recueillement au milieu des sables. Salvador, qui grattait ses colliers, chantait à voix haute ;

Cierrame el pestillo,
Que esta noche vengo
Para dormir contigo [1]...

La voix montait dans le silence de la steppe et, avec ses modulations traînantes, elle était d'une ampleur grave, presque religieuse.

Ils n'arrivèrent que tard, le lendemain, au Rocher-de-Sel. Ils virent les roches tumultueuses, figées dans une ébullition géante, et, sur les berges de l'oued le sel à fleur de terre comme une tombée de neige. Les sommets boisés se développèrent jusqu'au morne Djelfa aux constructions géométriques. Pierangelo s'y arrêta toute une journée pour décharger ses marchandises. Dans l'après-midi, après avoir passé des blouses propres, les charretiers allèrent déposer une couronne sur la tombe du vieux Fernando, un ancien du métier, qui était mort écrasé pendant le précédent voyage. Le soir, ils firent la visite accoutumée à la rue du M'zab, où se tiennent les Ouled-Nayls.

On se remit en route à travers les plateaux dénudés de Djelfa. On vit l'Oued-Cédeur et son auberge abandonnée, les petites maisons blanches d'Aïn-el-Sbel, les lauriers roses de Guelt-el-Ouest, où l'on s'arrêta pour faire boire. La monotonie des horizons désespérait Rafael et il était de plus en plus impatient de voir Laghouat. Enfin, le second jour, vers trois heures du soir, une large ouverture apparut dans les montagnes, comme celles que font à Bougzoul les estuaires des fleuves formés par les mirages. Le ciel, extraordinairement pur, semblait d'une hauteur démesurée. On eût dit la porte immense d'un nouveau Sud. Des plages de lumière allaient se dérouler à l'infini.

1. « Ferme bien ta porte, — car cette nuit je viens — pour dormir avec toi... »

— Regarde! dit Salvador à Rafael. — Laghouat est là-bas, tout au fond, derrière le soleil!...

Le quatrième jour, à l'aube, après avoir franchi la brèche du Chapeau-de-Gendarme, on aperçut soudain l'oasis de Laghouat avec ses verdures miraculeuses au milieu des rochers et des sables.

Immédiatement commença la Prise d'Eau, cette large cuvette sablonneuse que creuse en se perdant la boucle de l'Oued-M'zi. Rafael s'en effraya, sachant par les récits des anciens que c'est un des endroits les plus dangereux pour les équipages. Il fallut « doubler ». Mais quand il se vit à la tête de vingt-deux mulets, parmi le claquement des fouets et le tintamarre guerrier des grelots, sa poitrine se dilata de joie et d'orgueil, et il lança si vigoureusement l'attelage qu'il ne s'arrêta que sur l'autre rive, devant le café maure. Pierangelo lui dit :

— Tu n'es pas un figurant, toi, au moins!... Tu seras un meneur de bêtes...

Le compliment de Pierre sonnait encore à ses oreilles, lorsque les équipages s'engagèrent dans l'avenue de platanes qui conduit à la ville.

Dans son impatience de tout voir, Rafael s'irrita des lenteurs de Pierangelo, qui n'en finissait pas de décharger les chariots. Quand tout fut terminé, il s'empressa de faire sa toilette, et, accompagné de Salvador, il se mit à rouler par les rues. Ils visitèrent d'abord un marchand juif, un client de Pierre, à qui Salvador extorqua un mouchoir de soie; puis ils firent des stations chez les innombrables cabaretiers européens. Ils virent les casernes et le cimetière et, à la nuit tombante, ils montèrent jusqu'à la plate-forme de l'hôpital, d'où l'on domine la ville.

C'était l'heure où les M'zabites se rassemblent sur les terrasses pour la prière du soir. De toutes parts s'élevait une psalmodie grave, l'angélus tintait à l'église, et le peuple des palmiers, serrant sa ceinture d'ombre autour des murailles, faisait une rumeur de foule. Rafael et Salvador, s'étant accoudés sur le parapet du rempart, regardaient la mer des sables :

— Tu vois, là-bas? dit Salvador... c'est Ghardaïa!

— Tu y as été, toi?...

— Non! mais on ira un jour, pour sûr...

Devant eux, ils voyaient comme une houle violette miroiter dans le crépuscule et rouler vers le désert. Des glacis roses pareils à ceux des lames au soleil couchant glissaient par places sur la nappe changeante. Puis, en un instant, tout se rembrunit. L'étendue des terres devint mate et dure. Une petite lumière intermittente s'alluma très loin. Les psalmodies avaient cessé. On n'entendait plus que l'aboiement des chiens et le craquement éternel des palmes.

Une surprise pénible attendait Rafael au départ. Pierangelo lui fit charger sur son chariot le cercueil d'un sous-officier mort dans un poste éloigné et que l'on ramenait en France. Il ne dit rien d'abord, par crainte des moqueries; mais, le soir, entre Metlili et Sidi-Maklouf, sa peur devint atroce. Il n'osait pas regarder le chariot, dans la crainte de voir le soldat mort se dresser devant lui, et il se tenait à une grande distance de l'équipage. A droite, au-dessus des montagnes, une étoile rouge comme du sang, qu'il apercevait sans cesse, achevait de l'halluciner. Il n'y tint plus. Il courut vers Pierangelo :

— Pierre, je t'en prie, donne-moi la moitié de ta charge d'alfa, que j'enterre le mort dessous. Autrement, je jette le fouet et je reviens tout seul!...

Il fallut s'arrêter et faire le transbordement en pleine nuit. Rafael refusa de s'approcher avant que le cercueil eût complètement disparu sous l'alfa.

LOUIS BERTRAND

(*A suivre.*)

REMBRANDT

Ce qui frappe chez Rembrandt, c'est la puissance, la force et l'éclat. Il représente la vie dans toute son intensité. On voit ses personnages, on cause avec eux, il ressuscite et ranime toute une époque. Et à ce don d'interprétation merveilleux, unique, il joint la sensibilité, la bonté d'un cœur qui vibre à toutes les misères, à toutes les joies, à toutes les émotions de l'humanité. Il n'appartient à aucune école. Il a ouvert la voie nouvelle qui s'est refermée derrière lui. Il est Rembrandt, et ça lui suffit.

Où donc ce fils d'un meunier a-t-il puisé son originalité, son génie ? Où donc a-t-il trouvé la vision particulière qui fut maîtresse de son esprit et de sa main ? A quelle obsession cachée a-t-il obéi dans l'accomplissement de son œuvre, si multiple et si variée ? Les renseignements fournis par les biographes sont vagues, pour ne pas dire nuls.

Michel-Ange aimait à déclarer qu'il devait tout ce qu'il avait de bon et de fort à l'air d'Arezzo et au sein qui l'avait nourri. Mais Michel-Ange avait aussi des précurseurs, des aïeux ; il avait la tradition, il avait les modèles légués par ses devanciers, il avait les antiques : — il avait ce torse admi-

rable que, dans ses vieux jours et presque aveugle, s'il faut en croire une ingénieuse légende, il caressait de ses mains glorieuses. Michel-Ange... Dieu me garde de vouloir enlever, en tâchant de l'expliquer, une parcelle de son génie, mais cependant je ne puis oublier ce jardin des Médicis où il passa les plus belles heures de sa jeunesse.

Pour celui-ci, Rembrandt, rien de pareil. Il n'avait rien vu. En tout cas, ce qui avait frappé ses yeux n'avait aucun rapport, aucun lien artistique, si l'on peut dire, avec le rêve qui a illuminé son imagination. Ses aïeux, on les cherche vainement : le fils du meunier hollandais n'en a point. L'air d'Arezzo, pour lui, c'est l'atmosphère du moulin paternel. Son maître? nous n'en voyons pas d'autre : le rayon de soleil qui pénètre discrètement dans les greniers vastes et mystérieux, pour donner la vie aux grains dorés des poussières soulevées par les meules au mouvement monotone. C'est là que l'enfant a connu tout un monde fantastique, éblouissant. C'est là qu'il a passé des heures à sonder l'air obscur autour de lui, et que par la vertu de son regard prédestiné il a vu ce que des yeux inattentifs ne voient point : la vie de l'ombre. Son art était trouvé.

Poussé par la force impérieuse des choses, docile à sa vocation, il voulut être peintre. Aussi bien, nous disent naïvement ses biographes, « il était récalcitrant à l'étude du latin ». Son père, homme sage, ayant consenti facilement à son désir, il entra chez un maître de nulle envolée, Lastman, dont le nom, sans son immortel élève, n'aurait probablement pas survécu. Ses progrès furent si rapides, ses débuts si brillants, qu'il ne tarda pas à quitter le moulin de Leyerdorp pour aller tenter la fortune à Amsterdam. Là, il s'abandonne à son jeune tempérament et les œuvres se succèdent en abondance.

A vrai dire, ces premières œuvres de Rembrandt, — avec toute l'admiration que j'ai pour lui, je ne crois pas manquer de respect à sa mémoire en avouant que, si elles portent déjà la marque de son talent, elles ont aussi des hésitations, des lourdeurs, des mollesses d'exécution; heureusement, tout cela ne tardera pas à disparaître. Il aime alors ces tons verdâtres, plombés, sans valeur sur les chairs, comme on en

voit dans la *Présentation au Temple*, du musée de La Haye ; et ces tons-là, malgré la disposition majestueuse du fond et la puissance de l'effet, affadissent en quelque sorte la scène représentée. Dans ses portraits, surtout dans ceux de jeunes filles, le modelé des têtes est rond, les cheveux blonds se confondent avec les tons pâles du visage, et, quoique d'une couleur exquise et d'une clarté merveilleuse, ils donnent à ces têtes charmantes un aspect tant soit peu conventionnel. La *Leçon d'anatomie* elle-même n'est pas exempte de pareils défauts. Le cadavre est mal dessiné, mal construit, boursouflé : il n'a pas été peint d'après le modèle : la nature n'a été consultée que légèrement. Il est éclatant de lumière, mais d'un jaune trop uniforme qui n'est pas vrai et qui ne participe pas des tons environnants. Les noirs sont lourds, opaques, ne vibrent pas. Je pourrais citer d'autres exemples. Mais pardonnons-lui ces faiblesses : quand il peignait la *Leçon d'anatomie*, l'auteur n'avait que vingt-quatre ans, et il créait un art nouveau, un art personnel, un art sans précédent.

La tête du professeur Tulp est, d'ailleurs, d'une précision singulière ; de même, celles des élèves qui se penchent pour mieux saisir l'enseignement : si vraies, toutes, et d'une telle énergie d'expression !

Rembrandt déjà possède à fond la science du portrait. Il connait la construction de la tête humaine mieux que personne ; et le portrait de Nicolaes Ruts, en cette récente exposition d'Amsterdam, en témoignait assez nettement : il a été peint un an avant *la Leçon d'anatomie*.

Mais les serres de l'aigle ne tardent pas à pousser : il grandit et prend le sentiment de sa force. Douze ans plus tard, apparaît *la Ronde de nuit*, le tableau le plus saisissant, le plus extraordinaire qui existe. Est-ce le jour, est-ce la nuit que la scène se passe ? Je n'en sais rien et n'éprouve nul besoin de le savoir. Tout ce que je sais, c'est que jamais on n'a peint avec une puissance comparable et que jamais plus on ne peindra un tableau pareil. C'est la vie dans toute sa plénitude, c'en est presque l'exagération. Le tempérament de l'artiste s'y donne follement carrière, et c'est avec une sorte de rage, avec une passion sans exemple dans l'histoire de l'art,

qu'il empâte ses couleurs, qu'il exalte les oppositions des blancs et des noirs, des lumières splendides et des ombres profondes, pour traduire aux yeux le besoin de vie et d'éclat qui l'enfièvre et dont tout son cœur et son cerveau débordent. C'est admirable! Ah! le grand homme!

Vingt ans après, nous le retrouvons dans *les Syndics des Drapiers*. Il s'est assagi. Peut-être se souvenait-il des critiques qui avaient osé se produire devant *la Ronde de nuit* : — on lui avait, dit-on, parmi d'autres griefs, violemment reproché de n'avoir pas fait ses personnages ressemblants; — peut-être aussi le sujet se prête-t-il moins à la fougue de l'auteur que la sortie tumultueuse d'une corporation en armes, évidemment assez mal disciplinée : ici, plus d'«emballement». Nous nous trouvons simplement devant six bourgeois d'Amsterdam, six bons bourgeois discourant autour d'une table. Mais quelle perfection d'exécution, quelle maîtrise consommée! Quelle intensité de vie et d'éclat! C'est la nature elle-même, vivante, saine et forte. C'est un pur chef-d'œuvre.

Si l'exposition d'Amsterdam fut riche en portraits de premier ordre, elle possédait peu de tableaux où le nu jouât un rôle considérable. D'ailleurs, cette source inépuisable où puisèrent, pour leur plus grande gloire, Athènes et l'Italie, — j'allais oublier Rubens! — ne paraît pas avoir attiré vivement le grand peintre hollandais. Les causes de cette apparente indifférence, il serait trop long de les rechercher. En fait de nu, nous n'avons guère trouvé là que l'étincelante *Bethsabée* de la collection Steengracht, cette petite merveille qui dans notre souvenir était demeurée comme une perle; ajoutez-y un *Christ* mal dessiné, peu intéressant, malgré sa couleur admirable : il ne restera, quelques dessins à part, que deux ou trois menus morceaux, de médiocre autorité. Pour juger le maître, il nous faudrait voir la *Danaé* de Saint-Pétersbourg, ou revenir au Louvre, dans la salle Lacaze. Je ne connais la *Danaé* que par une copie : — ce doit être un chef-d'œuvre; — mais je connais bien notre tableau du Louvre. J'étais au musée le jour où fut inaugurée la galerie léguée par le grand collectionneur, et jamais je n'oublierai l'impression que fit sur moi cette peinture étonnante. Mon vieux

maître, Robert Fleury, vint à passer, et tous deux nous nous écriâmes : « C'est le plus beau tableau du Louvre ! »

Peut-être exagérions-nous; peut-être, — et je le crois, — la *Femme au bain* n'est-elle pas la plus belle toile du Louvre; peut-être même trouverait-on parmi les œuvres de Rembrandt qui l'entourent un tableau plus complet, en tout cas plus intéressant, les *Disciples d'Emmaüs*, par exemple; mais il est incontestable que nul morceau de nu, pour la puissance d'exécution, ne vaut ce torse de femme. C'est peint en pleine pâte, — une pâte grasse, onctueuse, souple, devant laquelle les gens du métier se demandent avec étonnement à quels procédés Rembrandt a bien pu recourir pour peindre, sans qu'il ait séché nulle part, — et, la chose est évidente, en plusieurs jours, — un morceau de cette importance, qui a l'air enlevé en quelques heures. Avait-il des couleurs qui ne séchaient pas aussi rapidement que les nôtres? Avait-il des huiles, des vernis que nous ignorons?

Mais les procédés chez Rembrandt varient à l'infini et ne peuvent s'analyser. Tantôt il frotte superficiellement certaines parties de ses toiles, tantôt il écrase ses vessies de couleurs sans daigner seulement les étaler, tantôt il pose des touches violentes avec son couteau à palette ou bien encore il fait des éraflures avec le manche de son pinceau... Il doit peindre avec tout ce qui lui tombe sous la main, — et même avec la main, avec les doigts! Il ne voit que le résultat, et se tient pour satisfait quand il a obtenu l'effet réclamé par le démon intérieur qui l'échauffe.

Et les oppositions, avec quelle force il les manie, et quel parti magnifique il en sait tirer ! Voyez la *Ronde de nuit* : — le noir le plus vigoureux au centre, entouré des deux clairs les plus vifs qu'il peut trouver sur sa palette. Le reste sera subordonné à ce contraste. Et quel noir! C'est un noir souple, profond, intense, — et cependant transparent, sans nulle dureté. Ah! le prodigieux peintre! A côté de lui, tous les autres pâlissent et semblent n'avoir peint que des images.

Et il se sert des colorations pour aider encore à ses éblouissants effets de lumière, pour exalter ses oppositions savantes. Ses blancs — voyez la petite bohémienne de la *Ronde* —

ses blancs sont dorés : — le blanc pur eût été froid et n'aurait pas eu l'éclat nécessaire : — l'unique note bleue de cette immense *Ronde*, à la hampe de la lance, brille comme une pierre précieuse au milieu des jaunes qui l'entourent, la branche verte fait valoir les rouges du pourpoint voisin. Et ces notes si parcimonieusement ménagées, si habilement disposées aux points décisifs, n'en acquièrent que plus d'autorité, une autorité irrésistible.

On ne peut quitter l'œuvre de Rembrandt exposée à Amsterdam sans jeter un coup d'œil sur les dessins. Ils sont fort nombreux, et de valeur très inégale : tantôt des croquis presque informes, tantôt des dessins où l'on retrouve toutes les qualités de sa peinture; ici, un bout de tête, là une vaste composition ; une œuvre achevée, ou quelques traits à peine. Plusieurs sont des études sommaires faites en vue de ses tableaux ou de ses eaux-fortes. Et dans aucun l'on n'aperçoit un souci quelconque de lignes, d'élégance, de style, ni même, ce qui est plus étonnant, d'effet. Mais, en revanche, le moindre de ces croquis est expressif au premier chef. Rembrandt, lorsqu'il exécute ceux-ci ou ceux-là, ne se préoccupe que de rendre, d'interpréter clairement le sujet qui le hante. Il le cherche sous tous ses aspects, le retourne dans tous les sens, le varie sans cesse; et le geste est toujours vrai, le sentiment exprimé à la perfection. C'est tout ce qu'il demande à ses croquis, tout ce qu'il exige de ses dessins. Et ce sont parfois des linéaments d'une délicatesse infinie, parfois des écrasements de plume, des taches qui semblent faites avec un doigt trempé dans de l'encre. Un bras sera indiqué par une barre, un bonhomme par deux traits jetés à la hâte, mais ce bras, mais ce bonhomme, cette barre, ces traits, ces taches exprimeront merveilleusement ce que Rembrandt a voulu leur faire exprimer.

En terminant cette revue trop hâtive, qu'on nous permette un regret : auprès de ses tableaux et de ses dessins, pourquoi n'a-t-on pas exposé quelques-unes de ses merveilleuses eaux-fortes? Son génie extraordinaire se fût montré sous toutes ses faces. N'est-il pas, dans cette manifestation de son talent, peut-être

encore plus surprenant que dans sa peinture? Il y met toute sa verve et sa pénétration, tout son cœur, toute son âme. Les beaux tons veloutés, les belles ombres enveloppées se confondent avec sa pensée, en sont la suite naturelle, dirai-je, elles ajoutent à la douceur, à la tendresse ou à la force du sentiment qu'il éprouve et qu'il traduit si fidèlement.

Quoi de plus touchant que son *Retour de l'Enfant prodigue*? Quoi de plus sublime que sa *Résurrection de Lazare*? Quoi de plus attendrissant que l'aspect des souffreteux de la *Pièce des cent florins*, ces mendiants et ces gueux, ces pauvres gens infirmes qui, attirés par la voix du divin maître, se traînent péniblement à ses pieds?... Et rien, aucun détail n'échappe à l'œil de Rembrandt, à sa main, qu'il s'agisse de fouiller le pommeau d'une épée dans l'ombre et d'en rendre l'aspect métallique ou bien encore de montrer les stries cannelées d'un simple coquillage. Tout devient art sous cette main savante, et l'on ne sait vraiment ce que l'on doit le plus admirer en lui, de sa vive imagination ou de la passion toujours en éveil avec laquelle il exprime son rêve et son idéal.

Aimons-le sans restrictions, le grand maître du Nord, inclinons-nous devant sa féconde originalité, remercions-le d'avoir ajouté au monde supérieur du beau un élément inconnu avant lui, et admirons ce météore dont les rayons jettent un si vif éclat sur l'art de tous les pays et de tous les temps.

LÉON BONNAT

UN PRÉFET DE NAPOLÉON

JEAN DE BRY

I

L'état-major de Napoléon, empereur et roi, est double. A côté des officiers de tout grade qui, sous l'œil du conquérant, gagnent les batailles et commandent aux nations vaincues, on distingue les fonctionnaires de tout ordre occupés à mettre en mouvement l'organisme administratif de la France moderne. Dans ce dernier groupe, les préfets, presque autant que les ministres et les conseillers d'État, méritent l'attention de l'historien, car chacun d'eux était dans son département comme un commandant de division dans la Grande Armée, et là il devait interpréter, avec une liberté que la discipline militaire eût exclue, la pensée et la volonté du maître : « La subordination civile, a écrit l'empereur, n'est point aveugle et absolue... Les préfets ne sont que trop enclins à un gouvernement tranchant, contraire à mes principes... Il y a en France trop d'influence centrale, je voudrais moins de force à Paris et plus dans chaque localité... Que l'autorité se fasse sentir le moins possible et ne pèse pas sur les peuples... »

Un serviteur à souhait de cette politique fut, dans le département qu'il administra de 1801 à 1814 (le Doubs), Jean De

Bry, ancien représentant de l'Aisne aux assemblées révolutionnaires. D'abord royaliste constitutionnel, puis Girondin, Thermidorien, Fructidorien, cet homme politique, désabusé ou las, borna son ambition, sous le Consulat, à être, dans un coin de la France, un administrateur actif, équitable, à la fois docile aux volontés d'en haut et sincèrement dévoué à sa patrie adoptive, tel en un mot qu'il méritât d'être appelé un jour par son maître le meilleur des préfets de l'Empire.

A la fin du Directoire, son nom avait retenti partout, en France et en Europe. Celui qui le portait avait survécu par hasard au guet-apens dont furent victimes, en l'an VII, les plénipotentiaires français au congrès de Rastadt, et il répondait alors aux témoignages de sympathie de ses collègues des Cinq-Cents par ce cri : « Vive à jamais la république ! » Or la république allait succomber à une anémie mortelle, fruit de sa vie turbulente et désordonnée. Lorsqu'elle tomba entre les mains de Bonaparte, Jean De Bry, comme presque tous ses anciens collègues de la Convention et des Conseils, se crut d'accord avec son passé en reconnaissant et en servant la trinité consulaire. D'ailleurs il était pour la nouvelle famille souveraine une vieille connaissance. Il avait contribué à faire sortir de prison, en l'an II, Joséphine de Tascher, veuve Beauharnais; comme membre du Comité de salut public, il avait empêché le vainqueur de Toulon disgracié de s'expatrier et lui avait rouvert la carrière militaire; enfin, devenu le collègue et l'ami de Joseph et de Lucien, il avait célébré à la tribune des Cinq-Cents les victoires de leur illustre frère. Après une année environ employée à décorer de sa faconde les inutiles débats du Tribunat, il demanda spontanément à entrer dans l'administration ; Chaptal, ministre de l'intérieur, lui offrit la préfecture du Doubs. Il fut nommé le 29 avril 1801.

A ses débuts, Jean De Bry eut à s'occuper de police autant que d'administration. On sait combien s'agitèrent les partis vaincus durant les années, en apparence si calmes, du Consulat, jusqu'à la tentative désespérée à laquelle se rattachent les noms de Cadoudal, de Pichegru et de Moreau. Cette dernière conspiration inquiéta à plus d'un titre le préfet du Doubs. Pichegru était né en Franche-Comté, il y avait conservé des relations ; royalistes et républicains s'y coalisaient

contre le régime nouveau avec un empressement mutuel dont la trace n'est nulle part ailleurs aussi sensible. De plus, on disait qu'un Bourbon, à la faveur du mouvement préparé à Paris, allait pénétrer en France par la frontière de l'Est. Le ministre anglais à Munich, Drake, désignait Besançon comme le point de départ ou le centre d'une offensive heureuse à prendre contre la république. Aussi, l'année suivante, Jean De Bry attacha-t-il une importance exagérée à certains conciliabules tenus presque à sa porte par des mécontents d'origines diverses. Des émigrés rentrés s'étaient rencontrés, autour d'une table de café, avec d'anciens habitués de club et s'étaient demandé à demi-voix s'il serait possible d'enlever, à son passage, le chef de l'État se rendant en Italie. Quelques-uns d'entre eux appartenaient à une association dite des Philadelphes, dont l'histoire serait fort difficile à établir, mais qui paraît avoir été moins une réunion politique qu'un cercle d'amis s'inspirant des mêmes souvenirs, bercés par les mêmes illusions. Leur porte-parole, jeune homme de vingt-deux ans, avait été emprisonné quelques jours à Paris, en 1802, pour une pièce de vers satirique intitulée *la Napoléone*, et depuis renvoyé dans son pays natal sous la surveillance de ses parents autant que de la police ; sous son nom, alors obscur, de Charles Nodier, il devait s'illustrer dans les lettres. Il n'était alors qu'un républicain d'imagination, grisé par ses souvenirs de rhétorique. Jean De Bry pensa un moment le prendre au sérieux; Fouché, plus clairvoyant, rassura son subordonné sur la portée d'une opposition semblable. On verra plus loin quelles relations amicales devaient se nouer entre le jeune Nodier et le préfet.

De 1805 à 1813, il n'y eut plus dans le Doubs même d'apparences de conspiration. Délivré de ses fonctions d'« inquisiteur », Jean de Bry subit celles de geôlier. Le gouvernement déportait volontiers les derniers agitateurs de l'Ouest dans deux forteresses réputées déjà comme prisons d'État sous l'ancien régime : la citadelle de Besançon qui, du temps de Louis XIV, avait reçu des protestants réfractaires à la religion du roi, et le fort de Joux, près de la frontière suisse, « nid de hiboux », naguère occupé par Mirabeau. Ici et là, Fouché interna des chouans de marque ; à Besançon, Bourmont et Hingant–

Saint-Maur, et, plus tard, un Français retrouvé à Madrid dans les rangs espagnols, le duc de Saint-Simon ; au fort de Joux, d'Andigné, de Suzannet, de Rivière, Moulin. A l'égard de ces prisonniers, ses instructions étaient en général rigoureuses ; le préfet devait stimuler la vigilance de l'autorité militaire, aller jusqu'à s'enquérir de la solidité des barreaux de fenêtre et du nombre des sentinelles ; de temps en temps, néanmoins, il pouvait prêter l'oreille à des recommandations influentes et adoucir la surveillance jusqu'à risquer de la rendre inefficace. Madame de Bourmont pour son mari, mademoiselle de Saint-Simon pour son père n'eurent qu'à se féliciter de son attitude. En faveur de la première, il était disposé à la bienveillance par de grands personnages, comme le consul Lebrun. A l'arrivée de Saint-Simon, pris de pitié envers un condamné auquel on infligeait, par commutation de peine, une détention pire que la mort, il intéressa à son sort Berthier et Moncey et, s'il n'obtint pas pour lui la résidence en ville sur parole, il réussit à lui procurer la compagnie et les soins de sa fille. Homme sensible à ses heures, il se sentait à la fois heureux et tremblant de rendre service. Plusieurs de ces prisonniers finirent par s'enfuir, dans des circonstances plus ou moins mystérieuses et romanesques, sous l'œil à demi clos de leurs gardiens, avec la connivence secrète du gouvernement. Chacune de ces évasions causait à Jean De Bry de véritables angoisses, car il craignait qu'en haut lieu, afin de sauver les apparences, on ne lui sût mauvais gré de l'événement accompli.

Obligé de suivre la police consulaire dans ses alternatives intéressées de rigueur et d'indulgence, le préfet du Doubs était sans cesse combattu entre son désir d'adoucir la condition des suspects et le souci permanent de sa responsabilité. Ses angoisses furent au comble lorsque le « Napoléon des noirs », Toussaint Louverture, vint (août 1802) subir au fort de Joux une captivité qu'on savait, vu la rigueur du climat, devoir être fatale à brève échéance. Huit mois après, l'exilé des Antilles était trouvé mort dans sa chambre, la tête appuyée contre la cheminée où il réchauffait ses membres tremblants. Bien que l'autorité militaire fût spécialement chargée de sa garde, plus de vingt ans après, le préfet se demandait encore

s'il ne serait pas regardé par l'histoire comme complice d'un crime secret : « Je suis absolument convaincu, écrivait-il à un de ses fils en 1826, que sa mort a été naturelle et que, pour rien au monde, le commandant (du fort) n'aurait voulu se prêter à un crime. Mais, il n'importe, je connais les hommes et je sais tout ce que peut l'infernale calomnie... »

Obligé de servir à Fouché et à Réal de correspondant et d'auxiliaire, Jean De Bry ne se sentait pas moins avant tout l'héritier des anciens intendants de « justice, police et finances ». Il devait veiller assidument aux subsistances, à l'entretien des chemins, à l'instruction primaire, à l'exacte comptabilité des communes et à la rentrée des impôts. De plus, il lui fallait rendre efficaces, sur la frontière suisse, les mesures prises contre la contrebande de la poudre et des marchandises anglaises. Il avait pris rapidement connaissance du pays, de ses habitants, de ses ressources; ses nombreux rapports au ministre de l'intérieur constituent pour nous les éléments de la *Statistique* du département, publiée par ses soins en 1804. Ce travail eut les honneurs d'une analyse louangeuse au *Moniteur*. Il constitue l'acte de naissance, avec preuves à l'appui, d'une de ces divisions territoriales que la Constituante, par la main du Franc-Comtois, Bureaux de Puzy, avait découpées, moins arbitrairement qu'on ne croit, dans les cadres des anciennes provinces.

Jean De Bry savait que sa faveur se mesurerait à son zèle pour l'exécution des lois sur la conscription, et on l'entend un jour invoquer, comme un titre à la bienveillance ministérielle, les résultats obtenus par lui. Sur un contingent de 396 hommes, trois seulement sont en retard et recherchés. Le dernier détachement est parti « gaiement » la veille. Que peut-on lui demander de plus? (3 nivôse an XII.) En revanche, il s'appliquait à protéger les populations rurales contre les tyrannies de clocher et l'abus des influences locales. C'est ainsi qu'il faisait remplacer certain maire comme « abusant de ses moyens au point de vouloir diriger le canton et de chercher toutes les occasions de nuire aux communes et aux personnes voulant se soustraire à cette espèce de domination ». (22 septembre 1812.)

En certaines circonstances, Jean De Bry fut mieux qu'un

administrateur zélé, il eut le tact, l'intelligence des situations et des hommes ; il sut s'interposer à propos entre les naufragés de l'ancien régime et les satisfaits du nouveau et, sans se faire suspecter par ceux-ci, forcer auprès de ceux-là l'estime, même la sympathie.

Ce représentant du pouvoir civil fut d'abord le principal auteur de la pacification religieuse, par la manière impartiale dont il dirigea autour de lui la mise à exécution du Concordat. La tâche était nouvelle et embarrassante pour un homme très religieux d'instinct, mais dont la foi ne dépassait point celle du *Vicaire savoyard* et qui était habitué à traiter les prêtres insermentés en ennemis de la République. Or dans le Doubs ceux-ci possédaient exclusivement la confiance des populations, et voici qu'en leur rendant l'exercice légal de leur ministère, le gouvernement leur donnait pour chef un prélat de l'Église constitutionnelle, Le Coz, ex-métropolitain d'Ile-et-Vilaine. Lorsqu'il eut à organiser son nouveau diocèse, à désigner les vicaires généraux, les chanoines, les titulaires des cures et des succursales, Le Coz favorisa de son mieux les assermentés. Il ne voulait, disait-il, scruter les antécédents de personne ; façon détournée de rendre à ses amis la marque de l'orthodoxie, sans leur imposer aucune rétractation.

Jean De Bry, au contraire, ayant tâté l'opinion autour de lui, éclairé par les pétitions qui affluaient sur son bureau, jugeait opportun de restreindre autant que possible, dans la répartition des nouveaux titres ecclésiastiques, la part des constitutionnels. Il discuta donc l'une après l'autre et souvent contredit auprès de l'administration centrale les propositions de l'archevêque, et eut la satisfaction de se voir donner raison à Paris. Aux appels du prélat à la conciliation, il répondait par des considérations sur le danger de conclure la paix religieuse dans l'équivoque. En lui écrivant, il sut même invoquer l'Évangile : « Pardon, monseigneur, ajoutait-il, si je touche à vos armes, mais c'est un hommage que je leur rends. »

Il fit mieux, il les accapara le jour où, à la cathédrale de Besançon, eut lieu la cérémonie d'inauguration du Concordat ; ce ne fut pas l'archevêque qui prêcha, ce fut le préfet ! On se figure à peine un aussi singulier spectacle, celui d'un ancien membre du Comité de Salut public montant, avec

l'assentiment de l'autorité ecclésiastique, dans une chaire où avait prêché saint François de Sales et, en un langage grave, élevé, dissertant au nom de la raison, sur la religion, sur son importance dans la vie des peuples et ses rapports avec la société civile. Le Coz fut loin d'en vouloir à Jean De Bry de cette collaboration inusitée : comme il avait une âme d'ancien régime pour les représentants de l'autorité temporelle, il n'hésita pas à le qualifier un jour, dans un accès de rhétorique adulatoire, de « génie supérieur ».

Le préfet de son côté vantait à l'occasion la charité évangélique de l'archevêque et se retrouvait son coopérateur dévoué dès qu'il s'agissait de combattre les tentatives d'opposition au Concordat. Les irréconciliables du parti royaliste ne fréquentaient qu'à leur corps défendant les églises où l'on chantait le *Domine salvum fac imperatorem* : certaines dames à la cathédrale tournaient le dos de la façon la plus irrévérencieuse lorsque Le Coz se levait de son trône pour donner la bénédiction archiépiscopale. Le préfet prêta main-forte au prélat contre les oratoires où l'on se dérobait à l'Église officielle et on le vit menacer d'envoyer droit à la caserne certains séminaristes en lutte contre un de leurs professeurs, constitutionnel impénitent. Cet argument péremptoire entraîna la soumission des rebelles.

Jean De Bry avait, selon les instructions ministérielles, réglé de son mieux la question religieuse ; il s'employa de même à la réorganisation de l'enseignement public, sous la forme nouvelle de l'Université impériale. Dès 1791 il avait publié un *Essai sur l'éducation nationale* et ses rapports de l'an VI aux Cinq-Cents, sur les « Écoles de Mars » devaient lui rester chers jusqu'à la fin de sa vie comme une conception féconde pour l'avenir des générations nouvelles. En 1808, déchu de toute initiative à cet égard, il se borna à organiser, selon les vues napoléoniennes, l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur à Besançon, le Lycée, puis un groupe de Facultés. Les villes se disputaient alors les centres d'administration universitaire. Berthier, comme prince voisin de Neuchâtel, Moncey, comme Franc-Comtois, vinrent en aide au préfet et firent attribuer au chef-lieu du Doubs une « Académie ».

La Faculté des lettres fut organisée la première en province après celle de Paris. Celle de droit ne put être obtenue; Besançon avait donné, lors du plébiscite sur l'établissement de l'Empire, une majorité hostile; d'autres influences prévalurent en haut lieu et Dijon demeura l'unique foyer des études juridiques dans l'est de la France.

Jean De Bry releva aussi, sauf à les habiller à la mode du jour, diverses institutions que la Révolution avait emportées sans les remplacer sérieusement. Ce que nous appelons l'assistance publique avait à peu près disparu en 1800, enveloppé dans la ruine de l'ancienne Église. L'hôpital de Besançon n'existait plus guère que de nom; sur les portes des salles on lisait les noms de Voltaire et de Rousseau, et la pharmacie était devenue « l'hôtel de la Montagne »; mais la plupart des meubles et même des fenêtres avaient disparu sous la direction des « demoiselles » (c'est le terme du temps) substituées aux anciennes religieuses. Pour remédier à cet état de choses, le préfet fit rentrer quelques-unes de celles-ci à côté des infirmières laïques, les laissa évincer peu à peu leurs étranges compagnes; puis, la restauration complètement effectuée, il leur rendit une chapelle; un aumônier, les autorisa à reparaître avec leur ancien costume. A l'hôpital militaire, il remplaça également les infirmiers par des sœurs, dont il estimait les soins « inappréciables ». (Lettre du 31 mars 1806.)

Bien mieux, il devint presque, dans l'intérêt de ceux qui souffrent, un fondateur d'ordre religieux. Une paysanne, Jeanne-Antide Thouret, avait constitué sans bruit à Besançon, dès 1799, un institut voué au soin des malades et à l'instruction des enfants. Jean De Bry le fit sortir de l'ombre, imposa à ses membres un costume mi-séculier, mi-ecclésiastique, et les installa officiellement dans certain établissement de la ville ouvert à toutes les misères, puisque c'était à la fois un refuge, une prison, un hôpital, une maison de fous. Non seulement il les défendit contre les préventions de certains membres du clergé, mais il obtint, en 1810, leur reconnaissance légale sous le titre de Sœurs de la Charité de Besançon. La mère Thouret, de Naples où elle était venue fonder, sous la protection du gouvernement de Murat, de nouvelles

maisons, lui écrivait : « Non, je n'oublierai jamais vos rares mérites, vos bienfaits multipliés... Je me repose parfaitement sur la bonne volonté de M. le préfet, notre très cher et tendre père. » (24 mai 1811.)

A côté de Jeanne Thouret vivait, à Besançon, une autre paysanne encore connue et vénérée après un siècle, sous son nom populaire, sœur Marthe. C'était une ancienne tourière de couvent *laïcisée* par la Révolution, qui s'était vouée obscurément, solitairement, durant ces temps troublés, au service des prêtres proscrits et des militaires infirmes. On l'appelait la mère des soldats et elle se montra telle, tant envers les Français qu'envers les blessés ou prisonniers anglais, russes, espagnols croates amenés successivement par les hasards de la guerre à l'hôpital et à la citadelle de Besançon. Jean De Bry la signala au gouvernement, lui fit rendre, avec l'arriéré non payé, sa pension d'ancienne religieuse, et obtenir de l'empereur diverses gratifications qu'il savait devoir profiter exclusivement aux malheureux. Il l'associa à l'œuvre des bureaux de bienfaisance et la chargea spécialement des secours à distribuer dans les maisons d'arrêt civiles et militaires. Sœur Marthe, qui devait mourir en 1824, récompensée par tous les souverains de l'Europe, était à elle seule, à Besançon, une puissance et personnifiait une vertu respectée de tous.

Dans l'ordre intellectuel, encore plus que dans l'ordre philantropique et religieux, Jean De Bry est curieux à connaître. Esprit cultivé, ami désintéressé des lettres, il comprenait qu'en ce temps où l'homme de guerre était roi, l'épée ne suffisait pas à restaurer l'ordre social. En vrai fils du XVIIIe siècle, il avait le culte des idées générales et, avec son fonds solide d'érudition classique et son goût pour l'étude, il fût arrivé, s'il n'eût pas été entraîné par la politique, à la réputation d'écrivain. Jeune, il s'était livré ardemment à la poésie et à la botanique. Dans son âge mûr, il n'était jamais plus heureux qu'en rouvrant sur son bureau, encombré de paperasses administratives, un volume de Cicéron ou de Rousseau.

Tel était l'homme à qui l'on s'empressa d'apprendre que Besançon avait jadis possédé, sous le vocable d'Académie, une société fondée en l'honneur des belles-lettres, des sciences et des arts. Il se prêta volontiers à la restaurer, avec le con-

cours d'un ex-bénédictin et d'un ex-conseiller au Parlement. Comme l'avait fait l'intendant en 1750, il négocia auprès du gouvernement l'établissement d'une société académique marquée à l'empreinte du régime nouveau, mais reprenant néanmoins une partie des traditions, des occupations, des règlements abolis par la Révolution. Il l'inaugura solennellement comme président le jour anniversaire d'Austerlitz (2 décembre 1806) par un discours qui fut inséré au *Moniteur*. Il lui obtint des subsides officiels et lui offrit, pour les séances privées, l'hospitalité à la préfecture. Il lui paya tribut par plusieurs discours sur des lieux communs de littérature et de morale, même par un conte badin et une pièce de vers.

A ne consulter que ses inclinations personnelles, il lui eût volontiers laissé la bride sur le cou, mais sa direction constante était souhaitée, invoquée par ses confrères, et il demeura préfet au milieu d'eux. Non seulement il les poussait au travail, — tâche plus difficile que celle de travailler soi-même, — mais il leur dénonçait le péril des discussions oiseuses et des excursions sur le terrain d'une prétendue philosophie, manière courtoise de clore la bouche aux suspects de l'époque, les idéologues. Un jour, en 1807, au milieu d'une dissertation sur l'histoire, il part en guerre contre Tacite ; quelques mois auparavant, il avait lu dans le *Mercure* la fameuse phrase de Chateaubriand qui avait allumé la colère du maître : « C'est en vain que Néron respire ; Tacite est déjà né dans l'Empire, etc. », et il faisait de loin sa cour à l'empereur en prenant parti pour Néron. Un autre jour, traitant des aptitudes intellectuelles des femmes, il s'élève contre « certains ouvrages échappés des boudoirs, dont les auteurs, sans cesse en admiration ou noyés de larmes, vont s'attendrissant et s'extasiant niaisement de la première à la dernière minute ». Il tendait évidemment alors à faire approuver par ses confrères, au nom du goût, la condamnation prononcée par Napoléon, au nom de la raison d'État, contre l'auteur de *Delphine* et de *Corinne*.

Jean De Bry n'eût pas été un fidèle survivant du XVIIIe siècle, s'il n'eût pas considéré comme une force sociale et un instrument de progrès la franc-maçonnerie. Il contribua donc à la réorganisation de cette société, opérée sous les auspices de l'archichancelier Cambacérès, et ce ne fut pas chez lui

vulgaire souci de plaire aux puissances. Sa correspondance privée prouve son engouement d'alors pour une institution qu'il déclare « noble, consolante, sublime, également adaptée à la solide piété de l'homme sage, à l'énergie du citoyen et à l'imperturbable fidélité du sujet voué à l'empereur et à sa dynastie ». « Il n'y a rien de bon et de saint parmi les hommes, écrit-il encore, qui ne se trouve dans la maçonnerie. » A Besançon, la mode pour cette confrérie laïque reparut telle que sous le règne de Louis XVI. Les officiers d'artillerie de la garnison avaient fondé une loge, avec leur colonel (le futur général Foy) pour Vénérable ; le ci-devant duc de Choiseul dirigeait une « maison de postulance ». Dans la loge présidée par le préfet figurent les chefs de l'administration : l'Église même est représentée par un chanoine. J'ajoute qu'on paraît y vivre, au moins extérieurement, en bon accord avec la puissance ecclésiastique : car on lui demande des *Te Deum* après les victoires impériales, et on laisse figurer dans le rituel des paroles qui aujourd'hui nous semblent étranges : « Il ne peut y avoir de véritables maçons que les véritables chrétiens. »

Parmi les amis du préfet, le préféré était le recteur de l'Académie universitaire, J.-J. Ordinaire, un des précurseurs de notre pédagogie moderne, que Pestalozzi regardait, dit-on, comme le seul instituteur digne de ce nom en France. La communauté des souvenirs révolutionnaires et des vues philanthropiques, des goûts littéraires et des croyances morales fit naître entre eux une liaison entretenue par des conversations et des promenades quotidiennes, vivante encore pour nous dans une piquante correspondance.

Charles Weiss, qui devait être durant un demi-siècle pour ses compatriotes le principal représentant des lettres comtoises, commençait alors sa laborieuse carrière. En 1810, Jean De Bry alla chercher ce jeune homme dans les bureaux de la mairie de Besançon pour le mettre à la tête de la bibliothèque publique, et deux ans après fit de lui l'interprète attitré et unique de la pensée du gouvernement. Pas plus que son maître, il n'aimait la presse et il en était venu à dire, tout en s'excusant du paradoxe, qu'on eût dû interdire les journaux pendant vingt-cinq ans, n'imprimer que les ouvrages anciens et borner la lecture populaire aux affiches et aux

almanachs. Il jugea donc suffisant, pour former l'opinion, de laisser paraître sous son contrôle le *Mémorial administratif*, feuille hebdomadaire qui fut à Besançon, en ce temps de silence, ce que le *Moniteur* était à tout l'Empire. Ce journal, orné à sa première page de cette épigraphe significative : « Tous les Français doivent considérer comme salutaire et sacrée la loi de la conscription », n'avait d'abord contenu que les arrêtés et les allocutions du préfet, encadrés entre les décrets impériaux et les bulletins de la Grande Armée. Weiss le rendit lisible à d'autres qu'aux fonctionnaires en y insérant quelques annonces et comptes rendus de livres. De là, entre la préfecture et la bibliothèque, un échange fréquent de demandes et de bons offices. Si voisins qu'ils fussent l'un de l'autre, leurs hôtes s'écrivaient sous divers prétextes, un livre réclamé ou envoyé, un entretien à poursuivre, un jugement esquissé de vive voix à préciser, un aimable compliment à faire. Il faut entendre le jeune écrivain louer son protecteur : « Je n'ai jamais entendu personne parler avec plus d'abondance, plus de facilité, et j'ai le plus grand plaisir à vous suivre dans l'atelier des artistes ou dans le cabinet d'un puissant, à vous voir analyser les mystères du lait ou les ressorts de la politique, à vous entendre discuter sur le manichéisme ou sur l'opéra nouveau... Je vous dois l'idée de la méthode que j'espère adopter pour mes lectures, mais j'attends moins de profit des livres que de votre conversation. Un mot de vous, placé comme par hasard, m'a fait souvent plus rêver qu'un traité entier de philosophie. »

Un ami d'enfance de Weiss était Charles Nodier, que nous avons vu aux prises avec la police et qui revenait, bien que contraint, à ses études variées d'histoire naturelle, de philologie, de littérature proprement dite. Jean De Bry, dès qu'il eut cessé de le suspecter, s'avisa de le mieux connaître et finit par le nommer son ami. En 1807, il réussit à le placer à Dôle sous la surveillance paternelle de son ami le sous-préfet de Roujoux. Là, Nodier ouvrit un cours de belles-lettres où il passa en revue toutes les époques et tous les genres, y compris l'éloquence politique, morte dans le Tribunat, disait-il, avec « les Lucien Bonaparte, les Benjamin Constant, les Jean De Bry » ! Son protecteur eût voulu assu-

rer son avenir en le plaçant dans l'administration ou dans l'Université; mais le jeune homme, avide d'imprévu, fut à peine délivré de la surveillance qui pesait sur lui, qu'il disparut au loin et vécut successivement à Amiens, comme secrétaire d'un Anglais maniaque, puis à Laybach, dans les provinces illyriennes, comme rédacteur d'un journal officiel. Il resta néanmoins, sans quitter son masque mi-parti de chouan et de girondin, en correspondance avec le préfet du Doubs. Il lui communiquait ses premières publications, ses projets d'ouvrages, recevait en excellent style les encouragements les plus flatteurs et répliquait en conséquence : « J'ai besoin de votre amitié, de vos conseils, de vos recommandations. Ne les épargnez pas, je les justifierai toutes... Pardonnez-moi de ne vous écrire jamais que pour des grâces. J'ai besoin de tant de choses et vous pouvez tant ! »

Nodier n'était encore qu'une espérance ; Droz était déjà un écrivain connu. De Bry, instruit par ses succès comme professeur à l'École centrale du Doubs, eût voulu le retenir en province en l'attachant au lycée de Besançon. Droz préféra s'établir à Paris, où De Bry suivait avec sollicitude ses travaux : « Je vous félicite beaucoup, lui écrivait-il à propos de son *Éloge de Montaigne*, d'être du petit nombre de ceux qui pour le style et les idées conservent les bonnes traditions, et qui n'aimerait pas mieux une élégante et fine *causerie* que de l'emphase à froid ? » Puis, faisant un retour sur lui-même : « Dans ma carrière, on ressemble à un demi-réprouvé qui entendrait de loin les chants du paradis. La Fontaine disait qu'à la fin ils s'y accoutumaient et qu'ils étaient là comme le poisson dans l'eau. Oh ! cela n'est pas vrai et l'on ne peut s'habituer à rouler sans cesse le rocher de Sisyphe. »

Un autre protégé du préfet impérial était le jeune Courvoisier, ancien soldat de l'armée de Condé, qui ne se doutait guère alors qu'il deviendrait ministre des Bourbons restaurés. Son père, professeur à l'Université de Besançon, avait été pendant dix ans à l'étranger le secrétaire du comte de Provence et le principal avocat consultant de son parti. Son retour en France, lors de l'amnistie consulaire, l'avait fait maudire par les intransigeants du royalisme, sans le rendre moins suspect au gouvernement. Jean De Bry se porta

garant de la conduite du vieillard et obtint qu'on le laissât mourir en paix. Il reporta depuis sur le fils la bienveillance spontanée qu'il avait témoignée au père, lui inspira le désir de consacrer ses talents au bien public et le fit nommer avocat général à la nouvelle cour impériale en 1811.

Citons encore, parmi les familiers de la préfecture, M. de Choiseul-Stainville, l'ex-chevalier d'honneur de Marie-Antoinette, le « naufragé de Calais », que ses intérêts et ses relations de famille retenaient alors en Franche-Comté ; puis madame de Montrond, mère du fameux commensal de Talleyrand, venue à Besançon sous le double patronage de la reine Caroline de Naples et du grand-maître des cérémonies Ségur. Cette femme bel-esprit, qui avait collaboré aux *Actes des Apôtres* et souffert à l'étranger pour la cause royale, reproduisait alors, dans un coin de la France nouvelle, le type, encore présent à beaucoup de mémoires lettrées, des du Deffand et des Geoffrin.

Tels étaient les *ralliés* de toute origine que le préfet du Doubs avait su attirer à lui. Obscurément, obstinément, un petit groupe de mécontents se tenait à l'écart. Encore, parmi les opposants, pardonnait-on plus volontiers au préfet, ancien *votant*, qu'à l'archevêque, ancien jureur. Aux yeux des paysans, celui-ci demeurait le *mau vu* (mal vu) et Jean De Bry, en souvenir de Rastadt, était le *mau tuà* (mal tué). Les Bisontins savaient gré au premier magistrat du département de son indépendance sur certaines questions, par exemple de la liberté avec laquelle il combattait à leur profit les prétentions du génie civil et militaire,

Chez lui l'homme privé était sans reproche. Une nombreuse famille l'entourait. Sa femme, fille d'un artisan de Vervins, s'était élevée naturellement avec lui, et sa beauté, le charme de son esprit naturel et de son accueil contribuaient à peupler les salons de l'ancienne intendance. Outre certaines réunions hebdomadaires où, comme dans les salons d'autrefois, on discutait lettres et philosophie, les réceptions officielles rassemblaient, sous le portrait en pied de l'empereur, beaucoup de personnes étonnées sans doute, non point de se trouver là, mais de se rencontrer et de se saluer. A côté des revenants de l'émigration, la Convention était présente dans la personne des prin-

cipaux fonctionnaires, mais l'ombre royale semblait effacée derrière eux et, si quelque indiscret l'évoquait devant le maître du lieu, celui-ci, sans empressement mais sans embarras, invoquait le malheur des temps, les circonstances, tout ce qui eût égaré une tête moins ardente que la sienne ; il développait la pensée formulée par Chateaubriand en 1814 : « Nous ne devons point juger à la rigueur ce qui a été dit ou fait sous la pointe du poignard. »

L'ex-conventionnel redevenait, s'il s'agissait d'affaires de préséance, exclusivement un homme d'ancien régime. L'archevêque a-t-il le droit, en l'absence du général et du premier président, de convoquer chez lui les autorités à l'occasion d'une cérémonie religieuse ? Un fonctionnaire peut-il remplir dans une de ces cérémonies la place restée vacante au rang immédiatement au-dessus du sien ? Un président unique de cour d'appel peut-il être assimilé à un premier président ? Telles sont entre autres les questions de casuistique officielle posées dans sa correspondance. Chez lui, il recevait avec une bonne grâce un peu apprêtée et impérieuse et, jusque par les détails de son costume, tenait à rappeler sans cesse en lui les représentant d'un pouvoir absolu et respecté. Il portait haut la tête sur une épaisse cravate rigide comme un hausse-col et estimait l'étiquette aussi nécessaire dans son salon que la discipline sous la tente. On raconte encore la réplique que lui valut un jour sa persistance à chercher du regard, aux pieds d'un visiteur, des escarpins de cérémonie : « Vous vous étonnez sans doute, monsieur le Préfet, de voir un pauvre maire de village sans sabots ? » Ce maire n'était autre qu'un *ci-devant*, alors retiré dans ses terres, que la Restauration devait lui donner pour successeur.

Même hors de Besançon, il tenait à rester un personnage. Une chronique locale, restée manuscrite, le montre d'une façon assez plaisante en face d'un président de tribunal assez négligé dans son extérieur qui, fidèle à ses habitudes, se présenta au préfet sans chapeau. « On avait prévenu Jean De Bry, dit le narrateur, du déficit habituel qu'il y avait dans le costume du président. Cet homme, extrêmement jaloux des égards dus à sa place, reçut froidement le compliment du vieillard, et n'y répondit guère qu'en lui disant que c'était à cause de

la chaleur qu'il se mettait si fort à son aise. — Vous l'avez dit, monsieur le préfet, la chaleur est insupportable et, si vous voulez m'en croire, nous nous débarrasserons encore de nos habits. Tenez, pour vous encourager, je vais vous donner l'exemple. En achevant ces mots, il ôta son habit et le posa sur un meuble. A ce trait, digne de La Fontaine, le rogue préfet ne put probablement retenir sa gravité. Il ne paraît pas du moins qu'il s'en soit fâché ostensiblement. Du reste, il va sans dire qu'il conserva son habit brodé, au risque d'avoir un peu chaud. »

Jean De Bry avait noué à Paris, pendant ses six années de législature, de nombreuses relations que la moindre circonstance suffisait à renouer par voie épistolaire. Parmi ses correspondants de cette époque, figurent, outre ses anciens collègues Isnard, Berlier, Barère, Merlin, Boissy d'Anglas, beaucoup de personnes en vue ou en crédit, madame de Condorcet, Arnault, Girodet, Cabanis, Degérando, Garat; Benjamin Constant venait le voir et Volney lui annonçait sa visite. Malgré l'ambition très légitime qu'il aurait pu avoir d'être récompensé de ses services par une préfecture plus importante ou une place au Conseil d'État, il en était venu à adopter sans arrière-pensée la Franche-Comté pour sa patrie; il devenait dépaysé loin de ses administrés et de sa famille. Ainsi, obligé en 1811 de passer plusieurs mois à Paris, il écrit au recteur Ordinaire : « Je ne crois pas qu'un passager battu de la tempête et retenu par le calme ait jamais plus vivement désiré la terre que je ne désire me retrouver au sein de mes pénates, de mes enfants et de mes amis, loin, oh! bien loin de la capitale de l'égoïsme et des cupidités humaines. Ma femme et ma fille sont près de moi : c'est un bien réel, mais son charme exalté n'a duré que quinze jours et maintenant au lieu de dire : « Je m'ennuie », je dis : « Nous nous ennuyons », voilà toute la différence. Les heures tombent sur moi, et de moi par terre les unes après les autres; c'est une rude compensation de tout le plaisir que me procurent mes soirées (de Besançon)... Je ne sais pas si l'on me gardera ici, je n'en ai pas le moindre vent, mais je vous proteste que nous tournerons souvent des yeux humides vers la Comté... Si de ce maudit hôtel où je bâille depuis cinq

mois, Dieu m'appelle à lui, n'oubliez pas de me faire dresser une petite urne bien modeste, et vous écrirez dessus, au crayon : « Il eut dix ans de bonheur à Besançon et mourut » d'ennui à Paris. » Et il signe : L'exilé de la place Vendôme.

Nommé successivement commandant de la Légion d'honneur, puis titulaire d'une dotation de quatre mille francs sur le domaine extraordinaire en Hanovre, Jean De Bry reçut en 1808 des lettres de chevalier de l'Empire, et l'année suivante le titre de baron, avec dispense de majorat, et nul ne s'étonnait de cette transformation de l'ancien « tyrannicide », nul moins que lui. Au témoignage d'un de ses collègues (de Barante), peu bienveillant pour les anciens jacobins, et qui le vit en passant, il était « estimé et considéré de tous, juste, impartial et poli, quoique un peu trop officiel et gourmé ».

Sa réputation avait même passé les frontières. Un publiciste allemand, devenu plus tard un des organisateurs du Zollverein, le badois Nebenius, vint à la préfecture du Doubs, comme à la meilleure école possible, étudier le mécanisme de l'administration française. Sur ses vieux jours il exprimait encore avec vivacité sa gratitude pour la sage direction et l'instruction pratique qu'il y avait trouvées.

II

Tous ces succès d'homme public, assaisonnés par les joies domestiques, disparurent avant la fin de l'Empire. Jean De Bry fût mort dans l'hôtel des intendants de Franche-Comté, en faveur constante tant auprès du maître que de ses administrés, si l'invasion de la France et la chute de Napoléon n'eussent bien malgré lui changé son sort. Aux treize années de puissance, d'activité, d'amour-propre satisfait succédèrent quinze années d'exil, de soliloques amers, de déconsidération apparente.

Pendant les derniers jours de 1813, le département du Doubs fut envahi par les alliés. Le 6 janvier 1814, les Autrichiens investissaient Besançon et le séparaient pour trois mois de tout le reste de la France. Du jour au lendemain, le préfet se vit réduit aux fonctions de membre du conseil de défense

aux côtés du gouverneur, le général Marulaz. Il était séparé de son fils aîné, engagé aux gardes d'honneur, de sa femme et de ses jeunes enfants partis pour Paris à la veille du blocus. Ainsi troublé dans ses affections comme homme privé et justement inquiet de l'avenir comme homme public, il fit néanmoins bonne contenance jusqu'au dernier moment; il sut s'interposer avec succès entre l'autorité militaire et l'autorité municipale, la première, dominée par les nécessités de la lutte et insatiable dans ses exigences, la seconde préoccupée surtout d'épargner des charges trop lourdes à la population.

Cependant l'opposition des privilégiés de l'ancien régime et de la République renaissait autour de lui, à la faveur des malheurs publics. Les royalistes, longtemps muets, se parlaient à voix basse de la chute du « tyran » et escomptaient leur prochain triomphe; ils correspondaient par signaux avec les assiégeants et dénonçaient les sorties préparées. Un d'eux, — c'était un ancien protégé de Joséphine, auquel on avait promis une bonne sous-préfecture et qui n'avait obtenu que d'être inspecteur des poids et mesures, — ne fréquentait pas sans profit pour sa cause le salon du gouverneur. Du préfet, il daignait écrire plus tard ; « Si M. le baron avait eu besoin de ma protection pour n'être pas conduit en Sibérie avant la fin du siège et qu'il me l'eût demandée auprès des puissances étrangères, je la lui aurais accordée franchement... » A quelques lieues de Besançon, dans une petite ville, les royalistes avaient installé, sous la protection des soldats autrichiens, une administration préfectorale qui, faute de mieux, répandait des proclamations au nom de Louis XVIII. Bientôt on sut que le comte d'Artois était arrivé à Vesoul et des appels aux « bons Français », signés de lui, pénétrèrent dans la place.

Des anciens républicains, le préfet n'avait rien à redouter, sinon l'évocation de souvenirs qui devaient lui paraître, après vingt ans, assez intempestifs. Un jour, à leur tête, un ci-devant « Mucius Scévola » vint lui demander, conformément à la tradition jacobine, la levée en masse. L'ex-représentant sourit tristement et, après les avoir remerciés de leur zèle : « Il y a à ce projet, leur dit-il, deux légers obstacles que vous lèverez sans doute. Vous n'entendez point parler d'une levée dans la ville, où tout est pris jusqu'à soixante ans. Il s'agit donc du

département, et il faudra faire connaître ma volonté dans chaque village. Vous voudrez donc bien me fournir les moyens d'envoyer mes ordres, au moins dans la banlieue. Ce premier inconvénient levé, un autre subsistera. Pour espérer quelque succès, il faudrait s'appuyer à l'armée française, qui paraît assez loin; donc, trouvez le moyen de nous réunir à elle, et je ne doute pas qu'après cela nous n'opérions très facilement. »

Le surlendemain de cette scène (7 avril), des salves parties du camp assiégeant apprirent aux Bisontins la prise de Paris, et un parlementaire vint annoncer la déchéance de Napoléon, ainsi que l'arrivée prochaine d'un commissaire du gouvernement provisoire. A la merci de ces événements, Jean De Bry se sentit défaillir. Il allait voir pénétrer jusqu'à lui, peut-être l'enlever, ces étrangers qui, quinze ans auparavant, avaient versé son sang sur la route de Rastadt à Kehl, et sa crainte était si bien partagée autour de lui que son secrétaire effaré crut prudent de brûler, comme des reliques compromettantes, les habits portés par son maître le jour de l'attentat. Du côté des Bourbons, De Bry n'était guère moins rassuré, bien que nanti d'une déclaration imprimée, signée *Louis*, datée de décembre 1813 et contenant la promesse formelle de maintenir en place les fonctionnaires impériaux. Sous l'empire de ces sentiments, il osa proposer au conseil de défense d'accueillir l'envoyé du nouveau gouvernement. Un des officiers présents l'interpella rudement sur son passé : « Quand on a défendu la république de toutes ses forces, quand on a ensuite prêté serment à l'empereur, qu'on l'a adulé, il ne convient pas de prêter la main à sa chute; moi, je n'ai prêté qu'un serment, à l'empereur, je le tiendrai jusqu'à la mort. — Puisqu'on injurie, repartit le préfet en se levant, je n'ai plus qu'à me retirer. »

Depuis, tandis que le gouverneur et l'archevêque répétaient qu'il fallait tenir jusqu'au bout, que le premier même incarcérait à la citadelle des individus convaincus d'avoir prématurément crié vive le roi! Jean De Bry se résignait d'avance aux événements. A la fin d'un registre officiel, il a consigné, en deux ou trois fragments qui sont de véritables confessions, ses impressions successives. On y lit d'abord, à la date du 19 avril :

« Enfin, après un mois d'espérances trompées, d'incerti-

tudes et d'anxiétés sur tout ce que j'ai de cher au monde, ma famille et mon pays, pour la première fois, depuis le 6 janvier, un courrier de Paris est entré dans la place. Il est porteur du *Bulletin des Lois*. Tout est consommé. L'abdication du 11 me dégage de mes serments, mais mes affections, mais la patrie, mais ces vieux souvenirs de la liberté, de la gloire nationale! Qui les rendra, qui s'en portera garant? Oui, vive le roi! Hier encore vous disiez vive l'empereur! et les couleurs de la République ornaient vos édifices et vos têtes! Allons, j'entends les acclamations, assistons au sacrifice et que le nom de rebelle ne vienne pas souiller mes cheveux blancs. O ma femme, ô mes enfants, pourquoi vous ai-je éloignés de moi? De quelle consolation me serait votre affection dans ces tristes moments? »

C'est à l'hôtel de ville, c'est dans les rues de la ville qu'il faut chercher le commentaire de ce singulier monologue. Un armistice allait être signé avec les assiégeants; les Bisontins étaient tout à la joie de voir cesser la disette et le blocus, et, parmi eux les royalistes, les vainqueurs inattendus du jour, étaient les plus expansifs. A l'exemple de leurs amis de Paris, qui acclamaient les souverains alliés, ils illuminaient leurs maisons, ils se réunissaient, avec l'assentiment de l'autorité municipale, devant l'hôtel de ville; là, ils arboraient la cocarde blanche au milieu de cris hostiles au régime déchu, puis, précédés de musiciens, le maire à leur tête, ils se dirigeaient vers les hôtels du gouverneur et du préfet. Le gouverneur leur ferma, en grondant, sa porte qu'ils n'osèrent forcer. Quant à Jean De Bry, tremblant devant cette double et redoutable apparition des Autrichiens et des Bourbons, entraîné aussi par l'espoir de conserver sa place sous le nouveau gouvernement, non seulement il laissa envahir sa cour, mais il se montra à la fenêtre, puis descendit au milieu des manifestants, reçut d'eux la cocarde blanche et cria vive le roi! Avec son assentiment, on effaça l'N couronné qui figurait au fronton de la préfecture et on le remplaça par l'écusson fleurdelisé; on placarda dans la ville les actes du nouveau gouvernement, signés de Monsieur, lieutenant général du royaume.

Ainsi le préfet du Doubs, comme à Paris le préfet de police Pasquier et tant d'autres, se réfugiait, dans le deuil de la

France, aux pieds de l'ancienne dynastie ; mais, en se ralliant à elle, se rendait-il à merci ? On doit croire qu'on s'efforça de lui arracher une amende honorable, car le 22 avril il reprend, dans le silence du cabinet, la suite de ses méditations anxieuses.

« Je ne puis répondre à la commission verbale qui m'est faite, que dans ce sens : si les Bourbons rentrent avec leurs principes de naissance et d'éducation, et comme frères de Louis XVI, la Révolution tout entière ne devra paraître qu'un vaste crime qu'ils poursuivront avec acharnement lorsqu'ils seront bien établis. Si au contraire ils sont assez bien conseillés pour s'identifier sincèrement aux intérêts créés par la Révolution, qu'ils se prononcent par un acte de magnanimité formelle, et que leurs actes soient conformes à leurs promesses, je réponds que ceux des Français qui sont le plus intéressés dans la question ne resteront pas en arrière. Pour mon compte, je ne veux point de places, je ne désire, je ne demande que ma retraite, et d'aller retrouver ma femme et mes enfants, et ma mère, dont le sort m'est inconnu. Oh ! qu'il me soit donné de les sauver ! Mais garde-toi d'oublier les promesses faites par Charles II lors de la Restauration anglaise, et de quelle manière ses promesses ont été tenues. Souviens-toi surtout qu'en faisant sceller les lettres de grâce accordées à Cambacerès : scellez toujours, disait alors le prétendant au ministre qui refusait d'apposer le grand sceau, quand je serai monté sur mon trône, mes Parlements sauront bien me prouver que j'ai outrepassé, comme vous me le dites, les droits de la puissance royale, et les gens auxquels je fais grâce seront rompus en place de Grève, avec mes lettres de grâce au cou. Songe à Jeffries, à Kirke, à Sydney, ne perds pas de vue la veuve de Lisle pendue, la compatissante anabaptiste brûlée vive sur la déposition du misérable qu'elle avait caché chez elle. Homme imprévoyant ! Déjà on t'a menacé, et d'ailleurs peux-tu douter un instant du sort que l'Autriche réserverait au plénipotentiaire échappé au massacre de Rastadt, et dont l'existence depuis le 9 Floréal est pour elle une flétrissure vivante ?

» J'ai fait imprimer en l'an V, étant en mission, l'opinion dans laquelle je proposai que tous ceux qui auraient coopéré

soit à la confection, soit à la réforme d'une constitution républicaine fussent tenus de s'exiler, autant par respect pour l'égalité que pour donner un exemple qui, devenu loi fondamentale, servît de frein aux ambitieux. Que cette loi soit promulguée, et sous trois mois je serai aux États-Unis. »

A la suite de cette page, on lit cette mention significative ajoutée : « Envoyé le même jour et fort inutilement. »

Pendant les jours suivants, Jean De Bry, inquiet du lendemain et strictement fidèle aux devoirs de l'heure présente, alla, comme les autres autorités, visiter le général autrichien à son quartier-général. Un de ses derniers actes fut d'emprunter, sous sa garantie personnelle, six mille francs à un négociant de la ville pour assurer la solde des troupes.

Le 1er mai, arriva le marquis de Champagne, commissaire du roi. Deux jours après, Jean De Bry apprenait qu'on nommait à la préfecture du Doubs, comme si la place était vacante, celui-là même qui, depuis trois mois, s'imaginait l'avoir remplacé au nom de Louis XVIII. La lettre d'avis à lui adressée, signée Beugnot, était rédigée avec quelques ménagements pour le destinataire; on paraissait ne lui imposer qu'une retraite momentanée, et on lui laissait espérer qu'on pourrait encore recourir à ses services. Le soir même, il donnait un grand dîner au commissaire royal; il fit ses honneurs avec une vaillante bonne grâce, sauf le lendemain (4 mai) à reprendre la plume.

« Homme crédule! Je suis bien payé de ma simplicité! Comment! j'ai pu croire à la magnanimité, que dis-je? au bon sens même de ces princes que le malheur n'a pu instruire? Au reste, je dois bénir cette destitution que m'a apportée le *Moniteur*, elle m'enlève à une administration partiale que vont exploiter les prêtres et les nobles. J'eusse été dans ce bourbier un parjure de tous les jours. Je suis rendu à moi-même, à ma famille, à tout ce que j'aime. Ah! jamais je n'aurais dû m'en séparer! Hâtons-nous et, si je veux éviter la déportation subie par Hilaire (préfet de la Haute-Saône) ou pire encore, que demain à quatre heures je sois sur la route de Paris. Heureusement j'étais prévenu, et j'ai pris mes précautions. Fi d'un esclavage bourbonique, j'y renonce pour jamais; en violant leur serment, ils m'ont rendu le mien.

Passe encore, lorsque l'éclat de la gloire me cachait mes chaînes ; mais aujourd'hui est-ce donc que l'opprobre peut être une compensation? Ils iront à ce point qu'on me reprochera un jour d'être resté à mi-chemin. »

Déjà les lâches dénonciations inséparables des réactions politiques le poursuivaient à Paris. Des Bisontins qui avaient bien soin de ne pas se nommer l'accusaient de s'être fait payer des radiations de la liste des conscrits, d'avoir spéculé sur l'habillement et les chevaux des gardes d'honneur, d'avoir fait partir, à la veille du siège, un fourgon contenant trois cent mille francs en numéraire. Leurs plaintes, on doit le dire à l'honneur du nouveau gouvernement, demeurèrent inutiles, et l'on accueillit mieux la lettre par laquelle le préfet disgracié sollicitait les récompenses attribuées d'ordinaire aux fidélités éprouvées. L'attitude de vieux Romain qu'il avait prise en quittant Besançon lui pesait déjà : « Si le Gouvernement veut m'employer, je suis disposé à lui consacrer le reste de mon existence et ce que j'ai pu acquérir d'expérience durant trente années consécutives de travaux administratifs et publics. Si les considérations politiques qui ont motivé mon déplacement s'opposent encore à ce que je sois réemployé, je réclame avec l'accent d'un père, unique soutien de huit enfants, la récompense et la garantie que je crois avoir méritées par une gestion intacte et désintéressée, par ma conduite publique et privée, tant avant que pendant les derniers événements ; récompense aussi à laquelle me donnent droit de prétendre les promesses de S. M. envers les fonctionnaires qui lui ont prêté serment de fidélité. »

A cette note, mise sous les yeux de l'abbé de Montesquiou, ministre de l'intérieur, Jean De Bry joignit une lettre où il relatait, sous des couleurs appropriées aux circonstances, les principaux événements de sa vie publique. S'il n'obtint ni d'indemnité pour ses pertes durant le siège, ni le titre de préfet honoraire, il fut nanti d'une pension de six mille francs « en considération de ses anciens services ». Son fils fut inscrit comme lieutenant à la suite au régiment des chasseurs du roi.

Jean De Bry passa à Paris, dans un appartement de la rue du Bac, l'été de 1814 et l'hiver suivant. Du côté du gouvernement royal, il se sentait désormais à l'abri; mais toute vic-

time des révolutions a moins à compter encore avec l'ingratitude des gouvernements qu'avec l'inconstance intéressée des hommes. Charles Nodier, revenu d'Illyrie à Paris, se présenta chez le préfet déchu sans le rencontrer et ne reparut plus. Les autres amis de Franche-Comté seraient-ils, à distance, plus courageux? Ils revinrent un à un au bout de quelques mois, quand ils surent n'avoir plus affaire à un proscrit, à un paria. Pour lui, se croyant assuré du lendemain, il se ménageait dans son pays natal, près de Vervins, un asile à souhait pour ses projets de retraite et d'étude. Un de ses vieux amis mit à sa disposition une maison rustique entourée d'un vaste jardin. Il y achemina, aux approches du printemps de 1815, ses meubles et ses livres, et il se préparait à les rejoindre, quand survint la révolution militaire du 20 mars.

Napoléon, rentré aux Tuileries, fit appel à son ancien serviteur. Dès le 22 mars, Jean De Bry était nommé préfet du Bas-Rhin, avec ordre de partir dans les vingt-quatre heures. Il voulut en vain faire quelques représentations; on lui fit comprendre qu'à la veille d'une guerre générale, son refus serait sans excuse. Le 30, il était à son poste, en face de cette ville de Rastadt où il avait jadis affronté malgré lui les sabres autrichiens, et il y travailla, aux côtés du général Rapp, à la défense de la frontière. Il lança des proclamations aux « citoyens », discourut à la fête de la Fédération alsacienne et hâta de son mieux l'équipement des gardes nationales et l'approvisionnement des places fortes. Entre temps il ravivait, pour se distraire, ses plus récents souvenirs : « Je penserai longtemps, écrit-il à Weiss, aux dix premières années de mon administration en Franche-Comté, *rara temporum felicitate*. Donnez-moi de vos nouvelles et de celles de Besançon; je m'y intéresserai toujours comme à ma patrie adoptive. » Le démon littéraire continuait à le tourmenter; à ce moment même il réunissait en une élégante brochure, sous le titre de *Loisirs et Souvenirs*, des contes indiens ou orientaux, une élégie dans le goût de Bertin et de Parny à côté d'une épître à ses filles, des allégories pastorales et un chant haïtien inspiré par les voyages de la Pérouse à côté d'un développement sentimental sur le bonheur.

Quand il put quitter Strasbourg, la seconde Restauration

était accomplie. De nouveau déchu de ses fonctions, il espérait, avec une étonnante candeur, recommencer à jouir de sa pension de retraite. Il partit pour Mons, où l'appelait l'aînée de ses filles gravement malade; cette fin d'année sur une terre devenue étrangère le laissa partagé entre ses angoisses paternelles et ses légitimes inquiétudes sur sa propre situation. En janvier 1816, sa fille mourut et la loi d'amnistie le condamna à un exil dont il ne pouvait prévoir le terme.

Alors commença une nouvelle période de sa vie, inactive et douloureuse, remplie de déceptions et de préoccupations d'ordre matériel, à demi égayée par l'étude et le charme pénétrant des grands souvenirs. Il habitait à Mons, devenue ville hollandaise, une maison qu'il devait à l'hospitalité de son gendre. Ses ressources étaient modiques: avec son honnêteté scrupuleuse et son goût pour la représentation, il ne s'était pas enrichi au pouvoir: aussi ne faut-il pas s'étonner de l'entendre réclamer instamment, par les amis qu'il a gardés en France, les arriérés de sa pension, de sa dotation, de son traitement de la Légion d'honneur jusqu'au moment de sa mise hors la loi. Il obtint à cet égard des satisfactions partielles et même, en 1821, une loi réparatrice, à l'occasion de laquelle son nom fut prononcé à la tribune, valut au proscrit, comme créancier de l'ancien domaine extraordinaire, une pension de mille francs.

Cependant, d'autre part, l'hospitalité qu'il recevait du gouvernement des Pays-Bas demeurait précaire : encore, en 1822, il dut craindre d'avoir à subir un exil dans l'exil même. Quant à rester en France, comme beaucoup de ses anciens collègues, il n'y songea point; il eût fallu présenter une demande expresse et accepter une grâce particulière; il n'espérait que d'une amnistie générale, toujours plus douteuse, la fin de sa disgrâce. Pendant que ses deux fils, avec l'appui du général Foy et des anciens conventionnels devenus pairs du royaume, tentaient la fortune en France, dans sa maison d'emprunt, il goûtait, non sans mélange, ces joies de la famille et de l'amitié auxquelles il fut toujours si sensible. Les chagrins que lui infligea le mariage d'une de ses filles, contracté malgré lui, l'accablèrent un moment : « Soit comme châtiment, soit comme instruction, le ciel a voulu que le régime républicain prît racine dans ma famille et, en vérité, il y a de

quoi en corriger toute l'ancienne Grèce. » Puis ce fut sa vieille mère qui mourut, à quelques lieues de lui, de l'autre côté de la frontière, sans qu'il pût aller lui porter un dernier adieu.

Au début de son exil, il avait encore été tenté de se mêler. la plume à la main, à la politique. De 1818 à 1820, il fit dans un journal de Gand, le *Vrai libéral*, une guerre anonyme d'escarmouches au gouvernement français. Puis il renferma peu à peu en lui-même ses ressentiments et ses émotions ; c'était à la fois prudence et découragement. Il considérait ses fils rentrés en France comme des otages qui répondaient de sa propre sagesse. Il finit par abandonner la lecture des papiers publics et les eût tous donnés, disait-il, à l'occasion, « pour un tapis de verdure ou une épître d'Horace ». — « De nouvelles, écrit-il encore, je n'en désire pas, elles seraient sans aucun intérêt pour moi ; et ce que je vois en résultat dans le peu que je lis de vos papiers publics n'est pas fait pour éveiller ma curiosité ; je sens que j'ai passé mon temps à me bercer d'illusions et à me faire moquer comme une franche dupe que je suis ; il est trop tard pour changer; aussi je vais ailleurs et je cours tant que je peux dans l'antiquité. »

Il partageait en effet ses heures entre sa bibliothèque et son observatoire astronomique, relisant ses écrivains favoris, suivant, avec l'enthousiasme d'un débutant, les révolutions du monde céleste. A côté du romantisme qui surgissait, il paraît avoir passé sans l'apercevoir, déclarant même préférer « une belle scène de Crébillon à tout le bourbier de Shakespeare ». Il estimait impuissants ces novateurs qui avaient de plus le tort de chanter les *Vierges de Verdun* et le *Sacre de Charles X*. Ses goûts le portaient en tous sens vers de graves études ; il souscrivait au grand ouvrage sorti des travaux de l'Institut d'Égypte, se procurait une reproduction du zodiaque de Dendérah. et souhaitait lire le *De Republica* de Cicéron. retrouvé. Quant à l'astronomie. faute de connaissances mathématiques, il ne put pousser bien loin de ce côté son instruction ; mais, après le tête-à-tête du jour, dans son cabinet, avec les écrivains classiques, venait le tête-à-tête nocturne. dans sa cour, au bout d'un télescope, avec les étoiles : « Je ne suis plus du tout étonné qu'il y ait des gens qui se soient trouvés à l'étroit sur ce globe ; je suis de ceux-là, et ce n'est que depuis que j'ai les

coudées franches dans l'espace que je respire à l'aise ; tout est petit ; il n'y a de grand, dans les hiérarchies des êtres animés, que l'intelligence et la vertu. Mais je me tais, car je suis à cet égard comme Don Quichotte sur la chevalerie, avec cette différence, à mon désavantage, qu'il possédait sa matière, et que je ne fais que deviner la mienne. » Et deux ans après : « C'est une passion dont je ne voudrais pas guérir ; comme il n'y entre pas un atome de vanité, elle est pour moi l'inépuisable source de pensées et de jouissances de l'ordre le plus élevé. » Il y trouvait en effet, pour la satisfaction de sa conscience, des arguments irrésistibles en faveur de l'existence divine comme de l'immortalité de l'âme.

Ces occupations ne l'empêchaient point de tressaillir à la nouvelle des événements qui lui montraient l'esprit de 1789 toujours vivant en France et en Europe. A Paris, c'étaient les élections ou quelque séance agitée, quelque discours retentissant à la Chambre des députés : en Europe, c'étaient les révolutions de Naples et d'Espagne, les premiers combats pour l'indépendance grecque ; mais il refoulait bien vite au dedans de lui ses espérances toujours vivaces : « Je contemple, écrit-il le 15 février 1819, avec intérêt et espoir ce qui se passe en France, mais à peu près comme on observe un phénomène d'astronomie, avec le ferme désir que l'ordre des mouvements ne soit pas changé. » Chaque matin et chaque soir on le vit quelque temps diriger sa promenade vers une petite hauteur qui dominait l'immense plaine ; il y allait, disait-il, observer le lever du soleil ou le premier scintillement des astres, mais il rabaissait souvent ses yeux vers les lignes indécises du lointain horizon, où il croyait apercevoir la terre de France, le pays natal interdit à sa vieillesse, peut-être même à son cercueil. L'étude, la lecture commençaient à le fatiguer; aussi non seulement n'a-t-il pas écrit de Mémoires, mais n'a-t-il laissé que des fragments écrits à bâtons rompus, des pensées détachées, très variées, il est vrai, par leurs sujets et faisant voir tout ce que peut ressentir un personnage public qui, redescendu de la scène au parterre, emploie son expérience acquise à juger les hommes, les idées et les événements.

Baudot, dans ses *Notes*, sans doute sur un rapport calom-

nieux de Barère, a écrit que « le baron Jean De Bry ne voulait plus se ressouvenir de la Convention ». L'exilé de Mons ne reniait aucune des époques ni aucun des principes de la Révolution; il croyait même et il a écrit que le tort des personnages en vue de 1789 à 1815 « a été de ne vouloir avouer ce drame politique qu'à l'époque où ils entraient en scène, tandis qu'ils auraient dû voir que, les crimes exceptés, toutes les parties de cette grande action étant liées entre elles, il était de leur intérêt de se porter pour héritiers du tout. » Il admettait donc, mais avec les réserves nécessaires, la théorie moderne du *bloc*, et si bien qu'en 1814 il eût voulu y comprendre même les Bourbons. Déçu de ce côté, il se rejetait vers les hommes de la génération antérieure, ceux de l'an II comme ceux de l'an VIII. Il se retrouvait par la pensée Girondin, et sur Vergniaud, sur Condorcet, sur Carnot, ses papiers contiennent des fragments intéressants à lire, ne fût-ce qu'à cause de leur origine; néanmoins c'était l'empereur, l'organisateur de la Révolution, qui demeurait son héros. Deux mois avant la mort de Napoléon, il avait consigné dans quelques pages ses idées définitives sur le grand homme qu'il avait deviné, encouragé, puis servi; il rappelait avec enthousiasme la gloire jetée par lui sur le nom français, s'étendait avec prédilection sur son œuvre intérieure, sans toutefois oublier de dire : « Fils ingrat de la république... il a vendu sa mère et son ambition l'a tuée. » Ce patriote n'en réprouvait que plus ardemment les menées qui, en 1815, avaient consommé la seconde chute de l'Empire. Il restait ainsi jusqu'au bout girondin et bonapartiste, fidèle au double sentiment qui lui faisait placer alors, à côté les uns des autres, dans son cabinet, les portraits de Mirabeau, de Vergniaud et de Labédoyère.

Les hommes, mieux que les livres, consolent efficacement les victimes des révolutions, mais ils viennent rarement au devant des proscrits. De Bry recevait parfois quelque visite fortuite de nature à évoquer d'heureux souvenirs, celle de son ancien secrétaire à la préfecture du Doubs, celle de la tragédienne Duchesnois, en représentation à Mons et qu'il avait jadis applaudie à Besançon. C'étaient là pour l'exilé des bonnes fortunes trop rares, car il trouvait alors à qui parler et à des interlocuteurs lui témoignant quelque intérêt, deux

choses rares en ce pays, disait-il avec amertume. Deux de ses collègues de la Convention, Laloi et Barère, habitaient Mons; il finit par ne plus les voir. Il resta en correspondance, à Bruxelles, avec Thibaudeau, qui reçut de lui des documents pour ses travaux historiques et surtout avec Quinette, son compatriote, son ami d'enfance, auquel il alla dire sur sa tombe un dernier et public adieu.

Plus agréables à sa pensée étaient les amis de la période impériale. Un d'eux en 1818 lui écrit de Besançon qu'on y parle encore de lui avec regrets et vénération. La même année Nodier, devenu rédacteur d'un journal royaliste, lance en faveur des proscrits de 1816 sa brochure *Des exilés* et parmi eux il signale expressément celui qui a été dans le Doubs le « le plus tolérant, le plus sage des administrateurs, dans un temps où la modération était encore du courage ». Nodier paya cet éloge par une disgrâce momentanée, et celui qui en était l'objet n'osa lui écrire pour le remercier. Mais quelques années après, en 1827, les circonstances avaient changé; Nodier, dans un volume de poésies, put dire impunément de l'ex-conventionnel « ... trop mal connu, mais que plaindra l'histoire ». Cette fois De Bry renoua par lettre avec celui dont il avait encouragé les débuts. Ils échangèrent leurs idées, leurs souvenirs; l'historien fantaisiste de la Révolution devenu bibliothécaire de l'Arsenal par la faveur du comte d'Artois et préjugeant son crédit en cour, manda à son ancien protecteur : « Voulez-vous venir à Paris? » Jean De Bry refusa; il sentait s'approcher la fin du gouvernement qui l'avait banni et voulait rentrer en France la tête haute. Un autre ami d'autrefois, le duc de Choiseul, lui avait écrit, sous je ne sais quel prétexte, pour lui rappeler leurs anciennes relations et l'assurer de la constance de ses sentiments. Enfin Courvoisier, qui lui devait son entrée dans la magistrature, devenait pour quelques mois garde des sceaux; Jean De Bry eût souhaité de sa part une intervention qui assurât l'avenir de son fils, mais il recula devant une démarche directe et Nodier, sollicité de servir d'intermédiaire, ne paraît pas s'y être prêté.

Jean De Bry atteignait sa soixante-dixième année, lorsque la Révolution de 1830 fit cesser son exil. Il vint demeurer à Paris, au faubourg Saint-Germain. Son âge lui interdisait

tout retour à la vie publique : d'ailleurs il ne possédait pas le cens d'éligibilité nécessaire pour briguer la députation. Il se borna à réclamer et il obtint la restitution de sa pension d'ancien préfet, ainsi qu'une place pour son fils aîné dans l'administration où il avait conquis ses meilleurs titres. Comme presque tous ses anciens confrères en révolution, il était devenu tout simplement royaliste constitutionnel : « Il y a bonheur, écrit-il à son fils (7 avril 1833), à complimenter un roi à qui l'on peut parler de ses vertus privées et publiques sans sortir un instant de la plus exacte vérité. L'exergue de la monnaie nationale est le symbole des espérances de la patrie : *Dieu protège la France*. Louis-Philippe le réalise : il sera non seulement pour nous, mais pour l'Europe, le type du gouvernement constitutionnel. »

Pour lui, tout en applaudissant de loin à la modération du roi et à l'énergie de Casimir-Perier, il s'occupait dans sa retraite de repasser ses souvenirs, de revoir ses amis, parmi lesquels ceux de la Franche-Comté demeuraient les plus chers.

Joseph Droz, J.-J. Ordinaire, les commensaux et les correspondants de 1810, furent accueillis avec plaisir et affection. Nodier vit arriver à l'Arsenal, en visiteur reconnaissant, l'ancien surveillant de sa jeunesse. Jean De Bry devait être tant soi peu dépaysé dans ce quartier général du romantisme ; il y trouva du moins David d'Angers, qui sculpta son médaillon comme celui d'un ancêtre. Quant au maître du logis, il se reprit à recommander à ses lecteurs celui qui lui avait ouvert la carrière. En 1831, dans ses *Recherches sur l'éloquence révolutionnaire*, il présenta à l'histoire, au milieu des modérés de la Convention, cet homme « dont l'esprit vaste embrasse une multitude d'idées et de connaissances, qu'il sait rendre et communiquer avec une élégance facile et ferme ». Deux ans après, revoyant son *Dernier banquet des Girondins* et ajoutant un trait à son ingénieuse légende, il fait apparaître De Bry, dans la pensée de ses héros, « jeune et ardent comme les ardents et les jeunes, puissant par la parole comme les orateurs, riche des acquisitions de l'esprit comme les savants, pénétré déjà de hautes idées morales et religieuses comme un sage ».

C'était sans doute pour le remercier de ces témoignages

répétés d'affection que, par une froide journée de décembre, Jean De Bry se trouvait sur le chemin de Nodier, sortant de l'Académie française, où il avait prononcé son discours de réception ; puis le vieillard rentra chez lui et, saisi presque aussitôt par la maladie, expira quelques jours après, le 6 janvier 1834.

La Convention reparut et parla sur sa tombe dans la personne de Thibaudeau ; Nodier le salua, dans un journal, d'une courte et vibrante oraison funèbre et, à Besançon, ce fut l'ami des jours heureux tombé à son tour dans la retraite et la disgrâce, Courvoisier, l'ex-membre du cabinet Polignac, qui prononça sur l'ancien préfet, à l'Académie, des paroles dictées à la fois par un affectueux souvenir et une haute impartialité : « Lorsqu'au sortir de la Révolution, la France se retrouva parmi les ruines dont on avait jonché sa surface... M. De Bry contribua puissamment à ranimer l'amour de l'étude, à donner aux esprits un vif et généreux élan... Il n'éveillait pas en eux l'ambition qui s'aveugle, la présomption qui s'emporte, la manie de dominer l'âge mûr et de régir l'État des bancs de l'école ; il leur inspirait la noble émulation de se distinguer par le mérite et de s'élever par des services ; il leur montrait l'honneur et la gloire, le bonheur individuel et la prospérité commune dans la pratique des vertus publiques et privées, le respect des mœurs, l'amour de l'ordre et la soumission aux lois... » Et le secrétaire assis à ses côtés, ardent jacobin devenu un pacifique professeur de littérature, complétait la pensée de l'homme politique en ajoutant : « Qu'il repose en paix maintenant... sa cause est évoquée au tribunal de la suprême justice, qui ne décide pas de toute une vie par quelques-uns de ces moments épars qui en remplissent la durée, qui admet dans sa balance tous les genres de compensation, les circonstances qui atténuent la faute, le regret qui la suit, les disgrâces qui l'expient, tout le bien qu'on a fait, celui qu'on a eu l'intention de faire... »

LÉONCE PINGAUD.

LE DÉSIR[1]

— JOURNAL D'UN MARI —

1er octobre.

Bien qu'il traîne la jambe et s'appuie sur une canne comme un éclopé glorieux, Fonteneilles est entièrement guéri. Ma promenade avec Denise autour du San-Salvador, les longues heures d'isolement anxieux qu'il a passées, en nous attendant, ont accompli ce rapide miracle : et une phrase de moi a achevé de ressusciter ses énergies. Le soir au retour, sa maussaderie s'étonnait de la durée de notre absence. Il s'adressait à moi directement, se demandait avec cette feinte de naïveté des gens qui interrogent beaucoup moins qu'ils n'accusent :

— C'est donc très intéressant ! il y a beaucoup à voir ?... Qu'êtes-vous devenus tout ce temps-là ?...

J'ai répondu avec une facétieuse malice :

— Mon cher, je vous ai suppléé de mon mieux... j'ai fait la cour à ma femme...

Et ses yeux ont aussitôt exigé de Denise des explications qu'elle lui a fournies par le plus tranquillisant des sourires, mais ces simples mots l'avaient mis debout comme une formule magique. C'est tout ce que je désirais, et le voilà qui marche

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 septembre, 1er et 15 octobre,

au dénoûment, de lui-même... Quand et comment cela arrivera-t-il?... je n'en sais rien encore... je n'ai pas dressé de plans, ni trouvé de prétextes... ma seule préméditation sera de guetter les occasions, d'aider les circonstances... Il s'est produit en moi depuis hier un revirement étrange. Après avoir observé une attitude purement expectante et défensive, m'être dressé entre Denise et Fonteneilles comme une sentinelle vigilante, je me sens tout disposé à les faire libres, à favoriser au besoin leur rapprochement... non que ma jalousie ait lâché prise, comme mon désir, et que j'en vienne à l'état de résignation contre une fatalité inéluctable... bien au contraire!... mais je suis à bout de courage et de forces... j'ai hâte d'en finir... il faut que les événements se précipitent, que je voie des choses qui fouettent ma vengeance, m'enlèvent tous scrupules, à l'heure dernière... Et en cela j'obéis encore à ce sentiment fort complexe de l'homme qui souffre du bonheur des autres, et trouve un âpre plaisir à vouloir tout connaître de ce bonheur, pour aller jusqu'au bout de sa propre souffrance... Plus rien à ménager, à espérer : Denise est morte pour moi, et l'amertume, l'exaltation de ce deuil me jettent aux extrêmes... J'envisage la probabilité prochaine de la faute, je m'habitue à cette idée monstrueuse de l'étreinte de l'amant, pressentie, favorisée et surprise, je vois cette femme se donnant à un autre, près de moi, presque sous mes yeux... Et je comprime à deux mains mon cœur qui éclate, et je meurtris ma chair qui brûle et qui saigne, et je me dis : « Il faut maintenant que cela arrive, mon salut à moi en dépend... il faut que Denise devienne la maîtresse de cet homme... sans cela, trouverais-je jamais le courage de la tuer?... car elle doit mourir pour que je vive... » Tout cela est bien excessif, bien noir, d'un mélo qui au fond m'attriste et me confusionne... la passion ne m'enlève-t-elle pas toute notion de vérité et de justice? l'idée fixe, à force de me vriller le crâne, n'a-t-elle pas creusé et préparé pour le vide de la folie les cases de mon cerveau?... Et je suis étonné de retrouver ma raison très claire et très froide m'approuvant, m'encourageant : « Va, n'hésite point, affranchis-toi une fois pour toutes... Rompre les liens, briser autour de soi les obstacles, c'est affirmer simplement son droit de vivre, et la

loi du plus fort est immuable, sanctionnée dans les siècles... et chez tous les êtres par la légitimité des triomphants égoïsmes. »

Ma surveillance des deux amants va donc se faire dissimulée et occulte... Je m'appliquerai à leur laisser, par de courtes et fréquentes sorties, une liberté où s'enhardiront leurs imprudences... Je leur accorderai, savamment mesurée, la latitude des conversations intimes, des élémentaires caresses, des baisers furtifs qui donnent la soif d'aimer... C'est pour moi la dernière gorgée du calice d'amertume, une torture bien plus affreuse que toutes celles que j'ai subies, mais je me sens la force de l'affronter, et cette force je la dois encore à l'orgueil, un orgueil très spécial qui consiste à compliquer, à exaspérer la douleur, pour acheter plus chèrement la victoire sur soi-même, c'est-à-dire la délivrance de ne plus souffrir...

Nous partons demain pour Lucerne où nous séjournerons une semaine. Étant donné l'entraînement passionnel de Denise et de Fonteneilles, ce laps de temps suffira, je l'espère, à les jeter aux bras l'un de l'autre ; je vais tout ménager, disposer pour cela... Une seule chose m'inquiète, l'attitude à observer qui paraisse naturelle, l'indispensable courage de parler sans que ma voix tremble, de rire, d'avoir de l'esprit, de voiler la détresse de mes yeux, de réprimer la fébrilité de mes gestes, de me mettre à table et de manger... Je viens de me regarder dans une glace ; je suis très changé, très vieilli : mes tempes grisonnent, et le masque de mon sourire a tracé dans mes joues, autour de ma bouche, des rides profondes... Heureusement, ni ma femme ni le poète n'y prennent garde ; en m'entendant, en me sentant à leurs côtés, ils ont la notion confuse, l'instinctive méfiance que je suis là, mais ils ne me regardent jamais... je suis aux extrêmes limites de leur rayon visuel, dans les lointains vagues de l'horizon... Cela facilite singulièrement ma tâche, et j'ai beaucoup moins à m'inquiéter d'eux que de moi-même...

Weggis, 4 octobre.

Nous avons trouvé Lucerne trop bruyante. La saison est pourtant finie depuis un mois. Il n'y a plus que quelques Russes qui s'acclimatent aux températures hyperboréennes de leur

pays, les inévitables Anglais grimpeurs de rochers et explorateurs de crevasses, et par les rues mornes, boueuses, fouettées de pluie, les horlogeries seules vivent et vibrent dans la gaieté claire des cadrans et le rythme des balanciers... N'importe, nous n'étions pas assez libres, assez seuls, dans assez de recueillement et de silence. Ma femme et Fonteneilles rêvaient pour ces quelques jours d'une installation modeste dans la campagne, d'une pension bourgeoise de village, où l'on vivrait rustiquement de laitage et de viandes fumées... je n'y ai vu pour ma part aucun obstacle; le souci de la galerie étant le moindre de ceux qui me restent. Nous avons donc sillonné le lac dans sa longueur, de Lucerne à Fluelen, visitant chaque station, et notre choix s'est porté sur Weggis, un hameau propret et paisible escaladant l'une des collines qui sont les ondulations dernières du Righi. Nous avons élu domicile dans un hôtel en carton recouvert de zinc aux découpures précieuses; deux corps de logis à trois étages, reliés par des terrasses d'où l'on peut pressentir le Burgenstock et le Pilate coiffés de brumes, et contempler le lac fumeux sous la pluie qui tombe... car la pluie n'a pas cessé une seconde depuis notre arrivée. Nous l'avons trouvée au sortir du Gothard, alors qu'à quelques lieues en arrière, à Bellinzona, nous avions laissé le plus radieux soleil automnal flambant dans le ciel pâli. Il y a une ligne de démarcation très nette, le pays qui rit et le pays qui pleure, nous sommes maintenant dans le pays qui pleure, un pays inconsolable vraiment, qui semble prendre pour lui tous les deuils épars de la terre. Cela ne me déplaît point, ces soupirs du vent dans les raccords à jour de notre maison de carton, ces larmes qui coulent grésillant aux vitres, ruisselant le long des murs, se pressant en sanglots au bas des gouttières... C'est en moi une affliction presque pareille, une angoisse que je compare à celle des êtres et des choses blottis aux pieds de ces montagnes, sous l'écrasante lourdeur du ciel; et les pleurs du dehors suppléent à ceux que je ne peux verser moi-même, et qui m'étouffent.

Nous sommes seuls à la pension Kellner, disposant à notre gré des trois étages où nous cherchons vainement des chambres closes et des domestiques qui nous comprennent. Le

service est fait par de gigantesques et mornes Allemandes aux cheveux d'avoine mûre, aux yeux de pervenche. Elles sourient sans répondre, à la façon des poupées, marchent avec des raideurs de cuirassiers blancs; et à table, quand elles nous servent, abîmés sous la menace de leur formidable et plongeante carrure, nous ressemblons à de tout petits enfants hébergés par des ogresses... Furtivement, entre deux courants d'air, nous croisons de temps à autre le maître de l'établissement, Herr Kellner, un homme sur le déclin, petit, voûté, broussailleux et rubicond, une tête chafouine et paillarde dont les yeux braisillent dans la fournaise sombre du teint. Il a une femme très jeune, une illusion de Gretchen, toute pâle, toute mince, dont il est ostensiblement très amoureux. J'ai essayé plusieurs fois de causer avec lui, il comprend à peine le français, et ne hache et ne broie que l'allemand que j'ignore, ce qui nous laisse dans la plus complète indécision de nos pensées. Je lui demande invariablement :

— Est-ce qu'il va pleuvoir longtemps encore ?

Il a des gestes vagues vers le ciel gris. Ses poings s'amoncellent en nuages, ses doigts figurent des quartiers de lune, et un petit rire sifflotant et poussif termine ses phrases, le rire guilleret de l'homme qui prend le temps comme il vient, la pluie comme elle tombe, et se résigne d'autant mieux à ne pas sortir qu'il s'amuse beaucoup chez lui...

Ma femme et le poète ont établi leur quartier général dans le salon de lecture qui s'ouvre sur la grande terrasse du rez-de-chaussée. Peu d'éléments pour leurs curiosités littéraires : des journaux suisses et allemands, un roman terrible de Gonzalès ; et un tome de la *Revue des Deux Mondes* qui remonte à la date falote de 1860. Alors ils causent du prochain retour à Paris, forment des projets, et chacune de leurs paroles a l'éloquence d'une promesse, la solennité émue d'un serment... Fidèle à mon programme, je m'éloigne fréquemment, j'erre dans les escaliers, j'inventorie les chambres désertes... Il faut que je me trouve des prétextes à prolonger mon absence, je griffonne une lettre qui ne partira point, je change mes meubles de place, je me mets en quête de Herr Kellner et je m'astreins à écouter ses prophéties obscures... Il parle, gesticule la bataille des éléments ; on dirait le Dieu

brutal et sournois des tempêtes... Je ne l'écoute ni ne le regarde, il est pour moi une occasion de tuer le temps, une contenance que je m'impose... Et soudain je m'aperçois qu'il m'a quitté, qu'il n'est plus là... je garde seulement dans les oreilles le bruit de crécelle de son rire, ce rire qui ponctue ses démonstrations et sur lequel il a dû prendre congé de moi, sans que je m'en doute... Cette gaieté, qui n'est au fond que de la politesse, une exhortation à prendre le déluge en patience, m'agace pourtant comme une allusion malicieuse... j'y crois entendre vibrer toutes sortes d'égoïstes satisfactions et de pitiés ironiques : « Vous ne savez pas vous organiser... faites comme moi... vous verrez ce que la pluie après ça vous sera indifférente... » Ce gros petit bonhomme me devient odieux, des plaisirs tardifs qu'il s'octroie, du bonheur conjugal qu'il goûte... Après un laps de temps dont je ne saurais préciser la durée, tant elle m'a semblé interminable, je reparais dans le salon de lecture... Les deux amants sont là assis côte à côte, à la même place où je les ai laissés, le visage grave, les yeux fixés sur la surface terne du lac où la pluie trace en bleu profond des ondulations de moire... Que s'est-il passé? Que se sont-ils dit?... leurs mains se sont-elles pressées... leurs lèvres se sont-elles jointes?... Comment le savoir, m'en assurer?...

Nous passons les soirées dans la chambre de Denise ; et, pour tromper nos impatiences, nous grignotons des petits fours aux amandes, et nous buvons du moscatel... On cause à bâtons rompus, par saccades, la pensée absente, on est à l'affût du moindre incident pouvant motiver un geste, fournir une réflexion, et le dernier bateau de Fluelen, qui passe à neuf heures, nous est une diversion toujours fort appréciée... Nous le distinguons à son départ de Witznau : une clarté d'étoile qui pique la nuit sombre du lac, et qui lentement approche, grandit, changée en constellation : puis, sur le noir de l'eau, une masse plus noire se profile, haletante, avec des battements de nageoires, une sorte de monstre aplati et large, aux yeux de feu... Et c'est une note d'une gaieté étrangement dissonante, ce bateau éclairé à giorno comme pour un soir de fête et glissant dans ce paysage d'encre, dans ce chaos voilé de brouillards et noyé de pluie...

6 octobre.

Ce matin, dans le fumoir, tandis que Herr Kellner me montrait d'un geste vainqueur le Pilate sortant des brumes, mon regard a dévié machinalement vers la salle à manger, où les colossales Allemandes dressaient le couvert du déjeuner; et, par les glaces sans tain, j'ai aperçu Denise et Fonteneilles installés à leur place favorite dans le salon de lecture... Voilà, certes, un observatoire précieux auquel je n'avais pas songé, d'où je puis voir sans être vu : et l'intérêt du spectacle va singulièrement m'en abréger la durée...

7 octobre.

Ils ont échangé aujourd'hui leur premier baiser d'amour! Ma main tremble en écrivant cela, elle se crispe sur la plume qui procède par bonds, mord le papier, le déchire, crache sur lui le fiel rompu de mes angoisses jalouses... Comment ai-je pu me maîtriser? Quelle force de volonté m'a retenu de bondir sur eux et de les tuer? Je me sentais de force à les étouffer tous deux d'une étreinte, à les écraser d'un seul coup...

C'était après le déjeuner. J'ai prétexté un peu de migraine et manifesté le désir de regagner ma chambre. Ils étaient sans défiance aucune, je l'ai vu à la joie qui éclatait dans leurs yeux, tandis que j'opérais lentement ma retraite. Denise a conseillé :

— Vous devriez vous coucher, mon ami, et essayer de dormir...

Fonteneilles se précipitait déjà vers l'office.

— Voulez-vous que l'on vous prépare une tasse de thé?

— Non, merci. Denise a raison... il n'y a que l'immobilité, le repos...

Et j'ai poussé la conscience jusqu'à rentrer effectivement chez moi; j'y suis resté près d'une demi-heure, ma porte entr'ouverte, écoutant... L'escalier a gémi sous le pas lourd des Allemandes, la voix de Herr Kellner a nasillé un ordre... puis, après un battement sourd, une serrure a grincé et tout est rentré dans le silence. Alors je suis redescendu, furtif comme un voleur, silencieux comme une ombre, je me suis glissé à mon poste d'observation et j'ai regardé. Fonteneilles,

à ce moment, était debout, il s'est dirigé vers le fond de la pièce et j'ai compris qu'il fermait au verrou la porte donnant sur l'office, puis il est revenu vers Denise, s'est agenouillé devant elle... Je les voyais lointains, rapetissés, comme des personnages de lanterne magique, et leurs gestes, leurs jeux de physionomie me frappaient d'autant plus que j'imaginais, d'après eux, les choses qu'ils devaient se dire...

Fonteneilles a parlé longtemps, très longtemps; son âme devait déborder sur ses lèvres, et ses longs cheveux blonds, épandus sur le cou, autour des joues, agitaient leurs boucles comme pour rythmer la musique des phrases... Denise écoutait, la tête légèrement penchée, avec ce sourire grave un peu gêné, où les femmes parfois semblent mettre un reproche que dément la tendresse alanguie des yeux... Et discrètement, par élans légers, le poète rapprochait son buste, le haussait. Il a eu un enveloppement des bras qui restaient tendus, hésitants, dans un geste d'adoration fervente et craintive; puis ses mains se sont jointes, nouées autour de la taille de Denise, et elle se défendait mollement, conquise déjà au désir... Mes yeux se brouillaient, se voilaient comme au jaillissement des larmes; je voulais voir pourtant, voir jusqu'à la fin; des spasmes m'étranglaient, et un rire m'a déchiré la gorge, un rire saccadé et rauque, d'une formidable intensité de douleur, qui m'a surpris moi-même, comme si j'avais entendu râler près de moi... La résistance de Denise a été courte. Les yeux de Fonteneilles la fascinaient, l'attiraient: elle ne les quittait plus ces yeux; et les siens se fermaient à demi dans une torpeur, je devinais leur regard trouble, leur fixité vague d'hypnose sous la lourdeur des paupières... Quel aveu et quelles promesses d'amour, quel entier abandon de soi dans ce regard!... Était-ce bien cette même Denise que mes ardentes supplications, mes caresses timides ou violentes n'avaient jamais pu émouvoir ni fléchir?... Je m'étais pourtant agenouillé ainsi devant elle... Les paroles que lui disait cet homme, j'avais dû les lui dire, les mêmes, de la même voix attendrie, entrecoupée, haletante, car il n'est pas deux langages d'amour, deux façons d'exprimer le trouble impatient du désir... Et rien n'avait tressailli en elle! son cœur ne s'était pas ému, même de pitié, sa chair était restée sourde...

Et ce cœur maintenant battait à grands coups pour un autre, s'ouvrait à lui, se donnait, et cette chair s'animait, vibrait aux anxiétés de l'ivresse prochaine, à l'espoir fiévreux du plaisir...

Leurs bouches, comme sous une impulsion d'aimant, brusquement se sont heurtées, se sont rivées l'une à l'autre... et j'ai ressenti le contre-coup de ce baiser; tout mon être en a frémi jusqu'aux moelles, d'une angoisse sans nom, d'une intolérable et mortelle souffrance... Il m'a semblé qu'une masse s'abattait sur mon crâne, que je roulais foudroyé en des profondeurs d'abîme... J'ai perdu la notion du temps, du lieu où je me trouvais, de ce que je venais de voir... L'affreux vertige me ballottait, m'entraînait... Je n'avais plus conscience que de tomber toujours, de plonger dans des ténèbres...

Il y a là une lacune dans mes souvenirs... Je ne peux me rappeler comment j'ai regagné ma chambre, et le temps que j'y ai passé, écroulé dans un fauteuil, assistant au réveil meurtri de ma pensée, épiant la vie douloureuse rentrer en moi... J'ai entendu une horloge sonner six heures... Presque aussitôt après, Fontencilles a ouvert doucement ma porte... Il faisait nuit dans la chambre et je le voyais sur le seuil, hésitant... Mes poings se sont crispés d'une telle force que les ongles m'entraient dans la chair. Il a hasardé quelques pas, demandé avec une sollicitude où sa joie s'assourdissait de méfiances confuses...

— Eh bien, cher ami, ça va-t-il mieux? Vous ne vous êtes pas couché?

— J'ai somnolé sur ce fauteuil... Quelle heure est-il donc?...

— Mais bientôt celle du dîner... vous ne descendrez pas?

— Non, je suis abêti littéralement, brisé comme après une longue course.,. je vais me mettre au lit... tous mes regrets à Denise...

Le son de ma voix a dû le frapper; il s'est approché, a cherché à tâtons mes mains que j'ai vivement retirées.

— Mais vous souffrez encore beaucoup!

— Moins que tantôt: seulement j'ai quelque peine à suivre une idée, à parler... est-ce bête qu'une migraine vous mette dans ces états!...

Il n'a pas insisté, et, la porte fermée, j'ai entendu son pas

s'éloigner léger et rapide, sautiller dans l'escalier, un pas de gamin distrait du jeu un instant, et qui y retourne par bonds joyeux.

... J'ai attendu la sonnerie du dîner pour allumer ma bougie, et écrire cela sans avoir à craindre une intrusion quelconque... Et maintenant je suis brisé, en effet ; ma tête s'alourdit, mes yeux se ferment, je n'ai plus le courage de penser, la force de me souvenir, je crois que je vais dormir comme il y a longtemps que je n'ai dormi, d'un sommeil de bête éreintée, tombant à l'oubli de ses quotidiennes misères...

Lucerne, 8 octobre.

La grande épreuve a été de me retrouver devant eux au grand jour, je l'ai supportée vaillamment, et ma pâleur, la fatigue de mon visage étaient trop facilement explicables pour qu'ils songeassent à s'en étonner, à en concevoir quelque inquiétude... Denise cependant m'a trouvé un peu nerveux, d'une diversité sursautante d'impressions, d'une loquacité inhabituelle.

— Vous n'êtes pas encore dans votre assiette... il fait à peu près sec aujourd'hui... vous devriez sortir... marcher...

Fonteneilles est intervenu :

— La route, jusqu'à Witznau, est charmante, paraît-il, toute en corniche.

— Oui, ai-je répliqué, mais il y a à mi-chemin une note attristante, le sanatorium de Lützlau, où l'on achève les tuberculeux par l'étouffement et l'ennui... Je vais prendre le bateau de deux heures et pousser jusqu'à Lucerne.

Cette détermination les a comblés de joie... Pour prolonger la durée de mon absence, Denise m'a chargé de quelques achats ; et peut-être par crainte d'une invitation à me suivre qu'il n'aurait su décliner, sans me donner l'éveil, le poète s'est esquivé doucement. Je ne l'ai revu qu'au moment du départ, chargé d'un volumineux courrier qu'il m'a prié de mettre à la poste ; et sa curiosité naïvement s'attardait sur l'horaire accroché dans le vestibule de la pension Kellner, parmi les affiches peintes, où l'on voit les neiges éternelles se profiler sur le ciel d'un invraisemblable azur. Je l'ai renseigné avec complaisance.

— Le dernier bateau part de Lucerne à six heures quarante, je serai ici pour dîner.

Jugeant sans doute les minutes précieuses, ils ne m'ont pas accompagné jusqu'à l'embarcadère ; seulement, comme le bateau démarrait, j'ai aperçu sur la terrasse du rez-de-chaussée les blancheurs voletantes de leurs mouchoirs me disant adieu... Un instant l'idée m'est venue de débarquer à Herstenstein et de rentrer à pied à Weggis en prenant mon temps, mais à la réflexion, ce moyen de me convaincre m'a paru maladroit et impraticable pour la solution que je médite... Avant tout, je dois m'interdire de *voir*, il faut que, pour moi surtout, j'évite l'émotion cinglante du flagrant délit, le coup de folie rouge de la surprise... Je tiens seulement à avoir la certitude morale du fait accompli, à constater par des preuves secondaires, mais incontestables, qu'ils se sont aimés, qu'ils ont été l'un à l'autre...

Aussitôt arrivé à Lucerne, je me suis scrupuleusement acquitté des commissions dont j'étais chargé. J'ai mis à la poste le courrier de Fonteneilles, j'ai fait, en y apportant tous mes soins de sélection et de choix, les achats pour Denise... Puis j'ai parcouru la ville comme si je ne la connaissais point, avec la badauderie grave d'un Anglais, et la curiosité minutieuse d'un archéologue... J'ai visité l'hôtel de ville, l'arsenal, l'église Saint-Pierre, je me suis contraint à déchiffrer les peintures des ponts de bois, et ma dernière étape a été le Jardin des Glaciers où agonise superbement le lion blessé de Thorwaldsen... Je me suis assis devant le bas-relief qu'entoure une chevelure éplorée de plantes, écoutant la plainte de l'eau qui filtre à travers les rochers, tombe dans un bassin de marbre goutte à goutte, en larmes intarissables... J'étais très las, et très vibrant à la fois, dans cette disposition particulière, où l'excès de fatigue physique et morale décuple l'acuité des sens et transpose les impressions. Ce lion mourant dont les griffes se crispent, se raidissent sur l'étendard fleurdelysé, a dépouillé pour moi son caractère d'animalité, s'est élevé tout de suite à la hauteur du symbole, avec une face humainement douloureuse râlant la bravoure inutile, la fidélité impuissante et victime... C'est un peu l'histoire de tout le monde, la mienne surtout que raconte

cette agonie, la vanité des résistances, la défaite des volontés, l'écrasement des êtres chétifs que nous sommes sous le poids des destins aveugles, la force irrésistible des choses.

Vers six heures, comme je me levais pour partir, je me suis senti frapper sur l'épaule, et des exclamations m'ont assourdi.

— Comment vous, ici ! en voilà une surprise ! nous vous pensions à Paris... M. de Saint-Pryeux est donc redevenu gaillard? et Denise?...

J'ai reconnu les Bellegarde avec lesquels nous sommes en relations suivies, des gens aimables et superficiels qui, par inconscience, ou sagesse prudente, se gardent bien de creuser la vie. Ils voyagent à trois comme nous, assistés du petit vicomte de Lauze, un muguet de vingt-cinq ans presque imberbe qui joue les Chérubin dans le monde; et j'ai été frappé de la joie calme, presque recueillie, du bonheur paisible et profond que dégagent ces trois êtres... Madame de Bellegarde insistait :

— Et Denise?

— Elle est restée à Weggis où nous sommes descendus.

— Seule?

— Non, avec Fonteneilles qui nous a accompagnés.

Elle a eu une moue dédaigneuse qui jugeait l'homme, bien à faux pourtant.

— Peuh ! pas dangereux Fonteneilles... Toujours dans les abstractions?

— Plus que jamais.

Bellegarde a proposé avec cette rondeur épanouie qui témoigne de sa liberté d'esprit si parfaite :

— Savez-vous ce qui serait gentil, très gentil? Ce serait de télégraphier à madame Aubertin que vous nous avez rencontrés, que nous partons demain aux aurores, et que nous vous gardons à dîner?...

— Vous rentrez à Paris?

— Non, nous filons sur Milan, Florence, Rome; mais notre port d'attache jusqu'à fin janvier sera Castellamare... ainsi c'est convenu?... vous nous restez?,..

Et j'ai accepté avec d'autant plus d'empressement que cela me permet de rester ce soir à Lucerne, d'y passer la nuit, sans que Denise et Fonteneilles puissent en augurer de ma

part une préméditation quelconque... Ils doivent être bien rassurés à cette heure, tout à l'ivresse de s'appartenir... je veux me défendre de penser à eux et de les voir, car je les entends et je les vois, et cela m'est un supplice intolérable où s'épuiseraient mes dernières forces... J'ai besoin de tout mon sang-froid, de toute mon énergie...

Pendant le dîner, il a été incidemment question de la comtesse de Boissières. Elle a renoncé au monde, paraît-il, et donne dans le clergé. Ce ne sont autour d'elle que soutanes et camails, auréoles de tonsures, en rangs d'hosties, gestes bénisseurs qui reçoivent ses dons pieux, et l'absolvent de ses torts sans nombre envers le prochain...

— Une véritable conversion, a affirmé Bellegarde.

— Par regrets ou par remords ?

— Par les deux.

Et madame de Bellegarde a conclu en bonne petite amie :

— Vous n'y êtes pas. La comtesse s'est blasée aux fiançailles permises. Elle doit maintenant rêver de changer le droit canon, et inculque aux prêtres l'idée du mariage...

On s'est dit adieu vers minuit ; et je viens de griffonner cela à la hâte dans le salon du Schweizerhof, surveillé par un garçon somnolent qui fait autour de moi une obscurité progressive. J'ai retenu une barque pour trois heures. Il m'en faut deux pour atteindre Weggis, en marchant à la rame... Je serai là-bas un peu avant le jour, à l'heure des réveils lassés, et des séparations furtives...

Weggis, 9 octobre.

Tout s'est bien passé comme je l'avais prévu. Fonteneilles est l'amant de Denise... son amant ! Ces deux mots me souffletent, me crachent au visage, me fouillent aux entrailles comme des tenailles rougies, et je les répète et je m'en torture moi-même pour en mieux souffrir la brutalité odieuse. Son amant ! c'est-à-dire celui qui l'a tenue dans ses bras, pour qui elle n'a plus de réserves ni de mystères, celui qu'elle a extasié de sa beauté, de ses protestations et de ses caresses... Son amant ! celui qui l'a possédée, lui a arraché ce grand cri d'amour où l'être tout entier s'exhale.

Jusqu'aux preuves dernières de l'évidence, j'ai douté. Un

espoir malgré tout restait en moi, que j'essayais de chasser, mais qui revenait, s'imposait, comme une réflexion apaisante, une douce parole d'encouragement murmurée à mon cœur... Si je m'étais trompé pourtant?... S'il n'y avait rien entre eux, en dehors d'une passion sentimentale se contentant de pressions de mains et de timides baisers?... s'ils avaient dormi loin l'un de l'autre?... Et, sitôt débarqué, j'ai couru comme un fou jusqu'à l'hôtel... Il faisait nuit encore, une nuit plus grise, pâlie des reflets prochains de l'aube... Personne sur mon chemin, des végétations assoupies, des perspectives confuses, des maisons silencieuses qui sommeillaient, les volets rabattus comme des paupières closes; et la pension Kellner comme les autres, une grande habitation déserte, livrée aux curiosités des passants... J'ai frôlé, sans qu'il m'entendît, le garçon de garde vautré sur une banquette du vestibule... Dans l'escalier et les couloirs, pas un bruit, pas un souffle... je n'entendais que ma respiration sifflante; et les battements de mon cœur me semblaient éveiller au loin des échos. J'ai marché droit à la chambre de Fonteneilles... Là, une courte halte... le temps de me ressaisir, d'arrêter le tremblement de mes mains; et avec d'infinies précautions j'ai ouvert la porte et je suis entré... Le lit n'était pas défait... Cette preuve pouvait paraître convaincante; elle ne m'a pas suffi... je me suis embusqué en un coin d'ombre; de là, j'ai surveillé la chambre de Denise; mes yeux à travers les murs en sondaient la profondeur de mystère... Et ce silence autour de moi, cet affreux silence de répit et de lassitude où il me semblait entendre comme des soupirs, des bruits étouffés de baisers... Je ne crois pas qu'il y ait de souffrance plus poignante, plus atroce. Une main me tenait à la gorge, m'étouffait; il m'a semblé qu'une autre main s'abattait sur mon crâne, le labourait de ses ongles et qu'il en tombait sur mes joues une pluie chaude, une pluie de sang; mais j'ai constaté que ce n'étaient que des larmes... La porte enfin s'est entr'ouverte, et Fonteneilles est sorti... Il fallait qu'il passât près de moi, à ma portée, pour regagner sa chambre; j'ai glissé mes mains derrière mon dos, je me suis appuyé sur elles de tout mon poids pour les retenir, et j'ai fermé les yeux...

Maintenant je suis chez moi, très calme, réfléchissant... Il est à peine six heures, j'ai le temps nécessaire pour trouver et composer le dernier acte du drame, le plus difficile toujours, au théâtre comme dans la vie... Je ne veux pas de traîtrise prudente, d'accident prémédité, me laissant sauf et libre... Que serais-je après cela? un assassin vulgaire, un homme qui a tué lâchement, sans permettre aux autres de se défendre... Et que ferais-je de ma liberté? quels seraient mes ambitions, mes espoirs, mes désirs? à quoi ou à qui me rattacherais-je par le monde?... J'ai moins encore la hâte de me venger d'eux que le dégoût de vivre... Fonteneilles prétendait que l'on tue jusqu'au *souvenir*. C'est faux. Le souvenir est, au contraire, ce qui ne meurt point, ce qui s'attache à nous, nous poursuit, nous harcèle... Il n'y a plus avec lui ni repos ni trêve. Il nous plante ses griffes dans la chair, nous chevauche comme une bête assoiffée de sang, implacable, dont on ne se délivrera qu'en se tuant avec elle...

Et ce que je retrouve au fond de ma casuistique si scrupuleuse, de mes arguties de conscience, c'est toujours ce souci d'égoïsme qui se rattache à la frayeur, à la révolte de souffrir... Je n'ai pu me guérir de Denise vivante; morte, elle m'obséderait, me hanterait plus cruellement peut-être, parce qu'à mon deuil de l'avoir perdue s'ajouterait la dissolvante amertume du «jamais plus», la douleur sans fin de l'irréparable...

5 heures.

Je les ai retrouvés sur la terrasse à l'heure du déjeuner pressés l'un contre l'autre, regardant à la lorgnette les étages de granit rose du Righi. Ils ont tressauté de surprise en m'apercevant. Leurs yeux se troublaient, fuyaient les miens. Denise a demandé :

— Vous n'avez donc pas pris le bateau?... Nous avons surveillé tous les arrivages.

— Non, je suis rentré en petite barque, à la fraîche... une partie exquise que nous referons ensemble...

Fonteneilles n'a pu maîtriser son inquiétude.

— Vous avez dû être bien matinal?

— J'étais ici à huit heures.

Alors seulement ils ont respiré ; et leur soulagement s'égayait de cette promenade en barque projetée. Ils s'en faisaient une fête, insistaient pour fixer le jour et l'heure. Denise a proposé :

— Pourquoi pas ce soir après dîner? Il fait beau par hasard, profitons-en...

— Va pour ce soir, ai-je approuvé ; je prendrai les rames, et dans ce paysage évocateur des fluidités sonores, dans la chanson d'écume du sillage, Fonteneilles nous récitera quelques pages de ses *Symphonies de cristal*...

J'ai pu m'asseoir en face d'eux, leur sourire, leur conter tout au long ma soirée d'hier. Je parlais d'abondance pour être seul à parler, pour ne pas entendre leur voix dont le son me fait mal, dont les intonations me paraissent changées depuis hier, plus basses et plus vibrantes... Et j'évitais aussi de les regarder... je redoutais de trouver en la pâleur de leur visage et la fièvre de leurs yeux des traces de leur nuit d'amour. Denise a fait la réflexion :

— Ça vous a réussi, cette petite fugue... vous êtes très en verve ce matin.

Et Fonteneilles approuvait d'un ton protecteur :

— Mon cher, vous devriez faire du théâtre... du théâtre gai... vous avez l'esprit de mots...

— Moins que celui de situation, ai-je riposté, non sans une intime satisfaction d'orgueil... mais je vais bien vous étonner, mon tempérament me pousserait plutôt au drame noir!... on n'est jamais en apparence l'homme de son œuvre...

J'ai prononcé ces derniers mots gravement, d'une voix dont je ne pouvais dompter l'émotion, ni voiler la menace... mais ils n'y ont pas pris garde. M'ont-ils entendu seulement?... Ils écoutaient battre leur cœur, sourds à tout ce qui n'était pas l'hymne d'amour, chantant en eux. La torpeur des extases récentes enchaînait leur esprit et leurs membres... Et rien ne pouvait dissiper le charme ; ils n'avaient pas l'intuition de ma souffrance près de leur joie... ils ne devinaient pas ce qui se cachait pour eux de terrible et d'imminent sous la fébrilité de mon entrain, la volubilité grondante de mes paroles... Ils étaient aveuglés d'eux-mêmes au point de ne pas voir la crispation de mes traits, l'angoisse agonisante de

ma bouche, l'égarement de mes yeux rougis et cuisants de larmes... Et ils me félicitaient sur mon esprit, m'applaudissaient du bout des doigts comme un monologuiste amusant qui eût distrait leur rêverie et bercé leur fatigue... Comme je les hais! Quelle hâte j'ai d'en finir avec eux et avec moi-même!...

Nous avons passé l'après-midi sur la terrasse à deviser de choses et autres... Une seconde, Herr Kellner a paru, frottant ses mains courtaudes, nous montrant le soleil comme un Messie longtemps attendu, et les sommets dégagés de brumes, pointant leurs aiguilles de neige dans le ciel très pur... Autour de nous, c'était une splendeur éclairant un pays de rêve, le bleu argenté du lac, découpé entre ses rives sombres, la verdure tendre des pâturages, l'assaut pressé des grands pins dressant leurs lances noires, les formidables convulsions du sol un instant adoucies sous la chaude caresse de la lumière. Et j'ai regardé cela longtemps, en une admiration fervente, silencieuse. Je l'ai regardé de tous mes yeux, de toute mon âme, comme une chose unique et très belle qui allait disparaître pour moi et que je ne verrais plus.

... Et déjà tout se brouille, s'éloigne, le soleil a plongé là-bas dans le chaos estompé des montagnes ; il n'en reste plus que des reflets violâtres qui traînent aux murs des maisons, aux feuilles rouillées des arbres... Et bientôt ce sera la nuit. Avec quelle impatience je l'attends! Avec quel soupir de délivrance, quelle âpre joie délicieuse je vais m'endormir en elle, pour toujours!...

La Roncière-en-Limousin, 10 novembre.

Juste un mois après que cela s'est passé, que Denise est morte, et je commence à peine à penser, à sentir que je vis, moi... Comme au sortir d'une grande maladie, le bruit m'étourdit, le jour m'aveugle ; j'essaie mes forces... et, pour la première fois, je me mets en face de moi-même, j'essaie de remonter dans mes souvenirs... Que s'est-il passé depuis un mois? Ai-je été vraiment malade? Ai-je souffert? Je ne me rappelle pas que l'on m'ait entouré, soigné, que des mains se soient appuyées sur mon front, que des paroles de sollicitude encourageante aient assoupi en moi une douleur quelconque...

Il me semble, au contraire, que j'ai vécu seul, dans un désert, d'une vie inconsciente, végétative, comme ces plantes qui ne jouissent pas d'exister et ne souffrent pas de mourir... Tout glissait sur moi du passé et du présent, je n'avais pas la notion des jours succédant aux jours... La clarté du soleil ne me frappait pas plus que l'ombre des nuits; et, si à certaines heures un éveil se tentait en moi, une pulsation plus forte de mon cœur, une sourde lancination me rappelant à la réalité de mon être, j'avais ce geste instinctif de défense, cette brusque protestation des gens que l'on secoue dans leur sommeil et qui, d'un bond, se retournent et se rendorment...

Aujourd'hui je n'ai pu sortir; la pluie tombe, les premières larmes de l'hiver, pressées et froides, qui présagent toute une tristesse longue... des rafales tordent les arbres, en émiettent les feuilles tourbillonnantes qui se posent, se relèvent et tournoient encore indéfiniment... Je suis bloqué dans ma chambre, une chambre de ferme, tapissée d'un papier à ramages, avec des sièges frustes et lourds, des rideaux blancs d'hospice, et une haute cheminée très large où pétille et fuse un feu de sarments. Je n'ai pas voulu qu'on changeât quoi que ce soit à cette chambre, qu'on y plaçât des choses m'ayant appartenu, des meubles que je reconnaîtrais et qui me raconteraient par bribes l'histoire de ma vie... Je souhaitais faire l'oubli et le vide autour de moi, être sans points de repère d'une existence antérieure, me figurer que je n'avais jamais eu d'autre horizon... et voilà qu'aujourd'hui, plus seul encore, immobilisé au coin de ce feu, je sens le passé renaître, m'assaillir, rentrer en moi par la plaie restée saignante, et qui ne se fermera plus... Dans l'essor ondoyant des flammes, le brasillement des branches gantées de cendres, je revois tout très nettement : pas un détail ne m'échappe, et, aussi douloureuse que me soit la tâche, je me dois de le transcrire fidèlement... Il manquait une conclusion à ces notes où j'ai tout mis de moi et d'*Elle*. La voici dramatique et osée, pouvant, si jamais ces pages étaient lues, soulever des critiques d'invraisemblance, telle pourtant qu'elle a eu lieu sous la volonté mystérieuse et toute-puissante du sort...

Il était près de huit heures quand nous sommes montés en

barque, une nuit d'été claire et tiède avec des lointains bleuis, des oppositions d'ombre et de lumière où s'accusait vigoureusement le relief du cadre, et le lac ressemblait à un large fleuve d'argent sous la lune.

Au moment d'embarquer, Denise a eu une hésitation et comme un pressentiment craintif. Elle a saisi le bras de Fontencilles ; sa voix tremblait un peu.

— Nous devrions prendre un homme avec nous?

— Pourquoi cela? ai-je demandé avec une surprise doucement grondeuse.

— Mais parce que cela vous éviterait la peine de ramer, puis...

— Puis, vous n'avez pas confiance en moi?

— L'eau me fait toujours peur... la nuit surtout...

Fontencilles alors l'a raisonnée :

— Quel danger y a-t-il? Maxime est très prudent... puis, quelqu'un avec nous qui nous dévisagerait, nous écouterait penser, cela nous gâterait toute notre promenade...

Et j'ai perçu la pression de bras par laquelle il soulignait la promesse tendre de ces mots. Elle n'a pas insisté, s'est installée près de lui à l'arrière ; mais je voyais son visage toujours inquiet, ses mains qui se crispaient sur les rebords de la barque...

— Où allons-nous? Nous pourrions côtoyer la terre jusqu'à Witznau.

Je me suis récrié le plus naturellement du monde :

— Mais nous ne verrons rien! C'est toute la partie d'ombre... je proposerais au contraire de gagner le milieu du lac, à égale distance de Burgenstock et du Righi... là, du moins, nous jouirons de l'ensemble, avec les lumières de Lucerne pointillant le fond du décor... n'est-ce pas votre avis, Fontencilles?

Et avec sa docilité d'homme heureux qui se laisserait conduire au bout du monde :

— Absolument, mon cher.

Nous sommes partis d'une allure largement rythmée et lente. Je ramais méthodiquement, également, évitant les secousses, maintenant le parfait équilibre de la barque pour les rassurer, leur éviter toute alerte avant la minute décisive et le but que je voulais atteindre... j'étais de mon côté étran-

gement calme, conquis à l'idée de la mort si proche... et une sorte de répit se faisait en moi : ma pensée m'entraînait loin en arrière... je retrouvais des visions d'enfance, je me rappelais des circonstances futiles, des menus faits qui avaient dû me frapper alors, et que je revivais avec une émotion intense : mes premières années conscientes dans cette distillerie de la Villette que j'avais vue grandir, prospérer, s'étendre sans cesse... mes parties dans le jardin aux allées sablées de poussier de charbon, avec des enfants d'ouvriers que je courbais sous mes caprices, et qui m'incitaient, s'abritant sous ma responsabilité, à des équipées dangereuses, à des jeux cruels envers les bêtes. Et après cela, mes troubles et mes fièvres de l'adolescence, et mes déceptions de l'âge mûr...

En un instant, toute ma vie a défilé ainsi devant mes yeux presque jour par jour, heure par heure...

C'était une série d'images que rien ne reliait entre elles, qui passaient au travers des années, et dont la diversité retenait mon attention captive; et je ne songeais plus aux autres qui étaient devant moi, je n'avais plus la notion du lieu où je me trouvais, ni de ce qui m'y avait poussé, ni de ce que j'allais y faire... La voix de Fontencilles m'a éveillé de mon rêve.

— Entendez-vous ces chœurs? C'est d'un très joli effet dans la nuit...

Des chants, en effet, vibraient au loin, arrivaient jusqu'à nous, larges et graves, portés sur une haleine de brise à la surface de l'eau, une sorte de mélodie traînante aux inspirations de cantique, où des voix de femmes montaient, se perdaient. Fontencilles s'est écrié enthousiaste :

— Ah! ce n'est plus l'Italie avec ses romances et ses valses ; ici un sentiment profond de l'harmonie, une émotion sévère, religieuse, dans ces accords de voix où l'on croirait entendre passer le souffle puissant des orgues...

Denise a ajouté :

— Et comme cette musique est bien dans son cadre!... Comme ce pays est beau et grand vu ainsi aux étoiles... un peu effrayant aussi... les proportions sont trop colossales...

J'avais cessé de ramer et je les regardais, surpris de leur quiétude. Ma voix brève leur a causé un tressaillement.

— Oui, un décor de drame lyrique à la Wagner... un endroit superbe pour mourir...

Un frisson passait entre nous. Fonteneilles s'est mis à rire.

— Bigre! mon cher, vous êtes lugubre.

— Vous trouvez? j'ai comme tout le monde mes heures noires, je me dis parfois que la vie est bête et cruelle... et qu'il ferait bon s'en évader.

— Vous! pas possible.

— Ça vous étonne? vous me connaissez très peu, vous n'avez jamais songé à m'étudier, c'est un grand tort... toute âme est intéressante, et parmi les plus simples en apparence il y en a d'étrangement compliquées.

— La vôtre est du nombre?

— Vous en jugerez... j'ai bien des surprises à vous causer, bien des révélations à vous faire...

Denise me regardait fixement, et cette inquiétude du début, un instant apaisée, rentrait en elle avec plus de force, s'y implantait. Elle avait maintenant conscience qu'un danger réel la menaçait, et qu'un événement très grave allait s'accomplir. Elle a balbutié dans un sourire pâli :

— Mon ami, si nous retournions?... je me sens un peu froid...

Mais sans paraître l'avoir entendue, j'ai continué, m'adressant toujours à Fonteneilles :

— Voyons là, franchement, quelle idée vous faites-vous de moi? Je serais curieux de connaître votre opinion, non d'ami, mais de psychologue.

Et ce ton un peu acerbe, l'insistance que je mettais à m'éclairer sur un détail de si peu d'importance commençaient à l'alarmer sans doute, car il a répliqué flatteusement :

— Je pense que vous valez plus que les apparences : que la légèreté de vos impressions, la gaieté ironique de votre philosophie, viennent plutôt d'un désenchantement, de la juste idée que vous vous faites des hommes...

— Il y a bien de cela, ai-je répliqué; mais me croyez-vous si détaché de mes semblables, que je ne puisse leur devoir quelque affection ou quelque haine, que je ne puisse être heureux ou souffrir par eux?...

— On ne s'affranchit jamais entièrement, a-t-il murmuré avec un geste vague.

— A la bonne heure !... Et vous, ma chère, votre avis ?...

L'inquiétude de Denise devenait de l'angoisse ; je voyais sa gorge se soulever par bonds, ses mains tremblantes ramener autour d'elle les plis de sa mante ; et comme elle tardait à répondre :

— Vous n'avez pas d'opinion n'est-ce pas ?... C'est juste... vous m'avez étudié encore moins que Fonteneilles, et de cela vous êtes bien inexcusable... laissez-moi donc me révéler à vous... il me serait pénible que nous nous séparions sans que vous sachiez qui je suis, et que je vous dise qui vous êtes...

Fonteneilles blêmissait à son tour, se pressait contre Denise comme pour la défendre... j'ai repris, m'efforçant au calme, voulant tout dire :

— Vous rappelez-vous notre mariage ?... Une combinaison si simple !... prendre un viveur ruiné, à la côte, et spéculant sur ses appétits, ses besoins de luxe, comme aussi sur sa lassitude en amour, lui offrir une retraite honorable, moyennant une complaisante inertie... un contrat comme un autre, mais dont je n'ai pas pénétré l'esprit ni approfondi les clauses... je vous ai aimée naïvement selon mon caprice qui se trouvait d'accord avec mon devoir et avec mon droit... vous aviez compté sans cela... on ne pense pas à tout... je vous ai aimée, avec quel emportement de passion, quel ardent désir de votre tendresse !... J'ai brisé vos résistances premières, j'ai battu en retraite devant les autres, comprenant qu'après vous avoir été indifférent, puis antipathique, je vous devenais odieux... Pourtant il m'eût été impossible de renoncer à vous... nous vivions côte à côte... j'avais la tentation continuelle de votre beauté... je vous aimais !... Tout ce que je vous dis là doit bien vous surprendre !... je vous l'ai toujours caché si jalousement, comme une honte, et personne n'en a rien su... Comme on m'eût pris en pitié ! Comme j'aurais été la fable et la risée du monde !... et personne jamais n'en saura rien... je peux avouer ma faiblesse, crier mes souffrances... qui nous entend ?... qui ira colporter dans les salons cette plaisante histoire ?...

— Mon cher, a interrompu Fonteneilles avec hauteur, ne trouvez-vous pas que le lieu et l'heure sont mal choisis pour une explication de cette sorte?

— Bien au contraire, ai-je répliqué froidement, pas de témoins à craindre, et je tiens à ce que mon secret reste là où nous sommes.

J'ai arraché les rames de leurs tolets, je les ai jetées au loin. Denise a poussé un cri. La barque ondulait faiblement sous des frissons de vagues venues des rivages... les chants là-bas s'affaiblissaient, s'éteignaient en un accord très doux... J'ai continué :

— Donc vous ne m'aimiez pas, vous ne m'aimeriez jamais... pourquoi? J'ai voulu avoir la clef du mystère... ma jalousie vous a épiée longtemps en vain... j'avais une donnée pourtant, le dépit qui vous avait fait m'épouser, et je savais le nom de l'homme; mais quand je l'ai vu, cet homme, mes craintes s'en sont allées; il devait si peu flatter l'imagination, émouvoir les sens d'une femme!...

Fonteneilles s'est redressé dans un démenti; ses sourcils se fronçaient.

— Et j'ai excusé, toléré l'amour entre vous, l'amour sans but, sans danger, qui n'absorbait que votre pensée qui m'était étrangère, et votre cœur qui n'avait jamais battu pour moi... puis cet amour s'est transformé, matérialisé... J'en ai eu conscience trop tard... et que faire, du reste?... Peut-on lutter contre l'amour?... J'ai essayé cependant... rappelez-vous notre promenade autour du San-Salvador, les paroles affectueuses que je vous ai dites, les tendres prières que je vous ai adressées et ma tentative violente pour vous reprendre, mon désir brutal de la fin... J'ai tout fait, tout souffert, vous dis-je... et j'ai laissé les choses suivre leur cours, la destinée s'accomplir... Bien plus, j'ai aidé les circonstances, hâté le dénouement... J'ai tenu à ce que la trahison fût consommée, à ce que Fonteneilles devînt votre amant...

Denise a jeté ses mains en avant dans un geste de protestation éperdue :

— C'est faux!... C'est faux!...

— Inutile de nier... je sais, j'ai vu... j'ai voulu qu'il en fût ainsi... cela vous paraît monstrueux, vous ne comprenez

pas? Refusant d'être à moi, il fallait que vous fussiez à lui, pour après cela n'être plus jamais à personne... oui, c'est dans cette certitude que j'ai puisé mes énergies dernières, le grand courage dont j'ai besoin pour vous tuer, et celui plus facile de ne pas vous survivre...

Ils me regardaient stupides, figés dans une épouvante. J'étais debout devant eux, les bras croisés, les écrasant de mon mépris, vomissant sur eux le flot de mes amertumes et de mes rages.

— Ah! je vous semblais superficiel, négligeable, un humoriste du mariage, un blasé de l'amour... un monsieur coquet et futile qui passe dans la vie l'insouciance au cœur, le sourire aux lèvres, et que l'on peut dépouiller sans qu'il crie et blesser sans qu'il se défende... Vous vous disiez : « C'est un comparse, un figurant dont l'inutilité nous garantit le silence... On l'a recueilli comme un chien sans maître, il est payé, nourri, ses seules fonctions consistent à être là, et à ne rien entendre, à ne rien voir... » Eh bien, non! Je suis un homme dans le vrai sens du mot, j'ai une dignité et une force; mon mépris des autres n'a point émoussé mes susceptibilités envers moi... J'ai des ambitions, des exigences, et une initiative, une volonté pour les satisfaire, et aussi une suffisante énergie pour briser ceux qui se sont mis en travers de ma route... Me connaissiez-vous assez peu! Avais-je raison de vous demander : « Quelle idée vous faites-vous de donc moi? » Car vous avez cru à ma bêtise ou à ma lâcheté!... Vous ne vous êtes pas dit que je pouvais moi aussi aimer, désirer, souffrir... vous n'avez pas compris que mon effacement était fait de fierté, mon esprit de douleur vaillante, ma belle philosophie de résignations patientes, éclairées parfois d'un espoir...

Denise s'était laissée glisser à genoux la tête dans ses mains... Elle sanglotait. Fonteneilles a dit sèchement :

— C'est à moi, à moi seul qu'incombent les responsabilités, je me mets à votre disposition pour toutes réparations qu'il vous plaira de me demander...

Et j'ai éclaté de rire.

— Oui, sans doute, c'est dans les usages... il me plaît d'y déroger... un duel entre nous! quelle nécessité? dans quel but? comme satisfaction d'honneur? mais j'ai voulu, facilité

moi-même mon déshonneur... Pour reprendre ce qui était à moi et que vous m'avez volé?... j'y renonce, ayant fait pour cela au préalable tout ce qui était humainement possible... Et puis vraiment je vous admire... Où, quand, cette réparation?... Vous voyez bien que nous devons rester ici, que tout retour est impossible... j'ai jeté les rames exprès pour cela...

Il a fait un pas vers moi ; son visage était livide, ses dents claquaient.

— Mais enfin quelles sont vos intentions? Que voulez-vous?

— Je veux que nous allions là ! et que tout de nous sombre et finisse... ma justice est large et sévère puisque je m'y soumets pour ma part... Résignez-vous donc, et ayez le courage de regarder la mort en face... je vous donne l'exemple.

J'ai appuyé un pied sur le rebord de la barque qui a oscillé brusquement. Fonteneilles m'avait pris à bras le corps, me maintenait avec une force nerveuse incroyable, et son souffle me brûlait la face.

— Vous ne ferez pas cela... vous n'en avez pas le droit... ce serait odieux !...

Et Denise étreignait mes genoux, s'attachait à moi désespérément, dans la révolte de mourir.

— Maxime, pitié ! je vous en supplie ! je ne veux pas !... je vous demande pardon... pardon !...

Et dans la lutte, tout notre poids s'est porté d'un côté. Comme d'un coup d'aile, la barque a rayé l'eau qui s'est creusée, nous a happés brusquement... Un grand cri déchirant, une sensation de glace par tout mon corps, et puis je ne sais plus... j'ai dû me débattre, remonter à la surface, appeler sans doute... l'instinct de vivre a primé chez moi la volonté de mourir ; et je me suis retrouvé sur le pont d'un bateau qui me ramenait à Lucerne... Ce dernier bateau du soir que nous regardions passer de la pension Kellner, tout scintillant de lumières jaunes et vertes, dans l'obscurité des nuits pluvieuses...

Ma première pensée a été pour Denise... l'avait-on sauvée, elle aussi?... Était-elle près de moi, allais-je la revoir? J'ai questionné avidement... On ne savait pas ce que je voulais dire... on m'avait aperçu flottant en épave, le bateau avait stoppé, m'avait recueilli... voilà tout... Alors je me suis levé,

j'ai couru au bastingage, regardant en arrière dans la traînée miroitante du sillage... A quelque distance le lac s'aplanissait, rentrait dans l'ombre grise, une ombre faite de brouillards et de reflets de lune, une étendue morne et froide, où rien ne vivait... et je cherchais à m'orienter, à retrouver l'endroit précis du drame, je me penchais en avant de tout le buste, les bras tendus, comme obéissant à un appel, à une force lointaine qui m'attirait... On a cru à une tentative de suicide, on m'a arraché de là et chambré dans un coin, gardé à vue... Je pleurais...

... Que s'est-il passé après?... même aujourd'hui, j'ai peine à me rappeler, à retrouver l'emploi de mon temps à Weggis, pendant la durée des recherches... Puis un matin on a repêché les corps, à trente mètres de fond, par le travers du Burgenstock... Ils étaient enlacés étroitement comme dans l'amour, leurs bouches semblaient se chercher, leurs bras ne voulaient pas lâcher prise... On les a rapportés ainsi... je les ai vus... et une colère soudaine me poignait, une colère jalouse hachée de sanglots, qui usait de la force envers ces morts, les brutalisait pour les désunir... Quand cela a été fait, j'ai eu dans un soupir plus fort que les autres, comme un cri de délivrance et de victoire, car il m'a semblé qu'ainsi seulement ils ne s'aimeraient plus...

Après?... après?... C'est la période obscure, tourmentée, le retour à Paris, les obsèques, les chants d'église, le bruit de marée des piétinements, le chuchotement des doléances, le lent supplice des poignées de main... tout cela est confus, une impression lourde et vague de cauchemar d'où ne se dégage qu'une figure, celle de M. de Saint-Pryeux, poudré, fardé, frisé au petit fer, et en habit, installé sur un fauteuil de parade, recevant la foule des amis, se penchant avec une grâce caressante, comme pour les baiser, sur les mains des dames...

Et puis je suis venu ici en Limousin, où j'ai encore cette ferme et quelques bois... Je n'en sortirai plus... J'ai vécu tout un mois comme les brutes qui m'entourent, mangeant, dormant, ne pensant pas... L'apaisement complet aurait dû se faire, l'oubli aurait dû venir... et j'ai conscience d'entrer dans une phase nouvelle de souffrance, moins aiguë peut-être, mais plus profonde, un chagrin sans consolations, sans adou-

cissements possibles, qui m'usera lentement, me tuera un peu chaque jour... Combien de temps cela durera-t-il?... L'âme, blessée à mort, indéfiniment agonise... le corps a pour résister à la douleur morale d'inépuisables ressources... mais une phrase de M. de Camors me revient en mémoire, et j'éprouve quelque soulagement à la transcrire ici, pour moi seul... « L'homme peut, s'il le veut, ne pas vieillir; le lion ne le peut pas... toute la supériorité de l'homme est là. »

20 novembre.

J'ai eu tort de me rappeler, de préciser, de donner à ces choses qui ne sont plus, une substance et une forme... je ne croyais pas aux miracles de résurrection, en dehors de la légende chrétienne. Maintenant je crois que s'il est une façon de faire revivre les morts, c'est de penser à eux sans cesse. Ils sortent de l'ombre du passé, surgissent du néant; et d'une vision pâle, diffuse, sans contours ni traits qu'ils étaient tout d'abord, deviennent peu à peu un corps et un visage, avec des yeux qui nous regardent, des lèvres qui s'entr'ouvrent et ne laissent passer aucun son. J'ai ressuscité Denise en moi... Elle est là, dans mon cerveau, dans ma chair, plus vivante qu'elle n'a jamais été... Elle marche à mes côtés, s'assied à ma table, se couche dans mon lit, visible et impalpable... un poids très lourd qui se pose sur ma poitrine, un souffle qui glace ma bouche... L'illusion à certaines heures est si grande, l'angoisse si forte, que je parle à ce fantôme, que j'ai vers lui l'élan d'une étreinte; et puis je l'adjure de me laisser, de disparaître; et il est là toujours, muet, implacable, n'en finissant plus de me regarder... La nuit, des frissons me piquent l'échine, des moiteurs me montent au front, et ma gorge se contracte comme pour crier, appeler au secours... j'ai peur...

25 novembre.

Cette hantise prend un caractère d'acuité intolérable, j'ai le corps brisé, mon cerveau s'alourdit traversé de fulgurances, une fatigue écrasante pèse sur mes yeux... et je n'ai plus une pensée nette qui ait un commencement et une fin. C'est un vertige qui tourbillonne dans ma tête, un chaos que je tra-

verse... vais-je devenir fou?... fou par cela, d'une folie consciente qui se souviendra toujours?...

J'ai demandé que quelqu'un couchât dans ma chambre, au pied de mon lit... Mon fermier s'est dévoué, un bonhomme de rustre qui est là depuis trente ans, un de ces serviteurs recroquevillés, usés à la peine, qui ont la fidélité morne, le dévouement passif des vieux chiens... Il tombe dans ses couvertures comme une masse, s'endort d'un sommeil bruyant, la bouche ouverte... A la lueur de la veilleuse je vois son cou décharné, un cou d'oiseau sans plumes, sa tête dont le hâle se pâlit de tons de cire, avec ses yeux caves, ses joues sillonnées de ravines où dardent des soies grises, comme des piquants de chaume poudrés de givre au creux des sillons... Il a eu une vie paisible, toute de patience et de labeur, sans autres orages que ceux qui balayaient la neige fleurie de ses arbres, fauchaient ses récoltes mûres... et il dort... sa pensée repose comme ses membres... aucun rêve ne la trouble.

... Je le regarde curieusement, comme un phénomène de quiétude qui s'ignore, un être privilégié, façonné à l'image de la nature qui a ses moments de lutte et de trêve, ses jours laborieux et l'anéantissement de ses nuits... il a donné son effort, accompli sa quotidienne besogne, et il dort!... Et voilà qu'à la longue, sous la fixité de mon regard, son visage change, rajeunit, s'harmonise... Le front s'aplanit, très pur, sous une profusion de cheveux noirs aux larges ondes, les yeux s'ouvrent, des yeux pers encadrés du velours des cils et qui luisent d'une clarté froide comme des astres éteints... les joues deviennent pleines et rondes avec des blancheurs de lys, colorées d'un rose mourant à la place des lèvres... Et je reconnais Denise, Denise qui n'est plus à mes côtés, qui s'est mise là pour mieux s'imposer à moi, me supplicier en face de son regard... Je me dresse sur mon séant, j'appelle. Le bonhomme se réveille en sursaut, me fixe avec une stupeur terrifiée :

— Quoi? Qu'y a-t-il?...

Et il me voit frissonner de tous mes membres, tandis que je souris pour le rassurer.

— Rien... un mauvais rêve... quelqu'un qui était là et me menaçait... tâchons de nous rendormir...

Mais ce rêve, je le fais maintenant toutes les nuits, et le vieux s'étonne, s'inquiète... son esprit de paysan superstitieux flaire des influences occultes de l'au-delà... devine dans cette chambre la présence du fantôme ; et je l'entends marmotter dans ses draps des prières timides, des formules vagues d'exorcisme...

3 décembre.

Je n'ai plus peur. Denise me parle. Je n'ai pas compris tout d'abord ce qu'elle me disait ; j'étais surtout frappé de l'ironie méchante de son sourire. La froideur de son regard s'animait, s'éclairait, ses yeux ne contenaient plus de reproches, mais une sorte de dédain triomphant, une expression de joie féroce... et j'ai écouté... Elle disait les ivresses de l'amour... Elle décrivait — avec quelles expressions éloquentes, quels accents émus ! — le premier trouble des âmes, car c'est en elles que naît l'amour et non dans la chair, les rêveries douces, les mélancolies heureuses, la joie de se dévouer, de sentir naître en soi des soifs d'abnégation, des tendresses de sacrifice... Elle disait la sérénité des cœurs qui s'aiment ainsi, la paix profonde des sens, la pure vie spirituelle se rattachant à un sentiment... et puis l'acheminement insensible vers la passion... Ce sentiment prenant corps, s'humanisant, ces souhaits épars trouvant un but... Après la caresse longue des yeux, un jour, comme nouée par une force instinctive, l'étreinte brusque des mains, le balbutiement des aveux, la religieuse émotion d'ouvrir son cœur comme un trésor sacré dont on ne connaît pas soi-même les richesses, la fièvre de parler, la pudeur d'en trop dire, car l'amour vrai est fait d'ardentes dévotions, d'infinies délicatesses... et puis la hardiesse venant peu à peu, des sourires recueillis, des consentements muets... les paroles basses échangées de plus près dans un souffle, la griserie des parfums, l'attirance des sympathies physiques... Et alors, après avoir tout donné de soi, semble-t-il, son cœur, sa pensée, sa vie, découvrir que l'offrande est encore incomplète et qu'il y a d'autres abandons et aussi d'autres joies... Elle disait les gestes timides qui lentement conquièrent, les mains qui s'avancent hésitantes comme pour toucher à des

choses précieuses ou cueillir des fleurs fragiles, et la prise possession des enlacements, et l'extase frémissante des baisers...

Et je ne peux en écouter davantage. Mon sang bout, ma tête brûle : une folie de meurtre me dresse devant Denise, je lui crie de se taire, je me précipite sur elle pour lui fermer, lui écraser la bouche de mes poings... mais elle recule, je ne peux l'atteindre et elle continue de parler en souriant... je l'entends me dire :

— Tout cela je l'ai connu en dehors de toi, malgré toi... je l'ai éprouvé délicieusement... un autre m'a révélé le ravissement de se désirer, le délire de s'appartenir... j'ai eu par lui toutes ces sensations que tu aurais voulu me donner... et je lui en ai donné à mon tour de pareilles. Il a eu tout de moi, tout ce que tu aimais, que tu voulais. Il a eu par moi autant de bonheur que tu as eu, toi, de souffrances...

... Ah ! les affreuses paroles qui entrent en moi comme des glaives, me déchirent, me transpercent !... Après la montée lente du calvaire, le supplice sans fin de la croix, les coups de lance au cœur, l'éponge de fiel aux lèvres !...

10 décembre.

De la neige pendant cinq jours, une blancheur morne, aveuglante, nivelant la terre... Les arbres ressemblaient à des squelettes gardant sur leurs os des loques de suaire déchiqueté... Puis tout cela s'est fondu, liquéfié au courant des ruisseaux, amassé en flaques jaunâtres dans les fossés, au bas des fondrières et le froid sec est arrivé, vitrifiant les eaux éparses... Aujourd'hui les routes sont dures et blêmes sous le ciel clair. Elles ont des sonorités étranges, métalliques... Accoudé à ma fenêtre j'entends marcher très loin... les charrettes sur la boue pétrifiée déchaînent un grondement de tonnerre.

Tantôt j'étais là, après mon déjeuner, regardant sans voir dans les lointains du paysage. Une voix douce a murmuré près de moi :

— Un beau temps pour se promener... vous ne sortez pas, notre monsieur ?

Je me suis retourné, surpris... c'était la fille cadette de mon fermier, une enfant de seize ans qui, depuis mon arrivée

ici tourne autour de moi, s'empresse à m'être agréable, rangeant ma chambre, entretenant mon feu, mettant, à défaut de fleurs, des touffes de gui et des branches d'if dans les vases. Pour la première fois, je l'ai regardée. Elle est blonde, mince, frêle, avec une pâleur bise, et de grands yeux noirs, naïfs et profonds... Elle est jolie, d'une silhouette primitive, d'un charme de fleur agreste poussée en terrain maigre. Les épaules sont étroites, la gorge sans promesses, les hanches fuyantes : rien encore ne fait pressentir la femme en elle, si ce n'est le mystère du sourire, l'expression ardente et languide des yeux.

Mon regard la troublait. Elle a repris, les paupières abaissées, tandis qu'une rougeur vive montait à ses joues, gagnait le front, le cou, s'étendait jusqu'à la nuque sous le duvet presque blanc des frisons.

— Il y a si longtemps que vous n'avez pas bougé d'ici !... c'est ce qui vous rend triste, malade... vous devriez partir maintenant, ne rentrer qu'à la nuit...

— Où veux-tu que j'aille ?

— Est-ce que je sais, moi !... à la Croix Beauchamp, ou au Pas des Négrondes, ou à la Fontaine de Saint-Hélier... il ne manque pas de jolis chemins... puis, si vous ne connaissez pas le pays, je pourrais vous accompagner, moi...

Je lui ai pris la main, une petite main qui tremblait dans la mienne, comme un oiseau captif.

— Tu tiens donc à ce que je sois gai, bien portant ?...

— Oui, j'ai de la peine de vous voir ainsi toujours si pâle, si abattu... ça me donne envie de pleurer...

Et cette franchise naïve, cette spontanéité de cœur m'ont causé une méfiance... j'ai soupçonné une ruse cupide des parents, un complot ourdi en famille pour opérer chez moi une diversion profitable, et dont cette petite était l'instrument. J'ai demandé d'un ton brusque :

— C'est ton père qui t'envoie, qui te charge de me distraire... c'est lui qui t'apprend les paroles gentilles que tu viens de me dire ?

Elle m'a regardé avec un étonnement candide :

— Mon père ? pourquoi voulez-vous ?... Ah bien, non !... au contraire, il se plaint que je m'occupe trop de vous, que

je ne travaille pas... aujourd'hui, je devrais être à amasser de l'herbe pour le troupeau et... mais je vois que ça vous contrarie... je me sauve...

— Non, reste... pourquoi t'occupes-tu tant de moi alors?... pourquoi t'inquiètes-tu de ma pâleur, de ma tristesse?...

Et elle a de nouveau baissé les yeux, est redevenue très rouge.

— Je ne sais pas... c'est plus fort que moi, je vous voudrais content...

— Et que je te sourie, et que je te parle?... je ne sais pas encore ton nom...

— Vrai? depuis le temps!... et que l'on crie toujours après moi, ici!... je m'appelle Jacqueline.

— Eh bien, ma petite Jacqueline, jette un fichu sur tes épaules, une cape sur ta tête, et sortons.

Elle a bondi de joie en frappant ses mains l'une contre l'autre...

— Vous voulez bien! vous voulez bien! Nous irons jusqu'à Bussières-Galand par les bois... vous verrez comme c'est sauvage et joli!...

Cette journée a été pour moi une journée de détente, presque de calme. L'âpre sensation du vent était exquise à mon front brûlant de fièvre, et la pensée douloureuse s'y assoupissait engourdie... Au début de la promenade, Jacqueline gambadait, courait autour de moi, en des élans fous de gamine. Elle fonçait dans les taillis, cueillait des aigrettes soyeuses de clématite, des bruyères séchées au calice d'or, et me les présentait d'un geste gracieux et hardi. Je voyais sa tête levée vers la mienne, son visage à l'ovale très fin étroitement encadré par la mante de laine brune, et elle était charmante ainsi dans l'envolée de ses cheveux blonds, avec ses yeux brillants, ses joues rosies de froid, la tendresse câline de son sourire.

... Puis, voyant chez moi des traces de fatigue, et que ce mouvement, ce bruit ne parvenaient pas à me distraire, elle m'a pris la main, a marché à mes côtés, grave, silencieuse...

... Où sommes-nous allés?... qu'avons-nous vu?... je serais fort en peine de le dire... il me semblait que j'accomplissais

un voyage pénible comme dans les rêves, que je traversais des plaines, des forêts, et parfois, à l'effort saccadé, à l'alourdissement de mes jambes, que je gravissais des montagnes... et je ne songeais pas à m'arrêter pourtant, un encouragement, une force me venaient de cette petite main qui pressait la mienne... je me sentais comme guidé, soutenu vers un but lointain qu'il fallait atteindre.

... Le soir, au retour, j'ai pris Jacqueline dans mes bras, et je l'ai baisée au front avec emportement.

— Tu ne me quitteras plus?... tu resteras près de moi toujours?

— Mais oui, notre monsieur... je ne demande pas mieux, moi... je suis bien contente! bien contente!...

Si c'était pourtant là le salut? Si l'affection pure de cette enfant pouvait chasser ce fantôme qui me poursuit et, après avoir cicatrisé mon cœur, me faire de nouveau croire en la vie, espérer en l'amour qui seul peut me guérir des blessures que l'amour m'a faites?...

15 décembre.

Je poursuis l'épreuve courageusement, de tout ce qui me reste de volonté et de forces... Oui, je voudrais vivre, me créer pour cela des raisons suffisantes, avoir de vagues espoirs dans l'avenir. Je suis comme un homme tombé à l'eau, filant à la dérive dans les remous d'un fleuve, et trouvant une branche sur son passage, une branche trop faible sans doute qui cassera sous l'élan et le poids de son corps, mais sur laquelle il se jette et qu'il empoigne en désespéré. Je me sens roulé, ballotté, près de disparaître sous le flot montant des souvenirs; et un suprême instinct de conservation me pousse vers cette enfant qui m'offre le faible secours de sa tendresse... mais comme nous sommes loin l'un de l'autre, et comme mes énergies faiblissent! Elle me fait plutôt l'effet d'un mirage placé là sur ma route pour me donner plus cruelle encore l'angoisse de sombrer... Son haleine me caresse comme une senteur de terre où je n'aborderai point... Et je lutte instinctivement, furieusement... je voudrais vivre...

Nous sortons chaque jour... nous marchons au hasard

pendant des heures... Jacqueline est devenue plus sérieuse, moins familière... une transformation s'opère en elle... la rose de son sourire se ferme, ses yeux regardent au loin des choses invisibles, ou se posent sur les miens, très graves, comme pour chercher en eux l'explication d'un mystère... Elle a de longs silences; sa main brusquement quitte la mienne, s'échappe comme effrayée, et je la reprends, cette main, je l'emprisonne étroitement pour qu'elle ne puisse plus fuir...

— Parle-moi, dis-moi ce que tu voudras... peu importe... j'ai besoin d'entendre ta voix.

Cela vient de ce que je ne suis pas seul avec elle... quelqu'un nous épie, nous accompagne... j'ai la sensation intuitive d'un obstacle, d'une ombre qui se glisse entre nous deux, et, quand Jacqueline se tait, dans le grand silence des champs déserts sous les arbres dénudés où les dernières feuilles vibrent en plaintes grêles, une autre voix s'élève, une voix bien connue, dont l'ironie m'irrite, dont la menace me courbe...

« Tu as beau faire, rassembler tes forces, te débattre, tu ne m'échapperas point... je te tiens bien... Tu essaies de te raccrocher à la vie... A quoi bon? Est-ce que je ne suis pas morte? Tu veux espérer en l'amour?... Mais c'est moi qui étais l'amour, et je ne suis plus... Penses-tu que l'offrande naïve de ce cœur d'enfant puisse compenser, remplacer le désir que tu avais et que tu gardes de mon corps?... Est-ce que tu es fait pour goûter ces joies pures, respirer l'encens des virginales tendresses!... Elle t'aime pourtant, une fatalité te l'offre... mais toi, tu es incapable de l'aimer... Elle ne peut que rassurer un peu tes frayeurs, te faire pour un temps très court oublier tes remords... Tu t'abrites derrière elle, mais tu es incapable de l'aimer... Elle ne dit rien à ton esprit, à ton cœur... elle ne dit rien à tes sens... parce que c'est à moi que tu appartiens, parce que j'ai absorbé toutes les facultés qui étaient en toi pour l'amour... Va, prends-la... commets cette lâcheté inutile... c'est à moi que tu reviendras toujours, à moi qui t'ai laissé la hantise de ma beauté défendue, la soif inapaisée de mes lèvres... Et, après celle-là, va vers d'autres, grise-toi de plaisir... je suis tranquille... il y a une force qui dénouera tes étreintes, une pensée qui empoisonnera tes joies,

la pensée que tu ne m'as pas ainsi possédée toute, que ces sensations que tu cherches, tu ne les a jamais eues par moi et que je les ai données à un autre... »

Et cette parole résonne en moi comme un glas, dans la froide tristesse des retours... Sur les plaines, les vallons, les noirs faisceaux des bois, le ciel semble peser lourdement, la nuit tombe, des aboiements lointains déchirent l'espace... et puis tout se tait, la terre s'endort. Des fumées montent du toit des fermes, se perdent dans le brouillard, la nuit se fait plus sombre... et je sens bien que pour moi, ce n'est pas comme pour les autres, un répit, mais la fin dernière, la nuit sans lendemain... je marche, lentement vers le gîte où je m'écroulerai comme une masse, sous toutes les fatigues et les souffrances amoncelées, pour ne jamais me relever... et je n'entends plus Jacqueline, je ne sens plus le tendre encouragement de sa petite main dans la mienne, c'est *l'autre* qui me parle, qui m'appelle, qui m'entraîne :

« — Va, tu as beau rassembler tes forces, te débattre, tu ne m'échapperas pas, je te tiens bien !... »

21 décembre.

Je viens de prendre mes dispositions pour instituer Jacqueline ma légataire universelle... Je lui laisse une pauvreté qui sera pour elle la richesse, le seul moyen que j'aie de reconnaître l'élan de son cœur vers moi, son attachement si sincère, et de la dédommager du chagrin que ma mort va lui causer... Elle épousera un gars solide et vaillant qui l'aimera comme elle doit être aimée, lui donnera de beaux enfants, et elle m'oubliera vite... Comme je voudrais être à sa place, ne porter que le deuil d'un sentiment qui dure moins encore que le crêpe dont on l'habille... et recommencer ma vie !

3 janvier.

Je me tuerai ce soir. Pourquoi ai-je tant attendu ? A certains jours, le noir, le vide de l'au-delà me faisaient frémir d'horreur... à d'autres jours, au contraire, cela me sollicitait, m'attirait comme une pente rapide par des prés fleuris, et j'étais forcé de me retenir, de me résister à moi-même. Pourquoi n'ai-je pas cédé plus tôt ?... Et je trouve en moi, bien

futile vraiment, le souci d'une date. Il y a juste un an aujourd'hui j'épousais Denise. Elle était près de moi, si blanche dans sa parure de vierge, sous la transparente vapeur du voile où ses cheveux mousseux faisaient une tache d'ombre, brillaient à mes yeux comme un astre noir. Je détaillais sa souplesse harmonieuse, la grâce troublante de ses attitudes, les fermes promesses de son corps qui allait m'appartenir... et j'étais heureux d'un bonheur légitime et bourgeois qui ne souhaitait rien au delà de la satisfaction d'un caprice vulgaire... Ma femme était très belle, je la désirais, je l'aurais, quoi de plus simple? Et je prévoyais même la satiété venant plus vite d'une si étroite communauté d'existence, du libre exercice de mes droits d'époux... J'escomptais en mon for intérieur les distractions probables, les autres caprices jalonnant ma vie mondaine. je me disais : « Après elle, d'autres, d'autres encore... Le parfait équilibre chez l'homme est fait de l'instabilité des convoitises, de l'éparpillement des désirs... Il n'y a de funeste, de dangereux que l'affection vraie qui s'illusionne sur la durée des sentiments, cherche à idéaliser des instincts... La vraie sagesse réside en la chair brutale égoïste et changeante... » Et voilà que j'ai été la proie de la chair, qu'un désir inassouvi, exaspéré, m'a rendu plus fidèle que le plus ardent, le plus sublime des amours, puisque je désire éperdument une morte, et que je me tue pour lui échapper... ou pour la rejoindre...

EUGÈNE DELARD

LA RÉVOLTE

Jésus vit les damnés debout au pied du trône,
Deux hommes : un vieillard maigre, la face jaune,
Les yeux caves, le dos voûté sous son pourpoint,
Très noble, et qui serrait un écrit dans son poing ;
Ses rides avaient plus de quinze cents années ;
L'autre, jeune, escorté d'un peuple de damnées,
Superbe, avait des mains de reine, un œil de roi ;
On eût dit que cet homme allait sortir de soi,
Tant l'orgueil d'exister s'exhalait de sa force ;
Un collet de senteur à l'épaule, le torse
Sanglé d'un justaucorps de velours, le col blanc,
Le jarret fin, le pied dompteur, l'épée au flanc,
Il se dressait comme un défi, devant son Juge.

Jésus leur dit :
« Parlez, car je suis le refuge. »

Le vieillard répondit :
« Je suis le révolté !...
O Jésus, je t'aimais pour ta sainte bonté,
Mais ton verbe de paix n'est plus qu'un cri de guerre.
Toi qui vins consoler notre âme de naguère,
As-tu vu dans l'effroi notre âme d'aujourd'hui ?
Ton nom sacré, sais-tu ce qu'il reste de lui ?
Ta loi d'amour, sais-tu ce qu'elle est devenue ?
Dieu clément, qui voulais fleurir la terre nue,

Contemple le désert qu'on fait avec ta loi !
Regarde quel charnier saigne en l'honneur de toi !
Entends nos cris, dans les tourbillons de fumée !
Pasteur qui te penchais vers la brebis aimée,
L'homme t'a mis au poing le couteau du boucher !
Nous râlons, et l'enfer allume son bûcher
Avec ton bois divin qu'on arrache au Calvaire !
Dieu riant, ton regard est devenu sévère,
Ton front cerclé d'épine est couronné d'airain ;
On t'a vêtu de pourpre et d'or, ô pèlerin,
Et ton roseau terrible a le tranchant du glaive !
Caïphe, successeur de Pierre, se relève :
Il tient tes clefs ; Pilate est debout en ton nom :
Anne nous prêche, avec la gueule du canon,
Et les Docteurs ont mis Jérusalem dans Rome.
Comme jadis, malheur à l'homme fils de l'homme !
Mais tu ne viendras plus et le ciel est moins bleu !...
Jésus, je veux penser tout haut, et loin du feu !
Je veux ma liberté, puisque tu m'as fait libre !
J'y vais ! Je ne suis plus l'esclave au bord du Tibre,
La brute en deuil, le serf sans espoir et sans vœux :
Tu l'as voulu, je suis une âme, et je le veux !
Christ, je suis la pensée humaine, et je veux être !
C'est Dieu qui se révolte en moi contre ton prêtre,
C'est ton verbe divin qui parle dans ma voix :
Je t'ai ressuscité pour la seconde fois ! »

Le jeune homme parla :
« Plus que la raison pure,
O Seigneur, on nous a défendu la nature,
Quand je marchais vers elle, on m'a crié : « Va-t'en !
» Détourne-toi ! La forme est l'œuvre de Satan ;
» La ligne est un péché ; ton corps est une fange.
» Depuis Adam, le glaive auguste de l'archange
» Ferme le Paradis et flambe sur le seuil :
» N'entre plus là ! La terre est un vaste cercueil,
» Un immonde foyer de pourriture, un vice,
» Un bouge, et ce qui sort de terre est maléfice ;
» L'arbre est un sortilège et la fleur un poison ;

» Le coucher du soleil qui brûle à l'horizon,
» C'est Lucifer; les nuits de mai sont criminelles;
» La lune est le flambeau du sabbat; les venelles
» Qui rampent sous les bois à travers les muguets,
» Les pins qui sont rêveurs, les ruisseaux qui sont gais,
» La source qui zézaie et sourit dans ses larmes,
» Le vent qui fait trembler les feuilles, — tous les charmes,
» Tous les rêves, tous les épanouissements,
» Toute la poésie éparse des moments,
» Tout le baume que tu versais sur ta blessure,
» Tout ce qui rafraîchit, éblouit ou rassure,
» Le monde, le jardin terrestre du bon Dieu,
» Ta maison, la Nature, homme, est un mauvais lieu,
» Et nous te défendons de te tourner vers elle!
» Crains-la! Méprise-la! Fouaille-la! Muselle
» Comme des chiens sortis du chenil, ô piqueur,
» Tous les instincts vitaux qu'elle a mis dans ton cœur,
» Dans ta bête, tous les démons qu'elle t'envoie!
» Homme, je t'interdis le péché de la joie,
» De la vie, et l'orgueil de savoir que tu vis!
» Couche-toi, dors, sois triste, et meurs! Je t'assouvis,
» Moi seul, avec de la prière, et je t'exalte,
» Moi, dogme! »

Le vieillard :

« Le dogme est une halte :
Seigneur, je veux marcher!
— Le dogme est un tombeau :
Christ, je veux respirer!
— Je suis grand!
— Je suis beau!
— Je pense, et l'on m'a dit d'humilier ma tête!
— Je vibre, et l'on m'a dit de mépriser ma bête!
— Tête et bête, l'esprit et le corps révoltés,
Nous sommes devant toi les deux humanités,
L'homme écrasé deux fois en ton nom, l'homme double! »

Jésus parla :

« Je sais que l'avenir se trouble.

Vous dites vrai. Voilà qu'il est déjà bien tard.
Mes fils, d'où venez-vous ensemble ? »

Et le vieillard :
« Je suis né dans la grave et profonde Allemagne. »
Le jeune homme : « Je suis la rouge fleur d'Espagne.
— Je suis le docteur Faust.
— Je suis Don Juan.
— Mes fils,
Je le vois trop, que rien n'est resté de jadis.
Mais c'est l'homme, et non pas le Dieu qui fait les prêtres :
Votre éternel besoin d'obéir à des maîtres,
Enfants, a suscité Caïphe contre moi.
Pierre était un apôtre et vous l'avez fait roi.
Vous les avez voulus, les bûchers et les geôles,
Et lorsque votre ouvrage est lourd à vos épaules,
Vous me chassez, pour vous débarrasser de lui !...
Oh ! les humbles qui vont se trouver sans appui !
Ils me perdront parmi les décombres du reste !
Eux qui s'acheminaient vers un banquet céleste,
Que leur restera-t-il quand ils m'auront quitté ?
Ils ont faim d'espérance et non de liberté ;
Lorsqu'ils ont soif, il faut les abreuver de croire ;
Et c'est pitié, si vous m'ôtez de leur mémoire !
Don Juan, Faust, ô lutteurs, qui parlez, qui jugez,
Princes des jours futurs, aurore des dangers,
Toi, Révolution, toi, Réforme, ô prophètes,
Don Juan, Faust, prenez garde aux choses que vous faites !
Ne tâchez pas que l'homme ose juger sa loi,
Car vous tuerez la paix en supprimant la foi ! »

Les damnés écoutaient Jésus la tête haute,
Et Jésus dit :
« Ceux-là n'ont pas compris leur faute,
Mon Père, ils n'ont pas vu l'avenir jusqu'au fond :
Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

EDMOND HARAUCOURT

A PROPOS DE "STRUENSÉE"

Il y a dans l'histoire du Danemark un petit nombre de figures qui ont acquis une célébrité universelle. Struensée en est une. La fantaisie d'un souverain fou tira de l'obscurité ce médecin et fit de lui le héros d'une tragique aventure.

Étrange et pitoyable destinée que celle de ce Christian VII, qui durant quarante années ne fut roi que de nom ! Sa naissance avait été accueillie par la nation avec des transports de joie. Les poètes avaient salué en lui *l'espoir des siècles futurs*. Il eut pour père un débauché [1], pour mère une exquise créature, la reine Louise, fille de Georges I[er] d'Angleterre. Cette princesse, à la fois belle, intelligente et bonne, mourut à vingt-sept ans, quittant sans regret, dit son historien Suhm, une vie assombrie par l'inconduite de son mari. Le futur Christian VII fut, à l'âge de six ans, confié à un gouverneur, le comte de Reventlow. Les historiens sont unanimes à représenter ce gouverneur comme un homme sans principes et d'une révoltante brutalité. Il terrorisa son élève au moyen de châtiments cor-

1. Frédéric V, 1746-1766.

porels, lui laissa tout ignorer du métier de roi, et l'abandonna le plus souvent à la société d'un page et d'un valet de chambre qui le dépravèrent en le tenant au courant de la chronique scandaleuse de la Cour. A dix-sept ans, Christian, devenu monarque absolu, se montre uniquement préoccupé d'imiter la légère grâce française. Crébillon fils était son auteur favori, et il n'avait pas de plus vif désir que de ressembler au Régent de France [1]. Ses manières étaient celles d'un petit-maître français; il s'exprimait constamment sur un ton de persiflage, raillait la religion, traitait ses ministres de perruques.

Quelques mois après son avènement, fut conclue son union avec Caroline-Mathilde, fille puînée de Frédéric, prince de Galles. Les négociations relatives à ce mariage avaient été conduites par le comte Bernstorff, ministre des affaires étrangères de Danemark. Dans une lettre à l'ambassadeur danois à Londres, le comte s'exprimait ainsi : « Avec un cœur bon, une humeur douce, tranquille et joyeuse, et une envie constante de plaire au roi, son époux, la princesse peut s'attendre à une situation très heureuse. » L'ambassadeur de France à Copenhague en jugeait, sans doute, autrement : il écrivait à son gouvernement que « la princesse, quelle que fût son amabilité, ne saurait s'attacher le roi, car il lui serait impossible de plaire à un prince qui déclarait que l'amour d'un mari pour sa femme était chose inconvenante ». En effet, Christian VII ne cachait ni son mépris pour le mariage qu'il traitait de « corvée », ni son intention d'être un mari *à la mode*. Peu de jours après la célébration des noces royales, il dit à ses confidents qu'il ne leur conseillait pas de se marier, « l'état libre étant préférable à celui dans lequel il venait d'entrer ».

Elle était charmante pourtant, cette reine de quinze ans, à laquelle un mariage par procuration l'avait uni un mois avant qu'une escorte nombreuse la conduisît en Danemark. Elle possédait un teint splendide, d'opulents cheveux blonds, une voix mélodieuse, beaucoup de vivacité et de naturel. Naïvement fière de porter une couronne, elle n'allait cependant pas sans crainte au-devant de son existence nouvelle. Le peintre Reynolds, chargé de faire son portrait avant son départ d'An-

1. C. Blangstrup, *Christian VII et Caroline-Mathilde*. — Copenhague, 1890.

gleterre, raconta que la princesse pleurait abondamment pendant les séances.

Sa fraîcheur, son charme juvénile plurent d'abord au roi. A leur première et solennelle entrevue il quitta sa voiture pour prendre place dans celle de Caroline-Mathilde, au grand ébahissement des courtisans effrayés de cette grave infraction à l'étiquette. Très probablement Caroline-Mathilde fut désappointée à la vue de son époux, car « rien dans la personne de Christian VII ne donnait l'idée d'un monarque scandinave ». Horace Walpole, qui le vit deux ans plus tard, a tracé de lui ce portrait : « Il est si petit qu'on le dirait échappé de la coquille de noix des contes de fées. Il sautille comme un moineau, il est toujours agité. » Son ton de sarcasme dut particulièrement déplaire à la jeune reine. Séparée des siens, transportée dans un pays où tout lui était étranger, elle eut quelques accès de nervosité. Elle versa des larmes en présence du roi qui manifesta son mécontentement par une ironique froideur. Il eût craint de se rendre ridicule en témoignant à sa femme un tendre intérêt.

A la Cour, elle produisit dès son arrivée une bonne impression. « Ceux qui l'environnent, écrivait l'ambassadeur de Saxe, me paraissent enchantés de son caractère doux et gai. On s'aperçoit pourtant qu'elle n'a pas été élevée dans le grand monde, son maintien étant fort gêné et quelquefois même singulier. » Caroline-Mathilde avait très rarement paru à la Cour d'Angleterre. Sa mère, veuve de ce prince de Galles que Georges II appelait « la plus grande canaille, le plus grand imbécile, le plus grand menteur que la terre eût porté », vivait dans une retraite profonde. Elle éleva ses enfants sévèrement, ayant à cœur de les soustraire à la dépravation de l'époque. Il n'est pas étonnant qu'à ses débuts comme souveraine Caroline-Mathilde ait montré une gaucherie à laquelle son extrême jeunesse donnait du charme. La grande-maîtresse del a Cour, madame de Plessen, se chargea de parachever son éducation. C'était une femme de principes rigides, très pénétrée des égards dus à la Majesté Royale. Elle sut prendre rapidement une grande influence sur Caroline-Mathilde et, avec de bonnes intentions, ne fit que désunir les jeunes époux. « Madame de Plessen était une prude, elle s'efforça

d'inculquer ses idées à la reine[1] ». Quelques avances du roi furent, sur le conseil de la grande-maîtresse, repoussées avec froideur.

Par son chaperon Caroline-Mathilde était tenue au courant de la scandaleuse conduite du roi. Elle sut sa liaison avec Catherine Beuthaken, connue sous le sobriquet de *la guêtrière*. Catherine était médiocrement jolie, mais elle savait être ce que les Français appellent « amusante ». Ce fut peut-être la seule personne que le roi aimât sincèrement. Habillée en homme, elle faisait avec Christian VII et ses compagnons de plaisirs des promenades nocturnes dans les rues de Copenhague. La bande cassait les vitres des maisons particulières, et se prenait de querelle avec les veilleurs de nuit. Souvent le roi regagnait son palais en titubant, suivi d'une populace qui sifflait et criait. Cette liaison dura plusieurs mois. Il fallut pour y mettre fin la menace d'un soulèvement populaire.

Deux cercles se formèrent autour du couple royal. Dans l'un, présidé par madame de Plessen, on s'entretenait de l'inconduite du roi. Dans l'autre, on raillait la pruderie de la reine et de ses intimes.

A la Cour de Copenhague, ce n'était alors que bals, mascarades, concerts, comédies, parties de chasse. Un ton très libre y régnait, le roi donnait souvent l'exemple d'un regrettable oubli de l'étiquette. Caroline-Mathilde aimait les fêtes. Pourtant elle se contentait d'y paraître un court moment : le soin de sa dignité exigeait qu'elle se retirât de bonne heure dans ses appartements, où elle jouait aux échecs avec quelques dames d'un rang élevé. Bientôt sa grossesse la contraignit au repos. L'indifférence du roi l'attristait profondément. Son naturel était violent : il y eut entre les époux des explications orageuses, où l'emportement de la reine en imposa à Christian VII. Toutefois leurs rapports ne s'améliorèrent pas. La naissance d'un fils[2] ne changea rien à ce fâcheux état de choses. Dans le cercle de ses familiers, Christian VII ne désigna plus la reine que sous le nom de « la nourrice ». Il

1. Notes de l'avocat Uldall, défenseur de la reine.

2. Frédéric, né en janvier 1768. Roi de Danemark de 1808 à 1839.

acheva de l'indisposer en congédiant brusquement madame de Plessen, qui reçut l'ordre de quitter le pays.

Mais le roi tout à coup parut las de son existence frivole. Des rêves de grandeur le travaillaient, premier indice de la maladie mentale qui, deux ans plus tard, devait se déclarer. Il se croyait en possession d'une extraordinaire vigueur physique, de facultés intellectuelles peu communes, de talents qui ne trouvaient pas leur emploi à la petite Cour danoise. Il souhaitait de briller sur une scène plus vaste et projetait un voyage au cours duquel il visiterait les principaux pays d'Europe. Versailles surtout l'attirait. Il professait la plus vive admiration pour l'esprit français. En 1766, il avait fait venir de France une troupe d'acteurs qui jouèrent sur le petit théâtre de la Cour *Zaïre*, de Voltaire. Christian VII tenait le personnage d'Orosmane et s'en tira fort bien, d'où il garda la conviction qu'il y avait en lui l'étoffe d'un grand comédien. Son projet de voyage se heurta à l'opposition des ministres danois, inquiets du mauvais état des finances du pays. Mais le roi tint bon. Le 6 mai 1768 il se mettait en route, avec une suite nombreuse.

Malgré son désir d'être du voyage, Caroline-Mathilde fut laissée en Danemark. Nul doute que la jeune reine n'en conçût un violent dépit. Christian VII, voyageant sous le nom de comte de Travendal, traversa le Slesvig, le Holstein, l'Allemagne, la Hollande, la Belgique. Partout des fêtes brillantes furent données en son honneur. A Londres, où il séjourna deux mois, il fut traité avec magnificence. Il visita plusieurs grandes villes d'Angleterre, montrant une hâte fiévreuse qui fit dire à Horace Walpole : « Il parcourt l'Angleterre sans examiner attentivement aucune chose. » Ses prodigalités le rendirent populaire. Par les fenêtres de son palais, il faisait jeter des poignées de pièces d'or aux badauds attroupés. Il donna un splendide bal masqué. « La population raffole de lui, dit Walpole, les journaux l'appellent *a great personage*. »

Il arriva en France vers le milieu d'octobre et alla saluer à Fontainebleau Louis XV auquel il exprima « sa joie de voir le plus puissant potentat d'Europe ». Louis XV répondit « qu'il considérait comme un des plus beaux jours de son

règne celui où il lui était donné d'embrasser un souverain du Nord ». La Cour de France portait encore le deuil de la reine Marie, il n'y eut donc pas de réceptions officielles en l'honneur du roi de Danemark et de Norvège. Mais le marquis de Duras lui fut attaché en qualité de « maître de plaisirs ». Ce gentilhomme s'acquitta de sa tâche avec tant de zèle qu'il ne laissa pas Christian VII disposer de l'emploi d'une seule journée. Sans égards pour sa faible constitution, il le conduisit de fêtes en fêtes et lui fit admirer tout ce que Paris offrait de curieuxe t d'intéressant. « Il est impossible, écrivait à Walpole la marquise du Deffand, qu'il supporte cette existence ; nous ferons crever le petit Danois. » On s'émerveilla de la docilité du royal visiteur, toujours aimable et gai ; on remarqua pourtant qu'au théâtre il bâillait fréquemment. A Paris comme à Londres, sa munificence lui valut une grande popularité. Une indisposition l'ayant empêché pendant quelques jours de se montrer à la foule, on se pressa aux portes de son palais pour avoir de ses nouvelles. Il fut à la mode : on porta des cravates de soie ornées de son portrait, on vendit des bonbons et des gâteaux *à la danoise*.

De spirituelles reparties lui étaient attribuées ; elles circulaient dans le public et ajoutaient à l'engouement des Parisiens pour le chétif monarque. « Cela manque à mon bonheur ! » aurait-il répondu à la mélancolique exclamation du roi de France : « Je pourrais être votre grand-père. » Une autre fois, s'étonnant que la marquise de Flavecourt, sœur du duc de Choiseul, fût âgée de cinquante ans, il aurait dit à Louis XV : « C'est une preuve qu'on ne vieillit pas à votre Cour. » On citait encore la présence d'esprit dont il fit preuve un jour que, en revenant de Fontainebleau, il fut acclamé par la foule. Feignant de croire que les cris de « Vive le Roi ! » s'adressaient à Louis XV, il dit : « Mes enfants, Sa Majesté se porte fort bien, je viens de lui rendre visite[1]. »

Le monde savant et littéraire le glorifia comme un autre Pierre le Grand. Il reçut en audience d'Alembert, Condillac, Diderot, Duclos, Helvétius et le baron d'Holbach. A son grand

1. On trouvera des détails sur le séjour de Christian VII à Paris dans les *Mémoires* de Bachaumont et dans les *Lettres* de madame du Deffand à Horace Walpole.

regret il ne vit pas Voltaire. D'Alembert lui adressa à l'Académie des sciences un discours où il parla des services que les souverains peuvent rendre à la philosophie. A l'Académie française, l'abbé Voisenon récita une pièce de vers dont voici la fin :

Charmer un peuple est plus que de l'avoir soumis.
Tous vos triomphes sont des fêtes.
Vous emportez nos cœurs, vous les avez conquis,
Nous ne vous prions pas de rendre vos conquêtes.

Au bout d'un séjour de deux mois à Paris. Christian VII. donna des signes de lassitude : il avait besoin de repos après tant d'agitation. Le départ eut lieu au milieu de décembre. Renonçant à visiter d'autres capitales, le roi rentra directement en Danemark.

Pendant son absence. Caroline-Mathilde avait mené une existence triste. Avec les deux reines douairières Sofie-Magdeleine et Juliane-Marie. elle entretenait des rapports froids et cérémonieux. La première, née princesse de Kulmbach-Beyreuth, unissait à beaucoup d'orgueil un étroit esprit de dévotion. Elle avait introduit à la Cour de Christian VI la minutieuse étiquette en honneur dans les petites principautés germaniques. l'usage exclusif de la langue allemande et le piétisme. Juliane-Marie de Brunswick-Wolfenbüttel. veuve de Frédéric V. aimait. elle aussi, à s'entourer d'une étiquette sévère. Il ne semble pas qu'elle ait témoigné de l'animosité à Caroline-Mathilde. Nature timide et réservée, elle se tenait éloignée de la Cour ; elle n'eut jamais d'influence politique, et c'est bien à tort qu'on l'a représentée comme aimant l'intrigue. De quelque côté qu'elle se tournât, Caroline-Mathilde ne rencontrait pas de réelle sympathie. Elle aimait passionnément son enfant. Cependant son âme ardente réclamait d'autres affections.

Le roi, à son retour. ne parut pas remarquer la beauté de la reine. alors considérée comme la plus belle femme de la Cour. Elle avait, malgré son jeune âge, une taille imposante. La bouche aux lèvres fortes annonçait un tempérament impétueux. Les yeux. à fleur de tête, grands, très bleus. étaient singulièrement expressifs ; son genre de beauté était fait pour

plaire aux hommes plus qu'aux femmes[1]. Il n'y eut rien de changé dans la manière d'être de Christian VII avec elle ; il reprit son ton d'ironique froideur. Durant son séjour en France, la correction, la dignité de son maintien avaient fait naître l'espoir qu'une transformation durable de son caractère s'était opérée et qu'il se proposait de faire sérieusement son métier de souverain. Cet espoir fut de courte durée. La peine qu'il s'était donnée pour jouer convenablement son rôle à l'étranger avait épuisé ses forces. Il renonça à sa vie de dissipation, mais en même temps il se laissait aller à une morne indifférence.

Peu après le retour du roi, la santé de la reine s'altéra gravement sous l'influence de l'ennui et de la tristesse. Christian VII l'engagea à consulter son médecin Jean-Frédéric Struensée.



Il était fils d'un pasteur saxon qui, en 1757, fut appelé dans le Holstein en qualité de surintendant général du clergé de ce duché. Jean-Frédéric occupait, à l'époque où Christian VII le connut, le poste de directeur de l'hygiène publique à Altona. Le roi, qui avait grande confiance en lui, le retint en Danemark à son retour de l'étranger et insista pour que la reine consentît à le recevoir. Elle hésitait, ayant l'esprit prévenu contre Struensée, en qui elle voyait un nouveau compagnon de débauche de son mari.

« Le roi lui fit de Struensée un portrait élogieux, dit l'avocat Uldall. Elle le reçut d'abord à regret, mais il s'insinua rapidement dans sa confiance et dans son estime. »

La première entrevue de Caroline-Mathilde et de Struensée dissipa les préventions de la reine. Son physique plaida pour lui : il était de haute taille, il avait une physionomie intelligente et s'habillait avec goût. Ses manières étaient habituellement autoritaires, mais envers la reine il eut une attitude marquée du plus profond respect. Il causait fort agréablement et savait montrer dans la conversation l'étendue et la variété de ses connaissances. Caroline-Mathilde voulut bien l'auto-

1. C. Blangstrup : *Christian VII et Caroline-Mathilde.*

riser à lui faire d'autres visites. Struensée était ambitieux. Sans nul doute il vit tout de suite en elle l'instrument futur de sa fortune. Et pour la conquérir, il eut l'adresse de la réconcilier avec le roi. Il usa de son ascendant sur Christian VII en l'invitant à se départir vis-à-vis de Caroline-Mathilde de sa froideur blessante. Puis il représenta à la reine que son état maladif provenait de son isolement moral. A cette femme énervée, lasse, il sut parler avec l'accent d'une compassion discrète.

Christian VII s'empressa de témoigner des égards à la reine; son attitude devint respectueuse, presque humble. Malgré son profond mépris pour cet être faible qui obéissait à une volonté forte, elle fut flattée de ce changement et elle conçut à l'égard de Struensée une vive gratitude. Sa reconnaissance s'accrut après qu'il eut guéri le petit prince royal, atteint de la fièvre. Plus tard, s'excusant avec une maladroite insistance de son empressement à bien accueillir les hommages du favori, elle parla souvent à son entourage intime de la sollicitude que, dès le premier jour, il lui avait montrée, du soin qu'il avait pris de son bonheur. « Il a, disait-elle, un si bon cœur et une si haute raison! »

Un charme, un intérêt puissant étaient entrés dans sa vie depuis que Struensée y était mêlé. Elle le recevait, non plus en médecin, mais en ami. Leurs entretiens la mettaient en communion d'esprit avec un homme d'une intelligence vraiment supérieure. Sa santé s'améliora. Sur le conseil de Struensée il y eut à la Cour une série de fêtes dont elle fut l'âme. Sa riche nature s'épanouissait; elle était heureuse, elle aimait.

Encore pure, encore digne de son titre de reine, elle goûta un bonheur très doux jusqu'à ce bal de Cour, au printemps de 1770, où Struensée obtint d'elle l'aveu de son amour.

Elle cédait à une passion toute-puissante. Elle oublia son rang et ses devoirs de souveraine. Ses sentiments éclatèrent au grand jour trop violents pour être contenus. En aucune façon, ni elle ni son amant ne cherchèrent à dissimuler leur liaison. Tout en eux disait leur amour. Ils échangeaient des regards pleins de tendresse, ils laissaient paraître ouvertement leur joie d'être réunis. Ils étaient inséparables. A la promenade, au bal, au théâtre, partout on voyait la reine en com-

pagnie du favori qui, pendant deux années, allait gouverner le pays, nommer et congédier les ministres et les laquais du roi et peupler la Cour de ses créatures. Le règne de Struensée commençait, et ce fut le signal de l'abolition de toute étiquette. Après la chute du comte Bernstorff (13 septembre 1770), la Cour de Danemark devint le théâtre de scandales sans pareils.

Un affolement s'était emparé de la reine. Elle n'eut plus qu'une pensée : se conformer aux moindres désirs de son amant. Parvenu à la haute situation qu'il convoitait, l'aventurier ne tarda pas à jeter le masque. Il cessa de jouer le rôle de l'amoureux délicat, il fut l'égoïste brutal qui veut bien se laisser aimer. L'amour incline le cœur des femmes à l'obéissance. Caroline-Mathilde abandonna à Struensée la direction du prince royal, que pourtant elle adorait, et qu'il soumit à un régime rigoureux. Elle le consultait en toute chose, jusque dans le choix de ses parures. Nommé secrétaire de cabinet de la reine, il vint habiter le palais royal où il occupa une chambre voisine de celle de Caroline-Mathilde. Il commandait à la domesticité des souverains ; ses ordres étaient exécutés comme s'il eût été le vrai maître. On lui connut plusieurs liaisons. La reine s'en affligea fort et lui fit quelques scène de jalousie. Il osa la traiter publiquement avec dédain. « Au bal, elle se suspendait à son bras et le contemplait amoureusement : il la regardait d'un air froid et insolent[1]. » — « Il est tard, allez vous coucher », disait-il au roi, le soir, après dîner.

Le monarque tolérait ce manque de respect. Il n'est pas douteux qu'il ait connu la liaison de la reine, mais il n'en parut jamais affecté. La fidélité conjugale était à ses yeux une vertu bonne pour les petites gens. Dans son état maladif, il se montrait d'ailleurs de plus en plus indifférent à ce qui se passait près de lui. Maigre, les traits accentués, les yeux éteints, un sourire sarcastique errant sur ses lèvres minces, il demeurait des heures entières affaissé dans un fauteuil. A ces longs abattements succédaient des accès de folie pendant lesquels il s'enfermait avec un négrillon qui lui administrait des coups

1. Suhm : *Mémoires secrets sur le règne de Christian VII.*

de fouet[1]. Ou bien il tenait des discours incohérents, il se disait l'un des plus grands comédiens de l'époque, ou prétendait être du nombre de sept individus, lesquels étaient plus que des humains et avaient pour mission de gouverner le monde. L'accès passé, il fondait en larmes, se plaignait de n'être qu'un pauvre homme très faible, parlait de se tuer et déclarait « qu'il n'y pouvait plus tenir ».

Dans le cœur de Caroline-Mathilde, il n'y avait même pas de place pour la pitié à l'égard de ce malheureux. L'amour absorbait entièrement ses facultés sensitives. Dans son aveugle passion, elle perdait toute notion de sa dignité. Son caractère avait changé; il était devenu fantasque et brusque. Tandis que le roi donnait à ses sujets le triste spectacle de sa folie, la reine se jetait, tête perdue, dans les plaisirs. On la vit, habillée en homme, parcourir la nuit les rues de la capitale en compagnie du premier ministre. En costume de cheval, des éperons aux pieds, une cravache à la main, elle entra, au bras de Struensée, dans la chambre où la veuve de Christian VI reposait sur un lit de parade[2]. Elle s'encanaillait pour mieux plaire à l'aventurier qu'elle aimait. Elle admit dans son intimité des femmes qui n'avaient pas qualité pour paraître à la Cour. « La Cour devint une maison bourgeoise où se réunissait la société du comte Struensée[3]. » Au château de Hirschholm, la reine donna de petits dîners intimes où la licence du ton et des manières était extrême. « Nous avions l'air, dit Reverdil parlant de ces réunions, de domestiques de bonne maison qui se seraient amusés en l'absence des maîtres[4]. »

Dans ses pires écarts de conduite, Caroline-Mathilde con-

1. Il brisait les fenêtres de son palais, et s'amusait à jeter dans la rue des objets d'art, des livres, des papiers, des bibelots, des pincettes, de la porcelaine. Ces actes de folie sont relatés dans les rapports des ambassadeurs.

2. Sofie-Magdeleine mourut au mois de mai 1770.

3. Reverdil, *Struensée et la Cour de Copenhague*. Struensée fut créé comte après la chute de Bernstorff, son adversaire. — « Il se passe ici des scènes ridicules et qui inspirent le plus profond mépris. Cette Cour n'a pas sa pareille sous le soleil. » (Lettre de l'Ambassadeur d'Angleterre à son gouvernement.)

4. Le Suisse Reverdil, ancien précepteur de Christian VII, remplissait à la Cour les fonctions de secrétaire de cabinet du roi.

serve une noblesse, une indéniable grandeur, grâce à la sincérité de son amour. Devant ses femmes de chambre, elle laisse échapper des mots d'une naïveté touchante, qui montrent bien l'intensité de sa passion. Tantôt, elle leur demande si elles ont un « sentiment » pour quelqu'un, ajoutant que « lorsqu'on aime quelqu'un, on doit être prête à le suivre au supplice, jusqu'en enfer ». Tantôt, elle baise en leur présence des objets qui lui ont été donnés par son amant, une paire de jarretières parfumées, le portrait de Struensée : « Un sentiment s'y attache, dit-elle, ils me viennent d'un très bon ami. » Une autre fois, félicitant ses femmes de pouvoir épouser l'homme de leur choix, elle déclare que « si elle devenait veuve, elle épouserait quelqu'un qu'elle aime, dût-elle pour cela renoncer aux grandeurs et quitter le pays ». Elle mérite de prendre rang parmi les grandes passionnées. Elle resta fidèle à son amour aux heures tragiques, lorsque l'objet de son culte l'eut indignement trahie.

Le personnage de Struensée, considéré dans ses rapports avec la reine, est ce qu'on appelle au théâtre un « rôle ingrat », antipathique au dernier degré. Comme homme d'État, il a droit à une mention moins sévère. Son passage au pouvoir est marqué par une série de réformes pour lesquelles malheureusement la nation danoise n'était pas mûre. Ces réformes étaient puisées dans l'administration prussienne où elles étaient le fruit de trois règnes consécutifs[1]. Il ne concevait pas l'empire de l'habitude et des préjugés sur les peuples : il voulut agir trop brusquement. Mais il avait réellement en vue le bien des Danois. Caroline-Mathilde qui, pendant quelque temps, prit part avec lui au gouvernement, répétait des paroles de Struensée, en disant au comte Ranzau, dans la nuit de son arrestation : « Quel mal ai-je fait à ce peuple? Je n'ignore pas que de grands changements se sont effectués, mais j'ai agi uniquement dans l'intérêt du roi et du pays. »

Parmi les actes les plus remarquables de son ministère, il faut citer l'abolition de la censure et l'établissement de la liberté de la presse, mesures qui furent accueillies en Europe

1. Reverdil, *Struensée et la Cour de Copenhague.*

avec des applaudissements enthousiastes. Voltaire adressa, à ce sujet, à Christian VII un poème dans lequel il le félicitait d'avoir montré que la liberté de la presse n'était pas incompatible avec les institutions d'une monarchie absolue. En Danemark, ces innovations causèrent un mécontentement presque général. Plusieurs d'entre elles furent jugées contraires aux mœurs et à la religion, notamment le décret en vertu duquel il ne devait plus être fait de différence, au point de vue civil et religieux, entre les enfants légitimes ou naturels. Mais, plus encore que les réformes, les procédés violents du premier ministre et son mépris pour tout ce qui était danois lui créèrent des ennemis. La langue danoise surtout lui était odieuse. Il rendait ses ordonnances en allemand; les pétitions de tout genre lui devaient être adressées en cette langue[1]. En outre, les extravagances de la reine, l'adultère publiquement affiché, soulevèrent dans le pays un lent mouvement d'indignation. Une conséquence de la liberté accordée à la presse fut l'apparition de quantité de pamphlets injurieux pour Caroline-Mathilde. Lorsque celle-ci mit au monde, en juillet 1771, une fille, personne ne douta que Struensée ne fût le père de cette enfant. Des prières d'actions de grâce ayant été récitées dans les églises de Copenhague à l'occasion de l'heureuse délivrance de Sa Majesté, tous les fidèles quittèrent le sanctuaire[2].

Avec une insouciance extrême, les deux emballés couraient à leur perte. La reine ne s'émouvait pas de l'impopularité qui l'atteignait. Un jour, elle tint à ses femmes ce propos : « Je sais ce qui se dit sur moi, mais cela ne me touche pas, car il n'y a pas de crime à être infidèle à son mari, lorsqu'on a été contrainte de l'épouser. » Elle ne voyait pas venir l'orage. La sympathie de la nation allait maintenant au roi. Le bruit se répandait que la démence de Christian VII n'était pas réelle, que c'était un mensonge inventé par Struensée. Certaines choses qui se passaient au palais royal transpiraient dans le public. On savait de quel ton irrévérencieux parlaient au souverain le

1. « On voyait à Copenhague des gens qui couraient de côté et d'autre pour faire traduire leurs suppliques en allemand ». — Allen, *Histoire de Danemark*,

2. Suhm, *Mémoires secrets sur le règne de Christian VII.*

tout-puissant ministre et son ami Enevold Brandt. Chargé de tenir compagnie à Christian VII, Brandt se permit plus d'une fois de le traiter en écolier qu'on réprimande. Un jour, il alla trop loin : fatigué de ses fonctions d'amuseur du roi, il s'enferma avec lui et le battit jusqu'à ce que sa victime criât grâce. C'était plus que n'en pouvaient supporter les flegmatiques Danois. Ils se sentaient blessés dans la personne du souverain. L'imagination populaire surexcitée attribuait à Struensée les plus noirs desseins : il faisait absorber au roi de fortes doses d'opium pour hâter sa mort; il projetait également de faire mourir le prince royal, après quoi il épouserait la reine et accaparerait le pouvoir.

A la Cour on s'était, en apparence du moins, accoutumé à l'autorité de Struensée. Mais un gouvernement qui se montrait fort avare d'insignes et de titres honorifiques et donnait aux bourgeois la préférence sur les nobles dans la nomination aux emplois, ne pouvait manquer de s'attirer la haine de la classe autrefois privilégiée. Le comte Ranzau-Ascheberg, naguère un des protecteurs de Struensée, devenu son ennemi, s'entendit avec le général Eichstaedt, le colonel Köller, le commissaire pour la guerre Beringskjold et le secrétaire de cabinet du prince héréditaire [1], dans le but de renverser le premier ministre et de s'emparer de sa personne. Les craintes populaires, habilement exploitées, donnèrent naissance à la fable d'un complot contre la vie du roi, complot tramé par Struensée et la reine. Par ce moyen, Juliane-Marie et son fils furent gagnés à la cause des mécontents. Une liste des auteurs de la prétendue machination fut présentée à Christian VII et détermina l'ordre d'arrestation.

Struensée, pressentant le danger, faisait en secret des préparatifs pour sa fuite à l'étranger. En même temps, il cherchait à se maintenir par la force en entourant le palais royal de postes nombreux et en augmentant le nombre des canons sur les remparts de Copenhague. Vaines précautions : dans la nuit du 17 janvier 1772, après un bal masqué, le palais fut investi par les gardes du corps. Deux des conjurés arrêtèrent Struensée et Brandt dans leur chambre. Le comte Ranzau

1. Le prince héréditaire était fils de Frédéric V et de Juliane-Marie.

pénétra dans la chambre de la reine et, malgré ses protestations, la fit monter en voiture avec la jeune princesse qu'elle nourrissait. Elle fut conduite à Elseneur ; une escorte de dragons accompagnait sa voiture. Dans la soirée, Copenhague était illuminé. Une servante dit à la reine prisonnière que le peuple exprimait ainsi la joie qu'il éprouvait de sa chute [1].

Aux touristes qui visitent le château d'Elseneur, on montre l'étroite chambre où Caroline-Mathilde attendit pendant près de trois mois le résultat du procès et d'où elle pouvait contempler le rivage de la Suède et les eaux grises du Sund, tristes sous le ciel d'hiver. Dans cette solitude, dans ce morne abandon, elle n'eut qu'une pensée : le sort de Struensée. Ce nom lui venait sans cesse aux lèvres dans ses entretiens avec ses femmes de chambre. « Elle a parlé de lui avec une insistance qui montre que sa mémoire est encore chargée d'un tendre souvenir de ce comte. » Ainsi s'exprima dans sa plaidoirie l'avocat du roi. Son défenseur raconte qu'elle ne pouvait prononcer sans pleurer le nom de son amant. Et lorsque Struensée eut lâchement avoué leur liaison, en accompagnant ses aveux de révélations cyniques, elle ne laissa échapper aucune plainte, et elle dit à Uldall cette parole touchante : « Dites-lui que je ne lui en veux pas de ses torts envers moi. ». La perte de sa couronne n'arrache pas à cette possédée d'amour un mot de regret. « Je m'en doutais, dit-elle ; mais qu'advient-il de Struensée ? » Et quand on lui annonça la peine terrible prononcée contre le favori déchu, elle éclata en sanglots [2].

Combien pitoyable paraît, au contraire, l'homme qui voulut s'abriter derrière elle après lui avoir si longtemps dicté ses volontés et s'être servi d'elle pour contenter son ambition !

1. Reverdil, *Struensée et la Cour de Copenhague.*

2. L'acte d'accusation reproche à Struensée : l'adultère avec la reine, la complicité dans les mauvais traitements que Brandt avait infligés au roi, sa dureté envers le prince royal, une autorité sans bornes, la suppression des gardes, le péculat avec faux, la vente d'un bouquet de diamants appartenant à la reine, un ordre d'apporter directement chez lui, Struensée, les lettres adressées au roi, des mesures militaires prises à Copenhague. En tout neuf points. La sentence portait que Struensée et Brandt seraient décapités après avoir eu la main tranchée de leur vivant, que leurs cadavres seraient écartelés et leur tête plantée au bout d'une pique. Le jugement fut exécuté le 28 avril 1772.

Elle, qui avait pardonné royalement, qui avait fait le sacrifice de son rang, de sa dignité, elle alla jusqu'à immoler sa fierté de femme. Se souvenant qu'elle avait été reine, elle tenta de couvrir le misérable d'une protection désormais impuissante, en s'accusant de l'avoir séduit et en signant un aveu de sa faute.

« Je reconnus chez elle l'amour tendre et dévoué, chez lui la sensualité satisfaite », dit l'avocat Uldall. Pourtant le triste Struensée sut mourir avec courage. Dans sa prison, il édifia l'évêque Münster par son repentir et sa docilité[1]. « Une mort prochaine est un grand apôtre », a-t-on dit au sujet de la conversion de Struensée. Caroline-Mathilde n'attendit pas l'approche de la mort pour rechercher les consolations religieuses. A Celle, dans le Hanovre, où elle fut conduite après le jugement qui annulait son mariage, elle vécut dans une retraite austère.

Lorsque Christian VII, après la catastrophe du 17 janvier, se montra dans les rues de Copenhague, la population salua avec enthousiasme la pâle, vieillotte et tremblante figure de souverain, enfouie tout au fond du carrosse. On était heureux d'être débarrassé des « traîtres », et personne ne songeait à plaindre l'exilée. Des années plus tard, quand la démence du roi eut lassé la nation, un revirement se fit dans les esprits. Des doutes furent émis sur la culpabilité de Caroline-Mathilde. On parla de pièces fausses produites au cours du procès ; on représenta l'infortunée reine comme la victime innocente d'intrigues ourdies par ses ennemis. Sa mort, survenue quatre ans après son bannissement, entoura sa mémoire de la sympathie émue facilement accordée à ceux qui meurent en pleine jeunesse. La légende de son innocence n'a pu tenir longtemps, mais la haine s'est tue sur sa tombe. Aujourd'hui la pitié seule subsiste.

MARTINE R. RÉMUSAT

1. La relation de Münster a été traduite en français par madame de la Fite.

L'Administrateur-Gérant : LOUIS SCHOUÉ

DU DEVOIR MILITAIRE[1]

Lorsque je fus invité à vous parler du devoir militaire, ma première impression, je l'avoue, fut un sentiment d'inquiétude. Qu'avez-vous affaire des idées générales et métaphysiques parmi lesquelles vit un philosophe? C'est à l'action que vous vous préparez: et, en dehors des connaissances positives techniques, seul, l'exemple des hommes d'action peut vous apprendre la pratique de votre métier. A la réflexion, pourtant, je compris la pensée qui avait dicté cette décision. Les forces physiques, la science, l'éducation technique et professionnelle ne sont pas tout à la guerre. L'élément prépondérant est et reste la force morale. Quand on a

1. Une des conférences professées à l'École de Saint-Cyr, pendant l'année 1898, sous la direction de M. Lavisse, professeur à l'Université de Paris, et dont voici la liste : *Leçon d'ouverture*, par M. Lavisse; *l'Armée romaine*, par M. Guiraud, professeur à l'Université de Paris (deux leçons); *l'Armée au moyen âge*, par M. Langlois, chargé de cours à l'Université de Paris (deux leçons); *les Condottières italiens de la Renaissance*, par M. Gebhart, professeur à l'Université de Paris ; *l'Armée de l'ancienne Monarchie*, par M. Lehugeur, professeur au Lycée Henri IV; *l'Armée de la Révolution*, par M. Sorel, de l'Académie française; *l'Armée de l'Empire*, par M. Vandal, de l'Académie française; *le Devoir militaire*, par M. Boutroux, professeur à l'Université de Paris. — Ces conférences, réunies en un volume, paraîtront prochainement à la librairie Baudoin.

expliqué Waterloo par l'éloignement de Grouchy, par le retard de Napoléon à engager la lutte, et par d'autres causes analogues, il reste, si l'on veut que l'explication soit complète et vraie, à ajouter que l'empereur arrivait en Belgique démoralisé. Et cette raison dispense presque des autres. L'étude minutieuse des causes dans l'histoire de la guerre mène partout au même résultat. Mais cette force morale, c'est, si on la considère dans sa source la plus haute, la foi en une idée, l'attachement à une cause que l'on croit juste et grande, ou encore l'amour de la gloire et de l'immortalité, c'est-à-dire le cœur humain lui-même, dans les sentiments qui lui sont le plus essentiels. Quel homme donc oserait se dire étranger aux principes de la vertu militaire? Et le philosophe, en particulier, dont la fonction est d'analyser le travail intérieur de notre pensée et de notre volonté, ne trouve-t-il pas un admirable sujet d'étude dans cette manifestation si saisissante de la supériorité de l'esprit sur la matière?

Une objection pourtant se présente à moi. Est-il bon, est-il opportun de discuter les principes du devoir militaire? Ne risquons-nous pas, sous prétexte de montrer combien ce devoir est fondé, d'en affaiblir et d'en compromettre le sentiment? La foi n'est-elle pas plus sûre et plus forte que tous nos raisonnements, et ne suffit-il pas que nous ayons une certitude morale de la réalité et de l'inviolabilité de ce devoir?

Objection grave, à coup sûr, et qui devrait faire hésiter le philosophe, s'il se trouvait en présence d'esprits encore peu travaillés du besoin de réfléchir et d'examiner. C'est une loi de nature, et une loi salutaire, que l'homme débute par l'action instinctive. Mais c'est une loi aussi, qu'un jour vient où il réfléchit sur cette action et ne consent à y persévérer que si son instinct se montre d'accord avec sa raison. Or qui ne peut nier que tel ne soit aujourd'hui l'état moral de tous les esprits cultivés? Nous n'avons pas créé cette situation : elle s'est développée comme d'elle-même, et elle fait chaque jour des progrès extraordinaires. Force nous est donc de discuter et de démontrer, là même où nous voudrions nous borner à croire : et ainsi la philosophie, avec son libre examen, a sa place nécessaire dans une des occupations humaines qui, à l'origine, lui étaient le plus étrangères.

C'est par ces considérations que j'essaie de me rassurer, et c'est en analysant le côté humain et les principes rationnels du devoir militaire que j'essaierai de remplir ma tâche.

I

J'ai à vous parler du devoir militaire tel qu'il se présente à nous aujourd'hui, c'est-à-dire dans une armée nationale comme la nôtre. Que signifie cette spécification? Le devoir militaire a-t-il donc changé? Le soldat doit-il, pour savoir à quoi il est obligé, consulter la forme variable de la société et des institutions? Non certes, et c'est ce que montrerait, s'il en était besoin, la comparaison de ce devoir dans le présent et dans le passé. A travers toutes les transformations survenues, soit dans les sociétés, soit dans les armées, il se résume toujours dans ces deux termes : l'exemple chez le chef, l'obéissance chez les subordonnés. Le fait que le militaire soit en même temps citoyen, et cela sous un régime politique de libre discussion, n'a rien changé à la formule du devoir. Nos révolutions, qui ont bouleversé tant de choses, n'ont pas touché à la discipline militaire, comme le prouve notamment cette disposition de la loi, en vertu de laquelle les droits de l'électeur sont suspendus pour le citoyen dans le temps qu'il est sous les drapeaux.

Le devoir militaire n'a pas changé, parce qu'il ne peut changer. Son essence tient à la nature même des choses, et l'on peut, à ce titre, en fournir, par le raisonnement, une théorie certaine et immuable.

Le fait qui l'engendre et qui le détermine, c'est la guerre, dont l'idée est très simple et, quelles que soient les circonstances, toujours la même. La guerre est une lutte à main armée entre deux partis, dont chacun prétend imposer sa volonté à l'autre.

Quel est l'instrument du succès? La force. Quelles sont les conditions de la supériorité dans le domaine de la force?

Quand il s'agit de choses matérielles, nous voyons clairement que la force est le concours de deux éléments : le nombre

et l'organisation. Une force naturelle, c'est une accumulation d'éléments d'énergie qui demeurent emmagasinés jusqu'au moment où les circonstances les mettent plus ou moins brusquement en liberté. Chaque élément, en lui-même, est négligeable : concourant avec d'autres, il devient efficace. Et plus l'organisation est riche et harmonieuse, plus le nombre acquiert de puissance. Le frêle organisme d'une plante se fait jour parmi les rochers. Ce n'est point là une création de force, mais bien l'accord, le concert d'un certain nombre de forces tendant toutes au même résultat.

Il y a, certes, une grande différence entre les conditions de la force dans les conflits de la nature brute et dans ceux des groupes humains. Ici le nombre joue un rôle nettement subordonné. Il est peu de chose en face de la volonté, de la bravoure, du sang-froid, de l'audace, de l'énergie, de l'intelligence, en un mot de la valeur morale. L'histoire montre que, d'une manière générale, la victoire est aux bons bataillons bien plus qu'aux gros bataillons. C'est ce que vient de prouver une fois de plus une minutieuse étude du capitaine Berndt, intitulée : *Die Zahl im Kriege*. A Auerstaedt, à Dresde, à Inkermann, nous luttions dans la proportion de un contre deux.

Mais cette prépondérance des forces morales doit être interprétée correctement.

L'objectif, à la guerre, est d'être le plus fort, au moment décisif, sur le point décisif. Il ne s'agit pas de faire des prouesses individuelles et de se couvrir de gloire : il s'agit de vaincre. Pour y réussir, une condition essentielle, c'est une étroite liaison entre les différents organes du commandement, c'est l'accord, l'harmonie résultant d'une commune subordination des parties au tout, d'une commune abnégation des individus en face de la pensée du chef suprême et du but commun que tous doivent viser. Certes, il est beau de demander des forces au désespoir quand on ne peut plus compter que sur soi. Mais cette extrémité, où l'héroïsme même risque d'être impuissant, est précisément la situation qu'il s'agit de prévenir, et on ne la prévient que par l'entente. Donc, il faut, à coup sûr, que les individus aient de la valeur, mais cela ne suffit pas : il faut qu'ils emploient cette valeur à agir de con-

cert avec le tout dont ils font partie ; il faut qu'ils soient une pièce dans un organisme. Il faut que le chef puisse compter sur l'absolue docilité et le dévouement de ses troupes, et que les soldats sachent, de leur côté, que le chef ne se propose pas un but individuel, mais est le dévoué serviteur de la cause commune. C'est donc surtout une vertu collective, un entraînement mutuel, qui sont, à la guerre, la garantie du succès.

Et il faut remarquer que les qualités individuelles elles-mêmes sont grandement accrues par la confiance que l'on a les uns dans les autres. Une troupe à laquelle on demande un acte d'audace ou de résistance opiniâtre aura bien plus d'entrain, si elle sait que les camarades viendront au besoin la soutenir, que si elle se sent moralement isolée. Napoléon lançait vers le champ de bataille des troupes qui, en fait, ne pouvaient y arriver à temps pour combattre, parce qu'il savait quelle ardeur nouvelle le bruit de leur approche communiquerait aux combattants.

Ainsi les forces morales qui sont prépondérantes à la guerre ne sont pas précisément la bravoure et l'énergie des individus comme tels, mais bien l'union des âmes qui multiplie la force de chacun par la force de tous. Les forces morales sont essentiellement des forces d'unification, de cohésion, de coordination. Elles transfigurent et spiritualisent le nombre, mais elles le supposent.

Or, l'unification et la coordination des forces humaines, sauf dans certains cas exceptionnels, ne se produit pas spontanément comme celle des forces inconscientes dans les grands phénomènes de la nature. L'intelligence, qui est le titre de noblesse de l'homme, se traduit tout d'abord par le retour sur soi-même, par le calcul, l'égoïsme, l'estime particulière de sa vie et de son bien-être, le soin extrême de sa conservation personnelle. Et l'égoïsme n'est pas un principe d'union, mais de division. Donc l'union des hommes, si l'on veut qu'elle soit sûre et solide, doit être instituée et garantie. L'agent de cette union nécessaire et contraire aux tendances égoïstes de l'homme, c'est la discipline. Elle est la force des armées, dit le règlement. En elle se résume le devoir militaire.

En quoi consiste la discipline ? Elle est tout d'abord l'obéissance et la soumission. Elle est même l'obéissance passive.

Cette expression est-elle trop forte? Ne peut-il pas arriver que la justesse ou la légitimité d'un ordre soit discutable? Certes, le fait peut se produire. L'obéissance n'en demeure pas moins obligatoire. Le commandement est pour le militaire ce que la loi est pour le citoyen. Or c'est un philosophe, un esprit critique, Socrate, qui, condamné injustement et pressé de se soustraire à l'action des lois, dit à ses disciples : « Justes ou injustes, les lois sont inviolables. Le citoyen, qui n'est que par elles, ne peut sans absurdité se révolter contre elles. » Tel est le thème de l'admirable prosopopée des lois, qu'on lit dans le *Criton* de Platon. L'obéissance passive est le devoir du soldat, parce qu'elle seule peut assurer l'unité, sans laquelle il n'y a pas de force.

S'ensuit-il que le soldat ne soit qu'une force matérielle, analogue à l'arme dont il est chargé? En aucune façon. La volonté du chef ne s'adresse pas au corps, mais à la volonté et à l'intelligence de son subordonné. Celui-ci n'obéit véritablement que si, non content de se conformer à la lettre du commandement, il en saisit et épouse l'esprit. C'est pourquoi il ne se borne pas à obéir dans la mesure strictement nécessaire pour se couvrir et dégager sa responsabilité ; il veut atteindre effectivement le but qui lui est assigné. Un ordre est sommaire : il le comprend à demi-mot ; il le développe, en entrant avec intelligence dans la pensée du chef. La fin lui est prescrite : il imagine les moyens, les détails de l'exécution. Et, à son tour et dans sa sphère, il prend des décisions, il se suffit, il accepte, affronte, embrasse la responsabilité.

Et ainsi la discipline militaire n'est pas simplement obéissance passive, elle est en même temps intelligence et dévouement. C'est l'homme, s'employant tout entier, avec zèle et avec amour, à la réalisation de la tâche qui lui est confiée.

La vraie discipline continue ainsi l'obéissance passive par une initiative obéissante. Dans la réalité des choses, entre l'ordre donné et les conditions de sa réalisation, il y a toujours une distance. Celui qui veut vraiment obéir supplée par lui-même tout ce qui est nécessaire pour assurer cette réalisation.

S'il en est ainsi, la discipline n'est pas ce lien purement extérieur et matériel, que l'on s'imagine parfois. Sans doute,

elle est d'abord soumission et obéissance, mais elle est quelque chose de plus. Elle suppose, d'une part, dans celui qui commande, la confiance en ses subordonnés : il faut qu'il sache que ceux-ci le suivront, et que, même loin de son regard, ils se conformeront à ses ordres avec zèle et intelligence. Et elle suppose, chez ceux qui obéissent, la confiance dans le chef, confiance qui n'est assurée que si le dévouement, la bravoure et la capacité du chef sont au-dessus de tout soupçon. En un mot, la discipline, c'est la confiance de chacun en tous et de tous en chacun, c'est la réalisation de cette unité morale, qui seule confère une véritable force.

Tel est le devoir militaire, selon qu'il se déduit de la notion même de la guerre. Il ne peut être autre dans une armée de métier, dans une armée de mercenaires et dans une armée nationale. On peut même dire que l'homme qui n'est que soldat acquiert un sens de la guerre susceptible de lui rendre la contrainte moins nécessaire, tandis que l'homme enlevé pour un temps à ses occupations civiles ne peut devenir soldat que par une action énergique exercée du dehors sur son intelligence et sa volonté.

Que pouvons-nous donc avoir à dire sur le devoir militaire, qui soit propre à notre temps ; et notre rôle ne se borne-t-il pas à montrer l'identité de ce devoir à travers les âges et à en faire ressortir par là même, avec le caractère indiscutable, la dignité et la grandeur ? Pourtant, il est impossible que les changements profonds qui se sont opérés dans notre société depuis un siècle soient sans influence sur les conditions de l'esprit militaire, surtout si l'on songe que l'un de ces changements a précisément consisté à imposer le devoir militaire à tous les citoyens, à identifier l'armée avec la nation. Voyons quelle a pu être cette influence.

II

Nous avons dit que le devoir militaire, en lui-même, n'a pas changé et ne saurait changer. Mais du devoir même, pris dans sa formule, il convient de distinguer, et le principe qui

le fonde, et le mobile qui nous pousse à l'accomplir. Or, sur ce principe et sur ce mobile, la transformation qu'a subie la société a exercé une influence considérable.

Le principe du devoir militaire, dans une armée sans attache avec la nation, c'est, ou la force, ou le contrat, ou le commandement d'une autorité établie. Ces principes peuvent, certes, ne manquer ni d'efficacité ni de noblesse. Ils trouvent leur plus haute expression dans l'honneur militaire, lequel est un sentiment très digne des âmes d'élite. La transformation de la société n'a pas supprimé ces principes, puisque, plus évidemment que jamais, le gouvernement, un avec la nation, est une puissance légitime, à qui nous devons fidélité et obéissance.

Mais la fusion de l'armée avec la nation, en nous replaçant dans les conditions des sociétés grecques et romaines, a remis au premier plan le principe qui, dans ces sociétés, avait dominé le devoir militaire, à savoir le devoir envers la patrie.

La mission de l'armée n'est plus de faire la fortune d'un aventurier, ou de servir les intérêts même légitimes d'un prince, ou de marcher vers la gloire à la suite d'un héros, mais de garder le bien le plus précieux de la nation, la patrie.

Or, il n'en est pas de ce principe comme des premiers dont nous avons parlé. Ceux-ci ne sont pas évidents par eux-mêmes, absolus ; ils ne s'imposent pas immédiatement à la conscience morale. La force ne peut fonder un véritable devoir que si elle est respectable. Le contrat est résiliable, si les clauses n'en sont pas observées. L'autorité qui est sans racine dans la nation est toujours discutable pour des esprits portés à la critique. L'honneur même, cette pudeur virile dont Vigny a si bien parlé, s'il n'est rattaché à rien, apparaît comme le suprême recours d'une âme privée de croyances et jalouse surtout de sa dignité personnelle, plutôt que comme le principe simple et clair, accessible à toutes les âmes et suffisant dans toutes les circonstances. Ainsi ces divers principes, en eux-mêmes, n'obligent pas l'homme nécessairement. Ils sont subordonnés à des conditions. C'est ce qu'on appelle en philosophie des impératifs hypothétiques.

Tout autre est le devoir de vivre et mourir pour sa patrie.

On discute sur l'idée de patrie. Cette idée pourtant est très claire, si l'on s'en tient aux enseignements de l'histoire et aux sentiments naturels de l'humanité. Primitivement, la patrie était la terre des pères, le sol où reposaient les ancêtres et que leurs âmes habitaient. Et comme ces ancêtres étaient des dieux, les dieux protecteurs de la famille, la patrie qui les enfermait était elle-même sacrée. Elle était le symbole de la continuité et de la perpétuité de la famille, la figure du passé, que les vivants avaient le devoir de transmettre inviolée à leurs descendants. Peu à peu le contenu de la patrie s'est agrandi, mais la notion est restée la même. La patrie, aujourd'hui, c'est, dans tous ses éléments tant matériels que moraux, le patrimoine que nous ont légué nos pères et que nous devons transmettre à nos descendants. C'est le sol, et ce sont les gloires et les malheurs passés, ce sont les hauts faits militaires, les conquêtes morales, sociales et politiques. Ce sont les épreuves, les douleurs, les tâches et les espérances communes. C'est la langue et les lettres, les arts, la science et la civilisation. Ce sont les héros en qui l'âme du peuple s'est concentrée, qui ont exprimé ce qu'il y a en lui de plus pur et de plus grand, dont le génie, le dévouement, l'exemple continuent à envelopper la nation d'une influence tutélaire. Ce sont les maximes qui expriment les principes des hommes d'action, qui résument les réflexions des penseurs.

Tout cela, c'est un devoir de le conserver et de l'accroître. Pourquoi? Parce que c'est la réalisation d'une face de l'humanité, une partie déterminée de l'œuvre d'intelligence et de justice que l'espèce humaine a pour mission d'accomplir. Cet objet nous dépasse infiniment, nous, créatures d'un jour. Notre grandeur ne peut venir que de l'abnégation avec laquelle nous lui aurons consacré notre existence.

Ainsi le devoir envers la patrie n'est pas un devoir relatif, conditionnel, lié à la volonté de quelque puissance extérieure. C'est un devoir qui s'impose à l'homme en tant qu'homme. C'est le devoir, incombant à chacun, de travailler, pour sa part et dans sa sphère, à la réalisation d'une certaine forme de l'idéal humain. Il répond à ce qu'on appelle, en philosophie, un impératif catégorique.

Dès lors, c'est un fait de grande conséquence, que ce rat-

tachement immédiat du devoir militaire au devoir patriotique, qui suit de l'idée d'une armée nationale. Désormais le devoir militaire n'est plus spécial, conditionnel, discutable. Il fait partie du devoir, dans le sens absolu et universel du mot. Nous ne pourrions nous en affranchir qu'en dépouillant notre qualité d'hommes. C'était un devoir d'état, c'est maintenant un devoir de conscience. Le soldat doit remplir son devoir de soldat, par cela seul qu'il est homme.

Le caractère national de l'armée moderne influe de même sur le mobile qui sollicite la volonté du soldat. Ce mobile était autrefois, ou la peur, ou l'intérêt, ou l'attachement à une personne, l'admiration, la fascination même, ou l'amour de la gloire.

Ces sentiments ont leur source dans la nature même de l'homme. Ils doivent être cultivés et favorisés dans ce qu'ils ont de légitime, de noble et d'efficace. Tout chef doit se faire craindre, estimer et aimer de ses subordonnés. Nous savons quelle force invincible Napoléon communiquait à ses soldats en leur disant simplement : « Je suis content », ou : « Je ne suis pas content de vous. » L'ascendant que, du haut en bas de la hiérarchie, le chef acquiert par son exemple, sa capacité, sa sollicitude paternelle, est la première condition du succès.

Mais tous les mobiles que nous avons énumérés sont désormais dominés par un sentiment supérieur, dont l'action leur donne une physionomie nouvelle : l'amour de la patrie.

L'amour de la patrie est, lui aussi, un sentiment naturel. C'est à bon droit que l'on compare la patrie à une mère, puisqu'elle nous donne l'existence sociale et humaine, comme notre mère nous donne l'existence individuelle. Elle nous élève avec sollicitude et avec amour ; car les institutions au milieu desquelles nous grandissons, les beaux exemples que nous trouvons devant nous ne sont autre chose que les fruits de l'amour qu'elle a inspiré à nos devanciers pour leurs descendants. Tout homme à l'âme un peu élevée travaille pour l'avenir : c'est que la patrie vit en lui et aime d'avance ceux qui sont à naître. Il est banal de remarquer que nous nous sentons destitués d'une partie de nous-mêmes quand nous sommes privés de notre patrie. La remarque est banale, parce qu'elle est vraie. Quiconque laisse la nature agir en lui

sent qu'il appartient à sa patrie comme le membre au corps, et qu'elle est lui-même plus que le moi superficiel auquel est bornée sa conscience distincte, parce qu'il a en elle l'être, le mouvement et la vie.

Non seulement ce sentiment est naturel, mais il faut dire qu'il est obligatoire. Ne nous eût-il pas été transmis par l'exemple et par l'éducation, la réflexion nous montrerait que nous avons le devoir de l'éprouver et de l'entretenir en nous.

On entend souvent dire qu'un sentiment ne peut pas être l'objet d'un devoir, que la morale ne saurait commander que des actes et non des affections, parce que seuls les actes dépendent de notre volonté. Il faut rejeter cette maxime, qui découronne la morale et lui enlève la meilleure part de sa puissance. Le sentiment, c'est l'homme même. Comment se contenter d'une action purement mécanique, qui ne serait pas inspirée et soutenue par la disposition intérieure de l'âme? L'obéissance sans le dévouement serait sans dignité et sans beauté. Elle serait, de plus, incertaine et inefficace. Car où puiser la constance, l'abnégation, la volonté indomptable de réussir qui caractérisent la véritable obéissance, si ce n'est dans la force invincible par excellence, dans l'amour. Ce ne sont pas seulement les grandes pensées, ce sont aussi les grandes actions qui viennent du cœur.

Que l'amour, et non pas seulement la pratique extérieure, puisse être un devoir, c'est ce qui a été proclamé par le Christ lui-même, quand il a réduit toute la morale à ces deux commandements: « Tu aimeras Dieu par-dessus toutes choses, et tu aimeras ton prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu. »

Mais, objecte-t-on, comment l'amour pourrait-il être l'objet d'un devoir? L'amour est-il en notre pouvoir, et peut-on être tenu à ce qui ne dépend pas de nous? Je crois qu'on peut répondre hardiment par cette parole d'un philosophe : « Puisque tu dois, tu peux. » En effet, à y regarder de près, cette maxime est moins paradoxale qu'il ne semble au premier abord. Supposez qu'on vous ordonne d'aimer tel ou tel individu, tel ou tel objet que l'on vous désigne arbitrairement : vous répondrez que l'amour ne se commande pas. Et, en effet, il ne dépend pas de nous d'aimer un objet quel-

conque. Quand l'objet n'a rien en lui qui commande l'amour, ce sont les affinités accidentelles qui le déterminent. Mais si l'on nous ordonne d'aimer nos parents, nos maîtres, d'aimer les héros de la vertu et du sacrifice, d'aimer Dieu, il en est tout autrement : l'amour, ici, dépend de nous. Renonçons à notre égoïsme, à notre habitude de tout rapporter à nous-mêmes, pour nous tourner avec confiance vers ces objets supérieurs, et, naturellement, nous aimerons. C'est que de ces objets descend vers nous un amour dont le nôtre n'est que la répercussion. Dieu nous aime, et c'est son amour que nous lui rendons. Il en est de même de l'amour que nous avons pour nos parents. On aime tout ce qui est grand, de l'amour même dont toute grandeur est l'épanchement.

S'il en est ainsi, il est légitime d'imposer aux hommes, comme un devoir, l'amour de leur patrie. Car la patrie est grande et belle, elle est une expression de la nature humaine infiniment supérieure à notre transitoire et pauvre individualité. Elle est comme le foyer de chaleur et de lumière qui donne la vie à la plante : il suffit que celle-ci soit en présence du soleil pour qu'elle se tourne vers lui.

Pascal disait : Quittez les plaisirs et vous aimerez Dieu ! De même on peut dire : Quittez la sotte vanité de croire que vous vous êtes fait tout seul, que vous vous suffisez, que ce qui n'est point vous ne vous concerne pas, que vous ne devez ni reconnaissance à vos ancêtres ni dévouement à vos descendants, et vous aimerez votre patrie !

En résumé, le devoir militaire n'a pas changé de formule parce que l'armée est devenue nationale. Il se résume toujours dans la discipline, qui en est l'expression nécessaire. Mais, attaché immédiatement au devoir envers la patrie, comme à son principe, il est désormais un devoir dans toute la force du terme, une obligation morale absolue engageant la conscience, et non pas seulement une contrainte imposée par l'autorité ou les circonstances. Et, lié à l'amour de la patrie comme au principal mobile qui nous porte à l'accomplir, il a pour auxiliaire ce qu'il y a de plus pur et de plus puissant dans le cœur humain. Il repose ainsi à la fois sur la morale et sur la nature, dans ce qu'elles ont de plus intime et de plus élevé.

III

Ces caractères n'intéressent-ils que le psychologue et le moraliste, ou engendrent-ils des conséquences visibles et saisissables?

Ils ont d'abord pour effet de conférer au métier des armes un surcroît de grandeur, de noblesse et de beauté.

La valeur de toute occupation humaine lui vient de la fin à laquelle elle tend. Il n'est pas mal de travailler à être heureux, mais il est plus beau de travailler à soulager les misères physiques et morales de ses semblables, à créer de grandes œuvres, à faire avancer les sciences et la civilisation. Et les fins que nous pouvons nous proposer sont d'autant plus hautes qu'elles participent davantage de l'éternel. Or parmi les choses humaines, celle qui imite le mieux l'éternité, c'est la patrie. Elle nous précède et elle nous survit, elle plane, comme immobile, au-dessus de nos agitations et de nos efforts contradictoires. D'autre part, il est faux que, semblable aux individus, elle ait son évolution marquée d'avance et doive nécessairement passer de la jeunesse à la maturité, et de la maturité à la décadence et à la mort. La patrie est son œuvre à elle-même. Elle est parce qu'elle veut être. Elle persiste tant que ses enfants la servent avec fidélité et vigueur. Il dépend de nous de la rendre immortelle. Tel est du moins l'enseignement de l'histoire, qui nous montre la patrie française naissant de la foi d'une jeune fille au milieu de la dissolution la plus complète, et se maintenant en face de l'Europe ennemie grâce à l'enthousiasme des héros de Valmy et de Jemappes. Et lorsque, dans l'antiquité, la Grèce sombra après Chéronée, que lui manqua-t-il, sinon, dans ses enfants, la sérieuse volonté de vivre et de rester unis?

Or quoi de plus grand que d'être la force et le dévouement sur lesquels la patrie compte pour subsister et accomplir sa destinée? Insérée dans l'œuvre des siècles, notre action acquiert une consistance et une dignité qui semblaient refusées à notre nature périssable. Quand nous trouvons notre tâche ingrate,

obligés que nous sommes de souffrir en silence et de réprimer notre besoin d'agir, elle nous console de notre longue attente en nous rappelant que, dans la région supérieure où elle plane, les années sont à peine des minutes, et que l'action n'est sûre qu'à condition d'avoir été précédée par une période de recueillement et de préparation. C'est ainsi que la patrie rehausse et sanctifie, non seulement les actions brillantes accomplies à son service, mais l'obscur et ingrat labeur dont ces triomphes seront un jour le résultat et la manifestation.

Car il est clair que cette dignité inhérente au service de la patrie n'appartient pas seulement à ceux qui la servent dans un rang élevé. L'action des plus humbles n'est pas moins indispensable au résultat que celle des plus haut situés. Ces humbles sont ennoblis par l'œuvre à laquelle ils collaborent. Devant la sublimité de l'objet commun tous sont égaux, comme devant le soleil toutes les créatures qu'il fait vivre; et il n'y a nulle place pour ces rivalités d'amour-propre, ces dédains et ces mépris mutuels qui accompagnent naturellement toutes les ambitions égoïstes. L'obéissance ne saurait rien avoir d'humiliant, lorsqu'elle s'adresse à un homme qui est lui-même l'obéissant serviteur du devoir commun. L'autorité est tout autre chose, si le chef a conscience de l'égale subordination de tous à une fin très haute, que s'il ne voit d'autre fondement au droit de commander qu'une volonté arbitraire plus ou moins puissante. Et l'inférieur se sentira grandi dans son obéissance par le caractère désintéressé et idéal du commandement.

C'est là, et là seulement, que se trouve la solution du problème tant débattu de l'inégalité des rangs dans la société. Cette inégalité est insupportable tant qu'elle n'est conçue que comme une suite de la lutte des individus pour l'existence et la domination. Mais si l'on songe que la patrie a besoin de serviteurs placés à différents postes, et que sa grandeur est faite des dévouements les plus humbles comme des plus éclatants, on verra l'inégalité matérielle se résoudre en une harmonie providentielle et en une véritable égalité morale. C'est ainsi que Bonaparte représentait à ses soldats le peuple français saluant chacun d'entre eux à son retour par ce suprême éloge : « Il était de l'armée d'Italie. »

Si le fait d'être directement le serviteur de la patrie ajoute à la dignité du soldat, il est aussi de nature à accroître sa force morale et personnelle.

Non certes qu'il faille négliger les autres principes de valeur individuelle. L'instinct de l'action, la joie de braver le danger et de triompher des difficultés, l'amour de la gloire, l'ambition de se distinguer, une noble et généreuse émulation sont des ressorts très puissants, qu'il faut se garder d'affaiblir dans les âmes. Par-dessus tout, l'entraînement que suscite un chef capable, à la fois ferme et bienveillant, objet de respect, d'admiration, d'amour et de confiance pour ses subordonnés, est un élément de succès d'une puissance incalculable. Mais il peut arriver que ces stimulants fassent plus ou moins défaut. Le soldat peut se trouver abandonné à lui-même ou soumis à l'influence d'un milieu déprimant. Il peut, trahi par les circonstances, être tenté de céder à la défiance ou au découragement. Alors, chez celui qui s'est bien rendu compte de la signification d'une armée nationale, un principe demeure, que rien ne peut écarter, affaiblir, modifier : le devoir, inséparable de la conscience.

Hic murus aheneus esto :
Nil conscire sibi, nulla pallescere culpa.

Si le devoir militaire est vraiment devoir dans toute la force du terme, il persistera à s'imposer à l'homme, là même où toutes les autres raisons d'obéir et de tenir bon sembleraient lui manquer. Cette raison, à elle seule, pourra suffire, en l'absence de toutes les autres. Car rien n'est fort comme le pur sentiment du devoir pour déterminer la conduite de l'homme. Ne croyez pas que, pour rendre ce sentiment efficace, il soit nécessaire, comme on le dit souvent, d'y ajouter un intérêt. Le plus sûr moyen de se faire obéir d'un enfant même n'est pas de lui dire : « Si tu fais telle chose, tu auras telle récompense » ; c'est de lui dire simplement : « Il faut, tu dois », et de lui montrer, par son propre exemple, qu'en parlant ainsi on se borne à lui transmettre un commandement qui s'adresse à tous, aux grands comme aux petits, à celui qui ordonne comme à ceux qui doivent obéir. Si, d'une manière générale, les forces morales l'emportent sur les

forces matérielles, la force suprême, c'est la force morale par excellence, le sentiment du devoir.

Mais y a-t-il lieu de croire que, dans l'avenir, la valeur propre des individus aura autant d'importance que par le passé? La guerre n'est-elle pas désormais affaire de science et de calcul? Les individus n'y seront-ils pas réduits au rôle d'instrument machinal? Ne viendra-t-il pas un moment où il suffira presque de comparer les plans des deux partis pour savoir à qui revient la victoire?

Telle n'est en aucune façon l'opinion des hommes du métier.

Ils considèrent que le grand ennemi du soldat, celui qui le harcèle sans relâche et qui, repoussé, profite de la moindre défaillance pour reprendre l'offensive, c'est l'instinct de la conservation personnelle. La victoire appartient en définitive, sauf dans des cas exceptionnels, à ceux qui ont su le plus longtemps et le plus vaillamment comprimer cet ennemi intérieur.

Or, d'une part, les énormes progrès de la civilisation ont, à côté de mille splendides résultats, cet inconvénient d'exagérer aux yeux de chaque homme l'importance de son bien-être personnel, la valeur de sa petite individualité. Il dresse un autel à son moi, et sa vie s'emploie à y apporter toutes les offrandes que les raffinements du luxe peuvent inventer. L'idée du sacrifice se retire des âmes, ou n'est plus l'objet que d'une admiration de dilettante. Un individualisme à outrance tend à s'implanter dans les mœurs, tandis que les théoriciens célèbrent à l'envi l'altruisme et la solidarité.

D'autre part, un grand nombre de particularités de la guerre moderne tendent à surexciter ou à favoriser l'instinct de conservation personnelle, au lieu de le réprimer. C'est, par exemple, le tir aux grandes distances, le tir rapide, le fusil à magasin, l'emploi du terrain, l'ordre dispersé, l'immense étendue des champs de bataille. Le soldat perdra son chef de vue, la fuite lui sera plus facile. Les éléments de combat se trouveront plus souvent éloignés du centre des opérations et réduits à agir par eux-mêmes. Les ordres seront et devront être souvent très sommaires, n'indiquant que l'objet final à poursuivre et non les moyens à employer, à

cause de l'impossibilité où se trouvera le chef de prévoir le détail des conditions et des circonstances.

Dans ces conditions, il est indispensable que les individus aient, par eux-mêmes, une haute valeur morale, qu'ils soient véritablement capables d'un dévouement et d'une abnégation spontanés. Il faut qu'ils gardent leur entrain et leur bonne humeur, alors qu'ils se voient décimés par des projectiles venus on ne sait d'où, sans fumée apparente, sans bruit nettement perceptible. Il faut qu'ils résistent au spectacle de régiments entiers abattus en un instant comme par un coup de faux. Il faut que, loin du chef, ils fassent leur devoir comme s'ils étaient sous ses yeux. Il faut qu'ils soient capables d'un sacrifice obscur, éternellement ignoré. Il faut qu' « en l'absence d'ordres précis, chefs et soldats ne se cantonnent pas dans leur cercle d'action limitée, satisfaits s'ils se sentent couverts par la responsabilité d'autrui[1] », mais qu'ils aient l'oreille à ce qui se passe autour d'eux, prêts à « marcher au canon ou à la fusillade, du moment où ils n'ont pas reçu l'ordre formel d'agir autrement et où ils ne sont pas eux-mêmes aux prises avec l'ennemi ». Il faut qu'ils aient un autre souci que la préoccupation égoïste de dégager sa responsabilité, ou même que le désir, très légitime en soi, de se distinguer par des actions d'éclat individuelles. Tous leurs actes doivent être subordonnés à l'œuvre commune et viser au succès final : ils doivent agir et non attendre, et ils ne doivent pas hésiter entre un sacrifice qui n'a que leur conscience pour témoin, mais qui assure la victoire, et une action brillante, mais sans résultat,

Qu'est-ce à dire ? On demandait au soldat d'autrefois d'avoir de la bravoure ; on attend de celui d'aujourd'hui qu'il soit un héros. Non seulement on lui interdit de frémir devant ce qui est peut-être le plus troublant : le danger invisible, mais on n'est plus en mesure de lui promettre ce qui, surtout, exaltait son courage, le regard du chef fixé sur ses subordonnés. Le poète décrit comment, à Waterloo, les soldats de la garde, avant d'entrer dans la fournaise,

> Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
> Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.

1. P. et V. Margueritte, *Le Désastre*.

Ce suprême encouragement sera bien souvent refusé à nos soldats, et il faudra qu'ils fassent leur devoir tout seuls.

D'où leur viendra la force d'accomplir de tels sacrifices? Il est clair que la discipline matérielle sera tout à fait insuffisante, et que tout reposera sur la force morale des individus.

La force morale ici nécessaire, où la trouver, sinon dans le sentiment du devoir sacré envers la patrie?

Que sera la guerre future? C'est un problème. Selon certains prophètes sinistres, les guerres du passé ne seront auprès d'elle que des jeux d'enfants. Elle n'aura plus rien d'un tournoi, où l'on joute pour l'honneur et pour la gloire. Ce ne sera même plus une guerre de conquête : une acquisition brusque et violente de territoire se concilie mal avec les idées modernes sur le respect des nationalités, et n'est souvent qu'une vaine satisfaction d'amour-propre. La prochaine grande guerre, selon les prophètes dont je parle, sera une guerre d'anéantissement. Il s'agira, pour chaque parti, de mettre l'autre à jamais hors d'état de se relever et de songer à la revanche. Il s'agira de le ruiner à tout jamais comme puissance financière, économique et militaire, d'imprimer ineffaçablement dans son âme le sentiment de sa déchéance définitive. Quant aux conquêtes, si l'on en rêve, c'est en temps de paix, après la victoire, que, par des transitions appropriées, on les préparera, on les assurera, on les réalisera. La loi de l'attraction proportionnelle aux masses agira d'elle-même à cet égard. Le vainqueur jouira d'un tel prestige et d'une puissance si effective qu'il dirigera à son gré les événements.

Le caractère d'une pareille guerre, ce sera le parti pris de ne plus rien laisser au sentiment. Le froid calcul remplacera, du commencement à la fin, l'enthousiasme, la fureur, l'héroïsme, la colère et la générosité. Ou, si l'on donne quelque chose à l'humanité, ce sera en se montrant impitoyable pour les vaincus, en refusant systématiquement de leur faire quartier, en les étonnant par sa violence voulue et par sa cruauté : ainsi on les réduira plus vite et on arrêtera plus vite l'effusion du sang. La guerre est la guerre ; cette maxime brutale sera appliquée dans toute sa rigueur. C'est quand la

guerre dépassera en horreur tout ce que l'on peut imaginer, qu'elle aura chance de disparaître.

Je ne sais si les Français renonceront à leur passé chevaleresque au point de se ranger à de pareilles doctrines. Mais s'ils rencontrent des adversaires qui les professent, il faut qu'ils trouvent en eux-mêmes l'énergie nécessaire pour leur tenir tête. Or, quelle est la force que rien ne pourra réduire, qui résistera aux moyens d'intimidation les plus puissants, qui, malgré des revers dont peut-être les plus grandes catastrophes du passé ne donnent qu'une faible idée, refusera à tout jamais de capituler définitivement? Il n'y en a qu'une qui soit ainsi indestructible, et c'est, encore et toujours, le sentiment du devoir. Tant qu'ils combattent pour autrui et pour une cause, soit mal définie, soit non obligatoire, les plus braves peuvent se lasser ou se contenter de sauver l'honneur. Le renoncement sera impossible à ceux qui se sentiront, au for intérieur de leur conscience, responsables envers la patrie, et qui comprendront que s'abandonner eux-mêmes, ce serait la trahir et la vouer à la mort.

Le devoir ne se prescrit pas.

IV

La conséquence qui se dégage de ces observations, c'est l'importance prépondérante qui revient désormais à l'éducation morale dans la formation du soldat. Il s'agit de développer en lui un esprit d'obéissance, d'abnégation, d'initiative utile, d'intrépidité, de constance à toute épreuve, fondé sur l'idée du devoir envers la patrie et sur l'amour de cette même patrie. Toute éducation est incomplète qui ne va pas jusque-là, c'est-à-dire qui, derrière le soldat, ne vise pas l'homme. Il est devenu presque impossible d'être un bon soldat si l'on n'est pas un homme de devoir et un homme de cœur.

Comment se fera cette éducation?

Il est clair qu'elle doit venir des mœurs et de la société tout entière, qu'elle doit se commencer dans la famille et à

l'école, pour se continuer au régiment, par l'enseignement, par les conseils, par les exhortations, et surtout par l'exemple. L'un des moyens les plus puissants est certainement l'exposition des grands exemples de patriotisme que nous fournit notre histoire nationale. L'étude de la philosophie de la guerrre est également très précieuse pour montrer la prépondérance des causes morales relativement aux causes matérielles. La force pure et simple peut donner des succès immédiats, mais le dernier mot reste à ceux qui savent pourquoi ils se battent, qui ont conscience de lutter pour une cause juste, et qui se refusent à s'avouer vaincus, soutenus qu'ils sont par l'idée du devoir. C'est la leçon que nous donne presque invariablement l'étude des guerres, si on la fait, non par campagnes isolées, mais par larges périodes.

Marathon et Chéronée résument l'histoire militaire de l'humanité. A Marathon, une poignée de citoyens, combattant pour les tombeaux de leurs aïeux, pour leurs temples, pour leurs lois et pour la liberté, mirent en déroute une foule sans nombre qui n'avait d'autre mobile que la peur ou l'amour du butin. A Chéronée, sous l'influence d'un grand patriote, Athéniens et Thébains se battent avec une admirable bravoure. Ils ont retrouvé leur vertu militaire des temps héroïques. Mais on ne supprime pas par un coup d'éclat une situation créée par de longues années d'incurie, de mollesse, d'égoïsme, d'indifférence au bien de la patrie : la Grèce tomba dignement, mais elle tomba.

Agir sur les mœurs, sur la conscience, par tous les moyens moraux dont il dispose : tel est donc le devoir de l'éducateur. Mais ce n'est pas tout son devoir. On répète beaucoup trop parmi nous : *quid leges sine moribus*? Les lois ont une réelle et profonde action sur les mœurs, comme le prouve si évidemment l'histoire des Grecs et des Romains. La cité, qui, chez les Anciens, formait l'homme, qu'était-ce, qu'un ensemble de lois, exprimant la volonté des dieux? Or ce moyen d'action, très réel et très efficace, est le seul qui soit directement à notre portée. On fait de brillants discours sur la nécessité de réformer les mœurs, et, les bras croisés, on attend qu'ils fructifient. Les modernes Athéniens goûtent la beauté du langage,

et la masse reste indifférente. Les lois sont des choses précises et concrètes, qu'il dépend de nous d'instituer et de faire exécuter. Gardons-nous donc de parler avec supériorité des formules, des règlements, de la discipline littérale et matérielle, sous prétexte qu'ils ne suffisent pas. Ils ne sont pas tout, mais ils ont un rôle indispensable. *Timor Domini initium sapientiæ.*

On pose la question en ces termes : dressage ou éducation ? Certes le dressage seul n'atteindrait pas le but, puisqu'il ne ferait que des machines sans âme, des automates et non des hommes. Mais c'est une illusion aussi de séparer l'éducation de l'âme de celle du corps, la pensée et le sentiment, des mouvements et des actes extérieurs. L'homme n'est pas un être double. Les aspirations de son âme ne sont que velléités quand le corps n'agit pas à l'unisson. Et les habitudes du corps ont une secrète et certaine influence sur les dispositions de l'âme. Celle-ci tend, naturellement, à ressentir les émotions, à concevoir les idées, à se former les déterminations que représentent les attitudes du corps. Cette loi psychologique n'est certes pas sans danger ; mais puisqu'elle existe, il nous appartient d'en faire un juste et salutaire usage. Or le règlement tire une valeur inattaquable de la fin même à laquelle il tend, et qui est la formation de l'esprit militaire. Comme il exprime le devoir, ainsi il en inculque l'idée et le sentiment. C'est en accomplissant la loi que nous nous identifions avec elle, et que nous arrivons à vouloir de nous-mêmes ce qu'elle nous impose.

Ainsi la nécessité de former l'âme du soldat n'ôte rien à l'importance de la discipline proprement dite. Celle-ci reste sacrée, non seulement parce qu'elle est le moyen de contraindre autant que possible ceux dont les sentiments ne sont pas assez développés pour leur rendre la contrainte inutile, mais parce que, chez tous, elle est le rappel et comme l'emblème de la discipline morale, de la soumission des volontés, de la subordination de tous à la fin commune, qui est l'essence du devoir militaire.

C'est à la discipline qu'une école telle que la vôtre doit sa beauté et son efficacité incomparables. S'il ne s'agissait que de vous inculquer certaines connaissances et même de déve-

lopper, selon les aptitudes de chacun, vos facultés individuelles, il ne serait pas nécessaire de vous réunir, en si grand nombre, dans une seule école. On pourrait vous faire faire, en des écoles distinctes, des études conformes à un seul et même programme. Mais il s'agit avant tout de vous donner une pensée et une âme commune. Il s'agit de vous habituer à vous considérer comme les membres d'un seul corps. Il faut que vous vous développiez tous dans le même sens, et que, tout en acquérant le maximum de valeur individuelle, vous vous retrouviez, dans vingt ans, ainsi qu'aujourd'hui, frères par la pensée comme par le cœur. Car il faut qu'à la guerre, séparés par les circonstances, hors d'état de vous entendre ou de recevoir les ordres du commandement commun, vous agissiez néanmoins de concert. Il faut qu'il existe entre vous une sorte d'harmonie préétablie, qui vous permette de suivre de loin les mouvements les uns des autres, sans informations, comme si la distance n'existait pas pour vous. Ce résultat merveilleux, c'est la discipline qui vous l'assure. En soumettant au même rythme vos corps et vos intelligences, elle imprime en votre être une loi de développement harmonique qui, dans tout le cours de votre vie, déterminera d'elle-même l'accord de vos pensées et de vos volontés.

L'âme et le corps, la force matérielle et la valeur morale concourent ainsi d'un bout à l'autre dans l'activité militaire. C'est la force qu'on y vise, et par là, il semble que le métier des armes soit enfermé dans le monde de la matière. Mais la suprême force gît dans la volonté, dans la pensée, dans l'énergie morale. On se demande alors si la supériorité à la guerre n'est pas simplement la puissance prépondérante d'une volonté individuelle qui réussit à s'imposer aux autres. Mais la volonté n'est vraiment et durablement forte que quand elle se met au service de ce qui dépasse, tant en durée qu'en dignité, les individus même les plus favorisés et les plus grands, à savoir la patrie.

ÉMILE BOUTROUX
de l'Institut.

LE SANG DES RACES[1]

IV

TANIT

L'aube se levait sur le golfe et, dans la grande lueur de nacre, qui s'étendait à l'orient, les feux lointains des phares commençaient à pâlir. Derrière les montagnes de Kabylie, par delà les brumes de la mer, on sentait la montée irrésistible du soleil émergeant des abîmes. Puis une fraîcheur émut les verdures, un flot de lumière trouble s'épandit, gagna tout l'horizon et ce fut un premier jour crépusculaire d'une blancheur morte. Les montagnes, sans une ombre, se dressèrent avec la netteté d'une image peinte au-dessus du miroir des eaux, immobile et gris comme un lac de plomb. L'atmosphère était si diaphane qu'on voyait trembler à la surface les filets des pêcheurs ; et les voiles triangulaires des barques planant sur la mer semblaient de grands oiseaux arrêtés dans leur vol.

L'orient, de plus en plus limpide, baigna d'une clarté douce les crêtes du Sahel, puis il se fonça d'une couleur de saphir. Les fronts blancs des villas luisaient dans la mousse tendre

1. Voir la *Revue* du 1er novembre.

des feuilles, les maisons de la Casba resplendissaient comme une neige au soleil levant. Puis, du côté d'El-Biar, les cloches du Carmel tintèrent et un clair angelus descendit sur la ville, les montagnes et la mer.

Tout à coup, un bruit de grelots se fit entendre dans la côte de Birmandreis. Des claquements de fouet, des jurements lancés à pleins poumons réveillèrent les échos de la tranchée et un grand tumulte de chariots en marche fit sortir le cabaretier de la Colonne. C'était Rafael et les équipages de Pierangelo.

Quand il fut au sommet de la côte et quand il vit à ses pieds Alger et la mer, dans la douceur matinale de ce jour d'automne, il fut pris d'allégresse. La ville le ressaisissait avec les ondulations féminines de ses rivages. C'était le grand charme des eaux, ce charme étrange qu'il avait ressenti souvent à Bougzoul et dont la langueur perfide enchaînait sa volonté.

Depuis longtemps, il se réjouissait de ce retour. Il venait de passer un mois à l'hôpital de Djelfa, ayant reçu un coup de pied de mulet, qui lui avait fendu le menton et brisé les dents. Pour fêter sa guérison, il avait projeté toute une journée de plaisir avec son ami Pepico, qui, sur ses conseils, avait pris, l'année d'avant, la succession de Victor, le Marseillais. Pepico, plus attaché à sa ville et la regrettant toujours, l'excitait par le flux de ses paroles. Tous deux, d'ailleurs, venaient de passer un rude été et, chose étrange, surtout chez Rafael si épris de sa route de Laghouat et de son équipage, ils sentaient l'un et l'autre un profond dégoût de leur métier, avec une irrésistible envie de tout planter là.

La fatigue et le labeur écrasant avaient mûri précocement leurs visages. Bien qu'ils n'eussent que vingt ans, ils paraissaient maintenant des hommes faits. Les petits yeux malicieux de Rafael s'étaient enfoncés profondément, sa peau brûlée par les coups de soleil était devenue presque noire et, avec ses moustaches incultes et son menton fin de cavalier marqué de la cicatrice récente, il avait l'air d'un ancien de la route. Ses membres s'étaient épaissis ; il avait déjà les bras et la poitrine de son père et, comme lui, il aurait semblé trapu, sans la hauteur de sa taille. Quant à Pepico, immense

et disloqué, il était devenu encore plus maigre. Sa petite tête aux moustaches énormes, oscillante au bout de son grand corps, était sèche et hérissée comme un chardon, si bien que Rafael l'appelait « tête de marron sculpté », — un mot qu'il avait entendu dire à des soldats du train.

Les chariots entrèrent par la porte d'Isly avec un grand fracas. Rafael et Pepico firent claquer leurs fouets pour s'annoncer. Des camarades du faubourg, qui passaient sur des camions, leur envoyèrent des saluts. La joie de l'arrivée était complète.

Ils étaient occupés à dégarnir les bêtes avec l'homme de peine, lorsque Pierangelo arriva, suivi du patron de l'auberge. Des commandes pressées avaient été faites avant leur retour :

— Vous savez, vous autres?... On charge l'après-midi, et nous repartons ce soir...

— Comment, ce soir! dit Pepico, les bras ballants de stupeur.

— Oui! Tâchez d'être ici sitôt déjeuné...

Pierangelo tourna les talons, pressé d'aller en ville chercher les lettres de voiture.

— Nous repartons ce soir! — répétait Pepico furieux. — Celui-là qui veut partir, qu'il parte! moi, je ne pars pas!

Rafael n'avait rien dit. La colère lui montait peu à peu :

— Eh bien, tiens, va te promener!... Moi non plus, je ne travaille pas!...

Il jeta violemment le collier qu'il avait sur la tête.

Aussitôt ils résolurent de s'habiller; ils tirèrent du chariot leur sac à linge et, quand ils se furent changés, ils le confièrent au garçon d'écurie. De là ils allèrent au café voisin, où, tout en prenant l'absinthe, ils se firent cirer les bottines par deux petits Arabes. Ensuite ils se complurent entre les mains du coiffeur qui les rasa, les peigna, les parfuma. Rafraîchis, débarbouillés de la poussière de la route, marchant à petits pas sur la pointe de leurs bottines à talons hauts, balançant les plis de leurs blouses, ils descendirent vers la rue Bab-Azoun et, chemin faisant, ils décidèrent d'aller déjeuner à la Pêcherie.

C'était la grande débauche des charretiers! Manger des

choses fraîches, surtout du poisson, leur semblait une volupté au prix des salaisons et des conserves qu'ils avaient l'habitude de manger en route.

Rafael et Pepico s'installèrent au restaurant des *Pancas*, sous les voûtes du Boulevard. Ils s'allongèrent paresseusement sur leurs chaises, le visage en fête. Tout les surprenait et les ravissait : le garçon avec son tablier blanc, la pénombre de la salle, où se reposaient leurs yeux, et, tout à côté, le ruissellement de l'eau qui coulait sans cesse sur les étals de marbre de la Poissonnerie.

En gobant ses *praires* et ses *clovis*, Rafael ne put s'empêcher de dire :

— Tout de même, ce n'est pas bien de quitter Pierre comme ça...

— Quelle musique est-ce que tu nous sonnes?... Est-ce qu'il n'en trouvera pas trente mille pour nous remplacer? Ce n'est pas ça qui manque, non!

Le vin blanc acheva de les étourdir. Quand ils sortirent du restaurant, Pepico, en gaieté, apostropha les marchandes d'oranges, qui se tiennent sous des parasols dans la montée de la Pêcherie, ce qui fit un cercle autour d'eux. Rafael commençait à se fatiguer de ses sottises.

En haut de l'escalier, ils se heurtèrent à Pierangelo qui les cherchait :

— Eh bien! quoi? on ne travaille plus? interrogea celui-ci, en affectant un ton détaché.

— On ne travaille plus! reprit Pepico avec son rire de fou.

— Pourquoi? Qu'est-ce qu'on vous a fait?... On donne une raison, au moins!...

— Pour rien!... Parce que je ne travaille plus!

— Voyons! toi, Rafaelete, qui es sérieux, pourquoi est-ce que tu quittes l'équipage?...

— Est-ce que je sais, moi? une idée qui m'a pris!...

— Mais tu dois avoir un motif!...

— *Qué?* un motif?... Mon motif est que je ne travaille plus, voilà!

Rafael dit cela très tranquillement, mais sans regarder Pierangelo, car il se sentait un peu gêné.

Pierangelo, qui n'en était pas à sa première expérience, vit

tout de suite qu'il n'y avait rien à faire. Cependant, comme il regrettait Rafael, il répondit sans se fâcher :

— Alors, à ton idée, mon ami !

Il ajouta en s'en allant, avec un petit rire dans la voix :

— Quand vous serez disposés, vous viendrez me prévenir...

Il partit, de sa démarche placide, comme si de rien n'était.

Rafael et Pepico restèrent à se consulter sous l'horloge de la mosquée. Au fond, ils étaient fort embarrassés et ne savaient ni où aller, ni quoi faire pour tuer le temps. Alors Rafael, qui fouillait au fond de ses poches, finit par dire à son ami :

— Moi, je m'en vas au faubourg... j'ai de l'argent à porter à la vieille...

Pepico se récria :

— Si tu vas chez ta mère, adieu le plaisir ! Pour sûr, tu ne reviens plus...

Au même moment, une calèche passait au trot, venant de la rue de la Marine. Le cocher se tourna vers eux en agitant son fouet :

— Hé ! *chico* [1] !

C'était Pascualete le Borrego qui, s'étant brouillé avec son patron de la minoterie, s'était décidé à prendre une voiture de place. Il se renversa en tirant sur les rênes pour faire arrêter la calèche, tandis que Rafael et Pepico s'approchaient; puis, ayant sauté au bas de son siège, il embrassa paternellement Rafael : il y avait si longtemps qu'il ne l'avait vu ! Il l'appelait Rafaelete, avec des intonations câlines.

Et le Borrego tournait autour de Rafael pour l'examiner en détail. Celui-ci rayonnait, il était fier de ces compliments d'un ancien, et puis Pascualete lui rappelait le temps de son père et ses folies d'autrefois.

— Et où est-ce que vous allez comme ça? demanda le Borrego.

— Est-ce qu'on sait? dit Pepico.

— On s'embête ! dit Rafael.

— Montez dans ma calèche ! Je vous emmène près du Jardin d'Essai, à l'Oasis des Palmiers. Il y a toujours des mauresques par là...

1. « Petit ! »

Il clignait de l'œil d'un air malin et il les poussa dans la voiture.

Ce Pascualete, c'était toujours le même que Rafael avait connu, aussi enragé de plaisir que du temps de Ramón, resté jeune comme à vingt ans! Quoique devenu cocher, il avait conservé son costume de roulier et, sur le siège, sa grande blouse flottait au vent :

— En voilà un métier! — disait-il à Rafael, tout en gesticulant avec son fouet. — Servir les gens riches, moi, ça ne me va pas! Un jour ou l'autre, vois-tu, je vas partir avec toi pour Laghouat... Ah! cette route-là, il faut que je la revoie, il faut que je retourne là-bas!... — Pascualete étendait son fouet vers le Sud; et, comme Rafael riait : — Tu es jeune, toi, *chico!* Tu ne sais pas ce que c'est, l'amour qu'on a pour une route!...

Ils traversèrent ainsi Alger et Mustapha, — Rafael et Pepico tout heureux de se carrer au fond de la calèche.

A l'Oasis des Palmiers, on prit cérémonieusement une absinthe, mais on ne trouva pas les mauresques promises. L'ennui commençait à peser, malgré les efforts de conversation du Barego.

Alors on remonta en voiture et l'on se mit à battre les cafés de Belcourt. Ce fut une promenade lamentable : ou bien les cafés étaient vides, ou l'on tombait sur des tablées de Piémontais et de Provençaux. On ne se connaissait pas, on ne se comprenait qu'à moitié et les amusements n'étaient pas les mêmes.

Finalement, Pascualete décida d'aller chez un ancien charretier de sa route, qui tenait un débit à l'autre bout du Champ de manœuvres. Ils trouvèrent là Salvador, le Grand-Philippe et le Papas, en compagnie de deux Piémontais qu'ils avaient connus autrefois à Philippeville.

L'un des Piémontais, Cecco, fit asseoir Rafael à côté de lui. Il prétendait l'avoir rencontré autrefois dans la province de Constantine, bien que celui-ci n'en eût gardé aucun souvenir. C'était un type de Gaulois, courtaud et trapu, aux fortes moustaches blondes. Il gesticulait et parlait sans cesse. Des plaisanteries et des couplets vulgaires sortaient intarissablement de ses lèvres ; mais le rouge de son sang semblait faire un

rayonnement autour de lui, la gaieté s'épanchait de ses yeux, refluait avec les mouvements de son corps, comme la chaleur autour d'un brasier. Effacé, perdu dans la vie exubérante de son frère, l'autre, Mini, avec sa face rose et ses yeux bleus d'enfant, restait continûment taciturne et regardait son aîné d'un air d'admiration craintive. Quelquefois il ouvrait la bouche, mais les mots s'embarrassaient et il achevait la phrase ébauchée en dessinant des gestes avec sa pipe.

Quand il sut que Rafael et ses compagnons venaient de l'Oasis des Palmiers, Cecco, qui connaissait le patron, proposa d'y retourner et d'y dîner tous ensemble. Pascualete fit avancer sa calèche où l'on s'empila. Pendant ce temps, Cecco dit quelques mots à l'oreille de son frère, qui fit un signe d'assentiment et qui disparut sans que personne l'eût seulement remarqué.

Ils dînèrent à une grande table, en face de la mer. Sur la fraîcheur des eaux, dans la lumière froide du couchant, Alger déployait devant eux ses maisons blanches et ses voiles mauves. Dans les vapeurs changeantes, la ville de neige semblait un bouquet de jasmins, qui se meurt et qui s'évapore.

Il y eut d'abord un moment de gêne et de silence parmi les hommes attablés, sans doute à cause de l'inaccoutumance des lieux et de la beauté du spectacle. Mais les plaisanteries et les rires de Cecco revenant à la charge emportèrent le nuage. Sa joie de vivre gagnait les autres et faisait circuler comme une trépidation de plaisir.

Par bravade, il se gorgeait de nourriture et buvait à même les bouteilles. Il renversa son verre et donna un coup de poing dans son assiette pleine, pour le plaisir d'inonder la nappe et les pantalons de ses voisins. Il lançait des morceaux de pain aux singes, qui s'agitaient au bout de leurs chaînes dans les branches des palmiers : les grimaces et les contorsions de ces bêtes faisaient rire aux larmes les charretiers.

La joie s'exalta. On but davantage. Les gageures commencèrent. Au bord du ciel, la lune apparut en un cerne de cristal, comme le matin quand elle s'amincit dans l'orient lumineux. Pendant un instant très court une clarté d'aube flotta sous les branches, les formes des choses s'allégèrent, comme si elles fussent devenues incorporelles, des reflets d'une lumière fluide

et blonde se posèrent sur la table et sur les visages. Rafael regarda la tête rouge de Cecco, dont les cheveux s'embrasaient dans le miroitement doré de la lune. Il se souvint de l'arrivée triomphante à la pointe du jour et, confusément, dans les profondeurs de sa mémoire, il revit des levers d'aube tout pareils, là-bas dans les sables, sur la route de Laghouat, quand aux côtés du chariot, après la nuit étouffante, il se sentait baigné de fraîcheur et de lumière. Sa joie déborda, tandis que les paroles et les rires exultaient autour de lui. Salvador chantait une chanson de son pays. Alors excités par le chant, soulevés par les flots de clarté douce de la lune, qui maintenant resplendissait, ils décidèrent tous ensemble de monter en bombe à la Casba.

On s'entassa de nouveau dans la calèche du Borrego et l'on partit à fond de train vers Alger. Mais en passant devant un champ de roses, Salvador fit arrêter les chevaux et, aidé du Papas, il se mit à arracher les fleurs à poignées. Ils en plantèrent entre les oreilles des chevaux, ils en décorèrent les lanternes de la voiture, des brassées s'amoncelèrent dans la capote rabattue comme une corbeille. Ils se disputèrent les plus belles, dont ils fleurirent leurs chapeaux et les poches de leurs blouses. Puis la calèche, avec ses fleurs, ses rires et ses cris, fila plus vite dans la poussière.

Quand ils furent en ville, le Borrego poussa ses chevaux au milieu de la cohue des voitures, des tramways et des corricolos, faisant au passage des paris de vitesse avec les cochers ses camarades; et ainsi la fièvre de la course exaspérait la folie de plaisir. Les rues étaient pleines de promeneurs attirés dehors par la douceur de la nuit et, à mesure qu'on avançait vers les portes, ils devenaient une foule. Par les fenêtres des hautes maisons violemment éclairées, des pianos, d'étage en étage, déversaient à flots des musiques banales. De temps en temps, des voix de femmes, chantant des airs d'opéra, dominaient le bruit. La lumière de la lune était si claire que les ombres des murs et des passants semblaient se réfléchir dans la poussière de la rue comme des images sur une glace.

En arrivant aux Tournants Rovigo, Pascualete fut obligé de laisser souffler ses bêtes, à cause de la montée. Les promeneurs devinrent plus rares. De loin en loin, l'éclairage

violent des bars faisait une tache lumineuse sur le trottoir et, des étages des hautes maisons, les ritournelles des pianos s'épanchaient encore.

Un bruit d'orgues arriva par la porte d'une boutique basse, que masquait un rideau de couleur sombre. A l'entrée, une salutiste en chapeau distribuait des brochures. Des voix chantaient :

Redites-nous, redites-nous l'histoire,
L'histoire de Jésus !

Et la bande ivre des charretiers entendit soudain le refrain du cantique qui s'élevait avec ferveur, comme si la molle influence de la nuit qui pénétrait la ville eût exalté aussi les pauvres âmes en peine de justice.

Cecco lui-même se tut un instant. Une lassitude sembla peser sur l'émoi des chairs et le tumulte des pensées. Les façades des bâtisses neuves déployaient leurs rangées plus sombres. Les grelots des chevaux et le frottement des roues s'entendaient seuls.

Devant un café, des zouaves étaient attablés. Une voix de femme, qui chantait une romance populaire, traversa la rue, s'excitant à mesure, avec une sorte de rage. Elle était assise sur le seuil, les cheveux épars sur les épaules. C'était la patronne de l'estaminet. Cecco, qui s'y arrêtait souvent, en descendant de Staouëli, la reconnut.

— Qu'est-ce qu'elle a, celle-là, à chanter comme ça ?... dit Rafael.

— Ah! dit Cecco, avec un gros rire, son mari l'a lâchée : c'est le regret qui la pique !...

La calèche fila, emportant les jeunes gens en habits de fête. Aussitôt la voix s'infléchit en modulations plus hautes, et, comme si elle voulait atteindre l'équipage en fuite, elle bondit vers eux, les soulevant à leur tour et les enveloppant dans son chant de folie. Alors, tous ensemble, ils reprirent le refrain en chœur. Pascualete, fouettant ses chevaux, les lança au galop. Ils émergèrent au dernier tournant, en face de la coulée lumineuse du boulevard en étages, d'où l'on voit jusqu'à la mer et jusqu'au promontoire.

Le ciel libre se déploya au-dessus de leurs têtes. Pascualete,

le bras levé, poussa l'attelage vers le boulevard de la Victoire, tandis que, sur les portes des cabarets, des voix d'ouvriers répondaient au refrain de la femme repris sans cesse par Salvador et qui, se répandant d'un bout à l'autre de la rue, semblait grandir avec l'élan de la course. A l'angle de la route, la mer apparut de nouveau au bout de l'avenue toute droite qui s'enfonce vers les anciens remparts. La grande surface miroitante semblait s'élargir au pied d'une roche à pic, et l'on eût dit que la voiture, emportée par le Borrego, allait s'abîmer dans la mer.

La garde de la calèche fut confiée à un petit Arabe en guenilles. Puis la bande, fleurie de roses, descendit le long des vieux remparts turcs vers la plate-forme de la rue Catarouggil. Par une brèche largement ouverte, la mer se déploya encore, la colline de Notre-Dame d'Afrique dressa son ombre au-dessus des maisons de Bab-el-Oued et, vers Saint-Eugène, un triangle lumineux scintilla.

Rafael s'arrêta devant la brèche pour regarder le faubourg. Il songea à sa mère et, avec le remords de ne pas l'avoir encore vue, une tristesse confuse le prit au spectacle de ces toits et de ces chemins encore tout pleins de son enfance.

Il fut obligé de se hâter pour rejoindre ses camarades. Ceux-ci, suivant la coutume, firent une pose sur la plate-forme. Une foule hurlante de marins s'y pressait. C'étaient des Américains du Nord arrivés de la veille. Les charretiers trouèrent la cohue, en se carrant dans leurs blouses, et, tandis que le Papas et le Grand Philippe s'accoudaient sur le parapet, Salvador et Cecco, tendant le ventre et lâchant des plaisanteries grossières, se campèrent insolemment devant ces étrangers. Rafael, assis sur le parapet, roulait une cigarette, un peu gêné par deux matelots à visages d'enfants qui, assis comme lui, regardaient la ville et la mer en faisant des gestes et en parlant très haut. Tendant les bras, ils ouvraient des yeux éblouis vers l'espace.

La lune épandait sur le golfe de grands voiles d'ombre transparente ; et, descendant de terrasse en terrasse jusqu'aux plages endormies, les maisons de la ville resplendissaient comme des blocs de diamant. Depuis la mosquée de Sidi-Abd-er-Rhaman jusqu'aux feux de la côte, les vastes ondes

sidérales semblaient rouler comme des moires à travers l'étendue et submerger les choses avec le mouvement doux des vagues par les temps calmes.

Le long des vieilles rues en ruines, un flot d'hommes montait au milieu de la clameur des voix. Les galons blancs des marins se distinguaient dès le tournant des escaliers. Il en venait sans cesse, comme si la mer eût bondi vers la colline. Des jeunes gens en chemises de couleur claire traversaient la masse d'ombre des uniformes. Précédés d'un joueur de guitare, ils se tenaient par le bras et, se renversant la tête, d'un air enivré, ils lançaient à plein gosier la chanson du « Toréador ». Eux aussi, ils montaient vers ce quartier d'ivresse, en quête de joie et d'exaltation, et, leurs voix tremblantes, unies aux cris des matelots, aux appels des enfants et des femmes sur les terrasses, ils exhalaient tout le chant de la ville vers la beauté de la nuit.

Un remous se fit vers la plate-forme. Des marins en foule compacte envahirent l'étroit espace, bousculant Rafael et ses compagnons, et le flot se précipita dans la rue Catarouggil. Les charretiers entraînés suivirent, sentant leur colère monter contre ces gens en uniforme qui leur disputaient leur plaisir et qui faisaient les maîtres.

On s'étouffait dans l'étroit boyau de la petite rue arabe. Toutes les portes étaient fermées, comme aux jours de grand branle-bas, quand les artilleurs ou les marins de la flotte envahissent la haute ville. Des attroupements se formaient, les matelots se disputant avec des femmes et se fâchant de n'être pas compris. Salvador indigné voulait fendre la presse, excitait ses camarades contre les marins. La colère s'amassait lentement.

La salle où ils entrèrent était formée par le *patio* d'une ancienne maison mauresque. Dans le fond, des quartiers-maîtres et des gabiers du bateau américain buvaient et jouaient avec des filles. Par prudence, la patronne, qui trônait au comptoir, voulut faire entrer les nouveaux arrivants dans une salle latérale. Mais ils s'obstinèrent à rester là et s'installèrent à une table voisine des Américains. Les femmes, s'empressant autour de ceux-ci, leur faisaient dire des obscénités en anglais, qu'elles s'efforçaient de répéter en poussant

de grands éclats de rire étudiés. Au milieu des groupes, posant pour elles et pour ses camarades, un gabier, un grand jeune homme pâle et blond, exténué comme un fumeur de kif, se raidissait dans son ivresse pour se tenir debout. Une énorme rose blanche à sa vareuse, avec des gestes énervés et une ondulation continue des hanches, il entonna, sur un ton ridiculement sentimental, une romance allemande.

Aussitôt une femme se leva de son tabouret et, passant ses bras autour de la taille mince du marin qui chancelait, elle se mit à l'accompagner d'une belle voix claire. C'était une Allemande de Kustrin, qui se donnait pour Alsacienne. Rendue sérieuse tout à coup par ce chant du pays natal, ses yeux s'illuminaient. Elle fit taire impérieusement ses camarades qui agaçaient les matelots, et, enlacée au marin frêle, elle modula le refrain, la gorge renversée, comme une chanteuse sur un théâtre.

Cette pompe déplut aux charretiers. Ils s'irritaient de ne pas comprendre les paroles, et cette tristesse du Nord pesait sur leur joie et les choquait comme un défi. Mais surtout ils en voulaient aux Américains de leur prendre les plus belles femmes. Ils ricanaient sous les yeux indignés de la Prussienne et leurs regards croisant ceux des matelots les insultaient de loin.

Soudain, sans quitter la taille du gabier, elle lança le premier couplet de la *Wacht am Rhein*. Ses yeux et ceux du matelot se rencontrèrent et se comprirent. Fiers de parler une langue inintelligible pour les autres, ils unirent plus étroitement leurs mains et, devant la haine grondante qu'ils sentaient autour d'eux, ils redoublèrent l'ardeur belliqueuse de leur chant.

Cecco, que les Américains exaspéraient, demanda brusquement à une grosse fille assise à côté de lui :

— Qu'est-ce qu'ils chantent, ceux-là?... Ils nous embêtent!

— Tu ne vois pas ça? —dit la fille avec un air de supériorité, — c'est des Allemands!...

— Des Allemands! reprit Cecco. Ah! *Santa Madonna*! J'en ai trop vu, quand je travaillais au tunnel du Gothard... je te le dis, moi, il n'y en a pas, de plus sales bêtes!...

Cecco se rappelait une bataille entre Allemands et Piémontais, d'où son frère était sorti avec une côte brisée. Il s'irrita davantage en voyant sa préférée prendre entre ses mains les joues d'un matelot pour s'amuser de la grimace de son visage ainsi déformé. Il lui cria, sans égard pour les deux chanteurs :

— Dis donc, toi!... Si tu venais ici un peu!...

Le Grand Philippe, qui, le coude sur la table, écoutait avec beaucoup d'attention, lui dit vivement :

— Tais-toi, Cecco! Tu vas amener du scandale...

Mais le matelot caressé par la fille s'était levé, les yeux en fureur. C'était un quartier-maître tout fier de ses galons. Il empoigna son tabouret et le lança contre Cecco. Celui-ci, se baissant, esquiva le coup. Tous les charretiers se levèrent au milieu des clameurs des femmes. La patronne, se précipitant du comptoir, essaya de s'interposer. Mais Pascualete le Borrego la poussa dans l'escalier avec la cohue des filles. Affolées, elles grimpèrent les marches quatre à quatre et coururent se barricader à l'étage supérieur.

Cependant, le patron, attiré par le bruit, était descendu. Dans la crainte qu'il n'allât chercher la police, le Grand Philippe le prit par les épaules et l'enferma dans la cuisine. Un épouvantable tumulte emplissait la salle. Les Américains avaient tiré de leurs poches des couteaux et des coups de poing. Les tabourets de bois volaient sur eux, mais faisaient moins de mal que de bruit. On s'observait de part et d'autre.

Le Papas indécis frôlait les murs et épiait la bataille, se demandant s'il devait s'esquiver. Soudain Pepico, qui avait guetté l'instant, se retourna et détacha un violent coup de savate au joli chanteur à la rose blanche. Celui-ci atteint au ventre tomba de tout son long. Au même moment, Rafael ayant pris un siphon sur le comptoir, le lança de toutes ses forces à la tête d'un gros matelot roux qui fonçait sur les charretiers, le couteau levé.

Cette idée de Rafael fut pour le Grand Philippe la révélation de toute une tactique. Il fit se serrer ses camarades autour du comptoir, où s'alignaient des rangées de siphons. Le Papas, barricadé derrière le fauteuil de la patronne, en faisait passer aux combattants. Un dans chaque main, Pascualete se rua

contre les matelots et, sans prendre garde aux couteaux, il se mit à assommer de droite et de gauche. Appuyé par Cecco, qui brandissait aussi des siphons, il abattit les plus robustes. Pepico, d'un coup de savate, faisait sauter les couteaux des mains de ceux qui résistaient encore, tandis que le Papas, se coulant entre leurs jambes, les renversait d'un mouvement d'échine.

Rafael maintenait sous lui le quartier-maître qui avait attaqué Cecco. Il finit par s'asseoir sur sa poitrine.

— Attache-le ! cria Salvador qui n'osait pas trop s'engager.

Et tirant de sa poche des mèches de fouet, il les tendit à Rafael.

Mais Pascualete et Cecco avaient acculé les trois derniers dans un angle de la salle. Ils étaient furieux l'un et l'autre. Cecco se prit corps à corps avec un des matelots, une espèce d'hercule, beaucoup plus grand que lui. Il réussit à lui emprisonner les bras entre les siens et, plongeant dans les yeux hagards de l'Américain ses yeux fous de haine, il lui mordit l'oreille comme un chien et d'un coup sec il la déchira.

Exaspéré par la douleur, le matelot se renversa sur Cecco, qu'il aurait étouffé, si le Papas ne fût venu au secours de son camarade. Cecco, dégagé, lui ficela les poignets avec des mèches, à lui couper les veines. Pendant ce temps, les autres entassaient des tables et des tabourets, de manière à former une barrière entre eux et les Américains.

— A présent, filons, — dit le Grand Philippe, — avant que la police arrive !...

Les charretiers s'engouffrèrent dans le vestibule. Le Grand Philippe tourna prestement la clef dans l'énorme serrure. Ils franchirent le seuil en avalanche. Après quoi, Philippe referma la porte et jeta la clef dans une ruelle en cul-de-sac.

Tout était plus calme maintenant. Minuit venait de sonner et les matelots étaient redescendus vers le port. A peine si de loin en loin, des zouaves permissionnaires erraient encore, et des groupes de jeunes gens à mandolines. Les charretiers étaient les maîtres de la rue.

Encore frémissants de l'affaire, ils parlaient très haut et gesticulaient, se racontant les coups donnés et se montrant leurs blessures. Cecco avait une légère éraflure sous

l'œil droit et une forte entaille au pouce. Comme il saignait beaucoup, il dut se laver à une fontaine et s'envelopper la main de son mouchoir. L'admiration des autres l'entourait ; mais on se pressait surtout autour de Pascualete, on lui frappait sur l'épaule en signe de reconnaissance. Salvador, par ostentation, lui passa le bras autour du cou. Il redisait en paroles abondantes et magnifiques la bravoure du vieux.

Une telle attitude choqua Rafael, qui se rappelait le rôle un peu mince de Salvador pendant la bagarre. Son admiration pour lui en fut ébranlée. Mais ce ne fut qu'une impression très rapide. L'ardeur de son sang l'emportait. Des images de bataille et de volupté grandissaient dans sa tête. Cecco lui prit le bras violemment et cria aux autres :

— Allez !... aux *Espagnoles*, maintenant !

La voix ivre de Cecco passa sur la bande comme un vent de luxure. Un grand cri farouche répondit. Les charretiers s'ébranlèrent, ils remontèrent la rue, enlacés, soulevés par les mêmes visions et la même force, comme un régiment en marche. Des mauresques les arrêtèrent, des bras se nouèrent à leurs cous, se pendirent à leurs blouses, des mains les poussèrent. Ils montèrent précipitamment les petits escaliers en colimaçon, buttant aux angles des marches, jusqu'à ce qu'ils émergèrent à la clarté épanouie de la terrasse.

Émues par le sang qui souillait leurs visages et leurs mains, les femmes les attirèrent brutalement. Des couples se formèrent. Ils s'éparpillèrent peu à peu dans la maison obscure et, le tumulte s'éteignant tout à coup, il y eut une minute de grand silence.

Puis, quand ils reparurent, se retrouvant face à face, ils furent repris par leur besoin de crier, de se répandre et de détruire. Ils salirent avec leurs souliers les tapis des femmes, ils se vautrèrent sur les coussins. Cecco, ayant pris sur une étagère une petite tasse en verre doré, la lança violemment contre le dallage. Aussitôt une robuste fille aux bras cerclés de bracelets se précipita sur lui en poussant des cris aigus et en ameutant les autres. Des voix glapirent, des injures arabes déchirèrent les gosiers. Une vieille, la gorge tremblante, parut sur le seuil, en faisant des gestes tragiques et en hurlant. Elle menaçait les charretiers de la police, elle

leur faisait honte de leur brutalité. Cecco, par dérision, se mit à la lutiner. Alors elle saisit dans un coin une bouteille de pétrole et elle la brandit maladroitement au-dessus de sa tête, cherchant à le frapper. Cecco la désarma et, la repoussant avec les femmes sur la terrasse, il ferma vivement la porte en entraînant ses camarades.

Ils dégringolèrent l'escalier, se cognant aux murs étroits. Mais la porte se rouvrit aussitôt, des bouteilles se mirent à pleuvoir derrière eux avec des malédictions et des cris. Quand ils furent dehors, par les lucarnes de la maison, les femmes exaspérées leur jetèrent de nouvelles injures. Le Papas, se retournant, agita avec un geste de moquerie un mouchoir de soie qu'il leur avait volé.

On était à deux pas des *Espagnoles*.

Rafael se précipita dans le vestibule, suivi de toute la bande. Les femmes, à leur vue, avaient poussé des cris aigus et les conviaient à entrer.

Ils entrèrent tout d'un coup. Elles allèrent à eux cérémonieusement, quelques-unes prenant la main de ceux qu'elles connaissaient. Puis chacune flanquant un des hommes, le bras appuyé sur son épaule, elles descendirent avec lenteur l'escalier du sous-sol, en cambrant leurs tailles et en espaçant de marche en marche leurs jupons de ballerines.

Salvador, reconnu par deux femmes, se pavanait au milieu des caresses.

— Tu fais danser? dit l'une d'elles en l'embrassant.

Salvador, avec ses idées de grandeur, proposa tout de suite de faire danser les Espagnoles. Le Borrego l'appuya et les autres acceptèrent par orgueil, bien que cette fantaisie coûtât cher.

On les introduisit dans un salon décoré de façon prétentieuse et criarde. Un lustre en verroterie pendait au milieu. Dans le fond, s'ouvrait un petit théâtre.

Bientôt les danseuses parurent en file indienne, dans la nudité de leurs torses grêles. Elles montèrent sur l'étroite scène, où se tenait un musicien coiffé d'une casquette de jockey et cachant sous des lunettes bleues ses yeux malades. Le musicien tira un accord de sa guitare. Une grande fille maigre, élevant les bras, fit claquer ses castagnettes et

se mit à tourner sur la pointe des pieds. Elle s'accompagnait d'une chanson rauque, à la mode arabe. Les quatre autres, élevant les bras à leur tour, reprirent le refrain en une clameur aiguë :

La reina de las flores
Por alta mar se va;
Marinero, despega la vela[1] *!*

Orgueilleux de ce spectacle, qui se déployait pour eux seuls, de ces poses et de ces attitudes, qui étaient comme un perpétuel hommage, les charretiers s'étendaient insolemment sur les divans et sur les tapis. Cecco s'était installé à côté de Rafael, qui s'étonnait un peu de l'impétuosité de sa soudaine amitié. Des femmes les tenaient embrassés, les troublant par leurs baisers et les frôlements sinueux de leurs corps. Les jasmins qui se dressaient à la pointe de leurs chevelures, comme le cimier d'un casque, tombaient en neige sur les épaules, et l'odeur molle de ces fleurs semblait flotter autour des danses.

Tout à coup, une grande, vêtue de blanc, avec des cheveux dénouées d'Ophélie, s'avança droit vers Rafael. Sous son diadème de perles fausses, elle marchait impétueusement, à pas saccadés, comme une reine d'opéra. S'étant assise auprès de lui, elle le baisa longuement sur la bouche et, à voix basse, comme s'il se fût agi d'un mystère, elle lui dit durement à l'oreille :

— Viens !

Mais il l'écarta sans rien dire.

En ce moment, les danseuses ayant quitté la scène s'étaient répandues dans la salle et, glissant sur la sciure humide du dallage, elles continuaient leurs chansons et leurs poses au son de la guitare et des castagnettes. Celle du milieu s'était arrêtée. Plus maigre et plus brûlée qu'une cigale, elle offrait son corps tout entier, les bras arrondis au-dessus de sa tête ; et son ventre, onduleux, roulait doucement sur ses hanches.

Cependant la femme aux cheveux dénoués d'Ophélie ne cessait de baiser Rafael. Il se laissait aller entre ses bras. Ce

1. « La reine des fleurs — s'en va vers la haute mer ; — marin, largue la voile... »

n'était pas tant un appétit de volupté, qui soulevait tout son être, que l'essor impétueux de ses pensées. La bataille de tout à l'heure et l'assaut des mauresques avaient calmé son sang ; mais ses nerfs vibraient toujours et son imagination en fête bondissait vers des choses inconnues.

La femme s'exaspérait :

— Viens ! dit-elle encore, de sa voix impérieuse et dure.

Il se leva.

Sitôt qu'ils furent dans sa chambre, elle se jeta au cou de Rafael et recommença de le baiser avec une sorte de frénésie, comme si elle eût voulu aspirer toute sa jeunesse entre ses lèvres. A chacun de ses mouvements, il sentait l'odeur énervante des jasmins qu'elle avait dans sa chevelure.

Puis, avec un élan de joie, elle dénoua tout à coup ses bras et se mit à se dévêtir précipitamment. Son profil, d'une finesse presque immatérielle semblait luire dans l'ombre, comme le cercle nacré de la lune. Ses joues un peu creuses se coloraient de rose aux pommettes et son nez busqué se recourbait joliment à l'andalouse.

Rafael considérait avec attention sur la commode des fruits en cire qui s'élevaient en pyramide sous un globe. Il y vit aussi, dans un cadre de peluche, la photographie d'un homme rasé, qui ressemblait à un valet de *cuadrilla*. Au milieu, une veilleuse brûlait devant un chromo représentant la mère des Sept-Douleurs, le cœur saignant sous les épines et la couronne de glaives.

— Regarde ! dit la femme en le tirant par le bout déroulé de sa ceinture.

Rafael se retourna. Elle appuyait sur une chaise son pied chaussé d'un soulier de satin blanc à talon haut et elle raidissait sa jambe que moulait un grand bas de soie blanche, luisant et lisse comme un ivoire.

— C'est joli ! dit-elle.

En même temps, elle caressait la cambrure de son pied. Rafael, ébloui, affecta un grand dédain.

Alors, sautant comme une enfant espiègle, elle fit mille folies. Elle l'embrassa sur les joues, elle écarta le col de sa chemise pour lire le chiffre marqué à son tricot; puis elle le conduisit à la commode et, prenant un œillet rouge, qui trempait dans un verre à pied plein d'eau :

— Sens ! dit-elle.

Elle approcha l'œillet rouge des narines du jeune homme, puis, avec un geste emphatique, elle le remit précieusement dans le verre.

Les prévenances de cette femme et ce luxe de sa personne ravissaient Rafael. Mais au fond ces délicatesses inconnues le gênaient un peu. Il prenait un air impassible et s'abandonnait aux caresses avec une hauteur feinte.

La femme, le saisissant à bras le corps, l'entraînait vers le fond de la chambre. Elle se jeta sur lui d'une si violente étreinte et d'un tel emportement de passion, qu'il eut presque peur.

Cependant des coups retentissaient à la porte : c'étaient Salvador et Borrego qui s'impatientaient. Rafael leur cria des jurons. On entendit la bande s'en aller au milieu d'un vacarme de tabourets remués. Les castagnettes claquaient toujours et les femmes, excitées par la danse, répétaient de leurs voix perçantes jusqu'au malaise :

Marinero, despega la vela...

Dans le silence de la nuit, maintenant, Rafael était allongé contre la muraille, il sentit la tête de sa compagne s'appuyer sur sa poitrine. Les joues brûlantes de fièvre, elle ne pouvait pas dormir. De temps en temps, elle se soulevait pour regarder le jeune homme qui fermait les yeux.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-elle tout à coup, sans doute pour l'empêcher de s'assoupir.

Quand Rafael lui eut dit son nom :

— Moi, je m'appelle *Gitana*...

Puis, approchant la bouche de son oreille :

— Veux-tu que je te dise mon vrai nom ?... Juana ! Ma mère aussi s'appelait Juana !... Mon pays, c'est Cadix !...

Et elle ajouta, comme se parlant à elle-même :

— Ils sont beaux, les hommes de mon pays !...

Rafael, piqué par cette phrase, dont il ne saisit pas le sens, la repoussa de sa poitrine et, comme il faisait très chaud dans la chambre, il tira le rideau rouge qui, tout près de lui, masquait la fenêtre entr'ouverte. Le spectacle était si merveilleux qu'il se dressa sur son séant pour mieux voir. Il

ouvrit la fenêtre au large. La ville apparut tout entière dans la clarté pâlissante de la lune. L'horizon semblait immense. Tout au bout du port, Rafael reconnut le navire des Américains qui élevait ses deux cheminées gigantesques et les mille feux de ses sabords au-dessus des eaux miroitantes. Vers les montagnes, à travers les brumes lointaines, les lumières des phares tournaient doucement. Sur les terrasses voisines, les Arabes étendus dormaient.

Rafael s'ingéniait à suivre les méandres des rues en étages. Mais la Gitana, se pendant à son cou, le fit coucher sur l'oreiller et, ramenant le drap jusqu'à ses épaules :

— Tu aurais froid ! dit-elle.

Elle poussa la fenêtre et se rejeta sur lui en l'étreignant. Les bruits de la rue et les chansons des femmes s'éteignaient, Ils s'endormirent d'un sommeil accablé...

A cinq heures, une horloge qui sonnait en bas réveilla Rafael. Il compta les coups du timbre, puis il tira le rideau rouge. Le jour commençait à poindre, le rebord de la fenêtre était mouillé, et l'air matinal était si vif qu'il eut un frisson.

Aussitôt une toux déchirante secoua la Gitana. Rafael, se retournant vers elle, perçut une odeur de créosote et de phénol.

— Ça sent l'hôpital par ici ! En voilà, une odeur de choléra !...

La Gitana étouffa sa toux :

— Ça n'est rien ! dit-elle.

Pour qu'il ne vît pas ses yeux en larmes et ses joues blêmies, elle lui baisa le cou avec un redoublement de ferveur. A ce moment, les Arabes éveillés sur les terrasses se mettaient en prières et, levant les bras sous leurs burnous, ils se prosternaient vers le soleil.

La Gitana tremblait que Rafael ne voulût partir. Elle tira le rideau rouge et le prit de nouveau entre ses bras. Puis ils se rendormirent.

Toute la journée, ne sachant que faire, il erra dans les bars et les petits cafés et finit par s'accouder aux rampes du Boulevard en regardant les bateaux et les camions du port, comme font les ouvriers désœuvrés. Il y retrouva Pepico et Salvador, qui s'étaient fait rosser par les matelots en descendant de la

Casba. On but ensemble en se racontant les coups, et, parce qu'il était un peu ivre, Rafael n'osa pas aller au faubourg voir sa mère. Il retourna le soir chez la Gitana. Le lendemain, avec Pepico, il recommença à traîner par la ville. Il fit des achats extravagants dans les magasins de la rue Bab-Azoun et revint à l'auberge avec deux pantalons de velours et une demi-douzaine de ces chemises multicolores que portent les Maltais et les Napolitains.

Le jour suivant, il était si bien écœuré de cette vie de fainéantise qu'il s'engagea avec son ami chez Bacanete, dont les équipages venaient d'arriver. Il donna au Borrego les quatre-vingts francs qui lui restaient pour les remettre à sa mère, et quand, à deux heures du matin, il reprit la montée de la Colonne, repassant dans son esprit toutes ses aventures depuis son retour, il lui sembla qu'il avait fait un mauvais rêve.

V

LES GANDOLES

Depuis Alger, la pluie tombait en déluge. Jamais Rafael n'avait fait un si triste voyage et, de mémoire de patron, on n'avait jamais vu un mois de décembre pareil. Les roues des chariots s'embourbaient dans les ravines ou glissaient sur les quartiers de rocs lavés et polis par les eaux. Les charretiers étouffaient sous les capuchons de leurs cabans de toile cirée, et leurs grandes bottes en entonnoir sanglées au-dessus du genou par une courroie doublaient par leur pesanteur la fatigue de la marche.

Rafael était parti avec Bacanete et Pepico. Derrière eux, venait Alvarez le Castillan, en compagnie de Salvador et de Manuel, un nouveau charretier de la province d'Oran. La montée avait été atroce jusqu'à Ben-Chicao. A Berrouaghia, le temps s'était un peu éclairci ; mais la route était si mauvaise qu'ils n'y gagnèrent que de quitter leurs cabans. Les bêtes étaient crottées jusqu'au ventre, on pataugeait dans des nappes de boue liquide, et l'humidité glacée vous entrait jusqu'à l'âme. Puis bientôt commença la descente de Mongrono.

Chacun courut à sa mécanique. Ils cheminèrent ainsi pendant de longues heures, la main crispée sur le serre-frein, sans se rien dire. A la moindre distraction, le chariot trop chargé entraînait le limonier et risquait de s'abîmer dans les ravins à pic.

Il faisait nuit, quand ils arrivèrent au Camp-des-Zouaves, et la pluie s'était remise à tomber. Les masures de l'auberge émergeaient à peine de la route boueuse. Avec leurs petites fenêtres aux lumières avares, elles étaient d'une tristesse navrante dans ce pays perdu. Comble de misère! il n'y avait pas de lits pour les arrivants. Trois équipes les avaient précédés : il faudrait coucher à l'écurie.

Cette écurie était un pauvre hangar, ouvert à la pluie et au vent. Rafael eut beaucoup de peine à trouver de la place pour ses bêtes, qu'il dégarnit en maugréant. Les colliers pleins d'eau étaient collés au cou des mulets. Il fallait les arracher violemment et faire effort pour les soulever, tellement la pluie les avait alourdis. Les courroies gonflées dans les boucles ne se détachaient pas. Rafael ne cessait de jurer et, ce qui lui arrivait rarement, il envoyait des coups de pied aux bêtes, par colère.

Quand il entra, il y avait foule dans la salle de l'auberge. Le frère aîné d'Alvarez était là avec ses hommes; le vieux Vicente et Espartero le Valencien, avec les leurs. On ne parlait pas beaucoup, malgré le vin chaud qui fumait dans un saladier. Rafael s'approcha de la cheminée, où flambait un feu de houx. Il s'assit près du Papas et du Grand Philippe et commença de se lamenter sur le mauvais temps et la misère de la route. La patronne s'empressait maternellement autour d'eux. Elle força Rafael à quitter son caban de drap bleu qui était trempé, et, avec son accent d'Auvergnate, elle débitait des gaudrioles pour les faire rire.

A table, un silence farouche régna. Chacun n'était occupé que de rassasier sa faim. Les hommes engloutissaient les viandes avec une sourde émulation, comme si à chaque bouchée ils avaient senti la force gonfler leurs muscles. Les têtes ne se levèrent qu'à l'entrée d'Alvarez le cadet, qui s'était attardé à l'écurie. L'aîné le fixa dès le seuil avec ses yeux durs et perçants et, quand il se fut approché de lui, il lui demanda à voix basse, sans même lui toucher la main :

— Combien de bordelaises?... Tu n'as pas oublié la commande pour Sidi-Makloud?...

Cet Alvarez, avec son visage glabre, inspirait une espèce de terreur. Son frère tremblait devant lui. On le savait riche et on redoutait son astuce. Son mutisme pesait sur les autres plus que la fatigue de la route. On aurait dit que personne n'osait parler sans son ordre.

Tout à coup, regardant Bacanete, il dit d'un ton très calme, comme s'il se fût agi d'une chose indifférente :

— Demain, il va falloir *batailler,* vous autres!

Il serrait les syllabes rares entre ses dents, à la manière castillane, et l'on avait froid dans le dos rien que de l'entendre.

Alvarez continua, en hachant ses phrases :

— Les Gandoles sont pleines d'eau!... à peine si nous avons pu nous en tirer... A Boghari, le postillon nous a dit que Louis Pontier avait versé... Il avait un chargement de porcelaine pour Laghouat...

— Eh bien, il a gagné sa journée, celui-là! exclama Bacanete : il peut se taper du bec, comme les cigognes...

Espartero, sans lever ses gros yeux :

— Déjà, que l'été dernier, les chariots lui ont brûlé...

— Il y a des hommes qui attirent la misère comme les poux! dit le Grand Philippe.

On n'ajouta pas grand'chose à ces paroles, qui montaient péniblement au-dessus de la grande fatigue des hommes. Rafael songeait au froid de la nuit qu'il faudrait passer dehors. Ses deux voisins, Siméon et Perico, remuaient leur café sans souffler mot. Alvarez le cadet attendait respectueusement que son père eût allumé sa cigarette pour tirer son tabac. Seul, Lopez, un des garçons d'Espartero, un petit Basque aux moustaches de chat, une tête fêlée par les noces, essayait des plaisanteries avec Bacanete. Celui-ci, bien qu'il fût mort de fatigue, s'entêtait à paraître gai, afin de soutenir sa réputation de loustic. Mais ses rires sans sincérité sonnaient faux dans le silence de tous.

Le lendemain, à l'heure du réveil, un grand vent souffla. La pluie avait cessé. On attela avec plus de courage. Puis, le café bu, on dit adieu à ceux de Vicente et d'Espartero

qui partirent les premiers, redescendant vers Alger. Alvarez l'aîné, craignant pour son frère le passage des Gandoles, détacha six bêtes de ses équipages, avec Siméon pour convoyeur, afin de renforcer ceux du cadet. Les traits détachés sonnèrent, des lanternes coururent, les manœuvres furent longues. Enfin, on se sépara dans la nuit noire, chacun songeant à la « bataille » annoncée.

Rafael venait en tête. Déjà, en se levant, il s'était senti la gorge prise ; mais, quand il commanda ses bêtes, il crut que son gosier allait se déchirer.

Le vent roulait de gros nuages gris dans le ciel et, vers l'est, de pâles rayons perçaient par endroits. Les cimes de l'Atlas apparurent dans des traînées de vapeurs, comme une vaste mer semée d'îlots. Puis des brouillards montèrent et des morceaux de brume, flottant au creux des vallées, formèrent des lacs semblables à ceux des mirages.

Malgré la boue liquide de la route et ses bottes pesantes, il sembla à Rafael que sa tristesse s'en allait avec les volutes des nuages, qui dévêtaient les montagnes. Comme la descente n'était pas trop rapide, il essaya de lier conversation avec Siméon, le convoyeur d'Alvarez. C'était un Français d'Algérie, mais ses petites moustaches blondes et sa grosse figure rouge lui donnaient l'air d'un Alsacien. Et cependant son père était d'Avignon. Il descendait de cette race de charretiers du Rhône, qui faisaient le halage sur le fleuve avant les bateaux à vapeur, et dont beaucoup avaient émigré en Afrique au temps de la conquête.

Mais ce Provençal était obstinément taciturne, plus taciturne que les Castillans. Aux questions de Rafael, il répondait par oui ou par non, ou, avec un geste vague, il disait : « Je ne sais pas ! » Rafael le regarda à la dérobée : la tête énorme était enfoncée dans la masse des épaules et les yeux semblaient morts sous d'épaisses paupières tombantes. Il le jugea entièrement stupide.

L'homme se hâta, d'ailleurs, de retourner derrière le chariot d'Alvarez pour voir à ses bêtes, et il chemina jusqu'à Boghari sans rien dire à personne.

A Boghari, on s'arrêta juste le temps de déjeuner et de faire boire. Puis les chariots se remirent en marche vers Bougzoul.

Le vent soufflait en tempête, ce qui retardait la marche des équipages. Mais comme la route ressuyée était meilleure, on n'eut plus qu'à se laisser aller. Rafael était si joyeux qu'il en oublia son enrouement. Il rechercha la compagnie de Manolito, qui l'attirait par son étrangeté.

C'était un petit homme mince, au visage si émacié et si plein de rides que, malgré ses trente-huit ans, on lui en eût donné soixante. Ses tempes étaient toutes grises et, sur le devant de la bouche, il n'avait pas de dents. On le devinait usé jusqu'aux moelles, mais la dureté du squelette apparaissait sous les vêtements comme une machine de guerre toujours tendue, l'effort des muscles étant devenu une habitude. Un reste de vie s'était réfugié dans ses yeux d'une extrême lassitude et dont l'intelligence surprenait. Il s'exprimait poliment, avec une grande douceur. Comme il était encore endimanché, Rafael lui dit :

— Tu as été voir les *gazelles*, Manolito ?

— Non ! j'ai été voir ma petite, qui est chez les religieuses de Boghari, pendant que vous autres vous faisiez boire...

La réponse et le ton tranquille de Manolito déconcertèrent Rafael, qui resta un moment silencieux. Il finit par ajouter :

— Quel âge, a-t-elle la petite ?

— Cinq ans !...

L'un et l'autre semblaient dire cela avec une complète indifférence. Les mots tombaient lentement, coupés par la rafale.

— Et ta femme, où est-ce qu'elle est ? demanda encore Rafael.

— Ah ! oui, où est-ce qu'elle est ?... Elle est morte, voilà tantôt deux mois... Nous avions acheté une petite maison, tout près d'Oran, sur la route de Valmy. Le roulage marchait bien, là-bas...

A l'accent des paroles, Rafael sentit tout à coup l'immense détresse de Manolito. Comme pour s'associer à la peine du misérable, Rafael dit encore :

— Mais le roulage marche bien par ici aussi... Et puis, tu as un bel équipage !...

— Qu'est-ce que ça me fait, un bel équipage?... C'est bon quand on est jeune, comme toi. Moi, je continue à marcher... est-ce que je sais seulement pourquoi?...

Le vent emportait la moitié des paroles. Il fallait lutter pour se faire entendre. Rafael vit que cet effort fatiguait son camarade. D'ailleurs, à quoi bon parler? Il le quitta pour retourner au cordeau, abattu encore une fois par la tristesse que Manolito avait partagée avec lui et par celle que la nuit tombante ajoutait à l'horreur des lieux. Au bout du couloir de la route, entre les roches arides, on distinguait vaguement le grand désert de Bougzoul. Le vent balayant les parois sablonneuses vous jetait au visage une grêle de petites pierres pointues comme des aiguilles. Il fallait fermer les yeux et l'on n'entendait plus que le roulement de l'ouragan et la plainte presque humaine des fils sur les poteaux du télégraphe.

Après six heures de marche qui furent interminables pour Rafael, les lumières du premier caravansérail apparurent. Comme à cause du vent, il faisait très froid, les charretiers s'empressèrent de dételer pour se réfugier dans la grande salle, où des bols de vin chaud les attendaient. Ils étaient si harassés, qu'ils goûtèrent complètement la joie de l'arrivée à l'étape. Tout leur sembla beau : le feu qui flambait dans l'âtre, la table servie où s'alignaient pour eux d'abondantes nourritures, mais surtout le joli visage de la servante, qui se frayait un passage entre les groupes, au milieu des taquineries et des robustes propos d'amour. Elle s'y complaisait visiblement et elle inventait des prétextes pour rentrer à tout instant dans la salle. La rudesse des hommes paraissait l'émouvoir. L'odeur des cuirs et des cabans humides, la fumée des pipes et des cigarettes, le gâchis de boue que les grosses bottes étalaient sur le dallage ne la choquaient point. Elle répondait avec des éclats de rire perçants aux plaisanteries de Bacanete et de Salvador. Mais lorsque Rafael entra avec Pepico, elle s'arrêta sur le seuil de la cuisine pour le fixer, sans nul souci de ce que penseraient les autres. Leurs regards se croisèrent et il la dévisagea. Elle était toute petite. Sa pâleur semblait luire, ses lèvres décolorées s'épanouissaient, sa chevelure surmontée d'un peigne d'écaille se relevait au sommet de la tête, à la mode des Sévillanes. Tout à coup Rafael

songea à la Gitana et à la fenêtre rouge. Il demanda son nom.

Elle s'appelait Carmen, elle était de Grenade et, à l'auberge, depuis quinze jours à peine.

Cependant elle ne lui adressa pas la parole. Quand on se mit à table, elle s'empressa autour des autres, glissant sur la pointe de ses pieds avec la légèreté d'une danseuse. Sa beauté et les éclats de son rire triomphaient de l'accablement des convives. Chacun la regardait avec des yeux avides. Seul, Alvarez, choqué dans sa dignité d'Espagnol du nord, la fixait d'un air scandalisé. Comme pour lui signifier qu'elle était importune, il se remit à parler de l'accident de Louis Pontier. On retomba dans la misère du métier.

Un bruit de voiture se fit entendre dans la cour. Puis le patron du caravansérail se montra sur le seuil, enveloppé d'un burnous arabe. Un souffle d'air glacé s'engouffra dans la porte ouverte et le patron dit tout de suite :

— Ah! vous autres! il va falloir batailler demain!... Les Gandoles sont mauvaises...

Personne ne songea plus à la présence de Carmen. La fatigue parut plus pesante par la crainte du lendemain. Cependant Bacanete s'obstinait à parler. Il jurait qu'il passerait quand même. Il vantait l'intrépidité de son mulet Marquis, une acquisition récente, dont il était fier. Mais ceux mêmes qui ne partageaient pas sa confiance évitaient de lui répondre, tournant machinalement la cuiller dans leur verre de café. La table se dégarnissait peu à peu, chacun étant pressé de gagner son lit.

Rafael s'occupait à tirer du chariot son sac à linge, lorsqu'il s'entendit appeler à voix basse. Carmen était auprès de lui. Elle lui prit vivement la main et elle lui dit en castillan, avec le zézaiement câlin des Andalouses :

— Rafaelete, tu viens chez moi, tout à l'heure?...

Elle lui montrait sa chambre, qui donnait sur la cour, auprès du colombier, et elle ajouta très vite :

— C'est là! je laisserai la porte ouverte...

Puis elle s'enfuit vers la cuisine.

Rafael resta un moment indécis. Il était mort de sommeil, ses yeux se fermaient invinciblement. Il songea aux Gandoles,

au terrible effort du lendemain. Puis sa vanité l'emporta et, quand son ami Pepico se fut endormi, il se glissa, pieds nus, hors de la chambre et, à tâtons, il se mit à chercher la porte de cette fille qui allait lui voler sa force.

Était-ce l'ensorcellement de Carmen, l'ivresse qu'elle lui avait versée, le sursaut d'orgueil que la folie de ses caresses avait soulevé en lui, ou bien encore l'excitation factice de ses nerfs frénétiquement tendus? — le lendemain au réveil, une vaillance fébrile l'emportait. Avec des façons triomphantes, il se moqua des mines défaites de ses camarades et particulièrement de Pepico, qui attachait ses traits d'un air las :

— Ah ! comme te voilà faignant ce matin ! Dis !... tête de marron sculpté !...

Pepico était de mauvaise humeur, et d'ailleurs un peu jaloux de Rafael, qu'il avait vu sortir de chez Carmen :

— Tu sais !... moi, ces manières-là ne me plaisent pas trop...

Un son de colère grondait dans ses paroles. Rafael jugea plus digne de ne pas insister.

Bacanete n'en finissait pas avec ses préparatifs de départ : c'était une attache à raffermir, une bête à changer de place, un harnais à raccommoder ; puis des plaisanteries interminables avec la patronne, des farces au garçon d'écurie. Alvarez s'impatientait, car le mauvais état de la route les obligeait à voyager ensemble.

Enfin, vers huit heures, on se remit en marche sous le ciel bas et menaçant, et, comme le vent s'était un peu calmé, on redoutait la pluie. Le désert de Bougzoul apparut dans toute son horreur : à perte de vue, des terres livides, d'où s'enlevaient de grands oiseaux en longues files noires, une bise âpre, et toujours ce grésillement des cailloux balayés par la rafale. Pour regagner le temps perdu, on mangea, chemin faisant, chacun à côté de son chariot. L'ennui était si lourd qu'ils goûtèrent ce triste repas comme un plaisir et comme une friandise ; puis, de nouveau, les heures s'écoulèrent, toutes semblables, dans le vent et dans les nuages.

Quand on fut au bout de la route ferrée, en vue des Gan-

doles, Bacanete proposa de faire halte et de se restaurer légèrement avant de tenter la traversée. On tira des caissons des boîtes de conserves, des bouteilles de vin et, d'un grand sac, des miches de pain larges comme des meules. Bacanete en prit une, fit la croix dessus avec son couteau et se mit à en distribuer des tranches. On remplit de vin des verres et des casseroles, qui circulèrent à la ronde. A se sentir ainsi les uns près des autres, on oublia un instant la tristesse de l'heure. On recommençait à se parler. Bacanete, fidèle à son rôle, reprenait ses éternelles plaisanteries. Il s'interrompait pour dire à chacun :

— Mange, mon ami ! Mange du pain, va ! C'est la force des hommes !...

La menace des Gandoles prochaines ajoutait à ces mots je ne sais quelle solennité. On regardait avec inquiétude autour de soi. Savait-on à quelle heure on souperait ce soir? Et même, si l'on arrivait à l'étape, aurait-on seulement le courage de manger? Chacun y songeait tout bas sans oser le dire, les yeux vers l'horizon. Manolito rompait son pain avec lenteur, comme une chose précieuse, et quand on lui passa la casserole pleine de vin, il l'éleva à la hauteur de son front, puis il la but d'un trait sans dire un mot.

Alvarez, à l'écart, coupait d'énormes morceaux de pain et en faisait manger à chacun de ses mulets, ce qui excita des murmures, des plaisanteries. Personne ne comprenait cette prodigalité.

Brusquement Bacanete donna le signal du départ. Ce fut un vrai branle-bas. On s'empressa de ranger les vivres dans les caissons. Mais lui, comme s'il voulait couper court aux appréhensions par la soudaineté de l'attaque, il avait tout de suite commandé ses bêtes, et déjà son équipage roulait en avant. On le vit tout à coup quitter le frayé et obliquer dans la direction du lac.

— Mais... où est-ce qu'il va? Il est fou !... cria précipitamment Alvarez.

Les charretiers regardaient avec stupeur l'attelage continuer sa marche vers la grande nappe d'eau livide. Alvarez, hors de lui, courut demander des explications.

— Laisse-moi faire ! dit Bacanete. Tu ne vois pas qu'il

n'y a presque point d'eau. Le terrain est meilleur là-bas que dans les Gandoles et nous gagnerons une bonne heure de route...

— Oui! on va s'enfoncer jusqu'aux essieux!...

— Allons, tais-toi, mon ami! Je connais ma route, moi! Je ne viens pas d'Oran peut-être!...

Devant cette assurance, Alvarez se calma. Il revint vers ses hommes :

— Ça, c'est bien une idée à Bacanete! une idée de *maboul!* Enfin, puisque c'est fait, c'est fait!... Allons-y!.,.

Et lui-même, d'un claquement de fouet, il donna le signal à son tour.

Rafael venait à une assez grande distance après Bacanete. Déjà celui-ci s'approchait du lac, dont les petites ondes crispées et poussées par le vent semblaient s'avancer dans les terres. Rafael, pour le rejoindre plus vite, crut bien faire de s'écarter de son frayé, qui s'infléchissait légèrement. Il fit quelques pas sur un sol ressuyé par la bise et qui sonnait sous les pieds comme une voûte, lorsque soudain la bâche du chariot pencha formidablement et l'équipage s'arrêta net. La roue antérieure du *remain* était enterrée jusqu'à la hauteur du moyeu. Essayer de la sortir par la force des bêtes, c'était s'exposer à voir chavirer le chariot, qui s'inclinait déjà d'une manière inquiétante. Rafael tournait à l'entour, désespéré, conscient de sa faute. Il ne pouvait rien tout seul. Alors il fit claquer son fouet à coups prolongés pour demander de l'aide. Alvarez accourut le premier.

— Je l'avais bien dit que ça arriverait!... Il est fou, Bacanete, avec ses idées!

Suivi de Rafael, il examina la roue, s'agenouilla et, de ses deux mains, se mit à rejeter la terre de chaque côté. Les autres, penchés, le regardaient faire, anxieusement. Mais Salvador déclara tout de suite :

— Il n'y a qu'à *doubler*!... Je vais détacher une *branche* de mon équipage.

— Doubler! reprit Alvarez, regarde un peu le caillou qui est devant la roue du remain...

Et écartant le sable, il mit à nu un énorme quartier de roche :

— Tu casseras plutôt les traits que de t'en ravoir...

Il se releva d'un air très calme ;

— Celui qui veut se mettre à casser le caillou peut commencer; moi, je ne bouge plus, la nuit va venir : jusqu'à demain. il n'y a plus rien à faire. Et puis, priez le bon Dieu que la pluie ne se mette pas à tomber!...

Bacanete, son fouet en cravate, arrivait à ce moment même :

— Eh bien, quoi? quoi?... qu'est-ce qu'il y a?...

Mais Alvarez, sans lui répondre, se mit à rouler une cigarette, d'un air d'indifférence. L'autre eut envie de le gifler. Puis sa rage muette se tourna en un débordement de fanfaronnades, qu'encouragea Salvador.

— Allez! allez! disait Bacanete, moi, je n'ai pas envie de coucher ici. On va doubler, mettre les *tours de roue!* — et, regardant en dessous Alvarez: — nous ne sommes pas des charretiers amateurs, nous autres! Nous n'avons pas peur de taper sur les bêtes, nous ne les tenons pas dans du coton!...

C'était une allusion méchante au bel équipage d'Alvarez, dont il était secrètement jaloux et aux soins minutieux que celui-ci donnait à ses bêtes. Le Castillan était blême de colère, mais il ne répondit rien.

Ceux de Bacanete le détestèrent comme s'il eût été cause du désastre : et tous, excités par Salvador, affolés par la peur de passer la nuit dans l'eau, ils se précipitèrent pour détacher leurs attelages. En frôlant du coude Rafael, Pepico ne put se tenir de lui lancer :

— Hein! toi, qui fais le malin!...

Rafael se borna à hausser les épaules.

Une agitation fiévreuse remplit ce coin de l'immense plaine. Luttant contre la distance et le vent, des cris s'élevèrent avec un grand bruit de traits froissés, de grelots et de claquements de fouet. Conduits par les hommes, des branches de mulets arrivaient au trot se rassembler autour du chariot en détresse. On entendait partout la voix rauque de Rafael, qui, pour faire oublier sa maladresse, se multipliait. Il donnait des ordres, décrochait les cries, allumait des lanternes, car derrière la dune d'El-Krechen l'ombre s'épaississait.

Pendant ce temps, Bacanete, armé d'une pioche, avait dégagé la roue. Confiant dans la force des équipages, son idée était de passer par dessus le quartier de roche. Dans un grand flux de paroles, il expliquait longuement son plan à Salvador, sans se presser, malgré l'impatience des bêtes qui piaffaient et secouaient leurs grelots, et, la plaisanterie toujours à la bouche, il paraissait s'amuser fort des mines éperdues des hommes.

Il fit placer en tête sa propre branche pour doubler celle de Rafael. De chaque côté du chariot, afin de le maintenir en équilibre, on accrocha les grosses chaînes des tours de roue, auxquelles on attela de nouvelles branches de mulets. Autour de l'énorme véhicule, la masse bruyante des quarante bêtes remuait dans l'ombre. Sous la lumière des lanternes, les croupes blanches ondulaient tumultueusement comme les grosses vagues des tempêtes. Le flot des énergies grondantes s'exaspérait. Des ruades partaient tout à coup au milieu d'un hennissement de colère, un frisson de révolte parcourait toutes les échines, les harnais et les traits s'agitaient et craquaient, une rumeur de bataille assourdissait les hommes, et la grande force frémissante des attelages les emportait à leur tour.

Ils se rangèrent par groupes aux côtés des bêtes. Rythmant leurs commandements, frappant du fouet en cadence, ils essayèrent d'enlever l'équipage dans une clameur furieuse. Les mulets s'arcboutaient violemment sur leurs jambes, mais le chariot ne bougeait pas. On leur cingla les jarrets et les croupes à pleine peau, de tout l'effort du bras. On s'enivrait du sifflement des mèches, on s'excitait l'un autre et, à chaque coup, le vacarme des grelots s'élevait en une plainte frissonnante.

Bacanete, avisant un petit cheval arabe, qui renâclait, se rua dessus et se mit à lui frapper la tête à coups de manche de fouet. La bête, morte de fatigue, dansait entre les traits, n'ayant pas la force de se cabrer et, à chaque geste du bras, elle relevait la tête en ouvrant des yeux pleins d'épouvante. Derrière elle, le mulet Marquis, un grand mulet blanc, d'une hauteur colossale, se dressait tout debout sur ses pieds de derrière. Retroussant ses lèvres sur ses longues dents, il se mit à braire d'une façon belliqueuse, comme s'il eût voulu

faire honte à son compagnon et entraîner les quarante bêtes dans son élan. Bacanete, l'ayant menacé de la main, redoubla ses coups sur le cheval arabe, hors de lui, tapant en aveugle, affolé par la rage de son impuissance.

— Arrête! Bacanete, dit Manolito, tu vas le tuer!

— Qu'il crève! hurla Bacanete, puisqu'il ne veut pas marcher.

Et scandant chaque phrase d'un coup de manche de fouet :

— Il faut que je lui casse la tête!... il faut que je lui casse la tête!... Tu ne connais pas, toi, la coquinerie des bêtes...

Il s'arrêta, épuisé, dégouttant de sueur, devenu presque aphone à force de crier. Le cou du cheval arabe n'était plus qu'une plaie, et le sang ruisselait de son poitrail.

Ils s'obstinèrent. Ils reprirent leurs places aux côtés des branches, les commandements et les coups de fouet rythmés recommencèrent. Un halètement formidable monta de toutes les poitrines, disant la peine des hommes et le dernier sursaut de leur volonté pour vaincre l'inertie du chariot et l'entêtement des bêtes. Au milieu de la clameur, se distinguait, semblable à un râle, la voix rauque de Rafael. Il se déchirait la gorge, comme si l'effort de son cri allait s'ajouter à l'effort de l'attelage. Mais les mulets ne faisaient que piétiner sur place. Son bras, las de frapper, se paralysait. Le découragement l'envahit. Au même moment, toutes les fatigues de la route, toute la détresse présente, toutes les craintes pour le lendemain l'assaillirent à la fois. Sa volonté s'effondrait; mais, du milieu de sa défaite, s'éleva comme un tourbillon de révolte et de vertige. Sa rage se tourna contre lui-même. Il se maudit et le jour où il était né. Il maudit l'amour de son père et de sa mère, il se mit à leur prodiguer l'insulte avec une sorte de frénésie et comme une fureur de destruction. Les dures paroles valenciennes s'arrachaient péniblement de sa gorge, mutilées et hideuses par l'enrouement de la voix, et, dans l'excès de son désespoir, un juron lui remontait sans cesse aux lèvres.

Manolito, scandalisé, lui dit :

— Tais-toi, Rafaelete! Laisse ton père et ta mère tranquilles...

Comme pour détourner un présage, il ajouta immédiatement la phrase consacrée :

— *Que Dieu les repose*, s'ils sont morts !...

Rafael, s'irritant davantage, ne l'entendit point. Il leva le bras pour frapper un des limoniers. Les côtes soulevées, les muscles roidis de la nuque aux talons, il voulut pousser contre ses bêtes, contre lui-même et contre tout une malédiction suprême dans un cri formidable ; mais une douleur aiguë lui troua la gorge. Il crut que ses tempes allaient éclater, que les veines de son cou jaillissaient en ruisseaux. Il resta, la bouche ouverte, comme étranglé par son cri qui ne voulait plus sortir.

Son fouet lui glissa des mains. Les bras pendants, les yeux morts, il se retourna vers les autres qui, épuisés avant lui, avaient cessé la bataille. Alors Alvarez le Castillan, demeuré impassible jusque-là, s'approcha d'eux, la cigarette aux lèvres, et de son air glacial, sans même les regarder :

— Je vous avais bien dit qu'il n'y avait rien à faire ce soir !... Occupons-nous maintenant de soigner les bêtes et de manger, s'il y a moyen...

Il faisait nuit noire. On entendait, tout près, les eaux du lac frissonner sous le vent, et les feux des lanternes formaient un petit cercle lugubre dans l'épaisseur de l'ombre. Perdus sous les ténèbres, au fond des terres désertes, les hommes sentirent plus que jamais l'horreur prochaine de la nuit. Encore tout frémissants de la lutte, ils eurent envie de se jeter sur Alvarez, dont le calme les exaspérait. Mais, avec ses yeux froids et son visage hautain, il paraissait inaccessible.

Résignés, ils se mirent à dételer les bêtes, à étendre les mangeoires, à tirer les sacs d'orge et de fourrage. Chacun maugréait et jurait. Rafael, toujours furieux contre lui-même, stimulait cependant sa paresse et aurait voulu faire double besogne. Comme il s'avançait ployé sous un sac, Pepico, tenant par la bride une couplée de mulets, le heurta au passage.

— Tu ne pouvais pas faire attention ! dit rudement Rafael.

Pepico, qui l'avait heurté à dessein, répondit avec colère :

— Ah ! mais tu nous embêtes, toi !... Comme si ce n'était pas assez de nous avoir mis dans la gadoue !...

La méchanceté du reproche exaspéra la fureur rentrée de Rafael. Il jeta son sac par terre et, les poings levés, il se précipita sur Pepico en tirant du fond de sa gorge rauque d'effroyables injures. L'autre, en garde, se préparait à lui détacher un terrible coup de savate, qu'il avait appris du Borrego. Mais on était accouru aux cris. On se mit entre eux deux ; Alvarez et Salvador maintinrent Rafael, qui se débattait et vociférait d'une voix monstrueuse :

— Arrive ici, ruffian ! bâtard ! charretier de contrebande ! Arrive ici, si tu es un homme ! Mais tu es trop lâche pour ça ! Va-t'en plutôt casser des cailloux à la carrière, puisque c'est ton métier à toi, et ne viens pas nous insulter, nous autres !...

L'emportement de ses gestes et la force de son élan finirent par le dégager et, comme Pepico l'attendait, une jambe détachée de l'autre et prête à se lancer, il tira le couteau fixé à sa ceinture par une lanière de cuir. Rapide, il fonça sur l'adversaire. Alvarez n'eut que le temps de lui saisir le poignet, tandis que Salvador lui emprisonnait les bras. Alors, les yeux de Pepico s'emplirent d'une douceur étrange et, s'avançant les bras ballants, il se mit à fixer Rafael avec une expression de tendresse et d'affliction profondes :

— Tu veux me tuer, Rafaelete ? moi qui suis ton frère...

Les yeux de Rafael rencontrèrent les yeux de son ami. Aussitôt toute sa haine se fondit. Il baissa la tête, resta un moment ainsi et, se jetant contre la poitrine de Pepico, il l'embrassa en éclatant en sanglots.

Il pleura longtemps, assis sur son sac renversé, la poitrine secouée de hoquets convulsifs, avec un tremblement de tout son corps. C'était la honte de sa défaite, le sentiment de sa rancune et de son impuissance, qui s'en allaient avec ses larmes. Pepico ne le quitta point, le consola, lui demanda pardon de ses reproches, et quand Rafael se fut apaisé, il s'ingénia à partager son travail.

Les bêtes commençaient à broyer l'orge et tout était en place. Alors on s'occupa de souper. Les provisions étaient maigres. On n'avait rien pu trouver à Bougzoul. Il ne restait dans les caissons que des boîtes de conserves et quelques livres de *soubresade* apportées d'Alger. Pour la faire griller,

Alvarez alluma du feu dans un seau, par précaution contre le vent et la terre mouillée. On descendit le sac à pain, et Bacanete se mit à vider des bouteilles dans une vaste casserole pour préparer le vin chaud.

Un crible servit de table, des sacs et des doubles renversés servirent de sièges. Avec la pointe des couteaux, on piqua les morceaux de soubresade, silencieusement, car, à peine assis, les hommes avaient senti une fatigue de plomb leur couler dans les membres, en même temps qu'un invincible besoin de sommeil. Ce repas funèbre touchait à sa fin lorsque Manolito, qui s'était levé pour fouiller dans son caisson, dit tout à coup :

— Tiens!... Mais c'est aujourd'hui la veille de Noël !...

Il tenait à la main un paquet soigneusement enveloppé :

— J'ai là une barre de nougat, que la patronne d'Aïn-Oussera m'avait commandée pour le réveillon... Ma foi ! nous allons le manger, nous autres, pour le dessert...

A ces mots de Noël et de réveillon, chacun sortit de sa somnolence. Avec un serrement de cœur, ils songèrent à leurs parents et à leurs amis du faubourg, qui, ce soir-là, étaient en fête. Ils se rappelèrent les petites sœurs et les grands-parents attablés autour de la *mouna* familiale, les romances des guitaristes, les fiançailles commencées, les femmes apprêtant les mantilles pour la messe de minuit et, dans Alger illuminé, les queues d'ouvriers endimanchés autour des théâtres, les tramways bondés de monde au milieu de la foule... Eux aussi, malgré l'humidité glaciale qui faisait claquer leurs lèvres, malgré le grand désert lugubre qui les noyait d'ombre et de silence, ils voulurent, cette nuit-là, leur part de bonheur. Salvador prépara du café. Bacanete, par besoin d'expansion, oubliait sa rancune contre Alvarez et commençait à le gouailler. Tous s'appliquaient désespérément à vaincre la fatigue et le sommeil. On buvait de pleins verres de vin chaud, afin qu'un commencement d'ivresse fouettât les nerfs et rouvrît les paupières tombantes. Mais les Gandoles étaient toujours là et les petites voix grêles des hommes, dans cette immensité, les effrayaient eux-mêmes.

Comme s'il voulait les arracher à l'obsession du silence et des ténèbres, Salvador alla prendre sa guitare, qu'il emportait toujours avec lui, et il entonna une de ses romances valen-

ciennes. Pour se tenir éveillé, tout le monde reprit le refrain. Quand Salvador fut au bout, Manolito lui dit :

— Elle est jolie, ta chanson ! mais c'est bien plus joli *quand ça sort de la tête !*

— Alors, tu sais, toi, inventer des chansons ? demanda Salvador, en jetant un regard dédaigneux sur la pauvre mine de Manolito.

— Moi ?... un peu !...

C'était un défi. Salvador, piqué d'honneur, accepta sur-le-champ : il se mit tout de suite à improviser le premier couplet d'une chanson d'amour. Manolito riposta, mais avec une pureté de langue que ne possédait pas le Valencien. Les charretiers, qui savaient mal le castillan, furent seulement ébahis de la facilité de Manolito. Alvarez, au contraire, hochait de temps en temps la tête d'un air de connaisseur. Elle fut horriblement triste à entendre, cette chanson d'amour. On faisait de grands efforts pour écouter, et la lassitude des hommes gagnait les deux chanteurs.

Manolito se tut le dernier. Le vent poussait une plainte de plus en plus basse, la lumière des lanternes se voilait dans l'ombre lourde de brouillard et de pluie. Les yeux se cherchèrent. Autour du crible qui servait de table, les visages décomposés, les prunelles éteintes, les vêtements boueux et rigides comme des linceuls leur apparurent. Bacanete, pour en finir, leur dit :

— Allons voir, maintenant, s'il y aura moyen de dormir !

La pluie se mettait enfin à tomber. Chacun se hâta de se préparer un gîte sous les chariots. Mais, avant de se coucher, Alvarez voulut savoir ce que l'on comptait faire le lendemain. Il conseilla tout simplement de décharger le chariot. Bacanete et les hommes avec lui se récrièrent : « C'était une besogne qui n'en finirait pas ! et, avec l'eau qui tombait, on risquait de gâter la moitié du chargement. Il n'y avait qu'une chose à faire, c'était d'attaquer le caillou avec le pic et la pioche... »

Rafael, comme responsable de tout le mal, s'offrit spontanément pour cette besogne et, repoussant Pepico qui lui proposait de l'aider, il voulut être seul à faire le travail.

Les autres se couchèrent. Les lanternes s'éteignirent. On

n'entendit plus que l'essoufflement de Rafael qui attaquait à coups de pic le quartier de roc. Sa sueur, mêlée à l'eau de pluie, lui picotait les poignets, et le poids de son caban de toile cirée lui cassait les reins. La gorge brûlante, il s'acharnait à entamer la pierre, et, plus il s'épuisait, plus il s'exagérait sa faute et sa maladresse.

Le visage impassible d'Alvarez le poursuivait comme un remords. Il commençait à comprendre que, dans son métier, la force n'était pas tout et que, jusqu'ici, il avait vécu comme un enfant. Des résolutions d'avenir s'ébauchaient dans la fièvre de son cerveau, à qui le surmenage des nerfs donnait une clairvoyance inaccoutumée... A la longue, ses bras retombaient inertes, entraînés par la pesanteur du pic. Il s'arrêtait, fouillant l'ombre du regard, et, tandis que le déluge de pluie flagellait les misérables couchés sous les chariots dans leurs couvertures de cuir, il entendait avec angoisse le petit bruit des roues qui s'enfonçaient lentement dans le sable.

Il ne se reposa que deux heures, cette nuit-là; et encore lui fut-il impossible de dormir. Des terreurs l'agitaient comme dans un cauchemar. Il lui semblait que des voix traversaient les ténèbres.

A l'aube, Bacanete voulut recommencer la manœuvre de la veille; mais, comme l'avait prévu Alvarez, la cheville ouvrière se brisa et l'avant-train s'arracha du chariot.

Il fallut enfin décharger. Rafael courut à cheval chercher un autre chariot à Boghari. Le sol étant détrempé, ils n'arrivèrent à l'étape que le surlendemain au soir.

Ils avaient mis quatre jours pour faire les cinq lieues qui séparent El-Krechen de Bougzoul.

VI

LA MAISON DE THÉRÈSE

Bacanete, dès le matin, avait dit à Rafael :

— Va-t'en charger des *transports* chez Alphonse!... Tu sais?... Une petite maison sur le route de l'Harch...

C'était un matin de printemps. Rafael, avec son équipage, traversa les rues de Médéa. Il franchit la porte de Laghouat et se mit à chercher la maison, qu'il ne connaissait pas. Il la chercha longtemps, car elle était assez éloignée de la ville. Déjà il craignait de l'avoir dépassée, lorsqu'il aperçut devant lui, tout au bout de la route, Alphonse lui-même qui la lui montrait et qui l'appelait en faisant des gestes.

La maison était juste au tournant que fait le chemin avant de se rétrécir pour s'enfoncer dans les montagnes. C'était l'ordinaire bâtisse algérienne, basse comme un gourbi et toute blanche de chaux. Un bereeau de houblon, planté par l'ancien propriétaire alsacien, encadrait la porte étroite, et à gauche, dans un retrait du talus, se déployaient des hangars et des écuries.

Alphonse, le maître du logis, vint toucher la main de Rafael, dès que le chariot fut arrêté. Ils s'étaient rencontrés souvent à l'*Hôtel du Roulage*, où le colon venait quotidiennement faire sa manille avec les charretiers de passage. Tous le connaissaient et même ils s'amusaient un peu à ses dépens : car, tout en étant très rusé, il avait un extérieur grotesque qui prêtait à rire. Perché sur de longues jambes, son corps semblait agité d'une danse de Saint-Gui perpétuelle. Le nez rouge éclatait dans une figure presque imberbe, sans cesse grimaçante. Le visage était fripé et comme déteint ; et de la bouche balbutiante les phrases sortaient hachées et par saccades.

Au bruit de l'attelage, une jeune femme était apparue sur le seuil ; elle avait regardé, puis était rentrée presque aussitôt.

Le métayer d'Alphonse, et son fils, un grand garçon brun à profil de chèvre, avaient déjà roulé les transports devant la maison. Bien que les deux hommes fussent très robustes, Rafael fut obligé de les aider à pousser les tonneaux sur le poulain ; et lui-même les disposait sur le chariot. Pendant ce temps, Alphonse tournait autour des bêtes, qu'il semblait examiner avec une grande attention, en bredouillant des mots inintelligibles, dont il ricanait tout seul.

Quand le chargement fut terminé, il prit amicalement Rafael par l'épaule et l'emmena devant le mulet Marquis, que Bacanete avait fini par ôter de son équipage à cause de la méchanceté

croissante de l'animal. Alphonse, qui l'admirait fort, voulut absolument savoir son âge. Alors Rafael, retroussant les lèvres du mulet, mit à nu les mâchoires, pour faire juger de la longueur des dents. Mais les gencives étaient extraordinairement gonflées et, au premier attouchement de Rafael, la bête eut un frémissement de douleur.

— C'est l'orge nouvelle qui lui a échauffé la bouche, dit celui-ci. Il faut que je lui pique le *lampar*[1] tout de suite : autrement ce soir, il ne pourra plus manger.

Il tira de la poche intérieure de son gilet une corne de gazelle et, pesant de toutes ses forces sur la mâchoire du mulet, il enfonça la corne dans le palais congestionné. La bête broncha et voulut mordre, mais Rafael la maintenait solidement. Un flot de sang lui inonda la main, et glissa le long du bras jusque dans la manche de la chemise retroussée, tandis qu'Alphonse, avec sa figure de pitre et ses yeux brouillés, regardait couler le sang qui s'échappait en ruisseau. L'animal, baissant le cou et avançant le mufle, d'où tombaient des baves en longs fils rouges, battait doucement des paupières, comme s'il allait mourir.

— Viens te laver à la maison !... Après cela, nous boirons une bouteille de vin blanc, dit Alphonse à Rafael.

Ils entrèrent dans la salle. Sitôt qu'elle le vit, le bras rouge comme un boucher, le manche du fouet maculé de sang, la jeune femme poussa un cri :

— Vous avez battu une de vos bêtes ? — dit-elle à Rafael, qui souriait. — Mon Dieu ! faut-il que vous l'ayez frappé, pour être plein de sang, comme vous êtes ! C'est mal, cela !

Rafael éclata de rire, puis il lui expliqua l'opération du mulet, en la suivant dans la cuisine, où elle remplit d'eau un grand bassin. Mais en dépit des explications du jeune homme, elle s'obstinait dans son horreur :

— Vous êtes tous comme ça, vous autres, les Espagnols !... Certainement ce n'est pas dans mon pays qu'on verrait des choses pareilles !

Tout le temps que Rafael et son mari furent à boire, elle affecta de ne pas leur adresser la parole, assise à l'écart et les

1. Palais (dans le dialecte valencien).

yeux baissés sur un ouvrage au crochet, comme si elle attendait impatiemment que les verres fussent vides. Quand Rafael, avec un petit rire, lui dit adieu, elle ne leva point la tête en lui répondant. Il partit le soir même pour Laghouat, et de tout un mois elle ne le revit plus.

Cependant, plusieurs fois dans la journée, elle resongea à lui et, souvent, en sortant de sa maison, elle revit sur la route la tache de sang du mulet, jusqu'à ce qu'elle se fût complètement effacée sous les pieds des Arabes. Puis elle oublia tout à fait Rafael.

Lui ne s'était pas beaucoup occupé d'elle, par convenance d'abord (car c'est presque une insulte que de regarder la femme d'un autre), puis parce qu'il la jugeait trop loin de lui par son rang pour s'intéresser à elle. Il la crut fière et dédaigneuse et n'y pensa pas davantage.

Cette jeune femme était pourtant jolie, mais sans cet éclat triomphant qu'ont les Espagnoles, sorte d'émanation visible que forme autour d'elles l'ardeur de leur sang. Elle avait cette pâleur grise du nord qui rappelle les ciels brouillés de pluie et la teinte amortie du chanvre. Ses yeux paraissaient sans couleur, ses cheveux blonds se partageaient simplement en bandeaux à la Vierge ; mais, malgré son nez trop court, ses joues un peu rondes, l'ensemble de son visage avait une très fine élégance. Le regard limpide et sans profondeur exprimait une grande bonté et, à voir ses lèvres sérieuses et presque toujours closes, on la devinait parfaitement calme et raisonnable.

Elle s'appelait Thérèse. Elle était née à La Veuve, en Champagne, un petit village auprès de Châlons. Le pays est très pauvre, les maisons, bâties en planches et en torchis. Le sol crayeux se déroule en mornes étendues, sans autre accident que de géométriques plantations de sapins, où passe de loin en loin un paysan sur une petite carriole traînée par un âne. Mais les tours de Notre-Dame de Châlons, qu'on aperçoit dans le lointain derrière un rideau d'arbres et de verdures, relèvent la platitude des terres et prêtent une noblesse à l'horizon.

Elle avait épousé Alphonse tout à fait à l'improviste, pen-

dant un voyage qu'il avait fait en France après la mort de son père. Comme ils étaient cousins et qu'on le supposait riche, ses parents, des fermiers assez besogneux, l'avaient poussée à ce mariage qui ne lui agréait guère, car Alphonse, même en ce temps-là, n'était pas bien joli. L'Afrique lui déplut tout de suite, elle ne put jamais s'y faire, et elle s'aperçut bientôt que son mari était ivrogne et paresseux.

Petit à petit, il abandonna son train de culture à des métayers espagnols, pour s'occuper uniquement de trafiquer sur le bétail et les fourrages. Il se mit à courir les foires et les marchés, ce qui valut mieux pour ses affaires : car, au contact des Arabes et des juifs, il était devenu extrêmement retors et, par nature, il était fort léger de scrupules. Son air niais lui servit aussi beaucoup. Mais à rouler sans cesse les auberges et les cafés, son penchant à l'ivrognerie s'accrut d'une manière effrayante. Il s'en vantait lui-même, il avait besoin d'être ivre pour traiter une affaire; et, presque tous les soirs, quand il rentrait, sa femme n'avait plus qu'à le coucher. Il déclina ainsi d'année en année. Son dos se voûta, des rides lui vinrent, ses mains commencèrent à trembler. Maintenant ce n'était plus qu'un lamentable polichinelle aux propos incohérents et ridicules. Seul, l'instinct de ruse persistait en lui et, quand il bâclait un marché, une lueur s'allumait dans ses yeux troubles.

Thérèse souffrait beaucoup de tout cela; mais sa plus grosse déception fut de ne pas avoir d'enfants. Au début, elle s'en affligea démesurément. Puis, avec les années, son caractère raisonnable et calme l'emporta. Elle se réfugia dans les soins du ménage.

Il y avait un vieux domestique arabe pour le jardin, les deux chevaux et les chiens d'Alphonse : car il était grand chasseur. Thérèse s'occupait de tout le reste, aidée par une petite juive, qui venait de Médéa tous les matins et qui s'en retournait pour déjeuner, ses parents ne voulant pas qu'elle touchât aux nourritures des chrétiens. Elle s'appliquait à mettre autour d'elle une propreté méticuleuse et une élégance inconnue des autres femmes de colons.

La maison de Thérèse, malgré son peu d'apparence, était en effet confortable. En entrant, on trouvait une espèce

de salle commune, où l'on recevait les tâcherons et qui servait de salle à manger en temps ordinaire. Derrière étaient la cuisine et une grande pièce pour les domestiques ; à droite, une chambre d'ami ; à gauche, la salle à manger d'apparat, et tout au fond, la chambre à coucher, éclairée d'une seule fenêtre qui donnait sur la route.

Elle aimait cette chambre, qui était sa chose, qu'elle avait ordonnée et décorée elle-même, où s'étalaient aux murs et sur les meubles ses menus ouvrages de crochet et de tapisserie. Elle avait fait venir d'Alger tout un ameublement Henri II. Le lit à colonnes torses occupait le milieu sous un baldaquin, et à côté se dressait une massive armoire à glace, que le plafond trop bas écrasait un peu.

Tandis qu'Alphonse courait le pays ou s'éternisait dans les cafés de Médéa, elle s'enfermait là presque toute la journée, s'occupant à coudre ou à broder. Elle avait le goût du beau linge, et toutes ses économies passaient en services de table, qu'elle ourlait elle-même, après quoi, pendant de longues après-midi, elle y brodait son chiffre.

Ces travaux méticuleux l'absorbaient assez pour qu'elle ne sentît presque jamais la solitude. Elle ne fréquentait aucune de ses voisines, femmes de colons ou de petits propriétaires, celles-ci, en général, étant d'extraction fort basse et de manières communes qui choquaient Thérèse. Même chez les mieux élevées, le laisser aller algérien, l'exubérance du Midi lui causaient un véritable malaise. D'ailleurs, beaucoup d'entre elles passaient pour avoir une conduite très libre, dont chacun jasait et dont elles-mêmes ne faisaient pas grand mystère.

Thérèse n'avait de réelle sympathie que pour la femme d'un colon de Damiette, madame Schmidt : c'était une Espagnole, ancienne servante d'auberge, disait-on, qui jadis avait généreusement usé de ses vingt ans ; mais tout cela était bien oublié depuis qu'elle avait épousé ce gros Alsacien de Schmidt. Elle était fort sérieuse dans sa conduite, bien qu'à tout propos elle se mît à rire comme une folle ; et Thérèse sentait en elle un grand fond de bonté. Devenue très grosse, elle avait gardé un petit visage de gamine, dont la naïveté désarmait.

Elle venait chaque jours à Médéa, sous prétexte de provisions à faire, mais en réalité pour tuer le temps et jaser

avec d'innombrables connaissances, par besoin d'expansion de bavardage et de bruit. Elle arrivait chez Thérèse en coup de vent, l'embrassait, lui prenait les mains en l'appelant *povrete!* Puis elle se faisait offrir un verre de liqueur, elle accaparait Thérèse, lui reprenait les mains, se penchait vers elle en débitant mille enfantillages et soudain des propos salés, qui faisaient rougir celle-ci; mais, avant que Thérèse eût ouvert la bouche pour la gronder, elle poussait de tout son cœur un éclat de rire si candide que Thérèse n'avait le courage de rien dire.

Souvent elle s'installait pour des après-midi entières, sous prétexte d'apprendre un de ces jolis ouvrages où excellait Thérèse; mais ses gros doigts embrouillaient tout, et bientôt elle laissait tomber la serviette commencée. Alors, tandis que son amie tirait l'aiguille, elle se mettait à jaser. Subitement elle prenait un ton presque mystique pour faire des confidences sur son mari, qu'elle aimait beaucoup. Elle se désolait comme Thérèse de ne pas avoir d'enfants; et même, le chagrin qu'elles en éprouvaient toutes deux était une des grandes raisons de leur sympathie. Elles y revenaient toujours, s'excitant l'une l'autre à espérer; mais Thérèse secouait la tête, et madame Schmidt, comprenant tout ce qu'elle taisait, se précipitait avec effusion sur ses mains et l'appelait *povrete* d'une voix attendrie. Pour elle, elle formait tous les ans le projet d'aller en pèlerinage à Lourdes, si le vin se vendait bien. Elle en parlait fréquemment à Thérèse qui se montrait incrédule. Alors madame Schmidt, impatientée, finissait par lui dire:

— Voilà ce que c'est que de se marier avec des Français!... des hommes qui n'ont pas de sang!...

Ces propos indignaient Thérèse, qui ripostait en attaquant la brutalité et la sottise des Espagnols. On se disait des choses très dures; puis tout à coup madame Schmidt poussait son gros éclat de rire et l'on se réconciliait.

Cependant il y avait des jours où, malgré son activité et son habituelle résignation, Thérèse se sentait très malheureuse. Elle avait de soudaines détresses, le mal du pays la prenait, et elle se jugeait perdue dans cette petite maison déserte, au bord de cette route qui ne menait à rien, où personne ne passait sinon quelques Arabes en guenilles les jours

de marché. L'hiver était pour elle la bonne saison, et, lorsqu'à la tombée de la nuit elle voyait de la fenêtre de sa chambre les jardins de Médéa fumer dans le brouillard et les lampes des réverbères s'allumer, elle se croyait dans une de ces petites villes de l'Argonne, où elle allait autrefois avec son père, au temps des foires.

Mais en été, pendant les mois d'août et de septembre, il y avait des semaines entières de sirocco, où elle se consumait, n'ayant plus de goût à rien, où elle se sentait comme flétrie et desséchée par cette haleine infernale du Sud. Voilà près de dix ans qu'elle n'avait quitté l'Afrique. Maintenant quand elle se regardait dans son miroir, elle se trouvait changée : ses yeux gris, autrefois si calmes, brillaient à de certains jours d'un éclat de fièvre, et sa pâleur, comme fouettée de bile, se fonçait d'une couleur d'ambre.

Un soir de mai, madame Schmidt était venue chez elle; son break, qu'elle conduisait elle-même, attendait devant la porte, lorsque Rafael, un paquet à la main, apparut dans l'encadrement de la tonnelle.

— Comment !... c'est toi, Rafaelete ! exclama madame Schmidt, de son ton jovial.

Rafael salua Thérèse, puis, se tournant vers madame Schmidt :

— Bonjour, Juanita !... Et alors ?...

Leurs grands-parents s'étaient connus, ceux de madame Schmidt étant d'un village voisin d'Alicante. On avait joué ensemble au faubourg : puis, pendant de longues années, on s'était perdus de vue. L'Espagnole examinait Rafael de la tête aux pieds, sans nulle gêne, ébahie de le voir si changé. Celui-ci, tenant toujours son paquet à la main, expliqua qu'il voulait remettre à Alphonse un panier de crevettes de la part de Bacanete, qui les avait apportées d'Alger le matin même : c'était un luxe pour Médéa. Les deux femmes se récrièrent sur le cadeau de Bacanete.

— Donnez-nous un verre de vin blanc, madame Alphonse, dit tout de suite Juanita, avec un petit air suppliant d'enfant gourmande, dont elle rit elle-même à ne plus pouvoir s'arrêter. — Il faut rafraîchir le commissionnaire... Assieds-toi, Rafaelete !... *Qué* !... je veux trinquer avec mon *pays* !...

Thérèse apporta une bouteille et des verres. On s'assit autour de la grande table à toile cirée. Rafael répondait aux questions de madame Schmidt, qui ne se lassait pas de le dévisager :

— Alors te voilà charretier, maintenant! disait-elle... Comme tu es grand!... et puis tu as des moustaches à présent!...

— Et toi, comme te voilà grosse!... tu es large comme une barque. *Cristo!*

Madame Schmidt riait aux éclats. Cependant Rafael regardait Thérèse à la dérobée. Leurs yeux se croisèrent et tous deux se virent véritablement pour la première fois. Elle éprouvait en sa présence une émotion singulière et inexplicable. Son cœur se serrait à l'étouffer et les muscles de son visage bougeaient quand elle essayait de parler : «Pourquoi est-ce que je tremble ainsi? se disait-elle, c'est un homme comme tous les autres. » Mais elle sentait qu'en disant cela, elle se mentait à elle-même. Songeant à son mari, elle contemplait Rafael. Sous le grand feutre noir, avec son visage de cavalier marqué de la cicatrice, sa petite blouse à broderies blanches, mais surtout l'aisance parfaite de ses mouvements et l'air souverain de sa personne, il lui apparaissait comme un être extraordinaire. Ce n'était plus le boucher de l'autre jour avec ses bras éclaboussés de sang... Elle s'en souvenait encore : il y avait du rouge jusque sur le manche de son fouet!

Madame Schmidt proposa à Rafael de le ramener dans son break jusqu'à Médéa. Il prit les guides. Thérèse les regarda partir et fut jalouse de l'Espagnole. Elle suivit longtemps des yeux le grand feutre noir et la petite blouse aux beaux plis, qui se gonflait au vent de la course, et, quand elle disparut derrière les platanes de la route, Thérèse se sentit seule tout à coup, avec une amertume au cœur qu'elle n'avait jamais connue.

Alors elle se jeta de toute sa pensée sur l'image de Rafael, elle s'y attacha de toutes ses forces comme à quelque chose de précieux. Elle se fatiguait en efforts d'imagination pour le revoir tel qu'il était tout à l'heure, à cette table même, à côté de madame Schmidt et, quand vint le soir, elle se sentit la

tête lourde de ce vain et perpétuel travail. Sans attendre son mari, elle se décida brusquement à se coucher, comme si dans les ténèbres, elle devait jouir davantage de son souvenir. Au plus profond de sa pensée, elle allait se recueillir et s'exalter toute seule avec une joie d'avare.

Mais à peine fut-elle dans sa chambre, au milieu de tous ces meubles ordonnés par elle, de ces menus ouvrages, auxquels elle avait passé tant de journées de calme, qu'elle eut conscience de l'émoi qui la bouleversait jusqu'au fond de l'âme. Elle se compara à ce qu'elle était tous les jours : « N'était-ce pas absurde de se mettre dans un tel état pour un homme qu'elle ne connaissait pas, un Espagnol, le charretier de Bacanete?... » Elle voyait d'avance tout ce qu'une telle liaison mettrait de trouble et de honte dans sa vie; elle devinait l'espèce de fièvre où il faudrait vivre désormais et qui allait rompre la dignité de son attitude. « Tout cela n'était point fait pour elle ! » Mais, au même instant, elle revoyait le visage de cavalier sous le grand feutre noir et elle entendait la voix mâle de Rafael : « Bonjour Juanita ! » et le rire épanoui de madame Schmidt. Alors elle ne sut plus à quoi se résoudre. Toutes ses idées s'écroulaient, ses répugnances mêmes ne lui paraissaient plus invincibles. Cependant, au fond de sa détresse, quelque chose continuait à protester en elle. Épuisée par la lutte, elle finit par ne plus penser, et elle s'endormit d'un lourd sommeil.

Le lendemain, en se réveillant, elle se surprit avec stupeur à prononcer le nom de Rafael. Elle voulut chasser l'obsession, parce qu'elle la faisait inutilement souffrir; mais celle-ci devint si forte, qu'elle s'inventa un prétexte pour aller à Médéa, elle qui ne sortait presque jamais ! Elle longea la Place d'armes, où sont les cafés, examinant les devantures et jetant un coup d'œil à l'intérieur ; elle passa et repassa devant l'auberge du roulage ; mais elle n'aperçut pas Rafael qui avait dû partir le matin même. Elle revint, pleine d'une grande tristesse.

Puis, ne sentant plus sa présence, elle se calma peu à peu, bien qu'elle songeât toujours à lui. Quand la date de son retour approcha, elle redevint fiévreuse. Le tête-à-tête avec son mari lui était chaque jour plus insupportable, sans qu'elle pût s'en justifier à ses propres yeux, car enfin que préten-

dait-elle? Mais elle s'avisa que les relations d'Alphonse avec Bacanete pourraient peut-être la servir; et un matin, sortant de la cuisine le panier aux crevettes, elle lui dit négligemment :

— Tu devrais bien rendre son panier à Bacanete... ou à Rafael. C'est ennuyeux, ces cadeaux-là, cela vous oblige à des politesses... Il va falloir les inviter à la maison...

Le surlendemain, Alphonse ramena Bacanete et Rafael pour souper.

À la vue de celui-ci, Thérèse, au lieu de la grande joie qu'elle espérait, n'éprouva que le trouble inexplicable qui l'avait déjà bouleversée lors de sa dernière visite. De grands battements de cœur l'oppressaient, et, quand elle voulut parler, il lui sembla qu'un lien était sur sa bouche. Bacanete la plaisanta, suivant son habitude, il l'assaillit de galanteries grossières, auxquelles elle répondait avec un grand embarras, tandis que Rafael, qui la voyait gênée, s'efforçait de détourner la conversation. Il la complimenta sur sa coiffure en termes naïfs et, bien qu'il fût naturellement très familier avec les femmes, il comprenait si bien la supériorité de Thérèse et il avait tellement conscience, en lui faisant ce compliment, d'accomplir quelque chose d'extraordinaire, qu'il en parut gauche et presque timide. Thérèse alors s'enhardit, son trouble disparut et ils se mirent à causer.

Visiblement, Rafael s'appliquait à lui donner de sa personne une idée flatteuse. Il surveillait ses paroles, s'observait en mangeant. Entre Bacanete, qui versait dans son potage un grand verre de vin, et Alphonse qui, encouragé par celui-ci, harcelait sa femme d'ineptes taquineries, il semblait leur maître à tous deux. Chaque fois qu'il baissait la tête, Thérèse le regardait, et quand il la relevait, elle suivait de l'œil les mouvements de ses mains, dont la force et la rudesse l'étonnaient. Tout à coup, les yeux de Rafael s'arrêtèrent sur elle et, l'espace d'une seconde, elle reçut son regard en plein visage. Dans cet instant si court, elle eut la claire vision de tout son être. Elle le connut dans un éblouissement, elle crut qu'elle le *touchait* enfin. Il lui sembla que l'air vibrait autour de lui, que la pourpre de son sang illuminait l'ombre. C'était une ardeur tellement intense, que la

chair de Rafael paraissait fondue au souffle d'une flamme et qu'une lueur émanait d'elle. Comme emportée dans le flamboiement d'un soleil, elle se vit terrassée, roulée par une énergie irrésistible : c'étaient la splendeur de la race et la force de la terre qui l'accablaient. Cette âme cruelle de l'Espagne, qu'elle détestait, cette Afrique brûlante qui détruisait son corps, elles éclataient dans les yeux de Rafael, elles allumaient le feu de ses veines, elles courbaient et gonflaient son cou comme la sève d'un bel arbre, elles décoraient de grâce la robustesse de son torse et jusqu'au balancement de ses épaules. Qu'il était loin d'elle, cet homme, dont elle sentait pourtant le souffle dans ses cheveux et dont les pieds touchaient les siens! Eut-elle conscience devant lui de la misère de sa chair et se rappela-t-elle avec dégoût la santé grossière et le sang lourd des hommes de son pays? Mais elle s'humiliait, elle était triste à en pleurer.

Alors, elle recommença à regarder Rafael et, comme elle lui parlait de choses indifférentes, elle mit dans son regard toute une imploration, afin qu'il la comprît. Il la fixa lui aussi, mais il n'y avait plus dans ses yeux qu'un rire moqueur. Il n'était plus que Rafael, le charretier de Bacanete, celui qui avait saigné le mulet Marquis. Cependant, quand il s'en alla avec les deux autres, le cœur de Thérèse battit de nouveau à la vue de la petite blouse légère, dont le frissonnement l'affolait.

Le lendemain, elle n'y tint plus. Elle courut à Médéa pour le rencontrer. On la vit même arrêtée sur un des bancs de la Place d'armes ; mais son maintien était si correct que personne n'eût pu deviner le trouble intérieur qui l'agitait jusqu'au désespoir. Rafael, qui passait, la salua avec cet irritant sourire qu'il avait toujours devant elle. Thérèse resta convaincue qu'il se doutait de quelque chose.

Puis il partit encore une fois. Une vie d'incessantes tortures commença pour elle, et, à chaque arrivée, à chaque départ, sa souffrance s'exaspérait. Comme Alphonse s'était pris d'une belle amitié pour Rafael, il l'amenait à la maison. Thérèse et lui se parlaient, se regardaient, et les choses en restaient là. Elle avait si peur de se trahir qu'elle mesurait tous ses propos.

Malgré la ferveur de son accent, Rafael avait l'air de ne pas la comprendre. Alors, pourquoi s'obstinait-elle à l'aimer? Il n'y avait pas d'issue possible, pensait-elle.

Quand madame Schmidt venait la voir, elle brûlait de lui parler de Rafael. Mais elle craignait toujours de laisser échapper quelque chose qui ressemblât à un aveu et puis qui sait? — peut-être en montrant de l'intérêt pour ce garçon, exciterait-elle un intérêt tout semblable chez cette grosse femme indolente. On serait jalouse l'une de l'autre! Cependant un jour elle ne put résister à l'envie de lui dire :

— Votre *pays* est venu dîner avec nous, hier soir...

Elle n'osait pas le nommer.

— Qui? demanda madame Schmidt de son ton bonasse.

— Le garçon de Bacanete!

— Ah! Rafael!...

Et elle ajouta tout de suite dans son mauvais français :

— C'est un bon *muchacho*, bien brave : il est bien *gracieux*, Rafael!...

Que voulait-elle dire par ce mot de *gracieux*? Thérèse n'eut pas le courage de le lui demander. Et madame Schmidt, avec sa mobilité ordinaire, passa à un autre sujet.

Dans sa solitude, elle s'exalta davantage. Toutes ses pensées tournaient autour de Rafael. Elle se faisait de lui une idée prodigieuse, et, pendant ses longues après-midi de désœuvrement, elle n'avait pas d'occupation plus chère que d'évoquer son image. Elle la parait en imagination, ainsi qu'une idole splendide.

Un matin, qu'elle le croyait de retour, elle se mit en route pour Médéa. Elle l'attendait depuis si longtemps qu'elle allait à sa rencontre comme au-devant d'un dieu.

Justement, elle aperçut devant l'auberge du roulage une file d'équipages alignés. Les charretiers étaient occupés à dételer les bêtes devant un cercle de curieux et de petits mendiants arabes. Elle s'approcha, s'arrêta même, bien qu'elle jugeât la chose très malséante ; et le premier qu'elle aperçut fut Rafael, allant et venant au milieu des traits qu'il détachait. Son béret était blanc de poussière, son visage hirsute, des taches de cambouis maculaient son pantalon de velours bleu déteint, qui traînait sur les talons et d'où sortait à moitié une

chemise sale. Il donna une claque sur la croupe du mulet de cheville :

— Hue, hò! Marquis!...

Les grosses bêtes s'ébranlèrent pesamment vers l'écurie, avec un grand bruit de sabots et de ferrailles, Rafael suivait à distance: Il passa près de Thérèse sans la regarder ni lui rien dire, dans la rudesse de son accoutrement. La lanière tressée de son fouet accroché à son épaule pendait le long de son dos sur la toile bise du gilet. Elle regarda la mèche osciller entre ses jambes, jusqu'à ce qu'il disparut sous la porte cochère.

Voilà donc celui qu'elle aimait! Thérèse en fut atterrée. Elle rentra à la maison, honteuse d'elle-même, et, parce qu'elle se méprisait, son dégoût se tourna en exécration. Rafael la révoltait comme au premier jour, lorsqu'il était entré chez elle les bras rouges de sang. Mais, à force de penser à cette scène de l'auberge, d'en ranimer les moindres détails, elle finit par s'apercevoir que malgré tout elle l'aimait toujours, peut-être davantage. Elle perdit la tête et, le soir, elle trouva un prétexte pour retourner à Médéa.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. Rafael revint à la maison. Chaque fois elle se promettait de tout lui avouer. Mais ses habitudes antérieures de réserve et de bienséance l'étreignaient à ce point devant lui qu'elle ne savait que lui dire des choses indifférentes. L'été, qu'elle redoutait toujours, achevait de l'épuiser. Elle pâlissait, avait des syncopes fréquentes. Mais son secret était trop bien gardé pour que personne au monde, pas même son mari, pût soupçonner ce qui se passait en elle.

Au commencement d'août, Rafael vint s'installer en villégiature à Médéa, avec son ami Pepico. Comme ils avaient beaucoup gagné dans le Sud en trafiquant pour leur compte sur les primeurs de Blida et aussi en majorant les notes de Bacanete, ils se trouvaient assez riches pour s'offrir deux mois de repos complet. Pendant ces deux mois de chaleurs accablantes, Alger étant intolérable, ils choisirent Médéa à cause de sa montagne et de ses verdures. Et puis, en ce temps-là, c'était leur ville à eux : les bals, les casinos, les filles, tout cela n'était que pour les charretiers de la route. Médéa, dans

l'esprit de Rafael était un petit éden, le seul endroit de la terre où l'on ne pût vivre que pour le plaisir. Peut-être aussi songeait-il à Thérèse, dont les prévenances pour lui devenaient de plus en plus significatives.

Il laissa une grosse somme à sa mère et partit avec Pepico.

A l'Auberge du roulage, ils furent accueillis avec les plus grands égards, Rafael surtout, car il était devenu l'homme de confiance de Bacanete. D'ailleurs, le patron l'estimait pour ses talents de meneur de bêtes, qui lui avaient fait une réputation sur cette route de Laghouat. Il le consultait volontiers pour ses achats de chevaux et de mulets, et la patronne, comme toutes les femmes, prenait plaisir à sa conversation.

Ils furent d'abord tout entiers à la joie de se lever tard, de se montrer sur la place et dans les cafés en costumes élégants. Ils goûtèrent si pleinement ces premiers jours de liberté que les servitudes de leur métier leur apparaissaient comme des souvenirs très lointains, dont le retour se perdait dans un avenir impossible. On les vit chaque soir au bal et au casino. Pepico était complètement grisé et commença par faire mille folies. Le premier dimanche, Rafael dut le défendre contre trois spahis qui avaient dégainé et voulaient le tuer, parce que dans une dispute il avait fendu le crâne à un adjudant avec un fer de mulet, qu'il portait dans sa ceinture en guise de coup de poing. Cette aventure irrita si bien Rafael, qu'il finit par dire à Pepico :

— Dorénavant, tu iras de ton côté et moi du mien!... Je vois que nous n'avons pas les mêmes amusements...

Ils ne se brouillèrent pas ; mais ce fut à partir de ce jour que leur amitié commença de se refroidir.

Rafael n'en fut que plus assidu chez Alphonse. Presque chaque matin, celui-ci le prenait, en passant, dans sa *jardinière*, et l'emmenait dans les environs où il allait pour ses affaires et même par désœuvrement. Le soir, il le ramenait de force à la maison et l'on dînait ensemble.

Cette maison de Thérèse lui plaisait par son air d'élégance discrète et toute française, son ordre, sa propreté, l'aspect riant de toutes choses. Il lui semblait que les meubles mêmes y étaient faits d'une manière plus précieuse qu'ailleurs, et les

moindres inventions de Thérèse l'ébahissaient comme des choses inouïes et qu'on ne voyait que là. Thérèse, d'ailleurs, l'attirait de plus en plus, malgré la distance qu'il voyait entre eux deux et qu'il s'exagérait encore. Sa vanité était flattée de ces perpétuelles attentions. Maintenant, elle lui serrait la main, et la pression de ses doigts était à ce point caressante et persuasive que Rafael ne douta plus qu'elle ne l'aimât. Il en conçut beaucoup d'orgueil et, en même temps, avec ses idées d'Espagnol, qui n'admet pas l'adultère chez la femme, il la méprisa un peu. Devant elle, son sourire devint plus triomphant, mais il ne se permettait aucune avance, étant convaincu, comme tous ceux de sa race, que c'est à la femme à commencer et puis, n'en ayant jamais connu de la condition de Thérèse, il avait peur d'être ridicule à ses yeux, et cette peur le rendait timide.

Quant à Alphonse, avec son éternel tremblement et l'incohérence de ses propos, il le regardait comme un être inférieur et négligeable. Le malheureux était d'ailleurs si épris de sa société qu'il ne le quittait plus. Cette liaison s'expliquait aux yeux du monde par la grande expérience de Rafael en matière de mulets et de chevaux : il devait, pensait-on, conseiller Alphonse dans ses achats. En réalité, celui-ci ne faisait que subir l'ascendant d'une volonté plus forte. Chétif et usé comme il l'était, il éprouvait aussi une sorte de volupté à se chauffer à la jeunesse et à la force de son ami. Il pouvait avoir l'illusion qu'un peu de la joie et de la beauté de Rafael passait en lui, et peut-être qu'il en oubliait sa laideur et la tristesse de son corps.

Cette admiration d'Alphonse semblait à Rafael une chose naturelle et presque due. Il avait pour lui une pitié indulgente. Aussi l'idée de prendre sa femme lui apparaissait-elle comme une chose plutôt divertissante et nullement méritoire. Il y songeait quelquefois en le regardant, quand il était assis près de lui dans la jardinière; mais c'était un projet sans consistance auquel il ne s'arrêtait pas.

Cependant l'inquiétude de Thérèse augmentait sans cesse. Il ne lui suffisait plus de voir Rafael presque tous les jours à sa table. Dès l'après-midi, une envie grandissante la prenait de courir à Médéa. Elle résistait de toutes ses forces, les heures

se passaient, et finalement vaincue, elle s'habillait et se mettait en route. La même lutte et la même torture recommençaient quotidiennement. Les chaleurs accablantes du mois d'août l'anéantissaient. Bientôt sa volonté comme son corps serait à bout de force.

Plusieurs fois, se trouvant seule avec Rafael, elle fut sur le point de se jeter dans ses bras. Elle regardait son cou, les plis de sa blouse : alors, éperdue, tout son sang se précipitait et l'aveu allait s'échapper de ses lèvres. Les mots se pressaient dans sa bouche. Encore une seconde, et elle parlerait ! Elle entendait déjà le *son de sa voix* disant : « Je vous aime, Rafael !... » L'instant d'après, elle était épouvantée à l'idée de ce qu'elle aurait fait, d'autant plus qu'il lui était impossible de s'expliquer ce qui l'avait retenue et pourquoi tout à l'heure elle n'avait rien dit.

Il ne voyait donc rien ! Il ne se doutait même pas de son angoisse ! Elle finit par déclarer :

— C'est drôle comme je suis avec vous ! Ce n'est pas du tout comme avec les autres...

— Eh ! je ne le vois que trop ! répondit sérieusement Rafael.

Et, comme s'il était gêné, il changea brusquement de conversation.

Cette apparence de froideur acheva de la désespérer.

Mais, à chaque rencontre, Rafael la conquérait davantage, la pénétrait de sa présence jusqu'à l'hallucination, et ce contact de tous les jours faisait naître en elle une soif encore inconnue de volupté. Un grand désir de choses coupables troublait obscurément sa conscience. Elle ne le regardait plus seulement comme autrefois avec des yeux émerveillés de sa beauté ; mais voici que ses moindres gestes, les moindres détails de son costume et jusqu'à la rudesse de ses mains prenait à ses yeux un sens luxurieux, où elle se complaisait avec une mauvaise joie.

Une après-midi de la fin d'août, comme elle n'avait pas vu Rafael depuis deux jours, son mari étant parti le matin pour Blida, elle fut prise tout à coup d'un tel découragement et elle se sentit si faible qu'elle fut obligée de s'étendre sur le divan de la salle à manger. La chaleur écra-

sante brisait ses nerfs. Elle avait des sueurs soudaines, que le hâle séchait tout de suite, et des frissons la secouaient et lui donnaient froid.

Dans les gourbis voisins, résonnait toute la furie d'une noce arabe : des darboukas et des flûtes aigrelettes agaçaient les oreilles, puis des coups sourds de tambourin retentissaient au milieu du hurlement sauvage des femmes qui se frappaient avec la langue les deux coins de la bouche. Étourdie, soulevée par le rythme brutal, comme si toute sa chair éclatait, Thérèse souhaita passionnément l'étreinte de Rafael. Ses scrupules, ses pudeurs d'autrefois lui revinrent aussitôt, mais sans lui inspirer aucun remords. Toutes ces *idées* qu'elle avait apportées de France, elle les fixait maintenant comme des étrangères, comme des choses bonnes pour là-bas. Elles n'existaient plus. Elles s'étaient fondues au souffle terrible du Sud. Le grand vent de volupté la roulait elle-même, l'entrainait dans son tourbillon. Elle se leva soudain, se sentant prise, emportée irrésistiblement.

En une hâte fébrile, elle s'habilla pour courir, pour retrouver Rafael, pour le voir n'importe où. Un nouveau *moi*, un être forcené qu'elle ne connaissait pas, s'agitait en elle. Elle le regardait agir avec stupeur, mais impuissante à le maîtriser.

Afin d'arriver plus vite, elle passa par la traverse du moulin. Comme elle était presque au sommet du talus, elle reçut un coup en plein cœur. Elle venait de le voir ! Rafael descendait de la porte de Laghouat.

Il suivait les lacets de la route et il allait d'une démarche allègre et conquérante. Son grand feutre était rejeté en arrière, sa petite blouse brodée drapait ses épaules : Thérèse vit le beau rythme des plis. Elle resta un instant à le contempler, s'effaçant pour ne pas être aperçue. La grâce virile de Rafael enchanta sa pensée. Il lui sembla que le sol rebondissait sous la force de ses pas. Mais elle redescendit bien vite le talus afin de le devancer, tandis qu'elle écoutait affolée ses talons hauts sonner sur les cailloux du chemin.

Rafael se hâtait en effet vers la maison de Thérèse. Il savait

qu'Alphonse était à Blida, l'ayant appris de sa bouche le matin même, et, comme il ne doutait pas de l'amour de la jeune femme, il voulait profiter de l'occasion pour la pousser à bout, sa vanité étant lasse de s'amuser d'elle et désireuse d'en finir.

Thérèse le reçut toute tremblante, avec le pressentiment qu'il venait pour *cela*, cette chose terrible à laquelle acquiesçait son cœur et que sa pensée ne voulait pas nommer. Elle éprouva encore une fois cette contraction des muscles de la bouche qui empêchait sa parole. Elle balbutiait, ses yeux n'osaient le regarder en face. Mais l'ardeur de sa fièvre prêtait une splendeur inaccoutumée au charme fragile de sa figure. Rafael le vit, et s'en réjouit comme d'un hommage :

— Il fait bien chaud ici, dit-elle.

Elle l'entraîna dans sa chambre, ce qu'elle ne faisait jamais. Les volets étaient tirés, la route déserte. La petite servante juive ne reviendrait que le soir, et le vieil Arabe, l'homme de peine, s'était joint à ceux de la noce.

Rafael s'assit ayant aux lèvres son étrange sourire. L'élégance de la pièce le surprit et le flatta. Il parlait d'Alphonse avec cette faconde intarissable et ces intonations enjôleuses qu'ont les Espagnols du Sud. Le souvenir de son mari froissa Thérèse comme une allusion blessante, et le flux des paroles banales irritait son impatience. « Pourquoi me tourmente-t-il ainsi, pensait-elle, puisqu'il sait tout? » Et Rafael, comme s'il ne voyait rien, ne comprenait rien, continuait à parler. Il jouissait du trouble de Thérèse et de la séduction de sa voix à lui, il s'écoutait dérouler ses phrases chantantes, qu'il rythmait fortement comme des phrases espagnoles, et le contraste des inflexions câlines et des rudes accents toniques formait pour Thérèse un attirant mélange de violence et de douceur. Indifférente au sens de ses paroles, elle attendait frémissante et les yeux fixés à terre. La clameur aiguë des femmes qui s'élevait par moments exaspérait son désir et lui déchirait le cœur.

Tandis que Rafael parlait, un geste qu'il fit avec la main entraîna ses yeux : c'était cette main qu'elle avait vue rouge de sang et c'était pour la laver qu'elle avait rempli d'eau le bassin. Pourquoi cette main l'émut-elle ainsi? Elle la suivait

du regard et elle aurait voulu y coller ses lèvres. Toute conscience s'abolit en elle, et, comme si la main rude l'avait saisie, elle se jeta au cou de Rafael en poussant un tel sanglot qu'on dut l'entendre de la route. A travers les larmes brûlantes, elle baisait sa chair avec l'avidité d'une longue soif qu'on étanche.

Voici maintenant que la chose redoutée était accomplie. Rafael, sans paraître étonné de tout cet amour, rendait superbement ses caresses à Thérèse. Est-ce que leur rencontre n'était pas écrite? Est-ce qu'ils ne savaient pas depuis longtemps qu'ils s'aimeraient? Thérèse, ivre, ne s'étonna pas davantage. Comme pour une chose simple et belle, sans hésitation et sans remords, elle attira son amant vers le lit nuptial; et là, pendue à la bouche de celui qu'elle aimait, elle comprit que c'étaient seulement ses noces...

Quand il s'en alla, elle l'accompagna jusque sous la tonnelle. Il était radieux. Elle implora :

— Rafael, vous reviendrez demain?

Elle n'osa pas l'appeler Rafaelete, mais les syllabes de ce nom qui la troublait comme une caresse, elle les prononça tout au fond d'elle avec une tendresse infinie.

Le matin, quand elle se leva, une aube divine éclairait les hauteurs. Derrières les cimes du Nador, on devinait à peine la montée du soleil, et les flancs âpres des montagnes souriaient encore sous les voiles nacrés de l'heure crépusculaire. La fleur naissante de la lumière semblait émouvoir les choses : telle une chair s'émeut sous un baiser. La maison de Thérèse était une blancheur rayonnante au bord de la route.

Elle s'avança sur le seuil pour éclaircir dans la fraîcheur matinale ses yeux encore troubles de la nuit. Elle pensait à Rafael et sa joie déborda tout à coup. Elle courut se voir dans la glace et, comme si toute la lumière de l'aube l'avait pénétrée, il lui sembla que des flammes jaillissaient de ses prunelles et que son corps flottait dans une clarté. Alors elle songea à son enfance sous le ciel triste de Champagne, à son mariage sans joie, à ses jours monotones, et elle eut envie de pleurer sur elle et sur la pauvre vie qu'elle avait menée. Maintenant elle se sentait forte par ce grand bonheur qui lui était venu et qu'elle avait failli ignorer toujours. Entre les bras

de Rafael, elle avait pris un autre corps : la flamme de ses veines avait passé dans ses veines, la splendeur de sa chair éclairait sa chair. Elle le connaissait enfin ce rouge amour qui ne croît pas dans le pays pâle et qui se nourrit de fureurs plus ardentes que les morsures du soleil...

Le soir, son exaltation tomba. Après une longue attente pleine d'anxiété, elle vit venir Rafael accompagné d'Alphonse. En arrivant de Blida, celui-ci l'avait rencontré sur la place et l'avait emmené dîner à la maison. Rafael toucha la main de Thérèse d'un air indifférent, sans même lever les yeux vers son regard qui cherchait le sien. Alphonse, en s'asseyant, dit au jeune homme :

— On dirait que tu as honte de venir ici... Il faut qu'on aille te chercher, à présent!...

Et, désignant Thérèse, avec son rire stupide :

— Si c'est ma femme qui te fait peur, tu as bien tort : c'est une religieuse, ma femme...

Savait-il quelque chose ? Ils en eurent l'idée un instant, tous les deux ; l'attitude d'Alphonse les rassura. Cependant cette allusion à sa réserve d'autrefois tortura Thérèse comme un remords, et elle s'indigna de la froideur apparente de Rafael.

Ils se revirent le jour suivant dans l'après-midi, et elle fut de nouveau conquise. Alors tout ce qu'elle avait prévu en ses heures de lutte arriva. Une atroce existence commença pour elle, pleine d'angoisse et de doute, de fièvre et de révoltes, entrecoupée seulement de joies ardentes et brèves. Ces *idées de France*, qu'elle croyait mortes pour toujours, qu'elle avait vues se déchirer et s'éparpiller comme des loques au grand souffle de ce soir brûlant où elle avait consenti sa faute, voici qu'elles lui revenaient en foule et qu'elles faisaient monter en elle des flots de honte ; et ainsi, elle ne jouit presque jamais de Rafael.

Cependant elle tremblait, chaque fois, qu'il ne fût inexact au rendez-vous. Maintenant ils se voyaient presque tous les soirs, tandis qu'Alphonse faisait ses manilles à l'Hôtel du roulage. Pepico, prévenu par Rafael, se chargeait de l'entretenir jusqu'à l'heure du souper.

A mesure qu'elle le connaissait davantage, mille choses qui tenaient à la rudesse de sa race et de son métier, la cho-

quaient en Rafael. Quand ils causaient ensemble, il arrivait souvent que celui-ci se vantât des tours qu'il jouait à ses patrons, et même des petits vols, qu'il commettait couramment à la façon des Arabes et des juifs. Bien qu'il en parlât comme d'une ruse permise et qu'on y sentît surtout le plaisir de rouler l'adversaire, ce manque de scrupules blessait la probité de Thérèse ; et elle ne pouvait s'empêcher de le lui dire, en affectant de plaisanter. Sur quoi, Rafael ripostait :

— Si vous croyez qu'Alphonse n'en fait pas autant !... Ah ! il est malin, le *pays* !...

La façon dédaigneuse dont il parlait ordinairement de son mari, les airs triomphants dont il entrait dans la maison, causaient encore à Thérèse une surprise pénible. Certain soir qu'ils s'étaient rassasiés l'un de l'autre, Rafael, tout glorieux de cette frénésie, s'écria en sortant de la chambre :

— Ce pauvre Alphonse !...

Et, dans sa pitié gouailleuse du mari trompé, il lâcha un mot brutal.

Thérèse en fut comme souffletée, et Rafael vit bien qu'il avait mal parlé, car ce fut la première fois qu'elle ne lui prit pas la main en lui disant adieu.

Cette aventure fit beaucoup de mal à Thérèse. Elle s'enfonçait dans des rêveries pénibles; des détails insignifiants lui revenaient à l'esprit, auxquels elle prêtait un sens outrageant pour elle : « Il n'est même pas franc! » pensait-elle, et elle songeait aux étranges prétextes qu'il lui apportait pour ses rendez-vous manqués, et où elle devinait d'impudents mensonges. Cette idée, qu'il lui mentait, la tortura plus que tout le reste.

Mais Rafael n'avait qu'à paraître, pour qu'elle oubliât aussitôt toutes ces pensées méprisantes. Bien qu'elle maudît sa lâcheté, elle se laissait terrasser par lui. Le rayonnement de son sang l'enveloppait. Il redevenait l'unique foyer de vie où elle réchaufferait son pauvre corps. Alors, en ce moment très court, elle s'élançait vers lui éperdument, et, dans l'angoisse persistante de son doute, elle lui disait : « Vous ne m'aimez pas, Rafael? » avec un immense désir, qu'il laissât échapper un seul mot qui démentît son reproche. Mais Rafael disait en riant : « Moi?... pas du tout!... »

Elle croyait deviner dans cette réponse comme un demi-aveu : et Rafael, la voyant heureuse, redoublait l'ensorcellement de ses phrases chantantes. Tout à coup, il la regardait, leurs yeux se rencontraient, et il lui venait des mots enfantins d'une si étrange douceur qu'à travers leur regard confondu elle sentait son âme contre la sienne. Ces mots si doux, dans la bouche de cet homme rude, prenaient pour elle une profondeur de sens où elle se perdait. Elle devinait maintenant ce qu'avait voulu dire madame Schmidt : « *Il est bien gracieux, Rafael !* »

Depuis quelque temps, ils avaient l'habitude de se retrouver au bout du jardin dans un gourbi abandonné. Les visites presque quotidiennes de Rafael pouvaient donner l'éveil à l'Arabe et le mot brutal sur Alphonse, dont Thérèse se souvenait toujours, lui avait inspiré pour sa chambre une sorte de crainte superstitieuse. Il suivait pour la rejoindre un sentier au milieu des vignes. Souvent, dans son impatience, elle allait au-devant de lui. l'endroit étant désert à cette heure de la journée, et elle s'arrêtait au pied d'un calvaire, d'où l'on découvre tous les chemins jusqu'aux portes de la ville. C'est un monticule soutenu par une ceinture de pierres sèches, où se dresse une croix entièrement cachée par un rideau de grands ifs, dont le profil rigide se détache sur l'azur lumineux. Ce calvaire, qui domine la campagne, s'aperçoit de toute la route, par delà la maison de Thérèse.

La vibration de l'espace, étincelant pendant cette heure chaude, ajoutait à l'exaltation de Thérèse, à l'angoisse fiévreuse de son attente. Le premier jour, quand elle vit paraître Rafael, un tel élan l'emporta vers lui, qu'il lui sembla commencer un autre amour. Son cœur regorgea de tendresse ; le sang de ses veines enveloppa son corps d'un réseau d'énergies inconnues, et du plus profond de son être jaillirent des promesses de vie surhumaine. Jamais elle ne fut aussi complètement heureuse que ce soir-là.

Lorsque Rafael la quitta, elle voulut, malgré ses instances, l'accompagner à travers les champs. Elle le suivit jusqu'au pied du calvaire ; mais, chemin faisant, elle commença à éprouver une lassitude si grande qu'en arrivant elle crut qu'elle allait chanceler. L'air brûlait ses poumons, sa tête était

toute bourdonnante, ses membres se déliaient. Il était quatre heures et le soleil avait encore toute sa force. Au-dessus de leurs têtes, les branches des ifs crépitaient sous la chaleur. Devant eux, les roches fauves des montagnes, où se creusaient de grandes ombres, envoyaient des reflets aveuglants comme les parois d'un four. Depuis les cimes du Nador jusqu'à celles de l'Ouarsenis, c'était une immobilité effrayante, une immobilité de mort qui flamboyait.

Une grande tristesse envahit Thérèse, avec l'accablement de cette journée de flamme et de volupté. Elle exagéra pourtant l'effusion de ses adieux; mais tous ses dégoûts et tous ses remords lui revenant à la fois, elle rentra abattue à la maison. Dès lors, chaque jour, elle éprouva le même sentiment de défaite : cet amour de Rafael l'enivrait et la tuait, comme un philtre trop fort.

Rafael avait pitié de sa faiblesse. Il ne l'aimait pas, sans doute, comme elle l'aimait elle-même, ne concevant pas d'amour possible en dehors du mariage. Mais elle avait su forcer son estime : elle était si supérieure à toutes les femmes qu'il avait connues! Et c'était pour son amour-propre une flatterie perpétuelle que cette adoration de Thérèse. Il aurait voulu répondre de son mieux à sa grande soif de tendresse : mais une mauvaise honte d'homme fort le retenait. Les mots aimants qu'il était parfois tenté de lui dire s'écrasaient dans son gosier ou se tournaient en plaisanteries banales. Il ne savait que lui témoigner sa déférence, tandis qu'elle attendait de lui mille petits soins d'affection. Elle lui reprochait de ne pas penser constamment à elle de même qu'à chaque minute elle pensait à lui, — enfantillage qui irritait Rafael.

Aussi, comme elle était sans cesse déçue, elle voyait dans ses moindres prévenances des intentions aimantes, et sa reconnaissance s'exprimait par une véritable folie de caresses, dont il était presque scandalisé. Il lui apportait souvent des fruits, qu'il achetait à des Arabes, ou qu'il se faisait donner par des colons. Une après-midi, il arriva avec un couffin d'abricots, que Thérèse disposa bien vite dans une corbeille sur la table de la grande salle. Elle en fut heureuse comme d'un cadeau royal, et, le soir, à dîner, entre son

amant et son mari, elle goûta un mauvais plaisir à voir Alphonse en manger et complimenter Rafael.

Ces rares bonheurs la remplissaient d'une exaltation exagérée et maladive. Puis, l'instant d'après, un mot, un geste de lui la précipitaient dans des désespoirs tels qu'elle croyait épuiser toute la souffrance possible. Rafael, qui ne comprenait rien à ces chagrins sans cause, la jugeait extravagante : et, comme il avait conscience de la réelle bonté qu'il lui apportait à défaut d'amour, il trouvait très méritoire de supporter ses reproches sans rien dire. Il affectait de la traiter en petite fille capricieuse : car elle lui faisait maintenant des querelles fréquentes. Dans ces moments-là, tout la révoltait en lui, jusqu'à son silence.

Un rendez-vous manqué la jetait dans de véritables crises. Le lendemain, quand Rafael arrivait au calvaire, il la trouvait assise sur une pierre, la tête basse et l'air accablé. Elle répondait à peine à son salut et lui touchait froidement la main. Un soir de la fin de septembre, comme il n'était pas venu la veille, ayant passé la soirée avec Bacanete, elle le reçut sans mot dire et des larmes plein les yeux. Rafael, comme toujours, tourna la chose en plaisanterie :

— Qu'est-ce que vous avez encore, Thérèse, à être triste comme cela?... Vous êtes toujours à penser! Ce sont les idées qui vous font mal...

Thérèse le regarda :

— Si je n'étais pas si triste, dit-elle, je ne vous aimerais pas tant.

Mais Rafael, pour détourner la crise de tendresse qu'il sentait venir, ajouta aussitôt :

— Je parie que c'est parce que je ne suis pas venu hier?

Elle n'osa pas dire oui ; elle répondit :

— C'est que je vois que vous ne m'aimez pas...

Cet éternel reproche exaspéra Rafael. Avec sa violence ordinaire, il devint brutal tout à coup :

— C'est ça, j'allais quitter Bacanete pour vous!... Pour une fois qu'il passe à Médéa!... Et puis, j'en ai assez de vos manières! Vous vous faites des idées de choses qui n'existent pas. C'est vous qui jouez la musique et qui dansez. Et après, vous venez me gonfler la cervelle! Depuis que je vous con-

nais, c'est un cassement de tête, comme si j'étais dans les écritures!... Non! jamais je n'ai été comme ça avec aucune femme, jamais!

— C'est peut-être que je ne suis pas comme les autres, dit-elle avec un ton de fierté.

Rafael se crut insulté. Le sang lui monta au visage. Il fixa sur elle des yeux de colère et de mépris :

— Vous avez raison! je ne suis pas fait pour fréquenter des dames comme vous!... Allons, n'en parlons plus! Laissez-moi aller de mon côté avec ma misère...

Il cracha par terre, tourna les talons et, se rappelant tout ce qu'il y avait entre eux, il partit en l'exécrant de toutes ses forces et bien décidé à ne plus la revoir.

Cette explosion de fureur aveugle, cette puissance de haine qu'elle avait lue dans ses yeux, frappèrent Thérèse d'épouvante. Elle ne bougea pas, elle ne lâcha pas un cri. Stupide. elle le regardait s'en aller. Il allait bientôt disparaître au milieu des vignes. La soudaineté du coup, la rapidité de la scène lui ôtaient jusqu'au sentiment de la réalité. C'est seulement lorsqu'elle ne le vit plus, qu'elle commença à comprendre : un déchirement se fit en elle. Elle poussa un grand sanglot et s'affaissa sur la pierre où elle venait l'attendre. Ainsi donc, en l'espace d'une minute, tout avait été consommé. C'était fini, fini pour jamais, fini par sa propre faute! Il s'en allait, il avait eu le courage de faire cela et, comme un étranger, il la quittait sans un regret, sans un remords, le cœur aussi libre qu'au premier jour, alors qu'elle-même elle agonisait. Elle se sentait piétinée par lui, écrasée par sa force. Alors elle se révolta, elle se mit à le maudire et, soulevée par sa colère, elle se leva précipitamment et prit le chemin de la maison, en cherchant des vengeances impossibles.

Alphonse, en rentrant, lui trouva la figure si bouleversée qu'il la crut malade et lui demanda ce qu'elle avait :

— C'est comme tous les ans, dit-elle. C'est l'été qui me tue!

Mais elle faillit pleurer quand il ajouta :

— Rafael ne vient pas ce soir... Je ne sais ce qui lui a pris : il m'a paru tout drôle!

Ils dînèrent sans se parler, comme d'habitude. Par la fenêtre ouverte, on voyait pâlir les étoiles. Des brises venaient

de la mer par-dessus les montagnes. Les figuiers de la route exhalaient une lourde senteur d'amour. Une nuit douce allait rafraîchir les choses, une langueur était partout répandue et, dans cette suavité de l'heure, Thérèse défaillante comprit qu'elle allait pardonner à Rafael.

Toute pleine de son image, elle ne dormit pas ; et, à mesure qu'elle le désirait, l'atroce souffrance du déchirement irréparable remplissait sa pensée d'une plainte funèbre, continue, comme d'une bête blessée à mort. Une hallucination étrange s'emparait d'elle avec une fixité qui redoubla son angoisse. C'était le souvenir d'une scène vieille de bien des années. Tout au début de son mariage, elle était allée à Berrouaghia avec son mari et, comme ils passaient devant la cabane qui sert d'abattoir, tout au fond du ravin, elle avait vu au milieu d'une flaque de sang un agneau égorgé dont le ventre ouvert fumait encore. Auprès se tenait un vieil homme à barbe sordide, en turban, avec une culotte noire et des gros bas de coton bleu : c'était le rabbin qui venait examiner les viandes. Il avait plongé ses bras dans les entrailles de l'agneau, palpé rapidement et, sans essuyer ses mains, il avait rejeté son caftan sur ses épaules et il était sorti très vite, en lançant à Thérèse un mauvais regard.

Pourquoi, dans sa détresse, ce souvenir la poursuivit-il ainsi? Elle songeait à son amour et les mots : « L'agneau est égorgé! » elle se les répétait sans cesse, elle en irritait sa souffrance et, comme si elle eût pressé sur les bords d'une plaie, elle y appuyait tout l'effort de sa pensée. « L'agneau est égorgé ! » Elle voyait la blessure profonde s'ouvrir, des flots de sang en sortaient, lui remontaient jusqu'à la gorge, jaillissaient en ruisseaux, en larges nappes rouges. Elle étouffait et se sentait mourir.

Quand elle eut bien joui de sa douleur, elle fut dans un grand accablement; puis le matin, au réveil, un espoir fou de reconquérir Rafael se déchaîna au travers d'elle et excita de nouveau tout son être. Sitôt qu'Alphonse fut parti, elle s'élança sur la route de Médéa, avec l'idée fixe de retrouver Rafael. Qu'importe qu'elle parût comme une folle aux yeux du monde, puisqu'elle ne voulait que lui, puisqu'elle ne pouvait plus vivre sans lui?

Elle passa devant le moulin d'une course si rapide, d'un air si égaré, que la femme du contremaître en fit la remarque. Mais elle ne voyait rien, elle monta la pente raide du talus, comme par bonds, soulevée, emportée par la force de son désir. Elle fouilla de l'œil tous les cafés, elle parcourut toutes les rues et elle finit par entrer dans la cour de l'auberge, où elle trouva Rafael occupé avec le patron à examiner les roues d'un chariot. A la vue des deux hommes, elle devint tout à coup timide, embarrassée, presque muette, malgré le tumulte des pensées qui s'agitaient en elle et dont les paroles lui montaient aux lèvres. Elle balbutia :

— Rafael, j'aurais deux mots à vous dire de la part d'Alphonse...

Il la suivit jusque sous la porte cochère.

— Rafael, je vous en supplie, venez ce soir, je voudrais vous parler : je vous attendrai près du calvaire, comme toujours...

A sa grande surprise, il promit très simplement, sans ajouter un mot. Sûr qu'elle viendrait le chercher, il avait réfléchi depuis la veille : s'il rompait avec Thérèse, il fallait rompre aussi avec Alphonse, ce qui donnerait à penser au monde. Comme il avait pris des engagements avec Bacanete pour le prochain voyage, il n'en avait plus pour longtemps à rester à Médéa. Il partirait sans scandale et ne la reverrait de sa vie.

Ils se rejoignirent le soir. Elle lui parla, elle sut même l'émouvoir, et encore une fois elle l'aima éperdument. Les deux jours qui suivirent, elle parut transfigurée. Sa pâleur était devenue rayonnante. Rafael régna plus que jamais dans la maison.

Alphonse parlait d'organiser des équipages et de le prendre pour commis, projet que Thérèse encourageait avec instance. Rafael, pour s'éviter des scènes de larmes, lui laissait croire qu'il accepterait.

Puis les mauvais jours revinrent. Les froissements, les tortures recommencèrent pour Thérèse, et de nouveau les remords lui empoisonnèrent toute sa joie. Sa tendresse s'usait peu à peu par ces blessures continuelles; et comme il avait su faire passer dans son sang toute sa force de volupté, elle

commençait à se douter qu'elle ne l'aimait que pour sa chair. Cette pensée l'humiliait et la révoltait. Maintenant l'illusion était partie : elle se sentait toute prête à se détacher de lui. Rien ne serait plus facile, pensait-elle, et, à de certains moments, elle cherchait même des prétextes pour ne plus le revoir : comme elle serait heureuse alors de se venger, de lui montrer qu'elle le quittait sans chagrin! Cependant, du plus loin qu'elle l'apercevait, elle courait à lui, comme une petite luciole à la lampe.

Elle avait de brusques sursauts de passion, où tout le charme qu'elle croyait évanoui se reformait avec splendeur. Elle devenait jalouse de Rafael, elle l'espionnait en ville; et elle mettait dans sa poursuite un emportement qui aurait dû frapper tout le monde, si la dignité instinctive de son maintien n'eût caché son égarement.

Tous ces petits manèges féminins achevaient de fatiguer Rafael. et la satiété de cette liaison lui devenait insupportable. Ce qui l'irritait surtout. c'était cet envahissement du mari et de la femme. S'il écoutait les offres d'Alphonse. c'en était fait de sa vocation et de ses belles illusions de jeunesse; il perdrait sa liberté, il renoncerait presque à son métier. Or voici que ce métier, après ces deux mois de désœuvrement, il l'aimait plus que jamais. Il avait hâte de recommencer sa vie errante à travers les pays de lumière : l'éternel mirage du Sud le fascinait. Alors il se décida à brusquer les choses. Au lieu d'attendre à Médéa le passage de Bacanete, il prit le parti d'aller le chercher à Alger. D'ailleurs, sa mère le réclamait : il avait reçu une lettre de sa sœur, qui lui disait la misère du ménage et leur grand besoin d'argent,

Afin de se quitter en bonne amitié, il alla dire adieu à Thérèse dans la matinée, comme pour un voyage de quelques jours. Il avait pris ce prétexte pour ne pas lui causer une trop grande peine. En le voyant arriver à cette heure inaccoutumée, Thérèse eut tout de suite le pressentiment qu'elle le voyait pour la dernière fois. Alphonse était absent. comme toujours. La petite servante juive, qui balayait sous la tonnelle, était accourue annoncer la venue de Rafael.

— Je viens de recevoir une dépêche de ma mère, dit-il en entrant. Il faut que je parte pour Alger.

Thérèse le regarda fixement et, sûre de deviner sa vraie pensée, elle reprit à mi-voix :

— Dites la vérité! Vous partez avec Bacanete!.. C'est mal, Rafael, de mentir comme cela...

En même temps, elle tira la porte de la cuisine pour que la petite fille n'entendît pas ce qui allait se dire.

Rafael, humilié de ce reproche, leva le masque aussitôt :

— Eh bien, oui, je pars avec Bacanete!...

— Alors vous ne voulez pas rester chez nous?... Qu'est-ce qu'Alphonse va dire!...

— Rester chez vous! Est-ce que je peux!... Moi, j'ai ma mère à nourrir. Il faut que je gagne de l'argent. Chez vous, je ne gagnerais pas assez.

— Alphonse vous donnera plus que Bacanete, je vous le promets, Rafael!

— Et mon métier?...

— Alors vous aimez mieux votre métier que moi?

— En voilà une idée! — fit Rafael, étonné qu'elle en pût douter.

Cette réponse l'atterra, elle resta une seconde sans rien dire; puis, tout en ayant conscience d'une affreuse hypocrisie, elle eut le courage d'ajouter :

— Après tout ce j'ai fait pour vous!...

— Et moi, est-ce que je n'ai rien fait pour vous?...

— Vous me déchirez le cœur, Rafael!

— Moi aussi, j'ai le cœur tout noir...

Il tendit sa main qu'elle ne prit pas d'abord.

— Restez, je vous en supplie!

Alors elle lui saisit la main et la serra de toutes ses forces, comme pour le retenir. Rafael se dégagea doucement :

— Puisque c'est dit, c'est dit.

Il s'efforça de donner à ces mots un accent très ferme. Quelque chose d'aussi fort que sa résolution s'élevait du fond de son âme et lui gonflait le cœur d'amertume. C'était cette pitié qu'il avait apprise de Thérèse, et peut-être aussi un peu de sa tendresse qui pour la première fois s'épanouissait en lui. Mais il mit un orgueil viril à vaincre cette faiblesse qui allait lui gâter sa vie et, bien qu'il en éprouvât une réelle peine, il dit avec effort :

— Adieu, Thérèse !

Et il s'en alla, cette fois pour toujours.

Comme le soir de leur première séparation, elle le regarda partir, anéantie. A mesure qu'il s'éloignait sous les platanes, elle sentait tout son être se dissoudre. Elle n'était plus qu'une ombre, une forme vaine sur le point de s'évanouir elle-même. La petite blouse brodée, avec le rythme décevant de ses plis, flotta une dernière fois sous les arbres au tournant du chemin ; et tout fut fini pour elle.

Personne ne sut rien de son secret ni de son agonie. Mais au commencement de l'hiver, ses cheveux blanchirent et, sous ses bandeaux gris, elle eut toute la beauté douloureuse dont son visage triste était capable. Puis l'Afrique acheva de la défaire lentement.

LOUIS BERTRAND

(A suivre.)

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

DE

MICHELET[1]

Dans l'œuvre de Michelet, ce volume est l'un des plus propres à le bien faire connaître. Aux divers écrits qui le composent, les éditeurs ont eu la bonne idée de joindre le morceau intitulé : *la France devant l'Europe*, c'est-à-dire le suprême appel adressé par Michelet, vers la fin de la guerre, aux puissances européennes. Ce morceau qui contraste, par les circonstances où il a été écrit, avec les précédentes études, en forme le naturel complément. On ne connaît un homme qu'après qu'il a subi l'épreuve du malheur : il fallait aux sentiments de Michelet, pour en montrer la sincérité, la terrible épreuve de 1870. Son amour de l'humanité a survécu à cette date funeste.

Le lecteur de 1898, en prenant connaissance de ce que nous appelons « la politique étrangère de Michelet », restera surpris plus d'une fois. Quelle exubérance de générosité ! Quelle prodigalité du cœur ! Nous avons peine à nous mettre à l'unisson. Et cependant, il fut un temps où il n'était pas seul à penser, à parler, à aimer de la sorte. Il faut nous rappeler que les premiers de ces essais sont d'une époque où, pour diriger

1. Préface à une nouvelle édition du livre de Michelet : *Légendes démocratiques du Nord*, qui paraîtra prochainement.

les affaires étrangères, l'instinct populaire avait fait choix d'un poète. Les sympathies de la France allaient aux nations voisines qui lui répondaient par leurs sympathies. A la nouvelle d'une révolution à Paris, des révolutions pareilles éclataient à Milan, à Naples, à Vienne, à Munich, à Berlin. Et, d'autre part, à l'appel de la Pologne, de l'Italie, de la Hongrie, des mouvements populaires se produisaient à Paris.

Nous verrons donc d'abord la politique de Michelet en ses espoirs sans limite ; puis, la Fortune s'étant prononcée, nous assisterons au cruel désenchantement, mais non pas au découragement ni au repentir.

Je vais, autant que possible, laisser parler l'écrivain lui-même. On trahirait sa pensée, si l'on transportait ces effusions, ces apostrophes brûlantes dans la langue sèche et désabusée dont nous avons pris l'habitude.

I

Michelet nous l'a dit dans une de ses pages les plus fameuses, et je me souviens de le lui avoir entendu répéter, non sans solennité, au Collège de France. Toutes les fois qu'il hésite, toutes les fois que l'avenir se voile à ses yeux, il a un guide infaillible pour se diriger et voir clair : l'esprit de la Révolution. De la Révolution, il parle comme l'apôtre parle de l'Esprit-Saint. « Elle, elle sait, et les autres n'ont pas su... Dans la Révolution se garde le profond mystère divin, l'inextinguible étincelle. »

Où saisir cet esprit de la Révolution ? Michelet, pour le trouver, a un moyen sûr : il descend en lui-même. « Vivant esprit de la France, où te saisirai-je, si ce n'est en moi ! » Il va au Champ-de-Mars, témoin des fêtes de la Fédération, s'assied sur l'herbe sèche, et respire le grand souffle qui court sur la plaine aride. Ce coin de terre est sacré. « Quel Dieu ? on n'en sait rien... Ici réside un Dieu. »

« Trois millions d'hommes, levés comme un homme, *armés*, décrétèrent ici la paix éternelle. »

Pourquoi armés ? Pourquoi ? ils n'avaient pas d'ennemis. « O mes ennemis, disais-tu, il n'y a plus d'ennemis ! Tu

tendis la main à tous, leur offris ta coupe à boire à la paix des nations. Sur ton drapeau de guerre, tu écrivis : *La Paix.* »

Cette antithèse d'une nation qui s'arme pour décréter la paix universelle, c'est le symbole de la politique étrangère de Michelet. « En 90, aux fédérations, *dans son armement pacifique*, la France commença à rêver la fédération générale sur les trônes brisés des rois. »

Il s'agit d'abord d'une propagande toute pacifique : mais la pente est glissante et la progression se fait avec une singulière rapidité. « En 1790, lors des débats sur le droit de paix et de guerre, Volney propose l'article suivant : « La nation française s'interdit dès ce moment d'entreprendre aucune guerre tendant à accroître son territoire. » Deux ans plus tard, sur la proposition de La Réveillière-Lépeaux, la Convention déclare que tout peuple qui voudrait être libre trouverait en elle appui, fraternité. » Puis, la dernière étape est franchie. « Votons, dit Merlin de Thionville, la guerre aux rois et la paix aux nations. »

Ce fut le début des vingt-deux années les plus belliqueuses de notre histoire.

Michelet, dans son *Histoire de la Révolution*, ne recule pas devant cette conséquence de ses idées. « Il s'agissait d'écarter, le fer à la main, les barrières de tyrannie qui nous séparaient barbarement : la guerre que firent ces premières années de la Révolution fut une guerre sainte s'il en fut jamais, une guerre de foi et d'amour. » D'ailleurs les nations étrangères y gagnaient. « Elles gagnaient par nous en un jour toute la conquête des siècles. Cet héritage de raison et de liberté, cette terre promise qu'ils auraient voulu entrevoir au prix de leur vie, la générosité de la France les donnait pour rien à qui en voulait. »

Étrange illusion! Nous verrons qu'à la fin de sa vie, devant la leçon tragique de la réalité, Michelet soupçonna ce qu'il y avait d'erroné et de trompeur dans cette métaphysique révolutionnaire. Mais laissons-le d'abord suivre le cours des événements.

Après vingt-deux ans, la France épuisée, ayant donné tout son sang, tombe sur le champ de bataille de Waterloo. Elle

tombe sous le ressentiment des peuples, pour qui sa chute est un affranchissement. Les nations la dénoncent comme l'ennemie de tout droit, de toute paix, de toute liberté ! Tel est l'épilogue des fêtes de la Fédération.

L'expérience semblait avoir condamné pour toujours les belles espérances de 1790. Mais il en est des idées d'un peuple, une fois qu'à un moment décisif de l'histoire elles sont entrées au plus profond de son esprit, comme de ces cours d'eau qui, après s'être perdus sous terre, reparaissent à ciel ouvert un peu plus loin. A chaque secousse de notre vie publique, l'idée d'une France vengeresse des peuples opprimés remonte dans les imaginations : on sait que chez beaucoup de combattants de 1830, la liberté se présentait sous l'image d'une déclaration de guerre aux monarchies de l'Europe. En 1848, nous retrouvons la même pensée, déjà plus atténuée, mais encore vivante. C'est ici qu'on peut apprécier l'inspiration supérieure de l'homme à qui la France, en 1848, avait confié la direction de ses destinées. Parmi un peuple prêt à tous les entraînements, c'est le poète qui se montre le plus sage. Combien de sang, combien d'erreurs, combien de déceptions nous a-t-il épargnés ! « La proclamation de la République française, écrivait Lamartine aux agents diplomatiques, n'est un acte d'agression contre aucune forme de gouvernement... La République française se proclame l'alliée intellectuelle et cordiale de tous les droits, de tous les progrès... Elle ne fera point de propagande sourde ou incendiaire chez ses voisins. Elle sait qu'il n'y a de libertés durables que celles qui naissent d'elles-mêmes sur leur propre sol... Le monde et nous, nous voulons marcher à la fraternité et à la paix. »

Les premiers essais de ce volume appartiennent à la même inspiration : nous retrouvons la même pensée que chez Lamartine, mais avec quelque chose de plus intime, de plus ému, et (comme la responsabilité est moindre) de plus prêt à l'action. Michelet s'adresse aux nations opprimées comme un consolateur, leur prêchant la patience, mais en même temps leur rappelant un passé illustre et leur faisant espérer la délivrance.

Aux Polonais, aux Hongrois, aux Roumains, il adresse successivement sa parole vibrante.

II

Pour Michelet, la Pologne se présente sous les traits de deux hommes : Kosciusko et Mickiewicz. Car presque toujours, sous les généralités de l'historien, il y a des souvenirs personnels.

Il avait connu l'ancien dictateur de Varsovie durant les dernières années de son exil. Le souvenir qu'il en garde est presque religieux. Kosciusko est le dernier des chevaliers, un héros, un saint, l'homme qui a réalisé l'absolue bonté humaine ; un cœur net comme l'acier avec l'âme tendre d'un enfant. En lui, nous aimons, nous reconnaissons l'antique Pologne, en lui nous honorons le génie de cette grande race. Comme gage d'une amitié indestructible, Michelet offre à la Pologne ce portrait d'un des hommes les meilleurs qui aient honoré la nature humaine.

L'autre grand Polonais, Mickiewicz, avait été son collègue au Collège de France. Il admire son génie, mais encore plus la grandeur de son âme. « Nous avons eu sous les yeux un miracle. Le Collège de France a été témoin de cette chose ; sa chaire en reste sainte. Je parle du jour où nous vîmes, où nous entendîmes le grand poète de la Pologne, son illustre représentant par le génie et le cœur, consommer, par devant la France, l'immolation des plus justes haines, et prononcer sur la Russie des paroles fraternelles. Les Russes qui étaient là furent foudroyés. Ils attachaient les yeux à terre... »

Par un effet de sa nature aimante comme de son esprit généralisateur, ce que Michelet avait trouvé en ces deux exemplaires de la nationalité polonaise, il l'avait étendu au peuple tout entier. Aussi la Pologne n'est-elle pas seulement la nation généreuse, hospitalière, *donnante*, la nation humaine entre toutes ; elle est marquée d'un sceau particulier, elle est douée du génie prophétique et poétique. « Ce peuple martelé, scié en deux, comme fut Isaïe, a pris dans son supplice des ailes prophétiques. Il ne marche plus, mais il vole. Les seuls

poèmes sublimes qui aient apparu aux derniers temps sont ces deux cris de la Pologne, la *Comédie infernale* et la *Vision de la nuit de Noël*... Ah! dons du ciel, jamais vous ne fûtes plus nécessaires! Jamais vous ne vîntes consoler de plus grandes douleurs!... Faites-leur voir déjà le monde juste et bon que nous aurons un jour. »

Comme contraste, comme repoussoir, Michelet, en face de la Pologne, place la Russie. Elle n'est qu'illusion et mensonge, son gouvernement est un monstre, elle n'a rien donné au monde, elle est la dissolution et la mort, elle n'existe pas... Mais bientôt il se reprend : « Grand peuple! pauvre peuple!... On plaint toujours la Pologne; pourquoi ne plaint-on la Russie? Cette race bonne et douce, docile, plus tendre aux affections domestiques qu'aucune nation du monde... » Quand plus tard il apprendra l'affranchissement des serfs, il s'écriera que c'est un pas gigantesque, qu'on en doit attendre la transformation de l'empire des tsars.

Il eut encore le temps de connaître Tourgueneff. Mais la joie de lire Tolstoï lui fut refusée.

Un peu plus tard, Michelet s'adresse aux Hongrois: « Peuples de l'Occident, qui, depuis si longtemps, loin de la barbarie, cultivez les arts de la paix, gardez toujours un reconnaissant souvenir pour les nations orientales qui, placées aux frontières de l'Europe, vous ont couverts et préservés du déluge tartare!... » Quand Michelet écrivait ces lignes, c'était justement le temps de l'insurrection hongroise. Après la défaite, les chefs vaincus avaient demandé l'hospitalité aux peuples d'Occident. « Nous l'avons connu ici, cet homme terrible, cet homme-fée qui, sans arme, chassait des escadrons, les blessait du regard, celui sur qui mollissaient les balles, celui devant qui reculaient les boulets effrayés. » Il s'agit de Bem, le général hongrois qui était venu, vers 1849, chercher un asile en France et que Michelet avait eu l'occasion de voir. En lui se personnifie la Hongrie, comme en Kosciusko la Pologne.

Après les Hongrois, les Roumains... « Les Roumains, dont l'histoire contient dix-huit siècles de miracles autant que de souffrances. » Elle aussi, la Roumanie a soutenu l'atroce combat qui ferma l'Europe aux Tartares d'abord, puis aux

Ottomans. Le sauveur de la chrétienté, Jean Huniade, on ne sait au juste s'il fut Hongrois ou Roumain. C'est aujourd'hui un peuple élégant, d'élocution facile, qui parle à merveille. La douceur, la tendresse du cœur valaque se révèlent en leur langue. pleine de diminutifs gracieux, caressants. « Hommes de toute nation, de toute opinion, lisez la belle et noble proclamation de la révolution de Valachie en 1848; voyez la modération incroyable, la clémence dont elle fit preuve, les ménagements qu'elle garda pour tous; vos yeux, nous en sommes sûrs, n'iront pas jusqu'au bout sans s'obscurcir de larmes ! »

C'est à une femme, madame Rosetti, l'épouse du premier ministre de la révolution roumaine, que Michelet dédie l'étude que probablement elle lui avait inspirée. On lira avec intérêt les détails anecdotiques mêlés à ce réquisitoire contre les puissances, Turcs, Russes, Anglais, qui se disputent la haute main dans les Principautés.

Ce n'est pas que l'écrivain espère rien de son ardent plaidoyer.

— Si vous n'espérez rien, pourquoi donc écrivez-vous ?

— Pour moi, pour mon propre cœur. Pour expiation de ce que dut faire la France de 1848, et de ce qu'elle n'a pas fait. J'écris pour ceux qui errent, qui souffrent et qui attendent.

Ainsi Michelet se faisait l'avocat des causes sacrifiées, l'ami des vaincus. S'il appelle la Russie, « la barbarie organisée », s'il voit dans l'Angleterre « le grand Tartufe », c'est seulement aux aristocraties égoïstes, aux diplomaties perfides, aux souverains, aux despotes, qu'il en veut. « J'ai pleuré, dit-il, de pesantes larmes sur mes ennemis. » Les peuples ! il voudrait les serrer tous sur sa poitrine ! Il voudrait les voir siéger dans les conseils européens pour y apporter la sagesse et la paix. Un monde commence, un monde d'humanité et de justice. La France se tient sur le seuil...

Michelet disait donc vrai quand il expliquait que pour se diriger il fixait les yeux sur la Révolution. Il recommence pour son compte la fête de la Fédération. « La France, en 91, apparaissait jeune et pure, comme la vierge de la liberté. Le monde était amoureux d'elle. Du Rhin, des Pays-Bas, des

Alpes, des voix l'invoquaient, suppliantes. Elle n'avait qu'à mettre un pied hors des frontières, elle était reçue à genoux. Jour sacré de notre innocence, qui ne vous regrettera ! »

III

Après cette vision, comme dans une sombre scène de magie, le présent volume nous fait assister soudain à l'écroulement de toutes ces espérances, à la disparition de ces figures vaines, à la métamorphose des prétendus frères en ennemis implacables, des amis supposés en spectateurs indifférents ou ironiques. A son tour, la France est parmi les nations martyres. « Sauve-toi maintenant, toi qui sauvais les autres ! » Dans l'obscurité de décembre 1870, sous le grand linceul de neige qui couvre toute l'Europe, Michelet, vieux, malade, éloigné de Paris, reprend sa plume, pour s'adresser aux sœurs de la France, qui laissent égorger leur aînée. On sent qu'il est atteint au cœur, mais il n'a pas perdu la faculté d'analyser et de juger : il embrasse d'un regard clairvoyant la situation présente, il voit déjà apparaître l'avenir.

D'abord, en historien, il se demande comment une telle catastrophe est devenue possible.

Par la politique décousue, incohérente de Napoléon III. « Il avait, dit Michelet, ce qui peut perdre le plus sûrement à la guerre et en politique. Il avançait volontiers, mais ensuite s'alarmait. De là tant d'avortements. L'affaire de Russie, de Crimée, ne manquait pas de grandeur. Mais il n'osa la pousser, en soulevant la Pologne. L'affaire d'Italie était belle, mais il n'osa la pousser, en soulevant la Hongrie : entre Kossuth et l'Autriche, il pencha pour l'Autriche. Il voulait une Italie divisée, faible : il y gagna la haine des Italiens, qu'il venait de sauver... Le lendemain de Sadowa, un homme résolu se fût lancé en Allemagne « pour les libertés allemandes », pour sauver le Hanovre, la Hesse, la Bavière. Il eût fallu une chose : oser dire ce mot : *Liberté !* Il eût fallu aussi déclarer qu'il ne demandait rien. Le Rhin ? Que nous importait ? Personne ne songeait au Rhin que celui qui voulait s'y laver du sang du 2 Décembre. »

Après Napoléon, la responsabilité en revient au tentateur, au politique astucieux qui, après avoir joué et dupé l'Autriche, s'était dit qu'il jouerait et duperait la France.

Bismarck sait les chemins par où l'on pénètre jusqu'au cœur de l'empereur : il s'adresse chez lui à un vague besoin d'agrandissement. Pour faire oublier à la France l'erreur du Mexique, rien ne vaudrait une acquisition sur le Rhin. « Le sorcier du Nord » fait miroiter cette image aux yeux de sa victime : et, par un excès de cynisme, il reprochera un jour à la France les appétits qu'il a su éveiller dans l'âme indécise et affaiblie de son interlocuteur. « Car jamais, dit Michelet, devançant en ceci les conclusions de l'histoire, jamais la France n'a voulu la guerre. Il faut être fou pour croire que le paysan français désirât la guerre. On n'avait obtenu le plébiscite que par ce mensonge atroce qu'il devait assurer la paix. Les députés s'étaient fait nommer en jurant de voter la paix. Les préfets répétaient à l'empereur qu'on ne voulait que la paix. »

Ainsi l'ineptie de la politique impériale et la ruse du ministre prussien sont les causes immédiates de la guerre. Mais Michelet, par-dessous les événements du jour, est trop habitué à chercher les grands courants de l'histoire, les causes profondes et lointaines qui sont les véritables, pour se contenter de cette explication superficielle. Il lui coûte certainement de le dire. Mais en quelques mots il montre que la logique des faits s'est enfin découverte à son regard. Il voit le lien qui, par une conséquence déplorable, mais certaine, rattache la guerre franco-allemande à ces guerres de la Révolution dont il s'était fait l'apôtre. La Révolution, pour les Allemands, ce ne sont pas les droits de l'homme, ce n'est pas la liberté, ce n'est ni l'égalité ni la fraternité, c'est l'unité allemande. La Révolution, comme un autre historien l'a dit, pour les Allemands, consistait à devenir une nation.

Ainsi l'entendaient depuis cinquante ans les poètes, les écrivains, les philosophes ; ainsi l'entendait le vague instinct de la foule : car un même mot, traduit d'une langue dans une autre, change de sens, surtout quand il s'agit de ces mots où des millions d'hommes jettent confusément leurs ambitions sécu-

laires, leurs rancunes non assouvies, leurs obscures aspirations[1].

« Les Allemands, dit Michelet, étaient aveugles et ivres d'une passion, il est vrai, bien légitime et naturelle : l'amour, la joie, le triomphe de l'unité nationale. Chaque peuple a de tels moments... »

Ce passage est capital dans la vie intellectuelle de Michelet. On voit qu'à la lueur des événements, sa pensée a fait un pas. Il ajoute encore cette phrase caractéristique : « Les humanitaires sont fous de croire que les murs, les haies, les barrières se sont abaissées. Certains préjugés antiques ont disparu. Mais d'autres sont sortis des rivalités modernes. *La personnalité croissante*[2] sépare au contraire, de plus en plus, sous certains rapports, et les nations et les individus. »

La personnalité croissante des nations : tel est, en effet, le problème de l'avenir. On peut dire qu'à certains égards nous voyons se former un idéal directement contraire à celui du siècle précédent, lequel, faisant rayonner le progrès d'un petit nombre de centres très éclairés, tenait pour un mal tout ce qui, à la façon d'un écran, pouvait s'interposer : langues, traditions, institutions séculaires. Ce que nos pères du XVIIIe siècle tenaient pour un mal, c'est précisément ce que les partisans des nationalités veulent maintenir, veulent faire revivre.

Michelet indique ici le redoutable problème, sans chercher à entrevoir quelle somme, encore impossible à mesurer, de bien et de mal il réserve au siècle qui vient.

Mais ce qu'il a de la peine à admettre, c'est le manque absolu de générosité. « La rancune des vieilles guerres de Napoléon paraissait fort apaisée, dit-il, chez des gens dont les pères ont deux fois envahi la France et sont deux fois entrés à Paris. Cela finissait tout, ce semble. Voilà qu'ils oublient 1814 et 1815, ne veulent plus se souvenir que de leur revers d'Iéna. »

1. Les nations prennent les idées comme un moule dans lequel elles jettent tout ce que leur éducation incomplète, leurs expériences incohérentes, les influences accumulées de la famille et du pays ont entassé en elles d'instincts, de sentiments, de connaissances, de préjugés et d'erreurs. (Albert Sorel, *L'Europe et la Révolution française.*)

2. En *italiques* dans le texte.

Comme la France est loin de cela! continue-t-il. Cinq ans après Waterloo, tout était oublié. « C'est le défaut de la France, son tort : elle aime le monde. Pour chacune des grandes nations, elle trouve des raisons excellentes d'aimer, d'estimer, d'admirer. Chacune représente un haut côté de l'âme humaine. Supposez que, la Baltique ayant changé de lit, il n'y ait plus d'Allemagne. Quel serait notre deuil! Le monde n'aurait plus que de faux mouvements... »

Telle est sa plainte, et il revient alors à des souvenirs personnels : « Dieu me garde de rien effacer, de rien rabattre de ce que je dois à l'Allemagne! Quelle fut l'émotion commune, quand, à la fête du 4 mars 1848, nous vîmes devant la Madeleine, parmi les drapeaux des nations qu'apportaient les députations d'exilés de chaque pays, le grand drapeau de l'Allemagne, le saint drapeau de Luther, Kant et Fichte, Schiller et Beethoven! Quelle émotion, Dieu nous donne, disions-nous, de voir une grande Allemagne! »

Nous percevons ici le cri d'une âme profondément blessée. Les hommes d'une génération plus récente auront peine à comprendre ceci : mais plusieurs, qui vivent encore, et qui pensaient et sentaient comme Michelet, se souviennent du déchirement qui se fit en eux. On pardonne difficilement à ceux qu'on aime de ne ressembler point à ce qu'on avait cru voir en eux. L'Allemagne, disait un jour Michelet, n'est que poésie et métaphysique. Hélas! le grand peintre des nations s'était trompé. Il avait prêté aux autres ce qui était en lui. C'est de son côté qu'étaient la métaphysique et la poésie. Il s'est montré pareil à tous les autres, plus avide, plus matériel, plus terrestre que tous les autres, ce peuple à qui Schiller assignait le ciel comme domaine! Et depuis, il a semblé prendre plaisir à démentir de jour en jour la vaine opinion que le monde s'en était faite. On l'a vu pratiquer tout juste le contraire de la politique étrangère de Michelet : fermé de parti pris à toute considération autre que celle de son intérêt, égoïste avec pédantisme, il s'est allié aux forts contre les faibles, il a donné la main aux oppresseurs sous les yeux des vaincus. Tous ces biens qu'il appelait les plus grands biens de la vie n'ont point de valeur pour lui chez les autres.

Il n'est pas jusqu'au principe des nationalités qui, aux mains

de ces docteurs nouveaux, n'ait changé d'aspect. Pour Michelet, comme pour la plupart de ses contemporains, ce principe signifiait le droit pour un peuple de choisir, le droit de voter sa nationalité : c'était, comme on l'a dit justement, l'application au dehors du principe de la souveraineté nationale. Mais de quoi n'est capable la subtilité des casuistes politiques quand elle s'appuie sur la force? On en a fait le droit pour les puissants de disposer des petits sous le prétexte d'une communauté de langue ou de race : ce qui devait être un principe de liberté est devenu un argument au service de l'ambition et de la force brutale.

Cependant, si après vingt-cinq ans, Michelet, revenant à la vie, pouvait jeter les yeux sur l'Europe, quelle serait son impression? Il saluerait ces peuples dont il avait espéré, désiré, encouragé les premiers efforts vers la lumière. Mais surtout ses regards iraient chercher la France... Le nouveau groupement des alliances, tout imprévu qu'il serait pour l'ami de Kosciusko, ne l'étonnerait pas beaucoup : ayant vécu de l'existence de la patrie à travers les siècles, il savait mieux que personne les exigences de « la dure, de la sauvage histoire des hommes ». Mais tout en prenant son parti des nécessités du présent, il dirait à son pays de ne se repentir d'aucune de ses chimères d'autrefois : notre gloire, notre influence dans le monde ont tenu à ces chimères. La France doit rester l'amie des faibles et des opprimés, l'avocat des causes justes. N'essayons pas de changer le caractère de la nation : nous n'y gagnerions rien. Si la politique de désintéressement a eu ses mécomptes, une politique uniquement faite de calcul nous réussirait encore moins. Nos malheurs ont commencé le jour où nous avons laissé écraser un petit peuple sans élever la voix en sa faveur... La politique étrangère de Michelet, dépouillée de son appareil agressif, est encore la seule qui nous convienne : si jamais la France cessait d'y être fidèle, le monde ne la reconnaîtrait plus, elle ne se reconnaîtrait plus elle-même!

MICHEL BRÉAL,
de l'Institut.

LE PRINCE DE BISMARCK[1]

XI

L'Empereur allemand, dans la proclamation que Bismarck lut à Versailles et qu'il avait composée, annonça que « le *Reich* s'agrandirait non pas par des conquêtes belliqueuses, mais par les dons et les biens de la paix ». Cette parole est vraie, bien que trente ans d'expérience n'aient presque pas suffi à nous en convaincre.

Avant de maintenir la paix, le difficile fut de la faire. L'inconvénient d'une victoire poussée trop avant apparut alors. La nation vaincue faillit manquer d'un gouvernement qui eût l'autorité de traiter. Plusieurs fois, durant les pourparlers préliminaires, comme la Commune faisait des progrès, Bismarck dut demander à Thiers « s'il croyait avoir encore des pleins pouvoirs pour négocier ».

Les négociations touchaient deux objets : une cession de territoire et le paiement d'une indemnité de guerre. Sur la cession de territoire, Bismarck n'eut pas de craintes : il n'est pas malaisé de se faire céder ce qu'on occupe et ce qu'on est maître de ne pas rendre. Mais la solvabilité française éveillait

1. Voir la *Revue* des 15 septembre et 15 octobre.

son attention. Les peuples ne paient des milliards que s'ils sont gouvernés avec soin ; et, réciproquement, un gouvernement ne peut s'établir que s'il capte les sources où jaillit le revenu national.

A ce point de vue, la Commune elle-même mérita le respect de Bismarck. Elle détenait les coffres intacts de la Banque de France. Il est sûr que les Allemands ouvrirent avec elle des négociations, bien que le détail en soit inconnu[1]. Il était douteux que, sans les réserves de la Banque, le gouvernement provisoire pût trouver le numéraire que stipulaient les conditions du traité. Une première fois les pourparlers s'étaient rompus à Bruxelles, où les négociateurs français avaient dû offrir le paiement en titres de rente.

Il se joua le drame suivant : la Commune ne toucha point à l'argent monnayé de la Banque et par là, ensemble, elle sauva Paris de l'occupation allemande et prépara sa ruine propre. Nul doute, si les réserves de la Banque eussent manqué, que Paris n'eût été le gage du paiement futur ; que les Prussiens ne l'eussent pris barricade par barricade[2]. La Commune se fit la gardienne de l'or : avec naïveté. Car il allait de soi qu'on le lui reprendrait. Les Allemands ou Thiers? on ne savait. Mais sûrement eux ou lui. Bismarck fut habile. Il ne voulut pas, en envoyant les bataillons allemands conquérir Paris, risquer de refaire contre l'ennemi du dehors la concorde française. C'est pour cela qu'il laissa Thiers se charger de l'exécution sanglante. Thiers n'avait plus « d'armée pour étouffer l'émeute » : Bismarck lui en donna une. Les forteresses allemandes se vidèrent de prisonniers. Au mépris des préliminaires de Versailles, Thiers put reconstituer, entre la Seine et la Loire, un rassemblement armé[3]. La Commune périt ; et les coffres-forts furent conquis où était enfermée la paix.

Ce furent des Français qui vainquirent Paris. Le gouvernement nouveau échappait aux haines qu'un secours direct

1. Les *Mémoires du général Cluseret* auraient, en effet, besoin d'un contrôle que les archives pourraient seules donner.

2. Au Reichstag, 12 mai 1871.

3. Au Reichstag, 24 avril ; 12 mai 1871.

de l'armée allemande lui eût procurées[1]. Et, dans ce pays affamé de repos, tout gouvernement qui conclurait la paix aurait chance de durer. Bismarck savait ce gouvernement sage, laïque et un peu faible ; surtout, il l'espérait solvable. Avec régularité, dans le petit hôtel nancéien, sombre et aristocratique, où siégeaient les commissaires allemands de la Dette, affluaient les sommes monnayées ; et, parmi les lettres de change qu'on tria pour servir de paiement en nature, traites énormes d'armateurs havrais ou traites infimes de modistes parisiennes, on n'en trouva que de sûres. Voilà ce que fit le gouvernement de Thiers ; et chaque échéance libérait une parcelle de territoire. Si laborieuse pourtant, et si exacte au paiement que fût la France, il faudrait des années pour la libération entière ; et il était bon que Thiers restât debout ce temps. Bismarck s'employa à le soutenir. Il ne le croyait pas, au fond, plus pacifique qu'un autre. Il connaissait la hâte fébrile dont Thiers activait la réorganisation militaire. Il écrivait au comte d'Arnim, ambassadeur :

Tout gouvernement, à quelque parti qu'il appartienne, considérera la revanche comme sa tâche principale. Le tout est de savoir combien de temps il faudra aux Français pour refaire leurs armées et leurs alliances. Dès qu'ils se croiront de force à recommencer la guerre, il n'est pas de gouvernement qu'ils ne contraignent à nous la déclarer[2].

Mais Thiers était l'esprit clair qui évaluait les forces. Il était peu dupe de la déclamation des partis ; il savait l'impossibilité de vaincre ; et il mettait de la persuasion et de la fermeté au service des idées qu'il avait conçues nettement.

Avec cette modération bourgeoise, la « République *convenable* », bien qu'elle s'armât, demeurerait faible longtemps. Parce qu'elle était bourgeoise et qu'elle avait écrasé la Commune, elle s'était discréditée auprès des partis démocratiques de tous les pays. La contagion révolutionnaire ne pouvait plus venir d'elle. Parce qu'elle était d'essence roturière pourtant, et livrait sa politique aux hasards des débats parlementaires, elle ne trouverait pas crédit auprès des monarques : on

1. Au Reichstag, 24 avril 1871.

2. Au comte d'Arnim, 2 février 1873.

dédaignerait son alliance[1]. Elle ne rayonnait point par la pensée démocratique, et pourtant serait isolée parmi les princes. Il n'y avait qu'une possibilité qu'elle redevînt dangereuse, et elle ne s'offrait pas, Thiers étant détaché de préoccupations religieuses. Cela le recommandait grandement, quand depuis toute cette guerre le parti catholique intriguait.

Dès 1870, monseigneur Dupanloup, à Orléans, s'était abouché avec le baron Fred de Frankenberg. Une négociation s'ouvrit, au nom d'une *ligue de la paix* où tous les évêques de France adhérèrent, pour mener au trône le comte de Chambord[2]. Bismarck avait souri au projet et failli être dupe du nom pacifique de cette association. Il se ravisa, se refaisant la déduction qui lui avait prouvé que la royauté serait logiquement belliqueuse. Un autre alors, l'ambassadeur comte d'Arnim, reprit à sa place le plan que le crédit de Thiers à l'Assemblée nationale avait fait échouer.

Arnim appartenait à ce cénacle aristocratique et pieux, à cette « bonbonnière » où, par les mains de l'impératrice Augusta, se triaient des « confiseries jésuitiques » et de doucereux mensonges. Guillaume Ier y paraissait ; on y détestait Bismarck. Arnim se risqua au rôle que Bismarck avait tenu de 1851 à 1858. Il osa tenter une politique de camarilla, comme elle fut de mode sous Frédéric-Guillaume IV. Il trempait à Paris dans les conspiration monarchistes. Il essaya de gagner à des projets de restauration le vieil empereur.

Ce que fut le plan, il est malaisé de le dire. On en sait peu de chose, et qui atteste chez Arnim un esprit très brouillon. Bismarck l'éventa, menaça, interdit qu'un subalterne eût une politique autre que son chef. Arnim, sûr de l'Empereur et davantage de l'Impératrice, continua follement. Il vint à Nancy assiéger Manteuffel, commandant en chef des forces allemandes, pour qu'il se prêtât à une tentative de redresser une monarchie française. Il stupéfia le comte Saint-Vallier, accrédité auprès du gouverneur des territoires occupés, par des démonstrations sur les dangers de la République. Thiers amènerait Gambetta ; de Gambetta sortirait la Com-

1. Au comte d'Arnim, 20 décembre 1872.

2. Souvenirs de Frankenberg, dans Poschinger. *Fürst Bismarck und die Parlementarier.*

mune; la Commune sombrerait dans la dictature militaire. La paix sociale demandait un roi.

Raisonnements où Manteuffel ne contredisait pas, mais qui dévoilaient chez Arnim un intérêt suspect pour la perfection de la Constitution française. Manteuffel en référa au roi. Saint-Vallier s'étonna par voie diplomatique. Gontaut-Biron, ambassadeur à Berlin, que Bismarck interrogea, confirma, un peu à contre-cœur, les ouvertures faites. Il était singulier déjà, objecta Bismarck à Arnim qui essayait une justification, qu'un ambassadeur allemand eût souci de débarrasser l'ennemi d'un gouvernement qui l'affaiblissait :

Je suis convaincu que jamais un Français ne se préoccuperait de nous restituer les bienfaits d'une monarchie, si Dieu avait fait peser sur nous la misère d'une anarchie républicaine[1].

Contre son gré, il ménageait encore le favori puissamment protégé et semblait s'amuser de ce qu'il appelait « une sympathie bien allemande pour le bien-être de l'ennemi ». Mais, s'il avait deviné le fond de cette naïveté astucieuse, il ne put empêcher l'intrigue : la conspiration des monarchistes aboutit. Thiers tomba le 24 mai 1873, huit jours après qu'il eut payé le dernier milliard. Alors Bismarck imposa la révocation d'Arnim :

Votre Excellence, dans des rapports qu'elle nous a adressés huit mois durant, a maintenu et fait prévaloir auprès de Sa Majesté une manière de voir contraire à la mienne. Cette politique, si elle n'a pas amené en France le changement de régime qui nous est si préjudiciable, l'a du moins facilité. Elle a paralysé les efforts que je pouvais faire pour soutenir M. Thiers et son Gouvernement, au milieu des difficultés croissantes avec lesquelles je les voyais aux prises[2].

Ce qu'on ne voit pas encore, c'est comment la conspiration des monarchistes, où trempa un ambassadeur allemand, ait pu froisser l'Allemagne. Comment la droite, si nombreuse à l'Assemblée nationale parce qu'elle avait promis la paix, passait-elle, en arrivant au pouvoir, pour le parti de la guerre ? Bismarck crut à un mot d'ordre venu de Rome, et

1. Au comte d'Arnim, 20 déc. 1872.

2. Au comte d'Arnim, 19 juin 1873.

que le pape exploitait contre l'Allemagne le patriotisme français, avide d'agir.

On était au plein de la querelle entre l'Église et l'Empire allemand. Si l'intrigue cléricale était véritable, la force française régénérée avait de quoi inquiéter l'Empire allemand, en lutte avec ses catholiques. Elle inquiétait davantage l'allié de l'Allemagne, Victor-Emmanuel. La presse cléricale affirmait que Henri V, dont se négociait l'avènement, ferait la guerre à l'Italie sacrilège. Les processions de Paray-le-Monial, en bruyantes litanies, réclamaient du Sacré-Cœur qu'il sauvât Rome et la France, c'est-à-dire qu'il prît parti contre les Italiens et les Allemands. Le gouvernement français certes s'abstenait : si sympathiques que fussent ces manifestations au héros de Wœrth et de Sedan, il était douteux que Mac-Mahon se décidât à tâter encore de la défaite. Mais il laissait dire. Bismarck fit mine de croire à des visées hostiles.

Il lança des déclarations où il assurait qu'il tiendrait la guerre contre l'Italie pour un *casus belli* avec l'Allemagne, et c'est de janvier 1874 que date cette circulaire, qui fit le tour des puissances, où il disait :

L'antagoniste de l'Allemagne est la Rome pontificale. Là est le danger qui menace les relations de l'Allemagne et de la France. Si la France s'identifie avec Rome, elle se fait par là même l'ennemie jurée de l'Allemagne. Une France soumise à la théocratie pontificale est incompatible avec la paix du monde.

Puis, renouvelant publiquement ces menaces que par le comte d'Arnim déjà il avait fait tenir confidentiellement à qui de droit :

L'Allemagne est pénétrée du désir de vivre en paix avec la France. Mais s'il apparaît de façon non douteuse qu'un choc est inévitable, le gouvernement allemand n'estime pas qu'il puisse justifier devant sa conscience et devant la nation la résolution d'attendre le moment que la France croirait opportun.

Mac-Mahon musela la presse et modéra les manifestations ecclésiastiques ; Bismarck traqua devant les tribunaux de l'Empire son ambassadeur rebelle, que Guillaume I[er], avec douleur, dut sacrifier. Alors ce fut contre Bismarck que s'ourdit la conspiration cléricale.

Il donnait prise par son attitude de croquemitaine irritant. Aux vanités argutieuses de la diplomatie traditionnelle il substituait des habitudes nouvelles, des formes brutales et franches. Il mettait l'appoint de la force allemande aux réclamations où il tenait ; et, avec simplicité, le faisait savoir aux gouvernements par des notes diplomatiques concises. Après quoi, faisant la grosse voix à la tribune ou dans la presse, il intimidait l'opinion ; mais il ne voulut jamais la guerre, s'attendant à vaincre par la menace seule.

Parce qu'on savait les velléités de la guerre depuis longtemps assoupies en lui, on put utiliser contre lui la première venue de ces manifestations grondeuses. La circulaire comminatoire de 1874 avait répandu, dans les chancelleries d'Europe, l'opinion que la France était sous le coup d'une guerre. Maladroitement, il recommença en 1875 ; et la jactance de l'état-major le compromit à fond. Moltke, pour faire voter sa loi sur le *landsturm*, affectait de croire que la loi française de 1875, sur le recrutement des armées, trahissait des desseins de guerre immédiate.

Gontaut-Biron exhiba les journaux officieux pleins d'articles où on lisait qu'on ne laisserait pas la France choisir le moment de l'attaque. Les cénacles de la cour crurent au danger, par haine du chancelier. L'Impératrice y crut, pour avoir une occasion nouvelle de faire l'ange de la paix. Mais Gontaut-Biron démontra par le fait que la France monarchiste de Mac-Mahon n'était pas à confondre avec la République de Thiers, et qu'elle pouvait trouver des alliés. Silencieusement il s'esquiva sur Pétersbourg, où déjà l'ambassadeur Le Flô avait tenté d'alarmer le tsar. Le scepticisme du tsar résistait. Mais Gortchacow, « fou de vanité », au dire d'Alexandre II, accepta un rôle dans la comédie ; et quand, après une visite du tsar à Berlin, Gortchacow put lancer sa circulaire : « Maintenant la paix est assurée », il donna l'impression que le tsar avait empêché une guerre.

***

L'arbitre de la paix, c'était l'Allemagne. Gortchacow s'en aperçut trois ans plus tard. Bismarck consolida contre lui l'Autriche. Elle s'était montrée, celle-là, docile à la politique

de « douches glacées ». Ses velléités francophiles, qu'elle manifesta en 1870, par ses représentations au sujet du bombardement de Paris, s'évanouirent quand Bismarck eut fait publier « qu'il n'attendait pas, pour s'expliquer avec ce voisin incommode, le moment où son alliée française serait rétablie de sa blessure » ; et Beust, en apprenant que Bismarck déchirait le traité de Prague, n'osa parler, le 26 décembre 1871, que d'une « communauté du vouloir et de l'agir chez les deux nations », où il voyait la garantie d'une paix durable.

Si humble que fût cette conduite, elle fortifia mieux l'Autriche que les algarades rancunières de quelques archiducs. L'Autriche s'étaya de la force allemande pour le choc possible des Russes ; et Bismarck, qui gardait souci que l'Allemagne, même forte, ne demeurât pas seule entre la Russie et la France, sut tirer de cet intérêt de l'Autriche son amitié pour l'Allemagne. Sa presse fut dressée à répandre que du côté de l'Autriche nulle conquête n'était plus à faire. Elle fit des éloges de la force autrichienne, composite et qu'on méconnaissait. Dans son style imagé, Bismarck comparait la monarchie austro-hongroise à une *mosaïque*. « Sans une surface résistante où s'appliquer, elle tombe en morceaux. Qu'une muraille l'appuie, elle défie les coups[1]. » L'Allemagne fut cette muraille.

L'amitié que Bismarck recherchait ne fut pas immédiate ni d'abord intime. Il y eut un jeu d'équilibre subtil qui se prolongea ; une entente non écrite, fragile, et que refaisaient précairement tous les ans les entrevues des monarques : *l'Alliance des Trois Empereurs*. Elle dura jusqu'à la sottise de Gortchacow en 1875 ; puis se désagrégea. Tant qu'elle vécut, Bismarck veilla à ce qu'il ne s'y formât pas de majorité de deux contre un. C'est pourquoi il n'y prenait jamais le parti de personne, de crainte que l'allié mécontent ne s'en allât vers la France. « Je tiens par le collier deux formidables bêtes héraldiques. Je les sépare : d'abord, afin qu'elles ne se déchirent pas entre elles ; ensuite, afin qu'elles ne s'entendent pas pour nous déchirer[2]. »

1. Conversation avec Karl Braun, 1877 (*Deutsche Revue*, 1885, t. I).

2. Conversation avec Karl Braun, sept. 1875. (*Ibid.*).

L'Autriche et la Russie ne s'entendirent pas, mais Bismarck dut prendre parti. Il le fit contre son gré et le plus tard qu'il put. Quand s'alluma en 1878 la guerre turco-russe, le parti hobereau, par vieille inclination pour l'Autriche, poussait à l'intervention. Les dames du salon de l'Impératrice, angéliquement, voulurent imposer la paix par la force. Les progressistes, par haine de l'absolutisme russe, réclamaient la mobilisation. Bismarck résista. Le rôle lui parut ingrat, de « coucher en joue le premier qui tirerait[1] ». Un colloque, depuis lors, s'engagea à distance entre Gortchacow et lui, où les ripostes peu comprises du public se suivent avec une symétrie remarquable. Gortchakow, perfidement, en 1875, s'était vanté d'avoir assuré la paix.

A son tour, dans ce discours du 19 février 1878, où, avant toute action, il précisa sa politique orientale, Bismarck se vanta. Il affirma d'abord sa morale d'allié sûr, les ménagements qu'il gardait dans l'usage de la force. Certes. il pouvait obtenir de la Russie les sacrifices qu'il aurait exigés d'elle ; on obtenait tout quand se croisaient les baïonnettes allemandes. Mais des concessions ainsi consenties laissaient une « aigreur ». Ému alors, il rappelait l'amitié russe, utile aux heures dures de 1866 et de 1870 ; la perfidie qu'il y aurait à « poignarder de dos » l'amie ancienne ; il stigmatisait « la vanité maladive que d'autres avaient eue, mais qu'il ne connaissait pas, lui, de sacrifier une amitié vieille à la joie de se faire l'arbitre de l'Europe[2] ». A Pétersbourg, sans doute, on le comprit.

Mais aussi peut-être mit-il trop de complaisance, ce jour-là, à remarquer que « la Russie n'entrerait jamais à Constantinople » ; que « le tsar en avait donné sa parole » ; et cela aussi fut entendu. Quelque chose enfin atteignait Gortchacow plus sensiblement que la censure de sa conduite de 1875 : cet éloge de l'amitié autrichienne, dont Bismarck ne se cachait plus, et qui n'était pas faite seulement, comme les relations avec la Russie, de la cordialité entre des empereurs unis par le sang.

1. Au Reichstag. 19 février 1878.

2. Au Reichstag, 19 février 1878.

Ce n'est pas seulement de monarque à monarque, de gouvernement à gouvernement, que ces liens sont ceux d'une confiance mutuelle. J'ai la joie et l'honneur d'entretenir avec le comte Andrassy des relations personnelles qui lui permettent de me poser toutes les questions qu'il juge opportunes à l'intérêt autrichien. Il a la conviction *que je lui dis la vérité*, de même que je suis convaincu qu'il me dit la vérité touchant les intentions de l'Autriche.

Ce que se disaient dans l'intimité les ministres amis, allait loin. Dès 1875, quand on parlait devant Bismarck « d'un peu de dictature militaire autrichienne entre la Sawa, la Raschka et l'Ibar », on le trouvait attentif[1]. Il laissa germer en lui l'idée d'une occupation de l'Herzégovine par l'Autriche : et désignant à la Russie « une mission tout asiatique », il donnait à entendre que, dans les Balkans, c'est l'Autriche qu'il soutiendrait. Mais sa pensée allait au delà. Une alliance étroite, inscrite peut-être dans la Constitution, stable comme les monarchies mêmes de l'Autriche et de l'Allemagne, et dont l'effet serait qu'on se garantît mutuellement les territoires : voilà le dessein qu'il mûrissait. Ce dessin le guida dans la guerre turco-russe et au Congrès de Berlin.

Son impartialité, qu'il a souvent affirmée, comment a-t-il pu y croire? Certes, les intérêts chrétiens en Bulgarie ou à Salonique le laissaient impassible. Il croyait des intérêts chrétiens engagés ailleurs. L'alliance possible entre la France et le pape en compromettait de plus voisins. C'est pour les débattre qu'il réservait « les os des grenadiers poméraniens ». Pourtant il sériait les possibilités. Il n'eût pas laissé l'Autriche recevoir quelque blessure grave. On le savait à Pétersbourg; et on ne lui eut guère de reconnaissance de sa neutralité durant la guerre. Sa médiation pour la paix justifia toute défiance. Il n'avait pas voulu ressembler à Nicolas Ier, qui, par son *quos ego* d'Olmütz, sépara l'Autriche et la Prusse, qui en venaient aux mains. Il ressembla à Napoléon III qui, après Sadowa, avait voulu intervenir entre le vainqueur et le vaincu, et s'en mordit les doigts.

Ainsi, dans ce Congrès où il présida, du 13 juin au 13 juillet 1878, eut-il beau ne demander aucun avantage pour

1. Conversation avec Karl Braun, sept. 1875.

l'Allemagne. Son abstention apparente cachait mal le souci tendre de l'amie autrichienne. Une à une se défaisaient les stipulations glorieuses qu'Ignatiew avait dressées aux préliminaires de San-Stefano. Ces concessions, où s'effondrait la gloire russe, étaient contraintes justement parce que Bismarck s'abstenait. Beaconsfield, fort de ses cuirassés prêts à entrer aux Dardanelles et des corps de cipayes qu'il faisait attendre en Chypre, lançait des propositions massives. Il coupa en deux la grande principauté bulgare que la Russie avait élevée sur les flancs de l'empire ottoman. Andrassy se disait résolu à franchir les frontières bosniaques. Les Anglais et les Autrichiens s'étaient entendus : Bismarck laissa faire.

Dès le 26 juin, Gortchacow, malade, et qui avait dû s'absenter des séances, se fit porter aux délibérations et se plaignit, sanglotant, des sacrifices faits par ses collègues russes. Il ajouta qu'il les consentait pour la paix : mais l'« aigreur » se manifestait que gardent aux médiateurs indiscrets ceux qui sont lésés.

Il lui fallut donc conclure avec l'Autriche. Nous ne connaissons pas les trois lettres que le tsar écrivit à l'empereur Guillaume pour exiger que les commissaires allemands eussent, à Novi-Bazar, où l'on se réunit pour délimiter les frontières des États nouveaux, à conformer leur avis aux instructions russes. Il est sûr qu'elles renfermaient « des menaces de guerre explicites »[1] ; et Bismarck a dit que si des lettres privées entre monarques étaient des documents diplomatiques, il eût conseillé la mobilisation de l'armée allemande. Il craignit qu'une alliance franco-russe ne fût d'ores et déjà chose faite ; et comme il montrait ces lettres à Andrassy, ils tombèrent d'accord. Il était nécessaire de conclure l'alliance austro-allemande.

Le traité d'alliance fut signé dans les termes que le *Reichsanzeiger* a publiés en 1888 : avec un *casus fœderis* contre toute attaque russe ; et avec la promesse réciproque d'une neutralité bienveillante dans le cas d'une guerre contre la France. La force allemande se protégeait d'une zone de deux boule-

1. Au Reichstag, 6 février 1888. Ce discours résume toute la politique extérieure de Bismarck depuis 1866.

vards : contre la France, c'était l'alliance italienne, et contre la Russie, l'alliance avec l'Autriche. Au dedans de cette double digue, où elle était invulnérable, elle restait libre pour l'attaque. Défensif en apparence, ce groupement de forces permettait à l'Allemagne d'agir dans le monde à sa guise : c'est au juste cela qui s'appelle depuis ce temps l'hégémonie allemande. Il faut reconnaître que l'Allemagne en a disposé pour maintenir la paix.

XII

Immatériellement un ennemi s'installa au cœur de cette puissance. En Prusse, par le *Kulturkampf*, l'obéissance des sujets catholiques du roi fut en question. Pourquoi cette lutte? Et de quelle nature est-elle? Faut-il y voir aux prises deux confessions, une guerre de religions réveillée? où le combat de l'incrédulité contre la foi? La pensée de Bismarck est-elle laïque ou religieuse? Il nous importe, pour apprécier le hobereau qui avait voulu, en 1848, fonder l'État sur le christianisme, de savoir jusqu'où il s'est avancé dans la doctrine rationaliste et libérale.

Un petit groupe de prêtres seulement et d'universitaires se pressa autour de Hefele, évêque de Rottenbourg, et manifesta naïvement sa douleur, du coup grave que l'Église avait reçu. La simplicité de ces hommes s'étonna des nouveautés subites : l'infaillibilité du pape, la soumission absolue des évêques à ses ordres, toutes choses qu'on voulait les contraindre à croire quand elles n'étaient point parmi les dogmes révélés. Ils déclarèrent hétérodoxe le concile novateur, affirmèrent que les décisions des conciles n'ont force pour lier les âmes que si elles sont prises à l'unanimité; puis, se retranchant derrière les quatre-vingt-huit évêques qui avaient voté *non placet* et les quatre-vingt-onze abstentionnistes, se dirent *vieux catholiques* irréductiblement hostiles à l'infaillibilité.

Ce fut une belle persécution qu'ils subirent de leurs évêques, hier encore protestataires avec eux. Des excommunications, des interdits, des condamnations à la prison ecclésiastique frappèrent les prêtres. Les laïques furent atteints par

le refus des sacrements. On ne baptisa plus, on ne maria plus, on n'enterra plus les *vieux catholiques* récalcitrants. Mühler, ministre des cultes, dut protéger le petit troupeau fidèle et qu'effaraient ces châtiments, survenus parce qu'il suivait la foi qu'il avait suivie toujours. Mais la constitution prussienne jusque-là suffisait : il n'y avait qu'à autoriser dans l'État une secte religieuse de plus, et justement la plus ancienne. Ce n'est pas l'État qui ouvrit les hostilités.

Elles s'ouvrirent quand les Italiens prirent le Quirinal, en septembre 1870.

L'archevêque de Mayence, Ketteler, vint à Versailles un jour et déposa chez Bismarck une adresse de cinquante-six députés prussiens. L'exigence de ces parlementaires catholiques n'allait à rien de moins qu'à faire rétablir par l'armée allemande le pouvoir temporel lui-même. Il fallut bien que Bismarck refusât. Rome était la proie promise à Victor-Emmanuel en échange de sa neutralité. Alors, en Prusse, commença la campagne catholique.

Dès les élections pour le premier Reichstag allemand, le clergé se démena. La prévision bismarckienne se montrait exacte, que les curés conduiraient à leur guise le suffrage universel : ils le menèrent contre Bismarck. Quand il revint de France, Bismarck trouva le pays catholique soulevé et la « mobilisation » toute faite d'un parti catholique homogène, puissant et hostile, qui s'appela le *Centre*. Les chaires étaient fulminantes, les feuilles cléricales remplies d'insultes. Un évêque bavarois dit : « Si les rois ne règnent plus par la grâce de Dieu, je suis le premier à renverser les trônes. » Le nonce, à Munich, déclarait : « Nous ne comptons plus que sur la Révolution. » Les évêques prussiens qui avaient prêté au roi le serment d'« inciter leurs diocèses à être fidèles au souverain et obéissants aux lois », se réfugiaient, une fois institués, dans une casuistique de rébellion. Pie IX soutenait leur révolte. Doucereux dans des lettres personnelles au roi de Prusse, il faisait tenir aux évêques en secret des instructions qui approuvaient les menées factieuses [1]. Ou bien, avec

1. Lettre du cardinal Antonelli à monseigneur Ketteler, publiée le 5 juin 1871.

une grande sûreté d'informations, il distinguait entre le roi et son ministre, et s'emportait alors en diatribes :

> Le premier ministre d'un puissant gouvernement, après de glorieuses victoires à la guerre, s'est mis à la tête de la persécution... Mais qui sait si bientôt ne se détachera pas de la cime la petite pierre qui brisera les pieds du colosse[1] ?

Alors ce fut la lutte sans merci, et où durent se prononcer pour Bismarck les catholiques dévoués à l'Empire.

Il fallut détruire l'organisation adverse, et déchirer le réseau d'associations pieuses tout d'abord où les jésuites prenaient les âmes et captaient les suffrages politiques. La loi du 14 mai 1872 abolit en Allemagne la Société de Jésus. Les jésuites étrangers durent s'évader par les frontières ; les jésuites nationaux purent être expulsés des communes. On retira aux prêtres, pour le donner aux municipalités, le droit d'inspecter les écoles. — Falk, successeur de Mühler, apporta les *lois de mai*, où se précisa le droit laïque. Elles prescrivirent que le clergé eût à s'abstenir de prononcer des peines contre des actes autorisés par la loi. Elles délimitèrent le pouvoir disciplinaire clérical. Les châtiments corporels contre le clergé régulier ou séculier furent interdits aux évêques. Les maisons de correction ecclésiastiques ne purent détenir les prêtres que trois mois au plus et furent surveillées par l'autorité civile. Un tribunal ecclésiastique suprême, et où siégeaient des juristes, pouvait prononcer la révocation des prêtres rebelles. — Pour éviter que dans les communes ultramontaines les *vieux catholiques* se vissent refuser le mariage, on se résolut à introduire le *gallicisme* qu'en 1849 Bismarck avait passionnément combattu : le mariage civil.

La loi ferma les petits séminaires où les évêques entretenaient savamment une ignorance pleine de préjugés romains. Le baccalauréat pris aux gymnases, et trois ans d'études aux Universités devenus obligatoires nationalisèrent l'éducation du clergé. Le pouvoir civil eut droit de *veto* dans les nominations dont il exigea la proposition préalable.

Ces mesures juraient avec la Constitution prussienne. C'est

1. Allocution de Pie IX à un groupe de pèlerins allemands, 24 juin 1872.

la Constitution, demeurée debout au temps des plus violentes crises parlementaires, que Bismarck changea pour venir à bout de l'Église. Il eût passé pour incroyable en 1850, quand se rédigea cette Constitution, que les églises pussent devenir jamais séditieuses ; et l'alliance semblait indestructible entre l'absolutisme et le sacerdoce. Les articles 15, 16 et 18 avaient donc fixé que les églises géreraient leurs affaires avec indépendance, et régleraient seules l'instruction, la nomination, la discipline de leurs prêtres. On les défit. Il fut inscrit à la Constitution que « les églises resteraient soumises aux lois de l'État et au contrôle de l'État, que l'État contrôlerait l'instruction, la nomination et la révocation ». Pour le prouver, on destitua les évêques en révolte ; on administra laïquement les évêchés vacants. D'office, on fit leur part dans les biens d'église aux *vieux catholiques*. La loi du 1er mai 1875 prononça la dissolution de toutes les congrégations religieuses, disait Bismarck, dirigées « par un monarque étranger [1] ». Une loi fixa le droit de retenue sur les traitements des ecclésiastiques pris en faute, « l'Empire jugeant indigne de lui de soudoyer des rebelles [2] ».

Voilà les armes. Mais qu'est-ce qu'elles défendaient contre « le parti de la brèche » ? Est-ce un pouvoir confessionnel, un Empire protestant ? On ne peut le penser. Bismarck renvoya Mühler, ministre des Cultes, que son orthodoxie protestante rendait suspect. L'œuvre de réforme fut confiée à un pur et rigide juriste, Falk. Les protestants orthodoxes, dans cette lutte, furent contre Bismarck. Parce qu'une loi retirait l'inspection des écoles aux pasteurs comme aux curés, les hobereaux conservateurs poussèrent des cris : « l'État évangélique était mis sens dessus dessous [3] ! » Ce fut la grande « désertion » qui détacha de Bismarck les forces conservatrices. Le roi, comme à toutes les mesures intelligentes, fut hostile à celle des *lois de mai* qui n'étaient répressives seulement, mais créatrices de libertés. Telle réforme, comme le mariage civil, lui coûta « quatre jours de tourments » avant qu'il en signât le décret. « J'ai eu des journées douloureuses »,

1. Au Reichstag, 16 avril 1875.

2. Au Landtag (Chambre des députés), 18 mars 1875.

3. Au Landtag (Chambre des seigneurs), 6 mars 1872.

écrivait-il à Roon, touchant le mariage civil. « On ne peut plus arrêter la mesure, Bismarck la veut [1]. »

Pour la première fois, c'est dans cette lutte, où les plus vieux amis l'abandonnaient, que Bismarck avait senti une faiblesse le prendre et la vieillesse venir. Elle était du début même, cette mélancolique lettre :

La sédition des conservateurs m'a fait perdre le terrain sur lequel je puis accepter la lutte. Le roi, cavalier insouciant, ne se doute pas du bon cheval que j'ai été et qu'il a crevé sous lui : les chevaux paresseux sans doute durent davantage. Il faut que le roi me laisse me replier en tranquillité sur mon domaine diplomatique, ou que je me retire tout à fait [2].

Il se replia, laissa Roon, le ministre favori du roi, prendre la présidence prussienne. Après quelques mois Roon se retirait, fourbu à son tour. Les choses reprirent leur cours ancien : et comme la sédition était chez les conservateurs, c'étaient les partis conservateurs précisément qui le poussaient au libéralisme. Il alla son chemin, prenant ses majorités où elles s'offraient, attentif seulement, comme toujours, au dessein qu'il poursuivait et non pas aux votes :

On se plaint que le libéralisme ait fait des progrès. Oui, messieurs, et je l'avais prédit. Il se peut même qu'il en fasse davantage. Pourquoi nous sommes-nous trompés en supposant que le parti conservateur avait confiance en nous [3]?

Il s'était fait une philosophie concise et forte, qui plus est, libérale. Il en convenait ; les reproches d'apostasie ne l'ont jamais ému. Il laissait le public juge qui, de Bismarck ou de Gerlach ou de Kleist-Retzow, il fallait croire sénile [4].

Il ne jugeait plus que le christianisme fût « la base de l'État ». Sa foi chrétienne, orthodoxe jusqu'au ridicule, n'avait pas chancelé. Mais elle lui prescrivait seulement d'admettre l'égalité *morale* de l'État et des Églises. L'État avait la préséance *juridique* : le royaume de ce monde était sien. En lui l'Église, temporellement, se réduisait à une association qu'il

1. Guillaume Ier au général de Roon, 8 mai 1874.
2. Bismarck à Roon, 1er décembre 1872.
3. Au Landtag (Chambre des députés), 10 mars 1873.
4. Au Landtag (Chambre des députés), 17 décembre 1873.

autorisait et qu'il soumettait à ses lois, comme toutes les associations.

Ces principes faisaient qu'il respectait tous les dogmes. Il n'en discuta jamais aucun, pas même celui de l'infaillibilité. Mais il réclamait de l'Église catholique que de même elle respectât les dogmes qu'elle ne reconnaissait pas, et qu'elle eût à ne pas s'émouvoir si, auprès d'elle, d'autres associations religieuses vivaient, dont l'État seul avait à décider s'il pouvait les tolérer[1]. La souveraineté, en effet, dans l'État, est une, et c'est celle de la loi. Quiconque cherche abri dans une casuistique où les lois de l'État ne l'atteignent plus, se met hors la loi et s'expose au châtiment légal[2]. Or, précisément, l'Église se croit maîtresse de la grâce divine des rois, qui fut pour Bismarck l'essence même du droit monarchique.

Léon XIII monta au pouvoir ; et l'année 1878, par là, s'annonça pacifique. Le pontife eut pitié des cures désertes aux campagnes allemandes. Il nomma des négociateurs conciliants, pour traiter avec l'Allemagne. Peut-être eut-il trop de hâte. L'Église est puissante, mais non le pape. Le cardinal Franchi, désigné par Léon XIII, mourut de fièvres soudaines, où Bismarck soupçonna l'un de ces hasards réservés aux prélats qui ont déplu aux jésuites[3]. Mais Nina, pacifique d'intention, sut mêler aux pourparlers assez d'escarmouches pour ne pas mourir. Alors le combatif et bon juriste Falk crut le temps venu de laisser la paix se faire, et son portefeuille, pour qu'il fût un gage de conciliation, passa à un conservateur, Puttkamer.

Le reste est détail : menue tactique de négociateurs. Les Chambres laissèrent à la discrétion des ministres le soin d'appliquer avec ménagement les articles de guerre. Lentement, on rendit aux paroisses orphelines les prêtres punis. On atténua les conditions trop hautes que l'on avait mises à l'érudition de ceux qui postulaient des cléricatures. On limita les cas où les évêques durent s'obliger à prendre, pour les nominations, l'agrément ministériel. La paix se fit, cette paix orageuse et fondée sur le droit *laïque*, qui dure en Prusse depuis 1883.

1. Au Landtag (Chambre des députés), 16 janvier 1874.

2. Au Landtag (Chambre des députés), 14 mai 1872.

3. Conversation au dîner parlementaire du 15 février 1879.

XIII

Il faudrait décrire maintenant l'œuvre de reconstruction qui se poursuivait au dedans, tandis que l'Empire s'affermissait au dehors. Il le faudrait, mais nous ne l'osons. Cette activité réformatrice fut immense. L'administration, les finances, les lois, l'armée, la flotte en sortirent renouvelées. Une foule de spécialistes y furent attachés. C'est la gloire des techniciens et des professeurs que l'Empire allemand. Mais la pensée bismarckienne fut présente dans toutes ces réformes. Elle n'a pas tout inventé, mais elle a tout suivi, et plié tout à un dessein d'ensemble unique. Il serait injuste de ne pas lui faire la part qui lui revient ; et il serait trop long de motiver l'appréciation que l'on doit faire ici d'une initiative très vigoureuse, mais partagée par d'autres.

Décrivons seulement, pour suivre le plan que nous nous sommes tracé, l'effort qui acheva de consolider le *Reich*. Comme dans la période dont nous sortons, des ennemis le menacèrent, mais entre 1880 et 1890 ils furent différents. A la France régénérée, la Russie se joignit pour menacer la frontière orientale de l'Empire. Tandis qu'on achetait les suffrages du centre par des lois douanières qui favorisaient les districts industriels catholiques de l'ouest, l'opposition socialiste gronda dans les régions protestantes. Il fallut augmenter « l'armure » militaire et forger l'armure sociale. Les lois sociales et les lois militaires, voilà, à tout prendre, l'œuvre capitale de Bismarck vieillissant. Il y a lieu de dire comment elle s'est faite.

Le 11 mai 1878, un aliéné loqueteux, ferblantier tombé dans la misère, et qui vagabondait à Berlin, résolut, pour attirer l'attention, de faire feu sur un personnage considérable. Il visa un vieillard en uniforme qui se trouva être l'Empereur. Aussitôt, sans s'informer des interrogatoires du criminel, sans savoir que le lamentable personnage avait, la veille encore, vendu les brochures du pasteur Stœcker, Bismarck le décréta socialiste ; et de Varzin, où il sut l'attentat, un télé-

gramme partit : « Lois d'exception contre les socialistes démocrates[1]. » L'attentat d'un fou alluma la guerre sociale.

Tout autre prétexte eût servi ; celui-là était le meilleur : le régicide. Il s'agissait d'atteindre le principe ennemi que Napoléon III avait si bien écrasé vingt ans : qui avait revécu durant la Commune, pour une défaite plus sanglante ; qu'on avait cru extirpé en Allemagne par le chauvinisme de la guerre. Voici que silencieusement, après la crise industrielle de 1873, il se redressait.

On alla vite : l'affolement de la nation autorisait les rigueurs les plus grandes. En deux jours le conseiller habituel de Bismarck, Lothar Bucher, lassallien renégat lui-même, fit un projet de loi qui bâillonnait la presse, supprimait le droit de réunion, jetait en prison tous les citoyens qui péroraient, écrivaient, se réunissaient de façon suspecte. Le Conseil fédéral serait suprême censeur et juge sans appel.

Des orateurs considérables tentèrent d'emporter le vote. Hofmann, Eulenbourg, ministres, dirent « les abîmes de corruption » sur lesquels, assistant aux interrogatoires de Hœdel, ils s'étaient penchés. Moltke prit à parti les libéraux, disant qu'on ne faisait pas au libéralisme sa part ; que cela se voyait aux faits, à présent, et que derrière M. Bennigsen il apercevait nettement « les pétroleuses de la Commune[2] ». La tentative, pour cette fois, échoua. Bennigsen l'ayant ridiculisée dans un discours chaud et court, et le *Centre* aussi s'étant méfié d'une loi contre les associations et contre la presse, dont les catholiques eussent pâti.

Le 2 juin, Nobiling, autre exalté, atteignit d'une charge de chevrotines Guillaume Ier ; et, bien que national-libéral, pressé surtout de faire régner plus tôt le *Kronprinz*, il passa pour socialiste. Les libéraux eux-mêmes feignirent de croire qu'il en était ainsi, et, désireux de répudier les complicités dont Bismarck les faisait suspects pour leur vote précédent, eussent accordé des lois draconiennes. Mais Bismarck, quand il eut fanatisé la nation, châtia par la dissolution l'indocilité antérieure de ce Reichstag.

1. Hahn, *Fürst Bismarck*, t. III, p. 392.

2. Discours de Moltke au Reichstag, 28 mai 1878.

Alors l'Allemagne connut une terreur blanche. Avant toute loi, il plut des perquisitions, des arrestations, des confiscations, et la manie de dénoncer sévit. Les pères se firent délateurs des fils, les femmes des maris. Ce fut un sport bourgeois d'entrer dans les brasseries pour crier : « Vive l'Empereur ! » Quiconque restait assis, était traîné en justice pour lèse-Majesté. Les patrons, au jour des élections, terrorisaient le vote, boycottant ceux des ouvriers qui ne déposaient pas des bulletins ostensiblement bien pensants. Malgré tout, les socialistes atteignirent quatre cent trente mille suffrages.

Le Reichstag de 1878 se réunit, décidé à toute servilité. En dépit de quelques idéalistes, tels que Lasker, qui résistèrent, la loi passa, plus brutale que celle de Bucher, en ce qu'elle confiait à la police tous les pouvoirs, que le précédent projet réservait au *Bundesrath*. Bismarck encore l'appesantit. Sans raison, sans égards aux conditions que stipulait la loi, il mit en petit état de siège Berlin, Leipzig, Hambourg, toutes les grandes villes. On expulsa, on mit en prison les agitateurs. On espéra « couper les liens entre les chefs dirigeants et les masses dirigées [1] ». Il faut dire ici de quelle façon Bismarck envisageait l'agitation et les idées socialistes.

Il se départit de sympathies anciennes. La « première organisation d'efforts socialistes » que la loi dénonçât dans son exposé des motifs, était celle de Lassalle. Bismarck avait aimé ce dictatorial comédien. Ce fut un réaliste que Lassalle, très dédaigneux de revendications de droit que n'appuie pas la force : et son tempérament impérieux était d'un aristocrate. Habilement donc il avait négocié avec le pouvoir établi ; s'était montré fort par le don de soulever les enthousiasmes. Son programme aussi d'enrichir lentement les travailleurs, par des coopératives que l'État eût commanditées, fournissait le moyen d'attacher les ouvriers au Gouvernement. Par compensation, le Gouvernement leur donnerait le suffrage universel, redouté de la bourgeoisie libérale. Cela suffit à motiver la prédilection de Bismarck. Il vit clair dans cet « ambitieux de grande marque, nullement républicain », dans « cette âme monarchique jusqu'au fond » ; et ce programme bonapar-

1. Au Reichstag, 4 mars 1879.

tiste lui plut. « Quant aux épigones misérables qui se targuaient de son culte, Lassalle leur aurait lancé son *quos ego* et les aurait rejetés avec mépris dans leur néant[1]. »

Voilà qui nous instruit. Ce que Bismarck hait dans les « épigones », c'est qu'ils n'ont plus l'esprit monarchique. Ils conçoivent un *Zukunftsstaat* autre que le *Reich*; et le sens aussi apparaît de ses accusations, où il mettait au défi Bebel de montrer son « programme positif »; de définir son « État futur », lui, négateur éternel. Une provocation est latente en ces tours de phrase taquins. Bismarck espérait quelque gauche manifestation républicaine qui eût effrayé, et qu'il eût châtiée lourdement.

Car il est impossible que Bismarck ait cru au pauvre ergotage, par où il combattit théoriquement le socialisme. Tout juste peut-on invoquer, pour l'excuser, son indifférence doctrinale, et davantage la connaissance qu'il avait de son public. On connaît le genre d'effets comiques auxquels prête la doctrine. Pour Bismarck tout le système socialiste tenait en une promesse « de beaucoup d'argent gagné par peu de travail ». Mais cet argent, où le prend-on? Bismarck rééditait la bonne plaisanterie de l'assiette au beurre qu'on partage, l'ayant conquise. Cette spoliation était concevable. Mais après? Les ouvriers économes ne s'enrichiraient-ils pas? Les paresseux et les maladroits ne seraient-ils pas de nouveau menacés de misère? Sa science, on le voit, ne se puisait que dans une lecture attardée du livre *De la propriété* de M. Thiers.

Ou bien il s'égayait d'une autre possibilité ; envisageait que chacun reçût d' « en haut » sa rémunération et sa besogne. Alors c'était une existence de prisonniers, où personne n'aurait plus ni sa vocation ni son indépendance; où chacun vivrait sous la contrainte d'un inspecteur :

> Encore, dans nos prisons, y a-t-il moyen de porter plainte contre un inspecteur, si honorable soit-il. Dans la grande prison socialiste, qui inspectera? Ce seront les orateurs. Ils gagneront par leur éloquence les masses. Il n'y aura pas appel contre eux. Ce seront les tyrans les plus impitoyables, dont tous les autres seront les laquais.

1. Au Reichstag, 17 sept. 1878.

Retenons de cette plaisanterie un peu lourde ceci : Il faut une autorité supérieure, respectée, devant laquelle il y ait appel de tout acte. Bismarck croit menacée par le socialisme cette action d'investigation et de contrôle. Tardivement, contre les coopératives mêmes de Lassalle, c'est cette objection qui surgit en lui. Elles peuvent se pratiquer en petit. « Mais des établissements d'une très vaste dimension, une usine Krupp, ne seraient pas possibles sous une gestion autre que monarchique, sous une gestion *républicaine*[1]. » Et que dire de l'État, coopérative qui réunit toute production? Les foules sont propres au labeur, inhabiles à diriger. L'anarchie est au bout de toute tentative d'organiser des multitudes selon un droit égalitaire.

L'anarchie? Mais Bismarck a laissé échapper le mot vrai : « gestion républicaine ». Cet « État futur » que le socialisme ne veut pas définir, cette face qu'il ne veut pas laisser voir parce qu'elle exciterait l'épouvante, et « qu'elle est, comme la face voilée du prophète mort de la légende, un visage de pourriture[2] », nous savons ce que c'est, maintenant : c'est la République.

Bismarck n'a peur que d'elle, et non de l'agitation extérieure, du bruit de la rue dont s'effarent les philistins. Pour l'effroi de ceux-ci, Bismarck parle avec un grand calme des grèves, connues en tous les siècles, et au moyen âge même, où souvent les maîtres, violemment expulsés des villes, durent laisser les compagnonnages s'emparer des métiers. Mais il ne tolérait pas la doctrine qui extirpait, avec la monarchie, la croyance qui la fonde. On sait comme il se préoccupait du contenu des âmes. La démocratie dévêtait les âmes de leur foi et du patient espoir. Il y restait le vide français, l'ambition matérielle et insatiable, le mécontentement critique. Il n'y avait pas de plaie contemporaine qu'il ne mît ainsi sur le compte du socialisme : l'aigreur des petits employés, la dépopulation que causaient aux campagnes le raffinement des villes, les convoitises allumées, dans le menu peuple, par les *Biergaerten* à musique, où se prélassent les demoiselles. Ces

1. Au Reichstag, 17 septembre 1888.

2. Au Reichstag, 9 octobre 1878.

besoins devenaient universels. A distance, on fanatisait les humbles. Pour quelques pfennigs, la poste impériale répandait dans les hameaux les pamphlets malfaisants. Une armée s'organisait à Berlin contre l'ordre. Il fallait donc en frapper les chefs. Prédication que Bismarck, entaché lui aussi, malgré son attachement à la foi ancienne, de matérialisme moderne, terminait par un appel aux intérêts : les menées socialistes entretenaient le chômage, étant destructrices de la confiance publique. « La confiance renaîtrait si les travailleurs se détachaient des agitateurs. » Et ils en étaient les maîtres. Mais ils ne s'y décidaient pas. Avec bienveillance, et pour l'intérêt des ouvriers, Bismarck se chargeait donc lui-même d'expulser les agitateurs les plus nuisibles.

Bismarck se trompait. La confiance, en dépit des expulsions, ne renaissait pas. On appela Puttkamer, des cultes, pour qu'il fît preuve contre les socialistes d'un peu de cette vigueur dont on n'avait plus besoin contre les catholiques ; et celui-ci eut la poigne pesante quand, malgré ses mesures, les élections de 1881 donnèrent 311 961 voix aux socialistes. Mais, simplement sans se laisser entraîner par les phrases inutilement provocatrices de Hasselmann ou de Most, la classe ouvrière s'organisait. Il fallut inventer des complots pour qu'il y en eût.

Rien ne servit. Les journaux supprimés revenaient par la frontière suisse en colis mystérieux qui se dérobaient aux recherches. Aux associations dissoutes se substituaient les clubs de lecture, les promenades en commun, les ententes faciles de l'atelier. Les chiffres des voix grossirent en avalanche : 549 990 voix en 1884 ; 763 128 en 1887 ; 1 427 298 en 1890 attestent la vanité des mesures coercitives devant l'organisation prolétarienne.

***

Mais lui-même, Bismarck, qui avait accusé l'infécondité des socialistes, quels projets apportait-il ? Le message de l'Empereur, lu au Reichstag le 17 novembre 1881, disait que « la guérison des maux sociaux n'était pas à chercher seulement dans la répression des excès socialistes. Il fallait augmenter

par des dons réels le bien-être des ouvriers. » Il y a des vides dans la loi, disait Bismarck ailleurs. Des maux en naissent que les agitateurs exploitent. L'État est responsable de ces maux qui durent par son indolence; il a une culpabilité, s'il ne fait rien. Le socialisme vient de ce que l'État ne fait pas assez de socialisme : il faut prendre dans le socialisme ce qu'il y a de vrai. Mais qu'y a-t-il de vrai?

Il faut assurer aux ouvriers du *travail*, tant qu'ils sont valides; des *soins*, quand ils sont malades; du *pain*, quand ils sont infirmes et vieux. Cette harmonie des droits et des devoirs, que l'État a pour fonction de réaliser économiquement, le moyen de la réaliser est de former une société d'assurance. Un contrat bilatéral de l'assureur et des assurés se fonde : l'ouvrier dépose son obole à échéances régulières; l'État sa prime, à l'échéance finale. Deux choses seulement sont requises pour que cette assurance existe. Il faut que l'État dure, et il faut que l'ouvrier ait un salaire, donc qu'il ait un travail. Conditions qui se supposent mutuellement. Tant que l'État existe, il y a en lui, dit Bismarck, un *droit de vivre* et un *droit au travail*. Ce droit, on le croit révolutionnaire; Bismarck le découvre dans la législation de Frédéric II. Le *Landrecht* prussien n'admet pas que personne meure de faim dans le royaume. Or il y a des hommes qui meurent parce qu'ils ne trouvent pas de travail. Bismarck concluait :

Oui, je reconnais un droit au travail, absolument; et je le défendrai, tant que je serai à cette place[1].

Ces paroles étaient grosses de conséquences, mais qu'il mesurait. Pour Bismarck, dès qu'il y a chômage involontaire, l'État, moralement, est tenu d'y pourvoir. C'est une obligation qu'il a tenue, en 1848, par les *ateliers nationaux*. Les ateliers prussiens creusèrent des canaux, firent des routes, des maçonneries utiles. On recourrait, dit Bismarck, aux mêmes moyens dans une crise identique. La tradition monarchique elle-même le veut.

Ainsi s'achève la royauté prussienne. Elle ne laisse point perdre une force. La puissance militaire elle-même, sur laquelle elle repose, exigeait que demeurât intacte la robustesse

1. Au Reichstag, 2 avril 1881.

physique de la nation laborieuse. Une législation douanière nouvelle avait recueilli en faisceau les forces agricoles et industrielles qui se dissipaient. Voici maintenant que la protection s'étendait aux « forces vivantes » de la nation. Tout protectionnisme aboutit au socialisme d'État. Colbert l'avait montré déjà, par un exemple, il est vrai, trop peu général. Car, voulant fortifier la population maritime de la France, il avait inventé déjà d'assurer les marins et leurs familles contre les accidents de la tempête, et de donner une retraite aux marins infirmes ou vieux, usés au service du roi. L'inscription maritime française est le modèle qui a servi à tout socialisme d'État qui a eu souci de protéger la vie, la sécurité et la vieillesse des travailleurs.

*
* *

Huit ans la codification dura. Que doit-elle à Bismarck? Il en est le « premier promoteur[1] ». Il a attiré sur ces lois les sympathies de Guillaume Ier. Au demeurant, sa pensée vieillissante n'y a pas eu une part d'invention très grande. Bismarck s'en fia, pour la besogne de rédiger les lois, aux hauts fonctionnaires du ministère du commerce. Des conseillers intimes tels que Lohmann, Gamp, Bœdiker; des députés industriels tels que Stumm furent les initiateurs vrais. Le baron de Stumm notamment, métallurgiste puissant, depuis 1869 et 1878 avait déposé des projets qui sommeillaient aux cartons du Reichstag. La grande industrie est toujours la première qui prenne des mesures contre la misère des ouvriers malades, invalides ou vieux. L'opinion lui impose d'être secourable. Mais, à son tour, quand elle a grevé ainsi ses frais de production par des institutions de charité, elle en demande la généralisation par voie législative, sachant acquérir ainsi des chances nouvelles dans la concurrence contre la petite industrie, moins capable de supporter les frais de la protection ouvrière et qui parfois en meurt.

Hofmann, président de la chancellerie de l'Empire, s'inspira de la législation colbertiste; y copia les trois rubriques

1. Au Reichstag, 29 mars 1889.

de secours aux malades, de pension aux invalides, de retraite pour les vieillards. Mais M. de Bœtticher est celui à qui « sans jalousie » *(neidlos)* Bismarck a reconnu depuis le mérite principal de la rédaction du détail[1].

La loi qui aboutit d'abord n'est pas celle qui avait été présentée la première, et qui était celle de l'*assurance contre les accidents*. L'*assurance en cas de maladie* se trouva plus aisée. En toutes régions de l'Allemagne, des caisses de secours mensuels ou des sociétés privées subvenaient aux premiers besoins du prolétaire malade. Avec ce respect des Allemands pour tout ce qui vit, Bismarck se garda de tuer ces organisations qui d'elles-mêmes avaient pullulé. Comme par le passé, les grands entrepreneurs, les usines, les syndicats ouvriers, les communes gardèrent leurs caisses. On put, d'initiative privée, en fonder de nouvelles. Mais, dans les communes qui en manquaient, la loi en créa. On eut le choix de la caisse de secours dont on voulait être membre ; mais il fallut en choisir une. Mais ces institutions éparses furent groupées; des liens les relièrent; un réseau de bienfaisance se forma, indéchirable, et dont les nœuds fixes furent les caisses communales, où se faisait le contrôle des caisses privées ; et la charité ou l'initiative des particuliers prévoyants se transforma en justice par la contrainte légale. Nul entrepreneur ne put se dispenser de verser pour ses ouvriers l'obole qui les assurait en cas de maladie, jusqu'au tiers de l'assurance totale; nul ouvrier de verser les deux autres tiers de sa part personnelle.

Ceci n'était qu'une adaptation. Des principes d'un colbertisme plus pur, mélangés, toutefois, de lassallianisme, apparurent dans les projets ultérieurs.

Toutes les industries, par affinités de nature, se groupèrent en trente-cinq sociétés professionnelles *(Berufsgenossenschaften)* immenses, étendues chacune presque à tout l'Empire. On les constitua en républiques commerciales. Elles se gérèrent par des conseils élus. Des administrateurs honorifiques dirigèrent les enquêtes, siégèrent dans les tribunaux d'arbitrage, centralisèrent les documents. Par catégo-

1. Au Reichstag, 29 mars 1889.

ries, on tarifa les dangers que des ouvriers peuvent courir dans leur labeur. Tout entrepreneur fut astreint à déclarer les ouvriers qu'il employait; à subir les inspections. Les risques qui naissent de la technique moderne, laquelle empoisonne, broie ou mutile des hommes, furent couverts par les cotisations des patrons seuls. L'assurance en cas de maladie n'assure des secours que pour treize semaines : à ceux qui demeuraient infirmes après ce laps, des secours nouveaux arrivaient de par cette loi. Ils purent connaître le repos qui fait les guérisons durables. Les deux tiers de leur salaire coutumier leur allaient échoir pour le temps de leur chômage forcé. Si un ouvrier mourait, la veuve ou les enfants, ou les vieux parents, avaient droit à une rente de 60 p. 100 du même salaire. Ce n'était certes pas la richesse, mais ce n'était plus la misère ancienne. De la sécurité rentrait dans les âmes. En 1893, plus de 5 200 000 ouvriers industriels; 12 300 000 ouvriers agricoles; 660 462 employés de l'État participèrent à cette assurance.

Puis on songea aux invalidités durables, aux misères causées par la vieillesse. Une loi y pourvut. Avec prédilection, Bismarck suivit l'élaboration de cette réforme. Il eut le don de l'observation exacte du peuple. C'est un superbe discours, plein d'humanité vraie, que ce discours du 2 avril 1881, où il décrit l'invalide humble, le vieillard délaissé, que des parents parcimonieux, à qui il est à charge, maltraitent. On le repousse. On le nourrit à peine : c'est qu'il n'a pas de pécule. Qu'on lui donne seulement cent ou deux cents marks par an : le voilà respecté. C'est de l'argent liquide qu'il apporte, et dont la ménagère, attentive à ses comptes, sait la valeur. On gardera l'homme, pour avoir la somme, encore que médiocre. On aura l'amour-propre, parce qu'il se pourrait qu'il s'en allât, de le retenir par de bons traitements, afin qu'on n'ait pas l'air d'être chiche par pauvreté.

L'assurance contre la maladie s'attachait aux centres communaux; celle contre les accidents s'épandait par tout l'Empire par catégories professionnelles. Pour les vieillards et les invalides, on créa les *institutions* d'assurance : une par capitale provinciale. — Les ouvriers se divisèrent cette fois par catégories de salaires. Hebdomadairement, on leur demanda des

versements minimes, 14, 20, 24 ou 30 pfennigs : sommes que les patrons doublaient. Des timbres apposés sur des carnets à souche attestèrent, par un procédé simple, les versements. L'Empire, une fois échue la pension, contribuait de 50 marks par an et par homme. On arriva ainsi à faire que tout *invalide*, quel que fût son âge, eût une petite rente d'au moins 114 marks. Il l'améliorait, s'il se trouvait être un ouvrier d'élite ou s'il avait de longues années de service, jusqu'à 415 marks par an. Tout *vieillard* pauvre, de soixante-dix ans d'âge, pourvu qu'il eût travaillé 1 410 semaines de sa vie, fut certain d'une retraite qui oscilla entre 106 et 191 marks.

Il y a certes à redire à cette organisation. Bismarck l'avait rêvée grande, et ne put la réaliser que petite. Il avait compté sur des ressources amples : les 300 millions annuels que devait donner le monopole sur le tabac, et dont il aurait fait le « patrimoine des déshérités », manquèrent. Le plan qui eût assuré à tous les ouvriers quelque aisance, sans l'épargne contrainte durant toute une vie, échoua. Le débris qui en reste, et que M. de Bötticher, avec ingéniosité, sut conserver, atteste la grandeur de ce qu'on projetait. Si l'initiative en était venue de quelque pays anglo-saxon, d'une Australie lointaine ; ou si l'on s'était douté seulement que Bismarck reprenait, en la généralisant, l'organisation qui, sans bruit, s'est montrée viable depuis deux siècles dans notre inscription maritime, combien on l'admirerait !

Les socialistes allemands jugent avec aigreur ces réformes. Pourquoi? Ont-ils eu peur que les ouvriers, gagnés par l'espoir d'une pension modique, s'attachassent à l'État, dont la durée leur garantissait cette pension? — Les élections ont chaque fois prouvé, depuis 1884, qu'ils ne cessent pas de rester attachés au socialisme. Il y eut aussi chez les socialistes autre chose que le mauvais vouloir à reconnaître le mérite d'un adversaire. Dans ces réformes mêmes, l'intérêt des classes dirigeantes apparaissait.

Les ouvriers surveillent avec jalousie les mesures qui prétendent les émanciper. Ils se méfient de celles qu'on ne leur confie pas à eux-mêmes. La première garantie qu'ils réclament est le droit de constituer une organisation syndicale. Or, Bismarck persécutait les syndicats ouvriers. Ce ne furent

pas eux qui eurent la gestion des caisses de secours et des caisses de retraite. Les associations professionnelles *patronales* firent tache d'huile sur l'Empire. Les *patrons* eurent à gérer les caisses des assurances contre les accidents. Les *propriétaires*, qui, honorifiquement, étaient administrateurs des communes, eurent la haute main sur les caisses de secours aux malades. Une *bureaucratie* nouvelle naquit pour administrer les caisses des invalides et des vieillards. Le pécule des ouvriers était confié à leurs maîtres.

Puis, la législation avait des lacunes. Elles se comblent lentement, mais, pour cela, il a fallu que Bismarck s'en allât du pouvoir. Une très belle législation de fabrique est en voie de naître, dont il faut admirer les fragments qui se publient aux feuilles de l'*Office impérial des Assurances*. Un temps viendra, très proche, où dans l'Empire allemand on ne connaîtra plus la misère du chômage, qui, aux temps de crise, atteint les plus laborieux. Le *droit au travail* ne sera pas encore une réalité quand ces lois *d'assurance contre le chômage* seront inscrites au code, mais bien le droit de ne pas mourir de faim.

Des mesures de surveillance, d'hygiène industrielle, de limitation des heures de travail protègent de mieux en mieux les ouvriers, les femmes, l'enfance ouvrière. Toutes réformes auxquelles Bismarck s'est refusé toujours, mais que des fonctionnaires plus éclairés que lui, et le ministre philosophe qui, en 1890, prit le portefeuille du commerce [1], réalisèrent en dépit de lui ou depuis lui. Il eut peur de la concurrence étrangère, plus dangereuse pour les nations qui pratiquent un droit plus humain en matière ouvrière. La possibilité d'établir, par des conventions internationales, comme un droit des gens ouvrier, de fixer les conditions de la lutte économique entre les nations comme on a un code de la guerre international, lui parut chimérique. L'objet capital d'une législation ouvrière, la protection de la vie ouvrière, se trouva donc hors de l'horizon de réformes que son regard domina ; et ainsi, ayant tout commencé, mais se dérobant à la logique de sa propre initiative, il ne contenta

1. M. de Berlepsch

personne; le conflit social ne s'apaisa pas par lui. Il laissa l'impression que son « christianisme pratique » consistait à bâillonner, à incarcérer, à réprimer ; et, « rien ne réussissant plus », par sa faute propre, qu'il ne discernait pas, il en venait aux manifestations brutales de ses derniers jours, où il affirma que désormais la « question sociale », n'était plus à résoudre que « militairement ».

XIV

Trop souvent et partout, au dehors et au dedans, Bismarck usa de cet argument de la force durant ces deux législatures agitées de 1881 à 1889, où les progressistes, les catholiques et les socialistes firent la majorité au Reichstag. Il prit la manie de régenter les nations. Il consomma ainsi lui-même l'événement qu'il avait voulu conjurer toute sa vie : l'alliance franco-russe. Sa prévision fut ici trop méfiante, trop prodigue de mesures d'armements qui, à la fin, nous poussèrent à l'entente avec le tsar.

Bismarck a-t-il cru aux plans belliqueux de Gambetta? Il se peut. Si cela est, il faut regretter que Gambetta ne lui ait pas demandé, quand il passa à Varzin en 1880, l'entretien qu'il projetait avec lui. Il l'eût rassuré par ses plans utopiques. On les connaît mal. Ils sont restés dissimulés sous la magnificence des formules, au discours de Cherbourg, le 8 août 1880. « Sans *aventure ni précipitation* », il s'agissait de « ressaisir les provinces violemment arrachées ». Mais Gambetta laissait entendre que cette « justice immanente », qui sourdrait des choses, ne serait pas elle-même une justice de sang. Elle ferait une France redoutée, qui serait sage et forte ; et il faudrait bien écouter cette France, sans même qu'elle frappât, puisqu'elle serait la sagesse et la force. « L'intégrité française rétablie serait alors le gage de la paix européenne. » — L'explication entre Bismarck et Gambetta n'eut pas lieu. On put entendre à contresens les paroles de Cherbourg. D'autant que Skobelev, auquel Gambetta était lié d'amitié, portait à travers l'Europe, en toasts bruyants, ses menaces panslavistes.

La majorité à la Chambre française elle-même se méprit, et, par peur d'une « dictature au dedans » qui finirait par « la guerre au dehors », fit tomber pesamment, en 1881, après six semaines de ministère, le tribun humanitaire et emphatique.

Gortchacow, Skobelev, Gambetta moururent. Giers, bureaucrate trop timide pour avoir une idée, ajournait les plans d'alliance avec la France, auxquels Gortchacow avait essayé de gagner le président Grévy. Les affaires bulgares détournèrent l'attention russe. Bismarck, ayant fortifié Küstrin et Posen, et mis l'armée à l'abri de la critique budgétaire du Reichstag par le *septennat* de 1880, consentit à laisser tranquille l'Europe. On respira de 1883 à 1886. Jules Ferry put même mener à bien avec Bismarck quelques négociations touchant le Congo, où la France n'eut pas le désavantage.

Ce délai expiré, et le septennat touchant à sa fin, la comédie agressive recommença. Moltke, à vrai dire, fut accueilli avec des rires en décembre 1886, quand il parla « du malheur d'une invasion » qui serait imminente si le Reichstag n'ajoutait pas 41 000 hommes au contingent allemand. Ce Reichstag paya de sa dissolution son manque de gravité. Alors ce fut en Europe une période d'agitation, dont Bismarck est responsable avant tout autre. Il abusa de la crédulité du public disposé à tout admettre quand Bismarck avait parlé. Nous ne voulons nullement atténuer pour cela la responsabilité française; et le général dont le cheval noir enthousiasma chez nous les camelots, les curés, les dames de l'aristocratie, les politiciens radicaux, quelques ouvriers aussi, fut grotesque. Mais la terreur allemande n'eût pas moins prêté à rire, si elle n'avait pas été simulée. Des images furent distribuées à profusion dans les campagnes qui montraient les *turcos* envahissant les villages, emmenant les bestiaux, traînant aux cheveux les femmes. Le Reichstag de 1887 fut élu dans ces dispositions.

Quand Bismarck eut ce Reichstag élu dans une docilité patriotique, il le travailla quelques mois. Il fanatisa les fonctionnaires d'Alsace-Lorraine. En foule les incidents de frontière naquirent. Il tâtait l'opinion française; l'imaginait couarde en dépit des fanfaronnades militaristes; sans faire courir à l'Allemagne un risque réel, l'agitation la mènerait au

but vrai, le renouvellement du septennat, avec l'appoint peut-être d'un succès diplomatique. Il se trompa. Un ministre juriste, M. Flourens, dans les affaires Schnæbelé; et un magistrat d'élite, M. Sadoul, à qui par bonheur échut l'enquête dans la violation du territoire de Raon, mirent au jour avec une lucidité calme les supercheries balourdes des policiers allemands. Bismarck en fut pour ses frais d'excuse.

La haine finale où il s'entêta contre nous date de là.

Cependant, et non moins dangereusement que les boulangistes en France, les progressistes et les ultramontains s'agitèrent : en Allemagne ils s'engouèrent du Battenberg qui avait fui de Sofia devant les conspirateurs russes. La *Freisinnige Zeitung* se refusait à admettre cette « infraction au droit commise par le despotisme »; la *Germania* catholique crut le moment venu de barrer aux Russes le chemin de Constantinople, pour le profit de l'Autriche apostolique. Quelle part eut Bismarck dans ces intrigues? Nulle, très probablement; et son indignation fut sincère quand il vilipenda à la tribune « ceux qui croyaient qu'il n'était pas besoin d'un Empire allemand si on ne voulait l'exposer pour la Bulgarie[1] ».

Mais la méfiance russe ne le crut pas. En face, Alexandre III, qui toucha Berlin dans une visite, le 18 novembre 1887, dit à Bismarck qu'il soupçonnait sa duplicité dans les affaires bulgares. Il montra des lettres, des télégrammes. Il y eut une scène entre eux, dont peu de chose a transpiré[2], et qui dut être infiniment curieuse. La colère de Bismarck fut inouïe, discourtoise, oublieuse de l'étiquette. Il argua de faux les pièces qu'on lui soumit; dit qu'on avait osé tromper le tsar; jura d'être pacifique et véridique; puis, avec un respect où se discernait l'intention comminatoire, il ajouta que quiconque voulait la paix avec l'Allemagne, devait songer aussi à vivre en paix avec ses alliés.

Le tsar se dit convaincu par Bismarck. Le fut-il vraiment? La circulaire russe aux puissances, sans avoir fait mention des faux commis au préjudice de Bismarck, se borna à donner l'assurance qu'il n'y avait aucun trouble dans les relations

1. Au Reichstag, 13 janv. 1887.

2. Schulthess-Delbrück, *Europaeischer Geschichtskalender*, année 1887, pp. 180-184.

russo-allemandes. Mais les feuilles russes soudoyées demeuraient injurieuses; les concentrations de troupes continuèrent sur la frontière galicienne. Alors Bismarck rassembla son énergie pour un dernier effort.

Le projet de loi du 9 décembre 1887 recueillit ce qui demeurait encore inutilisé de la force allemande. Il demandait à la robustesse germanique un service militaire plus long qu'en aucun pays. Jusqu'à trente-neuf ans, dans la *Landwehr*; jusqu'à quarante-cinq ans, dans le *Landsturm*, les pères de famille devaient prendre les armes. L'Allemagne, si on l'eût attaquée, se fût hérissée de huit millions de baïonnettes.

Ce fut la dernière œuvre importante de Bismarck que cette constitution définitive de la force armée de l'Allemagne; une dernière fois, comme il plaidait pour le projet, les pensées vieilles lui revinrent : il redit sa philosophie de la force qui ne tient pas seulement au nombre ni au courage, mais à l'énergie intelligente et à l'enthousiasme populaire. En cela aucune nation, à entendre Bismarck, n'égalait l'Allemagne : car aucune n'était aussi profondément cultivée que la nation allemande; et aucune ne s'enthousiasmait pour des causes plus justes. Mais cet enthousiasme est sûr de vaincre parce qu'il repose sur la foi religieuse, indéracinable aux cœurs allemands, et que la force, étant divine, appartient à ceux qui croient.

> *Nous autres Allemands, nous craignons Dieu*, et nulle autre chose au monde. La crainte de Dieu nous fait aimer et cultiver la paix. Mais quiconque rompra la paix s'apercevra que le patriotisme belliqueux, qui en 1813 fit accourir aux drapeaux toute la population de la Prusse alors petite, faible et épuisée, est aujourd'hui un patrimoine commun de la nation. Celui qui attaquera la patrie allemande la trouvera *une* sous les armes, et chacun de ses soldats aura au cœur cette foi inébranlable : Dieu est avec nous [1].

La nation a gardé présents ces aphorismes d'une piété belliqueuse. Le bourgeois allemand aime à les lire, pathétiques, jusque sur les murailles des brasseries, où, le soir, devant les chopes, il disserte sur les destinées de l'État. Mais lui-même, Bismarck, avant qu'il s'en allât, a tenu à se fixer

1. Au Reichstag, 6 février 1888.

dans le souvenir dans cette attitude de cuirassier mystique et bourru, et hautainement appuyé sur une latte sonore. Il nous fallait, pour finir, dresser de lui cette silhouette.

XV

Après cela il décline. Voici les années où il ne gouverne plus que d'apparence. C'est une institution que Bismarck, un souvenir glorieux, ce n'est plus un maître. Déjà en février 1888 un mot d'ordre de M. Miquel circula dans le groupe national-libéral, avertissant de ne pas se donner trop aveuglément à la politique du chancelier « qui rapidement vieillissait ». On ne savait ce qui adviendrait, si Bismarck venait à manquer ; le parti s'était trop lié à sa politique. Or le don divinatoire de M. Miquel est infaillible.

L'empereur Guillaume Ier s'éteignit. On eut l'impression que quelque chose de la grandeur allemande s'en allait quand on l'escorta vers Charlottenbourg, sous la brise neigeuse, le 16 mars 1888. Frédéric III, l'empereur libéral, agonisait quand il ceignit la couronne. Un médecin anglais le laissa mourir. Il régna cent jours : et, si faible, mortellement atteint, il trouva pourtant la force d'ébranler Bismarck en renvoyant Puttkamer, le ministre réactionnaire.

Les cent jours passèrent. L'avènement de Guillaume II ne consolida point Bismarck. Il fut manifeste dès le début que l'Empereur serait « son propre chancelier ». Des bruits coururent : « Il laisserait souffler le vieux six mois. » Bismarck seul ne se douta de rien ; pour la première fois de sa vie se paya de compliments. Il s'incrustait au pouvoir ; et, de bonne foi, se croyait indispensable au salut de l'Empire.

Inaperçu de lui seul, son discrédit éclatait. Des courants profonds faisaient dévier de sa « route » ancienne sa diplomatie. Il avait obtenu du tsar en 1884 un traité de neutralité réciproque valable six ans, pour le cas d'une attaque de l'Allemagne par la France, d'une attaque de la Russie par l'Autriche. Mais le tsar doutait si l'Allemagne l'observerait, dans un conflit austro-russe. Il le dit avec sa franchise coutumière, dans cet

entretien du 12 octobre 1889 où Bismarck le vit pour la dernière fois, et où se posa la question de paix ou de guerre. « Oui, je vous crois, finit par dire Alexandre III. Je mets ma confiance en vous. Mais êtes-vous sûr de rester en fonctions? » Question qui prit Bismarck à l'improviste; car il avoua depuis avoir répondu : « Oui, certes, sire, j'en suis très sûr. Je resterai ministre toute ma vie[1]. » Mais le tsar savait les changements à venir. Il attribuait un crédit plus grand que celui de Bismarck lui-même à ces officiers d'état-major qui, sous les ordres du général de Waldersee, inséraient à la *Gazette de l'Allemagne du Nord* des articles belliqueux.

Guillaume II avait en lui-même cette confiance robuste des officiers prussiens d'après 1871. Ce fut lui qui choisit les hommes dirigeants et non plus Bismarck. Mais, très autoritaire, Guillaume II voulut séduire aussi. Il apparut, cet Empereur qu'on avait cru inféodé aux hobereaux, les mains pleines de réformes libérales. Pour une retouche à la loi sur les communes, au lieu de Puttkamer, désigné par Bismarck, c'est M. de Herrfurth qu'il appela au ministère de l'Intérieur: choix agréable aux progressistes. Ces lois de protection ouvrière, que Bismarck avait redoutées, furent annoncées par des rescrits, dont, après huit ans, le retentissement n'est pas évanoui. « Je vois venir le temps, dit Bismarck, où on posera sur l'épaule de chaque ouvrier un ange gardien pour lui demander par intervalles s'il ne travaille pas trop. » Les rescrits parurent sans la signature de Bismarck. Et ce détail de forme à lui seul décelait les conflits d'attributions graves qui couvaient. Il faut bien se les expliquer.

La constitution allemande est vague sur les droits du chancelier. Mais Bismarck s'est toujours attribué un droit de *veto* dans la politique de l'Empire, contre toute mesure proposée par les offices impériaux[2]. Voici que l'initiative législative ne partait plus des offices impériaux. L'Empereur lui-même s'en emparait par des rescrits, pour lesquels il se dispensait du paraphe du chancelier. Le danger apparaissait de la doctrine qui veut que le souverain règne et ne gouverne pas.

1. Interview avec Bismarck parue dans la *Wiener Neue freie Presse*, le 24 juin 1892.

2. Au Landtag, 25 janv. 1873.

Les offices impériaux sont des sections des ministères prussiens chargés des affaires de l'Empire. Ce fut en disciplinant ses ministres que Bismarck essaya de ressaisir son autorité déclinante. Sans le consulter, ils avaient eu coutume jusque-là de conférer directement avec le roi. Coutume à laquelle tenait surtout le vieil empereur Guillaume Ier, et il eût fait beau voir que quelqu'un empêchât Roon de demander à Guillaume Ier un entretien immédiat. L'inconvénient de cette pratique était médiocre aussi, dans ces ministères des années de luttes et de triomphe, homogènes, unis par une pensée fraternelle d'action vigoureuse et concertée. Mais le morcellement était certain, à présent que la pensée bismarckienne était traversée de volontés adverses. En Prusse, le président du Conseil n'a pas de responsabilité supérieure à celle de tout autre ministre. Bismarck exhuma une vieille ordonnance du 8 septembre 1852 qui précisait la seule prérogative attachée au titre présidentiel, et faisait du ministre président l'intermédiaire nécessaire et l'unique messager des ministres auprès du roi. Par une étrange aberration, il en venait, le réaliste d'autrefois, à vouloir puiser sa force dans une procédure de préséance.

Guillaume II voulut rapporter l'ordonnance. Bismarck s'y opposa : la querelle vint de là. D'emblée il fut certain que Bismarck se retirerait du ministère prussien. Mais de la chancellerie? Voilà ce qu'il n'eût jamais prévu. Des taquineries impériales envenimèrent le conflit. Bismarck avait prétendu interdire aux ministres de conférer avec l'Empereur. Guillaume II ajouta cette prétention nouvelle, que Bismarck n'eût pas à négocier avec les chefs de parti sans le consentement royal. Le 12 mars 1890, parce que Windthorst avait demandé audience chez Bismarck pour échanger des idées sur l'attitude des catholiques[1] au nouveau Reichstag, tout éclata.

Si l'on peut s'en fier aux journaux du temps, le dénouement a dû être à peu près le suivant. Le 15 mars au matin, l'Empereur, botté, se présenta au palais du Reichskanzler; fit lever Bismarck ; lui demanda ce que signifiaient les entre-

1. *Hamburger Nachrichten*, 25 novembre 1891.

tiens avec Windthorst ; se dit en droit d'être prévenu à temps des négociations d'un ministre avec un chef de parti. Bismarck répondit qu'il ne soumettrait à aucun contrôle son droit de recevoir des députés. « Pas même si je vous interdis de les recevoir, moi, votre souverain ? — Les ordres de mon souverain expirent au seuil du salon de ma femme. »

Le 17, le chef du cabinet militaire, général de Hahnke, vint dire que l'Empereur attendait la lettre de démission du prince. Bismarck refusa de l'écrire, alléguant que l'Empereur pouvait le renvoyer. Le même jour, M. de Lucanus, chef du cabinet civil, réitéra l'ordre, avec la promesse du duché de Lauenbourg accompagné d'une dotation. Bismarck dit qu'il n'acceptait pas de pourboires, mais qu'il se devait à lui-même et à l'histoire de motiver dans un écrit développé sa responsabilité par une décision qu'on lui imposait.

Il écrivit, le 18 mars 1890, la longue lettre d'adieux qui nous est à présent connue[1]. La pensée ne nous en apprend rien que les discours ne nous eussent déjà dit. Mais elle attriste, par quelques arguties qui décèlent la faiblesse de celui qu'on aurait voulu voir donner jusqu'au bout une leçon d'énergie clairvoyante. En traits larges la lettre résumait l'histoire constitutionnelle de Prusse depuis 1840 : disait le danger de l'absolutisme ; l'odieux des camarillas passées ; le faible pouvoir du ministre président en Prusse et les raisons de s'en tenir à l'ordonnance de 1852. Puis Bismarck s'interrogeait : pouvait-il laisser diminuer sa prérogative de ministre président et continuer d'être chancelier ? Il ne le croyait point ; répéta ce qu'il avait dit un jour au Landtag en 1872[2] : que, l'Empereur étant roi de Prusse, il ne se pouvait qu'il désignât comme chancelier un homme qui n'eût pas aussi au ministère prussien sa confiance la plus large. Il était impossible que le roi et le ministère prussien prissent position contre le chancelier de l'Empire. Donc il fallait que le chancelier fût le ministre-président de Prusse, et que son pouvoir, garant de son crédit au dehors, restât intact. Ce n'est pas une démission qu'il envoyait. Il colorait

1. Moritz Busch, *Bismarck und sein Werk*. 1898, p. 110-116.

2. Au Landtag, 25 juin 1873.

de raisonnement politique un intérêt personnel dont, sénilement, il ne se détachait plus. Comment put-il espérer qu'une vieille ordonnance, tombée en désuétude, et qu'il exhumait contre l'Empereur, parerait au discrédit croissant? Et de dire inacceptable pour le chancelier le partage des pouvoirs avec un ministre-président autre que lui-même, n'était-ce pas un oubli de sa propre pratique? Car ce partage, il l'avait consenti en 1873, quand il céda à Roon la présidence du Conseil. Manifestement, ce qui changeait les situations et faisait maintenant les impossibilités constitutionnelles, c'était le changement des personnes.

L'habitude du pouvoir avait affaibli en lui la loyauté monarchiste. Il ne s'apercevait pas que, la « confiance » étant détruite entre l'Empereur et lui, il devenait factieux s'il essayait de se maintenir au pouvoir. Il était inconstitutionnel qu'il arguât, contre le roi, du salut public. Cette constitution même qu'il avait tant de fois objectée à la Chambre des députés, quand il se vantait que les ministres fussent dépendants du roi seul, à présent le brisait.



Sa chute fut lourde. Elle fut indigne presque d'un tel homme et d'une telle carrière. Berlin même, qui, en février encore, avait voté contre lui par les deux tiers de ses suffrages, en oublia sa haine ce jour-là; se recueillit pour des ovations suprêmes. Il y avait une mélancolie dans la chute du colosse. Quand il passa dans la foule, le 20 mars 1890, pour prendre congé de l'Empereur, sur ce trajet du palais du Reichskanzler au château impérial, qui demande dix minutes et qu'il fit en deux heures, un même cri s'éleva, mêlé de sanglots.

Ceci fut l'impression nerveuse du moment, directe et née de la vision immédiate : elle ne fut pas contagieuse. Il y eut cela de déplaisant que ce peuple allemand, qu'il avait fait grand, l'abandonna au jour de la disgrâce. La retraite de Bismarck, longtemps, ressembla à un bannissement. Les regrets se turent pour ne pas sembler indociles à une volonté plus haute. Pas un discours au Reichstag ni au Landtag ne

dit la reconnaissance de la nation. Les journaux, qu'il avait soutenus trente ans, à l'exception de la *Post* et des *Hamburger Nachrichten*, le trahirent.

Il se terra au Sachsenwald, vieux fauve blessé, plein de rancune agressive, et dont le grondement encore était redoutable. Combien de fois, par des révélations intempestives ou des critiques acérées, n'a-t-il pas embarrassé le gouvernement nouveau ! Ce fut un peu une honte qu'une circulaire dût être envoyée aux puissances pour recommander aux gouvernements étrangers qu'aucun compte ne fût plus tenu des discours du plus grand Allemand qui vécût de notre temps. Lui, sardonique, s'égayait de l'inexpérience de ses ennemis ; et la colère lui refaisait un humour jeune.

L'Empereur, en vain, multiplia les démarches honorifiques. Il vint à Friedrichsruhe deux fois, en 1894 et en 1895 ; toasta magnifiquement parmi les salves, le 1er avril de l'année qui faisait Bismarck octogénaire ; commanda en personne le défilé fulgurant du régiment de cuirassiers qu'il avait donné à Bismarck : la paix ne fut jamais faite. Mais la nation se réconcilia. Avec les années, on oublia la pesanteur de sa poigne. Son voyage à Vienne, en 1892, fut triomphal. Dresde s'illumina de torches et retentit de clameurs enthousiastes. La maladie de Kissingen, où il faillit mourir au retour, lui ramena les cœurs. Depuis, pas un mois ne se passa que des députations ne fissent le pèlerinage patriotique de Friedrichsruhe, pour l'acclamer au pied de ce haut perron sur le parc, d'où il les haranguait.

Sa vieillesse s'acheva comme avait commencé sa vie, dans le loisir sain d'un grand seigneur cultivateur. Octogénaire, on le voyait encore, à cheval, inspecter ses fermes et le rendement de ses futaies hautes. L'hiver, il distrayait sa rancune et son orgueil blessé, à écrire ses *Mémoires*. A cette besogne, toutefois, le cœur lui manqua, lorsqu'en 1894 disparut celle qui l'avait soutenu de sa tendresse et de sa fierté d'épouse. Lothar Bucher aussi mourut, le confident indispensable, qu'il avait désigné pour amender tout ce qui, dans l'ouvrage, eût attesté une passion personnelle ou la défaillance d'une mémoire, exceptionnelle jadis, mais qui s'oblitérait. Ainsi ne reste-t-il de sa confession sur lui-même qu'un fragment

volumineux et informe ; et ayant fait son œuvre, il ne lui a pas été donné de la décrire dignement.



Il n'importe. Elle est de celles qui se défendent du temps. Mais, si on essaie de la qualifier, ce qu'il faut faire ressortir, c'est que nul n'a jeté l'Allemagne d'une poussée plus vigoureuse dans ce qu'il appelait lui-même la « Révolution », que ce hobereau violent.

La politique extérieure qui fonda l'Empire fut révolutionnaire : car elle rompit avec la Sainte-Alliance, avec l'Autriche conservatrice, pour incliner vers la France d'abord, vers l'Italie ensuite. Cet Empire est, au dedans, un compromis de tradition germanique et de libéralisme franco-anglais. Sa constitution, où assurément subsiste l'absolutisme royal, s'appuie sur un suffrage universel emprunté à la France. Au particularisme traditionnel, elle superpose une unité nationale du type français. Dans la dignité impériale, où l'électorat princier déposa, quand elle naquit, une parcelle de droit divin, quelque chose aussi se perçoit de la volonté populaire qui fonda le droit des Bonaparte ; et cet État, qui est fondé en Dieu par ses origines, ne tolère pas présentement d'être régi par une Église : il n'admet, comme l'État français, qu'un droit laïque.

Dans cet État laïcisé s'est poursuivi trente ans, à l'imitation de la France, l'unification des codes, contraire à la tradition juridique allemande. Les institutions économiques, monétaires, fiscales tendirent à une rationnelle uniformité de forme française. L'œuvre finale la plus grande et la plus neuve, l'œuvre sociale est encore un emprunt français : les institutions de patronage en cas d'accidents, d'infirmités, les pensions de vieillesse que la France a fondées depuis deux siècles pour sa population maritime, fournirent le modèle que Bismarck généralisa dans l'assurance ouvrière.

Précisément parce que les institutions de cet Empire sont un compromis, la durée n'en peut être une immobilité. Le moment en défait ou en recompose l'alliage instable. On s'étonne parfois du résidu féodal qu'elles tiennent en dissolution et qui reparaît ; mais, l'instant d'après, il est visible qu'en effet, elles le dissolvent.

Aussi la politique extérieure a pu redevenir au temps de Bismarck même, ce qu'elle était avant 1851 : et la méfiance antifrançaise y prévaloir de nouveau avec l'amitié autrichienne. Mais sans doute un temps reviendra où, à des conditions qu'il faudra définir, une entente libérale sera possible entre la France et l'Allemagne. Les institutions intérieures flottent d'une pareille oscillation. Des velléités particularistes, qui s'étaient tues longtemps, ont reparu. D'autres fois l'Empereur a menacé le suffrage universel. Voici qu'il menace d'autres libertés; et le droit de grève, que Bismarck accorda, il le conteste. Il se peut que des lois nouvelles accroissent les droits des Églises.

Mais il se peut inversement que l'unification rationnelle se complète ; que l'État se laïcise encore ; que des libertés naissent, dont le germe est latent jusqu'ici dans le terreau incessamment remué de la démocratie sociale. Il est impossible qu'on refasse une Allemagne réactionnaire et qui se laisse gouverner au gré d'un homme. Mais cela même, Bismarck le dit devant des étudiants de cette *Burschenschaft* dont il se trouve qu'il a, hobereau révolutionnaire, réalisé les « fins idéales » : « C'est une expérience dangereuse de poursuivre aujourd'hui, au centre de l'Europe, des visées absolutistes, qu'elles soient soutenues ou non par un clergé... Nous ne pouvons plus vivre d'une politique purement dynastique. Il nous faut une politique nationale. Il nous sied de fortifier les convictions dans l'*opinion publique* et dans le *Parlement*[1]. » Bismarck est supérieur en cela encore qu'ayant été cru trente ans « l'homme fort » qui régit les destinées d'un peuple, il a, plus clairement que tout autre, reconnu qu'il n'est de politique durable que par la collaboration des dirigeants avec les peuples qu'ils gouvernent.

CHARLES ANDLER

1. Discours aux étudiants d'Iéna, 31 juillet 1892.

LES

SEPT INFANTS DE LARA

Le nom de ces héros d'une vieille légende espagnole n'a pas été sans retentir en France aux beaux temps du romantisme. Dès 1822, Abel Hugo avait traduit neuf des romances qui leur sont consacrées, et raconté l'impression que lui avait produite, à Madrid, la représentation de la *comedia* de Matos Fragoso, où l'on voyait, aux applaudissements frénétiques de la foule, les têtes sanglantes des infants exhibées, à la fin d'un repas, à leur malheureux père. En 1828, Victor Hugo, d'après une des romances traduites par son frère, et en prétendant s'inspirer aussi d'une « romance mauresque » imaginaire, composait librement la trentième de ses *Orientales*, qui met en scène la vengeance tirée par le bâtard Mudarra du meurtrier de ses frères. En 1836, Félicien Mallefille faisait jouer avec grand succès un drame extravagant intitulé les *Sept Infants de Lara*, auquel la légende n'a guère fourni que quelques noms propres. Ce qui avait surtout, en France, fait la célébrité de ce thème, c'était la « dague au pommeau d'agate » que Mudarra,

Le fils de la renégate,
Qui commande une frégate
Du roi maure Aliatar,

porte sans fourreau jusqu'à ce qu'il ait pu l'enfoncer dans la

gorge du traître. Cette dague semblait en former le trait le plus romatique et le plus espagnol : romantique, il l'était à coup sûr; espagnol, il aurait pu l'être, mais il sortait tout entier de l'imagination de Victor Hugo, et lui avait été suggéré par le besoin d'une rime[1].

Depuis lors, les principales romances des Infants de Lara ont été traduites dans les *romanceros* de Damas-Hinard et de M. de Puymaigre, et ce dernier érudit les a accompagnées d'un intéressant commentaire; mais l'Espagne romantique avait perdu le prestige qu'elle exerçait au commencement du siècle, et ce ne sont que les curieux d'ancienne littérature qui connaissent aujourd'hui ces fragments épiques et en apprécient, à travers les déformations qu'ils ont subies, l'originale et archaïque beauté.

En Espagne, la légende des Infants de Lara n'a pas cessé d'être vivante et même populaire. Après les « comédies » du XVIe et du XVIIe siècle, et les tragédies « classiques » de l'époque *afrancesada*[2], elle a inspiré, en 1834, à Angelo Saavedra (le duc de Rivas) son drame du *Moro Exposito*, premier et éclatant manifeste du romantisme que l'Espagne, chose bizarre, était venue chercher à Paris; en 1853, Manuel Fernández y González en a tiré un roman historique qui obtint un succès fort disproportionné à sa valeur, et qui jouit encore d'une immense popularité, si bien que les inventions de ce médiocre imitateur d'Alexandre Dumas ont créé, dans les lieux mêmes où se passe l'action de la vieille épopée, une de ces pseudo-traditions qu'il faut bien se garder de prendre pour authentiques. Si les romances elles-mêmes ne paraissent pas s'être, comme d'autres, conservées dans la mémoire du peuple, un livre populaire, qui remonte au XVIIIe siècle et qui s'appuie tant sur les romances que sur les chroniques, faisant d'ailleurs de leurs données un mélange informe, et accompagnant le récit de réflexions ridiculement morales, n'a pas cessé de s'imprimer en de nombreuses éditions et ne manque jamais, dans aucune ville d'Espagne, à ce qu'on appelle la *libreria de*

1. La *Revue d'histoire littéraire de la France* publiera prochainement une minutieuse comparaison du poème d'Hugo avec sa source.

2. On appelait *afrancesados* les Espagnols, fort nombreux alors, qui affectaient d'admirer exclusivement et d'imiter en tout nos mœurs et notre littérature.

cordel, cette bibliothèque populaire dont les volumes, brochures grossièrement imprimées, pendent sur les cordeaux qui servent d'étalage aux marchands.

La critique érudite s'est, depuis longtemps aussi, occupée de ce sujet. En dehors des romances, qui ne remontent qu'aux xve et xvie siècles, l'histoire des infants de Lara est racontée dès le xiiie, dans la célèbre *Crónica general* du roi Alphonse X, et, même dans la forme très altérée où ce document était connu jusqu'ici, il était facile de discerner, au milieu de la prose, des vers plus ou moins mutilés, et, parfois, des vers qui se retrouvent dans les romances postérieures. Pendant que les historiens discutaient la réalité des événements rapportés dans la *Crónica*, les philologues cherchaient à comprendre le rapport qui existait entre la version d'Alphonse et les romances. Il resta obscur jusqu'à ce que Milá y Fontanals, le vrai fondateur en Espagne de l'histoire critique de la littérature médiévale, établit que romances et chronique remontaient également à une ancienne épopée, à un *cantar de gesta* qui était au moins du xiie siècle. Il prouva, en effet, que l'Espagne, — ou au moins la Castille, — avait eu, tout comme la France, son épopée nationale. Cette épopée n'est pas absolument spontanée : elle est née de la nôtre, et ce sont nos « jongleurs » qui, dès le xe siècle, sans doute, ont importé au delà des Pyrénées leurs thèmes poétiques, leurs laisses assonantes, leur chant monotone et fortement rythmé, et la « vielle » (violon) dont ils l'accompagnaient. Mais cette plante exotique s'est promptement enracinée dans le sol où elle avait été introduite, et elle s'y est développée d'une façon puissante et vraiment nationale. Après avoir d'abord imité, puis accommodé à leur sentiment patriotique les chansons françaises, les *juglares* espagnols en ont bientôt composé d'autres, qui ne doivent aux nôtres que leur forme générale, sur l'histoire propre de la Castille. De leur travail, qui, malheureusement, s'est en grande partie perdu, il s'est du moins conservé deux admirables fragments, celui des *Infants de Lara* et celui, plus moderne, du *Cid*.

Du la geste du *Cid*, il nous reste un poème presque complet, sans parler d'un autre de moindre valeur ; les débris des *Infants* ont été sauvés d'une part par le roi Alphonse et ses copistes,

qui en ont inséré dans la *Crónica general* un résumé et des morceaux presque textuels ; d'autre part par les romances qui se sont détachées au xve siècle, peut-être dès le xive, des *cantares* dont elles n'étaient d'abord que des « laisses[1] », mais qui, peu à peu, se sont altérées, modifiées, développées à leur façon, et ont pris une existence propre, comme ces rameaux qu'on plante dans le sol et qui croissent ensuite loin du tronc auquel ils ont appartenu. Avoir reconnu ce fait pour les romances épiques en général et spécialement pour celles des *Infants*, c'est le grand mérite de Milá y Fontanals.

Toutefois, il n'avait pas vu la vérité tout entière. Il ne s'était pas — faute de documents — rendu compte que l'épopée espagnole, comme la française, avait vécu et évolué pendant des siècles. Il ne possédait pas le texte primitif de la *Crónica general*, et il ne savait pas que cet ouvrage avait subi des modifications successives, lesquelles avaient, pour la partie relative aux *Infants*, une importance capitale. Il comparait les romances à la *Crónica* sans disposer, pour cette comparaison, des éléments nécessaires. Aussi se trouvait-il fort embarrassé en présence de certains traits des romances, qu'il sentait bien ne pas devoir appartenir à leurs auteurs, et qu'il ne retrouvait pourtant pas dans la chronique d'Alphonse. Un jeune savant espagnol, M. Ramon Menéndez Pidal, dans un très beau livre consacré à notre légende[2], vient enfin de faire la lumière sur les points restés obscurs. Il a d'abord retrouvé dans les manuscrits le texte authentique du résumé d'Alphonse X, puis il a montré que des remaniements de ce résumé, restés à peu près inconnus jusqu'à lui, y avaient introduit des emprunts à d'autres poèmes que celui où Alphonse avait puisé, formes soit parallèles, soit successives, de la chanson de geste. Il a retrouvé ainsi les traces de trois *cantares*, et a fait voir que les romances étaient issues, comme il est naturel vu leur date, des versions les plus récentes. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer la méthode et

1. On sait qu'on appelle « laisses » les séries de vers sur la même assonance ou la même rime dont se composent les chansons de geste françaises et espagnoles.

2. *La Leyenda de los Infantes de Lara*, Madrid, 1896, in-8°.

le détail des recherches de M. Menéndez Pidal[1]; je me bornerai à présenter brièvement ce qui me paraît en être le résultat essentiel.

Il semble bien que, sous le comte de Castille Garci Fernández (970-995), il se passa, dans les luttes quotidiennes entre chrétiens et Mores qui, mêlées de succès et de revers, préparaient la totale *reconquista*, un événement tragique qui impressionna fortement les esprits. Sept frères, fils du seigneur de Salas, petite ville du district de Lara (la vallée montagneuse où court l'Arlanza), tout voisin alors du domaine musulman, furent tués dans la plaine d'Almenar, près du Duero, en un combat que dirigeait Gálib, le lieutenant du célèbre Almansor, *hadjib* du Calife de Cordoue. Les sept jeunes têtes, avec celle d'un vieillard, gouverneur ou *amo* des « infants[2] », furent rapportées à Salas et exposées dans la principale église : elles sont encore là, réduites à des crânes qui tombent en poussière. Est-il vrai que les infants avaient été victimes d'une trahison et que l'auteur de cette trahison était Rodrigo Velázquez, leur oncle maternel? Rien n'est moins impossible en soi, dans ces sombres temps où les haines atroces, les parjures, les assassinats, formaient avec les razzias impitoyables et les aventures héroïques la trame habituelle de la vie des farouches *hijos dalgo*. Mais cela pouvait bien aussi être simplement dû à l'imagination populaire, qui dans tout désastre voit une trahison. Quoi qu'il en soit, la tradition le crut et le répéta, et de ce motif éminemment épique l'épopée naissante ne tarda pas à s'inspirer.

Vers la fin du XIe siècle ou le commencement du XIIe se forma une première chanson, qui se bornait, sans doute, à raconter la trahison de Rodrigo, la mort des infants et de leur *amo* Muño Salido, et le pieux dépôt de leurs têtes dans l'église de Sainte-Marie de Salas. Dans le courant du XIIe siècle, sans doute, vint s'ajouter à ce noyau primitif une seconde partie : le sentiment de la justice poétique réclamait une revanche, la vengeance des victimes, la punition du

1. J'ai consacré au livre de M. Menéndez Pidal deux articles dans le *Journal des Savants* (mai et juin 1898 ; tirage à part à la librairie Bouillon).

2. Ce titre, réservé aujourd'hui aux enfants puînés des rois, était alors donné à tous les fils de familles nobles.

traître ; c'est ainsi que chez nous la chanson primitive qui racontait la trahison de Ganelon et la mort de Roland a reçu un complément où les Sarrasins sont vaincus et Ganelon est écartelé. Ici on feignit que le père des infants, Gonzalvo Gustioz, avait été chargé, par le perfide Rodrigo, d'un message à la Bellérophon auprès d'Almansor à Cordoue : que, jeté par celui-ci en prison, il avait été soumis à l'affreux supplice de se voir présenter à l'improviste les têtes de ses fils envoyées à Cordoue ; mais que dans sa captivité il avait eu d'une princesse more un fils, Mudarra, qui, élevé à Cordoue, avait appris un jour le secret de sa naissance, était venu en Castille et avait vengé son père et ses frères sur Rodrigo Velázquez. C'est le *cantar de gesta* ainsi amplifié qu'a connu Alphonse X au XIII[e] siècle et qu'il a résumé dans sa chronique.

Les autres *cantares* ne sont que des variantes de celui-là, dont les différences s'accusent en général, mais non toujours, comme postérieures. Ils ont donné à Gonzalvo Gustioz, aux infants, à Rodrigo une histoire antérieure, par un procédé que nous retrouvons à chaque instant dans les renouvellements de nos chansons de geste ; ils ont, sous l'influence même de ces chansons, — que d'ailleurs le premier *cantar* avait déjà largement subie, au moins dans sa seconde partie, — modifié certains détails, introduit certains épisodes d'un caractère romanesque et chevaleresque : ils ont ajouté à la mort de Rodrigo le supplice de sa femme, Llambla, cause première de la terrible tragédie ; mais en somme ils ont gardé intact le fond du poème primitif, et c'est ce fond qui par eux a passé dans le petit groupe de romances anciennes consacrées aux Infants de Lara, et qui fait de ce groupe, avec celui des romances du Cid, le plus beau et le plus vraiment épique du romancero castillan.

Ce *cantar* est en effet une œuvre de premier ordre, autant que nous permettent de le juger les débris qui en ont été sauvés. Certains morceaux, grâce au roi chroniqueur et aux remanieurs de son œuvre, nous sont arrivés presque intacts, avec leur rythme et leurs assonances[1], avec leur style

1. M. Menéndez Pidal a restitué avec bonheur un grand nombre de vers du *cantar* d'après les chroniques.

énergique et pittoresque. D'autres parties sont moins bien conservées, mais nous pouvons toujours suivre le récit et en apprécier le caractère. Je voudrais, par une analyse mêlée de traduction, donner aux lecteurs une idée de ce poème si original et si puissant, où revit toute la vieille Castille de l'époque barbare, son orgueil, son point d'honneur bizarre et impitoyable, son esprit de famille, ses superstitions, ses haines et ses tendresses, son individualisme hautain, sa lutte acharnée contre le More et ses perpétuelles ententes avec lui. C'est un tableau aux couleurs à la fois éclatantes et sombres, qui n'est pas une œuvre factice d'imagination rétrospective, qui est l'image toute vivante créée d'un jet puissant et spontané par l'époque même qui s'y est représentée. Je me servirai, pour la reproduction que j'essaie d'en donner, de toutes les formes que M. Menéndez Pidal a si laborieusement retrouvées et souvent restaurées avec un goût si sûr; j'indiquerai seulement en note, quand cela me semblera intéressant, les variantes que je n'aurai pas admises dans mon exposé. Je tâcherai de laisser intacte la couleur de la vieille fresque, convaincu que c'est précisément ce qu'elle offre souvent d'étrange et de barbare qui en fait en partie l'intérêt, et que les beautés d'ordre impérissable qui s'y rencontrent ne seront que plus frappantes si l'on comprend bien le milieu, profondément original et particulier, dans lequel elles sont écloses.

Voici donc quel était, dans ses deux parties, le *cantar* des Infants de Salas que les *juglares* de la vieille Castille chantaient au XIIe siècle, en accompagnant d'un coup d'archet sur la *vihuela* la mélopée des longs vers de quatorze syllabes.



A la fin du Xe siècle, Gonzalvo Gustioz, seigneur de Salas, avait épousé doña Sancha, sœur de Rodrigo ou Ruy Velázquez, seigneur de Vilvestre. Il en avait eu sept fils, les sept infants de Salas, très voisins par la date de leur naissance[1], qui avaient

1. Les romances, sans doute d'après un *cantar* plus récent, disent que doña Sancha avait eu ses sept fils d'une portée, ce qui la fait traiter de *puerca* (truie) par doña Llambla.

tous été élevés par le bon chevalier Muño Salido, et avaient été faits chevaliers le même jour par le comte Garci Fernández. Ils l'étaient déjà quand leur oncle Rodrigo Velázquez épousa doña Llambla (c'est le nom latin *Flammula*), cousine du comte de Castille. Les noces furent célébrées à Burgos, en grande magnificence, et durèrent cinq semaines ; il y eut de belles réjouissances, *bouhourdis*[1] et courses de taureaux, jeux de tables[2] et d'échecs, et jongleurs chantant leurs chansons. Dans la dernière semaine, Ruy Velázquez fit dresser un *tablado*[3] très haut, hors de la ville, sur la grève de l'Arlanzon, et promit un riche présent à qui le renverserait. Tous les chevaliers présents s'y essayèrent, mais sans succès. Alvar Sánchez, cousin germain de doña Llambla, frappa la poutre la plus haute d'un coup si fort qu'on l'entendit de la ville. Doña Llambla, qui était restée dans Burgos avec sa belle-sœur doña Sancha et les sept infants, ayant su que c'était son cousin qui avait porté ce coup, s'écria :

— Voyez, amis, quel chevalier est Alvar Sánchez! Nul autre que lui n'a pu frapper jusqu'au haut du *tablado*.

Gonzalvo González, le plus jeune des infants, piqué de ces paroles, s'achemina seul, sans qu'on s'en aperçût, vers la grève, et frappa si rudement le *tablado* qu'il brisa une des poutres du milieu. Doña Sancha et ses fils, quand ils l'apprirent, en eurent grande joie, et doña Llambla en eut grand dépit. Mais Alvar Sánchez se mit à insulter Gonzalvo, tant que celui-ci lui donna sur le visage un coup de poing si terrible, lui brisa les dents et les mâchoires, et le jeta mort à ses pieds.

Quand doña Llambla le sut, elle se prit à pleurer et à crier, disant que jamais dame n'avait ainsi été insultée à ses noces[4]. A ses cris accourut Ruy Velázquez, qui s'élança vers

1. Les *bouhourds* sont de grosses lances courtes avec lesquelles on joutait : de là *bouhourder* (esp. *bofordar*), *bouhourdis*. On remarquera qu'il ne s'agit pas encore des tournois proprement dits, qui furent inventés en France au XI[e] siècle.

2. Sorte de trictrac fort en faveur au moyen âge.

3. Le *tablado* était à peu près ce qu'était chez nous la quintaine, un assemblage de pièces de bois qu'on frappait de la lance et qu'il fallait renverser.

4. Faire un affront à une mariée le jour de ses noces est un délit puni par le *Fuero real*. Les *cantares* postérieurs supposent qu'il y avait entre Alvar Sánchez et doña Llambla une intimité coupable.

la grève, où les infants avaient rejoint Gonzalvo, et frappa celui-ci d'un bâton sur la tête, si bien que le sang jaillit en cinq endroits. Gonzalvo lui dit que, sur sa vie, il ne recommençât pas, mais Ruy ayant de nouveau levé son bâton, Gonzalvo, qui n'avait pas d'armes, saisit un autour qu'un écuyer portait sur le poing, et en frappa si violemment son oncle au visage que le sang jaillit par les narines. Ruy Velázquez appela ses hommes aux armes; les infants de leur côté réunirent leurs vassaux, et une mêlée furieuse allait s'engager, quand survinrent le comte Garci et Gonzalvo Gustioz, qui rétablirent la paix. On se pardonna des deux parts, mais la rancune inextinguible couvait dans le cœur altier de doña Llambla.

Elle dissimula toutefois, et invita ses neveux à venir à son château de Barbadillo, pendant que leur père et son mari accompagnaient le comte dans une tournée militaire. Sur les bords de l'Arlanza, qui baigne Barbadillo, les infants prirent des oiseaux avec leurs faucons et les offrirent à leur nouvelle tante. Pendant qu'on attendait le repas, doña Llambla, de son palais, aperçut Gonzalvo, qui, ne se croyant pas regardé, et voulant baigner son faucon dans la rivière, n'avait gardé que ses vêtements de dessous *(paños de lino)*. Doña Llambla voulut voir là une offense mortelle.

— Amies, dit-elle à ses femmes, voyez-vous dans quel costume Gonzalvo se montre à nous? C'est pour que nous nous éprenions de lui: mais je vous dis qu'il ne m'échappera pas sans que je me sois vengée.

Et appelant un de ses hommes, elle lui dit:

— Prends une courge, remplis-la de sang, et jette-la à la poitrine de celui que tu vois là qui baigne son faucon, et si on te menace, sauve-toi et viens à moi, et n'aie pas peur: je te garantirai.

L'homme fit ce qui lui avait été dit et couvrit de sang les vêtements blancs de Gonzalvo. Les infants, qui se croyaient bien avec doña Llambla, se mirent à rire; mais Gonzalvo s'écria:

— Frères, vous avez tort de rire, et je vous dis que si pareil outrage avait été fait à l'un de vous, je ne vivrais pas un jour sans l'avoir vengé[1].

1. Salir les vêtements de quelqu'un en lui jetant une courge est aussi une offense punie par un *fuero*.

Alors Diago Gonzálvez, l'aîné des frères, dit :

— La chose est grave et mérite réflexion. Courons à cet homme : s'il nous attend sans crainte, c'est qu'il ne s'agit que d'un jeu ; mais s'il s'enfuit vers doña Llambla, c'est qu'il a agi par son ordre, et alors nous le tuerons, quand même elle voudrait le protéger.

Ils prirent donc leurs épées et montèrent au palais, et l'homme, quand il les vit, s'enfuit vers doña Llambla, et elle le couvrit de son manteau.

— Tante, lui dirent les infants, n'essayez pas de protéger cet homme !

— C'est mon serviteur, dit-elle, et puisqu'il est sous ma garde, je vous défends de le toucher.

Mais ils l'arrachèrent de dessous son manteau, et le lui tuèrent sous les yeux, et des coups d'épée qu'ils lui donnèrent le sang jaillit sur la coiffe et sur le vêtement de doña Llambla, si bien qu'elle en resta tout ensanglantée[1]. Puis ils s'en allèrent à leur château de Salas, peu éloigné de Barbadillo.

Doña Llambla fit dresser au milieu de sa cour un catafalque où elle plaça le corps du mort, et pendant trois jours elle le pleura avec ses femmes, déchirant ses vêtements, et disant qu'elle était veuve et n'avait pas de mari. Et quand Ruy Velázquez arriva à Barbadillo, elle se jeta à ses pieds tout en pleurs et les vêtements déchirés, et lui demanda vengeance.

— Doña Llambla, répondit Rodrigo, taisez-vous et prenez patience : car je vous promets que je vous ferai tel droit de cette injure que le monde entier en aura que dire.

Tel est le sanglant prologue de la tragédie.

Cependant Gonzalvo Gustioz, revenu aussi à Salas, avait appris la chose et engagé ses fils à apaiser leur oncle : ils lui offrirent, en effet, satisfaction, et Rodrigo feignit d'accepter, leur adressa des paroles flatteuses, et sembla être redevenu leur meilleur ami. Quelques jours après, il dit à son beau-frère :

— Vous savez qu'Almansor de Cordoue est mon ami depuis

1. C'était l'offense la plus grave que l'on pût faire à une femme de haut rang : le manteau qu'elle étendait sur un fugitif était un asile inviolable.

longtemps[1], et il m'a promis un secours d'argent pour mes noces, qui m'ont causé de grandes dépenses. Vous me rendriez service si vous vouliez lui porter une lettre et lui demander de tenir sa promesse.

— Gonzalvo y ayant consenti de bonne grâce, Rodrigo fit écrire, par un More qu'il avait, une lettre en arabe où il disait : « A vous, Almansor, de moi Ruy Velázquez, salut, comme à celui que j'aime de tout cœur. Je vous fais savoir que les fils de Gonzalvo Gustioz, celui qui vous porte cette lettre, m'ont insulté moi et ma femme, et comme je ne puis me venger d'eux en terre chrétienne ainsi que je le voudrais, je vous envoie leur père, en vous priant, si vous m'aimez, de le faire décapiter. De mon côté, je rassemblerai une troupe et j'entrerai sur votre territoire comme pour vous combattre, et j'emmènerai avec moi mes sept neveux dans la plaine d'Almenar. Envoyez là une armée sous les ordres de Galve et Viara, mes amis : je leur livrerai mes neveux, qu'ils décapiteront. Ce sera pour vous un grand avantage, car vous n'avez pas parmi les chrétiens d'ennemis plus redoutables, ni dans lesquels le comte Garci Fernández ait plus de confiance. » Puis, — ayant fait tuer l'écrivain, — il se rendit à Salas et remit la lettre à Gonzalvo, en l'assurant de sa reconnaissance et en disant à doña Sancha, sa sœur, que Gonzalvo reviendrait riche de sa mission.

Quand Almansor, ayant reçu Gonzalvo, eut ouvert la lettre qu'il lui tendait, il eut horreur de cette perfidie et ne voulut pas le tuer; il se contenta de l'enfermer dans sa prison. Puis il ordonna à Galve et à Viara de rassembler une armée et de la conduire, pour le jour marqué, dans la plaine d'Almenar.

Cependant Ruy Velázquez proposait à ses neveux de faire avec lui une razzia en territoire more[2] et leur donnait rendez-

1. Rien n'était moins rare alors que ces amitiés, plus ou moins clandestines, entre les chef Mores et les barons chrétiens ; l'histoire du vrai Cid en montre, on le sait, plus d'un exemple. On ne retrouve plus rien de pareil après le XIe siècle.

2. Il paraît singulier que cette proposition soit faite et acceptée pendant que Gonzalvo est à Cordoue, auprès d'Almansor. On comprendrait mieux que, Gonzalvo ne revenant pas, Rodrigo proposât à ses neveux d'aller le venger ou de s'emparer de quelque ôtage pour le ravoir, et il y a en effet certains indices qui permettent de croire qu'une telle version a existé.

vous dans la plaine d'Almenar, où il les précéderait, son château de Vilvestre en étant plus voisin que Salas. Les infants se mirent en marche, accompagnés de leur fidèle *amo* Muño Salido, lequel était grand *aguerero*, c'est-à-dire très versé dans cette science des augures qui jouait un rôle si essentiel dans la vie des aventuriers castillans d'alors [1]. A un défilé de la vallée qu'ils descendaient, il vit des oiseaux de si funeste présage qu'il engagea les infants à revenir sur leurs pas et à attendre une meilleure conjoncture. Mais Gonzalvo lui répondit que les augures concernaient sans doute Rodrigo, chef de l'expédition, et qu'ils ne retourneraient pas. Alors Muño Salido leur dit :

— Fils, je vous dis la vérité. Si vous voulez braver ces augures, envoyez dire à votre mère qu'elle fasse dresser sept catafalques couverts de noir au milieu de sa cour, et qu'elle vous pleure comme morts.

— Muño Salido, cria Gonzalvo, si vous n'étiez mon *amo*, je vous tuerais pour ces paroles, et je vous défends de les répéter.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Muño, donnez-moi congé, car je m'en retourne à Salas et nous ne nous reverrons jamais.

Il s'en retourna vers Salas ; mais en chemin il pensa qu'il faisait mal de laisser ainsi, par crainte de la mort, ceux qu'il avait élevés, surtout étant vieux et de grand âge comme il était, et qu'il était plus naturel à lui d'affronter la mort qu'à eux qui étaient tout jeunes et pleins d'avenir, et que puisqu'ils ne craignaient pas la mort il devait, lui, encore moins la craindre, et que s'ils y mouraient et qu'il survécût, il serait déshonoré : « et ce serait grande honte pour moi, pensa-t-il, d'être honoré dans ma jeunesse et honni dans ma vieillesse. » Et tournant bride, il reprit le chemin que suivaient les infants.

Quand il les rejoint, ils sont déjà près de Rodrigo, dans le val de Febros, et lui ont raconté les efforts du vieillard pour les arrêter. Il s'ensuit entre Rodrigo et Muño un échange de paroles violentes, et le terrible Gonzalvo tue d'un coup de poing un chevalier de son oncle qui voulait frapper

1. Le vol des oiseaux ne faisait pas seulement pressentir le succès des expéditions, il en suggérait l'entreprise et la direction. C'est ainsi que le Cid, et bien d'autres comme lui, « vivaient à augure ».

l'*amo*. Les deux bandes vont en venir aux mains, quand Rodrigo, sachant que sa vengeance ne lui échappera pas, accepte la satisfaction légale de cinq cents sous que lui offre Gonzalvo, et tous se dirigent vers la plaine d'Almenar.

Je ne raconterai pas la bataille, dans laquelle les infants, abandonnés par leur oncle et enveloppés d'ennemis, ne sont vaincus que par leur fatigue, si grande qu'ils ne peuvent plus même lever le bras pour frapper. Je citerai seulement le trait sublime de la mort du vieux Muño Salido, qui, au commencement du combat, bien qu'il vienne d'avoir la preuve de la trahison de Rodrigo, dit aux infants :

— Fils, ne craignez rien, car les augures que je vous ai dit qui étaient contraires ne l'étaient pas ; ils étaient bons et donnaient à entendre que nous serions vainqueurs et ferions grand butin. Allez hardiment, et je vous dis que je frapperai le premier coup, et je vous recommande à Dieu.

Et, piquant son cheval, il se jette au milieu des ennemis et tombe percé de coups.

A un moment, les infants peuvent envoyer un d'eux à Ruy Velázquez, qui est demeuré avec sa troupe spectateur du massacre des leurs, pour lui demander s'il les secourra.

— Ami, lui répond Rodrigo, va-t'en à ta bonne aventure ! Croyez-vous donc que j'aie oublié l'affront que vous m'avez fait à Burgos quand vous avez tué Alvar Sánchez? et celui que vous avez fait à ma femme doña Llambla quand vous lui avez arraché son serviteur de dessous son manteau et que vous le lui avez tué devant elle et avez ensanglanté sa coiffe et ses vêtements? et la mort du chevalier que vous m'avez tué à Febros? Vous êtes de bons chevaliers ; défendez-vous comme vous pourrez, car de moi vous n'aurez aucun secours.

Quand les infants ont été amenés dans la tente de Galve et de Viara, ceux-ci, pleins d'admiration et de pitié, les épargneraient ; mais Ruy Velázquez accourt et les menace de les dénoncer à Almansor, et ils donnent alors l'ordre de décapiter les infants, ce qui se fait en commençant par l'aîné, Diago, et en finissant par Gonzalvo, le plus jeune. Rodrigo repaît ses yeux de ce spectacle, puis retourne à Vilvestre. Galve et Viara se rendent à Cordoue et présentent à Almansor les têtes des infants et celle de Muño Salido.



Gonzalvo Gustioz était dans sa prison quand il vit entrer Almansor.

— Salut, seigneur! lui dit-il; je pense que si tu me visites, c'est que tu veux me délivrer.

— Oui, mais d'abord écoute. Mes armées ont combattu les chrétiens dans la plaine d'Almenar, et nous avons eu la victoire: on m'a envoyé huit têtes, sept de jeunes et une de vieux. On dit qu'elles sont du district de Lara. Vois-les. et dis si tu les connais.

Et il mena le prisonnier dans la grande salle de son palais. où. sur un drap blanc, étaient exposées les têtes, d'abord celle de Muño, puis celles des sept infants, dans l'ordre de leur naissance. Dès que Gonzalvo les aperçut. il les reconnut et tomba par terre comme mort. Puis il se releva, et. prenant les têtes dans ses mains l'une après l'autre, il consacra à chacune d'elles le «regret» funèbre auquel elle avait droit.

Ce morceau, par un heureux hasard. nous est arrivé presque intact. dans la forme de ses grands vers assonants. Je vais tâcher de les traduire fidèlement. On ne peut rien imaginer à la fois de plus profondément épique et de plus particulièrement castillan et médiéval. Gonzalvo ne se borne pas à de vaines lamentations : il s'attache, — et c'est là ce qui est profondément épique et ce qui ne serait jamais venu à l'idée d'un poète de cabinet, — en tenant chacune de ces têtes sanglantes. à faire l'éloge de celui auquel elle appartenait ; il met en relief les qualités qui le distinguaient et qui rendent sa perte déplorable, et ces qualités sont tellement caractéristiques du temps et du lieu qu'elles donnent à ce morceau, à côté de sa haute valeur poétique, tout le prix d'un incomparable document d'histoire et d'archéologie [1].

1. Je marque par des blancs, au milieu de chaque vers, la pause qui le sépare en deux hémistiches, si nettement marqués qu'ils ont été plus tard, dans les romances, considérés comme des vers distincts. J'essaie ainsi de faire mieux ressortir le rythme du vieux vers castillan.

Il prit d'abord dans ses bras la tête de Muño Salido,
Et il parlait avec elle comme s'il eût été vivant.
« Dieu te sauve, Muño Salido, mon compère et mon ami !
Qu'as-tu fait de mes fils ? je les avais mis entre tes mains
Parce qu'en Léon et en Castille vous étiez très redouté [1],
Et par de plus hauts que vous vous étiez servi.
Que Dieu vous pardonne, mon compère et mon ami,
Si vous avez été du conseil de leur oncle don Rodrigo !
Mais non, vous ne l'aurez pas fait, d'après tout ce que j'ai su de vous.
Vous aurez pris les augures comme leur *amo* et leur parrain ;
Gonzalvo Gonzálvez, mon fils, n'aura pas voulu vous croire.
Et pardonnez-moi, compère, et mon bon ami,
Si j'ai dit sur vous une si grande fausseté. »

La tête de Muño Salido, il la remit en son lieu,
Et il fut prendre dans ses bras celle de Diago Gonzálvez,
En arrachant ses cheveux et la barbe de sa face.
« Me voilà seul et malheureux pour ces noces et ce *bouhourdis* !
Fils Diago Gonzálvez, c'est vous que j'aimais le mieux.
Grand bien vous voulait le comte, car vous étiez son juge ;
Vous avez aussi porté son enseigne au gué de Cascajar :
En manière d'homme très hardi vous l'en avez tirée avec honneur.
Vous avez fait ce jour-là, fils, une très grande vaillantise :
Vous avez levé l'enseigne et vous l'avez mise dans la plus grande mêlée ;
Trois fois elle fut abattue, et trois fois vous la relevâtes,
Et vous avez tué avec elle deux rois et un gouverneur.
Ils descendirent, les Mores, ils furent obligés de lâcher pied,
Ils se réfugièrent sous leurs tentes, car ils n'osaient en sortir.
Ruy Velázquez eût été preux s'il était mort ce jour-là !
Les Mores veillèrent toute la nuit, et s'en allèrent à Gormaz [2].
Ce jour-là le comte vous donna Caraço en héritage :
La moitié en est peuplée, la moitié est à peupler ;
Puisque vous êtes mort, fils, l'endroit se dépeuplera. »
La tête de don Diago, il se prit à la baiser ;
La baignant de ses larmes, il la remit en son lieu.
Comme chacun naquit, dans cet ordre il les prenait.

1. La vieille poésie épique castillane, comme la nôtre, mélange souvent les *tu* et les *vous* dans un discours adressé à la même personne, et parfois dans la même phrase.

2. Cette bataille de Cascajar, où Ruy Velázquez et Diago Gonzálvez luttèrent de prouesse, paraît avoir été l'objet d'un poème à part, mais sans doute postérieur à notre chanson ; l'allusion faite ici aura été insérée plus tard.

La tête de don Martin Gonzálvez, il la prit dans ses bras :
« O fils Martin Gonzálvez, personne tant honorée,
Qui pourrait juger en vous tant de beaux enseignements ?
Un tel joueur de tables, il n'y en avait pas dans toute l'Espagne.
Avec sagesse et mesure vous parliez en tout lieu.
Que je vive ou que je meure, de moi il ne m'en chaut plus ;
Mais j'ai un deuil cruel de votre mère doña Sancha :
Sans fils et sans mari elle va rester si déconfortée ! »
La tête de don Martin, il la posa en pleurant,
Et celle de Suero Gonzálvez, il la prit dans ses bras.

« Ah ! fils Suero Gonzálvez, cœur vaillant et loyal,
De vos perfections un roi devrait se contenter.
Vous étiez maître en fait d'oiseaux, vous n'y aviez pas votre pareil
Pour bien chasser avec eux et les faire muer à leur temps.
Mauvaises noces vous arrangea le frère de votre mère !
Moi, il m'a mis en captivité, et il vous a fait décapiter.
Ceux qui sont nés et qui naîtront, l'en appelleront traître. »

Il baisa la tête et la posa en pleurant,
Et il prit dans ses bras celle de Fernand Gonzálvez.
« Fils, corps honoré, et nom de bon seigneur,
Nom du comte Fernand Gonzálvez[1], celui qui vous baptisa !
De vos qualités, fils, se contenterait un empereur :
Tueur d'ours et de sangliers, et seigneur des chevaliers !
Soit à pied, soit à cheval, aucun autre n'était meilleur.
Jamais de mauvaises compagnies vous n'avez été ami,
Mais avec les grandes et les hautes vous vous trouviez à l'aise.
Votre oncle don Rodrigo vous a arrangé de mauvaises noces !
Il vous a fait tuer, et moi il m'a mis en prison.
Traître l'en appelleront ceux qui sont nés et qui sont à naître. »

Il baisa la tête et la remit en son lieu.
Celle de Ruy Gonzálvez, il la prit entre ses bras.
« Fils Ruy Gonzálvez, corps adroit et dispos,
De vos bonnes apertises un roi serait content.
Loyal envers votre seigneur, véridique envers vos amis,
Le meilleur chevalier d'armes que jamais homme ait vu.
Mauvaises noces vous a arrangées votre oncle don Rodrigo !
Il vous a fait décapiter, et de moi il a fait un captif.
Vous voilà sorti de ce monde misérable ;
Mais lui, pour toujours, il a perdu le paradis. »

1. Le « grand comte » de Castille, père de Garci Fernández.

Baisant cette tête, il la remit en son lieu,
Et dans ses bras il prit celle de Gustio González;
De la poussière et du sang il nettoya bien le visage,
Et, faisant un deuil si cruel, il la baisa sur les yeux :
« Ah! fils Gustio González, quelles bonnes qualités vous aviez !
Vous n'auriez pas dit un mensonge pour tout ce qu'il y a en Espagne.
Chevalier de noble sorte, très bon frappeur d'épée,
A qui vous aviez donné un coup en plein, il restait mort ou étourdi.
Mauvaises nouvelles iront de vous, fils, au district de Lara ! »

Puis il baisa la tête et la remit en son lieu.
Celle de Gonzalvo González, il fut la prendre dans ses bras.
Arrachant ses cheveux, faisant un deuil extrême :
« Fils Gonzalvo González, comme votre mère vous aimait!
Et vos bonnes façons, qui pourrait les conter?
Bon ami pour vos amis, et à votre seigneur loyal,
Connaisseur du droit, vous aimiez à rendre la justice ;
Très expert dans les armes, vous n'aviez pas votre pareil,
Distributeur de votre richesse pour gratifier les vôtres,
Abatteur de *tablado* tel qu'on n'en a jamais vu,
En chambre avec les dames mesuré dans vos paroles ;
Il fallait de la subtilité à qui parlait avec vous,
Et celui-là était bien fin qui n'y était pas vaincu.
Ceux qui me craignaient à cause de vous seront mes ennemis ;
Si je retourne à Lara, je ne vaudrai plus rien :
Je n'ai parent ni ami qui se soucie de me venger ;
Mieux me vaudrait être mort que voir un si grand malheur[1] ! ».
La tête lui tomba des mains et alla rouler sur les autres,
Et lui-même chut à terre comme mort, ne sachant plus où il était.
Almansor en fut tout ému et se mit à pleurer.

A cette scène d'un si haut pathétique en succède une autre des plus étranges, où éclatent la mobilité et la brutalité de ces âmes primitives. Almansor, quittant la salle tragique, rencontre sa sœur, « qui était très belle et vierge, et qui parlait très bien et très à propos », et il lui dit d'aller réconforter le malheureux père par de bonnes paroles. Elle s'y refuse d'abord, mais il l'exige en la menaçant, et elle entre dans la salle où Gonzalvo était toujours étendu sur le sol.

1. Ces quatre vers paraissent imités des lamentations de Charlemagne sur son neveu, dans la *Chanson de Roland*.

Elle le relève, l'assied auprès d'elle, et commence à le consoler en lui disant :

— Confortez-vous, chrétien ; vous me semblez bien lâche, vous qui, dit-on, dans la bataille, ne craignez ni vivants ni morts ! Vous n'auriez pas supporté ce que j'ai souffert, moi. Mon frère Almansor m'avait mariée à un roi puissant et riche, et nous eûmes sept fils, et comme nous nous rendions tous à Cordoue pour une fête, nous fûmes surpris dans la campagne de Séville par des chrétiens, qui tuèrent mon mari et mes sept fils ; moi, je m'enfuis et me cachai, et pendant plusieurs jours je souffris grande misère. Et pourtant je ne me tuai pas de douleur comme vous faites ! Et je vois que malgré vos cheveux blancs vous avez le visage frais, et peut-être pourrez-vous encore faire des fils qui vengeront les autres.

Tout ce qu'elle disait était mensonge, car elle était vierge et n'était pas d'âge à avoir eu sept fils. Et Gonzalvo Gustioz fit attention à elle et aux paroles qu'elle avait dites, et lui dit :

— Dame, Dieu donne qu'il en soit ainsi ! et c'est avec vous que je ferai le fils qui vengera les autres.

Elle eut beau s'en défendre et dire que son frère les tuerait tous les deux : il répondit qu'il ne la laisserait pas aller pour tout ce qu'il y avait de Mores en Espagne. Et, bien qu'il fût miné par la dure prison qu'il avait eue et la mauvaise nourriture, il la saisit et la posséda, et Dieu voulut que de cette union elle restât enceinte d'un fils que, plus tard, on appela Mudarra González, qui fut bon chrétien et tua Ruy Velázquez et doña Llambla et vengea ses frères[1].

L'*infante* partie sans que nul eût soupçonné l'aventure, Almansor revint et dit à Gonzalvo :

— Je ne gagne rien à te garder prisonnier, car tu n'as plus ni force ni sens. Je te rends la liberté, et je te ferai accompagner jusqu'aux frontières de la Castille, et je te donnerai ces têtes dans un coffre pour que tu les emportes en ton pays.

1. Je suis la version d'un remaniement de la Crónica general ; celle qu'avait adoptée Alphonse X est beaucoup plus banale : Almansor, comme les rois sarrasins de tant de nos chansons de geste, avait chargé *una Mora fija dalgo* de prendre soin du prisonnier ; ils s'étaient aimés et elle était devenue mère de Mudarra.

Gonzalvo le remercia beaucoup, et le lendemain il se mit en route. Mais auparavant l'infante était venue en secret auprès de lui, et lui avait dit :

— Si j'ai un enfant de toi, comment retrouvera-t-il son père ?

— Si c'est une fille, dit Gonzalvo, garde-la, et que ton frère la marie. Si c'est un fils, voici la moitié d'un anneau dont je garde l'autre moitié ; quand il sera homme, qu'il vienne me trouver à Salas et me le rapporte.

Et il partit pour Salas, où doña Sancha fit grande joie de son retour ; mais Gonzalvo ouvrit le coffre qu'il avait apporté et lui montra les têtes :

— Voilà, lui dit-il, le présent que vous envoie Ruy Velázquez, votre frère

Elle tomba inanimée sur le sol, et depuis elle ni lui n'eurent un jour de joie.

Leurs malheurs n'étaient pas encore à leur comble. Ruy Velázquez, pour échapper au châtiment de sa trahison, s'était emparé des châteaux dont il avait la garde pour le comte et s'était révolté contre lui. Il prit aussi l'un après l'autre tous les domaines de Gonzalvo et ne lui laissa que Salas, qui tombait en ruine, et où doña Sancha et lui n'avaient plus qu'une pauvre servante. Gonzalvo, à force de pleurer, avait perdu la vue, et il allait avec un bâton à la main. Chaque jour, Rodrigo, non content de cette misère et de cette douleur, faisait jeter sept pierres dans les fenêtres du vieillard pour lui rappeler la mort de ses sept fils. Et cette vie dura dix-huit ans, mais enfin Dieu y pourvut[1].

*
* *

Mudarra, fils de Gonzalvo et de l'infante more, était élevé dans le palais d'Almansor, qui lui voulait grand bien comme à son neveu et qui estimait les belles qualités qu'il montrait dès l'enfance. Quand il eut dix-huit ans, sa mère et son oncle

1. Ce récit est propre au deuxième *cantar*, que je suis pour toute la fin de préférence au premier, qui est peut-être plus ancien, mais qui, au moins dans le résumé de la *Crónica general*, est moins intéressant et très écourté.

lui apprirent de qui il était le fils[1] et la trahison où ses frères avaient péri. Il résolut aussitôt d'aller trouver son père, s'il était encore en vie, et de venger ses frères. Il se dirigea donc vers Salas, avec une troupe de chrétiens, prisonniers d'Almansor, que celui-ci avait mis en liberté et lui avait donnés.

Une nuit, doña Sancha songea un songe qu'elle raconta à son mari :

— Seigneur, sachez que cette nuit, près du matin, je songeais que vous et moi étions sur une très haute montagne, et du côté de Cordoue je voyais un autour venir en volant, et il se posait sur ma main, et il ouvrait ses ailes, et il me semblait qu'il était si grand que son ombre nous couvrait tous les deux, et il se levait et allait se poser sur l'épaule de Ruy Velázquez, le traître, et il le pressait si fort de ses serres qu'il lui arrachait un bras du corps, et il en coulait des ruisseaux de sang, et je m'agenouillais et buvais le sang.

Gonzalvo soupira et lui dit que peut-être Dieu accomplirait ce songe.

Le jour même, comme le vieillard, revenu de la messe, pleurait dans son manoir en ruines Mudarra survint et se fit connaître à son père. Gonzalvo craignait que doña Sancha ne fût offensée par la révélation de l'existence de ce bâtard, mais loin de là, pressentant en lui le vengeur promis par son rêve, elle s'écria :

— Des péchés comme celui-là, Gonzalvo, je voudrais que vous en eussiez fait sept et plus[2] !

Pour bien établir son dire, Mudarra remit à Gonzalvo la moitié de l'anneau qu'il avait partagé, et Dieu fit un double miracle : les deux moitiés de l'anneau se ressoudèrent, et en s'en touchant les yeux, Gonzalvo recouvra la vue.

Doña Sancha ne pouvait se lasser de regarder Mudarra, qui était le vivant portrait de Gonzalvo González, le plus jeune et le plus aimé de ses fils. Tous trois se rendirent à Burgos auprès du comte, et le lendemain, jour où le bâtard

1. Je prends ce trait au premier cantar ; le second intercale ici un épisode où Mudarra, jouant aux tables, est appelé par son adversaire « fils de personne », et exige alors de sa mère le secret de sa naissance. C'est un récit postérieur, qui a ses modèles dans nos chansons de geste.

2. Cet épisode, dans le *cantar*, a un caractère presque comique.

fut baptisé et fait chevalier, elle l'adopta « comme le prescrit le *fuero* de Castille », en le faisant entrer par une manche de son ample manteau et sortir par l'autre.

Encouragé par le comte, Mudarra partit aussitôt pour mettre sa vengeance à exécution. Il attaqua d'abord et prit l'un après l'autre les châteaux les plus voisins parmi ceux dont Ruy Velásquez s'était emparé. Ruy, bien qu'il eût à ses ordres une troupe nombreuse, s'enfuit devant son ennemi, et traversa toute la Castille. Enfin, non loin de Vilvestre et de Salas, ayant perdu quelques heures à essayer de reprendre un faucon échappé, il vit arriver Mudarra avec les siens, et il se décida à l'attendre[1]. Les deux ennemis se provoquèrent et convinrent de combattre seuls. Après quelques terribles coups, Mudarra enfonça sa lance dans la poitrine de Ruy, qui tomba de son cheval. On le transporta dans son propre château de Vilvestre, dont ses hommes ouvrirent les portes au vainqueur.

« Et don Mudarra Gonzálvez envoya à Salas chercher sa mère doña Sancha pour qu'elle fût de ces noces[2]. Et elle, quand elle le sut, elle vint en grande hâte et à très grande joie, et quand don Gonzalvo Gustioz et son fils Mudarra Gonzálvez surent qu'elle arrivait, ils sortirent au-devant d'elle en *bouhourdant* et en jetant leurs lances en l'air et en faisant de grandes réjouissances ; et quand ils furent près de doña Sancha, don Mudarra fut lui baiser la main, et, contents, tous allèrent au château et mirent pied à terre. Alors Mudarra dit à doña Sancha :

— Señora, vous voyez ici le traître ; faites-le punir comme il vous plaira.

Et le traître ferma les yeux et ne voulut pas la voir, et doña Sancha le regarda ainsi gisant, et vit le sang qui coulait, et dit :

— Loué soit Dieu, et grâces lui soient rendues pour la merci qu'il me fait. Car voilà le songe accompli où j'ai songé que je buvais le sang de ce traître.

1. D'après le poème, la scène se passa dans le *val de Espeja*, qui s'appelle depuis lors le *Val de Espera* (*esperar*, attendre). On ne trouve pas aujourd'hui dans ces parages de lieu de ce nom.

2. « De cette fête » : expression d'une gaieté féroce en cette occurrence.

Alors elle s'approcha et s'agenouilla pour boire le sang qui coulait : mais Mudarra González la prit par le bras et la releva et dit :

— Mère et señora, ne plaise à Dieu que telle chose arrive, que le sang d'un traître entre dans un corps aussi bon et aussi loyal que le vôtre ! Il est dans vos mains : dites comment vous voulez qu'il soit châtié.

Après avoir longuement délibéré sur le supplice qu'on infligerait à Ruy Velázquez, doña Sancha décida qu'on l'attacherait par les pieds et par les mains à deux poutres dressées au milieu d'un champ, et que tous ceux qui avaient à se venger de lui, tous ceux notamment dont les proches avaient été tués avec les infants, lui lanceraient des dards, des javelots ou d'autres armes, jusqu'à ce que ses chairs tombassent en lambeaux, et qu'ensuite tous le lapideraient. Ce qu'elle avait dit fut fait, et on lança tant de pierres sur son corps qu'il fut couvert par un monceau où il en tenait bien dix charretées, « et aujourd'hui encore chacun de ceux qui passent par là, au lieu de dire un *Pater noster*, lui jette une pierre et souhaite à son âme la damnation éternelle. *Amen !* »

Quant à doña Llambla, les récits varient beaucoup sur sa fin. Il semble que dans la première chanson elle échappait à tout châtiment à cause de sa parenté avec le comte Garci Fernández. Mais cette impunité choquait le sentiment populaire, et plus tard on raconta que Mudarra ne lui avait rien fait tant que le comte avait vécu, mais plus tard l'avait brûlée vive, ou lui avait infligé le même supplice qu'à son mari ; d'autres versions disaient que, repoussée par le comte, elle s'était enfuie dans la Sierra de Mena et y avait erré longtemps jusqu'à ce qu'elle y mourût misérablement. Une tradition peu ancienne montre à Burgos la tour du haut de laquelle elle se serait jetée. A Lara même, une autre tradition, où tout est d'ailleurs étrangement défiguré, veut qu'elle se soit précipitée dans un gouffre d'où sort encore quelquefois une effrayante clameur.



Voilà ce que pendant trois siècles les *juglares* chantèrent dans la Vieille-Castille, où s'était passé le drame d'Almenar,

puis, au fur et à mesure que s'étendit la *reconquista*, dans l'Espagne entière. La chanson des Infants de Salas est sans doute la première œuvre originale qui ait succédé aux adaptations des chansons de geste françaises ; elle a servi de modèle aux poètes qui, peu après, célébrèrent les exploits du Cid. Ceux-ci donnèrent à l'épopée castillane un fond plus ample et plus grandiose : le héros qu'ils rendirent immortel en l'idéalisant n'incarna plus seulement l'orgueil, les haines et les vengeances de la famille féodale ; il représenta la grande œuvre nationale de la reprise du sol espagnol sur les conquérants étrangers ; il symbolisa les rapports des nobles hommes avec la royauté et avec le peuple ; il devint à la fois le champion des libertés communes contre la tyrannie, et celui de l'Espagne chrétienne contre les Musulmans. Les chansons des Infants, plus individuelles, plus imprégnées de l'esprit barbare des temps anciens, compensent par l'intensité du sentiment qui les anime ce qui leur manque en largeur et en idéal. Nous y retrouvons, dans une fidèle et vivante empreinte, la sauvage énergie et la passion concentrée d'une époque et d'une classe d'hommes disparues, mais dont l'esprit leur a longtemps survécu et circule à travers toute la poésie comme à travers toute l'histoire espagnole. Elles plongent au plus profond de l'âme nationale et nous en font sentir la vigueur et aussi la férocité primitives, que dix siècles, malgré tant de transformations et d'apparentes éclipses, n'ont pas encore épuisées. Aussi ces chansons ne se sont-elles jamais effacées du cœur de la nation qui les avait produites : elles se sont perpétuées dans les romances, qui n'en étaient que d'abord des morceaux détachés, dans le théâtre, qui les a maintes fois accueillies et qui ne les a jamais présentées au public espagnol sans qu'il s'y reconnût en frémissant. En dehors de leur intérêt historique, elles nous attirent par leur beauté sombre et par ce qu'il y a de généralement humain dans leur inspiration autant que par ce qu'il y a dans leur forme et leurs détails de si particulier et de si éloigné de nous. Elles méritent de prendre place en regard des plus belles de nos chansons de geste féodales, de *Raoul de Cambrai* ou de *Renaud de Montauban*, et elles ont sur nos poèmes ce grand avantage que, malgré les mutilations et les altérations qu'elles ont subies, nous en

possédons au moins certaines parties dans leur forme originale, telles qu'elles ont jailli de l'âme et des lèvres de leurs premiers auteurs, tandis que nos poèmes ne nous sont guère arrivés que dans des remaniements de troisième ou quatrième main.

Cette forme originale, dont nous devons la restitution aux efforts de M. Menéndez Pidal, méritait d'être présentée aux lecteurs français, qui n'ont connu jusqu'ici de la pathétique légende que ses dernières transformations. Dans le vieux mur de l'église Sainte-Marie de Salas, où elles sont enfermées depuis neuf siècles, les têtes des sept infants et du vieil *amo* tombent aujourd'hui en poussière : si nous les avions devant nous, ce n'est que par un effort de pensée que nous pourrions leur rendre leur intégrité première, les revêtir de leur chair, et les voir nous apparaître telles qu'elles furent rapportées du champ de bataille, presque vivantes encore, les yeux effarés, la bouche ouverte pour crier, et le sang frais ruisselant sur les joues... Ce que l'imagination seule peut faire pour cet effrayant spectacle, une science ingénieuse et patiente a su le réaliser pour les chants qu'il a jadis suscités, et nous les rendre presque intégralement, dans toute leur horreur farouche et leur saisissante beauté.

GASTON PARIS

de l'Académie française.

LA CHANSON DE L'AUTOMNE

I

C'est le triste mois, le mois de novembre :
Vols de corbeaux noirs, lointains onduleux,
Crépuscule blême au ciel couleur d'ambre
Et feuillages roux dans les brouillards bleus;
Au bord des champs bruns le gazon frissonne ;
Le pays est terne et silencieux.
Dans un vieux clocher une cloche sonne :
L'angélus du soir sonne dans les cieux.

Un vieux tout cassé qui geint et qui tousse,
Dans un chemin creux marche à pas tremblants.
Les esprits des bois dorment sous la mousse ;
Les ormes sont noirs, les hêtres sont blancs.
Dans les arbres morts le vent monotone
Murmure, et l'on songe aux jours d'autrefois.
Lent, triste et rêveur comme un chant d'automne,
L'angélus du soir sonne dans les bois.

Sur les pavés secs grincent les charrues,
Les lourds chariots roulent sourdement.
Bergers et vachers, courant par les rues,
Poussent devant eux le bétail fumant...
Troupeaux de moutons se heurtant aux bornes,
Vaches aux flancs noirs, bœufs aux flancs pourprés,
Grands chiens de montagne aux yeux gris et mornes...
L'angélus du soir sonne dans les prés.

Autour du clocher fait en pierre bise,
Près des buis en boule et des églantiers,
Les croix de métal claquent à la bise ;
Une herbe jaunie emplit les sentiers.
Le vent chante et pleure : on dirait la plainte
Des âmes en proie aux anciens remords.
Sur le cimetière une cloche tinte :
L'angélus du soir sonne sur les morts.

Les tombeaux sont vieux, et la vie est brève.
Sur le tronc de hêtre où je viens m'asseoir,
Je songe au passé : je berce mon rêve
Aux bruits de l'automne, aux rumeurs du soir.
L'automne sommeille au son de la cloche,
Le soir de ma vie est plein de langueur.
Tous les miens sont morts, et ma fin est proche :
L'angélus du soir sonne dans mon cœur.

II

Une borne après une borne.
La route s'en va, déroulant
Un sol dur, caillouteux et blanc,
Dans un grand pays triste et morne.

Elle s'allonge à l'infini,
Un ciel grisâtre et bas l'écrase,
Et les banquettes d'herbe rase
Sont couleur de velours terni.

Un orme, un orme, puis un orme,
Un orme encor, encor, toujours...
Sous les brouillards épais et lourds
Pas une plaine qui ne dorme.

Pas une fleur dans le gazon.
Parfois des meules, des charrues
Flottent, vaguement apparues
Dans les vapeurs de l'horizon.

Un piétinement monotone
S'élève dans un chemin creux,
Et ce sont des moutons poudreux
Ou des vaches à l'œil atone.

On rencontre un cheval, un chien.
Quelque fermier en blouse bleue :
Avec lui l'on fait une lieue,
Et l'on ne se dit presque rien.

Lorsque la journée est finie,
Dans les nuages le soleil
Étale à l'occident vermeil
Une magnifique agonie.

Et c'est tout. — Le chemin est dur ;
Les grands arbres font des blocs d'ombre ;
Sous le manteau de la nuit sombre
Tout s'efface et devient obscur...

Par tous également suivie,
Sages et fous, jeunes et vieux,
Dans cet univers ennuyeux
Telle est la route de la vie.

Ce soir nous sommes seuls, demain
Quelque passant nous accompagne ;
Il est plat comme la campagne
Et banal comme le chemin.

On suit son désir ou son rêve ;
On dit des mots : amour, devoir.
On marche sans penser, sans voir ;
Tout s'entreprend, rien ne s'achève.

Et dans le même trou béant
On est repris par la nature,
On fait la même pourriture,
On arrive au même néant.

III

Avec un bissac aplati
Et des nippes couleur de cendre,
Il est parti, parti, parti
   Par les routes de Flandre.

Il a pour lit des tas de foin,
Il a pour auberges des granges.
Il va bien loin, bien loin, bien loin,
   Par les pays étranges.

Ses père et mère, pauvres vieux,
Lui dirent par un soir de lune,
Cachant leurs yeux, leurs yeux, leurs yeux :
   « Va-t'en quérir fortune ! »

Avec un bissac aplati,
Au petit jour, sans plus attendre,
Il est parti, parti, parti
   Par les routes de Flandre.

Il va comme le Juif-Errant ;
 l ne fait que monter, descendre ;
Le monde est grand, très grand, très grand,
   Bien plus grand que la Flandre.

Pour ripaille il a bien souvent,
Au lieu de pain, au lieu de bière,
Mangé du vent, du vent, du vent,
Et bu dans la tourbière.

Il a, par les soirs étouffants,
Voulant consoler ses détresses,
Fait des enfants, — enfants, — enfants
A des tas de pauvresses.

Auront des bissacs aplatis
Et des nippes couleur de cendre
Tous ses petits, petits, petits,
Par les routes de Flandre.

Au bout de trente ans, inconnu,
Par le grand chemin de halage,
Il est venu, venu, venu
A son ancien village.

Ses père et mère, pauvres vieux,
Où sont-ils? — Dans la nuit qui tombe
Plongeant les yeux, les yeux, les yeux,
Il cherche en vain leur tombe.

Quand il voit que les pauvres vieux,
N'ayant pas de place sous terre,
N'en ont qu'aux cieux, aux cieux, aux cieux,
Auprès de Dieu le Père,

Avec son bissac aplati
Et ses nippes couleur de cendre,
Il est parti, parti, parti
Par les routes de Flandre.

IV

La première étoile s'allume,
Au couchant flotte une rougeur ;
Au creux du val l'auberge fume :
Voici venir un voyageur.

Il vient, triste et plein de pensées,
Le long du ravin, dans le noir.
Les ronces murmurent, froissées
Par son manteau couleur du soir.

« Bon voyageur, vois-tu les flammes,
Entends-tu le bois pétiller ?
Réchauffe ton âme à nos âmes,
Et tes mains à notre foyer. »

L'homme songe un instant, et pleure...
« Mon frère, sois le bienvenu :
Souvent la plus douce demeure
Est le logis d'un inconnu ! »

HENRI POTEZ

LE LYS DES INDES

Il était sept heures du matin, quand M. de Niebeldingk poussa la grille de l'étroit jardin qui séparait la maison de la rue par une muraille de buissons fleuris.

Les premiers rayons d'un soleil de mai doraient la façade grise et semaient de flammes sautillantes les vitres des croisées déjà ouvertes.

L'arrivant jeta un coup d'œil rapide vers le premier étage qu'il habitait et d'où s'échappait un bruit sourd de martinet sur les meubles, puis bien vite il mit la clef dans la serrure : il désirait passer inaperçu devant la loge du concierge. Il monta l'escalier où le pied enfonçait dans un épais tapis de Smyrne comme dans de la mousse.

— On dirait que j'ai honte ! murmura-t-il avec un sourire d'ironie envers lui-même.

Ce désir de n'être pas vu le reprenait à la porte de son appartement.

Mais Jean, personnage important qui frisait la cinquantaine, s'était déjà aperçu du retour de son maître. Il apparaissait dans le cadre de la porte ouverte, avec ses favoris de magistrat, sa boucle grisonnante sur le front, et tandis

qu'il s'inclinait profondément, un blâme silencieux se lisait entre ses sourcils froncés.

— Je me suis mis en retard, fit M. de Niebeldingk, pour dire quelque chose.

Et aussitôt il était mécontent de cette phrase qui avait un faux air d'excuse.

— Mon commandant désire-t-il se coucher, ou mon commandant désire-t-il son bain?

— Le bain, répondit le maître; j'ai dormi.

Encore une excuse ou à peu près.

« Décidément, j'ai perdu l'habitude ! » se dit-il.

Et il entra dans sa chambre où chantait déjà la bouilloire d'argent à côté du service en vieux Sèvres.

Il alla au miroir et se considéra longuement, non pas en amateur complaisant mais en critique sévère.

— Jaune, jaune, jaune! soupira-t-il en hochant la tête; il va bientôt falloir mettre un frein à mes passions.

Somme toute, pourtant, il avait le droit d'être satisfait de sa personne. Son corps, malgré ses trente-huit ans, était resté svelte et souple; le visage aux traits énergiques, entouré d'une barbe courte et bien peignée, ne portait aucune trace de bouffissure ou d'empâtement; seul, autour des yeux battus et las, un réseau d'ombres et de rides, rappelait la bonne fortune de la nuit. Depuis plus de dix ans, les excès avaient dégarni les tempes, mais les cheveux, encore drus sur le sommet de la tête, se redressaient vers le milieu du front en courbe hardie.

L'habit civil, qui donne le plus souvent une gaucherie provinciale aux anciens officiers, s'était trouvé en harmonie avec ses attitudes nonchalantes pour lui garder une élégance toute personnelle. Il est vrai que six ans déjà s'étaient écoulés depuis que, dans un moment de dépit contre un colonel pointilleux, il avait accroché au clou son dolman de hussard.

Il était riche et pouvait se permettre ce caprice. D'ailleurs, ses propriétés réclamaient l'œil du maître... Mais, de Noël au printemps, il les abandonnait pour vivre à Berlin, où son frère aîné occupait à la cour un de ces postes sans importance qui n'en assurent pas moins un prestige inappréciable dans le monde où l'on joue, où l'on danse, où l'on s'amuse.

Sans prétendre au Don Juan, M. de Niebeldingk tirait de son mieux parti de la situation. Assez aimé, sachant se faire craindre aussi au besoin, il appartenait à cette catégorie d'hommes auxquels on confie toujours son honneur, sa femme jamais.

Jean vint annoncer que le bain de Monsieur était prêt.

Tout en s'allongeant voluptueusement dans l'eau tiède, Niebeldingk se rappelait avec complaisance l'agréable aventure de sa dernière nuit.

Depuis six mois déjà, c'était chose promise, mais le moment propice ne se présentait pas : « Je suis surveillée, et trop connue, — lui répondait-on toujours ; — je n'ose risquer des sorties mystérieuses. »

Enfin une occasion s'était offerte, et il l'avait mise à profit avec prudence et sagacité. *Elle* avait obtenu l'autorisation d'aller seule au mariage d'une cousine, quelque part sur la frontière de Pologne. En rentrant à Berlin sans s'annoncer, en prenant le train du soir au lieu de celui du matin, elle gagnait une nuit dont le récit n'aurait pas à être enregistré dans les archives de la famille ; on pourrait même l'effacer de son propre souvenir.

Ils en avaient été quittes pour quelques battements de cœur bien inutiles à l'arrivée et au moment de la séparation, voilà tout. Ils n'étaient tombés sur aucune connaissance, les garçons de l'hôtel n'avaient conçu aucun soupçon ; le cocher de fiacre lui-même avait gardé son air placide quand le matin, à la première heure, M. de Niebeldingk était brusquement descendu de voiture, afin qu'*elle* pût retourner seule chez elle.

Il la revoyait devant lui, telle qu'elle était cette nuit, telle qu'il l'avait tenue dans ses bras, tremblante de crainte et de joie, insatiable de ce bonheur si longtemps désiré. Elle avait de grands yeux foncés, au regard un peu languissant ; cette nuit seule lui avait révélé tout ce qu'ils cachaient de passion. Ses sourcils épais se rejoignaient presque, — était-ce une beauté? la chose était discutable ; en somme, cela lui plaisait, à lui.

« Dieu merci, pensait-il, une vraie femme !... »

Et le souvenir d'une autre lui revint à l'esprit, une autre à qui l'enchaînaient depuis trois ans les liens de la plus tendre affection, et qu'il venait cependant de tromper cette nuit :

« Bah ! se dit-il pour faire taire ses scrupules, il n'y a rien de changé entre nous ! Et moi, je veux jouir de ma liberté... »

Il fit ruisseler la douche glacée sur son corps, et sonna Jean, qui se tenait déjà à la porte avec le peignoir. Lorsque, dix minutes plus tard, il s'assit avec un frisson de bien-être devant son déjeuner, il trouva à côté de sa tasse les lettres que lui avait apportées la première poste. Deux l'intéressaient. Il lut la première :

Berlin N. Philippst. 10.

« Mon cher commandant,

» Me voici depuis huit jours à Berlin pour y étudier l'agronomie, car, vous le savez, j'aurai plus tard, à diriger l'exploitation de nos terres. Mon père m'avait fait promettre d'aller vous voir à peine débarqué et, si je n'y suis pas allé plus tôt, c'est par pur respect. Comme vous ne le répéterez certainement pas à mon père, je vais vous avouer la vérité : de toute la semaine, je n'ai guère cessé d'être gris. Ah ! ce Berlin ! Quelle ville pour boire !

» Si cela ne vous dérange pas, j'irai vous voir demain vers midi et vous présenter les amitiés de mon père. Il a encore un accès de goutte.

» Je suis, avec un profond respect, votre bien dévoué

» FRITZ D'ETZENBERG. »

L'autre lettre venait d'elle, — claire, froide, parsemée des citations que lui fournissait sans cesse sa petite tête active :

« Cher ami,

» Je ne devrais pas vous demander : « Pourquoi ne venez-vous plus ? » — voilà cinq jours que je ne vous ai vu ; — je devrais attendre patiemment que vos pas vous portent chez moi sans effort ni contrainte. Mais ce vieux radoteur de Cicéron le disait déjà : « Tout animal s'aime lui-même », et moi j'éprouve le besoin de bavarder avec vous.

» Je n'ai jamais cru que nous continuerions à ne pouvoir vivre l'un sans l'autre, — « Racine passera comme le café [1] », écri-

1 En français dans le texte.

vait madame de Sévigné; — jamais pourtant je n'aurais imaginé qu'avant la fin du monde nous pourrions rester si longtemps séparés.

» Le vieux fer lui-même n'aime pas à se rouiller, et moi, après tout, je n'ai que vingt-trois ans.

» Revenez donc, mon cher seigneur, si toutefois vous en avez encore envie. J'ai de bonnes cigarettes pour vous, elles s'appellent Blum Pacha; à l'occasion j'en tire aussi une bouffée, mais « c'est trop fort pour moi[1] », et cela finit par des maux de tête.

» Ioko a enfin appris à dire Richard. Il roule les *rrr* à ravir. Il sait qu'il n'a plus besoin d'être jaloux.

» *Shakehands.*

» ALICE. »

Il se mit à rire et prit une photographie posée sur son bureau dans un cadre d'argent niellé. Une fine et délicate figure, blonde comme les blés, des yeux ardents d'un bleu gris, un pli moqueur au coin des lèvres, — c'était elle, elle grâce à qui les dernières années de sa vie avaient valu la peine d'être vécues et dont il dirigeait l'existence sans parvenir à la dominer.

C'était la femme d'un maître de forges dont les terres touchaient à celles de Niebeldingk. Une amitié d'enfance et une camaraderie de chasse unissaient les deux hommes.

Un jour, sans se douter de rien, il allait voir son ami: il le surprit traînant sa jeune femme par les cheveux. Il se jeta sur lui et reçut comme riposte un coup de cravache...

L'heure et le lieu du duel étaient fixés, quand le médecin de son adversaire s'interposa : depuis quelque temps déjà on observait des symptômes inquiétants chez le maître de forges, mais sans découvrir rien de positif, car la vaillante petite femme avait soigneusement caché le drame intime du ménage.

Trois jours plus tard, le malheureux était conduit, sans espoir de retour, dans une maison de santé. Et, dès lors, le souvenir de ces heures cruelles noua plus étroitement chaque jour entre Alice et Niebeldingk ces liens par lesquels, insensiblement, de la pitié et du besoin de protection on se laisse

1. En français dans le texte.

entraîner à l'amour. Comme elle était orpheline et sans défense contre un conseil de famille mal disposé à son égard, il était tout naturel que Niebeldingk s'occupât de ses intérêts. Il parvint à la débarrasser d'obligations importunes et à faire respecter ses droits. Puis, avec précaution, ainsi qu'on transplante une fleur délicate, il l'arracha avec toutes ses racines à cette contrée de malheur et l'installa à Berlin où, avec l'aide de sa belle-sœur, et sans cesser lui-même d'écarter et d'aplanir les obstacles, il lui créa une nouvelle existence.

Et, tandis que là-bas, au bord du lac de Constance, dans une villa discrète, le mari s'éteignait lentement, elle s'épanouit et se transforma dans l'atmosphère âpre de la grande ville, au milieu de cette société blasée et banale incapable de sincérité jusque dans ses élans.

Sa position, aussi bien que son nom bourgeois, lui interdisait l'accès des salons officiels, mais elle en voyait assez pour subir l'influence de l'esprit qui y règne. Elle perdit sa gaucherie et sa timidité, elle apprit à admirer aujourd'hui ce qu'elle blâmait hier, à rire, à se plaindre, à s'indigner pour rien : elle devint femme du monde et connut la vie.

Mais ce qui étonnait Niebeldingk plus encore que cette facilité d'adaptation au milieu nouveau, c'était la transformation complète que subissait son être intime. La jeune femme avide de conseils, hésitante, était devenue en trois ans une petite personne avisée, décidée, à laquelle il ne manquait, pour être un véritable caractère, qu'un peu plus de suite dans les idées.

On sentait maintenant en elle une sécheresse de cœur très particulière, qu'exagéraient encore des jugements hâtifs, presque toujours sans bienveillauce, inspirés, semblait-il, par un certain besoin de se faire valoir et le désir de montrer un esprit original.

A cela vint s'ajouter une ardeur à s'instruire qui d'abord ne fit qu'amuser Niebeldingk, mais qui depuis longtemps lui était devenue insupportable.

Lui-même passait pour un homme d'esprit et l'était en effet, moins par la vivacité ou la souplesse de l'intelligence que par son coup d'œil d'observateur froid et infaillible, par un certain cynisme tranquille, qui, sans jamais se départir d'une apparente bonhomie, ne laissait pas d'intimider, de

glacer même ses interlocuteurs. Mais son bagage de connaissances était des plus minces et sa logique était sans ressources toutes les fois qu'une conclusion un peu hardie demandait de l'intuition pour suppléer au raisonnement.

Aussi Alice, qu'il avait d'abord considérée comme son élève, comme son œuvre, l'avait-elle dépassé de façon inquiétante ; sans le savoir ni le vouloir elle avait souvent l'avantage sur lui, et il était obligé de se tenir sur ses gardes.

Elle avait beau, avec l'intrépide assurance de la jeunesse, résoudre les plus graves problèmes de l'humanité en répétant dévotement l'opinion de quelque journaliste superficiel au lieu de remonter aux sources, elle lui imposait par sa faculté d'assimilation et son zèle étourdissant.

Il était souvent réduit à se taire ; son esprit plus lourd ne lui permettait pas de suivre la démarche capricieuse de ce petit cerveau fureteur.

— Qu'est-ce qu'elle m'écrit encore aujourd'hui ?... Ce vieux radoteur de Cicéron ?... Madame de Sévigné ?...

Pur clinquant que tout cela, et qui lui portait sur les nerfs.

Et son amour donc !... Encore un point noir.

Qu'on se figure une maîtresse, qui, avant de s'endormir, vous fait une conférence sur la métaphysique de l'amour d'après Schopenhauer, et tient à vous démontrer rigoureusement à quel point il est absurde de se laisser duper par la nature lorsqu'on n'a pas comme elle pour but de procréer des êtres... Est-il un homme qu'une telle philosophie ne glacerait à pareille heure, — fût-elle exposée par les plus douces lèvres du monde ?

Depuis cette nuit métaphysique, Niebeldingk n'avait plus touché à la petite clef qu'il voyait là, suspendue au-dessus de son bureau et qui lui donnait le droit d'entrer secrètement, à toute heure, chez Alice. Il avait repris ses anciennes habitudes, et cette chasse à de nouvelles conquêtes lui gonflait le cœur d'une jeunesse retrouvée.

Alice, cependant, ne lui avait jamais témoigné le moindre dépit. Apparemment, c'est que rien ne lui manquait. Et, d'Alice, sa pensée retourna vers la femme que, cette nuit, il avait tenue dans ses bras, frissonnante d'une joie défendue...

Au fait!... il allait oublier quelque chose. Il sonna Jean et lui dit :

— Allez chez le fleuriste commander une gerbe de lys, de lys des Indes... il sait lesquels... s'il n'en a pas, qu'il s'en procure avant midi.

Jean ne broncha pas, mais du diable s'il ne flaira pas un certain rapport entre ce bouquet et l'absence de la nuit. Il n'avait qu'à se rappeler les précédents.

C'était une vieille coutume, qui datait de l'époque où Niebeldingk était encore un don Juan : à toute femme qui, le jour ou la nuit d'avant, lui avait accordé pour la première fois ses plus intimes faveurs, il envoyait un bouquet de lys des Indes. « Quoi qu'il soit advenu, tu restes à mes yeux aussi noble, aussi pure que cette pâle fleur née sur les bords du Gange. Ne regrette rien et sois heureuse ! » Voilà ce que signifiait cet hommage fleuri du lendemain ; symbole délicat, — et pourtant un peu cynique.

II

A midi, au moment où Niebeldingk revenait de sa promenade à cheval, on introduisit le visiteur qui s'était annoncé : Un beau garçon, très grand, les épaules larges, avec des yeux noirs, brillants, dans un visage rond et bronzé. Vêtu d'un complet en *cheviot* bleu, il se présentait, quoiqu'un peu intimidé, avec une assurance enjouée.

— Bonjour, mon commandant.

Le regard de Niebeldingk s'arrêta avec une admiration pleine d'envie sur ce jeune corps d'athlète, dont tous les muscles semblaient vibrants et tendus comme des ressorts.

— Bonjour, mon garçon. Eh bien, dégrisé ?

— Mais oui, en votre honneur...

— Vous déjeunez avec moi ?

— Bien volontiers, mon commandant.

Ils passèrent dans la salle à manger, où les attendaient déjà deux couverts ; et, tandis que Jean servait le caviar, le jeune homme se mit à débiter les nouvelles, tout ce qui s'était

passé dans leur pays de Franconie depuis un mois : quatre fiançailles, deux ventes d'immeubles, un mariage, la goutte de papa, l'hospice de maman, le concours de tir, le flirt de Margot avec l'ingénieur américain. Ah ! et par-dessus tout. l'examen.

— Non, voyez-vous, mon commandant, c'est une plaisanterie ! Pendant neuf ans, on vous dresse, on vous prépare... et, finalement, le jeu n'en vaut pas la chandelle... Que de belles heures perdues à piocher ! On m'a tout simplement dispensé d'examen, on m'a renvoyé comme un chien au moment où je voulais faire briller mon savoir... A-t-on idée de cela, voyons, a-t-on idée de cela ?

— Et à présent, Fritz, quelles études allez-vous entreprendre ?

Ah ! les études ! c'était encore une autre affaire. L'économie politique ne lui disait rien ; le droit, c'était bon pour les imbéciles. En somme, il n'avait d'autre but que de passer utilement deux ou trois années de sa belle jeunesse : il allait donc s'en tenir au solide et apprendre à fond la manière de planter les choux.

— Avez-vous déjà pris des inscriptions?

Mais oui... il avait même assisté à deux leçons : exploitation rurale et chimie inorganique. C'est par là qu'on débute, car il faut bien connaître les matières inorganiques avant de se mettre aux matières organiques, qui. elles. forment la base de la chimie agricole.

Il prenait un air entendu et vidait son verre coup sur coup. Ses joues se coloraient et son cœur s'élargissait.

— Mais tout cela, au fond, ce n'est que de la blague ! Je me moque bien de toute la science et de tous les bouquins. Vivre, vivre, vivre... voilà l'essentiel !

— Qu'entendez-vous par « vivre », Fritz?

Il frotta de ses deux mains la surface veloutée de ses cheveux en brosse.

— Ah ! comment vous expliquer cela, mon commandant? Savez-vous ce que j'éprouve ? Il me semble que je suis devant un beau jardin fermé... Je sais que c'est le paradis... De temps à autre, j'entends un son mélodieux, et de temps à autre, j'aperçois le bout d'une robe blanche... Je voudrais entrer

et je ne peux pas. Voyez-vous, voilà ce qu'est la vie, et moi je suis condamné à rester devant la porte comme un misérable.

— Vous ne me faites pas l'effet d'être si misérable, Fritz?

— Non, non, sans doute, au sens ordinaire du mot, je mène déjà assez joyeuse vie. Des femmes, il n'en manque pas rue Philippe et rue Marie: elles sont joyeuses et accortes, et tout ce qu'on veut... Mes camarades, eux aussi, sont de joyeux lurons : pas un qui ne porte gaillardement ses quinze chopes. En somme, je ne suis qu'une bête, et peut-être est-ce simplement le mal aux cheveux de ces huit derniers jours... mais, quand je passe dans les rues, que je vois ces belles maisons des gens connus, et que je songe à tant de destinées... Ici, un millionnaire, là un ministre ! Et tous ces gens-là ont été autrefois de bons petits jeunes gens comme moi ! Mais je sens que je n'arriverai jamais à rien de pareil et que je resterai toute ma vie un bon petit jeune homme.

— Il n'y a qu'un remède à cela, mon cher Fritz, — repartit Niebeldingk, — et c'est précisément la science et les bouquins. Usez bien vos culottes sur les bancs et piochez ferme.

— Non, mon commandant, ce n'est pas cela non plus... Je vais vous raconter quelque chose. Avant-hier, j'étais à l'Opéra, On donnait du Wagner : *le Crépuscule des Dieux*. Il y a là Siegfried, vous savez, un gaillard dans mon genre, pas plus de vingt ans. J'étais aux troisièmes galeries, avec deux petites couturières rencontrées dans la rue, deux bonnes fillettes. Mais voilà que, sur la scène, Brunehilde tend les bras — des bras blancs, merveilleux — vers Siegfried, en chantant : « Cours, mon héros, cours à de nouveaux exploits », etc... Alors, que vous dirai-je?... j'aurais voulu, tant j'avais honte, flanquer mes deux trottins par-dessus la balustrade, car, voyez-vous, Siegfried, lui, avait sa Brunehilde qui lui inspirait de grandes choses, et moi qu'est-ce que j'avais? deux méchantes grisettes !

— Mais, après, vous vous êtes pourtant réconcilié avec elles, n'est-ce pas?

— Vous me connaissez mal, mon commandant. Je leur avais promis à souper ; j'ai dû m'exécuter ; mais, dès qu'elles ont eu fini, je les ai expédiées et j'ai rôdé tout seul par les rues en pleurant.

— Mais que voulez-vous au juste, Fritz? Quelle est votre idée?

— Je l'ignore, mon commandant. Ah! si je le savais!... C'est quelque chose d'absolument indéfinissable, d'impossible à concevoir. J'ai envie de rire, sans savoir de quoi... J'ai envie de pleurer, sans savoir pourquoi!

« Heureux âge! » se dit Niebeldingk, en considérant avec émotion le jeune exalté.

Jean, qui venait de passer l'entrecôte, annonça à son maître qu'on apportait les lys des Indes.

— Des lys des Indes? Qu'est-ce que ces lys-là? demanda Fritz surpris et déjà émerveillé.

— Vous allez voir! dit Niebeldingk, en donnant l'ordre de faire entrer.

Une toute jeune fille aux joues rouges et rebondies, aux cheveux de lin collés sur les tempes, se présenta timidement sur le seuil et, dans son embarras, parut faire des avances à Fritz. Elle portait une touffe de lys exotiques, aux longues tiges, dont les fleurs étranges, pareilles à de gigantesques narcisses avaient, dans leur chasteté, la sérénité des étoiles. Du fond de leur calice jaillissait une lueur verte qui venait se perdre sur les pétales.

— Dieu que c'est beau! s'écria Fritz. Ces fleurs doivent avoir certainement une signification toute particulière.

Niebeldingk se leva pour écrire l'adresse, et la remit à la fillette, sans que Jean, qui rôdait autour de lui d'un air équivoque, parvînt à y jeter les yeux. Puis il lui mit une pièce dans la main et la reconduisit lui-même jusqu'à la porte.

— N'est-ce pas, mon commandant, que ces fleurs ont une signification particulière? répéta Fritz, dont l'enthousiasme débordait.

— Mais oui, mon garçon.

— Peut-on savoir?...

— Certainement. J'offre ces lys des Indes, en témoignage d'admiration platonique et désintéressée, à toute femme dont la noblesse et la pureté me paraissent au-dessus du soupçon.

Les yeux de Fritz rayonnaient d'extase.

— Ah! que ne donnerais-je pas pour connaître une de ces femmes-là, une fois au moins dans ma vie!

— Cela viendra, cela viendra! — lui dit Niebeldingk d'un ton rassurant, en lui frappant sur l'épaule. — Prenez-vous de la salade?

III

Dans l'après-midi, vers l'heure du thé, Niebeldingk, obéissant à une habitude jadis chère, se dirigea vers la demeure de son amie.

Elle habitait rue du Régent un petit appartement au premier, que, lors de son arrivée à Berlin, Niebeldingk avait lui-même cherché. A l'aide de fleurs, de palmiers, de tapis orientaux, elle s'était arrangé un nid charmant : au printemps, les rossignols chantaient devant sa fenêtre.

Elle semblait attendre sa visite ; dans la véranda, légèrement surélevée, qu'un rideau de plantes vertes merveilleusement touffu isolait des parties plus obscures du salon, chantait déjà la bouilloire ventrue.

Habillée d'une robe blanche qui lui donnait un air de jeune fille, elle vint au devant de lui.

— Je suis heureuse de te revoir, Richard! dit-elle simplement.

Ce fut tout. Ni bouderie, ni coquetterie.

Il voulut lui débiter la fable qu'il avait imaginée en route, mais elle lui coupa la parole.

— Depuis quand as-tu besoin d'excuses avec moi, Richard? Te voilà, je suis heureuse. Et quand tu ne viens pas, il faut encore que je m'en contente.

— Tu devrais réellement montrer un peu moins d'indulgence, Alice! fit-il d'un ton de reproche.

— A quoi bon? répliqua-t-elle gaiement.

Elle le prit par le bras et le conduisit à sa place habituelle, puis silencieusement elle se mit à préparer le thé avec le zèle et le sérieux qu'elle apportait à toute chose.

Il suivait d'un œil attentif ses moindres mouvements, observait, en faisant des comparaisons, les gestes vifs et jolis dont elle maniait les tasses de Chine, prenait le thé dans la boîte ou versait les premières gouttes d'eau bouillante dans la

théière. Sa petite tête d'oiseau preste se tournait à droite, à gauche, et le nœud du ruban orange qui entourait son col délicat tremblait à chaque mouvement.

« Décidément, il n'y a pas de femme plus délicieuse ! — telle fut la conclusion de son examen. — Pourquoi faut-il qu'elle soit si affreusement raisonnable ! »

Alors, elle vint s'asseoir en face de lui, ses fines mains blanches croisées sur ses genoux, et elle le considéra d'un air si malicieux et si tranquille à la fois qu'il commença à se sentir mal à l'aise.

« Soupçonnerait-elle ses aventures ? Non, une femme jalouse n'a pas ce regard doux et calme. »

— Qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai vue ? demanda-t-il.

— Moi ? Mon Dieu, tiens, regarde, et tu le sauras !

Et elle lui désigna les livres épars sur la table et dans la corbeille à ouvrage. C'étaient les Lettres de Moltke, les Mémoires de M. de Schœn, les Études ariennes de Max Müller, enfin, cela va sans dire, l'inévitable Schopenhauer.

— A quoi te mènera toute cette science ? dit-il.

— Mais, cher ami, que veux-tu que je fasse ? Je ne puis pourtant pas passer ma vie à courir les salons... Ou bien dois-je me mettre à la fenêtre et interroger le nuage qui fuit ?...

« Encore une citation », pensa-t-il avec déplaisir.

— L'état de mon âme, continua-t-elle, est ce que Gœthe appelle le ton mineur, c'est-à-dire ce désir qui aspire à l'immensité et qui, pourtant, se circonscrit harmonieusement en soi-même... N'est-ce pas admirablement dit ?

— Possible !... mais trop élevé pour moi ! fit-il en avançant les mains dans un geste plaisant de défense.

— Ne te moque pas de moi ! murmura-t-elle en se levant, un peu confuse.

— Et vers quoi tend ton désir ? demanda-t-il afin d'échapper bien vite à Gœthe.

— Pas vers toi, affreux homme ! répondit-elle.

Et ses lèvres, un instant, s'appuyèrent sur le front de Nielbeldingk.

— Je le sais bien, chérie, dit-il ; ah ! il est loin, le temps où tu m'écrivais deux fois par jour !

— Et où tu venais me voir deux fois par jour ! — ajouta-

t-elle avec une ironie un peu amère en regardant devant elle, l'air pensif.

— Nous avons beaucoup changé, Alice.

— Oui, nous avons changé, Richard.

Un silence suivit.

Il leva les yeux : accroché sur un étroit panneau, dans un cadre de velours gris argent, il vit son portrait... et, derrière, un bouquet fané, desséché, depuis longtemps réduit à une petite masse brunâtre, informe.

Ils savaient tous deux ce que signifiait cette relique. C'était tout ce qui restait de ces lys des Indes que jadis, un matin mémorable, il avait pressés contre le visage rougissant d'Alice.

— As-tu au moins été heureuse, alors? demanda-t-il.

— Je suis toujours heureuse, répondit-elle.

— Oui, oui, je connais ta philosophie... mais j'entends : avec moi, par moi?

Elle prit un air réfléchi en frottant de son index le bout de son petit nez droit, et le pli moqueur s'accentua au coin de sa lèvre.

— Guère, je crois, Richard! — dit-elle après un moment; — j'avais trop peur de toi, je me sentais si niaise auprès de toi, et j'avais si peur que tu ne me méprises!

— Mais ce sentiment-là, au moins, a tout à fait disparu?

— Pas tout à fait, Richard; seulement, il s'est modifié. Autrefois, j'avais honte d'être si ignorante; à présent, j'ai honte... non, ce n'est pas le mot... mais tout ce fatras que j'emmagasine dans mon cerveau me gêne auprès de toi, j'ai l'impression que cela finit par t'ennuyer. Vous autres hommes, vois-tu, vous savez tout mieux que nous, même sans l'avoir appris. La forme que revêt une pensée dans notre esprit peut vous être nouvelle; la pensée elle-même, il y a longtemps que vous l'avez rabâchée, que vous vous l'êtes assimilée. Voilà pourquoi je me sens souvent si intimidée après t'avoir parlé de mes études. « Tu ne pouvais donc pas garder cela pour toi? » me dis-je; mais, vois-tu, cela m'intéresse tant, c'est plus fort que moi!

— En somme, fit-il, tu devrais avoir pour ami quelqu'un d'un peu bête, pour qui tout cela serait nouveau, et en qui tu aurais ainsi un public reconnaissant.

— Bête? non pas, répondit-elle, mais novice. Il faudrait qu'il eût comme moi l'ardent désir d'apprendre et qu'il ne prît pas à tout propos cet air de pitié qui semble dire : « Ah ! pauvre enfant ! si tu savais tout ce que je sais ! si tu savais combien tout cela est indifférent ! » Eh bien ! non, ce n'est pas indifférent, Richard, pas pour moi, ne serait-ce que parce que j'y ai du plaisir...

« Comme elle me devine ! pensa-t-il. C'est étonnant qu'elle tienne encore tant à moi. »

Et tandis qu'il se demandait comment il pourrait lui venir en aide, il se rappela le brave garçon qui, le matin même, lui avait confié la misère de ses vingt ans, et que ses aspirations inconscientes à une vie plus noble faisaient errer, pleurant, à travers les rues.

— Je crois connaître quelqu'un qui te conviendrait, dit-il.

Elle devint sérieuse.

— Ah ! tu connais quelqu'un qui me conviendrait? répéta-t-elle gravement.

— Comprends-moi bien : un compagnon, un élève, un passe-temps, tout ce que tu voudras.

Et il lui raconta l'histoire de Siegfried et des petites couturières. Elle rit de bon cœur.

— J'avais déjà peur que tu ne veuilles te débarrasser de moi ! dit-elle en appuyant son front contre l'épaule de Niebeldingk.

— Fi donc ! — répondit-il en caressant légèrement sa tête blonde. — Eh bien, qu'en penses-tu? Faut-il t'amener le jeune homme?

— Tu peux toujours l'amener, — répliqua-t-elle avec une moue un peu dédaigneuse. — On dresse bien parfois de jeunes caniches!

IV

Trois jours après, vers la même heure de l'après-midi, Fritz d'Etzenberg se présentait dans le cabinet de Niebeldingk.

— Je vous ai fait appeler, mon cher Fritz, — dit le maître

de la maison en se levant, — pour vous présenter à une charmante jeune femme.

— Tout de suite, à l'instant? s'écria Fritz reculant effaré.

— Pourquoi pas?

— Il faudrait au moins que je mette ma redingote et que je passe chez le coiffeur. Qu'est-ce que cette dame penserait de moi?

— Bah! j'en prends la responsabilité. Du reste, vous la connaissez bien, de réputation au moins.

Et il lui dit le nom du malheureux aliéné dont l'histoire était de notoriété publique dans leur pays. Fritz savait tout.

— Ah! la malheureuse! dit-il. Mes parents l'ont plainte souvent. Et son mari vit toujours?

Niebeldingk fit signe que oui.

— On disait que vous l'épouseriez quand elle aurait divorcé?...

— Vraiment, on disait cela?

— Mais oui, et papa pensait que ce serait un grand bonheur pour vous.

— « Vous », au singulier ou au pluriel?

— Pardon! mon commandant, je crains d'avoir manqué de tact.

— Mon Dieu! oui, mon cher Fritz, mais ne vous en tourmentez pas et venez avec moi.

La présentation fut correcte. Fritz se conduisit en fils de bonne famille, il fut respectueux sans raideur et il sut répondre avec à-propos aux questions bienveillantes de la jeune femme.

« Il me fait honneur », se dit Niebeldingk.

Alice, de son côté, traitait l'étudiant avec un petit air maternel et souriant que Niebeldingk ne lui connaissait pas; il en éprouva un plaisir secret. D'ordinaire, elle prenait pour parler aux jeunes gens un ton perspicace et indifférent qui signifiait clairement à qui voulait l'entendre : « Quand j'aurai vu ce qu'il y a en toi, je te planterai là. » Aujourd'hui elle témoignait un intérêt véritable : n'eût-elle d'autre dessein que de mieux mettre le nouveau venu à l'épreuve, elle n'en montrait pas moins du cœur, de la sincérité.

Elle l'interrogea sur sa famille et elle s'amusa du ravisse-

ment naïf qu'il manifestait d'avoir enfin échappé à la sollicitude maternelle. La façon dont il parlait de ses frères et sœurs plus jeunes, sans prétention ni condescendance, lui plut aussi. Tout en lui paraissait ingénu et sain; il n'aspirait, évidemment qu'à s'instruire, à se former.

Niebeldingk restait silencieux dans son coin, tout prêt à intervenir, pour en atténuer l'effet, à la première explosion de maladresse juvénile. Il n'en eut pas l'occasion. Son protégé ne dépassa pas les bornes d'une franchise discrète et sut allier au respect le plus fervent une soumission enjouée. Une fois seulement, comme on parlait de certaines autorités nécessaires, il se laissa un peu aller :

— Je me moque de toutes les autorités, s'écria-t-il, et n'accepte même pas la contrainte bénigne des prétendues bonnes mœurs !

Niebeldingk allait s'interposer avec une phrase conciliante, lorsqu'il s'aperçut, à sa grande surprise, qu'Alice, qui d'habitude ne pouvait admettre la moindre atteinte aux conventions sociales, n'était pas du tout scandalisée.

— Laissez donc, Niebeldingk ! dit-elle ; il a bien raison à son point de vue et ce serait grand dommage que la société voulût déjà en faire un petit saint.

— Elle n'y réussira pas ! Je vous jure qu'elle n'y réussira pas ! — cria Fritz qui s'échauffait et tendait les bras comme pour se délivrer de chaînes imaginaires.

« Tant mieux pour lui ! » pensa Niebeldingk avec un sourire.

Et il alluma une nouvelle cigarette.

L'entretien tournait à l'érudition : Fritz, d'après Tacite, fulminait contre les races latines, et Alice le secondait, appuyée sur madame de Staël. Niebeldingk alors se leva pour partir et soutint sans broncher le regard mécontent de son amie qui aurait voulu le garder.

Fritz s'était dressé comme mû par un ressort. Niebeldingk le fit rasseoir en riant.

— Restez donc, dit-il, vous avez encore quelques peuples à massacrer ensemble.

V

Lorsqu'il revint chez Alice, quelques jours après, il la trouva les joues en feu, penchée sur *la Vie de Jésus*, de Strauss.

— Figure-toi — dit-elle en tendant son front au baiser de Niebeldingk — figure-toi que ton jeune caniche se distingue. Il me donne du fil à retordre. C'est curieux ce que cette nouvelle génération...

— Permets, Alice, tu n'as que trois ans de plus que lui.

— Oui, répondit-elle, mais ce que je puis avoir de culture intellectuelle date de votre époque, à vous. J'ai, comme vous, peu d'exigences métaphysiques, et jusqu'à présent un certain athéisme irréfléchi me faisait l'effet d'être le dernier terme du développement humain.

— Et Fritz d'Etzenberg, *studiosus agriculturæ*, t'a convertie à une religiosité plus réfléchie? demanda Niebeldingk avec un sourire bon enfant.

Dans son ardeur, elle ne sentit même pas l'ironie.

— Oh! je ne rendrai pas si facilement les armes, poursuivit-elle, mais c'est prodigieux l'impression que peut faire une conviction forte, sincère. Ce jeune homme vient me dire : « Il y a un Dieu, car je le sens et j'ai besoin de lui. Prouvez-moi le contraire. » J'essaie donc de lui prouver le contraire. Seulement, vois-tu, nos pauvres idées directrices nous deviennent si familières que nous oublions sur quoi elles se fondent, de sorte que j'ai été battue sur toute la ligne. Alors, je me suis remise à l'étude, j'ai fourbi mes armes en relisant mes auteurs : *la Critique de la Bible*, de Dubois-Reymond, et *Force et Matière*, enfin tout ce que l'on connaît depuis longtemps et que l'on tient pour irréfutable.

— Et cela t'a amusée? dit Niebeldingk d'un air de pitié.

Elle s'emporta aussitôt, avec cette indignation qui divertissait toujours tant son ami :

— Amusée? Crois-tu qu'il y ait là de quoi s'amuser? Il faut que tu trouves un autre terme, Richard! Quand il s'agit des biens les plus sacrés de l'humanité...

— Oh! pardon... Je n'ai pas voulu toucher aux biens les plus sacrés de l'humanité!

Elle passa doucement sa main sur le bras de Niebeldingk, comme pour lui demander pardon à son tour.

— A présent, poursuivit-elle, je me suis remise dans le mouvement, et quand il viendra demain...

— Ah! il viendra demain?

— Naturellement... Et tu verras dans quel état il rentrera chez lui. Les antinomies de Kant me suffiraient pour l'anéantir, et quant à l'Apocalypse!... Mais, il faut que je te l'avoue, mon chéri, mon bien-aimé, je ne me sens guère à l'aise dans ce criticisme glacial, morose, et, pour être tout à fait franche, je tournerais volontiers à l'ennemi. C'est là qu'est le sentiment, la chaleur; il y a là quelque chose de solide sur quoi s'appuyer... Veux-tu du thé?

— Non, merci. Un verre de cognac.

Relevant d'un geste un peu fiévreux les boucles folles qui retombaient jusque sur son front, elle courut dans la pièce voisine et en rapporta la liqueur dont elle-même buvait parfois quelques gouttes : « Quand je manque d'entrain pour la lecture », disait-elle volontiers en manière d'excuse. La lueur pourprée du crépuscule, renvoyée par les maisons d'en face, emplissait le petit salon et faisait luire et chatoyer les mille bibelots féminins dont il était encombré.

« Je lui suis décidément devenu bien étranger! » se disait Niebeldingk, considérant, avec la curiosité d'un homme qui rentre de voyage, ces menus objets de toute sorte dont chacun portait, comme un brin d'herbe une goutte de rosée, le souvenir d'une heure délicieuse.

— Pourquoi examines-tu ainsi tout ce qui t'entoure? demanda Alice, avec une légère inquiétude dans la voix. Est-ce que tu ne te plais plus chez moi?

— Quelle idée! répondit-il, je m'y plais tous les jours davantage.

Elle retint la réplique prête à lui échapper et se contenta de regarder devant elle avec un sourire ironique nuancé de mélancolie.

— Pour peu que tu enlèves la *Vie de Jésus* et les... comment dis-tu? de Kant?

— Les antinomies.

— Ah! Ah! *anti* et *nomos*, j'y suis. Eh bien! pour peu que tu supprimes ces choses légèrement poussiéreuses, je trouverai ton intérieur parfait. Les citations de Gœthe sont plutôt dans le style, quoique, pour mon compte, je puisse fort bien m'en passer.

— Eh bien, on les balaiera aussi! dit-elle avec un air de soumission plaisante.

— Oui, oui, tu es une bonne fille! répondit-il en badinant et en lui caressant les cheveux.

Elle s'appuya des deux mains à ses épaules et resta ainsi un moment immobile devant lui; son regard, d'une fixité singulière, fouillait celui de son amant.

— Qu'est-ce que j'ai fait de mal? — demanda-t-il, — je suis un petit garçon bien sage... ne me gronde pas.

— Je voulais seulement — répliqua-t-elle avec son même sourire mélancolique et moqueur — te témoigner un peu de tendresse afin que nos relations ne changent pas tout à fait de caractère.

— Qu'entends-tu par là? dit-il en feignant la surprise.

— Crois-tu sérieusement, Richard, que nos rapports soient bien ce qu'ils devraient être?

— Je ne vois pas ce qu'il serait possible d'y changer, pour le moment du moins.

Elle cacha son front rougissant. Visiblement, elle craignait qu'il n'eût interprété sa phrase comme une allusion à leur mariage. Eux, qui avaient examiné toutes les hypothèses imaginables, avaient toujours évité d'aborder cette question trop brûlante.

— Comprends-moi bien, Alice, — poursuivit-il, décidé cette fois encore à contourner adroitement l'écueil redoutable : — il ne s'agit pas ici des apparences, d'un changement à apporter à notre situation aux yeux du monde; ce serait vraiment *cura posterior*... Restons, si je puis m'exprimer ainsi, entre nos quatre murs. Tels que nous sommes... disons simplement telle que tu es... notre genre de liaison me paraît le seul qui offre des chances de durée. Songe un peu, si j'allais te fatiguer par trop de passion, ou toi me tourmenter par ta jalousie? Quel enfer ne serait-ce pas pour nous deux?

Sans répondre, elle enroulait autour de ses doigts le mince ruban bleu de sa ceinture.

— Et nous menons actuellement une vie si charmante, si paisible! Chacun de nous a sa liberté, sa vie propre, et chacun de nous sait pourtant qu'il est et qu'il restera une partie de l'autre.

Elle respira profondément, avec une sorte d'angoisse.

— Ou bien est-ce que tu n'es pas heureuse? continua-t-il.

— Si! si!... Oh! mon Dieu! — s'écria-t-elle effarée, — on ne peut être plus heureuse que je ne le suis... Si seulement...

— Si seulement... quoi?

— Si seulement il n'y avait pas les soirées solitaires.

Il y eut un silence. C'était là le point délicat depuis longtemps déjà, Niebeldingk le savait, mais il tenait à garder ses soirées pour lui. Il n'y avait rien à faire.

— Ne crois pas que je sois trop exigeante, — se hâta-t-elle d'ajouter pour s'excuser. — Je ne te demande rien; je me laisse aller à penser haut, voilà tout... C'est que, vois-tu, je n'arrive pas à prendre pied dans la société; et je n'y arriverai pas tant que... tant que ma position ne sera pas nette. Courir les salons, où je passerais pour un modèle d'insouciance, n'est pas de mon goût. Je crois toujours entendre chuchoter derrière moi: « Elle prend gaiement son parti, cela se voit... » Aussi je préfère rester chez moi. D'amie, je n'en ai pas; comment en aurais-je? Tu as toujours été tout pour moi, l'ami et l'amie en même temps... Il me reste donc les livres. Pendant le jour, cela va bien; mais quand vient le soir et que la lampe est allumée, la tête me brûle, je suis prise de fièvre; j'écoute si je n'entends pas la sonnette, si personne ne vient. Et il ne vient personne, tout au plus le journal du soir, et encore, en hiver seulement: dans cette saison, il arrive avant la nuit et, par-dessus le marché, il ne contient rien de neuf!... Et c'est ainsi tous les jours. Et, de guerre lasse enfin, je me fourre au lit à neuf heures et demie et je dors misérablement.

— Et qu'y puis-je, ma chérie? — demanda-t-il songeur: le ton enjoué qu'elle avait pour se plaindre l'attristait vraiment. — Si je m'habituais à passer les soirées auprès de toi, les mauvaises langues auraient beau jeu et alors... malheur à toi!

Elle le regarda hardiment, bien en face, de ses yeux ardents.

— En somme,.. dit-elle.

— Quoi... en somme?

— Laissons cela, interrompit-elle. Je ne veux rien dire qui puisse te paraître déplacé de la part d'une femme. Ce que je te dépeins là n'est d'ailleurs qu'un symptôme ; j'éprouve une sorte d'inquiétude dont je ne puis me rendre compte. Si j'étais moins nerveuse, tout irait bien peut-être. Cela semble paradoxal, mais c'est précisément parce que j'ai un tel besoin d'action que je me laisse si facilement abattre. Goethe dit à ce propos...

Il leva les mains en riant comme pour se protéger. Elle s'arrêta, sincèrement effrayée.

— Non, non, pardon! — s'écria-t-elle, — on l'a balayé. Comment ai-je pu l'oublier?

Puis, elle appuya son visage souriant sur l'épaule de Niebeldingk et il n'y eut plus moyen de lui arracher une parole.

VI

« Il y a des cas troublants, — ruminait Niebeldingk un beau matin, — où l'éternel féminin vous met en défaut et où l'on se demande s'il faut envoyer le lendemain une poésie lyrique ou un chèque!... »

Cette méditation était provoquée par sa dernière conquête, une femme qu'il avait cueillie la veille au soir comme une fleur éclose dans un bourbier.

Un de ses amis qui, ayant passablement roulé par le monde, travaillait à se donner des airs de Parisien pur-sang, avait, à l'exemple de viveurs fameux, et pour inaugurer sa nouvelle garçonnière, lancé des invitations à « pendre la crémaillère », comme dit le langage des snobs, en parodiant celui du peuple. Avec nombre d'amis il avait prié quelques femmes connues, qui appartenaient au soi-disant monde des arts, tout comme à Paris! Il ne manquait que des journalistes pour publier le lendemain matin les merveilles de la fête : pour plus d'une raison, cet usage n'était pas encore admis à Berlin. Des mères porte-

respect ornaient aussi de leur présence cette prétendue orgie. Deux ou trois de ces dames les avaient amenées, par précaution, et, bon gré mal gré, il avait bien fallu les garder. Quelques autres s'étaient cru obligées de demander des nouvelles de la maîtresse de maison et de prendre un air pincé en constatant qu'il n'en existait pas.

Le destin bienveillant avait donné pour voisine de table à Niebeldingk une blonde langoureuse aux côtés de laquelle il resta toute la soirée.

Elle se nommait Méta, et elle était de « bonne famille », d'« une des premières familles » de Posen. Elle était venue à Berlin avec sa mère qui y tenait une pension pour « dames de théâtre ». Elle-même n'avait pas de plus ardent désir que de se consacrer à l'art : c'était là l'idéal, l'étoile conductrice qui avait toujours guidé sa vie.

Au commencement du repas, elle s'était exprimée avec une noble indignation sur le compte des femmes présentes ; le hasard seul, elle l'affirmait énergiquement, l'avait amenée en un pareil milieu. Peu à peu, cependant, elle s'était déridée et était devenue la digne camarade de celles qu'elle avait si dédaigneusement reniées ; elle avait même mis le comble à la félicité de Niebeldingk en lui avouant, avec une franchise ingénue, la sympathie passionnée dont depuis longtemps déjà elle suivait de loin ses faits et gestes. Oh! en tout bien, tout honneur!... Elle avait des principes solides... oui, certes, elle en avait ; elle irait chercher la mort dans les flots plutôt que de... etc., etc.

Au dessert encore, elle répétait la même déclaration solennelle. Tout ne s'en était pas moins terminé par un tête-à-tête des plus intimes dans l'appartement de Niebeldingk ; il avait pris fin vers trois heures du matin, après quelques larmes versées sur la perversité des hommes en général et celle de Niebeldingk en particulier...

Celui-ci se sentait en proie à un de ces accès d'hypocondrie qu'évitent rarement les viveurs à l'approche de la quarantaine. A mesure qu'il se dégrisait, une ombre se projetait sur le souvenir de cette bonne fortune et lui faisait pressentir des ennuis.

Tout vieux roué qu'il était, il ne savait dans quelle caté-

gorie de femmes ranger Méta. Était-il donc impossible que, malgré sa légèreté, elle eût le désir sincère de lutter pour la vie en restant honnête?

A tout hasard, et pour ménager une susceptibilité féminine un peu vivement maltraitée, il se décida à donner après coup à son amour les apparences d'un sentiment et résolut de frapper d'abord à la porte, en amant délicat, par un envoi de lys des Indes, maintes fois éprouvés.

Mais quand il eut signifié l'ordre habituel à Jean, qui, comme toujours en pareil cas, s'efforça de garder son air le plus stupide, un nouveau doute lui traversa l'esprit.

N'était-ce pas avilir ces fleurs, qui avaient, à l'heure pénible du remords, apporté la consolation à tant de cœurs féminins, que de les offrir maintenant à une fille qui, peut-être, s'était appliquée, uniquement par contenance, à jouer le sentiment?... N'était-il pas à craindre aussi qu'elle ne fût tentée de se donner de l'importance, si elle pouvait croire qu'on la prenait au sérieux?

Enfin... c'était fait!

Dans l'après-midi, Méta arriva chez lui, toute drapée de noir, comme Donna Elvire. Elle pleura longuement et fit mine de s'installer. Alors, Niebeldingk lui laissa entendre que, premièrement, il n'avait plus de temps à lui donner, et que, secondement, elle ferait mieux de rentrer pour éviter une semonce maternelle.

— Oh! ma petite mère! ma petite mère! gémit-elle. Comment oserais-je affronter son regard? Mon bien-aimé, garde-moi ici. Jamais je n'oserais affronter le regard de petite mère...

Alors il sonna et demanda son chapeau et ses gants. Quand elle vit que c'était sérieux, elle pleura encore un peu, puis s'en alla.

Ces visites se renouvelèrent, sans devenir plus recréatives, au contraire! La bien-aimée inconsolable commença dès lors à laisser entrevoir qu'un prompt mariage pouvait seul réparer le dommage fait à son honneur.

La patience de Niebeldingk était à bout. Il vit qu'il s'était laissé duper et, avec tous les égards qu'il lui devait, lui signifia son congé.

Le lendemain, ce fut « petite mère » qui parut en personne : une digne matrone de soixante ans à la langue bien pendue, qui prenait des attitudes de génie vengeur sans la moindre sentimentalité.

Comme elle était « d'une des premières familles de Posen », elle devait, avec la plus extrême énergie, veiller sur l'honneur de sa fille, cette pauvre enfant que Niebeldingk avait entraînée chez lui, la nuit, pour abuser d'elle lâchement... Elle repousserait avec indignation toute proposition d'arrangement : étant « d'une des premières familles de Posen » elle n'avait pas l'intention de vendre la vertu de sa fille. La seule manière possible de régler la chose était donc le mariage immédiat.

Là-dessus, elle se mit à glapir, à trépigner, si bien que Jean, qui conservait la gravité d'un maître des cérémonies, dut l'entraîner vers la sortie avec un sourire protecteur.

A partir de ce moment, commencèrent les visites répétées d'un vieux monsieur en redingote, un ruban à la boutonnière. Jean avait reçu l'ordre formel de n'introduire aucun inconnu, mais le vieux monsieur ne se découragea pas : il revint le matin, l'après-midi, le soir, et enfin il s'établit dans l'escalier où Niebeldingk ne put lui échapper. Il se dit l'oncle de mademoiselle Méta, ancien fonctionnaire et chevalier de plusieurs ordres : comme tel, il exigeait que l'honneur fût au plus vite rendu à sa nièce, sinon...

Niebeldingk lui tourna le dos, et le chevalier de plusieurs ordres descendit l'escalier derrière lui en bougonnant.

Jusqu'alors, Niebeldingk s'était efforcé de prendre gaiement cette sotte histoire, mais elle commençait à l'agacer sérieusement. Au club, où il l'avait racontée, on s'était tenu les côtes, mais personne ne savait rien de fâcheux sur le compte de mademoiselle Méta. Une de ses amies, qui jouait tantôt les petits rôles dans un grand théâtre, tantôt les grands rôles dans un petit théâtre, — suivant les occasions, — l'avait amenée au souper. On interrogea cette amie, elle ne dit rien.

— Je parierais que ces maudits lys sont cause de tout ! — grommela Niebeldingk, une après-midi, en regardant par la fenêtre le « chevalier de plusieurs ordres » qui, sans se décourager, faisait les cent pas sur le trottoir. — Si j'avais

été moins délicat, elle n'aurait pas songé à se poser en victime.

Au même instant, Jean annonça Fritz d'Etzenberg. Vêtu d'un complet d'été clair, rayonnant de jeunesse et de force, un rire de victoire dans les yeux, un hymne de victoire sur les lèvres, il entra.

— Eh bien, Fritz, vous voilà bien gai ! dit Niebeldingk en lui frappant sur l'épaule, avec un sourire d'envie.

— Et pourquoi pas, mon commandant ? La vie est si belle ! oh ! si belle... Naturellement, il ne faut pas se laisser prendre par les femmes ! car, alors, c'est le diable...

— Vous ne savez pas, j'en suis sûr, à quel point vous dites vrai ! — soupira Niebeldingk en jetant un regard de côté vers le trottoir où le « chevalier de plusieurs ordres », que le concierge ne laissait plus passer, semblait s'être établi à demeure.

— Je ne le sais pas, mon commandant ? s'écria Fritz. Grand Dieu ! si je pouvais seulement vous faire sentir avec quel mépris je considère maintenant ma vie passée ! Tout est changé en moi, tout s'est purifié, anobli. Je suis devenu un vrai stoïcien, et j'en éprouve un tel calme, un tel bonheur !... Et à qui en suis-je redevable ? à vous, mon commandant, comprenez-vous ?

— Comment, à moi ! demanda Niebeldingk surpris. Je ne me savais pas professeur de stoïcisme.

— Mais... n'est-ce pas vous qui m'avez introduit auprès de cette femme supérieure ? n'est-ce pas vous qui...

— Ah ! ah ! fit Niebeldingk.

Et l'image d'Alice se dressa devant lui, claire et souriante, comme un reproche discret. Grâce à la ridicule affaire dans laquelle il s'était embourbé, il avait presque perdu de vue son amie ; il y avait plus de huit jours qu'il n'avait mis les pieds chez elle.

— Et comment va-t-elle ? demanda-t-il.

— Oh ! tout à fait bien, dit Fritz, tout à fait bien.

— Vous lui avez fait de nombreuses visites ?

— Certainement, repartit Fritz ; nous avons commencé à lire Marc-Aurèle ensemble.

— Grand bien lui fasse ! s'écria Niebeldingk en riant.

Et, à part soi, il prit la résolution d'aller la voir le jour même.

Fritz, qui n'était venu causer que pour ouvrir une soupape à la joie de vivre dont son cœur débordait, prit bientôt congé. A la porte, il s'arrêta, et, les yeux baissés, hésitant :

— Mon commandant, j'aurais encore une prière à vous adresser...

— Ne vous gênez pas, Fritz, combien vous faut-il?

— Oh! fi donc! mon commandant, ce n'est pas d'argent qu'il s'agit. Non, je voulais vous demander l'adresse de votre fleuriste... Je désire envoyer à cette femme supérieure un bouquet de ces... de ces lys des Indes...

— Hein! vous avez perdu la tête! cria Niebeldingk en reculant.

— Pourquoi ai-je perdu la tête? répondit Fritz blessé. Ne puis-je pas, moi aussi, envoyer le symbole de mes sentiments à la femme dont j'estime plus que tout au monde la noblesse et la pureté? Je suis bien d'âge à le faire, il me semble!

— C'est vrai, c'est vrai. Pardon! dit Niebeldingk en se mordant les lèvres.

Et il donna l'adresse demandée à Fritz, qui remercia et partit.

Riant aux éclats, Niebeldingk se fit apporter son chapeau : il voulait sur-le-champ se rendre chez Alice. Mais, bon gré mal gré, il dut patienter, car devant la maison, immobile, se tenait toujours le « chevalier de plusieurs ordres ».

VII

Somme toute, il est impossible de rester éternellement devant une porte ; le vieux monsieur finit par laisser le passage libre et par disparaître dans une charcuterie : l'heure était venue où le désir de vengeance le plus effréné cède agréablement le pas au besoin de dîner. Niebeldingk qui, moitié ennuyé, moitié amusé, guettait derrière les rideaux, — car il tenait à éviter un scandale dans une rue tranquille et distinguée, où tout le monde le connaissait, — se hâta d'aller faire la visite si longtemps remise.

Il faisait presque nuit ; déjà quelques flammes de gaz

piquaient çà et là les vapeurs rosées de ce crépuscule printanier.

La femme de chambre qui vint lui ouvrir le dévisagea avec surprise et froideur, comme on regarde un étranger qui se permet de choisir, pour faire une visite, l'heure des intimes.

« Diantre ! pensa-t-il, cette fois, il y aura des reproches. »

Mais non, il se trompait. Avec un sourire tranquille, Alice se leva du canapé où elle était assise, sous la lueur discrète d'une lampe voilée de soie, et lui tendit la main aussi amicalement que de coutume. L'absence du livre inévitable fut la seule anomalie qui le frappa.

— Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus ! commença-t-il, faisant pour s'excuser une misérable tentative.

— Si longtemps que cela ? répondit-elle avec candeur.

— Merci de la leçon, dit-il en lui baisant la main.

Puis il débita encore rapidement quelques phrases : « affaires urgentes... préparatifs de départ... »

— Tu veux aller chez toi ? demanda-t-elle en dressant l'oreille.

Le mot lui avait échappé sans qu'il sût lui-même pourquoi ; mais, puisqu'il l'avait prononcé, il lui parut tout à coup évident qu'il ne lui restait rien de mieux à faire. Ici, la vie inutile, énervante, au jour le jour, l'agitation vaine, l'avilissement bête ; là-bas, dans la terre familiale, un travail fécond, un sommeil sans rêves et les sensations fortes du maître. Ce qui l'avait toujours retenu à Berlin jusqu'alors, cette femme modeste, intelligente, vive et enjouée, avait, peu à peu, presque disparu de sa vie. En la quittant aujourd'hui, c'est à peine s'il sentirait un vide dans son cœur.

Ou bien, se trompait-il ? et s'était-elle implantée solidement dans tout son être, par d'invisibles racines, plus solidement qu'il ne se l'était jamais avoué ?

Ils demeuraient silencieux. Elle était debout devant lui, tout près, et cherchait à lire une réponse dans ses yeux. Tous ses traits tendus trahissaient une sorte d'anxiété joyeuse.

— Oui, on a besoin de moi là-bas, dit-il enfin ; il est grand temps que je parte... Si tu veux, je jetterai aussi un coup d'œil chez toi ?

— Chez moi? Où cela, chez moi?

— Mais il me semble que nous sommes voisins là-bas comme ici... ou bien as-tu complètement oublié tes propriétés?

— Ne parlons pas de notre voisinage, répondit-elle, et quant à mes prétendues propriétés, je n'ai guère à m'en inquiéter tant qu'il vit. Le conseil de famille y mettrait bon ordre.

— Tu pourrais cependant y retourner encore... pendant l'été, par exemple... Ta place y est toujours prête. J'ai veillé à cela.

— Vraiment, tu as veillé *à cela*! répéta-t-elle.

Et le sourire d'amère ironie qu'il connaissait si bien se joua encore une fois au coin des lèvres de la jeune femme. Pour la première fois, il en comprit le sens.

« Elle a eu la main trop légère, songea-t-il. Si j'avais senti des chaînes, j'aurais mieux apprécié le bien que je possédais. »

Mais ne le possédait-il donc plus? Qu'y avait-il de changé entre eux depuis l'époque de leur paisible intimité, pour qu'il eût l'impression de l'avoir perdue? Il ne savait que se répondre à lui-même. Une sourde inquiétude, le sentiment que quelque chose s'était déplacé, amoindri, lui disait : « Tout n'est pas ici comme autrefois ».

— Depuis quand te laisses-tu aller à la rêverie, Alice? demanda-t-il avec un regard vers la table vide près de laquelle elle était assise à son arrivée.

Il y a des coups qui portent quoique lancés sans intention. Il s'aperçut qu'elle rougissait en détournant la tête.

— Comment? Que veux-tu dire? fit-elle.

— Mon Dieu, ce n'était pas ton habitude de rester assise. sans un livre, tandis que la lampe brûle.

— Oui, c'est vrai!... On ne peut pourtant pas toujours fureter dans les livres. Du reste, depuis quelques jours, j'ai mal aux yeux.

— C'est la faute des larmes secrètes! fit-il en plaisantant.

Elle le dévisagea d'un long regard sérieux.

— En effet, c'est la faute des larmes secrètes! répéta-t-elle.

— *Ah! perfido!* déclama-t-il pour échapper à la scène de jalousie qu'il prévoyait.

Mais il faisait fausse route : elle-même coupa court en lui demandant s'il restait à dîner.

Pour se rendre mieux compte des changements qu'il pouvait y avoir dans la physionomie de cet intérieur, peut-être aussi un peu pour dissimuler ses torts, il accepta.

Elle sonna et donna l'ordre d'ajouter un couvert.

Louise se retira en jetant à sa maîtresse un regard de blâme.

— Diable ! s'écria-t-il en riant, j'ai les domestiques contre moi, je suis perdu !

— Depuis quand t'inquiètes-tu des mines des domestiques ? fit-elle en haussant les épaules.

— Quand une femme demande à un homme « depuis quand... », il est bien décidément perdu ! répliqua-t-il en lui offrant le bras.

L'argenterie brillait sur la table garnie de fleurs, la bouilloire lançait de légères spirales de vapeur, et des pommes à la peau lisse et vermeille, comme en plein automne, luisaient d'un air engageant dans les coupes. Une exclamation admirative lui échappa. Elle ne lui répondit que par son sourire habituel, mélancolique et un peu amer.

— Ma chérie ! murmura-t-il en lui caressant l'épaule par un élan de tendresse subite.

Elle inclina la tête et se contenta de sourire encore.

A table, elle fut la même que d'habitude, avec un peu plus d'expansion peut-être, que pouvait justifier l'approche de la séparation.

Elle avala d'abord un verre de madère, but à longs traits le vin du Rhin léger qu'il lui versa, trempa même, pour finir, ses lèvres dans le cognac ; à peine toucha-t-elle aux mets.

Elle semblait dévorée d'une flamme intérieure, Niebeldingk le sentait, le soupçonnait, mais elle n'en laissait rien voir. Au contraire, sa vivacité affectueuse disparut peu à peu. Plus elle causait avec lui, plus sa parole devenait froide et claire, son ironie tranchante.

Deux ou trois fois, une citation de Gœthe faillit lui échapper, mais elle la rattrapa bien vite, souriante, un doigt sur les lèvres.

Lorsqu'il vit qu'elle s'imposait une contrainte, il la pria

de ne voir dans son observation de l'autre jour que ce qui y était en effet, une plaisanterie, peut-être déplacée. Mais elle repoussa ses excuses :

— Laisse donc, c'est très bien comme cela.

Ils causèrent, comme souvent déjà, des temps passés, de leur amour passé... Ils causèrent comme deux êtres qui ont traversé les tempêtes de la passion et qui, arrivés au port d'une amitié paisible, jettent en arrière un regard indifférent.

Depuis longtemps ils avaient glissé à ce ton de plaisanterie un peu chagrine dont tout le piquant consistait en cette arrière-pensée rassurante : « Nous savons tous deux qu'il pourrait en être autrement, tout autrement, dès que nous le voudrions ».

Aujourd'hui, pour la première fois, un je ne sais quoi de sérieux se cachait sous leur badinage, une renonciation moitié consentie, moitié imposée.

« Comme c'est étrange ! se disait-il. Voilà deux êtres qui se tiennent d'aussi près que possible, et qui, par bravade, s'éloignent chaque jour davantage l'un de l'autre... »

Alice se leva.

Lorsque, suivant son habitude, au sortir de table il lui baisa la main et le front, il sentit qu'elle se détournait un peu en frissonnant ; mais tout à coup elle lui saisit la tête à deux mains et le baisa avidement, passionnément sur les lèvres...

— Oh ! oh ! s'écria-t-il, qui me vaut *cela* ? Je n'ai guère le droit d'y prétendre.

— Pardonne-moi ! — fit-elle, reprenant bien vite possession d'elle-même, — nous sommes de pauvres gens, nous n'avons pas grand'chose à nous donner.

— D'après ce qui vient de m'arriver, je croirais plutôt le contraire ! répliqua-t-il galamment.

Mais elle ne paraissait plus disposée aux conséquences de son acte.

Elle lui tendit tranquillement une cigarette, en alluma une elle-même, et, s'installant à sa place accoutumée, se mit, sans plus parler, à lancer vers le plafond de petits nuages de fumée.

— Quand je te vois ainsi, — reprit-il, continuant à tâtonner avec prudence, — j'ai l'impression que tu as des pensées mystérieuses et que tu attends quelque chose.

— C'est possible, — dit-elle en rougissant, — je suis assise au bord de la route et j'attends la destinée.

— La destinée... quelle destinée?

— Le sais-je, mon ami? ce qu'on peut prévoir, ce n'est plus la destinée.

— A moins que ce ne soit justement cela!

Elle tressaillit et resta songeuse, le regard perdu dans le vide.

— Tu pourrais bien avoir raison, — dit-elle enfin avec un petit soupir énigmatique. — A moins que ce ne soit justement cela!

Il n'en savait pas plus qu'avant, mais comme il trouvait au-dessous de sa dignité de jouer le rôle d'un jaloux, il haussa les épaules et renonça à poursuivre les secrets d'Alice. Ils ne devaient pas être bien terribles, en tout cas. Nul mieux que lui ne connaissait la froideur de son tempérament. Aucun possesseur ne pouvait dormir plus tranquillement sur ses deux oreilles...

Ils firent alors des projets pour l'été. Lui, voulait aller à la mer du Nord, et elle songeait à la Thuringe pour laquelle elle avait toujours eu un faible. Ils n'émirent que par politesse l'hypothèse d'une rencontre.

Et le silence se fit de nouveau dans le petit salon à demi obscur où une pendule empire battait les secondes de son tic-tac enroué.

Que de fois dans cette même pièce ils avaient vibré d'amour à l'unisson! Le temps ne leur en avait rien laissé, rien que le sentiment de ne plus savoir que dire.

Il tournait machinalement sa cigarette dans ses doigts, elle regardait devant elle avec de grands yeux rêveurs. Et soudain, elle se mit à pleurer.

Il en croyait à peine ses sens lorsqu'il vit de grosses perles brillantes rouler le long de son visage souriant. Mais il était tellement las de toutes les larmes féminines qu'il avait dû subir dans ses amours inconstantes de ces derniers mois, — larmes vraies ou fausses, mais toutes inutiles, — qu'au lieu

des consolations de circonstance, il ne lui vint à l'esprit qu'une pensée ironique : « Allons ! elle aussi !... »

Pourtant, par une intuition rapide comme l'éclair, il pressentit que cet instant pourrait bien être décisif pour leur avenir ; mais cette idée s'effaça bien vite, devant la crainte d'une scène d'explications. Se forçant à jouer l'homme supérieur, il cherchait une plaisanterie qui pût aider Alice à reprendre son équilibre moral ; mais il ne l'avait pas encore trouvée qu'elle était sortie sans bruit, son mouchoir sur les yeux.

« Tant mieux ! se dit-il en allumant une autre cigarette ; qu'elle aille se calmer dans la solitude : ce sera plus vite fini. »

Et, allant et venant par le salon, il fit des réflexions philosophiques sur la sensiblerie vaine des âmes féminines et sur le devoir qu'a l'homme de ne pas se laisser attendrir... Ces nobles pensées le réconfortaient et il se sentait tout fier d'avoir un cœur si froid.

Mais voilà que soudain, au milieu du silence, son propre nom retentit prononcé par une voix stridente et inconnue :

— Rrrichard ! criait la voix d'un ton rude et sévère semblable à un commandement militaire qui serait sorti des profondeurs du sol.

Il tressaillit et jeta les yeux autour de lui. Rien ne bougeait, dans la pièce voisine non plus, pas âme qui vive.

Et encore une fois, le cri monta : « Richard ! » tout près de lui, presque à ses pieds, comme si un kobold malin s'était caché sous un fauteuil. Il se baissa et regarda sous les meubles. Il eut bientôt la clef de l'énigme. C'était Ioko, le perroquet : il avait sans bruit quitté son coin et, perché sur un bâton de chaise, il jouait ainsi le rôle de conscience troublée. L'animal apprivoisé monta gravement sur le doigt que Niebeldingk lui tendait et se laissa porter sous la clarté de la lampe. Gonflant son collier de plumes chatoyantes, il frottait amicalement son bec contre les boutons des manchettes et de temps en temps, il répétait avec un léger roulement : « Richard ! » Et soudain, avec une douce violence, le sentiment de l'habitude pleine de charme, de l'intimité rafraîchissante, qu'il avait complètement perdu, envahit Niebeldingk. N'avait-il pas le droit, le

devoir de se sentir chez lui dans cet intérieur où une créature exquise vivait pour lui et de façon si exclusive qu'un oiseau lui-même répétait le cri de son cœur passionné? Non, il n'était plus libre, il ne pouvait plus se considérer ici comme un étranger.

« Il faut aller la chercher, se dit-il aussitôt, je ne peux pas la laisser seule une minute de plus! »

Déposant avec précaution Ioko sur la table, il voulut se rendre à la chambre à coucher — où il n'avait jamais pénétré que par la porte extérieure dont il avait la clef. Dans l'antichambre, il rencontra Alice : elle avait son air calme, les yeux secs.

— Mon trésor! ma pauvre chérie! cria-t-il en lui ouvrant les bras.

Un regard glacial arrêta son bel élan. Quelque chose se durcit en son cœur et l'ironie reprit le dessus.

— Pardonne-moi, dit-elle, de t'avoir quitté un instant. Il faut de la patience avec nous autres femmes, tu le sais!

Et elle passa devant lui pour rentrer au salon. Ioko voleta joyeusement vers elle, et Niebeldingk resta debout pour prendre congé. Elle ne le retint pas.

Lorsqu'il fut dehors, il se souvint qu'il avait oublié de lui raconter l'histoire de Fritz et de ses lys des Indes.

— C'est dommage! murmura-t-il: cela l'aurait amusée.

VIII

Le lendemain, Niebeldingk, assis à son bureau, songeait avec ennui aux incidents de la veille, quand, jetant par hasard un coup d'œil dans la rue, il aperçut son persécuteur tranquillement installé pour attendre, devant la maison d'en face.

Ah! il tombait bien, celui-là!... Niebeldingk allait faire passer sur lui sa mauvaise humeur: voilà la diversion dont il avait besoin!

Il donna aussitôt à Jean l'ordre de faire monter cet individu et de se tenir prêt à le jeter dehors, à l'occasion.

Cinq minutes après, la porte s'ouvrait toute grande, et, un peu troublé, mais non sans une sorte de dignité profession-

nelle, le « chevalier de plusieurs ordres » faisait son entrée.

Niebeldingk l'examina rapidement : un visage rasé, ridé, aux minces sourcils blancs, de petits yeux larmoyants qui devaient bien savoir dissimuler leur astuce, car on n'y lisait, pour le moment, que de l'admiration, de la confusion presque; une redingote usée, mais propre, du linge frais, une cravate à la mode d'il y a quarante ans.

« Un escroc de la pire espèce », tel fut le diagnostic de Niebeldingk.

— Veuillez d'abord me dire à qui j'ai affaire? dit-il brusquement.

Le vieillard ôta péniblement ses gants noirs devenus gris par l'usure, et tira d'un portefeuille graisseux une carte de visite qui avait déjà dû passer par bien des mains.

« Mais escroc de médiocre envergure », ajouta mentalement Niebeldingk.

Il lut :

KOHLEMANN

ANCIEN GREFFIER

et au-dessous

CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES.

— De quels ordres? demanda Niebeldingk.

— On a bien voulu m'accorder celui de la Couronne, de quatrième classe, et celui du Mérite, — répondit le vieux d'un ton de fierté modeste en désignant du doigt sa boutonnière.

— Asseyez-vous, je vous prie! fit Niebeldingk saisi d'un respect involontaire.

— Avec votre permission, bien volontiers! murmura le chevalier, qui se posa sur le bord d'une chaise,

L'autre poursuivit :

— Une fois déjà, dans l'escalier, vous vous êtes... (Il allait dire « jeté sur moi », mais il s'arrêta à temps.) Je sais le motif qui vous amène. Maintenant, répondez-moi franchement : croyez-vous qu'il y ait au monde un homme assez bête pour songer à épouser une jeune personne... légère, rencontrée à un souper de cocottes, et qui, ensuite, est venue passer la nuit dans un appartement de garçon? croyez-vous que ce soit possible?

— Non, répliqua le vieux avec une noble franchise. Seu-

lement. il est bien dur d'apprendre de pareilles choses sur le compte de Méta. J'ai toujours pensé que la mâtine n'était qu'une sainte nitouche, et je le disais à ma sœur : « Méfie-toi, ces actrices ne sont pas une société pour la petite ! »

— Vous voyez ! — s'écria Niebeldingk, passant d'une surprise à l'autre, — alors, au fond, que voulez-vous de moi ?

— Moi ! — fit-il, en posant la main sur son cœur, — moi, grand Dieu, mais je ne veux rien du tout ! Pensez-vous, mon cher monsieur, que ce soit un plaisir pour mes vieilles jambes de piétiner sous vos fenêtres ? Je ne demande qu'à rester tranquille dans mon coin et à laisser les autres en repos. Mais je loge chez ma sœur et, j'ai beau lui payer pension... car je n'accepte pas l'aumône ! oh non ! je n'ai de ma vie reçu un sou de personne... je ne puis donner beaucoup. Alors, il faut bien que je me rende un peu utile dans la maison. Ces dames ont toujours de petites commissions... Si charmantes qu'elles soient, il faut bien qu'elles aient leur côté ennuyeux, et le matin, par exemple, quand les chambres ne sont pas faites assez vite, j'aide un peu à faire le ménage... Si seulement je n'avais pas mon asthme... Car l'asthme, voyez-vous, mon cher monsieur...

Un violent accès de toux l'interrompit. Niebeldingk considérait avec une sorte de pitié ironique ce terrible vengeur devant lequel il avait tremblé pendant quatre jours... Il lui conseilla d'étendre ses vieilles jambes et lui demanda s'il accepterait un verre de madère. La figure du chevalier s'éclaira :

— Si cela ne devait pas déranger, bien volontiers !

Jean, qui au coup de sonnette arrivait avec l'air d'un grand inquisiteur, recula d'un pas en voyant l'inconnu si confortablement installé. Et, pour la première fois dans son service, il se permit un manque de tenue et hocha légèrement la tête.

Le chevalier vida son verre d'un trait, puis il s'essuya les lèvres avec un mouchoir de couleur d'où tombaient des grains de tabac. Il contemplait l'ennemi de sa famille d'un œil si tendre qu'il semblait avoir bonne envie de passer dans son camp.

— Oui, oui, reprit-il, que faire ? Quand ma sœur s'est fourré quelque chose dans la tête... C'est que... tout à fait

entre nous, monsieur le baron... ma sœur est un vrai diable. Ah ! Seigneur Dieu ! elle m'en fait voir !... Entrer en lutte avec elle, mauvaise affaire... Si vous ne voulez pas vous attirer des désagréments, monsieur le baron, je n'ai qu'un conseil à vous donner. Dites plutôt oui, tout de suite. Après, vous pourrez toujours reculer, ou bien... Mais ce serait le plus simple.

Niebeldingk riait à gorge déployée.

— Oui, oui, vous ne ririez pas, — murmura tristement le vieux, — si vous connaissiez ma sœur...

— Mais vous, mon cher monsieur, vous la connaissez, et ne croyez-vous pas que peut-être le véritable mobile de ses démarches c'est... l'intérêt... ?

Le vieillard ouvrit de grands yeux ahuris.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda-t-il en roulant son mouchoir dans ses mains.

— Bon ! bon ! calmez-vous, dit Niebeldingk.

Et il lui versa un second verre de vin.

Le chevalier ne se laissa pas corrompre :

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, continua-t-il, que vous vous méprenez absolument sur mes intentions. Je puis aider ma sœur dans son ménage, faire des commissions... mais je ne me serais jamais prêté à une pareille démarche. « Le mariage ou rien », ai-je dit à ma sœur. Nous ne faisons pas de chantage, sachez-le. Tout ou rien.

— Eh bien ! mon cher, dans ce cas, ce sera... rien du tout ! répliqua Niebeldingk en riant.

Le vieux s'apaisa bien vite :

— Mon Dieu ! au fond, monsieur le baron, vous n'avez pas tort. Mais vous aurez des ennuis, je vous en préviens. « Quand je devrais aller jusque devant l'empereur », a dit ma sœur. Et ma sœur... tout à fait entre nous, monsieur le baron... c'est...

— Un diable, oui, je sais.

— Parfaitement, monsieur le baron ! conclut le vieux.

Il riait sous cape, avec le contentement qu'on éprouve à satisfaire une rancune ancienne, et, dans sa joie, il vida d'un trait son second verre de madère.

Niebeldingk réfléchissait. De toute façon, et qu'il fût en

présence d'une insondable bêtise ou d'une rouerie insondable, c'était une sotte histoire, tout à fait propre, une fois ornée des embellissements nécessaires, à défrayer la chronique des petits journaux à scandale. « Les exploits d'un de nos gentilshommes ». il voyait déjà le titre en gros caractères.

— Oui, oui, mon cher monsieur, — dit-il en frappant sur l'épaule du vieux drôle, — c'est une chienne de vie que la nôtre. Si vous pouvez faire autrement, ne soyez jamais un homme du monde !

Le chevalier secoua tristement sa tête grise : « Il n'était plus temps, mais, il y a vingt ans... »

Niebeldingk coupa court à ses confidences :

— Eh bien, que va-t-il se passer ? demanda-t-il. Que pensez-vous que décide votre sœur quand vous rentrerez avec une réponse négative ?

— Je vais vous le dire, monsieur le baron. Oui, ma sœur m'a bien recommandé de vous avertir, car cela doit... — il ricana d'un air malin — cela doit vous produire un grand effet. Nous avons un neveu, qui est lieutenant : il viendra aussitôt vous provoquer. Or un duel est toujours chose fâcheuse, ne serait-ce qu'à cause du scandale, et puis, enfin, il peut toujours vous arriver malheur... De sorte, pense ma sœur, que vous préférerez...

— Arrêtez ! mon ami, —dit Niebeldingk qui se sentait un poids de moins sur le cœur. — Ainsi vous avez un officier dans la famille ! Parfait ! c'est tout ce que je pouvais souhaiter de mieux. Télégraphiez-lui de venir et dites-lui que pendant trois jours, je resterai chez moi à attendre ses témoins. Le pauvre diable me fait pitié... le voilà embarqué dans une mauvaise affaire, mais je n'y puis rien.

— Comment, il vous fait pitié ? — demanda le vieux ; — il tire le pistolet aussi bien que vous.

— Sans doute ! — repartit Niebeldingk, — sans doute, même beaucoup mieux que moi... seulement il n'en aura pas le temps.

Puis il accompagna son hôte jusqu'à la porte. Sur le seuil, Kohlemann s'arrêta et, prenant avec chaleur la main de Niebeldingk :

— Monsieur le baron, vous avez été si bon pour moi, si

aimable... permettez qu'un homme de mon âge vous exprime sa reconnaissance en vous donnant un conseil. Faites bien attention à ces fleurs.

— Quelles fleurs?

— Ce bouquet merveilleux que vous avez envoyé à Méta. C'est ce qui a donné l'éveil à ma sœur, et quand une fois ma sœur a éventé la mèche...

Et, tout joyeux du dernier coup de patte qu'il venait de lancer, il tira soigneusement ses gants de son chapeau et prit congé.

— Ce sont pourtant ces maudits lys qui sont cause de tout! maugréa Niebeldingk, en suivant d'un œil amusé le vieil original qui s'éloignait.

Le madère avait rendu un peu d'élasticité à son pas : le commandeur de *Don Juan*, mais modernisé et remis à neuf.

L'intervention du jeune officier changeait la face des choses et l'affaire prenait un caractère raisonnable ; mais il fallait la mener jusqu'au bout avec un sérieux absolu.

Niebeldingk resta donc trois jours chez lui comme il l'avait promis et s'ennuya royalement entre ses quatre murs...

Le matin du quatrième jour, il écrivit au vieux brave qu'il était las d'attendre et qu'il le priait instamment de ne plus le laisser en suspens.

Il reçut la réponse suivante :

« Monsieur,

» Je vous déclare au nom de tous les miens que je vous livre au mépris de vos semblables. Un homme qui hésite à réhabiliter une jeune fille tendre et confiante n'est pas digne d'entrer dans notre famille. Nous rompons dorénavant toute relation avec vous.

» En vous exprimant la considération que vous méritez, je signe

» KOHLEMANN,

» Ancien greffier, chevalier de plusieurs ordres. »

Et, en post-scriptum :

« Tous mes respects, monsieur le baron. Ne soyez pas froissé. Le duel était impossible ; notre petit lieutenant nous a suppliés de ne pas lui nuire ainsi et de ne jamais dire son nom. Il est reparti sur-le-champ. »

Niebeldingk respira. Maintenant seulement que l'affaire était bien enterrée, il sentait à quel point elle avait pesé sur lui.

Et il se prit à avoir honte.

Lui, un homme auquel sa fortune, son nom, — il pouvait hardiment ajouter son intelligence, — auraient permis de mener une vie des plus nobles, il s'escrimait à des aventures si banales ! Moitié comiques et moitié malpropres qu'elles étaient, tout au plus auraient-elles donné du prix à la vie pour quelque jouvenceau curieux et inexpérimenté ; au seuil de la quarantaine, elles étaient simplement dégradantes.

Si toutes ses expériences et tous ses efforts avaient uniquement abouti à faire de lui un roué qui s'attarde, que valait donc l'existence qu'il avait menée depuis dix ans ?

Et que serait-ce, s'il continuait à n'avoir d'autre intérêt que ces turpitudes, à un âge où ses anciens camarades de collège, — grands propriétaires, hauts fonctionnaires, politiques influents, voire même simples travailleurs, — récoltaient les fruits de leur jeunesse ?

Il voulut chasser ces pensées désagréables ; mais, plus il songeait, plus elles s'imposaient à lui. Et sa honte se changea en dégoût.

Pour fuir l'obsession, il parcourut la ville et finit par échouer à son club.

On l'y accueillit par les questions habituelles sur son aventure. Le respect dont il jouissait arrêtait seul les railleries trop vives.

Voilà donc où il perdait ses journées, dans cette piètre société où les moindres faits-divers fournissaient des sujets de conversation !

Non... pas une heure... pas une une minute de plus... son parti était pris soudain... Et il se hâta de sortir.

Dans les rues, la chaleur était déjà lourde. Haletante et pourtant joyeuse, la foule circulait autour de lui dans une activité silencieuse.

Que faire ? Se marier, naturellement ! Recommencer au foyer familial une nouvelle existence sérieusement réglée. Bien volontiers !... mais avec qui ? Un cœur usé comme le sien n'a plus la force de s'émouvoir devant une pure fleur de jeunesse. Tout au plus les sens parlent-ils encore !

Fréquenter les bains de mer, et, pour trouver grâce aux yeux des filles, faire la cour aux mères en quête d'un épouseur? Se faire inviter dans les châteaux, prendre part aux sauteries pour enlever une jeune héritière à son lieutenant amoureux? Pouah! quel dégoût!

Il rentra chez lui, perplexe, et passa les heures chaudes de l'après-midi, étendu sur sa chaise longue, dans le demi-jour des jalousies baissées.

Vers le soir, il reçut une lettre; c'était l'écriture d'Alice.

Alice!... c'est vrai. Comment avait-il pu l'oublier? La première chose à faire était d'aller la voir. Et, dans un élan de vive gratitude, il brisa le cachet.

« Cher ami,

» Comme tu n'auras sans doute pas le temps de venir me dire adieu avant ton départ, je te prie de me renvoyer certaine petite clef que je t'ai confiée autrefois. Tu n'en as plus besoin; et moi, cela m'ennuie de ne pas savoir au juste où elle traîne.

» Ne crois pas que je t'en veuille le moins du monde. Ma reconnaissance et mon affection persisteront, si longue que doive être notre séparation. Quand nous nous reverrons, nous aurons changé tous deux!

» Mille vœux pour ton voyage.

» ALICE. »

Il se frappa le front comme au sortir d'un mauvais rêve.

Où avait-il donc la tête? Il voulait aller chercher bien loin, et il avait tout à côté de lui ce qu'il pouvait souhaiter de mieux. Où donc serait-il possible de trouver une femme qui répondît si complètement à ses aspirations? une femme mieux habituée à ses goûts, à ses désirs? Une fois le divorce obtenu, ce ne serait qu'un jeu de se lancer avec elle parmi les écueils du mariage.

Sa froideur, son érudition, son activité fébrile? Sans doute! tout cela demeurait fâcheux... Mais tout cela n'avait-il pas déjà changé? Ne l'avait-il pas surprise dernièrement en train de rêver?... et puis ses pleurs... et... son baiser!

Ingrat, insensé qu'il était! Il cherchait un foyer, et il n'avait pas songé à ce cher logis où le perroquet lui-même répétait

son nom. Il y avait au monde un tel perroquet... et il cherchait encore! Quelle folie, quelle infamie!

Chez elle... sur-le-champ, chez elle!...

Mais non, pourtant... Une idée riante, une idée ingénieuse lui traversa l'esprit: il lui sembla presque qu'il allait faire une bonne action. Il décrocha la clef et la mit dans sa poche.

Chez elle,... oui, certes!... mais à minuit.

IX

Il s'était juré de ne plus entrer au club, les théâtres étaient fermés, les restaurants déserts, la famille de son frère était à la campagne... il eut donc quelque peine à tuer le temps, surtout avec ce grand projet dans la tête et cette petite clef dans sa poche.

Il erra jusqu'à dix heures par les allées du *Thiergarten*, écouta avec distraction les chuchotements des couples amoureusement blottis sur les bancs isolés, suivit des yeux les promeneurs attardés, et finit par se mêler au flot humain qui se portait avec curiosité vers les lumières de l'établissement Kroll.

Il éprouvait une satisfaction douloureuse. Pour la première fois depuis bien longtemps, il se sentait redevenu un membre du grand corps social, un humble frère dans cette vaste communauté où tous s'aident les uns les autres. Le temps était passé de la morale égoïste et hautaine : la grande famille, hors de laquelle il n'y a pas de salut, le rappelait dans son sein. Sans doute son scepticisme ne l'abandonnait pas tout à fait; la bonne humeur cependant prenait le dessus. Il aurait volontiers envoyé sa bénédiction aux époux qui s'attardaient à respirer l'air du soir, il aurait donné des conseils paternels aux amoureux cachés dans les bosquets : « Ne gaspillez pas votre temps, mariez-vous, mes enfants! »

Et quand il songeait à *elle*, c'était avec un attendrissement paisible dont il ne se serait pas cru capable. Des paradis s'ouvraient devant lui, pleins de grottes mystérieuses et de retraites intimes. — Et, sur une branche de palmier, Ioko, la brave bête, répétait : « Richard! Richard! »

Sans cesse, il se représentait ce qui allait arriver... le cri d'effroi d'Alice lorsqu'il pénétrerait dans la chambre obscure, et lui-même murmurant afin de la rassurer : « C'est moi, ma chérie ! c'est moi, pour toujours, cette fois, pour toujours !... »

Ah ! quel bonheur, alors ! Quel bonheur profond et silencieux ! Et, se jugeant de nouveau avec sévérité, il condamnait son aveuglement stupide. Puisque le divorce était nécessaire, si la famille du mari voulait, au cours du procès, enlever à Alice la plus grosse partie de sa fortune, que leur importait ? N'était-il pas riche pour deux ? Elle pouvait avoir confiance en lui et, au besoin, il lui rendrait d'un trait de plume le triple de ce qu'elle aurait perdu. Mais à quoi bon se préoccuper ? Lorsque deux êtres ont aussi étroitement associé leur existence, leur fortune, qu'elle soit grosse ou petite, forme aussi un tout inséparable !

De dix heures et demie à minuit, il resta assis dans un coin du café Bauer. Il lut le journal de son pays, ce qu'il ne faisait plus jamais, et il avait une joie d'enfant, quand il découvrait dans la chronique locale ou dans les annonces quelque chose qui pût avoir rapport à leur installation future. M. Bromsel, le marchand de comestibles du chef-lieu voisin, annonçait des arrivées périodiques d'écrevisses de l'Oder, dont Alice raffolait. « Quelle chance ! pensa-t-il, nous n'aurons pas à les faire venir de si loin... » Et il éprouva un appétit subit pour les écrevisses de l'Oder, tant il goûtait déjà en pensée le bonheur de son intimité future avec sa femme. A minuit moins vingt-cinq, il paya sa chartreuse et se mit en route, à pied, car il avait grandement le temps et puis il voulait éviter le bruit inutile d'une voiture s'arrêtant devant la porte. Lorsqu'il arriva, tout était aussi sombre et silencieux qu'il pouvait le désirer.

Le cœur battant, il prit sa clef. C'était une clef double qui se repliait sur elle-même : l'un des côtés ouvrait la porte de la rue ; l'autre, la double porte de la chambre à coucher qui donnait sur l'escalier de service. C'était lui qui avait jadis imaginé cette ingénieuse combinaison.

Il traversa sans encombre la cour et le vestibule et parvint aux marches grinçantes qu'il avait si souvent maudites. Tout en montant sur la pointe des pieds, il se jurait bien de ne

plus faire ce chemin. Il n'entendait pas exposer la réputation de sa fiancée.

C'était déjà bien assez d'avoir peut-être à frapper, dans le cas où le verrou serait poussé. La porte extérieure, du moins, ne lui offrit pas de difficultés, car en tâtonnant avec précaution pour trouver la serrure, il s'aperçut qu'elle tournait sur ses gonds. Une seconde, l'idée folle lui passa par la tête que peut-être Alice avait espéré qu'il viendrait dès sa lettre reçue... Mais au moment de mettre la main sur la porte intérieure, il perçut des chuchotements étouffés qui venaient de la chambre à coucher.

Une des voix était celle d'Alice, l'autre — son cœur s'arrêta — n'était pas celle de la femme de chambre... il la connaissait bien... c'était celle de Fritz d'Etzenberg...

— Fini !

Et sans savoir ce qu'il disait, Niebeldingk murmura plusieurs fois :

— Fini... tout est fini !

Chancelant, il s'appuya au chambranle de la porte, et il écouta.

Était-ce Alice, cette femme, qui balbutiait sans suite des mots d'amour? Était-ce Alice? son Alice si froide, si calme, si sûre d'elle-même dans sa philosophie !

Et l'autre, ce grand dadais qui lui débitait des inepties et que, dans son ravissement, elle interrompait en lui fermant la bouche par de longs baisers, se doutait-il seulement du bonheur qu'il devait à ses vingt ans?... Fini, tout était fini...

Et il était si blasé, si usé jusqu'aux moelles, que dans sa détresse, il eut encore un vague sourire.

Avec des précautions infinies, il redescendit l'escalier, ferma la porte de la rue derrière lui, et il se trouva sur le trottoir, toujours souriant.

Fini... tout était fini. Alice venait de ruiner leur avenir à tous deux.

Alors, soudain, il sentit cruellement à quel point il avait été coupable envers elle. Toute la conduite d'Alice pendant ces trois ans, toute sa vie, tout son amour n'avaient été qu'une supplication muette : « Protège-moi, soutiens moi, ne me brise pas ! »

Et lui ne l'avait ni écoutée, ni comprise. Au lieu de pain, pour toute nourriture il lui avait donné des pierres, des sarcasmes au lieu d'amour, le doute qui glace au lieu de la confiance qui réchauffe et, pour combler la mesure, il n'avait eu que du dédain à son adresse lorsque, dans son ardeur à lui plaire, elle s'était efforcée de se modeler sur lui...

Oui, il comprenait enfin.

Les négations tranchantes d'Alice, sa sécheresse de cœur, son scepticisme hautain, tout ce qui en elle l'avait refroidi, tout ce qui l'avait éloigné d'elle n'était qu'un reflet de sa personnalité à lui. Quoi d'étonnant si le peu de jeunesse qu'avait pu conserver ce cœur de femme flétri se révoltait contre lui, et si, croyant se délivrer, elle se précipitait dans l'abîme?

Il jeta encore un regard d'adieu vers la maison silencieuse et sombre où il venait d'enterrer la plus chère espérance de sa vie, puis il se mit à errer longuement, tristement, par la nuit, dans les rues désertes, sans but, sans volonté. De rares passants glissaient comme des ombres près de lui, des filles craintives, des ivrognes bruyants, encore des filles, et parfois quelque rêveur solitaire comme lui.

Une âcre odeur planait sur la cité, des tourbillons de poussière s'élevaient quand passait une balayeuse.

Et tout, autour de lui, se plongea dans un silence de plus en plus profond. Encore un peu, et il serait resté le seul être vivant...

Mais déjà la vie renaissait avec le jour, dont les rayons blafards commençaient à luire sur les toits. Encore un lendemain !...

Mais plus pour lui. Fini, c'est bien fini... Que d'autres, s'ils le veulent, envoient maintenant des lys des Indes !

H. SUDERMANN

Traduit de l'allemand
par N. VALENTIN et M. RÉMON.

LA DÉFENSE & ILLUSTRATION

DE

L'OPÉRA FRANÇAIS

L'inauguration du nouvel Opéra-Comique est prochaine; l'Opéra prépare une intéressante campagne d'hiver, et l'on parle toujours de fonder un Théâtre-Lyrique. Des œuvres depuis longtemps annoncées ranimeront bientôt la bataille des écoles. C'est le moment de réfléchir un peu sur l'état présent de l'art contemporain et de rechercher dans quel sens va se faire l'évolution musicale. Quelle est la position exacte des partis qui vont se retrouver en présence? De cette mêlée où s'escriment tant d'hommes de valeur, sort-il autre chose que des voix incohérentes? Dans ce désordre en apparence si déconcertant, ne peut-on pas distinguer une direction commune et logique, un mouvement d'ensemble qui entraîne les antagonismes les plus opiniâtres et qui, ayant sa loi secrète, permet d'assigner à la musique sa place dans l'histoire générale?

Je me propose de montrer que notre opéra, encore si jeune, si peu dégagé de la routine ou de la superstition, traverse aujourd'hui la même crise décisive qu'a subie la poésie française à l'époque de la Renaissance.

Et d'abord, ce mot de « Renaissance » ne convient-il pas

maintenant — dans le domaine de la symphonie — à l'heure où nous sommes? Le génie musical s'est formé, chez nous, assez tard, et a presque toujours paru *à la suite* du génie littéraire. Il est aujourd'hui mûri par l'expérience, armé d'une technique extraordinairement perfectionnée, exalté par une émulation qui lui fait reculer chaque jour la limite de ses audaces : c'est un dieu impatient de vaincre et prêt à lancer de front tous ses coursiers. En Allemagne, les temps héroïques sont clos : Wagner fut un prodigue qui semblait ne rien vouloir laisser à ses héritiers. En France, l'ère de grandeur vient de commencer. Sans doute, nous n'avons pas vécu jusqu'ici dans l'impuissance ou la vulgarité. Notre drame lyrique a produit, dans le passé, des œuvres dignes d'un culte cordial ; mais des horizons nouveaux le sollicitent : il éprouve le besoin d'un essor dont il se sent capable. — Pour le moment, malgré cette vive et réconfortante impression d'une aurore commençante, nous sommes encore dans la brume. C'est la *Renaissance*, avec ses généreux élans et ses témérités, ses inspirations et ses tâtonnements : la musique française a perdu le goût des formes précises et elle manque d'orientation ; elle se cherche dans un travail obscur et contradictoire. Elle a l'inquiétude d'un art dévié, diffus, submergé... n'importe : ce qui donne pleine confiance, c'est que jamais, chez nous, les vrais artistes n'ont été plus nombreux qu'aujourd'hui. Jamais ce pouvoir miraculeux du musicien qui consiste à faire de la vie et de la pensée avec des sons, ou à peindre, pour l'œil intérieur, des fresques éblouissantes, n'a été plus ingénieux, plus diversifié, plus assoupli et rompu à toutes les difficultés. Aucun pays d'Europe ne peut se prévaloir de richesses aussi solides que les nôtres. Pour en faire le classement (en se bornant aux compositeurs vivants, à ceux qui ont fait de Paris le centre de leur activité, et sans parler de ceux qui cultivent l'opérette, laquelle mériterait une étude spéciale), on peut emprunter à la politique sa terminologie et distinguer trois groupes principaux.

Le premier, dont les limites sont un peu flottantes, et qui est en voie de transformation, comprend, avec un certain nombre de conservateurs, de modérés et de ralliés, ces esprits sages et prudents qui s'appliquent à continuer la tradition, sans être d'ailleurs systématiquement hostiles aux nouveautés :

on peut leur donner le titre très honorable de « progressistes ». C'est d'abord l'Aréopage de l'Institut, avec MM. Massenet, Saint-Saëns, Reyer, Paladilhe, Dubois, Lenepveu. — S'étonnera-t-on que je place parmi les « conservateurs » un artiste aussi original et libre que l'auteur de la *Danse macabre*?... Je me borne à rappeler qu'il y a quelques jours, M. Saint-Saëns refusait de s'associer au projet d'élever une statue à César Franck, en déclarant « mauvaise » l'influence exercée par l'auteur de *Ghiselle* et de *Hulda*. — A côté d'eux, sans chercher à les nommer dans l'ordre des mérites, on doit citer MM. Widor, Bourgault-Ducoudray, Lefebvre, Pierné, Samuel Rousseau, Messager, Vidal, Marty, Maréchal, Arthur Coquard, Salvayre, Victorin Joncières, madame Augusta Holmès, MM. Missa, Erlanger, Bachelet, Véronge de la Nux...

Le second groupe est celui des radicaux ou des « avancés » qui ont une écriture plus ou moins révolutionnaire, et qui inspirèrent à M. Reyer cette boutade : « Nous n'avons plus qu'à tomber avec grâce! » On y peut distinguer au moins deux écoles qui sont loin de s'entendre pour la rédaction des programmes et le choix du porte-drapeau. L'une est formée par cette « pléiade » qui a recueilli l'enseignement de Franck et en garde une impression profonde, combinée avec celle du grand choc wagnérien : M. Vincent d'Indy, qui est le « maître du chœur »; MM. Duparc. Gabriel Fauré, Charles Bordes, Chausson, Camille Benoit, Pierre de Bréville. — Il faut mettre à part M. Alfred Bruneau qui, admirateur et ami de M. Émile Zola, s'attache avec une conviction ardente à exprimer en musique la vie moderne, et M. Gustave Charpentier, qui est une sorte de Berlioz devenu socialiste. — M. Xavier Leroux, récemment converti au wagnérisme, MM. Paul Dukas et Georges Hue, M. Lazzari enfin, Français d'adoption, complètent ce parti d'avant-garde. Le regretté Alix-Fournier y eût occupé sans doute une place brillante.

Dans le troisième groupe, assez analogue à une « extrême gauche » de l'art musical, le premier rang appartient à M. Debussy, qui doit quelque chose à l'école russe, et dont le *Prélude à l'après-midi d'un Faune* a transposé dans le monde aérien et enchanté de la symphonie les grâces subtiles de Stéphane Mallarmé. Ce style libre et outré, où le marbre pur de

la mélodie classique est réduit en poussière, et qui s'ingénie (comme faisait parfois Emmanuel Chabrier) à brouiller en écheveau inextricable les trois ou quatre fils d'or et de soie dont l'ancienne instrumentation était faite, trouve ses représentants les plus indisciplinés en M. Augustin Savard et M. Albéric Magnard, auteur d'une *Yolande* où, parmi beaucoup d'autres, l'influence de Bach est visible.

Cet essai de dénombrement et de classification n'a, bien entendu, rien de rigoureux ; mais, dans ces diverses régions de l'art, quelle énorme dépense de talents et d'efforts s'impose à notre respect ! Quel savoir ! quelle adresse de main, inconnue aux Schumann et aux Beethoven eux-mêmes ! Si tous ces artistes n'étaient plus de ce monde, ou s'ils habitaient simplement le pays d'Ibsen ; si, au lieu d'être près de nous, mêlés à notre vie de chaque jour, ils avaient le recul de l'espace ou du temps, de façon à devenir un objet d'étude impartiale, quel émerveillement nous éprouverions devant eux ! et quelles découvertes on se plairait à faire dans leurs ouvrages !

Il leur manque cependant quelque chose pour franchir ce stade d'indécision où le génie national cherche à se ressaisir en se renouvelant. Des perspectives brillantes se sont ouvertes dans plusieurs sens ; nous restons pris de vertige en écoutant les splendides fanfares d'appel qui, de tous les côtés à la fois, viennent solliciter notre oreille. Qui démêlera cet embrouillement ? Faut-il se borner à attendre patiemment un homme de vrai génie, un homme de la pure race des Prométhée, capable de discipliner tant de forces éparses et de trouver, dans la mêlée des systèmes, des tentatives incohérentes et des victoires sans lendemain, une droite issue vers un idéal qui serait à la fois très grand et bien français ? L'expérience du passé nous permettra peut-être de mieux comprendre la crise présente et sa fin probable.

En 1549, au milieu de ce XVIe siècle si ardent et si vivant, parut un livre-manifeste qui n'est pas toujours des mieux pensés ni des mieux écrits, mais que l'on s'accorde, avec raison, à considérer comme une « époque » dans l'évolution de la poésie moderne. C'est la *Défense et Illustration de la Langue*

française par Joachim du Bellay. Elle se dresse, comme une stèle de démarcation chargée d'écritures flamboyantes, entre les deux grandes périodes de notre histoire littéraire. Indiquant la fin de la poésie du moyen âge, elle est au seuil de cette voie triomphale qui devait traverser tout le XVIIe siècle, et sur laquelle Ronsard conduisit en carrosses de gala, très empanachés et très lourds, les premières strophes et antistrophes du lyrisme français. Cet opuscule fut le signal d'une révolution d'abord indiscrète et maladroite, bientôt assagie par Malherbe, enfin féconde en résultats durant près de deux siècles.

Du Bellay avait le généreux élan de la vingtième année; il voulait fonder un art national agrandi. Il commençait par déclarer tout à fait insuffisantes, pour un véritable artiste, les anciennes formes de poésie : rondeaux, ballades, virelais, chansons, farces, et « l'épigramme, à laquelle on concède de ne rien signifier dans les neuf premiers vers, pourvu qu'au dixième il y ait le petit mot pour rire ». — A cette condamnation préliminaire, on peut bien comparer, je pense, le discrédit dans lequel sont tombées aujourd'hui les ariettes, cavatines, sérénades, chansons à boire, etc., qui faussaient autrefois dans l'esprit public la vraie notion du drame lyrique et faisaient de certains opéras une simple variété du vaudeville à couplets ou de l'ancienne comédie « avec divertissements ». Aux beaux jours de l'italianisme, combien d'airs de bravoure tolérait-on, absurdes et vides, pourvu qu'il y eût, à la fin, un puissant coup de gosier! Sur la nécessité d'abandonner ou de modifier ce système, tout le monde est d'accord, et il n'y a pas à insister.

Quelle est la cause, continuait du Bellay, de cette infériorité où nous avons langui si longtemps? C'est sans doute qu'une certaine éducation nous manque. Et en voici la fâcheuse conséquence : lorsqu'ils veulent sortir de l'ornière et composer quelque œuvre un peu relevée, nos meilleurs écrivains ne trouvent rien de mieux à faire que d'abandonner l'idiome national pour se mettre à copier servilement les Anciens; aucun livre ne leur paraît sérieux, s'il n'est écrit en latin. C'est là une sotte témérité, une méthode absurde et humiliante. — O imitateurs! disait-il encore, troupeau servile! reblanchisseurs de murailles! Que pensez-vous faire en vous

rompant la tête, jour et nuit, à transcrire un Virgile et un Cicéron? N'oubliez donc pas, ne désertez pas votre pays! écrivez dans la langue qui est la vôtre! Laissez-moi là les Pères conscrits, les Consuls, les Tribuns, les Comices et toute l'antique Rome! Revenez à ce délectable parler de France que vous apprîtes dès le berceau et qui, si vous prenez soin de lui, ne sera nullement incapable d'exprimer votre génie; *défendez-le* et *illustrez-le!* Vous croyez avoir fait merveille, quand vous avez emprunté à tel orateur latin un nom, un verbe, une sentence, ou quand vous avez bâti tout un poème avec des hémistiches dérobés? Vous ressemblez à des maçons qui voudraient imiter les grands architectes; vous êtes des roturiers qui croient reproduire l'excellence d'un gentilhomme parce qu'ils lui ont pris quelque petit geste ou quelque façon de faire vicieuse. — Cette superstition de l'antiquité gréco-latine, du Bellay veut en affranchir ses contemporains; comme Montaigne et comme Rabelais, il plaide avec éloquence pour les droits du génie national[1]; il ne veut même pas qu'on traduise les Anciens, car un traducteur refroidit tout ce qu'il touche, et nous fait passer « de l'ardent sommet de l'Etna sur les cimes glacées du Caucase »; il veut qu'on soit indépendant et français. « La même loi naturelle qui commande à chacun de défendre le lieu de sa naissance, nous oblige aussi à garder la dignité de notre langue. »

Il suffirait de changer quelques mots à ce langage pour l'appliquer exactement à notre objet. Il y a quelques années, on a cru que, pour combler le vide de notre drame lyrique, il fallait y précipiter *Rheingold*, *Siegfried* et *Tristan*. Aujourd'hui, les conditions du progrès ne sont plus les mêmes; le temps a marché. L'influence wagnérienne est devenue aussi dangereuse que l'influence italienne de jadis. Wagner est le péril qu'il faut conjurer à tout prix. De tous côtés, on s'y applique d'ailleurs avec conviction, sinon avec un plein succès. Ne regardons que l'état présent des esprits, et laissons de côté les œuvres, souvent très différentes des intentions : parmi tous les artistes que j'ai énumérés plus haut, il en est beaucoup qui entrèrent irrésistiblement, dans la sphère d'attraction de Wagner; on n'en trouverait pas un qui, aujourd'hui, ne se déclarât appliqué à en sortir.

La superstition du drame wagnérien est devenue ce qu'était en 1549, pour du Bellay, la superstition de l'écriture latine ; ce ne sont pas seulement les membres de l'Institut et leurs amis qui lui sont hostiles, mais les chefs des diverses écoles. Il y a trois ans, M. Vincent d'Indy écrivait : « Je cherche de toutes mes forces à sortir de l'influence wagnérienne, et j'espère y être arrivé dans mon nouveau drame. » (*Fervaal*, — car c'est de lui qu'il s'agit, — a-t-il réalisé cette pensée? ceci est une autre question.) Au moment de la représentation de *Messidor*, M. Alfred Bruneau écrivait aussi : « Que l'inspiration de nos jeunes compositeurs se stérilise en s'asservissant, voilà ce que je ne saurais admettre. Il est malheureusement indiscutable que nombre de nos nouveaux musiciens, tant est vif chez les mieux doués le désir de l'immédiate réussite, *aliènent leur indépendance, oublient la fidélité qu'ils doivent à l'esprit de leur race, se dénationalisent*, etc., *pastichent l'œuvre germanique déjà ancien et point conforme aux exigences de nos âmes, ne sont ni de leur temps ni de leur pays... Pour ma part, j'ai la constante et ferme volonté de faire acte de Français et de moderne*[1]. » M. Gustave Charpentier, qui vient de faire à Mimi Pinson les honneurs de la grande symphonie, n'a pas d'autre profession de foi ; M. Debussy, non plus. L'avenir appartient à celui qui aura raison du wagnérisme et nous livrera la tête du monstre, d'un geste triomphal et sûr comme celui du Persée de Benvenuto, vainqueur de la Gorgone !

Ces analogies de situation sont très nettes : en voici d'autres, d'ordre plus subtil.

J'ai cité plusieurs passages où du Bellay, le théoricien de la Renaissance, plaide contre les Anciens, j'aurais pu en citer vingt autres où il parle d'eux avec une admiration enthousiaste, et où il semble diriger vers eux tout l'effort littéraire de son temps. Que veut-il donc? — Qu'on ne se traîne pas à la remorque des Grecs et des Latins, mais que, d'abord, on les étudie à fond ; qu'on pénètre dans les parties les plus cachées et les plus « intérieures » de leur génie ; qu'on tâche à leur prendre, non pas « la beauté des mots, la peau et la couleur », mais « la chair, les os, les nerfs et le sang » ; il faut

1. *Rivista musicale* de Turin (1897, 2e fasc.).

les « dévorer » ; et, « *après les avoir bien digérés* », se transformer en eux, « les convertir en sang et en nourriture ». Celui qui aura suivi ce régime devra ensuite se ramener en soi et entreprendre, avec l'esprit et les ressources qui lui sont propres, quelque œuvre française : il devra s'attaquer à quelque beau sujet national, le vivre, le souffrir, « rester comme mort en soy-même, suer et trembler maintes fois ».

Entendez encore Ronsard, avec sa rude franchise d'artiste et sa verve pittoresque : « Je te conseille d'apprendre diligemment la langue grecque et latine, voire italienne et espagnole, puis, quand tu les sçauras parfaitement, te retirer en ton enseigne comme un bon soldat, et composer en ta langue maternelle : car c'est un crime de lèse-Majesté d'abandonner le langage de son pays, vivant et florissant, pour vouloir déterrer je ne sçay quelle cendre des Anciens... Je supplie très humblement ceux auxquels les Muses ont inspiré leurs faveurs, de n'être plus latineurs ni grécaniseurs, comme ils sont plus par ostentation que par devoir, et prendre pitié, comme bons enfants, de leur pauvre mère naturelle : ils en rapporteront plus d'honneur et de réputation à l'avenir, que s'ils avaient, à l'imitation de Longueil, Sadolet et Bembe, recousu ou rabobiné je ne sçay quelles vieilles rapetasseries de Virgile et de Cicéron, sans tant se tourmenter, car quelque chose qu'ils puissent écrire, tant soit-elle excellente, ne semblera que le cri d'une oie, au prix du chant de ces vieils cygnes, oiseaux dédiés à Phœbus Apollon. Après la première lecture de leurs écrits, on n'en tient non plus de compte que de sentir un bouquet fani. »

Chacun de ces mots ne paraît-il pas écrit à l'adresse de notre musique moderne? — Non, il ne faut pas se traîner à la remorque de Wagner ; un compositeur français ne doit pas se ruer dans la *Tétralogie* comme un satyre ivre, pressé de tout dérober, dans quelque éblouissant Jardin des Hespérides ; mais il a dû commencer par étudier Wagner pour faire, à cette excellente école, l'éducation de son esprit. Est-ce à dire que nous sommes incapables de nous élever par nous-mêmes à la grande symphonie lyrique comme à la grande poésie, et que nos musiciens ont besoin de l'exemple des Allemands comme nos poètes eurent besoin des leçons de l'antiquité?

Faut-il avouer que, dans l'un et l'autre domaine, l'imitation, en un sens, est pour nous une nécessité? Ce serait peut-être l'idée fondamentale et première à laquelle on arriverait en creusant un peu le sujet ; il nous suffit de dire qu'à une période d'imitation servile succède une période de maturité où l'imitation devient indépendante et personnelle. Voilà donc fixés les traits essentiels de la méthode : étudier d'abord le colosse de Bayreuth, mais « en pénétrant dans les parties les plus *intérieures* » de son génie ; feuilleter « de main nocturne et journelle » ses partitions ; analyser ce style si puissant et si net, qui, sans violer jamais les règles traditionnelles de la syntaxe, a créé un nouveau mode d'expression, au lieu de s'arrêter à des singularités de surface et à des procédés, se fortifier, en remontant le plus possible jusqu'au principe de l'inspiration, par cet admirable exemple de logique, de volonté créatrice et inspirée... Puis, se ramener en soi, se recueillir ; « digérer » ce gros morceau : enfin, agir par soi-même, d'après *lui*, mais autrement que *lui*, à la française. Nous supplions très humblement ceux à qui le ciel a concédé quelque étincelle de génie musical de n'être plus des wagnériens intransigeants. Nous leur demandons « d'avoir pitié, comme bons enfants, de leur pauvre mère naturelle ». Maintenant qu'ils se sont trempés dans le sang du Dragon, de façon à se rendre invulnérables comme le héros des Nibelungen, qu'ils reviennent à nous pour combattre sous notre « enseigne » ; qu'ils sachent discerner ce qu'il sied de prendre au voisin, et ce qu'il faut lui laisser !

De même que les poètes de la Renaissance, selon la doctrine de du Bellay, empruntèrent aux Anciens l'idée de certains genres littéraires (celle de l'ode substituée à la chanson, celle de la satire substituée au coq-à-l'âne, celles de la comédie et de la tragédie substituées aux farces et aux moralités), de même nous avons emprunté à Wagner une idée qui aiguillonne aujourd'hui toute notre activité musicale et nous fait quitter les ronronnages surannés : c'est l'idée du drame lyrique. Elle peut se ramener au principe suivant : le drame lyrique doit avoir la même unité que le drame littéraire ; comme lui, il doit vivre de vérité, et non de gentillesses d'écriture ; comme lui, il doit être passion et mouvement, et

ne pas se figer dans une série de « morceaux » où s'étalerait la virtuosité des interprètes. Tout ce qui fait hors-d'œuvre, tout ce qui suspend l'action pour amuser l'œil ou l'oreille, est à rejeter.

Ces principes n'ont pas encore complètement triomphé de nos vieilles habitudes; on ne saurait dire qu'ils aient conquis tout le public, quand on songe que, récemment, sans soulever la moindre protestation, l'Opéra et l'Opéra-Comique ont osé introduire un ballet dans le *Don Juan* de Mozart. M. Bruneau lui-même s'est cru obligé d'en mettre un, contre toute vraisemblance, dans son *Messidor*. Mais ce furent là, j'aime à le croire, des sacrifices presque involontaires. Sauf de très rares exceptions, les compositeurs sont unanimes à reconnaître qu'il ne suffit plus de juxtaposer des danses et des ariettes pour faire œuvre de théâtre; on peut considérer comme abolis le règne du « divertissement » postiche et celui de la mélodie à couplets.

La chorégraphie, certes, il n'est pas question de la proscrire : on voudrait plutôt la relever de sa décadence, et transformer une simple exhibition de jambes et de costumes — legs des fêtes princières de l'ancien régime — en un art expressif, conforme à l'esprit du drame et capable de le servir sans briser son unité par de jolies extravagances.

Quant au style approprié à ces idées nouvelles, sera-ce, inflexiblement, la mélodie dite « continue »? Devons-nous faire table rase de toutes les traditions de l'art du *bel canto*? Ces petits chefs-d'œuvre de pensée, de sentiment et de goût qui, en touchant le cœur, s'imposaient à la mémoire par le rythme et par l'élégante clarté du dessin, faut-il les condamner? Le drame tout entier doit-il être précipité dans le torrent d'une polyphonie souveraine, pleine de heurts et de remous, à peine gênée dans son cours tumultueux par une déclamation aux lignes indécises?... Ne vaudrait-il pas mieux chercher une sorte d'accommodement entre la formule de Wagner et celle des vieux maîtres français? Je croirais volontiers que là est le problème et que là serait le salut.

On veut absorber le chant dans une sorte de déclamation notée ; mais la déclamation est un art, et le chant en est un autre : est-il bien logique de dire à un art qu'il doit prendre pour

idéal un art voisin et inférieur, et tendre à se rapprocher de lui le plus possible? On reproche à l'ancienne mélodie d'être, à cause de sa carrure, plus appropriée à l'expression des sentiments paisibles qu'à celle des conflits intérieurs; mais, à supposer vraie cette affirmation contestable, un drame doit-il être d'un bout à l'autre une bataille de passions violentes? Le drame littéraire lui-même cherche-t-il à donner dans chaque acte et dans chaque scène le maximum du pathétique? N'aime-t-il pas les gradations, les contrastes, les épisodes qui reposent le spectateur? Et n'y a-t-il pas excès de zèle, de la part du musicien, à vouloir renchérir sur les procédés du littérateur? Craignons de renchérir sur Wagner lui-même; il n'est pas toujours tendu, grondant ou dispersé; Dans sa *Tétralogie* (je ne parle pas de *Tannhäuser*, de *Lohengrin* et du *Vaisseau fantôme*, qui sont du Meyerbeer très poussé en couleur), il y a mainte page d'accalmie où la pensée se concentre, et où le lys des pures mélodies redresse sa tige. Souvenons-nous enfin, sous peine de commettre ce crime de trahison et de « lèse-Majesté » dont parlent les artistes du XVI[e] siècle, que nous appartenons au pays de Berlioz, de Bizet et de Lalo, de Massenet et de Saint-Saëns; que de tels maîtres doivent avoir aussi leur puissance d'attraction, et que l'aptitude au chant est un privilège de notre race.

Les Allemands ne savent pas écrire pour les voix. Wagner les subordonne à l'orchestre et abuse, dans ses récitatifs, de clausules fatigantes[1]; Schumann sacrifie la phrase à la pensée; Beethoven (bien que dans ses sonates et dans ses symphonies il ait trouvé le vrai drame psychologique et que Wagner, auprès de lui, ne soit qu'un très grand mais très superficiel *imagier*), Beethoven lui-même serait un mauvais modèle à suivre: quand il écrit pour les chanteurs, son contre-point reste instrumental, comme celui de Bach, toujours inspiré et dominé par le souvenir de l'orgue. Nos compositeurs auraient vraiment mauvaise grâce à sacrifier leurs qualités instinctives pour copier les défauts du voisin! Ce qu'il nous faut, c'est un homme qui sache allier le génie allemand au génie français,

1. Par exemple, la terminaison du membre de phrase sur un intervalle descendant de septième, quelquefois même de neuvième (voir particulièrement, la *Götterdämmerung*).

comme Mozart sut l'allier au génie italien. Nous ne pourrions pas nous résoudre à admettre une conception de l'opéra d'où seraient exclus, comme contraires à l'esthétique du théâtre, des types de beauté et de vérité tels que le duo de Micaëla et de Don José dans *Carmen*, celui de Margaret et de Rosen dans le *Roi d'Ys*, le quatuor de *Rigoletto*, le septuor des *Troyens*...

Cet accommodement est subordonné à une condition préalable : le choix d'un beau sujet ayant un caractère national. Où le trouver ? Question qui tourmente fort le musicien moderne et l'égare quelquefois ! Devra-t-il remonter à nos vieilles poésies, feuilleter des répertoires tels que les *Épopées françaises* de M. Léon Gautier, ou les *Mistères* de M. Petit de Julleville ?

Ici encore, le principe de l'imitation indépendante peut être appliqué. Wagner a voulu résoudre, à sa manière, un problème qui préoccupait les écrivains allemands depuis le milieu du XVIIIe siècle : donner une vie nouvelle à l'ancienne poésie nationale germanique ; pour cela, il a transformé les vieux mythes héroïques ou religieux en symboles capables de porter des idées très modernes. Celui-là imiterait donc Wagner, au sens le meilleur du mot, qui essaierait de rajeunir et d'illustrer musicalement quelques-uns de nos vieux poèmes populaires. Pour y arriver, au lieu de la légèreté capricieuse d'un compositeur cherchant un sujet d'opéra et le prenant n'importe où, il faudrait — avec le génie musical — la science et la clairvoyance d'un critique, la foi d'un patriote, l'esprit de suite, la volonté d'airain, la belle obstination de l'artiste qui, vivant et souffrant son œuvre, « sue et tremble mainte fois » pour atteindre au vrai drame et à la vraie beauté sans jamais perdre le contact de l'âme française.

Le musicien de *notre* avenir devra-t-il se faire historien, sans se borner à découvrir quelque épisode intéressant et propice, mais avec l'ambition de peindre, en quelque trilogie sublime, de grandes époques ou de grandes figures telles que les Croisades, Jeanne d'Arc, la Réforme, la Révolution, l'Empire ? Préférera-t-il étudier les histoires locales, s'attacher à faire revivre le passé féodal et artistique de quelqu'une de nos provinces, et (sans manquer à utiliser les chants populaires !) exprimer l'âme d'une Bourgogne.

d'une Bretagne, d'une Aquitaine, d'une Provence? Enfin, pour être de son temps et non pas seulement de son pays, devra-t-il, comme MM. Bruneau et Charpentier, se tourner hardiment vers la vie contemporaine et lui demander la matière de son lyrisme? Sur ces différentes questions, il y aurait à écrire tout un livre que chacun peut concevoir selon ses habitudes d'esprit et ses préférences. L'essentiel est de bien s'entendre sur la nécessité d'un retour aux choses françaises. Laissons là les Siegfried, les Wotan et toute l'antique Germanie... Refaisons d'après un nouveau plan, mais avec les ressources qui sont nôtres, le jardin de France sur lequel l'avalanche a croulé.

L'entente existe déjà sur ce point, mais rien n'est plus difficile à un artiste que d'être d'accord avec lui-même et d'appliquer ses propres théories. Tandis que son intelligence perçoit nettement le but à atteindre, il semble qu'une puissance obscure travaille en lui et l'entraîne, à son insu, dans une voie différente. Aussi bien les mots dont on se sert pour fixer une doctrine d'art sont tellement vagues qu'ils produisent des malentendus ; ajoutez enfin que, dans le domaine de l'imagination et du sentiment, il faut plus de temps pour détruire une tyrannie que dans l'ordre politique. Lorsque du Bellay eut exposé son programme avec tant d'éclat, Ronsard crut lui donner satisfaction et joindre l'exemple au précepte dans ses *Quatre premiers livres d'odes*, imprimés en 1550. Il avait emprunté à Pindare l'idée même du genre lyrique, avec l'ampleur et le mouvement de la strophe ; il chantait des contemporains, tels que Michel de L'Hôpital et Henri II ; bref, il se prenait pour un Pindare français. L'œuvre réelle fut cependant tout l'opposé de ce qu'on aurait pu attendre : ce lyrisme nouveau était tout empêtré de mythologie, mal dégagé des modèles grecs, plein de pièces de rapport et de boursouflure, inaccessible, en un mot, au lecteur ordinaire. Mais l'expérience et le temps sont des écoles de sagesse. Après Ronsard, qui n'excella que dans les petits genres, — dans ce que nous appellerions la mélodie détachée, — des hommes de bon sens déblayèrent la voie et brisèrent les derniers liens qui tenaient à la gêne la pensée moderne. Le XVIIe siècle parut :

il sut mettre les choses au point, « digérer » la pâture gréco-latine, la « convertir en os, en chair et en sang »; réalisant les idées de du Bellay dans la grande composition, il fonda une littérature, à la fois très grande et bien française, sur le principe de *l'imitation originale.*

Cette erreur du début (celle de Ronsard faisant le contraire de ce qu'il voulait faire, ou de ce que semblait réclamer la théorie de son ami), il me semble que la musique contemporaine vient de la commettre, et que son affranchissement est une entreprise à recommencer A l'ode pindarique dédiée par Ronsard au chancelier de L'Hôpital, on pourrait donner pour équivalent tel opéra d'hier, dont l'auteur, avec une entière bonne foi, a cru « sortir de l'influence wagnérienne », alors qu'il s'est montré plus allemand que français. Mais cette méprise, reconnue et avouée, peut être considérée comme la fin de tâtonnements inévitables au seuil d'une ère nouvelle. Tout nous autorise à croire que l'évolution de notre drame lyrique, qui commence à peine, va se faire dans le même sens que l'évolution de la poésie, de du Bellay au siècle de Louis XIV, et que nos compositeurs, comprenant la nécessité d'imiter Wagner en l'atténuant, non en l'exagérant, rendront bientôt au génie français la pleine possession de lui-même. Ils sont armés de toutes les ressources nécessaires aux artistes; instruits par des expériences dont quelques-unes furent cruelles, ils ont une vue très nette du dénouement qu'il faut à la crise présente : comment leur effort n'aboutirait-il pas à quelque chose de grand? Je le répète donc, sans prétendre au rôle de prophète et en voulant me borner à celui d'observateur : c'est à une Renaissance que nous assistons.

L'aube, sur les coteaux, traîne sa robe blanche...

Je conclus sur ce joli vers de M. Armand Silvestre, où semble passer le frisson d'un premier crépuscule d'avril.

JULES COMBARIEU

L'Administrateur-Gérant : LOUIS SCHOUÉ.

LA

DANSE DES ÉLÉPHANTS

Kala Nag — autrement dit Serpent Noir — avait servi le Gouvernement de l'Inde, de toutes les manières dont un éléphant peut servir, pendant quarante-sept années ; et, comme il avait au moins vingt ans lorsqu'il fut pris, cela lui faisait presque soixante-dix ans à cette heure, l'âge mûr des éléphants.

Il se souvenait d'avoir poussé, un gros bourrelet de cuir attaché sur le front, pour dégager un canon enlizé dans la boue profonde ; et c'était avant la guerre afghane de 1842, alors qu'il n'avait pas encore atteint la plénitude de sa force. Sa mère Radha Pyari, — Radha la Favorite, — qui avait été prise dans la même chasse que lui, n'avait pas manqué de lui dire, avant que ses petites dents, ses défenses de lait fussent tombées : « Les éléphants qui ont peur attrapent toujours du mal » : et Kala Nag savait que l'avis était bon, car, la première fois qu'il vit un obus éclater, il recula en criant, creva une rangée de faisceaux, et les baïonnettes le piquèrent dans ses parties les plus tendres. Aussi, avant qu'il eût vingt-cinq ans, était-ce fini pour lui d'avoir peur, et devint-il par là même l'éléphant le plus aimé et le mieux soigné qui fût au service du Gouvernement. Il avait transporté des tentes, douze cents livres de tentes, durant la marche à travers l'Inde Supérieure ; il avait été hissé

sur un navire au bout d'une grue à vapeur ; et, après des jours et des jours de traversée, on lui avait fait porter un mortier sur le dos dans un pays étrange et rocailleux, très loin de l'Inde : il avait vu l'empereur Théodoros étendu mort dans Magdala : puis, il était revenu par le même steamer, avec tous les titres, disaient les soldats, à la médaille d'Abyssinie. Il avait vu ses camarades éléphants mourir de froid, d'épilepsie, de faim et d'insolation dans un endroit appelé Ali Musjid, dix ans plus tard : ensuite, il avait été envoyé à des milliers de milles dans le sud, pour traîner et empiler de grosses poutres en bois de teck, aux chantiers de Moulmein. Là, il avait à moitié tué un jeune éléphant insubordonné qui voulait esquiver sa juste part de travail. Après cela, il avait quitté le transport des bois de charpente ; on l'avait employé avec quelques vingtaines de compagnons dressés à cette besogne, pour aider à la capture des éléphants sauvages dans les montagnes de Garo.

Les éléphants ! le Gouvernement de l'Inde y veille avec un soin jaloux : il y a un service tout entier qui ne s'occupe que de les traquer, de les prendre, de les dompter, et de les envoyer à un bout du pays ou à l'autre, suivant les besoins de l'ouvrage.

Kala Nag, debout, mesurait dix bons pieds aux épaules ; ses défenses avaient été rognées à cinq pieds, et, pour les empêcher de se fendre, on avait garni leurs extrémités avec des bandes de cuivre ; mais il savait se servir de ces tronçons mieux qu'un éléphant non dressé de ses vraies défenses aiguës. Quand, après des semaines et des semaines passées à rabattre avec précaution les éléphants épars dans les montagnes, les quarante ou cinquante monstres sauvages étaient poussés dans la dernière enceinte, et que la grosse herse, faite de troncs d'arbres liés, retombait avec fracas derrière eux, Kala Nag, au premier commandement, pénétrait dans ce pandémonium de feux et de barrissements (c'était à la nuit close, en général, et la lumière vacillante des torches rendait difficile de juger les distances) : il choisissait dans toute la bande le plus farouche des porte-défenses et le martelait et le bousculait jusqu'à le réduire au calme, tandis que les hommes, montés sur le dos

des autres éléphants, jetaient des nœuds coulants aux plus petits et les attachaient. Il n'y avait rien, dans l'art de combattre, que Kala Nag, le vieux et sage Serpent Noir, ne connût pas : il avait plus d'une fois, dans son temps, soutenu la charge du tigre blessé, et, sa trompe charnue soigneusement roulée pour éviter les accidents, il avait frappé en l'air, de côté, surpris en plein saut la brute, par un rapide mouvement de tête en coup de faux, — un coup de sa propre invention ; — il avait jeté l'ennemi à terre et, agenouillé sur lui de tout le poids de ses genoux énormes, il en avait exprimé la vie avec un râle et un hurlement : alors il ne restait plus sur le sol qu'une loque rayée, ébouriffée, qu'il tirait par la queue.

— Oui ! disait Grand Toomai, son cornac, — le fils de Toomai le Noir qui l'avait emmené en Abyssinie, et le petit-fils de Toomai des Éléphants qui l'avait vu prendre, — il n'y a rien que le Serpent Noir craigne au monde, excepté moi. Il a vu trois générations de notre famille le nourrir et le panser, et il vivra pour en voir quatre.

— Il a peur de *moi* aussi ! disait Petit Toomai, en se dressant de toute sa hauteur, — quatre pieds, — sans autre vêtement qu'un lambeau d'étoffe.

Il avait dix ans ; c'était le fils aîné de Grand Toomai, et, suivant la coutume, il occuperait la place de son père sur le cou de Kala Nag, lorsqu'il serait grand lui-même et manierait le lourd *ankus* de fer, l'aiguillon des éléphants, que les mains de son père, de son grand-père et de son arrière-grand-père avaient poli. Il savait ce qu'il disait : car il était né à l'ombre de Kala Nag, il avait joué avec le bout de sa trompe avant de savoir marcher, il l'avait mené à l'eau dès qu'il avait su marcher, et Kala Nag n'aurait pas eu l'idée de désobéir à la petite voix perçante qui lui criait ses ordres, pas plus qu'il n'aurait eu l'idée de tuer le petit bébé brun, le jour où Grand Toomai l'apporta sous les défenses de Kala Nag et lui ordonna de saluer celui qui serait son maître.

— Oui, dit Petit Toomai, il a peur de *moi*.

Et il marcha vers Kala Nag, à longues enjambées, l'appela « vieux pourceau gras », et lui fit lever les pieds l'un après l'autre.

— Bon ! dit Petit Toomai, tu es un gros éléphant.

Et il secoua sa tête ébouriffée, en répétant ce que disait son père :

— Le Gouvernement peut bien payer le prix des éléphants, mais c'est à nous, *mahouts*, qu'ils appartiennent. Quand tu seras vieux, Kala Nag, il viendra quelque riche Rajah, qui t'achètera au Gouvernement, à cause de ta taille et de tes bonnes manières, et tu n'auras plus rien à faire qu'à porter des boucles d'or à tes oreilles, un dais d'or sur ton dos, des draperies rouges couvertes d'or sur tes flancs, et à marcher en tête du cortège royal. Alors, je serai assis sur ton cou, ô Kala Nag! un *ankus* d'argent à la main, et des hommes courront devant nous, avec des bâtons dorés, en criant : « Place à l'éléphant du Roi ! » Ce sera beau, Kala Nag, mais pas aussi beau que de chasser dans les jungles.

— Peuh ! dit Grand Toomai, tu n'es qu'un petit garçon, et aussi sauvage qu'un veau de buffle. Cette façon de passer sa vie à courir du haut en bas des montagnes n'est pas ce qu'il y a de mieux dans le service du Gouvernement. Je me fais vieux, et je n'aime pas les éléphants sauvages. Qu'on me donne un parc à éléphants, en briques, une stalle par bête, des pieux solides pour les amarrer sûrement, et de larges routes unies pour les exercer au lieu de ce va-et-vient, toujours en camp volant... Ah ! les casernes de Cawnpore avaient du bon. Il y avait tout près un bazar, et seulement trois heures de travail par jour.

Petit Toomai se rappela le parc à éléphants de Cawnpore et ne dit rien. Il préférait de beaucoup la vie de camp, et détestait ces larges routes unies, les distributions quotidiennes de foin au magasin à fourrage, et les longues heures où il n'y avait rien à faire qu'à surveiller Kala Nag s'agitant sur place entre ses piquets. Ce qu'aimait Petit Toomai, c'était l'escalade par les chemins enchevêtrés que seul un éléphant peut prendre, et puis le plongeon dans la vallée, la brève apparition des éléphants sauvages pâturant à des milles au loin, la fuite du sanglier et du paon effrayés sous les pieds de Kala Nag, les chaudes pluies aveuglantes, quand toutes les montagnes et les vallées fumaient, les belles matinées brumeuses, quand personne ne savait où l'on camperait le soir, la poursuite patiente et minutieuse des bêtes, et la course folle, les

flammes et le tohu-bohu de la dernière nuit, quand elles venaient se précipiter en torrent à l'intérieur des palissades comme des rochers dans un éboulement, découvraient l'impossibilité d'en sortir, et se lançaient contre les poteaux massifs, pour être enfin repoussées par des cris, des torches flamboyantes et des salves de cartouches à blanc. Là, même un petit garçon pouvait se rendre utile ; et Toomai se rendait aussi utile que trois petits garçons. Il tenait sa torche et l'agitait, et criait de son mieux. Mais le vrai bon temps, c'était quand on commençait à faire sortir les bêtes, quand le *keddah*, c'est-à-dire l'enceinte, ressemblait à un tableau qui représenterait la fin du monde, et que les hommes étaient obligés de se faire des signes, ne pouvant plus s'entendre. Alors Petit Toomai grimpait sur un des poteaux ébranlés, ses cheveux noirs, blanchis par le soleil, flottant sur ses épaules, et il avait l'air d'un lutin dans la lumière des torches; puis, à la première accalmie, on entendait les cris aigus d'encouragement qu'il jetait à Kala Nag, parmi les barrissements et les craquements, et le claquement des cordes, et les grondements des bêtes entravées.

— *Maïl, maïl, Kala Nag !* (Allons, allons, Serpent Noir !) *Dant do !* (Un bon coup de défense !) *Somalo ! Somalo !* (Attention ! Attention !) *Maro ! Mar !* (Frappe ! frappe !) Prends garde au poteau ! *Arre ! Arre ! Hai ! Hai ! Kya-a-ah !...*

Et le grand combat entre Kala Nag et l'éléphant sauvage roulait çà et là à travers le *keddah*, et les vieux preneurs d'éléphants essuyaient la sueur qui leur inondait les yeux, et trouvaient le temps d'adresser un signe de tête à Petit Toomai, tout frétillant de joie au sommet du poteau.

Il fit plus que de frétiller ! Une nuit, il se laissa glisser du haut de son poteau, se faufila parmi les éléphants, ramassa le bout libre d'une corde tombée par terre et la jeta vivement à l'homme qui essayait d'attraper un petit récalcitrant (les jeunes donnent toujours plus de mal que les adultes). Kala Nag le vit, le saisit dans sa trompe, le tendit à Grand Toomai qui le gifla dare-dare, et le remit sur le poteau. Le lendemain matin, il le gronda et lui dit :

— Un bon parc à éléphants, en briques, et quelques tentes à porter, est-ce que ce n'est pas tout ce qu'il nous faut? Est-ce

que tu as besoin d'aller attraper des éléphants pour ton compte, espèce de petit vaurien? Voilà maintenant que ces malheureux chasseurs, dont la paie n'approche pas de la mienne, ont parlé de l'affaire à Petersen Sahib!

Petit Toomai eut peur. Il ne savait pas grand'chose des hommes blancs, mais Petersen Sahib était pour lui le plus grand homme blanc du monde : il était le chef de toutes les opérations dans le *keddah*, l'homme qui prenait tous les éléphants pour le Gouvernement de l'Inde; il en savait plus long que n'importe qui sur les us et coutumes des éléphants.

— Quoi? qu'est-ce qui peut arriver? dit Petit Toomai.

— Ce qui peut arriver? Le pis, tout simplement! Petersen Sahib est un fou : autrement, pourquoi irait-il chasser ces démons sauvages?... Il est capable de t'inviter à te faire chasseur d'éléphants pour aller dormir n'importe où, dans ces jungles fiévreuses, pour être, un jour, en fin de compte, piétiné à mort dans le *keddah!*... C'est une chance, après ta sottise, que tu sois là sain et sauf. La semaine prochaine, la chasse sera finie, et nous autres, de la plaine, nous regagnerons nos postes. Alors nous marcherons sur de bonnes routes et nous ne penserons plus à tout cela. Mais, fils, je suis fâché que tu te sois mêlé de cette besogne : c'est l'affaire de ces gens d'Assam, ces immondes rôdeurs de jungle. Kala Nag ne veut obéir à personne qu'à moi : aussi me faut-il aller avec lui dans le *keddah*, mais il n'est qu'un éléphant de combat, et il n'aide pas à lier les autres. C'est pourquoi je demeure assis à mon aise, comme il convient à un mahout, — non pas un simple chasseur! — un mahout, dis-je, un homme qui obtient une pension à la fin de son service. Est-ce que la famille de Toomai des Éléphants est faite pour être foulée aux pieds dans la boue du *keddah*? Méchant, vilain, fils indigne! Va-t'en laver Kala Nag, fais attention à ses oreilles, et vois s'il n'a pas d'épines dans les pieds; autrement, Petersen Sahib t'attrapera, bien sûr, et fera de toi un chasseur sauvage... un de ces êtres qui suivent les pistes d'éléphants, un ours de jungle. Pouah! Fi donc! Va!

Petit Toomai s'en alla sans mot dire, mais il raconta tous ses griefs à Kala Nag, pendant qu'il examinait ses pieds.

— Cela m'est égal, — dit Petit Toomai à Kala Nag, en

retournant le bord de sa vaste oreille droite : — ils ont dit mon nom à Petersen Sahib, et peut-être... peut-être... qui sait ?... Tiens ! voici une grosse épine que je t'ai enlevée !

Les quelques jours suivants furent employés à rassembler les éléphants, à promener les animaux nouvellement pris, entre deux éléphants apprivoisés, pour n'avoir pas trop d'ennuis avec eux en descendant au sud, vers les plaines, puis à réunir les couvertures, les cordes et tout ce qui avait pu être abîmé ou perdu dans la forêt. Petersen Sahib arriva sur le dos de son intelligente Pudmini : il était allé porter leur paye à d'autres camps dans les montagnes, car la saison tirait à sa fin ; et maintenant, assis à une table sous un arbre, un commis indigène règlait leurs gages aux cornacs. Une fois payé, chaque homme retournait à son éléphant et rejoignait la ligne qui se tenait prête à partir. Les preneurs, les chasseurs, les meneurs, tous les hommes du *keddah* régulier, qui passent dans les jungles une année sur deux, étaient montés sur le dos des bêtes appartenant à la troupe permanente de Petersen Sahib, ou bien adossés au tronc des arbres, leur fusil en travers des bras. Ils plaisantaient les cornacs qui s'en allaient, et riaient quand les éléphants nouvellement pris rompaient l'alignement pour courir de tous les côtés. Grand Toomai se dirigea vers le commis avec Petit Toomai derrière lui, et Machua Appa, le chef des traqueurs, dit tout bas à un de ses amis :

— Voilà de la bonne graine de chasseur qui s'envole ! C'est une pitié d'envoyer ce jeune coq de jungle muer dans les plaines.

Or, Petersen Sahib avait des oreilles tout autour de la tête, comme doit en avoir un homme qui passe sa vie à écouter le plus silencieux des êtres vivants, — l'éléphant sauvage. Il se retourna sur le dos de Pudmini, où il était étendu tout de son long, et dit :

— Qu'est-ce donc ? Je ne savais pas qu'il y eût un homme parmi les cornacs de la plaine qui eût assez d'esprit pour lier même un éléphant mort.

— Ce n'est pas un homme, mais un enfant. Il est entré dans le *keddah*, à la dernière prise, et a jeté la corde à Barmao que voilà, quand nous tâchions d'éloigner de sa mère ce jeune éléphant qui a une verrue sur l'épaule.

Machua Appa désigna du doigt Petit Toomai; Petersen Sahib le regarda, et Petit Toomai salua jusqu'à terre.

— Lui, jeter une corde? Il n'est pas plus haut qu'une cheville à piquet... Petit, comment t'appelles-tu? dit Petersen Sahib.

Petit Toomai avait trop peur pour desserrer les dents, mais Kala Nag était derrière lui; l'enfant fit un signe de la main, et Kala Nag l'enleva dans sa trompe et le tint au niveau du front de Pudmini, en face du grand Petersen Sahib. Alors, Petit Toomai se couvrit le visage de ses mains, car il n'était qu'un enfant, et sauf en ce qui touchait les éléphants, il était aussi timide qu'un enfant peut l'être.

— Oh! oh! dit Petersen Sahib en souriant sous sa moustache, et pourquoi as-tu appris à ton éléphant ce tour-là? Est-ce pour t'aider à voler le blé vert sur les toits des maisons, quand on met les épis à sécher?

— Pas le blé vert, Protecteur du Pauvre!... les melons, dit Petit Toomai.

Et tous les hommes assis à l'entour éclatèrent de rire bruyamment. La plupart d'entre eux avaient appris ce tour à leurs éléphants, lorsqu'ils étaient gamins. Petit Toomai était suspendu à huit pieds en l'air, et il aurait désiré très fort être à huit pieds sous terre.

— C'est Toomai, mon fils, Sahib! dit Grand Toomai, en fronçant les sourcils. C'est un méchant garçon, et il finira en prison, Sahib.

— Pour ça, tu me permettras d'en douter! dit Petersen Sahib. Un gamin qui, à son âge, est capable d'affronter un plein *keddah* ne finit pas en prison... Tiens, petit, voici quatre annas pour acheter des bonbons, parce que tu as une vraie petite tête sous ce grand chaume de cheveux. Le moment venu, tu peux devenir un chasseur aussi.

Grand Toomai fronça les sourcils plus fort que jamais.

— Rappelle-toi, cependant, que les *keddahs* ne sont pas des endroits où doivent jouer les enfants! ajouta Petersen Sahib.

— Est-ce qu'il faudra n'y aller jamais, Sahib? demanda Petit Toomai avec un gros soupir.

— Si! répondit en souriant de nouveau Petersen Sahib: quand tu auras vu les éléphants danser!... Ce sera le moment...

Viens me trouver, quand tu auras vu danser les éléphants, et alors je te laisserai entrer dans tous les *keddahs*.

Il y eut une nouvelle explosion de rires, car la plaisanterie est vieille parmi les preneurs d'éléphants : c'est une façon de dire *jamais*. Il y a de grandes clairières unies, cachées au loin dans les forêts, que l'on appelle les « salles de bal » des éléphants, mais on ne les découvre que par hasard, et nul homme n'a jamais vu les éléphants danser. Lorsqu'un chasseur se vante de son adresse et de sa bravoure, les autres lui disent :

— Et quand est-ce que tu as vu les éléphants danser ?

Kala Nag reposa Petit Toomai sur le sol, et l'enfant salua de nouveau très bas, s'en alla avec son père, et donna la pièce de quatre annas à sa mère, qui nourrissait un dernier-né. Puis toute la famille prit place sur le dos de Kala Nag, et la file d'éléphants, grognant, criant, se déroula le long du chemin de montagne, vers la plaine. C'était une marche très animée, à cause des nouveaux éléphants, qui causaient de l'embarras à chaque gué, et qu'il fallait flatter ou battre à chaque instant.

Grand Toomai menait Kala Nag sans douceur, car il était fort mécontent. Quant à Petit Toomai, il était trop heureux pour parler : Petersen Sahib l'avait remarqué et lui avait donné de l'argent ; il éprouvait ce qu'éprouverait un simple soldat appelé hors des rangs pour recevoir des éloges de son commandant en chef.

— Qu'est-ce que veut dire Petersen Sahib, avec la danse des éléphants ? demanda-t-il enfin doucement à sa mère.

Grand Toomai l'entendit et grommela :

— Que tu ne seras jamais un de ces buffles de montagne, un de ces traqueurs. Voilà ce qu'il voulait dire... Hé ! là-bas, vous, en tête, qu'est-ce qui barre la route ?

Un cornac, à deux ou trois éléphants en avant, un homme de l'Assam, se retourna en criant avec colère :

— Amène Kala Nag, et cogne-moi sur ce nouveau que j'ai là, pour lui apprendre à se tenir... Pourquoi Petersen Sahib m'a-t-il choisi pour descendre avec vous autres, ânes de rizières !... Place ta bête sur le côté, par ici, et laisse-la travailler des défenses... Par tous les Dieux des montagnes, ces nouveaux-là sont possédés... ou bien ils sentent leurs camarades dans la jungle !

Kala Nag frappa le nouveau dans les côtes, à lui en faire perdre le souffle, tandis que Toomai disait :

— Nous avons nettoyé les montagnes d'éléphants sauvages, à la dernière chasse. C'est seulement la négligence avec laquelle vous les conduisez. Est-ce que je suis chargé de l'ordre tout le long de la file?

— Écoutez-le! cria l'autre cornac. « Nous avons nettoyé les montagnes!... » Ah! ah! vous êtes malins, vous autres gens de la plaine. Tout le monde, sauf un ver de vase qui n'a jamais vu la jungle, tout le monde saurait qu'ils savent bien, *eux*, que la chasse est finie pour cette saison; alors, ce soir, tous les éléphants sauvages... Mais pourquoi gaspiller ce qu'on sait devant une tortue de rivière?

— Qu'est-ce qu'ils feront? cria Petit Toomai.

— Ohé! petit. Tu es donc là? Eh bien, je vais te le dire : car toi, tu as du bon sens. Ils danseront, voilà? Et ton père, qui a nettoyé toutes les montagnes de tous les éléphants, fera bien de mettre double chaîne à ses piquets ce soir.

— Qu'est-ce qu'il raconte? fit Grand Toomai. Pendant quarante années, de père en fils, nous avons gardé les éléphants, et nous n'avons jamais entendu parler de ces danses-là.

— Oui, mais un homme des plaines, qui vit dans une hutte, ne connaît que les quatre murs de sa hutte... Eh bien, laisse tes éléphants sans entraves, ce soir, et tu verras ce qui arrivera. Quant à leur danse, j'ai vu la place où... *Bapree bap!* combien de tournants a cette rivière Dihang? Voici encore un gué, et il nous faut mettre les petits à la nage. Tenez-vous tranquilles, vous autres, là-bas derrière!...

Ainsi causant, se querellant, et pataugeant à travers les rivières, ils firent leur première étape, jusqu'à une sorte de camp destiné à recevoir les nouveaux éléphants.

Là, les animaux furent enchaînés par les jambes de derrière aux lourdes masses des piquets; on mit des cordes supplémentaires aux nouveaux; on entassa devant eux le fourrage. Puis les cornacs de la montagne retournèrent vers Petersen Sahib, sous le soleil de l'après-midi, en recommandant à ceux de la plaine d'être exceptionnellement soigneux ce soir-là; et ils riaient lorsque ceux-ci leur en demandaient la raison.

Petit Toomai surveilla le souper de Kala Nag; et, comme

le soir tombait, il erra à travers le camp, heureux au delà de toute expression, en quête d'un tam-tam. Lorsqu'un enfant hindou se sent le cœur en liesse, il ne court pas de tous les côtés et ne fait pas un vacarme désordonné. Il s'assoit par terre et se donne une petite fête à lui tout seul. Et Petit Toomai s'était vu adresser la parole par Petersen Sahib ! S'il n'avait pas trouvé ce qu'il cherchait, il en aurait fait une maladie. Mais le marchand de bonbons du camp lui prêta un petit tam-tam, — un tambour que l'on frappe du plat de la main, — et il s'assit par terre, les jambes croisées, devant Kala Nag, au moment où les étoiles commençaient à paraître, le tam-tam sur ses genoux ; et il tambourina, tambourina, tambourina, et, plus il pensait au grand honneur qui lui avait été fait, plus il tambourinait, tout seul parmi le fourrage des éléphants. Il n'y avait ni air ni paroles, mais tambouriner le rendait heureux. Les nouveaux éléphants tiraient sur les cordes, piaulaient de temps en temps et trompettaient, et il entendait sa mère, dans la hutte du camp, qui endormait son petit frère avec une vieille, vieille chanson sur le grand dieu Siva, lequel a dit jadis à tous les animaux ce qu'ils devaient manger... C'est une berceuse très douce et dont voici le premier couplet :

Siva, qui répandit les moissons et fit souffler les vents,
Assis au portail d'un jour des anciens temps,
Donnait à chacun sa part, vivres, labeur, destinée,
Du mendiant sur le seuil à la tête couronnée.
Toutes choses a-t-il faites, Siva le Préservateur.
Mahadeo ! Mahadeo ! toutes choses :
L'épine pour le chameau, le foin pour le bœuf de labour,
Et le cœur de ta mère pour ta tête endormie, ô fils de mon amour !

Petit Toomai accompagna la chanson d'un joyeux boum-boum à la fin de chaque couplet, jusqu'à ce qu'il eut sommeil et s'étendit lui-même sur le fourrage, à côté de Kala Nag. Enfin les éléphants commencèrent à se coucher, l'un après l'autre, selon leur coutume ; et Kala Nag, à la droite de la ligne, resta seul debout ; il se balançait lentement, de-ci de-là, les oreilles tendues en avant pour écouter le vent du soir qui soufflait tout doucement à travers les montagnes. L'air était rempli de tous les bruits nocturnes qui, rassem-

blés, font un seul grand silence, — le toc-toc d'une tige de bambou contre l'autre, le frou-frou d'une chose vivante à travers le taillis, le grattement et le cri étouffé d'un oiseau à demi réveillé (les oiseaux sont éveillés dans la nuit bien plus souvent qu'on ne pense), une chute d'eau, très loin...

Petit Toomai dormit quelque temps, et, quand il s'éveilla, il faisait un brillant clair de lune, et Kala Nag était toujours debout, les oreilles dressées. Petit Toomai se retourna dans le fourrage bruissant, et considéra la courbe de l'énorme dos sur le ciel où il cachait la moitié des étoiles; et, pendant qu'il regardait, il entendit, si loin que ce bruit faisait à peine comme une piqûre d'épingle à travers le silence, l'appel de cor d'un éléphant sauvage. Tous les éléphants, jusqu'au bout du parc, sautèrent sur leurs pieds, comme frappés d'une balle, et leurs grognements finirent par réveiller les mahouts endormis : ceux-ci sortirent et frappèrent sur les chevilles des piquets avec de gros maillets, puis serrèrent telle corde et nouèrent telle autre, et tout redevint tranquille. Un des nouveaux éléphants avait presque déchaussé son piquet : Grand Toomai enleva la chaîne de Kala Nag, la mit à l'autre comme entrave, le pied de devant relié au pied de derrière, puis il enroula une tresse d'herbe à la jambe de Kala Nag, et lui dit de ne pas oublier qu'il était attaché solidement. Il savait que lui-même, son père et son grand-père avaient fait la même chose bien des centaines de fois. Kala Nag ne répondit pas à cet ordre par son glouglou habituel. Il resta immobile, regardant au loin à travers le clair de lune, la tête un peu relevée, les oreilles déployées comme des éventails, vers les grandes ondulations que faisaient les montagnes de Garo.

— Fais-y attention, s'il est agité cette nuit ! dit Grand Toomai à Petit Toomai.

Et il rentra dans la hutte, et se rendormit.

Petit Toomai était juste sur le point de se rendormir aussi, quand il entendit la corde se rompre avec un petit tintement. Et Kala Nag roula hors de ses piquets, aussi lentement et silencieusement que roule un nuage hors d'une vallée. Petit Toomai trottina derrière lui, nu-pieds, sur la route, dans le clair de lune, appelant à voix basse :

— Kala Nag! Kala Nag! Prends-moi avec toi, ô Kala Nag!

L'éléphant se retourna, sans bruit, revint de trois pas en arrière, abaissa sa trompe, enleva l'enfant sur son cou, et, avant que Petit Toomai eût seulement fixé ses genoux, il se glissait dans la forêt.

Il s'éleva du parc une fanfare de furieux barrissements; puis, le silence se referma sur toutes choses, et Kala Nag se mit en marche. Quelquefois une touffe de hautes herbes balayait ses flancs tout du long, comme une vague balaye les flancs d'un navire, et quelquefois un bouquet pendant de poivrier sauvage grattait son dos d'un bout à l'autre, ou bien un bambou craquait au frôlement de son épaule; mais, entre temps, il se mouvait sans aucun bruit, poussant tout droit à travers l'épaisse forêt de Garo comme à travers une fumée. Il suivait une route montante, mais, bien que Petit Toomai guettât les étoiles par les éclaircies des arbres, il n'aurait pu dire dans quelle direction. Enfin Kala Nag atteignit la crête et s'arrêta une minute, et Petit Toomai put voir les cimes des arbres, comme une fourrure tachetée qui s'étendait sous le clair de lune à des milles et des milles, et le brouillard d'un blanc bleuâtre, sur la rivière, dans le fond. Toomai se pencha en avant, regarda, et il sentit que la forêt était éveillée au-dessous de lui, éveillée, vivante et populeuse. Une de ces grosses chauves-souris brunes, qui se nourrissent de fruits, lui effleura l'oreille; les piquants d'un porc-épic cliquetèrent sous bois; et, dans l'obscurité, entre les troncs d'arbres, il entendit un sanglier qui fouillait avec ardeur la terre chaude et humide et reniflait en fouillant. Puis les branches se refermèrent sur sa tête, et Kala Nag commença à descendre dans la vallée, non plus paisiblement, cette fois, mais comme un canon échappé descend un talus à pic, d'un élan. Les énormes membres se mouvaient avec une régularité de pistons, par enjambées de huit pieds, et l'on entendait des froissements de peau ridée au pli des articulations. Les broussailles éventrées craquaient de part et d'autre avec un bruit de toile déchirée: les jeunes pousses, qu'il écartait de droite et de gauche avec ses épaules, rebondissaient en arrière et lui cinglaient les flancs: de grandes traînées de lianes emmêlées et compactes pendaient de ses défenses, tandis qu'il jetait la tête de côté et

d'autre et se creusait son chemin. Alors Petit Toomai s'aplatit contre le grand cou, de peur qu'une branche ballante ne le balayât sur le sol, et il souhaita d'être rentré au parc. L'herbe devenait marécageuse, et les pieds de Kala Nag pompaient et collaient à terre quand il les posait, et le brouillard de la nuit, au fond de la vallée, glaçait Petit Toomai. Il y eut des éclaboussures et un pataugement, une poussée d'eau rapide, et Kala Nag entra dans le lit d'une rivière, en tâtant sa route à chaque pas. Par-dessus le bruit du courant qui tourbillonnait autour des fortes jambes, Petit Toomai entendait d'autres éclaboussures et de nouvelles fanfares en amont et en aval, des grognements énormes, des ronflements de colère; et, dans le brouillard, tout alentour, comme des vagues, roulaient des ombres.

— Hé! dit-il à demi-voix, et ses dents claquèrent. Le peuple des éléphants est dehors cette nuit. C'est la danse, alors!

Kala Nag sortit de l'eau avec fracas, souffla dans sa trompe pour l'éclaircir, et commença une nouvelle ascension; mais, cette fois, il n'était plus seul, et n'avait plus à se frayer de chemin. C'était déjà chose faite : sur six pieds de large, en droite ligne devant lui, toute courbée, l'herbe de la jungle essayait de se redresser et de se tenir. Beaucoup d'éléphants devaient avoir suivi cette voie quelques minutes auparavant. Petit Toomai se retourna, et, derrière lui, un grand sauvage porte-défenses, aux petits yeux de pourceau, brillants comme la braise, émergeait tout juste de la rivière embrumée. Puis, les arbres se refermèrent encore, et ils continuèrent de monter, avec des fanfares et des cris, et le bruit des branches brisées tout alentour. A la fin, Kala Nag s'arrêta entre deux troncs d'arbres, au sommet de la montagne; ils faisaient partie d'une enceinte poussée autour d'un espace irrégulier de trois ou quatre acres environ, et, sur tout cet espace, Petit Toomai pouvait le voir, le sol avait été foulé jusqu'à devenir aussi dur qu'un carrelage de briques. Quelques arbres s'élevaient au centre de la clairière, mais leur écorce était usée, et le bois même apparaissait au-dessous, brillant et poli, sous les taches de clair de lune. Des lianes pendaient des branches supérieures, dont les fleurs en forme de cloches, grands liserons d'un blanc de cire, tombaient comme alourdies de

sommeil jusqu'à terre. Mais, dans les limites de la clairière, il n'y avait pas un brin de verdure : rien que la terre foulée. Le clair de lune lui donnait une teinte gris de fer, excepté çà et là où se tenaient quelques éléphants : leurs ombres étaient noires comme de l'encre. Petit Toomai regardait en retenant sa respiration, les yeux presque hors de la tête ; et, tandis qu'il regardait, des éléphants toujours plus nombreux sortaient d'entre les troncs d'arbres, en se balançant, pour entrer dans l'espace ouvert. Petit Toomai ne savait compter que jusqu'à dix ; il compta et recompta sur ses doigts, jusqu'à ce qu'il perdît son compte de dizaines, et la tête commença de lui tourner. En dehors de la clairière, il entendait le fracas des éléphants à travers le taillis, comme ils se frayaient un chemin au flanc de la montagne ; mais, aussitôt arrivés dans le cercle des troncs d'arbres, ils se mouvaient comme des fantômes.

Il y avait là des mâles sauvages aux défenses blanches, avec des feuilles mortes, des noix et des branchettes restées dans les plis de leurs cous et de leurs oreilles ; de grassse femelles nonchalantes, avec leurs petits d'un noir rose, à peine hauts de trois ou quatre pieds, qui ne pouvaient rester en place et couraient sous leurs mamelles : de jeunes éléphants dont les défenses commençaient juste à pointer, et qui s'en montraient tout fiers ; de maigres et osseuses femelles, restées vieilles filles, avec leurs inquiètes faces creuses et des trompes d'écorce rude ; de vieux solitaires, couverts de cicatrices, balafrés de l'épaule au flanc dans les batailles d'autrefois, et les gâteaux de boue rapportés de leurs baignades à l'écart dégouttaient encore de leur garrot ; et il y en avait un avec une défense brisée, avec toutes les marques d'un terrible assaut, le furieux sillon des griffes d'un tigre à son flanc. Ils se faisaient vis-à-vis, ou se promenaient de long en large, deux à deux, ou restaient à se balancer et à se dandiner tout seuls. Il y en avait des vingtaines et des vingtaines. Tant qu'il se tiendrait couché sur le cou de Kala Nag, Toomai savait que rien ne pouvait lui arriver : car un éléphant sauvage, même dans le tumulte et la mêlée du *keddah*, ne lèverait pas sa trompe pour arracher un homme du cou d'un éléphant apprivoisé ; et ceux-là ne pensaient guère aux hommes, cette nuit. Un

moment, ils tressaillirent et dressèrent les oreilles en avant : ils entendaient un bruit de ferraille dans la forêt. C'était Pudmini, la monture favorite de Petersen Sahib, sa chaîne cassée court, qui gravissait, grognant et soufflant, la dernière pente. Elle avait brisé ses piquets, sans doute, et venait droit du camp de Petersen. Et Toomai vit un autre éléphant, qu'il ne connaissait pas, avec de profondes écorchures faites par les cordes sur le dos et le poitrail. Lui aussi devait s'être échappé d'un camp établi dans les montagnes d'alentour.

Enfin on n'entendit plus d'éléphants marcher dans la forêt, et Kala Nag roula pesamment d'entre les arbres et s'avança au milieu de la foule, gloussant et gargouillant ; et tous les éléphants commencèrent à s'expliquer dans leur langage et à se mouvoir çà et là. Toujours couché, Petit Toomai découvrait des vingtaines et des vingtaines de larges dos, des oreilles branlantes, des trompes ballottantes, et de petits yeux roulants. Il entendait le cliquetis des défenses lorsqu'elles s'entrecroisaient par hasard, le bruissement sec des trompes enlacées, le frottement des flancs et des épaules énormes, dans la cohue, l'incessant flic-flac et le sifflement des grandes queues. Puis, un nuage couvrit la lune, et ce fut la nuit noire : mais les poussées, les froissements et les gargouillements n'en continuèrent pas moins, paisibles et réguliers. L'enfant savait Kala Nag entouré d'éléphants, et ne voyait aucune chance de le faire sortir de l'assemblée; il serra les dents et frissonna. Dans un *keddah*, au moins, il y avait la lumière des torches et les cris, mais ici, il était tout seul dans les ténèbres, et, une fois, une trompe se leva et lui toucha le genou. Ensuite, un éléphant trompetta, et tous reprirent en chœur, pendant cinq ou six terribles secondes. La rosée pleuvait des arbres en larges gouttes sur les dos invisibles. Et un grondement sourd commença : pas bien haut, d'abord, et Petit Toomai n'aurait pu dire ce que c'était : le bruit monta, monta, et Kala Nag levait ses pieds de devant l'un après l'autre, et les reposait sur le sol, — une, deux! une, deux! — avec une régularité de marteaux-pilons. Les éléphants frappaient du pied maintenant tous ensemble, et cela sonnait comme un tambour de guerre battu à la bouche d'une caverne. La rosée tombait toujours des arbres; à la fin

il n'en devait plus rester sur les feuilles : et le grondement ne cessait pas d'augmenter, le sol oscillait et tremblait, si bien que Petit Toomai mit ses mains sur ses oreilles pour ne plus entendre. Mais c'était une vibration unique, immense, qui le parcourait tout entier, le heurt de ces centaines de pieds si lourds sur la terre à cru. Une ou deux fois, il sentit Kala Nag et tous les autres avancer de quelques pas, et le bruit de pilon devint alors un bruit de verdures écrasées, dont la sève giclait : mais, une minute ou deux plus tard, c'était de nouveau le roulement des pieds sur la terre durcie. Un arbre craquait et gémissait quelque part près de lui. Il étendit le bras et sentit l'écorce, mais Kala Nag avança, toujours piétinant, et l'enfant ne savait plus où il était dans la clairière. Les éléphants ne donnaient plus signe de vie. Une fois seulement, deux ou trois petits piaillèrent ensemble ; alors, il entendit un coup sourd et le bruit d'une bagarre, et le roulement reprit. Maintenant il y avait bien deux grandes heures que cela durait, et Petit Toomai souffrait dans chacun de ses nerfs : mais il savait, à l'odeur de l'air, dans la nuit, que l'aube allait venir.

Une nappe de jaune pâle s'éclaira derrière les collines vertes ; au premier rayon, le piétinement s'arrêta, comme si la lumière eût été un ordre. Avant que le bruit eût fini de résonner dans la tête de Petit Toomai, avant même qu'il eût changé de position, il n'y avait plus en vue un seul éléphant, sauf Kala Nag, Pudmini et l'éléphant marqué par les cordes ; et aucun signe, aucun murmure ni chuchotement sur les pentes des montagnes, ne laissait deviner où les autres s'en étaient allés. Toomai regarda de tous ses yeux, avidement. La clairière, autant qu'il s'en souvenait, s'était augmentée pendant la nuit ; l'enceinte de broussailles et de hautes herbes avait été reculée. Petit Toomai regarda une fois encore ; maintenant il comprenait le pilonnement. Les éléphants avaient élargi l'espace foulé, réduit en litière, à force de piétiner, l'herbe épaisse et les roseaux juteux, la litière en brindilles, les brindilles en fibres menues, et les fibres en terre durcie.

— Ouf ! dit Petit Toomai, — et ses paupières lui semblaient bien lourdes ; — Kala Nag, monseigneur, ne quittons pas Pud-

mini, et retournons au camp de Petersen Sahib, ou bien je vais tomber de ton cou.

Le troisième éléphant regarda partir les deux autres, renâcla, fit volte-face, et reprit la route par laquelle il était venu. Il devait appartenir à quelque établissement de petit prince indigène, à cinquante, soixante ou cent milles de là.

Deux heures plus tard, comme Petersen Sahib prenait son premier déjeuner, ses éléphants, dont les chaînes avaient été doublées cette nuit-là, commencèrent à trompetter, et Pudmini, crottée jusqu'aux épaules, avec Kala Nag clopinant sur ses pieds endoloris, firent leur entrée dans le camp. Le visage de Petit Toomai était blême et tiré, sa chevelure pleine de feuilles et trempée de rosée, mais l'enfant fit le geste de saluer Petersen Sahib, et cria d'une voix défaillante :

—La danse... la danse des éléphants! Je l'ai vue, et... je meurs!

Et comme Kala Nag se couchait, il glissa de son dos, évanoui.

Mais les enfants indigènes n'ont pas de nerfs dont il vaille la peine de parler: au bout de deux heures, il se réveillait confortablement allongé dans le hamac de Petersen Sahib, avec la veste de chasse de Petersen Sahib sous la tête, un verre de lait chaud additionné d'un peu d'eau-de-vie et d'une pointe de quinine dans le ventre; et, tandis que les vieux chasseurs des jungles, velus et balafrés, assis sur trois rangs de profondeur devant lui, le regardaient comme s'il était un revenant, il raconta son histoire en peu de mots, comme font les enfants, et il conclut :

— Maintenant, si je mens d'un seul mot, envoyez des hommes pour voir; et ils trouveront que les éléphants, en piétinant, ont agrandi leur salle de bal, et ils trouvèront des dizaines et des dizaines et des dizaines de pistes conduisant à cette salle de bal. Ils l'ont agrandie avec leurs pieds. J'ai vu cela. Kala Nag m'a pris avec lui, et j'ai vu. Même, Kala Nag a les jambes très fatiguées.

Petit Toomai se renversa en arrière, et dormit toute l'après-midi, et dormait encore au crépuscule; et, pendant ce temps-là, Petersen Sahib et Machua Appa suivirent la trace des deux éléphants, sur un parcours de quinze milles à travers les montagnes. Petersen Sahib avait passé dix-huit ans de sa vie à

prendre des éléphants, et il n'avait qu'une seule fois jusque-là découvert une pareille salle de bal. Machua Appa n'eut pas besoin de regarder deux fois la clairière pour voir ce qui s'était passé, ni de gratter avec l'orteil la terre compacte et battue.

— L'enfant dit vrai, prononça-t-il.. Tout cela s'est fait la nuit dernière, et j'ai compté soixante-dix pistes qui traversent la rivière. Voyez, Sahib, où l'anneau de Pudmini a entamé l'écorce de cet arbre! Oui, elle était là aussi.

Ils se regardèrent, puis leurs yeux errèrent de haut en bas; et ils s'émerveillèrent : car les coutumes des éléphants dépassent la portée de l'esprit humain, que l'homme soit noir ou blanc.

— Voilà quarante-cinq ans, dit Machua Appa, que je suis partout monseigneur l'Éléphant, mais jamais je n'ai entendu dire qu'un enfant d'homme ait vu ce que cet enfant a vu. Par tous les dieux des montagnes, celui-là... ma foi! je ne sais plus qu'en dire!...

Et il secoua la tête.

Lorsqu'ils revinrent au camp, c'était l'heure du souper. Petersen Sahib mangeait seul dans sa tente, mais il donna des ordres pour qu'on distribuât deux moutons et quelques volailles, avec une double ration de farine, de riz et de sel, car il savait qu'il y aurait fête. Grand Toomai, en toute hâte, était monté de la plaine pour se mettre en quête de son fils et de son éléphant, et, maintenant qu'il les avait trouvés, il les regardait comme s'il avait eu peur de tous deux.

Et il y eut fête, en effet, autour des grands feux qui flambaient sur le front du parc, devant les éléphants au piquet, et Petit Toomai en fut le héros. Les grands chasseurs d'éléphants, à la peau bronzée, traqueurs et lanceurs de cordes, et ceux qui savent tous les secrets pour dompter les éléphants les plus sauvages, se passèrent l'enfant l'un à l'autre, et lui firent une marque sur le front, avec le sang du cœur même d'un coq de jungle fraîchement tué, pour montrer qu'il était un forestier, initié, à présent, et libre dans toute l'étendue des jungles.

Et, à la fin, quand les flammes tombèrent et moururent, et qu'aux reflets rouges de la braise les éléphants apparurent comme s'ils avaient été trempés aussi dans le sang, Machua Appa, le chef de tous les rabatteurs de tous les *keddahs*,

— Machua Appa, l'*alter ego* de Petersen Sahib, qui n'avait jamais vu une route tracée en quarante ans, Machua Appa, si grand, si grand qu'on ne l'appelait jamais autrement que Machua Appa, sauta sur ses pieds en élevant Petit Toomai à bout de bras au-dessus de sa tête, et cria :

— Écoutez, frères ! Écoutez aussi, vous, messeigneurs, là, dans le parc, car c'est moi, Machua Appa, qui parle ! Ce petit ne s'appellera plus Petit Toomai, mais Toomai des Éléphants, comme son arrière-grand-père fut appelé avant lui. Ce que jamais homme n'a vu, il l'a vu durant la longue nuit, et la faveur du peuple éléphant et des dieux des jungles est avec lui. Il deviendra un grand chasseur, il deviendra plus grand que moi, oui, moi, Machua Appa ! Il suivra la piste fraîche, la piste éventée et la piste mêlée, d'un œil clair ! Il ne lui arrivera pas de mal dans le *keddah* lorsqu'il courra sous le ventre des solitaires afin de les garrotter, et s'il glisse sous les pieds d'un mâle en train de charger, le mâle le reconnaîtra et ne l'écrasera pas. Hé ! là ! messeigneurs, ici près dans les chaînes, — cria-t-il en courant devant la ligne de piquets, — voici le petit qui a vu vos danses au fond de vos retraites, le spectacle que jamais homme ne vit ! Rendez-lui hommage, messeigneurs. *Salaam karo*, mes enfants. Faites votre salut à Toomai des Éléphants ! Allons Gunga Pershad !... Allons, Hira Guj, Birchi Guj, Kuttar Guj !... Et toi, Pudmini, tu l'as vu à la danse ; et toi aussi, Kala Nag, ô ma perle des éléphants !... Allons ! tous ensemble ! A Toomai des Éléphants. *Barrao !*

Et au signal de cette clameur sauvage, la ligne entière des éléphants leva ses trompes jusqu'à ce que le bout de chacune touchât le front, et ils entonnèrent salut, l'éclatante salve de trompettes, que seul entend le vice-roi des Indes, — le *Salaamut* du *Keddah*.

Mais c'était, cette fois, en l'unique honneur de Petit Toomai, qui avait vu ce que jamais homme ne vit auparavant, la danse des éléphants, la nuit, tout seul, dans les montagnes de Garo.

RUDYARD KIPLING

Traduit par Louis FABULET et Robert D'HUMIÈRES.

SOCIALISME ET LIBERTÉ

Je remercie la *Revue de Paris* de son libéralisme. Je sais que la plupart de ses lecteurs n'acceptent pas l'idée socialiste. Mais peut-être ne m'en voudront-ils pas si j'essaie de dissiper un malentendu.

Il y a une partie notable de la bourgeoisie, qui n'est pas séparée du socialisme par des intérêts de classe : et elle a d'ailleurs, par l'effet d'une haute culture, assez de générosité pour ne pas faire de son intérêt étroit la mesure du vrai. Mais elle tient par-dessus tout à la liberté. Son bien le plus précieux, sa dignité la plus haute, c'est la liberté de l'esprit, de la vie intérieure : et toutes les libertés affirmées par la Révolution de 1789, la « liberté du travail », la liberté politique lui paraissent comme un reflet de la liberté sacrée de l'esprit. Or, elle semble craindre souvent que le socialisme soit une diminution de la liberté, qu'il contraigne ou resserre la personne humaine et qu'il soumette les individus ou à la discipline étouffante de l'État ou au despotisme brutal d'une classe nouvelle longtemps sevrée des joies de la vie et s'enivrant soudain d'un mélange grossier de civilisation et de barbarie. J'ose dire qu'il y a là une erreur fondamentale. Le socialisme, au con-

traire, et j'entends le socialisme collectiviste ou communiste, donnera le plus large essor à la liberté, à toutes les libertés : il en est, de plus en plus, la condition nécessaire.

Trop souvent nos adversaires, mal informés, confondent le socialisme collectiviste ou communiste avec le socialisme d'État, et, comme celui-ci ne se manifeste que par des lois de réglementation et de contrainte, il leur paraît que la contrainte est l'essence même du socialisme. Or, entre le collectivisme et le socialisme d'État il y a un abîme.

Le socialisme d'État accepte le principe même du régime capitaliste : il accepte la propriété privée des moyens de production, et, par suite, la division de la société en deux classes, celle des possédants et celle des non possédants. Il se borne à protéger la classe non possédante contre certains excès de pouvoir de la classe capitaliste, contre les conséquences outrées du système. Par exemple il intervient par la loi pour réglementer le travail des femmes, des enfants, ou même des adultes. Il les protège contre l'exagération de la durée des travaux, contre une exploitation trop visiblement épuisante. Il organise, par la loi, des institutions d'assistance et de prévoyance auxquelles les patrons sont tenus de contribuer dans l'intérêt des ouvriers. Mais il laisse subsister le patronat et le salariat. Parfois, il est vrai, et c'est une tendance croissante, il transforme en services publics, nationaux ou communaux, certains services capitalistes. Par exemple, il rachète et nationalise les chemins de fer ; il municipalise l'eau, le gaz, les tramways. Mais, même dans cette création des services publics, il reste fidèle au système capitaliste. Il sert un intérêt au capital qui a servi à l'établissement des voies ferrées : et que les salariés soient tenus de fournir le dividende du capital privé ou l'intérêt des emprunts d'État, c'est tout un. Ce qu'on appelle socialisme d'État est en fait, dans les services publics, du capitalisme d'État.

Ainsi, le socialisme d'État respecte les principes essentiels du système capitaliste, mais il intervient dans la lutte des classes antagonistes pour empêcher l'écrasement complet des sans-propriété, qui sont les plus faibles. Au contraire, le collectivisme, le communisme, en supprimant la propriété privée des moyens de production, créent une société nouvelle où

il ne sera plus nécessaire de protéger une classe contre une autre, toutes les classes étant définitivement absorbées dans l'unité de la nation. Stein, dans ses lumineuses et pénétrantes études sur le socialisme, a marqué très nettement, dès 1840, la différence du socialisme d'État et du communisme. Selon lui, la Révolution de 1789 avait eu pour principal effet de supprimer l'État, entendu comme un pouvoir supérieur aux groupes d'intérêts antagonistes. Le pouvoir royal, en ses époques normales et saines, avait été élevé au-dessus des divers ordres de la nation : il n'avait été le prisonnier ni de la noblesse, ni du clergé, ni du tiers. Mais, dans la société française, sous le règne de Louis-Philippe, il n'y avait d'autre force, d'autre pouvoir que la société elle-même. Au-dessus des forces économiques qui gouvernaient la société, il n'y avait rien. La bourgeoisie, ayant la propriété, avait par là même la force sociale. Et l'État, déchu de son autonomie ancienne, était, lui aussi, la propriété de la bourgeoisie. Contre cette force bourgeoise le prolétariat, surmené, violenté, était toujours prêt au combat. Mais, d'une part, il ne pouvait espérer, par ses forces propres, la victoire, qui reste toujours à la propriété. Et, d'autre part, l'État n'avait pas assez d'indépendance et de hauteur pour jouer, dans cette guerre permanente des classes, un rôle de modérateur et d'arbitre. Où donc était le salut ? Dans le communisme qui aurait fondu les classes ? Stein le croyait impraticable. Il n'y avait donc qu'un espoir : c'est que la société, blessée par la lutte éternelle de ses classes ennemies, se résignât à n'être pas le seul pouvoir : c'est qu'elle reconstituât un État supérieur aux classes et qui en adoucît le choc. Celui-ci défendrait la propriété bourgeoise contre les assauts du prolétariat, et il défendrait le prolétariat contre les excès, contre l'exploitation effrénée de la propriété bourgeoise. Voilà le principe même et le fond du socialisme d'État. Il suppose et accepte la division des classes : il ne croit pas qu'elles puissent disparaître par un système nouveau de propriété. Il prévoit donc une lutte sociale éternelle, où un arbitre devra éternellement intervenir pour modérer les coups. En ce sens, et s'il ne se considère pas lui-même comme une simple transition vers le collectivisme, le socialisme d'État est une sorte de pessimisme social. Il ne

croit pas, comme les économistes, à l'harmonie naturelle des intérêts, et il ne croit pas, comme le socialisme ouvrier, que cette harmonie puisse être révolutionnairement instituée par une transformation de la propriété. Il croit que l'ordre, l'équité, la paix, doivent être imposés du dehors, par l'arbitrage impérieux de l'État, à des forces irréductiblement hostiles.

Au contraire, les collectivistes, les communistes, pensent qu'un tel système de propriété et de production peut être établi, que l'ordre et la justice en dérivent par une nécessité interne. Ils croient à la possibilité de la paix fondamentale dans la société humaine, et leur optimisme essentiel s'oppose au pessimisme social des socialistes d'État. Ce n'est pas que les socialistes repoussent les mesures de protection légale que le socialisme d'État propose pour la classe ouvrière. Au contraire, ils les proposent eux-mêmes avec une extrême énergie et ils ne croient pas porter atteinte à la liberté en défendant les salariés contre les exigences les plus violentes du capital ; mais ils ne considèrent ces mesures que comme une transition. Ils les réclament surtout pour que la classe ouvrière, plus forte et plus confiante, puisse accomplir plus aisément sa fonction historique, qui est de susciter une forme nouvelle de propriété où toutes les classes disparaîtront, où tous les hommes seront réconciliés. Mais il reste vrai que le socialisme d'État, impuissant à faire de la justice le ressort interne de la société, est obligé d'intervenir du dehors sur l'appareil capitaliste pour en corriger les pires effets. Au contraire, ce n'est pas par l'action mécanique des lois de contrainte, c'est par l'action organique d'un système nouveau de propriété que les collectivistes et communistes prétendent réaliser la justice. Il serait donc tout à fait injuste de se figurer le socialisme en sa forme définitive comme un appareil de réglementation, de restriction et de contrainte.

*
* *

— Mais cette forme définitive elle-même n'est-elle pas exclusive de toute liberté ? Quand le capital aura disparu, quand la propriété privée des moyens de production aura fait place

à la propriété sociale, la liberté des individus n'aura-t-elle pas perdu tout fondement et leur activité tout ressort? N'y aura-t-il pas une distribution autoritaire des travaux et des produits? La communauté, en outre, ne sera-t-elle pas tentée de tout abaisser au niveau des besoins les plus grossiers, des âmes les plus communes? Et pour réprimer la révolte des délicats, pour supprimer les oppositions intellectuelles, ne sera-t-elle pas conduite à organiser un pouvoir dictatorial? Ainsi, avec la propriété individuelle, avec la liberté économique, disparaîtront la liberté politique et la liberté de la pensée. Le monde sera soumis non à la tyrannie d'une élite, intéressée, par ses fantaisies mêmes, au progrès universel; mais à la tyrannie routinière de la masse. Et une centralisation despotique assurera un régime de médiocrité.

Voilà bien l'objection toujours renouvelée. Voilà bien la crainte qui hante les esprits, ou le prétexte dont se couvrent les résistances. Mais que ceux qui se complaisent à cette objection prennent garde; c'est contre la civilisation, c'est contre l'humanité elle-même qu'ils concluent : car ils proclament que, pour que la liberté subsiste, il faut que la classe ouvrière demeure à l'état de dépendance, sous la loi du salariat. En fait, il n'y a qu'un moyen pour tous les citoyens, pour tous les producteurs, d'échapper au salariat : c'est d'être admis, par une transformation sociale, à la copropriété des moyens de production. Il est tout à fait chimérique de penser que la diffusion de la propriété capitaliste permettra à tous les travailleurs de n'être plus des salariés. Malgré la dissémination plus apparente d'ailleurs que réelle des titres mobiliers, c'est une minorité infime des citoyens qui a vraiment la propriété de l'outillage industriel, et l'accroissement du nombre des porteurs de titres compense à peine la disparition d'un très grand nombre d'artisans, de petits producteurs autonomes dévorés chaque jour par la grande industrie. Donc, sous le régime capitaliste, la classe ouvrière est exclue à jamais de la propriété; il peut y avoir passage de la classe prolétarienne à la classe capitaliste, comme il peut y avoir chute de la classe capitaliste à la classe prolétarienne; mais ce mouvement, qui n'affecte que quelques individus, quelques atomes, laisse subsister la distinction des deux classes.

la possédante et la non possédante ; toujours, comme en un vaste et sombre tourbillon, la multitude ouvrière tourne au-dessous de la propriété et tombe à la mort, poussière fatiguée, sans avoir pu monter aux régions de liberté et de lumière.

Dire que la liberté politique, la liberté intellectuelle disparaîtront par l'avènement de la propriété sociale, c'est dire que le servage économique de la classe ouvrière est la condition de la liberté : c'est dire que de même que le noble loisir du citoyen antique était procuré par la classe servile, le prolétariat moderne doit se résigner au salariat pour procurer aux sociétés humaines, en quelques éléments privilégiés, la noblesse de la liberté, la dignité de la vie. Jamais nécessité plus ironique, jamais plus cruel paradoxe ne rabattit l'espérance. Nous rêvons de faire entrer la liberté, l'égalité fraternelle dans la vie quotidienne et profonde des sociétés, qui est le travail. Nous voulons qu'aucun homme dans l'usine ou aux champs ne soit l'outil d'un autre homme. Nous voulons qu'aucun travailleur ne soit instrument de profit, qu'aucun ne soit exclu du patrimoine humain accumulé par les générations. Et nous demandons que tout individu humain, ayant un droit de copropriété sur les moyens de travail qui sont les moyens de vivre, soit assuré de retenir pour lui-même tout le produit de son effort, assuré aussi d'exercer sa part de direction et d'action sur la conduite du travail commun. Et quand nous élevons ainsi tous les individus humains à l'état de personnes, quand nous les affranchissons de ce servage économique qui les ravale à la dépendance, à la passivité des choses, quand nous faisons de chaque citoyen un droit vivant égal à tous les autres droits, une volonté vivante égale à toutes les autres volontés, quand nous bâtissons sur les bases solides et profondes de l'ordre économique, cette cité des esprits dont Leibniz a si magnifiquement parlé, on nous dit : Chimère et aberration ! Tous les hommes, en apparence affranchis de toute classe exploiteuse et dominatrice, seront asservis à nouveau par le mécanisme même de la propriété sociale : ils seront égaux, mais tous liés les uns aux autres d'une chaîne infinie de servitude, tous écrasés par l'appareil central de direction et de production

qu'ils seront obligés de constituer. Ainsi le service économique aura été non aboli mais étendu, et l'humanité n'a le choix qu'entre une liberté oligarchique, réservée à une minorité de possédants, et l'universelle servitude.

Je le répète : il n'est pas de conclusion plus sombre, et pourtant ceux qui considèrent la propriété sociale comme exclusive de la liberté individuelle y sont nécessairement acculés. Il n'est pas possible d'universaliser la propriété sous la forme actuelle. Et si on affirme qu'il faut se détourner de la propriété sociale pour sauver la liberté, on affirme par là même que la propriété, sans laquelle il n'est pas de liberté véritable, doit rester le privilège d'une minorité. On affirme que, pour ne pas disparaître dans les basses eaux dormantes du communisme, la liberté doit rester oligarchique. Au moment de l'histoire où nous sommes, il faut avoir le courage de prendre parti. Il n'est plus permis de rêver un développement démocratique indéfini en de vagues horizons. La croissance du socialisme pose à toute intelligence, à toute conscience un problème précis : ou il faut accepter l'abolition du système capitaliste et l'institution de la propriété collective, ou il faut s'avouer à soi-même et avouer aux autres que la propriété, dont la liberté complète est inséparable, est éternellement le luxe d'une minorité. Que ce luxe se vulgarise un peu, c'est possible ; mais nul ne peut supposer que la propriété bourgeoise se disséminera d'elle-même et imbibera toute la masse humaine au point de dissoudre le salariat. Ceux-là donc qui accusent l'ordre socialiste de supprimer la liberté bâtissent devant eux une infranchissable muraille : ils condamnent l'humanité à rester indéfiniment sous le régime du salariat et de l'antagonisme des classes. Pauvre race humaine, qui ne peut élargir la liberté sans la briser !



Mais, malgré eux, la force des choses abattra cette muraille, et, si la propriété sociale, si le communisme des moyens de production implique la servitude, c'est vers la servitude que l'humanité va invinciblement. Je ne veux pas dire que l'évolution économique prépare fatalement, mécaniquement, une

révolution de la propriété. A coup sûr. il s'opère une concentration industrielle et commerciale incessante, et cette concentration capitaliste, qui exproprie peu à peu les petits et moyens producteurs, ébauche et facilite la concentration socialiste qui expropriera les expropriateurs. A coup sûr aussi, quels que soient les nouveaux agents de production, quelles que soient les inventions techniques de demain, cette concentration du travail semble la loi durable, la tendance maîtresse du système capitaliste. Même si l'électricité est appliquée comme moteur ; même si elle permet, par des courants de force infiniment ramifiés, le travail à domicile, cette dissémination de l'atelier ne sera probablement pas un morcellement de la puissance industrielle. Le grand capital captera les sources de forces et en réglera la distribution ; il coordonnera aussi, en vue d'une large production et d'une large vente, la production en apparence parcellaire de tous ces petits ateliers dépendants. Mais, si la concentration capitaliste apparaît comme la loi probablement définitive du système social actuel, elle n'agit pas avec un automatisme inflexible et une régularité élémentaire. Dans l'immense et complexe mouvement social, toutes les formes de la production n'évoluent pas parallèlement : la concentration est plus ou moins rapide, plus ou moins intense dans telle ou telle industrie ; il en est même qui, par l'effet momentané de procédés nouveaux, semblent parfois rétrograder vers la petite production. Et là même où se produisent de colossales manifestations capitalistes, comme les grands bazars et les grands magasins, le petit commerce subsiste : les petites boutiques paraissent même pulluler, mais de plus en plus écrasées, précaires et pauvres.

Ainsi, le mouvement qui porte peu à peu le système capitaliste vers la grande production, moule nécessaire de l'ordre socialiste, n'a pas cette netteté, cette rectitude et cette accélération uniforme qui seules donneraient aux phénomènes sociaux l'apparente nécessité des phénomènes naturels. Jamais donc, même au moment où la forme socialiste s'imposera décidément à la production et à l'échange, le système socialiste ne sera contenu, tout prêt, tout préformé, dans le système capitaliste. Pour rappeler encore une

image célèbre de Leibniz, le socialisme ne sera jamais contenu qu'en puissance dans le système capitaliste, comme une statue que des veines cachées dessinent dans l'intérieur d'un bloc. Il faudra sans doute toujours un acte réfléchi de la volonté humaine pour faire apparaître l'ordre socialiste, comme des coups de ciseau et de marteau pour dégager la statue.

Mais, si le mouvement spontané et la concentration naturelle du système capitaliste ne suffisent pas à susciter, par une sorte de simplification mécanique, l'unité de la production socialiste, si la loi de la concentration capitaliste reste à la fois idéale et réelle, gouvernant de plus en plus les faits sociaux, mais ne s'y exprimant jamais avec une irrésistible simplicité, le mouvement toutefois est assez visible et assez fort pour que l'avenir apparaisse dans cette direction. Et la classe ouvrière, à qui toutes les évolutions, toutes les tendances de l'industrie sont immédiatement perceptibles, sait qu'en réalisant un jour à son profit la suprême concentration socialiste de la propriété et du travail, elle agira dans le sens même des choses. Elle est donc perpétuellement tentée d'agir par cette coïncidence, par cette harmonie de son propre intérêt et de la tendance générale des faits. La loi capitaliste et la force ouvrière concourent dans la même direction. Or, comme la loi capitaliste de concentration agit, malgré bien des intermittences et des restrictions, avec une intensité croissante, comme le prolétariat s'organise aussi en une force croissante, ces deux forces concordantes et grandissantes aboutiront sans aucun doute à un effet décisif. Et la propriété capitaliste et oligarchique, privilège d'une classe, sera transformée au profit de toutes les classes enfin confondues en une propriété sociale et universelle.

D'ailleurs, même les systèmes sociaux qu'on nous oppose aboutiraient tous, s'ils se développaient, à l'ordre socialiste. Supposez un instant que les coopératives de production et de consommation se multiplient et s'étendent. Pour éviter le gaspillage et les périls de la concurrence, elles ne tarderont pas à se fédérer. Ces fédérations n'auront bientôt d'autre limite que la nation elle-même. Ce sera donc avant peu un vaste organisme unique de production et d'échange. Supposez encore, si vous voulez, pour rester plus près du mécanisme

capitaliste, que la propriété mobilière se dissémine infiniment comme le font espérer les conservateurs utopistes ; supposez que chaque citoyen arrive à posséder un titre représentant une parcelle de l'outillage industriel ou agricole. Tous les citoyens, tous les producteurs étant actionnaires voudront intervenir dans la direction de l'industrie ; les plus petits actionnaires, encouragés par leur nombre, réclameront leur part d'influence et de pouvoir, et bientôt même, par leur groupement, feront échec aux gros actionnaires. Ainsi toute la nation sera comme une immense assemblée possédante et dirigeante. Et les vastes associations de capitaux entre lesquelles se répartiraient tous les citoyens ne tarderaient pas à s'entendre pour éviter les chocs, les concurrences coûteuses, les désordres et les crises. Ainsi, par un curieux paradoxe, la dissémination extrême de la propriété capitaliste aboutirait à un mécanisme de production unitaire, à la centralisation du travail et de la propriété elle-même. Donc, les utopies sociales par lesquelles « les réformateurs » veulent éliminer le collectivisme y conduiraient nécessairement, comme y conduit la réalité du mouvement capitaliste.

Les adversaires du socialisme prétendent échapper par l'association libre à ce qu'ils appellent l'association contrainte. Le siècle prochain, répètent-ils, sera le siècle de l'association. Ils oublient que ces associations ne seront plus isolées les unes des autres, comme au moyen âge, par le morcellement de la vie sociale. Elles pourront s'épandre à leur aise sur la surface unie et plane de la nation : elles entreront ainsi nécessairement en contact et tendront à former des systèmes de plus en plus étendus. C'est dire que toutes les associations particulières, sociétés de prévoyance, de secours, de consommation, de production, animées d'une force d'expansion indéfinie, n'auront d'autre limite que la nation elle-même. A vrai dire, je ne crois pas que ce soit par cette voie qu'en fait l'ordre capitaliste s'achemine à l'unité socialiste. Avant que les associations organisées de production, de consommation, de mutualité aient pu se fédérer et se rejoindre en un mécanisme central, la classe ouvrière formera, elle, une unité « révolutionnaire », qui transformera, en les adaptant au système communiste, toutes les institutions, tous les organes

de la vie économique. Mais, quelle que soit l'hypothèse adoptée, nous sommes toujours ramenés à cette alternative saisissante : ou nous proclamerons que le système capitaliste ne s'écartera pas sensiblement de sa forme actuelle, ou s'il se meut, s'il évolue, il se rapprochera nécessairement de cette unité de production et de propriété que nos adversaires dénoncent comme la négation même de la liberté. Ou le fleuve s'arrêtera, s'endormira en une eau stagnante et morte, ou il se précipitera à ces terribles chutes socialistes par où, dit-on, toute liberté s'abîme à jamais. Or, il ne dépend ni de nos adversaires ni de nous d'arrêter le mouvement humain, de fixer l'évolution capitaliste. Si donc la liberté est incompatible avec la forme socialiste de la propriété, il faut proclamer que la race humaine, au moment même où elle s'exalte en un rêve de fraternité, d'unité vivante et de grandeur, s'achemine à l'inévitable servitude. Mais qui donc osera risquer cette sombre prophétie ?



En fait, l'histoire se joue de ces formules. Il est facile de combiner les mots : il est facile d'opposer, par des antithèses verbales, le communisme et l'individualité, la centralisation et l'initiative, le socialisme et la liberté. Ce sont là fantaisies logiques des esprits simples. Mais la vanité et l'inanité des mots laissent passer le torrent des forces.

Or, d'une part, nul ne contestera que depuis trois quarts de siècle deux grandes forces soient en action : la force capitaliste qui centralise peu à peu la production, assez du moins pour donner aux salariés l'idée et la tentation de la concentration socialiste ; et la force du prolétariat qui s'organise et s'agite pour une destinée meilleure. Ce ne sont pas là des puissances verbales, de vaines ombres se croisant sur un mur nu. Mais partout où les progrès de la science substituent la machine à l'outil, la grande usine au petit atelier, partout aussi où les salariés souffrent et se concertent, ces deux grandes forces sont en action. Et on en sent à chaque minute la vibration comme, dans le navire en mouvement, la trépidation des colossales machines. Et en même temps tous les individus qui s'agitent dans notre société tourmentée sont des

forces de désir, d'ardents foyers de rêve et d'action. De quel droit supposer que lorsque l'évolution du système capitaliste et la volonté organisée du prolétariat auront suscité la propriété sociale, toutes ces forces individuelles de pensée et d'action vont s'amortir et s'éteindre? De quel droit supposer que toutes ces énergies se détendront quand la propriété universalisée offrira à toutes un aliment nouveau? Qu'est-ce en effet qu'une forme nouvelle de propriété? C'est une forme nouvelle d'action.

Sans doute, si la propriété collective était imposée arbitrairement aux sociétés par une puissance extérieure à elles, si elle s'installait selon les lois de la conquête, elle déprimerait les activités. Mais si elle est réalisée par l'accord du mouvement capitaliste et de la force ouvrière, si elle est préparée à la fois par l'action inconsciente de la bourgeoisie et par l'action consciente du prolétariat, si elle surgit ainsi au point où convergent l'œuvre d'une classe et l'effort de l'autre, comment pourrait-elle neutraliser les énergies humaines, les forces historiques dont elle sera l'expression suprême? Les deux classes, la classe bourgeoise et la classe ouvrière, qui déchirent de leur antagonisme la société d'aujourd'hui, seront, par l'avènement du communisme, également, quoique diversement, victorieuses. Le prolétariat aura échappé à la servitude économique, il aura conquis le droit de copropriété sociale qui l'émancipera à jamais, et il s'emploiera à obtenir du système de production unifié un large bien-être pour tous. Victoire sur la servitude! victoire sur la misère! victoire sur la haine! Mais la bourgeoisie aussi, jusqu'en sa défaite de classe, sera victorieuse, Elle perdra à coup sûr le monopole de la propriété, les joies égoïstes de la domination et l'étrange assaisonnement que la souffrance du pauvre mêle parfois aux plaisirs du riche. A coup sûr aussi, elle sera sollicitée par plusieurs de ses fils à une résistance désespérée. Mais, vaincue enfin, elle comprendra pour la première fois le sens plein de son effort passé. Elle prendra conscience de l'œuvre qu'inconsciemment elle accomplissait. Elle verra dans l'unité socialiste, dans l'ordre communiste hospitalier à tous les hommes la noble fin humaine qu'elle préparait, sans le savoir, par son activité illimitée, par son audace fiévreuse, par les inces-

santes révolutions techniques dont elle agitait et agrandissait l'industrie. Cette concentration capitaliste, qui n'était que le triomphe d'une classe, lui apparaîtra, après la Révolution, comme le germe de l'unité humaine. Les grandes découvertes des savants, qui naguère dans la société divisée produisaient des effets mêlés de bien et de mal, ajoutant à la puissance du capital, mais parfois aussi à la détresse des salariés, apparaîtront dans l'ordre nouveau comme des moyens assurés de bonheur commun.

Ainsi la révolution sociale, en brisant la bourgeoisie, agrandira et ennoblira son œuvre : elle lui donnera une haute signification humaine, et c'est avec fierté que les fils des bourgeois pourront entrer dans l'ordre nouveau. Ils y retrouveront l'œuvre de leurs pères, dégagée de tout intérêt de classe, haussée à l'idéal humain, élargie à tous les hommes. Ainsi la mort sociale de la bourgeoisie comme classe sera pour elle ce que serait pour les hommes la mort organique si, après les épreuves de l'agonie, ils retrouvaient dans une vie plus lumineuse et plus large le sens de leur vie passée. Donc, pour les deux classes antagonistes, pour le prolétariat et pour la bourgeoisie, la révolution sociale sera une ascension. Elle apportera au prolétariat, sous des formes nouvelles de propriété, des garanties positives de liberté et de bien-être, des possibilités nouvelles d'action, et elle apportera à la bourgeoisie, avec le sens plein de son œuvre historique, une révélation de noblesse morale et de grandeur. C'est en montant toutes deux que les deux classes se confondront ; c'est sur un sommet que sera proclamée l'unité humaine. Comment ce grand acte social qui établira entre les hommes, désormais réconciliés, toutes les forces d'orgueil, d'espérance et d'humanité, pourrait-il aboutir à une sorte d'atonie générale et d'universelle dépression ? Comment les hommes, affranchis les uns de leur misère de classe, les autres de leur égoïsme de classe, se précipiteraient-ils à une servitude nouvelle ? Et comment, en assurant par la propriété sociale la propriété de tous, ne chercheront-ils pas aussi à porter au plus haut l'initiative et la liberté individuelle de tous ?

A coup sûr, certaines formes d'action, injustes et surannées, auront disparu. Il ne sera plus permis, ou plutôt il ne sera plus

possible à un homme de faire travailler à son profit d'autres hommes : l'humanité aura chassé à jamais, comme le cauchemar d'une nuit mauvaise, le rêve du capitaliste qui peut tendre et qui tend à l'universelle domination et à l'universelle exploitation. Mais l'homme est-il condamné à ne comprendre la liberté que comme la faculté d'exploiter d'autres hommes? Est-il condamné à ne comprendre l'infini que comme l'accroissement illimité de la richesse oppressive? Il n'est plus permis aujourd'hui, il n'est plus possible d'avoir des esclaves : la liberté humaine en est-elle diminuée? Le triomphateur romain traînait derrière son char et ramenait dans sa maison des peuples captifs : l'humanité est-elle abaissée en ses joies parce qu'elle ne connaît plus l'orgueil des victoires romaines? De nouveaux rêves ont surgi en elle, de nouveaux désirs et de nouvelles joies. Les institutions mortes n'éveillent même plus un regret. Nul, aujourd'hui, parmi les vivants, ne souffre de n'avoir pas des esclaves. Nul ne souffrira demain de n'avoir pas des salariés. Il en est qui se demandent : mais que ferons-nous et quel aiguillon aura la vie quand nous ne pourrons plus nous assujettir le monde du travail et goûter les joies de la conquête capitaliste? Ils oublient que l'humanité n'épuise pas en une forme sociale, c'est-à-dire en une forme particulière et passagère d'action, ses ressources de désir et de bonheur. Demain, de la grande humanité communiste. monteront de nouvelles espérances et de nouveaux songes, comme des nuées aux formes inconnues montant de la vaste mer. De même que dans les révolutions du globe des espèces ont disparu sans que le mouvement de la vie s'arrêtât, de même, dans les révolutions de la société, de grandes espèces d'action, de désir et de joie sont abolies sans que la force humaine s'amollisse. Le plésiosaure et le mastodonte ne sont pas toute la vie. Le capitalisme n'est pas toute l'action.

En vain nous oppose-t-on que la propriété commune des moyens de production nous ramènerait au communisme primitif, et que cette rétrogradation serait à la fois barbare et oppressive. Il n'y a aucun rapport entre le communisme des tribus primitives, qui est antérieur à la division du travail, à la séparation des classes, à la science, à l'affirmation du droit individuel, et le communisme de demain qui naîtra

à la fois de l'immense progrès technique de la production, de l'audace croissante de la science, et de l'aspiration toujours plus ardente de tous les individus humains au bonheur et à la liberté. L'histoire, en ramenant dans des conditions nouvelles et des milieux nouveaux certaines formes du passé, ne ramène point le passé lui-même. Au contraire, l'originalité du mouvement humain éclate à reprendre ainsi, en variations toujours plus riches et plus vastes, quelques thèmes très simples et très pauvres des temps lointains. C'est Chateaubriand qui a remarqué que le suffrage universel des démocraties modernes reproduit les assemblées plénières des barbares germains dans la clairière des grandes forêts. Et sans doute plus d'un doctrinaire a dénoncé le suffrage universel comme un retour à la barbarie, comme une rechute dans le passé.

Chose étrange ! Ce sont les prétendus disciples de la Révolution française qui nous accusent de revenir aux formes passées. Oublient-ils donc que la Révolution, inspirée de Jean-Jacques, prêchait sans cesse « le retour à la nature ». Et en fait, quand Rousseau renonce à l'exagération et au paradoxe, quand il mesure sa parole et précise sa pensée, il démontre fortement que la civilisation doit restituer aux hommes, dans des conditions nouvelles de sécurité, de bien-être et de paix, la liberté de mouvement, l'égalité, le contact familier avec la nature qui firent le charme de la vie sauvage, d'ailleurs si grossière et si déprimée. Quand fut brisé le servage qui attachait l'homme à la glèbe, quand l'absolue liberté d'aller et venir fut reconnue à tous les hommes, ce fut un retour civilisé à la sauvagerie : le prolétaire errant des grandes routes et des cités est comme le rôdeur des forêts ; il cherche à l'aventure travail et salaire, comme l'autre cherchait le gibier et le fruit. Demain, si, comme l'espèrent tous les socialistes, un nouveau système social et le perfectionnement de tous les moyens de communication permettent aux hommes de se disséminer dans les campagnes au lieu de s'entasser dans des villes démesurées, l'humanité paraîtra revenir à un stade antérieur ; et ce sera pourtant un progrès immense, car pouvoir vibrer à la fois, par un double contact, de l'immense vie remuante des hommes et de l'immense vie paisible des choses, quelle plénitude et quelle joie !

Mais dès maintenant, les progrès les plus vantés par les économistes reproduisent des phénomènes primitifs. Les clearing-houses, les banques de compensation réalisent en somme l'échange direct des marchandises : c'est la suppression de la monnaie et le retour au troc des sauvages, mais avec une merveilleuse ampleur de civilisation. Quand les banques d'émission remplacent le métal par le papier, elles enfouissent le métal dans leurs caves ; et l'or revient sous terre comme avant que les mines fussent exploitées. Et encore, dans l'art moderne, quel est le rêve de Wagner, quel est son idéal? Il l'a très explicitement formulé lui-même. Il veut en finir avec la séparation artificielle de la musique et du drame. Il veut, avec toutes les puissances de l'âme et de l'orchestration modernes, reproduire la belle unité religieuse et esthétique de la plus ancienne tragédie grecque, qui elle-même reproduisait l'unité première de la danse, de la musique, de la prière. C'est, suivant son expression même, « le communisme premier de l'art » qu'il veut restaurer. Il veut ramener à l'unité antique les puissances si diverses et tourmentées des temps nouveaux, et il n'espère le triomphe du communisme dans l'art que par l'avènement du communisme social qui supprimera entre les hommes les distinctions arbitraires et les séparations violentes. Mais ne serait-il pas puéril de dire que Wagner ressuscite le chariot de Thespis ou même la tragédie d'Eschyle? Pas plus que Wagner ne nous ramène aux danses chantantes et aux mimiques rythmées des premiers hommes, pas plus que le suffrage universel ne nous ramène aux assemblées barbares des champs de Mai, ou les banques de compensation à la pauvre économie sauvage et au troc élémentaire, le communisme moderne, héritier du prodigieux mouvement capitaliste et de l'individualisme révolutionnaire, ne nous ramènera au communisme primitif des pauvres tribus lointaines.

Il n'y a dans l'histoire humaine ni routine, ni rupture. L'humanité est comme un grand artiste toujours en progrès : elle ne s'attarde pas à ses premières et naïves ébauches : elle ne les oublie pas non plus, et elle les reprend à longs intervalles avec une puissance croissante. Bien loin d'être humiliés que le large et vivant communisme moderne, tout saturé

de richesse et vibrant de liberté, rappelle en la transfigurant une période lointaine de l'histoire des hommes, nous devrions nous réjouir de cette sorte de continuité profonde qui à travers les temps et les révolutions maintient l'unité de la race humaine. Trop heureuse l'humanité si rien d'elle n'était tout à fait mort, si marchant vers l'avenir elle pouvait pourtant renouveler en elle les fraîches sensations du passé, si jusque dans les complications et les fièvres de sa vie nouvelle elle entendait parfois le murmure des feuillées lointaines et des sources où jadis elle se mira, et si les vastes révolutions orageuses qui élargissent sa vie lui apportaient, en analogies flottantes, des émotions d'enfance et la douceur des ressouvenirs ! Il est au moins étrange que ceux qui nous accusent d'être subversifs et destructeurs nous reprochent aussi d'utiliser pour les besoins nouveaux de l'humanité grandissante des formes de vie où l'humanité première s'essaya. La vérité, c'est que les modes de l'existence humaine ne sont pas innombrables et qu'il est impossible aux hommes, si hardi que soit leur effort, si audacieuse que soit leur invention sociale, de ne pas ranimer en un dessin nouveau quelque trait effacé des civilisations antérieures. Il est impossible d'appeler vers l'avenir sans éveiller derrière soi les échos profonds du passé.



Mais dans l'ordre prochain, dans l'ordre socialiste, c'est bien la liberté qui sera souveraine. Le socialisme est l'affirmation suprême du droit individuel. Rien n'est au-dessus de l'individu. Il n'y a pas d'autorité céleste qui puisse le plier à son caprice ou le terroriser de ses menaces. L'homme n'est pas un instrument aux yeux de Dieu. Le mouvement socialiste exclut l'idée chrétienne qui subordonne l'humanité aux fins de Dieu, à sa gloire, à ses mystérieux desseins. Il exclut aussi ce spiritualisme vulgaire qui fait de Dieu un individu séparé du monde, plus fort que l'individu humain et dangereux pour lui. Ce n'est pas que la formule de combat de Blanqui : « Ni Dieu, ni maître » exprime tout entière la pensée définitive de l'humanité : nul ne peut savoir quelle sera, dans la suite des temps, la conception générale des

esprits affranchis, et ils ne s'arrêteront pas à une pure négation.

Dès maintenant, c'est à une sorte de monisme idéaliste que paraissent incliner beaucoup de socialistes. L'univers leur apparaît comme une unité idéale qui tend à s'exprimer et qui se réfléchit dans l'harmonie croissante des forces ; et par là le mouvement humain se rattache au mouvement universel : par là les perspectives d'infini se rouvrent, et les belles ivresses métaphysiques et mystiques attendent encore l'humanité, mais ivresses de science, de liberté et d'action autant que de rêve. En tout cas, c'est fini d'une force surhumaine écrasant et contraignant l'humanité. Dieu n'existera plus pour l'homme que dans la mesure où il sera l'homme lui-même, prenant conscience de sa grandeur et de la beauté du mouvement universel où il concourt.

Si l'homme, tel que le socialisme le veut, ne relève pas d'un individu supra-humain, il ne relève pas davantage des autres individus humains. Aucun homme n'est l'instrument de Dieu ; aucun homme n'est l'instrument d'un autre homme. Il n'y a pas de maître au-dessus de l'humanité; il n'y a pas de maître dans l'humanité. Ni roi, ni capitaliste. Les hommes ne veulent plus travailler et souffrir pour une dynastie. Ils ne veulent plus travailler et souffrir pour une classe. Mais pour qu'aucun individu ne soit à la merci d'une force extérieure, pour que chaque homme soit autonome pleinement, il faut assurer à tous, les moyens de liberté et d'action. Il faut donner à tous le plus de science possible et le plus de pensée, afin qu'affranchis des superstitions héréditaires et des passivités traditionnelles, ils marchent fièrement sous le soleil. Il faut donner à tous une égale part de droit politique, de puissance politique, afin que dans la Cité aucun homme ne soit l'ombre d'un autre homme, afin que la volonté de chacun concoure à la direction de l'ensemble et que, dans les mouvements les plus vastes des sociétés, l'individu humain retrouve sa liberté. Enfin, il faut assurer à tous un droit de propriété sur les moyens de travail, afin qu'aucun homme ne dépende pour sa vie même d'un autre homme, afin que nul ne soit obligé d'aliéner, aux mains de ceux qui détiennent les forces productives, ou une parcelle de son effort ou une parcelle de sa liberté.

L'éducation universelle, le suffrage universel, la propriété universelle, voilà, si je puis dire, le vrai postulat de l'individu humain. Le socialisme est l'individualisme logique et complet. Il continue, en l'agrandissant, l'individualisme révolutionnaire. La Révolution avait proclamé les droits de l'individu, les droits de la personne. Et, pour les garantir, elle avait brisé le despotisme monarchique et le privilège féodal. Elle avait brisé aussi les organisations corporatives et disséminé les propriétés ecclésiastiques, afin qu'il n'y eût pas un bloc de propriété réservée et inabordable et que la propriété dispersée allât à tous les individus. Mais là, elle avait fait œuvre vaine en partie, en partie hypocrite. Hypocrite, parce que seule la classe des bourgeois et des paysans aisés pouvait profiter de la révolution sociale et saisir les dépouilles des prêtres et des nobles ; la propriété va toujours à la propriété, et les biens nationaux allèrent ou à la finance ou aux plus aisés des propriétaires paysans ; le prolétariat naissant et désordonné n'en pouvait avoir miette. Œuvre vaine aussi, parce que ce n'était pas par le morcellement, par la dissémination que la propriété pouvait être universalisée. En donnant à la science un plus puissant essor, la Révolution travaillait pour l'individu, mais contre la propriété individuelle, car les progrès techniques vont développer la grande production et monopoliser aux mains d'une nouvelle oligarchie la puissance industrielle, la puissance sociale. De là, au nom même de la Révolution ou au nom de l'individu, l'idéal communiste. Un moment, l'effervescence de la lutte et du péril avait paru mêler dans une œuvre révolutionnaire commune la bourgeoisie et le prolétariat ; mais bientôt, quand la Révolution, refroidie, laissa tomber son écume prolétarienne et apparaître son fond bourgeois, quand le mouvement humain dévia, comme il devait nécessairement dévier, sous le régime propriétaire, en mouvement de classe, les communistes avec Babeuf et Buonarotti rappelèrent la Révolution au large idéal d'humanité ; ils réclamèrent, pour tous les individus que menaçait, qu'étreignait une tyrannie nouvelle, les nécessaires garanties de la propriété commune.

Aussi bien ceux de nos contradicteurs qui vont un peu au fond des choses ne le contestent pas. Ils reconnaissent, avec

M. Espinas, que le socialisme est l'expression suprême de l'individualisme révolutionnaire. Mais ils nous reprochent précisément de pousser cet individualisme jusqu'à la négation même de toute société et de tout idéal. De hauts esprits, comme M. Boutroux, si j'en juge par ses déclarations successives en Sorbonne, semblent troublés de cette crainte. Et il m'a paru que tantôt il approchait du socialisme avec sympathie et tantôt il s'en détournait avec inquiétude. Je crois avoir démêlé la raison de ce trouble. Il n'accueille pas contre les socialistes les objections vulgaires. Il sait très bien qu'ils ne sont pas des barbares, qu'ils veulent au contraire universaliser la culture humaine. Il ne redoute pas non plus l'intervention de la société pour des fins idéales. Il trouve très noble de proclamer, pour tout homme, le droit à la vie et à la lumière. Que la nation moderne soit chargée, comme la cité antique, d'une haute fonction civilisatrice, cela ne le heurte point, mais l'attire, au contraire. Ce qui l'inquiète, c'est que, dans le socialisme, l'individu se proclame le centre et le but, qu'il ne se subordonne à rien et qu'il se subordonne toute chose. Affranchir ainsi la vie humaine, n'est-ce pas l'isoler et l'appauvrir? Sans doute les individus feront partie de vastes systèmes : mais ces systèmes ne vaudront pour eux que par leur rapport à eux ; l'individu humain ne sera plus un instrument : mais c'est l'univers, c'est le tout qui sera devenu l'instrument de l'individu. L'individu n'aura au-dessus de lui aucune force ; mais il n'aura au-dessus de lui aucun idéal. Il sera le sommet superbe et aride, que ne domine aucun autre sommet, sur lequel ne passe même pas l'ombre des nuées, mais qui ne connaît plus au-dessus de lui que le vide de l'espace et la tristesse des solitudes.

Et je suis prêt à accorder qu'en effet dans le mouvement socialiste, ou tout au moins dans le premier moment de la dialectique socialiste, l'individu est la fin suprême. Le socialisme veut briser tous les liens. Il veut désagréger tous les systèmes d'idées et tous les systèmes sociaux qui entravent le développement individuel. Ou Dieu n'est pas, ou il est l'Unité idéale qui permet l'harmonie et l'expansion de toutes les forces. Ou il n'est pas, ou il n'est qu'un moyen de liberté. L'humanité elle-même n'a pas une sorte de valeur mys-

tique et transcendante. Sa richesse est faite de toutes les énergies individuelles. Elle n'a pas le droit de se désintéresser du nombre et de manifester son excellence seulement en quelques élus. Elle n'est pas une beauté idéale, se contemplant au miroir de quelques âmes privilégiées. Elle ne vaut pour l'individu humain que dans la mesure où il participe lui-même à la liberté, à la science et à la joie.

De même, le socialisme transforme profondément l'idée de patrie et l'idée de famille. Ni la famille, ni la patrie ne sont en soi des organismes supérieurs et sacrés. L'une et l'autre doivent des comptes et des garanties à l'individu humain.

Le socialisme n'applique pas à la famille la vaine et déclamatoire critique du romantisme bourgeois. Tous les jeunes échauffés s'insurgent contre « la société », c'est-à-dire tout simplement contre l'opinion, qui est sévère pour l'adultère. Ils voudraient promener de ménage en ménage leurs libres et triomphantes amours sans avoir à subir la moindre critique, sans y exposer même la femme aimée : à merveille, mais la famille que troublent leurs fantaisies physiologiques ou autres repose sur des rapports de propriété. Le mariage a pour base une association d'intérêts. Riche, la femme est trop souvent recherchée pour son bien. Pauvre, elle est dans la dépendance du mari qui la fait vivre. Les enfants n'ont d'autres ressources que celles que les parents leur procurent ; ils n'ont d'autre droit que celui qu'ils leur transmettent ; hors du mariage, la femme est à l'abandon ; hors de la famille, les enfants, sans propriété, sont comme perdus dans le désert. La famille est ainsi un monde clos, une forteresse de propriété hors de laquelle il est souvent dangereux, parfois mortel de se risquer. Comment prétendre dès lors que les seules inspirations du cœur, que la seule loi de l'amour doit régler les rapports des membres de la famille entre eux et avec le vaste monde du dehors? L'amour irrésistible et fatal de la bourgeoisie romantique, quand il déclamait contre le privilège conjugal tout en respectant le privilège de propriété, commettait la plus lamentable contradiction. Ou plutôt il était hypocritement égoïste. Il entendait garder son privilège bourgeois de propriété, ses titres de rente, son luxe d'éducation et d'esprit; mais il voulait pratiquer à ses

heures une sorte de communisme sexuel. Or la nouvelle société bourgeoise issue de la Révolution avait été avertie par l'expérience de la noblesse du XVIIIe siècle. Celle-ci avait joué avec la vie de famille. Elle avait ouvertement et officiellement permis le dévergondage conjugal. Mais avec la même étourderie, la même insouciance, elle avait laissé monter la Révolution. Au contraire, la bourgeoisie nouvelle avait un tel culte de la propriété, reconstituée à son profit, qu'elle exigeait, au moins dans les apparences, le respect de la famille, qui était une des formules de la propriété. Le jeune exalté qui ne voulait pas détruire les forteresses de la propriété bourgeoise, mais qui priait la dame d'ouvrir la fenêtre, était un inconséquent. Quand il se révoltait contre « l'hypocrisie » du monde, il se trompait. C'est le monde qui était logique en défendant avec la même rigueur la famille et la propriété. Anarchistes à l'égard du mariage, et conservateurs à l'égard de la propriété, les élégiaques du romantisme ne jouaient pas franc jeu.

De même les inquiétudes de Dumas fils étaient insolubles. Il voulait avant tout sauver l'institution du mariage ; mais, pour qu'elle pût survivre, il lui demandait de s'assouplir un peu et de s'accommoder aux droits, aux exigences de l'individu humain. C'est ainsi qu'il a longtemps demandé le divorce, pour que la personne humaine ne fût pas blessée en sa liberté, en sa dignité, en son droit au bonheur, par la fatalité d'un mariage irréparable. C'est ainsi qu'il voudrait faire rentrer le fils naturel dans les cadres de la vie sociale. C'est ainsi, même, qu'il demande le pardon, le respect, pour la jeune fille qui sans s'avilir a failli et hors du mariage s'est donnée. Dumas fils heurte toujours dans ses œuvres l'institution du mariage qu'il veut maintenir ou même renforcer, et le droit individuel de l'être humain qui prétend, même en dehors de ce cadre légal, à la vie et à la joie. Mais parce qu'il est resté dans la sphère de la pensée bourgeoise, parce qu'il n'a ni abordé ni même entrevu le problème de la propriété, il se débat en d'irréductibles contradictions. La jeune fille qui se donne sans l'aveu de ses parents et hors du mariage se risque à une aventure intenable et où sa dignité ne peut que sombrer. Elle ne vit que du patrimoine familial.

Demain, si l'amant l'abandonne, elle devra, pour nourrir son enfant, redemander asile à la famille dont elle a méconnu la loi. Sa « faute » est bien en effet une faute. Elle n'est pas l'acte d'une volonté libre qui vraiment va se posséder à travers la vie. Elle n'est qu'une surprise ou une fantaisie des sens en contradiction avec tout le système social, que d'ailleurs il faudra subir. De même la solution pseudo-révolutionnaire du divorce n'est qu'un expédient. Elle libère l'un de l'autre l'homme et la femme; mais le lendemain, si celle-ci n'a point travail assuré et propriété suffisante, quel abîme! Quant aux enfants, perdant l'appui de la famille sans être assurés de l'appui de la société, ils sont vraiment des orphelins. De même, enfin, l'union libre, ou ce qu'on appelle par dérision de ce mot, n'est qu'une basse caricature du mariage. Là, la femme, livrée sans garantie au caprice de l'homme, n'est qu'une pauvre esclave qui peut être jetée à la rue. Là, la femme est enchaînée par la misère, et l'homme, quand il est bon, est enchaîné par la pitié.

Il n'est qu'un moyen d'assurer dans la vie de famille la liberté et la dignité des êtres humains : c'est de transformer la propriété; c'est d'assurer à tous, hommes et femmes, les moyens de vivre par le travail libre et fier. C'est d'assurer aux enfants un droit préalable de copropriété qui fait d'eux, même si la famille immédiate se brise ou les abandonne, des membres de la famille humaine. Ainsi, c'est bien sur la volonté libre, c'est sur l'affection réciproque, c'est sur le contrat des libertés que reposera la famille. Ainsi des liens d'affection pourront être noués sans de honteux marchandages de propriété. Des liens funestes pourront être rompus sans que l'individu humain soit à la misère ou à l'abandon. L'union sera vraiment libre, et la propriété n'installera plus les fourneaux de sa basse cuisine sur la pierre du foyer. La famille, au lieu d'être une institution trop souvent contraignante et déprimante, aidera, par la noblesse des affections désintéressées, à la grandeur de l'être humain. Mais ici encore c'est l'individu qui est le but, et l'institution ne vaut que dans la mesure où elle le sert.

De même, dans la pensée socialiste, pour la patrie. A coup sûr le socialisme et le prolétariat tiennent à la patrie fran-

çaise par toutes leurs racines. Dès la Révolution bourgeoise, le peuple acculé défendait héroïquement contre l'étranger la France nouvelle : il y pressentait dorénavant son patrimoine futur. De plus, l'unité nationale est la condition même de l'unité de production et de propriété, qui est l'essence même du socialisme. Enfin, toute l'humanité n'est pas mûre pour l'organisation socialiste, et les nations en qui la révolution sociale est préparée par l'intensité de la vie industrielle et par le développement de la démocratie, accompliront leur œuvre sans attendre la pesante et chaotique masse humaine. Les nations, systèmes clos, tourbillons fermés dans la vaste humanité incohérente et diffuse, sont donc la condition nécessaire du socialisme. Les briser, ce serait renverser les foyers de lumière distincte et ne plus laisser subsister que de vagues lueurs dispersées de nébuleuse. Ce serait supprimer aussi les centres d'action distincte et rapide pour ne plus laisser subsister que l'incohérente lenteur de l'effort universel. Ou plutôt ce serait supprimer toute liberté, car l'humanité, ne condensant plus son action en nations autonomes, demanderait l'unité à un vaste despotisme asiatique. La patrie est donc nécessaire au socialisme. Hors d'elle, il n'est et ne peut rien; même le mouvement international du prolétariat, sous peine de se perdre dans le diffus et l'indéfini, a besoin de trouver, dans les nations mêmes qu'il dépasse, des points de repère et des points d'appui.

Pourquoi le socialisme serait-il jamais tenté de se séparer de la patrie? Il n'y a que les feuilles mortes qui se détachent de l'arbre. Il y a cent ans, les émigrés appelèrent à l'étranger parce qu'ils désespéraient que d'elle-même la France nouvelle revînt à eux. Et en violentant la France, ils proclamaient eux-mêmes qu'ils n'étaient plus que le passé. Armand Carrel eut tort lorsque, sous la Restauration, il s'engagea avec quelques amis sous les drapeaux de l'Espagne libérale pour combattre l'armée de Louis XVIII. Son acte n'eût été excusable que si la réaction avait été définitivement maîtresse de la France. Ceux-là seuls émigrent, même pour de nobles causes, qui désespèrent de la patrie. Or le socialisme sait que le mouvement même de la vie nationale travaille pour lui. Il sait que l'évolution capitaliste et la démocratie lui ouvrent la

route. C'est de l'évolution même de la vie nationale qu'il attend la victoire : il est donc au centre même et au cœur de la patrie. Et si le drapeau blanc et le drapeau tricolore ont eu leurs émigrés, le drapeau du socialisme n'aura pas les siens. Même si, un jour, de passagères violences étaient exercées contre le socialisme, il attendrait l'inévitable retour de la France.

Mais si le socialisme et la patrie sont aujourd'hui, en fait, inséparables, il est bien clair que dans le système des idées socialistes, la patrie n'est pas un absolu. Elle n'est pas le but ; elle n'est pas la fin suprême. Elle est un moyen de liberté et de justice. Le but, c'est l'affranchissement de tous les individus humains. Le but, c'est l'individu. Lorsque des échauffés ou des charlatants crient : « La patrie au-dessus de tout, » nous sommes d'accord avec eux s'ils veulent dire qu'elle doit être au-dessus de toutes nos convenances particulières, de toutes nos paresses, de tous nos égoïsmes. Mais s'ils veulent dire qu'elle est au-dessus du droit humain, de la personne humaine, nous disons : Non. Non, elle n'est pas au-dessus de la discussion. Elle n'est pas au-dessus de la conscience. Elle n'est pas au-dessus de l'homme. Le jour où elle se tournerait contre les droits de l'homme, contre la liberté et la dignité de l'être humain, elle perdrait ses titres. Ceux qui veulent faire d'elle je ne sais quelle monstrueuse idole qui a droit au sacrifice même de l'innocent, travaillent à la perdre. S'ils triomphaient, la conscience humaine se séparerait de la patrie pour se séparer d'eux, et la patrie tomberait au passé comme une meurtrière superstition. Elle n'est et ne reste légitime que dans la mesure où elle garantit le droit individuel. Le jour où un seul individu humain trouverait, hors de l'idée de patrie, des garanties supérieures pour son droit, pour sa liberté, pour son développement, ce jour-là l'idée de patrie serait morte. Elle ne serait plus qu'une forme de réaction. Et c'est sauver la patrie que de la tenir dans la dépendance de la justice.



Ainsi il est bien vrai que, pour les socialistes, la valeur de toute institution est relative à l'individu humain. C'est l'individu

humain, affirmant sa volonté de se libérer, de vivre, de grandir, qui donne désormais vertu et vie aux institutions et aux idées. C'est l'individu humain qui est la mesure de toute chose, de la patrie, de la famille, de la propriété, de l'humanité, de Dieu. Voilà la logique de l'idée révolutionnaire. Voilà le socialisme.

Mais cette exaltation de l'individu, fin suprême du mouvement historique, n'est contraire ni à l'idéal, ni à la solidarité, ni même au sacrifice. Quel plus haut idéal que de faire entrer tous les hommes dans la propriété, dans la science, dans la liberté, c'est-à-dire dans la vie? Jusqu'ici l'idéal, timide ou débile, renonçait à façonner toute la substance humaine. Le christianisme exaltait les élus et jetait au gouffre de damnation les multitudes. La Révolution bourgeoise proclamait l'égalité théorique des hommes, mais elle permettait au privilège de propriété d'asservir une classe à une autre classe. Pour la première fois, depuis l'origine de l'histoire, c'est l'humanité tout entière, en tous ses individus, en tous ses atomes, qui est appelée à la propriété et à la liberté, à la lumière et à la joie. La personne humaine n'affirme plus seulement sa dignité, sa grandeur, en quelques exemplaires de choix ou en quelques classes de privilège : elle l'affirme en tous ses individus. Quel que soit l'être de chair et de sang qui vient à la vie, s'il a figure d'homme il porte en lui le droit humain, la puissance humaine : il pourra penser sans relever d'aucun dogme ; il pourra travailler, sur une loi d'égalité fraternelle, sans relever d'aucun maître. Il possédera pour sa part, dans la communauté sociale, les moyens d'action par lesquels l'homme soumet la nature.

Ainsi, par le socialisme, l'idéal humain n'est plus le rayon qui touche seulement les cimes ou qui n'effleure que les surfaces. Dans l'immense tourbillon de la vie humaine, il n'est pas une poussière qui ne vibre de clarté. Jamais l'unité du fait et du droit, jamais la pénétration de la matière et de l'esprit n'aura été plus profonde. Toute une race d'êtres, tout un ensemble organique, affranchi de la loi de brutalité, sera vraiment élevé au-dessus de la nature. Pour la première fois, c'est bien l'humanité qui dominera les choses. Sous la loi du capital, l'humanité, soumise à la

concurrence meurtrière et à la force, n'est encore qu'une portion de la nature : le mineur salarié et dépendant qui descend aux galeries profondes n'est pas pleinement un homme : il est une pièce dans un mécanisme de production brute ; il est une force de la nature aux prises avec d'autres forces de la nature. Demain, quand tous les producteurs seront affranchis, quand ils seront, dans leur travail même, pleinement libres, quand ce travail sera un acte de liberté et non plus un fait de nature, c'est l'humanité elle-même qui descendra au plus profond des puits, qui labourera les chaumes, qui fondra et martellera les métaux : ce ne sera plus la servitude de l'homme se mêlant à la servitude des choses, mais la haute liberté humaine façonnant la terre, ses forces et ses éléments ; la terre aura été vraiment conquise par l'esprit de liberté.

En vain dit-on que l'individu humain, arrivé au plus haut, sera abattu et triste, ne voyant plus rien au-dessus de lui. D'abord, au-dessus de lui, il verra toujours lui-même. Toujours, il pourra tendre à plus de force, à plus de pensée, à plus d'amour aussi. Précisément parce qu'il sera débarrassé de toute contrainte et de toute exploitation, il songera sans cesse à se développer, à se hausser, à mettre en valeur toutes ses énergies. Quand les hommes ne pourront plus dépenser leur force, amuser leur orgueil et nourrir leur convoitise à dominer et pressurer les autres hommes, il faudra bien qu'ils s'emploient à grandir leurs propres facultés ; et comme les chrétiens se passionnaient à surveiller et à épurer leur vie intérieure, l'homme de l'humanité socialiste se passionnera à accroître sa valeur humaine. Mais il ne s'enfermera point en soi. Proclamer la valeur suprême de l'individu humain, c'est refréner l'égoïsme envahissant des forts : ce n'est pas décréter l'égoïsme universel. Au contraire, quand l'individu humain saura que sa valeur ne lui vient ni de la fortune, ni de la naissance, ni d'une investiture religieuse, mais de son titre d'homme, c'est l'humanité qu'en lui-même il respectera. Or, comme il n'en est qu'un infime et fragile exemplaire, c'est l'humanité tout entière, dans ses manifestations multiples, dans son développement illimité, qu'il voudra aimer et servir. Nulle force extérieure ne le contraindra en sa cons-

cience; mais c'est lui-même qui franchira ses propres limites pour vivre d'une vie plus vaste et goûter même à la joie supérieure du sacrifice. Dans notre société déchirée d'antagonismes mortels, le sacrifice n'est plus possible. Les prétendus dévouements des classes privilégiées ne sont plus que mensonges : car elles ont peur, et leur charité est un calcul d'assurance. Les classes opprimées ne connaissent plus le sacrifice depuis qu'elles ne croient plus au droit supérieur, à la beauté supérieure des puissances dirigeantes. On ne s'immole qu'à meilleur que soi, et le sacrifice cesse où la duperie commence. Aujourd'hui, les classes opprimées ne donnent pas : elles laissent prendre, en attendant qu'elles se soulèvent. La guerre sociale arrivée à la conscience aiguë a supprimé le sacrifice. Au contraire, dans la grande paix socialiste, c'est en se donnant à ceux qui cherchent et souffrent, à ceux dont l'esprit s'inquiète et dont le cœur s'afflige, que l'homme prendra vraiment conscience de soi.

Vivre en autrui est la vie la plus haute, car lorsque, par un acte de liberté, nous avons franchi nos propres limites, nous n'en rencontrons plus, et une sorte d'infinité s'ouvre à nous. Aristote a dit que le plus grand bienfait de la propriété, c'est qu'elle permet de donner. Ainsi, quand tous les hommes auront la propriété d'eux-mêmes, il sera doux à plusieurs de faire don de soi. A quoi? A l'humanité souffrante et grande, sublime et lasse, qui portera en elle, bien longtemps après la promulgation du droit, un lourd héritage de bestialité, des instincts grossiers, des esprits obscurs, des âmes haineuses, des volontés lâches, et qu'il faudra sans cesse animer, éclairer, apaiser, pour qu'elle soit digne d'elle-même et que la terre soit dans l'espace un joyau de lumière, de force et de douceur.



Mais, au delà même de l'humanité, l'homme affranchi s'associera à l'univers. L'avènement du socialisme sera comme une grande révélation religieuse. Que l'humanité, sortie de la planète obscure et brutale, ait pu se hausser enfin à la justice et à la clarté; que, par l'évolution de la nature, l'homme se soit élevé au-dessus de la nature même, c'est-à-dire au-

dessus de la violence et du confit; que du choc des forces et des instincts ait jailli l'harmonie des volontés, quel prodige! et comment l'homme ne se demanderait-il pas s'il n'y a point au fond des choses un mystère d'unité et de douceur et si le monde n'a pas un sens? La religion est une conception générale et vivante de l'univers qui, au lieu de guider quelques esprits et de se prêter à quelques jeux de spéculation, émeut, pendant toute une période de l'histoire, toute une portion de la race humaine. C'est comme une prise de possession familière du monde par l'humanité.

Pour qu'un grand système religieux surgisse, il faut la rencontre et comme la fusion d'un grand mouvement de pensée et d'un grand mouvement social. Le christianisme avait été préparé, en son fond métaphysique et moral, par tout le développement de la pensée antique; mais il a fallu la grande crise sociale de l'empire romain, la souffrance du monde vaincu, la révolte intérieure des humbles écrasés par toutes les forces extérieures, pour que la pensée des mystiques et des philosophes s'incorporât à l'humanité. La Révolution de 1789 a suscité des velléités religieuses, mais puériles et vaines. Car, quoiqu'elle fût, elle aussi, à la rencontre d'un grand mouvement de pensée, la pensée du XVIIIe siècle, et d'un grand mouvement social, l'avènement de la bourgeoisie, elle était trop discordante, trop chaotique et troublée pour donner à l'humanité un sens nouveau de l'unité du monde. Tout était incomplet en elle et incertain, le mouvement social comme le mouvement de la pensée. La classe révolutionnaire qui arrivait au pouvoir portait en elle contradiction et discorde: car elle proclamait le droit humain, et confisquait au profit d'une oligarchie la révolution resserrée. Et elle voyait remuer au-dessous d'elle un prolétariat dont la voix confuse bégayait déjà un mot d'ordre nouveau. Comment cette révolution incomplète et agitée, qui dès la première heure sentait tressaillir en elle la menace d'une révolution nouvelle, aurait-elle pu interroger, au nom de l'humanité, le mystère du monde? La science même, malgré d'admirables découvertes et de prodigieuses inventions, n'avait pas dégagé encore cette loi supérieure d'évolution qui rattache le mouvement humain au mouvement universel et qui sollicite la

pensée à de magnifiques espérances. Demain, au contraire, l'humanité, affranchie par le socialisme et réconciliée avec elle-même, prendra conscience en sa vivante unité de l'unité du monde, et interprétant à la lumière de sa victoire l'obscure évolution des forces, des formes, des êtres, elle pourra entrevoir, comme en un grand rêve commun de toutes ses énergies pensantes, l'organisation progressive de l'univers, l'élargissement indéfini de la conscience et le triomphe de l'esprit. La révolution de justice et de bonté accomplie par cette portion de nature qui était hier l'humanité, sera comme un appel et un signal à la nature elle-même. Pourquoi ne tendrait-elle pas tout entière à sortir de l'inconscience et du désordre, puisqu'elle a pu, en l'humanité, arriver à la conscience, à la lumière et à la paix? Ainsi, du haut de sa victoire de justice, l'humanité laissera tomber au plus profond de l'abîme des choses une parole d'espérance, et elle écoutera monter vers elle l'écho de l'universel désir tout plein de pressentiments.

Mais quelle que soit la tendance de l'homme nouveau à s'agrandir de toute la vie humaine et de toute la vie du monde, c'est l'individu qui restera toujours à lui-même sa règle. C'est par un acte libre qu'il se donnera aux autres hommes; il ne se laissera ravir par aucune violence le droit de se donner. Et il demandera toujours à l'univers comme aux hommes le respect de sa liberté intérieure. Il n'acceptera d'autre idéal suprême que celui qui, tout en assurant l'unité du monde, établira l'énergie, et consacrera l'autonomie des individus. En recevant du socialisme le droit absolu à la pensée libre et un droit indestructible de propriété, l'homme peut entrer dans la communauté sociale, il peut entrer aussi dans la communauté de l'univers ; il ne risque ni d'être absorbé ni de se dissoudre. Il est prêt à s'harmoniser à un système de forces toujours plus vaste : il est prêt à collaborer à une œuvre toujours plus lointaine et plus haute : mais il reste un centre autonome de pensée et d'action ; il peut affronter la puissance de la communauté humaine et le mystère du monde. Il est à jamais impénétrable à toute force d'oppression ou de dissolution.



Et en fait, depuis un siècle, tous les penseurs socialistes ont affirmé la liberté nécessaire de l'individu. Quand Babeuf a préparé la conspiration des Égaux, il marchait d'accord avec ce qu'on peut appeler les restes de l'extrême-gauche jacobine, avec les débris de la Montagne. Préface de l'oligarchie bourgeoise toujours plus apeurée et du despotisme menaçant, les apôtres de la Révolution communiste agissaient de concert avec les survivants de la Révolution individualiste. Babeuf ne se proposait pas seulement d'appeler le peuple « au bonheur commun », il se proposait de sauver la liberté menacée, la Révolution en péril ; et c'est pour enraciner au plus profond du sol les libertés de la Révolution bourgeoise qu'il voulait étendre à tout le peuple souffrant, et dupé une fois de plus, la garantie de la propriété. Fourier s'ingéniait à éliminer de ses combinaisons sociales toute contrainte ; il voulait que la complexité du monde nouveau répondît si largement et si délicatement à toute la complexité de la nature humaine, que la société se mût par le seul jeu des passions et même des fantaisies, et que les hommes fussent conduits, selon l'image de Platon, par un simple fil d'or. Il attaquait en même temps les économistes et les philosophes du XVIII[e] siècle, les uns pour avoir glorifié la richesse sans en assurer une juste répartition, les autres pour avoir prêché une égalité d'ascétisme et de retranchement ; il voulait l'abondance dans la justice, l'exaltation et l'essor de toutes les forces organisées. Et, à coup sûr, la société communiste de demain, quoiqu'elle ne doive pas procéder du seul jeu des associations locales et des groupements spontanés, s'assouplira infiniment, et multipliera les formes de vie et les mécanismes d'action pour suffire à toute la diversité de l'homme.

De même, malgré l'apparence plus autoritaire de leur doctrine, les Saint-Simoniens étaient hautement individualistes. Sans doute ils combattaient l'anarchie bourgeoise, le désordre de la production et de l'échange, et ils voulaient y substituer l'harmonie de la production collective, sur l'autorité des plus savants et des plus sages : mais cette autorité ne pouvait

avoir son fondement que dans la libre volonté des associés, et elle ne pouvait avoir d'autre effet que l'entier développement de toutes les facultés individuelles. Transfigurant, comme dit le Producteur, la parole évangélique, ils disaient : « Tous seront appelés, et tous seront élus », mais élus à une vie d'action et de liberté.

Enfin il faut bien se garder de voir dans la dialectique hégélienne de Marx, réfléchie en matérialisme économique, une forme de fatalisme, de mécanisme contraignant. Selon Marx, le fait économique est la base de l'histoire : il est impossible que le système de la production, du travail, de la propriété, qui façonne la vie quotidienne des hommes, ne détermine pas aussi de proche en proche les modes supérieurs de l'activité humaine, la philosophie, la morale, l'art, la religion. Mais il ne faut pas croire que ce sont là des réflexes immédiats : les forces toujours plus variées et plus riches de la nature humaine désunifient, sans le rompre, le thème de l'ordre économique. De même que le tisserand, tout en subissant la loi de son métier à tisser, crée les étoffes les plus diverses de dessin et de couleur, de même, sur le métier des forces économiques, l'histoire tisse les existences humaines les plus variées. La forme économique détermine tous les modes de l'activité humaine, mais on ne peut déduire ceux-ci de celle-là. Engels, dans ses derniers commentaires du marxisme, a touché presque à la pensée de Comte qui donne comme cadre aux phénomènes plus complexes la loi des phénomènes plus simples, mais qui ne réduit pas les plus complexes aux plus simples. Ainsi, quand la société communiste de demain sera réalisée, il est évident que cette révolution profonde dans la propriété, dans le travail, dans la vie élémentaire de l'humanité se répercutera sur toutes ses conceptions. Dans le grand miroir de l'humanité communiste l'univers ne se reflètera pas comme dans la conscience infiniment morcelée de l'humanité présente. Mais sous la loi générale de l'inspiration communiste, quelle prodigieuse et incalculable diversité d'action, de pensée et de rêve! Aussi Marx se garde-t-il bien de déterminer d'avance les modes précis de la société nouvelle.

Quand les socialistes se refusent à décrire le détail de la

société de demain, on les accuse de ruser : ils respectent tout simplement la liberté de l'évolution et la richesse de la vie. Ils savent quelle est la direction générale des faits, et la tendance générale des volontés. Ils savent que l'appropriation collective des moyens de production est préparée par le grand mouvement capitaliste, et ils savent aussi que seule cette appropriation collective permettra, dans les conditions de la technique moderne, d'universaliser la propriété, c'est-à-dire la liberté. Mais quels seront les effets particuliers, en tous les modes de la vie, de cette loi générale et dominante du socialisme? Nul ne le peut dire, d'abord parce que ces effets sont innombrables, ensuite parce qu'ils sont subordonnés à des conditions changeantes, enfin parce que, malgré le déterminisme général des phénomènes sociaux, la volonté humaine aura une part d'action dans l'agencement des mécanismes qui concilieront l'unité de la production et l'initiative des individus.

Ce qui est certain dès maintenant, c'est que, partout où il est organisé en un parti, le socialisme agit dans le sens des libertés individuelles, liberté politique, liberté du vote, liberté de conscience, liberté du travail. Bien mieux, quoiqu'il combatte le privilège de la propriété bourgeoise, il regrette que la bourgeoisie soit impuissante très souvent à défendre contre la réaction les conquêtes libérales. Et il l'y aide toujours quand il le faut. Les socialistes italiens ne cessent de se tourner avec angoisse vers la bourgeoisie ; ils la supplient d'accomplir son œuvre, qui est de créer la production capitaliste et de protéger la liberté politique. Et ils lui disent : « Ne vous défiez pas de nous. Sans doute, la loi de l'histoire destine la propriété bourgeoise à être absorbée dans la propriété sociale. Mais nous savons bien que ce n'est pas une Italie rudimentaire, somnolente et pauvre, qui affranchira le prolétariat. Nous sommes prêts à vous aider dans votre œuvre, nous voulons secouer la torpeur du peuple pour qu'il prenne au sérieux son droit politique et son devoir de contrôle. Nous voulons chercher avec vous un régime économique qui permette la grande production. » — De même, les socialistes autrichiens, qui se heurtent à tant de survivances du système de Metternich, et même de l'économie féodale, appellent de tous leurs vœux l'avènement d'une bourgeoisie active et d'un capitalisme puissant. Ils

savent bien, par exemple, que la Galicie, où les rapports des nobles, des paysans et des juifs perpétuent le système du moyen âge, ne peut être arrachée à cette ornière du passé que par l'activité industrielle et politique d'une bourgeoisie puissante. — Et en Allemagne, que de fois les socialistes ont déploré que la bourgeoisie ait manqué à sa mission historique! Deux fois, disent-ils, en 1848, au moment du Parlement de Francfort, et en 1866, dans la période du conflit, elle a pu donner à l'Allemagne l'unité et la liberté. Deux fois, elle s'est dérobée, et elle a permis à la réaction féodale, à l'absolutisme monarchique et à la violence militaire de marquer de leur empreinte l'unité de la nation. C'est pour réparer cette faute que le socialisme allemand, en même temps qu'il prépare l'avènement social du prolétariat, lutte chaque jour pour les libertés intellectuelles et politiques de l'Allemagne. Il soulève contre les féodaux même cette bourgeoisie progressiste qui le dénonce, et il fait échec au militarisme. — Enfin, en France même, pourquoi, dans une crise récente où il ne semblait pas qu'il eût un intérêt direct, le socialisme est-il intervenu? Ce n'est pas seulement parce qu'il est un parti d'humanité et qu'il ne peut se désintéresser d'aucune question humaine. C'est aussi parce qu'il ne veut pas que des passions fanatiques resserrent et appauvrissent la bourgeoisie elle-même. C'est une grande force pour notre pays et pour la liberté que la bourgeoisie française soit formée d'éléments divers, d'origine catholique, protestante et juive; c'est cette diversité qui lui permet d'échapper à la décadence de la bourgeoisie dans les pays latins. Et le socialisme a besoin que les classes aujourd'hui gouvernantes et possédantes gardent le plus possible de liberté et de vie; il se propose si peu d'amortir et de contraindre les forces humaines qu'il voudrait que l'activité du monde fût au plus haut avant qu'il en prît possession au nom de la justice.

Dira-t-on, comme on le fait souvent, que ce sont les socialistes eux-mêmes, dans le fameux manifeste de Marx, qui ont parlé de la dictature du prolétariat? Mais cette parole ne peut s'appliquer à l'ordre socialiste une fois réalisé; elle n'y aurait pas de sens, car il n'y aura plus alors de prolétaires. C'est une formule de la tactique révolutionnaire pen-

dant la prise de possession du pouvoir. Ici, nous sommes réduits aux conjectures. Nul ne peut dire avec certitude par quelle voie sera institué l'ordre nouveau. Il est fort probable que l'avènement du prolétariat aura, comme naguère celui de la bourgeoisie, un caractère révolutionnaire. Quand le prolétariat socialiste aura été porté au pouvoir par les événements, par une crise de l'histoire, il ne commettra pas la faute des révolutionnaires de 1848 : il réalisera d'emblée la grande réforme sociale de la propriété, et il ne laissera pas à la réaction le temps d'égarer ou de violenter les masses. Mais le prolétariat, au contraire de la bourgeoisie, ne survivra pas à sa victoire : il disparaîtra dans l'ordre nouveau fondé par lui. Et il serait aussi injuste de reprocher au socialisme « la dictature du prolétariat » que de confondre avec les journées révolutionnaires la vie normale de la bourgeoisie et du capital. En fait, par leur propagande tous les jours plus active et plus étendue, qui s'adresse à la fois à la classe ouvrière, aux paysans et à la bourgeoisie intellectuelle, les socialistes diminuent sans cesse la force de résistance de la société d'aujourd'hui ; ils diminuent par là même les chances de « dictature » prolétarienne. Avant peu, l'idéal socialiste aura si profondément pénétré, qu'au lendemain de la victoire du prolétariat, des forces innombrables se rallieront autour de lui. Beaucoup hésitent encore parce qu'ils ne croient pas à la possibilité de la justice sociale. Démontrée par le fait, elle sera acceptée de tous, sauf de la petite minorité des privilégiés réduite soudain à l'impuissance, et la période de combat pourra être brève.



Où donc est la tyrannie socialiste? Et par quelle confusion étrange dit-on que, dans la société nouvelle, tous les citoyens seront des fonctionnaires? En fait, c'est dans la société présente que tous les citoyens ou presque tous aspirent à être « des fonctionnaires ». Et, si c'est là la servitude, c'est le monde d'aujourd'hui qui y tend. Mais il n'y aura aucun rapport entre le fonctionnarisme et l'ordre socialiste. Les fonctionnaires sont des salariés : les producteurs socialistes seront des associés. Les fonctionnaires sont dans la dépendance du

gouvernement, de l'État, qui est souvent le gardien des intérêts de classe et qui asservit ses agents. Il n'y aura plus d'intérêt de classe à servir dans l'ordre socialiste : qui donc pourrait tyranniser les citoyens? Les fonctionnaires n'ont pas un intérêt personnel et immédiat à la bonne marche des services publics : les producteurs socialistes auront un intérêt personnel et immédiat à améliorer la production dirigée par eux, à accroître la richesse qu'ils doivent se répartir. Au lieu d'entrer dans la vie dépouillés, sans force et sans droit, tous les citoyens y entreront avec un droit préalable de copropriété sur les moyens de travail. Ce droit, des contrats librement débattus avec la communauté sociale elle-même, avec les groupes locaux et professionnels, en régleront l'exercice. La communauté interviendra nécessairement pour coordonner la production. Elle interviendra aussi pour prévenir tout retour de l'exploitation de l'homme par l'homme. Mais elle laissera le plus libre jeu à l'initiative des individus et des groupes, car elle aura tout entière le plus haut intérêt à stimuler les inventions, à respecter les énergies. Dès maintenant, le prolétariat répugne à toute centralisation bureaucratique. Il tente de multiplier les groupements locaux, les syndicats, les coopératives ; et, tout en les fédérant, il respecte leur autonomie : il sait que, par ces organes multiples, il pourra diversifier l'ordre socialiste, le soustraire à la monotonie d'une action trop concentrée. Quels seront, dans la communauté sociale, les rapports exacts des groupements locaux et de la puissance centrale? Il est impossible de les préciser d'avance, et ils seront sans doute infiniment complexes et changeants. Mais, ce qui est sûr, c'est que l'organisation centrale ne pourra avoir ni tentation, ni moyen de contrainte. Ni la puissance d'un dieu et d'un dogme, ni la puissance d'un roi, ni la puissance du capital ne domineront la société. Où donc le pouvoir central trouverait-il des moyens d'oppression, et pour quel intérêt opprimerait-il? Il n'aura d'autre force que celle des groupes, et ceux-ci n'auront d'autre force que celle des individus. Toutes les puissances de progrès, de variété et de vie s'épanouiront, et la société communiste sera la plus complète et la plus mouvante qu'ait vue l'histoire.

Depuis quelques années, les « libéraux » parlent beaucoup de décentralisation. M. Bourget y voit le salut. M. Barrès déplore que les jeunes gens de la Lorraine, au lieu d'éveiller les ressources dormantes de leur province, viennent à Paris. Mais tous ces littérateurs inconséquents ne prennent pas garde que la centralisation dont ils se plaignent est un effet de l'ordre économique. La centralisation politique, intellectuelle, traduit la centralisation économique. Le régime capitaliste a dissocié la propriété et le travail : les porteurs d'actions peuvent dépenser dans les grandes villes les dividendes du travail lorrain et du travail languedocien. Si les jeunes gens de M. Barrès avaient voulu creuser des puits de mine en Lorraine, ils auraient dû solliciter les capitalistes parisiens. Ainsi, par la dissociation du travail et de la propriété, la richesse déserte les régions mêmes qui produisent la richesse; la vie déserte les régions qui produisent la vie. Au contraire, quand les citoyens associés dans la propriété commune des moyens de production garderont pour eux-mêmes tout le produit de leur travail, la richesse restera au point d'origine, et la vie, au lieu de se concentrer en quelques capitales dévorantes, sera partout répandue. Ou les décentralisateurs ne font que de la littérature, ou il faut qu'ils prennent leur parti entre la réaction et le socialisme. Décentraliser sans transformer la propriété, c'est rétablir la suprématie des vieilles influences terriennes, c'est revenir au passé. Il n'est qu'une décentralisation vivante, c'est le communisme, car, en permettant à chaque individu humain de retenir tout le produit de son travail, il fait de tout individu un centre. Par le socialisme, la vaste harmonie de la vie générale se concilie avec la spontanéité des forces individuelles : par lui, l'humanité est comme un fleuve où chaque flot est une source.

JEAN JAURÈS

LE 24 FÉVRIER

PAR UN TÉMOIN OCULAIRE

Sorti de l'École d'artillerie de Metz au mois de décembre 1847, j'étais en congé à Paris lorsque se fit la révolution qui précipita du trône le roi Louis-Philippe. Employé volontaire à l'état-major de la place, pendant les journées du 22, du 23 et du 24 février, j'ai vu plusieurs des événements qui les ont remplies, entre autres le massacre des gardes municipaux sur la place de la Concorde, et la revue passée par le roi au Carrousel, quelque temps devant qu'il quittât les Tuileries. Ce que je n'ai pas vu m'a été appris dans des documents rassemblés par mon père, préfet de police en 1848-49, où se lisent les rapports, les dépositions de témoins de la révolution, et d'acteurs plus ou moins considérables qui y ont eu un rôle. D'ailleurs, personnage infime dans les événements dont je fais le récit, je n'ai en les racontant ni amour-propre à venger, ni rancune à satisfaire ; mon travail se présente donc avec garanties de vérité.

Depuis le commencement de février, le banquet réformiste, que l'opposition parlementaire jetait en défi au pouvoir, avait été plusieurs fois annoncé puis différé. Les ministres, n'y voyant qu'une manifestation factieuse, étaient résolus à l'interdire, et par s'y entêter leurs adversaires prétendaient défendre le droit de réunion. Cet antagonisme conduisait fatalement à un conflit dans la rue.

Au moment qu'il allait s'engager, le gouvernement disposait de trente et un mille hommes : fantassins, cavaliers, gardes municipaux, soldats d'élite dont les émeutiers avaient, en maintes rencontres, éprouvé la vigueur, et d'une nombreuse artillerie : c'était plus qu'il ne fallait pour triompher d'une insurrection. Dès 1840, le maréchal Gérard avait arrêté un projet d'action militaire contre les émeutes toujours possibles à Paris. Ce plan reposait malheureusement sur le concours de la garde nationale dont l'esprit n'était plus le même qu'au temps où elle aidait l'armée devant les barricades ; mais tout d'ailleurs était prévu, réglé, et chaque colonel, après en avoir pris connaissance, savait où se rendre au premier signal. Ces instructions furent rappelées à tous les régiments auxquels on envoya, dans leurs casernes, des provisions inusitées de vivres, de fourrages, des munitions et des outils propres aux travaux de défense. Seule la garde municipale, qui pourtant occupait onze casernes et une multitude de petits postes, n'eut point de part dans ces libéralités ; elle était brave, fidèle, et c'était assez. Les meneurs de l'opposition, et M. Odilon Barrot qui, ne voulant qu'un peu de brise pour pousser sa barque au port ministériel, se repentait d'avoir trop largement ouvert l'antre d'Éole, acculés à un conflit où toutes les chances étaient contre eux, se décidèrent, dans la soirée du lundi 20 février, à contremander le banquet qui devait être donné le surlendemain. Triomphe pour le cabinet. Cette capitulation fut pourtant la cause du désastre final. Aux Tuileries, on l'apprit avec joie ; satisfait de la façon dont ses chers ministres avaient conduit l'affaire, le roi se flatta que les agitateurs subalternes, récusés par leurs chefs, se borneraient à des criailleries dans les rues ; les précautions militaires prises dans la matinée lui parurent superflues et, d'accord avec le ministre de l'intérieur, il décida que les troupes seraient retenues dans les casernes. Ce contre-ordre dès le début des opérations projetées y jeta le décousu et le désarroi et paralysa, jusqu'à la catastrophe du surlendemain, la défense de la monarchie et de la société. D'ailleurs il ne donna pas l'avantage qu'on s'en promettait, car la population ne sut rien de ce qui venait d'être fait pour ménager sa susceptibilité.

Dans la matinée du mardi, des bandes d'allure menaçante

ayant brisé des vitres sous le péristyle de la Chambre des députés, on fut contraint de mettre les troupes en mouvement. Quant à la garde nationale, hostile dans beaucoup de quartiers, point convoquée à la première tentative de désordre, elle prêta l'oreille à ceux qui lui disaient qu'elle était suspecte, et n'en fut que plus disposée à être ennemie. La journée du mardi fut d'abord une journée d'attente, les ateliers chômèrent. Depuis le matin les boulevards charièrent un fleuve d'hommes qui, ignorant que l'opposition eût renoncé au banquet, se portaient vers les lieux par où devait passer la manifestation annoncée la veille. Vers dix heures, la marée humaine montant, on envoya pour la contenir plusieurs escadrons de garde municipale sur la place de la Concorde, et de cavalerie sur le boulevard de la Madeleine.

Les sociétés secrètes, guettant l'occasion, avaient leurs affidés dans la foule désappointée, d'où bientôt partirent des injures et des menaces aux soldats. Accoutumés à de pareilles épreuves, les gardes municipaux ne s'en émeuvaient guère, mais il en était autrement pour les chasseurs, qui, le sabre au fourreau, avaient grand'peine à rester calmes comme leurs camarades. L'effet de cette attitude passive condamnée par tant de cruelles expériences, ne se fit pas attendre ; des émeutiers s'enhardissant tentèrent d'enlever un poste d'infanterie près du carré Marigny : la cavalerie intervint pour le défendre, et fut aussitôt assaillie par une grêle de pierres. Ce genre d'attaque se renouvela cent fois dans cette journée, tantôt sur la place de la Concorde, ou dans les Champs-Élysées, tantôt sur le boulevard de la Madeleine, sans qu'il fût permis aux soldats, qui en mouraient d'envie, de balayer au galop leurs agresseurs. Devant la persistance des attaques populaires dans cette journée du 22, il fallut bien reconnaître la nécessité de prendre de sérieuses mesures. A six heures du soir, un ordre émané de l'état-major, dont le siège était place du Carrousel, enjoignit aux généraux et aux chefs de corps de mettre à exécution les dispositions stratégiques convenues d'avance. Les troupes se mirent aussitôt en marche vers les postes qui leur étaient assignés. Partout le pavé résonnait sous les pieds des chevaux et les roues de l'artillerie : les officiers d'état-major couraient au galop pour transmettre des

ordres et en surveiller l'exécution, où se trahissait en plusieurs endroits une sorte de défiance et d'incertitude. Le commandement était engourdi aux mains de deux hommes autrefois brillants officiers signalés par maintes preuves d'héroïsme et d'intelligence, mais dont l'un, le général Jacqueminot, était infirme, l'autre, le général Sebastiani, n'avait pu secouer le poids d'une épouvantable catastrophe de famille[1]. A huit heures du soir, la place du Carrousel, entièrement occupée, présentait plusieurs lignes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. Les quais, les boulevards, les ponts, les carrefours se couvraient de vedettes, et de postes intermédiaires ou avancés. Au quartier général, où mes offres de service avaient été agréées, on était à cette heure fort agité. Des officiers généraux, des officiers d'état-major de la garde nationale et de l'armée, s'y pressaient, et l'inquiétude, quoique sans motifs encore, s'y lisait sur tous les visages. Les rapports se succédaient, aussi les ordres et les contre-ordres ; plus expérimenté j'aurais vu dans ces oscillations du commandement, le présage des catastrophes prochaines. La nuit entière se passa sans manifestations décisives, mais la bataille semblait désormais inévitable, avec chance de se heurter à la garde nationale dont l'hostilité n'était plus douteuse.

Vers le milieu de la nuit, ordre fut donné de faire rentrer dans les casernes la plus grande partie des troupes, dont on ne laissa dehors que quelques postes. Ces hésitations, ce piétinement inutile détendaient peu à peu les ressorts de la défense. Dans la tâche qu'on leur imposait, les soldats ne virent plus qu'une comédie, où, comme les pierrots de la foire, ils étaient condamnés à recevoir des coups, et pensèrent à s'en affranchir.

Au matin du mercredi 23, la circulation entre les différents quartiers de Paris fut encore libre : on apprit à l'état-major que les chefs de section des sociétés secrètes étaient en permanence. Aucun rassemblement armé ne paraissait encore ; mais des menaces de pillage aux armuriers firent voir le dessein des révolutionnaires de se procurer des armes. Aussi, dès huit heures du matin, on fit revenir en toute hâte les

1. Assassinat de la duchesse de Praslin, sa fille, par son mari.

troupes aux places évacuées pendant la nuit. Durant cette matinée il y eut des attroupements partout, mais ils se dissipaient devant les patrouilles, se bornant à des huées et des sifflets au passage. C'est ce jour-là que j'entendis pour la première fois le cri de : « Vive la ligne ! » appel traditionnel à la crosse en l'air, et qui sert aux émeutiers à marquer, par contraste, leur animosité contre les troupes d'élite, garde municipale ou garde impériale, qu'ils savent inébranlables dans le devoir.

Dans l'après-midi, des barricades s'élevèrent de l'Hôtel de ville aux portes Saint-Denis et Saint-Martin, barrant les rues étroites de ces quartiers. Le désordre s'aggrava encore par l'appel fait à la garde nationale, dont une partie était acquise à l'opposition. Vers trois heures on apprit aux Tuileries qu'un bataillon de cette milice, composé de républicains, s'était mis, sur la place des Petits-Pères, en travers d'un escadron qui allait charger les émeutiers ; sur quoi, l'autorisation fut demandée de traiter en ennemis ces gardes nationaux traîtres à la cause de l'ordre : le roi la refusa. Depuis 1830 il était l'homme de la garde nationale, elle l'avait soutenu contre toutes les attaques, — il ne put se résoudre à faire tuer ceux qu'il regardait comme des frères d'armes. Ne voulant pas recourir à la force, le roi Louis-Philippe crut calmer l'orage en se séparant du ministère Guizot. C'était la violation du gouvernement parlementaire, puisque ce cabinet avait la majorité dans la Chambre, et, sûrement aussi, la perte de sa couronne, car le pouvoir qui cède devant une agitation séditieuse est condamné à mort. Le soir de ce 23 février, les gardes nationaux insurgés, et les émeutiers qui avaient déjà échangé des coups de feu avec la troupe, apprirent que satisfaction leur était donnée et que le ministère tombait sous leurs coups. Les troupes rentraient dans leurs casernes, officiers et soldats disaient tout haut : « Ce n'était vraiment pas la peine de nous faire recevoir des coups depuis deux jours. » A ce moment, le triomphe moral de l'insurrection déjà presque maîtresse dans les rues était complet, et les naïfs de crier : « Paris est dans la joie, Paris illumine. » Après le changement de ministère tout fut perdu : quand les bandes s'en allaient par la ville hurlant *la Marseillaise* et *les Girondins*, cassant des vitres, et criant : « Des lampions, des lampions ! » pour qui n'était

pas aveugle, c'était la victoire de la révolution. On l'a plus tard et à tort attribuée à la collision sanglante qui, vers huit heures du soir, se produisit devant le ministère des Affaires étrangères. Une bande nombreuse d'émeutiers, rencontrant le poste de garde à la porte d'entrée, l'assaillit avec des injures, des pierres, et, dit-on, quelques coups de feu auxquels les soldats ripostèrent, jetant bas une vingtaine d'émeutiers. Leurs cadavres, chargés sur des charrettes, furent pendant la nuit promenés par les rues à la lueur de torches, et aux cris : « Vengeance ! Vengeance ! » Rien ne fit obstacle à cette manifestation qui servit sans doute les révolutionnaires, mais ne fit que précipiter leur succès déjà certain. Quoi qu'on eût fait, l'émeute serait montée toujours, allant jusqu'au trône par-dessus les frêles digues qu'on leur opposait : ministère Molé, ministère Thiers-Barrot. Ceux-ci, entachés d'un vice d'origine, étaient plus impuissants que tous autres pour arrêter l'insurrection, car ils n'apportaient contre elle que la popularité, arme avec laquelle il est possible d'attaquer un pouvoir, mais jamais de le défendre. Le pouvoir qu'ils venaient de conquérir était comme une citadelle démantelée par eux. Introduits sous la condition de laisser libres les brèches qu'ils avaient faites pour y pénétrer, d'autres après eux avaient tout droit d'y monter pour les en chasser à leur tour. Mais, s'il leur était interdit de fermer ces brèches, ils pouvaient y placer des canons et en défendre l'accès.



Un instant, cela fut possible dans la matinée du jeudi 24, lorsque le commandement passa aux mains du maréchal Bugeaud. Depuis l'échauffourée du boulevard des Capucines, l'état-major et la préfecture de police ne donnaient plus d'ordres ; on sonnait le tocsin, et partout s'élevaient des barricades, lorsque, vers une heure et demie du matin, le maréchal, accompagné du duc de Nemours, de MM. Guizot et Duchatel, vint au Carrousel où ils l'installèrent. Par l'énergie de son âme, par l'ascendant qu'il exerçait sur l'armée, par la confiance qu'inspiraient son caractère et ses talents, le maréchal était du petit nombre de ces hommes qui peuvent, au

moment donné, sauver une société tout entière. On sait que ni la tête ni le cœur ne leur manquent devant le péril, et on leur obéit dès qu'ils paraissent. Parmi les généraux en vue, aucun n'avait son expérience et son autorité. On le connaissait, on l'avait vu à l'œuvre, on l'admirait. Personne qui ne l'aimât, qui eût la pensée de lui désobéir. Les officiers avaient tous la confiance la plus profonde dans son génie militaire, et les soldats l'appelaient leur père. A l'état-major on était, lorsqu'il y arriva, profondément démoralisé. Je me rappelle l'effet extraordinaire que produisit sur nous la vue de cette tête blanchie dans les périls, quel réconfort nous apporta cette renommée qu'aucun revers n'avait atteinte.

Le maréchal parla avec la verve militaire qui lui était propre, dit que le péril pouvait être aisément conjuré, et que pour avoir raison de l'émeute, il fallait résolument l'attaquer. Aussitôt il ordonna la formation de quatre colonnes : la première, donnée au général Sébastiani sur sa demande pressante, doit pousser droit à l'Hôtel de ville ; la seconde, confiée au général Bedeau qui, de passage à Paris, a offert ses services, a pour mission de nettoyer les boulevards jusqu'à la Bastille ; la troisième manœuvrera derrière les deux premières pour empêcher que les barricades ne soient relevées après leur passage ; enfin, la quatrième sera conduite par le général Renault au Panthéon. Tous les officiers présents s'employèrent à transcrire les ordres donnés par le maréchal. J'ai conservé la minute de l'un d'eux ; en voici la teneur :

Paris, le 24 février.

« Colonel,

» Dès votre arrivée au débarcadère du chemin de fer du Nord, vous vous porterez *sans retard* avec tout votre monde sur la place du Carrousel, en suivant l'itinéraire ci-après : savoir, la rue de la Fayette, du faubourg Poissonnière, les boulevards, et la rue de Richelieu.

» Pendant votre marche vous attaquerez *énergiquement* les rassemblements et les barricades que vous rencontreriez sur votre passage. Si les maisons étaient occupées par l'ennemi, vous feriez marcher un rang à droite faisant feu sur les fenêtres de gauche, et un rang à gauche faisant feu sur les

fenêtres de droite : vous ferez charger vos fusils *à deux balles* pour tirer à petites distances sur les masses.

» Je vous informe que je suis nommé commandant en chef des gardes nationales et de toutes les troupes de Paris.

» Le maréchal de France,

» MARÉCHAL DUC D'ISLY »

Les ordres du maréchal étaient tous aussi explicites. Ordonnant l'action immédiate vigoureuse, il serait difficile d'y trouver une excuse pour ceux qui, les ayant reçus, parlementèrent avec l'émeute.

Dans cette distribution des rôles, aucune part n'est faite à la garde nationale, le nouveau commandant en chef sait que plusieurs légions sont hostiles et que beaucoup de miliciens ont livré leurs armes aux insurgés.

Après son entrevue avec le roi, qui l'avait chargé de former un cabinet remplaçant le ministère mort-né de M. Molé, M. Thiers se rendit à l'état-major. Dès qu'il l'aperçut, le maréchal s'empressa vers lui :

— Nous allons faire de la bonne besogne, dit-il, on m'a laissé des troupes fatiguées, mal pourvues, mais nous réussirons, et j'aurai le plaisir de tuer beaucoup de ces canailles, c'est toujours cela.

Les trois colonnes qui doivent occuper la Bastille, l'Hôtel de ville et le Panthéon se mettent en marche entre cinq et six heures du matin : le maréchal préside à leur départ, encourageant chefs et soldats par d'énergiques paroles. L'insurrection ayant eu toute la nuit le champ libre, il y a partout des barricades. Le général Sébastiani en rencontre plusieurs près du Carrousel ; elles sont mal défendues, et, après en avoir enlevé et détruit plusieurs, il arrive à l'Hôtel de ville vers sept heures, n'ayant perdu qu'une trentaine d'hommes. La colonne dirigée vers le Panthéon y atteint aussi. Quant à la colonne Bedeau, forte de deux mille hommes, toutes les espérances l'accompagnent lorsqu'elle se met en marche à cinq heures et demie.

Il n'y avait guère alors, parmi les officiers mis en relief par leurs services en Afrique, un général de division classé

plus haut que Bedeau. L'opinion de l'armée, la bienveillance du souverain, le portaient au sommet de la hiérarchie militaire. Chaque campagne avait grandi ou soutenu sa renommée. Dans les circonstances qu'on traversait, son concours était un gage de salut. Le général put pousser jusqu'au boulevard Bonne-Nouvelle sans rencontrer d'obstacle sérieux. Mais devant une barricade élevée à l'extrémité de la rue Saint-Denis, il s'arrête : une attaque vigoureuse, conforme aux ordres qu'il avait reçus, l'en rendrait maître aisément, mais les hésitations dont il est témoin depuis trois jours semblent avoir détendu son énergie coutumière. Au lieu de balayer le boulevard, à quoi il s'était engagé, il écoute les réclamations, les prières de quelques personnes, qui s'interposent sous prétexte d'éviter l'effusion du sang. On lui dit qu'une attaque jettera dans l'insurrection une foule encore inoffensive, échauffée seulement par un malentendu que dissipera l'annonce du changement de ministère. Le général se laisse persuader, et répond qu'il va demander de nouveaux ordres ; pendant le temps qui s'écoule avant de les recevoir, des gardes nationaux arrivent, la foule augmente, et par-dessus la barricade va se mêler aux soldats, les pressant, les submergeant : ils ne pourraient plus se dégager que par un sanglant effort, et en faisant d'abord main basse sur les négociateurs officieux.

Pendant que le messager du général Bedeau courait vers le Carrousel, le maréchal Bugeaud était obsédé, comme il l'a écrit lui-même, « par un tas de gens amis du ministère ou venant en son nom, lui annonçant que la garde nationale allait marcher avec les insurgés, qu'il allait avoir la responsabilité d'une guerre civile terrible, etc., etc. » D'autre part, les résolutions pacifiques des nouveaux ministres lui étaient notifiées, et tout cela au moment qu'il apprenait, par des renseignements surs, la désobéissance de son principal lieutenant et, partant, la ruine de ses projets militaires.

Les hommes appelés au pouvoir espéraient naïvement que leurs noms seuls suffiraient pour calmer l'agitation de Paris, y ramener la tranquillité, et ils insistaient pour que l'action militaire fût partout suspendue. Cet ordre qu'ils désiraient tant fut, en effet, donné. Par qui? Tout le monde s'en est défendu ; le maréchal a dit l'avoir reçu ; mais s'il peut en

décliner l'initiative. l'initiative de l'avoir transmis lui appartient tout entière.

Voici la copie des instructions envoyées au général Renault qui occupait le Panthéon :

Paris, 24 février.

« Général,

» J'ai changé toutes les dispositions que j'avais arrêtées ce matin, et je donne l'ordre partout de cesser le feu, et de ne se livrer à aucune hostilité. En conséquence, aussitôt la réception de la présente, quittez votre position, et jetez-vous avec vos troupes dans le palais du Luxembourg où vous vous établirez sans vous livrer à aucune manifestation hostile.

» Le commandant en chef des gardes nationales et de toutes les troupes

» MARÉCHAL DUC D'ISLY. »

On a dit que le maréchal s'était rallié aux illusions de M. Thiers, sur l'assurance d'être ministre de la guerre, fonction qui lui aurait permis d'appliquer à l'Algérie (ce qu'il désirait ardemment) ses projets toujours contestés. Toutefois le recul du général Bedeau devant l'émeute lui était connu lorsqu'il se décida au changement subit de toutes ses dispositions. Dans cette volte-face on ne sait pas bien quelle part il faut faire à la tentation du ministère, ou à la désespérance devant la faiblesse du pouvoir[1].

Quand l'ordre de se replier vers les Tuileries parvint au général Bedeau, il découvrit enfin, mais trop tard, les conséquences fatales de sa défaillance.

— Une retraite honorable n'est plus possible, dit-il à l'un de ses aides de camp.

Dès qu'elle commença, ce furent des cris de triomphe du côté des insurgés ; du côté des soldats, ce fut de la stupéfaction, puis de la colère.

— Ah ! ils ne veulent pas que nous nous servions de nos cartouches, eh bien, les voilà ! disait un sous-officier en les jetant au peuple.

1. Tous ces détails ont été donnés par des officiers qui étaient sous les ordres du général Bedeau.

Un spectateur bénévole, étonné de voir un gamin prendre les armes d'un soldat, reçut cette réponse :

— Oui, mon bourgeois, c'est comme cela : puisqu'on nous lâche, nous lâchons tout.

La colonne Bedeau, revenant aux Tuileries, rencontra plusieurs barricades élevées après son passage matinal. A chacune, il faut parlementer pour la franchir, et pendant ce temps les rangs s'ouvrent aux insurgés, s'allongent, se confondent et bientôt il n'y a plus derrière le général, qui marche en tête, qu'une cohue, mélange confus de gardes nationaux, d'hommes du peuple, armés de fusils dérobés à leurs *frères de la ligne*, et de soldats portant la crosse en l'air ; les officiers impuissants et navrés n'y peuvent rien. A la hauteur de la rue de Choiseul, une barricade plus forte arrête l'artillerie, dont les émeutiers veulent s'emparer ; on la confie à la garde nationale, qui conduit les canons rue Drouot ; mais les caissons, demeurés au pouvoir du peuple, sont pillés.

Je lis dans un rapport rédigé après les événements par le colonel du 13e chasseurs à cheval :

« Vers huit heures du matin, une foule compacte, composée de gardes nationaux, d'hommes du peuple, de soldats désarmés ou ayant la crosse en l'air, précédée par un officier général (le général Bedeau), marcha vers nous : les pelotons du 5e léger, placés sous mes ordres, firent face pour l'arrêter, puis apprêtèrent les armes, tandis que les chasseurs à cheval mettaient le sabre à la main ; mais un officier d'état-major apporta l'ordre de s'abstenir de toute démonstration hostile, et de livrer passage ; ce qui fut fait. La colonne d'où partaient des cris et des chants passa devant nous sans essayer d'entraîner les soldats qui restèrent calmes et prêts à obéir. »

Vers huit heures et demie, cette tourbe désordonnée, toujours précédée par le général Bedeau, débouche par la rue Royale sur la place de la Concorde, qu'occupent divers corps de troupe ; entre autres une brigade de cuirassiers aux ordres du général Regnault de Saint-Jean-d'Angely. Près de la rue des Champs-Elysées (aujourd'hui Boissy-d'Anglas), au coin de l'avenue Gabriel, se trouvait un pavillon, dit le pavillon Peyronnet, occupé par trente gardes municipaux aux ordres d'un sous-officier nommé Fouquet, héroïque soldat dont le

nom mérite de survivre. Fouquet voit arriver par la rue Royale une bande nombreuse, armée de sabres, de fusils, de haches et de barres de fer, ayant en tête un général (toujours le général Bedeau) et son aide de camp à cheval. Elle était suivie d'une centaine de gardes nationaux, et d'un détachement de chasseurs d'Orléans portant la crosse en l'air. Cette colonne tourna brusquement à droite, puis, se coulant le long du Garde-Meuble, malgré le général qui s'efforçait de l'arrêter, elle se dirigea vers les gardes municipaux rangés devant leur poste. Le sous-officier qui les commande comprend qu'il va être attaqué, s'avance seul vers l'aide de camp et lui demande ce qu'il doit faire ; mais cet officier, pour toute réponse, le somma de rendre les armes.

— Je les rendrai, dit Fouquet, si vous voulez faire avancer des cuirassiers pour nous sauver du massacre.

Le silence de son interlocuteur lui apprit à quoi il devait s'attendre.

Cependant, la foule avançait, et le poste restait immobile, lorsqu'un coup de pistolet, tiré des rangs du peuple, atteignit un soldat ; un coup de fusil, tiré en même temps, en blessa un autre : un troisième fut atteint d'un coup de pique, auquel il riposta par un coup de feu, suivi de plusieurs tirés *en l'air*. Cette première décharge, quoique inoffensive, mit en fuite les lâches assaillants qui se réfugièrent derrière les gardes nationaux et les chasseurs à pied. L'aide de camp du général revint alors et cria à Fouquet l'ordre de faire rentrer ses hommes dans le poste, l'assurant qu'il ne lui serait fait aucun mal. Cet ordre exécuté, la petite troupe se barricada aussitôt, attendant avec angoisse ce qui allait advenir. A la vérité, cette attente ne fut pas longue. A peine portes et fenêtres sont-elles fermées, que la populace, n'ayant rien à craindre du dehors, se rue armée de pinces, de marteaux, de masses et de barres de fer sur le poste, brise ou arrache la grille qui l'entoure, et, défonçant l'ouverture pratiquée du côté de la rue, envoie, par cette meurtrière, une décharge qui tue trois soldats et en blesse grièvement plusieurs autres. Les gardes ripostent alors et abattent les plus acharnés des assaillants. Bientôt, à bout de cartouches et résolus à vendre chèrement leur vie, ils exigent de leur chef qu'il leur ouvre

la porte, par où ils sortirent la baïonnette en avant. Cette sortie est faite avec une incomparable vigueur ; mais que pouvait cette poignée d'hommes, dont plusieurs blessés, contre une foule compacte, au travers de laquelle on ne pouvait percer? Ils donnent tête baissée sur elle, mais aussitôt, séparés les uns des autres, chacun reste seul contre vingt adversaires. Le premier qui s'est élancé a reçu dix-sept blessures, le second est renversé d'un revers de hache, les autres sont frappés à coups redoublés. Ceux de ces malheureux qui ne sont pas abattus, couverts de blessures, cherchent, sanglants, un refuge dans les rangs de la garde nationale et des chasseurs d'Orléans à crosse en l'air qui ont suivi le général Bedeau ; ils sont repoussés au cri : « *Vous allez nous faire tuer!* » Quelques-uns peuvent cependant se réfugier à l'Ambassade ottomane et au Ministère de la marine.

Quant à Fouquet, une balle lui a percé les joues et déchiré la langue; il a reçu dix coups de baïonnette, on l'a frappé à coups de masse et de barres de fer, son visage n'est plus qu'une plaie : en cet état, les chasseurs à pied, auxquels il demande secours, le repoussent avec injures. Il se réfugie sous les chevaux des cuirassiers, reprend haleine, après quoi, chancelant, il se dirige vers la grille des Tuileries. Derrière cette grille est une troupe en ordre qui le sauvera peut-être. A peine a-t-il dépassé l'obélisque, que des furieux s'élancent sur sa trace, en criant : « A mort, tuez-le ! » D'autres demandent grâce ; quatre personnes le suivent de plus près, peut-être pour l'aider et vont l'atteindre; enfin, il touche à la grille derrière laquelle se tient rangé un peloton d'infanterie : « Couchez-vous et ne craignez rien ! » crie à Fouquet le chef de cette troupe, qui, aussitôt, commande le feu sous lequel tombent les quatre personnes (parmi lesquelles M. Jollivet, député), courant à la suite du sous-officier[1], et plusieurs autres dans la foule qui s'enfuit par toutes les issues voisines.

Cette simple décharge nettoya la place : que serait-il donc advenu si l'on s'était servi des troupes et des six escadrons de cuirassiers rangés en ordre, n'attendant qu'un signe pour tomber sur les assassins?

1. M. Jollivet courait sans doute derrière Fouquet pour le protéger après qu'il l'aurait atteint.

Quand ils attaquèrent le poste, le général Regnault de Saint-Jean-d'Angely, indigné de ce qu'il voyait, quitta ses cuirassiers et, au galop, vint dire au général Bedeau :

— Mon général, laissez-moi charger cette canaille.

— Général, retournez à votre place.

Telle fut la réponse.

La fusillade partie de la grille des Tuileries, en faisant fuir les insurgés, laissa le temps de relever les survivants des gardes municipaux et de remettre un peu d'ordre parmi les soldats démoralisés du général Bedeau, qui les rangea près des troupes occupant depuis le matin la place du Carrousel.

A la même heure, le général Sébastiani était contraint d'accepter le désarmement de ses hommes ; après quoi la populace féroce se donna le plaisir d'assassiner quelques gardes municipaux privés de défense. Là, comme ailleurs, la garde nationale n'intervint que pour obliger les soldats à céder devant les insurgés, auxquels elle ouvre parfois ses rangs, où ils font corps avec elle.

La garde nationale, telle qu'elle est sortie des flancs de la Révolution par la main de La Fayette, et telle qu'elle a vécu sous la culture et les arrosages de 1789, n'a jamais fait autre chose. Elle tenait fort du digne marquis son inventeur, révolutionnaire modéré qui aimait à déchaîner les torrents pour voir s'il pourrait les faire filer en ruisseaux, et qui maintes fois fut pris à ce jeu, croyant toujours pouvoir fermer le robinet quand il en aurait assez : et véritablement il fermait le robinet, c'est-à-dire que, quand le torrent l'avait culbuté, avait ravagé ses rives, et s'était fait un barrage de débris accumulés, le marquis croyait l'avoir dompté : alors il ne perdait pas de temps, il s'occupait avec une même sagesse et un égal succès à rompre le barrage toujours fragile, et le bonhomme prenait encore une fois le plaisir de voir couler l'eau, et d'être culbuté. Telle était la garde nationale ; elle s'est ainsi amusée pendant près d'un siècle.



Vers onze heures l'émeute envahit la place du Palais-Royal, alors séparée du Carrousel par un réseau fort enche-

vêtré de petites rues, favorables à la défense, et difficiles à l'attaque. En face du palais s'élevait un grand corps de garde, dont le premier étage était occupé par une large fontaine en rocaille et à chute, qu'on appelait le Château d'eau du palais royal. Les fenêtres du corps de garde étaient garnies de solides grilles en fer.

Quand les insurgés se répandirent dans le palais et sur la place, le poste était occupé par un détachement du 14e de ligne, auquel appartenaient les soldats ayant la veille fait feu sur les émeutiers devant le Ministère des affaires étrangères ; sommée de se rendre, la petite troupe refusa, et la fusillade s'engagea immédiatement entre elle et les émeutiers, repoussés chaque fois qu'ils tentèrent de s'en approcher. Cette fusillade était distinctement entendue sur la place du Carrousel encombrée de troupes : pas un ordre ne fut donné pour secourir ces braves gens fidèles jusqu'à la mort à l'honneur et au devoir. Le général Lamoricière, avec le général Perrot, essaya de s'interposer entre les combattants, mais leurs chevaux furent tués, et le glorieux Africain, blessé d'un coup de baïonnette, dut s'éloigner sans avoir pu se faire écouter. Les insurgés imaginent de mettre le feu au corps de garde ; ils vont chercher dans les écuries du roi des voitures, des chariots de foin, les poussent contre la porte et les enflamment. Forcés par la fumée et le feu, les soldats ouvrent la porte, et jettent leurs armes ; leur chef, le lieutenant Peresse, se présentant le premier, fut aussitôt percé de coups : sa mort apaisa les assaillants, qui épargnèrent les survivants, tous blessés, de la vaillante troupe[1].

Pour faire apprécier la générosité du peuple, la justice du peuple, la clémence du peuple, odieux compliments dont l'encensent ses flagorneurs, il reste à raconter ce qui se passa dans la journée à la préfecture de police.

Vers deux heures, on ne savait rien encore des événements accomplis aux Tuileries et à la Chambre des députés. Le général de Saint-Arnaud, de passage à Paris, avait reçu l'ordre d'occuper ce poste important avec un bataillon du

1. Les soldats du poste du Palais-Royal et les gardes du pavillon Peronnet qui survécurent reçurent, l'année suivante, la croix de la Légion d'honneur, sur la proposition, après enquête, du général Rebillot, alors préfet de police.

70e de ligne et tout ce qui restait disponible de la garde municipale; il s'y enferma, ne laissant au dehors que des sentinelles. A peine a-t-il pris ces dispositions qu'une vive fusillade éclate, les vedettes rentrent désarmées dans la préfecture : la foule les a suivies, elle heurte aux portes, et des insurgés montent sur les toits des maisons voisines, d'où ils peuvent fusiller les soldats massés dans les cours. On ne pouvait plus se faire illusion sur le sort qui attendait ces derniers défenseurs de l'ordre : un seul moyen leur restait de bien finir, c'était de se frayer par les armes un passage à travers la multitude; mais il eût fallu, pour pousser à cet acte de vigueur, une impulsion énergique, une audace communicative, qui manquèrent. Comme l'a dit plus tard le roi Louis-Philippe, « le 24 février la faiblesse était dans l'air ».

Vers trois heures, plusieurs officiers de la 10e et de la 11e légion de la garde nationale se présentèrent en parlementaires à la porte de la rue de Jérusalem, annonçant que le gouvernement n'existait plus et que le calme se rétablissait dans tous les quartiers de Paris. Ces paroles, confirmées par le préfet de police, M. Delessert, ébranlèrent les soldats. Chacun entrevit que les circonstances imposaient une capitulation, mais on la voulait honorable. Un des officiers de la garde nationale rapporta alors que le peuple exigeait le désarmement de la garde municipale. A ces mots, il n'y eut qu'un cri d'indignation : « C'est pour nous égorger qu'on veut nous ôter nos armes, sortons. » Et, armant leurs fusils, les gardes se pressent aux portes, demandant qu'on les ouvre. Le général de Saint-Arnaud, muet témoin de cette scène, ne répond rien aux questions dont il est assailli. Ayant cru que l'ordre allait être rétabli, il n'a pris aucune précaution militaire. Par cette faute la défense ne peut plus être qu'un inutile massacre, et la vision de sa responsabilité l'effraie. Enfin, ne sachant que dire, il promet de conduire et de mettre en sûreté à Vincennes les gardes après qu'ils auraient déposé les armes, promesse illusoire qu'il était impossible de tenir. Ces paroles, répétées de rang en rang, calment l'effervescence ; le colonel de la garde municipale fait présenter les armes pour rendre un dernier hommage au drapeau, puis chacun des huit cents gardes brise ses armes et gâte ses cartouches.

Il avait été convenu que les soldats municipaux sortiraient en colonne, cavaliers en tête, encadrés par des chasseurs d'Orléans et des fantassins du 70e de ligne crosse en l'air ; puis que devant cette troupe marcheraient les officiers de garde nationale, négociateurs de la capitulation. Le lugubre cortège se met en marche par la rue de Jérusalem et la rue de la Barillerie vers le Pont-au-Change. D'abord la foule n'est point hostile et s'ouvre sur son passage ; mais devant le Palais de Justice les dispositions changent et plusieurs cavaliers sont atteints par des coups de fusil ; on presse l'allure ; sur le quai Pelletier la rencontre d'une bande armée et le cri : « Voilà les assassins du peuple », poussé par un homme brandissant un long coutelas, devient le signal d'une fusillade générale ; elle part de la rue Planche-Mibray, des fenêtres donnant sur le quai, des trottoirs, de tous les lieux où les insurgés sont groupés.

Une barricade barrait le quai Pelletier à l'angle de la place de l'Hôtel-de-Ville. Les premiers qui l'aperçurent jugèrent qu'il y allait de la vie de la franchir ; ils poussèrent donc leurs chevaux qui avaient peine à prendre pied sur les pavés roulants. Des coups de fusil partirent alors nombreux des fenêtres de l'Hôtel de ville et vinrent ajouter au péril des soldats. Plusieurs tombèrent et aussi des curieux et des insurgés que leur mauvaise étoile avaient conduits en cet endroit. La fusillade partie de l'Hôtel de ville avait fait le vide sur la place. Elle venait de gardes nationaux qui se donnaient le plaisir de tirer sur des hommes désarmés traversant la place sous leurs yeux. C'était comme une chasse en battue où chacun pouvait choisir son gibier.

Ce fut le dernier épisode sanglant du 24 février. Le général de Saint-Arnaud échappa, par miracle, aux périls de cette journée : le destin le gardait pour d'autres fortunes.



Cet effondrement subit de la monarchie a été la conséquence fatale du système d'abandon, de laisser-aller qui, pendant les journées de février, prévalut dans l'esprit du roi. Lorsque l'agitation réformiste descendit du parlement dans la

rue, au lieu de maîtriser les choses et les hommes, il se laissa porter par eux, et il a flotté comme un liège sur le torrent qui, devenu fleuve, a emporté avec lui la monarchie. Du commencement jusqu'à la fin de la crise, ce sont les mêmes situations, les mêmes efforts infructueux, les mêmes récidives, avec des chances de moins en moins favorables à chaque minute écoulée.

Envoyer à l'incendie des pompiers en leur interdisant de se servir des pompes, ouvrir les digues devant l'inondation qui monte, serait une œuvre de démence ; c'est pourtant ce qu'ont fait en France, depuis 1789, les rois qui avaient charge de défendre avec leur couronne les intérêts imprescriptibles de la société. La civilisation dont on vante les progrès, la religion, les philosophies et la morale n'ont pu vaincre la bestialité qui subsiste dans l'homme : dès qu'il est débridé il redevient la bête féroce naturelle. La licence, la toute-puissance subite, sont un vin trop fort pour le peuple ; le vertige le prend, il voit rouge, et son délire s'achève dans la férocité. Dans toute révolution, aux heures du commencement, il y a sans doute, parmi les adversaires du pouvoir, beaucoup d'honnêtes gens qui s'arment pour ce qu'ils croient être le bien, mais ceux-là sont presque toujours sans action sur les foules, plus faits pour être conduits que pour conduire : leur rôle s'efface promptement, et se réduit à sauver les victimes. Le 24 février, plusieurs gardes municipaux furent recueillis dans d'humbles logis, où de pauvres gens pansèrent leurs plaies, puis les déguisèrent sous leurs propres vêtements, afin de les soustraire à la rage des assassins.

Pendant que l'incendie forçait les assiégés du Château d'eau à mettre bas les armes, la reine conseilla, dit-on, au roi une démarche qui pouvait relever le courage de ses défenseurs : elle l'engagea à passer la revue des troupes rassemblées devant les Tuileries. L'idée était bonne ; Louis-Philippe l'accepte et monte à cheval accompagné de ses deux fils, les ducs de Nemours et de Montpensier, du maréchal Bugeaud, de M. Thiers et de M. de Rémusat ; ces deux derniers à pied. Aux fenêtres, la reine et les princesses le suivent des yeux. Les groupes rapprochés du palais accueillent le roi par des acclamations de bon augure, il franchit l'Arc de Triomphe,

et trouve sur la place quatre mille soldats de toutes armes réunis à divers corps de gardes nationaux, 11[e] et 10[e] légions, les plus conservatrices de Paris ; et la 4[e] venue là moins pour défendre la royauté que pour peser sur elle. Le roi passe d'abord devant la milice citoyenne : les deux premières légions font entendre le cri de « Vive le roi ! », mais devant la 4[e], la manifestation change de nature ; on ne crie plus « Vive le roi ! », mais seulement « Vive la réforme ! à bas Guizot ! » Les officiers agitent leurs épées, les gardes nationaux leurs fusils ; plusieurs sortent des rangs et entourent le roi. Il est si frappé de cette attitude, qu'à la grande surprise des troupes et de son entourage, il tourne bride, et rentre au palais où il s'affaisse sur un fauteuil, muet, la tête dans les mains. On raconte qu'apercevant Brutus parmi ses assassins, César se couvrit la tête de sa toge, et cessa de se défendre. La manifestation de la garde nationale fut pour Louis-Philippe comme la vue de Brutus pour César. Élevé sur le pavois, sacré en quelque sorte par elle en 1830, le roi qu'elle avait fait se crut dépouillé du droit de régner et renonça à la lutte dès qu'elle se déclara contre lui : prêt à subir toutes les influences, il prit sans résistance la plume qu'on lui présentait pour signer son abdication, et se laissa emporter pour l'exil sans donner un seul ordre, sans prendre une seule mesure en faveur de la régence, à laquelle il pensa peu, et à laquelle il ne croyait plus.



Quel a été, le 24 février, le rôle de M. Thiers et de M. Barrot? On peut justement leur appliquer la parole qui a été dite à saint Pierre : « Un autre te liera et te mènera où tu ne voudras pas aller. » Après avoir mené le branle de l'agitation populaire, la confiante vanité des triomphateurs de M. Guizot leur fit croire, le 24 février, que la seule proclamation de leurs noms allait calmer la tempête et arrêter la multitude ; sur quoi, ils ne laissèrent à la royauté d'autre arme que ce manifeste au peuple, qui n'en eut cure : « Citoyens de Paris, l'ordre est donné partout de cesser le feu ; nous venons d'être chargés par le roi de composer un ministère...

MM. Thiers, Odilon Barrot, etc., sont ministres... liberté, ordre, réforme... »

M. Barrot alla lui-même porter cette bonne parole sur les boulevards en compagnie d'Horace Vernet, à cheval. Ces deux Neptunes, cherchant à calmer la tempête populaire, passaient, saluant, faisant des signes de la main, recommandant le calme, la prudence, criant à haute voix que M. Guizot n'était plus ministre, que l'on avait la réforme, la dissolution, etc. Ce boniment n'émouvait guère, on ne répondait pas ; aussi bien, les deux pacificateurs n'allèrent pas bien loin : jusqu'au boulevard Bonne-Nouvelle, où une volée de pierres et d'injures leur apprit ce que pesait leur popularité.

Revenant sur ses pas, M. Barrot tomba dans une bande d'insurgés qui le voulut mener aux Tuileries. « Après être sorti du palais, dit-il dans ses Mémoires, en m'engageant à calmer l'émeute, je ne pouvais, sans manquer à l'honneur, venir à la tête de l'insurrection imposer la déchéance du Roi. » Pour se tirer d'affaire, il représenta à ceux qui conduisaient son cheval, qu'épuisé il avait besoin de repos, sur quoi il les supplia de le ramener chez lui où il avait, disait-il, hâte de *rassurer sa femme*.

Le 20 décembre 1848, l'ancien chef de chœur de la réforme électorale et de la liberté de réunion fut enfin chargé par le prince président de la République de former un ministère. Premier ministre, il s'opposa aux amnisties, fit fermer les clubs, restreignit le droit de réunion, et prit avec une résolution courageuse sa part de responsabilité dans le siège de Rome. Ce ministère est la vraie confession, la vraie pénitence de M. Barrot. Ce qui défend sa mémoire, c'est d'avoir fait enfin ce qu'il avait combattu toute sa vie.

Comme ministre, aux dernières heures de la monarchie, M. Thiers a été moins agité, mais tout aussi inutile que M. Barrot. Les huit années de M. Guizot lui avaient paru longues dès le commencement. Peu à peu, probablement assez vite, le roi de juillet qui se passait trop de lui périclita dans son cœur, et il forma le dessein de le renvoyer à Neuilly, où, de la part de la révolution, il était en 1830 allé le chercher. Ces grands seigneurs politiques sous tous les régimes sont volontiers les mêmes. Ils ne se contentent pas de mener bel-

lement la vie, d'être riches, de trôner dans le monde, dans les académies, à la tribune, d'élever leurs créatures, d'arrondir leurs affaires : leur superbe ne veut rien supporter longtemps au-dessus d'eux, et, s'ils ne peuvent se procurer le plaisir de gouverner absolument l'État, ils prennent sans scrupule la distraction de le troubler. *Le Roi s'amuse.*

Dans les beaux ennuis de sa grandeur oisive, M. Thiers s'amusait à faire de l'opposition. Son opposition taquine, inutile, se sentant de plus en plus terrassée par l'ascendant conservateur, s'irritait de plus en plus, et tournait de plus en plus à la sédition révolutionnaire. Il continua le jeu pendant toute la durée du ministère Guizot et s'y anima chaque jour davantage jusqu'aux approches de février 1848. On sentait la révolution venir, il ne recula pas ; il poussa ferme à la campagne des banquets : le repas sonné, on ne le vit point à table, mais, comme en juillet 1830, il était dans la cantine, versant le vin. Dans la nuit du 23 au 24 février, Louis-Philippe appela M. Thiers au ministère. A six heures du matin, il était ministre ; à neuf, il était réduit à l'impuissance. Comme M. Barrot, il crut que sa popularité serait contre l'insurrection plus forte que l'armée à laquelle il interdit d'agir. Après la revue du Carrousel, il est auprès du roi découragé ; mais il n'a aucune initiative, et se borne à répéter : « Le flot monte, le flot monte ». A midi le roi avait abdiqué ; à la même heure M. Thiers quittait le Ministère de l'intérieur, et entrait au Palais-Bourbon. Premier ministre, il devait présenter à la Chambre madame la duchesse d'Orléans régente, mais, très troublé, trop troublé pour un homme qui s'était chargé d'une si grave responsabilité, il traversait rapidement la salle, demandant, dit un témoin oculaire, par quelle porte il pouvait sortir, quand cette porte était ouverte devant lui. Ses amis le suivirent pour veiller à sa sûreté, et il ne reparut plus. Madame la duchesse d'Orléans attendit vainement son introducteur.

Lorsqu'il se remontra, il était absolument conservateur. On voit que M. Thiers a excellé à se répéter. Quand il se lève républicain, il se couche conservateur. Pour son compte, il a pris plus ou moins les Tuileries quatre fois : juillet 1830, février 1848, septembre 1870, mai 1871.



Nous avons laissé le général Bedeau sur la place de la Concorde, essayant de remettre un peu d'ordre dans la troupe démoralisée qui l'avait suivi. Quand le peuple prit possession du palais des Tuileries, les régiments occupant la place du Carrousel se replièrent, sans débandade, vers la place de la Concorde. Le duc de Nemours croyait alors que la duchesse d'Orléans allait se diriger vers Saint-Cloud et entrer dans le plan de résistance qu'il avait conçu. Poursuivant son exécution, il dit au général Bedeau, qu'il rencontra sur la place :

— Général, évacuez militairement la place de la Concorde, et menez les troupes à Saint-Cloud par le bois de Boulogne.

Cet ordre ne fut pas exécuté et ne fut pas révoqué. Lorsque le Prince apprit l'entrée de la duchesse d'Orléans à la Chambre, il donna l'ordre au général Rulhières, ramenant les divers corps qui quittaient le Carrousel, de s'en servir pour protéger le Palais-Bourbon contre toute tentative insurrectionnelle. Moins d'une heure après, les émeutiers traversaient les rangs des troupes et proclamaient la République. Les soldats, massés sur la place de la Concorde et les quais, ouvrirent leurs rangs aux insurgés, sans avoir rien fait pour leur barrer le passage, et cela sous les yeux des généraux Bedeau et Rulhières, qui leur laissèrent toute liberté d'action. Ces soldats étaient si nombreux que la seule précaution de les tenir immobiles en eût fait un rempart infranchissable. Leurs chefs savaient que la duchesse d'Orléans, le jeune roi, le duc de Chartres, les députés étaient à la Chambre, et pour les protéger ils demandaient, ils attendaient des ordres !

Le gouvernement provisoire de la République, dès le soir du 24 février, nomma ministre de la guerre le général Bedeau, qui n'accepta pas cet honneur et se réduisit au commandement de la première division militaire. Celles des troupes rentrées dans leurs casernes, qui avaient gardé leurs armes, durent par son ordre les livrer à la populace. Le 52e de ligne, caserné à la Pépinière, y était revenu en ordre, sans avoir rien laissé à l'émeute. Vers cinq heures du soir, le peuple se masse devant la grille d'entrée, demandant les

armes du régiment ; le colonel Sauboul refuse énergiquement de les livrer : une députation des assiégeants se rend alors au Ministère de la guerre et demande au général Subervie un ordre conforme à leur désir, à quoi le nouveau ministre répond par celui-ci : « Le 52e de ligne gardera ses armes. » Déconfits, les délégués vont à l'Hôtel de ville d'où ils sont renvoyés au général Bedeau qui, plus accommodant, leur donna une lettre ainsi conçue : « Le 52e de ligne remettra ses armes au peuple. » L'original de cet ordre a été vu par plusieurs personnes entre les mains du général Sauboul.

Les jours suivants, le malheureux commandant de la première division militaire n'intervint que pour compléter le désarmement et donner à la populace libre accès dans les casernes, où jour et nuit les soldats furent à la merci des caprices populaires[1].

Revenu à lui-même, le général Bedeau sentit que de tous ceux qu'avaient atteints la révolution de février, il était celui qui y avait le plus perdu. Sa renommée militaire avait été jusque-là glorieuse et pure. Après février 1848, le sang des gardes municipaux massacrés sur la place de la Concorde restait sur son uniforme, comme sur la main de lady Macbeth celui qu'elle ne réussissait pas à effacer. Ne pouvant laver ce sang, il s'efforça alors de le cacher sous le sien et s'exposa, pendant les journées de juin, en homme qui cherche la mort. Elle se détourna de lui et il dut l'attendre dans son lit.

Quelque jugement qu'on porte sur le général Bedeau, pour lequel plaide la circonstance atténuante du désarroi gouvernemental, il est impossible de refuser la pitié à ses dernières années, qu'il descendit tristement et sentant au plus profond de son être sa déchéance. Il avait en Afrique glorieusement servi son pays. Rendons justice à ce passé, pour avoir le droit de faire justice des défaillances ; espérons que plus les hommes oublient le bien qui a été fait, plus Dieu s'en souvient.

GÉNÉRAL REBILLOT

1. Tous ces faits ont été établis par des témoignages irrécusables.

LE SANG DES RACES[1]

VII

LA FORCE DU SANG

La première figure de connaissance que Rafael rencontra en arrivant à Alger fut celle de Cecco. — Cecco rouge, rayonnant, ses cheveux blonds, comme un soleil, sous le vaste feutre rejeté en arrière, et déjà un peu ivre, bien qu'il fût à peine dix heures du matin. Il ne portait pas la blouse, ce jour-là. Il avait un complet de drap gris très propre et, sur une chemise de foulard, une cravate de soie toute neuve, dont le nœud, artistement fait, trahissait la main d'une femme.

Cecco, dès qu'il aperçut Rafael, courut à lui, sa bonne figure d'ivrogne épanouie de plaisir et, avant que l'autre eût pu se défendre, il l'embrassa sur les deux joues, en pleine rue, riant de l'ahurissement de Rafael, que ces démonstrations amicales choquaient un peu. Tout en prenant leur absinthe au Café de la Bourse, sur la place du Gouvernement, Cecco déclara à son camarade qu'il ne travaillait plus depuis la veille, vendredi, et qu'il comptait s'amuser jusqu'au dimanche soir : c'était une chance, d'avoir rencontré Rafael!

— Et le patron?... dit celui-ci, qu'est-ce qu'il pense de ça?

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 novembre.

— Oh! le patron!... on s'en fiche! Voilà onze ans que je suis dans la maison, et, comme il me doit plus de sept cents francs sur nos comptes, c'est moi qui suis le maître. Je mets un homme à ma place, quand je ne veux pas travailler.

Il tapa joyeusement sur la cuisse de Rafael, il lui passa le bras sur l'épaule, sincèrement heureux de le voir à côté de lui :

— Allez, Rafael! tu viens dîner à la maison!... (Et il lui prit la main qu'il ne lâcha plus). J'ai une *bourgeoise* maintenant, — ajouta le Piémontais en clignant ses petits yeux : — tu verras, c'est une de ton pays...

Rafael était hésitant, il ne bougeait pas de sa chaise. Il finit par dire :

— Non, Cecco, une autre fois! Il faut que j'aille voir ma mère : voilà plus de deux mois que je suis parti...

— Allez, va! tu iras la voir ce soir... Pour une fois qu'on est ensemble!...

Cecco, lui tenant toujours la main, l'entraîna jusqu'au tramway, et l'on partit pour Belcourt. Rafael, plein de remords, lui disait en s'installant :

— Je vois qu'avec toi, il faut faire ce que tu veux!

Très flatté, au fond, des politesses de Cecco, il était content de ce déjeuner qui allait retarder sa rentrée au logis. Il prévoyait des explications désagréables avec sa mère, étant resté si longtemps sans donner de ses nouvelles. En même temps, sa rupture récente avec Thérèse lui causait un malaise persistant, et il cherchait à s'étourdir.

Une fois descendus du tramway, ils durent s'arrêter dans deux ou trois estaminets. Les patrons, de leur porte, hélaient Cecco au passage, des camarades offraient une tournée. La face rayonnante de Cecco mettait tout le monde en joie. On s'empressait autour de lui. Des gamins, quand il passait, criaient :

— Oh! Cecco!

Et le Piémontais, attendri, se retournait en les appelant « espèces de morveux! » sur un ton paternel.

Dans ce quartier, où tout le monde le connaissait, où il était traité en enfant gâté, il était fier d'étaler sa popularité devant Rafael. Jusqu'à la maison, il fallut s'arrêter presque à

chaque pas. Chacun faisait fête à Cecco : c'étaient des poignées de main, des offres de tournées continuelles.

Il habitait le rez-de-chaussée d'une petite maison à un seul étage, avec une tonnelle devant la porte. Son frère Mini l'attendait, assis sous la tonnelle, sa pipe à la bouche, ses yeux bleus perdus dans la fumée, l'air absent, suivant son habitude. Bien qu'il fût maçon, il portait une blouse comme les charretiers, afin de ressembler davantage à son frère. Arrivé depuis trois jours de l'Arba, il se reposait, avant de recommencer du travail à la Bouzaréa.

Il se leva à l'approche de Cecco et de Rafael, dont il toucha la main. Au même moment, une petite femme maigriote apparut dans l'encadrement de la porte, la figure pâle et tirée, avec deux petits yeux noirs comme des charbons et un léger duvet brun sur la lèvre.

— Tiens, dit Cecco, voilà ma nouvelle bourgeoise ; c'est une *race d'Espagnole*, une mangeuse de cacaouettes comme toi...

La petite femme se redressa comme une couleuvre et, d'une voix sifflante, elle traita Cecco de « tête carrée d'Italien » ; puis, se retournant vers Rafael, elle lui dit en mauvais castillan :

— Moi, je suis Sévillane !... Oui, de Séville !... un autre pays que le sien !... Et puis, de quoi est-ce qu'il se mêle ? Moi, je suis plus Française que lui, cette espèce de *Calabrais !* Mon père était Français ; j'ai mon acte de baptême, moi !

Cecco, riant, appelait Rafael à table. Celui-ci essayait de répondre par des plaisanteries à la Sévillane, mais il s'embrouillait dans le castillan et, comme elle ne savait pas le valencien, ils furent obligés de revenir au français.

Quand ils se furent assis, Rafael admira le bon air de la maison. Il y avait une nappe sur la table, des couverts de ruolz, des assiettes à personnages avec des légendes, et chaque verre était d'une couleur et d'une forme différentes. L'admiration de Rafael n'échappa point à Cecco, qui dit d'un air satisfait :

— Maintenant, ce n'est plus comme avant ; c'est propre, chez moi !...

Et, comme la Sévillane était à la cuisine, il ajouta, avec un geste de la tête de son côté :

— Qu'est-ce que tu veux! Il fallait bien quelqu'un ici pour nous faire la soupe!...

Cependant la seule présence de cette fille installée en maîtresse de maison chez Cecco ne laissait pas que de choquer Rafael, et le cynisme de ses manières achevait de l'indisposer contre elle. Avant qu'elle rentrât, il dit à son camarade:

— Tout de même, tu ferais mieux de te marier! Un garçon comme toi, qui gagne de l'argent!...

Mini l'appuya du regard. Mais on entendit au dehors un bruit de voix, et la Sévillane rentra en coup de vent:

— Regardez, monsieur Rafael, les belles fleurs que m'apporte mon amoureux!

Sans façon elle lui mit sous le nez une grosse botte d'œillets rouges. Un jeune homme en manches de chemise entra derrière elle. Le visage très brun, les yeux hardis, il souriait en serrant contre sa poitrine une énorme brassée de roses.

— Entre donc, Gaétan! cria Cecco: tu manges avec nous!..

Le jeune homme eut beau affirmer qu'il avait dîné chez lui, Cecco le força à s'asseoir à ses côtés et commanda un nouveau couvert à la Sévillane, tandis que Mini, de sa langue pâteuse, essayait d'expliquer à Rafael que Gaétan était un de leurs *pays*, un jardinier qui travaillait au Jardin d'essai.

La Sévillane, sitôt qu'elle eut mis le couvert du jeune homme, s'empressa de disposer les roses sur la commode. Elle avait apporté de la cuisine divers pots pleins d'eau. Chacun la suivait du regard; mais elle, ayant dérangé une photographie sur un chevalet, la tendit à Rafael:

— Regardez, monsieur Rafael, le portrait de mon *mari!*

De l'œil elle désignait Cecco, un petit rire méchant sur ses lèvres minces. Puis elle en passa une foule d'autres, qui encombraient la commode. Rafael remarqua qu'il y en avait encore d'accrochées au mur, de manière à former une pyramide, jusqu'à une chromolithographie du roi Humbert entre la reine Marguerite et le prince de Naples. Un drapeau italien enroulé autour de sa hampe dominait le tout.

— Ce vieux-là, c'est notre père, — disait Mini, en tendant à Rafael un cadre de peluche. — Celle-ci, c'est ma sœur qui est mariée et puis, voici notre autre frère, le plus jeune... Ça, c'est un ami de Turin...

— Allez-vous nous embêter longtemps avec vos portraits? cria Cecco, mécontent qu'on eût interrompu le dîner.

Et il reprit les photographies des mains de Rafael.

Gaétan, le jardinier, se querellait avec la Sévillane :

— D'abord, ça n'est pas pour vous : c'est pour Cecco, que j'ai apporté les œillets...

Mais Rafael s'attardait à considérer une grande photographie qui représentait Cecco et son frère en costume d'apparat. Ils l'avaient fait faire pour l'envoyer au pays et donner une idée avantageuse de leur « position ». Dans le fond, on voyait la mer avec des montagnes, et des palmiers sur un rocher. Cecco, les moustaches cirées et coiffé à la Capoul, un éventail de mauresque à la main, se tenait très raide sur une chaise, étalant avec ostentation ses larges pieds chaussés de pantoufles en tapisserie, présent d'une « connaissance » déjà lointaine, tandis que Mini, en complet d'employé, le gilet orné d'une grosse chaîne de montre, s'appuyait d'une main sur l'épaule de son frère et de l'autre sur une magnifique canne-assommoir, plus massive et plus épaisse qu'une matraque.

— C'est vous, ce monsieur-là ? — dit Rafael en regardant Mini d'un air moqueur — *Cristo !* on ne vous reconnaît pas !...

— Si tu l'avais connu, il y a quatre ans, dit Cecco, tu jurerais que c'est son vrai portrait... Depuis qu'il a eu les fièvres à la Chiffa, je ne sais pas, moi... il n'est plus le même, il a toujours l'air de dormir. Tiens ! regarde sa figure... si cet homme-là n'a pas l'air empoisonné !...

Rafael examina Mini qui, les yeux vagues, disait :

— Oui, il parle bien... c'est les fièvres, c'est les fièvres !...

Puis, montrant Cecco, il ajouta en bredouillant :

— Lui non plus, vous ne le reconnaîtriez pas maintenant, si vous l'aviez vu à la maison : on aurait dit une fille... Maintenant, il est rouge, gros !

Mini, du geste, exprimait la grosse tête, la carrure lourde de son frère.

— C'est vrai, dit Cecco : quand j'étais petit, j'étais si joli qu'à la procession du *Corpo*, c'était toujours moi qui faisais le petit saint Jean, tout nu avec la croix et la peau de mouton...

— Pourtant, reprit Rafael, depuis que je te connais, tu n'as guère changé, tandis que vous.... dit-il en se tournant vers Mini...

— Pourquoi est-ce que tu lui dis *vous*? exclama Cecco ; tu ne peux pas lui dire *tu* comme à moi? Moi et lui, c'est la même chose!

Mini étendit comme pour un serment sa pauvre main aux gros doigts écrasés et il répéta :

— Moi et lui, c'est la même chose. Depuis que je suis dans ce pays-ci, jamais nous ne nous sommes quittés. Ainsi, à Bône...

Cecco, singeant son balbutiement, voulut l'interrompre, sous prétexte qu'il empêchait Rafael de manger. Mais Mini s'obstina et, comme il était lancé, les mots lui vinrent assez facilement :

— ...A Bône, nous nous sommes retrouvés... Il y avait si longtemps qu'il était parti, que sa figure m'était sortie de la tête. Pourtant, selon ce que m'avait dit un du pays, je me doutais bien qu'il était là... Un jour, je le vois arriver. Il conduisait un chariot, et moi je travaillais à la jetée du port. Comme j'avais un soupçon sur lui, je m'approche et je lui dis : « Est-ce que vous n'êtes pas mon frère? » Lui, il me regarde et il me répond tout de suite : « Vous êtes mon frère Mini! » Alors nous nous sommes embrassés tous les deux, et, depuis, nous ne nous sommes jamais quittés, jamais... comme quand nous étions ensemble à la maison de notre père.

Mini plongea tout à coup sa main dans la poche de sa blouse ; il en retira une lettre toute froissée, et, s'adressant à Cecco :

— J'oubliais de te dire!... Il y a une lettre de la maison : c'est ma femme qui a fait écrire au sujet des terrains... Luigi viendra la lire tout à l'heure avant d'aller à l'atelier...

— Tiens!... vous êtes marié, vous? demanda Rafael à Mini.

— Oui, dit Cecco, un beau mari!... On lui fait des enfants là-bas, tandis qu'il s'esquinte par ici...

Mini accepta sans mot dire la plaisanterie de son frère, qui lui versa une rasade de vin blanc comme pour se faire pardonner. Il emplit aussi le verre de Rafael :

— Allez, va! goûtez le vin de ma ferme, disait Cecco pouffant de rire et trinquant avec tout le monde.

Il avalait son verre d'un seul trait et, de temps en temps, il prenait à terre une calebasse pleine de vin rouge où il collait ses lèvres, déclarant que tous les autres vins n'étaient que « de l'eau de Seltz » et qu'il n'y avait que le rouge pour le soutenir.

Rafael, mis en gaieté par les boissons, avait oublié tous ses ennuis. Il se trouvait bien dans cette petite chambre proprette, entre Mini et Cecco qui le recevaient comme un des leurs. Les photographies réinstallées sur leurs chevalets ou raccrochées au mur donnaient un air familial à la pièce. Les bouquets de roses et d'œillets apportés par Gaétan fleurissaient la commode et la cheminée, et leur odeur se mêlait à celle des vins. Seule, la Sévillane paraissait une étrangère dans cet intérieur honnête, bien que ce fût elle pourtant qui y eût mis un peu d'ordre et d'élégance. Elle s'était piqué un œillet rouge au-dessus de l'oreille et, quand elle se levait de table, elle esquissait un pas de danse, roulait ses hanches et faisait claquer ses doigts comme des castagnettes.

— Ah! voilà Luigi qui arrive! — dit-elle, en écoutant marcher dans la cuisine.

Luigi fit son entrée en personnage d'importance. Il était mécanicien et, tout en se montrant bon camarade pour Cecco, il tenait à marquer les distances entre eux deux. Cecco s'amusait fort des airs de supériorité qu'il affectait; mais, comme il avait besoin de lui pour ses comptes avec le patron, ou bien pour écrire une lettre au besoin, il le supportait; et puis, enfin, ils étaient du même pays. La Sévillane plaça un verre devant le mécanicien, tandis que Mini cherchait la lettre au fond de sa poche. On trinqua cérémonieusement, Rafael et Gaétan se mirent à rouler des cigarettes, les deux frères s'accoudèrent sur la table; et l'on écouta la lecture dans le plus grand silence.

Luigi commença, de sa voix d'Italien beau parleur :

« Très cher mari,

» J'ai reçu, dimanche, ta lettre si désirée à laquelle je réponds le plus tôt possible. Je suis bien contente d'apprendre que tu as fait un bon voyage et que tu es en bonne santé et toujours bien d'accord avec ton brave frère.

» Toute notre famille, grâce à Dieu, est aussi en bonne santé, excepté moi qui, comme tu sais, ne suis pas encore guérie. Cependant, Dieu en soit loué, je puis te dire que je vais mieux ; mais je suis encore si faible que, si je ramasse seulement une *cabasse* de feuilles sèches, je rentre à la maison fatiguée et toute moite de sueur. Le 20 courant, j'ai pu aller à la fête de la madone des Sept-Douleurs, en compagnie de la cousine Sabine. Nous avons, grâce à Dieu, passé une belle fête, et je suis rentrée à la maison à trois heures de l'après-midi, n'étant pas fatiguée du tout. »

— C'est vrai! c'est une jolie fête, ça, dans notre pays! — dit Cecco, devenu tout à coup sérieux et se tournant vers Rafael d'un air convaincu.

Luigi continuait :

« ... Votre père a arrangé l'affaire des deux pièces de terrain, et il me charge de vous dire que vous soyez tranquilles et que personne ne pourra toucher aux deux pièces, excepté vous autres trois frères. L'écriture a coûté quarante francs... »

En entendant le chiffre, Cecco commençait à s'emporter, mais, sur un geste d'impatience du mécanicien, il se tut.

« ... Votre frère Fortunato vient de partir pour Bari, pour faire le soldat. Il craint bien, et nous aussi, qu'on ne l'envoie à la guerre d'Afrique. Mini, le fils du boulanger, est revenu hier d'Afrique, où il faisait le soldat. Tous disaient qu'il ne reviendrait plus. Sa pauvre fiancée était devenue comme folle. On ne pouvait plus la retenir et elle voulait se sauver de la maison. Cela va bien la consoler.

» Jeudi prochain, se célèbre le mariage de votre cousine Nunzia et de Battistin. Cette journée m'épouvante, parce que je verrai les autres dames tout heureuses à côté de leurs maris, tandis que moi je serai toute seule et pleine de confusion. Si seulement j'avais de tes bonnes nouvelles! Enfin! je prends patience...

» Je te prie de saluer ton frère de ma part et de celle de mes fils et de lui dire mille belles choses pour nous.

» Tu salueras aussi celui qui écrit tes lettres... »

— C'est pour toi, ça! dit Cecco à Luigi, qui sourit avec fatuité.

« ... Tu lui diras que j'ai grand plaisir à le lire et que, plus il en écrit long, plus je suis contente, et qu'il ne me fatigue jamais. Ah! si je savais écrire, tu verrais comme je t'enchanterais!...

» Votre père vous salue. Il vous dit de vous souvenir de lui, et de ne jamais oublier le Seigneur, malgré que vous soyez si loin!

» Adieu donc, mon cher Mini, vis heureux et en bonne santé, toujours bien uni avec ton brave frère, et reçois mille baisers de tes fils et un baiser de cœur de ta

» VITTORIA. »

Comme tout le monde était un peu ému, surtout par le ton du lecteur, Cecco dit en éclatant de rire :

— Ah! le vieux!... il est toujours dans les curés!...

Mini le regarda alors d'un air de reproche. Mais Cecco parla tout de suite de l'affaire des terrains. Il ne voulait pas que les pièces achetées fussent mises au nom de leur père, ce qui aurait amené des disputes au moment des partages. Il demanda à Luigi s'il avait bien spécifié ses volontés dans la lettre. Les deux frères se rapprochèrent pour écouter les explications du mécanicien; mais, comme il faisait des phrases, ils le comprenaient difficilement et la discussion n'en finissait pas.

Un vacarme retentit à la porte, une bande entra, — deux charretiers qui faisaient la fête, un maçon sans travail, un mécanicien camarade de Luigi, un colon de Draria, dont Cecco serra la main avec une certaine déférence. Il n'y avait plus de chaises pour les nouveaux arrivants. On s'assit au hasard sur le lit de Mini, sur les malles qui occupaient le fond de la pièce, et la Sévillane, enchantée de toutes ces visites, courut à la cuisine rincer des verres.

Rafael, un peu étonné, dit à Gaétan qui était auprès de lui :

— En voilà, des clients!...

— Qu'est-ce que vous voulez? C'est tous les jours pareil : la cave de Cecco est bien garnie. Vous connaissez ça, vous : vous êtes dans le métier, — ajouta Gaétan en clignant de l'œil, — ce n'est pas pour le plaisir qu'il fait des transports de vin...

Et puis, tous ces hommes-là sont de notre pays : c'est l'habitude de venir chez Cecco...

— Ce grand-là aussi est de votre pays? — demanda Rafael en désignant le colon de Draria, un géant à tête carrée et à larges oreilles.

— Lui? Je crois qu'il est Tyrolien : c'est à peu près de chez nous; il se comprend avec eux, — dit-il, en montrant un groupe de Piémontais. — Avec moi, non : moi, je suis de Procida, comme qui dirait Napolitain...

— Et il y a longtemps que vous le connaissez, Cecco?

— Moi? Je crois bien! Un soir, — il y a de ça longtemps, longtemps, — je l'ai rencontré, avec sa charrette enfoncée dans un trou. Comme il était entre deux vins, je l'ai aidé à se sortir et, depuis, nous avons toujours été amis... Ici, tout le monde l'aime, Cecco... Italiens, Espagnols, Français, tout le monde !...

La Sévillane, le poing sur la hanche, trinquait avec les hommes. Tous jargonnaient en piémontais ; la conversation devenait générale et assourdissante. Rafael, qui ne comprenait qu'à demi, ne savait quelle attitude prendre et il commençait à s'ennuyer. Il se leva, toucha la main de Cecco. Mais l'autre voulut le retenir de force :

— Tu sais bien que j'ai à faire ! — dit Rafael qui se débattait.

Il dut accepter une dernière rasade et promettre de revenir le soir.

La Sévillane l'accompagna jusqu'à la porte en coquetant avec lui. Il sentit sa main caressante se glisser dans la sienne.

— Revenez ce soir, monsieur Rafael.

Il se montra très froid.

« Quel goût il a, Cecco, pensait-il, de se mettre avec une traînée pareille !... »

Dans le tramway qui l'emmenait à Bab-el-Oued, il se remémorait la cohue des visiteurs, et le mécanicien beau parleur, et Gaétan avec ses bouquets de roses. Il fut un peu jaloux de la popularité de Cecco. Puis il se dit : « C'est tout de même un bon garçon! » — Et il ajouta aussitôt, avec une certaine satisfaction intérieure : « N'empêche que ce ne sera jamais un meneur de bêtes!... »

Il pensait maintenant à la maison, à sa mère, à sa sœur, surtout à son jeune frère Juanete. Il ne ressemblait guère à Mini, celui-là! L'hostilité sourde que l'enfant lui avait toujours témoignée lui devenait plus pénible, maintenant qu'il avait si bien senti l'affection des deux frères. « Comme ils s'aiment! » songeait Rafael; et il se reppelait la lettre de la femme de Mini, et cette dernière phrase lui revint : « Votre père vous salue... » Pour lui, c'était si différent! Car il devinait que sa mère ne l'aimait pas beaucoup. Alors il songea à son père mort, à ce Ramón qui l'avait si durement élevé. Il s'attendrit à son souvenir, et toutes ses appréhensions du matin se tournèrent en tristesse, quand il descendit du tramway devant la maison de sa mère.

De petites filles se tenant par la main lui crièrent :

— Bonjour, Rafaelete !

Et elles s'approchèrent de lui en faisant des grâces. Il les écarta, il monta l'escalier, suivi par une foule de bambins qui le contemplaient de loin avec respect.

Quand Rafael entra dans la cuisine, la *tia* Rosa était occupée à lui repasser une chemise. Une corbeille pleine de linge lessivé était à côté de la table :

— Ah! te voilà, — dit-elle, sans quitter son fer, ni l'embrasser : — il était temps que tu reviennes!... Il paraît que tu en as fait de belles, à Médéa?

Rafael soupçonna Pepico d'avoir bavardé; mais, mécontent de cet accueil, il répondit sur un ton si fâché, que la *tia* Rosa crut entendre Ramón quand il rentrait après ses débauches.

— Qu'est-ce que tu as à te plaindre?... Je t'ai donné de l'argent avant de partir, maintenant je t'en rapporte...

Il tira de son calepin son dernier billet de cinquante francs et il le posa sur la table auprès des torchons.

— Tout de même, il me semble qu'on dépense beaucoup ici ; moi, j'ai moins dépensé que vous autres, là-bas!...

La *tia* Rosa, épanouie à la vue de l'argent, évita de lui répondre ; puis, d'un ton plus caressant :

— Quand est-ce que tu pars? dit-elle.

— Je vais aller voir Bacanete : je pense que c'est lundi dans la matinée...

— En ce cas, apporte-moi tout ton linge : je ne veux pas que tu manques de rien, quand tu voudras te changer.

Tout en disant cela, elle réfléchissait que ce Rafael n'était pas en somme si méchant : une mauvaise tête, comme son père ! mais sans lui, qu'est-ce qu'on serait devenues ?...

Alors elle se décida à lui faire une confidence qui la gênait un peu :

— Tu sais? dit-elle, ta sœur va se marier, elle *fréquente*.

— Comment ?... Et moi, on ne m'a pas prévenu !...

— Ne te fâche pas, Rafaelete ! C'est un beau mariage ! Lui, c'est un Espagnol bon ouvrier qui gagne de l'argent, un imprimeur... comment est-ce qu'il dit cela ?... un typographe ! oui, un typographe !...

La *tia* Rosa comptait éblouir Rafael par ce mot extraordinaire. Mais il sentait sa colère grandir, de ce qu'on ne l'eût pas consulté : est-ce qu'il ne remplaçait pas le père, est-ce que ce n'était pas à lui de commander?

— La noce n'est pas encore faite ! dit-il sèchement.

— Ne parle pas comme cela à ta sœur, elle te crèverait les yeux !...

Rafael eut un mouvement de révolte. Le sang lui monta au visage. Il devint furieux, mais il se contint. Tout lui déplaisait dans cette maison, et il aurait voulu ne pas y avoir mis les pieds. Il regarda le petit divan, où s'amoncelaient des couvertures en désordre et où l'on voyait encore marquée la place de son frère Juanete qui, chaque soir, y couchait. Des jupons traînaient sur les chaises, le carrelage était tout sali de détritus de mangeailles et de taches de graisse : et, comme il apercevait au fond de l'autre pièce une grande glace arabe, au cadre en bois doré, que son père avait achetée jadis pour le café, il se rappela amèrement ce qu'était autrefois le ménage de sa mère : ce n'était pas Ramón qui aurait toléré des choses pareilles ! il aurait plutôt roué de coups la *tia* Rosa...

Les mots injurieux lui venaient à la bouche. Il sortit pour ne pas insulter sa mère.

— Tu soupes, ce soir ? dit-elle.

— Et alors ?... est-ce que je ne suis pas le maître ici ?...

Sur ces paroles dites d'un air de défi, il claqua la porte.

Il s'acheminait vers l'auberge afin de voir Bacanete et de réclamer son linge au garçon d'écurie, lorsque quelqu'un lui frappa sur l'épaule. C'était le *tio* Martino, un ancien ami de son père, homme de grande prudence et très estimé dans tout le faubourg. Rafael, dans l'état où il était, aurait envoyé promener tout autre qui se fût approché de lui. Mais il répondit au salut du *tio* Martino et, comme celui-ci lui faisait mille politesses, il accepta même son offre de boire quelque chose.

Ils entrèrent dans une taverne espagnole, car le *tio* Martino, homme de l'ancien temps, n'aimait pas les cafés à la mode française. Des tonneaux d'alicante étaient alignés au fond sur des gîtes. Le sol, formé de terre battue très inégale et ravinée, faisait boiter les tables et les tabourets. On ne voyait clair, comme dans une grange, que par la porte ouverte. Dans le fond, des *pataouètes* jouaient aux cartes avec une grande attention et, devant un comptoir très primitif, le patron, un « nouveau débarqué » lui-même, rinçait des verres dans un baquet. Le seul luxe était une vieille illustration de *l'Imparcial* collée au mur et qui représentait le petit roi Alphonse XIII en uniforme. Cet aspect de rusticité déplut à Rafael, habitué maintenant à tout le clinquant des estaminets français. Cependant il répondit poliment aux questions du *tio* Martino. Ce vieux, qui lui rappelait son père, lui inspirait un peu de confiance : il aurait aimé s'épancher auprès de lui et il cherchait à lui faire deviner ses ennuis de famille.

Mais Martino était au courant de tout, et ce n'était pas sans intention qu'il avait arrêté Rafael. Avec sa tête de moine aux lèvres minces, ses petits yeux en vrille, il paraissait très malin et très rusé. Autrefois joueur de pelote en Espagne, il avait couru beaucoup de pays sans amasser grand'chose ; et au temps de la famine, il était venu s'installer à Alger, comme contremaître aux Carrières. Pour l'instant, il avait une place très chétive, il était employé au marquage des galères, n'ayant d'autre occupation que d'enregistrer les entrées et les sorties. Sa fille, qui était couturière, gagnait presque tout l'argent de la maison. Néanmoins, comme il avait beaucoup voyagé, comme il savait lire et écrire, on faisait grand cas de ses conseils et chacun le considérait.

Il dit à Rafael, d'un air bonhomme :

— Tu as trouvé du nouveau à la maison, *chico*?...

— Quoi? dit Rafael surpris de cette brusque attaque.

— Eh bien! mais... ta sœur fréquente maintenant...

Rafael prit son courage à deux mains :

— Voyons! vous, *tio* Martino, vous le connaissez, celui qui fréquente...

— Si je le connais, *Maria santisima!*... Tu sais? Je ne veux pas te faire de peine, mais ta sœur a tort de lui courir après : tout le monde dit qu'il veut s'amuser d'elle... Enfin! tu verras sa figure, puisqu'il est tout le temps chez ta mère...

Deux inconnus, qui buvaient une anisette au comptoir, ricanèrent en écoutant les paroles du *tio* Martino. Ce ricanement fit rougir Rafael. Il s'empressa de se lever, malgré les instances du vieux, qui aurait voulu le faire causer.

— Allons, adieu, Rafaelete! dit celui-ci. Viens nous voir de temps en temps à la maison, quand tu reviens de Laghouat, tu trouveras de la compagnie et du plaisir...

Mais Rafael était bien loin de toute idée d'amusement. Les yeux torves et le front serré, il marchait à grandes enjambées vers la rue d'Isly. La honte de sa sœur lui paraissait sûre, maintenant. Son imagination lui faisait voir des choses abominables et, chemin faisant, il fouettait sa bile, il s'exaspérait. A l'auberge, comme Bacanete le plaisantait, il lui répondit par une bordée d'injures, et ils se seraient certainement battus, si Pepico ne l'eût emmené à l'écurie.

Il revint au faubourg, son sac à linge sur le dos; et arrivé devant la maison de sa mère, ne voulant pas entrer, il appela son frère Juanete, qui polissonnait sur le trottoir, et il lui donna le sac à monter. Puis il repartit vers Alger, toujours tout seul, évitant les cafés, où les camarades auraient pu l'appeler. Il finit par se planter devant les jeux de boule sur l'esplanade Bab-el-Oued, et là, sans rien voir, sans changer de place, il se reput de sa colère jusqu'à l'heure du souper.

Les quatre couverts étaient mis lorsqu'il rentra. Le petit Juanete était assis devant son assiette vide, lançant des billes contre les verres. Sitôt qu'il vit Rafael, il ramassa ses billes, se mit la tête entre les deux poings et ne bougea plus.

— Tu ne pouvais pas attendre les autres, toi, pour te mettre à table? — dit Rafael en le menaçant de la main.

— Tu vois bien qu'il ne mange pas! — dit la mère; et, le regardant en face : — tu vas t'en prendre à un enfant, maintenant!...

— Allez! lève-toi, va-t'en me chercher une chaise. — dit Rafael en bousculant son frère, sans même répondre à la *tia* Rosa.

Il poussa la chaise brutalement et, avant de s'asseoir :

— Où est Pepa? dit-il d'une voix tonnante.

La *tia* Rosa était très inquiète de ne pas voir rentrer sa fille. Elle dit, en affectant un grand calme :

— Qu'est-ce que tu as encore? Elle va revenir, Pepa! Elle doit être avec des amies de la fabrique...

— Avec des amies de la fabrique! — reprit rageusement Rafael : — elle court avec son *chiqueur*, oui!... Si tu crois que mon père aurait passé ça!... Moi, il fallait que je mange à la maison et que je sois rentré pour neuf heures tous les soirs... Tu t'en souviens, de ce temps-là?

Rosa se retourna vers ses casseroles en poussant un soupir d'impatience. Pour calmer Rafael, elle lui remplit son assiette de pâtes fumantes. Au même moment, on entendit un bruit de pas dans le corridor, puis des rires et des voix, on frappa à la porte et une bande de jeunes filles fit irruption dans la cuisine, en criant :

— Bonsoir, tout le monde!

Une toute petite, un peu décoiffée et assez laide de figure, mais qui paraissait être la plus hardie, demanda à la *tia* Rosa :

— Et Pepa, où est-elle? Nous venons la chercher pour essayer sa robe chez Assompcion...

Assompcion, c'était la couturière, la fille du *tio* Martino. Rafael s'était levé, malgré sa mauvaise humeur; il offrait des chaises. Mais les jeunes filles refusèrent, puisque Pepa n'était pas rentrée. D'ailleurs, la robe à essayer n'était qu'un prétexte : elles n'étaient montées que pour voir Rafael. Toutes le dévisageaient très franchement, mais sans nulle effronterie. Quand elles l'eurent bien vu, la petite laide dit :

— Bonsoir, *tia* Pepa! bonsoir, Refaelete!

Elles reprirent, en un ramage assourdissant :

— Bonsoir, Rafaelete! bonsoir, *tia* Rosa!

Et elles se précipitèrent vers la porte en se pressant. Leurs rires sonnèrent dans le corridor et dans l'escalier, tandis que Rafael, plus irrité par cette visite, se rasseyait devant son assiette.

Il n'avait pas le cœur à manger. Du bout de sa fourchette, il chipotait des morceaux de soubresade, les coudes sur la table, dans un silence farouche. Il but une gorgée de vin, et, sans adresser une parole à sa mère, il s'en alla.

Il était tellement dégoûté de tout, qu'il envoya au diable le rendez-vous de Cecco et, attendant le sommeil, il s'attabla dans un café désert de l'avenue Bab-el-Oued. Puis il rentra à l'auberge en prenant des rues détournées.

Le lendemain, Pepico vint le retrouver. Ils passèrent la matinée ensemble. Pepico prit plaisir à lui « gonfler la tête », comme disait Rafael :

— Tu sais? c'est un nommé Louisot, que nous avons connu dans les temps... il est à moitié pourri! Il faut qu'elle en ait du goût, ta sœur, pour se mettre avec lui!...

— Ne me parle pas! Ne me parle pas! — répétait Rafael hors de lui ; — ce soir, je veux lui manger le foie. Aussi vrai que je te le dis, je lui coupe le ventre comme une pastèque!...

— Ce soir, reprenait Pepico, tu vas le trouver à la maison : il vient souper chez vous tous les dimanches... Tu n'as qu'à demander dans le faubourg...

A chaque mot, Pepico sentait Rafael bondir comme sous la piqûre d'une banderille. Il se délectait à le mettre en fureur, heureux pour une fois de le dominer. Rafael finit par lui enjoindre de le laisser tranquille; et il se mit à errer par la ville, s'arrêtant dans tous les cafés, où il but plus que de coutume, afin qu'un commencement d'ivresse lui ôtât ses dernières hésitations.

Comme Pepico l'avait dit, Louisot le typographe était arrivé dès six heures, selon son habitude. Pepa, qui avait mis sa robe neuve, l'attendait. Elle aurait voulu qu'il l'emmenât souper en ville, par crainte de Rafael. Mais Rosa les pria de rester :

— Il n'est pas venu déjeuner, dit-elle : pour sûr il ne rentrera pas.

Elle commença même à disposer le couvert, un peu troublée néanmoins. Dans son amour aveugle pour sa fille, elle ne voyait aucun mal à ce que Louisot la fréquentât; et elle se souvenait de ce qu'elle-même avait fait autrefois pour Ramón. Cette passion de Pepa, il lui semblait que c'était un peu la sienne. Elle l'encourageait d'autant plus qu'elle entendait par là faire échec à Rafael, dont les façons autoritaires lui rappelaient le joug conjugal.

Cette Pepa lui ressemblait d'ailleurs d'une manière aussi frappante que Rafael ressemblait à Ramón. Elle était très grande, comme sa mère. C'était la même allure masculine, le même visage aux traits un peu lourds, mais sans cette fermeté des chairs qui donnait à la figure de la *tia* Rosa le relief exagéré d'une statue colossale. A côté d'elle, Louisot faisait assez pauvre mine avec sa petite taille, son teint gris de buveur d'encre et sa bouche édentée. Aussi les gens du faubourg se demandaient comment cette grande fille pouvait aimer cet avorton.

Lui, ne se sentait pas rassuré à cause des appréhensions des deux femmes, et même, par dignité, il se leva en disant d'un ton de dépit :

— Je m'en vais!... Je ne veux pas vous gêner en famille...

Mais Pepa le fit rasseoir et la *tia* Rosa lui dit :

— D'abord, il n'y a rien à craindre, tu es chez moi; et puis, voilà que sept heures sont sonnées : il ne viendra plus...

On envoya Juanete regarder dans la rue. L'enfant remonta jusqu'aux Portes et n'aperçut pas Rafael. On se mit à table plus tranquilles.

Cependant Rafael, après avoir promené longtemps sa colère, s'était mis brusquement en route vers la maison. Il allait tout droit devant lui, fendant les groupes de promeneurs. Monté comme il l'était, la tête troublée par la boisson, il éprouvait le besoin d'assommer quelqu'un, et il se sentait sacré comme un justicier. Quand il fut devant la porte, une voisine lui dit en riant :

— Tu vas trouver ton beau-frère, Rafaelete...

Il entra dans la cuisine comme une bombe et, regardant Louisot avec des yeux flamboyants :

— Qu'est-ce que tu fais ici, toi?... Tu vas me faire le plai-

sir de déménager tout de suite; sinon, si je t'allonge un soufflet, je veux que le poil des doigts ne me repousse pas!

Il avait soulevé Louisot de sa chaise et, le prenant par les épaules, il le poussait vers la porte ouverte. Pepa se leva aussitôt, les ongles dressés, mais, d'une gifle formidable, son frère l'abattit sur sa chaise, où elle s'affaissa en sanglotant. Alors la *tia* Rosa, vociférant des injures, saisit un fer à repasser sur une planche et elle le lança de toutes ses forces contre Rafael. Le fer lui effleura la tempe et vint s'abattre contre le buffet dont il fit sauter les vitres au milieu d'un fracas de vaisselles brisées qui dégringolaient. Les voisins accouraient de tous les paliers. Louisot, sur le seuil, arrangeait sa cravate froissée et, sans oser regarder Rafael, il balbutia d'une voix blanche :

— Si tu es un homme, tu n'as qu'à descendre!

— Un homme? C'est à toi qu'il faut demander ça, espèce de ruffian!

Il se précipitait derrière lui, lorsque la *tia* Rosa lui barra le passage. Presque aussi forte que son fils, elle le prenait à bras le corps, elle le secouait à le renverser :

— Ne me touche pas! hurlait Rafael. Tu sais bien que je ne peux pas te frapper, toi!...

D'un coup d'épaule, il se dégagea. Mais Pepa, encore aveuglée du soufflet, s'était jetée sur un couteau ; elle lui criait :

— Si tu le tues, je te tue!

Elle se lança à sa poursuite, malgré les voisines qui essayaient de la désarmer. Des hommes retinrent la *tia* Rosa qui avait pris aussi un couteau. Rafael, bousculant le monde, descendait les escaliers avec un bruit de tempête :

— Où est-ce qu'il est, le lâche? où est-ce qu'il est?...

Un rassemblement se fit aussitôt sur le trottoir. Louisot avait disparu. Mais Pepa furieuse arrivait droit sur son frère, le couteau levé. En voulant le lui arracher, Rafael se blessa à la main : son sang coula. A ce moment, il ne vit plus rien. Il se mit à la souffleter comme un forcené, en l'accablant d'effroyables injures. Des hommes indignés se jetèrent sur lui.

— Mais tu es fou! tu es fou! Rafaelete!... Tu ne vois pas que c'est ta sœur?

On criait dans la foule :

— Battre une femme comme cela ! Ça n'est pas d'un homme !

Alors, pris au milieu de la cohue, les bras emprisonnés, Rafael se renversa le cou à la façon des aveugles, et, les yeux perdus, les lèvres violettes, il cria d'une voix déchirante, comme s'il allait pleurer :

— Laissez-moi, vous autres !... il faut que je la tue !...

— Mais c'est ta sœur, Rafaelete !...

— *Qué*? ma sœur?... je boirais le sang du Christ !

Les femmes entraînaient Pepa, qui se roulait dans une crise. Pepico accouru s'efforça de dégager Rafael. Il le prit doucement par les épaules ; mais Rafael, sans le regarder :

— Lâche-moi, toi ! ou je tape !...

Des larmes brillaient dans ses yeux. Sa figure livide était effrayante à voir. Un mouvement de peur se fit dans la foule, on se recula, des femmes crièrent. La tête basse, il passa devant les curieux, et, après quelques pas, il se retourna d'un air menaçant : personne n'avait osé le suivre.

Il marcha si longtemps, ce soir-là, et d'une allure tellement fiévreuse, qu'il arriva jusqu'au Champ de manœuvres, où Gaétan l'aperçut. Comme pour user sa fureur par la fatigue de la course, il repartit vers Alger, il traversa Mustapha, franchit les portes, longea les rampes désertes du boulevard. Devant les lumières paisibles du port et le grand espace noir du golfe et de la mer, à mesure que tombait le bouillonnement de son sang, il prenait conscience de la sottise et de l'inutilité de sa colère. Mais aussitôt lui revenait comme un exemple le souvenir de son père, si terrible quand il s'emportait ; et son orgueil, se révoltant, l'empêchait de reconnaître son tort. Accoudé sur le parapet, il se glorifiait de ce qu'il avait fait et, pour achever de s'étourdir autant que par bravade, il se décida à monter à la Casba. L'image d'une fille qui lui avait témoigné quelque affection venait de s'offrir à lui. D'ailleurs, depuis que la Gitana était morte, c'était elle qu'il préférait.

Il montait, en songeant, les petites rues étroites : oui, c'était bien le sang de Ramón qui coulait dans ses veines ! Mais si Ramón se mettait en colère, il savait se faire écouter.

Tandis que lui, qu'avait-il gagné avec sa scène de ce soir? Sans doute, il fallait s'y prendre autrement : il n'avait pas su!... A cette idée, il se sentit si fort humilié qu'il eut envie de redescendre. Mais une mauvaise honte, un obscur besoin de se consoler auprès de quelqu'un l'en empêchèrent.

Cependant, quand il fut dans la chambre de la fille, il se montra de si méchante humeur qu'elle ne put s'empêcher de lui dire :

— Mais qu'est-ce que tu as aujourd'hui?...

— Laisse-moi! Je ne peux pas me sentir moi-même. Je voudrais ne voir personne!

Et pourtant il ne s'en allait pas, il éprouvait même un soulagement à l'avoir auprès de lui.

Elle insistait, elle lui entourait les épaules de ses bras :

— Dis-moi ce que tu as, Rafael! On t'a fait quelque chose?...

Mais elle l'aurait plutôt tué que de lui arracher une parole. Il s'endormit bientôt. L'agitation de ses nerfs le réveilla vers deux heures du matin. On n'entendait plus aucun bruit dans la rue. De temps en temps, un grincement métallique arrivait du port : c'était le glissement des chaînes le long des monte-charges, à bord des navires ; puis, tout à coup, le son lugubre d'une sirène s'éleva, se prolongea. La compagne de Rafael, réveillée en sursaut, poussa un cri d'épouvante et se jeta sur sa poitrine ; elle se serra contre lui, en prenant ses mains dans les siennes :

— Oh! dit-elle, j'ai eu un rêve! Je rêvais que j'étais morte... j'étais dans un cercueil de verre avec une robe blanche, comme une mariée...

Elle lui parlait sur un ton d'enfant peureuse. L'accent de sa voix et la douceur de ses caresses avaient quelque chose de si pénétrant que Rafael en fut apaisé. Pour chasser le souvenir de son rêve funèbre, elle se pendait à lui et le couvrait de baisers.

Quand il sortit, le jour se levait. Sur la mer d'un gris de plomb, régnait un calme stupéfiant. Le vent de sud qui s'annonçait faisait flotter à l'horizon un voile opaque de poussières blondes qui paraissait immobile ; et sur le fond embrasé du ciel s'avançait comme un promontoire de gros nuages noirs sillonnés de flammes d'émeraude.

Rafael se sentit seul de nouveau, et, repris par ses soucis d'hier, il descendit vers l'auberge en se demandant ce qu'il ferait.

Dans la matinée, il revint à la maison. La *tia* Rosa, qui l'attendait, finissait de lui préparer son linge. Chez elle aussi, un grand changement s'était fait depuis la veille. Des voisines lui avaient monté la tête contre Louisot ; et Pepa, qui était allée le relancer à l'entrée de l'atelier, s'était vue éconduite et insultée par lui, — ce qui avait achevé d'ouvrir les yeux à la mère. Mais surtout la colère de Rafael, le ton de maître dont il avait parlé, la peur qu'il avait inspirée aux autres, tout cela avait fait une étrange impression sur la *tia* Rosa. Il lui semblait que Ramón était revenu ; et, de même qu'autrefois elle s'était éprise de la vaillance du père, elle commençait à s'enorgueillir de la force de son fils. Toutes ces idées se mêlaient dans sa pauvre cervelle. Il s'en dégageait un sentiment si fort et si troublant que cette grande femme robuste, uniquement faite pour être mère. mais sans raison ni volonté, s'y laissait emporter comme une enfant.

Rafael entra, le front baissé, sans regarder sa mère :

— Bonjour !

Ce fut tout. Encore le dit-il d'un ton bourru et comme à regret. Mais, la *tia* Rosa lui en ayant fait le reproche, il ajouta :

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise?... Si tu ne m'as pas tué hier soir, ça n'est pas ta faute...

Elle n'y pensait plus, à ce fer lancé à la tête de Rafael. Soudain elle le vit voler par-dessus la table et briser la tempe de son fils : le sang de son enfant coulait, il gisait à terre, tué par elle. Alors, affolée par cette image, la *tia* Rosa se précipita en pleurant sur Rafael et se mit à l'embrasser avec emportement. Elle ne pouvait rien dire, elle le noyait de ses larmes. Rafael, enveloppé par ce grand amour, se débattait en vain ; et tout à coup, comme si un poids lui tombait sur le cœur. un sanglot terrible s'arracha de sa gorge et son cœur se fondit.

— Pleure ! disait la mère, pleure ! ça te fera du bien...

Par orgueil, il aurait voulu rentrer ses larmes, car il ne savait pas pourquoi il pleurait, et il devinait déjà tout ce qui

les séparerait encore. Mais, à sentir contre lui la chaleur du sein maternel, il lui semblait que sa mère l'enivrait d'un lait nouveau ; et voici qu'au fond de son cœur, à lui, venait de jaillir la source de vie qui, à travers des amours sans nombre, l'unissait aux morts de sa race. Mille sentiments vagues l'agitaient et le troublaient, il entrait avec stupeur dans un monde inconnu.

Mais la *tia* Rosa, s'essuyant la figure, lui dit :

— Tu avais bien raison de le chasser, ce Louisot ! J'en ai appris, va ! depuis ce matin ; mais elle ne l'aura pas, Pepa, encore qu'elle l'aime... Je te le jure sur la tombe de ton père... que Dieu le *repose !*

Elle dit cela d'un voix si solennelle, que Rafael crut voir Ramón devant eux ; et, dans un même souvenir, la mère et le fils se réconcilièrent.

La *tia* Rosa, tout heureuse et perdue dans son passé, se mit à remplir le sac à linge de Rafael. Elle allait et venait, cherchant les effets épars ; et tout à coup elle dit :

— Mais toi, Rafaelete, il faudra bientôt que tu te maries !

— Oh ! moi, j'ai autre chose à faire. Il y a le pain à gagner, d'abord.

Il annonça qu'il devait partir, l'après-midi même, avec Bacanete, et qu'ainsi il ne pourrait seulement pas déjeuner à la maison. La mère poussa un grand soupir :

— *Ay de mi !* nous ne pourrons donc jamais nous voir !...

Debout devant le sac, un paquet de linge à la main, elle regardait Rafael avec des yeux navrés. Puis elle continua son travail, disposant au-dessus des autres effets les chemises amidonnées. En serrant la dernière, elle l'examina un instant, puis, la montrant à son fils :

— Tiens ! dit-elle, ton père avait la pareille quand nous nous sommes mariés.

La *tia* Rosa resta un instant songeuse...

Après les adieux, quand il fut dans la rue, Rafael éprouva une grande joie. Il avait agi comme il l'avait dû, comme eût fait son père à sa place. Et une chose nouvelle lui était venue, cette affection de sa mère, qui le liait maintenant au logis. Depuis l'amour de Thérèse, que de changements en lui !

Comme il sortait du faubourg, une grande jeune fille qui passait le regarda. Elle marchait avec ce balancement gracieux des hanches qu'ont les filles de Valence. Elle portait une robe noire de coupe élégante, et elle avait une mantille de tulle sur ses cheveux blonds : c'était Assompcion, la fille du *tio* Martino.

VIII

BOUGZOUL

Le vent de sud s'éleva tout à coup comme un souffle de colère. Des tourbillons de sable montaient en colonnes verticales, qui, depuis les montagnes de Boghar, s'avançaient d'une course furieuse à travers le désert de Bougzoul. De larges gouttes de pluie commençaient à tomber. En un instant, la chaîne de l'Atlas disparut sous la tourmente, la terre et le ciel se confondirent dans la poussière et les ténèbres.

Les équipages de Bacanete descendaient d'El-Krechen lorsque l'ouragan les enveloppa. Les bâches des chariots palpitèrent d'un grand frisson farouche, comme si elles allaient s'arracher, puis elles crépitèrent continûment sous l'averse des cailloux et des sables. Rafael, qui ouvrait la marche, soudainement aveuglé, suffoqué par la poussière, n'eut que le temps de se boucher la bouche et les narines avec son mouchoir. Son attelage s'arrêtait, pris dans les ornières mouvantes, et le mulet Marquis, s'arc-boutant sur ses pieds de devant, les oreilles dressées, avec un braiement d'épouvante, empêchait à lui seul les autres bêtes d'avancer. Rafael claqua inutilement du fouet. Alors, tournant le dos à l'orage, il s'arrêta, lui aussi, découragé; mais Bacanete arrivait, gris de poussière, gesticulant et criant :

— Nous n'allons pas coucher ici, je pense!... Moi, j'ai envie de voir ma femme demain soir!... Allez ! commande tes bêtes !...

— Commande-les, toi, si tu veux !

Et, jetant son fouet avec emportement :

Ah ! *caguen Dious !* en voilà un métier !

Rafael alla s'abriter derrière le chariot, s'entêtant à ne pas bouger. Bacanete, par peur qu'il ne l'abandonnât, regagna le sien. des injures entre les dents ; et, s'étant réfugié derrière la bâche, il se mit à exciter contre Rafael Pepico qui l'avait rejoint.

Rafael, de son côté, fermant les yeux sous la rafale, ne récriminait pas moins contre Bacanete. Pourquoi lui en voulait-il ? D'où cette rancune lui était-elle venue ? Il n'aurait pas pu le dire, mais il en avait assez de travailler pour lui. Il savait seulement qu'il avait quitté Laghouat à contre-cœur. Il y avait fait la connaissance d'une juive, une certaine Rébecca. dont le souvenir l'obsédait. C'était le soir de leur arrivée : il l'avait aperçue devant sa porte, en compagnie d'une jeune mauresque, dans une de ces petites rues qui avoisinent l'église. Les deux femmes. couvertes de colliers, de bracelets et de bagues. se tenaient enlacées et, de temps en temps, se passant la main sur le cou. elles se baisaient comme deux colombes. Il avait passé la nuit sur les tapis de leur terrasse et. au réveil, dans la fraîcheur du matin, Rébecca lui avait fait promettre de revenir. Mais Bacanete, pressé de rentrer à Alger, avait avancé d'un jour la date du départ.

Dès lors, ses plaisanteries, ses *scies* qui duraient des journées entières, ses farces continuelles et ses incongruités voulues avaient exaspéré Rafael. Il y avait longtemps, d'ailleurs. que cette irritation couvait en lui. La futilité apparente de Bacanete. sa gaieté souvent factice répugnaient au sérieux de son caractère. Maintenant, Rafael en était arrivé au point que le seul contact de ce petit homme lui causait une véritable gêne physique.

— Celui-là, je vas l'envoyer promener, et vivement ! se disait Rafael. Sitôt arrivé, je lui demande mon compte...

L'image de la juive achevait de le troubler. Les résolutions qu'il avait prises en quittant sa mère l'abandonnaient. La poussière lui entrait dans les yeux, le vent lui coupait la respiration et lui brûlait la poitrine. Son ressentiment contre Bacanete, sa satiété du métier devenaient de la colère et du dégoût.

Mais ces orages de septembre sont de courte durée. Quelques gouttes de pluie suffirent pour abattre l'ouragan ; et,

après une demi-heure d'immobilité, les chariots purent se remettre en marche. Rafael, sans l'aide de personne, avait dégagé son équipage. Il avait même renvoyé, avec des injures, Bacanete et Pepico qui amenaient, pour doubler, une branche de mulets.

Ils arrivèrent très tard au caravansérail. Au bruit des chariots, Carmen était accourue sur la route. En touchant la main de Rafael, elle éclata de rire, à le voir ainsi, les moustaches et les cheveux comme poudrés de poussière et les cils collés. Elle avait une robe de couleur claire qui semblait grandir sa taille. Sa pâleur splendide éclairait autour d'elle, et les cercles d'or de ses oreilles, où se brisaient les flammes du couchant, augmentaient l'éclat de sa figure. Toute seule, au milieu de la route, dans le crépuscule tombant et l'immensité de l'horizon, elle éblouit les yeux de Rafael.

Il l'avait oubliée depuis Laghouat ; mais aussitôt tous ses désirs contrariés se précipitèrent vers elle et sa colère tomba.

Elle le suivit dans la cour, qu'encombrait une caravane de chameaux. Il fallut les refouler dans le fond, du côté des écuries, afin de faire de la place aux chariots. Les bêtes, qui s'étaient accroupies, se levèrent péniblement aux cris des chameliers, en balançant leurs longs cous d'un air de majesté offensée et en poussant de petits gloussements furieux. Au milieu du troupeau, des spahis indigènes en tenue de corvée allaient et venaient, des seaux d'eau à la main.

Les équipages de Bacanete et de Pepico, qui arrivaient, accrurent encore la confusion. Beaucoup de temps se passa à les mettre en place ; mais Rafael, qui avait déjà dételé, se garda bien de venir en aide à ses camarades. Il évitait Bacanete à dessein et, suivant de l'œil Carmen qui coquetait avec un maréchal des logis, il cherchait un prétexte pour le quitter tout de suite.

Bacanete, en revenant de son chariot, lui demanda, d'un ton assez calme, s'il n'avait pas pris une bouteille d'absinthe entamée le matin. Rafael l'avait prise, effectivement, et serrée dans son propre caisson ; mais, afin de provoquer une dispute, il répondit insolemment :

— Si tu crois que je m'occupe de tes bouteilles !... Je ne l'ai pas, ta bouteille !...

Bacanete, à sa grande surprise, ne répondit rien, ce qui le déconcerta : et, se reprochant ce mensonge inutile, il eut honte de lui-même. Dans sa confusion, il crut entendre Thérèse qui lui disait : « C'est mal, Rafael, de mentir comme cela ! » Mais, tout entier au désir de Carmen, il se promit de chercher une meilleure occasion.

On ne se mit à table qu'après huit heures, Bacanete ayant l'habitude de traîner. Le couvert était dressé dehors, sous une espèce de tonnelle sans verdure. De l'autre côté de la porte, devant une table plus petite, avaient pris place le maréchal des logis de spahis, un gros colosse à figure sanguine, et un jeune brigadier imberbe aux propos de loustic, qui lia tout de suite conversation avec Bacanete.

Aux charretiers s'étaient joints un maçon espagnol qu'on avait fait venir de Boghari pour recrépir le colombier, et un petit cordonnier italien, un enfant de quatorze ou quinze ans, qui se louait à la journée dans les fermes et les caravansérails. Violemment éclairé par la grosse lampe de cuivre, le visage de cet enfant apparaissait d'une beauté merveilleuse. Les cheveux noirs rabattus également sur le front, le menton fin et les lèvres minces, le teint d'une pâleur chaude, de grands yeux de velours sous des cils très longs, il semblait vivre de la vie ardente et délicate des figures de portrait. A une demande du maçon espagnol, il répondit qu'il était de Sienne.

Comme il était très timide, Bacanete s'amusa à le faire rougir par ses plaisanteries. Mais l'enfant baissait la tête sans rien dire. Alors Bacanete, n'osant pas s'attaquer à Rafael, se retourna vers le brigadier de spahis dont la belle humeur lui plaisait. Celui-ci, qui se vantait d'être de Ménilmontant, étalait une faconde impertinente, et dans tout ce qu'il disait on sentait la sottise prétentieuse du Parisien avec la morgue du militaire. D'instinct, Rafael le détesta.

Cependant sa blague faubourienne sonnait faux devant ces hommes rudes, entre ces grands murs blancs du caravansérail. Bacanete, qui ne brillait plus depuis que le Parisien parlait, changea tout à coup de conversation et, pour retrouver l'avantage, il se jeta sur un de ses sujets favoris, où son genre de talent se déployait sans rivalité possible.

Tranquillement, n'ayant pas l'air d'y toucher, il se mit à décrire des mixtures ou des opérations tellement répugnantes que les fourchettes tombèrent des mains des convives dégoûtés! Le petit Italien fut obligé de quitter la table, le brigadier n'osait plus rien dire, et Carmen, qui servait, riait aux éclats des airs écœurés de Rafael et du maréchal des logis.

Bacanete, excité, ne tarissait plus ; il raffinait ses ordures, il les choyait et les faisait briller avec une complaisance d'amateur, une imagination de poète.

Mais tout à coup Rafael, se levant de table, jeta par terre son verre de café :

— J'en ai assez, moi, de tes cochonneries!

Il partit vers les écuries d'un air furieux. Bientôt les deux spahis et Pepico lui-même se sauvèrent en riant dans la salle de débit. Bacanete, resté seul, se fourrait les deux mains dans les poches avec des airs de triomphateur.

Cependant Carmen, attirée par le bruit, était accourue du fond de la cuisine. Quand elle vit que Rafael n'était plus là, elle rentra tout de suite et, s'esquivant par l'autre porte, elle se mit à sa recherche. Elle le trouva à l'écurie, occupé à passer de l'orge au crible :

— Tu viens ce soir, dit-elle, là-bas, près du puits?...

Mais Bacanete la suivait. Inquiet de la sortie de Rafael, il essaya de l'amadouer par l'offre d'une bouteille de bière.

— Boire avec toi?... jamais de la vie! dit Rafael d'un ton rogue. J'en ai plein le dos, à la fin, de tes bêtises et de tes saletés! A partir de demain, je ne travaille plus, tu peux te chercher un homme à ta fantaisie...

— Tout de suite, si tu veux, mon ami! Je vas te régler ton compte...

Et, suivi par Rafael, il se mit à marcher comme un fou vers la cour, en criant au patron :

— Monsieur Émile, apportez de l'encre et du papier, que je lui règle son compte!...

Le patron, qui avait l'habitude de ces querelles, essaya d'abord de s'interposer. Il disait à Bacanete :

— Mais c'est de la folie, de vous fâcher comme ça pour rien. Tu ne vois pas que Rafael veut rire!...

Et, se tournant vers Rafael :

— Voyons, tu ne vas pas le laisser en plan... avec un homme de peine qui ne sait pas conduire...

— Non, non! monsieur Émile, apportez l'encre et le papier!... S'il croit me mettre dans l'embarras...

Bacanete, criant encore plus haut, entraîna le patron dans la salle de débit et le força de prendre la plume. Celui-ci ne cessait de raisonner Rafael.

— Non! je ne veux rien entendre, hurlait Rafael. Je me ferais plutôt couper un doigt que de travailler pour lui...

Bacanete ripostait, en levant sa cigarette en l'air :

— Que cette cigarette-là m'empoisonne, si je te reprends!...

Il fouillait dans sa grande bourse de cuir et, quand le patron eut calculé le prix des journées de travail, il jeta l'argent avec colère sur le comptoir, et, sans regarder Rafael :

— Tu n'es pas bon à mener des bourricots!

— Mener des bourricots?... Et toi, tu ne vaux pas seulement l'eau de ton baptême!

Ils allaient en venir aux gros mots, peut-être aux coups. Pepico, dans la crainte qu'il ne s'échauffât davantage, emmena Rafael dans la cour.

Quand il se fut un peu calmé, il se mit à se dévêtir pour s'endimancher, afin de bien marquer à Bacanete que la rupture était définitive et qu'il quittait le travail. Sans nulle pensée de coquetterie pour Carmen, il fit longuement sa toilette devant le chariot, pendant que Pepico étendait des couvertures à côté du sien. Les chambres étaient chauffées à blanc ; les meubles craquant de chaleur, tout le monde dormait dans la cour. Le domestique arabe disposait un matelas pour ses maîtres sur la table de la tonnelle. Les chameliers, enveloppés de leurs burnous, étaient allongés auprès de leurs bêtes. Après l'agitation du souper, le grand silence des terres désertes recommençait à envahir le caravansérail. Seule, la chienne Saïda, sous le chariot de Pepico, se démenait continuellement en tirant sur sa chaîne. Comme un cri de mégère hystérique, elle poussait son aboiement enragé, qui excitait les chiens de la maison, puis ceux des tentes arabes. Au loin, les chacals répondaient et, par intervalles, un hurlement prolongé montait d'un bout à l'autre de la plaine.

Sitôt habillé, Rafael rentra dans la salle, où Bacanete achevait de fumer un cigare. Il demanda un peu de café à la patronne, qui, aidée de Carmen, rangeait les bouteilles et les verres sur les rayons. A dessein, il prolongea l'entretien avec les deux femmes, pour humilier Bacanete tout poudreux par l'étalage de son linge blanc. Puis, ayant échangé un coup d'œil avec la jeune fille, il alla prendre au chariot son caban et une couverture et il sortit sur la route.

Le puits était de l'autre côté, en face du caravansérail, mais un peu caché par le remblai que forme la route en cet endroit. Rafael s'assit sur la margelle en attendant Carmen. Un commencement de fraîcheur tempérait le hâle torride de la journée. C'était une nuit douce, limpide, aux rares étoiles pâlissantes, comme les soirs de vent. A demi effacé dans le ciel clair, le char de l'Ourse était en marche, et Rafael, suivant les lueurs intermittentes des essieux, descendait en pensée vers le sud. Il revit Rébecca sur la terrasse, avec ses colliers, et Randja, la petite mauresque aux mains caressantes. Mais le désir de Carmen était le plus fort : comme elle était belle, ce soir, dans sa robe claire, au bord de la route ! Et cependant un charme mauvais l'emportait sans cesse vers la juive. Le souvenir de voluptés plus savantes et plus sauvages aussi faisait se précipiter le battement de ses veines. Il avait soif de plaisir, une soif irrassasiable. Il s'y jetait avec une telle violence qu'il ne voyait plus rien, que toutes les nécessités de sa vie disparaissaient au souffle luxurieux de ses pensées. Il oubliait son métier. Un instant, il songea à sa mère ; mais il s'irrita contre elle, il lui en voulut de se dresser sans cesse comme un obstacle au-devant de sa jeunesse et des élans les plus magnifiques de son sang. Avec une sorte de colère, il s'enfonça plus impétueusement dans les images de volupté qui flattaient sa chair : et se rappelant sa sœur, morte en couches six mois auparavant, avec l'enfant qu'elle avait eu de Louisot, il trouva dans son exemple un stimulant de plus à jouir sans remords de l'abondance de sa force et de toutes ces illusions triomphantes qui faisaient sa vie si belle.

Carmen, dans sa grâce de danseuse, traversa de nouveau sa pensée. Il revit ce triste soir où, pour la première fois elle l'avait aimé. Elle était presque une petite fille, en ce temps-là.

Maintenant elle était devenue une superbe femme. Ses hanches s'étaient élargies, ses lèvres pâles s'étaient fleuries de pourpre et, bien qu'elle conservât toute sa finesse de race, quelque chose de plus robuste s'était épanoui en elle. Par la beauté de son sang, par son exubérance de vie, et son emportement de volupté, elle était digne de lui.

Il la vit dévaler le long du talus de la route. Elle enjamba le fossé, elle courut vers lui et, le prenant à pleins bras, elle colla sa bouche contre la sienne. Rafael sentit le frisson de désir qui faisait trembler tout son corps :

— Oh ! viens, viens vite ! murmura-t-elle à son oreille.

Ils s'unirent d'un mouvement farouche. Et quand leurs mains inertes se dénouèrent, tout à coup ils se virent seuls au milieu du cercle infini des terres, qui, s'élargissant autour d'eux, se perdait dans des profondeurs vagues. La molle haleine de la nuit achevait d'alanguir leur corps et d'engourdir leur pensée.

Rafael étendit la couverture sous la margelle du puits et, ayant roulé son caban sous la tête de Carmen, il se coucha à son côté. Ils restaient silencieux l'un et l'autre, n'ayant rien à se dire. Rafael goûtait une joie qu'il n'avait jamais connue. C'était une plénitude de bonheur, qu'aucune femme ne lui avait donnée : et Carmen, ne souhaitant pas autre chose que de l'avoir près d'elle, se contentait de baiser ses lèvres. Elle passa son bras sous le cou du jeune homme ; puis, vaincus tous les deux par la fatigue de cette longue journée, leurs yeux se fermèrent sous le scintillement monotone des étoiles ; et, caressés par les souffles, dans la paix de la terre, ils s'endormirent.

Avant l'aube, un bruit pareil à celui des gouttes de pluie sur le sable les réveilla. C'était le piétinement des troupeaux, qui venaient boire au puits de Bougzoul. Rafael colla son oreille contre le sol et il jugea qu'ils devaient être encore à une grande distance. Carmen et lui s'étreignirent de nouveau avec la même hâte fiévreuse. Dans les écuries du caravansérail, les grelots des colliers sonnaient déjà au cou des bêtes et l'on entendait les lourds sabots heurter les cailloux de la cour.

Carmen s'en alla vite pour préparer le café des hommes. Rafael replia la couverture, secoua son caban et il s'assit sur

la margelle pour rouler une cigarette. Il prêtait l'oreille aux bruits de ce départ qui s'annonçait et dont il ne serait pas : et la joie de sa chair l'inclinait vers des pensées douces. Il ressentait ce petit frisson d'aise mêlé d'une vague appréhension devant l'inconnu, qui le prenait à chaque réveil, quand il fallait se lever dans la nuit pour partir. En ce moment, il regretta d'avoir abandonné Bacanete : « Comment allait-il s'en tirer avec son homme de peine qui n'avait jamais conduit? » — Rafael savait qu'ils rencontreraient une passe difficile avant d'arriver à Aïn-Sba, un torrent grossi par les derniers orages ayant rompu un pont. Il faudrait couper dans le sable et passer à gué pour rejoindre la route...

Lorsqu'il rentra au caravansérail, sa résolution était prise. Il offrit à Bacanete de l'accompagner jusqu'au delà du pont. L'autre, plus calme et convaincu maintenant qu'il avait eu tous les torts, s'empressa d'accepter. En réalité, il était fort embarrassé et se demandait ce qu'il allait devenir avec un conducteur novice. L'offre de Rafael lui fit croire qu'il se repentait de l'avoir quitté et, sûr qu'il le suivrait jusqu'au bout, il ne fit aucune allusion à la scène de la veille.

Le torrent était presque desséché, ils passèrent sans trop d'efforts. Quand les équipages eurent repris la route, Rafael rendit son fouet à l'homme de peine.

— Tu fais demi-tour, Rafael? dit Bacanete stupéfait.

— Je ne t'ai pas dit, hier, que je ne travaillais plus?...

— Tu ne feras pas cela, Rafaelete!... amis comme nous le sommes!...

Rafael aperçut une larme dans les yeux de Bacanete, qui ne lui lâchait pas la main. Il s'attendrit lui-même, il vit le moment où il allait céder. Mais il se domina tout de suite :

— Non, Bacanete! Ça n'est pas possible... D'abord, j'ai laissé mon linge à Bougzoul...

— L'Arabe va courir le chercher!...

Le croissant mince de la lune se fondait alors dans la lumière de l'aube. La couleur de la terre et du ciel était suave comme une caresse. Rafael revit la robe de Carmen.

— Non, n'en parlons plus, Bacanete! Ce qui est dit est dit. J'ai juré que je ne travaillais plus pour toi.

La volonté de Rafael était invincible : Bacanete le sentit.

Ils se séparèrent en se serrant la main, un peu tristes l'un et l'autre, mais sans colère ni rancune.

Les montagnes de Boghar se revêtaient de lilas et d'or, les terres, à perte de vue, reflétaient les nuances changeantes de l'air et la bande blanche de la route qui s'enfonce vers le désert de Bougzoul, semblait conduire à un pays d'enchantements et de prestiges. Les reflets nacrés de l'orient se muaient en opales et en améthystes aux transparences indécises. On ne distinguait pas encore les montagnes de Guelt-es-Stel. Cependant les contours des choses restaient nets et lumineux. A travers le réseau frêle des vapeurs matinales, la courbe de l'horizon se dessinait sur le ciel comme les bords d'une mer calme.

Au milieu de tous ces voiles qui flottaient dans l'air à cette heure du crépuscule, Rafael sentait son corps allégé et sa pensée plus agile. Le sang rafraîchi et vivifié par l'aube, il voyait se lever devant lui des promesses de félicités si belles qu'elles faisaient bondir sa marche. Cette heure était vraiment féminine, enveloppante et tendre, comme si l'influence de Carmen se fût mêlée aux délices de l'air, au jeu voluptueux des formes et de la lumière...

Au moment même où il arrivait, le courrier qui descendait de Laghouat venait d'entrer dans la cour du caravansérail. Lopez, un des charretiers d'Espartero, se montra à la portière, appelant Rafael et montrant une grande joie de le voir. Ils allèrent ensemble prendre une anisette dans la salle de débit et, tout en buvant, Rafael lui expliqua qu'il avait quitté Bacanete.

— C'est comme moi, dit le Basque, j'ai planté là le Valencien !

— Pourquoi !...

— Est-ce que je sais?... Des raisons que nous avons eues !...

— Alors, je prends ta place!...

La chose fut décidée sur-le-champ. Rafael attendrait à Bougzoul le passage d'Espartero, qui ne devait pas tarder : ce serait un ou deux jours de plus à s'amuser avec Carmen.

— Eh bien, si tu restes ici, moi, je reste! dit tout à coup Lopez. J'ai envie de me reposer un peu... encore que le pays ne soit guère plaisant.

Il alla reprendre son sac à linge sous la bâche de la diligence et, quand il eut déjeuné avec Rafael, il proposa de partir en chasse à travers la steppe. Le patron du caravansérail leur prêta des fusils. Ils prirent sur la gauche de la route et ils s'engagèrent dans le sable.

Le soleil était déjà brûlant, bien qu'il fût à peine huit heures. L'étendue fauve miroitait d'un éclat douloureux à l'œil. Mais quand on se baissait vers le sol, on sentait une faible humidité sortir des crevasses creusées profondément par les pluies d'hiver ou les ondées torrentielles des orages, et, quand on soulevait les pierres, un air salin se déposait sur les joues et les lèvres. Aucune végétation, si ce n'est de loin en loin un peu de blé souffreteux semé par les Arabes et — formant des plaques lépreuses d'un vert malade — de petites plantes grasses pareilles à une moisissure, qui, lorsqu'on les arrachait, s'écrasaient dans la main comme du plâtre. Des débris de coquillages craquaient sous les souliers. Des trous d'eau recouverts d'une croûte de boue fendillée s'élargissaient, et soudain la steppe tout entière prenait l'aspect d'un grand lac desséché. C'était la désolation et l'aridité d'une mer morte.

On eût dit que les eaux y régnaient toujours et que le lac ancien voulait retrouver son lit, car le mirage, par delà les dunes roses d'El-Krechen, envahissait les terres de ses débordements illusoires. Entre les dépressions des montagnes, des golfes se creusaient, des navires surgissaient à l'horizon et, derrière les promontoires, des échappées lumineuses s'ouvraient dans un ciel d'une profondeur étrange.

Cette hallucination de l'eau était d'autant plus décevante que la chaleur était plus âpre. Rafael, qui supportait si bien la chaleur pendant les marches, se sentait la tête lourde et vacillante. Était-ce l'effet de son désœuvrement? il fut obligé de s'arrêter dans une tente, où on lui apporta du lait de chamelle pour se rafraîchir. Lopez infatigable battait la steppe. Ils rentrèrent au caravansérail avec un chapelet de *gangas* et de perdrix rouges.

Pendant le repas de midi, il faisait tellement chaud dans la salle, que Rafael croyait avoir un cercle de braise autour des tempes. Ses vêtements brûlaient au toucher, comme s'ils sortaient d'un four. Il était en proie à une sorte d'ivresse, qu'excitaient encore les propos extravagants de Lopez et surtout la

présence de Carmen. Un désir fou de l'avoir s'empara de lui et ne le quitta plus de la soirée.

Il fit une manille avec son camarade, puis tous deux, étant sortis dans la cour, se couchèrent sur un banc pour la sieste. Rafael s'endormit d'un sommeil plein de rêves pénibles.

A quatre heures, un vol de ramiers qui passaient au-dessus de leurs têtes les réveilla. Pour secouer l'hébétude qui engourdissait leurs membres, ils firent quelques pas sur la route. Le soleil encore très haut incendiait le désert devenu d'une platitude morne. La misère de la terre, ses plans heurtés et durs se montraient à nu dans la crudité de la lumière. Cependant les eaux trompeuses des mirages se couronnaient toujours de vapeurs à la limite des sables.

Ils revinrent chercher un peu de fraîcheur sous la tonnelle, qui était tournée vers l'est. Le petit cordonnier italien s'y était installé avec son ouvrage. Carmen était assise à côté de lui, un crochet à la main par contenance :

— Veux-tu voir mon amoureux, Rafaelete? — dit-elle avec son rire sonore, en désignant l'enfant, dont les beaux yeux se troublèrent. — Il ne me quitte pas de la journée, et il m'apporte des fleurs de Boghari... Ah! il ne pousse pas beaucoup de fleurs à Bougzoul!...

Elle était fière de l'adoration muette de cet enfant, qu'elle considérait un peu comme un petit frère. Mais Rafael la regarda avec de tels yeux qu'elle devint tout à coup sérieuse. Elle se fâcha même des familiarités de Lopez, bien qu'elle l'eût connu déjà, comme tous ceux qui passaient, et elle affecta de ne parler qu'à Rafael, afin de bien montrer qu'elle entendait, ce soir, ne se donner qu'à lui...

Le lendemain, il était complètement dégoûté d'elle. Il ne pouvait plus ni la voir, ni l'entendre. Il aurait voulu qu'Espartero arrivât immédiatement, pour s'en aller tout de suite de Bougzoul.

Pendant cette journée si longue, Lopez l'aida à tuer le temps. Ils se grisèrent d'absinthe, afin de lutter contre l'accablement du soleil et d'oublier la vie somnolente du caravansérail et la monotonie des horizons. Toute la matinée, ils firent des manilles, et ils recommencèrent le soir, après la

sieste. Mais cette reprise ne les amusa plus. Ils battaient machinalement les cartes l'un après l'autre, lorsque Lopez, pour raviver les émotions, proposa à Rafael de jouer ses moustaches contre les siennes. C'était un enjeu que les raffinés du métier comme Salvador offraient pour étonner l'adversaire. Séduit par la beauté rare de la chose, étourdi surtout par la faconde de Lopez, dont les noces et les folies étaient fameuses, Rafael accepta.

Carmen, accourue, suivit la partie avec un intérêt passionné. Rafael perdit. Il jeta ses cartes d'un geste de colère.

— Ne te fâche pas, Rafaelete! dit Lopez en éclatant de rire : — tu me paieras un déjeuner à la Pêcherie : je n'y tiens pas, à tes moustaches...

Mais Rafael ne riait pas :

— Non, non! Quand c'est sérieux, c'est sérieux! J'ai perdu : les moustaches sont à toi!

Carmen, pour le consoler, lui dit :

— Tu vas ressembler à un *torero*, Rafaelete! Ça m'amusera, moi, de te voir sans moustaches...

Lopez partit avec le courrier du lendemain, après avoir donné rendez-vous à Rafael, lorsqu'il serait de retour à Alger. Dans la matinée, Espartero arriva avec les équipages. Il entra dans la salle en saluant à peine le monde. Les sourcils broussailleux, sa tête énorme toujours baissée, comme s'il méditait un mauvais coup, il avait la réputation d'une véritable brute. Rafael l'exécrait, et c'est à contre-cœur qu'il lui demanda de remplacer Lopez. S'il n'avait pas été dans l'embarras, Espartero se fût fait un plaisir de le refuser par jalousie de sa réputation. Il l'embaucha.

Rafael quitta fort tristement Bougzoul. Il était mal à l'aise, dégoûté de lui-même et cependant plein de désirs irrassasiés. L'impétuosité de sa passion lui avait comme courbaturé l'âme, et cependant il la sentait toujours frémissante et prête à bondir. Pour se calmer, il se dit : « Parce que j'ai pris du plaisir, je vais le regretter maintenant?... Ce serait trop bête!... » Il accéléra la marche de son attelage, ne pensant plus à rien.

•

Comme ils étaient tout près d'Aïn-Sba, un gros nuage

noir occupa le milieu du ciel, un tourbillon de sable traversa la route. C'était un nouvel orage qui se formait. Tout à coup l'ouragan s'abattit avec une violence inouïe. Au tournant du rocher qui surplombe, on entendit une galopade éperdue, puis des troupeaux de chameaux et de moutons apparurent en une masse compacte, qui barrait tout le chemin et refluait jusqu'au delà des fossés. Les conducteurs, pour les arrêter, agitaient devant eux leurs bâtons, les refoulaient sur les équipages, qui ne pouvaient plus avancer. Les brebis, avec des bêlements de détresse, se précipitaient, tête baissée, suivies de leurs agneaux, des courants contraires se formaient et se choquaient dans une mêlée confuse.

Obligé de se garer contre les roues de son chariot, Rafael criait contre les bergers. Il injuria un cavalier qui se tenait immobile sur sa haute selle, un petit mouton blessé caché sous son burnous ; mais l'Arabe, sans même lui répondre, ne bougeait pas.

Soudain, un bêlement lamentable, comme la plainte d'une déroute, monta avec le sifflement farouche de l'ouragan, et le troupeau tout entier — moutons et chameaux — se jeta en avant d'une course effrénée, emporté par le déchaînement de cette grande force stupide qui écorchait les flancs des montagnes et qui obscurcissait le ciel de sa rage inutile et sans but.

IX

RÉBECCA

Le frère portier de la Trappe de Staouëli ne savait où donner de la tête, ce matin-là. Une file de sixchariots venait de franchir la grande porte du monastère. Dans la première cour, tout le long des chais, c'était un vacarme de grelots, de traits froissés, de piaffements d'impatience, qui montait comme un scandale dans la paix du couvent. On ne voyait que la cuculle brune du frère se multipliant de tous les côtés, tremblant quand le faux mouvement d'une roue menaçait d'accrocher un trottoir, guidant les hommes et les admonestant lorsqu'il leur échappait un juron.

Au réfectoire, il y avait déjà toute une bande de charretiers attablés. Rafael, embauché par l'entremise de Cecco dans les transports de vin, déjeunait avec les autres, la tête basse, cachant ses moustaches rasées pour éviter de continuelles plaisanteries. Mais Cecco, avec son entrain ordinaire, ne lui laissait pas un moment de répit. Sous prétexte de lui faire prendre goût au métier, il l'excitait à boire. Lui-même, vidant les fonds des bouteilles, remplissait une calebasse qu'il avait apportée.

— Allez, bois, Rafaelete ! ne te gêne pas, tu n'es pas ici sur ta route de Laghouat !... il y a du vin dans la cave, mon ami, il y en a de reste !

Cecco, faisant claquer sa langue, but un large coup à sa calebasse.

— Il est bon, le vin d'ici !... Le vin d'Afrique, vois-tu, il n'y a que ça : ça vous souffle du feu dans les veines !...

La large face de Cecco flamboyait, et, comme disait Rafael, le vin lui sortait des yeux.

Quand ils se mirent en route, vers midi, il était ivre, mais toujours très ferme sur ses jambes, seulement un peu plus loquace qu'à l'arrivée. Rafael se moqua de lui.

— Ah ! tu me fais rire, toi ! dit Cecco. Avec le métier que nous faisons, il faut *prendre la tasse* tous les jours. On passe des nuits sans dormir, toujours sur les chemins !... Si tu crois que ça fait quelque chose aux patrons de nous esquinter ! Des espèces de *Calabrais*, plus juifs que les juifs ! Ils savent qu'ils auront toujours des hommes, qu'il n'y en a que trop par ici ! Ils tapent dans le tas : ça leur est égal !...

Et il ajouta en riant ;

— Tu feras comme les autres, mon ami ! Attends, attends un peu !... Moi, d'abord, si je ne suis pas saoul, je ne puis plus marcher, je tombe...

Il fit semblant de se coucher par terre.

Rafael, revenu auprès de son attelage, songeait encore aux paroles de Cecco : « Avec le métier que nous faisons !... »

Ah ! oui, un triste métier, un métier de galérien, comme lui avait dit sa mère autrefois. Il maudissait son coup de tête de Bougzoul, sa rupture avec Bacanete, car, depuis ce jour-là, il avait été de mal en pis. Il s'était brouillé avec Espartero, dont les tracasseries l'avaient exaspéré, et celui-ci, malgré ses

menaces, avait refusé de lui payer ses gages. A Laghouat, il s'était repris de passion pour la fameuse Rébecca, cette juive du quartier des mauresques, chez qui il avait passé la nuit à son dernier voyage. Elle avait tout fait pour le retenir, lui offrant de l'argent, lui promettant de l'établir à Laghouat. Et voici que, depuis trois jours, elle était venue le relancer à Alger. Maintenant, il ne savait à quoi se résoudre. Bercé au balancement monotone de la marche, il sentait sa volonté fléchir, et le soleil de midi achevait d'accabler son corps épuisé de fatigue et d'insomnie.

Les premières pluies de l'automne avaient reverdi les campagnes du Sahel. Une végétation exubérante, presque aussi vivace que les pousses du printemps, luisait sous le vernis des couleurs plus tendres. Vers l'est, le bleu de la mer semblait monter à l'horizon par-dessus les ondulations infinies des collines ; et vers le sud, à la limite de la Mitidja, la chaîne des montagnes se déployait ainsi qu'une muraille violette. Une lumière d'argent blanchissait le ciel, apaisait l'éclat des verdures, le scintillement des pins, la lueur diffuse des oliviers. De petites brises passaient par moments, un frisson courait dans les herbes et la terre paraissait toute bleue, comme si elle reflétait le ciel et la mer.

Dans le miroitement continuel des reflets, la pensée s'éteignait, la mollesse des lignes conseillait la paresse. Les yeux de Rafael se fermaient invinciblement. Il monta sur son chariot, s'étendit sur les transports et ne bougea plus.

Cecco le réveilla avant d'entrer à El-Biar, par crainte des gendarmes. Ce court repos lui avait rafraîchi les membres. Mais lorsqu'il arriva aux portes du Sahel, un air humide le suffoqua, cet air d'alcôve, qui alanguit tout le golfe d'Alger et qui vous met en sueur comme sur les dalles d'un bain maure. Accoutumé à la sécheresse brûlante du Sud, Rafael se sentait dissoudre dans cette vapeur.

Alger était à ses pieds. Des femmes, sur les terrasses, étendaient des linges éclatants. Des chants arabes s'élevaient de la haute ville et, par delà les navires du port, la courbe merveilleuse des rivages pressait les eaux frissonnantes. Rébecca était là, dans une de ces maisons blanches que, de ces hauteurs où la distance s'abrège, il touchait presque de la main. Elle

l'attendait ce soir. Alors, songeant qu'il faudrait se remettre en route avant minuit, il fit claquer son fouet avec colère, il s'indigna contre l'esclavage de son nouveau métier, et, un instant, il pensa à reprendre encore une fois sa route de Laghouat. Mais les offres de Rébecca lui revinrent, la tentation était trop forte. Il dit à haute voix, avec le geste de tout jeter par-dessus bord :

— Ah! j'en ai assez, moi, de rouler dans le sable!...

A peine rentré, il demanda son compte à son patron, malgré les conseils de Cecco, et il courut retrouver la juive, avec qui il passa la nuit et la matinée du lendemain. Elle était descendue dans le quartier arabe, chez une vieille femme qu'elle donnait pour sa tante.

L'après-midi, Rafael errant le long des rampes du boulevard, rencontra Pepico, qui, lui aussi, s'était séparé de Bacanete. Il s'était fait camionneur et vivait maritalement avec cette femme de Malaga, qui avait été jadis la maîtresse de son ami.

Les deux hommes entrèrent dans un bar, sous les voûtes du port. Ils saluèrent respectueusement la maîtresse du lieu, une grande femme parée comme une idole et supportant sur sa tête tout un échafaudage de faux cheveux. Un garçon napolitain, en chemise rose, leur apporta des verres. Rafael se taisait : il était fort perplexe et même un peu honteux. Il fallut que Pepico le décidât à parler.

— Eh bien, et Rébecca?... Ça va toujours?...

— Ça ne va que trop bien! répondit Rafael.

Alors il confia à Pepico que la juive, éprise de lui, ne voulait plus le quitter. Elle lui promettait de le défrayer de tout. Il ne tenait qu'à lui de ne plus travailler et de se promener du matin au soir...

— C'est le tort que tu as, de refuser! dit Pepico.

— Moi? me faire nourrir par une femme!... Il ne faut pas avoir de sang! J'aimerais mieux me couper...

— Ah! bien, j'en connais plus d'un qui n'est pas comme toi!... Regarde un peu le petit Dominique, ce gamin qui venait dans le temps nous étriller les mulets à l'écurie : il est maintenant avec une Maltaise, une veuve, et riche!... Elle a plus de trente chèvres, au moins quinze francs à dépenser par jour... Il aurait été bien bête de dire non! La Maltaise était tout le temps à lui courir après. Aussi, il ne fait plus rien.

on ne voit plus que lui dans les cafés. et il est mis comme un Anglais. des bagues aux doigts... il faut le voir!

— Chacun son goût! dit Rafael.

Puis, après un silence :

— Sais-tu ce que je voudrais faire?... Je voudrais avoir un camion à moi. trois ou quatre chevaux que je soignerais... Elle m'a proposé de m'avancer l'argent.

— Prends-le, prends-le! J'en connais, moi, des camions à vendre!

— Oui, mais... je la vois venir. Si je fais cela, il faut que je me marie avec elle. Et moi, me marier avec une juive, jamais! D'abord, qu'est-ce que ma mère dirait?...

— Pour ça, tu as raison, dit Pepico, mais tu n'es pas forcé de te marier avec elle...

— Et si elle me fait faire un papier?...

Rafael était toujours hésitant. Le soir, il retourna chez la juive, il lui reparla de son projet, lui posa ses conditions. Elle consentit à tout ce qu'il voulut, elle lui mit les billets dans la main. Les événements emportaient sa volonté. Sans qu'il sût bien comment ni pourquoi, la chose se trouvait décidée maintenant : il renonçait à sa vie errante du sud et se fixait à Alger.

Cependant il n'avait pas la conscience en repos : qu'allait-on penser de son changement de fortune et, encore une fois, qu'allait dire sa mère de son intimité avec Rébecca? Il se figura l'instant comme très solennel et, avant d'entreprendre aucune chose, il voulut qu'une sorcière kabyle lui tirât les cartes. Elle lui prédit de l'argent, puis des démêlés avec la justice. Ses hésitations le reprirent. Finalement, énervé par ce va-et-vient perpétuel de sa pensée, il se convainquit que la chose était écrite et qu'il n'y avait pas à reculer.

Lorsque, dans la soirée, il descendit à la Marine, pour annoncer sa décision à Pepico, tout son esprit était tendu sur cet acte qu'il allait accomplir et dont il s'épuisait malgré lui à deviner les conséquences. Il cherchait à immobiliser cet instant dans sa mémoire, afin de s'en souvenir toujours, conscient qu'une vie nouvelle commençait pour lui. Longtemps après, les moindres détails lui restèrent. Il se rappela qu'un marchand arabe lui avait offert des oranges, au tour-

nant de l'escalier de la Pêcherie, et que Pepico portait ce jour-là un grand pantalon de velours bleu à côtes, ballonné sur les mollets comme ceux des chasseurs d'Afrique.

Il s'agissait de racheter un attelage au meilleur prix. Pepico s'en chargea. Il confia son camion à son élève, un jeune garçon de quatorze ans, qui était son voisin et qui avait la passion des chevaux et des équipages. Puis ils se mirent, Rafael et lui, à battre les quais, en quête d'une « occasion ».

Ce quartier du port, encombré de marchandises, tout bruyant du roulement des voitures et des wagons, c'était pour Rafael comme un pays inconnu. Il l'avait vu cent fois du haut des rampes du boulevard ; mais, maintenant qu'il allait y vivre et y travailler toute sa vie, — pensait-il, — il lui semblait seulement le découvrir.

Ils parcoururent les quais d'un bout à l'autre, s'arrêtant dans les estaminets au hasard des rencontres, s'éternisant devant un attelage dans des débats interminables. On les vit le long du petit port militaire, où sont les torpilleurs de la flotte, les canots de plaisance, les barques des pêcheurs napolitains ou génois, avec leurs noms de saints écrits à l'arrière en lettres naïves, — étroit espace sans cesse envahi par de grands diables en vareuses et en culottes retroussées dont les pieds nus sonnent sur les dalles, et où s'entend du matin au soir l'herminette des tonneliers raclant l'intérieur des foudres. Ils passèrent à côté du ponton de débarquement, des magasins de la Compagnie Transatlantique, des bâtiments de la Douane, — heurtés par les portefaix, arrêtés à tout instant par des montagnes de sacs de blé empilés sous des bâches, trébuchant dans des tas de soufre et de ciment, des douves de tonneaux en paquets, des poteries et des briques amoncelées.

Ils traversèrent la région du charbon, espèce de royaume noir, qui se développe sur une longue bande de terrain entre la douane et les docks et qu'habite, même la nuit, une population spéciale. De grands bateaux anglais y stationnent sans cesse. L'eau de la mer, salie de détritus, y balance de larges taches huileuses qui chatoient comme des étoffes. Le moulinet incessant des treuils, le grincement des monte-charges, la poussière noire qui s'élève avec les écroulements de houille

sur les chalands, les noms barbares des ports d'attache qui se lisent en grosses lettres sur l'enduit sombre des coques : *Helsingfors. Newhaven. Glascow*, font de cet endroit comme un petit coin de Nord à l'activité fébrile et triste.

Dans le brouillard du charbon circulait toute une pouillerie arabe de toute race et de toute provenance, biskris, kabyles et nègres, ceux-ci à peine plus noirs que les autres, les uns vêtus de la défroque rouge d'un zouave, les autres ayant sanglé autour des hanches un sac de rebut ramassé sur les quais, où se voyait encore la marque d'une minoterie. La taille mince, le buste large, ils allaient et venaient, portant à deux mains sur leurs épaules leur couffin de charbon. D'un pas rythmé, lentement, ils gravissaient une planche étroite, qui aboutissait au sommet du tas. Le couffin se retournait d'un geste machinal, et ils redescendaient dans le même ordre, sans hâte, sans bruit, sous l'œil des contremaîtres.

De temps en temps, une toux sèche — « la toux du charbon » — secouait la poitrine de l'un d'eux. Il ramassait à terre une gargoulette, se renversait le cou, buvait une gorgée et revenait prendre sa place dans la file.

Les yeux brûlés par la poussière étincelante du charbon qui flottait dans l'air, Rafael et Pepico se hâtèrent vers le terre-plein, où se pressait une foule de chariots et de camions. C'est le quartier du vin. Les tonneaux s'y alignent en rangées profondes et inextricables comme les rues d'une ville. Des rinçures s'y étalent en larges flaques couleur de bois de campêche, des fûts roulent poussés par les manœuvres arabes et vous forcent à vous garer. Des contremaîtres marseillais ou bordelais circulent, le crayon sur l'oreille et des liasses de *connaissements* à la main. A de certains moments, la confusion est telle que les chariots ne peuvent plus avancer. Puis, après un grand tapage de grelots et de coups de fouet, les files d'attelages se débrouillent et l'on voit les premiers démarrer lentement, avec leur charge oscillante de tonneaux étagés, et s'acheminer l'un derrière l'autre dans la direction du bassin de radoub, parmi les grands coffres pleins d'outils des charpentiers, dont on entend les marteaux sonner sur les carcasses des chalands en construction.

Le peuple de travailleurs qui grouille sur ces quais en fait

comme une Babel de toutes les langues. Des cris, des appels, des injures, des commandements se croisent, en arabe, en provençal, en espagnol, en français, en italien. Les sifflets des locomotives et des remorqueurs, la plainte stridente des sirènes augmentent le tumulte. Des équipes de manœuvres arrivent en bandes serrées; des matelots stationnent devant les buvettes et les cantines, tout ce monde formant une mêlée mouvante, où se distingue seulement la blancheur mate d'un torse nu, — le torse d'un chauffeur qui se lave à une fontaine, — ou bien la silhouette maigre d'un enfant à peau brune, qui, les reins ceints d'un mouchoir, pareil à un jeune dieu égyptien, fend brusquement la foule et s'élance, les mains jointes au-dessus de sa tête pour plonger dans la mer.

Au milieu de tout ce monde affairé et bruyant, Rafael se sentait étourdi et même un peu intimidé. Tous ces métiers n'avaient rien de commun avec le sien. Cette vie fiévreuse, cette agitation perpétuelle lui causaient plutôt du malaise, à lui habitué aux lentes journées de marche à travers les sables du Sud. Si prompt à la décision quand il s'agissait de dégager un équipage, tout seul, en plein pays perdu, il n'arrivait pas à fixer son choix sur un camion ni à conclure un marché. Autant il était habile brocanteur sur la route de Laghouat, autant il était maladroit avec les marchands de chevaux et de mulets, ou les propriétaires de voitures, dont les moindres paroles lui semblaient recéler des finasseries et dont les lenteurs l'irritaient. En fin de compte et malgré l'avis de Pepico, il jeta son dévolu sur trois petits chevaux arabes à la robe toute noire, qui l'avaient séduit par leur bonne mine. Pepico les trouvait trop faibles et affirmait que Rafael ne viendrait jamais à bout d'un chargement de vin avec trois bêtes de cette taille.

Rafael n'aurait jamais conseillé à personne une pareille acquisition; et cependant l'idée ne lui vint pas un seul instant qu'il était volé, tellement les trois petits chevaux lui plaisaient. Le premier jour, il se leva de très bonne heure pour aller les voir à l'écurie. Il les étrilla longuement, comme il faisait du temps de son père: il les brossa, leur cira les sabots, leur tressa la crinière avec des rubans rouges, et leur mit à l'oreille une rose de papier. Quand il arriva à la Ma-

rine, il était plus de sept heures. Pepico, qui avait déjà récolté plusieurs commissions, se moqua de lui.

— Tu sais? si tu arrives tous les jours d'aussi bon matin, tu ne fatigueras pas beaucoup tes bêtes...

Les autres tournèrent en ridicule ses moustaches rasées; mais surtout on plaisanta ses harnais neufs, la mèche de soie rouge qu'il avait à son fouet, — une élégance apprise d'un postillon marseillais, — les bouffettes des crinières et jusqu'à la propreté méticuleuse de ses chevaux. Il entendit même un vieux camionneur dire tout haut derrière lui :

— Ce sont des chevaux de cirque, ça!... ça n'ira pas loin!...

Soit malveillance des autres, soit maladresse de sa part, il n'eut pas un seul transport de la journée. Il resta sur son camion, les jambes pendantes, à rouler d'interminables cigarettes ou à bavarder avec les camarades qui, comme lui, attendaient du travail. Des portefaix arabes le harcelèrent continuellement pour qu'il les embauchât. A midi, comme il avait oublié d'apporter un couffin de provisions, — pour s'éviter la dépense du restaurant, — il dut se contenter de poissons frits dans le jaune d'œuf et de petits pains de semoule saupoudrés d'anis. Tandis qu'il achetait ce maigre déjeuner à l'étal en plein vent d'un M'zabite, on lui vola son caban.

Le lendemain, il recommença la même journée inoccupée, et ce fut lamentablement ainsi jusqu'à la fin de la semaine. Heureusement, Pepico partagea avec lui le transport d'une cargaison de poteries et d'ustensiles de cuisine arrivée par une balancelle espagnole.

Cette balancelle est fameuse dans le monde de la marine, des charretiers, des camionneurs et des portefaix. Ils l'ont baptisée le « bateau des gargoulettes ». C'est un petit bâtiment de forme primitive, la coque entièrement peinte en blanc avec un filet bleu. Une madone se voit à l'arrière dans une niche grillée, et à la pointe des deux mâts est lié un rameau d'olivier bénit. Pendant la saison d'été, le « bateau des gargoulettes » parcourt toute la côte d'Afrique, jetant sur les quais des tas d'alcazaras, de jarres, d'amphores, de lampes en terre, de pots et de marmites, d'une forme si antique qu'elle n'a plus d'âge ni de caractère et qu'on les prendrait pour des objets découverts dans une nécropole. Cet étrange bateau se montre

à époques fixes, et les gens du port en prédisent aussi sûrement la venue que les grandes tempêtes de l'équinoxe ou les passages de poissons. Il a l'air de savoir la route depuis des siècles, depuis les temps lointains où les gabares de Carthagène venaient apporter les poteries puniques aux Numides de la Mauritanie.

Les gargoulettes épuisées, Rafael fit plusieurs voyages à la Trappe de Staouëli, grâce à Cecco qui l'avait recommandé à son patron et parce qu'il y avait grande presse en ce moment-là. Mais Pepico avait deviné juste : les petits chevaux arabes étaient insuffisants pour des chargements aussi forts. Rafael se vit forcé d'emprunter un mulet.

Ce fut pour lui une période de grandes fatigues : on partait dès deux heures du matin, après être rentré à la nuit, quelquefois très tard. Souvent même il ne se couchait pas. Pendant la montée d'El-Biar, il dormait, les guides à la main, risquant cent fois de tomber de son siège, jusqu'au moment où la fraîcheur de l'aube le réveillait tout à fait. A la sortie du village, il rejoignait Cecco et ses camarades, dont les charrettes stationnaient devant la porte d'un estaminet. D'autres, qui descendaient déjà des fermes du Sahel, s'arrêtaient aussi. On prenait ensemble un verre de mauvais café sous l'auvent de la baraque. Le petit jour se levait en ce moment et, dans la lumière trouble, les visages fatigués des hommes apparaissaient peu à peu avec leurs traits tirés, leurs pommettes verdâtres, leurs paupières bouffies d'insomnie. On se touchait la main, les fouets claquaient et, chacun partant de son côté, on se criait adieu comme pour un grand voyage. Devant l'étendue vague des terres émergeant de la nuit, Rafael qui connaissait d'autres départs, songeait à la route de Laghouat et son cœur se serrait.

Cependant il n'avait pas peur du travail, et même Cecco, qui s'attendait à le voir rendu au bout de trois jours, s'étonna de sa force de résistance. Mais Rebecca, mal satisfaite, ne cessait de le quereller. Tous les soirs, c'étaient de nouvelles disputes. Aussi fut-il heureux d'en finir avec ces épuisants voyages à la Trappe.

Alors les interminables journées d'inaction revinrent encore une fois. Le long des hangars de la Compagnie, Rafael

restait des heures entières, à l'affût de commandes qui ne venaient pas, jetant un bout de cigarette pour en rallumer un autre, ou grignotant des fèves cuites, que le marchand, un vieil Espagnol, lui pêchait dans un seau rempli d'une espèce de saumure. De loin en loin, il faisait un transport que les autres lui abandonnaient comme par charité. Ce désœuvrement forcé le décourageait.

Mais ce qui le dégoûtait plus que tout le reste, c'était ce monde hétéroclite des quais, auquel il était forcé de se mêler. Les Arabes surtout lui répugnaient à cause de leur malpropreté et de leur platitude. Tous ces déguenillés qui agitaient autour de lui leurs linges sales lui produisaient l'effet d'une vermine se promenant sur son corps. Leur odeur l'écœurait. Leurs cuisines installées dans tous les coins exhalaient des relents d'huile, de beurre rance et de graillon. Sur des réchauds en terre, des poêlons fumaient ; des morceaux de foie saignants barbouillaient des assiettes ; des sardines frites s'empilaient sur des étals, des écorces de pastèque et de figues de Barbarie faisaient autour des vendeurs un tas d'ordures permanent ; et ce que Rafael trouvait de plus intolérable, c'était la puanteur de ces grands poissons qu'on appelle des chiens de mer et dont le bas peuple se nourrit. Il y en avait des piles, tout écorchés et décapités, hideux à voir. Ces mangeailles se rencontraient avec des tranches de citron, des oranges, des bâtons de chocolat, des quartiers de fromage. Et quel étrange peuple se pressait autour de ces officines ! Rafael, qui se rappelait la beauté et les grandes manières des Arabes du Sud, n'avait que du mépris pour cette canaille.

Du milieu de cette tourbe, surgissaient quelquefois deux ou trois voyous, Français le plus souvent, ou métis d'Espagnols, de Maltais, de Napolitains. Habillés de défroques, pustuleux et blêmes, pareils à de grands vers blancs, ils montraient quelque chose d'encore plus sinistre que le voyou parisien. Aucun n'osait approcher de Rafael, qui les écrasait du regard. Il éprouvait pour eux une horreur insurmontable, qui allait jusqu'à la haine et jusqu'à l'envie de cogner dessus.

Il n'avait guère d'amitié que pour un portefaix marseillais, un grand gaillard aux cheveux un peu grisonnants

et le dos voûté par les fardeaux. De temps en temps, ils causaient. Le Marseillais contait à Rafael ses ennuis de famille, il lui disait sa gêne et ses fatigues, le rude labeur des moments de presse et les longs jours de chômage, sans travail et sans pain. Par-dessus tout, il regrettait Marseille. Une fois, il lui dit :

— Ah ! si je n'avais pas la femme et les enfants, comme j'y retournerais, là-bas !...

Il tendait son bras vers la mer.

— Moi aussi, dit Rafael, je voudrais bien retourner vers le Sud !... Qu'est-ce que je fais ici ? Il n'y a pas un patron qui me donne de l'ouvrage. Je ne sais pas ce qu'il leur faut, à ces gens-là ! Il faut leur parler comme au bon Dieu, se mettre à genoux devant eux... Est-ce que je sais, moi ?...

— Ah ! ah ! Rafael, dit le portefaix, on voit bien que tu n'as jamais été domestique !...

Au même moment, passait une galère des Carrières. L'homme qui la conduisait était si décharné, que son corps flottait dans ses vêtements. Il avait une tête de squelette, les yeux éteints, et il marchait d'un pas automatique, comme par habitude, comme s'il ne sentait plus le poids de la fatigue qui, depuis des années, brisait ses membres. Rafael reconnut le vieux Cañete, l'ancien ami de son père :

— Si ce n'est pas à faire pleurer ! dit Rafael. Un homme qui a été fort, autrefois ! Maintenant il n'a plus que la peau sur les os, on l'étranglerait avec un cheveu !

Et il songeait en lui-même :

— Voilà probablement ce que c'est que d'être domestique !...

Il pensait de plus en plus à reprendre son chariot, chez Bacanete. Il s'accoutumait déjà à cette idée, lorsqu'un matin il l'aperçut qui descendait les rampes du boulevard, derrière ses équipages. Il en éprouva une telle joie, qu'il s'en étonna lui-même. Il courut au devant de Bacanete, lui serra les mains. Celui-ci, aussi heureux que lui de le revoir, l'emmena tout de suite vers le café qui était en face, sous les voûtes, afin de causer plus à l'aise.

Dès le seuil, on leur fit signe de se taire. Un tonnelier, entouré d'une bande d'ouvriers en bourgeron, était en train

de lire quelque chose dans un journal illustré. La patronne, la grande femme à faux cheveux et parée en idole, était comme suspendue aux lèvres du lecteur.

La première page du journal, enluminée de couleurs grossières, portait ce titre à sensation : *Les Enfants Martyrs*. L'image représentait deux enfants à moitié nus sur qui fonçait un homme armé d'une barre de fer rouge. Les plus proches se penchaient pour la regarder, tandis que le tonnelier, haussant un peu le journal afin qu'on vît mieux, déchiffrait l'article qui se trouvait au verso.

Tout le monde frémissait d'indignation, on renchérissait sur le réquisitoire vertueux qui terminait le morceau et qui demandait la tête du coupable.

— On devrait lui couper la main, lui ouvrir le ventre! exclamait la patronne.

— On aurait dû l'assommer tout de suite! hurlèrent des voix.

L'émotion devenait presque furieuse. Des mains levées faisaient le simulacre d'écraser quelqu'un. D'autres, qui s'attendrissaient, avaient la larme à l'œil. Rafael, gêné par cet étalage de sensibilité et qui d'ailleurs savait à quoi s'en tenir sur tous ceux qui étaient là, perçut très nettement le ridicule de la scène. Il entraîna Bacanete à une table écartée, où se trouvaient des Espagnols.

Mais on voulut avoir leur avis. Les Espagnols, à qui on expliqua l'histoire, ne comprenaient pas bien pourquoi on s'indignait. L'un d'eux ajouta même :

— Mais si c'était leur père, à ces enfants-là, il n'y a rien à dire! Un père a le droit de faire ce qu'il veut...

Des huées accueillirent ces paroles. Le tonnelier prit Rafael à partie :

— Et toi, qu'est-ce que tu penses de ça?

— Moi? est-ce que ça me regarde, ces histoires-là?

Il se refusa à dire un mot de plus. Comme tout le monde avait très peur de ses poings, personne ne risqua le moindre commentaire. Mais certains regardèrent Rafael avec des yeux féroces, et un homme, pour le braver, cria très haut au tonnelier :

— Relis-nous l'histoire encore une fois! Ça fait toujours plaisir à entendre, des choses comme ça!...

Bacanete, qui ne savait pas lire et qui avait un grand respect pour l'imprimé, écoutait, bouche béante, la lecture, bien qu'il la comprît tout de travers. Rafael se rongeait d'impatience. Cet incident venait d'exaspérer tous ses dégoûts. Il excita Bacanete à vider son verre et il l'entraîna dehors :

— On ne peut pas seulement causer tranquilles, dans cette boutique-là !...

— Allez, va ! dit Bacanete, tu te fais trop de mauvais sang ici. Vends ton camion et reprends ton équipage...

Rafael hésita un instant, il finit par dire :

— Non, Bacanete, n'en parlons plus. Tu sais bien que j'ai juré : ce qui est dit, est dit !

— Moi aussi, j'ai juré ! Ce sont des paroles tout cela ; — et montrant le camion inoccupé, — ce n'est pas un métier pour toi !...

Lorsqu'ils se quittèrent, Rafael garda longtemps dans la sienne la main de Bacanete, comme s'il ne pouvait se séparer de lui :

— Ah ! ce que je l'aime, cette route-là, ce que je l'aime !...

— Quand tu voudras revenir, dit Bacanete, l'équipage est à toi !

Les jours suivants, Rafael fut au désespoir d'avoir manqué l'occasion. Il s'en plaignit à Pepico, qui l'engagea au contraire à rester. Mais Rafael se lamentait de ne rien faire.

— C'est ta faute, c'est ta faute !... Tu n'es pas assez souple, tu ne sais pas te débrouiller...

Rafael s'indigna :

— Donne-moi vingt bêtes à conduire dans un pays où il n'y a pas de route, tu verras si je ne sais pas me débrouiller !...

— Mais ici ce n'est pas la même chose, — fit Pepico avec impatience. — Tu es tout le temps à astiquer tes trois chevaux. Tu ne vois donc pas qu'il y a une concurrence terrible. Ils sont tous jaloux l'un de l'autre. Tiens, regarde ceux-là : ce sont pourtant des Espagnols comme nous. Eh bien ! s'ils pouvaient, ils me déboulonneraient les moyeux de mon camion pour me faire verser !

Pepico avait raison. Tout ce monde-là s'exécrait. Il ne se passait pas de jour sans disputes, souvent même c'étaient des

batailles : en tout cas, des vols continuellement. Un soir, il y eut presque une émeute sur les quais à propos d'un Espagnol, qu'on accusait d'avoir détourné une bonbonne de pétrole.

Les agents parurent, suivis de toute une multitude qui criait. Ils traînaient un misérable qui, les mains prises, se défendait à coups de tête et à coups de pied. Il ne voulait pas se laisser arrêter, il envoyait des ruades formidables et, bien qu'il ne parût pas très fort, les agents furent obligés d'appeler un douanier pour les aider. Ils lui avaient lié les poignets avec des ficelles et, à force de le tirer, ils l'avaient presque sorti de sa chemise, au point qu'on voyait à nu la maigre échine qui se tordait. La foule hurlante le menaçait dans tous les idiomes. Des Arabes à mine patibulaire, qui étaient en tête, paraissaient les plus furieux et ameutaient les autres.

Un commis arriva en courant, l'air échauffé. Rafael, qui le connaissait, lui demanda au passage :

— Mais qu'est-ce qu'ils ont contre cet homme-là ? Ils sont à le traîner comme un Christ !...

Le commis, sans s'arrêter, lui cria :

— Est-ce que je sais, moi ? Je cherche celui qui l'a vu ! On dit que c'est chez nous que l'homme a volé...

Et le commis, parcourant les groupes, répétait :

— Qui est-ce qui l'a vu voler ? Qui est-ce qui l'a vu voler ?

Personne ne répondit : il n'y avait pas de plaignant.

Rafael sut bientôt que le prétendu voleur était un Espagnol récemment arrivé d'Alicante avec toute une bande d'émigrants. Ils n'avaient pas tardé à envahir les chais, où ils avaient fait baisser les salaires. De là, la fureur de tous les manœuvres. Les Espagnols algériens n'étaient pas moins montés que les Arabes. L'un d'eux criait même, à côté de Rafael :

— Ah ! les bandits ! Ils ne peuvent pas rester chez eux, ces *pataouètes* d'Espagne, en place de venir ici nous apporter leur misère et leurs poux !...

Perdu au milieu de tous ces gens qui ne cherchaient qu'à s'expulser ou à s'assommer, Rafael n'avait plus qu'un désir, c'était de s'en aller le plus tôt possible. Il en avait assez de ce monde du port. Alger même l'excédait. D'ailleurs, il ne reconnaissait plus sa ville, tellement les bâtisses nouvelles l'avaient changée. On avait jeté par terre presque toute la ville arabe.

Un soir que la fantaisie lui avait pris, ainsi qu'à Pepico, de monter à la Casba, ils cherchèrent une rue fameuse autrefois, la rue du Chat, celle où ils avaient fait leurs premières débauches, au temps de leur adolescence.

— Te rappelles-tu l'*Italienne*? demanda tout à coup Rafael. C'était ici !...

Ils essayèrent de retrouver la place de la maison. Mais la rue n'était plus qu'un sentier abrupt, où l'on buttait dans des tas de décombres et d'ordures.

A quelque temps de là, il y eut un grand arrivage d'huile de Kabylie. Pepico conseilla à Rafael de s'arranger avec un épicier maltais, le principal intéressé, afin d'avoir sa part dans les transports. Mais, soit que Rafael s'y fût mal pris, soit que l'autre eût eu quelque contrariété, il l'éconduisit assez grossièrement. Ce fut le coup de grâce. Rafael entra dans une violente colère ; il répétait à Pepico :

— Un homme que j'ai vu aller pieds nus dans la rue !... qui a emprunté de l'argent à mon père !...

De rage, il jeta son fouet par terre, écrasa d'un coup de poing une des lanternes de son camion. C'était fini maintenant : il n'en voulait plus, pour rien au monde ; il criait à tue-tête, que son attelage, ses harnais, tout était à vendre. Pepico, le voyant hors de lui, s'efforçait de le calmer. Toutes les raisons furent inutiles. Pour une somme dérisoire, il adjugea son équipage à un Espagnol, qui le guettait depuis longtemps.

Comme il se défiait de Rébecca, il ne voulut même pas la revoir. Il chargea son ami de lui rembourser l'argent qu'il venait de toucher et, séance tenante, il fit écrire à Bacanete qu'il était à sa disposition pour le prochain voyage.

LOUIS BERTRAND

(*A suivre.*)

UNE AVENTURE
D'ALEXANDRE DUMAS
A NAPLES

On se souvient qu'au printemps de 1860, lorsque éclata la Révolution de Naples, Alexandre Dumas fréta une goélette de quatre-vingts tonneaux, et s'en alla rejoindre Garibaldi à Palerme. Après l'entrée triomphale de Garibaldi à Naples, le 5 septembre, il y vint, fut nommé surintendant des Beaux-Arts et directeur des fouilles de Pompéi, et fonda le journal *l'Indipendente*, où il mena, jusqu'à son départ, en 1864, une politique garibaldienne, éloquente et grandiose.

Or, le 14 octobre 1862, il reçut de Londres la première des lettres que nous allons publier. Il répondit avec bienveillance, et la correspondance continua. Nous possédons sans doute la série complète des lettres qu'il reçut ; ses réponses, sauf une seule, se sont perdues. Voici ces documents.

I

La Junte gréco-albanaise, sous la présidence de S. A. le prince Georges Castriote Skanderbeg, au très illustre écrivain Alexandre Dumas.

Monsieur,

La Junte gréco-albanaise croit que vous pouvez faire pour

Athènes et Constantinople ce que vous avez accompli pour Palerme et Naples.

Sentinelle avancée des nationalités renaissantes, vous redoublerez vos forces le jour qu'on engagera la lutte finale du christianisme contre le Coran.

Les massacres et les malheurs qu'augmentent la cruauté et le fanatisme turc en Syrie, en Serbie, au Montenegro, au Liban, en Bosnie, en Abyssinie et partout, annoncent ce jour comme très prochain, mais c'est à Skanderbeg de le proclamer.

En négligeant l'histoire, la société ressemble au voyageur qui oublie l'itinéraire. L'Albanie est l'unique province guerrière de l'Empire ottoman. Skanderbeg l'a prouvé. Avec une poignée d'Albanais, ce héros du XVe siècle sut combattre vingt-quatre ans et remporter vingt-deux batailles contre ces formidables Murad II et Muhammed II, qui lui opposaient quatre-vingt mille hommes de cavalerie, et cent mille d'infanterie.

Tout ce qu'il y a de vrai soldat dans l'armée turque est Albanais. Mais il coûte cher : sa solde est la catégorie la plus onéreuse du budget musulman. C'est pourquoi l'Albanais de nos jours passe pour n'avoir d'autre religion que le cimeterre et l'argent. Mais une masse sans foi n'existe pas : Skanderbeg et sa tradition, voilà la religion secrète des Albanais, des Épirotes, des Thessaliens, des Macédoniens. Aussi les successeurs de Murad II n'ont jamais cessé de s'en méfier, et d'employer toute espèce de moyens pour faire croire entièrement éteinte la race des Skanderbeg, et pour l'éteindre en effet s'ils eussent pu.

Mais la Providence rejette souvent sur le rocher du lendemain les débris des dynasties naufragées, pour les lancer de nouveau à la tête des peuples, au moment venu de punir leurs fautes ou de couronner leurs vertus. Or, non seulement cette Providence a sauvé les rejetons du dernier roi chrétien de l'Albanie, mais encore elle a maintenu si vive la tradition de son épée et de sa foi héroïque dans toute province albanaise, qu'il suffit qu'un de ces rejetons apparaisse à peine sur les montagnes de l'Épire, pour que le soldat albanais suive l'exemple de ses pères, abandonne le Croissant, et s'envole rejoindre son idole, l'étendard de Skanderbeg.

Ainsi, point de doute : Dieu a réservé à l'Albanie et au Skanderbeg la tâche de mettre fin à l'empire agonisant de Mahomet, de détruire ce reste de barbarie se dressant encore au sein de l'Europe chrétienne et civilisée, comme une insulte permanente à la Croix, comme une monstrueuse défense à la bonté divine d'accomplir son œuvre miséricordieuse d'anoblissement et de paix.

Oui, pour ouvrir le temple de la paix, et donner libre cours aux bienfaits de la civilisation, il faut en retirer les clefs des Dardanelles, et les batteries du Bosphore ne peuvent être démontées facilement et sans guerre universelle que des hauteurs de l'Épire.

La cause de l'Albanie est donc la cause du progrès et de la paix de l'Europe en général, aussi bien que

1° Du triomphe du christianisme en Asie;

2° De l'union des deux Églises grecque et latine;

3° De l'annexion de Rome à l'Italie, pouvant donner au Saint-Père un nouveau Vatican à Sainte-Sophie, une nouvelle Rome à Constantinople;

4° De l'avancement de plusieurs princes pour raffermir le nouveau concert européen:

5° De l'affranchissement de millions de chrétiens, en proie à l'Islamisme, et n'ayant autre loi que le cimeterre, autre civilisation que le sérail;

6° Et enfin de la délivrance de la Grèce, de cette mère commune si lâchement abandonnée dans sa chute, après s'être épuisée pour soutenir et élever le monde entier!

Monsieur, point de passion, point d'action. Votre verve inépuisable, unique, inocula dans les masses la passion de la lecture. *Lire, c'est s'instruire*, voilà le grand principe civilisateur des peuples; voilà la place d'Alexandre Dumas dans le Panthéon de l'humanité contemporaine.

Mais votre mission est-elle accomplie? Pouvez-vous rester indifférent à l'appel des Albanais, des Skanderbeg, au réveil de ce peuple qui sauva l'Europe de l'omnipotence musulmane, et qui est écrasé depuis quatre siècles aux yeux de cette même Europe? Non, quelque long que soit le chemin que vous avez parcouru pour ouvrir la marche à cette civilisation, à ce progrès, à ces nationalités qui vous doivent la

plus grande part de leurs triomphes, votre sainte mission ne peut s'accomplir qu'en Orient, et, quelque long que puisse être le chemin qui vous reste à parcourir pour y arriver, vous direz avec Épaminondas : « Je n'ai pas le temps de mourir ! »

Monsieur, la réforme nationale qui n'a pas à sa tête un génie comme le vôtre pour conduire l'idée des masses, ressemble à une locomotive lancée sans conducteur. Tout peut manquer dans l'ordre humain, excepté l'apparition permanente des hommes supérieurs.

Monsieur, en vous félicitant donc de votre grande œuvre humanitaire, la Junte vous appelle vivement à son aide et vous prie, en même temps, d'agréer l'expression unanime, qu'elle se fait un devoir et un honneur de vous témoigner publiquement, et de la haute estime et de la considération la plus dévouée.

Londres, le 14 octobre 1862.

Le Président,
Signé : SKANDERBEG.

Traduction de l'original grec par le Secrétaire général.
Signé : N. PAPADOPULOS.

Adresse de Son Altesse :
11, Bessborough Garden's, Pimlico.

II

Noble et cher Dumas,

Votre lettre, ainsi que les quelques lignes dans lesquelles vous avez enchâssé votre Mémorandum, répondent parfaitement aux vœux de la Junte gréco-albanaise, et méritent nos meilleurs remerciements, qui bientôt vous seront prouvés par des faits dignes de nous, si Dieu nous a réellement gardé jusqu'à ce jour pour achever l'œuvre de nos pères, pour venger le sang des Paléologue, des Hunyade, des Thapia, des Botzaris, des Miauli, des Ammiranda et de tant d'autres martyrs de la foi, s'il a été vraiment réservé au dernier des Skanderbeg de replanter la croix sur Sainte-Sophie, en un mot, s'il faut croire ce que l'on voit sur l'horizon chargé non pas de ces constellations que l'imagination d'Agrippa faisait voir à Charles V, mais bien de ces *équinoxes* que vient de vous faire découvrir votre longue vue aussi expérimentée en politique qu'en histoire.

La période de l'activité révolutionnaire étant commencée, il faut aujourd'hui plus de faits que d'explications. Je vous répondrai donc en vous exposant les axiomes de la politique de la Junte et en vous donnant, pour ainsi dire, le thermomètre de la position que vous réserve votre haute position internationale. Peut-être je serai même trop synthétique ; mais votre intelligence sans bornes suppléera au défaut de rédaction.

1° Aucune puissance moderne ne cherche une guerre générale ;

2° Aucune puissance ne peut attaquer l'Empire turc, universellement réprobé, sans engager une guerre générale ;

3° Seuls, l'Albanie et Skanderbeg peuvent combattre le Turc sans qu'il y ait de conflagration européenne ;

4° La rénovation grecque sans la guerre contre le Sultan est impossible ;

5° Conséquemment, la destinée de la Grèce nouvelle et le choix du nouveau souverain grec sont dans les mains de Skanderbeg, qui se soucie fort peu des menées diplomatiques et qui marche en avant en suivant toujours cette politique qu'il suit depuis vingt-deux ans, laquelle se résume en ces mots : *S'effacer soi-même pour mieux faire triompher sa cause*. C'est ainsi qu'il a pu miner l'Empire de Mahomet pendant ces vingt-deux années, non pas de vie, mais de mort de tous les jours, sans mourir parce que Dieu l'a sauvé, sans manquer son œuvre, parce qu'il est effacé : — et les événements qui se sont succédé, durant ce temps, en Syrie, en Bosnie, au Montenegro, au Liban et sur les différents points de l'immense rayon de cet Empire, n'ont été autre chose que des filons de cette grande mine, qui n'attend que la mèche pour éclater, et cette mèche est dans les mains de Skanderbeg ;

6° Voulant être conséquent à sa politique, Skanderbeg ne peut être le roi de la Grèce régénérée : mais il doit la marier avec un État puissant, jeune et naturellement lié au sort hellénique :

7° Cet État est évidemment l'Italie, que ce mariage tirerait de l'impasse inextricable où elle se trouve, en lui ouvrant les portes de Rome et de Venise avec la même facilité qu'il ouvrirait les portes de Constantinople à la Grèce ;

8° Dans ce but, je vous autorise à ouvrir des négociations avec le gouvernement italien, sans tenir aucun compte des considérations de M. Rattazzi, qui, en cette circonstance, a besoin d'approfondir davantage la question d'Orient et celle d'Italie, avant *de répondre la réponse dans le sens négatif*;

9° Je vous dépêcherai un envoyé extraordinaire aussitôt que vous m'aurez informé des dispositions du gouvernement italien à l'égard de notre cause, qui a trouvé dans tous les temps les plus grandes sympathies des Italiens et même des rois non constitutionnels de l'Italie, à plus forte raison aujourd'hui, etc.;

10° Obtenez du Gouvernement la permission de recevoir à Naples un de mes dépôts de matériel de guerre, ainsi que de placer une partie des coupons de l'emprunt gréco-albanais, et d'envoyer des officiers pour agrandir les cadres de mon armée, qui est en pleine formation, et qui, entre autres, compte vingt et un officiers français et deux mille soldats suisses. J'ai deux bons bateaux à vapeur pour les transports militaires, et j'en attends deux autres très prochainement;

11° Ouvrez le travail de la publicité de la presse et de la propagande de la réflexion, en attendant mon envoyé extraordinaire, qui vous mettra complètement au fait de tout ce qu'il y a à faire et vous remplacera à Naples, ou vous accompagnera en Épire, comme vous le jugerez mieux.

Mon cher marquis, la Junte a dans ses mains la cause la plus difficile et la plus glorieuse du siècle. Elle est disposée à vous mettre en mesure d'être le meilleur apôtre de cette cause, conformément au mérite d'une célébrité comme la vôtre. Nous comptons donc sur votre activité et votre dévouement d'une renommée historique, et vous comptez à votre tour sur notre plus vive reconnaissance, sur la reconnaissance de deux peuples qui vous couvriront de bénédictions, et sur mon estime et ma considération toutes particulières.

A vous, cher marquis, bien sincèrement et bien cordialement.

Signé : SKANDERBEG

Londres, 30 octobre 1862.

III

SOCIÉTÉ GRÉCO-ALBANAISE
Département de la Guerre.

Londres, 18 novembre 1862.

Cher marquis,

Vous attendiez une réponse poste pour poste, et vous l'auriez reçue si votre lettre nous eût trouvés à Londres.

Le noble et généreux intérêt que vous portez à notre cause vous fait redouter la diplomatie. Rassurez-vous : épouvantée du réveil des nationalités, cette larve du despotisme, écroulé de tout côté, a senti elle aussi le besoin de respirer l'air plus libre de l'Europe et s'est réfugiée à Londres où nous sommes venus tout exprès pour la voir et pour tâcher de nous entendre. Preuve que nous l'avons vue et que nous nous entendons déjà, c'est que nous travaillons ici à plein jour, au sein même de la formidable protectrice de notre ennemi.

Vous entendez fort parler de donner la Hongrie au Prince Napoléon, la Servie et la Dalmatie au Prince Michel, Constantinople à l'Empereur Alexandre, et Athènes au Prince Leuchtenberg. Mais convenez que, pour faire tous ces dons, il faut d'abord les avoir, et pour les avoir il faut les enlever l'épée à la main. Or, les choses sont telles que toute épée, excepté celle d'un patriote voulant faire pour son pays ce que Garibaldi a fait pour le sien, serait brisée par une intervention comminatoire de toute l'Europe. Ce serait donc ce patriote qui devrait faire un tel présage. Mais si ce patriote est Skanderbeg, vous pourrez affirmer que s'il y eut une mère qui refusa son fils, il y aura un fils qui ne partagera pas sa mère.

Le Roi d'Italie est lié à la politique française et à la politique russe ; raison de plus pour entrer d'emblée dans nos combinaisons. Nous pouvons asseoir sa vaillante dynastie sur le trône de Constantin, comme Garibaldi et Dumas viennent de l'asseoir sur celui des Bourbons, et nous pourrons résoudre la question de Rome et de Venise, d'une manière que la vieille diplomatie ne trouvera pas plus difficile que l'œuf de Colomb.

Nous donnerons aujourd'hui même les dispositions néces-

saires pour la démarche que vous nous avez conseillé de faire auprès du Cabinet de Turin, et une dépêche télégraphique vous annoncera l'arrivée de notre envoyé en Italie.

Maintenant, permettez-nous, cher Dumas, de vous remercier d'ici, en attendant que nous puissions le faire en personne, et pour l'offre gracieuse de votre goélette et pour les journaux, et surtout pour cette belle page dans laquelle vous faites revivre cette glorieuse phalange de héros de l'ancienne Grèce, par la double et merveilleuse puissance que Dieu vous a donnée dans les régions de la poésie et de l'histoire.

Et néanmoins vous avez peur qu'on vous croie plus puissant que vous ne l'êtes !

A bientôt, cher Dumas, à bientôt la joie de vous serrer la main à Naples, et de pouvoir montrer au monde égoïste et ingrat comment on doit honorer un homme qui a tant mérité de son Créateur.

Cher marquis, recevez notre meilleure estime et notre amitié.

SKANDERBEG

IV

CABINET DE SON ALTESSE ROYALE

Londres, le 7 décembre 1862.

Cher marquis,

Vous voulez absolument que nous nous décidions pour la France. Eh bien, soit ; mais, de grâce, ne vous laissez plus troubler par tout ce que vous entendez des Grecs libres. Quel que soit leur choix, rappelez-vous qu'il est toujours soumis au sort des Grecs esclaves, qui sont plus nombreux et plus forts. Il faut que l'élu réponde au besoin le plus puissant de sa Grèce, qui est de se reconstituer d'une manière intégrale et définitive. Cela exige une guerre contre le Turc.

Or, un prince appartenant à l'une des trois puissances rivales ne pourra faire cette guerre sans s'attirer une coalition épouvantable sur la tête. Il faut donc qu'avant que l'élu accepte le trône de Grèce, il puisse s'entendre avec nous, qui seuls pouvons attaquer l'usurpateur de nos droits, de nos

biens, de notre patrie, sans que nous ayons à craindre aucune coalition, au contraire, étant sûrs qu'on proclamera à notre égard le principe de non-intervention appuyé sur le principe des nationalités, comme on l'a fait à l'égard de l'Italie. Que si vous pensez que la Grèce libre puisse se passer pour le moment du besoin de se reconstituer et puisse se contenter seule d'un nouveau roi, et que, parce que choisi par l'assemblée d'Athènes, ce roi pourra accepter, sans s'inquiéter des Albanais et des Turcs, si vous pensez possible tout cela, vous vous trompez grandement; car, derrière la Grèce libre, il y a la Grèce esclave qui poussera l'assemblée d'Athènes à faire son devoir, et derrière la Grèce esclave, il y a Skanderbeg qui forcera le nouveau roi à marcher avec lui contre l'ennemi ou à suivre Othon.

Comment! vous, qui avez été des premiers à réveiller les nationalités, à renverser le despotisme, à faire connaître au peuple ses droits, vous n'êtes pas encore assuré que la force n'est plus du côté des oppresseurs, et qu'il vaut mieux se trouver dans la position de Garibaldi et de Dumas que dans celle de Rattazzi et Lamarmora, qui, au lieu de réunir l'Italie, la divisent de plus en plus, et qui n'ont pas même su profiter de la bonne fortune de la Grèce pour réparer le malheur d'Aspromonte, et qui sait combien d'autres!

Ayez donc un peu plus de foi dans notre politique qui n'a pas encore dit son dernier mot, mais qui a dû vous en dire assez pour comprendre que nous sommes les plus forts, puisque nous voulons notre nationalité et ne voulons d'autre protection que celle de Dieu.

Conclusion: nous sommes prêts à faire le sacrifice de renoncer à notre héritage légitime, incontestable, sacré: mais, avant d'y renoncer en faveur d'un prince qui veuille accepter, nous avons le droit d'exiger d'abord que ce prince nous aide à accomplir notre mission, ensuite qu'il puisse répondre aux besoins d'un peuple, dont les aspirations libres, généreuses, restent infamement (*sic*) étouffées depuis des siècles sous le cadavre mahométan.

Nous sommes entièrement de votre avis: le prince Napoléon est sans doute le plus digne parmi les princes contemporains de monter le trône des Paléologues. *Il suo cuore e la*

sua mente rispondono benissimo all' altezza dei tempi ed ai bisogni della Grecia. Mais nul mieux que vous ne saurait mériter d'être notre interprète auprès de Son Altesse Impériale. Faites donc, nous vous en autorisons aussi au nom de la Junte. Nous vous en donnons les pleins pouvoirs.

La Junte vous demande encore une preuve de votre attachement à la cause des nationalités grecques, c'est que vous acceptiez le grade de général chargé de la surintendance des dépôts militaires dans notre armée chrétienne d'Orient. M'accorderez-vous le plaisir de me laisser signer votre brevet?

Notre secrétaire G. Cypre doit être déjà auprès de vous. Nous vous le recommandons particulièrement; il est intelligent, actif, infatigable, sûr: il est, en un mot, digne de notre confiance.

Vous demandez si vous pouvez donner de la publicité à nos lettres. Sans doute, vous le pouvez et le devez même, si vous le croyez utile. Seulement il faut retrancher tout ce qui pourrait dévoiler nos tendances pour votre pays noble.

Merci de votre correspondance d'Athènes. J'approuve ses remarques sur l'Italie.

Scrivetemi, caro marchese, ed abbiateri tutta la mia stima ed amicizia.

G.-C. SKANDERBEG

V

CABINET DE SON ALTESSE ROYALE

Londres, 27 décembre 1862.

Mon cher Dumas,

Votre lettre du 15 commence par ces mots : « A coup sûr vous m'avez mal compris: je n'ai jamais eu l'intention de parler du prince Napoléon comme d'un homme prétendant au trône de Grèce. »

Nous ne pouvons mieux nous excuser, cher Dumas, qu'en vous assurant que nous venons de relire toutes les lettres que nous avons eu l'honneur de vous écrire, et que nous n'en avons trouvé aucune qui ait pu vous attribuer une pareille intention. Le 2, vous m'écriviez : « Je ne crois pas que l'Italie

se risque à vous donner un Roi...; au cas où vous prendriez un Prince étranger, pourquoi ne penseriez-vous pas au prince Napoléon? C'est un homme d'une haute intelligence. » Et, dans une seconde, vous ajoutiez : « Ne pourriez-vous pas vous entendre avec la France? Je vous indique le prince Napoléon comme un ami des nationalités, *sans aucune prétention pour lui-même*, intelligent au suprême degré, et voulant à toute force l'Italie une, avec Rome pour capitale. » Sur quoi, après une longue délibération, nous avons eu l'honneur de vous écrire, le 7, ces mêmes paroles : « Vous voulez absolument que nous nous décidions pour la France », et nous vous avons prié de vouloir être vous-même notre interprète auprès de Son Altesse Royale.

S'il y a eu faute de notre part, ce n'a pas été de vous avoir mal compris, mais de nous être mal exprimés, ce à quoi vous devez bien vous attendre, cher Dumas, surtout quand nous avons la témérité de nous servir de votre langue.

Votre profession de foi est telle que nous l'avions imaginée, car Alexandre Dumas est tel que nous avons appris à le connaître d'après ses œuvres. C'est pourquoi nous ne pouvons pas admettre la crainte qu'en acceptant le grade de général, ce serait *parodier la figure paternelle*. Vous êtes un poète : le capitaine Foscolo, le général Colletta et bien d'autres soldats l'ont été aussi. *La spada, la penna son sorelle*. De tout temps les plus grands poètes ont été les plus grands guerriers. Vous avez cité Byron, justement l'un de ceux qui n'ont pu l'être pour une cause physique. Mais votre corps est aussi sain que votre esprit. Où serait-ce donc, ce côté ridicule pour vous? En vous offrant le grade de général surintendant des dépôts militaires, la Junte n'a pas entendu vous exhiber au public, mais vous confier ces dépôts afin de les garantir le mieux possible par votre qualité de Français, et de Français qui peut compter au besoin sur la protection de son pays. Vous le voyez, la Junte cherche avant tout l'intérêt de sa cause, dans laquelle, comme vous le dites fort bien, les hommes ne sont que des intermédiaires entre le droit éternel et la justice divine, et devant laquelle toute considération personnelle s'efface comme l'intérêt privé devant l'intérêt public. Au reste, vous pouvez refuser le grade si vous avez des raisons pour ne pas vous

appeler général; mais acceptez-en les charges, car la Junte n'a réellement pas à Naples un étranger qui puisse lui offrir autant de garanties que vous dans le cas où l'on viendrait à mettre la main sur ces dépôts. Elle attend donc avec impatience votre avis pour commencer ses expéditions.

Quant à l'*Indipendente*, la Junte accepte votre offre gracieuse, et vous écrira directement pour fixer avec vous les dispositions à prendre.

Le programme précis, la marche à suivre que vous désirez arrêter avec nous pour l'attaque et pour la défense, c'est justement ce que nous demandons à savoir, de vous décider et nous dire dans quelle branche vous préférez entrer, dans la militaire ou dans la civile, afin que nous puissions vous assigner votre poste, et nous entendre complètement.

Recevez, cher Dumas, l'expression de mon estime et de mon amitié inaltérables.

G.-C. SKANDERBEG.

VI

CABINET DE SON ALTESSE ROYALE

Très confidentielle

Londres, le 31 janvier 1863.

Mon cher Dumas,

J'arrive d'un long voyage, je vous l'ai fait annoncer par télégraphe. Je trouve votre lettre du 5 et une dépêche à laquelle on me dit avoir répondu. La Junte est avec moi. Elle se réjouit de votre acceptation. Nous venons de donner les ordres à notre état-major général pour l'expédition de votre brevet. Maintenant que vous voilà des chefs de la famille, nous mettrons de côté cette réserve que nous devions garder avant de vous voir définitivement assis à nos côtés, et nous vous parlerons le langage qu'il nous tardait de parler depuis longtemps. Le travail que la Junte vous prépare vous prouvera qu'il n'y a plus de secret pour vous, excepté un seul, celui que la Junte même ne connaît pas : mon plan stratégique et le jour de notre entrée en campagne, et, en

homme politique et soldat de naissance, comme vous l'êtes, vous n'en serez point étonné.

La Junte et moi nous vous remercions vivement de l'offre gracieuse de votre goélette, et nous l'acceptons, de même que l'assistance que vous voulez bien nous prêter, près des armuriers de Paris, pour le complément de nos achats. Il est bien à regretter que vous n'en ayez parlé plus tôt, car il est évident, d'après nos renseignements, qu'on aurait pu acheter à meilleur marché, d'autant plus qu'on a tout payé au comptant. Patience, la Junte s'entendra directement avec vous sur tout cela et sur le palais que vous habitez, qui me paraît très à propos pour la charge que nous allons vous mettre sur le dos. Pauvre Dumas, c'est bien dur de vous accabler encore de travail dans les jours où l'on devrait vous donner du repos ! Mais c'est là le partage des grandes âmes.

Vous avez deviné un point de mon plan : oui, Naples est notre étape naturelle, notre place de ralliement. C'est pourquoi il serait bien d'y fournir au plus tôt un Comité international. On nous a désigné pour cela les noms suivants : Papa Nestore Patti, prêtre gréco-albanais, Giuseppe Martini, prêtre gréco-albanais, Antonio Gradinone, Francesco Paget, Francesco Bidera, Nicotera, Piazzini, Moretti, le cavalier Giuseppe Prima. Ce dernier nous a écrit même directement, nous affirmant avoir été des premiers à vous parler de notre cause. Notre chef de cabinet a déjà ordre de lui répondre par ce même courrier, car il est de notre devoir de répondre à tout le monde. Mais nous attendons vos renseignements sur tous ces messieurs avant de nous décider à leur égard. Vous ferez mieux encore en nous proposant vous-même le poste que vous croirez convenable pour chacun d'eux ; et, quant au Comité, composez-en un de votre choix, et faites-le connaître à la Junte afin qu'elle puisse le sanctionner et lui envoyer les lettres patentes avec les instructions, etc.

La Junte a déjà écrit à Jérôme de Rada, homme plein d'érudition grecque et latine et digne patriote albanais, en le chargeant de la formation d'un Comité dans les colonies albanaises des Calabres. Il ferait bien de se mettre en relation avec vous.

Avez-vous quelqu'un à me proposer pour votre aide de

camp? Je vous dépêcherai bientôt votre sous-intendant des dépôts militaires. N'achetez pas des chevaux pour vous, car j'y ai déjà pensé. Vous me permettrez, du moins, que je vous offre votre équipement militaire. Peut-on vous faire une première expédition d'armes?

Il ne faut rien entreprendre auprès du nouveau ministère de Turin ; la Junte vous prépare des instructions là-dessus, ainsi que sur l'ambulance et les *milles* braves aux chemises rouges.

Je crois avoir répondu complètement à vos deux lettres restées si longtemps sans réponse à cause de mon absence. Mais je vous dirai, pour vous dédommager de votre attente, que dans ce voyage j'ai presque assuré la réussite de notre cause.

Répondez-nous courrier pour courrier sur tout ce que nous vous avons demandé et, en nous proposant des hommes utiles, n'oubliez pas noms, prénoms, qualités, adresses.

Notre état-major général est au plein complet, le département de la Guerre même. La Junte s'occupe, dans ce moment, de compléter le département des Finances. Elle vient de fonder sa représentance à Londres ; de cette manière, elle figure siéger toujours à Durazzo, d'où doivent émaner les actes pour éviter toutes provocations de notes diplomatiques, de même que notre état-major général figure sièger à Scutari d'Albanie, tout en restant tous où nous sommes. Ces lois anglaises sont si drôles ! On arrange tout par un changement de date.

A propos de la représentance, la Junte a mis la main sur un homme qui jouit d'une grande réputation ici parmi l'aristocratie, et qui est fort bien avec le cabinet de Saint-James et la Chambre des lords. C'est le prince Alexandre de Gonzaco, duc de Mantoue, fils du feu prince Louis, que vous faites figurer dans votre journal parmi ceux qui furent taxés par Radetzky. Quoique fort avancé en âge, il est bien portant et très actif, et puis, ce qui plus est, c'est qu'il est sincèrement dévoué à ma famille ; il l'a prouvé en maintes occasions, et, depuis ma première jeunesse, il m'est resté toujours attaché dans la bonne et dans la mauvaise fortune. Son dévouement est exemplaire. Après avoir servi Napoléon Ier dans sa campagne contre la Russie, — il était alors le plus jeune officier de l'armée française, et il reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur des mains mêmes de l'Empereur, — il est

entré dans l'armée russe pour se battre contre nos ennemis, et, en 1828, il prit Braila à la tête du régiment Beobrajenski après avoir fait massacre des Turcs ; il reçut des mains de l'empereur Nicolas la croix de Sainte-Anne et le cordon de Saint-Stanislas. Bref, il prétend me suivre encore dans une prochaine campagne, et c'est à condition que je lui accorde cela qu'il a accepté de représenter la Junte à Londres jusqu'au moment que je me mettrai en route. N'est-ce pas un beau dévouement dans un homme de 1813?

Recevez, mon cher Dumas, l'expression de mes sentiments affectueux et inaltérables.

G.-C. SKANDERBEG.

VII

ARMÉE CHRÉTIENNE D'ORIENT
État-Major général.
N° 103.
OBJET. — Nomination au grade de général.

Scutari d'Albanie, le 2 janvier 1863.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que par lettre patente de ce jour S. A. R. monseigneur Skanderbeg vous a nommé au grade de Général Surintendant des dépôts militaires dans l'Armée chrétienne d'Orient.

S. E. le Secrétaire au département de la Guerre est chargé de l'expédition de votre brevet ainsi que de règlements et ordonnances militaires.

Recevez, Général, l'expression de mon estime.

Le Chef de l'État-Major général,

HUGH FORBES,
Lieutenant-général.

(Ici le timbre, avec l'écusson et la légende : « Commandement supérieur de l'Armée chrétienne d'Orient. MDCCCLXII. »)

VIII

Mon Prince,

Votre lettre me mettrait dans un grand embarras, si je

n'avais l'habitude de dire ma pensée tout haut même à ceux à qui elle est défavorable. Mais, avant de renseigner Votre Altesse sur les hommes, il est bon que je la renseigne sur le pays.

Vous êtes perdu ici, et Votre Altesse aura le Gouvernement pour ennemi du moment où elle paraîtra donner la main au parti bourbonien dans la personne de M. Ventimiglia ou au parti républicain dans la personne de M. Nicotera : dès lors nos armements aux yeux de la police ne seront plus gréco-albanais : ils seront pour François II dont M. Ventimiglia sera le représentant, ou pour M. Mazzini dont M. Nicotera sera le mandataire. Remarquez, mon Prince, que je ne touche à l'honorabilité de l'un ni de l'autre : je ne juge pas les hommes, j'indique les positions.

Nous ne pouvons réussir qu'avec l'aide du gouvernement italien, et nous inspirerons des soupçons au gouvernement italien, et à juste titre, du moment où nous appellerons à notre aide ses ennemis politiques. Voulant agir en Italie, ayant besoin de Naples pour en faire votre entrepôt militaire, il serait plus que maladroit d'inspirer l'apparence même d'un soupçon à un ministère notre allié naturel, puisqu'il est celui des nationalités.

Quant aux autres noms sur lesquels Votre Altesse me demande mon avis, voici ceux que je crois de noms d'honnêtes gens : Papa Nestor Patti, Giuseppe Martini, Antonio Gradinone, Francesco Bidera, Piazzini, Giuseppe Prima. M. François Paget est un escroc, et je crois M. Moretti dans une position pécuniaire douteuse.

J'attendrai avec impatience et recevrai avec plaisir M. Gérôme Rada.

Quant à former un comité international à Naples, je crois la chose fort difficile et surtout fort inutile.

Que la Junta n'envoie pas un pistolet sans l'autorisation du gouvernement italien, et sans que j'aie été à Turin pour demander une autorisation. Songez, mon Prince, que Naples est en plein brigandage bourbonien et que le gouvernement, à bon droit, voit partout des ennemis.

Je redis de nouveau à Votre Altesse le prix des armes que j'ai achetées pour Garibaldi : les revolvers Lefaucheux ou

Devesme première qualité, quatre-vingts francs, avec leurs cent cartouches; les fusils rayés, quarante-cinq francs, avec leurs baïonnettes; les carabines rayées, avec leurs sabres, quatre-vingts francs.

Peut-être, en allant à Paris, avec l'argent comptant, pourrais-je obtenir un rabais.

Dois-je m'occuper de l'armement de ma goélette? C'est une affaire de seize mille francs par an, l'équipage nourri et payé. Je crois qu'il est impossible de tenir la mer à meilleur marché, avec un bâtiment de quatre-vingts tonneaux.

Je ne saurais assez revenir sur la nécessité de ne donner ici aucune prise sur nos relations au gouvernement. N'oubliez pas que les partis bourbonien et mazziniste sont la Charybde et la Scylla de notre navigation.

Soyons bons Italiens, marchant avec l'Italie sans secrets pour elle, et ne touchons à ses ennemis, ou à ceux qu'elle regarde comme tels, que pour les enlever d'un sol où ils sont nuisibles pour les transporter sur une terre où ils sont utiles.

J'ai l'honneur d'être avec respect, de Votre Altesse Royale.

Le très humble et très obéissant serviteur,

Signé : ALEX. DUMAS

8 février 1863.

Les choses en étaient là quand, un beau jour, Silvio Spaventa, le chef de la police de Naples, fit appeler Dumas, et l'avertit qu'il était dupe d'un mystificateur.

Qui était-ce? Je n'ai pu parvenir à le savoir. J'écrivis un jour à mon ami M. Benedetto Croce, neveu de Spaventa. Il me répondit: « Du pseudo-Scanderbeg, je ne sais que ceci, c'est que c'était un *imbroglione* des Pouilles, originaire de Cerignole ou de Canossa. Je sais qu'il finit par se faire condamner, par un tribunal italien, à la prison ou à la réclusion. Comment se fait-il que les personnes à qui tu t'es adressé et qui devraient le savoir n'en aient rien su? Cela me confirme dans ma vieille idée, qu'il est plus facile d'écrire l'histoire des Suèves ou des Angevins que celle des temps les plus proches de nous. »

RICHARD CARAFA, DUC D'ANDRIA

LA FLOTTE DE COMBAT

Il serait superflu de chercher à démontrer que, pour la France, la puissance navale est une nécessité historique, un facteur de sa grandeur, un élément de sa prospérité. Notre rôle dans l'histoire de la mer, notre position sur l'Océan et la Méditerranée, l'état général de la politique européenne, la concurrence des peuples civilisés dans l'exploitation commerciale et industrielle du monde, tout nous oblige à demeurer ou à devenir une grande puissance maritime. Nous ne devons oublier ni que l'affaiblissement de notre marine au XVIIIe siècle nous fit perdre l'Inde et le Canada, ni que la marche de la grande armée sur Moscou, l'invasion de 1814 et Waterloo ne furent, en somme, que la conséquence — lointaine mais directe — du désastre de Trafalgar? Enfin, sans aller si loin, la nécessité n'apparaît-elle pas de protéger et de défendre notre double littoral, nos grands ports commerciaux, la Corse qui pourrait devenir une base d'opération inappréciable pour un adversaire victorieux, l'Algérie et la Tunisie, le « prolongement de la France par delà la Méditerranée »?

Sur ces points, l'unanimité des Français éclairés est acquise, mais les difficultés et les divergences commencent, dès qu'il s'agit de constructions navales. Or, le problème a une impor-

tance capitale. Tracer les devis de nos bâtiments, c'est déterminer notre façon d'opérer devant l'ennemi. Par conséquent, il faut que nous ayons une idée nette de la guerre navale, telle qu'elle convient à la France, avant d'employer à l'édification de notre flotte la dotation budgétaire et la dotation extraordinaire de deux cent soixante millions promise l'an dernier.

Il existe des modes divers de concevoir le problème naval. Une nation, en effet, peut édifier sa flotte de guerre en ayant surtout en vue l'offensive : ainsi de l'Angleterre qui emploie ses immenses ressources à maintenir incontestée sa suprématie sur toutes les mers. Telle autre n'a pour ambition que de défendre ses côtes, ses estuaires, ses ports, ses détroits : ainsi de la Hollande, du Danemark, de la Suède. Une troisième manière — la plus séduisante et la plus décevante aussi pour une marine qui ne peut prétendre au premier rang — consisterait à ne mettre sur cale que des croiseurs rapides de fort tonnage destinés à la guerre de course. Courir sus au commerce ennemi, tel est pour beaucoup d'hommes distingués, qui ne cessent de le répéter, le but unique que devrait se proposer la flotte française. Heureusement le bon sens public a résisté jusqu'ici à cette dangereuse utopie. Mais la France est une des puissances, qui, ayant des budgets médiocres, hésitant sur leur tactique de combat, louvoient dans des routes intermédiaires entre ces trois directions bien tranchées, sans vues d'ensemble bien caractérisées ni plan général bien défini. Nous possédons une première flotte pour l'offensive : nos vaisseaux cuirassés ; une deuxième pour la défensive : nos garde-côtes ; une troisième qui ne prétend qu'à la destruction de la navigation commerciale ennemie : nos croiseurs à grande vitesse et à grand rayon d'action ; et même, par surcroît, une quatrième : la flotte des croiseurs-cuirassés, qui participe de tous les systèmes et dont on peut dire qu'elle est également bonne à toutes les besognes et spécialement propre à aucune. Cette extrême diversité dans les types de nos navires est une cause de faiblesse et de désordre pour nos escadres, en même temps qu'une source de dépenses improductives pour nos arsenaux. Plus nous multiplions les modèles de nos bâtiments, plus nous payons cher pour les construire ou les répa-

rer, et plus nous aurons de peine, le moment venu, à tirer parti de l'ensemble. Il n'est que temps de réagir contre ces pratiques fâcheuses, qui, sous prétexte de tout prévoir et de parer à tout, finiraient par mettre en péril la puissance maritime de la France.

Il faut reconnaître, toutefois, que le problème naval se présente à nous dans des conditions particulièrement délicates. Pour faire face, d'une part, à nos adversaires traditionnels, les Anglais, dont l'ambition insatiable se heurte un peu partout à nos propres compétitions, et, d'autre part, à la coalition éventuelle des flottes de la Triple Alliance, qui viendraient opérer dans nos eaux, nous devrions posséder des ressources formidables : il nous faudrait couvrir efficacement la longue étendue de côtes qui va de Dunkerque à Bayonne, barrer le passage, dans la Manche, à l'escadre allemande en route pour la Méditerranée et tenir victorieusement la mer entre les rivages de Provence et nos possessions du nord de l'Afrique. En outre, les intérêts de la France qui s'étendent aujourd'hui à toutes les mers et qui sont de premier ordre en Extrême-Orient, exigeraient l'entretien au loin d'une flotte nombreuse de croiseurs et même de grands cuirassés. Qu'on veuille bien songer aux deux cent mille tonnes de navires à flot que le Japon possédera bientôt dans la mer Pacifique, ainsi qu'aux visées ambitieuses de ce petit peuple devenu tout d'un coup une grande puissance, et l'on reconnaîtra qu'il y a là ample matière à méditations inquiètes sur l'avenir de nos territoires indo-chinois.

Entre tant de sollicitations diverses, nous devons faire un choix judicieux et consentir à quelques sacrifices. L'idée maîtresse qui a présidé, jusqu'à ces derniers temps, à la répartition de nos forces navales, était la solide organisation des défenses mobiles sur tout le littoral, l'armement d'une escadre de couverture dans la Manche et la concentration de nos plus puissantes unités de combat dans le bassin occidental de la Méditerranée. Quant à nos colonies, nous nous contentions de quelques divisions détachées et de quelques batteries bien situées pour en interdire l'accès, ce qui devait leur permettre, en cas de guerre, d'attendre sur la défensive l'issue de la lutte engagée aux confins de la métropole.

C'est là, en somme, un programme rationnel, dont nous aurions le plus grand tort de nous écarter. Avec les budgets modestes dont elle dispose, la marine française peut certainement promener ses couleurs sur toutes les mers du globe, mais non se montrer partout la plus forte, ni partout la plus nombreuse. Elle peut et doit triompher sur certains points essentiels, mais à la condition d'y faire converger toutes ses ressources, et de discipliner son matériel, pour obtenir l'harmonie et la cohésion nécessaires. Lorsque aucune complication dans les mers européennes n'est à redouter, quoi de plus simple que de renforcer telle station lointaine où nos intérêts se trouveraient momentanément menacés? Gardons-nous, en conséquence, de faire la part trop large à ces stations, c'est-à-dire à des groupes de bâtiments résidant d'une façon permanente à l'étranger.

Le nœud de la question coloniale ne se trouve pas à des milliers de lieues de la mère patrie : il est dans nos eaux, où s'opérera la concentration de nos forces et où portera l'effort suprême.

Il faut donc prévoir en premier lieu — on pourrait presque dire uniquement — la lutte près de nos rivages et particulièrement dans le bassin occidental de la Méditerranée. L'avenir de la France, en tant que grande nation, est intimement lié à celui de l'Algérie et de la Tunisie. Il importe au plus haut point que toutes les ressources dont nous disposons s'emploient à nous assurer la suprématie au voisinage de nos côtes, tant africaines qu'européennes. Et pour atteindre ce résultat, nous n'avons besoin que de fortes escadres où se grouperont les plus puissantes unités de combat qui puissent se voir à flot. Sachons donc limiter notre champ d'action ; abandonnons une bonne fois la prétention ridicule de prendre l'offensive sur toutes les mers, en même temps que nous détruirions par la course le commerce ennemi et que nous couvririons, avec notre flotte éparpillée, tous les points menacés. Si nous suivons le programme net et bien défini qui vient d'être exposé, nous arriverons aisément à réduire le nombre des types de bâtiment et à établir l'harmonie de notre flotte. Mais, avant de spécifier par des données précises la composition de ces escadres ainsi que les caractéristiques des unités de combat

qui devront y figurer, il convient de démontrer sommairement l'inanité de la guerre défensive, et de prouver qu'on ne peut attendre de la guerre de course que des résultats politiques dérisoires.



Les beaux travaux historiques qui ont vu le jour dans ces dernières années — et, notamment, l'œuvre sensationnelle du capitaine de vaisseau Mahan, de la marine américaine[1] — ont mis en relief avec une netteté singulière certaines vérités d'ordre stratégique. Notons, en passant, que personne n'est en droit de récuser les témoignages apportés par l'histoire; car si la tactique se transforme avec les progrès industriels, la stratégie demeure immuable pour tous les temps; les armes se modifient, mais la prévoyance qu'il faut pour les préparer, l'art de les concentrer et de les diriger sur le lieu du combat sont des actes intellectuels identiques dans tous les temps. Parmi ces enseignements de haute portée, celui qui offre l'intérêt le plus vif au point de vue de la constitution de notre flotte, pourrait se condenser dans ces quelques mots : « La marine de guerre a pour but unique la destruction des forces navales adverses. Toutes les opérations militaires combinées auxquelles la flotte doit participer ne viennent qu'en seconde ligne, après ce déblaiement indispensable. » — Donc, premier point : les bâtiments que nous mettrons en chantier offriront, comme résistance et comme puissance destructive, une valeur au moins égale à celle de n'importe quel adversaire éventuel.

En second lieu, l'histoire nous apprend que les escadres, même maîtresses de la mer, sont impuissantes, avec leurs seules ressources, à opérer une diversion efficace sur un point quelconque des rivages ennemis, pourvu qu'il y ait de ce côté la moindre vigilance. Il en fut ainsi des expéditions anglo-bataves devant Saint-Malo, le Havre, Dunkerque et la presqu'île de Roscanvel, pendant la guerre de la ligue d'Augsbourg. Les mêmes tentatives renouvelées de divers

1. *Influence de la puissance maritime sur l'histoire.* — Traduit par M. Boisse, capitaine de vaisseau.

côtés par les escadres britanniques, au cours de la guerre de Sept Ans, demeurèrent complètement infructueuses. Ceci démontre jusqu'à l'évidence que la défense des côtes ne saurait motiver une marine spéciale, exclusivement destinée à garder les ports et à repousser les débarquements. Si certains peuples consacrent les ressources dont ils disposent à réaliser ce modeste objectif, la raison n'en est que trop claire : ils ne peuvent viser plus haut. La tactique défensive, en effet, ne présente guère que des inconvénients : son défaut capital consiste précisément à demeurer défensive, c'est-à-dire à attendre l'ennemi, qui choisit son heure, en demeurant libre dans ses communications et ses mouvements. D'ailleurs, à l'exception des escadrilles de torpilleurs, qui constituent un élément de force redoutable — en ce sens qu'elles agissent surtout sur les nerfs de l'assaillant et tendent à sa démoralisation progressive — la guerre défensive, envisagée au point de vue maritime, est sans utilité pratique. « Les ports de mer, dit le capitaine Mahan, doivent se défendre par eux-mêmes. Les flottes ont à agir en haute mer; leur objectif est la marine adverse partout où elles peuvent la rencontrer[1]. » Et l'on sait d'autre part que « les places fortes peuvent seules être assiégées. Des villes, agglomérations d'habitants, ou villages ouverts qui ne sont pas défendus, ne peuvent être ni attaqués ni bombardés[2]. » Dès lors, puisque les ports de mer se défendent par eux-mêmes et que les villes ouvertes n'ont à redouter aucun bombardement, à quoi servirait une flotte de garde-côtes? « La garde des côtes ne justifie pas la dépense d'une flotte spéciale; seuls les bâtiments devenus impropres à la grande guerre doivent y être exclusivement employés. En dehors du rôle des batteries de terre, des torpilles fixes, de l'armée et de la garde vigilante des torpilleurs, cette défense rentre dans les opérations de la flotte proprement dite. En comptant avec le budget, on reconnaît bien vite que la construction de deux flottes, une pour le large, une pour les côtes, serait un gros gaspillage[3]. »

En France, nous avons versé dans cette erreur, après la

1. Mahan, *Influence de la puissance maritime sur l'histoire.*

2. Article 15 de la Conférence de Bruxelles.

3. Bertin, *État actuel des marines de guerre* Collection Léauté.

guerre de 1870, alors que notre puissance maritime — qui n'avait pourtant subi aucune atteinte — paraissait irrémédiablement condamnée par le fait de notre situation amoindrie et pour des motifs d'ordre financier. Et comme les idées malheureuses sont les plus difficiles à extirper, nous revenions, vingt ans après, à la même conception, avec le type *Bouvines* dont le nom seul de garde-côtes est un « aveu d'impuissance [1] ». On ne sait trop aujourd'hui quel parti tirer de tous ces navires.

Enfin, troisième leçon : l'histoire nous montre encore que, si la guerre de course, pratiquée avec rage au XVIIe et au XVIIIe siècles, « procura de gros bénéfices à certains amateurs et fit rentrer quelque argent dans les caisses de l'État, elle n'avança jamais d'une heure la conclusion de la paix [2] ». Bien plus : dans le temps où les exploits de nos corsaires brillèrent du plus vif éclat, la flotte marchande britannique, malgré les pertes qu'elle subit, ne fit que s'accroître dans d'énormes proportions. Dans la même période, la nôtre suivait, au contraire, une marche inverse. Le commerce français, ne se sentant plus protégé, désapprit le chemin de la mer. Très florissant au début de la guerre de Succession d'Autriche, il avait presque entièrement disparu à la fin de la guerre de Sept Ans. Cette décadence progressive, ainsi que la perte de nos plus belles colonies, ne se peuvent attribuer qu'à la poussée irrésistible de nos populations côtières vers les croisières de rapines et à l'abandon systématique où fut laissée, dans le même temps, la vraie flotte de combat.

La guerre de course va donc à l'encontre de son but. Dirigée contre une nation comme l'Angleterre, dont la fortune mobilière presque entière court les mers, elle apporterait sans doute un trouble considérable dans les transactions, amènerait une hausse exagérée des primes d'assurance et pourrait même, si cette nation ne savait pas se défendre — ce qui ne serait pas le cas — faire entrevoir aux yeux des populations affolées le spectre de la famine ; mais elle a le tort immense d'exciter les appétits individuels au détriment de l'intérêt général, de disperser les énergies, alors que la guerre

1. Bertin, *État actuel des marines de guerre*.
2. Chabaud-Arnault, *Histoire des flottes militaires*.

véritable exige leur concentration. En France, où les charges militaires pèsent si lourdement sur nos épaules, nous avons un intérêt tout particulier à ne distraire inutilement aucune portion quelconque, aussi minime qu'elle paraisse, des sommes allouées pour la vraie flotte de combat. C'est pourquoi la mise en chantier de croiseurs-corsaires, faiblement armés et protégés, constitue, au point de vue budgétaire, une mauvaise utilisation. Mieux vaudrait un bon vaisseau que deux croiseurs de cette espèce. Sans doute, la conception de ce type de navires répond à une idée très séduisante — au moins pour les prises lucratives qu'elle promet, — mais elle verse dans notre flotte des unités impropres à la guerre et destinées à périr, tôt ou tard, sous l'action combinée d'ennemis plus nombreux. Car il n'est pas d'élément de force plus aléatoire que la vitesse, qui est la qualité maîtresse des croiseurs-corsaires; et l'on ne peut, dans aucun pays, se flatter de posséder le bâtiment le plus rapide de l'heure présente. Tant que le canon n'a pas commencé son œuvre de dévastation, l'armement d'un navire conserve toute sa valeur destructive: la cuirasse, l'intégrité de sa résistance; l'équipage, son entrain et sa vigueur. Seule, la vitesse, qui est pourtant la sauvegarde suprême du corsaire isolé, s'altère avec le temps écoulé depuis la sortie du port; elle peut subir des réductions considérables après une croisière un peu prolongée, par suite d'épuisement des chaudières, d'accident ou d'usure dans les machines, de dégradation sur la carène, enfin et surtout, par manque de combustible. Compter uniquement sur ce facteur pour se tirer d'affaire devant l'ennemi, c'est, comme a dit le poète, écrire sur le sable à l'heure où souffle l'aquilon.

Au reste, s'il demeure vrai que la guerre de course peut faire du mal à l'ennemi, il faut remarquer que nous ne nous priverons pas de cet élément de succès, même si nous portons tout notre effort sur l'organisation des escadres puissantes que nous destinons avant toute chose à la destruction des forces ennemies.

Une escadre offensive, telle que nous la comprenons, ne va pas sans un nombre respectable de solides croiseurs; ceux-ci doivent la mener à la rencontre de la flotte adverse. La route y conduisant sera peut-être longue; peut-être se soudera-t-elle

en bien des points aux grandes voies de communication, toujours les mêmes, suivies par la navigation commerciale. Alors les croiseurs auront beau jeu, en attendant que le canon gronde, pour happer ou rançonner, couler ou disperser les vaisseaux marchands qui se fourvoieront dans leurs eaux.

« La capture de quelques bateaux ou de quelques convois, rares ou nombreux, ne peut pas abattre le crédit d'un peuple. Mais ce résultat est bien assuré, au contraire, à celui qui, possédant une puissance écrasante, chasse de la mer le pavillon ennemi ou ne lui permet d'y paraître qu'en fugitif; qui, maître du terrain banal dont nous avons parlé (la mer), ferme les voies de communication par où le commerce se rapproche ou s'éloigne des rivages ennemis. De fortes marines de guerre peuvent seules donner cette puissance écrasante. » Ainsi s'exprimait Mahan, bien avant que la guerre des Antilles eût apporté à ses assertions l'éclatante confirmation que l'on sait. Le commandant Chabaud-Arnault, à la fin de son *Histoire des flottes militaires*, émet à peu près la même idée dans des termes différents. « C'est un simple rêve que de vouloir substituer complètement la guerre de course à la guerre d'escadre, que de vouloir combattre les grands navires uniquement à l'aide de petits bateaux. Nous espérons, du reste, l'avoir démontré par nombre d'exemples : jamais ni la guerre de course ni les bombardements maritimes n'ont produit de résultats politiques sérieux. Il en a été tout autrement des campagnes stratégiques accomplies par de véritables flottes. Vainement on essaie de le nier; les faits sont là dans toute leur clarté. »

Cette opinion concordante de deux hommes de mer qui ont passé leur vie à fouiller les annales des siècles précédents et à se pénétrer de leur philosophie, n'exige pas de plus amples commentaires.



Maintenant que le terrain est un peu déblayé et que la nécessité apparaît clairement de ne compter que sur nos escadres pour en imposer à l'ennemi, il convient de faire le départ entre les diverses catégories de bâtiments qui doivent y figurer et qui sont : cuirassés, croiseurs et navires légers.

Dans cet ordre d'idées, il ne suffit pas de rechercher à quel ensemble de qualités doit répondre chacune de ces catégories : il faut aussi faire intervenir la question budgétaire, et, afin de réaliser la dépense minimum, ne demander aux croiseurs et aux navires légers que le tonnage indispensable pour concourir efficacement au but commun.

Ainsi qu'on l'a remarqué souvent, les lignes de démarcation entre un croiseur et un cuirassé modernes tendent de plus en plus à disparaître : mais pourtant ces deux classes de bâtiments diffèrent essentiellement par leur utilisation dans le combat.

M. Bertin disait, il y a quelques années déjà, au début de son remarquable petit livre[1] où foisonnent les idées les plus justes servies par les expressions les plus heureuses : « Avant d'entrer dans les énumérations de cuirassés d'escadre, de garde-côtes, de croiseurs, d'éclaireurs, etc., il convient de prémunir contre la pensée d'attacher à ces qualifications des valeurs absolues. Tel navire compté comme garde-côtes peut faire bonne figure en ligne, dans une escadre. Il en est de même aujourd'hui de certains grands croiseurs. Une croisière peut être faite par un cuirassé d'escadre ou même par certains garde-côtes. Un éclaireur n'est qu'un petit croiseur. Tout bon navire doit rendre des services étendus : c'est la seule règle générale. »

Nous aurions bien quelques réserves à formuler au sujet du difficile problème qui consiste à intercaler un grand croiseur dans une ligne de vaisseaux cuirassés, de même que nous pourrions mettre en doute la valeur offensive d'un garde-côtes, après l'expérience que nous devons à quelques affaires récentes où l'artillerie moyenne a joué un rôle prépondérant. Mais tout ce que nous dit M. Bertin est l'évidence même, si nous considérons chaque unité de combat isolément, abstraction faite de toute idée de groupement. Il est clair que les dénominations servant à caractériser une fonction perdent leur raison d'être, si cette fonction cesse d'être remplie. Cependant, pour les marins élevés dans les traditions des escadres, les bâtiments de guerre se classent en deux catégories parfaitement tranchées, sinon comme tonnage, du

1. *État actuel des marines de guerre*, déjà cité.

moins quant à leur emploi tactique : les *vaisseaux de ligne*, que nos voisins ont fortement dénommés *battleships*, et les navires *hors la ligne*, ordinairement plus mobiles et plus légers, qui gravitent et évoluent dans le sillage des premiers. On les appelait autrefois des frégates : on les désigne aujourd'hui sous le terme générique de croiseurs.

Les vaisseaux de ligne constituent le corps principal de bataille : ils doivent ne le céder en rien à leurs adversaires éventuels ; il faut donc pousser *jusqu'à l'exaspération* leurs facultés offensives et défensives, savoir : armement de premier ordre, tant en canons de perforation qu'en artillerie moyenne ; caisson cuirassé de la flottaison imperméable aux gros projectiles ; blindage léger des œuvres mortes destiné à faire éclater au dehors les obus à grande capacité. Il faut en outre leur donner une vitesse et un approvisionnement de charbon suffisants pour joindre l'ennemi. Ces conditions impérieuses conduisent à des déplacements gigantesques dont le tiers est absorbé par la cuirasse. — En France, bien que nous demandions dix-huit nœuds à nos vaisseaux de ligne, nous nous contentons de douze mille tonneaux au maximum, ce qui paraît singulièrement modeste en regard des quatorze mille et quinze mille tonnes adoptées par les Anglais. Il est vrai qu'en aucun pays, on n'afflige les navires de combat d'une réserve de combustible aussi faible que dans notre marine.

Les croiseurs — ou navires hors la ligne — remplissent dans les escadres un rôle identique à celui qui est dévolu, dans les armées, à la cavalerie légère. Ils doivent être rapides et maniables et posséder de grosses réserves en charbon. Voilà pour le principal. Mais au moment du combat, leur brusque intervention offensive peut conduire à des résultats décisifs, si leur chef manœuvre assez habilement pour prendre, par exemple, entre deux feux l'une des ailes de la flotte ennemie. D'ailleurs, le précepte formulé par le général Galliffet « éclairer, c'est combattre » s'applique à cette classe de bâtiments aussi bien, sinon mieux, qu'à la cavalerie d'avant-garde. Il faut donc armer les croiseurs d'une puissante artillerie rapide en vue du combat d'escadre et de nombreuses pièces légères pour repousser les torpilleurs. Enfin, il est nécessaire que la protection de la stabilité soit assurée par un compartimentage

étroit et que les appareils moteur et évaporatoire s'abritent derrière un pont cuirassé : un navire moderne ne se conçoit point sans ces précautions élémentaires. Toutes ces conditions réunies ont pour objet de porter le déplacement jusqu'à une valeur comprise entre quatre mille et cinq mille tonneaux. Mettons quatre mille cinq cents en moyenne. Au-dessous, on ne réaliserait qu'un navire médiocre dont les services de guerre ne justifieraient pas le prix de revient. Au-dessus, par contre, la dépense pourrait paraître exagérée, car le but du croiseur n'est pas de combattre, mais bien d'éclairer.

Nous voudrions espérer qu'on se contentera dans l'avenir de mettre en chantier des croiseurs de ce tonnage, et qu'on évitera de renouveler cette flotte spéciale d'avisos-torpilleurs, de répétiteurs, de croiseurs de troisième classe, etc., navires à peu près impropres à tout service de guerre, à qui il est impossible d'assigner un poste défini pendant le combat d'escadre et qui sont destinés à disparaître au premier coup de canon. Si l'on renonce à ces errements, nos forces navales où se réunissent à l'heure actuelle tant de bateaux de toute taille, présenteront une surface destructive et une densité de feu autrement redoutables, et une homogénéité favorable aux manœuvres et évolutions. La tâche du commandant en chef en sera singulièrement simplifiée.

Cette distinction entre vaisseaux de ligne et navires hors la ligne ne s'applique pas, bien entendu, aux bateaux qui devront agir isolément. Autant il semble aisé d'enfermer dans des limites suffisamment précises les données essentielles se rapportant aux bâtiments d'escadre, autant l'imagination peut se donner libre carrière dans la construction des unités qui devront résider d'une façon permanente à l'étranger. A vrai dire, cette classe de navires ne nous intéresse guère, par la raison que nos ressources budgétaires ne nous permettent pas d'avoir deux sortes de flottes, l'une destinée aux campagnes lointaines et l'autre aux mers qui baignent nos rivages; mais, si nous voulons à tout prix posséder des navires autonomes, c'est-à-dire destinés à l'action isolée, n'oublions pas ce principe élementaire : « Un bon navire de combat vaut mieux que deux médiocres »; et au lieu de dépenser les sommes disponibles sur plusieurs unités devant être affectées

à la même station, il serait préférable de les réserver pour une seule, mais celle-ci hors de pair. A cet égard, le croiseur-cuirassé dont il sera question par la suite semble présenter les meilleures garanties de conception.

Arrivons maintenant aux bâtiments légers, armés de torpilles, qui doivent entrer dans la composition des escadres, à cause de l'énorme force morale que représente toute arme opérant par surprise, et des services multiples qu'ils peuvent rendre : attaque des grosses unités par la torpille; destruction des torpilleurs ennemis par l'artillerie; formation d'un réseau protecteur, la nuit, autour de l'armée en marche; surveillance en grand'garde lorsqu'elle est au mouillage; dragage des mines sous-marines dans les passes, etc., etc. Pour remplir un rôle pareil, il faut des navires robustes et tenant bien la mer, mais de dimensions assez réduites pour conserver leur invisibilité relative et pour prendre place aisément, *dans la ligne*, derrière les murailles d'airain de leurs puissants camarades. Enfin, ces bateaux légers seront extra-rapides; on les munira d'un armement approprié, et les logements, suffisamment spacieux, permettront aux équipages d'y vivre de leur vie à peu près normale. La plupart de ces conditions impérieuses sont contradictoires. Les Anglais l'ont pourtant heureusement résolu, le problème, avec leurs *destroyers* de trois cents tonneaux et de trente nœuds. L'emploi tactique de cette flottille leur est apparu subitement avec une telle évidence, qu'ils ont mis d'un seul coup, sur chantier, une quarantaine de ces petits navires et qu'ils en possèdent actuellement quatre-vingt-dix en service. Nous marchons à leur suite dans la voie qu'ils ont ouverte, mais avec quelle timidité hésitante! Il est vrai que notre infériorité sur ce point est en partie compensée par les torpilleurs de haute mer qui accompagnent nos escadres.

Il n'y a pas de doute que le *destroyer* de trois cents tonneaux, armé de tubes lance-torpilles et de canon à tir rapide, ne soit destiné dans un avenir prochain à remplacer les torpilleurs de haute mer et tous les navires légers qu'une force navale traîne dans ses eaux. Cette substitution s'étendra jusqu'au croiseur de troisième classe en passant par l'aviso-torpilleur de huit cent cinquante tonneaux. Le torpilleur de haute mer disparaît en effet dès que le mauvais temps se lève; c'est un

souci constant pour le commandant en chef; il est d'ailleurs à peu près dépourvu d'artillerie. Quant aux autres bâtiments légers, ils sont à la fois trop grands et trop petits : trop grands pour manœuvrer avec aisance et s'abriter derrière les cuirassés; trop petits et trop mal défendus pour prendre une part effective à la lutte.

Au résumé, notre escadre idéale : escadre manœuvrière, souple, homogène, redoutable, se composerait de vingt-sept bâtiments tout compris, savoir :

Dix-huit navires de ligne, dont neuf cuirassés de premier rang et neuf contre-torpilleurs (*destroyers* de trois cents tonneaux);

Neuf navires hors la ligne, croiseurs-éclaireurs de quatre mille cinq cents tonneaux environ, propres à tous les services de répétition de signaux, d'éclairage, d'évolutions et de combat.

Ce chiffre de vingt-sept ne présente évidemment aucune fixité absolue; il s'adapte simplement, grâce à sa divisibilité par 9, à l'*unité tactique* qui est de tradition dans notre marine, et qui, sous le nom de *division*, comporte trois cuirassés, trois croiseurs et trois navires légers. Mais rien ne s'opposerait à ce qu'une force navale eût un nombre de divisions supérieur à trois.

Par opposition avec l'unité tactique, nous voudrions voir adopter comme *unité stratégique*[1] dans le travail de nos arsenaux, le groupe formé par un vaisseau cuirassé, un croiseur et un contre-torpilleur; autrement dit, nous ne devrions jamais mettre en chantier un cuirassé d'escadre sans prévoir, comme auxiliaires de son rôle futur, un croiseur et un contre-torpilleur. On pourrait ajouter : et inversement.

Cette réforme paraîtra bien modeste à tous et peut-être bien vaine à quelques-uns. Et cependant elle rendrait des services inappréciables, en montrant implicitement et sans cesse le but à atteindre, en introduisant de l'ordre et des vues stratégiques claires dans le système, un peu confus et difficile à saisir dans son ensemble, qui préside actuellement à la réfection de notre flotte. Elle constituerait à elle seule tout un programme; programme simple, de conception et d'exécution faciles, qui ramènerait à trois les types de nos navires et dont profiteraient

1. Il faut entendre ce qualificatif dans le sens le plus étendu du vocable dont il dérive et qui est la préparation à la guerre.

bientôt la marine et le trésor public, tant à cause du travail plus rapidement exécuté dans les arsenaux que d'un emploi plus judicieux de nos budgets.

Faut-il citer quelques chiffres pour montrer le bénéfice que notre puissance maritime retirerait bientôt d'une pareille méthode de travail? Imaginons que le Parlement ait fixé à quatre-vingts millions par an la dotation du chapitre des constructions neuves, et que cette libéralité se maintienne intégralement pendant une quinzaine d'années. Avec quatre-vingts millions on peut mettre à flot tous les ans deux unités stratégiques, plus deux contre-torpilleurs destinés à remplacer les torpilleurs de haute mer actuels.

Voici, très largement calculée, la décomposition de cette somme annuelle :

Deux vaisseaux cuirassés de premier rang .	54	millions.
Deux croiseurs de 4 500 tonneaux	20	—
Quatre torpilleurs de 300 tonneaux	6	—
TOTAL.	80	millions.

Au bout de quinze ans, notre marine serait donc accrue de trente cuirassés de premier rang, trente croiseurs moyens et soixante contre-torpilleurs. L'imagination reste saisie devant ces chiffres imposants qui ne laissent pourtant aucune marge à la fantaisie. Quelle force redoutable nous aurions en mains, à quelles fins glorieuses ne pourrions-nous prétendre, si nous avions assez de sagesse et d'esprit de suite pour faire converger vers cet idéal toutes les ressources matérielles dont nous disposons!



Nous avons dit ce que devrait être la marine française ; il nous reste à regretter ses défauts de l'heure présente.

Un navire de guerre peut être excellent en soi et constituer une solution idéale du problème que s'était posé le constructeur. Mais dans la conception d'une unité de combat, il faut faire entrer en première ligne les nécessités du groupement, et ne pas doter le navire à construire de vertus qui peuvent être parfaites en elles-mêmes, mais qui ne trouve-

raient pas leur utilisation au voisinage de bâtiments dissemblables. Une escadre doit être homogène avant tout, et une vitesse supérieure dont seraient douées certaines de ses unités devient parfaitement illusoire dès qu'il s'agit de naviguer, d'évoluer et de combattre en ligne. L'homogénéité peut ne pas s'étendre avec la même rigueur à tous les éléments de force : il n'est pas mauvais, par exemple, qu'il existe, parmi les bâtiments, quelque diversité dans la distribution de l'artillerie. Mais la protection, qui est une fonction directe de la distance de combat, la vitesse, la puissance de route et le rayon de giration doivent tendre vers des valeurs communes, sous peine de perdre d'un côté — et d'une manière très sensible — ce qu'on gagnerait inutilement de l'autre. Qu'on imagine une force navale composée d'un nombre égal de garde-côtes et de croiseurs cuirassés. Il n'existe dans cette combinaison aucune harmonie : les premiers sont gros et courts ; ils sont puissamment défendus et tournent comme des toupies. Les seconds, de marche très supérieure, ne peuvent affronter le combat à courte distance et il leur faut de vastes espaces pour évoluer. Dans ces conditions, le problème tactique devient vraiment d'une extrême difficulté.

Peut-être a-t-on trop négligé, en France, dans ces dernières années, cette qualité essentielle : l'homogénéité. Nous devrions bien, cependant, nous rappeler que le manque de cohésion de l'armée navale placée sous les ordres du comte de Grasse causa la perte de cette armée, et que la bataille de la Dominique s'engagea, du côté français, dans des conditions déplorables par la faute d'un ou deux vaisseaux que compromettait leur allure défectueuse.

A ce compte, objectera-t-on, tout progrès dans la construction deviendrait impossible, puisque les nouveaux navires seraient calqués sur les anciens... Loin de nous cette pensée. Nous ne pouvons pas atteindre l'homogénéité absolue ; mais nous devons y tendre de toutes nos forces en évitant les brusques à-coups, en procédant lentement et méthodiquement, en faisant bénéficier nos vieilles unités de combat — celles qui en valent la peine — des progrès de toute nature réalisés depuis leur construction. Ceci doit s'entendre surtout en ce qui concerne l'artillerie et les chaudières. A ce prix,

nous posséderons des escadres homogènes, autant du moins qu'elles peuvent y prétendre.

On entend souvent dire dans les milieux maritimes où ces questions de matériel passionnent tout le monde : « Quel beau navire! Comme il est bien assis sur l'eau! Comme il respire la puissance! Il nous en faudrait beaucoup de ce modèle dans notre flotte!..... » Ne nous laissons point séduire par la magie de lignes plus ou moins harmonieuses et défions-nous de l'espèce de griserie qui naît des qualificatifs eux-mêmes. Les beaux navires sont ceux qui répondent pleinement aux nécessités de la guerre moderne. et c'est surtout sur l'ensemble que doit porter notre appréciation.

On trouve dans la flotte française, presque à chaque cas particulier, des solutions heureuses du problème de la construction envisagée au point de vue du combat isolé. Considérés en eux-mêmes, comme forteresses flottantes, nos navires paraissent soigneusement étudiés; les services y sont relativement aisés; l'artillerie y est bien répartie et peut se mouvoir dans de vastes champs de tir. Par ailleurs, nous tenons le premier rang pour les chaudières tubuleuses. et les accidents qui surviennent dans nos machines ne sont pas, quoi qu'on en ait dit. plus fréquents que dans les autres marines. Pourquoi donc cette impression favorable disparaît-elle et fait-elle place à un sentiment d'appréhension, quand on s'efforce de porter un jugement d'ensemble sur notre flotte?...

Croiseurs et cuirassés. à part quelques honorables exceptions. ne peuvent guère affronter la grosse mer : ils manquent de la stabilité nécessaire. Les poids lourds y sont comme à plaisir accumulés dans les hauts : leurs murailles rentrantes. leurs formes tourmentées, si dispendieuses au gabariage. ne leur permettent point de dépasser une certaine inclinaison par trop voisine de la normale : au delà, c'est le chavirement. Au lieu des murailles droites, des lignes pleines et sobres qui caractérisent les navires anglais, on rencontre dans notre marine trop de monuments chaotiques, prodigieusement élevés. qui semblent mis là tout exprès pour augmenter l'étendue de la cible offerte à l'ennemi.

La raison de cette surchage en hauteur se conçoit aisément quand on sait avec quel acharnement nous voulons en France

obtenir le déplacement minimum. Emmagasiner dans un volume trop rigoureusement calculé de l'artillerie, de la cuirasse, de puissantes machines et du charbon, voilà le point de départ. Surajouter en cours de construction ou d'armement des poids nouveaux, non prévus aux devis primitifs, lesquels manquent d'élasticité, tel est, dans la plupart des cas, le point d'arrivée. Et comme il est impossible de rien changer au plan des œuvres vives, ce sont les hauts qui bénéficient de tout cet excédent. La place ne fait pas défaut entre la flottaison et la voûte céleste, et tous ceux qui participent à la construction ou à l'armement d'un bâtiment ont une tendance naturelle à rechercher, dans cet espace infini, des dégagements à l'encombrement du bas. C'est ainsi que, peu à peu, à la grande stupéfaction des étrangers, les œuvres mortes de nos navires se transforment en châteaux aériens, où l'on établit par surcroît des pièces d'artillerie légère, des masque-abris, des monte-charges, des passerelles volantes de plus en plus élevées, des compas de route, des appareils à gouverner, toutes servitudes nouvelles qui ne figuraient pas sur les plans primitifs.

Mais les lignes matérielles ne sont pas seules en défaut : ce qui manque le plus à notre marine, c'est l'unité des vues, une volonté forte, apte à commander et désireuse d'aboutir, la continuité dans le projet et dans l'effort. Nos ressources budgétaires s'éparpillent sur un nombre par trop grand de navires dissemblables. Nous abandonnons volontiers les routes droites pour nous égarer dans les chemins tortueux et compliqués. Vienne la guerre : nous aurons certes beaucoup de bateaux; mais combien difficile à résoudre le problème qui consistera à fondre tous ces éléments disparates dans un ensemble harmonique et vibrant!

A vrai dire, ce défaut d'homogénéité dont souffre notre marine — défaut qui se voit dans le détail comme dans l'ensemble de nos constructions — tient à des causes nombreuses et complexes, qui ont trouvé leur expression synthétique parfaite dans l'aphorisme suivant : « La France a un budget trop parcimonieux pour ses ambitions ou des ambitions trop vastes pour son budget[1]. » L'historique de nos mises en

1. Bertin, *État actuel des marines de guerre*, déjà cité.

chantier, depuis vingt ans, serait particulièrement édifiant s'il entrait dans nos intentions de récriminer inutilement sur le passé. Nous verrions ainsi qu'on a développé tous les systèmes, un peu au hasard, et abordé tous les types, jusques et y compris la frégate en bois.

Cet état de choses, si préjudiciable à notre puissance navale, traduisait fidèlement la confusion qui régnait dans les esprits. Ferions-nous la guerre uniquement avec des bateaux minuscules? Nous contenterions-nous de garde-côtes, bons, dans une certaine mesure, près du rivage, mais impuissants en haute mer? Continuerions-nous à construire de gros mastodontes, représentant une portion si notable de la fortune publique, pour les voir couler bas au choc d'une simple torpille? Ne valait-il pas mieux chercher dans le navire léger mais ultra-rapide, l'engin qui porterait les coups décisifs en détruisant la navigation commerciale, et qui, grâce à sa supériorité de marche, échapperait toujours aux croiseurs ennemis?... etc.

A la distance où nous en sommes, cette époque de transition, de doute et de tâtonnement, où faillit sombrer notre puissance maritime, apparaît comme un vrai cauchemar... Heureusement, les marins, étrangers pour la plupart à toutes ces polémiques, sentaient bien que les escadres constituaient la seule force vraiment redoutable au service du pays. Les escadres ont survécu, elles ont subsisté sans désemparer; elles nous ont conservé des traditions précieuses qui sont le fruit des travaux accumulés par plusieurs générations d'officiers. Si on les avait sacrifiées, personne n'aurait plus en France, à l'heure actuelle, la moindre idée de la guerre sur mer. En outre, pour remplacer nos vieilles unités de combat qui tombaient en ruine, on a continué, de-ci de-là, à mettre en chantier quelque bon cuirassé, quelque bon croiseur,

Les effets de cette persévérance salutaire vont se faire sentir bientôt. Si l'intégralité de nos budgets ne fut pas toujours employée très utilement, du moins de grosses épaves ont surnagé et nous en recueillons déjà le bénéfice.



Cependant, il semble que nous soyons aujourd'hui acculés à une nouvelle impasse... En voulant associer deux idées divergentes, la guerre d'escadre et la guerre de course, nous avons abouti à un moyen terme qui a la bonne fortune de rallier presque tous les suffrages. Nous voulons parler du *croiseur-cuirassé*, navire à prétentions multiples, qui paraît résumer, grâce à son heureuse appellation, toutes les vertus qui sont propres au croiseur et au cuirassé. En France, nous sommes tous plus ou moins enclins à nous laisser séduire par une formule bien appropriée, offrant toute apparence de logique, et nous adoptons la chose d'enthousiasme lorsque le mot nous plaît. Ce vocable de croiseur-cuirassé a produit ce miracle, bien que les déplacements qu'il caractérise varient de quatre mille cinq cents à onze mille tonneaux. Il y a place entre ces deux extrêmes pour bien des navires différents!

Assurément, cette classe de bâtiments répond à un desideratum manifeste : construire des bateaux moins lourds et moins coûteux que les cuirassés; mieux armés et mieux défendus que les croiseurs; participant dans une certaine mesure aux qualités défensives des premiers, à la mobilité et à l'endurance des seconds; devant, en fin de compte, tenir lieu des uns et des autres pour tous les services de la guerre : c'est à coup sûr le comble de l'utilisation budgétaire et c'est aussi le comble de l'art. Malheureusement, on oublie qu'une unité de combat n'est, suivant l'expression consacrée, qu'un compromis; qu'elle paye toujours de quelque grave défaut le développement donné à l'un de ses éléments de force : qu'on n'en a jamais, tout compte fait, que pour son argent, et que les résultats atteints ne valent que dans la mesure du tonnage réalisé. Enfin, on néglige ou on dédaigne, en mettant sur cale des navires de cent quarante-trois mètres de long, les nécessités du groupement. Et nous revenons toujours là, parce que c'est la question primordiale, la seule qui intéresse directement notre puissance maritime : construisons-nous des bâtiments pour en tirer parti isolément, ou bien les destinons-nous à coopérer avec nos forces navales actuelles,

Prenons comme exemple le *Jeanne d'Arc*, croiseur-cuirassé de onze mille tonneaux, dont la longueur atteint cent quarante-trois mètres et la vitesse vingt-trois nœuds. Il suffit de connaître le nom de l'auteur du plan pour être assurés que nous aurons là un magnifique navire, réalisant pleinement les conditions imposées à l'éminent ingénieur qui en a tracé les devis. Mais lorsque ce superbe spécimen d'architecture navale sera parachevé, lorsqu'il déploiera fièrement ses couleurs, à quel service pourra-t-on bien l'employer?... Il ne nous appartient pas de répondre à cette embarrassante question. Ce qu'on peut tenir pour évident, c'est qu'on n'a jamais songé, étant données la faible armure et la longueur extrême de ce bâtiment, à l'adjoindre à une escadre dans le but de le mettre en ligne. Et si c'est cela qu'on a voulu pourtant, tout le monde reconnaîtra que cette vitesse de vingt-trois nœuds et l'énorme approvisionnement de charbon enfermé dans les flancs du *Jeanne d'Arc* perdent toute raison d'être.

On nous objectera avec quelque apparence de raison que certains navires étrangers, tout récents, — et non des moindres, — classés parmi les cuirassés d'escadre, se rapprochent par bien des points du croiseur-cuirassé; qu'on tend de plus en plus à restreindre la protection pour en reporter le bénéfice sur la vitesse; que le *Jeanne d'Arc* et le *Canopus* (anglais) ont de nombreux points de similitude; enfin, que nous cherchons ici une simple querelle de mots... Il est vrai, en effet, que l'épaisseur de ceinture du *Canopus* atteint tout juste cent cinquante-deux millimètres. Mais, tout d'abord, il n'est pas prouvé que nos voisins n'aient pas à regretter cet amoindrissement apporté aux facultés défensives des cinq bâtiments de ce modèle. Ils ont d'ailleurs, avec leurs ceintures partielles, une manière singulière de comprendre la protection de la stabilité! En second lieu, le *Canopus* se distingue par son artillerie de perforation extrêmement puissante; sa vitesse ne prétend pas à plus de dix-huit nœuds, et sa longueur, la même que celle du type *Cæsar*, le rend parfaitement apte aux évolutions et aux manœuvres d'escadre.

Ce qui particularise d'une façon toute spéciale le croiseur-cuirassé, ce sont ses prétentions à la grande vitesse et le mépris

qu'il affecte, comptant sur cette vitesse, pour les gros projectiles de rupture. Sur cette donnée première — supériorité de marche — on a fondé toute une tactique appropriée, extrêmement ingénieuse, mais qui n'a qu'un tort : c'est d'être impraticable. En effet, ou bien les croiseurs-cuirassés sont destinés à combattre par groupes homogènes, distincts du reste de nos forces navales — et alors, on ne voit pas trop ce que celles-ci deviendraient en temps de guerre ni comment serait réalisée l'unité du commandement, et, de plus, le principe de l'homogénéité n'est guère respecté quand les déplacements varient de sept mille cinq cents à onze mille tonneaux; ou bien on les versera tout simplement dans les escadres, et alors leur supériorité de marche deviendra presque une gêne : leur longueur exagérée et leur protection précaire les rendront impropres au service de bâtiments de ligne. Quant à les employer uniquement comme éclaireurs, il est permis de penser que c'est là une utilisation par trop disproportionnée avec leur prix de revient.

Nous n'ignorons pas qu'il existe, en faveur de cette classe de bâtiments, quelques bons arguments qui ont tout l'air d'avoir prévalu dans les grands conseils de la marine. « Un navire de guerre doit être assez fort pour donner des coups et en recevoir. Un éclaireur d'extrême avant-garde doit pouvoir s'approcher de l'ennemi à distance assez courte pour bien le reconnaître et, peut-être, pour essuyer quelque bordée du vaisseau de tête, avant d'avoir eu le temps de virer cap pour cap. » Ces considérations ont bien leur valeur. Mais il nous semble qu'on commet ici une erreur de principe. Nous savons et nous avons dit l'importance du service de l'éclairage ; mais il ne faut pas l'exagérer. Que penser, en effet, d'un organisme vivant qui aurait concentré toute son énergie dans ses yeux et qui ne garderait, pour attaquer ou se défendre, que des membres débiles?... C'est à une aberration de cette nature qu'on obéit, en attribuant aux éclaireurs des dimensions et des moyens défensifs exagérés. Les préoccupations de toute espèce que ce service a fait naître, les problèmes cinématiques qu'il a soulevés, les exercices multipliés auxquels il a donné lieu, ont fini par voiler l'objet essentiel de nos forces navales, celui pour lequel elles sont uniquement cons-

tituées et qui est de combattre. L'accessoire est en train de prendre place avant le principal. Certes, si nos budgets pouvaient s'enfler démesurément, si nous avions la faculté de dépenser sans compter, le croiseur-cuirassé de onze mille ou douze mille tonnes représenterait assurément l'éclaireur idéal. Mais il faut en rabattre; nos ressources sont limitées et la plus grosse part doit aller aux vrais navires de combat, aux vaisseaux de ligne, qui supporteront tout l'effort de l'adversaire.

En définitive, on ignore encore à quels services de guerre le croiseur-cuirassé pourra s'employer. A l'inverse du véritable cuirassé, qui a sa place dans la ligne de bataille, et du croiseur moyen qu'on peut concevoir suffisamment rapide, maniable et endurant, il ne répond à aucune idée tactique précise, logique, irréfutable. A notre avis — et ceci en raison des pratiques constantes de la marine française — cette classe de bâtiments n'est que la résultante obligée des efforts systématiques qui nous ont toujours poussés vers le déplacement minimum. Elle nous donne la formule exacte de la flotte minimum, comme le *Henri IV* celle du vaisseau de ligne minimum. Une pareille flotte peut, en attendant mieux, donner satisfaction à l'Italie, dont le déficit croît tous les jours; elle a pu faire illusion à l'Espagne qui avait pour ambition première de résister à la marine américaine dans les mers des Antilles; elle ne saurait nous contenter, nous qui avons des devoirs plus impérieux et des obligations plus étendues. Et vraiment, quand on y songe, le rôle que les Espagnols avaient assigné au *Christophe-Colomb* et à ses congénères — encore que les événements n'aient guère répondu à leurs espérances — ce rôle de surveillance en croisière lointaine est bien celui qui convient le mieux au croiseur-cuirassé. Si jamais nous devons entrer en lutte avec la République de Libéria — nous mentionnons ce pays pour n'en nommer aucun autre — nous trouverons dans ce matériel tous les éléments nécessaires au triomphe de nos revendications. Par malheur, les croiseurs-cuirassés deviendront bientôt insuffisants pour réduire certaines puissances exotiques qu'il n'est pas besoin de désigner plus clairement.

On n'a pas craint d'affirmer qu'une escadre composée de

croiseurs-cuirassés peut offrir le combat avec avantage à n'importe quelle flotte blindée. Afin de savoir jusqu'à quel point cette prétention frise le paradoxe, nous allons essayer de saisir la physionomie d'une bataille navale.

Voici donc en présence deux escadres ennemies, comportant de part et d'autre un nombre égal de vaisseaux cuirassés et de croiseurs. Les vaisseaux n'ont pas d'autres obligations que de combattre en ligne, suivant la formation adoptée par le commandant en chef, et d'évoluer, au signal de celui-ci, tous ensemble ou par la contre-marche, en se rapprochant aussi scrupuleusement que possible des conditions ordinaires du temps de paix. Par ailleurs, ils offrent leurs robustes murailles aux coups de l'adversaire. Ils doivent en retour faire à ce dernier tout le mal qui est en leur pouvoir. Le rôle des croiseurs est plus complexe : il exige du chef qui aura l'honneur de les commander, un sang-froid imperturbable, un coup d'œil d'aigle, une supériorité de manœuvre exceptionnelle, toutes facultés qui lui permettront de saisir au vol l'occasion de déjouer les combinaisons de l'ennemi. Rassemblés en groupe compact, *hors la ligne*, les croiseurs, qui ont découvert cet ennemi et signalé son approche, assistent tout d'abord à la lutte des vaisseaux sans y prendre part. Mais si l'escadre adverse s'efforce d'envelopper l'une des ailes de leur parti et de l'anéantir entre deux feux, ils doivent fondre sur elle à toute allure et grâce à la bordée intensive de leur artillerie rapide, opérer la diversion la plus efficace. Ils doivent aussi, le cas échéant, entreprendre pour leur propre compte cette manœuvre qu'ils ont la mission de faire échouer quand c'est l'ennemi qui la tente. Tout ceci est donc une affaire de coup d'œil, de prompte décision, de sens affiné de la guerre...

Mais revenons aux cuirassés.

Il semble admis désormais — nous disons : il semble, car c'est le propre du génie de dérouter les présomptions les mieux assises — que les deux escadres adverses ne chercheront pas dans le principe à se pénétrer; qu'elles peloteront en attendant partie et qu'elles engageront la lutte à distance par un duel d'artillerie moyenne. Toutefois, au bout d'un certain nombre de passes, de contre-passes, d'évolutions de toute sorte (chaque groupe blindé sentant d'ailleurs qu'il

dépense ses projectiles en pure perte), les deux adversaires se rapprocheront l'un de l'autre assez pour ouvrir le feu des grosses pièces. Ce sera la deuxième phase de la bataille, celle pendant laquelle on échangera les coups les plus meurtriers. Enfin, l'un des deux groupes. moins bien exercé au tir ou moins bien pourvu en artillerie. pliant sous le faix et voulant jouer son va-tout. tourne brusquement ses éperons vers l'ennemi. Alors. les deux escadres se pénètrent et se croisent. Pendant un instant, c'est une mêlée terrible où la torpille entre à son tour en jeu. Puis. l'une et l'autre plus ou moins meurtries se reforment du bord opposé. et la mêlée recommence peu après, une fois, deux fois... jusqu'à ce que les dommages soufferts d'un côté rendent le combat par trop inégal. L'escadre vaincue prend chasse, comptant sur ses croiseurs pour couvrir sa retraite et arrêter l'escadre triomphante qui la suit, et achève, au passage, les traînards et les éclopés.

La journée est terminée. La fortune des armes s'est prononcée nettement en faveur de la meilleure discipline du feu, ou, à valeur égale. de l'artillerie la plus puissante. de la protection la plus robuste.

Nous devons constater en passant le rôle très secondaire que joue la vitesse dans cette partie terrible. A vrai dire, cet élément de force n'acquiert toute son importance qu'au moment où la bataille n'est même plus disputée, où l'escadre vaincue cherche à échapper par la fuite aux éperons et aux bordées du vainqueur. Ceci est grandement à considérer quand il s'agit d'opter entre une vitesse supérieure et un armement plus puissant ou une protection plus étendue. Car nous ne supposons pas qu'en aucun pays on ait jamais mis à flot de vrais navires de combat avec l'arrière-pensée d'assurer leur défection. Il faut remarquer également — en nous maintenant toujours dans le domaine conjectural — qu'aucune des deux escadres adverses n'obtient d'effets réellement utiles avant que les distances aient permis d'ouvrir le feu de l'artillerie de rupture. Jusque-là, les pièces de moyen calibre ont bien pu exercer quelques ravages. démolir quelques superstructures et paralyser quelques canons légers. mais les éléments essentiels à la marche des navires, ainsi que leurs moyens d'action offensifs et défensifs, sont restés à peu près

intacts. Aucun organisme vital n'a souffert. En définitive, la victoire ne se décide que dans l'engagement à courte portée et, au besoin, le corps à corps.

Il n'en faut pas davantage pour nous amener à conclure qu'une escadre de croiseurs-cuirassés, aussi rapide qu'on la suppose, restera totalement impuissante en présence d'adversaires mieux armés et plus fortement défendus. Son blindage léger ne lui permettant pas d'affronter le souffle de grosses pièces, elle se trouvera dans l'obligation de se maintenir à distance respectueuse de l'ennemi. De là elle pourra harceler celui-ci, lancer sur lui une grêle de projectiles, dont une bonne moitié manquera le but[1]. En fin de compte, elle n'obtiendra aucun effet décisif. D'ailleurs, à ce métier, elle aura vite épuisé ses munitions et on la verra rentrer au port en toute hâte pour se réapprovisionner. Au demeurant, guerre à coups d'épingle, action indécise, perte de contact, résultat à peu près nul. Ce n'est pas, semble-t-il, pareil dénouement que doivent préparer les trois cents millions de notre budget annuel.

Chose curieuse à constater! L'Angleterre, qui attache plus de prix qu'aucune autre puissance à la suprématie navale et qui suit avec une attention scrupuleuse les mises en chantier de l'étranger, vient à peine d'aborder la construction du croiseur-cuirassé. Ce faisant, elle cède, sans nul doute, à l'entraînement général. Sa flotte actuelle atteint, d'ailleurs, de telles proportions qu'elle peut se permettre toutes les fantaisies. Mais en prenant cette détermination, nos voisins se sont placés tout de suite au premier rang : les quatre bateaux de ce type qu'ils viennent de commander à l'industrie privée atteindront douze mille tonneaux, et nous inclinons à croire, jusqu'à preuve du contraire, qu'ils sont destinés à réaliser le navire autonome, pouvant concourir efficacement à la protection du commerce britannique, et non à constituer, en se groupant, des escadres homogènes d'un nouveau modèle. Quoi qu'il en soit, parmi les soixante-dix-huit croiseurs de tout rang que la marine anglaise a mis en service depuis le *Naval Defence Act* et dont les déplacements varient de trois

1. A quatre mille mètres, les probabilités d'atteindre un cuirassé avec notre artillerie moyenne ne dépassent pas, croyons-nous, 50 pour cent.

mille à quatorze mille cinq cents tonneaux, on n'en trouve pas un seul répondant à notre *Dupuy-de-Lôme* qui date pourtant d'une douzaine d'années déjà. Les sept navires à ceinture partielle du type *Aurora* sont antérieurs à cette époque et n'ont pas été renouvelés. Nous sommes donc en droit d'en inférer que nos voisins ont considéré, après un premier essai, cette conception hybride comme une faute, du moins en ce qui concerne le service des escadres. S'ils y reviennent aujourd'hui, s'ils ont l'air d'avoir changé d'avis, c'est que leur magnifique flotte de *battleships* leur donne une base assez solide pour qu'ils puissent envisager avec sérénité toutes les hypothèses de coalitions.

***

Les marins anglais n'ont pas paru s'émouvoir davantage du développement que nous avons donné, en France, à la classe de nos sous-marins, classe que nous avons honorée, il y a trois ans, d'un retentissant concours public. Et vraiment, on ne saurait leur imputer à crime la parfaite quiétude qu'ils témoignent en cette matière. Ils sauront bien, le cas échéant, mettre à profit nos expériences, si elles réussissent. En attendant, ils demeurent sceptiques : ils n'éprouvent aucune hâte d'aller sous l'eau et se contentent d'avoir en mains tous les éléments nécessaires pour rester les maîtres à la surface.

Le sous-marin est, en effet, une merveilleuse trouvaille de cabinet, un sujet d'étude inépuisable qui peut mettre en relief certains officiers travailleurs ayant tourné de ce côté toute leur activité intellectuelle, mais à cela se borne son utilité pratique. Tant qu'on n'aura pas résolu le problème de la vision sous l'eau, le torpilleur sous-marin, aussi idéalement parfait qu'on le suppose par ailleurs, sera comme l'aveugle de l'Écriture « qui avait des yeux, mais qui n'y voyait point ». Qu'on imagine un navire de guerre dont la passerelle serait à fond de cale : tel est, sans exagération ni ironie, ce redoutable adversaire. Dès qu'il plonge, le voilà paralysé par la nuit qui l'enveloppe. La mer est vaste cependant, et pour atteindre un but qui s'y meut en toute liberté, la première condition à réaliser serait de dissiper l'ombre et de ramener la clarté.

Il semblait qu'une infirmité organique aussi fâcheuse dût être un obstacle insurmontable à toute tentative de navigation sous-marine, du moins au point de vue du combat, car l'utilisation industrielle se devine et a déjà, dit-on, porté ses fruits. En France, nous avons pensé le contraire, et tant qu'on n'y affectera que des sommes minimes, à titre d'expérience, on pourra trouver peut-être que nous payons un peu cher la solution d'un problème mécanique fort intéressant; mais il serait exagéré de prétendre que notre système défensif en demeure compromis. C'est là, en somme, une innocente manie, qui n'a pas grand retentissement sur le budget et qui n'empêche pas nos voisins d'outre-Manche de dormir tranquilles.

Cependant, quand on aura porté cet engin au plus haut degré de perfection qu'il puisse atteindre, on s'avisera peut-être qu'il n'est dangereux que pour ceux qui le manient et qu'il ne remplit pas toutes les conditions qu'on est en droit d'exiger d'une arme de guerre, notamment celle-ci qui paraît essentielle : pouvoir être dirigée avec sûreté à l'encontre de l'ennemi. Alors, cet épouvantail à moineaux ira rejoindre, dans le domaine des vieilles utopies et des antiques légendes, le fameux microbe de la mer, le torpilleur minuscule de quarante tonneaux, qu'on devait lancer à l'aventure à travers l'Atlantique, pour couler sur sa route les croiseurs et les paquebots de la perfide Albion...

Ce n'est vraiment pas par ces petits côtés qu'il convient d'envisager l'importante question de notre puissance maritime; ce n'est pas en voyant mesquin, en cherchant la difficulté sans cesse plus aiguë que nous reprendrons sur mer le rang qui aurait dû nous appartenir toujours.

Hâtons-nous de revenir à de plus saines traditions: apportons tous nos soins à l'organisation de nos escadres, à leur constitution rationnelle, basée sur l'expérience, le raisonnement tactique et, aussi, le simple bon sens. N'hésitons pas à mettre en chantier les plus puissantes unités de combat qui puissent se voir à flot; donnons-leur, comme corollaire, la flotte de croiseurs moyens et de contre-torpilleurs dont elles ont besoin pour s'éclairer et pour se défendre contre les surprises de jour de nuit.

N'affligeons pas plus longtemps nos bateaux de ces formes tourmentées, de ces énormes superstructures qui préparent à souhait le chavirement. Quand bien même la densité du feu et les champs de tir devraient en souffrir légèrement, allons à la sobriété de lignes qui, seule, fait les navires solides au mauvais temps. En d'autres termes, soyons marins avant d'être soldats.

Le service de nos stations d'outre-mer ne doit entrer dans nos préoccupations que tout à fait au second plan. Nous aurons bien assez de navires, pas bons à grand'chose, dans les escadres, pour aller montrer le pavillon de la France, le faire respecter et le défendre. On ne saurait trop se pénétrer de l'idée que la mère patrie n'a rien à redouter pour ses colonies lointaines, qu'aucune tentative contre celles-ci ne se peut imaginer, tant que nous posséderons à portée de la main une armée formidable, ainsi qu'une flotte imposante prête à toutes les éventualités de la guerre dans les mers européennes.

Et ce résultat peut être atteint au bout de peu de temps avec les dotations annuelles qu'on nous promet, si nos conceptions stratégiques demeurent claires, si nos budgets ne s'éparpillent point sur des unités trop nombreuses et disparates, si nous écartons résolument de nos chantiers toutes les catégories de navires à qui on ne peut assigner un rôle parfaitement défini pendant le combat d'escadre.

L'unité et la simplicité de vues : la clarté dans les méthodes de travail : la continuité dans le projet sagement mûri et dans l'effort consécutif : voilà ce que nous souhaitons en terminant à notre marine de guerre, que nous voudrions voir dans un avenir prochain plus grande et plus forte pour le service du pays, plus ardente et plus glorieuse pour son relèvement moral.

E. TOURNIER

LA VIE DE JOURNAL[1]

SCÈNES ET PORTRAITS

I

SCHOLL

Tout le monde connaît Scholl, et l'a vu aux premières ou aux assauts, avec son air « sous les armes », sa myopie menaçante, sa rosette et son gros monocle. Les trois quarts des mots heureux qui courent Paris se retrouvent dans ses quarante ans de chroniques, et il est bien vraiment l'homme de journal le plus originalement spirituel que nous ayons eu, violent, léger, brillant, hypocondriaque et drôle...

Quand vous demandez à Scholl comment il a débuté, il vous répond simplement :

— Au lycée, en 1849, dans *l'Écho Rochelais*... Un roman, soixante feuilletons : *Le Comte de Blangis, histoire d'une infamie.*

— Et cette infamie ?

Scholl s'ajuste alors son monocle sur l'œil, et, fronçant le sourcil, avec un geste d'oubli total :

— Je ne me rappelle même plus de quoi il pouvait être question...

Ce *Comte de Blangis* n'en était pas moins le premier pas

1. Voir la *Revue* des 15 août 1895 et 1er septembre 1896.

dans le journalisme, et le premier pas dès le collège, car Scholl, dès sa rhétorique, ne rêvait déjà que feuilletons, échos et chroniques. Il envoyait, en philosophie, des « mots de la fin » au *Corsaire*.

— Comment ! lui disait son père qui était notaire à La Rochelle, tu veux aller à Paris pour crever de faim, quand tu as six mille francs de rente toutes trouvées dans mon étude...

— J'aime mieux Paris, disait Scholl.

— Comme tu voudras !... Mais je ne t'y ferai pas un sou...

— Ça m'est égal, répétait Scholl, j'aime mieux Paris...

Malgré tout, cependant, le père Scholl payait le voyage et finissait même, en conduisant son fils au coche — c'était encore le temps du coche — par lui promettre une petite pension mensuelle. Puis, le coche partait, et, quelques semaines plus tard, en plein mois d'août, à l'époque où Paris est presque désert, Aurélien y débarquait, tout impatient de s'y voir, avec une lettre d'introduction auprès d'un vieil acteur nommé Drouville. Ce Drouville habitait le quartier du Château-d'Eau, et Scholl, immédiatement, allait chez lui, sonnait, se faisait annoncer, lui demandait ce qu'il fallait faire, où il fallait loger, et Drouville, sans sourciller :

— Si vous voulez faire du théâtre, logez-vous dans ce quartier-ci.

Mot de boulevard, et qui tombe, dès le premier jour, dans la cervelle de l'homme qui sera le roi du boulevard ! Et Scholl, sans hésiter, se logeait en effet dans ce quartier-là, louait une chambre meublée rue du Château-d'Eau même, et, le soir, couchait enfin sous un toit parisien... Au milieu de la nuit, seulement, il était réveillé par des démangeaisons, allumait sa bougie, et que voyait-il?... Des petites bêtes plates qui couraient sur les draps, et qui ressemblaient à des lentilles. Il n'en avait pas encore vu, mais il avait entendu parler d'elles, et sauta vite de son lit, brusquement pris d'horreur pour le quartier où il fallait loger pour faire du théâtre. Le jour, d'ailleurs, commençait à se lever. Il s'habilla, descendit, et demanda la porte. Mais toute la maison dormait : on y était sans doute habitué aux lentilles qui

avaient des pattes : personne ne répondait, et la porte ne s'ouvrait pas. Alors, il appelait de nouveau, cognait au carreau de la loge, et y apercevait enfin, dans le demi-jour... la fille du concierge qui allait toute nue tirer le cordon...

« C'est la vie de Paris qui commence! » pensait Scholl en s'en allant.

Et il se retrouvait dans la rue... Mais tout y était fermé. Personne... Pas un fiacre... Pas même un ivrogne... Pas même une balayeuse... Il se sentait repris de sommeil ; il y avait là un banc : il s'y coucha... La vie de Paris continuait...

Il y eut bien vraiment sous l'Empire, il faut le croire, un moment où la presse n'eut pas tout son franc-parler. Interdiction de faire de la politique! Pas d'attaque détournée aux pouvoirs établis! Pas de chronique, de fantaisie, de caricature, de légende, de mots trop impertinents ! Rien de la liberté, ni de la cohue qui en résulte. Il existait pourtant des journaux, mais en petit nombre ; la presse était un salon au lieu d'être une place publique, et un article bien fait, une indiscrétion amusante, une critique juste, avaient toujours alors leur prix. On parlait pendant quinze jours d'une bonne étude littéraire ou d'un bon dessin, et l'on s'ingéniait d'autant plus, pour attirer l'abonné, qu'on en avait moins les moyens. Il fallait être fin, adroit, fantaisiste, inventif ; et Scholl, à ce moment-là, donna, dans *la Naïade*, le dernier mot de la singularité. Un journal, quand on se baigne, est incommode. Il tombe dans l'eau, s'y met en pâte, et vous y déteint dans les doigts. On vous apporte bien un pupitre, mais le pupitre n'empêche rien, vous gêne, et finit même par s'effondrer sur vous. *La Naïade, journal des baigneurs*, supprimait ces inconvénients! Elle était imprimée sur une feuille de caoutchouc, à la fois gazette et serviette, l'encre n'en déteignait pas, et vous pouviez, à volonté, la laisser traîner dans le bain, l'y reprendre, l'y tordre, l'y redéployer, et vous essuyer même avec. Et tout ce qui plaît ou instruit vous était agréablement servi sur ce journal-essuie-mains : contes, chroniques, articles d'art, échos, bons mots, bruits de coulisse, poésies, rébus ! On tirait *la Naïade* de l'eau pour y lire l'article de tête, on l'y laissait recouler pour barboter un instant, puis on la repêchait pour les maximes ou le feuilleton. C'était précieux.

Et quelle clientèle sûre, bien définie, facile à recruter! Le placier entrait dans l'établissement, se mettait au bain, sonnait, et, immédiatement :

— Garçon, *la Naïade*.

— *La Naïade*, monsieur?

— Oui, *la Naïade*!... Comment?... Vous n'avez pas *la Naïade*?...

Et tous les établissements de bain avaient *la Naïade*. Elle était dans toutes les baignoires.

Combien vécut *la Naïade*?... Deux ou trois ans plus tard, elle surnageait peut-être encore dans quelques maisons, mais Scholl n'en était plus. Il faisait les « Coulisses » au *Figaro*, et habitait, rue Laffitte, un appartement d'homme arrivé.

— Vous logez rue Laffitte? lui avait demandé Villemessant.

— Pas encore, lui avait dit Scholl, mais je compte y loger.

— Et qu'attendez-vous?

— Des meubles.

— Comment!... Vous n'avez pas de meubles?... Eh bien, je vous ouvre à la caisse un crédit de cinq mille francs pour vous en acheter... Allez, vous êtes meublé...

Les temps difficiles étaient passés, et ils étaient même loin! Nadar venait de publier son « Panthéon », où figuraient tous les contemporains notoires. Têtes de monstres et corps d'insectes, barbes incultes et mentons rasés, fronts de penseurs et bouches de satiristes, moustaches militaires et favoris d'hommes de loi, toutes les physionomies de l'époque y défilaient. Et qui apercevait-on, au milieu de la mascarade, au centre de la procession qui tournait en se mordant la queue? Un petit Scholl, monocle à l'œil, et qui jugeait le défilé, narquoisement assis sur la « caisse ».

La « caisse »! C'était, à ce moment-là, une assiette assez rare pour un journaliste, et Scholl devait être content du siège. Il n'avait plus seulement de l'esprit, mais de l'esprit qui se payait cher, qui avait cours, et, rien qu'à en avoir, il gagnait, pour ses débuts, ses douze ou quinze mille francs par an. Où étaient les craintes du père Scholl, et ses « six mille francs de rente toutes trouvées »? Que pouvait-il bien penser de son fils, lorsqu'il l'apercevait, aux devantures

des libraires, assis sur la « caisse », dans le Panthéon-Nadar? C'était précisément ce qu'Aurélien voulait savoir, et il allait, un été, passer les vacances dans sa famille, à Bordeaux. Il retrouvait là des amis, en faisait de nouveaux, et déjeunait, un jour, au *Chapon Fin*, avec un certain M. B..., le patron des *Cent mille Paletots*, quand M. B... lui demandait tout en déjeunant :

— Ah çà! vous qui connaissez tout Paris, y connaissez-vous un certain Osiris?

— Osiris? répondait Scholl. Mais je ne connais que lui.

— Est-ce qu'il est bien dans ses affaires?

— Si Osiris est bien dans ses affaires?... Fichtre!... Mais tout à fait bien!... Il doit bien avoir aujourd'hui dans les trois ou quatre millions.

— Trois ou quatre millions?

— Mais parfaitement!

— Diable!... Et qu'est-ce qu'on dit de lui?... Il est gentil garçon?

— Mais très gentil garçon!

— Il ne fait pas trop le fier?

— Mais non, pas du tout!

— Il a raison, ça ne lui irait pas.

— Ça ne lui irait pas?... Pourquoi donc ça?...

— Mon cher, lui racontait alors M. B..., tel que vous me voyez maintenant moi-même, à la tête d'une grosse maison, j'ai commencé dans une baraque, et les *Cent mille Paletots* d'il y a dix ans n'étaient pas, il s'en faut, les *Cent mille Paletots* d'aujourd'hui... Je vendais en plein air, comme à la foire, on essayait sur une estrade, et toutes les fois que j'avais vendu un article... rrran... un roulement de tambour... Et savez-vous qui j'avais pour tapin?... Osiris!

— Osiris-Iflla?

— Osiris-Iflla?

— Eh bien, dit Scholl, le tambour a fait du chemin.

— Oui, mais c'est égal!... Trois ou quatre millions!... Moi qui le vois toujours là... Allez, un patetot de vendu!... Rrran...

L'histoire, à la rentrée, avait un succès fou dans les « Coulisses » du *Figaro*. Mais le « tambour » se fâchait,

il y avait échange de témoins, rencontre, et Scholl égratignait Osiris à la main...

Le soir même, Villemessant courait à la recherche du « coulissier » triomphant. et finissait par le relancer chez Grossetête. où il le trouvait dînant avec mademoiselle X... Il entrait sans façon. s'asseyait, prenait le café, causait de l'affaire, la déclarait « excellente pour le journal », allumait un cigare, se levait, s'en allait, félicitait encore Scholl, et laissait, comme compliment, cinq cents francs dans une assiette.

Un mois plus tard, les combattants s'étaient réconciliés. Le « tambour » avait réfléchi, s'était dit qu'après tout l'histoire n'était que flatteuse, et ne manqua jamais d'envoyer chaque année une caisse de son fameux vin de La Tour Blanche à son « coulissier », en souvenir de ses « coulisses ».

Vous avez lu les *Quarante Médaillons* de Barbey d'Aurévilly... Scholl aurait encore eu là, s'il l'avait voulu. et si l'on n'était pas dans les journaux aussi discret qu'indiscret, un joli sujet de « coulisses ».

Il avait fondé *le Nain Jaune*. et y recevait, un jour, la visite d'un monsieur qui lui remettait un manuscrit. C'étaient les quarante portraits des quarante académiciens. les « Quarante », et traités avec une vigueur magistrale, mais dans une note si féroce, que Scholl dit à l'auteur :

— Admirable. mais impossible !... Ces portraits-là ne pourraient paraître que sous une signature autorisée, et comme vous tenez certainement à signer...

— Mais non ! disait le monsieur.

— Vous n'y tenez pas ?

— Mais pas du tout !... Je signerai si vous le voulez, mais je ne signerai pas si vous ne le voulez pas.

— Alors, dit Scholl, je vais chercher quelqu'un...

Et il lisait, le lendemain, les *Quarante Médaillons* à Théophile Silvestre, l'admirable écrivain des *Peintres français*.

— Eh bien ? lui demandait Scholl après la lecture.

— Superbe ! disait Silvestre.

— Veux-tu signer ?

— Merci !... J'ai demandé l'autorisation de faire un journal

politique, et on me l'a promise, à la condition que je serais sage... Mais toi, pourquoi ne signes-tu pas?

— Oh! moi, répondait Scholl, je suis déjà cité à chaque instant au parquet pour un article ou pour un autre, j'ai déjà des ennemis de tous les côtés... Je ne veux pas m'en faire quarante de plus d'un seul coup!...

Les signataires, décidément, ne foisonnaient pas... Mais on avait compté sans Barbey d'Aurevilly, à qui Scholl finissait par lire aussi les fameux *Quarante médaillons*.

— Eh bien?

— Magnifique!

— Et vous signez?

— Quand on voudra...

Et Barbey prenait le manuscrit, l'emportait chez lui, y rajoutait, l'aggravait, y mettait son burin, le marquait de son encre, et les *Quarante médaillons* paraissaient, triomphalement signés de lui.

C'est à cette époque du *Nain Jaune* que Scholl devient vraiment l'homme d'esprit de Paris, et non seulement dans ses articles, mais dans la vie, dans le monde, au café. Que ne raconterait pas le « guéridon de Tortoni », si on y avait mis un phonographe? On y a terriblement ri, à Tortoni; — et le plus grand succès de rire qu'on ait jamais obtenu, c'est Scholl, d'ailleurs, qui a certainement dû le remporter.

Je prenais, une année, les bains de mer à Cayeux, et je venais, un matin, d'y ouvrir l'*Événement*, quand un gros titre en vedette me sautait aux yeux : *Incendie du Vaudeville*. C'était une de ces fantaisies au vitriol comme Scholl en a écrit quelques-unes. « Le Vaudeville, lisait-on, n'est plus, à l'heure qu'il est, qu'un monceau de décombres... » Le feu avait soi-disant pris la veille, pendant une première représentation, et tout le Paris mondain, politique, littéraire et diplomatique, toute la critique dramatique y étaient restés. On accumulait captieusement les petits faits les plus précis, dans un parfait pastiche de reportage méticuleux, et les détails tragiques, les horreurs spéciales, les actes d'affolement ou d'héroïsme, le courage et le sang-froid du préfet de police, du colonel des pompiers, du ministre de l'intérieur, tout y était. On citait même les pharmaciens chez qui

certaines victimes, dont on donnait les noms, avaient été transportées. Le tableau était terrifiant, et le cœur se serrait, les larmes vous venaient aux yeux, quand on découvrait brusquement, au plus dramatique du récit, un : « Lapommeraye cuit à point » qui vous donnait une secousse. La détente, alors, était irrésistible. D'abord, une seconde de stupéfaction... Lapommeraye « cuit à point »?... Comment, Lapommeraye cuit à point?... Puis, un immense fou rire vous saisissait, et je vois encore aujourd'hui, après plus de quinze ans passés, des lecteurs se tordant follement sur la plage, derrière des cabines, ou des carcasses des barques, sur « Lapommeraye cuit à point »!

La farce était atroce, mais magistrale, et, sur tous les baigneurs, pendant toute cette journée, « Lapommeraye cuit à point » reproduisit exactement le même effet : une angoisse particulière, crispante, une tension nerveuse horrible... puis, brusquement, « Lapommeraye cuit à point ». Alors, déclenchement, explosion, délire... On s'effondrait dans la gaieté.

Nous dînions quelques-uns, le soir, chez un vieux monsieur et une vieille dame, M. et madame L..., qui avaient un chalet dans le pays. M. L... était un ancien chef de bureau du ministère des finances. Joyeux, gros, tout rond, invariablement habillé d'un ample complet de flanelle blanche, il avait, à un œil, un petit relâchement de la glande lacrymale qui lui donnait comme un air perpétuel de pleurer de rire. Madame L..., toute ronde aussi, était comme lui la jovialité même.

— Eh bien! me demandait M. L..., en me recevant, avec la petite cascade qui lui rigolait sur la joue, quoi de neuf?

— Comment, quoi de neuf?... Vous ne savez pas ce qui est arrivé?

— Non. Quoi donc?

— Le Vaudeville a brûlé.

— Le Vau... Mais quand donc ça?

— Hier soir!... pendant une première représentation.

— Et les spectateurs?...

— On ne sait pas combien il y a de morts... Mais pas un critique n'a échappé!

M. et madame L... en restaient tous deux comme assommés.

Cependant, on se mettait à table, le père L... déployait sa serviette sur son estomac, madame L... la lui fixait aux épaules avec des épingles, puis, tout congestionné, il finissait par dire :

— Ah çà!... Mais il n'y a rien dans les journaux...

— Comment, il n'y a rien dans les journaux?... Quels journaux lisez-vous donc, monsieur L...?

— Mais le journal du pays... Quant au *Figaro*, il n'arrive que l'après-midi, et je ne le lis qu'en me couchant.

— Eh bien! tenez... Lisez *l'Événement*.

Alors, tout en lisant, il branlait la tête, s'exclamait, ronchonnait, rendait des notes basses extraordinaires... Puis, brusquement :

— Hi hi hi!...

Il venait d'arriver à « Lapommeraye cuit à point », et tout le monde s'esclaffait en même temps que lui, mais personne ne riait plus au bout d'un instant, car il devenait violet, étouffait, étranglait, et madame L..., très inquiète, finissait par se lever pour le soutenir.

— Ne ris plus!... Ne ris donc plus!...

Mais il ne s'arrêtait pas, et répétait seulement de temps à autre, avec une petite voix d'enfant pâmée :

— Lapommeraye cuit à point!... Lapommeraye cuit à point!... Alors, personne n'est mort?... Alors, pas de préfet de police?... Pas de ministre de l'intérieur?... Pas de pompiers?... Pas de pharmaciens?

Puis il retombait dans sa crise, et reprenait encore en suffoquant :

— Alors, pas de pharmaciens?... Pas de pompiers?... Pas de préfet de police?... Lapommeraye cuit à point!... Lapommeraye cuit à point!...

Il fallut l'emmener dans sa chambre: on ne le revit plus de la soirée, et la brave madame L... me disait en me rencontrant le lendemain :

— Eh bien, dites donc, cet article... Ah! je me souviendra de votre Scholl... Mon mari a failli avoir une attaque!...

On s'est demandé souvent pourquoi on ne publiait pas

l'*Esprit de Scholl*... On le fera, mais tous les ramasseurs de « mots de la fin » perdront ce jour-là leur gagne-pain. Et Scholl le sait, et veut rester la providence, le salut, le pélican des échotiers... « Monsieur, lui écrivait un jour mélancoliquement un correspondant, je relis au bas d'un de vos articles un mot déjà publié par vous dans l'un de vos anciens journaux, et cela m'a valu des ennuis dans le journal où je collabore. Je l'y avais déjà replacé moi-même... Puis-je vous demander, monsieur, si ce n'est pas être trop hardi... »

— Et voilà où j'en suis ! bougonnait Scholl en me racontant l'histoire. Je ne peux plus même reprendre mes vieux mots.

— C'est drôle !

— Eh bien! non, ça ne l'est même pas... La lettre est là, elle est triste...

II

LA PRESSE MÈNE A TOUT

Le pauvre Guérin s'est suicidé, et le drame est dans tous les journaux... Le malheureux garçon les avait quittés, et obtenu, à Argenteuil, un poste de receveur-buraliste. Guérin receveur-buraliste ! On ne se figurait pas Guérin buraliste. Et il avait pourtant rêvé bien autre chose... Hanté de l'idée d'une petite retraite, du bureau tranquille où il se serait reposé, de la petite place où rien ne vous dérange plus, il s'était presque vu, à une époque, sous une bien autre figure!

Le *N*... venait encore de subir une nouvelle combinaison. Un groupe de députés l'avait pris, et les rédacteurs, en arrivant à « la boîte », y avaient trouvé un grand monsieur basané, qui les avait reçus d'un air sec. C'était le nouveau directeur, un député des colonies, M. T..., et il n'avait pas l'air commode. Il passait, cependant, pour avoir fait lui-même du reportage, pour être un confrère, mais n'en semblait pas plus confraternel, et Guérin, qui était secrétaire de la rédaction, en avait pris particulièrement ombrage.

Guérin était le meilleur enfant du monde, et l'esprit ne lui

manquait pas. — il en avait même beaucoup — mais il ne comprenait la vie qu'entre le Café Américain et le Gymnase. Il se croyait à la campagne dès qu'il était place de la Concorde. On devine, dans ces conditions, ce que lui représentaient les colonies. Voué au boulevard depuis vingt ans, roulé par le flot de Paris comme un galet par la mer, il voyait tout à travers la déformation spéciale d'un monocle à fort numéro, qu'embrumait encore la fumée d'une perpétuelle cigarette, et il lui avait suffi d'entrevoir T... pour le prendre instantanément en grippe, comme il avait suffi à T... de se trouver en face de Guérin pour en avoir un haut-le-corps. L'antipathie avait été foudroyante.

— Qu'est-ce que tu penses du nouveau patron? lui avaient demandé les camarades.

Il avait répondu d'un ton nerveux :

— Ça n'est pas un directeur, c'est un négrier.

« Négrier » était peut-être excessif, mais il y avait peut-être aussi du vrai dans le mot, et le « négrier » manquait évidemment de bonhomie, surtout pour un reporter arrivé. Chose bizarre, il avait précisément fait son chemin, à ses débuts, comme garde du corps d'un secrétaire de rédaction. Toutes les nuits, lorsque tous les autres rédacteurs étaient partis, sauf le secrétaire, il restait seul à lui tenir compagnie dans les bureaux, ne s'en allait qu'avec lui, et le reconduisait jusqu'à sa porte. Grâce à ce métier-là, consciencieusement exercé pendant deux ans, il était arrivé à se consolider dans la maison comme reporter parlementaire, s'était fait de la partie une spécialité, et avait même, à la fin, dans le nombre des places à prendre, découvert une candidature pour lui. Pourquoi, après être parvenu par les secrétaires de rédaction, voulait-il leur faire payer, dans son âge mûr, les souliers qu'il avait usés à les reconduire à leur porte dans sa jeunesse? C'était son secret, mais ce qui était clair, c'est qu'il persécutait le brave Guérin avec la cruauté la plus froide.

— Ah çà! lui disait-il d'un air méprisant, qu'est-ce que c'est qu'un journal comme celui-là? C'est là que vous mettez la Bourse?... C'est là que vous me reléguez les nouvelles parlementaires?...

— Mon Dieu, monsieur T...

Mais le député des colonies lui coupait la parole comme avec un coup de matraque :

— C'est stupide!

— Pardon, monsieur...

— C'est idiot!

Et il mettait le bulletin à la place de l'article de fond, l'article de fond à la place du bulletin, en queue ce qui était en tête, en tête ce qui était en queue, et concluait brutalement :

— Quand on ne sait pas faire un métier, on ne le fait pas!

Guérin se retirait désespéré. Il avait eu l'idée d'un nouveau type de journal du soir, avec des chroniques, des échos, des indiscrétions, des « mots en losange », et T... lui sapait son œuvre. Il lui prenait ses rubriques, les brouillait, les lançait en l'air, les plaçait comme elles retombaient, et lui disait en le regardant de travers :

— Vous ne savez pas faire un journal!

— Mais, monsieur T...

— Vous ne savez pas faire un journal!!

— Mais pardon, monsieur T...

— Vous ne savez pas faire un journal!!!

Guérin ne répondait plus, mais prenait sa revanche le soir, au Café Américain, entre amis, à l'heure de l'apéritif, et le « négrier », à ce moment-là, passait un mauvais quart d'heure.

Au fond, la situation était intolérable, et le pauvre Guérin essuyait avanies sur avanies, supportées d'ailleurs stoïquement. Il assujettissait bien son monocle sur son œil avec une nervosité mal contenue, et sa cigarette lui tremblait bien au bout des doigts, mais il restait digne, et répondait simplement, avec une imperturbable déférence :

— Bien, monsieur T...! Bien, monsieur T...! Très bien, monsieur T...!

Quelquefois, il proposait un sujet d'article intéressant, et T...., alors, le trouvait invariablement dangereux.

— Bien, monsieur T...

Le sujet, d'autres fois, était inoffensif, et T..., alors, non moins invariablement, le trouvait sans intérêt.

— Bien, monsieur T..., répondait toujours Guérin.

Et il se rattrapait, à cinq heures, au moment du matador.

— Ah ! gémissait-il frémissant, en mêlant fébrilement les dominos, c'est bien un pur négrier !... Je le vois d'ici surveillant des plantations, avec des boucles d'oreilles, un grand chapeau et un pantalon de calicot !... Si tous les députés des colonies sont comme lui...

Et les avanies, dès le lendemain, recommençaient à pleuvoir. Les informations étaient vieilles ! Le journal mal mis en pages ! On avait manqué la vente ! Un « filet » avait compromis les cinq mille francs qu'on touchait sur les fonds secrets !... Un jour, enfin, comme coup suprême, le « négrier » supprimait les chroniques, et renvoyait les deux tiers des chroniqueurs, immédiatement remplacés par des gens à cheveux sales, qui apportaient des nouvelles parlementaires.

Le matador, ce soir-là, fut particulièrement orageux, et Guérin déclara avec colère :

— Ça n'est même pas un négrier, c'est un nègre ! Il y a entre nous une question de race !... C'est l'homme aux pères duquel les miens ont donné des coups de bâton, et pour qui l'heure de la vengeance est venue !... C'est la haine noire, la haine à mort... Ça ne pourra pas durer longtemps...

En effet, ça ne dura pas longtemps. Deux ou trois jours plus tard, le malheureux Guérin essuyait un nouvel affront, mais y répondait résolument, tenait tête, et T...., furieux, le jetait à la porte. La scène avait été terrible. Le « nègre » avait failli voir rouge.

Seulement qui payait encore les frais de la guerre ? C'était Guérin ! Il avait bien droit à une indemnité, mais comment l'obtenir ? Et s'il fallait plaider ?... Un procès ? Où pouvait bien le mener un procès ?... Recommencer, d'autre part, à courir la copie, les informations, les occasions de reportage ?... Il en avait assez, et se mettait à chercher une « petite place », la petite place qu'il devait rêver si longtemps, dans une administration. Il en parlait ; des amis s'entremettaient, et l'un des députés du X... promettait de s'en occuper.

— Voyez-vous, lui disait obligeamment le député, notre ami T... est un peu vif, mais n'est pas un mauvais homme, et puisque vous voulez une petite place, il vous en trouvera une lui-même... Seulement, quelle petite place voulez-vous ? Vous n'avez rien en vue ?

— Non !

— Vous ne tenez pas à Paris ?

— Mon Dieu... Paris !... Paris commence à me sortir par les yeux !

— Et vous ne vous sentez pas de préférence pour un poste ou pour un pays ?

— Ma foi non... je ne vois pas... Je voudrais seulement un petit poste... quelque chose... n'importe quoi... une petite place... Je suis fatigué de la vie de journal !

— C'est bon, nous verrons ça...

Et Guérin se rêvait déjà fonctionnaire, quand le « nègre », effectivement, deux ou trois semaines plus tard, l'invitait à venir le voir.

— Eh bien ! monsieur Guérin, voyons, vous ne m'en voulez plus ?

— Mais non, monsieur T..., mais non !

— Il y a eu entre nous un petit malentendu. Mais qu'est-ce que vous voulez ?... On ne s'entend pas toujours... Chacun comprend le journalisme à sa façon. Mais c'est bien fini ?... Sans rancune ?...

— Sans rancune.

— Eh bien, on m'a parlé de vous... On m'a dit que vous cherchiez une petite place... Auriez-vous de la répugnance à vous en aller un peu loin ?

— Un peu loin ?

— Oui... Par exemple... Iriez-vous dans les colonies ?

— Dans les colonies ?... Mon Dieu ! — disait Guérin, qu'amusait tout à coup l'idée de voir du nouveau. — Mais oui... Pourquoi pas ?

— Eh bien, j'ai votre affaire... En Afrique... Une bonne place d'administrateur de commune mixte !

— Administrateur de commune mixte ?

— Oui... Vous ne savez pas ce que c'est ?... Je vois que ça ne vous dit rien, ça, administrateur de commune mixte !...

— Non, rien du tout.

— Vous pouvez accepter, c'est simple comme bonjour.

— Alors, j'accepte ! répondait Guérin.

— C'est entendu ?

— Entendu !

Guérin administrateur de commune mixte! La nouvelle, le soir même, en courait les cafés, et le nouvel administrateur commençait à se mettre au courant. De temps à autre, il retournait chez T..., s'informait où en étaient les choses, et T..., invariablement, lui répondait en le voyant :

— Mais c'est fait, c'est fait... ou comme si ça l'était... Seulement, vous savez... les formalités... les lenteurs administratives... Mais ça va, ça va... Vous vous préparez?... Vous vous mettez au courant?

— Oui!...

— Bon... bon... continuez.

Et Guérin continuait. Il achetait des livres, des traités de colonisation, des manuels de droit, des récits d'explorateurs.

— Eh bien, lui demandait-on au Café Américain, tu pars bientôt?

— Mais... je pense.

— Quand ça?

— Dame!. . Tu sais... Les lenteurs, les formalités... Mais j'ai encore vu T... ce matin... C'est fait.

— Et tu es content?

— Enchanté!... Mon cher, quand on pense à l'existence que nous menons tous à Paris, à ce qu'on y fait, à ce qu'on y dit, à quoi elle mène, à tout ce qu'il y a à faire dans les colonies, dans ces pays neufs... J'ai encore lu hier un volume sur la Tunisie... Et le Tonkin?... Ah!...

— Et le nègre?

Mais Guérin n'aimait plus les plaisanteries sur le « nègre », et vous répondait, avec le sérieux le plus grand, que le malheur, dans la vie de Paris, était précisément de « faire des mots ». Des mots! Il en avait toujours fait lui-même, et souvent de jolis! Mais il était transformé, on ne le reconnaissait plus, ce n'était plus le même Guérin, et il ne parlait plus, en faisant son matador, que du Tonkin, de la Tunisie, des « pays neufs », de la vie coloniale, et de la nécessité d'en répandre le goût, quand on le voyait, un soir, arriver tout bouleversé.

— Qu'est-ce que tu as?

— Rien!

— Tu n'as rien?...

— Non...

Mais ses mains tremblaient comme des mains de vieillard, son sourcil se contractait sur son monocle, il était tout décomposé, et finissait, au bout de quelques minutes, par raconter son aventure.

Comme d'habitude, il était encore allé le matin voir T..., et T..., d'abord, lui avait dit, comme toujours :

— Eh bien, vous êtes prêt?

— Oui, avait répondu Guérin.

— Vos malles sont faites?

— Oui, avait encore répondu Guérin.

— Alors, vous pouvez partir quand on voudra?

— Quand on voudra, avait toujours répondu Guérin.

— Eh bien!... Attendez encore un peu... Aussitôt que je serai prévenu... On vous avisera par un petit bleu.

— Bien, bien.

— Bonjour, monsieur Guérin.

— Bonjour, monsieur T...

Et il était déjà dans l'antichambre, quand T... lui avait couru après, l'avait rattrapé sur le palier, et lui avait demandé tout à coup :

— A propos... Dites-moi donc... *Vous savez l'arabe*?

— L'*arabe*? avait répété Guérin foudroyé.

— Oui, vous le savez?

— L'*arabe*?... Comment l'*arabe*?... Si je sais l'*arabe*? Mais non, je ne sais pas l'*arabe!*

— Vous ne savez pas l'*arabe*?... Comment!... Vous ne savez pas l'*arabe*?... Mais alors, si vous ne savez pas l'*arabe*...

Et le pauvre Guérin n'avait pas eu « la petite place »... Hélas! il devait finir par l'avoir, mais toujours trop loin pour lui, à Argenteuil. Il n'était jamais arrivé à se rendre à son poste... Alors, on l'avait révoqué... Révoqué, c'était la misère... Il est allé au chemin de fer, a pris le train, tiré de sa poche un flacon de chloral, l'a avalé, et s'est effondré sur la banquette...

La presse mène à tout, on nous l'avait toujours dit!

III

VÉTÉRANS

— Mon cher confrère... Vous écrivez à l'X...? Vous devez y voir mon vieux camarade N...?

— Mais souvent.

— Garçon de valeur... mon cher confrère... écorce rude... rugueuse même..., écorce de montagnard... Et puis aigri... mécontent, morose... hypocondriaque... jamais heureux... Mais garçon de valeur... vraie valeur... sérieuse valeur... Et puis un homme sûr... très sûr... bon cœur... brave homme... Mais écorce rude... rugueuse même... écorce de montagnard... Moi, mon cher confrère... Ah! il y a bien un siècle... Et qu'est-ce que je dis : un siècle... Il y a bien dix siècles, vingt siècles, quarante siècles... Oui!... Depuis le Divan Le Peletier... Je ne crois pas, mon cher confrère, l'avoir revu depuis ce temps-là... Enfin, quand vous le verrez... bien des choses, bien des souvenirs de ma part... Mon cher confrère...

Ce bafouillage haché s'adressait un soir à moi dans les bureaux du *Gil Blas*, et le « cher confrère » qui me parlait de cette façon éloquente et bredouillante était un petit vieux décoré, l'œil vif, et le nez pointu, sous des cheveux blancs et plats. Il causait avec une volubilité crachotante, et finit par me dire, en me posant la main sur l'épaule :

— Mon cher confrère.., voulez-vous me faire un plaisir?... Annoncez à N... que je l'attends...

Puis il continuait gracieusement :

— Quand vous voudrez bien venir vous-même... mon cher confrère, chez moi... tous les matins... 27... rue Le Peletier... Toujours jusqu'à midi...

J'ignorais absolument quel était ce vieux « cher confrère ». mais je devinais un vieux « cher confrère » célèbre, et je ne me trompais pas : c'était le « père Claudin ».

— Comment, me dit-on ensuite avec stupéfaction, tu ne connaissais pas le père Claudin?

Je ne connaissais pas le père Claudin, mais à partir de ce

jour-là, je ne rencontrais plus partout que le père Claudin. La journée, je le croisais devant le Café Riche, et je le retrouvais le soir au *Gil Blas*, où il donnait des chroniques galantes, voire vert-galantes, sous le nom de « Monsieur de Catalpa ».

Et toujours, dès qu'il m'apercevait :

— Mon cher confrère ...

Et il me demandait mon opinion sur quelqu'un ou sur quelque chose, me développait une théorie, ou me racontait des histoires où défilaient Jules Noriac, le Divan Le Peletier, Louis Lurine, Xavier Aubryet... Il me rappelait ensuite qu'il attendait ma visite, et enfin, pour terminer :

— Mon cher confrère... quand vous verrez mon ami X..., bien des compliments... bien des choses de ma part... Et dites-lui bien... dites-lui bien... Oh! garçon de valeur... réelle valeur... rare esprit... très rare esprit... aigri... malade... écorce rude... rugueuse même... écorce de montagnard... Mais... mon cher confrère... chez moi... tous les matins... 27... rue Le Peletier... toujours jusqu'à midi...

Une ou deux fois par semaine, je voyais donc l'ami X..., et le « rare esprit », en effet, avait quelque chose de fruste. Une tête de loup, une barbe rude, une taie au milieu d'un œil, une paire de lunettes bleues : c'était l' « écorce de montagnard ». On le trouvait toujours au travail dans un petit bureau sombre, en train de revoir des épreuves, et il répondait, d'un air triste, aux coups de sonnette répétés de son directeur. Il ne signait jamais rien, et personne ne parlait plus de lui depuis dix ans. Je lui avais bien fait la commission du père Claudin, mais il était aussi muet que son ancien compère était loquace, et sa figure bougonne, au nom de Claudin, s'était seulement un peu animée. Il avait écouté, hoché la tête, poussé deux ou trois petits gloussements, et il allait sans doute me répondre, quand un coup de sonnette l'avait fait lever...

— Eh bien! me demandait le soir le père Claudin, avez-vous vu X...?... Vous lui avez parlé de moi?... Ah!... Ce brave X... Garçon de valeur... très grande valeur... rare esprit... très rare esprit... écorce rude... rugueuse même... écorce de montagnard... Mais...

— Vous savez, monsieur X..., avais-je encore dit une autre

fois au vieux rédacteur de l'A.... Claudin se désole de ne pas vous voir.

Mais le pauvre N... m'avait prié de l'excuser. Il était retenu toutes les nuits jusqu'à quatre heures du matin, et ne pouvait guère, dans ces conditions, aller rendre des visites avant midi. Et il me l'expliquait tristement, en me regardant avec la taie de son œil, par-dessus ses lunettes bleues, dans la vague lueur du petit bureau. Mais le père Claudin ne m'en criait pas moins toujours en me revoyant :

— Eh bien?... Eh bien?... Et N...?... Et N...?... Avez-vous vu N...?... Viendra-t-il?... Et vous?... Et vous?... Mon cher confrère... Tous les matins... chez moi... rue Le Peletier...

Un soir, en sortant d'une représentation du Théâtre-Libre, je crus que le revers de mon paletot lui resterait dans la main. Il l'avait saisi, le secouait avec fureur, et, dans un déchaînement d'exaltation :

— Mon cher confrère... je ne sais pas quelle est votre opinion... sur tous ces petits messieurs du nouveau théâtre... Mais je les trouve... moi... des imbéciles... des... im... bé... ciles!... Ils s'imaginent avoir de l'audace... parce qu'ils placent... mal à propos... un gros mot dans une mauvaise scène... C'est idiot!... C'est... i... di... ot!... Et je vais même beaucoup plus loin... Il y avait... autrefois... sous un certain monsieur Louis XIV... sans vouloir remonter plus haut... un certain monsieur Racine... un certain monsieur Corneille... un certain monsieur Molière... beaucoup plus audacieux, mon cher confrère... beaucoup plus audacieux... que tous ces petits messieurs... Et même... parmi les prédicateurs... Parlons donc aussi un peu d'un certain monsieur Bossuet... d'un certain monsieur Bourdaloue... Mon cher confrère... la véritable audace... l'audace qui en est... l'audace audacieuse...

Et, s'exaltant de plus en plus :

— Mais le *Gil Blas*, mon cher confrère... le *Gil Blas*... le *Gil Blas* se figure être un journal cochon?... Et tous ces beaux messieurs croient être des cochons?... Mais ils ne savent pas... mon cher confrère... ce que c'est que les vrais cochons... Mais les vrais cochons, mon cher confrère... les cochons purs... les seuls cochons vraiment cochons... sont ceux du XVIII[e] siècle...

Mirabeau est un vrai cochon... Diderot est un vrai cochon... Et le marquis de Sade... quoique peut-être un peu surfait... est pourtant encore un vrai cochon... Voilà des cochons!... Mais les cochons d'ici?... les cochons du *Gil Blas*?... Mais non, mon cher confrère... mais non... mais non... mais non!... Tous ces cochons-là des cochons?... Ja... mais... ja... mais... ja... mais!... Mon cher confrère... tous ces cochons-là sont des enfants!... Avez-vous vu mon ami X...?... L'avez-vous vu?... L'avez-vous vu?...

Tantôt un soir, tantôt l'autre, je rencontrais aussi les pauvres deux vieux vétérans, le pauvre X..., taciturne, dans son petit bureau noir, où le relançait la sonnette directoriale, et le pauvre père Claudin, causeur, disputeur, avec son œil en pépin, son nez pointu, son chapeau sur l'oreille, et ses cheveux blancs bien lissés.

— Mon cher confrère...

Et les théories, les histoires, les souvenirs, les paradoxes, pleuvaient dans les crachotements. Et le Divan Le Peletier, et Louis Lurine, et Xavier Aubryet, et « monsieur » Racine, et « monsieur » Louis XIV, et les vrais cochons!

Et toujours :

— Mon cher confrère... Chez moi... 27... rue Le Peletier... Toujours jusqu'à midi...

Enfin, je me décidais, et j'arrivais un jour rue Le Peletier, devant un vieil hôtel garni. Vieille façade, porte suspecte, vieux tapis déchiré, vieil escalier déjeté.

Un garçon balayait l'entresol, et je lui demandais d'en bas :

— Monsieur Claudin?

— M. Claudin, monsieur, c'est tout en haut... Montez...

Ah! pauvre père Claudin! Pauvres vétérans de lettres! Quel gîte! Quelle retraite! Je montais chez un « arrivé », et je croyais monter chez un malheureux! Je montais chez un vieux brave homme, et je pensais monter chez une fille.

En haut, cependant, je frappais, et une voix lointaine, une voix où se retrouvait la voix des dissertations sur « monsieur Racine » et les « vrais cochons », me criait lamentablement :

— Attendez!... attendez!...

Puis, j'entendais venir un pas, la porte s'ouvrait, et je voyais devant moi un petit vieux en chemise, un petit bout de pipe à la bouche. un bonnet de coton sur la tête, et qui courait se remettre au lit.

— Mon cher confrère, me disait-il alors un moment après, d'un air à la fois surpris et contrarié, tout en se reblottissant sous son édredon. je vous demande bien pardon... pardon... mais... j'attendais mon coiffeur... et j'avais cru que c'était lui... Une autre fois, mon cher confrère... je vous en prie... prévenez-moi... Il y a un salon... et...

Il m'avait offert une chaise, mais on ne reconnaissait plus, dans ce garni misérable, le Claudin agressif et discoureur du boulevard. Une commode boiteuse, un carrelage branlant, pas même de table, et, pour tout luxe, au beau milieu de la pièce, une vieille baignoire rougeâtre, écaillée, cabossée! Où « M. de Catalpa » pouvait-il bien écrire ses chroniques vert-galantes ?

— Mon cher confrère, — finit-il pourtant par reprendre, mais péniblement. en froissant un journal qui traînait sur son lit, et cherchant ce qu'il voulait dire, — mon cher confrère... je voudrais... je voudrais...

Il essaya encore de se lancer dans une théorie, mais il était gêné. bégayait. et répétait constamment, au milieu de sa dissertation :

— Mon cher confrère... pardon... j'attendais mon coiffeur... Mais une autre fois... mon cher confrère... il y a un salon... il y a un salon...

Auriez-vous prolongé votre visite ?... Moi, je ne prolongeai pas longtemps la mienne.

Et je ne sais quel irrémédiable froid, à dater de ce jour-là, commença à se faire sentir entre nous. La première fois qu'il me revit, il avait déjà pris quelque chose de compassé. La seconde fois, il ne m'appela plus « mon cher confrère ». La troisième, il m'appela « monsieur ». La quatrième, il me tira faiblement son chapeau de loin...

Au bout d'un mois, nous avions cessé de nous saluer!

IV

POLICE ET JOURNALISME

Un matin, — c'était en novembre ou en décembre, — Forain venait me prendre chez moi, et me demandait, très pressé :

— Êtes-vous prêt ?

Il était en costume bizarre. Paletot râpé, gros gilet de chasse, grosses bottines, pantalon fatigué aux genoux, et casquette à oreillons.

Il ajoutait, nerveux :

— Nous sommes en retard, filons !

— Avez-vous une voiture qui marche ?

— Oui, à peu près.

— Alors, nous arriverons...

Et j'endossais moi-même « une gâteuse » hors de service, je mettais un petit feutre plat, et, cinq minutes plus tard, nous roulions sur le quai, regardant, par les carreaux, quel temps nous allions avoir. Il y avait une petite brume grise, mais il ne faisait pas mauvais.

Je méditais, à ce moment-là, un genre particulier de chronique judiciaire, et je voulais voir, autrement qu'à l'audience, les clients de la correctionnelle. Forain, de son côté, s'intéressait au même monde, et nous avions projeté des excursions de police, pour mieux nous documenter. Une fois par semaine, nous devions aller à la préfecture, y rejoindre deux agents, les suivre dans leurs tournées, et nous allions, ce matin-là, à notre premier rendez-vous de chasse aux filous.

— Sapristi ! nous dit Rossignol, le légendaire Rossignol, vous n'êtes guère en avance !... Un peu plus, et vous ne trouviez plus personne...

Toute une troupe d'employés, à tournures de commis, dé-

gringolait en effet l'escalier. C'étaient les agents qui partaient, et nous n'avions que le temps de courir après les nôtres, le brave Blusset et le brave Ysquierdo, deux bons « limiers » que Rossignol lui-même nous avait choisis. Nous parvenions, cependant, à les rattraper dans la cour, et Blusset commençait à nous initier.

De nombreuses variétés de voleurs *travaillent* en plein jour dans les rues. Le bourgeois ne les y remarque pas, et s'imagine voir en eux de simples promeneurs, mais le bon agent les reconnaît au premier coup d'œil. Ils ont une certaine façon de marcher, de flâner, de guetter, d'être toujours au moins deux, tout en n'ayant pas l'air d'être ensemble, et certaines autres manières, qui les trahissent immédiatement. Un agent sérieux ne s'y trompe guère, et distingue même tout de suite le voleur qui *travaille*, et *bon à suivre*, du voleur qui ne *travaille* pas, et inutile à *filer*. Le premier seul l'occupe, et c'est à celui-là qu'il s'agit d'emboîter le pas sans *se brûler*, c'est-à-dire sans se découvrir, jusqu'à ce qu'on l'ait vu enlever un objet d'un étalage, un porte-monnaie d'une poche, ou monter quelque part pour y *cambrioler*.

Blusset, tout en suivant le quai, nous expliquait ainsi le métier; Ysquierdo complétait les explications, et nous ne pouvions pas imaginer deux meilleurs enfants. Avec sa petite moustache, sa figure énergique où vibraient les muscles, et deux terribles mains qu'il frottait avec joie, Blusset rappelait ces risque-tout qui sont en même temps des « tendres ». Ysquierdo, lui, était tout petit, brun, jeunet, timide, imberbe, rougissant comme une fille, avec des yeux aigus, d'un noir phosphorescent. Ils parlaient toujours tous les deux à mots rapides, en gens qui n'aiment pas perdre le temps, et Blusset insistait surtout sur la façon d'empoigner le sujet.

— Voilà, vous le *cueillez* par la tête... mais seulement quand il a la *camelote* sur lui... Ça s'appelle *fargué*... *Fargué*, ça y est, et vous lui sautez dessus!... Maintenant, nous voilà rue de Rivoli, nous allons *faire les Halles*... Séparons-nous... Deux sur un trottoir, deux sur un autre, dix pas entre chacun de nous... Attention, on se guide sur moi; en avant!

Nous *fîmes les Halles*, mais sans succès, et pour nous retrouver bredouilles, au bout d'une heure, derrière un tas de choux et de navets.

— C'est curieux, disait Blusset. Dans ce quartier-ci, pourtant, on *fait* souvent des *roulottiers*... des voleurs de voitures... Mais je n'en vois pas... Il n'y a rien...

Nous proposions alors, Forain et moi, d'aller déjeuner au Pied de Mouton, mais Blusset se mettait à rire, et nous avertissait, en se frottant les mains, qu'on ne déjeunait pas dans la police :

— Quand on déjeune, on est lourd, on n'a plus tous ses moyens... Tandis qu'un bon morceau de pain, un bon morceau de saucisson dessus, une bonne tasse à la Wallace... Ça remonte, ça ne pèse pas...

Nous étions peu séduits, toutefois, par le bon morceau de pain, le bon morceau de saucisson, et la bonne tasse à la Wallace. Nous insistâmes énergiquement, et ils finirent par accepter, mais il fallait bien croire, comme ils nous l'avaient dit, qu'on ne faisait de bonne police qu'à jeun, car nous battîmes ensuite toute une partie de Paris, du boulevard Sébastopol jusqu'au fond de Ménilmontant, sans pouvoir rencontrer un voleur de *bon* : on en rencontrait bien, mais ils n'étaient pas *bons* ; ils ne *travaillaient* pas.

— Quand je vous le disais, grognait Blusset furieux... Quand on déjeune, autant rester chez soi !

Une fois, Ysquierdo, parti en avant-garde, revint nous en signaler deux.

— Attention ! lança Blusset.

Mais, une minute après :

— Brûlés ! Nous sommes brûlés !...

Plus tard, place de la République, deux individus de forte taille, avec des melons et des vestons, nous saluèrent de grands coups de chapeau.

— C'est bon ! répondit Blusset sans tourner la tête.

C'était deux filous qu'ils avaient déjà arrêtés, et dont le salut voulait dire poliment : « Inutile de nous suivre, nous vous connaissons ».

Le soir, nous étions fourbus, sans avoir rien fait ni rien vu, mais nous n'en revenions pas moins huit jours plus tard,

d'autant plus curieux de voir quelque chose. Cette seconde journée, seulement, ne s'annonçait pas non plus bien palpitante.

— Attention ! répétait bien toujours Blusset en nous désignant des ouvriers à mains trop blanches, ou de bizarres petits jeunes gens coiffés de chapeaux trop grands ou trop petits pour eux.

Mais nous ne suivions pas depuis cinq minutes l'ouvrier ou le petit jeune homme, qu'ils se retournaient, nous regardaient en se moquant de nous, et que Blusset grognait encore en colère :

— Brûlés !... Nous n'en trouverons pas un de bon !...

Vers cinq heures, cependant, nous redescendions le boulevard Sébastopol, quand Ysquierdo revint vivement. En même temps, Blusset lui-même nous appelait, nous réunissait sous une porte-cochère, et nous indiquait, sur le boulevard, une voiture de charbonniers, avec cinq charbonniers dessus. La voiture allait au pas ; elle était pleine de charbon. En quoi cette grosse voiture chargée de sacs, avec les cinq silhouettes de ces cinq charbonniers, pouvait-elle bien être suspecte ? Tout ce que nous parvenions à comprendre, dans les explications précipitées qu'on nous donnait, c'était précisément que les charbonniers étaient cinq, et qu'en étant cinq ils étaient trop. Ils auraient dû n'être que quatre, ou peut-être même seulement trois, et l'éternel « attention ! » nous sifflait encore aux oreilles. Deux *bounias*, au même instant, regardaient justement de notre côté, mais on y voyait mal, il commençait à faire nuit, les becs de gaz s'allumaient, et la voiture était loin. Elle s'éloigna encore, tourna, et s'arrêta devant une de ces grandes maisons populeuses où se trouvent toutes sortes d'enseignes de commerces et d'installations d'industries.

— Cachez-vous ! — nous dit Blusset en repassant devant nous comme un éclair, — cachez-vous, et suivez bien ce qu'ils vont faire !...

Qu'allaient-ils faire ? Nous n'en savions rien du tout, mais nous ressentions une certaine anxiété, et nous nous renfonçâmes dans notre encoignure, tout en ouvrant bien les yeux. . Deux des charbonniers étaient restés sur la voiture, les trois

autres étaient descendus, et tous les cinq, d'abord, à la lueur des becs de gaz, sous leurs toiles de sacs vides dont ils s'étaient coiffés comme de capuchons, nous parurent simplement décharger le charbon. Au bout de cinq ou six minutes, néanmoins, l'un des deux charbonniers restés sur la voiture nous sembla faire sauter des morceaux d'un sac, le reficeler, et le passer ainsi au second, qui le chargeait sur le dos de l'un des trois autres. Un quatrième, ensuite, arrivait prendre un nouveau sac, on ne le lui remettait de même qu'*écrémé*, et le même *écrémage* se répétait visiblement pour chaque sac. On *écrémait*, on jetait le charbon retiré au fond de la voiture, on l'y rangeait bien à plat sous des toiles, et le sac, une fois *écrémé*, était bon pour le client. Au bout d'une demi-heure, tout était déchargé, les cinq *bounias* s'essuyaient le front, allaient boire un verre chez le marchand de vins, revenaient, et remontaient déjà sur leur voiture, lorsque Blusset traversait la chaussée, sautait à la tête du cheval, débouclait la bride, courait au siège, empoignait l'un des charbonniers, et le tirait par terre comme un paquet. Ysquierdo, en même temps, arrivait avec des gardiens de la paix, et les *bounias*, tout ahuris, demandaient, d'un air d'innocence, ce qu'on pouvait bien leur vouloir.

— Et ça ? ripostait Blusset en rejetant les sacs.

Il constatait le charbon volé, munissait chaque voleur d'un gardien de la paix, confiait le détachement à Ysquierdo, se chargeait lui-même de la « roulotte », sautait dessus, et, enlevant le cheval d'un coup de fouet :

— En route !... Au commissariat Bonne-Nouvelle !

L'opération n'avait pas duré cinq minutes, mais il y avait déjà cent personnes là, et toute une procession se mettait en marche, Ysquierdo en tête, avec son homme au poing, les agents avec les prisonniers, puis la foule, les femmes, les camelots, les enfants, et tout cela courant, huant, se bousculant, faisant cortège aux *bounias* qui défilaient tête basse, comme cinq pénitents noirs. Au bout de cent pas, l'escorte avait doublé : cent pas encore plus loin, elle avait quintuplé, et nous arrivions chez le commissaire, traînant derrière nous toute une horde.

— Enlevez la rousse ! criaient les uns.

— Crevez-la donc! criaient les autres.

— Mais laissez donc tous ces hommes-là! vociféraient des gens furieux.

— Voyons, monsieur, me disait un philantrope à mine patibulaire, ce ne sont pas des voleurs, ce sont des pères de famille!

Une heure plus tard, les « pères de famille » étaient « dans le violon », et Blusset, en les quittant, les tranquillisait à sa façon.

— N'aie pas peur, toi, mon vieux, disait-il au plus âgé, on ramènera ta voiture à ton patron, et je lui dirai moi-même que tu es au clou...

Et tous, effectivement, les formalités remplies, nous partions au grand trot dans la carriole, ballottés, soubresautant, dans le charbon et dans les sacs. Blusset tenait toujours les guides, et conduisait bon train, pendant que nous regardions, sur notre route, filer fantastiquement les théâtres et les cafés.

Au bout d'un petit quart d'heure, la « roulotte » était au chantier, et tout le personnel, qui attendait devant la porte, restait pétrifié en nous voyant dans la voiture. Puis, Blusset sautait du siège, avisait une grosse femme qui commençait à gémir, et lui disait gaiement, en lui prenant la taille :

— Y a pas de bobo, il est emballé!

L'effet de la nouvelle fut foudroyant, et la grosse femme, immédiatement, cessait ses lamentations. Elle avait comme un hoquet, regardait bien Blusset, et s'écriait avec indignation :

— C'est bien fait!... Je le lui avais dit!...

Tout le monde, un instant plus tard, se retrouvait dans un petit bureau. Blusset racontait l'histoire aux employés réunis, et Forain, pendant ce temps-là, sous le vacillement du bec de gaz, prenait les silhouettes sur son album...

— Eh bien! nous dit, la semaine suivante, Goron, le chef de la Sûreté, il paraît que vous avez arrêté des charbonniers?... Je crois que leur affaire vient ces jours-ci... Voulez-vous qu'on vous assigne comme témoins?

— Non, merci!

— Et les *bounias*, nous demandait Rossignol en riant?... Vous savez ce qu'ils disent?

— Non.

— Ils prétendent que le charbon était déjà dans leur carriole quand ils avaient quitté le chantier... Vous êtes témoins?

— Ah! mais non.

— Ça ne vous dit rien d'aller un peu déposer au tribunal?

— Non, rien du tout!

Au bout d'une demi-heure, nous rebattions de nouveau le pavé, et la tournée, comme toujours, languissait d'abord un peu, mais vers trois heures, en passant près du Printemps, à l'angle du boulevard Haussmann, Blusset nous montrait, devant le magasin, quatre petits jeunes gens qui causaient sur un banc. Il y en avait un plus petit que les autres, mais solide, bien râblé, deux de moyenne taille, et un quatrième plus grand. Le plus petit, le trapu, avait les mains enroulées dans un de ces morceaux de toile verte où les cordonniers portent les chaussures, et qu'on appelle des *toilettes*.

— Vous les voyez? nous dit Blusset. Ça en est... Quatre beaux *étalagistes !*... Attention!... Qu'on ne se brûle pas!... Regardons les parapluies.

Il y avait, à la porte du magasin, une exposition de parapluies-primes, et, pour bien donner le change à nos voleurs, nous restâmes devant l'étalage, comme en contemplation. Ils continuaient à causer, mais finirent par se lever, et s'en allèrent rapidement, le trapu à la « toilette » au milieu des quatre, dans la direction de la rue Tronchet. Ils remontaient ensuite jusqu'au Marché de la Madeleine, y entraient, en ressortaient, et il nous semblait, à ce moment-là, que la toilette avait augmenté de volume.

— Attention, nous dit Blusset, ils ont volé des chaussons!

Ils prenaient en même temps par la rue de Sèze, et, tout en gaminant, arrivaient au boulevard. Là, nous tombions dans la cohue. Il faisait beau, il y avait de la foule, et Blusset, subitement, nous arrêtait sous une porte, pendant qu'Ysquierdo poursuivait la *filature*.

— Messieurs, nous dit-il avec rapidité, une seconde... Ils sont quatre, ils filent comme le vent, je ne vois pas de *flics*, je ne sais pas si j'en trouverai... Voulez-vous nous donner un petit coup de main?

Nous n'eûmes qu'un cri :

— Mais comment donc!

— Ça ne vous fait rien?

— Rien du tout!

— Merci!... Alors, tenez... Voilà comment vous faites... Vous sautez dessus... Comme ça!... Vlan!... à la tête!... Compris?

— Compris!

Nous n'avions rien compris du tout, mais nous avions l'air de comprendre. Les quatre étalagistes filaient toujours, et leurs têtes, qui se balançaient, surnageaient dans la cohue comme des bouchons sur un bassin, suivis dans les remous de la foule par la casquette d'Asquierdo.

— Attention, ne cessait de répéter Blusset, attention, attention!...

Ils filaient à perdre haleine, et nous filions nous-mêmes du même pas. Puis, ils quittèrent bientôt le boulevard, tournèrent avenue de l'Opéra, et la petite bande, brusquement, s'arrêta devant une boutique appelée l'Opéra-Bijou. On vendait là, à l'étalage, toute une camelote variée de bijoux faux : des boucles de ceintures, des broches, des boutons de manchettes, des épingles de cravates.

— Tenez, nous dit Blusset, ils *barbottent* le magasin... Ils sont *bons*, n'attendons plus!...

Mais ils redégringolaient déjà l'avenue, s'arrêtaient à la place du Théâtre-Français, hésitaient, avaient l'air de se consulter, se dirigeaient ensuite dans la direction des arcades, et Blusset, alors, nous disait vivement :

— Suivez-nous...

Et, piquant une course à toutes jambes dans la direction opposée, ils poussaient jusqu'au trottoir de la rue Saint-Honoré, retournaient là vers le Palais-Royal, nous ramenaient aux arcades par un circuit, s'y remettaient au pas, s'y engageaient comme en venant du Louvre, et bientôt, sous le péristyle même du théâtre, nos quatre étalagistes, sans se mé-

fier de rien, arrivaient à notre rencontre. Blusset bondissait à la tête du grand. Ysquierdo à celle du petit trapu, et Forain et moi, tant bien que mal, nous nous emparions du reste... Tout, d'ailleurs, s'était fort bien passé, et les petits brigands avaient été très doux. Un premier mouvement de révolte en se voyant saisis, un mouvement de respect en reconnaissant la police, un mouvement de gouaillerie pour masquer ce mouvement de respect, et nous nous mettions en marche, au milieu du traditionnel cortège de gamins, de femmes, de camelots, de concierges et de marmitons.

— Vache !... disait seulement alors à Forain, pendant le trajet, le petit voleur qu'il avait pris. Et dire que t'as pas honte de faire le métier que tu fais pour quarante sous !...

Rue Villedo, un moment après, dans la petite salle du poste de police, tout était profondément calme. Des gardiens de la paix bâillaient à un bureau pendant que Blusset leur parlait à l'oreille ; Ysquierdo, gentiment, *cuisinait* déjà nos victimes, et nous pouvions enfin les voir au repos. Le grand avait dix-neuf ans, les cheveux frisottés, de belles dents, et quelque chose d'un joli mulâtre. Il s'appelait P..., et demeurait chez ses parents, qui vendaient des bas pour varices. Un autre, un nommé A..., avait une figure de fille, le cou et les oreilles d'une saleté repoussante, et de jolis yeux d'un noir d'ébène. Le troisième était une espèce de louchon blondasse qui riait avec de grosses lèvres saignantes, et faisait de l'esprit, avec un air idiot. Enfin, le quatrième, le petit trapu, celui qui portait la toilette, avait une figure ronde comme un sou, des oreilles pointues, un museau d'ours, et une jaquette jaune trop grande pour lui.

— Attention ! dit enfin Blusset en venant aussi les rejoindre.

Et il commençait à les secouer sérieusement. Il les fouillait, les déshabillait, et faisait toujours tomber quelque chose de leurs habits, des portefeuilles, des étuis à aiguilles, des épingles de chapeaux...

— Et toi ?... Qu'est-ce que tu fais ?

— Moi ?... Je travaille !

— A quoi ?

— J'sais pas… à n'importe quoi… à ce qui m' plaît !…

— Et ça ?… Tu l'as acheté ?

— Mais parfaitement, que je l'ai acheté !

— Tu as acheté ces boutons de manchettes qui viennent de tomber de ton pantalon ?

— Mais oui !

— Où ça ?

— J'sais pas… A un marchand qui passait dans la rue.

— Et ce verre ?… Et ces chaussons ?… Tu les as aussi achetés ?

— Mais oui !

— Et qu'est-ce que tu veux faire de tout ça ?

— Des cadeaux.

— Et ces gants ?

— Ça, les gants, c'est pour moi.

— Et ce foulard ?

— C'est une femme qui me l'a donné.

— Tu reçois des cadeaux des femmes, toi ?

— Mais comme tout le monde… Et vous ?

— Et ce papier-là ?…

— C'est mon papier de Mazas… J'en suis sorti hier, et vous auriez bien pu au moins me laisser ma semaine !…

— Allons, disait Blusset en passant à un autre, ça va bien… Et toi ? Quel âge as-tu ?…

— Dix-huit ans.

— Et qu'est-ce que tu fais ?

— Commis en librairie.

— Tu as déjà été condamné ?

— Parfaitement, deux fois !

— Et tu t'es encore fait reprendre ?

— Dame ! vous ne m'avez pas donné le temps de respirer.

— On t'a cueilli, hein ?

— Ah ! oui, alors !… Et sur la tige !

— Et qu'est-ce que fait ton papa ?

— J'sais pas.

— Tu ne le connais pas ?

— J'sais pas.

— Il est mort ?

— J'sais pas.

— Et ce tire-bouchon ? Pourquoi le cachais-tu là ?... Où l'as-tu pris ?

— Je ne l'ai pas pris, je l'ai acheté.

— Où ça ?

— Mais toujours au marchand qui passait dans la rue...

— Je le connais, ce marchand-là ! — continuait Blusset en empoignant celui qui avait une figure de fille... — Et toi, la demoiselle, combien as-tu déjà eu de condamnations ?

— Aucune, monsieur.

— Ne mens pas, ou je vais te saler !

— Je ne mens jamais.

— Jamais ?

— Jamais !

— Alors, tu vas me dire la vérité, et m'avouer que tu as vu N... voler ce qu'il avait sur lui.

— C'est vrai, je l'ai vu.

— Et toi, qu'est-ce que tu as pris ?

— Moi, rien du tout !

— Tu mens !

Et il lui retournait les poches, mais n'y trouvait qu'un mouchoir sale dans lequel était nouée une dent, que « la demoiselle » voulait reprendre, en se mettant en colère et en tapant du pied :

— Ma dent ! Ma dent ! Ma dent !... Ma dent, ça c'est à moi !... Je ne veux pas qu'on y touche !... Ma dent, je veux ma dent !

Chacun des petits *pègres*, au bout d'une heure, avait ainsi été interrogé, retourné, fouillé, « cuisiné ». On les enfermait dans le « violon », et nous allions sortir, quand une chanson nous arrivait des cellules, où quatre sopranos éraillés chantaient et reprenaient en chœur :

Ah ! si j'avais des souliers...
Je les mettrais à tes pieds pour avoir
Un doux baiser de ta lèvre mignonne !

Mais une grosse voix interrompait tout à coup la musique, et bougonnait dans le silence :

— Taisez-vous !... Tenez, vous, tous les quatre, vous avez

encore des figures à f..., un de ces jours-ci, un coup de tête à la guillotine !...

Le soir, après un dîner bien mérité, nous allions chez le commissaire, pour les formalités d'usage... Mais nous y étions à peine, qu'Asquierdo arrivait, et nous disait mystérieusement :

— Messieurs, M. le commissaire vous prie de venir lui parler...

Hélas ! M. le commissaire se préparait, évidemment, à nous demander de quoi nous pouvions bien nous mêler... Mais pas du tout, et nous trouvions au contraire, un homme charmant, de l'accueil le plus aimable, et qui nous disait simplement :

— Messieurs, je suis M. X..., le frère de votre confrère X..., et je pensais bien faire un jour votre connaissance ; mais je ne me figurais pas que ce serait en cette occasion... Monsieur Forain, serez-vous bien là pour voir, et pour prendre vos croquis ?

— Mais très bien, monsieur le commissaire.

Et M. X..., alors, se tournait vers Blusset :

— Vous pouvez faire entrer vos prisonniers...

V

UN JOURNAL HONNÊTE

Depuis combien de temps avions-nous arrêté nos malheureux petits gamins ?... Je ne sais plus trop, mais je crois bien que je me sentais encore quelque chose de leur arrestation aux mains, quand j'étais convié, chez Brébant, au banquet de fondation d'un nouveau journal. Alphonse Humbert était de la combinaison, et m'avait confié ses espérances. Il s'agissait d'un journal « véritablement indépendant ». On ne devait pas y être gêné par la nécessité mystérieuse de ménager toute une infinité de gens ou de choses, et il ne devait y avoir, dans l'affaire, que de l' « argent propre ».

— Alors, disais-je à Humbert, on pourra parler?
— Je le pense.
— Et pas de dessous?
— Je ne crois pas.
— Et le directeur, c'est X...?
— C'est X...
— Le député?
— Lui-même... Vous le connaissez?
— Oh!... Depuis le collège.
— Alors...

Le soir du banquet, j'arrivais chez Brébant... L'escalier des salons était déjà tout encombré de monde, et j'y reconnaissais des sénateurs, des députés, des artistes, des conseillers municipaux... Soudain, il me sembla avoir comme une hallucination.

Tout en haut de l'escalier, sur le palier où montaient les convives, il y avait là, pour les recevoir, tête nue, saluant, comme chez lui... Qui?... Vous ne le devineriez jamais... Dupont!...

Dupont?

Dupont!!

Dupont lui-même, l'ancien Dupont, le Dupont du *Succès*, le fameux Dupont condamné pour chantage. Avait-il donc quitté sa vareuse tout exprès pour venir nous présider? Était-ce même bien vraiment Dupont?... Je voulais en douter, mais c'était bien Dupont, et Dupont en frac, en cravate blanche, avec une brochette de décorations... Et quelle brochette! Une brochette d'ambassadeur!... Et Dupont souriait, rayonnait, distribuait des poignées de main. Ah! Dupont! Le Dupont de cette soirée-là! Dupont saluant, Dupont salué! Dupont décoré! Dupont recevant la presse et le parlement! Quelle vision! Mazas, décidément, n'était pas fait seulement pour les étalagistes. Il en sortait aussi des hommes distingués.

Malgré tout, cependant, l'idée d'être reçu par Dupont m'intimidait, et je passai sous sa poignée de main comme sous l'artillerie d'un fort, en l'évitant. Puis, je m'éloignais dans les salons, où j'apercevais bientôt Humbert, à qui je demandais en confidence :

— Dites-moi, quel est donc ce monsieur blond, avec une petite barbe, qui reçoit les invités sur le palier?

— Celui qui a tant de décorations?

— Oui, celui qui a tant de décorations.

— Mais c'est Legros.

— Legros?

— Mais oui. Legros.

— Est-ce que vous le connaissez bien?

— Dame!... Comme on connaît quelqu'un qu'on ne connaît pas... Je sais que c'est l'administrateur, voilà tout.

— Et il s'appelle Legros?

— Legros.

— C'est très curieux!.... Moi, je le connais aussi... Seulement, quand je l'ai connu, il s'appelait Dupont.

— Dupont?

— Dupont...

Et je lui racontais l'histoire de Dupont... La rue Grange-Batellière... Les affiches dans toutes les langues... Le « *Gil Blas* des familles »... L'affaire de chantage...

Humbert, alors, écarquillait les yeux.

— Ah çà! finissait-il par me dire, qu'est-ce que vous me racontez là?... Legros s'appellerait Dupont, et Dupont serait devenu Legros?... Mais c'est une histoire de brigands!

— Non, mais c'est une histoire de journaux.

— Mais il faut tout de suite prévenir X!... Mais il ne faut pas attendre...

— Non, non, attendez... Tenez, voilà qu'on sort, tout le monde se met à table. Nous ne pouvons vraiment pas... Non, ce ne serait pas courtois... Pour le dessert!...

On passait, à ce moment, dans la salle à manger, et chacun y cherchait sa place. Je cherchais la mienne comme les autres, et je découvrais bientôt mon nom sur un couvert... Mais quel nom, au même moment, ne voyais-je pas sur le couvert voisin?...

Legros!

Et qui voyais-je, en même temps, s'asseoir à côté de moi?

Dupont!

La conversation, on le devine, s'engagea plutôt avec peine, et le potage, d'abord, fut silencieux. Quelque chose gênait

Dupont, Legros manquait d'aisance, et je me demandais, d'ailleurs, comment *ils* se trouvaient *mon* voisin?... Était-ce le hasard? Était-ce fait exprès, et, comme on dit, pour rompre une glace à rompre? Legros, dans tous les cas, essayait bientôt de rompre la glace, ou tout au moins de la faire fondre, ce qui rentrait plutôt dans la manière de Dupont, et j'entendais enfin une voix connue, la voix du « *Gil Blas* des familles », qui me disait d'un ton prudent :

— Vous allez bien?

— Mais oui, et vous?

— Mais assez bien...

Nouveau silence... Puis, après un soupir, et parlant encore plus bas :

— Ah! depuis que je vous ai vu... j'ai eu bien des malheurs... Est-ce que vous avez su?

— Oui, oui... j'ai su...

Troisième silence, nouveau soupir, et Dupont, toujours prudemment, mais en reprenant déjà du poil :

— Ah! vous savez... Je pourrai, à l'occasion, parler de la magistrature, et de MM. les juges d'instruction... Il y en a, une épuration à faire!... Je les ai vus de près, ils sont bien!

La glace fondait peut-être, mais lentement, et il regelait même dessus, dès qu'elle commençait à fondre. Dupont, d'ailleurs, m'intéressait. Il avait recueilli, dans ses malheurs, des observations « vécues », et méditait des réformes... Il se déclarait, d'ores et déjà, pour l'instruction contradictoire...

Mais le banquet touchait à sa fin, et c'était le moment des toasts. On servait le champagne, on réclamait le silence, et le député-directeur, notre ami X..., se levait, plein d'émotion... Il attendait un instant, parcourait la table du regard, rejetait la tête en arrière, et d'une voix chaude, pénétrante :

— Messieurs, nous fondons un journal, et quelques personnes nous demandent : « Avez-vous un programme?... » Eh bien! messieurs, oui, nous en avons un, et un programme nouveau...

Et X..., là, regardait encore la table, renversait encore la tête, puis lançait d'une voix tonnante :

— Nous fondons un journal honnête!

Un « bravo ! » frénétique, un « bravo ! » de séide, m'éclatait en même temps dans les oreilles...

Je me retournai.

C'était Dupont...

Et toute la salle, entraînée par son cri, couvrait son « bravo ! » par les siens. Les mains battaient, les pieds tambourinaient, les voix criaient, les âmes débordaient, et Dupont, toujours frénétique, conduisait le chœur de l'enthousiasme, pendant que le pauvre X... tonnait toujours, au milieu des acclamations :

— Honnête, messieurs, honnête !... Nous fondons un journal honnête !... Nous fondons un journal honnête !...

MAURICE TALMEYR

LA POÉSIE BELLIQUEUSE

EN ANGLETERRE

Tous ceux qui ont suivi de près l'histoire des idées et des lettres anglaises depuis deux ou trois ans prévoyaient l'explosion de jingoïsme qui surprend aujourd'hui tant de personnes. Déjà le fameux discours de M. Chamberlain, en mai dernier, avait fait sursauter le monde. Le peuple français s'était rassuré, comme un bon bourgeois dont quelqu'un aurait cassé les vitres, mais qui, trop occupé à nettoyer sa maison, n'a pas le temps de regarder au dehors. Il s'aperçoit aujourd'hui que l'Angleterre est en proie à une crise d'exaspération patriotique, et s'en étonne.

Les poètes servent parfois à renseigner. Il aurait suffi de lire ceux de l'Angleterre pour savoir son « état d'âme ».

Les plus doux, comme miss Nesbit ; les plus habituellement violents ou brusques, comme Rudyard Kipling, le prince des écrivains à grand succès ; des jeunes gens comme le poète Henry Newbolt : des gens qui ne sont plus jeunes et ne sont pas poètes, comme le « lauréat » Alfred Austin, — et combien d'autres encore parmi les porte-lyre ! — s'évertuent depuis plusieurs années à célébrer, appeler et chanter la guerre sainte, la guerre purificatrice et indispensable qui doit rétablir l'Angleterre au premier rang des nations et remettre toute chose à

sa place dans l'univers troublé, sous la bienfaisante règle de la toute-puissance britannique.

Mais ce serait à l'heure présente œuvre néfaste que de rappeler toutes ces excitations malsaines, et jeter de l'huile sur un feu qui n'a pas besoin d'être avivé[1]. Mieux vaut se demander comment s'est épanouie cette fleur rouge de la poésie britannique ; si elle a de profondes racines dans le passé ; si enfin elle ajoute quelque beauté nouvelle aux vieux jardins de la littérature anglaise. Le recul et le sang-froid nous manquent d'ailleurs, en ce moment, pour juger les inspirations les plus récentes du sentiment national et belliqueux. Mais il n'est pas défendu d'en rechercher les précédents pour en expliquer, sinon excuser, certains caractères.

Justement, il se publiait l'hiver dernier à Londres, sous le titre de *Poems of the Love and Pride of England*[2] un recueil des principaux témoignages de la ferveur patriotique dans l'histoire entière du lyrisme anglais. Significative est la faveur qui l'accueillit. L'auteur de la collection, M. Wedmore, constate que, conçue depuis longtemps comme un stimulant du sentiment national, son œuvre serait désormais inutile si elle n'avait aussi pour objet de montrer « quel est l'héritage du peuple anglais — et *quelle obligation* il impose ».

Médiocre, à vrai dire, est la méthode qui, pour marquer l'évolution d'un genre, se contente d'en juxtaposer les successives manifestations. A l'isoler, on le rend méconnaissable. On se méprend même sur la valeur de chacune des pièces qui servent d'exemples, si l'on ignore ou laisse ignorer l'atmosphère où elle fut composée. Un poème belliqueux au temps du romantisme et de Napoléon signifie moins, même si la forme en est plus vive, qu'écrit de nos jours après quarante ans de paix anglaise. Et, au surplus, c'est sans doute un écrin fort congru que le beau volume habillé de blanc dont M. Wedmore fait hommage à la blanche Albion ; mais est-il bien sûr d'y avoir enfermé ce que le lyrisme national a produit de plus précieux ?

1. Le 27 juin dernier, un article du *Temps* : « Tyrtées anglais », indiquait avec une clarté suffisante la tendance belliqueuse des âmes et de la poésie en Angleterre

2. Poèmes de l'Amour et de l'Orgueil de l'Angleterre.

Il ne faut donc se servir d'un tel recueil pour étudier les caractères de la poésie patriotique en Angleterre, qu'à la condition de ne pas s'interdire un regard à côté. Sous cette réserve, il permet d'en saisir les principaux traits. Les uns se retrouvent à divers degrés chez d'autres peuples : intermittence de l'inspiration ; médiocrité fréquente de l'œuvre, dont le sujet est souvent le seul mérite. Les autres sont plus particuliers à l'Angleterre. Sa poésie patriotique, en effet, s'inspire autant de la mer universelle que du coin de sol qui est la patrie, ou plutôt mer et patrie n'y font qu'un. Elle chante l'orgueil de la race, et non pas l'amour de la terre. Enfin, presque toujours, elle se réclame de quelque haut devoir plutôt que d'une passion : son thème apparent est le bien universel plutôt qu'une haine ou une sympathie nationale. Ce sont des chants de guerre, si j'ose dire, philanthropiques ; des appels humanitaires à la boucherie.

Deux fois avant notre siècle s'est produite une manifestation prolongée, fervente, unanime, du sentiment patriotique dans la poésie anglaise. Pendant et après la guerre de Cent ans, c'est une floraison de ballades violentes, agressives, qui chantent la gloire nationale à son aube. Tel ce chant que je trouve dans ce qu'on pourrait appeler le cycle d'Azincourt, — thème cher aux « jongleurs » et à Lord Roseberry :

Azincourt ! Azincourt ! — Ignorez-vous Azincourt ? — Chèrement fut achetée la victoire — Par la mort de cinquante archers. — Demandez à n'importe quelle fille d'Angleterre : — Ils valaient tous les soldats de France. — O précieux archers anglais !

Puis, pendant l'âge littéraire d'Élisabeth, c'est-à-dire jusqu'au milieu du XVIIe siècle, un ferment d'orgueil patriotique, surtout après l'échec de l'Armada, envahit le peuple entier. L'Angleterre entonne comme un grand hymme de fierté nationale où tous les poètes, depuis les sonnettistes jusqu'aux épiques et aux dramatiques, font entendre leur voix rythmée.

En revanche, les cent cinquante ans qui s'écoulèrent depuis Milton jusqu'à Wordsworth ne fournissent guère, et péniblement, qu'une dizaine des trois cents pages intitulées : *Poèmes de l'Amour et de l'Orgueil de l'Angleterre*. Appauvrie une première fois pendant les guerres des deux Roses et les que-

relles religieuses, la source de l'inspiration belliqueuse semblait de nouveau tarie pendant l'âge classique.

Elle jaillit, drue et forte, cette fois, au début de notre siècle. Malgré son « attention à n'exclure aucun legs du passé », M. Wedmore a été contraint, il l'avoue, de demander plus des deux tiers de son volume aux auteurs contemporains. La poésie patriotique, dit-il, est d'origine récente dans la littérature anglaise. Et il pourrait ajouter que son exaspération morbide est toute contemporaine. Les guerres de la Révolution et de l'Empire fournissent d'amples récoltes. Puis la guerre de Crimée et la révolte de l'Inde ont été le sujet d'un nouveau cycle. Enfin les deux jubilés et l'impérialisme viennent de déterminer une invasion qui menace de dépasser en abondance et en vigueur tout ce qu'ont légué les âges précédents. Le nôtre n'a point vu la guerre anglaise. Mais les poètes anglais dépensent, à l'appeler, autant de souffle que leurs pères à la maudire.

Une source intermittente, jamais tarie, souvent appauvrie, plus riche aux jours d'épreuve et aux lendemains de délivrance, voilà bien l'inspiration patriotique en Angleterre. Il n'en va guère autrement ailleurs. Comme ailleurs, encore, la poésie purement nationale est le plus souvent, en Angleterre, l'apanage de poètes médiocres. A chaque époque, il est vrai, l'un ou l'autre des plus grands rayonne de patriotisme. Mais c'est presque toujours un satellite qui absorbe le feu du sentiment national ou en reflète l'éclat.

Ainsi la pensée de la grandeur et de la suprématie anglaise au XIVe siècle n'est point absente de l'œuvre de Chaucer. Mais elle en ressort plutôt qu'elle ne s'y exprime. C'est Laurent Minot qui avait été le poète des victoires d'Édouard. Parmi les pièces de Shakespeare, une seule, le *Roi Jean*, est entièrement inspirée par l'orgueil national et le mépris de l'étranger. Ailleurs, dans son œuvre, il est sans doute de superbes élans lyriques vers la patrie : telle, dans *Richard II*, cette frémissante invocation du vieux Gaunt où bruit en essaim le vol des pensers héroïques ; toute la poésie patriotique n'a fait depuis que développer le thème shakespearien. Mais, à dire vrai, Shakespeare est bien plus

humain que national. On trouverait auprès de lui dans le même temps des poètes bien plus strictement anglais. Ainsi les « historiens », parmi lesquels Drayton, qui peut-être est, par excellence, le poète patriotique de l'âge d'Élisabeth. Seul, le sentiment de la patrie le soutint dans l'accomplissement de cette herculéenne description, le *Polyolbion*. Seul, il communique, par endroits, quelque ferveur poétique à ses immenses histoires rimées. C'est encore Azincourt qui est le thème de son chef-d'œuvre.

Plus tard, les grands poètes négligent la patrie : Dryden moins que Pope, mais Pope autant que personne. Il faut se souvenir du « divorce » signalé par M. Gosse entre la poésie, la pensée, et l'action au XVIII[e] siècle, et de ce qu'il appelle si bien la « réserve » de l'âge classique. James Thomson, qui écrivit le *Rule Britannia* (à moins que ce ne soit David Mallet), n'était guère de son temps.

Au début du XIX[e] siècle, Wordsworth, presque seul des grands poètes de l'époque, exprima fortement les angoisses et la persévérance du peuple anglais dans la lutte contre Napoléon. Les autres se turent : Coleridge, un philosophe et un paradisiaque ; Byron, qui faisait profession de haïr la tradition de son pays ; Shelley, trop immatériel ; Keats, un païen antique, égaré dans notre temps. Faut-il compter Scott et Southey parmi les grands poètes du XIX[e] siècle ? — Comment, chez Wordsworth, la philosophie humanitaire de la Révolution fit place au sentiment national, plus étroit mais plus profond, il faut le demander à la belle histoire de sa jeunesse écrite par M. Legouis. Wordsworth a dit ce qu'un poète de la patrie peut dire de meilleur. Mais ce fut en quelques vers. Cependant, un Dibdin écrivait sans se lasser, pour une foule inlassable, des chants de marine et de guerre. Et, plus tard, Campbell dut au sentiment patriotique qui les animait le succès de ses trois grands poèmes guerriers (*Hohenlinden ; — O Marins d'Angleterre ! — la Bataille de la Baltique*). « Ces chants sont égaux, sinon supérieurs, à quoi que ce soit du même genre dans la langue anglaise et, *par conséquent*, dans n'importe quelle langue », disait récemment un critique considérable [1], — et modestement.

1. M. Saintsbury.

De même, entre 1850 et 1860, Tennyson chante la guerre dans *Maud* et d'autres poèmes célèbres : *La Charge de la Brigade légère : — le Dernier Combat de la Revanche : — la Défense de Lucknow*. Mais le plus populaire interprète de la ferveur martiale en ces années troublées par la guerre de Crimée et la révolte hindoue, c'est le rhéteur qui a nom Sidney Dobell. Enfin, de nos jours... Mais le terrain est trop dangereux!

Intermittence de l'inspiration patriotique, médiocrité fréquente des poètes s'ils n'ont que cette corde à leur lyre, tout cela, encore une fois, pourrait s'observer ailleurs qu'en Angleterre. Mais d'autres caractères sont plus particuliers à la poésie nationale de nos voisins.

Celui-ci, d'abord. La mer universelle, plutôt que le sol même de la patrie, est son thème habituel. Non pas la mer pour sa beauté changeante, pour sa grave leçon, non pas la mer pour elle-même, mais en tant que domaine de l'Angleterre et siège réel de sa puissance : voilà ce que chantent les poètes. Sur le continent, lorsqu'un auteur célèbre l'Océan, c'est pour son charme et ses dangers : tel Henri Heine, tel Victor Hugo. Mais il ne lui vient point à l'idée de le considérer comme un patrimoine national. Le poète anglais, au contraire, ne le voit guère d'une autre façon. C'est un sujet que l'Anglais ne peut concevoir avec désintéressement. La collection de chants patriotiques qu'a réunie M. Wedmore évoque à chaque page la « mer anglaise ». Chants de marins, exploits nautiques, découvertes et combats, tels sont les sujets qui reviennent sans cesse. Jamais mieux qu'en lisant un tel recueil, on ne pourrait se convaincre de la fatalité historique qui fit de l'Angleterre une puissance maritime.

Shakespeare appelait son pays une « pierre précieuse sertie dans la mer d'argent — qui lui sert de rempart — ou comme d'une motte défensive devant un logis » (*Richard II*). Ses successeurs n'ont guère fait qu'amplifier ou imiter. Wolfe s'écrie : « C'est la Bretagne, la glorieuse Bretagne que je veux invoquer. — Son boulevard, c'est son courage, et la mer, son rempart. » (*Bataille de Busaco.*) — Campbell : « L'Angleterre n'a pas besoin de rempart ; sa frontière est sur les vagues géantes ; sa demeure est sur l'eau profonde »

(*Ye, Mariners of England*). — Gerald Massey : « Regardez-le, ce joyau du monde — serti dans l'anneau conjugal de la mer qui l'encercle » (*England*). — Et le poète lauréat n'écrivait-il pas récemment : « L'Océan lui-même, de rive à rive, sera notre citadelle »? (*Sentinelle, regarde vers la mer!*)

Une possession héréditaire, le domaine de sa race, voilà ce qu'est l'Océan pour le poète anglais. Le vrai chant national c'est : « Règne, Britannia! Britannia, règne sur les mers! » et l'un de ses couplets finit ainsi : « L'Océan subjugué sera tien tout entier — et tiens, tous les rivages qu'il ceint. » Là-dessus jamais le sentiment populaire ne varie. Partout où se rencontre assez d'eau salée pour y faire flotter un bateau, partout l'Angleterre entend rester maîtresse : « Le sceptre en trident de l'Angleterre passe sur l'Océan, son territoire... et, quand l'univers entier s'unirait, toutes les légions de la terre ne suffiraient point pour arracher aux mains de l'Angleterre le sceptre des mers... » (Alfred Austin, poète lauréat.)

Est-ce la conscience de la suprématie universelle impliquée par l'empire des mers, qui inspire aux Anglais l'orgueil de race, élémentaire et profond, dont ils aiment à faire étalage? Il est permis d'en douter : car, avant même qu'ils pussent prétendre à dominer les mers, déjà, de leur fierté nationale, ils dominaient les nations. Le patriotisme anglais, c'est plutôt un orgueil de caste ou de corporation que l'amour d'un pays. C'est pour eux qu'on pourrait dire en particulier ce que M. Faguet dit d'une façon générale, que « le patriotisme n'est pas amour, qu'il est selon les époques instinct de défense contre l'étranger, ou orgueil d'être plus grand et plus puissant que l'étranger ». Ainsi s'explique leur aptitude au déplacement. Partout ils sont chez eux, parce que partout ils transportent le sens de leur supériorité. Ainsi s'expliquent leurs relations avec les étrangers: ils ne les haïssent pas; ils les plaignent de n'être pas Anglais. Les continentaux en bondissent; ils préféreraient la haine au dédain. Mais l'insulaire a une puissance extraordinaire de mépris pour ses voisins, une rare intrépidité de bonne opinion envers lui-même.

« A tous égards, nous sortons du premier sang du monde.

et nous avons des titres innombrables de noblesse. » C'est ainsi que Wordsworth termine un de ses plus beaux sonnets sur la guerre. Toute la poésie patriotique, en Angleterre, se nourrit du même sentiment. « Nous sommes un peuple choisi... », dit Gerald Massey; et notre pays, c'est « le rocher insulaire, le marchepied du Seigneur ». Goldsmith disait, en parlant des Anglais : « Voyez passer les seigneurs du monde ». Et Swinburne a parlé de « la race qui est la première entre les races d'hommes ». Quand le sentiment exalté de la grandeur anglaise se trouve en conflit avec les prétentions d'un de ces peuples qui ont l'infortune d'habiter les continents, l'effet est singulier. Il y a de l'étonnement, de la pitié, aussi de la colère : haussement d'épaules et, en même temps, poings crispés. Un curieux exemple en est dans la pièce célèbre écrite par Sidney Dobell au moment du conflit de l'Alabama. Il est piquant de la rappeler à la fin d'une année où l'opinion anglaise en appelle à la force, après avoir successivement courtisé, en quelques mois, l'alliance russe, l'alliance américaine, l'alliance allemande :

> Russe, Yankee, Prussien, où que vous soyez, vous qui vous tenez sur les bords de la mer et agitez le poing vers nous ; ceci est le château de Douvres, entendez-vous, marauds? Et voici déployée la banderole qui, par-dessus les vagues universelles, vous fouettera, — oui, vous fouettera jusqu'aux bords de NOTRE mer, vous, marauds!...

Et la litanie épileptique se poursuit, avec le perpétuel refrain : « vous, marauds — *you, knaves!* » Je sais bien que Sidney Dobell n'est pas un grand poète. Mais c'était un grand porte-voix. Et quel porte-voix continental lança jamais aux échos l'expression d'un tel mépris?

Encore s'étonnerait-on moins de cet orgueil national si l'Angleterre n'éprouvait pas, plus que toute autre nation, le souci de le justifier par une mission providentielle. A vrai dire, aucun grand peuple n'échappe à cette tentation, et tous se croient, à la même heure, « le soldat de Dieu ». C'est pour chacun, sans doute, une nécessité. Mais l'Angleterre y apporte une particulière ardeur de conviction. Avec une remarquable unanimité, avec un accent souvent âpre de sincérité, tous les poètes anglais, surtout depuis la lutte contre Napoléon,

développent cette thèse : — Toute guerre anglaise est une guerre de principe. Nous ne nous battons que pour la paix, la civilisation, la liberté universelles. Notre mission, bien différente de celle des autres races qui conquièrent et ne savent point administrer, c'est de nous annexer le monde pour faire son bonheur.

« Toujours dominera l'Angleterre, toujours ses navires laboureront les mers, toujours elle aura pour drapeau la justice, et pour devise : Soyez libres », chantaient les Cœurs-de-Chêne de Garrick, après la conquête du Canada. Et depuis, chaque conquête a suscité le même chant. Pour la liberté, contre Napoléon ; pour la civilisation, contre les Hindous, les Afghans, les Achantis ; pour le christianisme, contre tous les sauvages du monde, — voilà, si l'on en croit les poètes modernes, de Wordsworth à Kipling, en passant par Tennyson, l'objet des guerres anglaises. Et Swinburne a bien résumé tout cela dans son Ode pour le Jubilé de 1887 :

Une musique de réformes et de triomphes; une gloire née du mal détruit a calmé la discorde, tué la nuit, intimé aux éclairs orageux de s'évanouir partout où l'aube impérissable de l'Angleterre montait en signe que le droit devait régner... Là où sonne le pas, là où brille le sourire de l'Angleterre, là aussi retentit la marche et rit la face de la liberté... Et les lois de l'Angleterre, et la langue de l'Angleterre affranchissent la moitié du monde.

Aussi bien n'est-ce que le développement d'une des formules de Wordsworth : il appelait sa patrie « un boulevard pour la cause de l'humanité ».

Il ne faut pas contester les titres de l'Angleterre à l'un des premiers rangs parmi les nations du monde, si le rang se donne aux services et aux exemples, dans la guerre éternelle que mène l'humanité contre l'erreur, le mal et l'oppression. Mais d'autres nations, qui ont autant fait, n'ont pas cette exubérante satisfaction d'elles-mêmes, — et c'est peut-être dommage... Comme l'Angleterre, nous nous croyons, par exemple, les champions du droit ; comme l'Allemagne, les messagers de l'idée. Mais cela s'exprime moins fort, dans notre poésie, et moins souvent. Notre conviction se glisse. Celle de nos voisins s'assène.

Reconnaissons, d'ailleurs, qu'il n'y a point chez eux d'intolérance. Un Français qui signe Max O'Rell a passé sa vie à leur chercher, en bon gamin, de petites querelles. Ils n'ont cessé d'applaudir. Enfin, après avoir montré la tendance pharisaïque de la poésie patriotique anglaise, c'est à un Anglais que j'en veux emprunter la critique. Elle se trouve dans une pièce récente de M. Bernard Shaw, l'*Homme du Destin*. C'est Napoléon qui parle :

Il n'y a rien de si mal, ni de si bien au monde que vous n'y trouviez un Anglais occupé. Mais ce que vous ne trouverez jamais, c'est un Anglais qui soit dans son tort. Il fait tout d'après des principes. Il vous fait la guerre au nom du principe de la patrie ; vous vole au nom du principe des affaires ; il vous réduit en esclavage au nom du principe de l'impérialisme ; il essaye de vous *bluffer* au nom du principe de l'honneur viril ; il soutient le roi au nom du loyalisme, et coupe la tête du roi au nom du principe républicain. Son mot d'ordre est toujours Devoir. Il n'oublie jamais qu'une nation qui permet au devoir de passer du côté opposé à son intérêt est une nation perdue...

Je n'apprendrai rien à personne en disant que M. Bernard Shaw est l'enfant terrible de la société britannique, et que cette mère l'adore tout en le craignant. Mais, dans un temps où le patriotisme anglais s'épanche en notables gasconnades, il n'était pas inutile de montrer avec quelle précision ironique on sait l'apprécier en certains coins de l'Angleterre.

ABEL CHEVALLEY.

L'Administrateur-Gérant : LOUIS SCHOUÉ

SENTINELLES,

PRENEZ GARDE A VOUS!

I

En cette lumineuse et torride journée d'août, la campagne napolitaine avait dormi profondément, déserte, silencieuse, immobile sous le soleil caniculaire. Pendant la longue sieste, de midi à quatre heures, pas une ombre d'homme, apparaissant et disparaissant, n'avait bougé sur la grande plaine fertile de Bagnoli; pas une voiture, pas une charrette sur la route poudreuse qui, à gauche, vient du Pausilippe en contournant les dernières pentes gazonnées où cette colline finit en promontoire, large route qui fait les délices de quiconque aime Naples, étranger ou indigène; pas une voiture, pas une charrette sur cette autre route qui arrive de Fuorigrotta en ligne droite et qui fait à Bagnoli son premier coude pour gagner Pouzzoles, Cumes et Baïa; sur l'eau, pas un navire qui, fuyante ligne noire surmontée d'un gracieux panache de fumée, doublât le cap merveilleux pour s'en aller vers des rives lointaines; pas une voile blanche dans le canal de Procida; pas une barque aux environs de Nisida, l'île verdoyante et fleurie qui s'étend de toute sa longueur en face de la douce plage.

A Bagnoli, le petit établissement de bains était resté soli-

taire, avec ses portes grandes ouvertes par où l'on apercevait les cabines vides. L'auberge, rendez-vous habituel des bons vivants, des duellistes et des amoureux, avait toutes ses fenêtres closes, comme aussi toutes les portes de ses terrasses. On n'entendait pas un chant, pas un cri, pas une parole. Dans ce grand sommeil des hommes et des choses, la mer elle-même, toute miroitante au soleil, semblait immobilisée. Seule avait soufflé quelque temps la brise d'ouest, soulevant des tourbillons de poussière sur les deux routes du Pausilippe et de Fuorigrotta, courbant et redressant les nombreux coquelicots des tertres verts, faisant tournoyer sur la grève de minuscules trombes d'un sable grisâtre, agitant les stores suspendus des maisons blanches, effeuillant les passiflores sur les tonnelles de l'auberge. Mais, comme on sait, la brise d'ouest est bonne pour bercer de son murmure la campagne napolitaine assoupie : c'est la chanson qui endort les hommes, les maisons et les plantes.

Déjà le jour déclinait, et l'approche du long crépuscule d'été commençait à répandre une subtile douceur. Une femme de pêcheur, grande, brune, maigre, les jambes bronzées, les pieds nus, sortit de l'établissement de bains et se mit à ramasser le linge étendu sur les perches où le soleil venait de le sécher. Elle avait sur la tête un grand chapeau de paille défoncé, garni d'un ruban rouge; et elle chantait gaiement :

E lacce songh' e seta,
E buttune songh' e velluto,
E o primmo nnamurato
M' a lassato e se nn' è ghiuto [1]...

De temps à autre, tout en ramassant une brassée de linge sous laquelle disparaissait sa longue personne, elle envoyait un coup d'œil vers la villa Carrano, comme si elle eût attendu quelqu'un. Et, en effet, tout à coup, une troupe de garçonnets et de fillettes sortit de la villa, charmants bébés anglais qu'accompagnait une gouvernante et que suivait une domestique chargée de paquets, de sacs et de provisions. La

1. Les cordons sont de soie, — et les boutons sont de velours; — et mon premier amoureux — m'a laissée et s'en est allé.

femme s'arrêta, jeta la brassée de linge sur son épaule, s'abrita les yeux avec une main contre le soleil; mais déjà les bébés l'avaient rejointe, et l'entouraient, et sautaient sur le plancher de bois, et gambadaient en secouant les beaux cheveux blonds qui pleuvaient sur leurs épaules, malgré les remontrances de la gouvernante; et la femme riait, de sa large bouche aux grosses dents rayées de noir. Puis, trois ou quatre cabines se fermèrent; et, dix minutes plus tard, entre la douce grève de Bagnoli et l'île de Nisida, la bande entière, garçonnets et fillettes, se lançait courageusement à la nage; ils soufflaient et criaient avec un singulier accent guttural, et tendaient les menottes pour que, du haut de la plate-forme, la baigneuse leur jetât des gâteaux. Toute la plage semblait rire avec cette femme et ces enfants.

Quelques charrettes arrivaient par la route de Fuorigrotta et tournaient à droite vers Pouzzoles : la charrette d'un jardinier, qui avait vendu à Naples tout son chargement de tomates et d'aubergines apporté le matin ; un haquet de marchand de vins qui, après avoir déposé en ville son vin de Procida, revenait avec ses fûts vides ; et les conducteurs, assis dans un coin ménagé près du brancard, les jambes pendantes, la veste sur l'épaule, menaient grand train leur voiture allégée et cahotante, en sifflotant une joyeuse chanson qui faisait un accompagnement au trot alerte du cheval. Ensuite passa une longue carriole pleine de cruches à la panse ronde, bouchées avec un bouchon de liège, les *mummares* napolitaines, humides encore de l'eau minérale qu'elles avaient contenue et dont elles gardaient l'âcre senteur : et le charretier, en chemise et en pantalon de toile blanche, coiffée d'un long bonnet sombre, avait entre les dents un brûle-gueule de matelot.

Quelques véhicules, sur la route du Pausilippe, apparaissaient aussi : et c'étaient des voitures de place chargées de provinciaux venus à Naples pour la saison des bains. Ils visitaient consciencieusement les environs, non pas qu'ils y prissent plaisir, mais parce qu'ils voulaient se donner un air d'étrangers. Sur la plage, le cocher arrêtait sa voiture pour expliquer que cela, c'était le polygone de Bagnoli où chaque matin, à l'aube, les soldats venaient faire des exercices de

tir, et que cette île qu'on voyait de l'autre côté, c'était l'île de Nisida.

— Comme elle est jolie! s'écriaient les provinciaux en regardant l'île verte qui se mirait avec grâce dans la mer aux reflets d'acier.

Et le cocher repartait en haussant les épaules, prenait par la route de Fuorigrotta et emmenait ses provinciaux « sous la grotte ». Ou bien, c'était un équipage de maître qu'on voyait poindre à l'extrémité du promontoire, promenant une belle dame élégante qui avait renoncé à la distraction d'un voyage et qui était restée à Naples, soit par hasard, soit par bouderie, soit par caprice: et le cocher allait doucement, tandis que la grande ombrelle blanche, bordée de rouge, entourait de son auréole une tête pensive; et cette voiture s'arrêtait aussi sur la plage pour regarder la belle île de Nisida: et, lorsque la voiture, continuant sa lente promenade, tournait vers Fuorigrotta pour rentrer en ville, la dame rêvait à ce que pouvait bien être ce point de lumière scintillante qu'avaient distingué ses beaux yeux perçants, parmi la verdure, au sommet de l'île.

Maintenant, l'auberge avait toutes ses fenêtres ouvertes, sur la mer, sur la plaine, sur la route de Fuorigrotta: et, sous la tonnelle de passiflores qui abritait la terrasse, deux garçons très rustiques, encore ensommeillés, dressaient des tables communes, aux pieds peints en noir, qu'ils recouvraient d'une nappe et où ils posaient une salière et deux verres renversés, juste au milieu. A l'une des fenêtres, un couple regardait la mer : la femme, jeune, blonde et frêle, vêtue d'un petit costume très simple en toile bleu sombre, et l'homme, d'une quarantaine d'année, brun, mâle et pensif.

A deux reprises, la femme se pencha vers l'homme avec un sourire, et lui toucha légèrement le bras, en lui demandant quelque chose: et l'homme parut lui faire une réponse vague, comme s'il eût pensé à autre chose. Alors la femme le quitta sans qu'il dît rien, et alla sur la terrasse admirer les bébés anglais qui s'ébattaient dans l'eau avec des cris joyeux: elle avait cueilli à la tonnelle une large fleur de passiflore, dont elle effeuillait les pétales avec ses petites dents. Mais bientôt, comme sous l'empire d'une idée obsédante, elle revint près

de la fenêtre et parla longuement, à voix basse, avec des gestes qui indiquaient l'île de Nisida : et lui l'écoutait en branlant la tête, avec un faible sourire, comme pour donner son assentiment au récit d'un rêve étrange.

A cette heure suave du crépuscule, il semblait que la mer se réveillât aussi de sa paresseuse méridienne. Trois paranzes[1] avaient franchi le canal de Procida et faisaient voile vers Pouzzoles, à la file, poussées par la brise du soir sans qu'on vît le mouvement continu qui faisait tomber dans l'eau la *sciabica*, grand filet à l'usage de ces fraternelles associations de pêcheurs.

Tout à coup, derrière des blanchisseuses qui, par la route de Fuorigrotta, revenaient de Naples avec deux gros paquets de linge sur la tête, retentit le trot sourd d'un cheval dont les sabots frappaient le sol en mesure. Il traînait une longue voiture toute noire, un fourgon fermé qui ne ressemblait ni à celui des postes royales avec son petit coupé en avant, ni à celui où l'on transporte les soldats qui relèvent de maladie. Ce fourgon noir était hermétiquement clos, avec ses volets de bois levés ; il rappelait le chariot municipal qui, en temps d'épidémie, sert à conduire les morts au cimetière et que les bonnes gens de Naples ne voient jamais passer le jour, n'entendent jamais passer la nuit sans faire le signe de la croix, sans réciter à voix basse une prière ou sans murmurer un exorcisme ; pourtant, ce n'était pas le chariot des morts.

Le fourgon s'avançait rapidement. Lorsqu'il passa devant la villa Carrano, une vieille miss, occupée à lire sur la porte en attendant que ses neveux revinssent du bain, rajusta ses lunettes pour mieux voir le sombre véhicule. Lorsqu'il passa devant l'auberge de Bagnoli, la jeune femme qui regardait à la fenêtre se jeta en arrière avec une sorte d'effroi ; puis la curiosité fut la plus forte, et elle se pencha de nouveau pour suivre des yeux l'affreuse voiture, non sans avoir pris le bras de son amant, comme par besoin de protection. Lorsqu'il passa devant l'établissement de bains, la baigneuse, qui balayait l'étroite allée de bois en face des cabines, resta immo-

1. C'est le nom que dans la mer Tyrrhénienne et dans l'Adriatique, on donne à de grandes barques toujours associées pour la pêche.

bile de surprise, le manche de son balai entre les mains; et les enfants qui, dans leurs gentils costumes humides, s'étaient couchés tout de leur long sur le sable chaud, se relevèrent en écarquillant les yeux.

Le fourgon s'arrêta sur la grève. Le petit guichet de l'arrière, l'unique porte qu'il eût, donna passage à un carabinier, puis à un deuxième; et, dans la pénombre sinistre, on apercevait encore un troisième plumet rouge. Les deux carabiniers descendus se mirent à attendre patiemment, droits sur le sable, tout en jetant vers l'île de fréquents coups d'œil circonspects. Ensuite, celui qui avait des galons se pencha dans l'embrasure du guichet, comme pour s'entretenir avec les personnes qui étaient encore dans le fourgon; il parlementa deux ou trois minutes, la tête enfoncée dans le vide et dans l'ombre, puis s'écarta un peu. Le troisième carabinier descendit à son tour; et enfin ce fut un homme jeune qui, d'un bond, sans toucher le marchepied, sauta à terre et se tint debout, immobile et taciturne, dans le triangle étroit que les autres formaient autour de lui.

C'était un garçon de vingt-cinq ans, fort, de haute stature, un peu courbé des épaules. Il avait le teint blanc, d'une blancheur mate, profonde et laiteuse : — la féminine blancheur de ceux qui ont les cheveux roux ; — et, dans ce blanc visage à la peau imberbe et pure, à peine marqué de quelques lentilles, s'ouvraient des yeux d'un azur tendre, de grands yeux sereins et candides, comme ceux d'un enfant innocent. Il était vêtu d'un vieux pantalon verdâtre, plein de taches et effiloché sur les bords, d'une vieille jaquette débraillée en laine marron, qui laissait voir sa chemise, d'une vieille casquette graisseuse qui ne cachait pas sa fauve crinière : et, sous cette livrée ignoble de miséreux, il restait droit et calme, aspirant avec force la brise marine comme s'il eût éprouvé une intime jouissance à respirer le grand air. Ses mains étaient enchaînées, non pas avec ce genre de menottes qu'en argot de police on nomme *poucettes*, parce qu'elles nouent les deux pouces, ni non plus avec celles qu'on nomme *manchettes* parce qu'elles attachent les poignets, mais avec une chaîne véritable qui faisait deux fois le tour des bras et que fermait un gros cadenas, lugubre joyau de prison. Et les yeux de toutes

les personnes présentes, habitants de la villa Carrano, clients de l'auberge, voyageurs de passage sur les routes du Pausilippe et de Fuorigrotta, hôtes de l'établissement balnéaire, se fixaient sur cette chaîne avec une intense curiosité, semblaient fascinés par ce bracelet de fer. Cependant, l'homme ne paraissait pas en souffrir; il ne regardait pas ses mains, ne cherchait pas à les soulever, s'abandonnait visiblement au plaisir d'aspirer la brise, lui qui sortait d'une prison murée et suffocante. S'il n'y avait pas eu cette chaîne, il est probable que nul de ceux qui étaient là n'eût fait attention à lui; sans cette chaîne, il aurait pu être un homme pareil aux autres, libre, content, venu en compagnie des carabiniers pour quelque affaire de justice : il aurait pu être un employé, ou un témoin, ou le parent d'un fournisseur domicilié dans l'île. Mais cette chaîne aux invincibles anneaux déclarait sa qualité, son état, son histoire : elle était la condamnation, elle était le mot de l'horrible mystère. Ah ! que lui servait d'être jeune et fort, d'avoir ce blanc visage délicat, ces yeux d'enfant ignorant du mal ? Que lui servait de se tenir tranquille, sans dévisager ni défier les gens, conquis par le charme du vaste paysage? Que lui servait d'avoir l'air simple et paisible, et de trahir une curiosité ingénue par les coups d'œil qu'il jetait à la dérobée vers l'île de Nisida? Malgré tout, la chaîne révélait un drame farouche et sanglant, proclamait que cet homme était un individu dangereux, un scélérat condamné par les justes lois humaines.

La chaîne ! c'était la chaîne qui étouffait le rire des enfants, la grosse voix de la baigneuse, les gais appels des pêcheurs, les paroles d'amour que la petite femme blonde chuchotait à la fenêtre, la chanson des charretiers et le claquement de leurs fouets sur la route de Pouzzoles. Au cliquetis de cette chaîne, il sembla qu'un frisson d'horreur eût transi la campagne, qu'une pâleur mortelle eût décoloré la nature. Toute la plaine verte et fleurie, toute la mer profonde et chatoyante qui entoure Nisida comme un lac poétique, l'île même qui sort des flots comme un frais et voluptueux bocage, tout, dans la brusque tristesse qui venait de tomber sur les hommes et sur les choses, parut sentir douloureusement l'étreinte de ce fer : tout, à cette apparition de la malfai-

sance et du crime, sembla souillé, violé dans son innocence, troublé à jamais, vicié à jamais par la présence infâme d'un assassin.

Cependant une barque s'était détachée de l'île et venait à la rame vers la plage. Elle était conduite par deux bateliers en vareuse bleue, avec des bérets noirs, qui se courbaient silencieusement sur les rames sans faire presque aucun bruit. Lorsque la barque eut abordé avec un heurt sourd, il y monta d'abord un carabinier; puis un deuxième; puis le condamné, d'un pas sûr et agile; puis le troisième carabinier. Ensuite la barque s'éloigna du rivage; et, au même instant, le fourgon noir, qui jusqu'alors avait attendu, tourna et repartit vers Naples avec rapidité, par la route de Fuorigrotta.

Chargée de ses passagers, la barque voguait maintenant dans la direction de l'île; elle voguait plus lente que tout à l'heure, quoique les bateliers se courbassent davantage sur les rames, comme s'ils avaient eu à traîner un poids énorme. Sur cette mer délicieuse, après laquelle soupirent les amoureux et les poètes, qui fait le bonheur des pêcheurs et des marins, qui est la joie des enfants et des pauvres, elle avançait, morne et muette, plus morne et plus muette que si elle eût transporté un cadavre. Assis tout près de l'homme, les carabiniers fidèles ne le quittaient pas des yeux, redoublaient d'attention et de vigilance, par crainte que durant la périlleuse traversée de ce bras de mer leur prisonnier ne tentât de se jeter à l'eau; ils le fixaient dans les prunelles, comme si la pratique eût enseigné à leur simple bon sens que la plus secrète volonté de l'homme se révèle toujours par le rapide éclair d'un regard. Mais, assurément, le condamné ne songeait pas à s'enfuir: sur la barque il conservait la même attitude paisible qu'il avait eue à la descente du fourgon; il paraissait même goûter un certain plaisir à observer ce qui l'entourait, comme s'il eût été content de faire cette promenade sur l'eau, à l'air libre, dans cette barque au mouvement berceur. Il avait mis sur ses genoux ses mains enchaînées, d'une façon si naturelle qu'on aurait pu croire qu'elles s'étaient croisées ainsi d'elles-mêmes. La seule chose étrange, c'était qu'il se tût, entre les carabiniers et les mariniers silencieux. Toutes les embarcations

qui sillonnent cette mer si belle, les rudes barques de travail comme les coquettes yoles de plaisance pavoisées de rouge par les flamboyantes coupoles des ombrelles, sont pleines de joyeuses voix de femmes, d'enfants et de pêcheurs. Mais elle était muette, cette barque sinistre qui emmenait le condamné avec son escorte; muette, lugubre, sous le fardeau de la tragédie humaine qu'elle conduisait vers l'expiation.

II

— Nous y sommes! dit le condamné comme en se parlant à lui-même.

La barque venait d'accoster le petit escalier de pierre par où l'on aborde à Nisida; et les mariniers, pour la tenir immobile, en serraient le bordage contre un gros pieu. L'escorte descendit dans le même ordre où elle s'était embarquée, et le condamné fut placé au milieu des autres.

— Nous revenons dans une minute, dit le chef au premier rameur.

— Bien.

Et l'ascension de l'île commença par ce large chemin ombreux, qui, au crépuscule, s'emplit du chant des oiseaux. Alors qu'en bas, vers le débarcadère, le jour déjà s'obscurcissait, eux, dans leur montée continuelle, toujours plus haut, toujours plus haut, trouvaient encore la lumière des régions supérieures. Le condamné levait sa tête anxieuse comme pour la boire, cette lumière, et il semblait s'enivrer de toutes les harmonies de la nature. Le chemin était long, mais s'élevait jusqu'au sommet en pente douce, comme une avenue de parc menant à une résidence de luxe et de plaisir. De temps à autre, parmi les bouquets d'arbres et les haies de rosiers, passait une lueur singulière ; mais le condamné, qui avait tourné si longtemps entre quatre murs de pierre comme un fauve en cage, tout heureux de cette promenade à la campagne, regardait autour de lui sans s'apercevoir de rien. Pourtant, à un certain moment, tandis qu'il marchait sans presque faire attention à son escorte, il entendit quelque chose

qui remuait un peu sous les arbres : son oreille fine saisit ce bruit léger : ses yeux surprirent la lueur : et il comprit que ce qui remuait, c'était une sentinelle, que ce qui luisait, c'était le canon d'un fusil. Aussitôt son visage se couvrit d'une pâleur mortelle, et il courba la tête comme s'il venait de perdre une chère illusion. En dépit de sa chaîne, en dépit de son escorte, abusé par l'aspect de ce champêtre décor, il avait cru peut-être, un instant, qu'il était libre. Un instant... Et son rêve s'était évanoui, et jamais plus il ne pourrait le refaire.

Ils étaient arrivés à un mur d'enceinte, en face d'une grande porte de fer toute garnie de barres et gardée par une sentinelle. Le chef exhiba un papier : la sentinelle déposa son fusil et alla ouvrir les énormes verrous ; les vantaux s'écartèrent avec un grincement métallique, puis retombèrent lourdement sur le prisonnier et son escorte.

Ils se trouvaient maintenant sur une petite place entourée de maisons à un seul étage, sauf un bâtiment principal qui en avait deux et qui renfermait les bureaux du Bagne royal de Nisida. Le chef, qui connaissait bien les lieux, entra sans hésitation dans une salle du rez-de-chaussée. Maigre ameublement : deux tables, quelques chaises, un canapé, le crucifix, le portrait du roi. Un secrétaire, au front déjà dégarni, pauvrement vêtu, écrivait sur un grand registre.

— Est-ce que le directeur est là ? demanda le chef.

— Il va venir, répondit le secrétaire.

Et il reprit son travail, sans daigner même faire au condamné l'honneur d'un regard.

Enfin le directeur parut. C'était un homme d'environ quarante ans, fort, d'une physionomie bienveillante, mais sérieuse. Les carabiniers lui firent le salut militaire. Il les salua, jeta sur le condamné un rapide coup d'œil et alla s'asseoir devant la seconde table. Le chef lui remit la feuille d'écrou. Lorsqu'il eut cette feuille entre les mains :

— Quel est votre nom ? demanda-t-il au prisonnier.

— Rocco Tractta, répondit l'homme à voix basse.

— Et vous n'avez pas de surnom ?

— Ils m'appellent l'Écureuil.

— Où êtes-vous né ?

— A Naples.

— Votre âge?

— Vingt-six ans.

— Fils de...? poursuivit-il en relevant la tête.

— De feu Gennaro, dit l'homme sans que sa voix tremblât.

— Vous avez été condamné pour crime de parricide, ajouta le directeur en frissonnant et en détournant les yeux.

Rocco Traetta ne fit aucune réponse. Il attendait une autre question.

Cependant, le secrétaire avait enregistré le nouveau forçat.

— Condamné à perpétuité? demanda-t-il avec indifférence au directeur.

— A perpétuité, répondit le directeur d'un ton bref.

Et le secrétaire écrivit sur un feuillet de papier : *Numéro 417, bonnet rouge.*

Le directeur sonna. Un homme vint, habillé de gris et coiffé d'un béret noir. Le directeur lui tendit le feuillet et, désignant d'un geste le condamné :

— Conduisez-le à l'habillement, dit-il.

Les carabiniers, dont la tâche était finie, laissèrent Traetta partir seul avec le gardien. Celui-ci marchait le premier en lisant le feuillet, sans paraître s'occuper du forçat. Ils traversèrent les rues du bagne, larges, bordées de trottoirs où fleurissaient quelques acacias. Aux fenêtres des maisons, derrière les barreaux de fer, on apercevait des pots de fleurs. Après trois ou quatre détours, ils arrivèrent enfin à un vaste hangar déjà obscur, au fond duquel brûlait un grand feu de forge et où deux forgerons frappaient sur une enclume. Il y avait encore un autre gardien assis sur un tas de sacs. — L'habillement de Rocco se fit en un clin d'œil : on enleva la chaîne qui lui attachait les poignets, et on la jeta dans un coin; puis on lui donna une grosse chemise de toile, un pantalon, une vareuse et un gilet de treillis brunâtre, un bonnet d'un rouge vif, le tout estampillé au numéro 417. Mais l'opération du ferrement fut un peu plus longue. Les forgerons, accroupis, martelaient le fer chaud.

— Ce n'est pas trop serré? demanda l'un d'eux.

— Non, ça va bien, répondit le forçat.

La chaîne avait plus d'un mètre : et Rocco, qui déjà sentait

à la jambe une pesanteur intolérable, ne put se retenir d'ajouter avec une feinte indifférence :

— Est-ce qu'on va m'en mettre une seconde?

— Non, dit le gardien. Et maintenant tu peux agrafer ta chaîne à ta ceinture.

En effet, la ceinture du pantalon avait un crochet pour cet usage. Mais, ainsi suspendue, la chaîne était encore très lourde; et l'anneau, rivé à la cheville, donnait une sensation continuelle de gêne insupportable.

La foule des forçats, à laquelle Rocco s'était mêlé machinalement, l'avait accueilli avec une défiance invincible : on s'était écarté du nouveau venu, on n'avait pas répondu à ses rares questions, on l'avait regardé de travers ou on avait fait semblant de ne pas même s'apercevoir qu'il était là. — Les deux traits les plus saillants que présentent ces agglomérations de criminels, ceux qui en dénotent le mieux l'instinctive brutalité, c'est la peur et l'égoïsme : une peur vague, confuse, envahissante, qui s'effarouche de tout et de tous; un égoïsme bas, sombre, et pour ainsi dire bestial.

Et puis, il avait suivi les autres à la chapelle, grande comme une église, nue et fraîchement blanchie : et ils avaient pris place sur des bancs de bois. La moitié d'entre eux s'étaient mis à prier véritablement, avec une ferveur telle que, par instants, leurs voix s'élevaient comme dans la poussée d'une émotion débordante; le reste faisait semblant de prier, par une hypocrisie qu'on lisait sur leurs faces pâles, sur leurs bouches minces, dans leurs regards obliques. Les bonnets verts et les bonnets rouges, marqués de ce numéro cousu en blanc qui est le seul nom du forçat, avaient été retirés en entrant, de sorte que les premières ombres du soir tombaient sur les crânes difformes de cette multitude criminelle. Malgré la sainteté du lieu et de l'heure, les gardiens, qui toujours craignaient une surprise, étaient restés debout, l'œil au guet : et, dans le profond silence, à la faible voix du vieux prêtre qui donnait la bénédiction, il y avait pour unique réponse un murmure étouffé de prières et un monotone cliquetis de chaînes sans cesse remuées, relevées avec peine, retombant parfois avec un grand bruit de ferraille.

Rencogné dans son angle, Rocco était envahi d'une étrange

timidité. Il ne priait ni ne parlait; la seule perception qu'il éprouvât était la pesanteur intolérable de cet anneau qu'il portait à la cheville; et, pour empêcher sa chaîne de crier, pour n'en pas entendre le grincement affreux, il avait posé sa main sur le crochet où elle était suspendue. Une oppression croissante le suffoquait, ce jeune homme tranquille et robuste, qui avait été si heureux de quitter la prison de pierre pour venir dans une île fraîche, ouverte et riante. Il se souciait bien de prier! La seule chose qui arrivât jusqu'à son esprit, mais avec la cruauté d'une blessure, c'était le bruit de tout ce fer secoué. Il comprenait que chacun de ces malheureux était mis au supplice par la chaîne qui désormais faisait inséparablement partie de sa vie: il comprenait que chacun, tourmenté par ce fardeau, s'agitait pour donner un peu de répit à sa souffrance. Et, en proie à une détresse inconnue, Rocco Tractta, le parricide, se tenait immobile dans son angle, écrasé, terrassé, sans rien sentir de son corps jeune et vigoureux que la cheville cerclée de fer.

Soudain, après quelques minutes d'attente silencieuse, le prêtre éleva le Saint-Sacrement pour bénir ces voleurs et ces assassins; et tous les forçats se jetèrent à genoux. Il y eut un tel fracas de fer que cela ressemblait à l'écroulement d'une forge. Rocco, entraîné par l'exemple, s'agenouilla aussi; et sa chaîne vint battre contre sa cuisse, froide, pesante. Oh! non. Rocco n'était pas romanesque; c'était une créature primitive et violente, inculte et féroce; mais pendant que le Sauveur, dans la scintillante gloire d'or, tournait entre les mains tremblantes du prêtre, il eut l'impression que cette chaîne l'enveloppait tout entier, qu'il était capturé, vaincu. Et, alors, l'impérieuse, l'obsédante idée de la fuite, cette idée que les plus désespérés conservent au fond de leur conscience, s'éleva dans son âme comme une prière.

S'enfuir? Et pourquoi pas? Tandis qu'ils allaient souper dans le vaste réfectoire, tandis qu'avec une avidité de bêtes ils mangeaient ces pommes de terre bouillies, assaisonnées de tomates, qu'ils puisaient à la grande marmite dans des écuelles de fer-blanc, il songeait, lui, qu'il devait s'enfuir un jour, que cela était inévitable, qu'il trouverait un moyen, une ruse, qu'il se jetterait la nuit dans la mer, qu'il s'enfuirait. Les routes

de Nisida semblaient si mal gardées! Le rêve de la fuite grandissait, grandissait en son âme : avec de l'audace et de la ruse, un jeune homme fort et adroit comme lui réussirait à prendre la fuite... Lorsque les forçats se rendirent au préau pour la promenade du soir, le désir ardent, la dévorante vision de la fuite l'y poursuivirent; et il tournait, tournait, tournait en traînant sa chaîne, tandis que sur sa tête brillait la douce nuit étoilée: et il levait les regards vers le ciel avec une fureur de liberté plus poignante et plus folle.

A neuf heures, la cloche sonna le silence. Par sections, à travers les cours désertes, les yeux fixés au loin sur la campagne de Bagnoli et de Pouzzoles toute piquée de petites lumières, les forçats prirent le chemin de leurs dortoirs. Justement, la salle où avaient été assignées à Rocco une escabelle, une paillasse et une paire de gros draps, possédait une large fenêtre qui permettait de voir le ciel constellé et la mer phosphorescente ; et jamais cette fenêtre ne se fermait: car la chaleur excessive et l'odeur dégagée par tous ces corps humains était trop insupportable. Dès que le gaz fut baissé, dès que la cloche eut pour la seconde fois sonné le silence, parmi les ronflements qui déjà s'élevaient de la plupart des couches, Rocco, les yeux ouverts, continuait à contempler ce morceau de mer et de ciel. Et toujours, à chaque mouvement des forçats, les indissolubles chaînes grinçaient, glaciales compagnes de lit; et ce grincement exaltait l'imagination de Rocco. Par cette fenêtre, comme il serait facile de s'enfuir!

Mais, à l'improviste, lointaine et pourtant distincte, une voix retentit :

— Sentinelles, prenez garde à vous[1] !

Puis, une minute après, moins loin, une seconde voix :

— Sentinelles, prenez garde à vous!

Moins loin, plus forte et plus vibrante, une troisième voix :

— Sentinelles, prenez garde à vous!

Une autre, proche maintenant :

— Sentinelles, prenez garde à vous!

1. Nous avons traduit le cri des factionnaires italiens : *All'erta, sentinella!* « Sur vos gardes, sentinelle ! » et *All'erta sto!* (« Sur mes gardes je me tiens! ») par les équivalents naguère encore usités en France : « Sentinelles, prenez garde à vous ! » et « Rien de nouveau ! »

Une autre, sous la fenêtre même de ce dortoir où Rocco ne dormait pas... Et puis d'autres qui s'éloignaient, qui devenaient de plus en plus faibles, qui faisaient le tour de l'île.

Et, derechef, les voix s'élevèrent pour se renvoyer la réponse :

— Rien de nouveau !

— Rien de nouveau !...

Puis tout retomba dans le silence. Rocco, atterré, s'efforça de réunir les débris épars de son rêve. Mais alors que, dans les ténèbres, il essayait de reprendre courage, la première voix, au bout d'un quart d'heure, se remit à crier au loin :

— Sentinelles, prenez garde à vous !

Et les longs cris, sonores et calmes, allèrent d'un poste à l'autre, se rapprochèrent, passèrent une seconde fois sous la fenêtre de Rocco : et, alors qu'ils eurent fait le tour de l'île, ce fut la réponse claire et perçante qui repartit de là-bas :

— Rien de nouveau !...

Tous les quarts d'heure, tous les quarts d'heure ! Un atroce cauchemar. Quand ces voix s'appelaient et se répondaient, les forçats endormis s'agitaient sur leurs dures couches et faisaient grincer leurs chaînes. Mais Rocco ne dormait pas ; tous les quarts d'heure, il sursautait. Les bonnes voix fidèles semblaient dire : « Nous sommes là, nous veillons, l'arme prête, l'oreille au guet ; jamais nous ne laisserons s'évader personne, jamais nous ne cesserons de crier dans la nuit. » Rocco frémissait d'impuissante colère ; le cauchemar lui étranglait la gorge. Tous les quarts d'heure, quelle horrible chose ! Les voix claires, fortes, fidèles, se propageaient dans la nuit étoilée. Non, jamais il ne réussirait à s'enfuir !... Vers le milieu de la nuit, comme il entendait une fois de plus, comme il entendait toujours les voix implacables, son rude cœur d'assassin et de parricide se brisa, et il se prit à pleurer.

III

Après déjeuner, le directeur du bagne de Nisida, étendu dans son fauteuil, lisait attentivement son journal. Il le lisait

de la première ligne à la dernière, avec une lenteur si grande qu'il semblait vouloir se l'imprimer dans l'esprit ; il le savourait, le méditait, comme font ceux qui vivent loin des centres, isolés mais non indifférents, à l'écart de la société mais curieux de tout ce qui concerne la vie sociale. Cet excellent homme, dont la face honnête perdait en famille sa froideur et ne gardait qu'une expression de grande bonté native, secouait la tête de temps à autre, comme si sa lecture lui eût appris de fâcheuses nouvelles.

C'était un ardent patriote, un valeureux soldat ; et son courage, son enthousiasme restaient aussi ardents que jamais, dans ce bagne où on l'avait envoyé pour donner à son énergie un emploi. Or, les jours qui suivirent les désastres de Lissa et de Custozza furent mauvais pour l'Italie, dont l'étoile semblait pâlir. Si le directeur secouait mélancoliquement la tête, c'était parce qu'en 1866 il n'avait pu se battre comme en 1860 ; il se disait que, si tout est bon, à la vérité, pour servir son pays, même de vivre au milieu des forçats, néanmoins, à cette heure, il aurait mieux aimé exposer sa vie sur le champ de bataille que de rester dans cette île à frémir d'une colère magnanime et impuissante. Et, comme tous ceux qui, nés pour la guerre, l'aimant d'un amour candide et farouche, sont réduits à se repaître de souvenirs belliqueux ou de lointaines espérances, il était mélancolique.

— Mauvaises nouvelles ? demanda sa femme qui, assise près du balcon, travaillait à une petite chemise d'enfant.

— Oui, mauvaises ! répondit-il, sans ajouter rien.

Elle courba la tête sur son ouvrage et ne fit pas d'autre question. Si elle avait demandé cela, ce n'était pas qu'elle prît intérêt à la politique ou à la guerre ; elle avait seulement voulu adresser à son mari une parole affectueuse et rompre un silence qui durait depuis trop longtemps.

C'était une jeune femme au visage rêveur qu'avait pâli un peu la maternité, au corps mince dans une modeste robe de laine noire ; et, à tout moment, elle envoyait de côté un regard tendre vers l'enfant qui, installé par terre sur un bout de tapis, découpait tranquillement des gravures du *Magasin pittoresque* : un pâle enfant de trois ans, aux cheveux châtains, souples et frisés, à la physionomie douce et pensive comme celle de sa

mère, très sage, aimant les images passionnément, heureux lorsqu'il en avait à découper avec ses petits ciseaux, bien proprement, sans endommager les figures et sans se piquer les doigts.

— Mario! lui dit son père qui, depuis quelques instants, le contemplait avec une curiosité complaisante.

— Papa? répondit le bébé, en levant sur son père ses grands yeux limpides, brillants de bonté.

— Qu'est-ce que tu découpes?

— Des soldats.

— Sont-ils beaux?

— Oui, papa.

— Viens m'embrasser.

Vite l'enfant se mit debout. Il était grand pour son âge, mais délicat et frêle comme sa mère. Il s'approcha de son père et lui tendit les bras : puis, dégagé de l'étreinte, il appuya sa tête sur les genoux paternels, comme s'il avait été las ou qu'il voulût dormir. Son petit visage blanc reposait, aussi léger qu'une fleur.

— Est-ce qu'il est malade? demanda le mari à sa femme.

— Non, non, répondit-elle avec vivacité.

— Tu devrais le faire sortir. Pourquoi ne sort-il pas tous les jours? Est-ce que Gennaro Campanile n'a pas raccommodé la petite voiture?

— Elle est raccommodée, fit la mère d'une voix faible.

— Et a-t-il apporté cette étagère pour les livres, qu'il me promet depuis des semaines?

— Oui.

— Pourquoi donc n'est-elle pas en place?

— Nous n'avons pas eu la force, Grazietta et moi, de la soulever et de l'accrocher au mur... Tu sais, nous ne sommes pas très fortes, ajouta-t-elle avec un pâle sourire.

— Gennaro est très adroit et vous n'aviez qu'à le laisser faire. Il l'avait construite, il pouvait bien aussi la mettre en place.

La femme jeta sur son mari un regard anxieux, et ses joues s'enflammèrent d'une subite rougeur. Il la regardait sans comprendre.

— Nous essayerons de l'accrocher nous-mêmes, dit-elle

enfin très bas, comme si elle eût été doublement confuse de sa négligence et de sa rougeur.

— Mais, ma fille, tu te fatigueras inutilement, — reprit le mari avec une bonté paternelle. — Fais dire à Gennaro de revenir aujourd'hui même : il arrivera tout de suite et posera l'étagère ici, à droite.

— Non, non, répliqua-t-elle précipitamment : je préfère me fatiguer.

Cette fois, il avait compris ; et son visage affectueux s'obscurcit de tristesse.

— Il te déplaît de voir un forçat dans la maison ? demanda-t-il d'une voix lente.

Elle tourna vers lui des yeux suppliants, comme pour se faire pardonner son aversion : puis elle murmura :

— Ils sont là toute la journée.

— Et ils te font horreur ?

— Oui, avoua-t-elle si bas qu'on l'entendit à peine.

— Tu n'as guère de charité, déclara-t-il en s'efforçant de prendre un ton sévère.

— C'est vrai, confessa-t-elle d'un air humble, en courbant la tête.

— Après tout, ce sont des hommes et ce sont des chrétiens, Cécile.

— Mais ils ont volé, ils ont assassiné !

— Ce sont des hommes et ce sont des chrétiens, affirma-t-il pour la seconde fois.

Elle se tut. Elle cousait fébrilement, pour dissimuler l'impatience nerveuse de ses doigts ; et une rougeur pareille à une flamme subtile continuait à brûler ses joues. Dans le silence, l'enfant releva sa fine tête, regarda son père et sa mère, puis étendit les bras vers son père afin de lui prendre le cou et de lui donner un baiser. Le père, saisi d'une soudaine émotion, lui demanda, en lui caressant les cheveux :

— Est-ce que, toi aussi, tu détestes les forçats ?

Le petit ne comprit pas le sens de la question et ouvrit de grands yeux candides.

— Les forçats sont des malheureux, lui dit son père à demi-voix.

— Des malheureux, répéta le petit avec un accent de pitié.

Cependant le directeur avait replié son journal et l'avait remis en place, méthodiquement, comme font tous ceux qui mènent une existence régulière et isolée. L'heure était venue d'aller au bureau, et il brossait son pardessus. L'enfant suivait du regard les mouvements de son père. Le mari s'approcha de sa femme pour l'embrasser. Alors, elle lui dit avec précipitation :

— Fais venir Gennaro pour l'étagère : fais-le venir tout de suite.

— Non, ma chère, puisque cela te déplaît, répondit-il en la caressant comme une fillette.

— Mais cela ne me déplaît pas, reprit-elle en s'efforçant de vaincre son insurmontable répugnance.

— Laisse donc, laisse donc ; ne parlons plus de cela.

— Je sortirai, j'irai me promener dans l'île avec le petit. De cette façon, Grazietta sera seule à voir Gennaro.

— C'est bien, c'est bien, dit-il en partant.

Mais quand ce mari affectueux s'en fut allé au pénible devoir qui obligeait cet honnête homme sans tache à vivre parmi les voleurs et les assassins, elle se pencha vers son enfant et lui mouilla le cou de ses larmes. C'étaient des larmes brûlantes, longtemps réprimées, rarement versées. Au début, elle avait accepté avec courage cette vie d'épouse et de mère, dans ce milieu étrange où la solitude profonde alternait avec la présence de nombreux criminels. Après tout, elle n'était qu'une pauvre fille, sans parents et sans dot, recueillie par une vieille tante, vivant de son travail et gagnant tout juste de quoi payer son pain : voilà ce qu'elle était lorsque le capitaine Gigli l'avait épousée, pour elle-même, par tendresse et par compassion, car il avait un noble cœur. Ne savait-elle pas, en se mariant, qu'il lui faudrait vivre dans une île, parmi les forçats? Il l'avait prévenue, et elle avait accepté : elle s'était dit qu'elle se tiendrait à l'écart, qu'elle se serrerait contre cet homme généreux, et qu'il la consolerait de tout le reste. Elle avait un sensible et délicat tempérament, qui frémissait de douleur et de tendresse au moindre contact; mais elle avait aussi de la force morale, cette force que possèdent les âmes droites et bonnes. Arrivée dans l'île aux derniers mois de sa grossesse, elle s'était cloîtrée aussitôt chez

elle, pour se soustraire à un spectacle qui lui faisait horreur. Mais ni portes ni fenêtres n'avaient pu la protéger contre les voix nocturnes des sentinelles qui montaient la garde. Que de nuits passées sans dormir, à entendre cet appel si long, si long, qui se répétait de quart d'heure en quart d'heure avec une insistance obstinée, inéluctable! Aux heures de la veillée, dans son petit logis qu'elle avait orné avec un goût simple, lorsque son oreille attentive percevait le bruit de la mer, peut-être serait-elle parvenue à s'imaginer qu'elle habitait seule une belle île, entre l'eau, et le ciel parmi les fleurs des collines escarpées et les parfums qui montaient du rivage : mais une voix inexorable revenait dissiper son rêve et lui crier implacablement :

— N'oublie pas! c'est une prison...

Ce fut par une de ces nuits si lentes, si lentes, que le petit Mario vint au monde : enfant maigre et chétif dont l'organisme avait toute la délicatesse du tempérament maternel et dont le pâle visage gardait toutes les traces des cauchemars et des effrois nocturnes que Cécile avait soufferts. Et cela détruisait une bonne part de la poésie apportée au foyer par la venue de cet enfant, qu'il fût né dans une prison, dans un bagne, parmi les forçats : quand sa mère se penchait pour l'embrasser, il y avait dans ses baisers quelque chose de navré, comme si elle eût voulu le plaindre d'un si triste souvenir et d'une tache si douloureuse. Elle avait essayé vainement d'isoler sa vie, de soustraire son fils et elle-même au contact des galériens. Le berceau où dormait Mario sortait de la menuiserie du bagne ; ses premiers petits souliers, les petits souliers bénis qui font vibrer de tendresse le cœur de toutes les mères, sortaient de la cordonnerie du bagne. Comment faire? Gigli ne touchait pas de gros appointements, ne pouvait pas envoyer sa femme à Naples tous les jours; et puis, ce qu'on prenait aux ateliers coûtait beaucoup moins cher que ce qu'on achetait dans les boutiques. Aussi, par scrupule, tâchait-elle soigneusement de cacher son dégoût, sa désolation et ses épouvantes. Mais, lorsqu'elle souriait derrière les vitres à son mari qui s'en allait au bureau et que, tout à coup, elle voyait une troupe de forçats l'entourer pour lui faire quelque réclamation, cela lui fendait le cœur,

et elle serrait convulsivement son petit Mario dans ses bras. Les galériens, sachant que le directeur était le meilleur de tous, froid mais bon, sévère mais sans cruauté, fixaient sur lui des yeux pleins d'angoisse, en implorant son indulgence ; néanmoins, ce qu'elle croyait lire dans leurs yeux, c'était la menace et la fureur. Rien, hélas ! ne pouvait la persuader que ces hommes avaient perdu l'habitude du sang : rien ne pouvait la convaincre qu'ils n'avaient pas de couteau caché dans leur manche.

Jamais elle ne permettait que Mario sortît seul avec Grazietta : il lui semblait toujours que, par vengeance d'avoir été condamnés, par brutal désir de verser le sang, par instinct homicide, quelqu'un de ces criminels tuerait son fils. Quand elle sortait de chez elle, toujours elle le portait elle-même à son cou, ainsi qu'une humble mère plébéienne, sans prendre garde à la fatigue ; et, aussitôt qu'elle rencontrait un forçat, elle baissait les yeux. Les forçats la saluaient en retirant leur bonnet : et, comme le doux instinct paternel persiste au cœur des plus pervers, ils s'arrêtaient pour regarder le bel enfant. Mais alors elle s'effrayait, hâtait le pas, s'enfuyait presque avec son cher petit.

Il y en avait un qu'elle rencontrait à chaque instant sur son chemin : un homme jeune, grand, robuste, teint clair, yeux bleus, cheveux roux, condamné à perpétuité, puisqu'il avait le bonnet rouge. C'était à croire qu'il attendait la mère et l'enfant : et, lorsqu'il les voyait passer, ce grand galérien les regardait, les regardait d'un œil attendri, jusqu'au moment où ils disparaissaient à l'angle de la rue...

Si le cours du temps avait bien pu adoucir ses terreurs, jamais il n'avait pu les vaincre. Frêle et pensive, elle tâchait de surmonter sa mélancolie, redoublait d'attentions, faisait en sorte que son mari trouvât à la maison une femme toujours affectueuse et toujours patiente. Elle avait honte de laisser voir sa répugnance, rougissait de ses craintes, redoutait que cela ne parût un reproche à l'homme excellent et généreux qui l'avait soustraite à la misère et aux incertitudes de l'avenir, mais pour la jeter dans une prison. Quelquefois le mari surprenait un frémissement de cette horreur involontaire ; et il s'en affligeait, il en éprouvait comme un vague

remords. C'était pour cela qu'elle s'efforçait de fermer son cœur ; et son cœur éclatait.

Cécile était véritablement une très bonne créature, d'un dévouement absolu à son devoir, pitoyable à toutes les misères ; et, aux heures où elle réussissait à triompher de son horreur et de sa frayeur, elle se demandait compte à elle-même de sa propre injustice et de sa propre inhumanité. Oui, les forçats étaient aussi des hommes : et son mari, si sévère pour eux, mais si juste, avait bien raison lorsqu'il lui répétait doucement : « Ce sont des hommes et des chrétiens, plus malheureux peut-être que coupables ». Alors, pleine de chagrin et de repentir, elle prenait la ferme résolution d'en supporter la vue sans révolte intérieure et de rendre le salut quand ils ôteraient leur bonnet. Mais cette résolution, hélas! durait bien peu. Sur les tertres gazonnés où Mario, assis dans l'herbe, arrachait les marguerites avec ses petites mains innocentes et poussait de petits cris joyeux parce qu'il venait de découvrir un insecte, alors qu'elle-même, en extase, contemplait la vaste étendue de la mer, s'il arrivait que, dans cet oubli de rêve, un homme parût à l'improviste, en vareuse rouge brique, traînant péniblement une lourde chaîne, elle avait peine à retenir une exclamation d'épouvante, elle pâlissait comme devant un péril de mort, enlevait rapidement de terre son Mario et l'emportait à la hâte. Et cette campagne, cette mer, ces fleurs, tout ce paysage, déshonorés subitement par la présence d'un assassin, lui devenaient odieux. C'était plus fort qu'elle. Et la pauvre, la faible femme perdait tout son courage : et, lorsqu'elle rentrait au logis, il lui semblait que, dans ce pays de honte et de châtiment, son amour conjugal et son amour maternel étaient profanés.

Ce jour-là, précisément, elle avait la conscience plus tourmentée que jamais : en présence de son mari, elle avait montré une telle ingratitude qu'elle lui avait presque reproché le bienfait reçu. Il lui avait répondu sans sévérité, mais sur un ton sérieux. Comme il valait mieux qu'elle!... Et des larmes rares et brûlantes, des larmes de repentir, étaient tombées sur le cou de Mario : et l'enfant, habitué aux solitaires effusions maternelles, fluet, lui aussi, et mélan-

colique, répétait à sa mère tout bas, en lui caressant le visage avec ses petites mains fraîches :

— Maman, ne pleure pas ; maman, ne pleure pas.

— Non, je ne pleure pas, dit-elle en s'essuyant les yeux et en se redressant. Et, à présent, Mario va venir se promener avec sa petite mère.

— Dans la voiture, maman ! dans la voiture ! s'écria le bébé en s'attachant aux jupons de Cécile.

— Oui, mon trésor, dans la voiture, répondit-elle en refoulant un soupir.

IX

La voiture était grossière, gauchement construite par les galériens forgerons et taillandiers, avec plus de fer que de bois, grinçante comme les chaînes attachées à leur cheville et à leur ceinture, massive, lourde à pousser, et elle se détraquait sans cesse. Lorsque le petit Mario était dedans, il se trouvait si heureux qu'il aurait voulu n'en plus jamais sortir. Pour cet enfant maigre et un peu faible des jambes, c'était un bonheur de s'allonger sur les moelleux coussins que sa mère avait rembourrés elle-même ; c'était un bonheur de se faire promener ainsi dans toute l'île pendant des heures entières, les yeux mi-clos, sous son petit chapeau de feutre qui lui tenait les oreilles chaudes. La mère, qui n'était pas forte, se fatiguait vite : mais sitôt qu'elle faisait une pause, le petit s'éveillait de son demi-sommeil et criait :

— Pousse, maman ! pousse !

— Dans une minute, répondait-elle avec un profond soupir.

Et elle appuyait les mains sur la barre, pour se reposer. Mais bientôt, d'une voix suppliante, le petit répétait :

— Pousse, maman, pousse, je t'en prie, je t'en prie !

Et, courageusement, elle se remettait en chemin, sans plus soupirer. Jamais elle n'aurait consenti à envoyer Mario se promener dans la voiture seul avec la servante : et, d'autre

part, il était impossible aux deux femmes de sortir ensemble pour le promener : il y avait trop de travail ; et puis, Cécile avait une crainte vague de laisser la maison vide. Ce jour-là, comme tant d'autres jours, elle fit donc amener devant la porte la pesante voiture, où l'enfant prit place avec des sauts d'allégresse, où il s'étendit avec délices. La mère avait mis son chapeau et ses gants, jeté sur les genoux de Mario une légère couverture. Grazietta, la servante, restait silencieusement à regarder.

— Gennaro Campanile viendra poser l'étagère, lui dit Cécile avec effort. Fais bien attention, fais bien attention !

Grazietta eut un sourire imperceptible : elle connaissait les terreurs de sa maîtresse. La servante était une femme d'une quarantaine d'années, mariée à un forçat qui avait commis un meurtre dans une rixe ; et, fidèle à cet homme, elle l'avait suivi partout, de Portolongone à Ischia, d'Ischia à Nisida, faisant l'impossible pour se mettre en service là où il était, y réussissant toujours de quelque manière imprévue, par un miracle d'obstination et de volonté. Elle lui donnait tout ce qu'elle gagnait, réservait pour lui les deux tiers de sa propre nourriture ; et elle accomplissait ce sacrifice, en silence, presque en cachette, tant elle avait peur d'être renvoyée. Son mari le forçat, gros homme trapu, à l'air féroce, venait avec précaution à la fenêtre de la cuisine, prenait le plat, le pain, les fruits qu'elle lui faisait passer à travers les barreaux, et s'en allait dans un coin manger voracement. Elle retournait à sa besogne, tout heureuse, contente de son demi-jeûne ; et lorsque, sans le vouloir, sa maîtresse laissait paraître quelque chose de la frayeur que lui inspiraient les forçats, elle hochait la tête en femme d'expérience, avec une indulgente pitié pour la craintive jeunesse de Cécile, bien convaincue toutefois que les meurtres sont des malheurs et non des crimes, bien convaincue qu'un malheur de cette espèce peut arriver à n'importe qui.

— Où veux-tu aller ? demanda la mère à l'enfant quand elle fut prête à partir.

— Là-bas ! là-bas ! répondit l'enfant, avec un geste qui indiquait vaguement l'espace.

Les rues de Nisida étaient larges comme celles d'un village ;

et bien qu'on fût en octobre, les acacias restaient verts et continuaient à répandre leur ombre sur les trottoirs en terre battue. Les maisons, où logeaient les fonctionnaires, les fournisseurs, les contremaîtres, les gardiens, avaient l'aspect gracieux de jolis cottages. Au centre, les hautes et sombres constructions du bagne, dortoirs, réfectoires, ateliers, infirmeries, cachots, se dressaient pareils à un rocher qui eût dominé toutes ces chaumières. Du chemin de ronde qui passe entre les maisons et les arbres, on avait à chaque tournant une ample vue sur la mer ensoleillée : un spectacle plein de sourire et de fraîcheur. L'enfant, assis dans sa petite voiture, ouvrait de grands yeux et souriait en murmurant :

— Là-bas !... là-bas !...

La mère poussait lentement la voiture, prise d'une faiblesse, d'une lassitude qui lui venait de sa sensibilité surexcitée outre mesure.

D'un geste machinal, elle saluait les quelques femmes d'employés, les quelques filles de fournisseurs, les six ou sept dames qui, mariées à des officiers, habitaient dans l'île ; et elle poursuivait son chemin lentement, lentement, les yeux fixés aussi sur cette mer qui était le rêve de Mario. De temps à autre passait un soldat, passait un galérien, de ceux qu'on autorisait à circuler librement. Elle répondait à leur salut par une légère inclination de tête ; le petit souriait et saluait de la main.

Mais bientôt la fatigue fut plus forte que son courage : elle quitta la barre de la voiture et s'assit sur un banc de pierre, pâle, défaillante. C'était un lieu presque désert, l'endroit où finissaient les maisons et où commençait la campagne. L'enfant considérait le visage blêmi, les yeux mi-clos de sa mère ; et, un peu intimidé, un peu effrayé, il osait à peine lui dire tout bas :

— Pousse, maman, pousse...

— Tout à l'heure, tout à l'heure, répondait-elle, d'une voix qui n'était qu'un souffle et que n'entendait pas le petit.

— Si Votre Excellence permettait, je pousserais bien la voiture ! dit une voix mâle, mais humble.

D'où sortait-il, ce forçat au blanc visage et aux tendres

yeux bleus, qui tout à coup s'était dressé devant elle? Que demandait-il? Que voulait-il?

Égarée, tremblante, elle le regarda comme si c'eût été une apparition.

— Le *piccerillo*[1] est lourd, murmura le forçat plus humblement encore. Votre Excellence permet-elle que je pousse?...

Enfin elle comprit, et, toute pâle, en serrant les lèvres :

— Non, dit-elle.

Il l'observa, un moment, en silence : puis, toujours humble, mais obstiné :

— Ça n'est pas une besogne pour vos mains. Permettez-moi de le conduire, ce *piccerillo*.

— Non! dit-elle une seconde fois, avec colère.

— Excusez, excusez la hardiesse. Je saurais bien le conduire, le *piccerillo*, et je ne me fatiguerais pas... N'ayez pas peur! finit-il par ajouter avec une telle émotion que sa voix paraissait mouillée de larmes.

— Je n'ai peur de rien, répliqua-t-elle sèchement ; mais je ne veux pas que vous conduisiez le *piccerillo*.

Elle se leva, résolue ; et, par un effort héroïque, elle se se remit à pousser la voiture. Le forçat fit un geste large avec les bras, et la chaîne pendue à sa ceinture eut un cliquetis sinistre : mais il ne parla plus et resta les yeux fixés sur la mère et l'enfant qui s'éloignaient. Quant à Cécile, elle frémissait de colère, comme si l'humilité même avec laquelle ce forçat lui avait offert ses services avait été pour elle une injure.

Maintenant ils étaient en pleine campagne ; le sentier traversait des prairies où venaient paître les chevaux de deux ou trois officiers et des charretiers qui transportaient les vivres de la plage au bagne.

— Maman? demanda le petit, qui paraissait réfléchir.

— Que veux-tu?

— Pourquoi as-tu répondu « non » au forçat?

— Parce que.

L'enfant se tut : il avait remarqué un trouble dans la voix de sa mère.

1. Diminutif de *piccolo*, « petit », dans le dialecte napolitain.

Puis, quelques instants plus tard :

— Cela te fatigue, maman, de pousser la voiture.

— Non, mon chéri.

— Fais-moi descendre, maman : mets-moi par terre.

— Non, reste, mon chéri : avançons encore un peu ; je me reposerai plus loin.

De nouveau ils cheminèrent en silence. Déjà ils avaient dépassé deux ou trois factionnaires. L'enfant regardait toujours les soldats et leur souriait.

— Maman? reprit-il ensuite.

— Que veux-tu, mon amour?

— Tu sais? le forçat voulait me conduire très loin, très loin.

— Oui, oui.

— C'est un malheureux, ajouta-t-il en arrêtant ses regards sur le visage de sa mère.

— Qui t'a dit cela?

— C'est papa qui l'a dit! déclara-t-il d'un air de triomphe.

Elle baissa la tête, sans répondre.

— Et les soldats, maman, sont-ils aussi des malheureux?

— Les soldats sont d'honnêtes gens, répliqua-t-elle avec vivacité.

— Alors, les forçats sont des malheureux et les soldats sont d'honnêtes gens. Mais moi, maman, qu'est-ce que je suis? Je suis le *piccerillo*?

— Tu es le petit fils chéri de ta mère! dit-elle en le prenant dans ses bras et le couvrant de baisers.

Ils étaient parvenus dans un champ tout vert, tout frais, tout fleuri; un petit mur à hauteur d'appui le séparait d'un autre champ voisin. La mère fit halte : et, irrémédiablement lasse, elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit dans l'herbe. L'enfant examinait l'herbe et les fleurs et la mer, avec des yeux méditatifs, trop méditatifs et trop sérieux pour son âge. Dans l'air flottait une pénétrante odeur de roses des quatre saisons, ces roses qui s'épanouissent en un jour, qui vivent en un jour toute leur intense vie : et cette odeur se mêlait à celle de la menthe sauvage, qui abonde à Nisida. L'enfant sommeillait dans la voiture, tandis que la mère se reposait de sa fatigue.

— Quel parfum de fleurs ! pensa-t-elle.

Il y en avait beaucoup dans le champ où elle s'était arrêtée ; mais il devait y en avoir plus encore dans cet autre champ dont le petit mur la séparait. Prise de curiosité, elle se leva pour aller voir ; et un spectacle étrange s'offrit à ses yeux, d'abord émerveillés, puis épouvantés.

C'était un vaste terrain en pente, mal clos par un petit mur en maçonnerie qui s'était écroulé çà et là, qui était devenu monceau de décombres, que mangeaient les racines de l'herbe, que rongeait la pluie, que battait le vent, qui n'opposait plus qu'une misérable barrière au passage des hommes et des animaux et peut-être même ne marquait plus avec exactitude la limite du champ. Le gazon y croissait en touffes inégales sur un sol bizarrement bossué, renflé ici, creusé là, bouleversé par des ondulations de mer en courroux. Dans le gazon où les tiges des pavots, séchées par l'été, dressaient leur capsule noire aux sonores graines soporifiques, les roses pullulaient en gros buissons. Il s'exhalait de ce champ un parfum aigu de plantes sauvages et de fleurs, ce violent parfum des terrains abandonnés où jamais nul ne pénètre, où la végétation devient plus âpre, grandit solitairement, meurt et renaît pour se flétrir encore, libre, oubliée, délaissée, peut-être maudite. Et, comme elle regardait ce champ si bizarrement remué, clos d'un mur et pourtant abandonné par les hommes, elle vit !... Elle vit que, çà et là, en trois ou quatre points du champ, s'élevaient de petites croix en bois qui avaient été noires mais que le temps et les hivers avaient délavées, tordues ; et qu'à certaines de ces croix était suspendu un petit écriteau jaunâtre, sali, sur lequel étaient écrites à la main, en gros caractères mal formés, deux initiales avec un numéro : le numéro que le mort avait porté de son vivant et que la justice humaine avait substitué à son nom. Les croix semblaient éparpillées au hasard, comme par le caprice du vent ou par la négligence des hommes ; elles étaient peut-être tombées par terre une première fois, et on les avait replantées n'importe comment, peut-être à une place où n'était pas le corps qu'elles devaient couvrir de leur petite ombre sacrée.

Cécile regardait toujours ; et, en braquant les yeux, sur le

fond brunâtre du terrain, dans le vert de l'herbe, elle vit distinctement les taches blanches que, pareils à des morceaux de vieil ivoire, faisaient plusieurs ossements humains. Mal ensevelis, mal recouverts de terre dans leurs cercueils disjoints, ces morts, par le mouvement naturel du sol où germait la vie, par le mouvement naturel des cadavres qui tombaient en pourriture, ces morts sortaient de leurs tombes; et leurs os blanchis étaient lavés par les averses, et leurs os blanchis reluisaient au soleil. Parmi l'odorante floraison de la menthe sauvage, parmi les roses dont les pétales s'effeuillaient, cette horrible végétation humaine venait s'épanouir à la lumière: et nulle bêche pieuse ne la rendait au sol qu'elle semblait percer de force, d'une telle luxuriance que l'œil inquiet craignait de voir le squelette entier surgir avec un geste menaçant. Le cimetière des forçats n'avait pas même de fossoyeur: les corps, à la hâte, y étaient jetés dans un trou, entre quatre planches mal jointes, et nul ne venait prier sur les tombes, et les morts ressortaient de la terre, comme si un âpre et suprême désir de liberté eût survécu dans ces ossements de galériens. Alors Cécile, en même temps que la plus douloureuse pitié lui déchirait le cœur, eut une effroyable vision: la vision de son mari, de son fils et d'elle-même, morts et inhumés dans ce champ solitaire qui paraissait maudit de Dieu et des hommes, enfouis et oubliés parmi cette végétation sauvage, perdus sous cette terre que battaient le soleil et la tempête, puis ressuscitant, rapportant leurs os à la clarté du jour, pêle-mêle avec ceux des voleurs et des assassins. Et un terrible cri d'horreur et de désespoir gonfla sa poitrine, mais ne put en sortir, demeura étouffé dans sa gorge. Elle tomba comme un plomb au pied du petit mur, la face dans l'herbe...

Lorsqu'elle reprit connaissance, elle n'entendit dans le grand silence qu'un frou-frou léger. Mario était toujours sur les coussins de la petite voiture; mais il était réveillé et il souriait: il souriait des yeux et des lèvres à ce grand forçat blanc et roux qui, couché par terre, agitait devant le visage du bébé une large feuille de vigne, pour lui donner de la fraîcheur et pour chasser les mouches. Lorsque la feuille de vigne passait, Mario fermait à demi les paupières, puis les rouvrait avec un petit rire silencieux. Deux

fois, en indiquant sa mère étendue tout de son long, il avait dit au forçat :

— Ne fais pas de bruit : maman dort.

Et Rocco avait agité plus doucement la feuille devant le visage du bébé. Ce grand corps vêtu de toile rougeâtre, allongé sur l'herbe, paraissait être celui d'un colosse bon enfant. Plus loin, jeté parmi les fleurs, le bonnet rouge marqué du numéro 417 ressemblait à un gros pavot tardif.

Cécile, appuyée sur le coude, regardait son fils et le forçat, sans colère et sans peur. Celui-ci s'était remis debout et il restait là, embarrassé, roulant entre ses doigts la feuille de vigne. Enfin, le souvenir de ce qu'elle avait vu tout à l'heure lui revint complètement à la mémoire, mais sans la faire trembler : c'est à peine si un léger frisson lui glissa sur la peau.

— Partons, dit-elle en se relevant.

Et, de bonne grâce, avec douceur, elle montra la petite voiture à Rocco. Prestement, celui-ci ramassa son bonnet et se mit à pousser, tout joyeux.

Elle marchait par derrière, brisée, vaincue, soumise.

MATHILDE SERAO

Traduction de G. Hérelle.

(*A suivre.*)

LA FRANCE ET LA RUSSIE

EN 1870[1]

I

En octobre 1869, l'empereur Napoléon III avait fait choix du général Fleury pour l'ambassade de Saint-Pétersbourg, en remplacement du baron de Talleyrand, appelé au Sénat. Ce choix, étant données les circonstances, avait une signification.

Depuis la guerre de Crimée, malgré la tentative de rapprochement fait, en 1857, par le comte de Morny, ambassadeur extraordinaire au couronnement d'Alexandre II, malgré l'entrevue de Stuttgart où Napoléon III avait charmé le czar, les rapports des deux chancelleries étaient demeurés très froids. La Russie se tenait pour humiliée par certaines clauses du traité de Paris ; elle voyait de mauvais œil l'alliance de la France avec l'Angleterre ; surtout elle était irritée par la conduite plus chevaleresque que politique de la France dans la question polonaise.

Les événements de Pologne avaient, en raison d'intérêts communs, resserré les liens déjà très étroits des familles régnantes de Prusse et de Russie. En 1866, la Russie au lieu

1. D'après les papiers du général Fleury.

de s'effrayer des conquêtes et de l'agrandissement de la Prusse, se félicita de la défaite et de l'amoindrissement de l'Autriche, qui, par sa politique en Galicie, avait favorisé l'insurrection et semblé vouloir refaire la Pologne à son profit. Il est vrai qu'en 1867 l'empereur Alexandre, comme par compensation à sa condescendance envers la Prusse, avait accepté l'invitation de l'empereur Napoléon ; sa présence avait ajouté à l'éclat de l'exposition universelle. Mais, à Paris, le czar avait trouvé le coup de pistolet d'un Polonais, et le : « Vive la Pologne ! monsieur » de M. Floquet.

La suspicion contre la France persistait donc. L'empereur Napoléon résolut de la faire cesser. Moins confiant dans l'amitié de l'Angleterre qui, après avoir, par nous, obtenu plus qu'elle n'était en droit d'espérer, assistait avec désintéressement à la nouvelle évolution de l'Europe, il voulait se rapprocher de la Russie, et, par son entente avec cette puissance, opposer une digue aux envahissements de la Prusse. Le choix pour ambassadeur d'un grand officier de sa couronne, d'un officier général qui avait déjà rempli des missions de confiance, qui, de tout temps avait été son ami, et qui, de plus, était apprécié de l'empereur Alexandre, témoignait assez du désir de l'Empereur d'offrir son amitié personnelle au czar en même temps qu'un rapprochement politique entre les deux couronnes.

En dehors des instructions du quai d'Orsay, l'ambassadeur recevait du cabinet de l'Empereur la note suivante :

Le général Fleury doit exprimer à l'Empereur Alexandre la pensée que l'Empereur Napoléon, voulant resserrer les liens qui réunissent les deux souverains, a fait choix comme ambassadeur d'un officier tenant particulièrement à sa personne.

Avec le prince Gortchacow il faudra rester sur la réserve et affirmer que le Gouvernement français désire la paix et par conséquent le *statu quo*.

Dans des conversations ultérieures, le général Fleury fera comprendre le danger que fait courir à l'Europe l'idée germanique qui, si elle continue à grandir, doit naturellement englober dans sa sphère d'action tous les pays qui parlent allemand, depuis la Courlande jusqu'à l'Alsace.

L'Autriche conservant ses provinces allemandes et acquérant de nouveau une influence sur l'Allemagne du Sud, c'est la question de

Pologne enterrée. L'Autriche, au contraire, refoulée vers l'Orient et embrassant toutes les passions des Hongrois, c'est la résurrection de l'idée polonaise.

La Russie a donc intérêt à protéger la prépondérance de l'Autriche sur le sud de l'Allemagne.

La France ne désire que le *statu quo* et le maintien des traités. Elle désire donc que les questions irritantes soient résolues, et, à ce propos, on regrette vivement à Paris que le cabinet de Berlin n'exécute pas le traité de Prague, en ce qui concerne le Danemark.

Pour l'Orient, on doit aussi désirer le maintien du *statu quo,* mais cela n'empêche pas de parler de l'avenir. Il serait très important de savoir comment la Russie envisage l'avenir de la Turquie et comment elle voudrait qu'après un bouleversement général les pays de l'Orient fussent constitués.

Si la France connaissait complètement les vues de la Russie, elle pourrait examiner où seraient ses intérêts dans un avenir qu'on peut prévoir.

Agréé dès l'abord avec empressement, le nouvel ambassadeur eut la bonne fortune de conquérir rapidement à la cour de Saint-Pétersbourg une flatteuse position personnelle. Sa qualité de général lui assurait, dans cette cour toute militaire, des faveurs qui ne sont pas accordées aux autres ambassadeurs, comme, par exemple, d'assister dans l'état-major impérial aux revues et aux parades qui, chaque dimanche, ont lieu dans le grand manège Préobrajensky[1]. Régulièrement donc, presque toutes les semaines, en dehors des audiences ou des réceptions officielles et des chasses auxquelles il était fréquemment convié, le général se rencontrait avec l'Empereur et les grands-ducs.

En outre, au palais Anitchkoff, chez le grand-duc héritier, marié à la princesse Dagmar, Danoise de cœur, partant très favorable à la France ; au palais Strogonoff, chez la grande-duchesse Marie, sœur de l'Empereur (veuve du duc de Leuchtenberg), cousine et amie de Napoléon III, le général avait trouvé un accueil plus que sympathique, qui contrebalançait

1. A ce sujet, le prince de la Tour d'Auvergne écrivait, en décembre, au général Fleury : « Je crois que vous faites bien de ne pas manquer les occasions militaires de mettre votre uniforme. Je sais déjà par le comte de Stackelberg qu'on vous en est très reconnaissant à Pétersbourg, où l'on prise beaucoup plus les généraux que les ambassadeurs, et quand on a, comme vous, la bonne fortune d'être l'un et l'autre, on est mieux placé que personne pour bien mener les affaires de son pays. »

utilement les sentiments germanophiles du reste de la famille impériale, de l'entourage du czar et de la chancellerie. Opinions à part, d'ailleurs, tous les partis de la cour allaient rivaliser d'empressement auprès de l'envoyé de Napoléon III.

Lui-même, après s'être loué de la manière dont les grands-ducs lui avaient facilité le début de sa tâche, ajoutait : « Mes relations avec les personnages les plus importants de la politique et de l'armée sont excellentes, et, tout en me tenant sur une sage réserve, j'ai l'espoir que d'ici peu de temps, j'aurai conquis une position assez forte pour mener à bien les grands intérêts qui me sont confiés. »

La première dépêche marquante de l'ambassadeur rend compte de ses premières entrevues avec le prince Gortchakow et de sa réception officielle par le czar.

L'entrevue avec le ministre a été des plus cordiales, écrit-il au prince de la Tour d'Auvergne, le 13 novembre, à en juger par l'empressement qu'il a mis à me recevoir le lendemain du jour où je le lui avais demandé et à me rendre ma visite une heure après ; il est évident que l'intention a été de donner à son accueil la signification la plus sympathique.

L'ambassadeur, après l'échange courtois de considérations générales, put aborber, dès cette première audience, l'importante question du Sleswig-Holstein, et la clause du traité de Prague, à l'exécution de laquelle jusqu'alors la Prusse s'était obstinément dérobée[1].

Comme le prince Gortchakow se laissait aller avec complaisance à des souvenirs rétrospectifs, notamment à propos de l'affaire du Luxembourg, et protestait de l'action toujours modératrice et amicale de la Russie envers la France, j'ai bien vite ajouté que, si cette puissance avait accepté la transaction offerte d'après les conseils de l'Angleterre et de la Russie, elle avait, elle aussi, par sa modération, bien mérité de l'Europe entière... Aujourd'hui encore, l'Empereur veut la paix. Il ne demande que le *statu quo* et le maintien des traités. Il est donc désirable que les questions irritantes soient résolues et, à ce sujet, on regrette vivement à Paris que le cabinet de Berlin n'ait pas encore appelé la population du nord du Sleswig à

1. On se rappelle qu'en principe l'occupation des duchés ne devait être que *provisoire*. On sait aussi ce qu'en politique occupation provisoire veut dire.

voter librement sur leur sort. Plus le gouvernement se montre pacifique, plus il est nécessaire qu'il se présente devant les Chambres et devant le pays avec une politique extérieure nette, définie, dégagée des sous-entendus qui pèsent sur elle. C'est à cette condition seulement que la paix sera durable, parce qu'elle donnera satisfaction au juste orgueil de la France... Cette cause est digne de la sérieuse sollicitude de votre gouvernement. L'Empereur Alexandre peut beaucoup sur l'esprit de son oncle ; qu'il use de son influence pour lui persuader que la guerre serait aussi redoutable pour la Prusse que pour la France, que la France, de son côté, ne demande qu'à l'éviter, mais qu'elle a le droit de faire respecter les traités. — Personne plus que moi ne comprend la nécessité de donner à la France cette juste satisfaction, m'a répondu le chancelier, et je puis vous assurer que tout dernièrement, à Bade, j'en ai parlé au roi. L'Empereur Alexandre vous le dira lui-même, mais le Roi, sur ce sujet, fait la sourde oreille, mettant en avant des difficultés de délimitation que l'on connaît d'ailleurs. Il prétend, lui aussi, que son honneur militaire est engagé. Il n'ose infliger à son armée cette douleur d'abandonner des champs de bataille où elle a été victorieuse. Il y a quelques jours, il n'a pas voulu recevoir les députés danois qui venaient réclamer l'exécution des stipulations. Il prétend même que le roi de Danemark n'avait pas approuvé cette démarche et que S. M. Danoise n'a qu'un désir, c'est de rester en bons termes avec la Prusse. Mais *Bismarck n'est pas de cet avis*, ajouta le chancelier, il *comprend la question dans le sens de la France*, c'est donc une affaire de temps, j'y travaillerai.

... Voici maintenant le récit de la réception du czar :

L'audience que l'Empereur a daigné m'accorder à Tsarskoé-Sélo a été empreinte d'un caractère tout exceptionnel et extrêmement flatteur pour l'envoyé de la France. Je ne saurais assez me féliciter de l'accueil bienveillant, simple et amical qui m'a été fait par le Czar. Contrairement à l'usage, pour ces sortes de présentations, Sa Majesté m'a gardé dans son cabinet pendant trois quarts d'heure au grand étonnement de mes introducteurs. La conversation a été on ne peut plus intéressante, et promet pour l'avenir des relations fréquentes et intimes, si des influences contraires ne viennent pas changer les dispositions de l'Empereur.

A l'opposé du prince Gortchakow, qui sans doute avait voulu laisser l'initiative à S. M., le Czar a abordé toutes les questions, tous les sujets. Mais, comme il fallait fixer son attention sur celui qui nous importe le plus en ce moment, j'ai fait ressortir chaleureusement la nécessité pacifique d'une pression de famille exercée sur l'esprit du roi Guillaume. J'ai pu sur ce terrain, dire à l'Empereur beaucoup

de choses qui eussent été sans valeur auprès du Chancelier. En voyant l'Empereur si bien disposé à toute démarche qui pût être agréable à la France, j'ai pu aller jusqu'à l'insistance pour obtenir un gage de sa bonne volonté. En effet, Sa Majesté m'a promis qu'elle allait suivre de très près cette affaire, qu'elle en ferait l'objet d'une négociation secrète avec le Roi. L'Empereur a ajouté qu'il fallait ménager la susceptibilité guerrière de son oncle, mais qu'il le trouvait cependant un *peu trop ambitieux*, qu'il ferait bien de « digérer ce qu'il avait absorbé » avant de se faire de nouveau conquérant « de terre et de mer », qu'il déplorait son militarisme exagéré qui l'avait conduit dernièrement à faire son discours fâcheux de Königsberg et qu'enfin, bien que les liens de famille ne fussent pas d'un grand poids dans la politique, il allait plaider la cause du père de sa belle-fille.

Après des considérations sur les difficultés que « semblait traverser l'Empire français », sur le vent de révolution qui soufflait non seulement sur la France, mais sur la Russie et sur l'Allemagne, l'Empereur, soulignant l'impression de curiosité qu'avait causée la nomination du général à Saint-Pétersbourg, posa cette question : « Avez-vous vu le Roi à votre passage à Berlin? — Non, Sire. — Cela ne m'étonne pas. J'ai su par le prince Reuss[1] que mon oncle est très *intrigué* de votre mission près de moi. »

Le fin de l'entretien se passa à critiquer l'Autriche. L'Empereur ne comprenait pas pourquoi l'empereur François-Joseph était allé à Constantinople d'où « il allait revenir plus oriental que jamais ». Et il ajoutait, parlant du comte de Beust : « Ce ne sera jamais qu'un brouillon. » En fait, l'empereur Alexandre, en cela d'accord avec la politique des Tuileries, semblait prêt à ne pas encourager le pangermanisme ; il voulait conserver à l'Autriche sa prépondérance sur les États du Sud et l'empêcher, au contraire, en s'étendant du côté de l'Orient, d'entraver les projets présents ou futurs de la Russie.

L'accueil parfaitement favorable fait par l'Empereur aux propositions du cabinet des Tuileries touchant les intérêts du Danemark motivait une prompte réponse du ministère. Dès le 22 novembre, dans une lettre particulière, le prince de la Tour d'Auvergne complimentait l'ambassadeur d'avoir nettement abordé la question avec le czar lui-même :

1. Ambassadeur de Prusse à Saint-Pétersbourg.

Nous ne pouvons qu'approuver votre argumentation au sujet du Sleswig et vous féliciter sincèrement des bonnes dispositions que vous avez provoquées chez votre auguste interlocuteur... Le règlement de la question danoise serait une satisfaction donnée à l'opinion publique et un gage pour l'avenir des dispositions conciliantes de la Prusse. Enfin l'intervention amicale de la Russie dans cette affaire replacerait le cabinet de Pétersbourg vis-à-vis de la Prusse comme vis-à-vis de nous sur le terrain où il peut espérer servir le plus utilement les intérêts de la paix.

A la suite de ce premier entretien, le czar a pris personnellement en main l'affaire du Sleswig et, le 30 novembre, l'ambassadeur écrit au département :

Ainsi qu'il me l'avait fait espérer, l'Empereur Alexandre vient d'écrire au Roi de Prusse une lettre pressante pour lui représenter l'opportunité de mettre fin à l'affaire du Sleswig, en exécutant loyalement l'article 5 du traité de Prague. Le prince Gortchakow, en me faisant hier cette heureuse communication, qui confirme les bonnes intentions du Czar, m'a répété ce qu'il m'avait déjà dit lui-même :

— Je comprends la nécessité de dissiper ce point noir, car, tant qu'il subsistera, le maintien de la paix ne sera pas assuré.

C'était là, de la part du prince Gortchakow, un langage nouveau, contradictoire avec l'attitude passive qu'il avait gardée devant l'occupation provisoire des duchés. En secondant l'empereur Alexandre dans son projet tardif d'intervention, il entrevoyait sans doute, en même temps qu'un moyen de répondre aux avances de la France, un intérêt pour son pays, dont les provinces allemandes de Livonie et de Courlande parlaient un allemand plus pur que le Sleswig et pouvaient être un jour l'objet des convoitises du pangermanisme.

A Paris, l'ambassadeur de Prusse, M. de Werther, a demandé des explications courtoises au ministre des Affaires étrangères sur cet entretien de l'empereur Alexandre avec le général Fleury, entretien que le premier n'a pas cru devoir cacher au prince Reuss :

Le baron de Werther a même prononcé le mot de désarmement, écrira le prince de la Tour d'Auvergne, le 7 décembre [1]. Le Cabinet

1. On verra plus loin que ce bruit était faux. Il ne fut pas question alors de reprendre la proposition de désarmement faite en 1863 par Napoléon III.

de Copenhague est lui-même fort alléché par vos démarches et très désireux, le cas échéant, d'être entendu. J'ai calmé le comte de Moltke et cherché à lui faire comprendre que, pour le moment, son Gouvernement n'avait rien de mieux à faire que de s'abstenir.

Le ministre a recommandé le calme à M. de Moltke ; à l'ambassadeur, il a conseillé la plus grande réserve. C'est dans cet esprit que celui-ci répond, le 15 décembre :

Averti par des articles de journaux et par des renseignements particuliers venus de Paris, je m'étais déjà tracé cette ligne de conduite. J'avais bien compris, aussitôt après mon arrivée ici, que l'accueil bienveillant qui avait été fait à l'envoyé de la France ne manquerait pas d'éveiller de vives susceptibilités à Berlin. Le long entretien que j'avais eu avec l'empereur Alexandre, à Tsarskoé-Sélo, avait au suprême degré surexcité l'attention jalouse de l'attaché militaire de Prusse, le général de Schweinitz. Nommé ministre à Vienne, il est parti de Saint-Pétersbourg porteur de la lettre de l'Empereur Alexandre pour le Roi de Prusse, et il est certain que M. de Bismarck, renseigné par cet officier général qui est sa créature, s'efforcerait de compromettre ce commencement de succès.

Aussi, bien que le chancelier m'eût dit, il y a déjà quinze jours, qu'il me ferait connaître la réponse du Roi dès qu'elle arriverait, je n'avais fait jusqu'à présent aucune question. Dans l'entrevue que j'ai eue avant-hier avec le prince Gortchakow, la conversation n'a porté que sur les affaires pendantes [1]... Une seule allusion a été faite par le chancelier lui-même au moment où je prenais congé de lui :

— Il ne dépendra pas de nous, m'a-t-il dit, que tous les points noirs ne disparaissent... Seulement... ce sera plus long, nous avons affaire à forte partie, c'est une œuvre de patience, mais soyez certain que la paix ne sera pas troublée.

L'ambassadeur ajoutait ses réflexions. Son rôle est de ne pas paraître pressé, d'attendre avec calme la réponse qui lui a été promise et qui n'est pas arrivée et, quelle qu'elle soit, de l'accepter avec bonne humeur.

La France n'a pas d'intérêt à se donner vis-à-vis de la Russie l'air d'accorder une importance trop grande à l'arrangement de l'affaire du Sleswig ; la déconvenue, si elle arrive, serait d'autant plus pénible qu'on aurait attaché plus de prix à une solution favorable. D'un autre côté, en exagérant la valeur du service rendu, on s'exposerait à ce que, sur un autre terrain, on nous demandât plus que nous n'avons

1. L'emprunt hellénique et le différend turco-égyptien.

envie d'accorder. Nous avons posé cette question du traité de Prague dans l'intérêt de la paix et de la justice; l'Empereur Alexandre s'est associé à cette cause avec cœur et conviction, et *jusqu'à présent, malgré les apparences,* je reste persuadé que ses sentiments ne se sont pas modifiés.

Par ces derniers mots, le général faisait allusion aux faits qui venaient de se passer lors de la solennité du centenaire de saint Georges. Suivant le comte Paul Schouwaloff[1], de qui l'ambassadeur tient ces détails, ç'aurait été par un mouvement spontané, une inspiration soudaine, que l'empereur Alexandre, sans prendre l'avis de personne, s'était décidé à envoyer le grand-cordon de l'ordre de Saint-Georges à son oncle le roi de Prusse. Cette pensée aurait été inspirée au czar par l'amour filial qu'il professait pour son oncle; elle ne serait pas un acte politique. Appelé par le chapitre à se revêtir lui-même des insignes du grand-cordon sans qu'il eût rempli les conditions des statuts, le czar, par sentiment de modestie, voulut partager cet honneur avec le vainqueur de Sadowa, chevalier de l'ordre depuis 1814. Cette anormale investiture avait entraîné des conséquences dont l'Empereur n'avait pas mesuré l'étendue. Les souverains avaient échangé des télégrammes où des souvenirs glorieux pour les anciens alliés, mais néfastes pour nous, étaient rappelés. Il y avait maladresse dans l'évocation peu justifiée, mais, selon le comte Schouwaloff, il n'y avait pas préméditation. La preuve en était que, sur l'observation faite à l'Empereur que cette distinction inopportune accordée au roi de Prusse serait sans doute fort désagréable en France, il fut un moment question d'envoyer aussi le grand-cordon de l'ordre à l'empereur Napoléon, vainqueur de Solférino : mais la crainte de peser doublement sur les tristes souvenirs de l'Autriche aurait fait renoncer à cette sympathique intention.

Quoi qu'il en soit de cette interprétation, l'empereur Alexandre sentit que cette évocation des victoires remportées par les armées alliées de la Russie et de la Prusse sur la France avait eu un pénible contre-coup à Paris.

1. Chef de la gendarmerie à cheval, fonctions de préfet de police. Aujourd'hui ambassadeur à Berlin.

Le général Fleury écrivait :

> Se trouvant quelque peu gêné vis-à-vis de l'ambassadeur de France, l'Empereur s'est appliqué, dans les différentes circonstances où j'ai eu l'occasion de l'approcher, à redoubler, si j'ose le dire, d'amabilité et de bienveillance pour moi. Pour témoigner des égards tout particuliers qu'il accorde au représentant de l'empereur Napoléon, le Czar vient de donner la mesure de son désir véritable d'effacer jusqu'à l'ombre d'une impression fâcheuse. Avant-hier, contre toute étiquette et tout précédent, l'Empereur est venu inopinément rendre visite à l'ambassade. La veille, le dimanche, le grand-duc héritier et les grands-ducs Constantin, Nicolas, Michel et Wladimir, ainsi que le duc de Mecklembourg, étaient déjà venus très amicalement à l'ambassade.
>
> Il est donc permis de penser que l'Empereur Alexandre n'a pas changé d'idée. Il pourra d'autant mieux poursuivre son but vis-à-vis du roi de Prusse qu'il vient de le combler de faveurs et qu'il a quelque chose à faire oublier de la France.

L'effort fut fait consciencieusement par l'Empereur, ce n'est pas niable. et sans doute avec l'espoir de le voir réussir. A Berlin, on écouta l'avis avec l'attention due à celui qui le donnait ; au lieu de répondre par un *non possumus* dont la sécheresse eût été offensante, on recourut aux moyens dilatoires sous une forme courtoise.

II

Quelques jours après, l'Empereur, à un bal, accueille l'ambassadeur avec une bienveillance assez marquée pour que celui-ci s'enhardisse à lui demander si le roi de Prusse avait répondu à la lettre que le tsar lui avait adressée au sujet de l'affaire du Sleswig.

L'Empereur n'éluda pas la réponse. Celle du roi Guillaume, dit-il, était évasive : « il réfléchirait mûrement sur l'objet de ses conseils et de ses observations ; il en reconnaissait toute l'importance, mais il ne pouvait prendre un parti définitif. » Était-ce une fin de non recevoir? L'Empereur Alexandre en doutait encore. La satisfaction de faire la preuve de son influence sur la Prusse et d'être en même temps agréable à l'empereur Napoléon, et, d'autre part, la question de famille. soutenaient la bonne volonté du czar.

« L'Empereur adore sa belle-fille, ajoute l'ambassadeur. Elle lui parle souvent, m'a-t-on dit, des pauvres Danois, si maltraités par leurs ambitieux voisins. Le grand-duc héritier, lui-même, qui se dessine de plus en plus comme le champion de la politique anti-prussienne, doit bien souvent plaider la cause de son beau-père. Comment croire que, avec l'honnêteté de son caractère, le czar puisse se soustraire aux instincts généreux de son cœur et ne persévère pas dans une œuvre qui doit complaire à ses enfants ? »

Peu de temps après, l'ambassadeur avait un entretien avec le prince Gortchakow :

Le chancelier m'a d'abord exprimé son regret de tout le bruit fait depuis quinze jours autour de mon nom à propos d'une proposition de désarmement que je n'ai jamais faite et dont même nous n'avons jamais parlé.

— Il était à présumer, dit le prince, que votre envoi en Russie ferait un certain bruit. En dehors des jalousies cachées que devait susciter en France votre entrée dans la carrière diplomatique, on ne devait pas manquer de supputer, en Allemagne comme en Angleterre, les motifs qui avaient pu guider le choix de l'empereur Napoléon. En cherchant un peu, on devait facilement trouver ou inventer deux causes probables. L'une caressée par lord Clarendon : celle du désarmement; l'autre intéressant la France : celle de l'affaire du Sleswig.

— Je ne pouvais en aucun cas, ai-je répondu, parler de désarmement. D'abord, parce que je n'avais pas d'ordres de mon gouvernement et qu'à mon point de vue personnel, je considère que le désarmement ne serait ni possible, ni pratique pour des armées comme celles de la France et de la Prusse dont les soldats demeurent si peu de temps sous les drapeaux. Puis, ai-je ajouté, avant de désarmer, il faudrait au moins avoir fait disparaître tous les points noirs qui sont à l'horizon. Or, nous en avons un dont nous avons déjà bien parlé qui ne me paraît guère prêt à s'effacer si j'en juge par la réponse du roi de Prusse.

Cette réponse, m'a dit le prince Gortchakow, je la traduis comme le Czar. Elle est loin de signifier un refus. Elle masque un petit temps d'arrêt, voilà tout. »

Et le prince Gortchakow, *oubliant* que, en 1864, il avait fait le pont à son ancien collègue de Francfort ajoutait : « Croyez-le bien, et je vous le dis confidentiellement, je serais très désireux de voir se terminer cette affaire du Sleswig. J'en ai parlé très chaleureusement cet automne au roi de Prusse. Ce n'est pas digne d'un grand pays comme le sien de détenir de si minces parcelles... Les raisons

que donne le roi Guillaume sont mauvaises. C'est un enfantillage de vouloir conserver, au nom de la gloire de ses armées, tous les villages où s'est livré un combat, où s'est passée une escarmouche. »

Peut-être le chancelier était-il sincère dans cette évocation du droit des nations vaincues d'en appeler de vexations iniques, — quitte à juger avec le détachement du magistrat judéen :

Les Danois, d'ailleurs, continuait-il, sur la nouvelle que la question a été posée ici, commencent à sortir de la torpeur dans laquelle ils se tenaient engourdis depuis deux ans. Je sais en outre par Stackelberg que M. de Moltke se remue à Paris. Tant mieux, laissons-les faire. C'est le meilleur moyen d'actionner la Prusse pourvu que la France ne paraisse pas être derrière.

Il n'était pas opportun de montrer au prince Gortchakow qu'on était au courant des démarches un peu précipitées faites au nom du cabinet de Copenhague. L'ambassadeur se contenta d'acquiescer à l'avis du chancelier, insistant néanmoins sur ce point que l'empereur Alexandre était placé sur un terrain favorable pour protéger au moins moralement une cause qui touchait de si près aux intérêts, comme aux sentiments de sa famille. Il dit au chancelier qu'il ne l'entretiendrait plus de cette affaire que le jour où celui-ci aurait quelque bonne nouvelle à lui donner.

Ainsi donc, continuait l'ambassadeur, la négociation me paraît entrer dans une nouvelle phase. C'est le Danemark qui ostensiblement va faire valoir ses droits ; la Russie, qui a déjà fait connaître son opinion, continuera à plaider en faveur d'un opprimé qui l'intéresse ; la France restera silencieusement spectatrice, d'autant plus désintéressée en apparence, que son ingérence ne ferait que rendre la réussite plus douteuse et l'insuccès plus regrettable.

Tout naturellement le chancelier s'était trouvé amené à reparler des incidents qui avaient suivi le centenaire de saint Georges. Il répéta ce qu'il avait dit quelques jours avant au dîner officiel du ministère : « qu'il était désolé du malentendu qu'avait causé en Europe un acte tout spontané, tout amical de la part d'un neveu envers un oncle qu'il vénère, que, dans la pensée de l'empereur Alexandre, il n'y avait eu nullement l'idée de faire appel à des souvenirs récents, par conséquent aucune cause de froissement pour la France ou l'Autriche,

puisqu'il n'était pas question de Sadowa, mais que le toast et le télégramme s'adressaient à un passé de cinquante-quatre ans, passé glorieux après des alternatives si diverses qu'il était bien permis au chef d'une grande puissance militaire d'évoquer dans un jour aussi solennel ».

Non sans malice, le chancelier ajoutait : « Si nous nous enorgueillissons de la Bérézina, de Leipzick et de Waterloo, ne vous enorgueillissez-vous pas d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de la Moskowa? N'avons-nous pas traversé à Paris le boulevard Sébastopol, dont le nom marque une défaite honorable sans doute, mais ravive une plaie à peine cicatrisée? N'avez-vous pas donné le nom de Malakoff au vainqueur de Crimée? Vous voyez donc que nous ne sommes pas en avance. Tous les gouvernements sacrifient aux mêmes idées, aux mêmes moyens. » Félicitant d'ailleurs l'ambassadeur de son attitude calme dans « l'affaire de saint Georges », le prince concluait : « Je n'ai pas à prêcher un converti... Soyez sûr que l'Empereur Alexandre vous a su le plus grand gré de votre tact, de votre réserve de langage. Quant à moi, *le promoteur de l'idée d'alliance avec la France qui serait aujourd'hui bien étroite sans votre fatale campagne pour la Pologne, moi qui serai le défenseur de cette politique tant que je vivrai*, je ne puis être soupçonné en vous disant que tout ce qui s'est passé, tout ce qui s'est dit, ne peut ni ne doit changer nos bonnes relations, ni leurs chances de durée. Si, comme me l'écrit notre ambassadeur à Paris, on a ressenti chez vous quelque impression pénible, c'était probablement avant d'avoir reçu vos explications. J'aime à croire que maintenant tous les nuages sont dissipés. S'il en restait encore, j'espère que la lettre que j'écris à M. de Stackelberg finira de les dissiper, c'est du moins mon plus vif désir. Vous pouvez l'assurer, la Russie n'est engagée avec personne et elle entend conserver sa liberté d'action. »

Au fond, c'est toujours la politique de bascule que suivra le chancelier : se rapprocher de la France tout en ménageant la Prusse. Malgré son admiration pour M. de Bismarck[1] et sa partialité pour un pays dont il a, tacitement, par haine

1 Voir Klaczko, *Les deux Chanceliers*.

de l'Autriche et par rancune contre la France, encouragé les agrandissements successifs, « malgré ses regrets et ses hélas » à propos de ce qu'il appelle la faute du règne, c'est-à-dire notre immixtion dans les affaires de Pologne, le prince Gortchakow semble alors considérer l'entente avec la France comme utile aux intérêts des deux pays. Résumant la situation et sans se laisser dominer par une question de sentiment, là où les intérêts seuls sont en jeu, le général Fleury conclut :

Quelle que soit la défiance instinctive que j'éprouve à l'égard du chancelier, il ne m'est guère permis de douter de la véracité de ses paroles. Les liens de famille et les tendresses qui unissent l'Empereur Alexandre et le roi Guillaume ne peuvent exercer d'influence irrémédiable sur les nécessités de la politique, et le Czar n'en est pas moins obligé de subordonner ses actes à l'opinion très ardente de son pays... Le grand-duc héritier s'est déclaré hautement le champion du parti national : or, le chancelier est trop habile pour ne pas comprendre qu'il a tout intérêt à suivre un mouvement d'idées qui, s'il n'est pas très favorable aux étrangers, n'en est pas moins particulièrement hostile aux idées de prépondérance allemande.

Quant à l'affaire du Sleswig, par la fin de non recevoir déguisée du roi de Prusse, elle se trouvait, sinon enterrée, du moins ajournée à une date plus qu'incertaine. Du reste, le ministère libéral qui venait d'entrer en fonctions, le 2 janvier 1870, conseillait encore davantage la prudence et la réserve.

Le 5 janvier, l'Empereur lui-même confirmait ce que venait de mander le prince de la Tour d'Auvergne :

... Vos dernières dépêches me prouvent que vous aviez bien compris la nécessité d'une grande réserve ; j'ai attendu, sans inconvénient, que le nouveau ministère soit formé pour vous répéter ce que déjà La Tour d'Auvergne vous a écrit. N'oubliez pas que ce que vous dites à l'Empereur ou au prince Gortchakow est répété à Berlin.

Quant à la question du Sleswig, il faut n'en plus parler, comme vous le comprenez vous-même ; mais, si on amène de nouveau la conversation sur ce sujet, il faut bien faire comprendre que, si je désire l'exécution fidèle de l'article 5 du traité de Prague, c'est dans le but unique de faire disparaître une cause d'irritation qui pourrait un jour créer des embarras. C'est donc aux puissances qui désirent la paix à chercher à aplanir les difficultés et à effacer les souvenirs

irritants ; ce n'est point un service que j'ai demandé à l'Empereur Alexandre, je n'ai fait qu'appeler son attention sur une question qu'il est de son intérêt de voir définitivement résolue...

Une dépêche de l'ambassadeur, du 12 janvier, en réponse à celle du comte Daru du 6, contient quelques observations curieuses du prince Gortchakow sur la politique intérieure de la France. Le chancelier est venu lui-même à l'ambassade pour causer des modifications apportées dans la marche du Gouvernement :

Il m'a exprimé, dit l'ambassadeur, la satisfaction qu'il éprouvait de l'arrivée au pouvoir d'hommes précédés d'une réputation d'indépendance et de loyauté. Il a reconnu avec moi que le nouveau Cabinet ainsi composé apportait une grande force à l'Empire, puisque, sous la bannière du libéralisme, le Gouvernement avait reconquis pour le servir tous les hommes et toutes les intelligences qui naguère lui étaient opposés. Le chancelier a beaucoup admiré la grandeur d'âme et la perspicacité de l'Empereur Napoléon qui avait su se mettre à la tête d'une révolution pacifique, dont le premier résultat serait un gage pour le maintien de la paix.

Cette sympathie pour un ministère libéral, le prince ne manque pas l'occasion de la marquer de nouveau. Pendant quelques jours, l'ambassadeur s'était abstenu de se présenter à la chancellerie. Une rencontre fortuite amena un long entretien, où le prince Gortchakow répéta l'expression des mêmes sentiments, y ajoutant des déclarations de principes sur la politique générale. Le chancelier n'était pas avare de ces déclarations où il affectait la franchise et le laisser aller.

Il parla de ce qu'il appelait « sa politique amicale » à l'égard de la France, et de l'entente qu'il désirait voir s'établir entre les cabinets de Paris et de Saint-Pétersbourg sur la conduite des affaires en Orient.

Ce jour-là, comme chaque fois que ce sujet se présentait, le chancelier répéta que « la Russie ne convoitait rien en Turquie », qu'elle « ne demandait pas un pouce de terre », désirant « que le malade vive le plus longtemps possible pour la paix du monde », mais qu'elle « revendiquait, au point de vue religieux, la part d'influence qui lui revenait ». Le chancelier se plaignit ensuite — en cela, dit-il, d'accord avec le czar — du personnel consulaire qui, sous prétexte

de protéger les chrétiens se pose souvent en adversaire de la Russie, qui *cléricalise* la situation et sème la discorde au lieu d'entretenir la conciliation. Puis il insista sur l'outrecuidance de la Turquie « qui se fait un rempart de sa faiblesse » et regretta vivement que le Sultan eût envoyé des troupes sur la frontière de Montenegro. Enfin, rappelant l'esprit de sagesse de la Russie qui l'avait empêchée de prendre part au conflit turco-égyptien tout en déplorant les rigoureuses exigences de la Turquie envers l'Égypte, le prince Gortchakow faisait appel à la France pour faire entendre à Constantinople des conseils du calme et de modération. « Le malheur, ajoutait le chancelier en concluant, c'est que les représentants des différents pays, dès qu'ils sont en Orient, deviennent jaloux les uns des autres. C'est une lutte d'influence personnelle qui s'établit au détriment de l'intérêt général et de la politique qu'ils sont chargés de faire prévaloir. »

Pour être à bâtons rompus, cet entretien, où tant de questions importantes avaient été ébauchées, n'en sentait pas moins la préméditation.

« Le chancelier avait depuis longtemps le désir d'aborder le sujet d'Orient, écrit le général Fleury. Je ne suis que très peu intervenu dans le débat, mais, pendant que le prince me parlait de façon très animée, je pressentais que si ma froide réserve ne l'en avait pas détourné, son intention était de faire allusion au traité de 1856..... Pour répondre à ses observations sur le personnel consulaire du Levant, je ne pouvais que l'engager à charger le comte Stackelberg de remettre une note à ce sujet au ministre des affaires étrangères. — C'est ce que j'ai déjà fait, reprit le chancelier, aussi ne vous demandé-je pas d'entrer dans des détails. Sans incrimination inutile, je tiens surtout à constater que nos relations mutuelles en Orient ont besoin d'être surveillées avec soin... »

Le surlendemain de cette rencontre avec le chancelier, écrit l'ambassadeur, j'ai eu la confirmation que c'était bien de concert avec l'Empereur Alexandre qu'il m'avait fait cette communication.

J'ai, en effet, l'occasion fréquente d'approcher le tsar qui me traite avec une extrême bienveillance. Depuis quinze jours j'ai été invité

deux fois à la chasse, et, soit à la promenade, soit à la parade du dimanche où je l'accompagne à cheval, j'ai souvent l'honneur de causer avec Sa Majesté.

Dans le dernier déplacement que je viens de faire avec l'Empereur à Gatchina, le Czar, de lui-même, m'a reparlé de l'affaire du Sleswig. Sa Majesté m'a annoncé que le Roi de Prusse l'avait informé qu'il allait renouer les négociations interrompues avec le Roi de Danemark pour terminer le différend; que cependant le roi Guillaume, tout en reconnaissant l'opportunité de satisfaire à l'exécution de l'article 5 du traité de Prague, demanderait des garanties pour les Allemands qui resteraient enclavés dans la partie du Sleswig en litige. « De là naîtront sans doute des difficultés passagères, a dit l'Empereur, mais elles ne seront pas insurmontables, et, comme je vous l'ai dit, je poursuivrai l'œuvre de conciliation. Je puis déjà vous garantir une chose, dites-le à l'Empereur Napoléon et à votre Gouvernement, c'est que la Prusse ne fera rien de nature à troubler la paix. »

Les bonnes intentions comme les illusions de l'empereur Alexandre n'étaient pas douteuses. Pouvait-il croire que la seconde lettre du roi de Prusse ne fût qu'un atermoiement de mauvaise foi? Quand il se rendra à l'évidence, il sera trop tard pour intervenir efficacement, et la France, qui, la première, au nom du droit international, a pris le parti du Danemark spolié, qui a suggéré à la Russie la résolution de peser de son influence sur la Prusse, la France ne sera plus en état de soutenir une revendication pacifique.

D'autres soucis de peu de durée, du reste, allaient, en ce commencement de l'année 1870, occuper l'attention des puissances et particulièrement de la Russie : l'agglomération — plus ou moins exagérée par les agents consulaires russes et par les nouvelles reçues d'Autriche — des troupes turques sur la frontière monténégrine. A Saint-Pétersbourg, on avait pris la chose assez au sérieux pour que, au cercle diplomatique qui précéda le grand bal du 2 février, l'empereur Alexandre interpellât assez vivement le chargé d'affaires de la Porte. Conominos Bey avait immédiatement télégraphié à son gouvernement, et les explications qu'il en avait reçues étaient conformes aux renseignements fournis par M. Bourée, notre ambassadeur à Constantinople.

Le chancelier n'avait donc pu que se rendre à l'évidence et déclarer qu'il se trouvait heureux « de voir dissipées des

alarmes que la situation telle qu'on la lui avait dépeinte était de nature à faire concevoir ». Le prince Gortchakow formulait en même temps l'assurance que, pendant que les grandes puissances s'unissaient pour faire entendre des conseils de modération à la Porte et amener une transaction acceptable pour les deux parties, le gouvernement russe avait agi très nettement auprès de la petite cour de Cettigné pour la maintenir dans une ligne de prudente réserve. Le prince Nicolas s'était empressé de répondre par les promesses les plus positives de garder une attitude pacifique, et le chancelier affirmait qu'on pouvait compter sur la sagesse des Monténégrins. « Que la Turquie soit prudente et modérée, ajoutait-il, et, maintenant que les puissances sont d'accord et veillent, nous n'avons rien à redouter pour le maintien de la paix ». Nous verrons un incident de même valeur se renouveler un mois plus tard et se dissiper aussi facilement, malgré les alarmes qu'il avait d'abord fait naître à Saint-Pétersbourg.

III

Le 1er mars, l'Empereur écrivait au général Fleury :

J'approuve fort votre conduite à Saint-Pétersbourg, et je crois que vous pouvez m'y être très utile en contribuant à maintenir les bonnes relations entre l'Empereur Alexandre et moi. Par le temps qui court, il n'y a guère de grands projets à former ; tous vos efforts doivent se borner à créer une entente par des conversations bien plus que par l'énoncé des projets arrêtés.

Ici, les choses vont assez bien ; cependant, les ministres sont trop engagés avec le centre gauche, ce qui souvent amène des tiraillements dans le Conseil. Le vote du 24 janvier sur les candidatures officielles a été désastreux. Il faut pourtant que le ministère reste, mais je n'accorderai aucune diminution soit de la garde soit de la ligne... On dit que la santé de l'Empereur Alexandre est chancelante, est-ce [illegible]

En même temps, le comte Daru posait à l'ambassadeur [illegible] une question analogue sur la santé du czar, et l'interrogeait sur les sentiments politiques du grand-duc héritier, à l'égard duquel M. de Bismarck, dans un récent entretien avec lord Clarendon, n'avait pas caché la défiance de la Prusse.

Dans sa dépêche du 5 mars, l'ambassadeur répond à ces questions :

1° Le Czar a été souffrant cet automne en Crimée. A la suite d'une hernie qui a causé une violente inflammation, il a dû subir une opération, mais, depuis cette époque, l'Empereur est non seulement très bien portant, mais jamais il n'a déployé une plus grande activité de corps et d'esprit. Pendant les quatre mois qui viennent de s'écouler, je l'ai rencontré chaque jour, de près ou de loin, dans ses promenades habituelles. Il a chassé toutes les semaines, partant quelquefois au milieu de la nuit, après un bal ou une soirée, et par les temps les plus rigoureux.

Quant à sa vie intellectuelle, il est certain que le Czar travaille six ou huit heures par jour. Toutes les affaires lui sont soumises. Tous les mémoires qu'on lui adresse sont lus et annotés par lui et, si j'en juge par les circonstances où j'ai pu le constater, l'Empereur a toujours pris connaissance dans la journée même de leur arrivée des dépêches diplomatiques de tout pays.

Je dois donc, en toute conscience, déclarer que non seulement l'Empereur est bien portant, mais qu'il est très actif, gai dans l'intimité, jeune encore d'allure et de caractère, qu'enfin il a dansé très fréquemment hier soir, et que M. de Bismarck n'a évoqué le fantôme de la maladie que pour les besoins d'une cause qu'il est facile d'expliquer ;

2° Quant au Czarewitch, il est vrai — et c'est une bonne carte dans notre jeu — qu'il représente ce qu'on appelle le parti russe, c'est-à-dire le parti anti-allemand et anti-étranger.

Il fait preuve d'une volonté et d'une fermeté de caractère avec lesquelles, à un moment donné, il faudra compter. Comme c'est d'usage pour les grands-ducs héritiers, il est tenu par les ministres au courant de toutes les affaires. Dans le conseil de l'Empire, il a eu plusieurs fois l'occasion de témoigner de ses sentiments anti-prussiens, notamment à propos d'une concession de chemins de fer faite au comte Lemsdorf, un des protégés du roi Guillaume.

On est porté à croire ici que le Czarewitch en épousant la princesse Dagmar a épousé la cause du Danemark. J'ajouterai que l'Empereur Alexandre, qui adore sa belle-fille, n'a fait en partie auprès de son oncle les deux démarches relatives à l'article 5 du traité de Prague que pour complaire à ses enfants.

Si donc le Czar était véritablement menacé dans son existence, M. de Bismarck, ainsi qu'il l'a déclaré à lord Clarendon, aurait grandement raison de se défier des sentiments du grand duc-héritier, qui certainement ne sont pas tendres pour la Prusse.

3° Mais puisque l'Empereur Alexandre est bien portant et que les sentiments du grand-duc héritier ne peuvent donner d'effet immé-

diat, il faut donc rechercher ailleurs les motifs qui ont dicté la réponse de M. de Bismarck au principal secrétaire d'État de la Reine.

Ces motifs ne sont pas seulement dans les dangers que le chancelier fédéral redoute du côté de la Russie passant sous le sceptre du grand-duc héritier, ils sont dans l'entente cordiale qui se fortifie de jour en jour entre les cabinets de Paris et de Saint-Pétersbourg.

Malgré les témoignages bruyants échangés entre les deux souverains à l'occasion du jubilé de Saint-Georges, M. de Bismarck ne se fait pas d'illusions.

Il n'a pu voir sans déplaisir que, depuis ce jour, l'opinion nationale russe s'est très sensiblement retournée vers l'alliance française.

Les organes les plus accrédités, *la Gazette de Moscou, le Golos, le Journal de Saint-Pétersbourg* (à demi officiel) se sont plus ou moins associés à ce revirement d'opinion.

La brochure retentissante *l'Impasse politique* que je vous ai adressée fait un grand bruit. Elle vient d'être traduite en russe et mise en vente chez tous les libraires. Cette publication, d'abord attribuée à M. de Mather (?), est bien du baron de Jomini qui m'a avoué en être l'auteur. Le prince Gortchakow n'en a pas désavoué la pensée et les termes, et l'Impératrice elle-même l'a lue et l'a renvoyée au chancelier, disant qu'elle ne trouvait pas un mot à changer. (Je tiens ces détails de M. Jomini.)

Cette brochure devait donner lieu quelques jours plus tard à des déclarations importantes de la part du chancelier. Le prince Gortchakow ne consentait pas à avouer l'auteur de la brochure. Il se contentait de dire « qu'il approuvait la pensée générale de cette publication et qu'elle était si bien écrite qu'il serait heureux *d'en avoir l'auteur pour un des rédacteurs de son ministère* ».

Le général Fleury, continuant ses investigations, dit au chancelier, après plusieurs détours, qu'il n'avait pas bien saisi ce que la brochure entendait par « alliance avec la France » et sur quelles bases elle la faisait reposer. Le prince Gortchakow répondit que le mot alliance était une formule fausse, qu'il s'agissait d'une entente amicale reposant sur les intérêts des deux pays, que la Russie n'avait aucune ambition de conquête en Orient, qu'elle voulait le maintien de l'intégrité de l'Empire ottoman, à la condition

que les autonomies seraient respectées, que la Turquie marcherait dans la voie du progrès, ne refusant pas à la Russie la part légitime d'influence qui lui revient sur ses coreligionnaires, en un mot que le cabinet de Saint-Pétersbourg, comme toutes les grandes puissances, voulait la durée de l'Empire turc afin de préserver l'Europe d'une guerre effroyable. Le chancelier ajoutait qu'il serait toujours reconnaissant envers la France des témoignages d'adhésion qu'elle voudra bien lui donner dans ce sens parce qu'il n'avait rien tant à cœur que de resserrer les relations entre les deux pays si bien faits pour se comprendre et s'estimer ; que l'entente avec la France était son rève, que sa réalisation en avait été retardée par les malheureux événements de Pologne, mais qu'il mourrait fidèle à cette politique qui serait la plus belle page de son histoire. Ce qui semblait donner plus de poids aux déclarations du chancelier c'est que pas une fois il n'avait mis en avant la revision du traité de 1856 [1].

Cependant, on s'alarmait sérieusement à Paris de l'état de santé de l'empereur Alexandre et l'on voulait être convaincu des sentiments nettements anti-prussiens du grand-duc héritier. Une seconde lettre urgente du comte Daru motivait une réponse immédiate de l'ambassadeur.

Celui-ci, traité de façon si flatteuse à la cour de Russie, se faisait-il l'illusion — dans son désir de transformer le rapprochement en alliance — que le revirement d'opinion pouvait amener un résultat immédiat? On ne saurait le supposer un instant. Tout au plus, en face des démonstrations sympathiques de la famille impériale, pouvait-il croire qu'au jour venu les préventions russes contre la France tomberaient d'elles-mêmes et que le parti national russe parviendrait à se faire écouter dans les conseils impériaux. Certains incidents néanmoins ont leur importance et doivent être notés ici.

Le bruit avait couru que le roi de Prusse viendrait à Saint-Pétersbourg afin de lutter par une démarche amicale contre les tendances du czarewitch. A cette nouvelle, mentionnée dans les journaux, le roi Guillaume aurait d'abord ri tout en

1. Dépêche du 23 mars au comte Daru.

ne repoussant pas la possibilité de ce voyage. A l'ambassade de Prusse à Pétersbourg, on arguait, au contraire, du grand âge du roi pour nier ce projet, qu'on aurait désiré voir s'accomplir. « Pour moi, ajoute le général, je dirai que si cette visite était faite, même dans les conditions les plus tendres et les plus démonstratives, il ne faudrait pas y attacher plus d'importance politique qu'à la surprise du grand-cordon de Saint-Georges. » L'explication de cet optimisme vient d'un entretien avec la grande-duchesse où celle-ci avait laissé percer ses sentiments politiques :

La grande-duchesse partage d'autant plus le sentiment de son époux à l'égard de la Prusse, qu'Elle aime son pays, envisage avec tristesse les envahissements dont il a été et est encore la victime. Tout dernièrement, à un souper de la cour, en causant avec son Altesse Impériale de la mission que j'avais remplie près du roi Christian quelques semaines avant la guerre [1], j'ai pu discrètement amener la grande-duchesse héritière à manifester les vives impressions de son cœur. Elle a témoigné de son admiration pour la conduite chevaleresque de son père, qui, pour satisfaire au sentiment patriotique, avait soutenu sans espoir une lutte inégale plutôt que de céder, comme l'y autorisait la faiblesse numérique de son armée... Je puis donc, en réponse aux questions que vous m'adressez au sujet de la czarewna, affirmer en conscience que la grande-duchesse n'est pas favorable à la Prusse, qu'elle sent très vivement l'atteinte portée à l'intégrité du Danemark ; je puis ajouter que, bien souvent sans doute, la czarewna doit plaider près de son beau-père la cause si intéressante de sa chère patrie.

IV

Cependant le voyage du roi de Prusse à Saint-Pétersbourg a pris de la consistance. On ne le nie plus à l'ambassade de Prusse, tout en le subordonnant à une cure balnéaire nécessitée par la santé du roi. Le czar s'en est ouvert à l'ambassadeur, et le prince Gortchakow, pressentant l'effet que ce voyage produirait à Paris, est entré dans de longues explications.

Deux courants contraires sont en présence : la date du

1. Décembre 1863. Voir *Souvenirs du général Fleury*, tome II, Plon, 1898.

28 avril, anniversaire du mariage du czar, auquel le roi Guillaume a assisté jadis, semble avoir été choisie, et l'empereur Alexandre n'a pu que favorablement accueillir cette idée suggérée par M. de Bismarck, car elle réveille chez lui les sentiments de très vive affection qu'il a voués à son oncle. Quant au résultat politique attendu par le chancelier fédéral, il semble douteux. C'est l'opinion du moins de l'ambassadeur à la suite de ses entretiens avec le prince Gortchakow.

Il en sera de ce voyage comme du jubilé de saint Georges; il y aura échange de protestations d'amitié, évocation de souvenirs glorieux ou tendres, mais la politique n'en héritera pas et je ne pense pas trop m'avancer en disant que l'effet sera contraire à celui que l'on se propose. Il y a déjà longtemps que M. de Bismarck a quitté la Russie. Il ne la retrouvera plus. Entre l'idée allemande, si puissante autrefois, et l'idée nationale russe, il y a un abîme creusé par les agrandissements nés de Sadowa et les ambitions du germanisme. Le prince Gortchakow me disait hier, sans que je lui en eusse posé la question : « Si ce voyage a lieu, ne vous en préoccupez pas plus que de l'anniversaire de saint Georges. Donnez une nouvelle preuve d'esprit en n'accordant pas plus d'importance à cette visite que l'on n'en prête à celles que l'Empereur Alexandre fait à son oncle quand il traverse l'Allemagne. Le roi de Prusse n'est pas venu ici depuis le règne de son neveu; est-il donc étonnant qu'il ait le désir de revoir la Russie avant de mourir? Nous ne sommes plus à une époque où les liens de famille puissent entraîner d'aussi grands résultats que ceux d'une alliance pour le plaisir de s'être mutuellement agréables.

... La Russie veut la paix, elle n'a en vue aucune convoitise, elle entend rester maîtresse d'elle-même et de son action. »

C'étaient là des précautions oratoires. Le chancelier russe exagérait l'insignifiance du voyage projeté. Il tenait à rassurer le général Fleury sur les vues ambitieuses de M. de Bismarck : « Il ne peut tenter aucune aventure nouvelle. Il redoute l'annexion du Sud, parce qu'il se rend compte des difficultés inextricables qui en seraient la conséquence, et, pour tout vous dire, je regrette que M. Benedetti lui ait parlé de ce voyage. C'était juste le moyen de le rendre irrévocable en ayant l'air d'y attacher de l'importance. »

Nous avons vu le prince Gortchakow prêcher l'intégrité de l'Empire ottoman *sous conditions* que les autonomies fussent respectées. Il fallait peu de chose pour que les conditions fussent violées.

Quant au bruit que cette visite produira en France, ajoute l'ambassadeur dans sa dépêche, il faudrait à mon sens l'atténuer en en parlant à l'avance, car un péril que l'on connaît est un danger à moitié évité. Le contre-coup de l'opinion de la presse, *si elle était bien dirigée,* aurait un résultat salutaire. Les intérêts immenses que les chemins de fer viennent de créer et de développer, ont rendu la Russie ultra-pacifique. Le parti russe, tout en restant exclusif et hostile à une alliance quelconque qui implique des idées de guerre, est au contraire très favorable à une entente amicale avec la France, parce que cette entente est pour la Russie la meilleure garantie de la paix. Pour dire tout mon sentiment, je suis donc persuadé qu'aujourd'hui, si des complications venaient à surgir du côté de la Prusse, le cabinet de Saint-Pétersbourg serait amené par la force de l'opinion *à conserver la neutralité.* Tout ce que j'entends, tout ce que je lis, tout ce que je devine, me confirme dans cette pensée.

Sans doute il était revenu aux oreilles du comte Daru que les témoignages bienveillants dont l'ambassadeur était l'objet, avaient déplu à Berlin et le ministre avait présenté ses objections. C'est à quoi le général Fleury répond dans la deuxième partie de sa lettre :

... Étant donné que la Russie veut rester en termes affectueux avec la Prusse en même temps qu'en relations courtoises avec la France, il ne saurait y avoir d'inconvénient, selon moi, à ce que le représentant de l'Empereur Napoléon soit traité avec des égards particuliers, ces égards devraient-ils déplaire à Berlin. Ces liens, si distendus naguère, qui se resserrent chaque jour sans rien engager, sans rien compromettre, n'est-ce pas là une force? Tout en ne voulant pas *laisser croire à une entente plus grande que celle qui existe,* je ne puis me soustraire sans motif aux témoignages de bienveillance que partage avec moi, d'ailleurs, le représentant de la Prusse. Ce serait un cercle vicieux dont on ne pourrait sortir. Il va sans dire que ma conduite est prudente, calculée, pleine de réserves... Pour résumer, je reste convaincu que notre situation est bonne, qu'il n'y a rien à y changer, que les bons rapports qui existent entre les deux cabinets ne peuvent que fortifier les liens, déjà cordiaux, qui les unissent. Je pense que l'Empereur Alexandre, quelle que soit sa tendresse et sa vénération pour son oncle, éprouve le désir véritable de se rapprocher de la France. J'ajouterai que l'opinion publique l'y entraîne et l'y pousse tandis qu'elle l'éloigne de plus en plus de l'Allemagne. L'entente avec nous, c'est la paix que réclament à grands cris les intérêts ; c'est la paix qu'impose l'état des finances et que commande impérieusement la situation de l'armée qui n'est pas encore prête. L'alliance avec la Prusse c'est la guerre, et la Russie n'en veut pas.

Je suis tellement persuadé de cette pensée que le Czar est bien intentionné pour la France et l'Empereur, que je prie Votre Excellence de descendre un moment dans des détails secondaires en apparence, mais qui ont une grande importance parce qu'ils reflètent exactement les sentiments de l'Empereur Alexandre.

J'ai dit, à l'époque du jubilé de saint Georges, que le Czar avait agi spontanément, sans consulter personne, quand il avait conféré au roi de Prusse le grand-cordon de l'ordre et que, le lendemain, comprenant l'effet regrettable produit par cet acte irréfléchi, il était venu de sa personne, et contre l'usage de l'étiquette, faire visite à l'ambassadeur de France, voulant pallier, pour ainsi dire, l'impression fâcheuse que je pouvais avoir ressentie.

Eh bien, il y a trois jours, je fêtais l'anniversaire de la naissance du Prince impérial. J'avais, comme c'est l'habitude à Saint-Pétersbourg lorsqu'on reçoit officiellement, prié les grands-ducs et les grandes-duchesses, en les prévenant du motif de la réunion, mais je n'avais pas cru devoir adresser d'invitation officielle à l'Empereur.

Non seulement toute la famille impériale et le prince Gortchakow (qui ne sort jamais) sont venus, mais le Czar a voulu assister à cette fête toute française, et, malgré la fatigue d'une journée de chasse, il est resté jusqu'à deux heures du matin.

N'y a-t-il pas dans ce témoignage de sympathie non seulement pour l'Empereur Napoléon, mais pour sa dynastie, la preuve éclatante que si le Czar se prépare à bien recevoir son oncle, il n'en désire pas moins saisir toutes les occasions d'être agréable à la France ?

Quelques jours après, à propos d'une nouvelle menace de conflit entre les Turcs de la frontière et les bergers monténégrins, le prince Gortchakow a une nouvelle entrevue avec l'ambassadeur, et, des événements particuliers, il arrive, sans être interrogé, à formuler de nouveau des considérations générales : « Les intérêts bien entendus de la Russie et de la France leur commandent une mutuelle entente », dit en substance le chancelier, et il termine par ces mots caractéristiques dans la bouche d'un homme qui ne s'abandonne qu'à bon escient : « Les bons rapports qui unissent les deux extrémités doivent modérer et faire sérieusement réfléchir ceux qui sont au milieu[1]. »

Précaution diplomatique pour atténuer l'effet de la visite royale, c'est visible, mais la déclaration n'en a pas moins sa

1. Au comte Daru, 4 avril.

valeur. Pendant ce temps, d'ailleurs, la cour de Prusse avait pris le temps de réfléchir, et l'empereur Alexandre ayant manifesté le désir de se rencontrer à Ems avec son oncle, on pouvait dès lors pressentir que le voyage du roi en Russsie s'en trouverait opportunément ajourné[1].

V

Pendant les deux mois qui suivent, rien ne vient troubler sérieusement la politique d'entente poursuivie par le représentant de la France auprès du czar et du chancelier. Le czar, malgré son affection pour la famille prussienne, le chancelier, malgré ses anciennes tendances germanophiles et l'inquiétude où pouvaient le jeter les préparatifs du plébiscite de mai, ne pouvaient-ils être sincères dans une politique où les intérêts de la Russie avaient tout à gagner? La revision du traité de 1856, grand *desideratum* de la chancellerie russe, revision dont on ne parlait jamais, serait venue d'elle-même le jour où l'entente aurait pris une forme bien définie. Les événements marchèrent trop vite et le temps manqua.

Un incident relaté le 4 mai par l'ambassadeur semblerait prouver que, pour le moment, la Russie avait consenti à laisser de côté ses projets à l'égard des provinces danubiennes et qu'elle ne voulait pas troubler la paix européenne.

En Angleterre, et par contre-coup à Paris, il avait été fait grand bruit d'armements exceptionnels faits par la Russie et dont l'attaché militaire britannique, le colonel Blanc, avait porté la nouvelle à son gouvernement.

Le colonel Blanc, écrit l'ambassadeur, dont je me plais à reconnaître les excellentes intentions, n'est pas un juge plus compétent que ne l'est notre attaché militaire français. Or, le commandant de Miribel[2], officier d'artillerie, très instruit, très distingué, n'a jamais

1. Ce voyage n'eut pas lieu en effet en 1870. — Ce fut en 1873 que l'empereur Guillaume vint rendre visite solennelle à son neveu et consacrer, par sa présence, la triple alliance formée entre les trois empereurs de Russie, d'Autriche et d'Allemagne.

2. Le 30 mai, le général Fleury envoyait au maréchal Le Bœuf l'extrait du rapport du commandant de Miribel avec les notes élogieuses qui suivent : « En vous adressant directement ce travail, monsieur le maréchal, j'ai voulu d'abord appeler

dissimulé, dans les rapports fréquents qu'il adresse au ministère de la Guerre, que le gouvernement russe ne travaillât, dans les limites de ses moyens d'action, avec une grande activité, à l'achèvement de son armement. Mais il a ajouté que cette grande réorganisation ne serait pas complète avant deux ans. Il y a loin de cette situation militaire aux craintes émises par lord Clarendon et le marquis de La Valette, sur des préparatifs poussés avec une vigueur insolite, en vue d'une action possible, probable, peut-être prochaine... Sir André Buchanan, l'ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg, appelé à donner lui-même des renseignements à cet égard, a ramené la chose au vrai. Depuis lors, il m'a dit avoir reçu de lord Clarendon une lettre particulière qui ne laisse plus aucun doute sur le retour du ministre à une appréciation plus exacte et plus calme.

Je ne veux pas dire toutefois qu'il n'y ait pas lieu de suivre avec une vigilante attention la marche, les courants d'opinion et les agissements du gouvernement russe, aussi bien au dedans qu'à l'étranger.

Il est évident, quelles que soient les assurances de désintéressement du prince Gortchakow, que la Russie dans ses horizons plus ou moins lointains, caresse toujours l'ambitieux projet d'aller à Constantinople... Mais, pour qu'elle osât bientôt tenter cette grande aventure, malgré le mauvais état de ses finances et l'inachèvement de ses chemins de fer et de son armement, il faudrait que la Russie fût bien sûre du concours de la Prusse et qu'elle crût bien follement à l'abdication complète de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche.

Le 13 mai, l'ambassadeur rend compte de son entrevue avec le chancelier. Il avait attendu, pour demander cette entrevue, le succès — dont il n'avait jamais douté — du plébiscite, pensant que ses paroles auraient plus de poids après que la cause de l'Empire aurait remporté cette victoire.

« Mes prévisions se sont réalisées, écrivait-il. Quand je me suis présenté chez le prince Gortchakow, il avait déjà pris les devants sans attendre ma visite. Informé par le chargé d'affaires de Russie des préoccupations du cabinet français, il venait d'écrire à M. Okouneff de protester énergiquement contre toute accusation d'ingérence de la part du gouvernement russe dans les affaires des Principautés Unies. »

Après cette première déclaration, le chancelier était entré

votre attention sur son importance. Je saisis cette occasion pour vous recommander de nouveau le commandant de Miribel. Cet officier supérieur, par son zèle, son savoir, son infatigable sollicitude à remplir la mission qui lui est confiée, me paraît avoir tous les titres à votre bienveillance... »

dans une série de considérations sur la situation de l'État roumain et du prince Charles. Revenant ensuite à la politique générale, le prince Gortchakow (je reprends ici la dépêche de l'ambassadeur) ajouta :

La grande victoire que l'Empereur Napoléon vient de remporter ne profitera pas seulement à la cause de l'ordre en France. Elle aura dans toute l'Europe un retentissement salutaire dont le premier effet se fera sentir en Roumanie. Après cet exposé dit avec simplicité, le prince Gortchakow, prenant un ton plus solennel, a ajouté, en scandant ses paroles : « Dans les instructions que j'adresse à M. Okouneff, je lui prescris de déclarer au ministre des Affaires étrangères de France, que si l'on parvient à me désigner un agent du gouvernement russe qui soit convaincu, à titre officiel ou secret, d'avoir trempé dans les menées révolutionnaires de la Moldo-Valachie, je m'engage à faire de lui prompte justice, à quelque degré qu'il soit de la hiérarchie. Mais, en échange, je réclame la réciprocité. Je demande qu'un blâme sévère soit infligé à tout agent français coupable d'avoir fomenté la discorde sur ce terrain brûlant de révolte et de passion, où, je vous l'ai dit bien souvent, mon cher général, la Russie ne convoite rien, ne veut rien et ne désire que le calme et la concorde. Il est regrettable vraiment de voir persister, vis-à-vis de notre cabinet, une méfiance que rien ne justifie. Un grand pays comme la Russie n'agit pas dans l'ombre. La politique que je représente depuis quinze ans n'a pas dévié un seul jour de sa ligne et vous le savez bien, depuis six mois que nous conférons ensemble, cette politique est celle de l'entente et de la paix. »

Ces déclarations si nettes, et formulées avec un accent que le chancelier s'était appliqué à rendre sincère, avaient répondu en grande partie aux questions que je m'étais tracé le devoir de poser. J'étais, dès lors, tenté de ne pas insister davantage.

Néanmoins, Votre Excellence m'ayant recommandé de m'enquérir de l'attitude que le cabinet de Saint-Pétersbourg croirait devoir prendre dans le cas où le parti démagogique viendrait à triompher, j'ai tenu à accomplir ma mission jusqu'au bout.

Sans paraître y attacher une trop grande importance et après quelques détours, j'ai demandé au chancelier ce que ferait la Russie si le prince Charles[1] venait à être renversé par la Révolution.

Sans hésiter, le prince Gortchakow m'a répondu : « Jamais je n'ai eu à envisager la situation comme assez menaçante pour avoir besoin de prendre une détermination, mais si les circonstances devenaient

1. Le prince Charles de Hohenzollern était souverain de Roumanie depuis 1866. En 1870, de graves désordres avaient eu lieu dans la principauté, et son trône avait été menacé.

plus graves, je ferais comme toujours appel aux puissances signataires du traité de 1856, pour prendre avec elles les mesures les plus propres à maintenir le *statu quo* et sauvegarder la paix.

De cet entretien il faut tirer cette conclusion absolument conforme à tout ce que j'ai écrit depuis que je suis à Saint-Pétersbourg, c'est que le chancelier, il faut le reconnaître, n'a pas changé une seule fois de langage. Quelles que soient les aspirations plus ou moins lointaines du grand parti national russe, quel que soit le travail occulte qui se fasse dans les provinces du Danube ou des Balkans sous le drapeau du Panslavisme, le prince Gortchakow est un homme d'État trop consommé pour ne pas comprendre que la Russie ne peut rien tenter de sérieux en Orient, tant que les puissances signataires du traité de Paris sont d'accord pour le lui défendre.

VI

Le prince Gortchakow ne manquait pas une occasion de revenir sur la question des Balkans, en faisant l'éloge de l'attitude de la chancellerie russe, et, à ce propos, les plus graves questions se présentaient, comme on va le voir dans une très curieuse dépêche de l'ambassadeur.

La première partie de notre entretien, écrit le 31 mai le général Fleury, n'est que la reproduction des dernières déclarations et le panégyrique de la conduite politique du prince Gortchakow ; mais je ne puis me dispenser de vous en donner le résumé parce qu'elle forme le pont par lequel j'ai dû passer pour arriver à la partie intéressante... Il y a toujours à gagner à laisser le chancelier s'écouter parler complaisamment, c'est après ces épanchements ou plutôt pendant ces épanchements que l'auditeur attentif doit choisir le moment propice de faire intervenir la question qu'il s'est promis de poser.

Le chancelier a donc commencé à me demander si j'avais reçu des communications nouvelles au sujet des Principautés. Je lui ai répondu que j'avais été informé de la déclaration catégorique faite par M. Okouneff en parfaite conformité avec celle que le prince m'avait lui-même confirmé ; j'ai ajouté ensuite que dans ces conditions d'entente entre les puissances garantes... il était permis d'espérer que les difficultés seraient toujours dominées puisque personne n'avait intérêt à les faire naître. J'ai dit encore qu'il était plus que probable d'ailleurs que le grand succès plébiscitaire remporté par l'Empire aurait pour résultat certain de refroidir plus longtemps les aspirations des révolutionnaires cosmopolites aussi bien à Bukarest qu'à Paris.

Le chancelier m'a répondu que, en effet, les rapports les plus récents du baron d'Offenberg lui signalaient une amélioration dans la situation des Provinces Unies et qu'il était heureux d'apprendre que mon gouvernement se tenait pour satisfait des déclarations du chargé d'affaires de Russie ; qu'il avait agi en cette circonstance comme toujours sans dévier de sa ligne politique et qu'il ne souhaitait qu'une chose, c'est que les autres cabinets apportassent autant de suite dans la conduite des affaires qu'en avait fait preuve le cabinet de Saint-Péterbourg depuis qu'il avait l'honneur de le diriger.

Sans reparler des anciens griefs qui remontent aux bien douloureux événements de Pologne et finissent par notre mystification dans l'affaire de Candie, je ne ferai dit, le prince Gortchakow, qu'une observation rétrospective. L'Empereur Napoléon, dans cette dernière circonstance n'avait-il pas tenu un langage que son ministre des Affaires etrangères n'a pas ratifié? Votre souverain n'avait-il pas échangé avec l'Empereur Alexandre et moi certaines idées dont M. de Moustier, quelque temps après paralysait l'effet?

Ici une longue dissertation d'ordre diplomatique. Opposant le système russe au système français, le prince critiquait l'inconvénient des changements de ministres au département des Affaires étrangères. « Que la direction d'affaires aussi importantes, disait en substance le chancelier, ne soit pas, suivant le régime nouveau, à la merci d'un vote du Parlement ; que le ministre actuel[1] fasse un long bail pour maintenir nos bonnes relations et relever notre confiance hésitante à la suite d'aussi brusques changements. » Le chancelier ajoutait :

C'est ainsi que nous arriverons, mon cher général, à achever l'œuvre que nous avons commencé d'établir entre nos deux grands pays, cette entente cordiale à laquelle j'ai travaillé depuis quinze ans. Voyez l'Angleterre, nous sommes avec elle dans un accord parfait sur toutes les questions. Nous nous sommes entendus il y a un an avec lord Clarendon et jamais un nuage n'est venu se placer entre nous. Nous savons où nous marchons, nous sommes sûrs qu'aucune force parallèle ne viendra détruire l'effet de notre mutuelle confiance. En est-il de même chez vous? S'il s'agit des affaires d'Orient ce sont vos ministres qui vont au delà ou en deçà de la pensée de l'Empereur, tantôt ce sont vos consuls d'origine ou de tendance plus ou moins polonaise qui fomentent la discorde et entretiennent la défiance?

1. Le duc de Gramont avait succédé au comte Daru, lequel avait remplacé le prince de la Tour d'Auvergne, 2 janvier 1870.

L'attaque était assez directe pour que l'ambassadeur évitât de s'engager dans une « question polonaise », terrain encore brûlant. Tout au plus, en face de la transformation du mode gouvernemental, pouvait-il assurer que l'Empereur demeurait seul arbitre de la politique étrangère et que les tiraillements signalés par le chancelier avaient moins de chance de se produire en France qu'en Angleterre. Pour amener, d'ailleurs, le prince Gortchakow à donner son avis sur la très grave question du panslavisme, son interlocuteur lui portait ce coup droit :

Permettez-moi de vous le dire, monsieur le chancelier, les difficultés en Orient ne viennent pas de nos ministres plus ou moins turcophiles comme vous les appelez ou de nos agents plus ou moins polonais. Ces difficultés sont entretenues par une force occulte qui pactise avec le parti révolutionnaire par l'entremise des comités slaves... Je considère le panslavisme comme une franc-maçonnerie sentimentale à laquelle il est de bon ton dans la société d'appartenir, et à laquelle aussi dans les hautes sphères gouvernementales il est difficile de ne pas faire quelque concession sur l'autel du parti national. C'est ainsi que le grand-duc Constantin, autrefois le défenseur des idées d'autonomie en Pologne, est devenu l'ardent propagateur des idées slaves ; c'est ainsi que le comte Tolstoy, ministre des cultes, et d'autres grands fonctionnaires sont les orateurs passionnés du panslavisme, à côté des Rieger et des Palacky. Mais ne craignez-vous pas que dans les Principautés, par exemple, la Russie ne soit mal servie par le zèle exagéré des partisans du slavisme, qui, à son insu et sans mandat, je n'en doute pas, se font les agents officieux du gouvernement? C'est une appréciation personnelle que je vous livre. Si je me trompe, rectifiez-moi.

Sans paraître surpris de la question, à laquelle pourtant il ne devait pas s'attendre, le chancelier répondit, et sa réponse est intéressante :

On exagère beaucoup le travail du slavisme, et on a fait bien du bruit dans vos revues et vos journaux autour de certaines manifestations auxquelles le gouvernement était étranger. D'autre part, nous ne pouvons ni renier ni désavouer ces manifestations ; nous n'avons pas le droit de nous opposer à des associations dont la charité est le but, dont les efforts tendent à propager l'instruction, à porter l'instruction à des frères qui souffrent. Ces comités fonctionnent au grand jour ; leur siège est à Saint-Pétersbourg, à Moscou et je ne sache pas qu'il y ait des sous-comités dans les Principautés. A ce sujet, je vous répéterai ce que je vous ai déjà dit : que l'on nous cite des faits, que l'on nous nomme des agents faisant de la propagande politique

sous le drapeau du slavisme, et nous en ferons justice; mais je ne puis admettre que ces idées de confraternité entraînent aucun péril et qu'elles puissent être considérées comme de sourdes menées susceptibles de fixer l'attention du gouvernement.

Sur quoi, l'ambassadeur fait ces réflexions :

De cette réponse assez évasive au sujet du slavisme, il faut tirer cette conclusion : c'est que le prince Gortchakow n'ose pas brûler les dieux que secrètement il encense. Dans son cabinet de ministre, il ne peut sérieusement reconnaître ni la force ni l'importance de cette propagande, mais il n'en est pas moins obligé, au nom de sa popularité, d'y sacrifier quand l'occasion se présente. Il n'a jamais assisté aux manifestations, aux banquets ni aux représentations théâtrales, mais il est bien aise quand il apprend qu'on a porté un toast à sa santé.

Le slavisme est pour lui comme pour beaucoup d'hommes politiques une manière de se rendre sympathique à ce grand parti national russe qui, faute d'aliment libéral bien défini, se laisse aller aux utopies décevantes de l'annexion de tous les pays slaves de l'Archipel au Danube. Le slavisme est encore un moyen pour les hautes classes de lutter contre le nihilisme, cet idéal populaire qu'elles redoutent, en essayant d'occuper et de rallier à la grande idée les esprits trop ardents. Il en est enfin du panslavisme comme en d'autres pays d'un rêve patriotique que l'on caresse sans bien se rendre compte s'il sera possible de jamais le voir se réaliser... Or les peuples slaves sont animés de tendances bien différentes suivant leur situation politique. Rien ne dit que les Serbes, les Monténégrins, les Bulgares soient au fond de l'âme tentés le moins du monde d'abdiquer l'autonomie et les libertés relatives dont ils jouissent pour les troquer contre la russification qui les attend. Si les Tchèques, si les Croates, si les Ruthènes et d'autres évoquent le fantôme du panslavisme, c'est pour obtenir de plus larges concessions. Quant aux Galliciens, en acceptant la place qui leur a été faite dans le gouvernement austro-hongrois, ils viennent d'apporter à l'Autriche une incontestable force. Qui peut dire que la comparaison de leur sort avec celui des Polonais ne suscitera pas bientôt à la Russie de sérieuses difficultés avec lesquelles, encore une fois, il lui faudra compter?

Telles étaient les relations et les entretiens entre les cabinets de Paris et de Saint-Pétersbourg, lorsque se produisirent, au milieu de l'année 1870, les grands événements qui allaient bouleverser le monde.

COMTE FLEURY

(La fin prochainement.)

JOSEPH CHAMBERLAIN

I

Je viens à vous de Birmingham, c'est-à-dire de la ville entre toutes où le radicalisme agressif a son centre, de la ville qui toujours se distingua par ses sympathies démocratiques...

(Discours de J. Chamberlain, à Cardiff, 6 juillet 1886.)

Birmingham, métropole du *Midlands* et du *Black Country*, capitale du Pays Noir et des Terres Centrales, est assise au cœur de l'Angleterre. Dans la région bosselée de collines, coupée de vallons et de marais, qui fait trouée entre les monts gallois et les montagnes pennines, elle est au passage naturel entre les côtes de la mer d'Irlande et les côtes du sud et de l'est. Là, prennent leurs sources tous les grands fleuves du royaume. De là, ils s'écoulent, lents et tortueux, aux quatre coins de l'horizon. Birmingham, à la source de toutes les rivières, est à distance presque égale de tous les grands ports. C'est le carrefour des deux diagonales qui, du sud au nord, uniraient Bristol et Newcastle, et, de l'est à l'ouest, Londres et Liverpool.

Au cours de l'histoire anglaise, la route du sud au nord n'eut jamais d'importance. Des rives de la Severn aux rives de l'Ouse, c'est partout la même plaine ondulée sous les mêmes couches de calcaire et de craie, partout la même verdure sous les averses venues de la mer, et ce fut toujours la

même histoire sous les invasions de peuples maritimes.

De l'ouest à l'est, au contraire, deux natures et deux peuples se font face. D'un côté, c'est le pays plat de la Tamise et du Trent, la prairie trempée de brouillards, les champs humides, la région des cultures et des gras paysans ; de l'autre, c'est la montagne presque désolée, aux vallons déserts, aux maigres troupeaux. Durant dix siècles, la fertilité de la plaine attire les conquérants du dehors : Romains, Saxons, Danois, Normands s'y succèdent. Et la montagne sert de refuge, durant dix siècles, à tous les vaincus, gaëls, pictes ou gallois. La conquête normande, à la fin, semble installée pour toujours ; elle est maîtresse de toute la plaine ; elle y fonde sa loi, sa religion, sa langue et sa féodalité. Mais la montagne, durant des siècles encore, reste insoumise et toujours prête à la révolte. Il faut des siècles pour établir l'union entre ces deux Angleterres des conquérants et des vaincus ; l'histoire anglaise n'est en somme que la rivalité guerrière, puis pacifique, de ces deux peuples, et ce fut cette rivalité qui créa Birmingham, puis qui fit son importance et sa fortune.

Les conquérants, en effet, débarqués sur les côtes de l'est ou du sud, s'avancèrent toujours jusqu'à cet endroit. Mais la grande forêt d'Arden, couvrant alors ce pays marécageux, marquait de ce côté la frontière de l'Angleterre conquise. Vers l'est et vers le sud, les châteaux normands de Warwick, de Kénilworth et de Dudley en gardaient le pourtour. Du côté de l'ouest, les bandes de Welsh, franchissant avec leurs troupeaux la vallée de la Severn, s'aventuraient jusqu'à ces fourrés. Une clairière devint le rendez-vous de marchés et de foires où, faisant trêve pour quelques heures, Welsh et Anglais vinrent échanger leurs produits ; plus tard, aux deux extrémités de sa rue unique, la ville gardera longtemps son marché des Welsh et son marché des Anglais ; les deux noms subistent encore, *Welsh Market*, *English Market*. Le bourg naquit et vécut de ce marché, bourg d'auberges et de tournebrides, de boutiques et d'auvents, d'artisans aussi, de charrons, de maréchaux-ferrants et de batteurs de fer, qui hébergeaient et approvisionnaient cette population flottante et qui la fournissaient d'objets ouvrés, d'ustensiles et d'armes, de

bimbeloterie et de menue bijouterie. L'industrie de Birmingham naquit aussi de ce marché. Au courant des siècles, ce bazar de la forêt gagnera peu à peu la clientèle du monde ; il deviendra un gigantesque magasin de quincaillerie ou, comme le disaient déjà les gens du XVIIe siècle, la boutique à joujoux de l'univers, *world's toy shop*. Le bourg et l'industrie se développèrent ensemble, à mesure que les relations s'améliorèrent entre les deux peuples de l'est et de l'ouest. L'union en un seul royaume et la paix civile s'établirent enfin : Birmingham devint une ville prospère. Mais la réconciliation, imposée par la force, n'était qu'apparente, et l'égalité entre les deux peuples n'existait pas. La préséance demeurait toujours à l'Angleterre du conquérant.

Tout changea brusquement au cours du dernier siècle. Les vallons de l'ouest, jusque-là déserts ou dépeuplés, devinrent soudain une pépinière de villes ; l'industrie moderne, ouvrant le sol, en fit jaillir, avec le charbon, les cités ouvrières, et, dans les fabriques des faubourgs toujours agrandis, les foules humaines s'entassèrent. La verte Angleterre normande, qui dormait dans sa brume ensoleillée et dans ses privilèges, la plantureuse Angleterre de Durham, d'York et de Salisbury, la libre et joyeuse Angleterre de Windsor, l'*Old merry England*, vit se dresser, sur l'autre plage, une Angleterre nouvelle, l'Angleterre des vaincus, relevée par les prédicateurs de religions indépendantes, — par les « dissidents », — et par la force des grandes inventions. Noire, hâve, assombrie de fumées et d'idées puritaines, courbée sous la misère quotidienne et sous la contrainte séculaire, cette Angleterre de la houille et des dissidents était affamée de pain et, depuis des siècles, affamée de revanche. La lutte héréditaire l'avait dressée aux patients efforts. Le souvenir de l'antique spoliation ne l'avait jamais quittée. Elle avait toujours conservé la notion de ses droits. Ses libres méditations religieuses lui avaient inculqué le souci des devoirs. Longtemps captive sous le filet des privilèges, elle relevait enfin la tête... Dès lors, une ligne tirée en travers de l'île, du golfe de Bristol au golfe de Newcastle, marquera, entre l'est et l'ouest, la frontière des deux pays.

A l'ouest, c'est l'Angleterre noire autour de Manchester et de Glasgow, ses capitales. Elle triple, décuple, centuple en

un siècle ses énormes cités. Sa population, tout urbaine, est bariolée de races et de cultes. Tous les vaincus et tous les *outlaws* des siècles antérieurs, Gallois, Écossais, Irlandais, Danois et Saxons, y ont mêlé leur sang. Chacun d'eux, dans la Bible, s'est taillé une religion à sa mesure, et vingt chapelles dissidentes ont pris la place de l'ancienne église. Mais ce peuple s'est fait un idéal commun et, surtout, des habitudes communes. Sa pensée indépendante et sa morale puritaine ont donné à chacun de ses membres la réflexion, le flegme, le calcul, la maîtrise de soi et la sobriété presque austère. Ce peuple, amaigri et affiné, s'est lentement « entraîné » — c'est lui qui a créé le mot et la chose — vers un but librement choisi, et ce but lui apparaît dans la conquête en commun du bonheur matériel et dans le libre développement, physique et mental, des individus et de la communauté. Depuis un siècle, dans cette course au bonheur, il est toujours arrivé le premier. C'est le peuple *smart*, actif sans agitation, alerte sans nervosité, toujours en forme, sans poids inutile et sans bagage encombrant, toujours en marche, sans hâte épuisante, vers la fortune et vers la liberté... A l'est, c'est l'Angleterre verte, qui garde à Londres sa capitale. Mais elle vit surtout à la campagne, dispersée à travers champs ou groupée dans ses vieilles petites villes et dans ses fermes. Autour de ses châteaux, elle maintient ses énormes *estates* (propriétés). Autour de ses clochers gothiques, elle maintient la religion officielle de son Église établie. Sa race unifiée perpétue le type de John Bull, à l'encolure de taureau, âme violente et corps sanguin, au poing toujours tendu vers l'expansion brutale, au ventre toujours prêt pour l'absorption énorme, gros et gras homme engraissant toujours, toujours crevant de colères tyranniques ou d'apoplectiques ripailles.

Entre ces deux Angleterres, les villes d'industrie, Newcastle, Leeds, Sheffield, Cardiff, jalonnent la frontière comme autant de forteresses. Au centre de la ligne, Birmingham déborde un peu et fait coin avançant dans le pays ennemi : en cet endroit, le volcan industriel a le plus approché de Londres sa poussée de déjections. Rien ne peut dépeindre la hideur actuelle de cet ancien pays des fées. Le peuple noir l'a éventré, couturé de canaux, souillé de flaques savonneuses

où vacillent les reflets des fournaises. Et maintenant, sous les débris et les gales sordides, tout gluant de charbon délayé, c'est devenu le *Black Country*, le Pays Noir.

Birmingham, clairière de la forêt, avait été le poste avancé des gens de l'Est ; Birmingham, métropole du Pays Noir, est devenue la forteresse avancée des gens de l'Ouest, leur place de rassemblement pour chaque descente contre l'ennemi. C'est ici que, depuis un siècle, l'Angleterre noire est venue se grouper ou se refaire avant et après chaque attaque contre l'Angleterre verte : c'est, comme dit M. Chamberlain, le centre du radicalisme aggressif. Car la lutte installée depuis un siècle s'est poursuivie sans trêve : lutte politique, économique et sociale, tour à tour violente et modérée, mais toujours âpre et continue : lutte des dépouillés contre les *beati possidentes*, des fils des vaincus contre les fils des conquérants ; lutte des réformateurs contre les conservateurs satisfaits ; lutte des droits naturels et des devoirs personnels contre les privilèges et les franchises hérités ; agression permanente des gens de l'Ouest pour un changement radical du vieil état de choses. C'est là toute la politique intérieure de l'Angleterre depuis un siècle, et Birmingham en a été la source.

Birmingham, au cours du dernier siècle, était devenu le rendez-vous des dissidents et des novateurs. Presbytériens, Baptistes, Unitariens, Quakers, Méthodistes, Ariens, tous les *dissenters*, tous les *non-conformists*, tous les rebelles à l'Église établie y avaient leurs temples, et les catholiques aussi et les juifs. Les apôtres des fois nouvelles, les Wesley, les Whitefield, les Priestley, y avaient sans peine conquis de nombreux adhérents, et les créateurs ou les dompteurs de forces nouvelles, mécaniciens et chimistes, le même Priestley, Watt et Boulton, s'en étaient fait une autre patrie. Boulton groupa en une société d'amis — la Société Lunaire, qui se réunissait à chaque pleine lune — ces prédicateurs et ces industriels, et c'est ainsi que les deux courants de libre examen et d'applications scientifiques se mêlèrent pour le service du peuple et la réforme de la communauté. Le peuple, d'abord, sans trop comprendre, toléra les idées nouvelles, et, dans le cabaret *Aux armes de Leicester*, il répétait les chansons de J. Freeth « pour les Fils de l'Indépendance et les

Amoureux de la Liberté ». Mais quand survint la Révolution française et quand la Société de Boulton fêta le second anniversaire de la Bastille détruite, le chauvinisme populaire s'éveilla contre ces admirateurs de l'étranger, et pieusement, aux cris de *King and Church for ever, le Roi et l'Église à jamais!* le bon peuple s'en alla saccager la maison de Priestley et les temples des dissidents (1791).

Cette tempête passagère ne découragea pas les réformateurs de Birmingham ; elle ne leur fut qu'une dure leçon dont ils profitèrent. Les « excès » de la Révolution française soulevaient autour d'eux l'indignation générale. Le préjugé conservateur s'enfonçait plus au fond de tous les cœurs anglais, et la vénération des vieilles choses, et surtout le respect de la vieille Constitution. Les réformateurs de Birmingham comprirent que nulle force humaine ne pourrait lutter contre ces sentiments, et ils adoptèrent une tactique toute différente de ceux de Londres et de Manchester. Ceux-ci exaspéraient John Bull par leurs exhibitions de drapeaux tricolores et par leurs hurlements à la française : *Liberté ou la mort!* Ceux de Birmingham se mirent à proclamer leur attachement inviolable à la vieille Constitution. Cet attachement pouvait être sincère, ne les liant à rien, car cette constitution que tous vénéraient, personne ne l'avait jamais vue. Elle n'existait pas ; du moins, elle n'avait jamais pris corps en un texte formulé. Ses grandes lignes apparaissaient vaguement dans la brume des siècles : mais les détails étaient laissés à la libre imagination de chacun : « Vénérez-vous hautement la Constitution de l'Angleterre, en tant que fondée sur les trois *estates* du Roi, des Lords et des Communes? » demandaient les réformateurs de Birmingham à leurs catéchumènes, et ils ajoutaient aussitôt : « Reconnaissez-vous la nécessité d'une réforme parlementaire? Êtes-vous absolument convaincu de l'obligation de poursuivre ce grand objet par les seuls moyens constitutionnels et légaux? » Pour eux donc, le Roi, les Lords et les Communes étaient les grandes lignes de l'édifice auquel on ne pouvait toucher ; ils ne voulaient changer qu'un tout petit détail, l'organisation des Communes, que les gens de l'Est avaient jadis imaginée à leur fantaisie et qu'aujourd'hui les gens de l'Ouest imaginaient autrement. Mais ce détail changé

ferait une complète réforme, la Réforme, comme on dira désormais ; car, enlevant à l'Est, qui les possédait tous, un certain nombre de sièges parlementaires et les donnant à l'Ouest, qui jusqu'ici n'en avait possédé aucun, on renverserait du coup l'ancien état de choses.

L'Ouest comprit la sagesse de cette tactique et vint se ranger derrière Birmingham en une gigantesque Union Politique « pour recouvrer la liberté, le bonheur et la prospérité de ce pays ». Ainsi s'organisa, du chaos des tendances révolutionnaires, le parti légal de l'Ouest, le parti radical anglais (1812-1830). Le mot et la chose étaient dans l'air depuis longtemps, et Lecky a raison de remonter jusqu'en 1769 comme « à la vraie date de naissance du radicalisme anglais, à l'année décisive, où pour la première fois on tenta sérieusement de réformer et de contrôler le Parlement par une pression du dehors, *by pressure from without*, en faisant de ses membres les subordonnés de leurs constituants ». Voilà bien en quelques mots l'exacte définition du radicalisme anglais : une pression du dehors sur le dedans, de l'Angleterre expulsée et dépossédée sur l'Angleterre barricadée dans ses franchises et dans ses privilèges, et cette pression était exercée par le renversement des rôles entre élus et électeurs.

Car, whigs ou tories, les deux partis de la vieille Angleterre se considéraient non pas comme les serviteurs, mais comme les maîtres ou les tuteurs du peuple, du peuple inapte matériellement à se conduire, inapte légalement à faire connaître sa volonté. Tous deux avaient la même théorie et la même pratique du gouvernement, fondé sur la notion de franchises et tourné vers le service de privilèges, qu'ils appelaient les droits légaux. Mais les uns, les tories, se proclamant les serviteurs des franchises royales, — ils disaient : la prérogative royale, — s'en servaient pour défendre leurs propres privilèges de lords et de puissants seigneurs. Les autres, les whigs, se posant en défenseurs des franchises — ils disaient : des libertés — parlementaires, s'en servaient pour défendre leurs propres privilèges de haute bourgeoisie ou de petite noblesse. Le parti de la nouvelle Angleterre, le parti radical, se levait au nom du peuple, pour le service des droits naturels, et ne se réclamait que des intérêts de

tous, du droit de tous au pain et au bonheur. Il ne lui semblait pas impossible ni révoltant qu'il y eût, qu'il dût y avoir au monde des privilèges et des droits légaux; mais il ne pouvait admettre sans révolte qu'il y eût, qu'il dût y avoir tant d'affamés et tant de misère, — c'était le temps des grandes crises industrielles et des grandes famines de l'Ouest (1829-1830). Il ne pouvait admettre surtout que le calcul humain fût impuissant à diminuer, ou même à supprimer la part de la misère et de la faim; puisque les institutions parlementaires ne sont après tout que l'application du calcul commun à la conduite des choses humaines, il ne pouvait admettre qu'un Parlement fût recruté sans tenir compte de ce but unique, que toutes les institutions ne fussent pas orientées vers ce but unique : la vie matérielle, le bonheur matériel, la prospérité de tous.

Ces notions, apparues au siècle dernier, furent précisées et systématisées sans doute au commencement de celui-ci, par les théoriciens du radicalisme, les philosophes de l'école utilitaire, Bentham, les deux Mill et leurs disciples. Mais ce furent les gens de Birmingham qui, de 1815 à 1830, les formulèrent en un catéchisme politique et qui en firent le programme de l'Ouest. Ils fondaient leur Union Politique « pour réformer la Chambre des Communes, assurer une représentation réelle et effective des basses et moyennes classes, influencer les élections au Parlement et faire arriver des représentants capables, afin de reconquérir et de défendre les droits des classes industrieuses et de soulager la détresse nationale ». Avec les principes, ils formulaient aussi la méthode : tout par les voies constitutionnelles et légales, rien par la violence: pas de tocsin et pas de piques. « Nos galants voisins, les Français, ont accompli une Révolution glorieuse, sur les barricades qu'a cimentées le meilleur de leur sang. Nous ne voulons pas de barricades. Sans effusion de sang, sans anarchie, sans violation de la loi, nous voulons accomplir la plus glorieuse Réforme que mentionnera l'histoire du monde. » L'Union prit pour devise sur l'un de ses cachets : *Paix, Loi, Ordre,* et sur un autre : *Liberté, Unité, Prospérité.*

Avec l'instrument forgé par ceux de Birmingham, l'Ouest se mit à l'œuvre et, en quelques années, imposa aux gens de

l'Est la grande réforme de 1832. Redistribuant les sièges aux Communes et réglant les conditions électorales dans toute l'étendue du royaume, cette réforme brisa le privilège de l'Angleterre verte et donna plus de cent députés à l'Angleterre noire. Les vieilles familles de grande ou de petite noblesse avaient eu jusque-là le monopole des élections et, pratiquement, les lords avaient peuplé les Communes de leurs cadets ou de leurs clients. Désormais, le peuple eut une influence sur ses élus, et cette influence alla toujours grandissant. Par la suite, deux autres réformes électorales, en 1867 et en 1882, finirent par donner au peuple le contrôle presque absolu de toute la vieille machine gouvernementale. Mais c'est de 1832 que date vraiment cette ère nouvelle, et c'est grâce à Birmingham qu'elle s'ouvrit.

Une fois entré dans la place, le peuple de l'Ouest appropria la bâtisse aux nouveaux besoins de son industrie et de son commerce. Le château féodal fut aménagé pour la vie des travailleurs qui l'occupent aujourd'hui. La transformation extérieure et intérieure, politique et sociale, se fit sans violence, car l'Ouest restait fidèle aux leçons de l'Union Politique, et tous y coopérèrent. Mais ce fut l'œuvre surtout des Écossais, des Gallois et des autres riverains de la mer occidentale, du Far-West. Birmingham, pour un temps, perdit la direction effective. Elle restait toujours la ville sainte des dissidents, la gardienne de l'arche. Elle fournissait l'armée de sages conseillers et de barbes vénérables. En son nom, John Bright, son député, répétait à deux générations successives les adages d'autrefois : « Pas de violence. La force n'est pas un remède, *Force is no remedy.* » En son nom, avec une ardeur toujours impuissante, il protestait contre toutes les guerres, guerre de Crimée et guerre de Chine, guerre des Afghans et guerre des Zoulous, auxquelles, pourtant, les désirs et les appétits de l'Ouest n'avaient pas été étrangers... Mais c'était Manchester et son école qui donnaient le mot d'ordre. C'était à Manchester, dans le *Free Trade Hall*, dans la *Salle du Libre-Échange*, que les chefs du peuple se réunissaient autour du prophète Cobden.

Manchester semblait avoir reçu de cet émissaire divin la loi des temps nouveaux. Dogmatiquement, à tous les peuples

de la terre, l'oracle de Manchester annonçait l'éternelle vérité : plus de barrière entre les peuples, si l'on veut ouvrir à tous le chemin du bonheur : laisser dire, laisser passer, laisser faire; la seule liberté doit être le guide : elle seule peut concilier les contradictions apparentes et les intérêts rivaux... A l'intérieur du royaume, John Bull, de plus ou moins bonne grâce, dut accepter ce nouvel évangile et concéder au peuple de l'Ouest toutes les libertés qu'il demandait : libertés religieuses, liberté d'administration locale, liberté de réunion et d'association, liberté absolue de commerce et de transaction ; en cinquante ans (1830-1880), la moyenâgeuse Angleterre, ligottée de contraintes féodales, devint le plus libre des États. Au dehors, John Bull dut s'enrôler à la solde de Manchester. Il semblait qu'entre eux un pacte eût été conclu : « John, avait dit Manchester, puisque, gros et grand et brutal comme te voilà, tu sembles né pour la table et pour la guerre, nous allons nous partager les rôles. Je travaillerai pour nous deux et je t'entretiendrai. Toi, tu courras le monde, tu mangeras et tu te battras pour nous. Tâche seulement que tes frasques ne me coûtent pas trop cher et que tes exploits ne gênent ni mes convictions religieuses — je fermerai les yeux — ni mon honorabilité commerciale, — il m'arrivera de te désavouer. » Et, durant cinquante ans, le pacte se maintint pour le plus grand profit des deux contractants : John Bull se battit et mangea tant qu'il voulut ; Manchester travailla et fila et empila les balles de coton et les sacs d'écus. Leurs efforts réunis aménagèrent le monde, comme ils avaient aménagé le royaume, pour les besoins du peuple de l'Ouest. Partout les douanes et les barrières commerciales furent abolies ou abaissées; la volonté ou l'influence de l'omniprésent John Bull renversa tous les obstacles. Quand leurs efforts communs semblèrent avoir terminé l'œuvre, quand il sembla que, pour tout jamais, on avait assuré à l'Angleterre noire la vie abondante et la prospérité dans le travail, Manchester se reposa, et Cobden, le plus grand des prophètes, s'endormit rassasié de jours...

C'est alors qu'apparut Joseph Chamberlain pour rendre à Birmingham le premier rang et pour mener le peuple à la vraie terre promise. Car la Grande-Bretagne ne leur suffit plus : au delà des plaines et des mers de l'Angleterre verte,

il leur a ouvert les horizons d'un empire bien plus beau. Il leur a montré les grappes merveilleuses que son ami, Ch. Dilke, avait rapportées jadis de cette *Greater Britain*, et, derrière lui, l'Angleterre noire s'est remise en route vers la conquête de cette Plus Grande-Bretagne. Il va devant ; il est le prophète, le vrai maître du jour, l'homme qui, depuis trois ans, semble personnifier toutes leurs ambitions et tous leurs rêves, le plus aimé et le plus attaqué de leurs hommes d'État, le grand *Joe*, qu'amis ou ennemis, tous, ne désignent plus que par ce nom irrespectueux et tendre. John Bull a dû lui remettre la direction de son empire en le nommant Ministre des Colonies, afin que cet empire fût ordonné suivant les besoins des radicaux de Birmingham.

II

« J'ai été attaqué avec une incroyable amertume, parce que j'ai exercé mon libre jugement dans une question que je croyais vitale aux intérêts de ce pays. On a dit que je suis poussé par un dépit personnel et par une animosité intéressée. (*Applaudissements des Irlandais.*) Je ne me plains pas, quand nos honorables collègues de l'Irlande voient et peignent ainsi les choses : c'est leur habitude de discussion... Mais je m'adresse à mes honorables amis autour de moi, dont j'ai la malchance de ne point partager l'avis, et je leur demande si vraiment il est nécessaire d'imputer à un homme public les motifs les plus bas, quand, à la surface, il y a des raisons parfaitement honorables pour expliquer suffisamment sa conduite... L'accusation d'inconsistance me pèse peu. Pour un homme d'État, l'absolue consistance n'est pas, je crois, une vertu nécessaire, et j'admettrais que souvent le devoir d'un homme d'État est de changer ses opinions quand les circonstances ont changé. Mais, en réalité, j'ai toujours tenu le langage que je tiens aujourd'hui... »

(Discours de J. Chamberlain, à la Chambre des Communes, 1er juin 1886.)

Le chœur des députés libéraux. — Traître ! traître ! lâcheur !
Le chœur des députés irlandais. — Judas ! Judas !

La carrière de Joseph Chamberlain semble à première vue un peu déconcertante, faite de cahots et de rebroussements, et ses adversaires prétendent qu'il fut l'homme du monde le

plus inconsistant. En un petit volume, intitulé *Avant que Joseph vînt en Égypte*, ils ont réuni de ses discours anciens, les passages les plus contradictoires, semble-t-il, à son langage actuel. A première lecture, les contrastes sont un peu choquants. Avant d'aller en Égypte, Joseph disait aux électeurs de Sheffield :

— Le *Times* m'appelle libéral avancé, et je serai toujours fier d'être un libéral avancé, si l'on entend par là que j'emploierai toutes les occasions et toutes mes forces pour avancer mon libéralisme, et non, comme tant d'autres le font aujourd'hui, tout mon libéralisme pour avancer mon influence[1].

Il disait à son peuple de Birmingham :

— La baisse de notre commerce deviendra, je le crains, pire de jour en jour. Mais lord Derby assure que la production de nos terres pourrait être doublée, si l'on y mettait un capital suffisant. Voilà donc, au milieu de nous, un commerce encore intact, qui nous donnerait un revenu annuel de 250 millions de livres et qui assurerait à nos classes laborieuses du travail et des salaires. Et pour gagner ce commerce, nous n'aurions ni à coloniser les déserts de l'Afrique, ni à exporter la civilisation dans nos caisses d'opium, ni à l'imposer à des peuplades ignorantes à la pointe de nos baïonnettes, ni à nous concilier des rois nègres en favorisant la traite, mais simplement à libérer le sol de l'Angleterre des entraves du passé[2].

Il disait aux Communes :

— L'Angleterre, sans doute, a des millions de livres à dépenser pour flatter le bas patriotisme des cafés-concerts, *the vulgar patriotism of music halls!* Ce nouvel Impérialisme a déjà infesté bien des jugements parmi nos fonctionnaires au dehors, et, à moins que, rapidement, sévèrement, durement, cette tendance ne soit réprimée, soit par le Parlement, soit par le peuple tout entier, je ne puis mesurer ni l'étendue des responsabilités jetées sur ce pays, ni le terme des dangers et peut-être des désastres qui lui pourront incomber[3].

Et quand lord Randolph Churchill, apôtre de cet Impé-

1. 1er juin 1874.
2. 27 juin 1876.
3. 14 août 1878; 27 mars 1879.

rialisme, essayait de débaucher à son parti les libéraux modérés, J. Chamberlain s'écriait :

— Non, je ne crois pas que parmi nous il se trouve des hommes pour déserter notre cause et aller s'enrôler dans cette bande hétérogène, qui s'intitule Parti Constitutionnel et où se coudoient Libre-Échangistes et Protectionnistes, Orangistes de l'Ulster et Catholiques romains, Tories démocrates et Réactionnaires fossiles, marchands de vins et gens d'églises, unis en société de garantie mutuelle pour s'assurer la paix, les privilèges ou le pouvoir[1].

Mais Joseph alla en Égypte et il en revint tout changé, dit-on. Aujourd'hui, après avoir pourchassé et renversé Gladstone « qui se dressera, disait-il jadis, devant la postérité comme le plus grand homme de son temps grand par l'éloquence, grand par l'habileté, grand par la persévérance dans le dessein, grand par le talent de construction, mais plus grand encore par le caractère et par ce ton élevé qui, de lui, a passé dans toute notre vie publique[2] », il est le collègue de lord Salisbury qu'il appela jadis « le plus immoral des politiciens[3] » et l'allié des tories, qu'il n'appelait jamais que le « vieux stupide parti[4] ». Il est du côté des Lords contre lesquels il proclamait sa rancune de dissident et sa haine de démocrate : « J'ai avec eux un vieux compte à régler et je vous donne ma parole que je ne l'oublierai jamais... Voici trop longtemps que nous sommes un peuple monté par les Lords, *a peer-ridden nation*[5] ». Il est « avec l'Eglise et avec la bière », avec la masse de ce clergé « toujours opposé à tout développement de la liberté, à toute réforme politique et sociale » et avec les marchands d'alcool « empoisonneurs du peuple[6] ». Dans les Universités, dont il raillait les préjugés et le bavardage séniles, il enseigne maintenant, recteur honoraire, le patriotisme et l'ambition impériale[7]...

1. Warrington, 8 septembre 1885.
2. Birmingham, 4 juin 1885.
3. Ironbridge, 14 octobre 1885.
4. Denbigh, 20 octobre 1884.
5. Birmingham, 8 et 25 janvier 1880.
6. Glasgow, 15 septembre 1885.
7. Glasgow, 3 novembre 1897 : *Patriotism*, an address to the students on... his installation as Lord Rector.

A la réflexion, pourtant, il semble difficile d'admettre qu'il ait jamais changé : « Je suis venu, il y a quinze ans, dit-il aux électeurs de Hanley, vous dénoncer la Chambre des Lords, et je reviens ce soir vous faire son éloge, et l'on en conclut que je suis l'homme du monde le plus inconséquent. Je réponds que les circonstances ont changé, mais non moi[1]. » Et il a raison : il n'a jamais changé. Tel il apparut aux Communes en 1876, tel on le voit encore aujourd'hui. Il a soixante-deux ans bien sonnés et, après vingt ans de vie publique et deux ou trois ministères, tous s'entêtent à le considérer comme un jeune et presque un débutant, l'homme de demain, « l'homme qui vient », *the coming man*. Rien dans sa physionomie, ses gestes, sa parole et toute sa personne, n'a varié. Sa longue charpente, toujours droite, garde la même allure un peu raide et saccadée, mais alerte. Sa tête osseuse, au large front sans ride, aux fortes mâchoires sans bajoues, garde sa chevelure et son teint de vigoureux adolescent. La barbe entièrement rasée ne date pas la face de ce toujours jeune premier.

Ses amis, en le regardant, reconnaissent Pitt, l'autre grand *commoner*. Il a plutôt du Fox, non du grand Fox de l'histoire, généreux et passionné, mais du *fox* (renard) de la vie ordinaire. Il en a le profil allongé, avec l'œil rond et le nez en quête du vent, la bouche un peu méchante, la longue et élégante sveltesse et la fertilité d'invention. Il en a l'endurance et le rapide entrain, — c'est essentiellement, disent ses adversaires, ce qu'on appelle un homme *smart*[2], — et l'ardeur silencieuse à la chasse ou, chassé lui-même, le dédain des aboiements tant que la meute n'est pas sur son dos. Mais, pressé, il sait tout en filant donner le coup de mâchoire, et sa dent aiguë pénètre et traverse jusqu'au cœur : il saigne d'un coup les roquets et les poules, les faibles. Souvent on l'a traqué jusqu'en son trou de Birmingham. Toujours il en est sorti par quelque tour de sa façon. Ses dehors n'ont donc pas changé, et son fils, qui cherche à l'imiter en tout, — même port insolent, même monocle, même orchidée à la boutonnière, — semble l'aîné des deux.

Au dedans, il n'a pas varié davantage. Trente ans de luttes

1. 12 juillet 1895.

2. *Quarterly Review*, 1883, p. 55.

ont pesé sur lui sans rien briser ni rien détendre. Aussi tendu qu'au premier jour est son désir d'être le maître dans Birmingham et dans Rome ; aussi entière sa conviction que, pour le bien du peuple, ce poste lui est dû. Au seuil de la vieillesse, il apporte intacte sa confiance en soi et en son travail acharné. Il a conscience peut-être de ses manques et de ses faibles : mais, sans les avouer jamais, il va toujours à les redresser ou à les combler. Derrière son monocle, il continue de regarder en face les situations et les hommes, et chaque fois il découvre le joint pour l'acier toujours souple, toujours tranchant de sa volonté. Ne s'en rapporter jamais qu'à son expérience personnelle et n'épargner aucune peine pour l'enrichir et l'élargir[1] ; n'avoir foi qu'en sa décision et ne reculer devant aucune responsabilité, engageât-elle le sort de l'Empire et du monde ; à soixante-deux ans, conserver l'ambition enthousiaste et pratique, imaginative et calculatrice de sa jeunesse, et la force de caractère, et la vigueur d'action, combien d'hommes refuseraient à ce prix le renom d'inconsistance ?

« Je n'ai jamais changé, dit-il ; je reste un vrai, un vieux radical, le disciple de Cobden et de John Bright, l'homme de Manchester et de Birmingham[2]. » Et il a raison. Car amis et adversaires reconnaissent que Chamberlain, c'est Birmingham, et Birmingham, c'est Chamberlain[3]. Ils se sont faits l'un l'autre, et l'un par l'autre. Il n'est pas né à Birmingham. Il n'est pas *Brummagem*. Mais avant de naître, en sa qualité de dissident, il était de Birmingham, et, s'il naquit et vécut sa jeunesse à Londres (1836-1854), une bonne fée le conduisit à Birmingham avant que l'influence du dehors ait pu le façonner[4]. Quand il vint, à dix-huit ans, se joindre à

1. Voyages en Suède, pour étudier le système anti-alcoolique de Gothembourg, en Irlande, en Russie, en Égypte, aux États-Unis, au Canada *to see for myself the condition of the country... to consult local opinion... to devote my holiday to the consideration of these questions on the spot... to make an impartial inquiry.* (*Discours, passim.*)

2. Greenwich, 30 juillet 1889.

3. Lord R. Churchill citant Dixon, député de Birmingham : « in fact it seems as if the terms of J. Chamberlain and Birmingham were become synonymous. »

4. Discours de J. Chamberlain aux bijoutiers de Birmingham, janvier 1894 : « I first saw the light in London, but I am thankful for my fate which brought me very quick to Birmingham. »

l'industrie de son oncle Nettlefold, il n'avait pas respiré le mauvais air des hautes écoles et des universités. Il apportait aux saines doctrines une âme encore neuve et un esprit non encombré. Birmingham lui donna, dans le commerce des vis, un instrument de fortune qui, en vingt ans à peine (1854-1873), le fit indépendant et puissant. Mais lui, en retour, donna à Birmingham le monopole de ce commerce, et c'est aujourd'hui un important facteur de la prospérité commune...

Puis Birmingham le prit, encore inconnu, sans grande culture et sans valeur apparente, sans estampille officielle; elle le forma dans ses sociétés de discussion (debating societies), l'instruisit dans ses bibliothèques et ses clubs, l'initia à ses budgets et au maniement de ses affaires locales, et elle le choisit pour son maire, et pendant trois ans elle l'habitua à se considérer comme le maître absolu, mais responsable (1873-1876). Lui, en retour, comme il le proclamait en 1891 aux applaudissements de son peuple, il prit dans la Birmingham de 1873 un énorme village de quatre cent mille âmes, poussé trop vite dans la misère et mal venu, un amas de briques et de boue, un dédale insalubre, sans éclairage et sans eau, un fouillis d'usines et de maisonnettes, sans édifices, sans parcs et sans musées. En trois ans, il fit une grande ville, percée d'avenues, tirée de ses ornières, délivrée de ses épidémies et de ses compagnies à monopole, s'éclairant par ses usines municipales, s'abreuvant et se lavant à ses fontaines municipales, pourvue de tout pour la vie populaire, — bains publics presque gratuits, écoles, jardins, monuments, collections, ouverts à tous. — Bref, il fit de toutes pièces la vraie capitale du radicalisme, aménagée « pour l'instruction, la santé, la récréation, le confort ou le plaisir du peuple ouvrier ». Et cette œuvre n'engagea pas l'avenir financier. Même en argent, la spéculation fut fructueuse pour la ville... Birmingham avait fait sa fortune : il assura pour jamais la fortune de Birmingham.

Puis son peuple le choisit comme député et l'imposa au Parlement (1876). Ce fut presque un scandale dans ce monde parlementaire anglais qui ne se recrutait pas, comme le nôtre, parmi les maires de province et les grands hommes

de clocher. Les hommes nouveaux, les parvenus, n'y avaient pas accès. Il fallait des parchemins historiques ou universitaires pour entrer aux Communes. Whigs et tories méprisaient d'avance ce parvenu démagogue, qu'ils imaginaient en blouse ou en carmagnole. Mais Birmingham avait fait de lui un gentleman correct, élégant, et même lui avait enseigné les modes de l'orchidée et du monocle. Et lui, dès son premier discours, il imposa à tous ces parlementaires le choix de son peuple, tant sa claire et sobre parole rendait acceptables et mêmes sympathiques les revendications du vieux radicalisme *Brummagem*. Devant le peuple de l'Angleterre noire, sans doute, il avait bien pu et il peut bien encore prendre le ton et l'allure ordinaires aux radicaux. Car ce sont les radicaux qui, dans la vie publique anglaise, ont implanté les grandes démonstrations populaires, les meetings, processions et pétitions *monstres*, et, parfois aussi, les déclarations un peu monstrueuses. Ils sont obligés d'en user ainsi. Ils ont à donner confiance à leur peuple en lui faisant *réaliser* la grosseur de leur parti et de leurs revendications. Ils ont aussi à intimider l'adversaire et à crier très haut et à exiger beaucoup, pour être à la longue médiocrement exaucés : « C'est toujours la vieille histoire, dit Joe lui-même : le conservatisme reste sourd et muet, tant qu'il n'est pas complètement effrayé [1]. »

Donc, il a, lui aussi, employé les vieux moyens et menacé les Lords « qui n'ouvrent ni ne filent, et qui vivent du travail d'autrui », l'Église « qui mange le bien du pauvre » et même un peu toute la vieille machine gouvernementale. Il a comparé le royaume à la ruche : au sommet, la Reine, que tous honorent et respectent ; au-dessous, les Frelons parasites ; au-dessous, les Abeilles travailleuses et patientes qui, durant la belle saison, nourrissent les parasites, mais, quand vient l'hiver, font place nette [2]. Il a proclamé son respect des seuls droits naturels et affiché des théories égalitaires, républicaines, à la française. Il a promis au paysan la vache et les quatre arpents (la poule au pot ne suffit plus), aux ouvriers les quatre L ou les quatre F (libération de l'école, du travail.

1. Birmingham, 26 novembre 1883.

2. Hanley, 7 octobre 1881.

de la terre et de l'église, *Free Schools, Free Labour, Free Land, Free Church)*, à tous, le suffrage universel, et des pensions pour la vieillesse, et le bonheur sans trouble dans un pays de miel et de lait. Il a promis bien d'autres choses encore, l'impôt progressif, la séparation de l'Église et de l'État, le morcellement de la grande propriété, le renouvellement triennal du parlement, l'abolition des lois de chasse, l'instruction laïque et gratuite, la paix éternelle et l'abstention de toute conquête pacifique ou guerrière[1]...

Mais, dans les deux Angleterres, cette tactique n'a jamais trompé personne, ni le peuple qui l'applaudissait, ni « le vieux stupide parti » qui pourtant criait au scandale. Seule la naïveté française a pu se laisser prendre à ces parades et, quand Joe parlait avec respect ou sympathie des choses et des personnalités françaises, croire que celui-là, du moins, ne serait jamais un autre Crispi. Car, nous autres Français, nous pensons toujours que le radicalisme et les radicaux en tout pays sont des nôtres, de notre sorte et presque de notre sang. En réalité, le radicalisme anglais fut créé avant la Révolution française au temps de notre bon roi Louis XV. Au fond, les radicaux anglais ne nous doivent presque rien, sauf, peut-être, le moyen commode d'exciter par notre exemple les revendications de leur peuple ou d'épouvanter par notre exemple les résistances de leurs aristocrates. Ne nous y trompons pas : Joe, même quand il semblait parler notre langue, n'a jamais été des nôtres. Son radicalisme est entièrement anglais ou du moins anglo-saxon ; s'il a emprunté quelque chose à l'étranger, c'est aux seuls Anglo-Saxons d'outre-mer. Dès le début (27 juin 1876), il disait à son peuple, après avoir exposé son programme :

« Eh bien, messieurs, je suppose que voilà un programme radical, et qui a peu de chances d'aboutir à la chambre actuelle, ni même dans une chambre quelconque, tant qu'il n'aura pas été réclamé avec une vigoureuse insistance par le peuple de ce pays. Mais tout radical qu'il peut être, ce programme n'est aucunement révolutionnaire. Assurer une meilleure représentation du peuple, répandre la tempérance, amener le règne de l'instruction, écarter les obstacles au progrès politique et à l'union sociale, procurer la nourriture et le confort à

1. Programme de 1885.

des millions de nos concitoyens, voilà, je pense, des buts constitutionnels, et nous les poursuivrons par des moyens constitutionnels, de même que nos adversaires nous combattront par des moyens constitutionnels... Il n'y a rien dans ce programme qui ne soit réalisé déjà dans nos domiciles d'outre-mer, nos domiciles d'Anglo-Saxons en Amérique ou en Australie. Vous savez que là-bas nous avons des terres où habite la liberté, où le bonheur, la prospérité matérielle, le confort et la culture intellectuelle sont plus également répandus qu'en aucun autre coin du monde. On nous dit, messieurs, que l'Angleterre est le paradis du riche; prenons garde et ne tolérons point qu'elle devienne le purgatoire du pauvre. »

Ses adversaires, pourtant, ont grand tort de prétendre qu'il a voulu systématiquement « américaniser » la théorie et la pratique du gouvernement. Dès le début, il a protesté : « Plus on étudie les systèmes étrangers et plus ils apparaissent de mauvais guides pour nous-mêmes. Les différences de race et d'histoire, les influences du présent et du passé empêchent toute organisation politique de fonctionner semblablement en deux pays dissemblables, même aussi peu dissemblables que les États-Unis et l'Angleterre[1]. » En réalité, il n'a jamais eu qu'un maître, Birmingham, et ce maître ne lui a enseigné que les théories et le langage de l'ancienne Union Politique.

C'est toujours la même répudiation des tendances révolutionnaires et la confiance, comme il dit, « en la capacité d'un sage gouvernement, fondé sur la représentation de tout le peuple, pour ajouter quelque chose à la somme du bonheur humain ». Sans rêver la suppression violente de l'état actuel, il projette « la construction d'une société unie, compacte, d'une société coopérative en vue d'une vie meilleure, plus noble, plus large, plus heureuse pour tous les citoyens et surtout pour les plus pauvres[2] ». C'est le radicalisme *constructif*. « Car il y a deux sortes au moins de radicalisme. Le radicalisme constructif cherche par une législation pratique à élever la condition, à améliorer l'état moral et intellectuel des classes laborieuses. L'autre, le radicalisme hurleur, est toujours trop occupé à la poursuite d'idéals impossibles pour avoir le temps de songer à des questions de législation raison-

1. *Fortnightly Review*, XXIX, p. 723.
2. Ipswich, 14 janvier 1885.

nable et pratique[1]. » Entre les deux radicalismes, le choix de Joe n'a jamais hésité : il est un homme pratique, *I am a practical man*, et il cherche à améliorer, non à renverser l'État, *to improve not to upset the government*[2]. Aussi garde-t-il le respect de la vieille constitution, prise dans son ensemble : « Le peuple repousserait dédaigneusement toute tentative pour briser notre vieille constitution[3] »; il y a, seulement, le petit détail des Communes qu'il veut améliorer sans cesse : « Nous sommes gouvernés par la couronne, les lords et les Communes. Je ne veux rien dire de la prérogative royale, sinon que tout effort pour l'étendre amènerait un contre-effort pour la limiter. Je ne veux rien dire des lords; certains prétendent que le moment serait venu de reviser la situation et le rôle de cette chambre. Moi, je me hasarde à dire que la question urgente, la question initiale pour tout vrai réformateur, est la réforme des Communes[4]. »

Il a voulu constamment réformer les Communes, jusqu'à les mettre sous le contrôle immédiat du peuple par l'extension du suffrage à tous les membres de la communauté. La loi sera parfaite et pourra travailler efficacement au bonheur de tous, quand les Communes ne seront plus que le procureur des droits populaires, de ces droits que nul ne songe plus à nier, en face des privilèges que nul ne songe à supprimer en bloc. Car la loi n'est pas un exposé immuable, rationnel, égalitaire, des droits et des devoirs de chacun. Ce n'est que la conciliation, expérimentale et temporaire, des privilèges et des droits[5]. Limitation de ces deux forces opposées et pourtant indissolubles, elle empêche surtout que l'une soit jamais écrasée sous la brutale expansion de l'autre : elle est avant tout « la garantie du faible contre le fort, la sauvegarde des minorités contre la majorité[6] ». L'homme d'État radical, en sa qualité de servi-

1. Birmingham, 2 juillet 1886.

2. Leeds, 22 janvier 1879; Birmingham, 7 juillet 1881.

3. Liverpool, 25 octobre 1881.

4. Dundee, 14 février 1889.

5. Liverpool, 25 octobre 1881 : *It is now the law. It is to-day in actual operation, It may not be perfect. I am not here to say that experience may not show that it also in turn may be capable of and require amendment. But I say we have a right to demand that that experience should be given to us.*

6. Birmingham, 29 janvier 1887 : *What is the law? The law is the security of the weak against the strong..., the safeguard of the few against the many.*

teur du peuple, doit sans doute travailler à la poussée constante du programme populaire, à la reconnaissance journalière de quelque droit nouveau, à la suppression journalière, au *désétablissement* de quelque vieux privilège, et ne pas craindre d'agiter le pays, tant que la prospérité et le bonheur du peuple ne seront pas assurés [1]. Mais, serviteur aussi de la loi, ennemi né de la force d'où qu'elle vienne. — *Force is no remedy.* — le radical doit, comme la loi elle-même, être toujours du côté de l'opprimé contre l'oppresseur, et défendre le privilège encore établi contre la violence de l'anarchie révolutionnaire, aussi bien que le droit déjà reconnu contre le retour ou la compression du despotisme conservateur...

C'est pour avoir constamment appliqué ces principes que Joe fut traité de Judas par les Irlandais. Tant que les conquérants de l'Irlande, les *landlords* privilégiés, cherchèrent à écraser les droits du peuple sous la coercition de leurs amis les Tories, Joe fut du côté des Irlandais, car il hait la coercition : — *I hate the coercion*, fut toujours son adage. Il chercha, d'accord avec les Irlandais, les moyens légaux pour réformer constitutionnellement cet état de choses ; il devint le confident et le conseiller intime de Parnell. Mais quand, impatients des lenteurs légales et des nécessités constitutionnelles, Parnell et les Irlandais recoururent aux moyens révolutionnaires du Plan de campagne, quand ils réclamèrent le droit de briser l'union historique, constitutionnelle, indissoluble, Joe resta du côté de la loi et de la constitution : faisant, comme toujours, passer son devoir de radical avant ses préférences ou ses obligations d'ami, il devint le plus grand adversaire de Parnell et de l'indépendance irlandaise.

De même, à l'égard des partis anglais, c'est pour avoir tenu la conduite constante d'un vrai radical qu'il est aujourd'hui traité et qu'il sera toujours traité de lâcheur et de traître. Car, whig et tory, les deux partis de la vieille Angleterre, peuvent avoir leurs règles, leurs traditions, leurs formules, et leur foi en la parole d'un maître, d'un *leader* ; les citoyens de la vieille Angleterre peuvent se dévouer, corps et

1. Barrow, 24 juin 1886 : *doing what I could to advance the radical programme.* — Sheffield, 1er janvier 1874 : *to agitate and to labour until the prosperity and the happiness is finally secured.*

âme, depuis leur naissance jusqu'à leur mort, au service de l'un ou l'autre de ces vieux rivaux. Mais la nouvelle Angleterre n'a pas à s'occuper de ces querelles, qui sont affaires du voisin. Elle ne doit avoir en vue que son propre intérêt et son propre triomphe. Elle ne peut les assurer à elle seule: il lui faut compter avec les deux mainteneurs de la vieille Angleterre. Or, il se trouve que, de ces deux frères ennemis, l'un ou l'autre est toujours disposé à lui tendre la main. Au gré donc de ses intérêts présents, elle fera alliance tantôt avec l'un et tantôt avec l'autre, et elle restera fidèle à cette alliance, tant qu'elle en percevra le profit. Mais elle changera d'ami, le jour même où, de l'autre côté, le bénéfice lui semblera plus grand ou plus sûr. C'est par ce jeu de bascule qu'elle a toujours avancé sa cause. Ce sont les whigs qui ont fait les grandes réformes électorales (1832-1867-1884). Ce sont les tories qui ont fondé le Libre-Échange et fait les grandes réformes administratives.

Lorsque Joe arriva au Parlement (1876), les radicaux étaient unis aux whigs pour former le parti libéral. Il entra dans ce parti, mais, dès l'abord, il prévint de ses intentions: « Je ne suis pas un whig, ni certainement un tory, mais un radical..., et je crois qu'un parti est l'union *plus ou moins temporaire* de gens ayant un but commun, important à atteindre[1]. » Il ne considérait cette union que « comme un moyen, une occasion — *an opportunity* — d'avancer la législation radicale[2] ». Il accepta donc l'autorité du *leader*, mais à la condition que ce *leader* fût de son choix, et il fit rétablir Gladstone, que les whigs avaient écarté comme trop enclin au radicalisme. Il accepta l'organisation du parti, mais à condition qu'elle fût retaillée sur le patron radical. Jusqu'alors le chef et ses intimes, têtes pensantes, décidaient de tout; mais Joe ne pouvait pas avoir confiance dans l'intelligence d'autrui, « quelque colossale qu'elle pût être[3] ». Il mit le chef sous le contrôle du peuple, en syndiquant tous les comités libéraux du royaume et en convoquant, à Birmingham, une sorte d'assemblée du peuple libéral; devant ce *caucus* (dénomination empruntée par ses

1. *Fortnightly Review*, XXIV, p. 726. Warrington, 8 septembre 1885.

2. Birmingham, 2 juillet 1886.

3. Aux Communes, 9 avril 1886.

adversaires à la langue de la démagogie américaine), le chef dut venir exposer ses projets et ses actes : le parti tout entier passait ainsi sous le contrôle des Deux Mille de Birmingham, c'est-à-dire sous le contrôle de Joe lui-même[1]... Enfin, il accepta le mot d'ordre et les formules du parti et il s'en alla prêcher le programme autorisé; mais, sur les mêmes plates-formes libérales, il donnait aussi, sans l'autorisation du *leader*, son propre mot d'ordre et son programme *Brummagem*. En somme, il ne s'inféoda jamais au parti libéral; mais, pour un temps (1876-1886), il annexa ce parti à son radicalisme et à sa personne. Aussi travaillait-il de tout son cœur pour la cause commune, parce qu'en réalité il travaillait pour son peuple, c'est-à-dire pour lui-même, et, chaque fois, ce fut lui qui décida de la victoire.

Revenus deux fois aux affaires (1880 et 1885), un peu grâce à lui, les Libéraux reconnurent ses services et, pour se l'attacher, suivant l'habitude des vieux partis, ils lui taillèrent dans le butin sa large part. On lui offrit même la haute situation et les gros émoluments de Premier Lord de l'Amirauté[2]. « Mais je ne crus pas, dit-il à son peuple, que la place d'un radical fût à la tête d'un des grands organes de dépenses et de guerre. Je pris des emplois plus humbles, les emplois les plus bas dans l'estime de nos grands politiques : le Ministère du Commerce et le Secrétariat de l'Intérieur; là, du moins, je pouvais vous servir et avancer notre politique commune[3]. » Ministre donc, il travailla pour son peuple de commerçants, — par ses grands comités et ses grandes enquêtes sur la situation commerciale, et par sa loi des Faillites; — pour son peuple de matelots, — par sa guerre contre les armateurs cupides qui, voulant toucher l'assurance, envoient en mer de vieux bateaux condamnés d'avance avec leurs équipages; — pour tout son peuple, — par ses tentatives contre le marchand d'alcool et de misère, et par la nouvelle réforme élec-

1. *Quarterly Review*, 1883, p. 276 : *His « caucus » system is intended to overawe members of Parliament and directly interferes with the independence of constituencies and supplants parliamentary government by establishing innumerable centres of political action, whose course and policy are allways to be decided by the wirepuller at the chief centre, — that is by Mr Chamberlain at Birmingham.*

2. Ministre de la Marine, 112.500 francs par an.

3. Birminhgam, 19 juin 1886.

torale de 1884. Il fut le radical constructif, l'homme pratique, tourné vers les réformes de législation courante, et il inclina tout le cabinet à ce radicalisme. Il admettait qu'entre whigs et radicaux l'alliance demandât de mutuelles concessions et, parfois, il se plaignait que les radicaux, la part la plus active, dussent faire les plus grands sacrifices[1]. En réalité, il s'arrangea toujours pour que ses concessions à lui fussent négatives, concessions de temps et de formes, et que celles des whigs fussent toutes positives, concessions d'actes et d'idées. C'est ainsi que la réforme électorale de 1884 conduisit presque au suffrage universel. Les radicaux obtinrent pour leur peuple de nombreux sièges. Dès lors, « pionniers du parti libéral », ils montrèrent la route, et les whigs durent suivre, avec la permission seulement, étant vieux et sans ardeur, de traîner la jambe et de grommeler un peu. Quand le *Times* annonçait la reprise des whigs et leur triomphe sur les radicaux à l'intérieur du Cabinet : « Vous savez bien, disait Joe aux électeurs de Liverpool, que, si le *Times* avait raison, ce n'est pas un ministre qui vous parlerait ce soir[2]. »

Pourtant, quand le *leader* et, derrière lui, le gros du parti prirent un chemin qui ne menait pas tout droit au bonheur de son peuple, quand ils s'entêtèrent dans cette question irlandaise qui, en somme, n'intéressait pas Birmingham, Joe ne leur marchanda ni son appui, ni sa fertile coopération. Il se donna tout entier à la solution de ce problème, en réservant, bien entendu, les intérêts et les principes dont les radicaux ont la garde. Il fit un plan, deux plans, négocia avec les Irlandais, les Orangistes et tous les partis, et construisit sur le papier toute une Irlande nouvelle. Mais le *leader* Gladstone donna la préférence à d'autres, sans tenir compte, au gré de Joe, des nécessités radicales, c'est-à-dire des intérêts de l'Angleterre noire et des préjugés ou des théories de Joe lui-même. Le *Home Rule*, établissant une Irlande indépendante, donc privilégiée, brisait le droit commun aux Trois Royaumes. Le rachat des terres prenait l'argent du peuple anglais pour doter le paysan de l'île sœur. Le résultat le plus clair était une rupture de la vieille Constitution et un danger permanent

1. Greenwich, 1er juillet 1883.
2. 25 octobre 1881.

pour l'Angleterre noire, car l'Irlande indépendante et hostile devenait en face de Liverpool un foyer de guerre civile ou un point de débarquement étranger... Joe protesta comme il le devait, mais vainement. Gladstone ne l'écoutait plus... Joe dut, en fin de compte, sacrifier à son devoir de radical sa vénération, son attachement filial pour le plus grand des *leaders*, et il sortit du cabinet et du parti libéral avec le cœur navré, mais la conscience du devoir accompli (1886).

Quelque temps, il espéra que les libéraux reviendraient à la sagesse et à l'obéissance. Il s'offrit aux tentatives de réconciliation. Mais les libéraux tardèrent un peu, puis pelotèrent et lui laissèrent le temps de combiner de nouvelles alliances. Il s'était tourné vers les tories, et il avait vu qu'en réalité ce ne sont plus les noirs réactionnaires que le vain peuple pense. Lord Beaconsfield, déjà, leur avait infusé un sang nouveau et sa formule était restée : « Quel est le devoir d'un homme d'État anglais? C'est d'effectuer par des moyens pacifiques et constitutionnels tout ce que ferait une révolution par des moyens violents[1]. » Depuis lord Beaconsfield, une autre influence avait continué son œuvre dans le parti : « J'ai souvent pensé, dit Joe à son peuple, j'ai souvent pensé que bien des libéraux se sont étrangement mépris sur le caractère et la valeur de lord Randolph Churchill. J'ai souvent différé de lui. Souvent même nous avons été en conflit personnel. Mais j'ai toujours rendu justice à son courage, à son extraordinaire habileté, à sa rapide appréciation du sentiment public. Élevé dans les traditions du vieux torysme, il s'en est dégagé et s'est montré capable d'apprécier les forces nouvelles qui ont grandi dans le gouvernement, incapable de poursuivre une politique réactionnaire. Il s'adresse à des électeurs tories, et pourtant il fait des déclarations libérales[2]. »

Lord Randolph Churchill méritait cet éloge. Dans le parti tory, il avait toujours tenu la même conduite que Joe dans le parti libéral, — n'acceptant de cœur que les mots d'ordre donnés par lui-même et ramenant tout à son autorité. Son nouveau torysme, dégagé du « torysme noir », son torysme

1. Birmingham, 7 juin 1881.

2. Birmingham, 23 décembre 1886.

démocratique ne différait guère que par le nom du radicalisme de Joe. C'était, au fond, la même théorie utilitaire et la même pratique démagogique. Il ne comptait plus seulement sur la force et sur l'ignorance pour maintenir les privilèges de la royauté et des classes seigneuriales : il voulait les appuyer sur l'amour du peuple, en les liant aux intérêts et aux préjugés populaires. Par tous les moyens, grands et petits, il voulait que le peuple se sentît heureux et fier d'entretenir de si bons maîtres. Maîtres, les lords devaient cacher ce titre et se montrer seulement comme les pasteurs du troupeau, les pères de la grande famille. A l'école de lord Randolph, leurs femmes apprirent à saluer l'électeur, à l'embrasser même, à le combler de sourires et de bière pour le conduire à l'urne conservatrice, et les amis de lord Randolph, en le regardant, reconnurent aussi un nouveau Pitt, « un ministre imposé non par le Roi à son peuple, mais par le Peuple à son roi ».

Au moment même où Joe rompait définitivement avec les whigs, lord Randolph sortait du cabinet tory (décembre 1886), puis de la politique et du monde. Ce départ laissait une belle place à prendre, et utile au peuple, si les tories voulaient poursuivre dans la nouvelle voie. Joe, avec un peu d'étude et de patience, se sentait les moyens et l'esprit du rôle. Les théories libérales, qui l'avaient uni aux whigs, n'étaient point essentielles à son radicalisme. « Il y a quinze ans, disait-il, j'ai été jeté dans la politique par mon intérêt pour les questions sociales et par mon désir d'augmenter le bien-être du plus grand nombre. Alors je voyais ce plus grand nombre condamné, par de mauvaises lois ou par la négligence du législateur, à une vie de surmenage, sans possibilité de s'affranchir par l'éducation. Je me tournai vers le parti libéral comme vers le grand instrument de progrès et de réforme[1]. » Ce n'était donc pas la liberté son idéal ; il était même tout prêt à condamner la doctrine du *laisser faire*, car il ne pensait qu'au bien-être de tous, et il savait qu'on peut l'atteindre par d'autres routes que par la liberté[2]. Depuis sa mairie de Birmingham, il avait

1. Birmingham, 21 avril 1886.

2. Glasgow, 13 février 1889.

la pratique et l'estime du socialisme communal et il ne cachait pas son faible pour le socialisme d'État : il en avait même exposé les « aspects favorables » aux lecteurs de la *North American Review*. Le patriarcalisme des nouveaux tories n'était donc pas pour l'effrayer. Bien souvent il avait dit à son peuple : « Voyez un peu ces tories qui me reprochaient jadis mon radicalisme. Aujourd'hui (1884-1885), ils me volent toutes mes idées. Car les tories sont au ministère, mais on pourrait croire que les radicaux sont au pouvoir. Je ne puis plus avoir un plan sans qu'ils me le volent, et, l'autre soir, à la Chambre des Communes, quelqu'un me disait : « Mon cher ami, prenez garde à ce que vous dites. Si vous disiez du mal des Dix commandements, je crois que Balfour et son monde proposeraient aussitôt un bill pour les abolir. Ces gens font de la besogne radicale sous la livrée tory[1]. »

Joe pouvait donc avoir sa place et continuer sa besogne radicale dans une alliance avec les tories nouveau jeu. Et c'était un devoir pour lui de prendre cette place. Même au prix de quelques apparentes concessions, même au prix de calomnies et d'insultes, il devait à son parti et à son peuple de pousser jusqu'au bout la pression de l'Angleterre noire sur ce qui restait encore de la vieille Angleterre. Car, depuis la réforme de 1884, le contrôle du peuple était pratiquement installé sur toute la vie anglaise, sociale, politique, commerciale et même intellectuelle. Il restait pourtant quelques forteresses aux mains des conquérants, et, du dehors, ces forteresses semblaient imprenables. C'était d'abord l'Église : les moyens actuels semblent encore insuffisants pour essayer contre elle une attaque ouverte ou même un siège patient. Mais c'étaient aussi les salons et le Foreign-Office. John Bull se réservait encore la conversation des ambassadeurs et le sourire des duchesses. Le peuple lui-même estimait encore que John, seul, a la carrure, le teint, le mollet et la poigne nécessaires pour bien porter la cocarde et les chamarres et pour tenir les rênes sur le lourd carrosse de Sa Majesté Britannique...

Les envieux aujourd'hui reprochent à Joe d'avoir conquis les sourires des duchesses et d'avoir grimpé, alerte et svelte

1. Hackney, 24 juillet 1885

valet de pied, sur le siège à crépines, auprès de ce gros John Bull. Ils feignent de méconnaître que Joe n'a forcé la porte des salons et des grands clubs aristocratiques que pour y installer tout son peuple. Aujourd'hui les bijoutiers de Birmingham et leurs enfants et leurs dames discutent, jouent ou prennent le thé avec la plus haute noblesse. De même, c'est pour appuyer, à petits coups et comme sans y toucher, sur les rênes de John, c'est pour détourner peu à peu le vieux carrosse vers les voies radicales, que Joe est monté là-haut... Et voici que le peuple lui-même déclare maintenant que ces gens de l'Ouest pourraient, en dépit de leur maigreur, devenir de très habiles cochers. Et ces résultats admirables ont été acquis en moins de dix années (1887-1896), sans aucun sacrifice ni de la part du peuple, ni de la part de Joe.

Car Joe n'a rien sacrifié, rien répudié, ni son nom, ni ses théories, ni ses errements de radical. Il n'a d'abord consenti à l'alliance que si les tories, au contraire, changeaient de nom et d'état. Les whigs unis aux radicaux étaient devenus les libéraux, puisque la liberté était le but commun de leur nouveau parti. Les tories unis aux radicaux ont dû prendre le nom d'*Unionistes*, puisque l'intégrité de l'État, l'union des trois royaumes, est le premier but à défendre contre les Home-Rulers séparatistes, — cette union « sans laquelle il n'y aura ni commerce pour le patron, ni salaires pour l'employé [1] ».

Ensuite les tories ont dû renoncer à leurs traditions obscurantistes : lord Salisbury, « qui pense, disait Joe en 1877, que l'ignorance doit être encouragée [2] », a fait voter une loi d'instruction populaire, la plus démocratique que l'on ait proposée. Ils ont dû renoncer à leur monopole de grands terriens et préparer, par une loi d'allotements, la venue des petits propriétaires. Ils ont dû renoncer à la transmission intacte des grands héritages et établir une taxe de transmission qui entame et rongera les grosses fortunes. Enfin ils ont dû se plier au contrôle du peuple et tourner toute leur politique, — c'est-à-dire toute leur diplomatie, puisque les affaires extérieures sont toujours leur souci principal, — vers les intérêts du peuple, vers la poursuite du bonheur populaire.

1. Programme unioniste de 1895.
2. *Fortnightly Review*, 1877, p. 75.

Pour établir ce contrôle du peuple, l'ancienne méthode radicale, le *caucus*, ne pouvait convenir. Conforme à la nature du parti libéral et aux habitudes des whigs, ce procédé ne cadrait plus avec les nécessités du parti unioniste, ni avec les habitudes des tories. Qui dit *union* dit avant tout discipline, donc centre d'autorité et minimum de discussion, et les tories ont toujours préféré aux meetings populaires les conférences de cabinet. Joe ne pouvait pas évidemment pousser le peuple tout entier dans le cabinet unioniste. Mais il y entra pour tenir la place et le rôle du peuple, et il y fit entrer les amis du peuple, c'est-à-dire ses amis personnels. Une fois entré, il exigea pour le peuple, c'est-à-dire pour lui-même, la plus forte part. En juillet 1895, la nouvelle administration se constitua: ministères des Colonies (125 000 francs) et de la Marine (112 500 fr.), présidence du Conseil privé (50 000 fr.), chancellerie de Lancastre (50 000 fr.), sous-secrétariat de l'intérieur (37 500 fr.), secrétariat des finances à la guerre (37 500 fr.), sous-secrétariat des colonies (37 500 fr.), *sollicitor general* (150 000 fr.), les amis du peuple et de Joe étaient bien pourvus, et son fils, J. Austen Chamberlain, devenait à trente ans Lord civil de l'Amirauté (25 000 fr.). Le vieux torysme cria au scandale et l'un des grognards de Derby et de Disraeli prit la parole.

Si l'on eût consulté les vieilles gens, qui se tenaient devant Salomon, ils auraient donné leur avis comme firent jadis les vieilles gens à Rohoboam. Ils auraient dit : « Soyez bons pour ce peuple, donnez-lui de bonnes paroles et il sera votre serviteur à jamais. » Voilà ce qu'auraient dit les vieilles gens. Mais on est allé trouver les jeunes gens de Birmingham et, sans daigner même expliquer clairement leurs projets, ils ont dit : « Mon petit doigt en sait plus long que tous vos pères... » Il y avait pourtant un programme et des traditions, avant que l'on allât se fournir de législation constructive à Birmingham et à Manchester. Mais on a pris les modes nouvelles... Quand Joseph fut appelé au gouvernement... de l'Égypte, il apporta aussi une politique de constructions et son premier soin fut de faire venir tous ses frères, de les implanter dans les meilleures terres du pays, dans le canton de Goschen, et de se faire dire par Pharaon : « Si, parmi tes frères, il y a des hommes d'activité, prends-les pour paître mon troupeau. » Et le second soin de Joseph fut de dépouiller les Égyptiens de toute leur monnaie, de tous leurs troupeaux, de leurs

terres et finalement de leur liberté, pour en faire les domestiques, les esclaves, les alliés de Pharaon, c'est-à-dire de Joseph[1]... »

Joe, comme toujours, a donc annexé, asservi à son radicalisme ses prétendus alliés. Le parti libéral avait été pour son peuple et pour lui « le grand instrument de paix et de progrès » ; cette formule, qui revenait autrefois dans tous ses discours, n'avait pas été vaine, car de la mairie de Birmingham, elle l'avait fait progresser jusqu'au premier rang. Le parti unioniste sera pour lui et pour son peuple le grand instrument de profit et de prospérité. *Paix*, *Loi*, *Ordre*, disait l'ancienne Union Politique sur l'un de ces cachets ; *Liberté*, *Unité*. *Prospérité*. disait-elle sur l'autre. Joe ne fait que remplir les deux parts du vieux programme *Brummagem*. C'est pour l'unité et la prospérité qu'il travaille aujourd'hui, dans un Cabinet unioniste, au Ministère des Colonies, comme autrefois c'était pour la liberté et la paix qu'il travaillait dans un Cabinet libéral, aux Ministères du Commerce ou de l'Intérieur. Car. après un demi-siècle de réformes, la paix sociale et la liberté politique lui semblent assurées, pour quelque temps du moins. Mais l'Union est menacée au dedans entre les trois royaumes, et l'unité n'est pas établie au dehors entre les parties de l'Empire. De même la Prospérité semble menacée au dehors et au dedans. Après cinquante années d'une fortune inouïe, voici que, depuis quinze ans, le commerce et l'industrie de l'Angleterre noire semblent en péril ou même en décadence. De terribles concurrences se dressent partout contre elle. Allemands, Japonais et Américains la pourchassent. La chute des vieux empires et le protectionnisme des vieux pays lui ferment, un à un, ses meilleurs débouchés. Suivant son habitude, elle s'est donc tournée vers ses chefs radicaux ; elle leur a demandé de faire leur métier de législateurs, c'est-à-dire « de chercher les causes profondes de ce mal et, si possible, de les supprimer par une législation adéquate, afin d'assurer le plus grand bonheur du plus grand nombre[2] ». Joe s'est mis à l'œuvre et, comme toujours, il a

1. M. Th. Gibson Bowles, à la Chambre des Communes, 13 avril 1896. M. Goschen, libéral-unioniste, est ministre de la Marine.

2. Birmingham, 7 juin 1881.

trouvé le remède dans une alliance, l'alliance de tous les pays anglo-saxons, — on sait ce que dans sa bouche alliance veut dire.

Mais on ne comprendra vraiment cette partie de son œuvre qu'après avoir, sur place, étudié l'état actuel de l'industrie dans le Pays Noir et à Manchester, et l'état du commerce à Liverpool et à Londres. Dès aujourd'hui, pourtant, on doit saisir, sous l'apparente variété des allures et des moyens, l'admirable unité de cette carrière toute consacrée au service du peuple et aux intérêts de Birmingham : « Par eau, par route ou par voie ferrée, on peut poursuivre le même voyage », disait-il un jour. Dans le train radical, sur le bateau libéral et dans le *mail-coach* unioniste, il a toujours marché vers le même but : le bonheur du plus grand nombre. Sa route a eu trois grandes étapes : municipale (1870-1876), nationale (1876-1887), impérialiste ; elle n'a jamais eu qu'un terme : la grandeur du peuple par sa grandeur personnelle... La première étape lui a valu un médaillon sur une fontaine de sa ville ; la seconde un buste ; il travaille pour la statue.

Et de même on doit saisir l'admirable unité de cet esprit si fertile, si remuant et pourtant si simple. Il n'a jamais rien vu, rien étudié, rien compris que par rapport à Birmingham. Chaque fois qu'un problème s'est posé devant lui, il a cherché ce qu'en diraient et ce qu'en récolteraient les gens de Birmingham. Il a « transporté toutes les questions à domicile » et il les a toutes « illustrées par des exemples domestiques [1] ». Parmi les hommes, il n'a jamais eu de sympathies que pour ceux de Birmingham et de leur sorte, jamais de haine que contre ceux qui en différaient [2]. Chaque fois qu'il s'éloigne de son peuple, il en emporte comme une réduction dans la personne de son féal Jesse Collins. C'est son unique confident, son intime conseiller, son Birmingham de poche. Il l'emmène partout avec lui : au Parlement, en Suède, en Égypte, au Ministère, chez les Libéraux et chez les Unionistes. De cet honnête *Brummagem*, il a fait un sous-secrétaire d'État, car partout il lui faut son Jesse sous

1. Birmingham, 21 avril 1886.

2. Chambre des Communes, 9 avril 1886.

la main, pour lui servir de poids et de mesure. Quand Jesse paraît, tout le monde aujourd'hui sait que Joe est par derrière. Mais, d'ordinaire, Joe va devant. Ce long et maigre chevalier ne redoute ni les fier-à-bras, ni les hosteliers perfides, — « il est avec la bière ». — et Jesse fidèle le suit, béatement bercé sur quelque sinécure, car le temps n'est plus où chevaliers errants et fidèles écuyers ne songeaient qu'à l'honneur et qu'à leur dame :

— Je suis un homme pratique, et non pas un hâbleur constamment engagé à la poursuite d'idéals impossibles[1].

Aujourd'hui, cet homme pratique est l'arbitre de la situation. Ministre des Colonies, c'est lui qui, par la force des choses autant que par la force de son ambition, décide et souvent impose les mesures les plus graves, et son autorité ne fait que grandir de jour en jour. Un ministère conservateur, voulant toucher le moins possible aux questions du dedans, se tourne toujours vers les Affaires étrangères. A cette heure, toute la politique extérieure de l'Angleterre est une politique coloniale, car le Foreign-Office ne se sent plus de taille à lutter pour la grande politique d'autrefois, pour Pékin contre les Russes, pour Constantinople contre les Allemands. On abandonne à leur sort les vieux empires que l'on étayait jadis en vue de l'exploitation. On ne songe plus qu'à édifier pour son compte un nouvel empire, où l'on englobera les colonies actuelles et tout ce que l'on pourra prendre sur les terres des voisins ou dans les pays sans maître. John Bull a les poings un peu fatigués, mais l'appétit reste bon... Aussi quand, en 1895, le cabinet conservateur fut constitué, on savait d'avance que le Ministre des Colonies aurait un grand rôle, et, d'avance, certains prédirent de quelle façon Joe l'entendrait. Dès le début, on lui prêta la crainte ou l'espoir d'une grande guerre avec la France; dès le début, ses anciens amis mettaient en garde l'opinion. Pour cadeau de Noël, en 1895, la radicale *Review of Reviews* offrait à ses lecteurs un roman politique où, d'avance, les événements actuels étaient imaginés. C'était intitulé *Joe Blastus, the King's Chamberlain*, à cause d'un certain Blastus qui fut, dit-on,

1. Dundee, 14 février 1889.

camérier, *chamberlain*, du roi Hérode. L'auteur racontait les efforts du nouveau Blastus pour créer des difficultés avec la France. Au centre de l'Afrique, dans les terres dites d'influence anglaise, un roi de Monbuttos, harassé par les chasseurs d'esclaves et délaissé par l'Angleterre, avait appelé les Français ; le drapeau tricolore était arboré dans ce Monbuttoland où, depuis longtemps, le drapeau britannique avait disparu ; Blastus, indigné et tout aise, poussait à la guerre ; seules, la sagesse et la modération d'un certain lord Adam empêchèrent la collision.

III

Tous les hommes sont qualifiés sans doute pour commettre des crimes. Ce sont les seuls hommes éclairés qui ont qualité pour faire les lois contre le crime. Moins un homme est instruit, plus il est enclin à séparer son intérêt des intérêts de son voisin. Plus un homme est éclairé, plus il perçoit distinctement l'union de son intérêt personnel et de l'intérêt général.

(Bentham, *Principes de la Loi pénale*, III, 2.)

Joseph Chamberlain n'est donc pas l'homme inconstant, le politicien volage, que ses adversaires nous dépeignent. Il a toujours eu le langage et le geste d'un vrai radical ; il est toujours resté, à la lettre, l'homme de Birmingham. Comme il le disait lui-même, il est inutile d'imputer à sa conduite les motifs les plus bas : à la *surface*, on en trouve des raisons parfaitement honorables. Il semble, à voir son actuelle popularité, que ces raisons de surface suffisent au public anglais. Mais, pour nous autres, Français, la surface et la lettre ne suffisent pas toujours. Sous les mots, nous recherchons l'esprit et, sous les actes, les intentions. Or, dans les radicaux anglais, nous étions habitués à retrouver toujours le double esprit des dissidents et des philosophes.

Il nous semblait qu'à l'école des dissidents, le radicalisme anglais avait appris certains mots évangéliques et qu'il parlait avec conviction de charité et de paix. Les radicaux d'autrefois

offraient la paix à tous les hommes de bonne volonté. Jamais ils n'envisageaient ni, surtout, espéraient la possibilité d'une grande guerre, leur fût-elle la plus productive du monde. Toujours ils protestèrent contre l'emploi, même apparemment légitime ou légal, de l'épée. Car ils étaient convaincus qu'un peuple, comme un homme, meurt toujours par le sabre quand il vit par le sabre... Ils tâchaient de soulager toutes les souffrances, du moins ils les respectaient toutes, et jamais ils ne versaient le vinaigre dans les plaies du blessé. En face de l'Irlande crucifiée, ils auraient eu des larmes et de la pitié effective, et non pas seulement des calculs de droits ou d'argent. Jamais ils n'auraient tendu à l'agonisante l'ironique éponge de fiel. Jamais, quand un des martyrs de l'Irlande, mis au bagne pour avoir défendu son peuple, crevait de froid, mais restait demi-nu plutôt que d'endosser la livrée de forçat, jamais ils ne se seraient levés pour amuser leur peuple de ce spectacle et lui dire : « M. O'Brien pense que ce serait une dégradation pour lui d'endosser l'uniforme de la prison.. Je suis sûr, messieurs, que vous ne connaissez pas cet uniforme. Moi, je le connais, ayant quelque expérience des prisons... en tant que chargé de les inspecter, et je vous assure que cet uniforme n'est pas dégradant, mais, au contraire, plus confortable et plus seyant que bien des habits de nos ouvriers[1]. »

Ils étaient capables d'amour pour beaucoup de leurs semblables et d'amitié pour quelques-uns. Ils restaient fidèles à ces amitiés ou si, parfois, l'humanité et les choses humaines étant fragiles, leurs amitiés venaient à se rompre, ils en respectaient le secret et le souvenir. Ils ne tiraient pas de leurs poches, à tout instant, des lettres et des petits papiers contre leurs amis d'autrefois devenus leurs adversaires. Ils n'auraient pas lu aux Communes les lettres de Gladstone ou de Parnell. Ils n'auraient pas raillé en public les secrètes effusions et les confidences de John Morley. Car le commerce d'amitié avait, pour eux, d'autres règles que le commerce ordinaire, et leurs amis n'étaient pas seulement des associés ou des correspondants temporaires contre qui ils prenaient à toute heure la précaution commerciale du copie de lettres.

1. Dundee, 14 février 1889.

Aussi, quand on leur parlait de l'union des cœurs, ils comprenaient sans peine ; ils ne répondaient pas que « ce sont là généralités vagues et phrases sonores, qui ne veulent rien dire et qui ne mènent à rien [1]». Ils ne pensaient pas que le sentiment fût ridicule, surtout quand il avait été désintéressé et fatal, et ils n'auraient jamais raillé les sentiments qui conduisirent les Girondins à l'échafaud [2]. Bref, l'Évangile et sa tendresse semblait avoir pénétré, ou du moins effleuré le vieux radicalisme. Nous ne savions pas qu'il était allé en Amérique et qu'il n'en avait pas rapporté le respect judaïque du droit légal ; car si Joe n'est pas Judas, je crois son langage tout judaïque quand il vient prêcher sa doctrine américaine : « Les Américains ne tolèrent pas qu'une considération sentimentale, quelle qu'elle puisse être, se tienne sur la route de la loi, de la loi faite par la majorité de la nation au moyen de ses représentants constitutionnels [3]. »

Et nous étions habitués encore à retrouver, dans le radicalisme anglais, l'enseignement et l'esprit des philosophes. La philosophie anglaise, expérimentale et utilitaire, avait dressé sans doute les anciens radicaux au calcul des forces et au respect des faits. Mais elle leur avait enseigné aussi l'impuissance finale de l'expérience personnelle, non contrôlée par l'expérience de tous, et l'immoralité du calcul personnel, non conforme aux intérêts de tous, non soucieux de l'intérêt général. Et, par « tous », elle entendait l'humanité tout entière. Bentham et ses disciples se proclamaient citoyens du monde et non de Birmingham. Leur radicalisme était humanitaire et non *brummagem*. Ce furent eux qui inventèrent le mot *international*, et ils n'auraient pas compris le mot *unioniste*. Ils parlaient une langue humaine et, dans leur anglais, ils versaient à chaque instant des mots et des notions de l'étranger. Aussi professaient-ils une philanthropie sans frontières. Ils étaient aussi bons patriotes que d'autres, mais ils ne connurent jamais l'impérialisme *jingo*, et le patriotisme agressif

1. Bradford, 19 septembre 1888 : *We are promised, if we will put M. Gladstone back into office, that there will be a union of hearts ! A union of hearts ! I want you to examine that phrase carefully.*

2. Même discours.

3. Birmingham, 19 avril 1888.

leur parut toujours une monstruosité du présent ou une tare du passé. Bentham, dès 1789, saluait la paix universelle et posait les *Principes de loi internationale* pour le jour prochain « où un citoyen du monde aurait à préparer le code international universel[1] ».

Dans la communauté humaine, poursuivant le règne du droit et de l'égalité, ils avaient sans doute l'horreur des solutions violentes, et ils prêchaient le respect temporaire des privilèges établis. Mais, s'ils respectaient le privilège chez les autres, jamais ils ne songèrent à le conquérir ou à le fonder pour eux-mêmes. Ils croyaient, avec Payne, « qu'un lord ne perd rien à devenir un homme, mais qu'un homme perd tout à devenir un lord ». Si, fabricants de vis, ils avaient débuté dans une ville où tout le monde avait le droit d'en fabriquer aussi, ils n'auraient pas employé tous les moyens, que la loi permet peut-être et que l'honorabilité commerciale approuve, pour se créer un monopole et fonder leur fortune sur la misère de beaucoup. L'honorabilité ne leur suffisait pas; jamais le crayon satirique, mais fidèle, de la caricature n'aurait pu les montrer se souriant devant leur glace et se disant à eux-mêmes : « Joe, vous êtes un accapareur! *You, Joe, are a monopolist*[2]. »

Ils travaillaient pour toute la communauté, pour toute l'humanité, dont ils se proclamaient solidaires. Et cette solidarité, non bornée par les frontières, n'était pas bornée davantage par le temps ou la mort. Ils se déclaraient solidaires aussi de toutes les générations passées et futures. Ils n'admettaient pas que, pour le service d'intérêts présents, on engageât ou l'on compromît les intérêts de l'avenir. Ils n'auraient jamais admis qu'en politique « la seule loi est, pour chaque génération, de résoudre ses propres problèmes et de mener à bien ses propres réformes, le seul devoir de traiter la question du moment[3] ». Ils connaissaient des problèmes éternels, des devoirs immuables et des questions survivant aux intérêts passagers. Car le bien-être de tous était

1. Bentham, édit. Bowring, VII, p. 537.

2. *Review of Reviews*, 1895, supplément, p. 51.

3. Birmingham, 7 juin 1881,

leur but prochain, sans doute ; mais l'étude du passé leur avait appris que ce bien-être n'est pas tout et qu'un grand peuple ne vit pas seulement de pain. Un des leurs, Grote, après trente années de commerce et d'affaires, avait consacré sa vie à la gloire du peuple athénien, pour apprendre à son peuple ce que doit être une démocratie véritable, c'est-à-dire véritablement humaine, poursuivant l'utile sans âpreté, le beau sans dilettantisme, le bien sans fanatisme, le vrai sans intolérance... Ces mots, on les chercherait en vain dans les quatre volumes des discours de Joe. On y trouvera seulement quelques citations de la Bible ou de Shakespeare, empruntées aux bons dictionnaires de concordances.

« C'est qu'alors, dit la *New Review* [1], le parti radical avait une cervelle. C'était le temps des Mill, des Grote et autres, des philosophes radicaux qui, sans figurer aux Communes ou sur les plates-formes électorales, montraient pourtant la route. Le parti radical représentait un peu plus qu'une coalition hétérogène d'intérêts : ils avaient une théorie de l'État. » Les théoriciens, dans leurs retraites de bénédictins, au milieu des livres et des mémoires, menaient comme Bentham une vie de bénédictins. Ils y entretenaient leur croyance aux principes, leur confiance un peu naïve, — mais combien plus saine que la sécheresse actuelle, — en la raison et en l'honnêteté des hommes, et leur certitude de la perfectibilité humaine, et leur espérance et leur attente prochaine d'un avenir meilleur. Aussi leur foi a-t-elle soulevé des montagnes. Car ils pouvaient la faire partager aux autres. Ne cherchant ni les bénéfices de la lutte ni l'éclat de la popularité, ils restaient néanmoins en contact avec les meneurs du peuple et des affaires publiques, et ceux-ci gardaient leur respect et prenaient leur mot d'ordre. Le grand organisateur radical, Place, venait chaque jour consulter celui qu'il appelait « son cher vieux père », Bentham. Parmi les députés radicaux d'alors, personne n'eût pu comprendre le beau mépris des philosophes et des idées qu'affiche aujourd'hui ce Napoléon de Birmingham [2].

Les politiciens faisaient leur besogne et servaient de leur mieux l'intérêt du moment. Mais, quand le maître Bentham

1. 1895, p. 117.

2. Leeds, 22 janvier 1879.

ou ses disciples leur soumettaient quelque scrupule humain, quelque idée généreuse ou grande, ou leur montraient un devoir difficile, on ne les accusait pas « de trahir le devoir national et de se laver les mains, comme Pilate, des responsabilités nationales[1] ». On ne leur répondait pas comme eux aujourd'hui : « Croyez-vous que nous allons compromettre l'État pour plaire à une bande de philosophes? Ce ne sont pas les philosophes qui ont construit l'Empire et nous ne permettrons pas aux philosophes de le renverser. Vous venez nous dire : « Périsse l'Angleterre, mais soyons vertueux! » Et votre exhortation au suicide se cache sous une exhortation à la vertu... Mais ne croyez pas nous convaincre. Vous serez défaits. Vous aurez du moins la consolation de constater que seule une démocratie a les ailes assez larges pour abriter encore et couvrir de l'impunité les prédicateurs de doctrines subversives[2]. »

C'étaient tous des hommes de pensée et des hommes de cœur, en même temps que des hommes d'action et de caractère. Mais ce n'étaient pas que des hommes d'affaires, passant et gagnant leur vie à tenir la balance publique des privilèges et des droits, et provoquant sans cesse de nouvelles pesées pour empocher le profit. Ils ne cherchaient pas tour à tour le progrès *ou* la prospérité, la liberté *ou* l'union. Jamais ils ne dissociaient ces notions indissolubles ; pour eux, pas d'union possible sans la liberté, pas de prospérité durable sans l'effort au progrès. Au dedans, assagir John Bull, et non l'imiter ou le duper; au dehors, tendre la main vers tout peuple, vers tout homme de paix et de liberté : voilà ce que nous autres, Français, à qui Bentham donnait le beau nom de concitoyens du monde, voilà ce que nous pensions être le programme essentiel du radicalisme anglais. Aussi beaucoup d'entre nous, à première rencontre, n'ont-ils pas reconnu un radical anglais dans cet homme de Birmingham qui semble n'avoir jamais voulu être que le plus grand faiseur et, à l'occasion, le plus fort serreur de vis.

VICTOR BÉRARD

1. Birmingham, 23 janvier 1889.

2. *National Review*, 1894, Maxse : « Judas. »

LE SANG DES RACES[1]

X

LE CHARIOT

A travers les plaines d'alfa, les trois équipages de Bacanete cheminaient depuis midi vers Bou-Cedraya. Un soleil de printemps presque aussi chaud que dans les mois d'été éclairait crûment l'étendue morne. Pour se tenir en éveil et se désennuyer pendant cette étape somnolente, Bacanete avait demandé au Grand Philippe de lui faire la lecture. Celui-ci, installé sur le rebord du chariot, à l'ombre de la bâche, lisait les *Trois Mousquetaires*, tandis que Bacanete, le fouet sur l'épaule, l'écoutait tout en marchant. De temps en temps, Rafael, qui surveillait les deux autres équipages, accourait lorsque la piste était tout à fait belle, pour savoir où en était l'histoire.

Jamais il ne s'était senti aussi parfaitement heureux qu'en ce temps-là. Depuis qu'il était revenu chez Bacanete, c'était comme si une seconde jeunesse commençait pour lui. A flots toujours plus puissants et plus réglés, le torrent de sa force s'élargissait dans ses veines avec une certitude qu'il ignorait dans ses troubles années d'adolescence. Malgré le rude labeur de l'hiver, son métier l'avait reconquis. Encore une fois, il l'aimait. A peine si de loin en loin, lorsqu'il était tout seul à

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 novembre et 1er décembre.

songer, aux côtés de son chariot, le ressouvenir d'Alger survenant réveillait ses colères et ses rancunes; et, lorsqu'il se rappelait ses ambitions déçues, sa piteuse figure dans son rôle de patron, il sentait au fond de lui comme l'humiliation d'une défaite.

Le soir tomba. A mesure qu'on se rapprochait, les bancs de sable se multipliaient. Il fallait surveiller sans cesse et donner de la voix. Barrant la route, un mamelon apparut, dont la crête semblait la limite extrême d'un rivage. Bou-Cedraya était derrière. Au loin, semblables à des sphinx, trois montagnes gardaient l'orient plus sombre. De petites étoiles limpides s'allumaient dans les champs clairs de l'Occident. Rafael pensait joyeusement à l'étape finie. Il revoyait encore les aventures du livre que Philippe venait de fermer, et, en même temps que les belles formes de la terre et du ciel, des idées de vaillance et d'êtres héroïques occupaient sa pensée.

Des femmes vinrent à leur rencontre. Ils entrèrent bruyamment dans la cour, les chiens hurlèrent auprès du puits.

Une équipe de soldats du train étaient campés tout près des écuries. Quelques-uns passaient, des gamelles à la main. Des Arabes, qui venaient pour vendre de l'orge, s'approchaient lentement des chariots, le burnous traînant sur les talons. Dans le crépuscule qui endormait les terres, ils glissaient en silence comme des ombres. La lune montante dorait les murs en pisé des étables. Le front blanc du caravansérail éclairait à l'entour les ténèbres douces.

A l'intérieur, emplissant la salle commune, des soldats prenaient l'absinthe. D'autres attendaient des rations de viande, qu'un *muchacho* au teint plâtreux taillait à grands coups de hachette dans une moitié de bœuf, pendue aux poutres du plafond par un croc. La patronne, l'air farouche et soupçonneux, épiait les allées et venues du seuil de la cuisine, un enfant blotti contre ses mamelles. Patrocinio, le maître du logis, réglait un compte avec les Arabes, son grand livre étendu sur un coin de table. Impassible et majestueux comme toujours, il alignait des chiffres que les Arabes anxieux suivaient de l'œil sans plus bouger que des statues.

Rafael aimait cette étape de Bou-Cedraya à cause de l'air paisible et patriarcal de la maison. La nourriture elle-même

n'y sentait pas l'auberge, elle lui rappelait les cuisines maternelles. Aussi quand on les appela pour souper, lui et le Grand Philippe. s'assit-il avec plaisir devant le potage aux *garbanzos*, que flanquait un énorme plat de bœuf bouilli et des terrines de couscouss.

Trois puisatiers français et deux manœuvres espagnols qui travaillaient à l'alfa vinrent prendre place à côté des charretiers. Le *muchacho* au teint pâle, un parent récemment arrivé d'Espagne. servait les convives. Lorsque chacun eut rempli son assiette. Patrocinio s'installa au haut bout, ayant Bacanete à sa droite. Celui-ci ne manquait jamais de plaisanter ses grandes bottes de cuir jaune, sa ceinture lâche sur le ventre et plus bourrée qu'une cartouchière :

— Tu as l'air d'un *Calabrais !* disait Bacanete.

Patrocinio, se tassant avec dignité dans sa graisse, ne daignait même pas répondre, ou bien il disait une malice en castillan. que personne ne comprenait, mais d'un air si grave qu'on éclatait de rire.

Sous l'unique lampe à pétrole. c'était vraiment une table de famille. Les fusils de Patrocinio reluisaient aux murs, en panoplie. Les illustrations de journaux espagnols décoraient l'angle du comptoir. On causait tranquillement comme entre gens qui se connaissent, sans aucune de ces facéties d'auberge où se complaisait Bacanete.

Les puisatiers parlaient de leurs sondages, infructueux jusque-là. Mais leur chef, un ouvrier des Cévennes aux yeux d'illuminé, n'admettait pas qu'on pût douter du succès : « Il y avait des années et des années qu'il courait le pays. Tous les signes révélant la présence de l'eau, il les avait reconnus. Si l'on trouvait de l'argent, il y avait de quoi inonder toute la région qui s'étend depuis Aïn-Oussera jusqu'au Rocher de sel : les Arabes propriétaires de troupeaux paieraient tant par tête de bétail pour les abreuvages, c'était une fortune toute prête pour celui qui tenterait l'entreprise ; le pays fertilisé allait produire comme en Amérique... » Il montrait les moissons couvrant les plaines, les vignes s'étageant au versant des plateaux et remplaçant l'alfa. Il interpellait Patrocinio, l'engageait à réunir des fonds; mais celui-ci, leurré cent fois par les chercheurs d'eau, répondait d'un air grognon et à demi incrédule.

D'ailleurs il soutenait une vive discussion contre Bacanete, à propos de la guerre de Cuba.

Le puisatier, tout à son idée, continuait à faire couler l'eau à pleines rigoles, il en noyait le pays. Alors les autres, emportés aussi par ce rêve de l'eau, se mirent à parler de la mer, qu'ils n'avaient pas vue depuis un an. Les Espagnols racontaient leurs pêches dans la baie de Carthagène, puis leurs prouesses de nageurs, les kilomètres qu'ils avaient faits d'un promontoire à l'autre. Après cette première journée torride, ils éprouvaient comme un besoin de calmer la brûlure de leur corps. Ils se roulaient sur des plages imaginaires et, avides d'espace, ils ouvraient leurs bras aux caresses fraîches de la vague.

Cependant le *muchacho* avait versé le café dans les verres. Les puisatiers, Bacanete, Patrocinio parlaient toujours. Rafael, engourdi par la chaleur, commençait à s'assoupir, Philippe ayant demandé de l'encre et du papier, s'était installé au bout de la table et s'était mis à écrire une lettre. Comme s'il n'entendait rien autour de lui, il écrivait sans s'arrêter, d'une grande écriture rapide, un peu tremblée. Quand il eut rempli ses quatre pages, il reprit une autre feuille, si bien que Rafael intrigué lui demanda :

— A qui est-ce que tu en écris si long, Philippe?

— Tu sais bien que c'est à ma mère!

— Comment!... tu ne lui as pas écrit avant-hier à Boghari?...

— Si! mais, quand je suis en route, je lui écris aussi souvent que je peux... Ça lui fait plaisir, à la pauvre vieille, de savoir où j'ai couché, comment j'ai mangé, ce que j'ai vu en chemin... Et puis, moi, ça m'amuse!...

Philippe, rassemblant tous ses souvenirs, fit de nouveau courir sa plume, au grand ébahissement de Rafael, qui n'avait jamais vu écrire si vite ni si longtemps.

Les puisatiers et les manœuvres se levèrent. Patrocinio, exalté par la lecture des journaux espagnols, essayait d'éblouir Bacanete en lui énumérant les armées et les flottes de l'Espagne. On n'avait pas peur des États-Unis. On allait leur envoyer des cuirassés, des torpilleurs... Il y avait même un fameux bateau sous-marin...

Bacanete éclata de rire :

— Les flottes de l'Espagne! je ne les ai jamais vues, moi, dans le port d'Alger. Le *bateau des gargoulettes*, oui!... Ah! ils vont envoyer le *bateau des gargoulettes* pour démolir l'Amérique!...

Patrocinio étouffait d'indignation. Rafael, craignant une dispute, quitta brusquement la table en engageant Philippe à venir se coucher; mais Philippe écrivait toujours.

Dans la clarté de la lune, la cour du caravansérail resplendissait comme une eau calme au bord d'une plage, et les grandes ombres qui tombaient des murs semblaient y découper des rives. Rafael, ayant étendu le hamac entre les timons de son chariot, s'y coucha pour dormir : mais l'air était si doux qu'il fut obligé de rejeter le sac dont il avait enveloppé sa tête.

Depuis le départ d'Alger par un soir de ce printemps, le voyage s'était déroulé sans accidents ni surprises. Le contentement intérieur qu'il éprouvait de cette vie tranquille et régulière s'épanouissait alors dans cette paix de Bou-Cedraya. Il songeait à son camarade Philippe; il se rappela les petits services que celui-ci lui avait rendus, chemin faisant, et, dans une pensée fraternelle pour lui, il ferma les yeux.

Cependant ils avaient beau se connaître depuis longtemps, les allures étranges de Philippe étonnaient toujours Rafael et il y avait dans sa conduite une foule de choses qu'il ne s'expliquait pas. Ce Philippe était d'origine presque bourgeoise, son père, un Espagnol de Murcie, étant autrefois petit propriétaire aux environs de Miliana. Il s'occupait de roulage aussi, et Philippe avait grandi au milieu des équipages tout comme Rafael. On l'avait mis en pension chez les Frères d'Alger, mais le regret des attelages et de la vie libre des routes l'avait empêché de s'y plaire, bien qu'il apprît très facilement toutes choses. Son père était mort, alors qu'il avait à peine quinze ans, et un de ses oncles, devenu son tuteur, les avait à peu près dépouillés, lui et ses deux sœurs, de leur petit patrimoine. Alors sa mère l'avait poussé à entrer chez un huissier de leurs amis, en qualité de clerc. La vie misérable qu'il menait l'avait si vite dégoûté qu'au bout d'un mois il allait s'embaucher comme charretier à l'Hôtel du Roulage.

Depuis, il n'avait jamais quitté ce métier embrassé par une vocation irrésistible.

Comme s'il se rendait compte que ses camarades, à cause de son éducation, ne le prendraient jamais au sérieux, il s'imposait les plus dures fatigues, sans se reposer, ni se plaindre. Il s'attachait même à leur ressembler en tout, parlant leur mauvais français, riant de leurs plaisanteries, s'habillant comme eux. D'ailleurs sa haute taille inspirait le respect. C'était lui qui vérifiait les comptes des patrons, qui faisait en secret la correspondance des fiancés. On le considérait pour ses capacités, surtout Bacanete qui ne savait ni lire ni écrire, et chacun s'étonnait qu'il ne cherchât pas à devenir patron. Certains même lui avaient proposé des équipages, en lui laissant pour s'acquitter tout le temps qu'il voudrait, mais il refusait obstinément.

Maintenant, il eût été impossible de le distinguer de ses camarades, même des plus anciens de la route. Il s'était endurci à la peine. Sa chair s'était desséchée, sa peau avait pris la teinte fauve des sables où il roulait depuis si longtemps; ses cheveux grisonnaient autour des tempes. Le front labouré de rides, les sourcils épais, les orbites profondément enfoncées, son maigre et rude visage s'éclairait de deux petits yeux dont la douceur était étrange et attachante; et sa voix, habituée aux rauques commandements des équipages, avait parfois ce timbre de cristal qui trouble les femmes.

La fatigue semblait ne plus avoir prise sur lui. Il se jouait du sommeil. A n'importe quelle heure de la nuit, on pouvait l'appeler, il était debout. C'était même toujours lui qui réveillait Rafael, si lent à se lever et que le sommeil alourdissait d'une sorte d'ivresse.

Cette nuit encore, lorsque Bacanete, pris d'une fantaisie soudaine, décida de se mettre en marche dès une heure du matin, il fut obligé de tirer Rafael de son hamac. La lune empêchait Bacanete de dormir et, à tout ce qu'on put lui dire pour retarder le départ, il objecta avec entêtement qu'on voyagerait à la fraîcheur.

Rafael se passa de l'eau glacée sur la figure, mais, comme il restait néanmoins somnolent, Philippe lui proposa de monter sur son chariot, tandis que lui-même surveillerait les deux

attelages. Rafael, piqué d'honneur, déclina l'offre. Il fit claquer son fouet pour se dégourdir les membres, et tous deux se mirent à cheminer en causant.

La nuit était si limpide qu'on apercevait dans le lointain les montagnes de Guelt-es-Stel. On voyait même les ombres que projetaient de rares pistachiers sur la steppe toute blanche de lune. Les grelots des mulets accompagnaient de leurs tintements monotones le gémissement des essieux et, tout en marchant dans cette clarté qui grandissait toute chose, Rafael se sentait entraîné vers Philippe par un sentiment grave et doux, où se mêlait un peu de la solennité de l'heure. Il le revoyait, comme la veille, assis à la table de l'auberge pour écrire à sa mère. Cet acte lui était apparu comme quelque chose de si rare et de si beau qu'il l'écoutait avec une docilité d'enfant.

Ils parlèrent d'abord du voyage et de l'arrivée prochaine à Guelt-es-Stel. Au milieu du silence, ils avaient l'air de chercher leurs paroles, puis tout à coup Rafael dit à Philippe :

— Comment se fait-il qu'avec l'instruction que tu as, tu continues un métier de galérien comme le nôtre? Moi, je n'en reviens pas de te voir avec nous autres... Il me semble que si tu voulais, tu pourrais être employé dans des bureaux, dans une maison de commerce, contremaître dans une ferme.

— Tu ne sais pas ce que c'est, Rafaelete! je les ai connus, moi, ces métiers-là! Être esclave, enfermé du matin au soir, ne pas pouvoir sortir quand on veut, mesurer ses paroles... et tout cela pour crever de faim! Ici, au moins, je gagne ce que je veux, si je sais me débrouiller; je parle au patron en camarade : est-ce que Bacanete n'a pas autant besoin de moi que j'ai besoin de lui?...

— Oui!... mais il me semble à moi qu'en étant patron...

— Ah! être patron! — interrompit Philippe d'un ton de dédain. — Allons! je vois que tu regrettes encore ton camion d'Alger... Vois-tu, Bacanete a eu bien raison de te le dire, tu n'es pas fait pour ce métier-là, ni moi non plus. En étant patron, il faut se mêler de choses qui nous dégoûtent tous les deux, batailler avec les clients et les hommes d'affaires, se casser la tête pour les paiements, l'entretien des chariots, les fournitures des bêtes : et il faut être voleur, dans ce pays-ci, pour réussir! Moi, je me crois assez malin pour être aussi

canaille qu'un autre; mais je n'ai pas le goût à tout ça, je préfère rester simple ouvrier comme je suis, parce que, nous deux, vois-tu, ce qui nous plaît dans le métier, c'est le travail des équipages...

— C'est vrai! dit Rafael impétueusement, le travail des équipages, c'est ce que j'aime le plus au monde!

Ils se séparèrent un instant. Les chariots venaient d'obliquer à droite : des bancs de sable étaient à craindre. Quand la piste fut redevenue tout à fait sûre, ils se rejoignirent et Philippe reprit aussitôt :

— Je suis plus vieux que toi, Rafaelete! voilà plus longtemps que je roule : j'en ai souffert, des misères de toutes sortes : eh bien, crois-moi, il n'y a pas de plus beau métier que le nôtre. Il est dur, c'est le plus dur de tous, mais je suis libre parce que j'aime mon métier. Et puis, je respire dans le Sud, tandis que j'étouffe à Alger : je marche, je dépense ma force, je vois du nouveau tous les jours. Et il y a encore autre chose que je ne peux pas te dire... le pays, l'air, le soleil... est-ce que je sais, moi?...

Alors Philippe s'exaltant se mit à lui parler du Sud comme de son pays d'élection. Il confia à Rafael qu'il écrivait sur son calepin une espèce de journal de ses étapes et de ses aventures. Quand il s'ennuyait, il montait sur son chariot et il relisait tout cela.

Rafael s'étonnait bien un peu de ces fantaisies. Mais, dans tout ce que Philippe disait du métier, il reconnaissait les choses que lui-même pensait confusément et qu'il n'avait pas su dire jusque-là. Il aimait davantage ce camarade qui s'unissait à lui dans un même amour pour leur labeur quotidien, et, en même temps, il éprouvait un sentiment vague de respect pour ce grand garçon aux yeux clairs, qui savait écrire et parler comme dans les livres.

La marche des chariots s'était ralentie encore. La lune venait de se cacher, l'ombre emplissait l'étendue des terres. Ils ne se parlaient plus. Ils allèrent ainsi, songeant tous deux, pendant un long temps, et, comme ils marchaient côte à côte, leurs mains balancées se rencontraient.

Soudain Philippe envoya un coup de fouet vers l'attelage, et il dit à Rafael :

— Crois-moi, Rafaelete, fais ton métier sans penser à autre chose et, le plus tôt que tu pourras, marie-toi !

Rafael, abasourdi de ce conseil inattendu, riposta en riant :

— Mais toi, qui parles si bien, pourquoi est-ce que tu ne te maries pas ?...

— Moi, j'ai mal compté ! J'ai trop couru quand j'étais jeune, j'ai cru que ce serait toujours pareil, toujours des femmes et des noces !... Si j'avais voulu me marier avec la fille de mon premier patron, je serais riche aujourd'hui. Maintenant il est trop tard : je suis trop vieux !

Rafael se récria :

— Oui, j'ai trente-sept ans, dix ans de plus que toi !

Il se tut encore, mais la confiance que lui témoignait Rafael l'enhardit à parler :

— Et pourtant, il y en a une... Elle m'aime, celle-là, je suis sûr qu'elle m'aime ! Je n'aurais qu'un mot à dire et je l'aurais !... Mais c'est une enfant pour moi : elle a dix-huit ans ! Je l'ai vue grandir. Quand elle était petite, elle était tout le temps chez nous. Je l'ai fait sauter sur mes genoux et, à chaque voyage, je lui apportais des oranges et des dattes de Ghardaïa. Est-ce que j'oserais me marier avec elle, maintenant !... Et pourtant, Rafaelete, je te le jure ! je suis sûr qu'elle m'aime ! Je ne suis pas plus tôt de retour à Alger qu'elle arrive à la maison et, à lui regarder les yeux, je vois bien qu'elle ne pense qu'à moi. Elle me suit à distance dans les rues, je la retrouve jusqu'aux portes de l'écurie ; et quand je suis parti, c'est elle qui lit mes lettres à ma mère... Elle est jolie, si tu savais ! Tiens ! regarde son portrait !

Philippe tira un portefeuille de son gilet, et, s'approchant de la lanterne, il montra à Rafael une photographie enchâssée à l'intérieur de la couverture. Il ne se lassait pas de la contempler.

— Elle m'aime, reprit Philippe, voilà plus de deux ans que je m'en doute. Quand elle est près de moi, je sens qu'elle souffre et qu'elle voudrait parler. Moi, je n'ose rien dire et je repars pour Laghouat, toujours plus triste à cause de la peine que je lui fais... A chaque retour, je me donne ma parole que nous nous marierons ; je sens que nous serions bien heureux ensemble... Et puis, le courage me manque,

j'ai peur pour plus tard, car, vois-tu, Rafaelete, j'ai des cheveux blancs, moi !

— Tout de même, tu as déjà les marguerites sur le front !... Mais si tu l'aimes, marie-toi, — insistait Rafael, qui ne comprenait rien à ces hésitations. — Tu as plus de jeunesse et de force qu'il n'en faut pour contenter une femme. Ça serait un peu drôle qu'un homme comme toi ait peur d'une petite fille de dix-huit ans !...

Philippe ne répondit pas. Il alla s'installer sur le rebord du chariot et il resta ainsi, les jambes pendantes, sans plus rien dire.

Rafael continua à marcher. Il éprouvait une joie égoïste à se sentir plus jeune que son camarade, mieux fait pour être aimé et il se mit à songer à son mariage comme à une chose possible et peut-être prochaine. Il s'imaginait avec une fiancée, dont il essayait de retrouver la figure parmi les jeunes filles qu'il avait connues. Mais il avait trop peu l'habitude de ces idées pour s'y tenir bien longtemps. Des images de plaisir l'entraînèrent, et il se réjouit dans la conscience de sa force et de la beauté de son métier.

Il vint s'asseoir à côté de Philippe. Il était passé quatre heures, l'aube allait venir. Les roches dures de Guelt-es-Stel barraient la vue comme un mur. Dans le ciel matinal, une étoile blanche, d'un éclat éblouissant à l'œil, brillait presque au ras des crêtes. Ses rayons lui faisaient une tige de diamant qui la portait. Elle se balançait aux faibles souffles du vent et l'on aurait dit une fleur qui avait poussé sur la montagne.

Auprès de Philippe silencieux, Rafael sentait son énergie grandir avec la chaleur du soleil qui montait. Il se leva précipitamment dans le tumulte de son sang. L'haleine du sirocco tout proche troublait les flammes rouges au bord du ciel. La lumière naissante soulevait les formes des choses et, du côté de l'orient, des nuages amoncelés s'étendaient en images géantes. Un grand oiseau fantôme, s'élevant du lit des nuées, occupa toute la face claire du ciel, ses ailes grandirent démesurément, il érigea son cou à une hauteur vertigineuse, emporté par la fournaise du soleil qui s'élançait sous lui des profondeurs de l'espace.

Rafael le montra à Philippe. Celui-ci sortit brusquement de sa torpeur. Il cria à Rafael :

— C'est un aigle!... C'est un bon signe pour nous!

Au jour, ils joignirent le caravansérail, mais ils ne firent qu'y passer et ils se hâtèrent d'arriver au Puits Baba, où Bacanete voulait déjeuner.

On fit boire les mulets. Bacanete, ravi d'avoir gagné une étape, était encore plus gai que de coutume. Devant le gourbi où l'Espagnol de Carthagène les servait, ils burent du vin de Médéa et, au dessert, des Arabes des tentes voisines leur apportèrent du café dans de petites tasses.

Malgré la marche forcée et le sirocco qui alourdissait l'air, Rafael retrouvait toute sa vaillance de la veille. Depuis le lever du jour, les idées de Philippe s'éclaircissaient dans sa pensée.

Le souvenir de cette soirée s'effaça peu à peu de son esprit, et sa conduite n'en parut pas modifiée. Mais une conscience plus nette accompagna son travail et en doubla pour lui le plaisir. Il aimait son chariot, comme s'il participait à sa vie. Sa force s'associait à l'effort du timon, au labeur obstiné des roues énormes dont la pesanteur écrasait les quartiers de roche et labourait les sables. Il comprenait le sens des craquements de la charpente, du gémissement des moyeux, et le fardeau du chargement tout entier eût été imposé à ses propres épaules qu'il n'en eût pas mieux senti l'équilibre, ni mieux prévu, dans les passes difficiles, sur quel point allait retomber tout le poids de la masse. Mais surtout il aimait ses bêtes. Sa volonté soutenait leur aveugle instinct. Les yeux fermés, rien qu'au bruit des pas, il devinait le mulet paresseux, qui se promenait sournoisement entre ses traits détendus. Au seul son de sa voix, ils se précipitaient en avant dans les plaines, ils s'animaient contre les pentes des montées; et lorsqu'il lesavait tous « mis d'aplomb », comme il disait, quand les animaux tiraient avec un bel ensemble, chacun selon sa force et son rang, il se sentait si joyeux qu'il se mettait à chanter.

Il avait une poigne formidable qui faisait de lui le premier charretier de la route. Lorsqu'il posait sa main sur le cordeau

pour lancer l'attelage dans une courbe, il sentait avec orgueil la vigueur de son bras courir jusqu'au bout des guides et la petite mule de volée se jeter brusquement à gauche, labourant le sol de ses quatre pieds, l'échine tendue, tous ses grelots frissonnants.

Philippe, le sourire aux lèvres, le regardait souvent avec complaisance, et Rafael, récompensé par son regard, lui devenait chaque jour plus ami.

Le soir qu'ils arrivèrent à Djelfa, leur café bu, tandis que Bacanete était à muser à l'écurie, Rafael dit à Philippe qui commençait une lettre sur la table desservie :

— Tu devrais bien me rapprendre à écrire!... Je n'ai jamais su beaucoup, du temps que j'étais à l'école, mais je crois qu'avec toi...

Philippe demanda de nouvelles feuilles de papier. Il remplit pour Rafael toute une page d'une grosse écriture, comme les modèles qu'on donne aux enfants et il lui mit la plume dans la main. Mais les doigts gourds, dont le tact s'était émoussé, n'arrivaient pas à la saisir. Rafael se dépita tout de suite.

— Allons! essaye, dit Philippe. Si tu crois tenir un manche de fouet!...

Il lui plaça les doigts et il lui guida la main un instant. Au bout de deux lignes, Rafael n'en pouvait plus; de grosses gouttes de sueur lui perlaient au front.

— Assez! Philippe! la tête m'éclate, je vois tout rouge...

Mais Philippe, d'un geste volontaire, étendit sa large main sur la table :

— Il faut que tu fasses ta demi-page aujourd'hui... Autrement, tu restes bourricot toute ta vie!

Bacanete rentra sur ces entrefaites. Jaloux de voir que Rafae se mettait à écrire, il commença à le gouailler. Philippe tint ferme, il remit la plume dans la main de Rafael :

— Laisse-le dire, Rafaelete, il voudrait bien en faire autant!

Bacanete finit par s'asseoir en face d'eux. Ses deux coudes sur la table, il les regardait, bouche ouverte, avec une curiosité d'enfant. Quand la demi-page fut terminée, il dit au Grand Philippe :

— Il faut que tu ne sois pas malin, toi !... Moi, si je savais lire et écrire, je serais millionnaire aujourd'hui...

Dès lors, chaque fois qu'on arriva d'assez bonne heure au caravansérail, comme la route. cette fois, n'était pas fatigante, Rafael reprit obstinément sa leçon d'écriture. Philippe montrait une grande patience et, quand l'autre était las, il lui racontait, pour le reposer, une de ces histoires romanesques dont il avait la mémoire pleine, car, à chaque départ d'Alger, il emportait des livres dans son caisson. Presque toujours il lui reparlait avec tristesse de la petite fille qu'il aimait.

Rafael éprouvait pour Philippe une affection qu'il n'avait jamais eue pour aucun de ses anciens camarades, ni Pepico, ni Cecco le Piémontais. Il voyait bien que ce sentiment était quelque chose d'infiniment plus sérieux, et cependant il se rendait compte aussi que jamais il n'arriverait à ressembler à Philippe et qu'il y avait en lui des choses qu'il ne pourrait comprendre. Il le lui dit, un jour. chemin faisant :

— Vois-tu, Philippe, tu auras beau faire, tu ne seras jamais *un de nous autres!*

Il ne s'expliqua pas, car son camarade ne répondit rien et parut souffrir beaucoup de ce qu'il avait dit.

Ce voyage fut véritablement la grande étape dans la vie de Rafael. Quand il redescendit de Laghouat, tout lui sembla changé autour de lui, il voyait tout avec d'autres yeux. Plus rien au monde n'existait pour lui que le *chariot*, car enfin, sans son chariot, existait-il seulement, lui, Rafael; et si les autres le prisaient si haut, comme Philippe. n'était-ce pas parce qu'il savait conduire des bêtes? — Quelque chose de solide lui apparaissait maintenant, autour duquel toute sa vie allait prendre forme. Le reste n'était rien, — les femmes, les noces, les révoltes de son sang et de sa colère. Tout cela passait, apportant moins de plaisir que de regrets. Il se sentait plus sage, et il souhaitait de revoir sa mère.

Sitôt de retour à Alger, Philippe l'entraîna au théâtre : on y jouait en matinée ces *Trois Mousquetaires*, dont ils avaient lu l'histoire ensemble. Rafael y emmena son frère Juanete avec la *tia* Rosa, qui jadis avait été très friande de spectacles et qui depuis la mort de Ramón en était privée. Elle pleurait aux endroits pathétiques et s'indigna contre Rafael qui riait de

ses larmes, et qui ne pouvait admettre qu'on s'attendrît à ce point pour « des choses qui n'existaient pas ». Même, le roman, qui lui avait tant plu à la lecture, lui apparaissait maintenant, sur la scène, comme une ridicule parodie.

Philippe, au contraire, était très pris par le drame. Aussi, le soir, voulut-il absolument que Rafael vînt voir *Carmen*, la pièce favorite des Espagnols. Rafael se passionna à cause du nom de l'héroïne et des souvenirs qu'elle lui rappelait. Cependant quand, la toile tombée, ils descendirent les degrés du théâtre, il éprouva comme un soulagement à se retrouver au milieu de la foule, des tramways et des voitures qui filaient sur la chaussée. Philippe, grisé par la musique, fredonnait la chanson moqueuse de la gitane :

L'amour est enfant de Bohème...

Mais Rafael l'interrompit brusquement avec un geste de dédain :

— Tout cela, vois-tu, Philippe, ça ne vaut pas une nuit de Bougzoul !

XI

VALENCE

D'immenses affiches encadrées d'un filet d'or et enguirlandées de toutes les fleurs du printemps avaient été placardées sur les murs d'Alger avec ce titre, en grosses lettres formées de petits boutons de roses : FERIA DE VALENCIA. D'autres encore plus splendides avaient été distribuées dans les cabarets et chez les marchands de journaux espagnols. On y voyait un *torero*, le jarret tendu, les lombes épanouis sous la soie craquante de sa culotte bleu et argent, s'incliner, la toque à la main, devant la loge de la *presidencia*, où des dames blondes, en mantilles de dentelles, se penchaient d'un air gracieux derrière leurs éventails. Les noms de Guerrita et de Mazzantini se lisaient au-dessous, en tête de la liste des *cuadrillas*. Dans un mois, il y aurait « des taureaux » à Valence.

Le bruit se répandit soudain à travers le faubourg, colporté par une foule de gens que l'on ne connaissait pas. On les rencontrait dans les cafés, chez les perruquiers, un peu partout. Leurs descriptions enthousiastes bouleversaient toutes les têtes. Ils vantaient la facilité du voyage, le bon marché des billets et, par-dessus tout, Mazzantini et Guerrita. Un armateur de la ville avait frété deux bateaux exprès pour les fêtes ; — et tous ceux qui avaient quelques économies couraient se faire inscrire aux bureaux d'embarquement sous les voûtes du port.

Rafael, en arrivant de Laghouat, n'entendit parler que des courses de Valence. Dans un estaminet de Bab-el-Oued, où il entra avec Philippe et Bacanete, on faisait cercle autour du *tio* Martino, qui en causait avec une telle chaleur, des superlatifs si flamboyants, une mimique si entraînante que chacun s'y croyait déjà. Les deux bras étendus, il donnait une idée de l'immensité de l'arène, il imitait le bruit de la foule, les exclamations des marchands d'éventails et de boissons fraîches, les cris des *aficionados* réclamant des chevaux : *Caballos ! caballos !*... finalement, les sonneries des trompettes annonçant la mort. Il se fit un silence, tout le monde le regardait. Soudain il bondit de sa chaise, et, la tête inclinée sur l'épaule, les yeux mi-clos, il pointa une épée imaginaire, puis, avec une agilité où se retrouvait l'ancien joueur de pelote, il fonça sur la bête, en poussant un *ollé !* frénétique. On la *vit* tomber comme une masse. Les spectateurs emballés claquèrent des mains, crièrent des bravos, tandis que le *tio* Martino, au milieu de l'arène, l'air à la fois modeste et victorieux, comme s'il était Guerrita en personne, saluait le public.

Bacanete contemplait avec admiration cette petite comédie. Mais Rafael et Philippe s'esclaffaient, trouvant que ces *pataouètes* étaient vraiment bien bêtes. Le *tio* Martino les aperçut, il tira de sa poche une réclame et s'approcha d'eux d'un air engageant :

— Eh bien ! vous partez pour Valence, vous autres ?... des hommes qui gagnent de l'argent comme vous !...

Philippe fit un geste de refus. Alors Martino prit Rafael par l'épaule, il l'embrassa presque :

— Et toi, Rafaelete, tu ne vas pas voir ton pays ? C'est

pour rien, vingt francs aller et retour, quinze jours à passer là-bas... Et le voyage?... rien du tout! une nuit à passer en mer!

— Mais vous, *tio* Martino, vous qui êtes si chaud, vous allez à Valence aussi?...

— Oh! moi, c'est différent! Je connais trop ça!

Quelqu'un insinua que le *tio* Martino faisait l'article pour la maison qui avait frété les deux bateaux, opinion qui ne manquait pas de vraisemblance, mais l'enthousiasme général empêcha qu'on y fît attention.

Bacanete, qui avait été à Valence tout enfant, excitait Rafael à partir, se lamentant de ne pouvoir en faire autant à cause des équipages. Martino renchérissait. Rafael ne répondit rien, pour ne pas avoir l'air de se laisser conseiller. Cependant il brûlait d'envie de voir Valence. Ce n'étaient pas seulement les « taureaux » qui l'attiraient, mais une espèce de curiosité pour le pays de son père, où se mêlait un peu de piété filiale. Il n'annonça sa décision que le surlendemain, le matin même où il devait reprendre la route. Par bonheur, Pepico se trouva là pour le remplacer.

A la grande surprise de Rafael, sa mère ne protesta pas contre cette fantaisie de voyage. Elle l'encouragea même : « Il passerait à Valence le temps des fêtes et ensuite il irait voir leurs parents d'Espagne. Sans doute le grand-père et la grand'mère n'étaient plus de ce monde, voilà déjà longtemps. Mais leur fils Juanete était marié et établi dans leur pays d'origine, Castellon-de-Rugat, un petit village de la province de Valence. Peut-être y aurait-il quelque chose à recueillir de la succession du vieux; et puis enfin, c'était toujours une bonne chose d'aller au moins une fois dans sa vie au pays natal. »

Martino profita de ces dispositions favorables pour s'impatroniser de plus en plus dans la maison. Il écrivit d'abord une lettre à l'oncle Juanete pour lui annoncer l'arrivée de Rafael; puis il en rédigea une autre adressée à un de ses neveux, qui était ciseleur à Valence, et qui, disait-il, serait enchanté de promener Rafael à travers la ville. Celle-là, il l'avait longuement minutée, choisissant ses expressions, et moulant son écriture. Il en était si content et il la jugeait d'un castillan

si correct, qu'il vint lui-même la lire chez la *tia* Rosa pendant le souper. Il avait amené quelques amis avec lui, afin de donner à sa lecture toute la pompe convenable. La lettre, fort longue, commençait ainsi :

« Mon cher neveu,

» Tu m'excuseras si je viens te molester ainsi; mais quand tu sauras que la personne que je te recommande est très affectionnée chez nous et très amie de la famille, je ne doute pas que tu ne fasses pour elle tout ce que tu ferais pour moi-même : c'est don Rafael, dont je t'ai souvent parlé, l'entrepreneur de voitures, qui a pris fantaisie de venir visiter notre Valence. Je compte que tu donneras ordre à ce qu'il ne lui échappe aucune des curiosités de cette capitale, ou que tu daigneras l'accompagner en personne. Montre lui la *Lonja*, le *Café du Siècle*, le *Café d'Espagne*, l'*Alameda*, mais surtout les merveilles de notre cathédrale, telles que orfèvreries, statues, tableaux et autres objets artistiques capables d'intéresser une personne qui voyage... »

Le *tio* Martino avait même ajouté en *Post-scriptum*, afin d'éblouir Rafael et sa mère :

« Si ton père et toi vous êtes toujours en bons rapports avec don Ramón, le valet de chambre de Monseigneur l'archevêque, je te prie de lui présenter nos respectueux compliments. »

Mais tout cela fut en pure perte : les formules cérémonieuses, les périphrases habiles concernant Rafael, les expressions élégantes. Sauf les amis du *tio* Martino, personne ne comprit rien à sa lettre.

Le lendemain, qui était un dimanche, il y avait grande affluence sur les quais. Tout le faubourg s'était porté au bateau, chacun ayant un parent ou des amis à accompagner. Le *tio* Martino s'y trouvait en compagnie de sa fille Assompcion, dans une toilette qui attirait tous les regards. On ne s'expliquait pas pourquoi elle était venue, puisqu'elle ne partait pas pour Valence.

A la dernière minute (car Rafael, en bon charretier, n'était jamais pressé), le *tio* Martino le vit apparaître avec sa mère

et Juanete, qui portait sa valise. Il constata avec ennui qu'il était en blouse, ce qui allait détruire auprès de son neveu les effets de sa lettre; et il ne put s'empêcher de lui en faire l'observation :

— Tu aurais dû mettre une veste noire, comme tout le monde, Rafaelete! En Espagne, on ne porte pas la blouse...

La *tia* Rosa répondit tout de suite qu'elle avait eu soin de plier dans la valise la veste de Rafael; mais celui-ci jura qu'il ne la porterait pas : il n'avait pas envie de ressembler à un employé!

La remarque du *tio* Martino l'avait indisposé très fort contre le vieux; et ce fut sa première contrariété. Mais il se contint en présence d'Assompcion, pour qui il se mit aussitôt en frais de galanteries. La jeune fille répondit fort tranquillement à ses phrases câlines, de l'air dont on parle à une personne indifférente, tandis que son père observait Rafael du coin de l'œil.

La cloche du départ sonnait à toute volée. Il fallut brusquer les adieux. Rafael sauta dans la dernière barque, où les retardataires s'étaient empilés. On les reçut à la coupée des marchandises, et les hommes de l'équipage les poussèrent dans l'entrepont, comme s'il se fût agi de simples bestiaux. Rafael, poussé comme les autres, allongea un coup de poing à l'un des matelots :

— Dis donc, toi!... Est-ce que tu me prends pour un de tes *palaouèles* d'Espagne?...

Ce fut bien pis lorsque le capitaine, un gros homme apoplectique, à figure de sanglier, avisant un groupe où il se trouvait, les invectiva grossièrement pour s'être approchés trop près des premières. Rafael, dont la colère montait, lui répondit sur le même ton, au grand scandale des Espagnols qui l'entouraient et qui tremblaient devant le capitaine. Les deux hommes se mesurèrent du regard. On suppliait Rafael de ne rien dire, afin de ne pas attirer de représailles. Il étouffa ses injures, et le capitaine s'éloigna en le fixant une dernière fois avec des yeux furieux et en proférant des menaces.

Rafael regrettait déjà de s'être embarqué :

— En voilà un pays de sauvages!... S'ils sont tous comme ça en Espagne, j'aurais mieux fait de rester chez moi!

Ses compagnons, en entendant ces paroles, faillirent se signer comme à un blasphème. L'un d'eux, un fabricant d'espadrilles, entreprit de calmer Rafael :

— Ne parle pas mal de ton pays, Rafaelete!

Et, comme Rafael ne répondait pas :

— Oui, c'est ton pays, l'Espagne, comme à nous autres... Tu vas voir, c'est autre chose que l'Afrique!

Et il commença à parler de Valence avec une sorte d'émotion religieuse et une emphase de prédicateur. « Il y avait des choses étonnantes à Valence, des choses qu'on ne voyait nulle part ailleurs : Alger n'était rien à côté. Ainsi, par exemple, ce fameux café tout en glaces...

Rafael souriait d'un air incrédule.

— Oui, tout en glaces!... Le plafond, les murs, le plancher, tout est en glaces. Tu marches sur les glaces comme sur le pavé : aussi les femmes n'y entrent pas, parce que, tu comprends, on leur verrait le dessous...

Cette plaisanterie parut si bonne que tout le monde éclata de rire, excepté Rafael qui trouvait ridicules ces hâbleries. Il quitta le groupe du marchand d'espadrilles et se mit à voyager à travers l'entrepont. Mais la circulation était difficile à cause de l'encombrement des passagers. Beaucoup même avaient déjà étendu leurs matelas pour la nuit. D'autres commençaient à souper et étalaient des victuailles. On marchait sur des écorces de pastèques, des bouteilles renversées, des détritus de toute sorte qui nageaient dans un gâchis de vin. A côté des soupeurs, des femmes ayant le mal de mer poussaient des hoquets écœurants. Rafael, enjambant par-dessus les matelas, se réfugia sur le gaillard d'avant, et il s'installa auprès d'un homme de l'équipage qui manœuvrait un treuil. Comme il avait l'air brave, Rafael lia conversation avec lui :

— Quel beau temps! dit l'homme... La mer est plate comme la main. Ça va être un plaisir de dormir sur le pont!

Rafael lui roula une cigarette. L'homme lui promit en échange une couverture pour la nuit. Le soleil venait de se coucher. Une humidité tiède se déposait en gouttes d'eau sur le rebord du bastingage. Rafael s'avança jusqu'à la pointe extrême du navire et, s'accrochant d'une main à la hampe du pavillon, il aspira l'air marin à pleine poitrine. Le grand vent de la

course lui coupait la figure et faisait claquer derrière lui les plis de sa blouse.

Suspendu ainsi au-dessus des plaines de la mer, il était emporté par l'ivresse de l'espace, comme cette nuit d'été où, pour la première fois, il s'en alla vers le Sud. On aurait dit que la proue glissait sur des moires au frôlement silencieux et doux. Il se croyait dans le désert de Bougzoul, lorsque, étendu sur son chariot et se réveillant de sa sieste, il ouvrait les yeux devant les perspectives fuyantes des mirages. Ses pensées s'élançaient d'un invincible élan par delà les vapeurs laiteuses et les lacs de lumière. Oubliant ses colères de tout à l'heure, il cherchait à deviner l'Epagne à travers le cercle des eaux plus sombres et les transparences étincelantes de l'horizon. Il se rappelait tout ce qu'il avait entendu dire de ce pays de son père et de sa mère. Il le voyait en pensée avec la même angoisse mêlée de joie que lorsqu'il allait au cimetière sur la tombe de Ramón, comme si, en touchant cette terre, sa vie allait s'accroître de toutes celles des ancêtres morts.

Il souhaitait maintenant d'y être déjà et son imagination exaltée par les prestiges du couchant caressait sans peine toutes les merveilles qu'on en racontait. La grande affiche multicolore qu'il avait vue dans les cafés du faubourg s'animait à ses yeux. La pompe guerrière des courses de taureaux défilait dans l'arène. Il acclamait avec la foule, il se délectait dans la douceur du sang répandu parmi l'or des costumes et les sourires des femmes.

Puis, le soir tombant, il se calma peu à peu. Le souci de son métier lui revint : après tout, il allait voir comment on travaillait là-bas et si, avec leurs fameux attelages de mules, ils étaient plus forts à Valence qu'en Afrique, comme le soutenaient Salvador et le *tio* Martino.

Assompcion lui apparut un moment. Il la revit avec sa toilette de dame et ses façons un peu froides, et il se rappela ce que lui avait dit sa mère autrefois : « Mais toi, Rafaelete, il faudra bientôt que tu te maries ! » Il songea tout de suite : « De quoi est-ce que j'aurais l'air auprès d'elle ? On me prendrait pour son domestique !... Ah ! j'en trouverai bien d'autres !... Peut-être même qu'en Espagne... »

La mer, à cet instant, frissonnait toute blanche dans le cré-

puscule. En une grande nappe splendide, sans une ride, elle se déployait jusqu'au brouillard d'or de l'occident ; et du côté de l'ombre, sous les vapeurs montantes, elle s'ouvrait comme un immense parterre aux fleurs neigeuses. Un calme profond descendait avec la nuit. Les passagers dormaient déjà dans l'entrepont. Seul le bruit régulier de l'hélice troublait les solitudes de la mer.

Avec l'aube, ils entrèrent dans le port du Grao. Les quais étaient déserts. A droite, le long de la plage, s'échelonnaient de petites cabanes de baigneurs à l'aspect misérable.

Aussitôt une barque accosta le bateau : c'étaient les douaniers qui venaient pour la visite réglementaire. Leurs uniformes que Rafael voyait pour la première fois, la raideur presque prussienne qu'ils affectaient, tout cela commença à lui déplaire si fort, que sa mauvaise humeur de la veille se réveilla petit à petit. Il s'impatienta des lenteurs du débarquement. Puis ce fut le passage forcé à la douane, les fouilles qu'il fallut subir, les rafles de tabac et de cigarettes. Rafael, dépouillé, grommelait des injures ; et le marchand d'espadrilles, qui le suivait, avait toutes les peines du monde à le calmer. Comme ils s'acheminaient vers le tramway à vapeur qui relie le Grao à Valence, un homme qui courait derrière eux, interpella joyeusement Rafael. C'était Lopez, son ancien camarade de la route de Laghouat, mais à peu près méconnaissable, la barbe sale, la veste graisseuse, des espadrilles effilochées à ses pieds nus.

Il expliqua qu'il était au Grao, depuis trois mois, ayant été expulsé d'Algérie à la suite d'une bataille.

— Tu as de la chance, toi, d'être encore à Alger, — dit Lopez à Rafael. — Ah ! oui, vive Alger !... Tu vas le voir leur sale pays d'Espagne, tu vas le voir...

Et tendant la main vers les quais :

— Tiens, regarde-moi leur port !... excepté pendant la saison des oranges, tu peux t'y promener comme dans la plaine de Bougzoul...

L'homme du faubourg, indigné de ces propos, leur faussa brusquement compagnie. Ils entrèrent dans un cabaret pour causer plus à l'aise.

— Alors, tu ne te plais pas par ici? demanda Rafael.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on s'y plaise, quand on crève de faim ? Sais-tu bien qu'ils ont le courage de donner trente sous par jour à un conducteur de tramway ?... Aussi, moi, je fais tous les métiers : porte-faix, camionneur, cocher de place... Je raccroche ce que je peux. A présent, je suis manœuvre dans une fabrique d'anisette, là, en face : tu vois la cheminée d'ici...

Il demanda des nouvelles du faubourg, des camarades de la route, d'Espartero, son ancien patron. Quand Rafael lui eut raconté sa brouille avec celui-ci :

— Eh ! oui, je ne te dis pas, il y a des coquins partout. Mais ça ne fait rien, Rafaelete, qu'il vaut mieux être à Alger qu'à Valence... Un de ces jours, vois-tu, il faudra que j'y revienne, — et il se mit à rire de son rire fou : — oui, quand je devrais me déguiser en Arabe !...

Il ne se lassait pas de questionner Rafael, de lui parler d'Alger. Mais Rafael commençait à l'examiner, trouvant étrange, surtout qu'il ne fût pas encore à sa fabrique, à huit heures du matin ! Les propos toujours un peu extravagants de ce Lopez, ses allures de bohème, enfin je ne sais quoi de louche répandu dans toute sa personne le mit en défiance. Il le quitta assez froidement, bien que Lopez lui eût proposé de l'accompagner, le soir, à travers la ville et lui eût donné rendez-vous dans un estaminet.

Pendant le trajet du Grao à Valence, Rafael s'étonna du mauvais état de la route, toute défoncée et creusée d'ornières : « Qu'est-ce que ça doit être dans la campagne, songeait-il, si les routes sont si mauvaises au tour d'une ville comme celle-ci ! » Les équipages ne lui inspirèrent pas moins de mépris : c'étaient de petites charrettes à deux roues, très haut perchées sur les essieux et surmontées de cerceaux que recouvrait une mauvaise bâche. Les mulets étaient fort ordinaires et les harnais d'une grossièreté toute primitive. Rafael, à cette vue, exulta : comme il allait rabattre le caquet à Salvador et à tous ces hâbleurs, qui en avaient plein la bouche quand ils parlaient des attelages de leur pays !... Il les connaissait maintenant, leurs attelages !... Ses préventions contre l'Espagne s'en fortifièrent. Il était de plus en plus convaincu qu'il s'enfonçait dans la sauvagerie.

Il descendit du tramway devant le jardin de la Gloriette et il se mit en quête d'une voiture pour se faire conduire chez le neveu du *tio* Martino, dont il regarda encore une fois l'adresse : *Antonio Ponz, calle de Cordellats.* Il ne trouva que des « tartanes », véhicules à la mode du pays, à savoir une espèce de tapissière à deux roues, dont la capote de toile cirée s'applatissait en forme de fer à cheval. Rafael, une fois installé avec sa valise, commença à plaisanter le cocher qui, n'ayant pas de siège, conduisait assis sur le timon :

— Eh ! camarade, on ne connaît donc pas les calèches dans votre pays !

Le cocher se montra piqué du ton irrévérencieux de cet étranger qui cependant parlait le valencien aussi bien que lui. La tartane rebondissait sur les pavés avec d'horribles cahots. Rafael, que les secousses renversaient sur le banc ou qui heurtait du front la toile cirée, finissait par trouver cela drôle, et sa mauvaise humeur s'en allait en gouailleries, que le cocher écoutait avec résignation.

Le rue des Cordeliers est une petite rue très étroite qui borde une des façades de la *Lonja de la Seda.* Rafael trouva tout de suite la boutique du ciseleur, une échoppe de l'ancien temps à la devanture étroite, où se voyaient exposés quelques ustensiles de dévotion.

Au bruit de la voiture était apparu sur le seuil un vieil homme en tablier de serge verte, qui dévisageait Rafael avec un air de défiance. Celui-ci lui ayant remis la lettre du *tio* Martino, il lut la suscription et il appela immédiatement son fils qui travaillait dans l'arrière-boutique :

— Tony ! il y a pour toi une lettre d'Afrique !

Le jeune homme salua froidement Rafael. C'était un garçon de dix-huit à vingt ans, très maigre, les épaules un peu voûtées, avec une petite tête d'une pâleur ascétique, mais dont les yeux étaient pleins d'une passion extraordinaire. Il déchira l'enveloppe d'un coup sec, et, tenant la lettre entre ses mains nerveuses, il se mit à la lire à haute voix. Tandis qu'il lisait, Rafael épiait de l'œil un troisième personnage qui était assis au fond de l'échoppe, sur un tabouret de bois, le menton appuyé contre sa canne. Complètement vêtu de noir, la figure rasée et rubiconde comme un chanoine, il

regardait sournoisement entre ses cils baissés. Le jeune homme se tourna vers lui, quand il arriva à la fameuse phrase du *post-scriptum* : « Si ton père et toi vous êtes toujours en bons rapports avec don Ramón, le valet de chambre de Monseigneur l'archevêque... » C'était lui-même. Il ne bougea pas, se bornant à sourire d'un air bénin.

Sitôt la lettre finie, le père et le fils montrèrent un empressement comique à réparer la rudesse de leur premier accueil. Ils serrèrent avec effusion les mains de Rafael ; ils le firent asseoir, lui proposèrent des rafraîchissements. C'était un ami de la famille, un hôte, un Français : le logis lui appartenait, il n'avait qu'à commander. Don Ramón lui-même daigna s'enquérir de la santé du *tio* Martino.

Il fut décidé que Rafael déjeunerait au moins à la maison, puisqu'il refusait la chambre qu'on lui offrait. Antonio, qui allait s'habiller, le conduirait à un hôtel et lui ferait voir la ville en attendant midi.

Le père se remit à son travail, — un plateau de cuivre qu'il repoussait à la pointe, — et comme Rafael le regardait curieusement, il lui donna des explications. De la main, il lui montra divers objets qui étaient pendus aux murs ou abrités derrière des vitrines : des crucifix, des chandeliers, des burettes, des plateaux de toute espèce, mais surtout des « faroles », ces lanternes surmontées d'une croix, qu'on porte dans les processions, devant le Saint-Sacrement. Le vieux ciseleur laissa retomber sa main d'un air découragé :

— Ça ne va plus, le métier ! Les curés ne commandent plus rien...

Et, regardant don Ramón avec un sourire narquois :

— Je me demande ce qu'ils peuvent faire de tout leur argent...

— Ils l'envoient à Rome, riposta l'autre.

Il y avait une telle drôlerie d'intonation dans ces paroles, que Rafael et le père d'Antonio se mirent à rire.

— Ah ! il en connaît des histoires sur ces coquins-là ! — reprit le ciseleur, en désignant le valet de chambre de l'archevêque.

Don Ramón, les cils toujours baissés, s'illumina d'un sourire farceur, malgré la dignité tout ecclésiastique de son maintien.

Par prudence, il ne voulut rien dire devant Rafael ; mais, bien qu'il fût très bon chrétien, il éprouvait un

petit plaisir de vengeance à entendre médire des prêtres. Lui-même s'enhardissait quelquefois jusqu'à débiter sur eux de bonnes histoires très grasses, que l'on jugeait absolument authentiques, puisqu'il devait être au courant, par son métier, de tout ce qui se passait dans le clergé de Valence. Il se rendait mystérieusement à l'échoppe des deux ciseleurs, qui était le rendez-vous des libéraux du quartier, ouvriers ou petits bourgeois : les propos subversifs qui s'y tenaient lui offraient tout l'attrait du fruit défendu ; on y frondait l'Église et le gouvernement. Antonio y exposait ses théories républicaines : et don Ramón, les yeux mi-clos, écoutait tout cela avec une délicieuse angoisse que ce ne fût peut-être un péché.

— Ah! oui, moi aussi, j'en ai assez de travailler pour les curés! — déclara Antonio, qui descendait du premier étage en toilette très soignée. — Ils ne vous commandent plus que de la *porcherie*, ils dégradent le métier! Ils aiment mieux s'adresser à des industriels de France. Alors on leur envoie une horrible camelotte qui fait ressembler leurs églises à des bazars!

Il entraîna Rafael dans l'arrière-boutique, qui lui servait d'atelier, afin de lui faire admirer ses ouvrages. Les murs disparaissaient complètement sous des dessins faits par lui de toutes les orfèvreries du *Miguelete*[1], car Antonio était élève de l'École des Beaux-Arts. Sur une petite table, dans un coin, traînaient deux gros volumes brochés : une traduction espagnole des *Misérables* de Victor Hugo.

Le jeune homme souleva respectueusement une énorme applique d'argent appuyée contre la table — un chef-d'œuvre qui l'occupait depuis des mois. Il s'était inspiré de ces lanternes colossales qui, à l'entrée de la cathédrale de Valence, se dressent de chaque côté du trône de la Vierge. Conçues dans le style flamboyant du rococo espagnol, avec l'exubérance et la préciosité de l'ornementation, elles semblaient plutôt faites pour accompagner des carrosses de gala ou éclairer des antichambres royales.

— C'est une commande du marquis de Villena, dit Antonio. Nous ne travaillons plus que pour les particuliers : sans eux, il faudrait mourir de faim... Et encore, c'est rare,

1. Le *Miguelete*, nom populaire de la cathédrale de Valence.

des commandes comme ça!... Mon père, lui, fait des plateaux pour les Marocains. On n'achète plus rien en Espagne : ah! misère de nous!...

Rafael s'émerveillait de la masse d'argent employée pour les appliques; mais tout le reste le laissait très froid. D'ailleurs, la présence de don Ramón le gênait vaguement, sans qu'il sût bien pourquoi; et tous ces objets étalés, dont il ignorait l'usage ou la valeur, l'humiliaient un peu. Antonio, qui s'en aperçut, l'emmena tout de suite pour le mettre à l'aise. Ils prirent congé du père et de don Ramón, et, une fois dans la rue, ils se mirent à causer de choses d'Afrique. Au bout d'un quart d'heure, Antonio et lui se tutoyaient.

Comme tous les jeunes gens de Valence, celui-ci était vêtu avec beaucoup de recherche : petit veston court de drap noir, large ceinture de faille sur un plastron éblouissant, chapeau plat à grand bord à la mode des toreros. Son élégance un peu frêle se mariait assez bien à la grâce robuste de Rafael, dont la blouse strictement drapée était remarquée des passants. D'ailleurs, une sympathie les entraînait l'un vers l'autre. Mais, comme sous l'empire d'une idée fixe, Antonio revenait sans cesse aux théories qui lui étaient chères. Il ne doutait pas que Rafael, à titre de Français, ne partageât ses opinions :

— Ainsi, vous autres, en France...

— D'abord, dit Rafael, je ne suis pas de France; et puis, tu sais, je ne suis pas plus Français que toi...

— N'importe! En France, par quoi est-ce qu'on commence dans un village? Par bâtir une école. En Espagne?... par une église!...

Rafael laissa voir que les écoles ne l'intéressaient pas plus que les églises : ce qui contraria Antonio. Mais leur haine commune des prêtres les mit d'accord. Le ciseleur attaquait les couvents avec virulence : il reprochait aux « Frères » de s'engraisser dans la fainéantise, tandis que d'autres allaient se faire tuer à Cuba; et c'est en tenant ces propos révolutionnaires qu'ils entrèrent à la cathédrale.

Rafael fut promené d'un bout à l'autre du vaste édifice par son compagnon, qui, tout entier à sa passion des vieilles choses, s'oubliait à admirer sans voir que l'autre s'ennuyait. A la sacristie, il le retint près d'un quart d'heure devant un

reliquaire du XIVe siècle, en forme de croix, qu'il avait déjà dessiné, mais qu'il ne se lassait pas de regarder. Rafael était excédé de cette visite : l'odeur d'encens dont les églises espagnoles sont comme empoisonnées, l'écrasement des voûtes, la demi-obscurité des nefs, le sens inintelligible pour lui de tous ces symboles qui l'entouraient, tout cela l'emplissait d'un indéfinissable malaise, comme s'il était menacé dans son besoin de vie et de liberté. Il ne respira que dehors, dans la lumière éclatante du parvis.

— Tu sais? dit-il à Antonio. Si tu n'as que des églises à me montrer, ce n'est pas la peine... J'aime mieux voir de beaux attelages, moi, c'est mon métier. Le *tio* Martino m'a dit qu'un minotier d'ici avait une écurie superbe...

— C'est vrai, — dit le jeune homme en riant. — Aussi, pourquoi est-ce que mon oncle m'écrit de te montrer la cathédrale?... Il est fou, Martino!

Il promit à Rafael de lui faire voir, le lendemain, les plus beaux équipages de Valence.

Après le déjeuner, il le conduisit dans une espèce de pension de famille, la classique *casa de huéspedes*. La pauvre mine de la chambre qu'on lui donna, les cloisons minces comme des portants de théâtre, les serrures qui ne fermaient pas, l'aspect douteux des draps provoquèrent encore une fois la mauvaise humeur de Rafael. Antonio le laissa pour aller faire la sieste, et Rafael, par désœuvrement et par ennui, se décida à se coucher.

Quand il sortit, vers six heures, un grand tumulte emplissait les rues. On attendait une musique militaire de Perpignan, que la municipalité avait invitée aux courses. Sur la place de la gare, où Antonio avait donné rendez-vous à Rafael, il y avait foule. La passion politique excitait encore l'enthousiasme populaire, car le parti libéral voulait profiter de l'occasion pour manifester en faveur de la France et de la République. Enfin les journaux parlaient depuis quelque temps d'une alliance franco-espagnole, et les gens du peuple et de la petite bourgeoisie y voyaient la fin de la guerre de Cuba et le renversement de la dynastie.

La foule, sans être encore tout à fait prête pour les expansions patriotiques, était remuante et joyeuse. Le train venait d'entrer en gare, les dernières voitures du cortège traver-

saient péniblement les masses compactes. Une agitation se produisit vers les grilles, qui reflua d'un bout à l'autre du terre-plein. Tout à coup des instruments éclatèrent et l'air de *Carmen* s'enleva en un essor triomphal. Les ondes vibrantes s'abattirent sur la foule, la roulèrent dans un chant de vertige et, tandis que les chairs s'émouvaient vaguement, toutes les bouches s'ouvraient pour aspirer le souffle de la joie qui passait, et des images de pompe et de magnificence emportaient les têtes. Les musiciens apparurent dans l'éclat fulgurant des cuivres, avec l'uniforme de l'artillerie française, que les yeux du peuple revêtirent de toute la splendeur des choses inconnues. Entouré d'une bande de bambins qui précédaient les tambours, un enfant, pieds nus, dansait devant le cortège, en balançant des palmes. Les hommes applaudirent, les femmes agitèrent les ombrelles et les éventails. Une immense acclamation s'éleva. Les musiciens passèrent dans le vent farouche de leur chant, comme une nuée de tempête. Les coups retentissants du rythme frappaient sur les cœurs battants, et derrière eux, montait une grande houle d'amour.

Rafael se sentit fier de l'enthousiasme d'Antonio qui, à la vue des uniformes, avait recommencé à parler de la France. Cet air de *Carmen* qu'il avait entendu au théâtre d'Alger, les souvenirs voluptueux de Bougzoul qu'il réveillait chaque fois en lui et ces costumes des musiciens qui lui rappelaient son Afrique le mirent aussitôt à l'unisson de la foule et lui donnèrent un appétit de plaisir.

Ils suivirent le mouvement du peuple qui descendait vers la ville par la *Bajada de San Francisco* et, pour se divertir jusqu'à l'heure du dîner, ils entrèrent au *Café d'Espagne*. Un long couloir tapissé de glaces, qui conduisait à un vaste hall au plafond vitré, fit supposer à Rafael que c'était là le légendaire café dont avait parlé le marchand d'espadrilles. Au centre, un jet d'eau rafraîchissait l'air, et, dans le fond, les valses d'un orchestre continuaient les musiques de la rue. Des paysans endimanchés, des ouvrières en cheveux, qui sortaient à peine de leurs fabriques, se pressaient aux mêmes tables que des gens en toilette recherchée couverts de breloques et de bagues. Les jeunes filles mangeaient des *mantecados* avec des biscuits; les hommes, le cigare à la bouche, dosaient

savamment les mélanges de leurs boissons fraîches; et tout ce monde bigarré se coudoyait sans nul respect humain, avec cet admirable sens de l'égalité dans la force et la beauté du sang qu'ont tous les Espagnols.

Il faisait nuit quand Rafael et Antonio sortirent pour aller dîner à la *casa de huéspedes*, car on dîne très tard en Espagne. A table, Rafael eut la joie de rencontrer un Algérien de connaissance, un jeune homme d'une vingtaine d'années, le fils d'un épicier de Boufarik, chez qui il avait coutume de passer depuis qu'il faisait la route de Laghouat. Le jeune homme, dont le père était napolitain et la mère espagnole, avait profité des fêtes pour venir visiter une vieille tante qui habitait aux environs de Valence. Rafael fut tout à fait de son avis quand il l'entendit médire de l'Espagne, du mauvais état des routes, du peu de confort des hôtels, de la misère générale du pays. Élevé à l'école primaire, membre d'une Société de gymnastique et d'un orphéon, il affichait un grand mépris pour tout ce qui n'était pas la France et se répandait en propos patriotiques. Antonio l'écouta volontiers et se mit à discuter avec lui, à la grande satisfaction de Rafael, que les théories ennuyaient.

L'air riant et l'animation de la salle à manger lui faisaient oublier le délabrement et l'indigence de sa chambre. Il y avait encombrement : outre les habitués, petits fonctionnaires ou officiers pauvres, des gens aisés qui étaient accourus de tous les coins de la province. Tout ce monde, très paré, était en liesse. On parlait avec chaleur des courses du lendemain, on se disputait sur les noms de Guerrita et de Mazzantini. La table, malgré sa vaisselle vulgaire, resplendissait de l'éclat des beaux fruits qui montaient en pyramides sur des coupes. C'était tout le trésor des riches jardins de Valence. Entre des corbeilles de pêches et d'abricots, une énorme pastèque découpée en tranches, montrait ses chairs rouges qui semblaient fondre comme une neige, sous les feux du gaz. Éclatantes, savoureuses et fraîches comme les beaux fruits de la table, des servantes, en robes de percale décolletées, aux courtes manches bouffantes, allaient et venaient en frôlant les convives de leurs bras nus.

Dehors, quand Rafael sortit avec Antonio, il retrouva le

même air de fête et la même mollesse répandue dans l'air : ce fut presque l'unique moment où il connut Valence et où il l'aima.

Les tramways, chargés de monde, roulaient vers l'*Alameda* illuminée. Des jeunes filles qui passaient en se tenant par le bras, laissaient derrière elles une odeur de jasmins. Des chanteurs qui s'accompagnaient de guitares ou de mandolines débouchaient des rues avoisinantes. La foule, en groupes serrés, d'un seul mouvement lent et grave, dévalait par les rues et les ponts du Guadalaviar. Sur l'autre rive, les masses confuses des arbres de l'*Alameda* apparurent dans la lueur intense des lampes électriques, et la rumeur douce qui montait de la fête s'apaisait avec le rayonnement des lumières dans la tiédeur de la nuit.

Quand Rafael se fut engagé avec Antonio sous les allées de la promenade, il s'étonna de ne rencontrer qu'un très petit nombre de ces baraques qui forment à peu près toutes les foires françaises. En revanche, le long de l'allée principale, s'échelonnaient des pavillons richement décorés, où les femmes, en toilettes de soirée, regardaient passer la foule, assises dans des fauteuils, du haut d'une espèce de terrasse. Chaque pavillon était d'un style différent, gothique, mauresque, chinois ou japonais ; et chaque corporation avait le sien. Il y avait celui de l'aristocratie et celui des négociants, celui du *Cercle libéral* et celui du *Cercle conservateur*, et ainsi de suite jusqu'au bout de l'avenue.

Les promeneurs s'arrêtaient, examinaient les femmes ; les ouvrières et les filles du peuple s'extasiaient sur leurs toilettes, tandis que celles-ci, dans la lumière bleue qui tombait des globes électriques, immobiles sous leurs mantilles et leurs bijoux, jouaient de l'éventail d'un air indifférent. C'était comme une cour qui se pressait à leurs pieds ; et, à vrai dire, elles étaient presque toute la fête, ces belles femmes ainsi exposées dans leurs parures à l'admiration de tout un peuple.

Derrière elles, des couples tournoyaient au rythme des danses ; et ces valses démodées de Strauss, exécutées par des orchestres naïfs, prenaient une distinction imprévue dans ce cadre merveilleux.

Rafael, grisé par la musique, s'attabla avec Antonio dans

un estaminet en plein vent. Il enviait les valseurs qu'il voyait glisser sous les lustres des pavillons; et il se rappelait le temps de ses folies à Médéa, avec son ami Pepico. Comme c'était loin, tout cela! Comme c'était différent, surtout! La noblesse du spectacle l'humiliait, sans qu'il se l'avouât. Il se sentait un étranger, un barbare grossier, au milieu de toutes ces belles choses. Antonio lui montrait les filles qui passaient au bras de leurs amoureux: puis il se mit à lui parler de sa maîtresse à lui, avec une telle ferveur d'accent que Rafael se rapprocha pour mieux l'entendre. Après les émotions de cette journée, dans cette trépidation de plaisir et ce chatoiement des lumières, leur sympathie mutuelle se rejoignait enfin complètement: ils se comprenaient comme deux amis. Antonio s'ingéniait à louer sa maîtresse, il l'ornait d'épithètes étincelantes comme des joyaux. D'un geste de sa main fine il dessinait la courbe de ses seins: et Rafael, subjugué, regardait la caresse de la main avec des yeux avides.

C'est sans doute pourquoi il ne rentra pas à l'hôtel cette nuit-là. Antonio le conduisit dans une petite maison basse, rue Don Juan-d'Autriche, où une vieille les reçut avec une grande politesse et, quelques instants après, leur ramena des femmes...

Le lendemain, dès le matin, Rafael s'était empressé de se procurer une place « à l'ombre » pour la première course. Comme il s'y attendait, il se passionna tout de suite. Seul l'éventrement des chevaux l'écœura et il ne put s'empêcher de le dire à Antonio, ce qui le fit traiter de *gavacho*[1] par une femme.

Le dernier taureau avait été dédié par Mazzantini à la musique française. Une équipe de mules pimpantes venait de traîner la bête morte à travers la piste. Comme il avait fallu plusieurs coups pour la tuer, un ruisseau de sang coulait sur le sable, et les valets de *toril* ne parvenaient pas à l'effacer sous la sciure qu'ils jetaient à pleines poignées. L'engagement avait été très chaud. Le public, encore frémissant, trépignait.

Alors Mazzantini et Guerrita, sur la même ligne, traversèrent l'arène, suivis de leurs *cuadrillas*. Arrivés devant la loge de la *presidencia*, dans laquelle étaient les musiciens français, ils saluèrent, la toque à la main. Aussitôt les musiciens attaquèrent l'hymne royal espagnol. On l'écouta en silence; mais

1. Terme de mépris par lequel on désigne les Français.

avant même qu'il fût fini, des voix furieuses s'élevèrent réclamant *la Marseillaise*.

— *La Marseillaise, la Marseillaise!* reprit la foule, en une clameur formidable, ininterrompue.

Les cuivres jouèrent. Dès les premières notes les trente mille spectateurs étaient debout. Ce fut du délire. Les prunelles s'allumaient, les bras s'agitaient, les chapeaux volaient par-dessus les banquettes: ceux des gradins inférieurs enjambaient les barrières en criant :

— Vive la France !

Rafael, bousculé par ses voisins, souriait à la vue du tumulte. Il restait froid au milieu de ce terrible enthousiasme, par la contradiction qui le faisait rire au théâtre quand les autres pleuraient. Un vieillard, qui était à côté de lui, l'injuria à cause de son calme :

— Eh ! je suis plus Français que vous, — dit Rafael en haussant les épaules.

Et montrant à Antonio un flot d'hommes qui roulait des hauteurs en brisant les appuis des banquettes :

— Si on ne dirait pas qu'ils veulent assommer quelqu'un !

Une sorte de frénésie poussait les masses hurlantes au milieu de l'arène, où les artilleurs français étaient descendus. On les portait en triomphe ; les femmes, plus exaltées encore que les hommes, leur offraient des bouquets. Dans les acclamations éperdues, on sentait les cœurs gonflés et les larmes prêtes à jaillir. L'hystérie des foules les précipitait en aveugles sur l'objet de leur amour, au risque de l'écraser dans leur étreinte ; et, au milieu de ce cirque encore tout chaud de carnage, où l'on piétinait dans une boue de sang, ce cri de fraternité poussé par une ville entière était effrayant à entendre comme un rugissement de haine. Au dehors, les sifflements des trains dans la gare toute proche se mêlaient par instants à l'immense clameur, et l'on entendait le roulement sourd des wagons sur les rails se prolonger en un grondement de tonnerre.

Malgré le souvenir désagréable qu'il avait gardé de cette scène, Rafael ne manqua pas une course, les jours suivants. C'était d'ailleurs son unique distraction. Il ne savait comment employer ses matinées, et, le soir, sans Antonio, il serait allé

se coucher dès neuf heures, tellement tout l'ennuyait et l'excédait. Les heures tardives des repas, les boissons sucrées des cafés, jusqu'aux méandres inextricables des petites rues, où il se perdait, lui faisaient regretter de plus en plus d'avoir quitté l'Afrique. Le dernier soir qu'il passa à Valence, il ne cessa de songer à Bacanete et à Pepico ; et, supputant les étapes, il conclut qu'ils devaient être à Bou-Cedraya, chez Patrocinio l'alfatier. Au milieu des splendeurs du *Café d'Espagne*, il leur envia la soupe aux *garbanzos* et l'eau glacée du puits.

Aussi, les courses finies, s'empressa-t-il de partir pour Castellon-de-Rugat, malgré les instances d'Antonio, comme si, en même temps que sa famille, il allait retrouver là-bas quelque chose d'Alger. A la portière du wagon, il regarda se dérouler jusqu'à Jativa la fameuse *huerta* de Valence avec ses champs de maïs, ses arbres fruitiers, ses palmiers et ses orangers. C'était une Mitidja plus grande, plus fertile, plus arrosée. Les noms arabes des stations, Benifayot, Alginet, Beniganim augmentaient l'illusion ; et Rafael s'attendait presque à voir surgir Beni-Mered, avec sa colonne et ses lauriers roses.

A la station de Puebla-de-Rugat, un de ses cousins l'attendait. Deux petits ânes devaient leur servir de montures jusqu'à Castellon, qui était encore éloigné de plus d'une lieue.

Rafael éprouva quelque répugnance, quand il fallut s'installer à califourchon sur sa bête :

— En voilà, un pays ! dit-il à son cousin. Il n'y a pas seulement d'omnibus, chez vous autres...

Mais, à côté d'eux, un jeune homme très élégamment vêtu s'apprêtait à en faire autant, après avoir essuyé avec son mouchoir ses bottines de cuir jaune. C'était un hobereau des environs qui revenait, lui aussi, des fêtes de Valence. Il disposa sur le dos de son âne une espèce de tartan à franges, puis il s'y assit, les jambes pendantes, à la façon des meuniers. D'une main il prit la bride, de l'autre, il tenait une ombrelle à doublure verte. De nombreuses bagues étincelaient à ses doigts. Il talonna la bête et partit au trot en criant un bonjour amical aux deux jeunes gens.

L'exemple décida Rafael, qui tout d'abord voulait faire la route à pied, tellement il avait peur de paraître ridicule sur son âne.

Ils suivirent un sentier qui s'enfonçait entre des dunes de sable rouge, où s'accrochaient de loin en loin des pins en parasol à moitié déracinés. C'était l'aridité du sud africain. Des cailloux s'éboulaient, dans les descentes, sous les pas des ânes ; on traversait des lits de torrents desséchés et toute la terre apparaissait d'une misère farouche, comme entre le Camp-des-Zouaves et Boghari. Le sentier étant fort étroit, Rafael ne pouvait guère causer avec son cousin qui le précédait. Mais. à mesure qu'ils se rapprochèrent du village, la piste devint plus large : ils commencèrent à cheminer côte à côte.

Rafael plaisanta les mauvaises routes d'Espagne, les attelages et les auberges. Son cousin l'écoutait, bouche béante, l'air timide et un peu scandalisé. Il avait environ vingt ans. Carré d'épaules et de visage, il offrait tous les traits de leur famille et lui ressemblait étonnamment. A chaque instant il rougissait, et sous l'afflux du sang, on voyait s'allumer dans sa chair rose les petits poils d'or de ses lèvres. Il rougit bien davantage, quand Rafael, pour le forcer à parler, lui demanda :

— Eh, bien, Juanete, tu veux venir en Afrique avec moi?...

Il baissa la tête avec un petit rire d'enfant honteux, puis il finit par répondre, en regardant son cousin à la dérobée :

— Ah ! si le père voulait, je m'en irais bien avec toi, Rafaelete! parce que; vois-tu, je m'ennuie, oh ! je m'ennuie bien ici... on ne travaille plus chez nous, tandis qu'avec toi...

Sans oser achever sa phrase, il fixa sur Rafael ses yeux candides, où celui-ci vit monter une naïve admiration avec un élan de confiance toute fraternelle.

Dès lors, ils furent amis. Juan, tout à fait à l'aise, causa. Il lui parla du village, des siens surtout. Il avait un frère aîné et quatre sœurs, dont la dernière encore toute petite. Une vieille tante, sans enfants, habitait une maison à côté de la leur ; c'était une tante de son père. Rafael se rappela, en effet, avoir entendu sa grand-mère, la *tia* Pepa, parler de cette belle-sœur comme d'une terrible femme. Elle n'avait jamais voulu quitter l'Espagne, même au plus fort de la famine, et, au ton respectueux dont Juan la nomma, il comprit qu'elle était pour eux tous une manière de personnage.

Tout à coup, comme si une angoisse l'oppressait, il demanda à Rafael :

— Vous autres, en Afrique, est-ce qu'on vous envoie à Cuba ?...

Rafael était abasourdi de cette question inattendue. Il fut obligé de lui expliquer que l'Afrique appartenait aux Français, et que ceux-ci ne se souciaient point de Cuba. Ces propos le jetèrent dans un grand étonnement : il ne pouvait admettre que l'Afrique ne fût point une propriété personnelle de la Reine régente. Il ne retint et ne comprit qu'une chose : c'est que Rafael n'irait point à Cuba :

— Tu es bien heureux, toi ! dit-il le cœur gros. Moi, je vais tirer au sort cette année. On m'enverra là-bas, comme les autres... Je ne reverrai plus ma patrie...

Le village venait d'apparaître, au sommet d'une petite colline en pente douce. Les maisons antiques, percées de fenêtres semblables à des meurtrières, se resserraient sur un étroit espace. Dans la pénombre du crépuscule, les murs grandissaient, se tassaient autour du clocher, et l'on eût dit une de ces cités symboliques que les statues de saints, sous les porches des cathédrales, tiennent dans leurs mains de pierre comme des ex-votos. Le jeune croissant de la lune brillait au milieu d'un ciel d'une limpidité et d'une douceur inexprimables ; on distinguait la belle couleur verte des champs de maïs, qui s'étendaient autour du village comme une oasis de culture. Une grande paix enveloppait toutes choses ; à peine de loin en loin un petit bruit d'eau courant dans les rigoles des champs.

Rafael, à la vue de cette terre où son père était né, éprouva une sorte de peur. Dans ce silence nocturne, où sonnait étrangement la rumeur de leurs voix, le cœur lui battait comme s'il allait réveiller un mort.

En haut de la colline, des hommes qui prenaient le frais étaient accroupis sur une seule ligne qui occupait toute la largeur du chemin. Ils se dérangèrent pour laisser passer les deux voyageurs, en leur adressant un *bona nit*[1] d'un ton sinistre.

— En voilà des figures de brigands ! dit Rafael, que ces façons primitives inquiétaient.

Ils entrèrent dans une ruelle étroite, pavée de durs cailloux, et tout de suite Juan montra la maison de famille à

1. « Bonne nuit », en valencien.

Rafael. Son oncle était assis devant la porte. Une petite fille jouait à ses pieds. Sitôt qu'ils furent en présence, Rafael crut voir son père et il l'embrassa de tout son cœur, comme il n'avait jamais embrassé personne, pas même sa mère, le lendemain de la scène où il avait failli tuer Pepa.

Une petite femme maigre et vêtue de noir arriva aussitôt : c'était sa tante. Elle lui souhaita la bienvenue d'une façon si simple et si noble à la fois qu'il en fut gêné et ne sut que répondre. Mais l'aînée de ses cousines, une belle fille rieuse, lui rendit un peu de son assurance.

On l'introduisit dans la principale pièce, dont la rusticité l'étonna et lui inspira quelque mépris. On aurait dit une grange. Pas de fenêtres. Seule, la porte ouverte éclairait l'intérieur. Le sol était formé de terre battue ; au fond, était l'entrée des écuries, et, de chaque côté, les pièces où l'on couchait. Une grande jarre pour la provision d'eau, de pauvres ustensiles de cuisine pendus aux murs, quelques chaises de paille et des tabourets de bois. Au milieu de cette misère, la mère, redressant sa petite taille dans sa robe noire, allait et venait, donnant des ordres à ses filles et accomplissant ses besognes de ménage avec des gestes si mesurés et si graves qu'on l'aurait prise pour une dame.

Mais les étonnements de Rafael redoublèrent quand on le convia à se mettre à table. Il ne vit qu'un petit guéridon carré autour duquel on avait disposé quatre tabourets pour lui, son oncle et ses deux fils, dont l'aîné allait rentrer des champs. Les femmes servaient les hommes et mangeaient à part, après eux. Une grande soupière contenait la *paella*, le mets national, le plat des jours de fête, — un mélange de riz au safran, de volaille et de porc salé. Quatre couteaux, un verre, une cruche d'eau complétaient le service. Juanete apporta de la cave une autre cruche de vin, pour Rafael et pour son père, car son frère et lui, non plus que les filles, n'en buvaient jamais.

Le père dit le *Benedicite*, puis il coupa le pain après y avoir tracé une croix avec son couteau ; il en rompit un petit morceau et mit la main au plat en engageant Rafael à l'imiter. Il trempait sa bouchée de pain dans la *paella* et, du pouce, appliquait dessus un débris de viande qu'il mangeait ensuite.

Rafael, qui ne savait pas se servir de ses doigts, était fort embarrassé. Il se sentait dépaysé de plus en plus. Ces vieilles coutumes, que les siens avaient oubliées, mais surtout l'air austère de la maison l'indisposait. Il plongeait maladroitement son pain dans la soupière, pour ne pas faire d'affront à son oncle ; mais sa tante, qui l'observait tout en servant les convives, lui apporta, sans rien dire, une fourchette d'étain. Le père remplit de vin l'unique verre, méticuleusement, comme s'il versait une liqueur précieuse. Il y goûta et le passa ensuite à Rafael, tandis que Juanete buvait une gorgée d'eau dans la cruche.

Cependant Rafael faisait effort pour répondre à son oncle, qui l'interrogeait sur sa mère, sur son autre oncle établi aux environs de Cherchell. Puis il passa à ceux du village qui avaient émigré en Afrique et qu'on n'avait plus revus depuis. De temps en temps, la mère s'arrêtait pour écouter. La belle fille rieuse, s'étant postée devant Rafael, le regardait comme si elle buvait ses paroles. La dernière, une enfant de dix ans, se serrait contre ses genoux et lui caressait la main. Alors, soutenu par le regard de sa cousine, heureux des caresses de l'enfant, Rafael se lança et, comme il arrivait toujours, il se grisa vite de ses phrases sonores. Il sentait qu'autour de lui tout le monde était ébloui de sa présence et de sa faconde, du ton d'assurance et de liberté dont il parlait.

— Vous auriez dû rester en Afrique ! — dit-il tout à coup à son oncle ; et, par allusion à la misère du logis : — on gagne de l'argent là-bas... Laissez venir avec moi Juanete, vous verrez s'il vous en ramasse ! Même une fille, comme Remedio, — ajouta-t-il en désignant sa cousine, — peut se faire, en étant servante, jusqu'à huit et neuf douros par mois... Et on mange du pain blanc, chez nous !...

Le vieux regarda honteusement le pain de seigle qu'il tenait à la main :

— Oui, oui, je sais, dit-il, je me rappelle... Ah ! ça n'est guère comme ici !... Je ne cultive plus que juste ce qu'il nous faut pour manger : les impôts vous prennent tout. Ils ont même imposé le vin !... Si ce n'est pas un sacrilège ! Imposer le vin du bon Dieu ! Et les *consumos !* Tu ne sais pas ce que c'est, toi, Rafael, les *consumos* : il faut payer à l'entrée des villes

pour tout ce que vous amenez, une poule, un chou, un cruchon d'eau-de-vie. Un coq, qui coûte ici quinze sous, en coûte trente à Jativa. Aussi les ouvriers n'en mangent plus...

Le fils aîné venait de faire son entrée avec deux mulets chargés de fourrage. Les bêtes traversèrent la salle pour gagner l'écurie qui était au fond, frôlant Rafael au passage et culbutant les chaises. Le nouvel arrivant les confia à Juanete et vint embrasser son cousin. Il était maigre et décharné comme sa mère, la peau noire de soleil, le crâne élevé en pain de sucre, avec une chevelure épaisse et dure qui tombait sur le front : — le vrai type du paysan valencien, robuste et têtu, l'œil atone et sans idée, comme celui des bêtes qu'il menait. Rafael éprouva tout de suite pour lui une répulsion très vive, et son affection pour le cadet s'en accrut.

L'aîné se mit à table, après avoir lavé ses mains ; puis les femmes commencèrent leur repas, tandis que Rafael et son oncle continuaient à causer. Quand le dîner fut fini, la mère se leva, il se fit un silence et, devant les hommes découverts, elle se mit à dire les grâces ; après quoi, elle tira un rosaire de sa poche, pour réciter une dizaine de chapelet. Elle commença l'*Ave Maria ;* toute la famille répondait, sans nulle hâte, d'un ton bas, pénétré : « *Sancta Maria, mater Dei !...* » Le murmure de la prière remplissait la salle et expirait en un balbutiement candide sur les lèvres de la plus petite.

Sancta Maria, mater Dei !... Rafael, qui ne savait plus cette prière, s'indignait de la longueur du rosaire, qui lui parut interminable. L'oraison finie, les enfants s'approchèrent du père et de la mère dont ils baisèrent la main, depuis le grand fils aîné jusqu'à la dernière de la famille. Ce rite patriarcal, qu'il n'avait jamais vu chez son père, jeta Rafael dans une profonde stupeur.

C'était la coutume que les filles allassent se coucher, sitôt la prière dite ; mais elles restèrent, ce soir-là, pour faire honneur à leur cousin. D'ailleurs, des voisins arrivaient, les uns par curiosité pure, les autres pour savoir des nouvelles de leurs parents d'Afrique. Il fallait les recevoir, leur donner des chaises. Remedio s'en alla à la fontaine chercher de l'eau fraîche, puis elle offrit la cruche au plus ancien de l'assistance, qui la passa au plus proche : chacun but une gorgée à la ronde.

Seul Rafael fumait une cigarette. Il trônait au milieu des groupes, répondant aux uns et aux autres, vantant l'Afrique, conscient de la voir et de la décrire plus belle qu'elle n'était, mais parlant quand même, entraîné par le rythme de ses phrases. Sa prestance et son grand air firent une impression des plus favorables. Les voisins partirent enchantés et, le lendemain, tout le village savait que le fils de Ramón était arrivé.

Rafael se réveilla très tard, ayant fort mal dormi. On lui avait donné, dans la plus belle pièce, le lit le plus somptueux de la maison : des images de dévotion décoraient les murs, des coffres semblables à ceux des Arabes, revêtus de ferrements et de cuirs multicolores, s'alignaient dans le fond. Le traversin de son lit était agrémenté, à l'un des bouts, d'une longue broderie qui tombait jusqu'à terre, mais le matelas était si dur, et il avait la tête si basse qu'il ne put fermer l'œil avant le jour.

Quand il se fut lavé à la fontaine, les deux fils étant déjà partis pour les champs, son oncle le conduisit chez la grand' tante, qui habitait quelques maisons plus loin. Rafael vit une vieille femme aux traits sévères, mais ayant conservé une allure vive, un peu saccadée. De gestes et de propos impérieux, on devinait qu'elle était accoutumée à une obéissance respectueuse de la part de toute la famille. Elle accueillit Rafael d'un ton jovial. Sa voix rude sonnait comme celle d'un homme.

L'intérieur de son logis était en tout semblable à celui de l'oncle Juanete. Le même petit guéridon, avec une soupière de *paella* fumante attendait les deux visiteurs. La grand'tante les força de s'asseoir en les engageant à manger, bien que Rafael assurât qu'il n'avait pas faim. Elle-même les servait, remplissait leur verre avec une espèce de fiasque à long bec recourbé, et, tandis qu'ils buvaient, promenait sur la table et sur la soupière une époussette en papier, pour chasser les mouches.

Elle était très bavarde. Elle ne cessait d'interroger Rafael, voulant tout savoir, — et ce qu'était son métier, et sa mère, et Pascualete, celui qui, comme Ramón, n'était pas revenu en Espagne... Elle hochait la tête quand Rafael célébrait l'abondance et la richesse de l'Afrique. Par plaisanterie, il ajouta en regardant son oncle :

— Même que je vais emmener Juanete avec moi!...

— Qu'est-ce qu'il irait faire avec toi? répliqua sèchement la vieille. D'abord, il faut savoir parler comme les *Maures*, dans ce pays-là...

— Mais non, dit Rafael, on parle le français...

— Le français, le français!... N'empêche, ce n'est toujours pas une langue de chrétien... Et puis, il n'y a pas d'églises, chez vous autres...

Rafael protestait qu'il y avait des églises en Afrique, peut-être même plus belles qu'en Espagne, ce qui calma un peu la grand'tante: mais elle repartit aussitôt :

— Allez-vous à la messe, au moins, puisque vous avez des églises?...

En même temps, elle coupa un morceau de pain et alla le donner à un mendiant qui débitait ses patenôtres sur la porte.

Rafael répondit que, pour sa mère, il ne savait pas: quant à lui, il n'y allait jamais, à la messe: il n'avait pas le temps: le métier avant tout!...

— Comment! tu ne vas pas à la messe! exclama la vieille d'un ton de stupéfaction douloureuse.

Elle joignit les mains; puis, se redressant de toute sa taille, comme si elle allait dire une chose solennelle:

— Qui ne va pas à la messe renie le Christ, et, sans le Christ, qu'est-ce que c'est que le monde?... Ah! misère, misère!...

Puis, se fâchant pour tout de bon :

— Alors, tu vois bien que j'avais raison, vous êtes des *Maures* là-bas, vous ne croyez pas au Christ...

Elle parlait d'un ton véhément, où se retrouvait comme un écho des prônes qu'elle avait entendus. Rafael souriait, moitié amusé de sa colère, moitié vexé de ses reproches. Il fallut qu'il promît, avant de partir, d'aller à la messe; et même, la vieille lui cria de sa porte, comme il s'éloignait:

— Tu diras à ta mère et à Pascualete qu'ils sont des hérétiques, s'ils ne vont pas à la messe!...

Il rit tout haut de la sortie de la grand'tante: mais le silence de son oncle lui fit sentir qu'il était seul de son avis. Cependant l'oncle s'empressa de le montrer à tout le village, qui lui fit une véritable ovation. Les femmes, accourues aux fenêtres, le

saluaient. On chuchotait, d'un groupe à l'autre : « *Es el Moro*... C'est le Maure d'Alger, le fils de Ramón... » Beaucoup même s'étonnaient que Rafael n'eût pas la peau toute noire.

Des hommes se joignirent à eux et tout un cortège les accompagna jusqu'à la fontaine qu'on venait de construire de l'autre côté du village, sur la route provinciale : c'était une curiosité que Rafael dut admirer. De là, on le conduisit à une fabrique de jarres, — la seule industrie du pays, — et on le présenta au maître potier. Après quoi, il n'y eut plus rien à voir.

Les jours suivants furent intolérables pour Rafael. Il sentait un abîme entre lui et ses parents ; jamais il n'arriverait à les comprendre, ni à vivre de leur vie. Et puis, que faire, dans ce morne village engourdi de soleil ? Il détestait trop les travaux des champs pour aider ses cousins. L'unique café était désert et on n'y trouvait aucune des boissons d'Algérie : rien que de la limonade et de l'anisette. Rafael n'eut d'autre distraction que de causer le soir avec Juanete. Il lui démontrait combien son existence était misérable : avait-il envie de croupir jusqu'au bout dans cette misère ? La veille de son départ, il lui fit promettre de s'embarquer, à la première occasion, pour Alger, même malgré son père, malgré les fureurs de la grand'tante.

Il partit chargé de commissions et de lettres que ceux de Castellon adressaient à leurs parents d'Afrique. Une mauvaise diligence le conduisit à Altea, une petite ville de la côte, entre Alicante et Valence, où le bateau devait faire escale pour embarquer des fruits.

A Altea, il retrouva le fils de l'épicier de Boufarik : Alger lui parut plus proche. Tous deux se confessèrent leur désillusion de ce voyage ; et ils se mirent à récriminer contre cette Espagne maudite, où ils juraient bien de ne jamais revenir.

Sur la plage, il y avait des montagnes de melons et de pastèques, des poires et des pommes en tas, et jusqu'à des chapelets d'oignons et d'échalotes. Passagers et légumes s'entassaient dans une barque qui allait et venait entre le rivage et le bateau arrêté sur ses ancres au milieu de la baie. Une bande de jeunes gens accompagnés de mères en larmes arriva juste pour le dernier voyage :

— Tiens ! dit l'épicier à Rafael, en voilà encore qui se sauvent pour ne pas aller à Cuba !

Les jeunes gens se précipitèrent, affolés par la cloche qui sonnait sur le navire. Ils bousculèrent, en pénétrant dans la barque, une femme enceinte, qui ne parvenait pas à se hisser et qui demandait de l'aide d'un ton lamentable : Rafael ne put s'empêcher de dire :

— En voilà, des sauvages ! Ils traitent les femmes pire que les Arabes...

Et ce furent ses adieux à l'Espagne.

Il passa la nuit sur le pont, comme au départ. La soirée fut étincelante et chaude, sans un souffle d'air. Vers quatre heures du matin, une humidité tiède qui le transperça lui fit ouvrir les yeux. La coupole de Notre-Dame-d'Afrique était devant lui. Le long de la route de Saint-Eugène, les files des réverbères étoilaient l'ombre de points d'or. Il vit le faubourg avec ses toits rouges, puis Alger apparut dans les vapeurs bleuâtres, comme une ville de songe.

Le port retentissait déjà du roulement des camions et des claquements des fouets. Rafael, appuyé au bastingage, reconnut des camarades qui descendaient les rampes du boulevard au trot de leurs quatre chevaux. Il franchit vite le ponton et courut au café où se tenaient d'ordinaire les charretiers et les camionneurs. Il tomba sur Pepico, attablé avec d'autres amis de la carrière. A la vue de Rafael, ce fut une explosion de joie et de cris ; on lança les bérets en l'air.

L'enthousiasme factice le gagna, et, ne sachant auquel répondre, il répétait :

— Ah ! mon ami, si tu savais !... Il faut avoir vu ça, là-bas !...

En une minute, il avait oublié toutes ses rancœurs, — la misère de Castellon, les reproches de la grand'tante, les longs jours d'ennui. Il ne voyait plus que les jolies mules de l'arène avec leurs pompons de soie, et les femmes de l'*Alameda* sous leurs mantilles de dentelles. On faisait cercle autour de lui : grisé par ses souvenirs, emporté par ses phrases, il parlait de Valence comme un amoureux...

LOUIS BERTRAND

(La fin au prochain numéro.)

LA
RÉACTION THERMIDORIENNE
A PARIS

On a souvent esquissé, et avec agrément, le tableau de l'esprit public à Paris pendant la réaction thermidorienne, c'est-à-dire depuis la chute de Robespierre jusqu'à la fin de la Convention, et il y a sur cette époque une quantité d'anecdotes amusantes ou émouvantes, toute une littérature élégante, comme dans le livre de M. de Barante sur la Convention, ou tragique, comme dans les deux derniers volumes, d'ailleurs si estimables et sérieux, de Louis Blanc. Mais il ne semble pas que la physionomie de Paris, à ces moments de réaction politique et sociale, ait été encore marquée de traits assez nets, assez vrais, assez authentiques pour qu'un historien se la puisse représenter utilement, et cela vient à coup sûr de ce que tous les récits de la réaction thermidorienne à Paris, ont eu pour principale source des mémoires rédigés longtemps après les événements, sur des souvenirs forcément inexacts, surtout quant à la chronologie des impressions successives, et non pas sous le coup des sensations du jour.

Ces sensations quotidiennes, dont la notation est indispensable pour décrire véridiquement les vicissitudes de l'esprit pu-

blic dans cette ville de Paris, qui était alors vraiment une ville et une capitale, il n'est guère possible d'en trouver une image authentique que dans deux sortes de témoignages, trop peu consultés par les historiens jusqu'ici, à savoir les journaux quotidiens et les rapports de police ou administratifs. Sans doute les journaux sont autant de pamphlets, et le *fait divers* y est rare, surtout au lendemain du 9 thermidor; mais peu à peu, la liberté de la presse devenant enfin une réalité, les gazetiers, sans se faire déjà *reporters*, mêlent plus de récits et de descriptions à leurs diatribes, et, si l'on est patient, on arrive à entrevoir, dans les articles trop belliqueux et dans les narrations trop académiques des « papiers-nouvelles », la figure, le costume et les gestes des Parisiens de 1794 et de 1795, l'aspect de la rue, le Palais-Royal, les cafés, les salons, les faubourgs. Les rapports de police n'ont presque rien de *policier*, en ce sens qu'ils n'ont pas pour objet de moucharder bêtement et calomnieusement des ennemis du gouvernement, et aussi ne sont-ils pas l'œuvre de mouchards. D'honnêtes gens les rédigent, à savoir les membres de la « Commission de police administrative de la commune de Paris ». Cette Commission a été nommée par la Convention, pour remplacer la municipalité élue, guillotinée comme robespierriste. Remplacer, c'est trop dire : elle n'a presque aucun pouvoir, les Comités de gouvernement ayant reçu la charge d'administrer directement Paris. Ses fonctions sont principalement d'observer, et de noter ce qu'elle observe. C'est une agence de renseignements, et elle remplit ce rôle avec un zèle, non seulement civique, mais impartial et (semble-t-il) perspicace. Les inspecteurs de police et les officiers de paix, dont les bulletins lui servent à faire son rapport général quotidien, ont tout l'air de braves gens qui cherchent à bien voir tout ce qui se passe, à saisir et à transmettre tous les éléments de l'esprit public, sans flatter ni un homme ni une idée. Au milieu des passions déchaînées, ces agents se forment une sorte d'esprit critique, et ce n'est pas seulement au gouvernement d'alors, c'est aussi à l'histoire qu'ils se trouvent rendre un précieux service, par leurs récits patients et minutieux du train quotidien de la vie parisienne. Ils rectifient et complètent les gazettes, et celles-ci peuvent servir à colorer leurs

récits par des traits de passion, par une image plus vive de la lutte des partis. Je n'ai pas du tout l'intention, en ces quelques pages, de dégager de ces deux sources, rapports et journaux, le tableau du Paris thermidorien qu'elles contiennent : je voudrais seulement montrer, par des exemples, quel profit un historien habile en pourrait tirer.

I

Dans les anciens récits de la réaction thermidorienne à Paris, on voit surtout la rixe quotidienne des montagnards et des modérés, les muscadins, les collets verts et noirs, les cadenettes retroussées, la belle Cabarrus. Dans les sources que je signale, on voit aussi ces choses et ces personnes, et je les y montrerai, mais on y voit d'abord et surtout la famine. Paris a faim, Paris ne mange pas à sa suffisance, Paris se meurt d'inanition : voilà, dans les journaux et les rapports, le fond de l'histoire de Paris depuis la chute de Robespierre. Paris se résignera-t-il à mourir de faim? Paris se révoltera-t-il pour avoir du pain? C'est le problème qu'agitent les journaux et les rapports. C'est la grande question, l'obsédante et perpétuelle question : toutes les autres sont présentées comme en dérivant, ou comme y étant subordonnées.

Ainsi, d'après les rapports, pourquoi les ouvriers parisiens avaient-ils laissé faire le 9 Thermidor? Pourquoi n'avaient-ils pas défendu victorieusement ce Robespierre, leur idole? Parce que, le 5 thermidor, la commune robespierriste avait publié un tarif du maximum des journées de travail, tarif injuste, impopulaire, en ce qu'on ne l'avait pas établi sur le maximum du prix des comestibles et des objets de première nécessité. Quand les municipaux passèrent en charrette pour aller à la guillotine, les ouvriers les huèrent en criant : *F... maximum !* Le 13 thermidor, le Comité de salut public fit une proclamation pour dire « qu'il allait s'occuper des moyens propres à rectifier cette opération, afin que le prix de la journée de travail puisse être proportionné à celui des subsistances ». Cette promesse, qui d'ailleurs ne fut pas tenue,

suffit à tranquilliser les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau.

La patience des ouvriers fut très grande, et ils ne témoignèrent nulle hostilité au gouvernement thermidorien, tant qu'ils eurent du pain. Ils se soumirent sans trop de murmures au décret du 4 fructidor an II, qui supprimait l'allocation de quarante sous par jour accordée, sous Robespierre, aux citoyens indigents pour leur permettre d'assister aux assemblées de section. Quand, le 16 frimaire an III, le Comité de salut public, en arrêtant que la fabrication et la réparation des fusils à Paris seraient entièrement à l'entreprise, jeta sur le pavé les nombreux ouvriers que la République employait à cet effet dans ses ateliers, on craignit une sédition, et des patrouilles nombreuses parcoururent les rues. Une partie des ouvriers congédiés se réunirent pour protester; mais leur protestation ne fut pas écoutée, et ils se soumirent avec un calme parfait, sans écouter les muscadins, qui voulaient les rallier à leurs bandes militantes. Les lois qui interdisaient aux ouvriers toute coalition, toute grève, furent appliquées sans difficulté, comme le montre l'échec, au milieu de l'indifférence publique, des tentatives de grève des garçons boulangers (fructidor an II et vendémiaire an III), des ouvriers des messageries (vendémiaire an III), des allumeurs de réverbères (ventôse an III). Les inspecteurs signalent tous un bon esprit gouvernemental dans le peuple laborieux, pendant les six premiers mois qui suivirent la chute de Robespierre.

Pourquoi cet esprit des ouvriers, si docile, si résigné, si soumis à la Convention et aux Comités à la fin de 1794, se changea-t-il, presque brusquement, au début de l'année 1795, en un esprit d'opposition, de rébellion, sinon chez tous, du moins chez quelques-uns, qui vont, à deux reprises, entraîner les autres? Sont-ce les robespierristes qui prennent leur revanche? Le *Courrier républicain* dit que, le 27 ventôse an III, les bons citoyens dispersèrent, aux Tuileries, des groupes où « des tricoteuses de Robespierre parlaient du règne de leur bon ami, qu'elles trouvaient très salutaire, et où des hommes à grands sabres, qui leur avaient sans doute servi de souteneurs dans quelques lieux que la décence ne permet pas de nommer, appuyaient ou partageaient les discours de ces

femelles carnivores ». Mais ce n'est pas dans les faubourgs que se montrent ces prétendues tricoteuses, et les inspecteurs de police ne notent, à cette époque, aucune propagande robespierriste parmi les ouvriers. Non, ce ne sont pas les prédications jacobines qui rendirent impopulaire la Convention thermidorienne : ce fut la disette qui désaffectionna le peuple ; et cette disette commence presque à une date précise ; en tout cas, elle a une cause précise : je veux parler de la suppression du maximum, décrétée le 4 nivôse an III.

Tant que le maximum avait duré, la situation matérielle avait été tolérable à Paris. Sans doute, on se plaignait de la mauvaise qualité du pain et surtout des infractions au maximum : des citoyens murmuraient d'avoir dû payer le beurre quarante sous la livre, un chou dix à quinze sous, le lard cinquante sous et le petit-salé quarante sous. On souffrait de la pénurie de bois et de charbon. On souffrait aussi de la disparition de la petite monnaie. Mais enfin on pouvait vivre. Le maximum est supprimé : aussitôt la vie matérielle renchérit. Le bœuf se vend trente-quatre sous la livre ; le mouton, vingt-six sous ; le porc frais, quarante à quarante-cinq sous : les œufs, cinq livres dix sous le quarteron ; les pommes de terre, quarante sous à trois livres dix sous le boisseau ; le bois monte jusqu'à quarante-deux livres la voie (et il faisait un froid horrible[1]), et les charretiers demandent vingt à vingt-cinq livres pour le conduire ; les porteurs d'eau prennent trente sous par voie : un de ces petits fagots appelés *falourdes* coûte cinquante sous au lieu de onze ; le charbon, trois livres le boisseau : le savon, dix livres la livre ; le sucre, onze livres ; l'huile, trois livres ; la chandelle, cinq ou six livres. Le discrédit des assignats augmente en proportion : le louis vaut cent quarante livres. On se plaint qu'il faille payer tout six fois plus cher qu'avant la Révolution, et on commence à comparer la République à l'ancien régime, au détriment de celle-là.

1. Le 23 janvier 1795 (4 pluviôse an III), le thermomètre descendit à quinze degrés et demi au-dessous de zéro. Ces froids de l'hiver de 1794-1795, par leur durée et leur intensité, surpassèrent peut-être ceux des grands hivers de 1709, 1740, 1776 et de 1788 à 1789, d'après une communication du citoyen Messier, de la ci-devant Académie des sciences, dans la *Vedette* du 7 pluviôse an III.

Je n'ai pas parlé du prix du pain : c'est qu'il resta taxé à trois sous la livre. Depuis la suppression du maximum, les communes suburbaines venaient acheter leur pain à Paris. Cette exportation fut interdite, à la fin de nivôse an III, mais continuée clandestinement. Aussi Paris, dont l'approvisionnement était d'ailleurs le grand souci du pouvoir central, s'alarma-t-il, et en effet le pain manqua chez quelques boulangers. Un décret du 26 ventôse an III fixa la portion de chaque individu à une livre de pain, avec cette exception que chaque ouvrier chef de famille aurait droit à une livre et demie. Ce rationnement fit murmurer : *Point de pain, point de travail!* disaient les ouvriers (rapport du 27 ventôse), mais ils ne songeaient pas à se soulever. Les femmes les y excitaient, au contraire, provoquaient des rassemblements bruyants, où on déblatérait contre la Convention. Elles se plaignaient d'avoir à faire queue dès minuit (5 germinal). Bientôt, malgré la loi, on ne distribua plus qu'une demi-livre de pain, et tout le monde n'en reçut pas. Sous cette Terreur maudite, du moins on avait du pain, d'où ce cri : *Du pain et la Constitution de 1793!* que vint pousser, le 7 germinal, une députation de femmes à la barre de la Convention. On accorda un peu de riz, à deux liards l'once ; mais on n'avait ni bois ni charbon pour le faire cuire. Une pétition menaçante des Quinze-Vingts (faubourg Saint-Antoine) répéta devant la Convention, le 11 germinal, le vœu des femmes. On lit dans un rapport du même jour : « L'effervescence causée par la diminution de la quantité de pain accordée à chaque citoyen et par la peine qu'on a à s'en procurer fait l'objet des rapports de tous les inspecteurs qui ont surveillé les distributions de pain. Tous ont entendu, de la part des femmes et de la part de quelques hommes, des menaces et des injures ; d'autres femmes pleuraient et donnaient des marques de désespoir. Plusieurs boulangers n'avaient pas reçu leurs farines à huit heures du matin, ceux entre autres des sections de la Réunion, de l'Homme-Armé et de l'Indivisibilité. De là de vives inquiétudes... » D'autre part, le travail manquait aux charrons, menuisiers, serruriers.

Le 12 germinal au matin, la viande vaut sept livres dix sols la livre, et le beurre huit francs. C'est ce jour-là, et

pour ces motifs, qu'eut lieu cette première et célèbre insurrection de la faim, que la Convention vainquit assez aisément, je dirai tout à l'heure pourquoi.

II

Cette insurrection amena cependant la Convention à décréter que les ouvriers seraient favorisés dans les distributions de pain, de préférence aux autres citoyens. Mais la disette n'en continua pas moins. Un inspecteur écrit, à la date du 21 germinal : « Aux portes des boulangers des sections de la Fidélité et des Droits-de-l'Homme, beaucoup de murmures contre le gouvernement; plusieurs particuliers, qui paraissaient très échauffés, disaient : *Que l'on f... un roi, et qu'on nous donne du pain!* Chacun, mécontent d'attendre, paraissait les applaudir. » Le 24 floréal, « une femme, désespérée de n'avoir reçu que trois onces de pain, a dit hautement qu'il fallait un roi, et qu'elle voulait se tuer, ainsi que ses enfants ». Elles restent cependant républicaines en général, et on les a entendues dire (26 germinal) : « Donnez-nous du pain ou la mort ; tuez-nous plutôt que de nous faire languir ! Voudrait-on nous forcer à demander un roi? Eh bien, f..., nous n'en voulons point! » C'est le grand grief des faubourgs contre les conventionnels, traités de royalistes masqués : ils nous rendent malheureux pour nous dégoûter de la République.

Les étrangers qui arrivent à Paris ne peuvent, à première vue, croire à la réalité de cette famine. Les étalages des pâtissiers sont remplis de beaux petits pains dorés, appétissants ; on vend du pain partout, chez les coiffeurs, chez les merciers, sur des tables en plein vent, au Palais-Royal et dans les rues. Oui ; mais si la livre de pain coûte trois sols chez les boulangers, elle coûte dix livres chez les autres marchands (18 floréal). Quelques jours plus tard, il arrive qu'on n'a plus que deux ou trois onces de pain par personne (*Gazette française* du 28 floréal). Sans doute, c'est là une exception, un accident ; mais le 4 prairial an III, la distri-

bution n'est partout que d'un quarteron de pain avec du riz. Au *Qui vive?* des sentinelles, on répond tantôt : *Sans pain!* tantôt : *Ventre creux!* On lit dans le *Messager du soir* du 27 floréal : « Le nombre des suicides est véritablement effrayant dans cette malheureuse commune : il ne se passe guère de jour que des hommes ou des femmes au désespoir ne se précipitent dans la rivière. Le peuple est cependant assez tranquille ; tous les bons citoyens sont persuadés qu'une émeute tournerait entièrement au profit des terroristes, et, loin de procurer du pain, nous mettrait de nouveau obstacle à l'arrivage des subsistances. »

Mais les femmes n'étaient pas de cet avis ; elles « criaient contre la Convention en disant que les hommes étaient des f... c... d'endurer la faim, et qu'avec la même lâcheté, ils avaient laissé guillotiner bien des innocents sous leurs yeux. » Les femmes furent écoutées, et on vit les sanglantes journées de prairial an III, où la démocratie fut vaincue et terrassée pour tant d'années. On ôta leurs armes aux ouvriers, on emprisonna les plus ardents, et tout recours à la force devint impossible au peuple.

Paris, dès lors, semble calme : « Point de groupes, ni de rassemblements, si ce n'est autour des marchands de chansons, opérateurs et autres baladins. Calme parfait aux portes des boulangers, soumission entière aux lois de la Convention, respect des hommes, silence des femmes... » Mais on dit « que le nombre de gens qui se jettent à la rivière est si considérable qu'aux filets de Saint-Cloud, à peine peut-on suffire pour les en retirer ». (Rapport du 11 messidor an III.) C'est que la famine continue et s'aggrave. La ration de pain n'est plus (23 prairial) que de 4 à 6 onces par tête, et, si on veut acheter du pain ailleurs que chez les boulangers, c'est 16 livres que coûte la livre, et ce pain, inabordable au pauvre, s'étale partout, insultant à la misère et à la faim.

La dépréciation des assignats et l'enchérissement de toutes choses deviennent incroyables. La *Gazette française* du 3 vendémiaire an IV publie malignement le tableau qu'on va lire, et dont les détails sont en partie confirmés par les rapports de police :

	Prix des marchandises et des denrées en 1790.		en 1795.
Un boisseau de farine	2 liv.	» sols.	225 livres.
Un boisseau d'orge	»	10	50
Un boisseau d'avoine	»	18	50
Un boisseau de haricots	4	»	120
Un boisseau de pois ou de lentilles.	4	»	130
Demi-queue de vin d'Orléans . .	80	»	2400
Une voie de bois flotté	20	»	500
Un boisseau de charbon.	»	7	10
Une livre d'huile d'olive.	1	16	62
Une livre de sucre	»	18	62
Une livre de café.	»	18	54
Une livre de savon de Marseille.	»	18	41
Une livre de chandelle.	»	18	41
Une livre de cassonade.	»	8	41
Une botte de navets, carottes, etc.	»	2	4
Un beau chou	»	8	8
Une paire de souliers	5	»	200
Une paire de sabots.	»	8	15
Une paire de bas.	3	»	100
Un chapeau propre	14	»	500
Une aune de toile.	4	»	180
Une aune de drap d'Elbeuf. . .	18	»	300
Un quarteron d'œufs	1	4	25
Une livre de beurre.	»	18	30
Total. . . .	164 liv.	11 sols.	5148 livres.

Ces prix vont augmenter encore. Les inspecteurs de police rapportent qu'on n'a plus « que l'espoir de la mort », et cependant on se résigne. Les estomacs se font, semble-t-il, à cette diète. Le promesse d'une distribution d'une demi-livre de pain et de trois onces de riz remplit les Parisiens de joie. En fructidor an III, on arrive à donner trois quarterons de pain ; bien qu'on supprime la distribution du riz, le peuple se montre satisfait, et, à la veille de l'insurrection royaliste, ne se plaint plus que de la mauvaise qualité du pain. Cette insurrection du 13 vendémiaire, toute politique, n'est point causée par la pénurie des subsistances, et les ouvriers y soutiennent la Convention contre les sections. Bientôt un décret ôte aux riches la ration du pain, et, au moment où la Convention se sépare, la distribution du pain est de douze à qua-

torze onces. On ne voit plus dans les rues autant de ces malheureux émaciés et titubants, de ces squelettes ambulants, dont les journaux et les inspecteurs de police parlaient naguère avec pitié et effroi. Quand le Directoire s'installe, la vie matérielle à Paris est encore difficile, mais la famine a provisoirement cessé, du moins pour les ouvriers.

Les ouvriers, en effet, n'étaient pas, parmi les habitants, les plus à plaindre. Aucun document ne nous donne les chiffres exacts de leurs salaires, mais plusieurs témoignages semblent indiquer que ces salaires s'étaient élevés en proportion du prix des choses, ou peu s'en faut. Les plus malheureux étaient les petits rentiers des deux sexes, âgés, infirmes, incapables de travailler de leurs mains. Ceux-là, touchant leur rente en assignats, connurent la plus extrême misère, et, une fois leurs habits et leurs meubles vendus, n'ayant pas la force physique nécessaire pour faire queue toute la nuit aux portes des boulangers, furent réduits au désespoir. Il en est qui moururent de faim. D'autres se donnèrent la mort. La plupart se livrèrent à l'agiotage, cet agiotage que le peuple maudissait comme la cause de la dépréciation des assignats et de tous les maux, mais qui fit vivre toute une partie de la population, celle qui n'avait pas de métier manuel. Et par agiotage, on n'entendait pas seulement le jeu de Bourse ou le commerce du louis d'or, qu'on arriva à vendre trois ou quatre mille livres en assignats : on entendait aussi et surtout ce commerce de tous objets nécessaires à la vie auquel tant de gens se livraient pour vivre. Ainsi, on lit dans la *Gazette française* du 17 thermidor an III : « Il s'est formé, au milieu de cette grande ville, une petite république d'agioteurs, qui s'est accrue insensiblement et qui marche aujourd'hui de conquête en conquête. En ce moment, la République française est aux prises avec la république agiotante, sa mortelle ennemie, et le conflit est assez acharné pour qu'on doive penser qu'il s'ensuivra une catastrophe. C'est ce que chacun craint, et c'est à quoi chacun travaille. Le nombre est incalculable de ceux qui se sont mis au service de la république ennemie, parce que, en effet, elle paie amplement. Tel perruquier s'est fait marchand de sucre et de café ; tel cordonnier en chambre vend de la farine ; telle portière de l'huile, et tel

tailleur a un magasin de chandelles. Les denrées et les étoffes sont en partie montées du rez-de-chaussée au quatrième. Voilà une des nombreuses raisons du discrédit des assignats, de la cherté excessive de tout ce qui se consomme et de la misère publique. » On voit de petits bourgeois brocanter des montres et des bijoux dans les cafés et au Palais-Royal : d'autres vendent du pain sur une table dans la rue. Quiconque n'est pas ouvrier agiote et trafique : il n'y a plus pour lui d'autre gagne-pain.

III

Des historiens s'indignent des insurrections de germinal et de prairial. La lecture des journaux et des rapports fait, au contraire, qu'on admire la patience du peuple de Paris qui, souffrant de la faim dans une ville qui regorgeait de denrées étalées, résista à la tentation du pillage. Et si la disette explique les deux insurrections qu'il se permit, si la question du pain quotidien est pour lui la question capitale, la faim n'étouffe pas en lui tout sentiment noble, tout instinct immatériel. Il déblatère contre le gouvernement, contre la Convention ; il perd, on l'a vu, quelques-unes de ses illusions sur l'efficacité du principe républicain à le préserver aussitôt de toute misère, mais il s'obstine, on l'a vu aussi, à préférer la république à la monarchie. Surtout, il est patriote. S'il ne se révolte pas, ou si ses révoltes s'apaisent vite, c'est parce qu'il apprend la nouvelle de victoires qui lui gonflent le cœur de joie et lui font tomber les armes des mains. Si l'insurrection du 12 germinal an III avorta, c'est qu'à ce moment-là la République conclut avec le roi de Prusse un glorieux traité. La paix avec l'Espagne, la pacification de la Vendée, la France agrandie et redoutable à l'Europe, tant de gloire acquise ou promise parlent plus haut que les violents et bas conseils de la faim. Même quand le Parisien n'a mangé que deux onces de pain dans sa journée, il se sent regaillardi par l'acquisition de la rive gauche du Rhin. Pendant la réaction thermidorienne, comme dans toute l'histoire de France depuis 1789, la situation extérieure domine la situation intérieure.

Est-il vrai de dire que l'opinion royaliste ait prévalu à

Paris pendant la réaction thermidoriennne? J'ai noté avec soin, dans les journaux et les rapports, les manifestations royalistes, et j'ai déjà dit que le manque de pain avait amené quelques individus à se demander si un roi n'en donnerait pas. Le premier cri de *vive le roi!* qui ait été noté fut proféré dans un café, à la fin de brumaire an III, par « un jeune garçon pris de vin ». (*Courrier universel* du 3 frimaire.) Quelques jours plus tard, une femme se fit arrêter pour avoir crié *vive Louis XVII!* dans la rue, et on trouva une affiche manuscrite royaliste placardée dans une des salles du Palais de justice (rapport du 21 frimaire an III). Après la suppression du maximum, quand la famine commença ou s'annonça, il est sûr que les manifestations royalistes furent plus fréquentes. Ainsi, « le citoyen Desrosiers, acteur au théâtre de la République, a été rencontré par des citoyens qui lui ont demandé combien font quinze et deux, et, sur sa réponse qu'ils font dix-sept, ils ont répliqué : *C'est ce que nous demandons* ». (Rapport du 27 nivôse.) Un autre inspecteur rapporte que, le 20 ventôse an III, « un jeune homme étant chez Vellony, Maison-Égalité, s'approcha d'un citoyen qu'il ne connaissait pas, et lui demanda combien deux fois huit et demi faisaient; le citoyen répondit : dix-sept, et souffletant ensuite le jeune homme : *Et celui-là, dix-huit.* Le jeune homme se retira, un peu honteux de la réplique. » Le 29 ventôse, « à la porte d'un boulanger, rue Greneta, une femme qui n'avait point eu de pain a été tellement égarée par la colère qu'elle a arraché sa cocarde, l'a foulée aux pieds en criant : *vive le roi!* et : *au f... la République!* » En floréal, des femmes disent que, pour avoir du pain, il faut prendre *le numéro 17* (rapport du 5 floréal). On dénonce (8 fructidor) des tabatières sur lesquelles on voit les insignes de la royauté. A la fin de fructidor, le *Journal du bonhomme Richard* signale des chanteurs qui chantent dans les rues des couplets sur « le retour de Louis XVIII ». Il y a quantité d'autres traits analogues. Mais ce sont des manifestations individuelles, isolées, qui n'ont pas d'écho dans le peuple, et le peuple en rit ou s'en indigne, selon son humeur du jour. Il n'y a pas de courant public d'opinion en faveur de la royauté. Le cri de *vive le roi!* n'est entendu ni dans les journées de germinal,

ni dans celles de prairial, toutes démocratiques, ni même, que je sache, dans l'insurrection du 13 vendémiaire. Est-ce à dire qu'il faille croire sur parole le *Courrier français* du 2 vendémiaire an IV? « A la Convention, dit-il, on ne parle que de royalistes. Jamais peut-être, dans cet antique palais des rois, il n'a été tant question de rois que depuis qu'il n'y en a plus. Eh bien, moi, la lanterne de Diogène à la main, je cherche partout un royaliste, et je n'en puis rencontrer. Deux numéros de la *Sentinelle*[1], francs de port, sont offerts à celui qui me fera voir un royaliste, mort ou vif... » Et en effet il n'y a dans les journaux thermidoriens aucune profession de foi royaliste. On dirait presque que la réaction ne s'exerce que contre les personnes, et non contre les idées, et que tout l'idéal de ces gazetiers si ardents contre les républicains de l'an II, c'est seulement de *girondiniser* la République. Les sectionnaires du 13 vendémiaire ne parlent pas de roi : c'est contre la Convention qu'ils se sont soulevés, contre cette Convention qui veut perpétuer au pouvoir les deux tiers de ses membres[2]. Mais c'est une tactique, c'est un masque. Les partisans des Bourbons sont nombreux à Paris; ce sont eux qui rédigent la plupart des journaux; ce sont eux qui excitent les sections contre les jacobins, les anarchistes, les « exclusifs », c'est-à-dire contre les républicains démocrates, ce sont eux qui déconsidèrent les républicains, morts ou vivants, pour mieux détruire cette République qu'ils affectent de vouloir seulement modérer, humaniser. Mais le soin même qu'ils prennent de se déguiser ainsi suffit à montrer qu'ils n'ont pas le peuple pour eux. Le peuple a toujours horreur des rois, non pas peut-être par principe philosophique, mais par patriotisme, parce que les rois d'Europe se sont ligués avec le roi de France contre la patrie nouvelle, contre la Révolution.

Que les Bourbons ne reviennent pas, qu'on fasse la paix avec l'Angleterre et l'Autriche, après les avoir vaincues à plate couture, qu'on ait du pain et du travail, voilà ce que désire le

1. C'était le nom d'une gazette d'opinion gouvernementale, et subventionnée par le gouvernement, que rédigeait le conventionnel Louvet.

2. Voir l'intéressant livre de M. H. Zivy, sur la journée du 13 vendémiaire, 1898, in-8° (Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris.)

peuple de Paris, au lendemain de la paix de Bâle, à la fin de la période thermidorienne. Mais, après tant de *journées* contradictoires, après tant de sang français versé, après tant d'impeccables héros brusquement signalés comme traîtres, il est devenu sceptique aux systèmes politiques, parce qu'il est devenu sceptique aux hommes. La querelle des montagnards et des modérés ne l'intéresse plus, et c'est avec une froide indifférence qu'il voit périr Goujon, Romme, Soubrany, ces nobles et héroïques démocrates qui se sont montrés ses amis aux journées de prairial. C'est en badaud amusé, et non en citoyen passionné pour une cause, que l'ouvrier de Paris assiste aux fêtes du 10 août, de Jean-Jacques, des Victoires, etc., ou qu'il voit panthéoniser, puis dépanthéoniser ce Marat, qu'il avait tant aimé, et qui, assassiné, avait personnifié la patrie à ses yeux. Il faut dire que le procès de Carrier, celui de Fouquier-Tinville, n'ont pas seulement déconsidéré la « tyrannie décemvirale », mais la démocratie elle-même. Voilà que la Convention, revenant à la politique bourgeoise de la Constituante, s'apprête à détruire ce suffrage universel dont Robespierre avait été le promoteur et dont elle-même était sortie. Eh bien, l'annonce et le vote des articles de la Constitution de l'an III qui rétablissent le régime censitaire, qui rendent à la bourgeoisie son privilège politique, qui excluent les ouvriers de la cité et leur ôtent le bulletin de vote des mains, pour les reléguer de nouveau dans la classe inférieure des citoyens passifs, cette spoliation n'arrache aux ouvriers parisiens aucun cri d'indignation, et les inspecteurs de police, si attentifs aux moindres propos tenus dans les groupes, ne notent rien qui dénote, chez les spoliés, un mouvement quelconque, je ne dis pas de colère, mais de déplaisir, ou seulement même que les ouvriers s'aperçoivent qu'on vient de les priver d'un droit. C'est uniquement dans les cafés[1] que quelques beaux esprits critiquent cette suppression du suffrage universel : dans la rue, dans les ateliers, dans les guinguettes, pas un mot là-dessus[2].

1. Rapport du 17 messidor an III : « Compère rapporte que, dans des cafés, on s'y occupait de la Constitution, et qu'on improuvait les articles qui motivent les qualités requises pour être citoyen et pour être élu représentant du peuple. »

2. Les journaux antidémocrates sont tout surpris et ravis de cette indifférence

Pour que les ouvriers parisiens sortissent de leur indifférence, il faudrait qu'ils se sentissent menacés du retour des Bourbons. Ce sentiment même n'aurait pas ému la bourgeoisie, plus sceptique encore que le peuple, et qui, comme en 1790, n'avait de préférence que pour le régime qui la défendrait le plus sûrement contre la démocratie. Puisque la République existe et qu'elle est devenue bourgeoise, la bourgeoisie ne conspire pas avec la branche aînée ni même avec la branche cadette. Mais, si la République démocratique l'emportait, elle n'aurait pas de répugnance à y substituer une monarchie constitutionnelle. Cet état de demi-scepticisme de la bourgeoisie, ou d'indifférentisme, comme on disait alors, est assez bien caractérisé par ces réflexions du *Censeur des Journaux* du 29 vendémiaire an IV, qui formeraient encore aujourd'hui le *credo* politique de bien des gens : « Le *Journal des Patriotes de 89* se demande aujourd'hui si l'on est républicain, parce qu'on n'est pas royaliste. La réponse est simple, et nul n'était peut-être plus en état de la fournir que l'auteur de la question. Les trois quarts des hommes ne sont rien, parce qu'ils sont tout ce qu'on veut qu'ils soient. Dans l'autre quart, les trois cinquièmes sont des fripons ou des hermaphrodites. Reste un neuvième d'hommes prononcés pour ou contre l'opinion dominante, en état de la combattre ou de la défendre de leurs bras et de leur tête. C'est cette classe qui gouverne en résultat : c'est elle qui, par la force de la raison, comprime et subjugue celle du nombre; c'est elle qui régénère ou qui perd les nations. C'est donc dans cette classe qu'il faut aller chercher les royalistes et les républicains. Tous les autres ne sont que des moutons, dont on ne parle pas, ou des fripons qu'il faut livrer à la surveillance des lois. Prétendre que tous les hommes éclairés doivent être républi-

du peuple au sujet de sa propre souveraineté, et ils s'exagèrent l'insensibilité des ouvriers : « Quant au peuple proprement (dit-on dans le *Courrier français* du 1er fructidor an III), il semble être privé de l'usage de la pensée, pour ne s'occuper que de la grande affaire des besoins animaux : il a l'air encore étourdi de la souveraineté sans bornes qu'il a si bizarrement exercée, et l'on serait tenté de trouver en tout ceci quelque ressemblance avec la métamorphose de Nabuchodonosor. Si les malheurs de la Révolution n'ont pas encore établi une opinion publique, ils ont du moins détruit parmi la classe ignorante quelques préjugés révolutionnaires, ne fût-ce que l'intolérance politique, et la chimère de l'égalité absolue ; et n'est-ce pas l'occasion de dire en soupirant : *A quelque chose malheur est bon?* »

cains serait aussi absurde qu'il serait candide de les y contraindre. Le canon a commencé la guerre, la raison la finira. Éclaircissons-nous de bonne foi ; discutons sans passion, s'il est possible ; avisons aux moyens de nous réunir, et peut-être finirons-nous par nous apercevoir qu'entre les républicains et les royalistes, il n'y a qu'un mot de différence. Cela posé, voici donc notre réponse à la question ci-dessus énoncée. Dans un État monarchique, quiconque aime son pays et les lois ne doit pas être républicain. Dans un État républicain, quiconque aime son pays, les lois et l'humanité ne saurait être royaliste. Dans ces deux États, il faut être républicain ou royaliste, quand on est honnête homme. »

IV

Voilà les traits les plus généraux par lesquels les contemporains caractérisaient, dans les témoignages que j'analyse, l'état d'esprit des Parisiens pendant la réaction thermidorienne. Ils étaient aussi frappés du contraste entre les pauvres et les riches, qui, peut-être, en effet, ne fut jamais plus visible qu'à cette époque : « En général, dit le *Courrier français* du 4 fructidor an III, on croirait au premier coup d'œil la population de cette grande cité divisée en deux nations distinctes, aussi différentes par le vêtement et par le langage que par les mœurs et les sentiments. Contemplez, au lever du soleil, dans les rues de certains quartiers, ces figures hâves, ces teints livides, ces habits déguenillés, ces queues pressées aux portes, et tout cela vous offrira le spectacle d'une peuplade de mendiants et d'infirmes. Le soir, parcourez nos jardins, nos monuments, nos spectacles où l'on applaudit tant ; et, certes, ces joyeux brouhahas, ces éclats de rire, cet or, ces diamants, ces élégantes étoffes, ces figures brillantes de santé, vous présenteront la douce image d'un peuple de Crésus. Allez surtout, allez chez le glacier Garchy ; c'est là l'école du bon ton et des jolies manières. Vous verrez comme on y voltige, comme on y papillonne : c'est une fureur ; et, grâce à la mode, l'industrieux glacier fait fortune.

On ne déserte point son heureuse boutique.

» Mais, parmi le *peuple du matin* et parmi le *peuple du soir*, l'indifférence politique est la même... »

Sur le luxe des nouveaux parvenus, le *Courrier républicain* du sixième jour complémentaire an III fait ces réflexions : « On se plaignait, il y a une année, de la vaste solitude qui régnait au faubourg Saint-Germain. Je me rappelle que Villette comparait à la Thébaïde ce quartier autrefois si fréquenté. On ne peut plus se plaindre aujourd'hui : tous les hôtels que ce faubourg renferme sont habités ; des voitures brillantes brûlent le pavé ; l'odeur des cuisines attire comme autrefois les gourmets. Les grands seigneurs sont donc revenus, m'allez-vous demander ? Non, ce sont leurs valets, devenus membres d'une grande assemblée. Au reste, ne vous fâchez pas : insolence, crapule, mépris du peuple, ils ont tout pris avec les biens ; les demoiselles de l'Opéra ont même retrouvé leurs anciens boudoirs. »

La patronne des thermidoriens, la reine de la vie élégante des bourgeois d'alors, c'est bien, d'après les contemporains comme d'après les mémorialistes, la belle Cabarrus, l'épouse du conventionnel Tallien. C'est en janvier 1795 que les journaux saluent, non sans ironie, l'apparition de cet astre nouveau. On lit dans l'*Abréviateur universel* du 19 nivôse an III : « Un luxe énorme, les concerts, le chanteur Garat et la belle citoyenne Cabarrus, femme Tallien, voilà ce qui occupe ici, beaucoup plus que les subsistances et nos quatorze armées, une classe de personnes des deux sexes, que le reste du public envie, tâche d'imiter, flatte ou dénigre, selon les passions et les circonstances. La belle Cabarrus a ses admirateurs, ses adorateurs, ses détracteurs et ses émules. Arrive-t-elle ? on applaudit avec transport, comme si c'était sauver la République française que d'avoir une figure à la romaine ou à l'espagnole, une superbe peau, de beaux yeux, une démarche noble, un sourire où l'amabilité tempère la protection, un costume à la grecque et les bras nus. Quelques journaux ont multiplié les copies littérales du même portrait de Thérésia Cabarrus, portrait en plusieurs colonnes, où l'on voit successivement Orphée, Eurydice, Duhem, Cambon, la *nouvelle Antoinette* des uns, la *déesse* des autres, Phidias, Praxitèle, Anacréon, Tibulle, Parny, ces mots de Virgile :

Et vera incessu patuit dea, la démence liberticide et l'honneur de l'échafaud des deux partis, la *probité politique* de Tallien, et l'*Amour* de Boucher, mutilé dans le ci-devant parc de Trianon par un vandale... Quel goût! que d'esprit! et quelles mœurs républicaines! »

Plus tard, les ironies contre madame Tallien devinrent plus aigres : « Dimanche dernier (lit-on dans le *Courrier français* du troisième jour complémentaire an III), Son Altesse Sérénissime madame Cabarrus a honoré de sa présence les heureux habitants de Saint-Cloud. Son auguste époux, M. Tallien, l'accompagnait. Un feu d'artifice, une collation galante étaient préparés. On a dîné dans les appartements. Après la collation, les deux époux, accompagnés d'une suite brillante, se sont rendus au parc, d'où, assis sur la molle pelouse, ils ont été à portée de voir jouer les eaux. La fête a paru faire plaisir à Leurs Altesses; M. de Tallien a même paru moins rêveur qu'à l'ordinaire. Il a même accueilli avec beaucoup de complaisance une supplique, qui lui a été adressée par les habitants de Saint-Cloud, tendant à obtenir une once de pain de plus par jour. M. de Tallien a renvoyé les suppliants à l'*office*, en attendant qu'il ait fait droit à leurs très humbles remontrances. »

L'opinion parisienne, plutôt antiféministe (comme nous dirions), et qui, sous la Terreur, avait sifflé les clubs de femmes révolutionnaires, éprouvait alors et exprimait les mêmes antipathies pour les Egéries de la République que naguère pour les favorites de Louis XV. Marat, si populaire, s'était cruellement moqué, en 1793, de l'admirable madame Roland. Celle qu'on a appelé Notre-Dame de Thermidor impatienta l'opinion, et quand madame de Staël, pourtant discrète et ne paraissant guère sur la scène, voulut avoir un salon politique, où elle favoriserait les projets de république modérée, le *Messager du Soir* du 11 vendémiaire an IV ne crut pas déplaire à ses lecteurs en publiant, contre une femme d'un tel talent, cette cynique épigramme, intitulée : *La réunion de tous les partis* :

St... à tous les partis commande en souveraine;
Toutes les factions assistent à sa cour :
Chez elle on voit s'assembler nuit et jour

Le Ventre, le Marais, la Montagne et la Plaine;
Le matin, clandestinement,
Elle reçoit royaliste et feuillant ;
Puis, à dîner, sans craindre qu'on la fraude,
Elle reçoit messieurs les gouvernants ;
Lorsqu'on vient à sabler le champagne à la ronde,
Arrivent les indépendants ;
Elle admet au dessert messieurs de la Gironde.
Lorsqu'on sert le thé, des louvetains[1]
Elle reçoit la troupe immonde ;
Au souper sont reçus messieurs les Jacobins;
Le soir, les Montagnards, et la nuit... tout le monde.

X

On a beaucoup parlé de la licence des mœurs, au moins chez les riches ou les enrichis, pendant la réaction thermidorienne. Je ne vois pas que les contemporains aient eu la sensation que la morale publique s'altérât. Sans doute, les rapports et les journaux constatent que les filles de joie reparaissent au Palais-Royal et dans la rue, d'où le vertueux et vigilant Chaumette les avait naguère chassées. On joue beaucoup au loto dans les cafés, surtout dans les derniers mois de l'année 1794. Il y a du luxe au concert de la rue Feydeau. Le *Messager du Soir* publie, contre madame de Staël, les vers indécents qu'on a lus. Certains journaux commencent à donner de ces annonces que nous appelons pornographiques. Ainsi on lit, dans l'*Abréviateur universel* du 6 ventôse an III : « Nos mœurs publiques contractent une tournure romanesque expéditive d'un courtage d'un genre assez singulier. Les *Petites Affiches* sont peuplées de jolies filles de dix-huit à vingt-deux ans, du caractère le plus liant, du *physique* le plus agréable, qui savent heureusement *un peu de tout*, et qui demandent à se placer auprès *d'un homme seul*. Dernièrement, dans le *Journal des nouvelles, d'indications et annonces pour Paris et les départements*, une femme de cinquante ans s'offrait, avec la touchante ingénuité de cet âge, comme ayant

1. Il s'agit des partisans du conventionnel Louvet, qui alors, dans sa *Sentinelle*, combattait les excès de la réaction thermidorienne et démasquait le royalisme.

des écus, des quartiers, et comme n'étant pas *trop déchirée*. Le 2 ventôse, une citoyenne de vingt et un ans, âge qui dure longtemps pour certaines belles, promit, par la voie des affiches, ni plus ni moins que *son cœur* au citoyen qui pourra le mériter : et le 4 ventôse, déjà, trois citoyens donnaient, par la même voie confidentielle, chacun leur adresse, afin d'être mis à portée de mériter ce tendre cœur. On croit assister à une foire entre Abdère et les bords du Lignon. »

Des filles publiques dans les rues, des joueurs de loto, du luxe au concert, une épigramme cynique dans un journal réactionnaire, des annonces galantes dans des feuilles non politiques, voilà presque tous les traits d'immoralité que j'ai relevés dans les témoignages quotidiens, journaux et rapports, dont j'analyse les plus curieux. Qu'est-ce au prix du dévergondage des mœurs sous l'ancien régime et même sous la monarchie constitutionnelle de 1789 à 1792? Qui ne sait ce qu'avait été le Palais-Royal jusqu'à l'époque où la commune robespierriste l'assainit? Et quant au jeu, c'était alors un goût effréné. Et la presse avant le 10 août! Avez-vous feuilleté les journaux qui défendaient le plus ardemment le trône et que lisait Marie-Antoinette, comme les *Actes des Apôtres* et le *Journal général de la cour et de la ville*? Il y a là, presque à chaque page, des ordures, dont beaucoup défient toute citation. Et les pamphlets que les « conservateurs » de 1789 et de 1790 publiaient contre les partisans de la Révolution? Il en est de si obscènes que la Bibliothèque nationale a dû les cacher dans son enfer. En réalité, la presse thermidorienne, de droite ou de gauche, passionnée, mais décente, marque un progrès sensible de moralité par rapport à la presse d'avant la République. C'est par rapport aux mœurs « spartiates » de la république robespierriste que les mœurs thermidoriennes paraissent relâchées. Il y avait détente, après un si grand effort, et presque surhumain, de volonté et de vertu. Les inspecteurs de police, si attentifs à s'informer de tout, rencontrent chez les ouvriers parisiens une bonne volonté d'être honnêtes, qui résulte de presque tous leurs rapports. Et, quant à la bourgeoisie, si on remarque que ceux qui avaient beaucoup d'assignats font de bons dîners chez les restaurateurs à la mode, je ne vois pas qu'aucun trait authentique signale une

décadence morale ou intellectuelle des hommes cultivés et aisés qui avaient présidé à la Révolution de 1789. Un peu trop heureux de vivre, après les angoisses de la Terreur, un peu trop dégoûtés de la politique, voilà l'attitude des bourgeois de 1795. L'ouvrier a faim et souffre, mais il travaille et ne se corrompt point. Ce n'est pas là une ville, si j'en crois les témoins que je cite, dont la santé physique et morale soit en train de s'altérer profondément et qui se déprave pour l'irrémédiable décadence.

VI

Ce qui est en décadence, ce sont les usages républicains. Il serait amusant, mais assez peu instructif en somme, de noter les occasions et les dates de cette décadence, à l'aide des journaux et des rapports. C'est pendant la réaction thermidorienne que le tutoiement disparaît peu à peu[1], et que le *vous* reparaît, jusque dans les rapports officiels. Le bonnet rouge est proscrit. Le port de la cocarde continue à être légalement obligatoire : mais les femmes arrivent à la frapper de discrédit, et l'usage va cesser d'en être général, au moins chez les particuliers. On continue cependant à s'appeler *citoyen*, *citoyenne ;* les mots de *monsieur*, de *madame* ne reparaissent que dans quelques salons. Le mot *sans-culotte* n'est plus employé en bonne part. Le mot de *mort*, accolé sur les monuments à celui de *fraternité*, commence à offusquer les regards, comme terroriste. Le 16 ventôse an III, il est effacé partout dans l'arrondissement de la section du Théâtre-Français (*Courrier républicain* du 19 ventôse). Bientôt un arrêt du Département généralise cette mesure, et ordonne de substituer aux mots : *ou la mort*, les mots : *humanité*, *justice*, « pour rajeunir, dit le *Messager du soir* du 30 germinal, la légende bizarre que l'anarchiste Momoro contraignait, sous peine

1. Sous le Consulat, il subsistait quelques traces du *tutoiement*, et Chateaubriand raconte plaisamment que, rue de Grenelle-Saint-Germain, près de l'hôtel du Bon La Fontaine, on lisait encore sur la loge du concierge de Ginguené : *Ici on s'honore du titre de citoyen, et on se tutoie. Ferme la porte, s'il vous plaît.* (Voir les *Mémoires d'Outre-Tombe*, édit. Biré, t. II, p. 238.)

d'amende et de prison, les bons habitants de Paris de placarder sur leur porte[1]. »

Plus de carmagnoles, plus de sabots, presque plus de cheveux longs et plats. Mais les modes thermidoriennes sont trop connues pour que je les décrive à nouveau. D'ailleurs mes sources sont assez pauvres en renseignements à cet égard. On voit seulement, dans les rapports de journaux, que les collets verts ou noirs et les cadenettes retroussées des muscadins[2] irritaient les républicains, comme un signe de royalisme, et, le 8 messidor an III, le Comité de sûreté générale dut faire cette proclamation, en faveur de la liberté du costume : « Le Comité de sûreté générale, averti que plusieurs citoyens ont été insultés dans un jardin public, parce qu'ils portaient des collets et des cravates vertes, considérant que ce genre de costume n'est défendu par aucun décret de la Convention nationale, par aucun arrêté des Comités de gouvernement, que la nécessité où la police s'est trouvée de faire arrêter quelques hommes ainsi vêtus tient aux individus et non pas au costume, invite les bons citoyens à étouffer ce nouveau germe de discorde que l'on voudrait semer entre eux, et à maintenir de tout leur pouvoir la tranquillité si nécessaire dans un moment où la Convention nationale s'occupe sans relâche de donner au peuple français une Constitution sage, qui doit faire cesser à jamais l'anarchie, fermer les plaies de la patrie, faire respecter les personnes et les propriétés, et assurer sur des bases durables le gouvernement républicain. »

Ces muscadins à collets verts, qu'on appela d'abord *la jeunesse dorée de Fréron*, on voit dans les rapports de police que c'étaient des jeunes gens réfractaires au service militaire, qui s'étaient soustraits à la première réquisition. D'abord, ils furent les agents de Fréron et des thermidoriens de droite contre

1. Quelques-unes de ces inscriptions, mal effacées, avaient reparu sous le Consulat. C'est encore Chateaubriand qui nous l'apprend, dans le récit de son voyage de Calais à Paris : « Sur les murailles, dit-il, étaient barbouillées ces inscriptions répubilcaines déjà vieillies : *Liberté, égalité, fraternité, ou la mort*. Quelquefois, on avait essayé d'effacer le mot *mort*, mais les lettres noires ou rouges reparaissaient sous une couche de chaux ». Au lendemain de la révolution du 4 septembre 1870, j'ai vu reparaître toute cette inscription sur la façade de l'École de droit.

2. C'est-à-dire qu'ils « retroussaient leurs cheveux nattés avec un peigne ». (Rapport du 2 germinal an III.)

les thermidoriens de gauche. Puis, s'étant royalisés, mais gardant le masque républicain, ils s'attaquèrent à tous les républicains suspects d'opinions démocratiques, et enfin même aux républicains modérés et bourgeois. A la fin de la période thermidorienne, sans se dire royalistes, ils opéraient si visiblement au profit des Bourbons que les patriotes considéraient la victoire de Quiberon et la paix avec l'Espagne comme une défaite pour ces *incroyables*. Voici comment Louvet se moqua d'eux à ce sujet, dans la *Sentinelle* du 13 thermidor an III : « Ces beautés qui dansaient doivent avoir reçu maintenant la *grande nouvelle* (celle de l'affaire de Quiberon), et n'avoir pas plus envie de danser que n'avaient envie de rire, le soir du 9 thermidor, quelques détachements du Royal-Cravate, qui, tristement groupés dans les foyers des différents spectacles, disaient entre eux : « Impossible la nouvelle! impossible, inventée! les thé-midoriens! pour leu-fète! Inc-oyable, ce petit M. Tallien! inc-oyable! Un homme de-ien! thé-o-iste aussi! de la faction! Faut pou-tant a-èter ça! Faud-a ben! La jeunesse aux a-mes! sans quoi la té-eur! pa-ole panachée : la té-eur! Ces b-aves déba-qués se se-aient jamais rendus sans la té-eur. C'est la té-eur que ça! la té-eur que ça! la té-eur! ». Aujourd'hui ils disent : « L'Espagne! la paix! enco-e une fable! Un Bou-bon! la paix, un Bou-bon! impossible... ou bien ce se-ait donc enco-e la té-eur! faut pou-tant voir! la jeunesse! Faut a-èter ça! Car enfin nous ne voulons pas de la té-eur! »

C'est au café des Canonniers, ci-devant café de Chartres, que cette jeunesse dorée, que ces muscadins s'assemblaient pour se concerter. Ils s'organisaient presque militairement. « Les bataillons de la jeunesse dorée, dit l'*Ami du peuple* du 29 pluviôse an III, se divisent en trois armées : l'une parcourt les sections; l'autre se tient dans les lieux publics, et la troisième se rend dans les tribunes de la Convention. » Les voilà qui s'arrogent et exercent un droit de police dans Paris. Le rapport du 28 ventôse montre bien comment ils opéraient : « Les jeunes gens du café de Chartres sont venus en nombre, par deux fois différentes, pour dissiper les rassemblements du Jardin national (Tuileries). A quatre heures après dîner, ils les ont traversés; quelques-uns d'entre eux ont harangué le

public sur la nécessité de se résigner à la loi, attendu les circonstances : beaucoup ont applaudi ; d'autres, continuant à se plaindre, ont été conduits par eux au Comité de sûreté générale. Les rapports des officiers de paix annoncent que cette démarche a été suivie de quelques coups de bâtons. Sur les sept heures, les mêmes jeunes gens sont revenus, ont parcouru de même les groupes, et, se tenant en file et par quatre de front, les ont traversés en chantant et faisant retirer les femmes ; les groupes se sont dissipés et les jeunes gens se sont retirés. Ils se sont rendus de suite au café de Chartres, où il a été lu un projet d'adresse à la Convention qui doit être porté aujourd'hui. »

Le gouvernement se laisse intimider, parfois même protéger, par cette bande de jeunes réfractaires au devoir militaire. De temps en temps il les menace de les envoyer à l'armée, et puis il n'ose exécuter sa menace. En réalité, la jeunesse dorée est maîtresse de Paris, qu'elle terrorise. Elle brûle les journaux jacobins, elle maltraite et parfois assomme les républicains démocrates, elle provoque par ses violences la fermeture du club des Jacobins, elle détruit les bustes de Marat, et elle obtient que les cendres de l'Ami du peuple soient honteusement expulsées du Panthéon. Elle pénètre dans les cafés d'opinion montagnarde, et en expulse les habitués. Elle force les Parisiens à chanter le *Réveil du peuple*, cette Marseillaise de la réaction, et elle proscrit les chants républicains, non seulement l'hymne de Rouget de Lisle, mais le *Ça ira*, le *Chant du départ*. Il n'est guère douteux qu'elle travaillât au profit du roi ; mais, habilement, elle désavouait toute manifestation royaliste. Le 13 germinal an III, au café de Chartres, un royaliste ayant dit « que la France est quatre fois trop grande pour être en république et que l'on ne pourrait se passer d'un roi », il dut sortir aussitôt et se cacher dans la foule pour éviter d'être arrêté. Il suffit aux projets des muscadins de s'immiscer dans les discordes des républicains pour ébranler la République, de déconsidérer un à un les hommes de l'an II, de ridiculiser ou de violenter les usages et les institutions, pour exercer, au profit du trône et de l'autel, une véritable tyrannie, qui ne prend fin qu'au 13 vendémiaire.

VII

Toutes ces querelles entre muscadins et jacobins, les rapports et les journaux ne nous les montrent pas seulement dans les cafés et dans la rue, mais aussi au théâtre, qui n'avait jamais cessé d'être, même sous la Terreur, non seulement le lieu de divertissement des Parisiens, mais une sorte de forum où ils exprimaient, par des applaudissements ou des sifflets, leurs opinions politiques, surtout quand ils n'étaient pas libres de les exprimer ailleurs.

Le genre aristophanesque, qui avait été si florissant de 1789 à 1792, et qui n'avait produit, pendant la dictature robespierriste, qu'un petit nombre d'œuvres gouvernementales, sans force et sans vie, reprend toute sa fécondité pendant la réaction thermidorienne. Il paraît sur la scène d'innombrables caricatures des jacobins, et il serait possible d'en dresser une liste complète à l'aide des annonces de spectacles publiées par les *Petites Affiches* et par le *Journal de Paris*. Chose curieuse, ces pièces politiques ne semblent pas passionner toujours le public. Ainsi c'est sans succès que, le 18 fructidor an II, le théâtre de la Cité-Variétés joue un drame en deux actes et en vers, intitulé *la Chute du dernier tyran ou la Journée du 9 thermidor*, et dont le premier acte était de Pigault-Lebrun, et le second de Dumaniant. L'*Abréviateur universel* fait observer que « ce drame, pour les spectateurs imbus de faits si récents, est absolument dénué de toute péripétie ». Cependant, à l'Ambigu-Comique, un drame intitulé *le Douze thermidor* eut un assez grand nombre de représentations, et c'est aussi l'époque où on applaudissait à l'Opéra, devenu théâtre des Arts, une « sans-culottide en cinq actes », *la Réunion du 10 août ou l'Inauguration de la République française*. En germinal an III, *le Souper des Jacobins*, « pièce (dit *la Vedette*) où l'on peint assez bien leurs forfaits », donna lieu, au théâtre de la rue Saint-Martin, à des incidents tumultueux.

La plupart de ces pièces anti-jacobines manquent à la Bibliothèque nationale, et on ne les connaît guère que par les analyses qu'en donnent parfois les journaux. Voici, par

exemple, comment les *Annales patriotiques* du 30 germinal an III analysent *les Jacobins du 9 thermidor et les Brigands démasqués ou les Synonymes*, dont la première représentation eut lieu au théâtre de la Cité, le 15 germinal : « Les Jacobins, obligés de fuir, vont chercher un asile dans la forêt de Fontainebleau ; ils y trouvent une caverne, qui sert de repaire à une troupe de brigands. Lorsqu'ils arrivèrent, les brigands étaient allés attaquer la diligence de Dijon. Pendant leur absence, les Jacobins prennent possession du local. Le président ouvre la séance, et un honorable membre, le citoyen Guelebordel, propose de passer à une épuration, afin de chasser les faux frères. Chaque jacobin fait valoir ses titres : l'un est assassin ; l'autre, banqueroutier ; celui-ci, massacreur du 2 et 3 septembre ; celui-là empoisonneur, etc. Lorsque chacun a fini sa *confession politique et révolutionnaire*, la Société chante en chœur :

Bon ! bon ! c'est un coquin !
C'est un excellent Jacobin !

« Ce refrain vaut un certificat de civisme. Nous ne suivrons pas les divers incidents qui allongent cette pièce, sans lui donner aucun intérêt dramatique : elle doit tout à la circonstance. Plusieurs situations sont très plaisantes, mais on n'y trouve ni plan ni conduite. Les auteurs de cette nouveauté l'ont composée sans prétention ; il faut la juger avec indulgence. »

On applaudissait ces inepties, parce qu'elles flattaient la passion du jour (et l'impopularité des Jacobins était telle que personne n'osait prendre leur défense), mais on s'en dégoûtait vite[1]. Le public se plaisait davantage aux allusions, aux « applications », comme disent les rapports, que lui offraient les pièces non politiques. Ainsi, la *Virginie* de La Harpe, qui avait échoué en 1788, et qui fut reprise avec succès au théâtre de la République le 25 thermidor an II, amena des

1. Parmi les pièces aristophanesques et politiques dont les journaux et les rapports parlent le plus, citons *la Rosière républicaine, le Retour à Bruxelles, le Mariage de Jean-Jacques*, et les nombreux drames intitulés *Cange*, où l'on retraçait les services héroïques rendus par un commissionnaire aux détenus de Saint-Lazare. En prairial an III, *le Tartufe révolutionnaire*, au Théâtre de la République, est signalé comme ayant excité du tumulte.

manifestations que la *Gazette française* du 27 raconte en ces termes : « La situation où se trouvait Rome sous les décemvirs avait beaucoup de rapports avec la situation où s'est trouvée la République française sous la domination de Robespierre et de ses complices. Les nombreux spectateurs ont saisi tous les rapprochements qui pouvaient rappeler le renversement de la tyrannie. Les applaudissements ont redoublé au troisième acte, dans la plus belle scène entre le tribun Icilius (Talma) et le décemvir Appius. L'auteur, qui avait été incarcéré par ordre des tyrans, y avait ajouté quelques vers qui ont excité dans la salle le plus vif enthousiasme. Appius, qui parle de vertu, de patriotisme, de conspiration, de raison, comme Robespierre, menace aussi, comme Robespierre, d'employer la force contre ses ennemis : Icilius répond avec fierté :

La force ! Hé ! qui t'a dit que tu l'auras toujours ?

. . . .

Un tyran démasqué n'est plus qu'un vil coupable ;
Il invoque la force, et la force l'accable.

. . . .

La vengeance publique insulte à son trépas ;
Il mourra dans la fange, on ne le plaindra pas[1].

» Ces deux derniers vers surtout ont rappelé la situation du moderne Appius, qui a été arraché à sa puissance, et qui n'a fait qu'un pas de la tribune à l'échafaud qu'il avait fait dresser pour faire périr ses ennemis. »

De même, quand on joua le *Timoléon* de Chénier (25 fructidor), les spectateurs découvrirent Robespierre dans Timophane.

Le soir du jour où Marat fut mis au Panthéon (5e sans-culottide an II), la tragédie de *Guillaume Tell* (où jouait Larive) attira une foule immense au théâtre de l'Égalité. « La nouvelle d'une victoire remportée sur les Autrichiens, lit-on dans le *Sans-Culotte*, avait électrisé toutes les âmes, et la tragédie a excité le plus vif enthousiasme. » Après cette

1. Ce n'est pas la seule fois que les auteurs mirent eux-mêmes des *allusions* dans leurs pièces non politiques. Ainsi, en germinal an III, on donna, au théâtre de la rue Feydeau, une tragédie de *la Mort de Pausanias*, qui n'avait d'historique que le titre. C'était un récit rimé de la mort de Robespierre. (*Gazette française* du 11 germinal.)

pièce patriotique, on joua, le même soir et sur le même théâtre, « une sans-culottide en trois actes », *l'Éducation de l'ancien et du nouveau régime,* où les élèves du conventionnel Léonard Bourdon, qui exerçait la profession de maître de pension et s'entendait à la réclame, « associant à leurs jeux le célèbre Préville, montrèrent au public quelle avait été l'éducation sous l'ancien régime et ce qu'elle pouvait être sous celui de la liberté ».

Quelques jours plus tard, encore au même théâtre, on souligna par d'enthousiastes applaudissements ces vers de *Mahomet :*

> Exterminez, grands Dieux, de la terre où nous sommes,
> Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes !

Le *Mariage de Figaro* donna aussi matière à des allusions malignes, comme on le voit par *le Courrier républicain* du 4 thermidor an III : « On jouait hier *Figaro* au théâtre de la rue Feydeau. Toutes les allusions sur le machiavélisme des gouvernements et sur la tyrannie des gouverneurs ont été saisies et couvertes des plus nombreux applaudissements. Il est un endroit de la pièce où l'un des personnages dit : « Les jeunes gens sont bien malheureux. » A peine cette phrase a-t-elle été entendue, qu'à trois reprises différentes les applaudissements, les acclamations ont empêché l'acteur de poursuivre[1]. »

Le 14 germinal, au même théâtre, dans *Tartufe*, « au moment, dit le *Messager du soir,* où Fleury est emmené par un officier de paix, on a crié : *C'est un Jacobin ! Au château de Ham !* »

Il ne faudrait pas croire que toutes ces manifestations au théâtre fussent anti-jacobines, réactionnaires. Les pièces de Voltaire provoquèrent souvent un enthousiasme républicain. « Hier, lit-on dans le rapport du 18 frimaire an III, au théâtre de l'Égalité, la représentation de la *Mort de César* a prouvé cette vérité (que l'opinion est d'aplomb et très prononcée). Le rôle de Brutus a été applaudi dans toutes ses parties, et la haine pour la tyrannie s'est fait sentir dans toute la salle.

1. On trouvait les jeunes gens ou muscadins *malheureux*, parce que le gouvernement voulait les forcer à se rendre aux armées.

Les applaudissements ont été souvent universels et réitérés, lorsqu'en parlant des tyrans, Brutus dit ces mots : *Jurons d'exterminer tous ceux qui voudraient l'être.* L'éloge du gouvernement monarchique, qui, par opposition, se trouve dans la pièce, a excité de l'impatience, et des applaudissements donnés au talent de l'acteur ont même été improuvés. » A une reprise de *Timoléon* (rapport du 22 floréal), « un particulier a applaudi à Timophane ; le public l'a improuvé et a dit : *Que ce citoyen qui paraît désirer un roi sache que nous n'en voulons pas.* »

Je ne vois pas qu'aucune manifestation en faveur de la religion catholique ait eu lieu au théâtre pendant la réaction thermidorienne. Au contraire : il y eut des manifestations anti-cléricales. Ainsi on lit dans le rapport du 27 frimaire an III : « L'opinion publique se soutient toujours dans le sens de la Révolution. *Sapho*, drame lyrique, joué au théâtre des Amis de la Patrie, a du succès ; les prêtres y sont peints avec leurs vices, particulièrement fanatisant le peuple. L'indignation contre eux s'est manifestée, et les applaudissements ont accompagné leur punition. »

Ce n'est pas seulement par des applaudissements et des sifflets que les spectateurs expriment leur opinion. Ils se plaisent à jeter sur la scène des billets contenant des épigrammes politiques, et à forcer les acteurs à les lire. C'est un usage déjà ancien, et qui, malgré la police, durera jusque sous le Consulat. On chante furieusement et victorieusement le *Réveil du peuple*, et il est rare que la *Marseillaise* ose ou puisse riposter. On force les acteurs à chanter aussi. Et à ce propos, on se querelle, on se bat. Il y a comédie et quelquefois drame dans la salle, bien plus que sur la scène.

Ce n'est plus pour leur talent qu'on préfère les acteurs, mais pour les opinions politiques qu'on leur prête. C'est comme victimes de la « tyrannie décemvirale » que les comédiens français, sortis de prison après le 9 thermidor, sont applaudis sans fin. Les acteurs jacobins, Trial, Fusil, sont bafoués, menacés. Le girondinisme de Talma, d'abord applaudi par les muscadins, finit par leur être suspect. Vallière, artiste au théâtre de la rue Feydeau, fut tellement sifflé comme jacobin qu'il cessa de jouer pendant de longs mois.

Le 1er fructidor an III, il reparut dans le *Club des bonnes gens*, où il jouait un rôle de curé. Aussitôt on s'étonne, on s'indigne, on crie : *A bas le Jacobin ! A bas le terroriste !* « Après une heure à peu près de lutte et d'injures, dit la *Gazette française* du 3 fructidor, Vallière a disparu ; un autre camarade a pris sa place, et le spectacle a pris la physionomie la plus tranquille. » Le même journal ajoute, dans son numéro du 9 : « Nous avons eu notre guerre des *Gluckistes*, des *Sacchinistes*, etc. En voilà une petite qui commence entre les *indulgents*, qui veulent que les comédiens fassent leur métier, et les *rigoristes*, qui prétendent qu'on soit pur même sur les planches. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans nos salles turbulentes beaucoup d'auditeurs bénévoles qui ne sont ni *Vallièristes* ni *anti-Vallièristes*, mais qui sont bonnement ébénistes. Au reste, c'est une remarque bien frappante que le rôle joué dans la Révolution par la classe des comédiens. C'est elle, sauf les exceptions, qui y a le plus souvent figuré. Faut-il s'étonner, d'après cela, si la Révolution n'a été trop souvent qu'une farce triviale, une pièce à tiroirs ou une horrible tragédie ? Le haut comique n'a guère paru que pour être sifflé. »

VIII

La réaction thermidorienne est l'époque de la résurrection du culte catholique, amenée par l'application du régime libéral de la séparation de l'Église et de l'État. J'ai déjà dit, ici même[1], comment fonctionna ce régime. C'est une chose curieuse de constater, d'après les rapports et les journaux, combien peu de place tiennent les préoccupations religieuses dans l'esprit du peuple de Paris pendant les six mois qui suivent la chute de Robespierre. Parmi tant de griefs ressassés contre le gouvernement terroriste, ni un journal ni un rapport de police ne relèvent une seule plainte relative à la fermeture des églises. La religion catholique semble oubliée par le peuple de Paris. La loi du 3 ventôse, qui organise la liberté du culte, n'est d'abord considérée, d'après un rapport du 4, dans les groupes, que comme un moyen pour pacifier

1. Voir la *Revue* du 1er mai 1897.

les départements de l'ouest. Mais il y a aussi, d'après les journaux réactionnaires, des « transports de joie ». Les cérémonies catholiques recommencent avec éclat et affluence. « Nos églises, dit l'*Abréviateur universel* du 24 ventôse, ne sont pas assez vastes pour contenir tous ceux qui s'empressent d'aller entendre la messe, devenue, comme l'observe un journaliste avec plus de justesse que de sérieux, un objet de première nécessité, pour lequel on se met *à la queue*, ainsi que pour le pain, la viande, etc. » « Ceux qui ne savent pas, dit le *Messager du soir* à la date du 25, que c'est aujourd'hui dimanche, en sont avertis par les nombreuses queues que l'on remarque à la porte des anciennes églises. » La fête de Pâques en 1795 (16 germinal) fut célébrée « avec une grande affluence de citoyens et surtout de citoyennes, dans plusieurs endroits de Paris, sans confusion et sans trouble ». L'agiotage s'exerce sur les livres de piété, et partout on accapare, sûr de les revendre cher, les *Missels*, les *Heures*, les *Évangiles*.

Le gouvernement n'a qu'à s'applaudir d'abord de sa politique libérale : tout se passe avec décence dans les églises, d'après les inspecteurs, et il ne s'y fait pas de politique. On loue surtout l'attitude civique des ci-devant prêtres constitutionnels. Mais survient bientôt la querelle entre le décadi et le dimanche ; celui-ci semble l'emporter : on ferme généralement les boutiques le jour du repos catholique, pour les rouvrir le jour du repos républicain. Les journaux réactionnaires applaudissent, non par piété (le royalisme est encore à demi voltairien), mais par hostilité contre une institution républicaine.

Le clergé songe aussitôt à pousser ses avantages. On lui a rendu l'église : il veut déjà redevenir maître de l'enseignement du peuple. Une des gazettes à la solde du gouvernement jette le cri d'alarme. « J'ai vu, dit le *Journal du Bonhomme Richard* du 27 thermidor an III, j'ai vu les prêtres qui desservent la chapelle des Filles-du-Calvaire se préparer à ouvrir une petite école : oh ! si le fanatisme et les millions de préjugés n'allaient pas s'y professer, je leur applaudirais ; ils pensent du moins à la génération qui se lève. C'est un fier soufflet qu'ils vous donnent, Comité d'instruction publique ! Le malheur, c'est que la nation en reçoit le contre-coup. »

Des prêtres se hasardent, malgré la loi, à se montrer dans la rue en costume ecclésiastique. Le *Bonhomme Richard* du 24 thermidor dénonce cette audace : « Hier, en passant dans la rue Antoine, je fus tout étonné de voir un petit abbé, d'un certain âge, ayant le manteau court, ondoyant, le rabat, les cheveux ronds et l'habit noir. Enfin, il ne lui manquait qu'une calotte luisante pour être tout à fait en petit abbé de cour, un petit chérubin. Tout le monde montrait au doigt ce nouveau et ridicule personnage, désobéissant à la loi qui défend de porter le costume ecclésiastique autre part que dans l'église. Je crus d'abord que c'était un acteur de quelque spectacle voisin, qui, venant de jouer le rôle du Tartufe, avait trouvé commode de s'en retourner chez lui en habit de théâtre : mais point du tout : c'était un vrai prêtre. J'aurais alors été très fâché, pour l'honneur de la religion dont il est ministre, qu'on l'insultât. Les voies de fait sont bonnes pour quiconque aime le désordre et l'anarchie. Mais si cependant quelques polissons, car il y en avait qui le suivaient, s'étaient avisés de crier : *Haro sur monsieur l'abbé!* de couvrir de boue son manteau, de déchirer son rabat, il se serait donc attiré ces injures, et les bigots auraient jeté les hauts cris, en disant : *Voyez comme on tolère la liberté des cultes !* »

Même dans les journaux violemment anti-jacobins, on peut trouver trace de quelque inquiétude inspirée par les progrès si rapides du catholicisme à Paris. Ainsi le *Messager du soir* du 1er fructidor, dont les rédacteurs sont plutôt monarchistes, s'écrie avec irrévérence : « Cessez vos jérémiades, ô vous qui pleuriez sur la destruction de la religion et les ruines de Sion ! Jérusalem renaît plus brillante et plus belle ; jamais le culte ne fut mieux observé ; jamais on ne fut plus dévot. Vous souvient-il du temps où le lieutenant de police ne pouvait, avec tous ses espions, obtenir des épiciers qu'ils fermassent leur boutique le fameux jour où l'on promenait dans les rues le Saint-Sacrement ? Vous souvient-il que certains ministres, revêtus de leurs ornements sacrés, allaient boire sur le comptoir la goutte de consolation ? Alors nos marchands n'étaient pas plus chrétiens que des Arabes. Que les temps sont changés ! Allez maintenant, un jour de fête ou de dimanche, chez ces catholiques désintéressés pour acheter

quelques provisions : dussent-ils vous voir expirer de besoin à leur porte, ils seront sourds à vos demandes. Pour la planche aux assignats, ils ne souilleront point leur conscience par des œuvres serviles : leurs portes sont barricadées ; toute la maison est à l'office. Y eût-il trente fêtes de suite, ils se feraient plutôt guillotiner que de ne pas les chômer toutes[1]. »

Pendant que les inspecteurs de police, dans leurs rapports, affectent un optimisme imperturbable et vantent la sagesse des catholiques, le *Messager du soir* dénonce ce que nous appelons le péril clérical :

« Le bon temps va revenir, dit-il ; on chante la messe à Notre-Dame ; on rencontre dans les rues des prêtres en soutane ; aux portes des églises, des pénitents, couverts d'un sac, font amende honorable, se donnent la discipline et implorent la pitié des pieux fidèles qui ne sont pas, comme eux, excommuniés pour avoir juré d'observer les lois de leur pays. La dîme et le casuel vont bientôt enrichir de nouveau ces religieux prélats, obligés aujourd'hui de vivre d'aumônes, comme Jésus-Christ, leur maître. Déjà les messes sont à vingt-cinq livres ; déjà on excommunie tous les acquéreurs de biens nationaux ; bientôt on les brûlera comme hérétiques, s'ils ne restituent pas à l'Église les biens dont on l'a dépouillée. Déjà on montre au doigt celui qui n'envoie point sa famille à l'église et ne contribue point aux frais du culte : c'est un ennemi de Dieu, un antéchrist, que les élus doivent abhorrer, comme devant brûler éternellement avec les démons. Ah ! n'était-ce pas assez de ces divisions politiques, sans ce nouveau germe de discorde? La tolérance et la vertu ne prendront-elles jamais la place de la superstition et des vaines grimaces? »

Mais le *Messager du soir* est à peu près seul, dans la presse, à s'effrayer ainsi des progrès du cléricalisme. Les journaux républicains, même démocrates, n'en parlent guère : ils se bornent en général à recommander l'observation du décadi. On ne peut pas dire que, sous la réaction thermidorienne, la question religieuse soit à l'état aigu à Paris, comme elle l'est

1. Ces ironies du *Messager du soir* seront plus claires, si on se rappelle que le renchérissement de toutes choses était alors si rapide, d'un jour à l'autre, qu'il semblait aux marchands avantageux de fermer provisoirement boutique.

alors dans les départements : les cultes divers se font contrepoids dans la liberté, et la sage politique de la Convention pacifie les esprits, en réléguant les religions dans les consciences et dans les temples.

IX

Je n'ai parlé ni des caricatures, ni des pamphlets, ni même des clubs, dont il est si souvent question dans les documents contemporains : il me semble que, sur ce sujet, les rapports et les journaux n'ajoutent pas grand'chose à ce qu'on savait déjà, sauf pour le club des Cordeliers, qui renaît de ses cendres et qui végète quelque temps après le 9 thermidor. Les vrais clubs sont les sections : mais, depuis que la suppression de l'indemnité de quarante sols par jour en a éloigné les ouvriers, elles se *modérantisent* au point de devenir, pour la plupart, les ennemies de la Convention, et l'on sait que l'insurrection du 13 vendémiaire an IV fut une insurrection sectionnaire. Les rapports et les journaux sont pleins de détails sur ce qui se disait et se faisait dans les sections, et certes, dans une étude méthodique et complète de la réaction thermidorienne, il y aurait à tenir un grand compte de l'attitude politique des sections, notée au jour le jour par les gazetiers et surtout par les inspecteurs de police. Il y aurait, de plus, à faire une bibliographie vraiment critique des journaux, dont on n'a guère jusqu'ici donné que les titres et la description extérieure. Il y a aussi bien des anecdotes célèbres et piquantes que je n'ai pas rappelées, parce que je ne les ai pas trouvées dans les documents qu'on peut seuls appeler vraiment contemporains. Je le répète : je n'ai pas voulu tracer à mon tour un tableau de la réaction thermidorienne, mais seulement faire entrevoir, par des exemples aussi probants et aussi vifs que possible, comment les Parisiens de 1794 et de 1795 furent et se dirent, au jour le jour et sur l'heure même, affectés par les conditions politiques et sociales où les jeta la chute tragique et brusque du gouvernement robespierriste.

F.-A. AULARD

LE SECRET

I

LA VIE PERDUE

Heureux qui, sans révolte, accepte bien sa vie,
Et vieillit doucement dans la vieille maison,
Libre de tout espoir, libre de toute envie,
N'ayant jamais changé de cœur ni d'horizon !

A force de les voir et de les reconnaître,
Pour leur seule présence il aime à son insu
Les choses et les gens qu'il voit de sa fenêtre;
Il possède son rêve et n'en est pas déçu.

Quelquefois il accueille et d'avance il pardonne;
Il n'admet point en lui de vœu trop exigeant;
Mais le peu de douceur que chaque jour lui donne
Suffit à le bercer de bien-être indulgent.

Il se plaît en lui-même au déclin des journées:
Et, tandis que le soir emplit le calme ciel,
Pour sauver le parfum des minutes fanées,
Son âme diligente en fait un peu de miel.

Jamais hors de son cœur nul sanglot ne s'ébruite;
Et, dans un brusque adieu de tout ce qu'il rêvait,
Il n'a jamais pleuré sur sa raison détruite;
La douce quiétude habite à son chevet.

Il est heureux sans trouble et presque sans mystère,
Humble et rêveusement jaloux de ce qu'il a...
Oh! comme j'étais fait pour vivre sur la terre
L'inconscient bonheur d'être né celui-là!

Son corps ne survit pas à son âme épuisée;
Tous deux, comme ils sont nés, s'endorment à la fois;
Son cœur reste fidèle où sa main s'est posée,
Sa vie, au long des jours, lui coule entre les doigts.

II

UNE FLEUR

Cette fleur que ses mains, que sa lèvre a touchée
Et qu'elle a faite sienne entre toutes les fleurs,
Aujourd'hui sans parfum, sans forme et sans couleurs,
En un livre d'amour repose desséchée.

Elle-même l'ignore; elle n'a jamais su.
En l'oubliant, distraite, après l'avoir cueillie,
Que je conserverais la chère fleur vieillie,
Et c'est un souvenir que je n'ai point reçu.

Je me suis caché d'elle, et j'ai craint le mystère
Entre nous d'un reproche ou même d'un pardon;
En laissant près de moi la fleur à l'abandon,
Peut-être sa pitié fut-elle involontaire.

Je ne sais rien de plus; mais je songe parfois
Qu'aux soirs de solitude, en ses rêves de femme,
Un peu de moi, peut-être, a fleuri dans son âme
Comme cette fleur vaine a passé dans ses doigts.

III

SOIRS ANCIENS

Je me souviens un peu qu'elle venait le soir.
Toujours à la même heure et toujours le dimanche;
Et la table était gaie avec sa nappe blanche,
Et les grands plats d'étain luisaient au vieux dressoir.

Je n'étais qu'un enfant triste et cachant sa peine,
Distrait, sauvage même aux sourires amis,
Avec des yeux rêveurs qu'on croyait endormis;
Car j'étais seul en moi tant qu'elle était lointaine.

D'avance, éperdument, je l'accueillais tout bas;
Dans les bruits familiers j'écoutais sa venue;
Et, quand j'étais bien sûr de l'avoir reconnue,
Je serrais en mon cœur le trouble de ses pas.

Elle entrait en riant, dès le seuil inclinée,
Donnant ses yeux, donnant son front, donnant sa main,
Toute fraîche du soir et rose du chemin,
Belle de bonté simple et de joie étonnée.

Et puis, dans ses genoux, au loin, je me revois,
Petit corps bienheureux que protège et que frôle
La tiédeur de son bras autour de mon épaule;
Des mots que j'aime encor n'étaient bien qu'en sa voix.

Tout mon être ignorant frémissait d'espoirs vagues,
Et je l'enveloppais de silence et d'aveux;
L'ombre était douce et claire autour de ses cheveux,
Et ma main frissonnante aimait ses doigts sans bagues.

Calmes, sûrs de leur grâce et du bonheur qu'ils font,
Elle avait l'art divin des gestes qui comprennent,
Et surtout ce regard dont les enfants s'éprennent,
Mystérieusement nostalgique et profond.

Le meilleur de mon rêve autour de vous persiste.
Cher fantôme ancien, seul être en qui j'ai cru,
Quelquefois oublié, mais jamais disparu,
Qui pour naître en mon âme attend que je sois triste!

IV

SONGEUSES

N'ayant jamais souffert, tristes d'avoir songé,
Sans espoir, sans regret, sans joie, elles demeurent
Dans les vieilles maisons des villes qui se meurent,
Comme elles, tristement, d'ennui découragé.

Elles ont accepté la vie humble et soumise,
La banalité morne et simple du devoir,
Le bien-être d'aimer sans révolte et d'avoir
L'à-peu près du bonheur dans la douceur permise.

Heureuses du baiser distrait de chaque jour,
Les désirs inquiets se sont retirés d'elles :
Elles gardent leurs corps inertes et fidèles,
Pauvres corps dédaignés qui pouvaient tout l'amour!

En leurs yeux où sommeille un regard monotone,
L'habitude a flétri la gaîté des couleurs :
Passives à la joie et mortes aux douleurs,
Plus rien n'émeut leur âme et plus rien ne l'étonne.

Silencieusement, comme d'une prison,
Leur rêve oisif s'attarde au bord de la fenêtre,
D'où vit au loin l'espace et par où les pénètre
Un peu d'air voyageur qui vient de l'horizon.

Parfois, du piano, sans charme et sans justesse,
Pour endormir dans l'ombre un cri d'isolement,
Elles font sous leurs doigts s'évoquer lourdement
Un vieil air d'opéra qui plaît à leur tristesse.

En des livres menteurs, elles ont lu jadis
Des histoires d'amour terribles et charmantes,
Où de pâles héros trouvaient pour leurs amantes
Des mots doux à pleurer, qu'on ne leur a pas dits.

Tout un monde impossible habite en leur mémoire,
Et, bien que résignés, leurs jours sont pleins d'exils ;
Et de vagues émois font battre encore leurs cils,
Mais leurs cœurs sont guéris d'espérer et de croire.

V

PAYSAGE INTIME

Pour y mener mon rêve où pleure un deuil amer,
J'aime entre tous un paysage d'outre-mer
Ensoleillé, superbe et triste.
Il ressuscite en moi celle qui l'a connu ;
Mes yeux ne l'ont point contenu,
Je sais seulement qu'il existe.

Il fut, un soir d'automne, évoqué doucement
Par des mots que je garde avec recueillement
Au plus secret de mon cœur sombre ;
Il est né d'un murmure aux lèvres que j'aimais
Et seul il survit désormais
Au cher passé rentré dans l'ombre.

De meilleurs souvenirs sont perdus : mais parfois
Je me redis les mots pour entendre la voix
Qui les anime et les colore ;
Leur douceur m'est fidèle et je retrouve en eux
Le paysage lumineux
Et triste qu'ils ont fait éclore.

C'est quelque part très loin sous un ciel d'orient,
Beau de couleur légère et de soleil riant :
Dressant leurs crêtes inégales,

Les monts aux bleus replis tremblent dans la chaleur
Et tous les parfums sont en fleur.
Et l'air pur vibre de cigales.

L'ombre même étincelle et la lumière éclôt,
Dormante au long d'un mur, changeante au bout d'un flot;
Sur les sables d'or monotone
La mer brode au rivage un clair ourlet d'argent,
Et, sur un rythme diligent,
Le rouet des vagues chantonne.

Seul et morne, perdu sous le ciel, au milieu
De toute cette vie éparse dans l'air bleu,
Un grand arbre aux feuilles fanées,
Où la brise en passant laisse un bruit de métal,
Debout, solitaire et fatal,
Semble mort depuis des années.

Tel et morne est mon cœur, et le présent divin,
Jusqu'en ses replis d'ombre, épanouit en vain
Toutes les clartés qu'il recèle;
Un débris de bonheur s'y dresse fièrement,
Debout dans son isolement,
Mort dans la vie universelle.

VI

APAISEMENT

Bien que mon cœur jaloux ne l'ait point délaissée,
Moins de douleur sanglote en mon deuil accalmi.
Je puis encor la plaindre et rester son ami,
Je sens ma vie, autour de moi, recommencée.

Je domine ma peine et j'y vois se flétrir
Tout ce qui l'adorait, tout ce qui la regrette,
Et je n'ai plus en moi la volonté secrète
Qui me faisait aimer la douceur d'en mourir.

Mon âme, en la perdant, lui reste fraternelle ;
Mais je n'attends plus rien : j'ai connu qu'en l'aimant,
J'avais divinisé, peut-être, seulement
Tout l'égoïste espoir que j'avais mis en elle.

Et je n'ai même plus le goût de ressaisir
Ce trop fragile amour que moi seul faisais nôtre ;
Toute meurtrie encor, pour en élire une autre,
Un peu de ma tendresse erre en vague désir.

J'ai voulu ma douleur : rien d'amer n'en subsiste ;
Je me retrouve seul avec plus de fierté.
A tout ce qui n'est plus et qui n'a pas été,
Silencieusement, je garde un adieu triste.

Mon rêve ardent s'attarde en un rêve endormeur.
Parfois, mon cœur tressaille : un souvenir y tremble ;
J'aime encor mon passé, quand nous sommes ensemble,
Mais je regarde en moi son visage qui meurt.

VII

SOLITUDE

Comme les violons sont tristes au matin !
Ce désordre, ces fleurs, ces femmes délaissées,
Cette gaîté banale autour de mes pensées ;
J'écoute, et je regarde, et mon cœur est lointain.

L'air est lourd de fatigue et de mélancolies ;
Et, dès longtemps prévu comme un ressouvenir,
A travers les rideaux plus clairs je sens venir
Le jour blême qui rôde aux fenêtres pâlies.

Par instants, le dégoût d'un geste ivre et brutal
Emplit mon âme, encore et malgré moi surprise ;
Le bruit inattendu d'un verre qui se brise
Prolonge en moi longtemps sa plainte de cristal.

Comment donc suis-je là ! Je riais tout à l'heure ;
Mais fatiguée, au loin, toute rumeur décroît...
Vais-je donc m'en aller seul dans le matin froid,
Comme un enfant perdu qui grelotte et qui pleure !

J'avais cru mort trop tôt mon cœur mal endormi :
Moi-même au fond de moi je pénètre et me juge.
Mais près d'un autre cœur j'ai besoin d'un refuge,
Depuis que mon passé ne m'est plus un ami.

Pour sa pâleur et sa tristesse résignées,
Quel nostalgique attrait de pitié sans désir
Me fera du regard distraitement choisir
Une de celles-là que tous ont dédaignées ?

Des pleurs mal étouffés trembleront dans ma voix,
Et peut-être, en mes yeux voyant sa gaîté vaine,
Elle saura trouver pour consoler ma peine
Un de ces mots très doux qu'elles disent parfois.

VIII

VIEIL AIR

La chambre est déserte : le feu
Va s'éteindre presque sans flamme,
Lentement, comme un cœur de femme
Touché d'un inutile aveu.

Je suis triste en moi ; je frissonne.
Celle qui ne doit plus venir
M'a dépeuplé tout l'avenir.
Mon amour n'aime plus personne.

Sous ma fenêtre, seulement,
De sa musique endolorie
Un pauvre orgue de Barbarie
Vient bercer mon délaissement.

Il joue un air, toujours le même,
Un air d'autrefois, de très loin,
Dont les mots disaient le besoin
Obscur d'être aimé quand on aime.

Il l'a chantonné tant de fois,
Cet air-là, sous tant de croisées,
Qu'au long des cadences brisées
Des notes manquent par endroits.

Et toute la mélancolie
Vaine d'un amour ancien,
D'un espoir las, comme le mien,
Qui ne croit plus mais qui supplie,

Avec l'orgue sanglote au vent ;
Et j'évoque au seuil de la porte
Le vieil aveugle qui le porte,
Sous l'abri glacé de l'auvent.

IX

OUBLI

Réfugie en mes bras ta chère lassitude.
Ne me dis rien : ne pense à rien : mais, si tu veux,
Je te regarderai dormir dans tes cheveux,
Et je serai moins seul avec ma solitude.

Ne me dis rien ; ne pense à rien : car ton baiser
M'a donné tous les mots qui tremblaient sur tes lèvres ;
Laisse en un tiède oubli languir toutes nos fièvres ;
J'écouterai ton cœur, près du mien, s'apaiser.

De nos corps moins unis dont l'étreinte est plus douce
Le désir anxieux s'éloigne lentement ;
Et je suis là, bercé d'un bonheur presque aimant,
Qui fait mourir en moi tout ce qui te repousse.

Ne m'interroge pas; j'aurais peur qu'entre nous
Le seul aveu des mots vînt dissiper le charme;
Je sens qu'au fond des yeux j'ai peut-être une larme...
Réfugie en mes bras ton pauvre corps jaloux!

X

PEUT-ÊTRE

Celle que j'aimerai plus tard, si j'aime encore,
Si mon cœur, malgré moi, garde immortellement
L'espoir inavoué d'un être que j'ignore,
Je veux qu'elle ait l'orgueil de notre isolement.

Je veux qu'un cercle étroit de bonheurs l'emprisonne,
Qu'elle ait découragé l'amour et le désir,
Si pure qu'avant moi le rêve de personne,
Même pour un regret, n'ait osé la choisir.

Je veux qu'en se donnant son cœur longtemps docile,
Plein d'un autre avenir, aime encor le passé,
Et qu'elle vienne à moi pourtant, comme on s'exile,
Pour moi seul glorieuse, ayant tout délaissé.

Je l'évoque parfois, sans croire qu'elle existe :
Elle aurait, elle aussi, l'âme que je rêvais,
Et que j'avais peut-être, et dont le deuil persiste
Au fond mystérieux de mon orgueil mauvais.

Son amour, dédaigneux des secrètes prudences,
Ne m'imposerait pas ces longs jours d'amitié,
Où même le désir s'attarde en confidences,
Hésite en langueur tiède et s'émiette en pitié.

Elle me sourirait d'une lèvre pâlie,
Comprenant bien qu'en moi chaque jour entassait
Toujours plus de silence et de mélancolie;
Elle serait très douce, et peut-être — qui sait? —

A force de la voir si confiante en elle,
Je croirais presque aux vœux qui m'ont déjà menti ;
Elle éploierait sur moi, comme l'abri d'une aile,
Un espoir de tendresse et de bonheur blotti.

Et, sans l'aimer encor, bien qu'en ma solitude
Survive à la douleur le mal d'avoir souffert,
Je referais ma vie avec la quiétude
Non d'un rêve imploré, mais d'un amour offert.

Je ne supplierais pas : mon cœur n'est plus capable
Du dévouement profond qu'il faut pour exiger ;
Je sais trop ma faiblesse, et je serais coupable
D'un aveu, malgré moi peut-être, mensonger.

Mais je sais bien aussi qu'un amour neuf apporte
Assez d'oubli distrait pour qu'on espère en lui ;
Et, si je la voyais sur le seuil de ma porte,
Je ne serais pas sûr de mon cœur, aujourd'hui.

Chaque bienfait reçu me rendrait à moi-même,
Pour être digne au moins de l'avoir accepté ;
Je m'aimerais sans doute en voyant qu'elle m'aime,
Et je serais meilleur de toute sa bonté.

Sans lui rien découvrir de ma peine inconnue,
Je m'avouerais meurtri de chagrins sans raison...
Mais elle verra bien qu'au jour de sa venue
Tout le bonheur possible entre dans la maison.

ANDRÉ RIVOIRE

MICKIEWICZ ET POUCHKINE

Adam Mickiewicz a été pour la Pologne, il est encore pour elle ce que sont Gœthe et Schiller pour l'Allemagne, le palladium, le symbole radieux de l'unité nationale. Plus la Pologne semble s'effacer de la carte politique de l'Europe, plus elle se rattache au culte de son grand poète. Le mois dans lequel nous sommes entrés verra s'accomplir le centième anniversaire de sa naissance. A cette occasion, les fêtes et les hommages se sont multipliés sur toutes les parties du territoire de l'ancienne République. L'empereur de Russie a autorisé les compatriotes de Mickiewicz à lui élever un monument dans la capitale de ce royaume de Pologne, que des publicistes trop zélés et mal inspirés s'obstinent à vouloir appeler le pays vistulien. Une statue à un grand poète ! Ce serait là, en tout autre pays, un événement assez banal, matière à comptes rendus pour quelques reporters, à portraits littéraires pour quelques critiques, à clichés pour quelques journaux illustrés. Dans la capitale de la Pologne russe, le fait prend une importance particulière. Si l'on considère que la publication des œuvres poétiques de Mickiewicz était naguère interdite dans l'empire russe, qu'une partie de cette œuvre —

d'ailleurs encore supprimée aujourd'hui par la censure — consiste en une série de pamphlets satiriques et lyriques dans le ton des *Châtiments* ou des *Iambes*, l'érection de la statue du poète apparaîtra non plus comme un fait normal, mais comme un sérieux symptôme de détente et de conciliation. Nous voudrions espérer que cet événement sera le point de départ d'une ère nouvelle. Assurément, Nicolas II ne peut que répéter aux Polonais le mot que son bisaïeul leur disait il y a plus d'un demi-siècle : « Pas de rêves, messieurs, pas de rêves. » Si la Pologne se détachait de la Russie, ce ne serait, hélas ! que pour tomber aux mains de l'Allemagne. Mais si l'on pouvait accorder à ceux qui l'habitent un *modus vivendi* de nature à consoler les blessures de leur patriotisme, à leur faire prendre en patience la situation douloureuse que leur ont léguée des ancêtres si follement téméraires, si généreusement imprévoyants, tous ceux qui, en France, aiment la justice, qui s'intéressent aux gloires et aux misères de la Pologne dans le passé, à la prospérité de la Russie dans le présent, ne pourraient qu'applaudir de tout cœur une politique qui pourrait être tout ensemble très généreuse et très habile.

Dans la vie accidentée de Mickiewicz, un épisode fort intéressant et peu connu est l'histoire de ses relations avec son illustre confrère et rival, Alexandre Pouchkine. Ils étaient presque contemporains. Mickiewicz était né en décembre 1798 ; la Russie célébrera, le 26 mai prochain, le centenaire de Pouchkine. Leur carrière poétique à tous deux a été courte. Mickiewicz a cessé d'écrire des vers en 1834, Pouchkine a péri d'une mort tragique trois ans après. Tous deux sont restés dans leurs pays respectifs les plus glorieux représentants de l'école dramatique. Au moment où leurs noms vont de nouveau retentir dans tout le monde civilisé, il vaut la peine de rappeler une page touchante de leur histoire. Puissent les deux peuples qu'ils représentent se réunir un jour dans le culte du juste, comme ils s'étaient trouvés rapprochés dans le culte du beau !

I

Le 24 octobre 1824, Mickiewicz, exilé dans l'intérieur de la Russie, quitta son pays natal, la Lithuanie. Il ne devait jamais le revoir. Dans les premiers jours de novembre, il arriva à Pétersbourg. Il séjourna tour à tour dans cette ville, à Odessa, à Moscou, puis encore à Pétersbourg. Il partit pour l'Allemagne le 27 mai 1829. Il passa donc près de cinq ans au milieu des Russes. Il a plus tard retracé ses impressions d'exilé dans une série de poèmes pleins de fiel et d'amertume. Imaginez un poète lorrain exilé tour à tour à Cologne, à Berlin, à Kœnigsberg : vous ne pouvez lui demander ni d'admirer les splendeurs de ces villes, ni de saluer avec respect les mémoires d'un Frédéric II, d'un Bismarck ou d'un Moltke. Telle était la situation de Mickiewicz au milieu de ceux qu'il appelait les Moabites. Mais si le patriote eut à gémir de son exil, le poète n'eut qu'à se louer du cordial accueil qu'il rencontra chez ses confrères du monde russe. A Pétersbourg, à Moscou, il lia des amitiés durables qui survécurent à la révolution de 1830, à la rupture définitive des deux peuples, et qui, même après sa mort, ont pieusement veillé sur sa mémoire. A Moscou, à Pétersbourg, la jeunesse libérale de Russie nourrissait des espérances qui ne semblaient pas inconciliables avec les revendications de la Pologne. Ryleev, Bestoujev, qui avaient accueilli l'exilé « comme un frère », furent brusquement arrachés à son amitié, l'un par une mort tragique, l'autre par la déportation en Sibérie. Mais, grâce à Dieu, la tourmente de décembre, en ajournant la réalisation des espérances prématurées, respecta les représentants les plus éminents de la littérature. Mickiewicz les connut presque tous, et fut traité par eux non comme un ennemi suspect, mais comme un hôte de distinction, comme un maître respecté. Parmi ceux dont il fut l'hôte et l'ami, il suffit de citer au hasard le deux frères Polevoï, qui rédigeaient ensemble à Moscou une revue intitulée *le Télégraphe*, dont le rôle peut être comparé à celui de notre *Globe* vers 1830 ; les poètes Boratynsky et Venevitinov, Pogodine,

le laborieux historien qui fut plus tard le plus redoutable adversaire des revendications polonaises, mais qui alors ne songeait nullement à voir en Mickiewicz l'ennemi de son pays. Il y a un quart de siècle, j'ai eu l'occasion de rendre visite au vieil historien dans sa maison de Dievitchié Pole. Il me montra, les larmes aux yeux, la redingote trouée par la balle qui avait tué Pouchkine. J'ignorais alors ses relations de jeunesse avec Mickiewicz, et je ne me consolerai jamais de ne l'avoir point interrogé à ce sujet. Lorsque Pogodine fonda, vers 1827, *le Messager de Moscou*, Mickiewicz fut le seul étranger invité au dîner littéraire qui fêtait la naissance du nouveau recueil.

Le poète exilé trouvait le même accueil affectueux et déférent chez des slavophiles comme l'amiral Schichkov, ministre de l'instruction publique; les deux Kirievsky, les deux Khomiakov, chez le poète Kozlov, auquel il dédia son *Faris* et qui traduisit plus tard les sonnets de Crimée : « Vous nous l'avez donné fort, nous vous le rendons puissant », disait Kozlov à Édouard Odyniec au moment où Mickiewicz allait définitivement quitter la Russie. Un autre poète russe, critique distingué, le prince Pierre Viazemsky, comblait l'exilé d'attentions délicates ; son amitié persista malgré la rupture définitive : quand Mickiewicz mourut, il lui consacra des pages émues et s'occupa de veiller aux intérêts de ses héritiers. Des officiers qui avaient servi en Pologne en avaient rapporté quelques notions de polonais et l'admiration la plus vive pour les œuvres poétiques de Mickiewicz. Ils les mirent à la mode dans les salons moscovites : pour satisfaire la curiosité de ses admirateurs russes, Mickiewicz et quelques amis commencèrent même à compiler une grammaire polonaise, qui ne fut jamais achevée.

Les femmes les plus distinguées se disputaient sa société. La princesse Zenaïde Volkonsky se plaisait à lui faire les honneurs de ses somptueux salons et acceptait de sa plume des madrigaux d'un tour élégant et délicat. Madame Eudoxie Rostopchine, madame Bagreev Speransky cherchaient ses hommages. Dans une lettre datée du 17 mars 1852, madame Eudoxie Rostopchine traçait le portrait « du beau pèlerin », dont l'apparition lui avait laissé un souvenir ineffaçable.

« C'était, dit-elle, un jeune homme brun, pâle, à la luxuriante chevelure noire, au regard inspiré, au front rêveur ; il portait écrit sur toute sa personne le présage d'un grand avenir, d'une destinée glorieuse et exceptionnelle. C'était l'auteur déjà connu de Conrad Wallenrod, qui avait été chercher en Crimée les inspirations brûlantes de ses divins sonnets. C'était Adam Mickiewicz, l'un des plus grands noms du siècle, le poète devant qui tous les autres se sont inclinés depuis. »

A ce témoignage d'une femme enthousiaste, sensible au charme des yeux rêveurs et des cheveux noirs, on peut opposer celui du grave Polevoï : « Quiconque, écrit le publiciste russe, a connu de près Mickiewicz, l'a aimé non pas comme un poète (bien peu étaient en état de lire ses poésies), mais comme un homme de rares qualités intellectuelles ; il vous attirait par la hauteur de ses vues, par l'étendue colossale de ses connaissances et, en particulier, par une sorte de bonhomie qui lui était particulière. Son extérieur était plein de charmes. De beaux cheveux noirs couvraient sa tête merveilleusement modelée : sous son large front marqué du sceau de la méditation, des yeux noirs, expressifs, brillaient de l'éclat du diamant ; son nez élégant et assez long indiquait une force extraordinaire de pénétration ; son sourire était d'une douceur inexprimable... »

« Tel il était dans son état normal ; mais quand une discussion l'intéressait vivement, quand le sentiment de quelque vérité, de quelque idée élevée voulait jaillir de sa poitrine, alors sa figure prenait une tout autre expression. Il devenait un véritable magicien. Il ravissait ses auditeurs par le charme de ses improvisations, bien que dans notre société uniquement composée de Russes, il ne parlât habituellement que le français. »

Le prince Viazemsky confirme le témoignage de Polevoï. « Moscou, dit-il, accueillit cordialement Mickiewicz ; elle voyait en lui un homme soumis à la surveillance de l'administration ; mais elle se souciait peu des motifs qui avaient fait prendre cette mesure. Tant d'hommes appartenant aux sphères intellectuelles se trouvaient dans ce cas. Tout dans Mickiewicz excitait la sympathie. Il était très instruit, de

bonne éducation, d'une courtoisie recherchée dans la conversation. Une ombre de mélancolie voilait son visage, mais son caractère était gai, spirituel. Il trouvait le terme propre et le trait. Il parlait avec facilité le français et le russe, et pouvait ainsi entrer en rapport avec diverses classes de la société. Il était partout à sa place : dans le cabinet du savant et de l'écrivain, dans le salon d'une femme d'esprit, à la table d'une joyeuse compagnie. On croyait sur parole à son talent poétique. Bien peu de personnes pouvaient apprécier Mickiewicz poète : tous appréciaient et aimaient l'homme. »

Mickiewicz avait dans sa langue maternelle un don merveilleux d'improvisation. Ne pouvant se faire comprendre des Russes en polonais, il improvisait en français. « Il y avait alors en lui, dit Viazemsky, quelque chose de terrible et de prophétique. Les auditeurs silencieux étaient plongés dans une sorte d'extase. » Des connaisseurs tels que Joukovsky et Pouchkine étaient « ébranlés jusqu'au fond de l'âme par cette éruption flamboyante de poésie ».

Certains compatriotes de Mickiewicz s'alarmaient de ses relations amicales avec les Russes. Ils les lui auraient volontiers reprochées comme une trahison. Quarante ans plus tard, quand je me suis avisé d'apprendre le russe — sachant déjà le polonais — je me suis entendu faire les mêmes objections par les vieux émigrés de 1830. Apprendre la langue du *Moskal* c'était trahir la Pologne. J'eus quelque peine à leur faire comprendre que mes intérêts et mes devoirs n'étaient pas les leurs et que je devais placer au-dessus de leurs légitimes rancunes le culte de la science et de la vérité.

Mickiewicz se défendait de trahir, sur un ton mi-sérieux, mi-plaisant : « Nous montrerons notre amour pour la patrie, écrivait-il à son ami Czeczot, non pas, comme Don Quichotte, en nous tenant au milieu de la grand'route et en provoquant tout le monde à tort et à travers, mais en faisant comme Charlemagne avait prescrit de mériter l'amour d'Angélique...

» Mon ami, peut-on rapporter à ce noble sentiment du patriotisme des vétilles sans importance? Des dîners, des danses, des chants peuvent-ils offenser la patrie, cette divine amante?...

» Pour te citer la Bible, je te dirai franchement que je suis prêt, non seulement à manger l'excellent bifteck des Moabites, mais même les viandes des autels de Dagon et de Baal *quand j'ai faim*, et cela ne m'empêchera pas d'être un bon chrétien comme auparavant. »

II

Non seulement Mickiewicz vivait au milieu des écrivains russes, mais il lisait leurs œuvres, et il constatait avec douleur que la littérature polonaise était fort en arrière sur celle dont Pétersbourg et Moscou étaient les principaux foyers; que les classiques de Varsovie, attachés à l'imitation de Delille ou de Voltaire, étaient bien en retard sur les romantiques des deux capitales, tous pénétrés de Gœthe et de Byron, attentifs aux moindres œuvres poétiques de l'Allemagne et de l'Angleterre. Comme patriote, il était humilié de cette supériorité des Russes ; comme poète romantique, il ne pouvait que s'en réjouir :

Pour Dieu, écrivait-il à un ami varsovien, laissez en paix ces poètes (français) de second ordre. Où donc, maintenant, sinon à Varsovie, traduit-on Legouvé, Delille, et qui pis est, Millevoye? Les Russes hochent la tête de pitié et d'étonnement. Nous sommes en retard d'un siècle entier en littérature. Ici, le moindre petit poème de Gœthe éveille un enthousiasme, un intérêt général, est aussitôt traduit et commenté. Chaque roman de Walter Scott est aussitôt en circulation ; chaque nouveau livre de philosophie se trouve immédiatement chez le libraire, et chez nous l'honnête Dmochowski considère les *Géorgiques* de Kozmian [1] comme l'idéal de la poésie polonaise.

Nous n'avons pas encore parlé de Pouchkine. Il était déjà célèbre quand Mickiewicz entra en rapport avec lui. Il avait écrit *Rouslan et Ludmila*, *le Prisonnier du Caucase*, *les Frères Brigands*, *les Tziganes*, *le Comte Nouline*, *Boris Godounov*. commencé *Eugène Oniéguine*, fait circuler sous le manteau des vers politiques d'un esprit plus que libéral, qui aujour-

1. Kajétan Kozmian, né en 1771, mort en 1854, l'un des derniers représentants de l'école classique polonaise.

d'hui encore ne peuvent être imprimés qu'à l'étranger. Son libéralisme russe et le patriotisme polonais de Mickiewicz s'entendaient fort bien. Tous deux étaient grands admirateurs de Byron et considérés dans leurs pays respectifs comme les chefs de l'école romantique. Ils se plurent dès les premières rencontres et leur estime mutuelle prépara les voies à une sincère affection.

« Pouchkine est à peu près de mon âge, écrivait Mickiewicz à son ami Odyniec (mars 1827), il a lu beaucoup et bien, il connaît les littératures modernes, il a des idées élevées sur la poésie. »

— « Pouchkine, raconte Polevoï, apprécia Mickiewicz dès leur première rencontre et montra pour lui la plus grande déférence. Habitué à dominer dans le cercle de nos littérateurs, le poète russe était d'une modestie extraordinaire en présence de Mickiewicz ; évidemment il s'efforçait de l'exciter à parler, et quand il exprimait lui-même une opinion, il se tournait vers lui pour obtenir l'approbation du maître. En réalité Pouchkine, ni par l'éducation, ni par la largeur de l'érudition, ne pouvait se comparer à Mickiewicz. Il l'avouait lui-même avec une sincérité qui est toute sa gloire. Combien il estimait le génie de Mickiewicz, on peut en juger par ce qu'il m'a dit en 1829. J'étais à Saint-Pétersbourg et je désirais faire visite à Mickiewicz. Je demandai son adresse à Pouchkine. Il me suffit de le nommer pour que Pouchkine fît de lui un éloge enthousiaste. Il s'étendit longuement sur son confrère polonais, rapportant les impressions que lui avaient laissées ses relations avec lui.

» A la fin il me dit :

» — L'autre jour Joukovsky me disait, en me frappant sur » l'épaule :

» — Frère, sais-tu que Mickiewicz pourrait bien te damer » le pion ?

» — Tu as tort, répondis-je, de parler au conditionnel. » La chose est déjà faite. Je suis auprès de lui comme si je » n'étais pas.

» Une autre fois j'entendis Pouchkine expliquer à Mickiewicz le plan de son poème de *Poltava*, qui devait primitivement s'appeler *Mazeppa*. Il développait avec feu son idée et

s'efforçait de démontrer qu'il avait étudié à fond le caractère de son héros. Mickiewicz, après l'avoir entendu, se contenta de présenter quelques observations. Elles étaient de telle nature qu'elles détruisaient de fond en comble les vues psychologiques de notre poète. »

Les deux rivaux faisaient volontiers assaut de courtoisie. Un jour Pouchkine, rencontrant Mickiewicz dans la rue, s'effaça respectueusement devant lui en disant :

— Arrière le deux, voici l'as.

— Le deux d'atout coupe l'as, répliqua galamment Mickiewicz.

Un soir, dans une réunion donnée en l'honneur de Pouchkine, Mickiewicz improvisa. Pouchkine se leva brusquement de son siège et, se prenant aux cheveux, il se mit à courir par la salle en criant : « Quel génie ! Quel feu sacré ! Que suis-je auprès de lui ? »

Pouchkine mourut sans avoir visité les pays étrangers. Ses amis lui reprochaient son indifférence, son manque de curiosité. Il s'excusait ainsi : « Je me représente les beautés naturelles, disait-il, plus belles qu'elles ne sont en réalité ; je voyagerais peut-être pour faire la connaissance des grands hommes ; mais je connais Mickiewicz et je sais que je ne trouverais pas plus grand que lui. » L'amitié et l'enthousiasme juvénile aveuglaient l'auteur d'*Onéguine ;* s'il avait seulement poussé jusqu'à Weimar il aurait pu présenter ses hommages à Gœthe ; il aurait pu saluer Victor Hugo à Paris et connaître deux génies au moins aussi grands, et à coup sûr mieux équilibrés que Mickiewicz.

Mickiewicz, de son côté, se plaisait à défendre Pouchkine contre les critiques de ses compatriotes. « Il est, disait-il un jour à l'un d'entre eux, le premier poète de sa nation. C'est là son titre de gloire. »

On trouve dans les œuvres des deux poètes l'expression de cette admiration mutuelle. Telle est, par exemple, cette épigramme contre Boulgarine, un écrivain non sans valeur d'origine polonaise naturalisé dans la littérature russe. Pouchkine le détestait cordialement :

Le mal n'est pas que tu sois Polonais. Kosciuszko était Lech (Polonais). Mickiewicz est Lech. Si tu veux, sois au besoin Tatare ;

je n'y vois point de mal ; sois Juif, je n'y vois point de mal ; le mal, c'est que tu es le misérable Boulgarine.

Dans un sonnet sur le sonnet, Pouchkine énumère les maîtres qui se sont illustrés dans ce genre littéraire :

L'austère Dante ne méprisait pas le sonnet. Pétrarque y épancha ses amours. Le chantre de Macbeth aimait à se jouer avec lui. Camoëns lui confiait ses pensées douloureuses.

Et, de nos jours, il charme les poètes. Wodsworth en a fait son instrument. A l'ombre des montagnes de la lointaine Tauride, le chantre de la Lithuanie s'est plu à y renfermer ses rêves.

Ces derniers vers sont une allusion délicate aux sonnets de Crimée. On en trouverait d'autres dans *Doubrovsky*, dans les fragments du *Voyage d'Oniéguine en Crimée*. Pouchkine ne s'est pas contenté de louer son rival. Il a essayé de le traduire. Il a mis en vers russes deux ballades : *Budrys*, *l'Embuscade*, et le début de Konrad Wallenrod. De son côté, Mickiewicz a traduit *le Souvenir*.

Je retrouve encore Mickiewicz cité par Pouchkine dans la note qui précède quelques pièces traduites de *la Guzla* de Mérimée sous ce titre peu correct : *Chant des Slaves occidentaux*. On sait aujourd'hui quel mystificateur était Mérimée et comment, par l'ingénieuse fabrication de chants serbes ou monténégrins publiée sous ce nom exotique : *la Guzla*, il réussit à duper non seulement les lecteurs français, ce qui était bien facile, mais encore les savants et les poètes slaves. Schafarik attribuait *la Guzla* à un éditeur ragusain, le comte Sorgo. Les poètes ne sont pas tenus d'être des critiques. Alexandre Chodzko, qui devait plus tard enseigner les littératures slaves à Paris, prit au sérieux le recueil de Mérimée et en traduisit trois pièces en vers polonais dans le volume de ses poésies édité à Saint-Pétersbourg en 1829. Pouchkine eut quelques doutes, mais il consulta Mickiewicz. « Ce poète était, dit-il dans la note que j'ai déjà citée, un critique clairvoyant et un délicat connaisseur de la poésie slave ; il ne doutait pas de l'authenticité de ces chants. Un érudit allemand avait même écrit là-dessus une dissertation considérable. » Pouchkine avait raison de considérer Mickiewicz comme un très grand poète ; mais il n'était pas et ne fut jamais un esprit critique et n'avait

aucune raison spéciale pour connaître la poésie populaire des Slaves méridionaux. Il croyait de bonne foi à la mystification de Mérimée ; il avait lui-même traduit une des pièces de la Guzla, *le Morlaque à Venise*. Elle dépeint les mélancolies d'un Slave attiré à Venise par l'attrait du gain et qui regrette son pays natal.

… Je suis venu dans ce grand navire de pierre ; mais le ciel m'étouffe et leur pain est un poison pour moi. Je ne puis aller où je veux ; je ne puis faire ce que je veux ; je suis comme un chien à l'attache.

Les femmes se rient de moi quand je parle la langue de mon pays et ici les gens de nos montagnes ont oublié la leur aussi bien que nos vieilles coutumes. Je suis un arbre transplanté en été ; je sèche et je meurs.

… Je ne rencontre pas une figure amie. je suis comme une fourmi jetée par le vent au milieu d'un vaste étang…

Mickiewicz, exilé dans la Venise du Nord, devait éprouver une sorte d'amère volupté à mettre en vers polonais des stances qui répondaient si bien à l'état de son âme. Il était avant tout homme de foi et la critique n'était pas son fait. Pouchkine finit par avoir des doutes. Il s'informa auprès de Mérimée lui-même qui révéla de bonne grâce la mystification. Mickiewicz ignora toujours la réponse de Mérimée. Dans une édition de ses œuvres publiée à Varsovie, en 1858, *le Morlaque à Venise* figure encore comme imité du serbe. Il y a mieux, la version en vers polonais fut retraduite en prose française par Christien Ostrowski. On la lit encore dans la quatrième édition de la traduction de Christien Ostrowski (tome I[er], page 50, librairie Firmin-Didot). Les curieux pourront se donner le plaisir de comparer la prose de Mérimée et celle d'Ostrowski, la version russe de Pouchkine et la version polonaise de Mickiewicz. Quant au texte serbe, ils sont certains de ne jamais le découvrir.

Les deux poètes se sont rencontrés en des sujets plus graves. Un jour, — c'était en 1828, — ils se promenaient ensemble à Pétersbourg, sur la place où s'élève le monument de Pierre le Grand. Tous nos lecteurs connaissent par la gravure ou la photographie, le chef-d'œuvre de Falconnet, la statue équestre du tsar réformateur si fièrement campée sur un bloc de granit

apporté des rives de la Finlande. La pluie les surprit; Mickiewicz abrita Pouchkine sous son manteau et tous deux cherchèrent derrière le socle un refuge contre les rafales et le vent. Les réflexions qu'ils échangèrent au pied du monument, Mickiewicz en a conservé ou cru conserver le souvenir dans une pièce écrite trois ans plus tard et intitulée *le Monument de Pierre le Grand.*

Un soir, sous la pluie battante, deux jeunes gens se tenaient abrités par le même manteau, les mains entrelacées. L'un était ce pèlerin venu de l'occident, victime inconnue de l'omnipotence du tsar; l'autre était le poète de la nation russe, célèbre par ses chants dans tous les pays du nord. Ils se connaissaient depuis peu, mais bien ; depuis quelques jours déjà ils sont amis; leurs âmes s'étaient rapprochées en dépit des terrestres obstacles. Telles, dans les Alpes, deux roches jumelles, bien que séparées à jamais par l'abîme d'un torrent, entendent à peine la rumeur de leur ennemi, inclinent l'un vers l'autre leurs cimes aériennes. Le pèlerin méditait sur le colosse de pierre et le poète russe parla ainsi à voix basse :

« Au premier des tsars qui fit ces miracles, la seconde des impératrices a élevé ce monument [1] ». Déjà le tsar, coulé sous la forme d'un géant, était assis sur le dos du Bucéphale en bronze et attendait l'endroit où il lancerait son coursier. Mais Pierre ne peut rester sur le sol natal ; sa patrie est trop étroite pour lui. On envoie au delà des mers lui chercher un piédestal. On envoie arracher aux falaises de la Finlande un bloc de granit. Docile à l'ordre de la souveraine, il navigue sur la mer, il court sur le continent et dans la capitale se roule aux pieds de la tsarine. Déjà le monticule est prêt, le tsar de bronze, le tsar knoutopotent, s'élance en toge romaine. Son coursier bondit sur le bloc de granit, se dresse sur la crête et se cabre.

Ce n'est point dans cette attitude que, dans l'antique Rome, se dresse le bien-aimé des peuples, ce Marc-Aurèle, qui glorifia tout d'abord son nom par l'expulsion des espions et des délateurs, qui, après avoir réprimé les exacteurs de l'Empire, écrasé les hordes barbares sur les bords du Rhin et du Pactole, rentrait au Capitole pacifié. Son front est beau, noble, affable ; sur ce front brille l'idée du bonheur de l'État. Il lève majestueusement une main, comme pour bénir ses sujets assemblés autour de lui, l'autre abaissée sur les rênes semble vouloir retenir l'élan de son coursier. On devine que la foule est groupée sur la route, qu'elle crie : « Voilà l'empereur, voilà notre père qui revient ». L'empereur veut marcher lentement à travers son peuple, gratifier chacun des assistants d'un coup d'œil

1. Paraphrase de l'inscription célèbre : *Petro primo Catharina secunda.*

paternel. Le cheval dresse sa crinière ; ses yeux jettent des flammes. Mais il sait qu'il porte le plus chéri des hôtes, le père de millions d'hommes, et lui-même contient son ardeur ; les enfants peuvent s'approcher, voir leur père, le cheval marche d'un pas égal sur une route égale ; on devine qu'il arrive à l'immortalité.

Le tsar Pierre, lui, a lâché les rênes de son coursier ; on voit que, dans sa course, il a tout foulé aux pieds. D'un bond il s'est élancé jusqu'à la crête des roches. Déjà le cheval effaré dresse ses sabots en l'air ; le tsar ne le retient pas, le cheval ronge son frein. On devine qu'il va tomber, se briser en pièces. Depuis des siècles, il se dresse, il se cabre, mais il ne tombe pas. Telle une cascade s'envole du haut du granit et surprise par le gel, reste en l'air suspendue... Mais, dès que le soleil de la liberté étincellera, dès que le souffle de l'Occident réchauffera cet empire... Qu'adviendra-t-il de cette cascade de la tyrannie ?

Tels sont les propos que Mickiewicz prête à Pouchkine. Il est possible que le poète russe les ait tenus. Il avait été libéral, il l'était peut-être encore en 1828 et cependant il devait savoir que la philosophie d'un Marc-Aurèle eût rendu beaucoup moins de services à la Russie que la brutalité d'un Pierre le Grand. Un éminent critique polonais, M. Spasowicz[1], suppose que Mickiewicz a tout simplement usé d'un artifice littéraire et mis dans la bouche de son ami ses propres pensées. Pouchkine, il est vrai, a dû avoir connaissance des vers de Mickiewicz et ne les a point démentis. Peut-être pensait-il que la chose n'en valait point la peine, peut-être estimait-il que la postérité saurait bien opposer aux vers de Mickiewicz ceux que lui-même a écrits sur Pierre le Grand.

Au début de son poème *le Cavalier de Bronze* (1834), il évoque lui aussi la figure du tsar réformateur et il lui apporte l'hommage de la reconnaissance nationale :

Sur le rivage, en face des flots solitaires, Il se dressait plein de grandes pensées et regardait au loin. Devant lui le fleuve roulait ses larges ondes : une pauvre barque luttait seule contre elles. Sur les rives couvertes de mousses et de fanges s'élevaient par ci, par là, de noires izbas, asile du pauvre Finnois ; une forêt impénétrable aux rayons d'un soleil voilé de brume, murmurait à l'entour.

Et il pensait : D'ici nous menacerons le Suédois, ici une ville sera fondée pour le malheur d'un voisin orgueilleux. C'est ici que la

1. Dans une étude intitulée *Mickiewicz et Pouchkine devant le monument de Pierre le Grand* (Mémoires de la Société Mickiewicz, Lemberg, 1887).

nature nous oblige à ouvrir une fenêtre sur l'Europe, à poser un pied solide sur la mer; ici, sur des flots jusqu'alors inconnus, tous les pavillons viendront nous saluer et nous convierons le vaste monde à nos festins...

Je t'aime, création de Pierre, j'aime ton aspect sévère et élégant, j'aime le cours majestueux de la Néva, le granit de ses bords, les grilles forgées de tes enceintes, le crépuscule clair de tes nuits mélancoliques, j'aime les grandes masses endormies de tes rues désertes et l'aiguille étincelante de l'Amirauté.

Brille donc, ô ville de Pierre, et dure inébranlable comme la Russie. Qu'ils se réconcilient avec toi les éléments vaincus! Que les vagues de la mer finnoise oublient leur haine, leur antique défaite; que leurs vaines fureurs cessent de troubler le sommeil de Pierre.

Dans *le Cavalier de Bronze*, Pouchkine raconte un épisode de cette fameuse inondation qui, en 1824, faillit submerger Pétersbourg. Cette inondation, Mickiewicz l'a chantée aussi dans le poème intitulé *Oleszkiewicz*. M. Spasowicz, qui est Polonais mais qui habite à Pétersbourg, a comparé les récits des deux poètes; il n'hésite pas à donner la préférence à celui de Pouchkine. L'imagination de Mickiewicz l'a entraîné trop loin; il a tracé un tableau assurément fort pittoresque mais peu exact pour qui connaît les lois et les caprices de la Néva. L'étude détaillée des deux morceaux dépasserait les bornes de cet essai. Je renvoie les curieux au travail de M. Spasowicz.

III

Le 17 mai 1829, Mickiewicz quitta la Russie pour voyager en Allemagne, en Suisse et en Italie. Il n'était point parti sans esprit de retour; la révolution polonaise de 1830 fit de lui un émigré. Il n'avait pu réussir à y prendre part; mais il ne voulut pas abandonner ses compatriotes dans leur exil. Désormais, la Russie lui était odieuse. Les poèmes qu'il lui a consacrés (*la Grande Route, les Faubourgs, Saint-Pétersbourg, la Revue*) portent l'empreinte d'une haine profonde, tout au moins pour le monde officiel qui a réduit la Pologne en servitude. Ces poèmes son précédés d'une dédicace. *A mes amis Moscovites* :

Vous souvenez-vous de moi? Chaque fois que je rêve à mes amis morts, exilés, emprisonnés, je pense à vous aussi; vos visages étrangers ont acquis droit de cité dans mes songes.

Où êtes-vous maintenant? La noble tête de Ryleiev, que j'embrassais comme celle d'un frère, elle est par ordre du tsar suspendue au poteau d'infamie. Malheur aux peuples qui font périr leurs prophètes!

Cette main que me tendait Bestoujev, poète et soldat, cette main arrachée à la plume et à l'épée, le tsar l'a attachée à la brouette; aujourd'hui elle creuse les mines, rivée à la main d'un Polonais.

Un pire châtiment du ciel a peut-être frappé d'autres d'entre vous; tel peut être déshonoré par un grade, un ruban a vendu son âme pour jamais... Peut-être sa langue mercenaire célèbre son triomphe. Peut-être dans ma patrie il se souille de mon sang et se fait aux yeux du souverain un mérite de ses malédictions.

On a prétendu que ces vers s'appliquaient à Pouchkine. Je ne le crois pas. Quoi qu'il en soit, l'insurrection de 1830 et la guerre qui l'avait suivie avaient creusé entre les deux poètes un abîme difficile à combler. Pouchkine était patriote et ne pouvait admettre le démembrement de l'empire russe. Mickiewicz rêvait l'indépendance de sa patrie. Évidemment, sur cette question brûlante, les deux poètes ne pouvaient s'entendre. Mickiewicz, dans la quatrième partie des *Dziady*, dans les poèmes sur son séjour en Russie, exhalait toutes les rancunes d'un patriotisme ulcéré. Pouchkine exaltait les triomphes de son pays, revendiquait ce qu'il croyait être son droit, défiait la Pologne et l'Europe libérale.

C'est alors qu'il écrivit le célèbre morceau : *Aux Détracteurs de la Russie*. Il ne s'adressait pas aux Polonais, mais aux étrangers qui agitaient l'opinion publique en leur faveur :

Pourquoi tout ce bruit, orateurs populaires? Pourquoi menacez-vous la Russie d'anathème? Qu'est-ce qui vous agite? Les troubles de la Lithuanie? Halte-là! C'est une querelle des Slaves entre eux, une vieille querelle de famille, déjà réglée par le destin, une question que vous ne sauriez résoudre.

Il y a longtemps déjà que ces peuples luttent; plus d'une fois, sous la tempête, leur parti ou le nôtre a dû s'incliner. Qui sortira vainqueur de cette lutte inégale? Le Polonais présomptueux ou le Russe fidèle? Les ruisseaux slaves iront-ils se fondre dans la mer russe, ou cette mer se desséchera-t-elle? Voilà la question.

Laissez-nous ; vous n'avez pas lu ces tablettes sanglantes, vous ne la comprenez pas, elle vous est étrangère cette haine de famille. Pour vous, le Kremlin et Praga sont sans voix. Vous vous laissez charmer sans réfléchir par la vaillance d'une lutte insensée et vous nous haïssez. Pourquoi? Répondez.

Le patriotisme de Mickiewicz était trop exalté pour qu'il pût comprendre ce langage. Celui de Pouchkine ne lui permettait pas d'apprécier les mobiles généreux auxquels obéissait son confrère polonais. Dans les vers trouvés après sa mort, figure un fragment sans titre, dans lequel il n'est pas difficile de reconnaître Mickiewicz :

...Il a vécu parmi nous, chez un peuple étranger ; il ne nourrissait pas de haine contre nous. Nous l'aimions. Pacifique, bienveillant, il fréquentait nos réunions. Nous partagions avec lui nos rêves purs, nos chants. Il était inspiré du ciel et regardait de haut la vie. Bien souvent il nous parlait des temps à venir, où les peuples ayant oublié leurs querelles, s'uniront en une même famille. Il s'en alla vers l'Occident et nos bénédictions l'accompagnèrent. Mais, maintenant, notre hôte pacifique est devenu notre ennemi. Maintenant, dans ses vers, flatteur de la populace turbulente, il chante la haine. De loin nous arrive la voix connue du poète courroucé. O Seigneur, rends la paix à son âme irritée.

Pouchkine se trompe quand il voyait dans Mickiewicz un simple révolutionnaire, un démagogue, flatteur de

La grande populace et la sainte canaille.

Il s'obstine à faire de la question polonaise un problème purement russe, quand Mickiewicz y voit avant tout une question internationale. Il est tout ensemble aveugle et injuste. Mais son aveuglement ne lui fait pas oublier les sympathies passées. Il garde au fond du cœur une tendresse fraternelle pour le noble exilé qui l'abritait naguère sous son manteau aux pieds de la statue de Pierre le Grand. S'il ne comprend pas la vraie cause des troubles auxquels il compatit, il souhaite pourtant que ces troubles s'apaisent, que le Seigneur rende la paix à cette âme désemparée. Ce vœu, les compatriotes de Mickiewicz ont dû, hélas! l'émettre bien des fois. Les vingt dernières années de sa vie ont vu sombrer, non pas au souffle de la vile multitude, mais sous l'influence délétère

d'un mysticisme lamentable ce noble génie, l'un des plus beaux que la muse ait jamais inspirés : « Respect pour le génie qui tombe ! pitié pour l'exilé qui souffre et pleure ! Nous avons applaudi cette radieuse étoile, tandis qu'elle brillait au plus haut des cieux ; ne l'insultons pas à présent lorsqu'elle chancelle et pâlit au bord de l'abîme. » C'est par ces paroles que Christian Ostrowski terminait, en 1845, la préface de la troisième édition française des poésies d'Adam Mickiewicz. Elles n'étaient, hélas ! que trop justifiées.

Pouchkine s'y serait certainement associé s'il avait encore vécu à cette époque. Mais sa vie fut courte. On sait comment il périt d'une mort tragique en 1837. Mickiewicz dut être douloureusement ému de cette perte cruelle. Il n'était pas en correspondance avec Pouchkine, mais des amis russes lui donnaient parfois de ses nouvelles. Depuis trois ans il n'écrivait plus de vers et après les événements de 1830 il aurait probablement hésité à glorifier la mémoire d'un « Moskal ». Dans une revue bien oubliée et qui n'eut qu'une durée éphémère *le Globe*[1], il a consacré à son illustre ami une notice qui a été recueillie depuis dans ses œuvres complètes. J'ai eu la curiosité de rechercher l'article primitif dans la collection du *Globe* (six numéros) que possède la Bibliothèque Nationale. Assurément le poète ne revit point les épreuves de sa notice. Elle fourmille de fautes grossières qui défigurent absolument les noms russes et rendent certaines phrases presque inintelligibles. Joukovski devient Joucauschi ; Krylov, Krytoff ; Viazemski, Diazemsky. Le célèbre poème d'Oneguine est le poème d'*origine (sic)*. Les Tsyganes sont les Fzyngans, Tsarskoe Selo, Fsarskoe Selo, etc. Mickiewicz était assez dédaigneux en général de ces misérables détails. Un fait assez curieux, c'est qu'il n'a pas osé mettre son nom au bas de l'article. Il a signé *un ami de Pouchkine*. Évidemment, il avait peur de ses compatriotes. Aucun détail précis ne fait allusion aux circonstances que nous avons rapportées plus haut. Le nouveau est peu documenté : c'est une notice sommaire, plutôt un article de journal qu'un essai de revue :

1. Ce *Globe* ne doit pas être confondu avec la célèbre revue de Pierre Leroux qui cessa de paraître en 1832. Il avait été fondé par un nommé Séguin et n'eut que six numéros. Il figure à la Bibliothèque Nationale sous la cote Z. 8966.

La balle qui frappe Pouchkine, écrit Mickiewicz, porte un coup terrible à la Russie intellectuelle. Personne ne le remplacera. Il n'est pas donné à un pays de produire plus d'une fois un homme qui réunit à un si haut degré les qualités les plus diverses et qui semblent s'exclure mutuellement. Pouchkine étonnait l'auditoire par la vivacité, la finesse et la lucidité de son esprit. Il était doué d'une mémoire prodigieuse, d'un jugement sûr, d'un goût délicat et exquis. Quand on l'entendait raisonner sur la politique étrangère et celle de son pays, on l'aurait pris pour un homme vieilli aux affaires *(sic)* et nourri de la lecture quotidienne des débats parlementaires... Je lui trouvais un caractère trop impressionnable et parfois léger, mais toujours franc, noble et capable d'épanchement. Ses défauts paraissaient unis aux circonstances au milieu desquelles il se trouvait. Ce qui était bon en lui venait du fond de son cœur.

Mickiewicz regrette que Pouchkine se soit laisser enlever par Byron à l'influence de Joukovsky et emporter « dans les solitudes fantastiques et les cavernes du romantisme ». Il lui reproche d'avoir trop imité Byron. « Il n'était pas un fanatique Byroniste, nous l'appelerions plutôt Byroniaque ». Sous la plume de Mickiewicz ce jugement ne laisse pas d'étonner. La notice du *Globe* paraît avoir été écrite un peu vite.

Plus tard, Mickiewicz est revenu sur Pouchkine dans son cours du Collège de France. Il lui a consacré environ la moitié d'une leçon (7 juin 1842), une dizaine de pages dans lesquelles il n'évoque d'ailleurs aucun souvenir des temps passés. Il donne à entendre que le poète est mort à point « au moment où le public l'abandonnait, où il n'avait plus la force de faire un pas en avant ». Il déclare qu'avec lui finit la littérature russe « que cette littérature est enrayée pour longtemps ».

Pour la Russie de Nicolas, Mickiewicz ne pouvait avoir que des pronostics pessimistes. L'année même où il faisait ainsi l'oraison funèbre de la littérature russe, Gogol publiait le premier volume des *Ames mortes*. Tourguenev esquissait ses premiers essais. Nekrasov commençait sa carrière de poète, Bielinsky arrivait à l'apogée de son talent.

Aujourd'hui, les deux poètes sont entrés dans la gloire. Tous deux avaient eu le pressentiment de leur immortalité.

Dieu! et toi, nature, écoutez-moi, disait le Conrad des *Dziady*; voici des chants dignes de vous une harmonie digne de vous.

De tels chants sont dignes de Dieu, dignes de la nature. Oui, c'est l'hymne univers, l'hymne création. Cet hymne, c'est la toute-puissance ; cet hymne, c'est l'immortalité. Je sens l'éternité, je puis la produire. Qu'as-tu fait de plus grand, ô Seigneur?

Et Pouchkine :

Non, je ne mourrai pas tout entier. Le bruit de mon nom courra par toute l'immense Russie, et tous les peuples qui vivent chez elle me nommeront, et le descendant orgueilleux des Slaves, et le Finnois, et le Toungouse aujourd'hui sauvage, et le Kalmouk ami des steppes.

Les destinées de leurs deux patries ont été, hélas! bien différentes. Si du sein de l'infini ils s'intéressent encore aux choses d'ici-bas « l'âme troublée » de Mickiewicz doit jouir d'une paix moins sereine que celle de son illustre rival. Puisse le souvenir de leur noble amitié désarmer les haines, faciliter les rapprochements, préparer dans les régions lointaines de l'Orient slave une ère nouvelle d'harmonie et de paix. Dans la sphère pratique des intérêts politiques nous n'avons hélas ! à émettre aucun vœu réalisable. Mais la poésie plane au-dessus des combinaisons éphémères de la diplomatie. Les admirateurs russes, polonais, français même, des deux poètes ne pourraient-ils s'entendre pour faire frapper en leur honneur une médaille qui réunirait leurs deux profils accolés. Cet hommage serait tout ensemble le symbole d'un glorieux passé et — qui sait ? — peut-être d'un meilleur avenir.

LOUIS LEGER

CONTRE LE BACCALAURÉAT

« Sois bachelier, d'abord ; nous verrons, après. » Sur ce texte, qui est la parole dite à leurs fils par des milliers de pères de famille français, je vais prêcher un sermon contre le baccalauréat.

Pourquoi les pères de famille disent-ils : « Sois d'abord bachelier ? »

En France, nous aimons les distinctions, et le baccalauréat en est une ; le diplôme est un parchemin. En France, nous aimons la vie tranquille des fonctions publiques, et le baccalauréat conduit à ces fonctions. En France, nous aimons l'armée, à condition de rester sous les drapeaux le moins longtemps possible, et le baccalauréat est un moyen d'arriver à la dispense de deux années de service militaire. Le baccalauréat ne crée pas ces dispositions du caractère national, mais il les satisfait ; de là sa force, si grande qu'il semble qu'on ne puisse s'imaginer ce pays sans le baccalauréat. De là aussi le péril si ces dispositions du caractère national ne sont pas les plus heureuses qu'on puisse souhaiter.

Or, la recherche dans un pays démocratique d'une distinc-

tion si vaine, — entre les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des bacheliers et le reste des hommes, imperceptible est la différence ; — et la recherche d'un privilège contre le devoir militaire sont de très médiocres mobiles, cela ne fait pas de doute, et je passe. Je parlerai au contraire, en y insistant, de la passion française pour les fonctions publiques ; j'ai à cœur de démontrer qu'il faudra contre ce mal très vieux une énergie et une constance extraordinaires.

Déjà au XIIIe siècle nos pères se plaignaient de l'« effrénée quantité », ce mot se rencontre souvent, des *officiers* de toute sorte ; on appelait ainsi les fonctionnaires dans ce temps-là. Le plus grand nombre naquirent de dame Justice, mère Gigogne de procureurs, greffiers, sergents, huissiers, etc., etc., qui se mirent, à peine éclos, à trottiner, à caqueter, à picorer, et, par milliers, pullulèrent. Les rois de France, qui furent besogneux toujours et jamais ne trouvèrent ni même ne cherchèrent un régime normal de finances d'État, imaginèrent de se procurer de l'argent en vendant des offices de finances, de justice et d'autres encore ; ils trouvèrent des acheteurs autant et plus qu'ils n'en voulurent. Un écrivain politique du commencement du XVIIe siècle, Loyseau, qui composa un énorme *Traité des Offices*, nous dit qu'au XVIe siècle il y avait « plus d'offices en France que dans le remanent de la Chrétienté ». « Depuis, ajoute-t-il, le nombre s'en est accru, et tantôt dans les villes chaque honnête homme a son office comme chaque moyne dans les cloîtres. » Loyseau cherche la cause de cet engouement. Ce n'est pas l'amour du travail, dit-il : « ce n'est pas le grand emploi et exercice », car les offices sont si nombreux, tellement divisés et subdivisés, qu'ils ne sont plus qu'une « honnête oisiveté, ou, pour mieux dire, une honnête couverture de paresse ». Et Loyseau s'inquiète et s'afflige : « La marchandise est abandonnée et le labeur laissé aux paysans... ; aussi n'y a-t-il plus de trafic entre nous que de nous travailler les uns les autres par le moyen de nos offices ; parce qu'enfin il faut que chacun vive de son état. » Ces officiers vécurent en effet de leur état ; ils vécurent en tuant l'énergie de l'ancienne France.

Oh ! je n'exagère pas. J'ai mes témoins et mes preuves.

Lorsque le grand et rude Colbert voulut entraîner au travail la France qu'il sentait lente et lourde, il s'en prit à la principale cause de fainéantise. Il ordonna une enquête sur les offices, sur leur nombre et sur leur valeur en argent. Loyseau n'avait guère exagéré en disant que, dans chaque ville, tout honnête homme a son office, puisqu'il se trouva telle petite ville qui, en 1664, possédait quatre-vingt-dix notaires. « Peut-être, disait Colbert, toutes les terres du royaume, estimées suivant leur juste valeur, ne pourraient pas payer le prix de toutes les charges de judicature et de finances. » Son calcul des prix courants des offices donna un chiffre qui représente au moins trois milliards de notre monnaie.

Mais qui donc achetait des offices? Les enfants de marchands ou de financiers enrichis, d'abord ; ils désertaient la marchandise au moment où la fortune faite allait leur donner le moyen des grandes entreprises. Le père était armateur ; ses vaisseaux allaient aux côtes des Indes occidentales ou orientales : il était un homme hardi, d'activité vaste. Le fils devenait conseiller au Parlement, et, pour le reste de ses jours, s'asseyait. Au même moment, des dynasties de marchands, s'établissant en Angleterre et en Hollande, procédaient à la conquête du monde, alors sans maître.

Mais qui achetait encore les offices? Écoutez bien. On empruntait pour acheter des offices, avec l'espoir, disait Loyseau, « que, par un mariage ou par quelque autre avantage, on pourrait s'acquitter ». Alors les petites gens raisonnaient : Envoyons notre fils au collège; mettons-le en état d'arriver à un office : quelque bon mariage lui permettra d'en payer un. Et les collèges s'emplissaient de faméliques écoliers, qui plus tard apaisaient leur faim en mordant à la chair d'autrui. « Ce n'est pas assez de détruire la chicane, écrivait à Colbert un conseiller d'État, si l'on ne détruit pas les chicaneurs; il est aisé de croire que les collèges, qui sont en très grand nombre, en sont la pépinière, et qu'il en faut retrancher une partie, parce que quiconque a appris une fois à manier une plume, trouve la charrue par après trop pesante et les autres métiers qui sont nécessaires à l'État, si bien que tant de fainéants sont autant d'hommes perdus pour le public. Les collèges de latin ont fait des procureurs, des greffiers,

des sergents, des clercs du palais, des prêtres et des moines. Si on convertissait quelques-uns en collèges de commerce, de cartes marines, de pilotes, d'hydrographie, le royaume serait en peu de temps aussi savant en marine et en voyage de long cours, en commerce et arts libéraux, qu'il l'est à présent en chicane. »

Colbert voulut parler à la France ; il lui adressa un manifeste, sous la forme solennelle d'une lettre du roi aux grandes villes. Le roi y invite ses sujets des provinces maritimes à entreprendre des voyages de long cours et ceux des autres provinces à y prendre intérêt. Il faut, dit-il, exercer l'industrie de nos sujets et leur procurer des moyens d'employer utilement les avantages qu'ils ont reçus de la nature : bannir la fainéantise et « divertir, par des moyens honnêtes, l'inclination si ordinaire de nos sujets à une vie oisive et rampante, sous le titre de divers offices sans fonctions et sous les apparences d'une médiocre attache aux bonnes lettres ou à la pratique (du droit), laquelle dégénère le plus souvent par leur ignorance ou par leur malice à une dangereuse chicane, qui infecte et ruine la plupart de nos provinces ». Mais, pour venir à bout du « monstre » — le mot est de lui, — Colbert demandait plusieurs années, vingt ans peut-être, disait-il. Il ne les eut pas. Il aurait fallu racheter les offices, donc faire de grosses économies, impossibles sous un roi qui fut, à la fois, l'ornement et le fléau de la monarchie, couronna l'édifice et le ruina. Les dépenses de sa funeste gloire obligèrent à multiplier les offices jusqu'au grotesque.

Plus de deux siècles ont passé depuis cette furieuse attaque de Colbert contre « l'archomanie[1] ». Nos mœurs n'ont pas changé. On achète encore des offices de notaires, d'huissiers, de greffiers, etc. Ce n'est plus l'État qui vend, mais il tolère la vente. Ces offices, qui valent des centaines de millions, prélèvent chaque année des millions et des millions sur les actes de la vie civile et sur les relations des citoyens avec la justice.

Les offices d'État ne se vendent plus, mais vous savez qu'ils sont nombreux dans nos administrations pléthoriques. Encore ne

1. Le mot est de Loyseau.

suffisent-ils pas aux appétits. Un prolétariat politique, clientèle des sénateurs, et des députés, et des ministres, grouille dans les antichambres; quelques-uns finissent par entrer dans les bureaux. J'ai été, il y a bien longtemps, secrétaire d'un ministre, qui fit une grande et vigoureuse besogne. C'était M. Duruy. A son cabinet, nous étions six. D'après le dernier Annuaire, il y avait au cabinet du ministre six dignitaires, savoir : un chef du cabinet, deux chefs de cabinet adjoints, un chef de bureau, un chef de bureau adjoint, un chef du secrétariat particulier. Et quand un sous-secrétaire d'État s'ajoute au ministre, c'est un nouveau cabinet à constituer, un chef de cabinet, un secrétaire particulier, et le reste. Nos astres politiques s'escortent de satellites et, quand l'astre a filé, les satellites éparpillés cherchent leurs voies. Chaque préfecture, chaque sous-préfecture, sans parler des perceptions et recettes, est guettée par plusieurs candidats. Les ministres doivent regretter de n'être pas le Roi, qui multipliait les offices à son gré et les subdivisait, car un même office était partagé entre plusieurs titulaires qui le géraient pendant un temps à tour de rôle. Il serait très commode de créer de nouvelles préfectures et sous-préfectures, et de partager chacune d'elles entre plusieurs. On trouverait certainement amateurs aujourd'hui pour des quarts de sous-préfecture.

D'où viennent tous ces candidats aux offices? Cela dépend de la valeur de l'office. Ceux qui se vendent cher sont pour la riche bourgeoisie, et il en est qui passent du père au fils, au gendre, au neveu. Les moindres sont pour les fils de moindres enrichis. Mais, tout à l'heure, en citant les paroles de Loyseau sur les pauvres gens qui espèrent payer par un mariage l'office trop cher, je pensais à tous ces petits propriétaires ou boutiquiers, qui se saignent aux quatre membres pour envoyer leur fils au collège et le mettre ainsi en état d'arriver à quelque charge ou quelque fonction. Je pensais à ces collèges peuplés de tant de jeunes gens qui travaillent à fausser, rapetisser et gâter leur vie.

Pour être juste, il faut qu'avant de pousser plus loin, je fasse quelques réserves. Je ne voudrais pas qu'il n'y eût de collèges que pour préparer à des métiers, ni que l'enrichissement fût le seul idéal proposé à la jeunesse et à la nation.

Il faut assurément que la France active en elle l'énergie productrice de la richesse, qu'elle gagne sa vie, qu'elle défende sa vie contre les redoutables concurrences. Mais notre pays, en même temps qu'un marchand et un manufacturier et un laboureur, est un intellectuel et un artiste. Toutes les richessses du monde ne me consoleraient point, si notre génie cessait de se manifester par la science, par l'art et par les idées. D'autre part, il y aura toujours des fonctions nécessaires, et une fonction n'est pas toujours une « couverture de paresse »; je connais des fonctionnaires dont l'activité est extraordinaire et féconde et bienfaisante. Mais il demeure vrai que nous sommes trop administrés, opprimés par trop de règles et traqués par trop de prévoyances. Il est vrai qu'il existe une inertie d'employés ; la régularité des besognes accoutumées, le perpétuel ronron des mêmes choses, l'air clos du bureau, l'odeur des papiers, la vue permanente du cartonnier impassible, l'accoutumance au siège, toute une coalition de mornes habitudes s'empare d'une personne, l'assouplit, et, d'une âme, fait une pièce de machine, d'une vie, qui pouvait être active et libre, une vie « oisive et rampante ».

Je disais qu'il faudra une énergie et une constance extraordinaires pour tuer « le monstre ». Le mal est trop ancien et mêlé à notre sang. Il survivrait, certes, à la suppression du baccalauréat. Les causes, je ne saurais les dire ; on ne sait pas les causes de grand'chose, mais peut-être en voici quelques-unes. Nous sommes un peuple laborieux, mais avec une certaine modération ; dans notre admirable pays tempéré, la nature n'oblige pas aux grands efforts, comme dans les pays déshérités. Nous sommes tempérés aussi dans nos désirs, point ambitieux de grosses fortunes, contents de l'« honnête aisance ». Nous aimons la tranquillité d'une vie régulière, les lendemains qui ressemblent aux veilles. Ajoutez quelque satisfaction d'amour-propre, une petite autorité sur d'autres, une préséance, un ruban, rouge, s'il est possible, au besoin violet ou même vert : voilà le vrai bonheur à la française. Il se trouve dans les fonctions d'État. C'est pourquoi ces fonctions furent recherchées toujours ; si le Roi jadis ne se lassait pas de vendre des offices, le public ne se lassait pas d'en acheter : « Quand Votre Majesté crée un

office, disait à Louis XIV le successeur de Colbert, la Providence suscite un imbécile pour l'acheter. » Les prédispositions ne peuvent être du jour au lendemain changées. Il faudra des stimulants de toute sorte, une orientation nouvelle des volontés ; il faudra des efforts, comme ceux que multiplient les bons citoyens du comité Dupleix et d'autres bons citoyens. Il faudra surtout les conseils de la meilleure des conseillères, la nécessité — car l'énergie deviendra, ou plutôt elle devient nécessaire. — Et puis se produira l'évolution inévitable, qui, débarrassant ce pays de quantité d'entraves, renverra aux champs et aux comptoirs bon nombre de ceux dont la fonction est de mainteneur d'entraves. Mais sur la voie des fonctions publiques, le baccalauréat est un poteau indicateur, élevé, visible, en couleur brillante, et par lequel est provoqué le passant. Il est nécessaire d'abattre ce poteau.

Et nous voici arrivés à conclure sur ce premier point. Le baccalauréat est mauvais parce qu'il encourage trois mauvaises dispositions de notre caractère national : recherche de distinctions vaines, recherche d'un privilège, recherche de la vie édulcorante, émolliente des fonctions paisibles.



Second point. Le baccalauréat est destructeur de l'esprit d'éducation.

Il dispense le père de famille de réfléchir sur l'éducation de son fils, c'est-à-dire d'étudier les aptitudes de l'enfant, et de se proposer pour lui un avenir conforme à ces aptitudes : « Sois bachelier, d'abord, et nous verrons après. » Il interdit au père de contrôler cette éducation, même de s'y intéresser. Sur les études, s'il avait un mot à dire, la bouche lui serait fermée par : « C'est exigé pour le baccalauréat. » Or il a dit : « Sois d'abord bachelier, et nous verrons après. » Pendant, il n'a rien à voir.

Le baccalauréat dispense les maîtres eux-mêmes de toute réflexion, discussion, innovation. A quoi bon ? Les pères ont dit au chef de la maison : « Que mon fils soit bachelier ! » Le chef de la maison a dit aux professeurs : « Il faut que vos élèves soient bacheliers. »

Du baccalauréat, régulateur des études, le programme a été rédigé à Paris, par des hommes très compétents, très mûrs, trop compétents, trop mûrs : je suis un de ces messieurs. Nous l'avons déduit de conceptions coutumières, qui peuvent avoir vieilli, comme nous-mêmes, sans que nous le sachions. Ce programme, nous le modifions assez souvent, il est vrai, preuve que nous ne sommes jamais tout à fait contents, et cette inquiétude nous est une circonstance atténuante. Mais à travers toutes les modifications, nous gardons des principes fixes : celui-ci, que l'éducation qui a formé des hommes comme nous, est la meilleure de toutes évidemment et que nous en devons le bénéfice aux générations futures ; celui-ci encore, qu'il faut que tout écolier sache toutes choses à un moment donné : le grec, le latin, le français, une langue étrangère, l'histoire, la géographie, la philosophie, les mathématiques, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, l'astronomie ; tout, en un mot, et quelques autres choses encore. Et le programme s'imprime en une brochure blanche, qui contient la loi et les prophètes.

Cette loi et ces prophètes immobilisent l'éducation nationale. Or, la nécessité d'une réforme de l'éducation me paraît démontrée. Pour préciser, je rêve d'un collège très différent des collèges d'aujourd'hui. Les maîtres y feraient corps, au lieu d'être des personnes juxtaposées. Ils auraient voix au chapitre, parce qu'ils formeraient un chapitre, où l'on délibérerait de tout ce qui intéresse l'éducation, âme et corps. Ils auraient des audaces, petites et grandes : la petite audace, pour donner un exemple, si le collège est chauffé par le soleil de Provence, de choisir des heures d'études, de classes et de récréations autres que celles qui règlent la vie dans les collèges brumeux de la Flandre. Ils n'imposeraient pas aux enfants la classe, à l'heure où les parents font la sieste, sachant bien que la nature, étant la règle même, est indocile aux règlements, et que l'écolier se peut retirer en des siestes intimes où il est inexpugnable. Les grandes audaces seraient, par exemple, de sacrifier, dans un collège classique, une langue morte, après constatation de l'impossibilité de la faire revivre. Ce serait de supprimer nombre d'exercices, transmis d'âge en âge, dont un des principaux objets était jadis de

tenir l'enfant tranquille, assis, courbé. On y trouve aujourd'hui d'autres raisons, pour légitimer sa propre routine, et parce qu'on trouve toujours des raisons contre la raison. Ce serait encore de laisser à l'écolier une fois éprouvé et connu et grandi, une certaine liberté d'allure intellectuelle, et de choix dans le travail. Ce serait enfin et surtout, par-dessus tout, le progressif dénouage des lisières dont l'adolescent, devenu presque jeune homme, est entravé, jusqu'à cette dernière minute, où, avec une imprévoyance abominable, on le jette dans la rue des villes d'universités, absolument libre après cette longue contrainte, exposé à tous les abus de la liberté dont il ignore l'usage.

Car, je l'ai dit déjà et je le répète, la matière de l'enseignement n'est pas ce qui importe le plus dans la vie d'un collège. On peut, avec l'enseignement moderne et avec les langues vivantes, produire des cadavres. Dites-moi, est-ce que, dans tel collège, les élèves ont une jolie mine d'enfants éveillés? Est-ce qu'ils sont droits sur leurs pieds, les épaules en dehors, la tête haute? Est-ce qu'ils sont agiles, souples, et manient adroitement cet instrument utile, qu'on appelle le corps? Est-ce qu'ils aiment leurs maîtres? Est-ce qu'ils aiment le travail? Savent-ils que, par le travail, ils deviennent meilleurs et s'ennoblissent? La maison a-t-elle une âme à laquelle ils participent? Se sentent-ils élevés pour la vie? La vie contemporaine est-elle chez eux introduite avec une prudence et une discrétion paternelles? Je veux dire : Savent-ils qu'ils sont les enfants d'une France libre et démocratique, dont on prédit la fin prochaine, — et l'énergie qu'il faudra pour faire rentrer cette prophétie dans la gorge des prophètes de malheur? En un mot, l'âme de la maison est-elle bien vivante, alerte? Est-elle inquiète? Oui. Eh bien, parlons, si vous voulez, de ce qu'on enseigne dans la maison. Le sujet est très important, mais je sais l'essentiel déjà, et que ce collège est un bon collège.

Je voudrais que l'on essayât d'abord en quelques endroits ce nouveau collège, où l'on pratiquerait l'entraînement vers la vie. Si l'on faisait appel à un personnel de bonne volonté, en lui disant quelle œuvre lui serait demandée, on le trouverait tout de suite. Les bonnes volontés sont si nombreuses dans le corps de l'enseignement secondaire! Là, comme partout,

des mains s'offrent et se tendent, mais, pour prendre les mains tendues, il n'y a personne, et les mains retombent. Mais supposons l'appel adressé; il faudrait donner tout de suite aux maîtres qui organiseraient le collège quelque liberté d'initiative. A quoi s'opposerait tout d'abord ce régulateur des études, le baccalauréat, conservateur d'uniformité, d'inertie, par conséquent.

Le baccalauréat, enfin, est le directeur intellectuel de l'écolier. Dès que celui-ci arrive aux classes supérieures, il consulte son programme. L'élève de troisième sait que la partie de l'histoire et de la géographie qu'on lui enseigne ne figure pas sur le programme — par hasard, des choses ne s'y trouvent pas ; — il les néglige. Je prévois tout de suite l'objection : « Mais alors, s'il n'y avait pas du tout de programme, l'écolier n'étudierait rien. » Et je réponds : « Si des maîtres ne se croient pas capables d'intéresser leurs élèves à leur enseignement, sans l'appât de la récompense, ou bien ils ne sont pas de vrais maîtres, ou bien ils sont trop modestes et se calomnient. » Au temps où je faisais mes études, nous n'entendions jamais parler du baccalauréat: il y avait dans les classes de mauvais élèves, comme il y en aura toujours, mais il y en avait de bons et qui travaillaient ferme. D'ailleurs, à la rescousse du sentiment du devoir auquel il faut d'abord et toujours faire appel, ira le sentiment de l'émulation, si actif dans les jeunes âmes françaises. Et supposez un instant que le baccalauréat n'existe plus, que la sanction des bonnes études soit simplement une constatation des bonnes études, délivrée à la sortie du collège, pourquoi donc ne serait-elle pas recherchée? Si le baccalauréat hypnotise l'écolier, c'est par l'importance qu'il a prise; parce qu'il est plein de promesses énormes, aux trois quarts menteuses ; parce qu'il a des exigences excessives, et enfin parce qu'il se présente comme une partie à jouer, difficile et hasardeuse, nous allons le voir, et qu'il faut gagner à tout prix. Dès lors, l'écolier n'est plus un écolier, il est un candidat: il appartient non plus à son maître, mais à un programme ; il apprend non pour savoir, mais pour répondre, un jour dit, à un questionnaire.

Bien entendu nous avons de bons écoliers pour qui les étu-

des sont une culture de l'intelligence ; ils ne sont pas très nombreux. La grande majorité des élèves ne sont pas des candidats à la vie intellectuelle : ce sont des candidats au baccalauréat. Triste régime, celui de ces pauvres enfants, qui mangent sans faim, boivent sans soif, et jamais ne digèrent. Leur éducation se termine par un pur dressage. Oh ! le vilain dressage ! Petits livres appris par cœur, salis par des doigts ennuyés ; mots incompris encombrant les mémoires distraites ; opinions d'autrui, absorbées sans être même assimilées, sur des chefs-d'œuvre qu'on n'a pas lus ; formules pour examens ; la morale et Dieu lui-même mis en face d'accolades, qui engendrent des sous-accolades. Et ce qui est pire encore, des maîtres préparent leurs élèves à la réponse qu'il savent devoir plaire à l'examinateur. A Paris, cette petite opération n'est guère praticable : nous sommes trop nombreux. Alors, il arrive des accidents au candidat. J'en ai entendu un, qui, interrogé sur l'intelligence, commença par parler du cerveau. L'examinateur était un spiritualiste pur, qui se fâcha : « Monsieur, dit-il, je ne sais pas ce que c'est que le cerveau. » Le candidat qui, d'ailleurs, ne tenait pas le moins du monde à ce cerveau, le lâcha. En province, où l'examinateur est connu, le candidat est prémuni contre de pareilles maladresses ; selon le cas, il sert le cerveau ou le garde en poche.

« Sois d'abord bachelier, et nous verrons après .» Après on verra, neuf fois sur dix, un grand garçon, dressé aux façons et méthodes du candidat et à des mœurs de servage intellectuel.

Aussi sur le second point, je conclus : le baccalauréat est l'ennemi de l'éducation.



Arrivons à présent au point d'aboutissement de tous ces efforts, c'est-à-dire à l'examen même du baccalauréat.

Une session est annoncée, qui va s'ouvrir dans toutes les académies de France. Des milliers de personnes sont occupées aux opérations préparatoires. Le père de famille se procure l'extrait de naissance de son fils, et une feuille de

papier timbré. Sur cette feuille, le candidat demande à l'autorité académique la permission de se faire examiner; le père certifie que son fils est autorisé par lui à présenter cette requête. Mais les administrations sont prudentes; la nôtre prévoit la possibilité même de l'impossible. Elle imagine un fils insurgé qui se présenterait à l'examen contre la volonté de son père et falsifierait un consentement paternel. La signature du père sera donc dûment légalisée.

Au jour dit, les guichets sont ouverts dans les facultés. Une procession défile; les candidats ou leurs ayants droit, — la dernière année classique, ils furent 8 364, pour la seule Faculté des lettres de Paris — introduisent par le guichet leurs pièces, et retirent en échange l'autorisation d'aller verser une somme à la caisse du receveur des droits universitaires. Les pièces sont épinglées à une grande feuille double, un diptyque, sur chaque face duquel est écrit le nom du candidat: au dessous, un tableau à colonnes recevra les notes des diverses épreuves. Au bas, il y a place pour les signatures des professeurs membres du jury. Mais ces signatures ne suffisent pas; les examinateurs n'ont pas la puissance de conférer le baccalauréat : ils constatent seulement que le candidat est apte ou non à devenir bachelier. En cas de négative, la procédure s'arrête; le candidat refusé retourne au guichet où il a déposé ses pièces, et reçoit un papier qui lui permet d'aller réclamer au receveur la partie de la somme versée qui aurait payé son diplôme, s'il l'avait obtenu. Si, au contraire, le candidat a conquis le nombre de points réglementaire, son dossier est mis en route; il va chez le secrétaire de la Faculté, puis chez le doyen, qui signent, puis chez M. le recteur de l'Académie. M. le recteur est censé faire une enquête sur la moralité du candidat: un candidat immoral déshonorerait le corps des bacheliers. Naturellement le recteur ne fait aucune enquête, mais il signe et certifie la « capacité et la bonne conduite du candidat ». Le dossier suit le courant, qui doucement le porte au ministère de l'Instruction publique; là est le dépôt des parchemins. On écrit sur les diplômes les noms des bacheliers; le ministre signe ou délègue au directeur de l'enseignement supérieur cette fonction de la puissance publique. Les diplômes retournent à la Faculté et le candidat pourra

un jour, après un temps raisonnable, aller le retirer au guichet. Ce sont comme vous le voyez bien des affaires. Et la force dépensée en allées et venues, expéditions et réexpéditions, épinglages, classements, écritures, signatures, suffirait à faire tourner un grand nombre de moulins.

Tout cela, c'est la moindre des choses.

Les juges devant qui vont comparaître ces collégiens, qui sont-ils? Ce sont des professeurs d'Universités. Ils ont pour élèves des étudiants; pour fonction, l'enseignement et l'avancement de la science. Savent-ils ce qu'est un collégien? Non; ils ne le savent pas, ou, du moins, pas exactement. Les méthodes et l'objet de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur sont très différents. Les professeurs d'Universités n'ont jamais été professeurs dans les collèges ou bien ils n'y ont guère séjourné. Ils ne « voient » pas le collégien. La besogne du baccalauréat ne leur plaît pas : elle interrompt leur fonction normale, qui est de travailler et d'enseigner. Je ne dirai pas qu'elle soit au-dessous de leur mérite : c'était pourtant l'opinion d'un savant étranger, lequel, apprenant que Fustel de Coulanges siégeait dans les commissions du baccalauréat, lui disait : « Alors, chez vous, on emploie les rasoirs à couper les pierres? » Pour mon compte, je dirai seulement que les professeurs de nos universités sont des juges mal compétents dans l'examen du baccalauréat.

Cette constatation faite, et cet aveu, qui a son importance, passons du côté du candidat. Ce candidat est un inconnu comparaissant devant des inconnus : ceux-ci, en quelques quarts d'heure, — et peut-être ai-je tort de mettre le pluriel, — décideront de la valeur de sept à huit années d'études. Il peut apporter, il est vrai, un livret scolaire, innovation récente et heureuse. Mais ces livrets scolaires sont de provenances très diverses, venant les uns de très grandes, et les autres, de très petites maisons : presque tous, d'ailleurs, certifient que le candidat peut ou doit réussir. Et ce livret, auquel on ne peut se fier sans de grandes précautions, est consulté seulement lorsqu'il y a doute sur le candidat, à l'approche du nombre sacramentel de points exigé pour l'admissibilité. Puisqu'il y a examen, l'examen demeure de toute nécessité l'élément principal du jugement.

L'examen commence par les compositions écrites. Ces compositions sont réparties entre les jurys et les professeurs. En Sorbonne, nous avons, par jour, quatre séries de vingt-cinq candidats, par conséquent quatre jurys. Or, il est impossible humainement que quatre jurys aient même poids et même mesure. Tous les quatre jugeront en conscience, cela est bien certain, mais plus ou moins sévèrement selon le caractère des juges. Si bien qu'un candidat peut être refusé dans l'amphithéâtre A, pour une composition qui aurait obtenu la note moyenne à l'amphithéâtre B.

Je devrais peut-être ne pas dire ces choses-là : je les dis justement parce que je devrais ne pas les dire ; les réticences sont des mensonges qui perpétuent les abus. Et voilà un abus considérable en lui-même et par ses conséquences.

Les compositions corrigées, les examinateurs se réunissent et dressent la liste d'admissibilité. Ils font appeler la série : un flot pénètre de candidats, de pères, de mères, d'amis ou de curieux. C'est un pêle-mêle et un brouhaha. Un moment de silence pour la lecture de la liste, puis un vacarme; quelquefois des protestations, si la liste est courte, rarement, des injures. A une longue table siègent, espacés, les examinateurs. Autrefois, un seul candidat était sur la sellette, face à tout le jury ; un examinateur l'interrogeait ; les autres se taisaient, attendant. Mais le nombre des candidats était bien moindre qu'aujourd'hui. On pouvait donner à chacun successivement sa demi-heure d'audition. Toute la salle écoutait. Les examinateurs avaient ou faisaient de l'esprit. J'ai entendu M. Saint-Marc Girardin interroger sur la géographie ; il demandait de préférence les sous-préfectures de son département.

Aujourd'hui, s'il fallait donner aux candidats des milliers de demi-heures consécutives, ce serait à jeter la robe aux orties. Donc, les examinateurs interrogent en même temps. Un examen, c'est quatre tête-à-tête en public. Le candidat, je crois, aime mieux cette façon de procéder : s'il dit quelque sottise, il n'est entendu que par les voisins et la salle n'éclate pas de rire derrière lui comme autrefois. Mais le spectacle est singulier, et il n'est pas beau. On dirait un défilé dans un bureau d'octroi, où des préposés demandent aux jeunes voyageurs ce qu'ils ont à déclarer sur Sophocle, Cicéron, Louis XIV, sur Dieu lui-

même, car Dieu et les plus hautes questions interviennent dans ces dialogues rapides: les professeurs mettent des notes à propos de Dieu. La dernière fois que j'ai siégé dans une commission d'examen, j'ai lu, à la ligne Philosophie, cette mention *Dieu*. avec la note 6, de 0 à 20, ce qui prouvait que le candidat avait une connaissance de Dieu inférieure à la moyenne exigée par les règlements universitaires. Et certainement, si nous rencontrions de pareils traits de mœurs dans des relations de voyages, nous estimerions que les mœurs dans ces pays-là sont très drôles.

Cette rapidité d'un examen, où nous sommes supposés constater les résultats de plusieurs années d'études, est certainement scandaleuse. Nous ne pouvons pas examiner moins vite, et, en examinant si vite, nous ne pouvons pas bien examiner. Sous le feu des questions, les candidats se comportent plus ou moins bien, selon leurs tempéraments. De deux candidats d'égale force, l'un a plus d'aplomb ou de savoir-faire ; il réussira : l'autre peut être démonté tout d'un coup, et ne plus se relever, si on ne lui tend pas la main. Parmi les examinateurs, les uns ont l'air doux et les autres l'air sévère. Il en est qui portent lunettes. Les airs ne veulent rien dire, ni les lunettes, mais pour le candidat, ils ont une signification. Au reste, bien que je puisse affirmer que les jurys ont en somme des habitudes de large indulgence, — si large qu'être bachelier cela ne signifie à peu près rien — il est certain que, dans l'examen oral comme dans l'examen écrit, des juges cotent plus haut et d'autres plus bas. Ici encore, un candidat peut être refusé salle A, qui aurait été reçu en face salle B. C'est le palier qui fait la différence. Enfin, il faut tenir compte du hasard des questions que l'examinateur pêche dans la mer immense du programme.

Ce n'est donc point sans raisons sérieuses que les candidats disent qu'ils ont eu ou n'ont pas eu de la chance. C'est une chance que d'être tombé sur telles questions et sur tels juges; c'est une malchance que d'être tombé sur telles autres questions ou tels autres juges. De là, par une transition naturelle, l'idée qu'il faut apporter au jeu le plus grand nombre d'atouts possible.

Aux approches d'une session de baccalauréat, nous

devenons des personnes d'importance ; notre courrier, tout à coup, s'enfle. Des lettres sont signées de noms oubliés qui évoquent les souvenirs charmants de l'enfance lointaine. Nos amis nous amènent leurs amis ou les amis de leurs amis. Quelque chose de notre importance leur est communiqué. J'ai une cousine qui, habitant une ville de province, faisait, avant les sessions, des tournées de visites dans les familles et m'en rapportait des listes de candidats. J'ai dû lui faire entendre que c'était un cas de brouille. Le plus extraordinaire, c'est que les lettres de recommandation ne contiennent souvent aucune raison de s'intéresser au candidat. Elles pourraient se résumer en ces mots : « Faites cela pour moi. » Il n'est pas rare qu'on y trouve le : « Vous n'avez qu'un mot à dire ! » Les lettres qui ne contiennent pas de ces faits précis et prouvés sur lesquels on peut et même on doit, en conscience, appeler l'attention des juges, nous n'y prenons pas garde. Il m'arrive, à chaque session, d'en recevoir avec prière de les transmettre à des collègues, et qui, de ma main, passent tout de suite dans ma corbeille à papier. Si le candidat est reçu, je n'en suis pas moins remercié, et très vivement, comme un bienfaiteur ; on m'assure que le succès du candidat est dû à moi seul, et qu'on a fort bien remarqué la douceur particulière des juges.

Dans tout le monde des candidats, dans leurs familles, l'opinion est établie que le « coup de piston » est nécessaire. Et les résultats de l'examen, où malheureusement, à chaque session, de bons élèves échouent et de mauvais réussissent, autorisent cette opinion malfaisante. Oui, malfaisante, car, habituer les jeunes gens à croire que l'examen de sortie du collège et d'entrée dans la vie est affaire de chance et de faveur, c'est trop les préparer aux mœurs d'une démocratie que les politiciens démoralisent par le perpétuel échange de services entre patrons et clients, qui s'est substitué à la justice.

Si j'ajoute, enfin, qu'une autre façon de mettre les chances de son côté est la fraude, qu'elle est très répandue et raffinée, très rarement surprise et punie, j'aurai le droit de conclure, sur ce troisième point, que le baccalauréat est démoralisateur.



Supprimons donc le baccalauréat.

Mais que va devenir la France? Et, ce tourniquet supprimé, qui gardera l'entrée des écoles, des universités, des ministères, des administrations?

Je répondrai d'abord que les écoles ont leurs concours d'entrée. Quel besoin d'exiger le baccalauréat des candidats à l'École polytechnique, à l'École normale, à l'École centrale, à l'École de Saint-Cyr? Ces longs examens à l'entrée ne suffisent-ils pas? Il existe aussi des concours pour les emplois des ministères. Restent les facultés des Universités : droit, médecine, sciences, lettres. Mais les étudiants qui entrent dans ces facultés auront bientôt des examens à subir, qui arrêteront les incapables : les autres, s'ils conquièrent les grades universitaires, qu'importe qu'ils soient ou non bacheliers? Cette solution, la plus radicale, est celle que je préfère, bien qu'elle ait quelques inconvénients, mais elle n'a aucune chance d'être adoptée, quant à présent. Je suis sûr qu'elle vous étonne, et moi-même il me semble que je me jette dans le vide.

Entre ce régime de liberté — d'abolition des octrois — et le régime actuel, cherchons une transition. Atténuons le mal, s'il ne peut être supprimé.

De toutes manières, il faudra donner comme sanction aux études de collège une attestation à la sortie. Cette attestation sera délivrée par la maison où les études auront été terminées. Les éléments en seront pris dans les études elles-mêmes, dans les notes de toute la vie scolaire, et, si l'on veut, dans un examen final, mais très simple, sans cérémonie, et qui ressemblerait à une récapitulation. Pour la circonstance, afin de parer à la trop grande bienveillance des juges, une autorité extérieure interviendrait : inspecteurs ou professeurs d'Universités. Cette attestation remplacerait le baccalauréat.

Malheureusement nous rencontrons ici une grosse difficulté. Le nombre des maisons d'enseignement secondaire est très considérable; il y en a de très grandes et de très petites. La

différence du nombre des élèves pourrait être négligée, si elle ne se doublait presque toujours d'une différence dans la valeur des maîtres et de l'enseignement. Dans certaines maisons, tous les maîtres sont licenciés ou agrégés; dans d'autres, les licenciés sont rares et les agrégés ne se rencontrent pas. Les attestations d'études seraient donc de valeur très inégale, et tant qu'on leur donnera comme sanction le droit de candidature aux grandes écoles ou d'entrée aux études d'Université, cette inégalité n'est point admissible.

Comment faire? Remarquez bien qu'une fois repoussée la solution la plus libérale, que j'ai commencé par proposer, l'attestation d'études, si différente qu'elle soit du baccalauréat, lui ressemble en ceci qu'elle est décernée par l'État. Or l'État peut la décerner, en connaissance de cause, dans les maisons qui lui appartiennent, dont il nomme les chefs et les professeurs et qu'il surveille par ses inspecteurs. Je sais bien à quoi m'expose cette proposition. Je serai accusé de vouloir indirectement rétablir le monopole de l'État; on dira que je laisse paraître le bout de l'oreille universitaire. Ce sera une calomnie. Mon oreille, quand il faudra, je la montrerai tout entière. Je dirai seulement aujourd'hui que le monopole, dans l'état actuel des institutions et des mœurs, serait une tyrannie. Il faudrait, pour l'établir, un système de violences, par lesquelles ce pays serait bouleversé. Ne bouleversons point ce pays. Laissons donc de côté, après cette déclaration que toute contrainte m'est odieuse, la question du monopole et de la liberté.

Pour le moment, je cherche une seule chose : atténuer le mal du baccalauréat. Je propose que des attestations d'études soient décernées de droit, sans examen, aux meilleurs élèves des lycées et collèges, après délibération du conseil des professeurs, approuvée par l'autorité académique. Les autres élèves seront examinés par un jury composé, dans chaque académie, de professeurs de lycées et de collèges, sous la présidence d'un professeur d'Université, si l'on veut, pour faire la transition entre le régime ancien et le nouveau, et marquer le lien entre les études supérieures et les études secondaires.

J'admettrais et même je désirerais en outre que des maisons libres, possédant un certain nombre de maîtres, licenciés et agrégés, et qui *solliciteraient* l'inspection de l'État au point

de vue des études, fussent assimilées aux collèges publics. Leurs élèves les meilleurs recevraient l'attestation dans la maison même, comme ceux des lycées et collèges ; les autres comparaîtraient devant le jury dont je viens de parler. Et ce même jury examinerait les élèves des maisons fermées à l'État et ceux qui reçoivent l'éducation dans leurs familles.

Je ne puis qu'indiquer ici cette organisation. Il faudra l'étudier avec soin, et je vais dire dans quel esprit. Il importera de donner aux familles toutes les garanties d'impartialité : l'impartialité, elle est certaine, je n'ai pas besoin de le dire, mais il faut aussi qu'elle paraisse certaine. La présence d'un professeur d'Université, dans le jury qu'il présidera, est une première garantie. Depuis que nous examinons des candidats au baccalauréat, dans nos facultés, jamais on ne nous accusa de partialité contre les élèves des établissements libres. Je voudrais en outre que, le jour où les élèves d'un collège public ou libre seront appelés à l'examen, un ou plusieurs délégués de ce collège, sans siéger dans le jury, pussent être entendus par lui, au moins dans les cas douteux.

Ce régime nouveau supprimera la plupart des abus signalés. Le mot de baccalauréat, avec toutes les idées, espérances et prétentions qu'il évoque, disparaît. La fausse solennité s'évanouit. Les bons élèves des établissements publics et des établissements assimilés reçoivent directement, immédiatement, la récompense de leurs bonnes études. Les autres auront des juges plus compétents ; les études secondaires seront jugées par des maîtres de l'enseignement secondaire, qui sauront ce qu'est un écolier. Les informations sur les candidats, plus complètes, pourront être étudiées à loisir. Leurs maîtres, qui sont leurs naturels avocats, seront admis à plaider leur cause. Et puis, bien entendu, l'examen sera modifié, simplifié; il n'aura plus la rigidité d'aujourd'hui ; rien n'empêchera qu'il admette une diversité entre les collèges, certaines règles générales étant sauvegardées, et qu'il juge les écoliers sur l'enseignement que leurs maîtres leur ont donné. Ainsi, pour les maîtres, une liberté plus grande, une faculté d'initiative; pour les élèves, une meilleure justice; les uns exemptés absolument du hasard de la loterie, les autres largement protégés contre ce hasard. L'acte final des études n'aura plus l'air

rébarbatif et la laideur d'un jugement où des prévenus d'ignorance sont expédiés à la douzaine comme au tribunal de simple police.

Tout cela, dira-t-on, est bien compliqué ; le baccalauréat, c'est si simple ! Défions-nous des procédés simples : ils sont injustes nécessairement. On a vu combien d'abus produit la simplicité du baccalauréat. La réforme vaut bien la peine de quelques embarras. Il s'agit, après tout, de faire comprendre aux jeunes Français que la récompense des bonnes études est dans les études elles-mêmes ; de leur apprendre à aimer et à respecter leur intelligence ; de les affranchir du servage où les tient la crainte d'un examen hasardeux ; de rendre inutiles — ce qui est le moyen pratique de les rendre odieux — le dressage à la perroquet, le trucage, l'intrigue, la fraude, l'espoir en la chance et en la faveur ; de détruire les mauvaises habitudes intellectuelles par lesquelles l'intelligence est flétrie, et les mauvaises habitudes morales qui gâtent le cœur. Penchons-nous sur nos collèges avec sollicitude, avec inquiétude, avec anxiété. Ayons la volonté qu'une éducation meilleure, fortifiant les qualités natives de notre race, corrigeant ses défauts naturels ou acquis, donne à ce pays des générations meilleures que les nôtres : ce qui ne sera pas difficile, hélas !

ERNEST LAVISSE.

L'Administrateur-Gerant : JULES COQUERET.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre 1898

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE



LA MISSION LYONNAISE D'EXPLORATION COMMERCIALE EN CHINE (1895-1897), avec 9 cartes en couleurs et 182 gravures, ouvrage publié par la **Chambre de Commerce de Lyon**. (A. REY, éditeur.)

On se souvient qu'en 1895, les cinq Chambres de commerce de Marseille, de Bordeaux, de Lille, de Roubaix et de Roanne s'associèrent à la Chambre lyonnaise pour envoyer dans la Chine du Sud une mission d'exploration commerciale. L'an dernier, M. Henri Brenier, l'un des directeurs, exposa sommairement les résultats principaux de la mission dans un rapport général. C'est à lui qu'on a confié la tâche de rédiger encore le récit plus complet des voyages et de mettre en ordre les travaux des douze autres membres. Cela nous vaut une très belle publication où le commerçant, le géographe, l'économiste et même le simple amateur de voyages trouveront amplement de quoi puiser. Le livre comprend, en effet, deux divisions : récits de voyages et rapports commerciaux. Dans la première partie, nous suivons la mission pendant 20.000 kilomètres, à travers des régions de la Chine en majeure partie inconnues. Deux cents gravures accompagnent ce récit et commentent le texte de la façon la plus vivante. La deuxième partie est consacrée aux divers rapports commerciaux. Enfin, dans les conclusions du volume, M. Brenier s'est efforcé d'appeler l'attention d'une façon précise sur l'avenir de notre commerce en Chine et sur le rôle que notre magnifique colonie indo-chinoise est appelée à jouer un jour ou l'autre. La Chambre de commerce lyonnaise couronne son œuvre d'intérêt public en mettant, comme elle se l'était promis, à la disposition de tous, sous une forme attrayante, les renseignements dont elle voudrait voir profiter tout le commerce français.

MON ONCLE ET MON CURÉ, par **Jean de La Brête**. Illustrations de **E. Vuilliemin**. (E. PLON, NOURRIT ET Cie, éditeurs.)

Peu de livres sont aussi connus que celui-ci. C'est peut-être de tous les romans « honnêtes » un de ceux qu'on s'accorde à trouver le plus amusant; et depuis longtemps le public attendait l'édition illustrée qui paraît aujourd'hui. Disons tout de suite qu'elle est charmante : les éditeurs ont compris qu'il fallait à cette œuvre exquise des illustrations et une impression dignes d'elle. Ils ont confié les dessins à M. E. Vuilliemin ; c'était assurer à l'ouvrage, déjà si attrayant par lui-même, un caractère artistique et une grâce des moindres détails qui seront sûrement très remarqués : le sujet, du reste, était bien fait pour tenter le crayon d'un artiste ; et les robes claires de l'héroïne font avec la soutane sombre du bon *oncle curé* un joli contraste de teintes blanches et noires, dont les yeux sont surpris et charmés.

VOYAGE EN ORIENT DE S. M. I. LE CÉSARÉWITCH (AUJOURD'HUI NICOLAS II). Tome II. (*Indo-Chine, Chine, Japon.*) CH. DELAGRAVE, éditeur.)

C'est au prince Oukhtomsky, ami et compagnon du Czar futur, président de la Banque Russo-Chinoise, directeur d'un grand journal quotidien à Saint-Pétersbourg, chargé naguère d'une mission importante relative au Transibérien, que nous devons la relation remarquable de ce voyage historique. Voilà pour le lecteur une occasion rare de voyager en des pays merveilleux. On ne peut rêver guide plus clairvoyant ni plus auguste compagnie pour visiter Athènes, le Caire et les Pyramides, la Mer Rouge, le golfe du Bengale, Bombay, l'Indo-Chine française, la Chine, le Japon, la Sibérie. L'illustration du *Voyage en Orient* est due à Kœrazine, le Gustave Doré de la Russie. La traduction française est l'œuvre élégante de M. Louis Leger, et une remarquable préface de M. Anatole Leroy-Beaulieu inaugure l'ouvrage.

LA PHOTOGRAPHIE EST-ELLE UN ART? par **Robert de la Sizeranne**, avec 7 héliogravures tirées à part en taille-douce et 40 gravures dans le texte. (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Sans doute la photographie est-elle restée longtemps un moyen mécanique de fixer un moment des figures et des paysages; mais l'artiste intervient aujourd'hui au moment précis où le photographe d'autrefois estimait son œuvre terminée. Il est indiscutable que la photographie ne peut être comparée à la peinture. Reste à savoir si elle est comparable « au crayon, au lavis, à l'encre de Chine ou à la sépia, au fusain ou à la sanguine, voire au camaïeu, c'est-à-dire à toute image en noir et en blanc ou en une seule couleur graduée de son ton le plus sombre, presque noir, jusqu'à son ton le plus pâle, presque blanc ». Les merveilles qui constituent l'illustration de ce livre ne permettent pas d'en douter.

UN COLLÉGIEN DE PARIS EN 1870, par **Henri Malin**, illustrations de **L. Benett**. (J. HETZEL ET Cie, éditeurs.)

Il y a de la verve et de l'émotion dans ces mémoires d'un collégien à Paris pendant le siège. Derrière les hauts murs de nos lycées, les rumeurs de la vie ne pénètrent que bien amorties et bien confuses : les angoisses en sont augmentées, et toutes les moindres nouvelles du dehors font battre des cœurs jeunes et remplissent des imaginations ardentes. Quelle vie dut être pendant la guerre celle de nos pauvres lycéens ! On a beaucoup écrit sur les tristes choses de l'invasion. M. Henri Malin en a dû ressusciter plusieurs épisodes presque toujours avec mélancolie, mais parfois aussi avec bonne humeur. Son jeune héros et ses camarades sont très vivants, et les jeunes gens ne liront pas ce livre sans plaisir littéraire ni sans quelque rancœur patriotique.

HISTOIRE DE L'ART DANS L'ANTIQUITÉ, par **Georges Perrot** et **Charles Chipiez**. Tome VII. *La Grèce de l'Épopée, la Grèce archaïque* (le Temple), avec 50 planches et 300 gravures dessinées d'après les originaux ou d'après les documents les plus authentiques. (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Ce qui fait la solidité et la beauté durable des études de M. Perrot, c'est que cet archéologue est d'abord un humaniste. Ses reconstitutions ne vont jamais sans une connaissance profonde, absolue, des épopées. C'est par l'*Iliade* et par l'*Odyssée* que M. Perrot a pu ressusciter dans son esprit toute l'architecture de ces temps antérieurs à l'histoire, et que M. Chipiez les réalise en dessins d'une si admirable netteté. Le présent volume, si impatiemment attendu, ne nous conduit pas encore jusqu'à la période de la Grèce classique ; du moins nous fait-il pénétrer dans une société dont les exploits guerriers, historiques et légendaires nous sont déjà familiers.

AVENTURES DE CADI-BEN-AHMOUR, texte et illustrations par **Edmond Gros**. (CH. DELAGRAVE, éditeur.)

Cadi-ben-Ahmour est un mameluck de la garde impériale. M. Edmond Gros a illustré lui-même le récit qu'il a imaginé, et il en résulte tout naturellement, entre le dessinateur et l'écrivain, une heureuse unité de conception et d'exécution dans ce très bel album orné de huit chromolithographies hors texte. On y voit se dérouler, attachante au possible, l'histoire d'un Arabe qui, par le hasard d'une rencontre, se trouve transporté en pleine cour impériale, au milieu de fêtes, de splendeurs et aussi d'intrigues, qu'il n'aurait jamais soupçonnées. Tout de même, sa vie est heureuse : car, après une longue période de guerres et d'agitations, Cadi-ben-Ahmour reçoit de l'Empereur, avec la croix des braves, le bureau de tabac que tant d'autres, avant et après lui, ont seulement rêvé et sollicité.

AUTOUR DE LA MÉDITERRANÉE; AUTRICHE ET GRÈCE *(de Venise à Salonique)*, par **Marius Bernard**, avec 120 gravures de **H. Avelot**, et une carte spécialement dressée pour l'ouvrage. (H. LAURENS, éditeur.)

Ce volume arrive bien à son heure. Le récent conflit turco-grec est encore trop présent dans tous les esprits pour que cette excursion vers les côtes orientales ne soit pas une sorte de pèlerinage. On sait la manière de M. Marius Bernard : il raconte minutieusement tout ce qu'il a vu au cours de son voyage. Le défaut de beaucoup est de s'en tenir aux détails généraux : on a l'impression, en les lisant, qu'on les connaît déjà, ou qu'on aurait pu les connaître ; le ton même a quelque chose de pédantesque, et on songe toujours malgré soi à quelque traité d'archéologie. Avec M. Marius Bernard, c'est vraiment une promenade que nous faisons, et on peut s'arrêter parfois dans sa lecture pour admirer les belles gravures de M. H. Avelot.

LE SUPERBE ORÉNOQUE, par **Jules Verne**, avec des illustrations de **Georges Roux**. (J. HETZEL ET Cie, éditeurs.)

On ne saurait trop admirer cette fécondité ininterrompue de Jules Verne, qui, chaque année, nous apporte un nouveau roman, toujours original, toujours intéressant. On demeure surpris d'une pareille activité intellectuelle. Les aventures de son nouveau personnage extraordinaire nous emmènent aujourd'hui sous les Tropiques, dans ces contrées encore sauvages du Venezuela que traverse l'Orénoque, le plus grand fleuve du Nouveau-Monde après l'Amazone. Un roman de Jules Verne s'accommoderait mal d'une brève analyse, et il faut laisser aux lecteurs le plaisir des émotions et des surprises que l'auteur excelle à leur donner. Le recommander est un soin bien superflu : il se recommande assez de lui-même, par le souvenir que tous les autres ont laissé. Il suffit de signaler l'apparition d'un nouveau roman de Jules Verne : le public se charge du succès.

CHAMPS DE BATAILLE DE FRANCE, par **Charles Malo**, illustré de 12 planches hors texte en couleurs, d'après **Alfred Paris**, de 87 portraits, 30 gravures en noir et 31 plans. (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Varié comme les époques mêmes qui datent les récits, ce livre est dominé par une idée qui en fait l'unité : l'armée française, du moyen âge aux temps modernes, s'est modifiée bien des fois dans son armement, son organisation, sa discipline, ses uniformes ; son esprit est demeuré le même, plein de vaillance, de simplicité et d'entrain. Qu'on relise quelques pages de nos vieux chroniqueurs et qu'on lise ensuite un chapitre du général Marbot, on y retrouvera la même ardeur à toujours accepter l'idée de sacrifice et la certitude même de la mort, si elle est utile à la patrie. Aussi faut-il qu'on lise et qu'on aime ce livre : nos jeunes Français y trouveront l'exemple de toutes les belles vertus qu'ils se doivent d'avoir, pour se montrer dignes de leurs aïeux.

L'AMI DES ENFANTS, — *Choix de pièces de Berquin*, — avec une préface de **M. L. Tarsot**, et des illustrations en noir et en couleurs de **H. Gerbault**. (H. LAURENS, éditeur.)

Cette élégante répression des meilleures pièces de Berquin fera la joie de la jeunesse actuelle, un peu fatiguée des ouvrages *instructifs*. On se plaint que les enfants sont mal élevés : c'est peut-être que l'on parle toujours à leur esprit, et rarement à leur cœur. Berquin a été injustement délaissé. Nos enfants se reconnaîtront dans tous ses jeunes héros ; ils feront leurs réflexions et en tireront grand profit Les illustrations de Gerbault sont pleines d'esprit et de grâce ; il a rendu avec un art parfait les expressions de tous ces bambins : on voit qu'il est, lui aussi, un « ami des enfants ».

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE, LES MŒURS, LES ARTS, LES IDÉES, d'après **Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Montesquieu**, etc., avec 20 planches en taille-douce et 500 gravures. (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Watteau, madame de Pompadour, Trianon, Voltaire! C'est toute l'élégance mièvre et spirituelle que le XVIIIe siècle évoque pour nous avec les noms qu'il nous a laissés. A d'autres époques, l'art a créé des œuvres plus grandioses ou plus émouvantes. Il n'en a jamais produit de plus aimables, de plus élégantes, de plus délicates. « Qui n'a pas vécu à cette époque n'a pas connu la douceur de vivre. » Les mœurs elles-mêmes étaient alors, dans toutes les classes, non point certes plus pures qu'en aucun autre temps, mais plus polies, plus humaines et plus douces; jamais l'esprit français ne parut dans le livre ou dans la conversation plus fin, plus étincelant. Aussi est-il bien difficile d'écrire une étude sur le XVIIIe siècle, et d'en retracer le tableau charmant; les éditeurs de ce magnifique volume l'ont bien compris : ils ont confié le soin de leur fournir le texte à ceux-mêmes qui ont vécu alors et dont les confidences, parfois involontaires, sont non seulement plus amusantes, mais plus instructives aussi, que bien des dissertations érudites. L'illustration, de même, constitue une série de documents. Il faut ajouter que ce livre si curieux et si piquant peut être mis entre toutes les mains. Parmi tant d'anecdotes plaisantes, on ne trouverait pas une ligne dont il fut possible de s'alarmer.

LE DAUPHINÉ, par **Gaston Donnet**. (SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS D'ART.)

Aucune région de la France, plus que le Dauphiné ne pouvait tenter un écrivain. Les décors y sont admirables et changeants. Quelle variété d'aspects, depuis les gorges sombres des Alpes hautes, des Pelvoux et des Belledonne jusqu'aux vallées de la Drôme, où l'olivier apparaît! Et quelles tragédies, quels drames se sont joués sur cette scène! Forteresses, chapelles et basiliques ruinées se dressent encore et attestent les poignantes luttes pour la conquête des libertés politiques et religieuses. Dans un de ces châteaux vint au monde le terrible baron des Adrets. Une forme bien française, alerte, souple, toute palpitante de vie, une documentation historique prise aux meilleures sources et par-dessus tout une observation attachante font de ce livre une œuvre descriptive remarquable et de son auteur un maître paysagiste. Chaque page s'illumine de nombreux dessins jetés à chaque détour de la route par nos meilleurs illustrateurs; on y trouve aussi quelques ravissants croquis de types, de scènes et de détails intimes, pris sur le vif par les artistes dauphinois eux-mêmes.

LE BATEAU DES SORCIÈRES, par **Gustave Toudouze**, avec 60 gravures, d'après **Vuilliemin**. (A. MAME ET FILS, éditeurs.)

Depuis dix années déjà, M. Gustave Toudouze passe presque tous les ans deux mois dans le petit port de Camaret, prenant des notes et des aquarelles d'après nature. C'est là qu'il a conçu et exécuté son *Bateau des Sorcières*; on peut donc dire que ce roman est une œuvre d'observation sincère et profonde, autour de laquelle rayonne cette lueur de poésie qui se dégage toujours de la Bretagne. La plupart de ces épisodes pittoresques, il les a vus lui-même; il a partagé avec toute la vivacité de son âme impressionnable les émotions de ces braves gens. A l'époque du choléra, il était à Camaret, et il est resté pendant un mois au milieu de l'épidémie.

LE SECOND LIVRE, par **Mme Blanche Marois**. 300 gravures et 20 planches en couleurs, par **Ruty**. (ARMAND COLIN ET Cie, éditeurs.)

Le Premier Livre, pour les petits enfants, avait obtenu un tel succès que tout le monde espérait ce nouvel album. « Partant du berceau et passant des objets les plus familiers à ceux qui le sont moins, texte et gravures élargissent insensiblement, à chaque page, le cercle des connaissances enfantines. Sans autre souci que de lui apprendre les mots et les choses les plus simples, ce petit livre préparera l'enfant à recevoir avec fruit les premières notions données à l'école. » Tel est le programme que madame Blanche Marois s'était proposé pour *le Second Livre*. Il ne faut qu'y jeter un coup d'œil pour s'apercevoir qu'elle a pleinement réussi. Tantôt, elle se borne à expliquer une des belles images que l'on rencontre presque à chaque page; tantôt, c'est un véritable petit récit qu'elle imagine : le tout est charmant et varié, et à parcourir cet amusant album on se retrouve une âme d'enfant.

LE VIEUX RAMASSEUR DE PIERRES, suivi de **LA FAMILLE DE LA MARJOLAINE**, par **Aimé Giron**. Illustré de 50 dessins par **Bigot-Valentin** et **G. Tiret-Bognet**. (J. HETZEL ET Cie, éditeurs.)

En ces deux récits réunis sous la même couverture et que recommande le nom de l'auteur, M. Aimé Giron, un artiste de lettres et un humoriste, on trouvera de l'esprit, de l'émotion douce, de la fantaisie la plus charmante, avec un peu de sage philosophie. *Le Vieux Ramasseur de pierres*, c'est, comme on pense, un collectionneur, ayant l'amour forcené des cailloux : il est l'âme du premier récit. Le second est un conte fantastique que M. Aimé Giron a su parer de toutes les grâces, de toutes les nuances; c'est dire qu'il y a mis un peu de poésie, il nous prouve une fois de plus que le merveilleux peut être vraisemblable, au moins autant que le vrai; il faut seulement que l'auteur ait du talent, et sache nous le faire accepter.

LÉONARD DE VINCI, L'ARTISTE, LE PENSEUR, LE SAVANT, par **Eugène Müntz**, membre de l'Institut, avec 20 planches en taille-douce, 24 planches hors texte en couleurs et 200 gravures en deux teintes. (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Étudier Léonard de Vinci, c'est passer en revue son œuvre multiple ; c'est aussi et surtout suivre le développement de son merveilleux génie artistique, démêler les origines de ses inspirations et la part qui revient dans chacune d'elles aux milieux qu'il a traversés, et fixer enfin la chronologie controversée de ses productions pour réformer et pour appuyer d'arguments indiscutables les jugements dont elles ont été dès longtemps l'objet. M. Eugène Müntz était bien désigné pour une telle étude par une compétence indiscutée. Mais un tel livre exigeait une minutieuse reconstitution de toutes les œuvres qui ont fait la gloire de Léonard : tous les musées de l'Europe ont été mis à contribution. Depuis la *Joconde* ou la *Vierge aux Rochers*, jusqu'au moindre croquis de jeunesse on trouvera tout dans cet ouvrage. L'auteur a voulu, en charmant nos regards, nous fournir le moyen de suivre et de contrôler nous-mêmes ses profondes et délicates analyses.

LES SEPT ANS DE MADEMOISELLE LILI, dessins de **Frœlich**. (J. HETZEL ET Cie, éditeurs.)

Messieurs et mesdemoiselles les bébés vont adorer ce nouvel album, un des plus délicieux qui ait paru dans cette jolie collection : les charmantes et naïves compositions de Frœlich feront leur joie, et, par-dessus la tête bouclée des enfants bien des grandes personnes s'attarderont avec un sourire sincère. Signalons aussi pour le même public les *Drames en trois actes*, de B. Tinant, dont la verve ne fut jamais plus endiablée. Le premier de ces deux albums est illustré en noir, le second en couleurs ; on ne saurait auquel donner la préférence, s'il n'était fort simple de les offrir tous deux aux enfants bien sages à qui l'on souhaite pour leur année quelques instants de distraction rêveuse et amusée.

LE NOUVEAU VOYAGE DE FRANCE, par **Louis Barron**, avec 250 gravures. (A. MAME ET FILS, éditeurs.)

M. Louis Barron, dont la plume sait peindre tout ce que voient ses yeux, fait défiler devant nous le spectacle varié de nos provinces, de nos grandes villes, avec les monuments dont elles s'honorent, les fleuves qu'elles traversent, leurs industries, les campagnes aux multiples aspects. L'auteur ne se contente pas seulement d'une vigoureuse description géographique et ethnographique, c'est en artiste qu'il voyage et qu'il écrit. Le lecteur, en s'intéressant aux récits de M. Barron chemine avec lui par la pensée, à la découverte de pays inconnus, ou recommence des excursions qui lui sont déjà familières.

L'ENFANT PRODIGUE, texte et illustrations par **Louis Morin**. (CH. DELAGRAVE, éditeur.)

Avec sa grande fécondité d'imagination et avec sa verve toujours charmante, l'auteur du *Cabaret du Puits-sans-Vin*, que l'Académie française a couronné, choisit cette année pour nous distraire un tout petit bonhomme du siècle dernier, l'ineffable Valentin. Étourdi, vaniteux, souvent grotesque, Valentin promène un peu partout son intéressante personne. A travers les landes de Bretagne, à Venise, dans le Paris de Louis XV, il est le héros, ou plutôt la victime, d'aventures extraordinaires. Le livre est d'un maître humoriste. De nombreux dessins et quatre superbes planches en couleurs viennent encore l'égayer de toute leur grâce pittoresque.

NOS TERRAINS, par **M. Stanislas Meunier**, avec 260 figures noires, par **Victor Meunier** et **Bidault**, et des planches en couleurs, par **P. Gusman** et **Jacquemin**. (ARMAND COLIN ET Cie, éditeurs.)

En ce magnifique volume, splendiment illustré, le savant professeur du Muséum nous expose l'histoire et la constitution du sol français. Il montre surtout les rapports qui unissent la terre à l'homme, l'influence du sol sur les êtres qui vivent à sa surface. La géologie est en elle-même une étude beaucoup moins aride qu'on ne le supposerait tout d'abord. C'est à des causes surtout géologiques qu'il faut attribuer la situation de bien des localités et spécialement des châteaux et des forteresses sur les observatoires naturels formés par des rochers isolés ; et l'étude même du sol nous initie, en bien des cas, à l'histoire des villes qui sont nées de lui, de sa fertilité ou de ses mines. Ce bel ouvrage s'adresse à toutes les catégories de lecteurs : il instruira les enfants et, de leur côté, les touristes feront bien de l'avoir médité ; il n'est pas de livre plus intéressant à lire et, grâce à la richesse et à la beauté des illustrations, s'il n'en est pas de plus séduisant et de plus amusant à regarder.

LA ROCHE QUI TUE, par **Pierre Maël**, avec 58 gravures d'après **Scott**. (A. MAME ET FILS, éditeurs.)

La scène se passe en Bretagne, où une puissante association patriotique, « la Roche qui tue », composée surtout de marins, a pris sur elle de sauvegarder le territoire breton contre les tentatives d'invasion anglaise. A la tête de l'association se trouvent les deux frères Prigent de Bocenno, deux héros qu'anime de son propre héroïsme une jeune et mystérieuse créature dont l'histoire est pleine à la fois de douleurs et de gloire. Après de sanglantes péripéties, le récit s'achève dans l'apothéose d'un admirable combat où « la Roche qui tue » triomphe définitivement de la flotte anglaise. Jamais encore le brillant écrivain, Pierre Maël, n'avait produit un plus beau livre, et tout ce roman a les grandes allures d'une véritable épopée.